



HAL
open science

Territorialités contradictoires des jeunes ruraux amazoniens : mobilités paysannes ou sédentarités professionnelles

Xavier Arnauld de Sartre

► **To cite this version:**

Xavier Arnauld de Sartre. Territorialités contradictoires des jeunes ruraux amazoniens : mobilités paysannes ou sédentarités professionnelles. Géographie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2003. Français. NNT : . halshs-00003992

HAL Id: halshs-00003992

<https://theses.hal.science/halshs-00003992>

Submitted on 4 Jul 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ecole Doctorale Temps, Espaces, Sociétés, Cultures
Formation doctorale ESSOR (Espace, Sociétés Rurales et Logiques Économiques)
Université de Toulouse le Mirail
INP-ENSAT, ENFA

Universidade Federal do Pará
Nucleio de Altos Estudos Amazonicos

Territorialités contradictoires des jeunes ruraux amazoniens : Mobilités paysannes ou sédentarités professionnelles ?

Xavier ARNAULD DE SARTRE

Thèse soutenue à l'Université de Toulouse le Mirail pour l'obtention du grade de :

- Docteur en Études Rurales, mention géographie, de l'Université de Toulouse le Mirail. Sous la direction de Romain Gaignard
- Doutor em Desenvolvimento Sustentável do Trópico Úmido da Universidade Federal do Pará. Sous la direction d'Iran Veiga

Juillet 2003

Présentée devant un jury composé de :

Christophe Albaladejo	Chargé de Recherches à l'INRA-SAD	Examineur
Jacques Chevalier	Professeur à l'Université du Maine	Rapporteur
Martine Droulers	Directrice de Recherches au CNRS	Examinatrice
Claude Dubar	Professeur à l'Université de Versailles Saint-Quentin	Rapporteur
Romain Gaignard	Professeur Émérite à l'Université de Toulouse II	Directeur
Philippe Léna	Directeur de Recherches à l'IRD	Président
Iran Veiga	Professeur à l'Université Fédérale du Pará	Directeur

Sommaire

Sommaire	i
Remerciements	iii
Avant propos	v
Introduction Générale	1
Première partie : les jeunes agriculteurs, un acteur essentiel de la construction du territoire dans les fronts pionniers amazoniens	9
Introduction de la première partie	11
Chapitre 1. Une approche de la stabilisation des fronts pionniers amazoniens par les logiques de l'agriculture familiale	17
<i>Introduction du chapitre 1</i>	17
<i>I. La colonisation de l'Amazonie : quelle fermeture de la frontière ?</i>	18
<i>II. Le rapprochement entre développement durable et agricultures familiales : quelles agricultures familiales sont en train d'émerger ?</i>	41
<i>III. Logiques de l'agriculture familiale et différentes fermetures possibles de la frontière</i>	53
<i>Conclusion : Processus d'écogenèse territoriale et logiques de reproduction de l'agriculture familiale</i>	68
Chapitre 2. Le changement de génération, une interface sociale au service de l'éclaircissement des différentes formes de durabilité	75
<i>Introduction du chapitre 2</i>	75
<i>I. Les jeunes, un public privilégié pour substituer aux dynamiques du passé une agriculture professionnelle et durable</i>	76
<i>II. L'interface sociale, un moyen d'étude des rapports entre discours officiels sur l'agriculture familiale et discours des agriculteurs familiaux ?</i>	97
<i>III. Présupposés et pièges d'une étude du changement du rapport à l'espace d'un groupe social</i>	109
<i>Conclusion du chapitre 2</i>	120
Conclusion de la première partie	123
Deuxième partie. Vers une remise en cause des logiques familiales de la colonisation agricole ?	131
Introduction de la deuxième partie	133
Chapitre 3. Don de la terre et reproduction des agricultures familiales : configuration socio-spatiale paysanne typique et typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier	139
<i>Introduction du chapitre 3</i>	139
<i>I. Transmission d'un patrimoine – mode de vie : les principes organisateurs des discours des parents sur leurs enfants</i>	140
<i>II. Typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier amazonien</i>	157
<i>III. Utilisations de la typologie : action de l'idéal-type paysan sur l'identité agricole et l'espace</i>	182
<i>Conclusion</i>	199
Chapitre 4. Les pratiques des jeunes, révélatrices d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale ?	209
<i>Introduction du chapitre 4</i>	209
<i>I. Situation des jeunes par rapport aux discours de leurs parents : une situation statistiquement proche des volontés des parents</i>	212
<i>II. Passage en ville et crise de l'agriculture paysanne : des types en crise ?</i>	236
<i>III. Les transformations internes de l'agriculture familiale : formes d'exercice de l'activité agricole</i>	253
<i>Conclusion du chapitre 4</i>	270

Conclusion de la deuxième partie	275
Troisième partie. Quelles configurations socio-spatiales sont en émergence dans le front pionnier amazonien ?.....	287
Introduction de la troisième partie	289
Chapitre 5. Les bouleversements dans la famille : l'émergence d'une famille moderne ?	291
<i>Introduction du chapitre 5.....</i>	291
<i>I. La redéfinition des rôles à l'intérieur de la famille : émergence de « la jeunesse » et renégociation de la place de l'épouse dans la famille</i>	292
<i>II. Les discours sur le mariage : un élément essentiel de caractérisation des formes de lien social en émergence</i>	311
<i>III. Des « enfants – patrimoine » aux « enfants – individus » : bouleversements de la famille paysanne et émergence de la famille moderne</i>	344
<i>Conclusion du chapitre 5.....</i>	361
Chapitre 6. Les configurations socio-spatiales des jeunes agriculteurs : entre rationalité capitaliste et rationalité domestique ?	379
<i>Introduction du chapitre 6.....</i>	379
<i>I. Discours sur l'agriculture et pratiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs</i>	380
<i>II. Typologie des fils et filles de colons : entre agriculture paysanne et entrepreneurs capitalistes</i>	395
<i>III. Configurations socio-spatiales des jeunes et durabilité dans le front pionnier de la Transamazonienne ?</i>	421
<i>Conclusion du chapitre 6.....</i>	440
Conclusion de la troisième partie	443
Conclusion générale	455
Bibliographie.....	461
Cahier photographique	475
Lexique	491
Index des sigles utilisés	501
Annexes.....	505
<i>Annexe 1 : Liens familiaux unissant les différentes personnes citées.....</i>	505
<i>Annexe 2 : Quelques projets de développement dans la Transamazonienne</i>	506
<i>Annexe 3 : Questionnaire des familles.....</i>	514
<i>Annexe 4 : Grille d'entretien des familles.....</i>	518
<i>Annexe 5 : Tableaux et graphiques supplémentaires.....</i>	519
<i>Annexe 6 : Grille d'entretien des jeunes</i>	521
<i>Annexe 7 : Les péripéties du mariage de Soccoro</i>	523
Tables et index.....	533
<i>Table des matières.....</i>	533
<i>Table des tableaux.....</i>	540
<i>Table des tableaux.....</i>	540
<i>Table des encadrés.....</i>	541
<i>Table des graphiques.....</i>	542
<i>Table des cartes.....</i>	542
<i>Table des schémas</i>	542
<i>Table des photographies.....</i>	543
<i>Table des extraits d'entretiens</i>	545
Résumé / Abstract	551

Remerciements

Il est agréable, au moment de finir sa thèse, de penser à tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont aidé à sa réalisation. Les visages de ceux à qui, nombreux, ont participé à cette thèse se bousculent dans ma mémoire ; j'en oublierai sans doute certains, qu'ils me le pardonnent.

Christophe Albaladejo m'a, depuis le jour où, jeune étudiant en fin de maîtrise, je suis venu lui parler d'un projet de thèse sur les jeunes agriculteurs, toujours fait confiance. A la confiance il a rajouté l'aide patiente et le regard exercé du connaisseur ; il a rendu possible une importante socialisation scientifique. Je l'en remercie. Toujours prêt à répondre à mes sollicitations, Romain Gaignard n'a pas ménagé son appui à mon travail, traduisant par là une confiance dont je lui suis gré. De plus, son ultime relecture m'a été précieuse. Enfin, Iran Veiga m'a ouvert des terrains brésiliens, sur lesquels il a pu m'orienter. Qu'il en soit remercié.

Une fois par an pendant les trois premières années, un comité de thèse a discuté les principales orientations de mon travail, suggéré des pistes de réflexion ou de bibliographie : cela nous a été d'un très grand secours. Marie-Claude Cassé (UTM), Anne-Marie Granié (ENFA), Claude Dubar (Université de Versailles), Hélène Guétat-Bernard (UTM), Philippe Léna (IRD), Xavier Piolle (géographe, CNRS) et Jacques Rémy (INRA-ESR) ont tous participé à l'élaboration de ce travail. Qu'ils soient assurés de ma profonde gratitude.

Les équipes dans lesquelles je me suis inséré m'ont permis une bonne socialisation scientifique et / ou sur le terrain et d'intéressantes discussions. Je pense tout d'abord à Dynamiques Rurales, mon équipe d'accueil à l'Université de Toulouse le Mirail, et à ses deux directeurs successifs, Marie-Claude Cassé et Dominique Coquart. A Toulouse encore, le laboratoire SICOMOR du département Systèmes Agraires et Développement de l'Institut National de la Recherche Agronomique, dans lequel j'ai réalisé un stage doctoral, m'a assuré d'un appui logistique et scientifique de premier ordre. Au Brésil, le Département d'Etudes Intégrées sur l'Agriculture Familiale (NEAF) de l'Université Fédérale du Pará à Belém et son équipe du Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne à Altamira m'ont accueilli, intégré à leurs travaux et ont discuté mes résultats. Cet appui a été essentiel au bon déroulement du travail. Qu'ils en soient remerciés. Enfin, le Département des Hautes Etudes Amazoniennes (NAEA) de l'UFPA à Belém, en particulier son ancien directeur, Edna Castro, ont permis mon inscription en cotutelle de thèse. Je leur en suis reconnaissant.

Cette thèse a commencé avant la première inscription. Je pense à ceux qui m'ont permis de partir au Brésil pour la première fois, l'équipe du Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne de 1997 et le Professeur Georges Rossi, de l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III. Cette année-là, Jacky Picard m'avait aidé à la rédaction de mon mémoire : les conseils qu'il m'a alors donnés me sont toujours précieux. Ensuite, en DEA, mes encadrants, Christophe Albaladejo, Anne-Marie Granié

et Bruno Legagneux ont donné à mon travail une direction essentielle pour son futur. Je leur en suis reconnaissant.

Evidemment, il est des personnes sans la gentillesse desquelles ce travail n'aurait pas sa forme actuelle et n'aurait surtout pas été une expérience humaine aussi forte. Je pense aux agriculteurs qui m'ont accueilli, nourri et hébergé, ont accepté de raconter leur vie à mon micro, ont partagé un peu de leur quotidien avec un étranger. Parmi eux, certains ont joué un rôle de référent particulièrement important : Geraldo et Elinete à Anapú ; Seu Darcilio et sa famille, José Goiano, Lourdes Ritter à Medicilândia ; l'ensemble des élèves de la Maison Familiale Rurale de Pacajá, en particulier Valmir et Edivalnia (la coordinatrice). Merci à eux.

D'autres, des amis, ont pris une part active à la réalisation de ce travail : je pense d'abord, évidemment, à Raquel da Silva Lopes, à la fois Professeur de linguistique à l'Université Fédérale du Pará et fille d'agriculteur, qui m'a aidé à mener des entretiens difficiles, à comprendre le sens de mots d'entretiens et a discuté avec nous bien des points de ce travail. Florence Boyer, Céline Cravatte, Louis-Frédéric Decam, Jérôme Dupont, Sylvie Ladet et Iliana Salgado ont écouté mes analyses, proposé des pistes, relu et corrigé mes manuscrits avec une patience remarquable, *etc.* ; sans eux, ce travail n'aurait pas été le même. Que tous en soient remerciés.

Enfin, d'autres ont fait preuve d'une gentillesse indispensable à la bonne marche du travail : Iliana qui à Altamira a partagé sa maison et son amitié ; Ilce, Fernando et leurs enfants qui m'ont donné leur amitié ; la famille da Silva Lopes (dont la petite Caro !) qui m'a fait partager de riches moments de vie ; Aquiles et Lourdes, Iran et Lisa qui m'ont reçu à Belém ; Sophie, Arnaud, Anne et d'autres doctorants toulousains qui ont passé de longs moments à mes côtés ; presque tous les stagiaires qui ont partagé mon bureau et / ou mes repas à l'INRA de Toulouse (en particulier Sylvie (même si elle n'est plus stagiaire), Gaël et Nathalie) ; les amis de toujours (Louis, Florence, Céline, Cécile) qui m'ont soutenu et écouté ; et Laetitia enfin, présente à tous les moments clefs.

Des institutions ont financé une partie de ce travail ; je les en remercie :

- Le ministère de l'éducation nationale, par l'octroi d'une allocation de recherches et d'un financement d'une co-tutelle de thèse
- L'Université de Toulouse le Mirail, par l'octroi d'un poste de moniteur de l'enseignement supérieur et d'un poste d'attaché temporaire d'éducation et de recherches
- Le CNRS qui, à travers son programme Environnement Vie Société, a appuyé les activités du programme Prométer d'abord, Zone Atelier ensuite
- Le ministère des affaires étrangères, qui par un financement aires culturelles a financé une de mes missions au Brésil

Avant propos

Nous avons rédigé cette thèse en suivant une démarche un peu particulière. Plutôt que de livrer les résultats définitifs de notre thèse dans les différents champs dans lesquels elle prétend s'inscrire, gommant ainsi toutes les étapes intermédiaires pour offrir la vision positive d'un produit scientifique fini, nous invitons le lecteur à suivre les différentes étapes de la construction de ce produit : les emprunts théoriques, les différents matériaux de terrain, les manières de les traiter, sont présentés dans le cours du texte.

Deux raisons nous ont amené à faire ce choix. La première tient au fait que, au moment de la rédaction de la thèse, nous avons déjà écrit, soumis et parfois publié un certain nombre d'articles ; ces courts textes offrent au lecteur pressé les principales conclusions de la thèse ; mais ils gommant, inévitablement, la manière dont nous avons construit ces résultats. Dès lors, la thèse aurait pu être une mise en ordre de ces articles, forme librement adaptée du genre de « la thèse sur publications » des sciences dures. Une telle démarche ne nous intéressait pas : la forme de l'article, si elle a l'avantage de l'efficacité, réduit la recherche à ses résultats ; ou, au mieux, à un exposé canonique de la démarche. Rien sur la manière dont l'objet a été construit en lien avec une demande et un terrain (ou alors pour dire qu'évidemment il répond à des grandes questions ou que la recherche a été menée de manière participative) ; rien non plus sur les petits détails de l'analyse qui font les résultats et expliquent le choix de l'objet et des méthodes.

Dès lors, nous avons voulu proposer une forme d'écriture de la thèse qui rende compte de la démarche. Or, et c'est là sans doute la raison fondamentale qui a guidé notre choix, notre démarche se voulait inductive. Inductive et non hypothético-déductive, c'est-à-dire ne cherchant pas à valider des hypothèses élaborées loin de l'objet ; inductive et non empirique, c'est-à-dire faite en fonction de présupposés théoriques conscients et faisant appel, tout au long de l'analyse, à des théories pour construire un cadre théorique et pour comprendre nos données. Il nous a semblé, contrairement à la présentation canonique qui est faite de ces attitudes de recherche, que nous avions le choix entre ces deux extrêmes : c'est ce choix dont nous voulions que la thèse soit le témoin.

D'où un document peut-être atypique, long et sans doute difficile à lire, mais rendant visible les grandes étapes de la démarche et obligeant le lecteur à refaire une petite partie du cheminement intellectuel qui a été le nôtre, afin de mieux comprendre nos choix et la portée de nos résultats. Sans doute le cheminement a-t-il été simplifié et réorganisé pour offrir au lecteur une vision lisible et acceptable de ce que maladroitement on nomme le « bricolage » qui fait le quotidien du chercheur (et plus encore de l'apprenti chercheur). Mais il nous semble que nous avons rendu notre démarche la plus lisible possible. Le lecteur pressé, impatient ou en désaccord avec ces choix pourra toujours se procurer les publications de la thèse, dont la liste (que nous espérons encore incomplète) figure en bibliographie.

Outre ce choix fondamental, d'autres choix doivent être clarifiés pour aider le lecteur dans sa lecture :

- Des encadrés (distingués du reste du texte par un fond grisé) ont pour but soit d'approfondir, soit d'illustrer des points particuliers. Les insérer dans le texte l'aurait alourdi, et en aurait fait perdre la cohérence. Ils portent sur le contexte amazonien, sur les références théoriques ou méthodologiques, ou bien encore sur des éléments du terrain qui ne sont pas essentiels pour suivre l'argumentation, mais qui permettent au non spécialiste de trouver d'utiles compléments d'information.
- Nous avons, sauf indication contraire, fait toutes les traductions. Des citations d'entretiens (plus de 150) figurent, traduites, dans le cours du texte. La version originale figure en note de fin de chapitre, appelée par une lettre en exposant (exemple : « ^a »).
- Un lexique des termes portugais qui ne peuvent être traduits mot-à-mot figure à la fin de la thèse. Les mots commentés dans ce glossaire sont marqués par un astérisque à chaque fois qu'ils apparaissent (exemple : « * »).
- Un index des sigles utilisés figure lui-aussi en fin de chapitre. En plus de donner la signification des sigles, il propose, quand c'est nécessaire, un court commentaire qui explique le rôle de l'organisme cité par rapport au contexte évoqué ou à notre travail.
- Afin de faciliter le repérage des différents entretiens, un index des citations d'entretiens figure en fin de thèse ; une annexe précise les liens familiaux qui unissent les différentes personnes citées.
- Quelques annexes, peu nombreuses, reprennent des éléments non insérés dans le texte.

Introduction Générale

Comment commencer une étude sur l'Amazonie sans évoquer la question du développement durable ? Et, inversement, comment ne pas parler de l'Amazonie quand on parle du développement durable ? Les deux termes sont indissolublement liés : l'Amazonie synthétise par excellence les enjeux du développement durable. Le plus grand massif forestier de la planète, réservoir de biodiversité et lieu de régulation du climat, est le thermomètre de la dégradation de l'environnement (voir en particulier Léna, 1999 ; Fearnside, 1999). Le Brésil, pays organisateur du premier Sommet de la Terre, renferme 60 % de la forêt amazonienne, soit 40 % des forêts tropicales du monde : c'est là que le déboisement, même s'il ne met pas en péril à court terme la forêt amazonienne, atteint les taux les plus élevés et les plus spectaculaires ; c'est là que vont s'appliquer avec le plus de force les enjeux du développement durable (Hall, 2000).

D'après le « rapport Brundtland », « le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins » (CMED, 1989). Dans cette conception aujourd'hui dominante du développement, l'accent est mis sur une gestion rigoureuse de l'environnement qui doit pouvoir être transmis intact aux générations futures. Or l'exploitation actuelle de la forêt Amazonienne mettrait en péril cette mise en œuvre : dès lors, il s'agit de changer la manière dont elle est exploitée ; en un mot, de changer le « rapport à l'environnement » des habitants de l'Amazonie et, plus largement, de tous ceux qui jouent un rôle dans son exploitation.

Mais si développement durable et Amazonie Brésilienne sont deux termes intimement liés, on ne peut pas considérer ce lien comme évident : il est la dernière manifestation d'une histoire beaucoup plus ancienne. L'histoire de l'Amazonie est en effet indissociable de celle des différentes conceptions des « rapports de l'homme à la nature » (Tissier, in Robic, 1993). Partir de l'histoire de ces conceptions nous permettrait de prendre du recul par rapport aux problématiques du développement durable en Amazonie, condition indispensable pour étudier la manière dont ces deux termes peuvent aujourd'hui être étudiés dans une situation particulière.

Le développement durable, une manière particulière de concevoir le développement et les rapports de l'homme à la nature

La notion de développement durable est récente : on peut considérer qu'elle est apparue dans les années 1980 et que son intronisation officielle date du début des années 1990, avec le premier Sommet de la Terre qui s'est tenu à Rio de Janeiro en 1992. Replacer cette idée dans une perspective historique nous invite à l'envisager comme une manière particulière de considérer le développement et les rapports de l'homme à la nature.

A la fin des années 1980, tout un ensemble de conceptions tentent de rénover l'approche du développement. On peut dire, en simplifiant, que les années 1960 et 1970 voient s'affronter deux types de théorie pour expliquer (et donc lutter contre) le « sous-développement » : d'un côté, les tenants du paradigme de la modernisation se fondent sur l'observation de la croissance des « pays développés » pour considérer que le développement d'une société doit passer par plusieurs phases, identiques d'une société à l'autre (voir en particulier Rostow, 1960). Il s'agit pour les « pays sous-développés » de « rattraper leur retard » en utilisant des remèdes simples tels que le transfert de technologie, l'industrialisation rapide, l'augmentation de la productivité et le développement de l'éducation.

De l'autre côté, les auteurs ayant une approche économique du développement montrent que le sous-développement peut s'expliquer soit par un dysfonctionnement des économies nationales, soit par un système d'échange inégal. Les premiers exigent donc un assainissement des économies et une ouverture au libre échange ; les seconds considèrent, quant à eux, que la modernisation est impossible car les « pays occidentaux » exploitent les pays du « Tiers-Monde » et ne laissent aucune chance à ces derniers de se développer ; la solution passe alors par une réforme des institutions internationales et la mise en place de nouvelles bases pour le développement.

A la fin des années 1980, ces approches ont été remplacées par une nouvelle perspective, celle du développement endogène : le développement doit venir, dans cette nouvelle conception, des populations locales, donnant ainsi naissance au développement local et au développement participatif. Cette conception marque une rupture par rapport aux deux précédentes : elle permet de ne pas remettre profondément en cause l'idée d'une approche volontaire du développement (ce qu'incitaient à faire les deux approches économistes), tout en évitant l'ethnocentrisme que contenait la version modernisatrice du développement.

Le développement endogène doit son succès en partie à la notion de développement durable : car rapidement, les deux termes sont devenus indissociables, l'un devant être l'outil de l'autre. On peut considérer que le développement durable constitue une synthèse des différentes approches du développement, synthèse qui s'est effectuée autour des enjeux environnementaux : l'équilibre écologique de la planète étant menacé, c'est « notre futur à tous »¹ qui est en jeu. Dès lors, tous les pays ont intérêt à travailler ensemble pour proposer une forme de développement qui préserverait la nature dans les « pays du Sud » tout en leur permettant de se moderniser ; et qui obligerait les « pays

¹ Titre du rapport Brundtland de la Commission Mondiale pour l'Environnement et le Développement qui constitue une des premières apparitions du concept de développement durable (CMED, 1989).

du Nord » à modifier leurs usages des ressources naturelles. Accepter ce modèle revient à proposer une autre « modernité » pour les « pays développés » et une autre « modernisation » pour les « pays en voie de développement » : on a appelé ce nouveau concept fédérateur le « développement durable ».

Ce concept a une vocation universelle ; dès lors, il est célébré dans le cadre de Sommets de la Terre tels que ceux qui se sont tenus à Rio de Janeiro en 1992 et à Johannesburg en 2002. Le Sommet de Rio a marqué l'émergence du concept de développement durable sur la scène internationale : dix ans après, on peut dire qu'il a structuré l'ensemble des discours sur le développement dans le monde, thème par rapport auquel il s'est imposé comme paradigme. Au niveau des conceptions du développement, le Sommet de Johannesburg a été le lieu de la reconnaissance du rôle des « collectivités locales comme acteurs déterminants du développement durable » (Hervieu, 2002, p. 309) et de l'abandon de l'idée du transfert technologique. Si la participation des populations locales dans le déroulement du développement durable rattache bien cette notion aux conceptions du développement endogène, elle lui ajoute une notion supplémentaire, celle d'une « nouvelle approche » des rapports de l'homme à ce que l'on appelle désormais « l'environnement » : « l'accent est [ainsi] mis sur les modalités d'une gestion plus respectueuse de l'environnement et le souci de la transmission patrimoniale aux générations futures » (Landais, 1999, p. 22).

Or cette nouvelle réinterprétation des rapports de l'homme à la nature constitue une nouvelle synthèse. La « nature » était absente des conceptions précédentes du développement, très anthropocentrées : sa préservation était antinomique du développement. L'homme pouvait, semble-t-il, en faire ce qu'il voulait et la plier à ses exigences ; la seule manière de la « sauver » était d'en interdire l'usage par des réserves naturelles (approche écocentrée). Or le développement durable réalise une synthèse entre nature et développement : il s'agit de trouver des formes d'exploitation du milieu qui, tout en permettant une bonne qualité de vie des populations qui actuellement dépendent de ce milieu, ne mettent pas en péril la possibilité, pour les générations suivantes, de maintenir et de développer ce niveau de vie.

Pourtant, ce paradigme peine à se mettre en œuvre : le but du second Sommet de la Terre était justement de permettre cette application. Mais si, avant le Sommet de Johannesburg, le président de la Banque Mondiale, James D. Wolfensohn, qualifiait ce sommet de « chance pour le développement durable »¹, l'échec de cette rencontre, symbolisé par la marche funèbre des ONG², a conduit à remettre en question ce « concept fourre-tout trop lâche pour ne pas déboucher sur des engagements sans suite »³.

Les scientifiques, qui l'ont pourtant souvent adopté dans leurs discours (voir pour le cas de l'agriculture Landais, 1999), ont été les premiers à participer à la critique du concept de développement durable : certains, dans un cadre théorique proche de celui de la théorie de la

¹ *Le Monde*, 23-08-2002.

² *Le Monde*, 03-09-2002.

³ Hervé Kempf, *Le Monde*, 05-09-2002.

dépendance, y ont vu une forme moderne de maintien de l'ingérence du « Nord » dans les affaires du « Sud », masquée sous des velléités écologiques (Rossi, 2000). D'autres considèrent qu'il postule une seule forme de développement (ce que l'on peut estimer être un héritage de la théorie de la modernisation), et qu'en ceci il constitue une forme d'ethnocentrisme : « Le paradigme du développement durable est une vision du monde, unifiée par la rationalisation scientifique, qui postule la poursuite du développement économique réellement existant sans dommage irréversible pour la planète. (...) Dans un cadre cognitif qui relève de la modernité scientifique, ces modèles se doivent d'être consensuels, efficaces, techniques, utilitaristes et universels. Ils ont peu de chance de correspondre aux visions du monde des populations qui sont censées les expérimenter » (Aubertin, 2002, p. 39).

Cette notion laisse ainsi apparaître un paradoxe assez profond : alors même qu'elle est censée mettre au cœur des actions les populations locales, en particulier par le biais d'approches participatives, elle constituerait une forme d'ethnocentrisme en posant comme but au développement des relations homme / nature figées. C'est ce paradoxe que nous voudrions tout à la fois mettre en évidence et réduire dans ce travail, en proposant des outils pour lire les conceptions de la nature des populations locales. Or, l'Amazonie est un terrain idéal pour développer ce genre d'approche.

La colonisation de l'Amazonie : de l'outil de modernisation du Brésil aux désillusions du développement durable

La nécessité de mener une exploitation qui soit conservatrice de la forêt amazonienne n'est apparue que très récemment dans l'histoire de la colonisation de l'Amazonie, au moment précis où s'imposait l'idée de développement durable : l'Amazonie apparaît alors comme un espace où s'appliquent ces conceptions.

Si on ne prend en compte que les fronts pionniers, principaux lieux de déboisement mis en accusation par le développement durable, leur mise en place est la conséquence de l'application des conceptions modernisatrices du développement. Dans les années 1960, l'exploitation de l'Amazonie doit participer, au même titre que l'industrie, du développement Brésilien ; dès lors, un projet de colonisation pharaonique, dirigé par l'Etat et organisé le long de routes qui doivent permettre d'intégrer l'Amazonie au reste du Brésil, est mis en place. La forêt est déboisée, et, dans les projets de colonisation, la résistance que pourrait opposer le milieu naturel n'est pas prise en compte : les agriculteurs à la recherche de terres sont incités à venir participer à l'exploitation des richesses amazoniennes.

Mais ce projet, trop ambitieux, coûte cher et est profondément critiqué. Or, cette critique correspond au moment où, dans les années 1980 s'impose la conception économiste du développement : l'Amazonie est alors laissée aux acteurs privés, l'Etat s'en désengage. Les colons continuent cependant d'affluer et de participer à l'ouverture de nouveaux fronts pionniers. Privés de l'aide de l'Etat, soumis aux lois du marché, les agriculteurs familiaux connaissent des faillites, vendent leurs terres surévaluées (au regard de leur productivité) par les grands propriétaires, ou se lancent dans l'élevage, forme d'exploitation du milieu la plus rationnelle économiquement mais très extensive. Se reproduit alors en Amazonie ce qui s'est déjà produit dans la plupart des anciens fronts pionniers

Brésiliens, une concentration de la terre aux mains de quelques propriétaires et un départ des « agriculteurs familiaux » vers de nouveaux fronts pionniers.

Cette situation caractérise les fronts pionniers à la fin des années 1980 : face au désengagement de l'Etat, la seule forme de développement passe alors par la contestation et la revendication de politiques publiques. Mais la doctrine du développement durable, liée à celle du développement endogène, va profondément modifier la donne : le développement doit désormais se faire sur les fronts pionniers déjà ouverts, et empêcher ainsi l'extension de ces fronts. Dans le cadre du développement endogène, ce sont les populations locales qui sont appelées à « participer » à ce développement : cela revient à mettre l'accent sur les agriculteurs familiaux, au moins là où ils sont les plus nombreux, pour qu'ils adoptent des pratiques agricoles « viables, vivables et reproductibles » (Landais, 1999). Le développement des Organisations Non Gouvernementales au Brésil est tel que certains disent qu'elles peuvent se substituer à l'Etat, alors que les anciennes organisations de producteurs contestatrices incorporent dans leurs discours la rhétorique du développement durable (Lachartre et Léna, 2002). Cette « prolifération associative » peut constituer un important contrepoint au « laisser-faire » économique qui avait prévalu dans les années 1980, et amener une forme d'exploitation durable des fronts pionniers (Léna, 1999).

Mais la mise en place de « rapports équilibrés » entre les agriculteurs et « l'environnement » ne peut pas se décider d'un seul coup : après dix années de développement durable, on peut dire que non seulement les taux de déboisement, principaux indicateurs de l'avancée des fronts pionniers, n'ont pas diminué pendant les années 1990 (Laurance et *al.*, 2002), mais qu'ils risquent de s'accélérer dans les années à venir (Laurance et *al.*, 2001). Les ONG environnementales ont connu de sérieuses difficultés dans l'application de leurs objectifs, à tel point qu'on en reviendrait actuellement à une politique de mise en place de réserves extractivistes, interdisant aux formes d'exploitation capitalistes l'accès aux fronts pionniers.

Comment ne pas voir dans ces constats pessimistes le reflet de l'essoufflement de l'idée de développement durable qui s'est manifesté au Sommet de Johannesburg ? Et comment ne pas voir dans les échecs des projets de développement l'impossibilité de convertir les populations locales à des rapports à « l'environnement » qui leur sont en partie étrangers ? Dès lors, sur quels rapports à la nature fonder une nouvelle approche du développement ? Si le développement endogène semble bien être le socle sur lequel se fonde le développement durable, comment aider à mettre en place des politiques de développement qui seraient adaptées aux visions des populations locales ? Cela passe, à notre avis, par une reconnaissance du caractère ethnocentrique des visions du rapport sociétés / environnement présumé dans le développement durable, et par la prise en compte des populations locales non seulement pour mettre en œuvre les politiques, mais aussi, au départ, pour définir le sens que doit prendre la durabilité.

La géographie sociale, une approche pour l'étude des rapports homme / nature dans un front pionnier

Ces questions renvoient aux questionnements de la géographie sociale : l'objet d'étude que nous nous proposons, les rapports entre « l'homme » et la « nature », est bien l'objet de la géographie depuis ses débuts comme discipline académique (Tissier, *in* Robic 1993). Il faut cependant préciser la nature de chacun de ces deux termes. Les postulats de la géographie sociale peuvent nous aider à préciser et / ou à palier aux défauts de la notion de développement durable : il s'agit bien dans les deux cas de considérer que la « construction du territoire » ou la mise en place de pratiques durables dépend en grande partie des pratiques des groupes sociaux qui l'habitent.

La géographie sociale, telle qu'elle a été définie par Claude Raffestin, considère en effet que « les racines d'une théorie de [la construction du territoire] résident dans la pratique et la connaissance que les groupes humains mettent en œuvre pour occuper, exploiter et modeler cet espace de manière à le transformer en territoire doué d'une certaine habitabilité. Les racines de toute théorie générale de la géographie humaine et, partant, sociale ne peuvent être recherchées que dans la pratique et la connaissance du groupe et par conséquent des sujets qui le composent » (Raffestin, 1986, p. 92). Ces pratiques et connaissances du territoire, Claude Raffestin les a nommées « territorialités » : elles correspondent bien aux logiques de gestion de l'espace que la notion de développement durable a fait entrer dans les conceptions du développement.

La notion de territorialité, dans ses développements récents, nous semble être un outil adapté pour relativiser les rapports homme / nature tels que les entend implicitement la notion de développement durable. Les territorialités sont multiples (Piolle, 1991 ; Chivallon, 1999 et 2000), elles varient dans le temps et selon les sociétés, et ne peuvent être comprises dans le sens étroit que lui confère le développement durable. Dès lors, cette branche de la géographie invite à lier étroitement les territorialités aux groupes sociaux qui les mettent en œuvre, et l'on pourrait dire (en adaptant une expression de Guy Di Méo) à « ne plus [les] considérer en fonction de pseudo-modèles universels et évolutionnistes, mais à les prendre en compte dans une acception relative (tant spatiale que temporelle), en fonction de contextes géographiques et culturels bien précis » (Di Méo, 2003).

Cela exige alors de se doter d'outils pour lire les territorialités des acteurs, afin de ne pas présupposer de la forme qu'elles doivent prendre. Une démarche inductive et une approche compréhensive des territorialités nous paraissent alors être adaptées à cet objectif (Demazière et Dubar, 1997). La démarche inductive a pour but de nous ouvrir le plus possible aux différentes formes de rapport à la nature des sociétés que l'on observe, et de les mettre en comparaison systématique : on peut ainsi comparer les conceptions de la durabilité des acteurs du développement avec celles des populations qui sont censées les mettre en œuvre.

L'approche compréhensive vient alors compléter cette démarche : celle-ci vise à considérer qu'une action (ici, les différentes relations à l'espace) est « explicable de manière compréhensive » si on cherche à rendre compte du « sens subjectivement visé par l'agent » (Weber, 1913). Cela suppose que l'on puisse comprendre les territorialités à partir des objectifs de chacun des agents et les replacer dans leurs contextes, ce qui a des conséquences méthodologiques importantes : comprendre

les pratiques d'agriculteurs suppose qu'on puisse les décrire de leur point de vue, et que l'on sache analyser ces descriptions et les explications qu'ils en donnent. Pour cela, deux moyens sont nécessaires : d'une part, l'étude d'un projet précis où les différentes territorialités se manifestent clairement ; d'autre part, la réalisation d'entretiens compréhensifs pour rendre compte de ces territorialités.

Le choix d'une situation d'interface sociale pour mener une telle étude : les projets autour des jeunes agriculteurs dans le front pionnier de la Transamazonienne

Le constat de la difficulté de faire adopter des pratiques durables par les agriculteurs a été fait par les acteurs du développement du front pionnier de la Transamazonienne. Ce front pionnier mis en place dans les années 1970 autour de la route Transamazonienne (cartes 1 et 2) symbolise mieux qu'un autre l'application des conceptions modernisatrices du développement des années 1960 et 1970 : les colons, installés le long de la route Transamazonienne et de routes vicinales s'enfonçant tous les cinq kilomètres dans la forêt, devaient être les acteurs de la modernisation du Brésil. Laissés à l'abandon dans les années 1980 (voir carnet photographique 1), il a fallu qu'un Mouvement Pour la Survie de la Transamazonienne se mette en place pour revendiquer des infrastructures de base. Par la suite, les conceptions du développement durable ont rénové l'approche du développement au début des années 1990 : les syndicats d'agriculteurs sont passés d'une attitude revendicatrice à une attitude de propositions de politiques publiques adaptées à l'agriculture familiale, passant ainsi de la contestation d'un développement inégal à des pratiques de développement endogène.

Ils ont, pour mettre en place leurs politiques, demandé un appui à l'Université Fédérale du Pará, qui leur a répondu favorablement en créant un Département d'Etudes Intégrées sur l'Agriculture Familiale (NEAF). Ce département a eu pour mission de les aider à connaître les agriculteurs familiaux pour définir des politiques qui leur soient adaptées et former des agents de développement. En répondant favorablement à cette demande, l'Etat Brésilien contenait ces revendications et manifestait son intérêt pour le développement durable de l'Amazonie, auquel le développement endogène était étroitement lié. Pour cela, des équipes mixtes, au statut intermédiaire entre des équipes de l'Université et des ONG financées par l'Union Européenne, devaient participer à la mise en place d'une recherche ayant comme finalité la formation de cadres du développement et la mise en place d'actions de développement durables.

L'alliance entre les représentants des agriculteurs, la recherche universitaire et le développement durable a structuré le développement dans la région dans les années 1990. Mais à la fin des années 1990, ces projets s'essouffent : aux déceptions engendrées par les faibles résultats obtenus par le développement durable en Amazonie s'ajoutent les difficultés de construire des relations entre les différents partenaires. Plus grave : alors que l'agriculture familiale pouvait être considérée comme la clef de la durabilité, elle apparaît à présent comme rétive au changement. Manifestement, la rhétorique du développement durable et participatif ne fonctionne plus ; il faut alors parvenir à renouveler les conceptions de la durabilité. C'est là la mission du Département d'Etudes Intégrées sur l'Agriculture Familiale au sein duquel nous nous sommes inséré : aider à comprendre les logiques de

l'agriculture familiale pour aider à la mise en place d'actions de développement et à la formation de cadres du développement.

Pour cela, il nous semble qu'il faut repartir de l'histoire du développement durable, en essayant en particulier de bien distinguer les notions de développement endogène des conceptions des rapports homme / nature que présuppose la doctrine du développement durable. Cela demande de faire le point sur la signification de cette doctrine dans le front pionnier de la Transamazonienne. Nous nous centrerons alors sur les rapports homme / nature (territorialités) que présuppose le développement durable. Nous essayerons de comprendre ces territorialités et d'étudier en quoi elles rencontrent ou non celles des agriculteurs familiaux qui sont censées les adopter pour les mettre en œuvre.

L'arrivée à l'âge adulte d'une nouvelle génération d'agriculteurs nous semble être un moment approprié pour aider à la mise en place de cette approche. On peut en effet considérer que le renouvellement de l'agriculture familiale au moment du changement de génération comporte aux moins trois enjeux essentiels par rapport aux problématiques du développement durable, enjeux que l'on peut résumer par la proposition suivante : des pratiques des jeunes agriculteurs va dépendre la forme que prendra demain le front pionnier de la Transamazonienne.

Cette proposition doit cependant être comprise différemment selon les trois acteurs qui sont au premier chef concernés par ce changement de génération. Selon les acteurs du développement, et en particulier les syndicalistes, les jeunes agriculteurs peuvent donner une seconde chance au développement durable : réputés plus aptes que leurs parents aux changements, ils seraient plus ouverts à l'adoption de nouvelles pratiques. Pour les parents, l'enjeu de la jeunesse semble d'abord être celui de la reproduction d'un groupe social : les parents devraient en ceci être les premiers intéressés par une agriculture durable censée être reproductible sur place (Landais, 1999). Or, leurs pratiques de reproduction sociale sont perçues par les agents du développement durable comme contraires aux conceptions de la durabilité : en quoi sont-elles contraires ? De quelle manière les agriculteurs familiaux pensent-ils leur durabilité dans l'espace ? Comprendre cela est une condition nécessaire pour l'étude des territorialités des jeunes. Ce sont eux qui détiennent les clefs soit de l'adoption de pratiques durables, soit de la reproduction de celles de leurs parents : pris entre deux conceptions de la durabilité, leurs pratiques seront essentielles pour comprendre le futur du front pionnier.

C'est sur les enjeux et les territorialités souhaitées ou mises en place par chacun des acteurs que nous fonderons notre plan, en nous centrant d'abord sur les enjeux et les conceptions du développement durable dans le front pionnier amazonien (première partie). Nous comparerons alors les objectifs des agents de développement aux territorialités de ceux que l'on appelle les « agriculteurs familiaux » (deuxième partie, chapitre 3), avant d'analyser la façon dont les jeunes réagissent par rapport à ces territorialités (deuxième partie, chapitre 4), puis d'étudier celles qu'ils mettent en place (troisième partie).

**Première partie : les jeunes agriculteurs, un acteur
essentiel de la construction du territoire dans les fronts
pionniers amazoniens**

Introduction de la première partie

Développement durable et Amazonie sont, nous l'avons dit, deux termes indissociables. Si l'on ne veut pas considérer le développement durable et les rapports sociétés / environnement qu'il présuppose comme naturels, il est nécessaire d'envisager comment ces deux termes sont devenus indissociables. Le contexte dans lequel cette union s'est réalisée explique la forme particulière que prennent les problématiques du développement durable dans le front pionnier dans lequel nous avons travaillé, le front pionnier de la Transamazonienne. C'est de ce contexte dont nous rendrons compte et et que nous tenterons d'expliquer dans le premier chapitre¹.

Nous pourrions alors étudier la manière dont la question du développement durable est posée par les acteurs du développement (principalement, nous le verrons, les syndicalistes) dans le front pionnier de la Transamazonienne (chapitre 2) : nous pourrions alors mettre en évidence la « catégorie officielle » du développement durable dans le front pionnier.

Dans la mesure où nous avons choisi une démarche inductive, ces deux étapes font partie intégrante du processus de construction d'un cadre théorique adapté à notre objet de recherche : c'est ce cadre que nous élaborerons tout au long de cette partie, et que nous formaliserons dans la conclusion de cette première partie.

¹ Quelques cartes peuvent aider à cela : la carte 1 (page suivante) a pour but de localiser ce front pionnier dans le contexte brésilien ; la carte 2 offre un *zoom* sur le front pionnier, et permet de situer les différents sites dans lesquels nous avons travaillé ; la photographie 1 est une photographie satellite du front pionnier qui permet de visualiser le type de colonisation du front pionnier ; le schéma 1 est un plan cadastral d'une zone quelconque du PIC d'Altamira. La carte 3 permet, elle, de localiser les grandes régions du pays, région auxquelles il sera souvent fait référence dans le cours du texte.

Chapitre 1. Une approche de la stabilisation des fronts pionniers amazoniens par les logiques de l'agriculture familiale

Introduction du chapitre 1

Les questions du développement durable en Amazonie portent sur différents types d'espace : les espaces naturels très peu touchés par l'homme (les forêts et l'eau), les « réserves extractivistes » (Aubertin, 1995) et les fronts pionniers. Derniers surgis dans l'histoire de l'Amazonie, ces derniers sont au cœur des problématiques du développement durable dans la mesure où c'est dans leur sein que se réalise la majeure partie du déboisement : la photographie satellite du front pionnier de la Transamazonienne (photographie 1) et une partie des photographies du carnet photographique permettent de visualiser le déboisement.

Après avoir présenté le contexte amazonien, nous allons nous attacher dans ce chapitre à construire une approche des questions de développement durable dans le front pionnier de la Transamazonienne. On peut pour cela étudier le débat qui a lieu entre ceux qui considèrent que les fronts pionniers sont en train de se vider de leurs habitants, qui partiraient vers de nouveaux fronts pionniers et reproduiraient ainsi le système ancien d'occupation de l'espace au Brésil ; et ceux qui voient une possible rupture dans les dynamiques de colonisation et de gestion de l'espace au Brésil.

Malgré leurs divergences, les défenseurs de chaque thèse l'argumentent par une vision historique de l'évolution du front pionnier, et l'insèrent dans son contexte national : cela les amène à considérer négativement l'évolution de la frontière. Dès lors, il faut supposer une rupture dans les dynamiques de colonisation et de gestion de l'espace en Amazonie et au Brésil pour penser une stabilisation durable des fronts pionniers amazoniens. Or, cette vision se développe à trois niveaux : un niveau politique (changements dans les politiques publiques et renforcement du poids des ONG), un niveau spatial (fermeture de la frontière) et un niveau social (les acteurs en place modifieraient leurs pratiques dans un sens plus durable).

Ces trois niveaux peuvent alors servir de porte d'entrée pour l'étude de la construction des territoires à l'œuvre en Amazonie. Mais ces trois niveaux demandent à être précisés et hiérarchisés : or, quand on parle de stabilisation durable des fronts pionniers, on présuppose une articulation étroite entre les réputées nouvelles politiques publiques et les acteurs constructeurs du territoire. Comment se fait cette articulation ? Comment, à partir de là, construire une approche et définir un objet d'étude

pour observer une stabilisation durable du front pionnier ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre ici.

I. La colonisation de l'Amazonie : quelle fermeture de la frontière ?

En 2001, l'année même où un article paru dans la revue *Science* alerte sur les effets dévastateurs pour la forêt amazonienne¹ d'un programme du gouvernement Brésilien visant à équiper en infrastructures le nord du Brésil (Laurance et *al.*, 2001), Martine Droulers propose, dans un ouvrage intitulé *Brésil, une géohistoire*, une conclusion osée sur les dynamiques actuelles d'occupation de l'espace au Brésil. Selon elle, on serait « peut-être en train de passer de la géophagie, la traditionnelle boulimie de l'espace, à la géosophie, sagesse de la gestion de l'espace » (Droulers, 2001, p. 12-13) : ce serait un tournant majeur dans l'histoire du Brésil.

Ces deux publications s'opposent dans leur vision des évolutions en cours en Amazonie : Laurance et *al.*, en se fondant sur un programme précis qu'ils considèrent être la continuation de dynamiques de destruction de l'Amazonie déjà largement entamée, prédisent, à partir d'une modélisation fondée sur les observations passées, un déboisement rapide de la forêt. L'autre publication, de Martine Droulers, se situe à un niveau différent : elle cherche non pas à voir des continuités dans les politiques publiques, mais à rendre compte de modifications en cours. Celles-ci n'excluent pas la réapparition de politiques géophagiques (telles que le programme *Avança Brasil*), mais l'auteur prédit à moyen terme la disparition de ces politiques. Ce serait « un tournant majeur dans l'histoire du Brésil ». Ces deux approches nous semblent bien révélatrices des débats en cours sur l'évolution des fronts pionniers amazoniens. Elles en appellent toutes les deux à une certaine vision de l'histoire du Brésil, et posent la question du futur de l'Amazonie.

Encadré 1 : Le Programme « Avança Brasil »

Altamira, route de la Transamazonienne, Novembre 2001. A la sortie de la ville, tout à côté du monument officiel célébrant l'ouverture de la route Transamazonienne, un panneau vient de surgir : le titre, « Avança Brasil », s'inscrit sur fond de drapeau brésilien. Le panneau annonce une révolution dans la région : le bitumage de la route Transamazonienne ; 30 ans après son ouverture, la piste de terre, quasiment impraticable l'hiver, est en train d'être goudronnée. La proximité de ce panneau et du monument commémoratif suggère, peut-être involontairement, une certaine continuité dans les politiques de développement au Brésil, continuité fondée sur l'argument du développement national.

Car les actions prévues pour l'Amazonie vont au-delà du bitumage de la Transamazonienne : bitumage de 6 000 kilomètres de route, ouverture de nouvelles routes, construction de barrages hydro-électriques, aménagement de voies fluviales...

Cela, bien évidemment, entraîne des inquiétudes. Localement d'abord : le goudronnage de la route fait craindre une pression foncière très forte, qui inciterait les agriculteurs à vendre leurs lots à de grands propriétaires et à partir plus avant dans la forêt, ou à gonfler les villes ; la construction d'un barrage autour de la ville d'Altamira pourrait conduire à de vastes dégradations du milieu, et l'inondation de zones habitées par des indiens, des agriculteurs, ou des citoyens...

Les inquiétudes des scientifiques (Laurance et *al.*, 2001) ont trouvé des échos dans la presse grand public. Ainsi en France : « Selon les projections des scientifiques, si les chantiers prévus sont effectivement menés à leur terme, le rythme de déforestation entraînera, dans le scénario le plus

¹ Selon les estimations de ces auteurs, de 28 % (hypothèse basse) à 42 % (hypothèse haute) de l'Amazonie, le plus grand massif forestier du monde, serait menacé.

optimiste, la destruction de 28 % de la forêt amazonienne brésilienne. Dans le scénario pessimiste, ce taux atteindrait 42 %, soit 58 % du territoire national. Dans le pire des cas, la part de la forêt primaire sera réduite à moins de 50 % contre près de 80 % actuellement »¹. La colonisation de l'Amazonie entrerait alors dans une nouvelle phase.

1.1. Situation actuelle de l'Amazonie brésilienne et différents scénarii d'évolution possibles

Pour comprendre les dynamiques de la frontière amazonienne aujourd'hui et les replacer dans une dimension temporelle (passé et futur), il apparaît nécessaire de connaître la situation actuelle de l'Amazonie et son histoire.

Les trois types d'Amazonie : quelles combinaisons présentes et à venir ?

L'occupation de l'espace en Amazonie aujourd'hui permet de distinguer deux grands types d'occupation : l'Amazonie des fleuves et l'Amazonie des routes ; étroitement associées à l'une et / ou à l'autre de ces occupations, l'Amazonie des villes a tendance à se développer de plus en plus (Becker, 1994). Or, il se trouve que chacun de ces grands types renvoie à des dynamiques de peuplement spécifiques, séparés les uns des autres et en interaction : on pourrait dire, pour simplifier, que la configuration finale de l'Amazonie sera une combinaison de ces trois types de peuplement ; toute la question étant de savoir quelle combinaison en résulterait.

L'Amazonie des fleuves est constituée par les populations dites « traditionnelles », et qui vivent le plus souvent le long des fleuves : d'une manière générale, ces populations vivent de chasse, de pêche, d'extraction végétale et d'une agriculture de défriche-brûlis à rotation longue permettant une régénération des sols. Mais ces traits généraux sont trompeurs et recouvrent des réalités très différentes : en effet, les populations indigènes, bien que peu nombreuses, occupent une bonne partie de l'espace amazonien, sous la forme de réserves indigènes. Ces réserves ont constitué un premier pas dans la « géosophie » brésilienne : mises en place dans les années 1980 et 1990, elles garantissent aux indiens une réserve légale sur laquelle personne ne peut pénétrer sans autorisation.

Les indiens se distinguent des populations riveraines (*ribeirinhos*) : ces populations, aussi appelées *caboclas*, sont différentes des populations indigènes, dont elles peuvent être parfois les descendantes métissées aux différentes populations constitutives du Brésil colonial (européens et africains) ; on trouve aussi, parmi cette catégorie, des descendants des *seringueiros*, ces exploitants de caoutchouc dont Chico Mendès a été le porte-bannière. Comme les indiens, certaines communautés ont pu, souvent après de longues négociations, créer des réserves extractivistes (Aubertin, 1995) devant donner un territoire d'exploitation interdisant, comme dans le cas des réserves indigènes, l'incursion d'autres acteurs.

A côté de ces espaces occupés de manière « traditionnelle » se trouvent les fronts pionniers ou miniers, colonisés beaucoup plus récemment. Cette fois, ce n'est pas le fleuve qui structure le peuplement, mais la route. On distingue deux types d'occupation de l'espace : une colonisation

¹ *Le Monde*, article du 31 Janvier 2001.

agricole dans des fronts pionniers agraires ; l'implantation de grands projets visant soit à la fabrication d'hydroélectricité, soit à l'extraction de minerais. Cette occupation de l'espace est fondamentalement différente de la précédente : si l'on a qualifié la première d'occupation traditionnelle, celle-ci pourrait s'appeler, par opposition, l'occupation moderne. Elle renvoie, comme nous le verrons, à un projet de « modernisation » du Brésil.

Le troisième type d'occupation de l'espace est centré autour de la ville. Berta Becker en fait la principale caractéristique de l'Amazonie, allant jusqu'à dire que « l'Amazonie est urbaine » (Becker, 1994). En effet, plus de 60 % de la population de la région Nord vivait en ville en 1996¹. On trouve trois types de centres urbains : les grandes villes, Belém et Manaus, présentes avant la colonisation, et qui, comme toutes les villes brésiliennes, ont connu une croissance considérable ; les villes moyennes, bien plus petites que les précédentes, qui peuvent être plutôt tournées vers l'Amazonie des fleuves (Santarém), ou vers l'Amazonie des routes (Marabá, Altamira) ; enfin, des petites villes d'une population inférieure à 5 000 habitants, présentes soit dans des zones fluviales (Porto de Moz, Senador), soit dans des zones routières (Uruará, Novo Repartimento)².

L'Amazonie des fleuves et l'Amazonie des routes occupent des aires bien distinctes qui peuvent parfois entrer en contact, alors que l'Amazonie des villes concerne les deux types précédents. De fait, Amazonie des villes et Amazonie des routes sont apparues à des époques récentes, alors que l'Amazonie des fleuves a structuré une bonne partie de l'histoire de l'Amazonie. Or, c'est des combinaisons futures résultant des contacts entre les trois Amazonie que dépendra le futur de la région. C'est ce qu'une histoire de l'Amazonie peut nous permettre d'envisager.

De l'Amazonie des fleuves à l'Amazonie des routes : une histoire de l'Amazonie

La superposition des trois types d'Amazonie s'explique par la rupture qu'a constituée la colonisation de l'Amazonie par les fronts pionniers. L'Amazonie est en effet la dernière terre intégrée dans le pays qu'est le Brésil : jusqu'en 1960, date du début de la colonisation, l'Amazonie est encore largement exploitée selon un système hérité de l'époque coloniale dont « l'enjeu est d'occuper, avec un nombre limité d'hommes, un espace qui puisse épouser, en s'y adaptant, les formes et les dimensions du continent sud-américain. (...) Les difficultés du milieu imposent diverses formes, plus ou moins provisoires, d'installation. Il s'en suit une occupation discontinue d'espaces mal connus, de territoires aux limites floues dans un milieu rural très peu peuplé où se croisent des bandes de chasseurs-cueilleurs et de commerçants ambulants. La traduction spatiale de ces modes de vie précaires et fluctuants sera pour longtemps celle de l'archipel (Buarque de Holanda, 1936) » (Droulers, 2001, p. 63). On peut dire, au risque de simplifier, que l'exploitation de l'Amazonie par l'Etat Brésilien jusque dans les années 1960 est faite selon ce modèle colonial.

Le milieu rural est très peu peuplé, et presque exclusivement le long des fleuves, par des populations indigènes ou riveraines. A ce peuplement traditionnel se superpose l'héritage du cycle économique du caoutchouc, « secondaire » (Droulers, 2001) à l'échelle du Brésil, mais essentiel pour

¹ Source : IBGE.

² Toutes les villes citées ici peuvent être localisées sur la carte 2.

le peuplement de l'Amazonie. L'essor de l'usage industriel du caoutchouc et la situation de monopole de production dans laquelle se trouvait l'Amazonie à la fin du XIX^{ème} siècle, a généré une forte croissance du bassin amazonien autour de l'extraction du latex ; des colons, venus principalement du Nordeste Brésilien, se sont transformés en *seringueiros*, exploitants de latex. Belém et Manaus connaissent alors leur âge d'or, pendant que des petits comptoirs installés le long des fleuves deviennent de petites villes (voir photographie 6). Mais la mise en culture du caoutchouc en Indonésie, puis la fabrication d'un caoutchouc de synthèse, a entraîné un déclin très rapide de cette économie. Le *boom* du caoutchouc, comme on l'appelle alors, s'éteint et l'Amazonie retrouve ses formes d'exploitation sporadique. Philippe Léna écrit alors : dans l'Amazonie de 1960, « la société amazonienne vit en grande partie sur les restes de l'organisation économique héritée du passé » (Léna, 1991, p. 93).

C'est dire la « rupture nette avec le passé » (Léna, 1991, p. 88) que constitue la colonisation par les routes dans les années 1970 : « Au fil des années, les vastes espaces amazoniens ont vu arriver des centaines de milliers de colons attirés par les ambitieux projets de colonisation publics ou privés ouverts par les états ou par des compagnies de colonisation. A l'Amazonie des fleuves se superpose une Amazonie des routes, l'occupation humaine se faisant le long de celles-ci sur des lots agricoles et dans des villes pionnières » (Droulers, 1995, p. 45). Cette juxtaposition de différentes Amazonie ne se fait pas sans heurts : il a fallu, au départ déjà, déplacer des populations indigènes, qui « entravaient » le développement¹ ; aujourd'hui, les réserves indigènes constituent, dans certaines zones, les seules réserves de terres libres, en même temps qu'elles peuvent receler des essences arboricoles devenues rares dans le reste du Bassin Amazonien ; dès lors, leurs limites sont contestées et fréquemment envahies. De même, les populations riveraines peuvent voir leurs terres envahies par des forestiers ou menacées à terme par la colonisation agricole ; pour cette raison, ils tentent de transformer leurs terres en réserves extractivistes qui donneraient un statut légal à leurs exploitations. De cette manière, l'Amazonie des routes tend à supplanter l'Amazonie des fleuves : d'abord inscrites en parallèle l'une de l'autre, elles entrent progressivement en compétition pour le contrôle de l'espace. Si le peuplement de l'Amazonie est définitif, reste à savoir quelle forme il prendra.

D'autant qu'un troisième type d'Amazonie a connu une croissance considérable : l'Amazonie des villes. Martine Droulers signale dans la citation ci-dessus que la colonisation se fait en partie dans des villes pionnières. Bertha Becker en fait même la principale caractéristique de cette colonisation : cette croissance des villes, loin d'être le fruit d'un échec de la colonisation agricole ou d'un exode de l'Amazonie des fleuves, est inhérente à la forme même de colonisation choisie : « la frontière est née déjà urbaine, et a un rythme d'urbanisation plus rapide que dans le reste du Brésil. Cette caractéristique est intimement liée à la migration » (Becker, 1994, p. 44). Laurence Granchamp (2001) montre comment le projet de colonisation de la Transamazonienne s'inscrivait dans cette volonté

¹ « Une anecdote illustre cet état d'esprit : en 1980, face à une interrogation à propos de la superposition des projets de colonisation de l'INCRA et de l'aire indigène Arará, un responsable de cet organisme nous a répondu : "Et entre nous, où en seraient les Etats-Unis s'ils s'étaient préoccupés de leurs indiens et de leurs forêts ?" » (Léna, 1999, p. 102).

d'urbanisation de l'Amazonie, la ville étant considérée à la fois comme le moyen et le symbole du développement économique.

Comme lors du *boom* du caoutchouc, la croissance de l'Amazonie s'accompagne d'une croissance urbaine considérable : Belém et Manaus deviennent de grosses métropoles, alors que des villes comme Marabá, Altamira ou Santarém, endormies après l'échec du caoutchouc, connaissent une nouvelle croissance : l'encadré suivant illustre cette croissance urbaine à partir du cas d'Altamira.

Encadré 2 : Altamira, un exemple synthétisant les différentes phases de croissance urbaine de l'Amazonie

La ville d'Altamira peut constituer un exemple synthétisant les différentes phases de croissance de l'Amazonie, et les différents types de peuplement.

La ville était au départ une simple mission religieuse qui servait aux jésuites à fixer la population indigène dans des villes. La localisation de l'évêché dans le cœur historique de la ville est le produit de cette histoire.

Sa situation privilégiée (à un point de rupture de charge sur le fleuve Xingu) lui a valu une certaine croissance en tant que comptoir économique. Mais elle stagne jusqu'au *boom* du caoutchouc, période à laquelle elle peut jouer un rôle de relais entre les petits comptoirs installés le long des fleuves et la ville de Belém. De cette époque datent un certain nombre de bâtiments à l'architecture proche de celles des maisons de Belém (photographie 6).

Puis, elle connaît une longue période de stagnation : les anciens *seringueiros* se reconvertissent dans l'agriculture à proximité de la ville, et Altamira redevient un petit centre de l'Amazonie des fleuves, avec son évêché, jouant un petit rôle commercial.

Au moment de la construction de la route Transamazonienne, Altamira bénéficie de sa situation privilégiée : ville déjà existante avant même la construction de la route, elle peut servir de relais ; mais surtout, la colonisation urbaine en fait la capitale de la Transamazonienne, la dotant d'un certain nombre de services de la colonisation (Institut National de Colonisation et de Réforme Agraire, Banque d'Amazonie, instituts de recherche, de développement agricole), qui renforce sa fonction de commandement régional. Ajouté à un certain boom de l'or dans les années 1980, Altamira connaît alors une croissance considérable, et des quartiers nouveaux sont construits.

Aujourd'hui, Altamira est la synthèse de cette histoire : elle a gardé sa fonction de commandement urbain de la Transamazonienne puisque c'est le lieu où se localisent la plupart des administrations et des services destinés aux colons. Par ailleurs, elle est devenue un centre de gestion de l'Amazonie des fleuves : à proximité de différentes réserves indigènes, elle est un centre urbain pour ces populations ; elle est aussi le lieu d'où s'exerce un certain contrôle sur la forêt amazonienne, et où se localisent aussi de nombreuses scieries.

Sa population est aussi le reflet de cette histoire : nous avons dirigé en 2000 et 2001 deux stages d'initiation à la recherche de l'Université Fédérale du Pará qui ont permis de réaliser quelques enquêtes dans les quartiers proches du fleuve : ces enquêtes ont révélé que vivaient encore à Altamira de nombreux riverains (pour certains anciens *seringueiros*) qui se localisent à proximité du fleuve, et vivent principalement de la pêche ou d'une petite agriculture en bord de fleuve. Les enquêtes menées par Laurence Granchamp (2001) confirment la part très importante d'urbains arrivés avec la colonisation et travaillant soit dans l'agriculture, soit dans les scieries. Par ailleurs, une certaine bourgeoisie a su soit conquérir, soit conserver une place importante dans la ville, dont elle a pour l'instant la direction politique, et qui marque certains de ses quartiers de son empreinte. Enfin, l'administration brésilienne, au travers des services cités précédemment, de l'université (un *campus* avancé de l'UFPA s'y localise), emploie une part importante de la population.

On peut tirer quelques conclusions des dynamiques du passé : les Amazonies des routes et des villes se sont superposées, puis ont dépassé, une Amazonie des fleuves. Cette dernière est à présent contrainte de se préserver par la mise en place de réserves (indigènes ou extractivistes) : l'expansion des fronts pionniers et de l'exploitation forestière menace directement les zones traditionnelles (Aubertin, 1995). Parallèlement, la croissance urbaine accompagne les croissances économiques. On pourrait dire, pour rester dans le registre militaire que suggère la notion de front pionnier ou de conflit

pour la possession des territoires, que l'Amazonie des villes accompagne de près les nouvelles avancées. Dès lors se pose la question du type d'Amazonie qui est en train de se mettre en place : quels scénari pour le futur de l'Amazonie les dynamiques du passé permettent-elles de dessiner ?

L'enjeu du type de fermeture de la frontière

L'histoire du peuplement de l'Amazonie que nous avons ici rapidement esquissée pose une question fondamentale : comment vont évoluer les fronts pionniers dans leurs rapports avec les zones en forêt ou exploitées de manière extensive par les populations « traditionnelles » de l'Amazonie ? Quelles configurations de l'Amazonie des routes et de l'Amazonie des villes sont-elles en train de se dessiner ? On peut, pour répondre à cette question, se centrer sur l'Amazonie des routes, celle des fronts pionniers : c'est en effet elle qui s'est superposée à celle des fleuves, elle qui a apporté la croissance de bien des villes. De l'avenir des fronts pionniers dépend une partie importante du futur de l'Amazonie.

En effet, autour de l'Amazonie des routes sont en train de se construire des « régions » au sens d'ensemble géographique d'échelle moyenne doté d'une organisation propre, d'une certaine autonomie et de certaines propriétés qui lui donnent une identité. Or, toute la question est de savoir quel type de région est en train de se construire (Dollfus, 1981), ce qui se passe « lorsque les blessures faites à des espaces auparavant encore jamais intégrés à une économie de marché servent de voie d'entrée pour des installations d'entreprises, d'individus et de familles susceptibles de contribuer à l'émergence d'une économie et d'une société régionale » (Albaladejo et Tulet, 1996, p. 22).

Dans le cas des fronts pionniers agricoles, on peut imaginer différents types de configuration des trois types d'Amazonie possibles autour d'une opposition entre : d'une part, une région structurée par de grosses villes pourvoyeuses de main d'œuvre pour de grandes propriétés d'élevage qui constitueraient l'essentiel du monde rural, avec des fronts pionniers qui avancent d'année en année jusqu'à coloniser l'ensemble de la forêt ; et, d'autre part, des régions avec un monde rural densément peuplé, exploitées par l'agriculture familiale autour de petites et de moyennes propriétés et d'un réseau urbain équilibré. Cette dernière configuration verrait les fronts pionniers stabilisés, qui cohabiteraient avec l'Amazonie des fleuves. Ces deux formes de stabilisation possibles, très souvent décrites dans la littérature sur les fronts pionniers agricoles, Iran Veiga (1993) les a qualifiées de « stabilisation creuse » pour la première, par opposition à la seconde, qu'il qualifie de « stabilisation pleine (ou durable) ».

Or, « ce qui semble caractériser ces espaces, c'est l'incertitude sur les dynamiques en cours » (Albaladejo et Tulet, 1996, p. 24). En effet, la perspective historique que nous avons tracée montre : d'un côté, la part de plus en plus importante que tiennent ces Amazonies des routes et des villes au détriment de l'Amazonie des fleuves ; de l'autre, la croissance considérable des villes. La colonisation des terres nouvelles et l'urbanisation, replacées à l'échelle non pas de l'Amazonie mais du Brésil, peuvent se comprendre par rapports aux objectifs de modernisation du Brésil : en effet, l'Amazonie constituait en 1960 une vaste réserve de ressources naturelles à exploiter pour participer à la croissance du Brésil, alors en pleine « modernisation ». La colonisation de l'Amazonie serait alors le

moyen de cette modernisation. Dans ce cas, ce n'est pas tant l'histoire ni la géographie de l'Amazonie qu'il faut examiner, mais celle de l'ensemble du Brésil : la situer dans ce contexte apparaît nécessaire pour comprendre les dynamiques actuelles.

1.2. Continuités et ruptures dans l'occupation du Brésil : de la géophagie à la géosophie ?

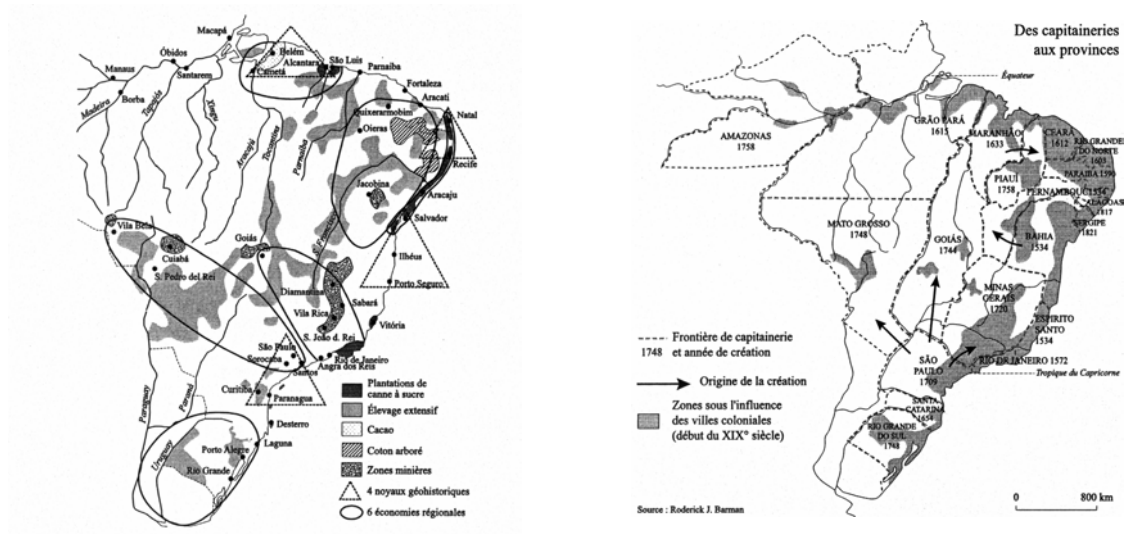
Une analyse géographique et historique de l'Amazonie fait apparaître la colonisation récente de la région comme la continuation d'un mouvement général au Brésil d'incorporation des espaces vides ou sous-peuplés au pays : « Replacé dans la tradition, et surtout au Brésil, le système [des fronts pionniers] n'a rien de nouveau » (Monbeig, 1981, p. 53). Dès lors, il faut changer d'échelle d'analyse, et analyser l'Amazonie et ses fronts pionniers comme une partie d'un ensemble plus vaste, le Brésil. L'histoire du peuplement du Brésil permet de replacer la colonisation de l'Amazonie dans un mouvement plus général, qui permettra nous l'espérons d'en dégager les dynamiques.

Histoire de l'occupation de l'espace au Brésil : la géophagie

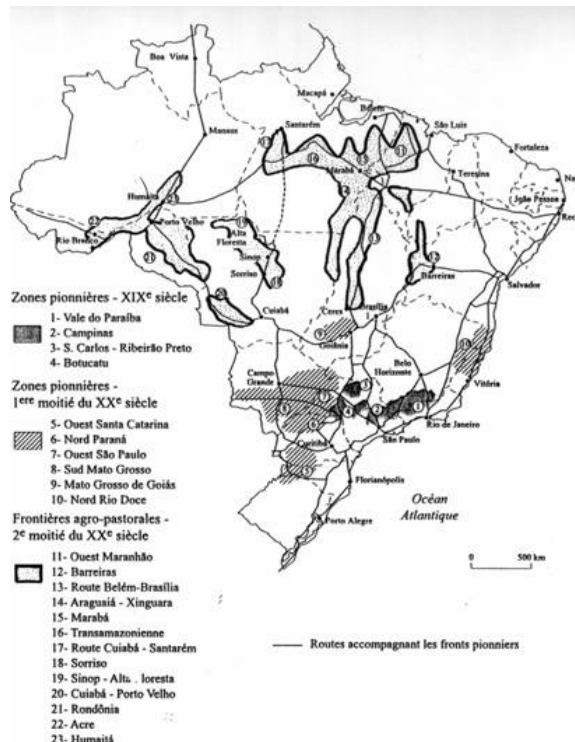
Martine Droulers (2001) a proposé une analyse de la construction du territoire brésilien, et des conceptions qui ont présidé à cette construction : cet ensemble, elle l'a appelé la *géophagie*. Elle a résumé ainsi les grandes étapes de la construction du territoire : « Le territoire du Brésil, impressionnant dès le début par son immensité, ne se transforme en Etat national qu'au cours du XIX^{ème} siècle, et l'histoire de sa formation territoriale est celle d'une occupation lente et progressive par noyaux de peuplement isolés les uns des autres. Le pays reste, durant trois siècles, une colonie essentiellement agricole de la couronne portugaise, dominée par une élite luso-brésilienne, avec une économie extravertie. Une étape importante de cette formation territoriale reste celle de la fixation des frontières ; explorateurs, cartographes et diplomates s'y emploient alors qu'une frontière interne (*frontier*) demeure perceptible durant tout le XX^{ème} siècle, ponctuant l'expansion territoriale, structurée par les vagues de migration. Les nœuds et axes de circulation prennent peu à peu de la densité, tandis que se consolident des régions et qu'un marché national s'organise » (Droulers, 2001, p. 12). Les cartes suivantes permettent de visualiser les différentes étapes de la colonisation, et montrent que l'Amazonie est la dernière expansion territoriale en cours, celle de la construction d'une région.

Ce mouvement d'avancée de la frontière interne est très présent à partir de l'indépendance du Brésil. En effet, le Brésil était jusqu'à cette époque exploité de façon ponctuelle, par le biais de cycles, comme dans le cas du caoutchouc en Amazonie. Cela explique qu'au début du XVI^{ème} siècle, le peuplement européen se concentre sous forme d'îlots au milieu du peuplement amérindien. Ces îlots, de simples « égratignures » vont devenir au XVIII^{ème} siècle de petits « archipels ». La carte 4-a permet de visualiser l'occupation de l'espace à cette époque, organisée sous la forme de noyaux historiques correspondant aux premiers îlots, puis avec le développement de la culture de la canne à sucre ces îlots s'étendent le long des littoraux ; le cycle de l'or amorce une colonisation minière du Brésil, qui précède une colonisation par l'élevage, le long principalement des fleuves. La carte 4-b fait un état des lieux du peuplement au début du XIX^{ème} siècle.

Carte 4 : Histoire de l'occupation du Brésil (Droulers, 2001)



Carte 4-a. Une occupation en archipel au XVIII^{ème} siècle. Carte 4-b. Organisation territoriale à la fin du XIX^{ème} siècle.



Carte 4-c. La poussée pionnière (XIX^{ème} et XX^{ème} siècles).

C'est lors de l'accès du Brésil à l'indépendance que le pays est pensé en tant qu'entité ayant une cohérence non plus externe (en fonction du Portugal) mais interne (Buarque de Holanda, 1936) : les terres auparavant simplement égratignées ou touchées par les *boom* vont alors être progressivement intégrées au reste du pays par le biais des fronts pionniers. Ceux-ci commencent à se développer principalement au XIX^{ème} siècle : « Dans un pays réputé pour ses espaces vides, la conquête de terrains pour l'agriculture se fait par l'incorporation de terres nouvelles. Ce processus d'expansion continue de la frontière interne s'accompagne d'une extension du territoire économique. (...) La

poussée agricole pionnière commencée dès la fin du XIX^{ème} siècle s'accélère de façon spectaculaire dans les années 1940-1960 (...). Cette période correspond successivement à la mise en valeur de l'ouest du Paraná pour le café, puis celle du Goiás et du Mato Grosso pour le bœuf dans de grands ranchs d'élevage, enfin celle de l'Amazonie, à partir des années 1970 » (Droulers, 2001, p. 188). La carte 4-c permet de visualiser ces mouvements.

Dès lors, on peut dire que la colonisation de l'Amazonie s'inscrit dans la continuité de l'occupation spatiale au Brésil. Cela est confirmé par le fait que les conceptions qui ont présidé à la colonisation de l'Amazonie sont les mêmes que celles du Brésil d'après l'indépendance par rapport au Portugal, lesquelles conceptions sont en partie héritées de la période coloniale.

On peut dire que ces conceptions tournent autour de quatre principes majeurs. Les trois premiers sont un héritage de la période coloniale. Il s'agit d'abord d'occuper la plus grande superficie possible, et d'assurer la sécurité des frontières extérieures ainsi que la cohérence interne (Droulers, 2001). Or, la puissance coloniale, le Portugal, peuplée d'un faible nombre de colons potentiels, ne dispose que de peu d'hommes pour mener à bien cette tâche : dès lors, il faut avoir recours à la fois à la migration et à une occupation très extensive du territoire (Buarque de Holanda, 1936). Mais la migration, au début d'origine africaine, puis européenne, doit conserver l'organisation sociale du Brésil très fortement hiérarchisée et inégalitaire : dès lors, les nouveaux arrivants ne bénéficient que très peu de l'aide publique, qui se dirige principalement vers les élites déjà en place (Bennassar et Marin, 2001).

Ces trois principes, mis en place sous l'Empire, ne sont pas démentis à l'indépendance : s'y adjoint par contre un autre principe, celui du progrès national. Inscrit dans la devise du pays, « Ordre et Progrès », ce principe va structurer la Nation Brésilienne émergente : « Le Brésil devient véritablement Brésil par la reconnaissance de l'existence d'un peuple Brésilien. Son unité nationale se consolide par l'incorporation de la modernité et du progrès technique » (Droulers, 2001, p. 159). Dès lors, l'incorporation des terres revêt une dimension patriotique : il s'agit d'accroître l'emprise du peuple brésilien sur son espace, et surtout d'assurer sa croissance économique en incorporant des terres nouvelles à la production nationale.

Les poussées pionnières apparaissent donc comme la synthèse de tous ces principes : « Dans un pays réputé pour ses espaces vides, la conquête de terrains pour l'agriculture se fait par l'incorporation de terres nouvelles. Ce processus d'expansion continue de la frontière interne s'accompagne d'une extension du territoire économique. Les poussées du front pionnier représentent une opération emblématique de la brésilianité en marche, considérées à la fois comme soupapes de sûreté d'une société qui expulse ses tensions dues à la modernisation accélérée et comme fuite en avant pour ne pas opérer de réformes dans des régions déjà occupées et développées » (Droulers, 2001, p. 188). Dès lors, la géophagie est le terme qu'emploie Martine Droulers pour qualifier cette forme d'occupation de l'espace dont le front pionnier est la manifestation. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre la colonisation de l'Amazonie.

La colonisation de l'Amazonie : une modernisation conservatrice inscrite dans la continuité des colonisations précédentes

Il est assez courant de présenter la colonisation de l'Amazonie comme le résultat d'une série de décisions prises par un gouvernement militaire dans les années 1960 et 1970 et visant à intégrer la région au reste du pays, afin d'éviter, d'une part, la mise en place d'une réforme agraire dans le reste du pays et, d'autre part, de lutter contre une supposée internationalisation de l'Amazonie. C'est ce que les deux slogans lancés par le Gouvernement pour légitimer la colonisation de l'Amazonie permettent de montrer.

Le premier slogan utilisé par le Gouvernement militaire est d'ordre géopolitique : « *Intégrer pour ne pas brader* ». Il y a au Brésil la peur d'une internationalisation de l'Amazonie : les puissances occidentales, Etats-Unis en tête, voudraient internationaliser l'Amazonie et comploteraient dans ce but. Si ces rumeurs semblent manquer de fondement, elles reflètent en 1970 une réalité : l'Amazonie n'est pas intégrée au reste du territoire Brésilien, et alors que les pays voisins commencent à coloniser leur forêt, laisser de vastes territoires vides d'hommes constitue un risque de voir ces territoires occupés par d'autres pays. Or un gouvernement militaire est très sensible à ce type d'arguments : sous la présidence du Général Médici (1969-1974), la colonisation de l'Amazonie est lancée.

Un second slogan, plus complexe à analyser que le premier, vient à l'appui de la colonisation : « *Une terre sans homme pour des hommes sans terre* ». Ce slogan s'inscrit dans un contexte particulier, celui d'un Brésil très fortement inégalitaire où se pose la question de la réforme agraire.

Encadré 3 : La question de la réforme agraire au Brésil dans les années 1960 et 1970

Ce slogan s'inscrit lui aussi dans un contexte particulier : les années 1960 sont celles, en Amérique Latine, de la réforme agraire : « En Août 1961, à la réunion de l'OEA, à Punta del Este (Uruguay), les délégués des pays latino-américains se sont prononcés à l'unanimité pour la mise en chantier d'une réforme agraire » (Bennassar et Marin, 2001, p. 385). Le tableau suivant permet de visualiser la situation foncière du Brésil en 1970.

Tableau 1 : Répartition de la terre au Brésil en 1970 et 1995

Taille des exploitations (Ha)	% du nombre d'exploitations	% de la surface des exploitations	% du nombre d'exploitations	% de la surface des exploitations
	1970		1995	
Moins de 100 Ha	90,8	23,5	89,3	20
De 100 hectares à moins de 1000	8,5	37	9,7	34,9
1000 hectares et plus	0,7	39,5	1	45,1
Total	100	100	100	100

Source : *Censo Agropecuário*, 1995-1996, IBGE

La situation en 1970 est le résultat d'une aggravation considérable des conditions de vie des petits agriculteurs, et conduit à la prolétarianisation de nombre d'entre eux : « Il y a eu, pendant [les années 1950-1970], du fait de la concentration de la terre et de la modernisation capitaliste, la prolétarianisation d'un grand nombre de petits propriétaires, de minifundistes, de métayers et de fermiers,

ainsi que la transformation des ouvriers permanents en ouvriers temporaires. La plupart de ces ouvriers agricoles ne peuvent plus habiter dans les domaines d'où ils ont été congédiés ou expulsés. Ils ont donc dû émigrer et vivent dans des bidonvilles de la périphérie des villes d'où ils partent, quand ils ont un travail, dans les domaines de la région ou des régions plus éloignées. Ce sont les fameuses *boias frias* (bouffe froide) (...). Ceci est, sans doute, le changement fondamental qui s'est produit dans la structure sociale du monde rural brésilien pendant [cette période] » (Chonchol, 1981, p. 161). Cela conduit à une importante tension sociale, et nombreux sont ceux qui demandent une réforme agraire : « La réforme agraire est de loin une des réformes les plus controversées. Si elle est naturellement diabolisée par les élus des *fazendeiros*, puissants au parlement, l'opinion en reconnaît généralement le bien fondé pour le pays » (Bennassar et Marin, 2001, p. 385).

La situation est d'autant plus grave qu'en 1970, une sécheresse dans le Nordeste donne un tour dramatique à la situation.

La colonisation de l'Amazonie devient alors le moyen de soulager les excédents de population du Nordeste, sans mener « l'indispensable réforme agraire » (Chonchol, 1985). D'où le slogan évoqué plus haut. Michel Foucher (1974. Cité par Granchamp, 2001) cite un texte de l'INCRA de 1972 : « L'occupation de l'Amazonie fournit au gouvernement brésilien la décompression territoriale, retarde ou même évite les mesures traditionnelles propres à éliminer les problèmes de tension sociale ». Il en va de la sécurité intérieure des Etats : « La conquête des terres neuves n'est-elle pas un des atouts de la sécurité nationale ? Par un mécanisme aussi logique que celui des vases communicants, un grand élan donné aux poussées pionnières fera se vider les excédents de populations sans terre vers les terres sans hommes. Les départs des migrants allégeront (on s'en persuade) les tensions sociales ; la sécurité nationale en sortira renforcée » (Monbeig, 1981, p. 52).

La stratégie étatique de géopolitique interne (renforcer la sécurité intérieure en allégeant les tensions sociales) et externe (éviter une internationalisation de l'Amazonie) est efficace, car elle muselle sans recours à la force toute opposition au projet : « Malgré des positions souvent très critiques vis-à-vis de la colonisation, il est difficile pour les intellectuels, et l'opposition en général, de dénoncer un projet qui satisfait à la fois l'orgueil national et les groupes sociaux défavorisés » (Léna, 1999, p. 103). Le soulagement de la misère sociale par la colonisation de l'Amazonie ne semble cependant pas aller au-delà du simple prétexte politique. Dans les faits, la colonisation a été mise en place pour satisfaire des objectifs géopolitiques et les grands propriétaires : « On s'aperçoit que ce qui aurait dû être l'objectif principal [de l'Etat], produire des aliments et des denrées pour le marché, a souvent cédé la priorité à des préoccupations politiques et stratégiques qui entravent le développement » (Léna, 1991, p. 89). Les colons passent souvent au second plan.

On voit que la colonisation de l'Amazonie s'inscrit dans une certaine continuité non seulement des politiques ayant précédé les militaires (encadré suivant), mais aussi des conceptions précédentes : les objectifs de géopolitique externes et internes renvoient aux principes que nous avons mis en évidence plus haut ; l'occupation extensive de l'espace avec une population migrante ne remettant pas en cause les structures traditionnelles du Brésil se retrouve aussi parfaitement dans ce programme. Un dernier élément, celui de la croissance nationale, est aussi très présent dans les esprits : « La nation brésilienne, apparue sous l'Empire et consolidée sous la République par l'affirmation d'une brésilianité intégratrice, parvient peu à peu à se projeter dans l'avenir, à se consolider comme détentrice d'un pays du futur, capable de porter un projet national, industriel et urbain. Ce projet devrait permettre au pays d'accéder, dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, au

rang de nouveau pays industriel, avec des résultats globaux qui le placeraient en tête des nations en voie de développement » (Droulers, 2001, p. 221). Ce contexte idéologique, directement hérité de la théorie de la modernisation de Rostow (1960), permet d'expliquer tant la colonisation de l'Amazonie que la construction de Brasília (Encadré 4).

Encadré 4 : Contexte idéologique et politiques nationales dans les années 1960 et 1970

La décision de la colonisation de l'Amazonie peut se comprendre comme une décision prise en trois temps, par trois types de régimes, avec trois types de politique (populiste, développementiste, militaire) en cohérence :

- « Gutelio Vargas, en écho aux théories géopolitiques, reprend le thème de la conquête territoriale pour en faire un élément rénové de l'identité nationale sans jamais négliger le gain politique que peut représenter le lien à la culture populaire » (Droulers, 2001, p. 234). L'intégration de l'Amazonie doit aider la croissance de la Nation.

- « Kubitschek fait de l'ouverture des routes son *leitmotiv*. Pour lui, « gouverner c'est ouvrir des routes ». La fameuse route Belém Brasília, premier axe routier amazonien, illustre cette politique de désenclavement ainsi que toutes celles qui relient la nouvelle capitale aux capitales des Etats » (Droulers, 2001, p. 239).

- « Le gouvernement autoritaire qui s'installe à la suite du coup d'Etat militaire d'avril 1964 poursuit la politique développementiste de la période précédente. Il s'attache à promouvoir un modèle de développement industriel. (...) Territorialement, cette époque se marque par l'expansion de la frontière agricole, l'ouverture de l'Amazonie et une explosion urbaine que caractérisent un phénomène accentué de métropolisation et l'émergence d'agglomérations multimillionnaires. » (Droulers, 2001, p. 246).

La forme de la colonisation est très dépendante des conceptions des politiques publiques dans les années 1960. C'est à cette époque que sont lancés quelques-uns des grands projets d'aménagement dans le monde, projets qui sont aujourd'hui aussi considérés comme des « erreurs » : le Haut Barrage d'Assouan, entouré aujourd'hui d'une vive polémique, a été inauguré en 1971 ; l'extension de la culture du coton en ex-URSS avec les eaux alimentant la Mer d'Aral (vivement dénoncée comme un désastre écologique) a commencé dans les années 1960. Les exemples de ce type sont nombreux, et permettent d'inscrire la colonisation de l'Amazonie dans les conceptions du développement des années 1960 héritées du paradigme de la modernisation (Rostow, 1960) : le développement d'un pays passe par différentes phases qu'une politique volontariste peut aider à franchir rapidement. A cela est associée l'idée que, l'homme, armé de la technologie, peut tout faire, que rien ne lui résiste.

Cela s'inscrit dans un contexte d'optimisme très fort. Au moment de la décolonisation, les « pays du Tiers Monde » pouvaient « rattraper leur retard » par une politique volontariste et une planification menée par l'Etat : c'est l'époque de l'industrialisation forcée non seulement du Brésil, mais aussi de la Chine, de l'Algérie, des pays arabes... La planification est appliquée un peu partout dans le monde, et l'Amazonie n'y échappe pas.

Le Brésil vit en effet une période particulièrement euphorique qui lui permet de réaliser ce programme : on peut rapprocher la construction de la Transamazonienne (1972) de celle de Brasília (1964), qui ne sont séparées que d'une dizaine d'années : Brasília est une ville construite à « l'intérieur » du Brésil, au milieu de nulle part (il a fallu tout construire, des routes d'accès au lac intérieur de la cité) ; elle symbolise l'ouverture du pays vers l'intérieur, la rupture avec la colonisation. Ville née dans l'imagination de trois hommes (un homme politique, un architecte et un urbaniste), elle est d'abord planifiée avant d'être effectivement réalisée. Même si la nature des gouvernements en place change radicalement entre la construction de Brasília et la colonisation de l'Amazonie (on passe d'une démocratie populiste à un gouvernement militaire, une dictature), les conceptions des dirigeants et les outils de gouvernement sont les mêmes : l'homme peut tout faire, il suffit d'un bon encadrement (l'Etat) et d'une planification volontaire.

Il nous semble même que l'on peut aller plus loin dans la comparaison et appliquer en grande partie à la Transamazonienne les caractéristiques de Brasília : « Brasília est à la fois un projet de capitale (une mesure géopolitique et symbolique), un projet de société (quelle définition donner au Brésil Moderne), et un projet de ville (construction d'une ville nouvelle pour abriter le siège du pouvoir et donner un support tangible au projet de société) » (Vidal, 1995). Nous venons de voir à quel point la construction de la Transamazonienne s'inscrit dans le projet de modernisation du Brésil, et plus largement des pays du Tiers Monde. Mais cela va au-delà ; comme pour la construction de Brasília, il

s'agit d'un projet de colonisation à vocation géopolitique et symbolique : en s'éloignant de la côte, il s'agit symboliquement de tourner le pays vers lui-même, selon un développement endogène, et non plus vers l'extérieur, et en particulier vers les anciennes puissances coloniales.

Ce sont ces conceptions qui expliquent la forme particulière que prend la colonisation de l'Amazonie dans les années 1970. C'est ce que l'on peut voir avec le front pionnier de la Transamazonienne.

Les moyens de la colonisation : de la planification rigide à l'incitation fiscale

Trois plans successifs sont mis en place par l'Etat : de 1970 à 1974, il s'agit d'intégrer l'Amazonie par la construction de routes ; de 1975 à 1985, le développement de cette région se fait par la création de pôles prioritaires d'investissement pour le capital privé ; de 1985 à 1995, il s'agit surtout d'en développer la zone Nord. Les deux premiers plans concernent la région étudiée : en donnant l'impulsion initiale à la colonisation, ils la marqueront de manière presque définitive.

Le premier plan, nommé Projet d'Intégration Nationale (PIN), se traduit d'abord par la construction de routes : commencé dès 1966 par la construction de la route Belém - Brasília, il s'accélère à la fin des années 1960 avec l'ouverture de la route Cuiabá - Santarém, Cuiabá - Porto-Velho et la route Transamazonienne, routes auxquelles il faut rajouter la Périmétral Norte (carte 1). Le long de toutes ces routes, des Projets de Colonisation Intégrée (PIC) sont mis en place (carte 2, schéma 1), et doivent être gérés par l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire (INCRA). Dans la mesure où Martine Droulers (1995) a parfaitement décrit ces projets, il nous semble préférable de reprendre intégralement le texte où elle le fait (encadré 5) ; le schéma 1 peut servir à illustrer le cadastre des zones de colonisation.

Encadré 5 : « La Transamazonienne, un programme ambitieux »

« En 1970, une vaste entreprise nationale de mise en valeur de l'Amazonie est lancée. L'armée y prend une large part ainsi que les grandes firmes de travaux publics qui sont à la recherche de nouveaux contrats après la construction de Brasília. Dans le plus grand optimisme, le régime militaire, sous la présidence de G. Médici, lance un Programme d'Intégration Nationale (PIN) autour de deux idées principales :

- Intégrer pour ne pas brader le territoire amazonien ;
- Donner de la terre sans hommes aux hommes sans terre.

« C'est-à-dire résoudre les problèmes du Nordeste dit surpeuplé en envoyant ses habitants coloniser une Amazonie dite sous-peuplée. A ces raisons géopolitiques et sociales s'ajoutent cependant d'importantes considérations économiques, celles d'exploiter les richesses minières et d'attirer les investisseurs étrangers.

« Dans un premier temps, les travaux de connaissance scientifique furent entrepris : couverture aérienne par radar et cartographie du milieu naturel. Puis la colonisation publique fut confiée à l'Institut National de Colonisation Agraire (INCRA). Elle s'effectua sur une bande de 100 Km de large le long de la Transamazonienne ; un chemin vicinal fut ouvert de 5 en 5 Km, le long duquel furent délimités des lots de 400 m / 2 500 m ; au fond des percées vicinales se localisèrent des lots plus vastes (500 Ha) pour les exploitations d'élevage.

« Une agglomération rurale, dite agrovillage, fut prévue pour une centaine de familles tous les 10 Km comprenant l'école, le poste de santé, des magasins et des lots urbains de 25 / 120 m. A l'échelon supérieur, une agropolis de 3 000 habitants fut destinée à assurer les services pour une vingtaine d'agrovillages dans un rayon de 50 Km, comprenant le siège de la coopérative, la poste, le collège, l'hôtel. Une ruropolis enfin avec des activités industrielles et commerciales plus développées devait naître à chaque centaine de kilomètres.

« Chaque famille devait recevoir une maison modeste ainsi que deux hectares de terre défrichés, un salaire minimum pendant six mois et des prix garantis pour la production agricole. L'INCRA prétendait installer selon cette modalité 100 000 colons en 5 ans. En réalité, entre 1970 et 1975, à peine 5 000 familles furent installées le long de la Transamazonienne et à un coût bien supérieur à celui prévu initialement (il fut estimé à 40 000 \$ US par famille).

« Cependant, les candidats à la colonisation continuaient d'arriver et leur nombre excédait la capacité de l'INCRA à les intégrer dans ses zones de colonisation. Ils occupaient des terrains à leur propre initiative et se heurtaient souvent aux grands propriétaires. Ceux-ci, profitant des facilités fiscales offertes par le gouvernement, obtenaient aisément les signatures pour l'acquisition d'énormes domaines et venaient, avec leurs titres de propriété, déloger les occupants spontanés ou *posseiros**. Ces derniers allaient donc grossir les faubourgs des petites et des grandes villes.

« Bientôt, la Transamazonienne fut surnommée la "*transamargura*", c'est-à-dire transamertume : « C'est la route du pauvre, qui ne relie rien à rien sauf la pauvreté du Nordeste à la misère de l'Amazonie », comme on le disait communément dans la région. Ce programme de colonisation a été largement critiqué tant nationalement que régionalement : la gauche le considérait comme un pâle substitutif à la réforme agraire qu'elle appelait de ses vœux. Les conservateurs trouvaient ce type de planification inadéquat ; les politiciens du Nordeste enfin voyaient d'un mauvais œil cette fuite des aides gouvernementales à une autre région ; en Amazonie, même l'action de la SUDAM était très critiquée. Ce flot de mécontentement conduisit le projet de colonisation vers un échec inéluctable. Les colons, laissés à eux-mêmes, créèrent avec d'autres résidents un " Mouvement social Pour la Survie de la Transamazonienne ", qui lutte aujourd'hui pour essayer d'obtenir un minimum d'infrastructures pour la commercialisation de la production.

« L'INCRA devint la cible de toutes les critiques, tant à Brasilia qu'en Amazonie où elle fut considérée comme *o Instituto que Nada Conseguiu Realizar na Amazônia* (L'institut qui n'a jamais rien réussi à réaliser en Amazonie), ses détracteurs inscrivant son échec dans son sigle. (...) Finalement, le nombre de petits colons installés fut peu important et le relatif échec de ce projet pharaonique a été imputé à des raisons locales : la baisse imprévue de la fertilité des sols après trois années de récoltes, les difficultés de stockage et de transport, l'inadaptation de l'encadrement des colons, l'imbrroglio foncier. Mais les différents gouvernements militaires latino-américains invoquèrent aussi des raisons internationales et imputèrent le manque de crédits d'investissement aux chocs pétroliers de 1973 et 1979 et à l'état de crise dans lequel vivait le monde occidental.

« La colonisation publique de grande ampleur, conçue pour le petit paysan, est virtuellement abandonnée au milieu des années 1970. Le lobby des entrepreneurs ayant obtenu gain de cause, il peut se tailler des grands ranchs. C'est alors que l'action des entreprises de colonisation privée se renforce (...). Cependant, partout ce sont les grands domaines d'élevage extensif qui se créent et c'est la colonisation " par la patte de bœuf " qui devient prépondérante ».

DROULERS, Martine. 1995, *L'Amazonie*, Paris : Nathan Université, 188 p.

On lit dans l'encadré ci-dessus que l'Etat se désengage très rapidement de ces projets de colonisation par l'agriculture familiale : trois ans après avoir engagé le processus, en pleine crise pétrolière, l'Etat arrête d'aider les agriculteurs familiaux et ouvre l'Amazonie au capital privé : « L'Amazonie est alors perçue comme un immense réservoir de ressources naturelles que l'entreprise privée est appelée à exploiter avec l'aide de l'Etat » (Léna, 1991, p. 94). Pour la petite agriculture, l'INCRA, comme le dit Martine Droulers, ne fournit plus aucune aide, et les agriculteurs familiaux se trouvent abandonnés. L'INCRA se contente de régulariser les terres occupées. Car si l'Etat abandonne la colonisation de la région, le flot de migrants ne se tarit pas et de nouveaux candidats à la colonisation arrivent chaque année plus nombreux.

La seconde phase de colonisation (Poloamazônia, de 1974 à 1978) a une double perspective. Par un système d'incitation fiscale très efficace¹, l'INCRA ouvre la colonisation au capital privé : de

¹ Les sociétés peuvent appliquer 50 % de ce qu'elles doivent payer au titre de l'impôt sur le revenu dans des projets d'élevage, et 50 % des bénéfices dégagés sont exemptés d'impôt. Par ailleurs, ces projets sont soumis à

grandes propriétés peuvent alors se constituer. La logique géopolitique cède le pas aux logiques économiques : « L'exploitation des terres neuves augmentera la capacité d'exportation de la Nation. C'est une exigence urgente pour continuer à équiper l'industrie, solliciter les investissements étrangers et assurer le service de la dette extérieure. Mettre les terres vierges au service de la croissance économique, les incorporer à l'économie de marché compte plus fortement que le destin des hommes concernés. L'une des premières formes de l'intégration à l'économie de marché apparaît dans l'acquisition de vastes étendues de terres neuves aux fins de spéculation » (Monbeig, 1981, p. 52). Or, l'agriculture familiale n'est pas perçue comme étant rentable économiquement. En dehors des zones de terres très fertiles, elle ne bénéficie d'aucun soutien de l'Etat (mise à part une courte reprise de la colonisation au début des années 1980). C'est un sentiment général d'abandon qui domine : la politique menée depuis 1985 ne concerne plus l'agriculture familiale en Amazonie Orientale.

Les discours populistes se traduisent par un plan de colonisation pour l'agriculture familiale rapidement avorté, montrant que la colonisation de l'Amazonie est surtout motivée par des objectifs de géopolitique extérieure et de production de biens à l'exportation¹ : il s'agit de développer le Brésil par de grands projets et en favorisant le capital (Hall, 1989). Dans une analyse menée dans le milieu des années 1980, Stephen Bunker (1985) démontre, dans un ouvrage au titre évocateur², que le processus vise avant tout à favoriser les grands investisseurs nationaux et internationaux, les défenseurs de la grande nation, mais qu'il marginalise la petite production. Cela se traduit par une recherche de l'efficacité spatiale (occuper le plus d'espace possible) et économique (soutenir l'investissement privé). « La modernisation mise en avant est bien d'essence conservatrice, c'est-à-dire qu'elle s'efforce de ne rien changer socialement, et qu'elle relance l'économie en alliance / dépendance avec le capital étranger » (Droulers, 2001, p. 262).

De la géophagie à la géosophie ? La possible rupture du développement durable

S'il apparaît que la colonisation de l'Amazonie s'inscrit en continuité de l'histoire géophagique du Brésil, il y a tout lieu de penser que le résultat de la colonisation, les régions qui émergeront en arrière, sera du type « consolidation creuse » (Veiga, 1993).

On peut voir un exemple de ce type de consolidation à partir du travail d'Anne Le Borgne - David, qui est revenue sur un ancien front pionnier peuplé par l'agriculture familiale dans les années 1950 (le Paraná). Elle montre que l'agriculture familiale a complètement déserté cette région, laissant derrière elle des « friches sociales » : « les communautés des plaines disparaissent lorsque la perte de population est telle que les liens qui la formaient s'étiolent. Avec le départ des familles s'évanouissent peu à peu l'école, le commerce, les fêtes ludiques ou religieuses... Le plus souvent, seule l'ancienne

validation de la SUDAM qui peut multiplier par trois la défiscalisation et diviser par trois le prix de la terre si de grandes quantités sont achetées.

¹ Le tableau 1 montre qu'en 1995, la situation foncière n'a pas évolué au Brésil, prouvant l'efficacité de la colonisation de l'Amazonie comme substitut à la réforme agraire.

² « En sous-développant l'Amazonie : extraction, échange inégal et faillite de l'Etat moderne ». Le titre de l'ouvrage de Anthony Hall (1989) y fait écho : *En développant l'Amazonie : déforestation et conflit social dans le programme Carajás*.

chapelle et le cimetière marquent encore physiquement la trace d'une communauté disparue » (Le Borgne - David, 1998, p. 49).

Ce type de mouvement a déjà été décrit ailleurs. Dans le cas des *Cerrados* (Centre Ouest du Brésil), Catherine Aubertin montre comment la nécessité de produire du blé pour l'exportation a conduit un mouvement de modernisation agricole et d'expulsion de l'agriculture familiale, partie là encore vers l'Amazonie (Aubertin, 1991). Otávio Velho le montre dans le cas de la colonisation des franges orientales de l'Amazonie, à tel point qu'il en vient à en faire une généralité : au Brésil, les fronts d'expansion, ceux de la petite paysannerie, seraient irrémédiablement suivis d'un front de colonisation, celui d'une agriculture plus capitalisée, qui « expulserait » la précédente (Velho, 1972). Martine Droulers fait de ce mouvement de modernisation d'une certaine agriculture et d'expulsion de l'agriculture familiale une généralité dans l'histoire du Brésil : « La colonisation apparaît dès lors comme un processus constamment contradictoire de mise en valeur et de destruction, de production de richesses et d'asservissement. Les poussées colonisatrices lancent de nouvelles productions, mais détruisent le milieu et en expulsent les occupants : le sucre et l'or ont éliminé les Indiens, comme de nos jours le bétail expulse le petit paysan et la culture du soja, le fermier... » (Droulers, 2001, p. 95).

La formalisation la plus achevée de ce mouvement de répétition d'un processus ancien a été, selon nous, celle de Martin Coy : « Basée sur des études empiriques au Mato Grosso et en Rondônia, la présente contribution vise à la formulation d'un modèle du cycle de vie des fronts pionniers, qui paraît être valable pour la plupart des fronts pionniers de l'Amazonie, ainsi que pour beaucoup de régions pionnières en général » (Coy, 1996, p. 104). Ce cycle de vie, qui prend la forme d'une modélisation, prévoit la « dégradation socio-économique et écologique des fronts pionniers amazoniens » (encadré suivant).

Encadré 6 : La modélisation de l'évolution des fronts pionniers selon Martin Coy

Il formule un « modèle du cycle de vie du front pionnier, qui nous paraît résumer les tendances générales de tout front pionnier en ce qui concerne les transformations sociales et économiques internes. Bien que l'histoire individuelle et les structures économiques et sociales des régions pionnières soient différentes, les formes et les règles des transformations qui se déroulent en étapes caractéristiques, entre occupation et décadence du front pionnier, se soumettent de plus en plus aux nouveaux régimes de régulation universels » (Coy, 1996, p. 119).

Ce modèle, représenté sous forme schématique, comprend « quatre étapes caractéristiques du cycle de vie » :

- « Phase de l'occupation du front » : les colons y voient une manière de survivre, espérance souvent illusoire.

- « Phase de différenciation interne du front » : apparition du capitalisme. C'est la première stratification de la société rurale. D'un côté on voit une agriculture de subsistance, de l'autre l'incorporation au mode de production capitaliste. Première expulsion de population qui va gonfler un nouveau front pionnier.

- « Phase d'incorporation du front » : différenciation interne et concentration des terres. Les disparités se durcissent.

- « Phase de décadence écologique et socio-économique du front » : la terre, occupée de manière extensive par la grande propriété d'élevage (ou de manière intensive, avec une très forte utilisation d'intrants) devient pour l'agriculture familiale une terre de départ, en direction d'un nouveau front pionnier.

Toute la question est donc de savoir si le système va se répéter de manière mécanique en Amazonie, si le passé agit comme une sorte de déterminisme implacable. Or, de nombreux auteurs

s'accordent à penser que les choses ont profondément changé aujourd'hui. Ces modèles ont été élaborés à partir de situations dans lesquelles l'Etat s'était complètement désengagé, et dans lesquelles les agriculteurs étaient par conséquent soumis aux lois du marché, par rapport auxquelles ils étaient très largement défavorisés.

L'irruption des problèmes environnementaux modifie profondément la donne : cela marque une rupture par rapport aux conceptions de développement des années 1970 et 1980. Selon Anthony Hall (1997), plusieurs éléments ont contribué à l'intérêt pour l'environnement¹. En 1988, la nouvelle Constitution Brésilienne marque un changement profond dans la conception du développement : « La Constitution Brésilienne de 1988 a mis en évidence la nécessité de réconcilier le développement économique avec la conservation de l'environnement » (Hall, 1997, p. 12). De même que les années 1960 et 1970 étaient marquées dans le monde par les grands projets de développement et l'idée que l'homme pouvait tout faire, le revirement qui a lieu au Brésil est international ; il est symbolisé par l'agenda 21 de la Conférence de Rio.

« Des changements politiques et légaux depuis le milieu des années 1980 ont marqué le début d'un changement significatif dans la définition et l'exécution des politiques environnementales en Amazonie. Les années 1960 et 1970 avaient été caractérisées par la légitimation de la destruction de l'écosystème amazonien pour réaliser des profits à court terme, avec quasiment aucun regard officiel sur les coûts environnementaux ou sociaux. Même s'il est clair que les pressions commerciales sur les ressources de l'Amazonie restent aussi fortes qu'avant, on peut dire que la vision prédatrice a été significativement tempérée par une prise en compte tant par le gouvernement que par la société civile de la nécessité de réconcilier l'extraction à court terme avec une préoccupation à long terme des ressources de base amazoniennes, tant physiques qu'humaines » (Hall, 1997, p. 14-15).

Cette nouvelle vision du développement de l'Amazonie a, selon Anthony Hall, des conséquences sur l'occupation de l'Amazonie : alors qu'avant homme et forêt étaient pensés en opposition, les deux ne pouvant cohabiter, cette nouvelle conception considère que les populations locales doivent être intégrées aux politiques environnementales et aux stratégies d'un usage non prédateur des ressources naturelles, en tant que « solution potentielle » (Hall, 2000). Cette conception, dit Anthony Hall, triomphe dans le concept de développement durable. Défini comme « un développement qui satisfasse les nécessités des générations présentes sans compromettre la nécessité pour les générations futures de satisfaire leurs nécessités » (CMED, 1989), le développement durable allie populations et environnement.

Ainsi l'apparition des problèmes du développement durable en Amazonie et au Brésil peut modifier les évolutions sur le terrain (Léna, 2002) : de nombreuses ONG, dont le but est explicitement de renverser les dynamiques à l'œuvre afin de favoriser une stabilisation durable des fronts pionniers se sont implantées. Dès lors, ces ONG vont vouloir modifier, dans les fronts pionniers, les pratiques des agriculteurs familiaux : en effet, ce sont eux qui sont les principaux acteurs de la stabilisation

¹ L'assassinat de Chico Mendès, de nombreux conflits opposant des ONG au gouvernement brésilien, des conflits de riverains contre la mise en place de projets destructeurs de la nature, la disparition du régime militaire et la mise en place progressive de la démocratie.

durable, eux qui sont le plus à même de conduire un changement des dynamiques en cours. Par les missions qu'elles s'assignent, les ONG peuvent être comprises comme tendant à se substituer à l'Etat (Lachartre et Léna, 2002).

Philippe Léna discute alors les chances de voir se mettre en place un modèle de développement différent : « s'il est certain que les pressions vont considérablement augmenter, il serait hasardeux d'en prédire la forme et l'intensité à l'échelle locale ou régionale. La vision déterministe semble peut-être mise en échec (jusqu'à quel point ?) par les contre-pouvoirs que constituent la prolifération associative et l'extension des réseaux. Ils introduisent un facteur d'innovation et d'imprévisibilité. Contrairement à la situation d'il y a dix ans, il semblerait qu'au lieu de se restreindre, les marges de manœuvre se multiplient » (Léna, 1999, p. 119). Cette « multiplication des marges de manœuvre » est un élément essentiel qui amène Philippe Léna à penser que la situation en Amazonie peut évoluer d'une manière différente.

Ce sont ces raisons qui expliquent que Martine Droulers fait alors du passage de la géophagie à la géosophie une des conclusions en forme d'hypothèse de son ouvrage : « Après une longue phase de consommation boulimique de l'espace, le Brésil semble en passe d'adopter et de faire respecter des normes de gestion des territoires, tant pour les espaces littoraux qu'en Amazonie » (Droulers, 2001, p. 272). Cette nouvelle norme de gestion, Martine Droulers la nomme géosophie ; elle implique une mise en conjonction des populations locales (qui sont, dans le cas des fronts pionniers, les agriculteurs familiaux) et des politiques publiques ou de développement.

Dès lors, le changement de contexte par rapport à celui à partir duquel ont été élaborés les modèles d'évolution du front pionnier ne permet pas de dire quelle forme va prendre l'évolution des fronts pionniers : on ne peut pas conclure *a priori* à la décadence du front pionnier : même s'il y a des tendances très lourdes d'évolution, celles-ci n'impliquent pas de façon mécanique la dégradation du front pionnier. Il semble que plutôt qu'une approche déterministe, une approche constructiviste des fronts pionniers paraît plus à même de nous aider à décrire les évolutions des fronts pionniers. Christophe Albaladejo et *al.* ont proposé une approche de ce type : ils parlent aussi de phases du front pionnier, mais disent que rien ne permet de prévoir de façon inéluctable ce qu'il adviendra à la quatrième phase ; ils proposent au contraire une étude des processus à l'œuvre (encadré suivant).

Encadré 7 : L'approche constructiviste de l'évolution des fronts pionniers

Christophe Albaladejo et *al.* proposent, comme Martin Coy, une vision de l'évolution des fronts pionniers en plusieurs étapes.

- « Phase 1. Front potentiel. Une colonisation, susceptible d'installer des groupes importants de personnes et une économie locale, est projetée et possible. La densité de population est presque nulle. (...) Très souvent, cette phase cohabite avec le front d'extractivisme.

- « Phase 2. Installation et expansion (M. Coy l'appelle "phase de l'occupation". Une occupation permanente a commencé et une organisation spatiale (villages, services, routes) est mise en place. Cependant, tout l'espace potentiel n'est pas encore occupé.

- « Phase 3. Consolidation (appelée différenciation interne par M. Coy). Tout l'espace est occupé, mais cette installation n'est pas stabilisée et on assiste à un changement dans les modes d'occupation du sol. (...) Durant cette phase, il se crée une société et une économie régionale : il se met en place un marché local des produits et du travail et il existe des formes locales de régulation de ces échanges et des conflits.

- « Phase 4. Intégration, qui semble similaire à ce que M. Coy appelle "incorporation définitive". Le territoire acquiert un rôle spécifique dans l'espace national. L'occupation du sol y est

dans l'ensemble à peu près stabilisée, quoique non figée. Les mécanismes de régulation locale et régionale de l'activité économique sont fortement reliés à ceux existant au niveau du pays » (Albaladejo et *al.*, 1996, p. 253-254).

Christophe Albaladejo et *al.*, à la différence de Martin Coy, ne prévoient pas une forme de stabilisation pour la quatrième phase ; celle-ci va dépendre grandement des rapports de force locaux, du contexte national (et international) et des phases précédentes. Cette approche n'est donc pas modélisatrice – déterministe, mais s'inscrit dans une perspective constructiviste : la question de savoir quel type de stabilisation est en cours est ouverte : « Il s'agit de savoir sous quelles formes socio-économiques et dans quelles configurations sociales survivront les familles des petits exploitants une fois que le front sera passé, et donc de savoir si la continuelle fuite en avant vers les zones en installation - expansion de ces familles est inexorable jusqu'à l'hypothétique fermeture du front » (Albaladejo et *al.*, 1996, p. 255-256).

Dès lors, on peut suivre la définition des fronts pionniers que donne Christophe Albaladejo : « Les fronts pionniers représentent le processus de transformation des milieux naturels - mené ou subi par les différents acteurs d'une société - afin de mettre en place les conditions de leur maintien et de leur survie. Cette transformation aboutit à la formation du territoire, qui est donc avant tout une construction sociale. Cette construction n'est jamais définitive » (Albaladejo et *al.*, 1996, p. 247). Trois termes sont ici lancés, que nous développerons au cours de cette thèse : **processus de transformation, formation d'un territoire, construction sociale.**

L'expression « construction territoriale » peut être développée : la perspective constructiviste s'oppose au déterminisme des modélisations ; les auteurs considèrent que ce sont les acteurs qui construisent, par leurs choix, la région qui se met en place (Arnauld de Sartre et Albaladejo, 2002). Il n'y a pas de force qui s'exerce sur eux de manière implacable, même si cela n'exclue pas l'existence de tendances générales. Par rapport à la problématique des fronts pionniers, cela suppose que les acteurs aient la capacité, s'ils sont appuyés par des politiques publiques adaptées, de modifier les tendances lourdes à l'œuvre, et de permettre une stabilisation durable des fronts pionniers, ou de toute autre configuration. Cette nouvelle forme d'exploitation correspond à la traduction scientifique du fait que, dans le nouveau contexte idéologique de l'Amazonie, les acteurs soient mis au centre, considérés comme partie prenante du développement durable. La perspective constructiviste a donc des implications théoriques très fortes qu'il nous semble nécessaire de rappeler à présent.

1. 3. Approches théoriques : entre déterminismes et ruptures contemporaines

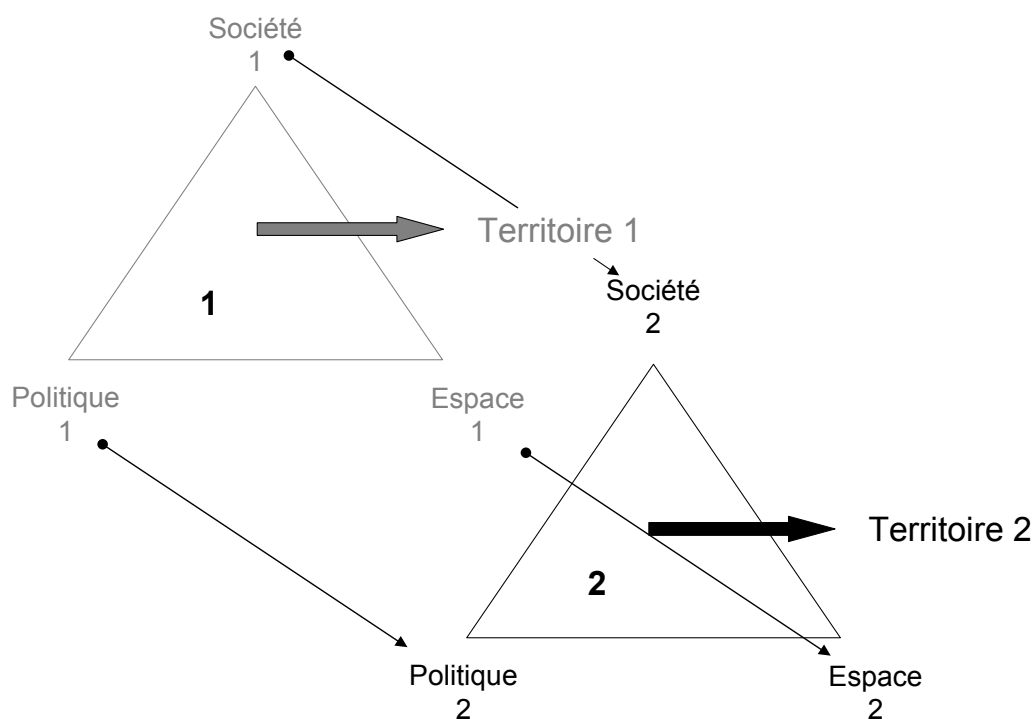
Ainsi voit-on que l'étude des fronts pionniers amazoniens aujourd'hui peut se faire par une approche constructiviste : celle-ci place au centre les acteurs, leurs pratiques et l'encadrement qu'ils reçoivent afin de comprendre quel type de stabilisation des fronts pionniers ils peuvent aider à mettre en place. Cela renvoie à une certaine théorisation de l'espace, qui n'est pas neutre et dont il vaut mieux être conscient pour fonder nos analyses ; cela permettra en outre de nous doter d'outils théoriques permettant d'analyser la réalité que nous voulons étudier. C'est à ce travail que nous allons nous livrer ici.

Le processus d'écogenèse territorial comme cadre d'étude

L'évolution d'un front pionnier vers une région, n'est pas un phénomène unique. Il renvoie à une des problématiques essentielles en géographie : « Tout espace n'est pas reçu mais à construire » dit Xavier Piolle (1991). Dans le cadre des fronts pionniers, cette construction est simplement plus rapide et plus visible qu'ailleurs. C'est là tout l'intérêt des fronts pionniers : espaces de colonisation récente soumis à de profonds changements, ils ont au moins deux avantages : permettre d'observer, dans des délais très courts, des changements qui ailleurs prennent beaucoup plus longtemps ; rendre ces changements facilement visibles, puisqu'ils ne s'impriment pas sur une structure déjà en place (ce qui complexifie la lecture).

On peut donc essayer de voir en quoi les théoriciens de la géographie peuvent fournir des outils pour préciser notre approche. Un des géographes qui nous a semblé à la fois formuler très clairement les problèmes qui se posent dans les fronts pionniers et proposer des outils pour les étudier est Claude Raffestin. Il faut, pour comprendre cela, partir de la définition qu'il donne de la géographie : « La géographie théorique a pour objet un modèle de l'homme impliqué dans un espace, modèle qui doit donc intégrer trois paramètres : un milieu social, siège de perceptions contingentes ; un milieu physique, objet de pratiques impliquant de telles perceptions contingentes ; un cadre opérationnel » (Raffestin, 1982, p. 168). On peut représenter, comme Claude Raffestin, ces trois dimensions dans le schéma ci-dessous.

Schéma 2 : Représentation théorique des changements possibles dans les fronts pionniers amazoniens



C'est ce schéma qu'il nous faut finalement informer dans ce chapitre : cela consisterait à qualifier quelle était la situation dans le triangle 1, à déterminer quelle devrait être la situation dans le triangle 2, peut-être à déterminer d'autres éventuelles constructions possibles et enfin à comprendre quelles

sont les dynamiques qui permettent le passage d'un triangle à l'autre. Mais pour cela, il faut d'abord préciser que les trois éléments du triangle ne sont pas dans un rapport d'égalité : en effet, l'espace apparaît ici comme une matière première sur laquelle s'appliquent les politiques et les dynamiques sociales. Plus qu'au milieu amazonien, c'est à la perception de ce milieu et à l'usage qui y est associé que nous nous intéresserons, pour étudier la mise en place de territoires durables.

Dès lors, nous ne posons pas l'espace et la société en rapport d'équivalence. On peut suivre Claude Raffestin dans le statut qu'il donne à l'espace : « Dans cette conception, l'espace n'est que l'un des trois paramètres, il est un objet, qu'il soit naturel, social ou que sais-je encore. Cela n'a aucune importance. Il est ce qui est offert ou proposé à des pratiques. (...) L'espace constitue une sorte de matière première offerte [au processus de construction territoriale] et dont le résultat constituera une ressource, à savoir le territoire » (Raffestin, 1982, p. 168). Mettre l'espace au second plan, « cela suppose de porter d'abord l'attention vers les sociétés, telles qu'elles se construisent et se reproduisent » (Chevalier, 2001, p. 253). C'est la société et la production de territoires qu'elle réalise qui sont importantes, renvoyant aux questions de construction des territoires évoquées plus haut.

Cela implique d' « entrer au cœur du fonctionnement des sociétés (...). Il faut pouvoir dire pourquoi des configurations spatiales sont apparues, pourquoi certaines se transforment alors que d'autres apparaissent beaucoup plus stables » (Chevalier, 2001, p. 254). L'objet n'est pas non plus le résultat du processus, le territoire ou l'espace, mais le processus lui-même : « Le territoire n'est pas un objet au sens de l'espace, il est un processus en perpétuelle évolution, en perpétuelle transformation » (Raffestin, 1982, p. 168).

Ce processus, Claude Raffestin en fait un processus de territorialisation, c'est-à-dire de transformation d'un enjeu (l'espace) en un produit (le territoire). Ce processus est constant, ce qui fait qu'un territoire n'est jamais définitivement construit, mais qu'il est tout le temps en changement. Claude Raffestin nomme alors la disparition d'un ordre territorial ancien la « déterritorialisation », et l'apparition d'un ordre nouveau la « reterritorialisation ». L'objet de la géographie qu'il propose devient donc l'étude de ce processus. « Il manque une théorie générale de l'écogenèse territoriale qui rendrait compte du pourquoi et du comment des processus de territorialisation, de déterritorialisation et de reterritorialisation. Le pourquoi et le comment sont conditionnés par l'historicité, qui renvoie inévitablement à une théorie de la production de la société » (Raffestin, 1986, p. 91). Cette citation renvoie à celle de Pierre Monbeig proposée plus haut : l'étude des fronts pionniers, et finalement nous dit Claude Raffestin de toute une partie de la géographie, renvoie à une étude de la société en changement, but final de notre travail.

On peut conclure cette sous-partie en disant que, de notre point de vue, l'intérêt du front pionnier est de permettre d'étudier une société en mouvement, en particulier dans ses rapports au territoire : on peut parler, à la suite de Xavier Piolle, de changement socio-spatial. C'est dans cette perspective que nous étudierons le front pionnier. On peut à présent préciser cette approche en voyant quelle approche théorique, quel concept, permet de lier changement social et changement territorial.

Une étude des constructions territoriales par les rapports entre société et espace

Dans la dernière citation de Claude Raffestin (1986), où il en appelle à une théorie générale de l'écogenèse territoriale, l'auteur propose un outil pour mener cette étude : les territorialités. « Les racines d'une théorie de l'écogenèse territoriale ne résident pas dans l'espace qui n'est finalement qu'une matière première offerte à l'action humaine (...), mais dans la pratique et la connaissance que les groupes humains mettent en œuvre pour occuper, exploiter et modeler cet espace de manière à le transformer en territoire doué d'une certaine habitabilité. Les racines de toute théorie générale de la géographie humaine et, partant, sociale ne peuvent être recherchées que dans la pratique et la connaissance du groupe et par conséquent des sujets qui le composent. Ces pratiques et ces connaissances se traduisent par des relations à l'extériorité et à l'altérité et sont modulées par les médiateurs employés. L'ensemble de ces relations constitue, en première approximation et d'une manière encore vague, ce que l'on pourrait appeler la territorialité » (Raffestin, 1986, p. 91-92).

Comme nous l'avons vu plus haut, le processus d'écogenèse territoriale est, de ce point de vue, le fruit de l'action d'une société : cette action, on peut l'appeler « territorialité ». Il s'agit, dira-t-il plus loin, des relations que les membres d'un groupe entretiennent entre eux et avec la nature afin d'assurer leurs besoins. On trouve cela formulé dans l'ouvrage de référence de Claude Raffestin : la territorialité est la « manière dont les sociétés satisfont, à un moment donné, pour un lieu donné, pour une charge démographique donnée et un ensemble d'outils donnés leurs besoins en énergie et en information » (Raffestin, 1980, p. 145). Il s'agit donc de la manière dont s'organise une société pour gérer l'accès à la ressource. Dans le cadre des fronts pionniers, nous chercherons donc à comprendre comment la société pionnière s'organise pour transformer la forêt en territoire, en particulier au sein de chaque phase du territoire ; et en prenant en compte le fait que cette territorialité est définie, aujourd'hui, par rapport au paradigme du développement durable, entrant en conflit avec la conception développementaliste toujours très présente en Amazonie.

Cette définition de la territorialité reste tout de même, selon les mots de Claude Raffestin, assez complexe. Pour des raisons de clarté du propos, c'est au chapitre suivant que nous la précisons. Retenons pour l'instant que ce que nous étudierons dans le processus de territorialisation, ce n'est pas tant les territoires qui sont construits que les territorialités à l'œuvre. Ainsi, nous rechercherons les territorialités qui disparaissent (déterritorialisation) et celles qui semblent émerger (reterritorialisation). Dans cette perspective, nous rechercherons en particulier des territorialités pouvant indiquer quel type de stabilisation du front pionnier est à l'œuvre.

Pourtant, Christine Chivallon (1999) apprend à voir qu'il peut y avoir contradiction entre recherche des formes de territoire en émergence et utilisation de la notion de territoire, ou territorialité. En reconnaissant l'intérêt de l'apport de Claude Raffestin sur les points que nous avons ici présentés, elle considère qu'il y a un flou sur la notion de territoire. En effet, celle-ci est utilisée de plusieurs manières : pour qualifier une forme particulière d'inscription dans l'espace d'une société ; pour affirmer l'intérêt de l'étude de « la dimension sociale du spatial » (Barel, 1986). Or, il s'agit, pour Christine Chivallon, de deux acceptions très différentes de la notion de territoire.

Les débats entre Guy Di Méo et Xavier Piolle parus en 1991 dans *L'espace géographique* peuvent nous aider à comprendre l'articulation entre ces deux formes de rapport à l'espace. Guy Di Méo propose une définition du territoire comme « une reproduction sociale du réel, produit de l'histoire que reconstitue et déforme, au fil de ses pratiques et de ses représentations, chaque acteur social. D'où cette impression de bricolage, ce mélange mal défini d'individuel et de social qui suinte du territoire » (Di Méo, 1991, p. 368). Cette définition, explicitement fondée sur le concept d'*habitus* tel qu'il est utilisé par Pierre Bourdieu, renvoie à une vision du territoire comme support et acteur d'une certaine reproduction sociale : les pratiques et représentations sociales ont certes un poids, mais elles sont fondées sur un certain territoire à la reproduction duquel elles participent alors. Le territoire est alors l'espace structuré et structurant d'une société stabilisée. La territorialité telle que Guy Di Méo l'entend est alors un outil de cette reproduction sociale.

Or, cette forme de relation à l'espace est en crise, et Xavier Piolle considère que les groupes sociaux contemporains ne sont pas forcément localisables selon des aires précises, aires sur lesquelles ils assureraient leur reproduction sociale. Il propose alors de penser que « l'articulation du microsocial à l'espace varie entre deux types extrêmes : le territoire, parfaitement illustré dans le village traditionnel, espace étroitement associé à l'identité et à la structure du groupe, porteur d'une relation globale ; et le réseau, système de relations établi en général à partir d'une activité commune, spatialisé dans la référence à la contiguïté géographique, constituant des îlots dans l'espace urbain et même au-delà. Parler d'espace territoire et de territoire délocalisé permet de clarifier la position respective de ces deux situations opposées : dans le premier cas, c'est l'espace qui est corps ou matière du social, médiateur de la relation ou mieux, langage du social ; dans le second c'est l'activité, ce faire ensemble si divers, qui s'accroche lui-même à l'espace sous la forme d'archipel et bénéficie de l'aptitude du lieu à porter l'histoire du groupe. Bernard Debarbieux nous a proposé, traitant dans les deux cas de territorialité, c'est-à-dire d'une pratique liée à une mémorisation des lieux de vie et de relation ainsi que de leur investissement affectif différentiel, de distinguer une territorialité sédentaire (le village), souvent subie, et une territorialité nomade ou éclatée ; celle-ci est propre à ceux qui peuvent se libérer des contraintes techniques de déplacement et qui multiplient les repères territoriaux dissociés. Nous présentons ainsi non plus deux types de fonctionnement socio-spatial mais un éventail dont nous pouvons définir les extrêmes » (Piolle, 1991, p. 355). Ces deux formes de territorialité sont très intéressantes à mettre en dialogue : alors que la territorialité sédentaire serait celle de la reproduction sociale, la territorialité nomade serait celle du changement social ; ainsi, par rapport aux concepts introduits par Claude Raffestin, la déterritorialisation serait la disparition d'un ordre ancien, d'une territorialité sédentaire ; qui serait en passe d'être remplacée par une nouvelle territorialité (reterritorialisation), territorialité nomade qui tendrait à se « sédentariser ».

Cette conceptualisation nomade / sédentaire nous semble avoir cependant un défaut majeur en Amazonie : c'est que le nomadisme, le mouvement, semble être la norme ; quand la rupture avec cette norme serait constituée par la sédentarisation. Pour éviter tous problèmes de langage, nous adopterons la terminologie que Christine Chivallon propose pour reprendre et élargir cette dichotomie : « Pour conclure définitivement cette tentative de clarification de la notion de territoire, j'insisterais simplement à nouveau sur la nécessité d'une distinction théorique entre le dispositif

conceptuel qui permet d'entrer dans n'importe lequel des modes de construction de relation sociale par l'espace – dispositif souvent référé par les géographes par le terme territoire – et l'un de ces modes mêmes. Celui-ci fait référence à une expérience particulière de l'espace de l'ordre de la durée et de la singularité communautaire, mais il n'est pas le seul mode d'établir la relation entre le social et le spatial. Cependant, ce seul mode mérite à mon avis la désignation par le terme de territoire, de manière à bien le distinguer des autres types de relations. Pour éviter la confusion des territoires, je rappelle alors cette proposition de s'en remettre au terme de spatialité, entendu comme un concept définissant toutes les procédures qui rendent le social indissociable de l'espace et qui doit rendre compte de la diversité des expériences sociales de l'espace sans en sélectionner une en particulier » (Chivallon, 1999, p. 137).

Cette distinction paraît essentielle pour notre approche, et nous essayerons de la garder en mémoire pour la suite. En effet, elle permet de cerner la question générale dans laquelle s'insère notre travail. On peut considérer que les acteurs du développement durable, en prétendant stabiliser l'agriculture familiale et lui donner une terre où elle puisse, sur plusieurs générations, vivre, consiste à vouloir créer un territoire pour l'agriculture familiale : celui-ci, parce qu'il est un enjeu politique, économique et social, a bien toutes les dimensions que Guy Di Méo attribue au territoire. Cela correspond à la forme de rapport à l'espace des « sociétés enracinées » (Frémont et *al.*, 1984). Cependant, nous avons vu que ce n'est qu'un des types d'espace possible, celui qui est implicitement entendu dans le développement durable : la géographie sociale peut alors s'attacher à mettre au jour différents types de rapports entre espace et sociétés.

Dans la mesure où l'on considère que ce sont les agriculteurs qui construisent l'espace, nous avons dit que l'on peut appeler leurs constructions des spatialités ; or, puisque les acteurs du développement souhaitent créer des territorialités, on peut dire que *tout l'enjeu des fronts pionniers est pour eux de transformer les spatialités à l'œuvre en territorialités*. Cela nous semble être une manière de spécifier notre problématique géographique. Ainsi, par rapport aux trois éléments du triangle vus en introduction, il s'agit de parvenir à ce que des politiques publiques modifient les pratiques des acteurs pour qu'ils fassent des fronts pionniers des territoires exploités de manière durable. Cela revient donc à hiérarchiser les trois éléments, pour dire que de ce point de vue, les politiques s'adressant aux petits agriculteurs sont les plus importantes, les pratiques des agriculteurs étant interprétées en fonction des objectifs de ces politiques.

II. Le rapprochement entre développement durable et agricultures familiales : quelles agricultures familiales sont en train d'émerger ?

Le passage de la « géophagie » à la « géosophie » s'inscrit dans un contexte particulier, celui des politiques de développement depuis le milieu des années 1980. En effet, nous avons vu que les plus anciennes conceptions du rôle de l'Amazonie dans le développement national voyaient l'Amazonie uniquement comme une ressource infinie qui peut être utilisée sans coût social ni environnemental pour servir des intérêts économiques, stratégiques et politiques (Hall, 1989 ; Droulers, 2001). La politique environnementale était limitée à la préservation d'aires protégées, et la population rurale était

davantage vue comme une nuisance, force essentiellement destructrice qui n'avait pas de rôle positif à jouer dans la protection de l'environnement. Aujourd'hui, cette vision n'est plus aussi dominante : deux décennies ont changé les choses. Plutôt que d'être marginalisés par les politiques publiques, les habitants de l'Amazonie ont été placés au centre de politiques environnementales, faisant partie d'un projet qui ne prend pas seulement en compte la préservation des ressources naturelles, mais aussi les débuts de leur usage systématique et contrôlé vers un but de développement (Hall, 2000 ; Droulers, 2001).

Ce renversement de la place donnée à l'agriculture familiale est nouveau dans l'histoire du Brésil : en effet, la « géophagie » était essentiellement le fait de la grande propriété. Le fait que le projet de colonisation de l'Amazonie ait favorisé la grande propriété (Bunker, 1985) est à cet égard très révélateur de conceptions du développement héritées de la colonisation portugaise. La « géosophie » dont parle Martine Droulers utiliserait principalement les populations locales. C'est l'histoire de cette rupture dans le type de public visé par les politiques qu'il nous paraît important de relater ici.

II. 1. Histoire de la place de l'agriculture familiale dans les politiques brésiliennes

L'agriculture familiale et, plus largement, les populations locales ou esclaves, ont toujours été secondaires dans les politiques publiques brésiliennes. Cela serait principalement dû, selon Sérgio Buarque de Holanda (1936) au fait que la colonisation par les portugais avait deux caractéristiques essentielles : d'être le fait d'un pays fonctionnant selon le modèle de la Monarchie absolue (à la différence de la colonisation des Etats-Unis par les anglais par exemple) ; d'être le fait d'un pays faiblement peuplé, donc avec une faible capacité d'occupation démographique. Il apparaît logique que, dès le début de la colonisation, la couronne portugaise ait adopté le système des *sesmarias*, grandes propriétés foncières accordées à un homme seul en échange de leur mise en valeur : cela permet de fonder des pouvoirs locaux et d'occuper l'espace avec un minimum d'hommes. Or « l'influence de ce système de concessions de terres sera durable ; les *sesmarias* sont en effet à l'origine de la constitution des futurs *latifundios*, ces grandes propriétés dont une faible partie est réellement mise en valeur et qui vont pour longtemps empêcher l'accès à la terre à ceux qui la travaillent » (Droulers, 2001, p. 36).

Cet effet des *sesmarias* va même au-delà de la structure foncière : « Toute la structure de [la] société coloniale [brésilienne] a ses bases en dehors des milieux urbains. Il faut tenir compte de cette donnée pour comprendre exactement les principes qui, par voie indirecte ou directe, ont gouverné [le Brésil] encore bien après que fut proclamée notre indépendance, et dont les effets demeurent encore de nos jours. Si les Portugais n'ont pas implanté au Brésil une civilisation agricole à proprement parler, ce n'en fut pas moins une civilisation aux racines rurales. Toute la vie de la colonie s'est effectivement concentrée dans les propriétés rurales pendant les premiers siècles de l'occupation européenne : les cités en sont virtuellement, sinon en fait, de simples dépendances » (Buarque de Holanda, 1936, p. 109). Les grands propriétaires terriens sont en particulier ceux qui détiennent le pouvoir politique, ce qui conduit à l'exclusion des politiques publiques de ceux qui travaillent la terre.

En effet, le système des *sesmarias*, et ses formes héritées, marginalisent les travailleurs de la terre, esclaves ou travailleurs libres : Afrânio Garcia (1989) montre par exemple comment dans le système de la culture de canne à sucre les petits producteurs sont soit complètement exclus du système agricole, et maintenus dans un système d'agriculture vivrière ; soit sous la dépendance des « seigneurs » de ces vastes domaines. « Les petits agriculteurs – cultivateurs dénommés *lavradores**, ou *moradores* lorsqu'ils sont autorisés à résider dans un grand domaine, et toutes sortes de métayers (*meeiro*) et d'occupants (*posseiros**) forment les plus gros contingents de la population rurale. Le pourcentage des esclaves ne dépassait pas le quart de la population coloniale. De ce fait, la réalité de l'occupation rurale apparaît plus complexe que la seule empreinte du grand domaine agro exportateur » (Droulers, 2001, p. 103). Très nombreux, les petits agriculteurs n'ont vraisemblablement le choix qu'entre la dépendance et la mobilité (Buarque de Holanda, 1936).

Ce système va perdurer même après l'indépendance du Brésil. Ainsi, dans la construction d'un Brésil moderne au XIX^{ème} siècle, la mise en place d'un nouveau statut foncier était un enjeu essentiel : il pouvait définir le type d'agriculture qui pouvait s'imposer. En effet, au moment où l'abolition de l'esclavage paraît inévitable et où le Brésil, comme beaucoup de pays neufs, fait appel à une très forte immigration européenne, le projet d'une réforme d'un statut de la terre fait l'objet de vives discussions. Or, la très longue négociation qui a été menée pour aboutir à la loi sur la terre a été très défavorable à la petite agriculture, permettant de perpétuer le système de la grande propriété terrienne.

Encadré 8 : La loi sur la terre de 1850

La « Loi sur la terre », votée en 1850, est sans doute un des meilleurs exemples de la prégnance de la grande propriété ; en ne permettant pas la libération de la terre, elle est à la base des premiers mouvements pionniers.

Bartolomé Bennassar met en parallèle la loi sur la terre, l'abolition de l'esclavage et l'immigration européenne du XIX^{ème} siècle ; pour lui, la loi sur les terres est « une alternative manquée » à la grande propriété. « [Les colonies] avaient contribué à l'émergence de la nation brésilienne en renforçant le maillage territorial puisque la liaison était désormais assurée entre le littoral et le plateau intérieur par les nouveaux noyaux de peuplement et en assurant la sécurité des frontières. Mais ces expériences, toutes réalisées dans le sud du pays, n'avaient pas de valeur pour le centre et le nord-est. En effet, dans le Sud : Paraná, Santa Catarina, Rio Grande do Sul, la grande majorité de la terre n'était pas privatisée. Elle était propriété publique et les gouvernements pouvaient en disposer dans le cadre de leur politique de peuplement. De plus, cette politique, créatrice d'une petite ou moyenne propriété, ne pouvait servir de palliatif à la pénurie de main d'œuvre servile dont pâtissaient les grandes propriétés sucrières et caféières. Car dans le Centre et le Nordeste ou même le Maranhão et le Pará, la terre, quoique souvent inoccupée, inexploitée, était appropriée depuis longtemps par la concession des *sesmarias* dont chacune équivalait à 13 068 hectares.

« Le gouvernement impérial était parfaitement conscient de cette réalité. Il ne pouvait attirer d'immigrants européens dans le centre et le nord-est du pays que s'il était en mesure d'offrir de la terre, à court ou moyen terme. Cela n'était possible qu'à l'issue d'une réforme agraire profonde. Et ce n'est évidemment pas un hasard si la loi 601 du 18 Septembre 1850, dit "loi sur les terres", longtemps en butte à l'obstruction des libéraux, puisque le projet était venu en discussion dès 1843 et avait donné lieu à 114 discours prononcés par 28 des 101 députés, suivit de très près l'abolition de la traite : "Le problème de substitution de la main d'œuvre servile restait cependant un motif de préoccupation qui poussa les conservateurs à précipiter l'adoption de cette loi, ratifiée 14 jours seulement après l'abolition de la traite" (Murilo de Carvalho, 1990, p. 92-93).

« Cette nécessité de remplacer la main d'œuvre servile (en empêchant les esclaves d'obtenir de la terre et en employant les nouveaux arrivants) et l'incapacité à mener une réforme agraire expliquent l'échec de la loi sur la terre : "Ainsi la loi sur la terre, malgré l'ampleur, la passion et parfois le talent des réformistes, montra-t-elle l'incapacité du gouvernement central d'approuver ou de faire appliquer des mesures contraires aux intérêts des propriétaires en l'absence de pressions extraordinaires, telles que la menace extérieure" (Murilo de Carvalho, 1990, p. 94). Le rapport d'Ignacio de Cunha Galvão

de 1871 prononçait une "condamnation sans appel de la grande propriété improductive responsable du fait qu'un pays de la taille du Brésil ne disposait plus de terres disponibles pour la colonisation dans les régions accessibles" (Murilo de Carvalho, 1990, p. 101-103) » (Bennassar et Marin, 2000, p. 257-260).

Ainsi Martine Droulers peut-elle dire : « Au final, cette loi de 1850 peut être interprétée comme une stratégie des grands propriétaires pour empêcher les esclaves libérés et les immigrants de s'installer en tant que *posseiros**, imposant de cette façon un marché capitaliste des terres qui leur permet de consolider la structure foncière des grandes propriétés » (Droulers, 2001, p. 122).

Cela n'apparaît que comme la continuation de la marginalisation de la petite agriculture commencée dans la période coloniale. Dans la foulée, l'ensemble des politiques est très favorable à la grande propriété. Maria Wanderley résume ainsi la place de l'agriculture familiale dans l'histoire du Brésil : « La grande propriété a été dominante dans toute l'histoire du Brésil, et s'est imposée comme modèle socialement reconnu. (...) Dans ce contexte, l'agriculture familiale a toujours occupé une place secondaire et subalterne dans la société brésilienne » (Wanderley, 1998, p. 36).

Le débat scientifique sur l'agriculture familiale a longtemps été de s'opposer aux politiques gouvernementales, ou de tenter de démontrer que l'agriculture familiale avait un rôle productif important. Ainsi, les recherches scientifiques peuvent se comprendre dans cette double perspective : soit inscrire le débat sur l'agriculture familiale dans un contexte de lutte des classes ; soit montrer que l'agriculture familiale peut jouer un rôle dans la production nationale. Or, cet enjeu est particulièrement fort dans le cadre des fronts pionniers : en effet, le discours officiel fait de ces terres les terres de l'agriculture familiale, dans ce que le gouvernement militaire a appelé une réforme agraire. Dès lors, si l'agriculture familiale revend à la grande propriété les terres qui lui ont été données, les politiques peuvent dire qu'elle est incapable d'exploiter les terres qu'on lui donne ; et que dans ce cas, sa place subalterne dans les politiques publiques est justifiée.

Cela explique une partie des enjeux de la stabilisation durable des fronts pionniers agricoles : elle permettrait de montrer, par des exemples, que l'agriculture familiale, si elle est appuyée, peut participer au développement durable. Les enjeux pour parvenir à cela sont d'autant plus forts que le contexte idéologique et politique y semble plus favorable que par le passé, et qu'il y a là, pour reprendre un discours de syndicalistes, « une chance que l'agriculture familiale doit saisir ».

II. 2. Evolution actuelle des politiques publiques au Brésil : développement durable, prise en compte de l'agriculture familiale et changement d'échelle

En effet, le contexte semble, par rapport à la situation précédente, plus favorable à l'agriculture familiale. José Eli da Veiga signale ainsi que « ces dernières années, la perception sociale des avantages que peuvent apporter les politiques publiques à l'expansion et au renforcement de l'agriculture familiale ont beaucoup évolué. Avec un grand retard historique, les élites brésiliennes commencent à identifier les agriculteurs familiaux comme un groupe social distinct et, surtout, à le reconnaître comme un des agents collectifs du processus de développement rural » (Eli da Veiga, 1998). Si ce point de vue est partial dans la mesure où il est celui d'un chercheur fortement engagé auprès de l'agriculture familiale, il nous semble qu'il corrobore bien un certain nombre d'hypothèses

sur les changements de politiques publiques au Brésil. Or, ce changement est d'autant plus probable qu'il fait partie d'un contexte global de changements des politiques de développement dans ce pays.

Le développement durable : la prise en compte des populations locales

Le changement dans les politiques de développement est symbolisé par le « rapport Brundtland » (CMED, 1989) : document préparatoire du Sommet de la Terre de Rio, ce texte recommande des politiques de développement prenant en compte le long terme, et s'appuyant sur les populations locales : le but est de les intégrer dans les politiques de préservation de l'environnement. Ce système permet d'intégrer les populations rurales au processus de sauvegarde de la forêt, tout en augmentant leur niveau de vie. Ce nouveau paradigme dit que les paysans ne sont plus une partie du problème, mais une source de solution. Il y va de l'intérêt même de ces populations. Telle est du moins l'hypothèse de base d'une telle théorie : « les populations locales ont montré qu'elles sont capables d'apporter une contribution essentielle à la protection de l'environnement en articulant leurs besoins propres et leurs savoirs locaux au fonctionnement des écosystèmes » (Hall, 1997, p. 22). C'est sur cette base que se sont développées les approches de développement durable et participatif à une échelle locale (Arnauld de Sartre et Albaladejo, 2002).

Or le Brésil a semble-t-il été assez réceptif à ce type de politiques : pays organisateur du premier Sommet de la Terre, il a inscrit dans sa nouvelle Constitution¹ le principe de sauvegarde des ressources naturelles. « La nouvelle Constitution brésilienne de 1988 a mis en évidence la nécessité de réconcilier un développement économique avec la préservation des ressources naturelles » (Hall, 2000). C'est ce contexte qui permet d'augurer une stabilisation durable des fronts pionniers amazoniens.

Après la Conférence de Rio, le Brésil et l'Amazonie ont été un champ d'application privilégié du développement durable : « étant donné que le Brésil se trouve dans les E 8, ces huit poids lourds de l'environnement, les huit pays qui pèsent le plus lourd pour l'avenir de l'environnement mondial, la gestion de ces espaces protégés intéresse le reste de l'humanité. L'Amazonie représente la synthèse des conflits de valeur autour de la nature et du futur de la planète » (Droulers, 2001, p. 272). La « mondialisation »² de l'Amazonie s'est traduite par la mise en place de nombreux financements, le plus important d'entre eux étant le Programme pilote de conservation de la forêt tropicale brésilienne, financé à hauteur de 340 millions de dollars (359 millions d'euros) par les pays du G7 et l'Union Européenne. De telles quantités d'argent ont permis de financer des programmes de développement durable, autour en particulier des fronts pionniers.

¹ En 1984, les militaires se retirent du pouvoir au Brésil. La nouvelle démocratie se dote alors d'une nouvelle Constitution.

² Il nous semble très important de ne pas confondre la mondialisation de l'Amazonie avec son internationalisation. Il existe au Brésil le sentiment très vivace d'un complot visant à l'internationalisation de l'Amazonie : cette crainte, sans doute héritée de l'argumentaire militaire visant à occuper l'Amazonie pour des raisons géopolitiques, se nourrit des moindres petits faits qui révéleraient de telles velléités. Dans cette perspective, la multiplication des interventions étrangères en Amazonie, dans le cadre d'ONG ou de programmes de développement, sont autant d'arguments « prouvant » l'internationalisation en cours.

Parallèlement, les présupposés du développement durable ont permis de mettre l'accent sur l'importance des populations locales soit, dans le cas des fronts pionniers, des agriculteurs familiaux. Ainsi, des travaux tentent de montrer (voir en particulier Simões do Carmo, 2001) que l'agriculture familiale est la plus apte à permettre un développement durable : cela montre que certains acteurs cherchent la légitimation de l'agriculture familiale dans le champ du développement durable. Ce changement de conceptions du développement explique sans doute pour une part importante que l'Etat brésilien a profondément modifié la place qu'il accorde à l'agriculture familiale.

La place nouvelle de l'agriculture familiale dans les discours et les politiques publiques brésiliennes

L'histoire de la place de l'agriculture familiale dans les politiques publiques brésiliennes, et son incorporation récente dans les discours et les pratiques politiques (Eli da Veiga), se retrouvent très bien dans l'organisation actuelle du champ du développement agricole au Brésil. En effet, cette incorporation est tellement inédite et récente qu'elle ne s'est pas articulée aux politiques traditionnellement favorables à la grande propriété, mais qu'elle s'y est superposée. Cela donne une structuration du champ du développement agricole bicéphale, avec deux systèmes (celui destiné à la grande propriété et celui destiné à l'agriculture) évoluant en parallèle, avec (chose inédite) deux ministères destinés à l'agriculture. Le schéma suivant est une représentation de cette situation :

Schéma 3 : Les institutions étatiques de développement rural

	Secteur de la grande propriété	Secteur de l'agriculture familiale
Ministères	Ministère de l'agriculture	Ministère du développement agraire
Organismes d'exécution des politiques	Organismes de développement régionaux	Politique de sous-traitance (ONG, syndicats avec encadrement par l'INCRA) ou de municipalisation
Crédits	Banca ruralista	Fond Constitutionnel (banques régionales)
Recherche	EMBRAPA (agronomie)	NEAD (sociologie)
Enseignement supérieur	Facultés d'agronomie	Départements de sociologie ou pluridisciplinaires

Schéma réalisé avec Christophe Albaladejo

Cette situation, sans doute transitoire puisqu'il apparaît peu cohérent d'avoir deux secteurs parallèles, montre bien la place récente qu'a pris l'agriculture familiale dans les politiques publiques, mais aussi l'incapacité de l'articuler aux politiques déjà existantes. Chaque secteur fonctionne de

manière très séparée, avec ses institutions spécifiques : chaque secteur a son propre ministère, ses organismes d'exécution des politiques, de recherche, d'enseignement et de crédits.

On constate par ailleurs que le secteur de l'agriculture familiale utilise la sous-traitance pour l'exécution de ses politiques. En effet, l'affaiblissement de l'Entreprise Brésilienne d'Assistance Technique (EMATER) (Soares Pinto, 2002) a obligé l'Etat à faire exécuter ses politiques (et en particulier le PRONAF, Programme National de l'Agriculture Familiale) par des organismes privés ou associatifs. Cela révèle une réforme de l'Etat importante au Brésil, qui elle aussi ouvre des espaces nouveaux à l'agriculture familiale dans les politiques publiques.

Réforme de l'Etat et changement dans l'application des politiques publiques

Depuis le milieu des années 1990, le gouvernement brésilien mène une politique de réforme de l'Etat qui touche en profondeur le champ de l'aide à l'agriculture familiale : ces réformes sont principalement une politique de décentralisation au profit des municipes (politique de municipalisation), une sous-traitance de l'assistance technique auprès des agriculteurs, et un financement du développement par le biais de crédits.

La politique de financement par crédits destinés à l'agriculture familiale révèle une conception du développement radicalement différente des précédentes (Soares Pinto, 2001) : non seulement parce que l'agriculture familiale est la cible de politiques spécifiques, mais aussi parce qu'en n'octroyant pas d'aides directes, l'Etat cherche à donner aux agriculteurs les moyens de réaliser des investissements qui doivent être, à terme, productifs. Il ne s'agit donc plus d'inciter à la colonisation, mais d'aider à l'insertion sur le marché : l'enjeu est donc, comme nous l'avons dit plus haut, que l'agriculture familiale puisse prouver sa capacité à être rentable économiquement. Or, cela induit en même temps un changement dans le type d'encadrement de l'agriculture.

En effet, le crédit devait, lorsqu'il a été implanté en 1995, être suivi d'un accompagnement technique assuré par l'EMATER, institut traditionnellement chargé de ce chantier. Mais ce dernier subit une crise profonde : « Avec l'émergence de l'Assistance Technique de Développement Rural public non étatique, la position de l'EMATER est menacée en tant qu'institution et l'organisme se voit obligé d'initier un processus urgent de restructuration qui depuis longtemps devenait impératif. Ainsi, dans ce nouveau contexte de décentralisation, l'EMATER se retrouve-t-elle face au défi de devoir conquérir une nouvelle légitimité et d'entrer en compétition avec les ONG prestataires de services afin d'obtenir des contrats et des projets du gouvernement fédéral » (Soares Pinto, 2002).

Mais l'échec de cette dernière institution dans sa mission a amené l'Etat à sous-traiter le développement rural aux ONG : « Les politiques de "sous-traitance" sont des réformes de décentralisation au travers desquelles se fait un transfert des prestations des services sociaux vers des organisations privées sans but lucratif. Ces politiques doivent être comprises dans le contexte de réforme de l'Etat que vit actuellement le Brésil sous l'exigence des Plans d'Ajustement Structurel et des politiques néolibérales » (Soares Pinto, 2002). L'ouverture du champ de l'Assistance Technique de Développement Rural a donc comme objectif de « compenser l'insuffisance de l'Etat dans la

réponse à la demande d'assistance technique de l'agriculture familiale » (INCRA, 1997, cité par Soares Pinto, 2002).

Le rôle des organismes publics change : ils ne font plus directement de l'accompagnement technique, mais attribuent les crédits. L'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire devient ainsi un organe de l'Etat chargé d'identifier les associations qui vont assurer l'accompagnement technique : la réforme de l'Assistance Technique de Développement Rural ouvre la voie au surgissement de nouveaux acteurs, des ONG prestataires de service. Elles fonctionnent à présent sur la base de projets précis, sont financées pour une durée déterminée. Cela permet donc l'émergence de nouveaux acteurs. Ainsi, cinq organismes prestataires de service ont-ils pu investir le champ de l'Assistance Technique de Développement Rural dans la microrégion de Marabá : un travail de terrain réalisé par Christophe Albaladejo montre que ces organismes peuvent être soit des personnes ayant trouvé là l'opportunité de créer des emplois et de capter de l'argent public ; soit des organismes non gouvernementaux qui saisissent l'opportunité pour mettre en place une politique de développement rural qui corresponde à leurs objectifs ; soit des syndicats qui créent, parfois de toute pièce, un service de développement rural destiné à fournir une assistance technique aux agriculteurs qui puisse en même temps les aider dans leur travail de militantisme. Il s'est ouvert un espace qu'ont pu investir différents types d'associations, que ce soient les traditionnels défenseurs des agriculteurs, les syndicats, les associations de développement durable surgies après le Sommet de la Terre de Rio ou des organismes plus opportunistes.

On peut ainsi voir que la situation d'expulsion de l'agriculture familiale des politiques publiques, qui caractérisait le champ des politiques publiques jusqu'au milieu des années 1980, a, au niveau des politiques au moins, considérablement changé. Nous avons vu que Philippe Léna (1999) en fait un « facteur d'imprévisibilité » rendant pensable une stabilisation différente des fronts pionniers. Si ces changements constituent une rupture majeure dans l'histoire des politiques publiques brésiliennes, il reste à présent à étudier comment ils peuvent ou non changer les pratiques concrètement, sur le terrain. Pour cela, nous allons faire un zoom progressif sur les zones où nous avons travaillé, zoom qui devrait nous permettre de préciser petit-à-petit le contexte dans lequel s'est déroulé notre travail de terrain ; et de préciser ainsi notre question de recherche.

II. 3. Agriculture familiale et développement durable dans un front pionnier d'Amazonie Orientale

Histoire du syndicalisme et de l'appui à l'agriculture familiale dans les régions d'Altamira et Marabá

Nous avons vu que la place de l'agriculture familiale dans les politiques de développement en Amazonie Orientale pouvait s'analyser selon trois phases : une première où l'agriculture familiale est marginalisée, et ne peut s'affirmer qu'en s'opposant aux politiques en place ; une deuxième phase où, sous le double effet du développement durable et des politiques publiques, l'agriculture familiale fait l'objet d'une politique d'appui de la part des organismes de développement ; enfin, une troisième

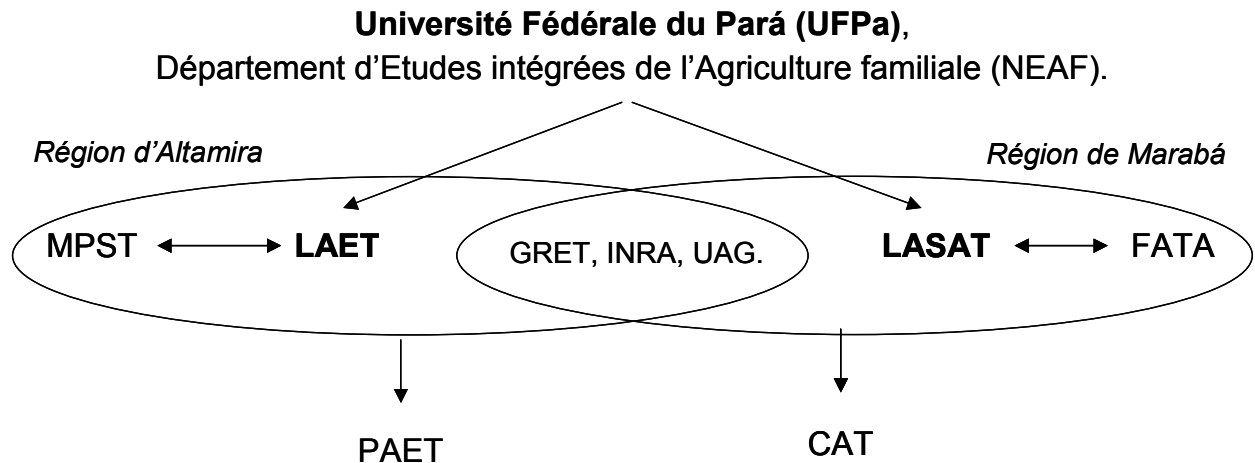
phase où, grâce aux politiques de décentralisation, un nouvel espace est ouvert pour l'agriculture familiale. Ces trois étapes se retrouvent dans le cas des fronts pionniers d'Amazonie Orientale.

La phase d'opposition fait suite à la politique de colonisation par l'Etat dans les années 1970. En effet, le Gouvernement Militaire avait mis en place des syndicats d'agriculteurs qui devaient principalement aider à l'application des politiques décidées par l'Etat. Mais ces syndicats, en particulier sous l'effet de la formation de ses leaders par l'Eglise Catholique très engagée dans l'opposition, se sont transformés en défenseurs de la cause de l'agriculture familiale. Or, peu après le début de la colonisation officielle, le Gouvernement a rapidement cessé d'aider les colons (Encadré 5 : « La Transamazonienne, un programme ambitieux »), donnant l'impression d'un abandon de la région : la route transamazonienne, non asphaltée, est devenue impraticable une partie de l'année ; les aides promises ne sont jamais arrivées, alors que le flot de candidats à la colonisation ne se tarît pas ; les écoles, la situation sanitaire, sont très problématiques. Les années 1980 sont alors celles de l'émergence, puis de la structuration, d'un syndicalisme d'opposition au gouvernement pour obtenir des aides publiques : blocage de routes, occupation de lieux publics (il y a même un voyage organisé à Brasilia pour y manifester)... A Altamira, cette opposition est le fait d'un faisceau d'associations (syndicats de travailleurs ruraux, associations de femmes, de jeunes, coopératives agricoles) qui se structurent à la fin des années 1980 dans un Mouvement Pour la Survie de la Transamazonienne ; à Marabá, elle reste principalement le fait du syndicalisme agricole.

Or, ce mouvement obtient, sans doute au moment où l'Etat commence à prendre en compte les besoins des populations locales, la satisfaction d'un certain nombre de revendications (formation d'enseignants pour agir dans le monde rural, formation d'agents de santé, amélioration de l'Etat des routes, régularisation de la situation foncière) alors même qu'il se rend compte que ces infrastructures ne sont qu'une condition du développement de l'agriculture familiale : il y a aussi besoin de référentiels techniques pour aider les agriculteurs à produire sur leurs lots. Compte tenu des enjeux que nous avons évoqués plus haut, il devenait essentiel pour le syndicat de prouver que l'agriculture familiale pouvait profiter des terres qui lui avaient été attribuées.

Le Mouvement Pour la Survie de la Transamazonienne dans la région d'Altamira et les syndicats d'agriculteurs de la région de Marabá ont alors fait appel aux instituts de recherche et d'enseignement supérieur pour qu'ils les aident à mettre en place et à « diffuser » des référentiels techniques devant permettre à l'agriculture familiale de se maintenir sur place. Or, les facultés d'agronomie traditionnelles n'ont pas su répondre à cette demande, pas plus (au début) que l'EMBRAPA (Entreprise brésilienne de recherche agronomique) : ces deux institutions font partie des structures classiques d'accompagnement de la grande propriété. C'est l'Université Fédérale du Pará, traditionnellement plus portée vers les mouvements sociaux, qui va répondre à cette demande en créant un département de recherches intégrées sur l'agriculture familiale (NEAF) qui, par le biais d'une approche pluridisciplinaire, tente d'apporter son soutien à l'agriculture familiale. Basé à Belém, ce département va se structurer en trois axes : Recherche, Formation et Développement.

Schéma 4 : Les programmes de Recherche - Formation - Développement de l'Université Fédérale du Pará



CAT: Centre Agro Environnemental du Tocantins.
 FATA: Fundação Agraria do Tocantins Araguaia
 GRET: Groupe de Recherche et d'Echanges Technologiques
 INRA: Institut National de la Recherche Agronomique
 LAET: Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne
 LASAT: Laboratoire Socio Environnemental du Tocantins
 PAET: Programme Agro Ecologique de la Transamazonienne
 UAG: Université Antilles Guyane

La partie formation est assurée à Belém, initialement au travers d'une spécialisation de diplôme d'ingénieur, puis rapidement d'un Master d'études de l'agriculture familiale ; aujourd'hui, elle dispose en plus de deux formations d'ingénieurs agronomes sur les sites d'Altamira et Marabá. Parallèlement, le NEAF assure une partie recherche sur l'agriculture familiale, recherches qui doivent déboucher sur des actions de développement. Recherche et développement se font par le biais de la formation d'équipes dans les villes d'Altamira et Marabá. Or, le fonctionnement de ces équipes et une partie des salaires sont assurés par le biais de projets contractés avec l'Union Européenne dans le cadre du PPG7 : ce sont les programmes du PAET (Altamira) et du CAT (Marabá). Ces équipes deviennent alors des ONG, dont les objectifs affichés sont ceux du développement durable par le soutien à l'agriculture familiale. Ces ONG, nées d'une demande des syndicats, leur sont intimement liées : en effet, la participation des agriculteurs, sous-entendue dans le développement durable, se fait par le biais d'une association avec les syndicats représentants des agriculteurs. Cette association a pu aller jusqu'à un véritable partenariat, comme dans le cas du Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne à Altamira (Castellonet, 1998).

Toutes ces étapes reprennent bien les différentes étapes des politiques brésiliennes destinées à l'agriculture familiale : la dernière étape, celle de la sous-traitance aux associations déjà en place, a amené des réaménagements différents : en effet, les espaces ouverts à l'agriculture familiale dans les politiques publiques nationales ont amené les syndicats à se positionner de manière différente. Dans ce cas, l'exemple de la région d'Altamira est particulièrement parlant.

Le syndicat dans la région d'Altamira : une force de proposition pour une rénovation de l'agriculture familiale ?

Ainsi le développement durable et le syndicalisme ont-ils pu faire alliance autour d'une défense de l'agriculture familiale. Dès lors, les syndicalistes se sont appropriés la rhétorique du développement durable, que l'agriculture familiale serait la seule capable de promouvoir : ainsi le Mouvement Pour la Survie de la Transamazonienne (MPST) s'est-il transformé en Fondation Vivre Produire Préserver (FVPP), délaissant l'aspect revendicatif pour s'afficher nettement plus du côté du développement durable. Dans la région d'Altamira, cela a donné des arguments aux syndicats qui se sont trouvés particulièrement bien placés au moment où les politiques publiques brésiliennes se sont ouvertes à l'agriculture familiale et au développement durable : le syndicat a pu capter des projets de financement ; puis, petit-à-petit, le syndicat s'est mis à faire lui-même des propositions de politiques publiques.

La puissance et les conceptions de ce syndicat peuvent être analysées à partir d'un séminaire qu'il a organisé en août 2000 (cf. annexe 2-1). Ce séminaire a démontré la capacité de mobilisation de ce syndicat (toutes les institutions citées dans le projet étaient représentées à ce séminaire) et sa capacité de proposition : loin d'attendre de l'Etat une politique pour l'agriculture familiale, la FVPP a proposé un projet de développement régional très vaste, allant d'une politique foncière à l'organisation de la production, de l'assistance technique à l'éducation rurale (à tous niveaux, y compris universitaire). L'ambition du projet est considérable, ce que le budget demandé montre très bien. C'est une politique de développement global que les mouvements sociaux prennent en charge.

Les équipes signataires du projet montrent bien le rapport de force dans la région : la FETAGRI, union des syndicats de travailleurs ruraux de l'Etat du Pará, est la première institution signataire ; la FVPP est la seconde. La troisième est une association de type ONG qui vise à l'implantation et à la gestion d'écoles pour jeunes agriculteurs (ARCAFAR) sur laquelle nous reviendrons (chapitre 2) : elle montre bien l'importance de la formation dans ce projet. Enfin, la CECAAF est une création directe du syndicat. La liste des exclus de la proposition est tout aussi révélatrice : le LAET, autrefois allié du MPST, n'est cité à aucun moment¹ ; de même, aucune ONG prestataire de service n'est citée. L'espace ouvert par le gouvernement dans les politiques de sous-traitance du développement a été occupé par les « mouvements sociaux » (comme ils s'autodésignent).

Cela s'explique en partie par le fait que ces mouvements ont parfaitement intégré dans leurs discours les deux dimensions que nous avons vu caractériser les politiques publiques en Amazonie depuis le début des années 1990 : le développement durable et le soutien à l'agriculture familiale. Le titre du projet est à ce propos éloquent : « Consolidation de la reproduction familiale et contention des déboisements ». Les extraits présentés dans l'annexe 2-1 montrent bien eux aussi comment les deux aspects sont liés dans le projet, en en faisant un document parfaitement acceptable par l'Etat ; d'autant que le syndicat a su laisser de côté les aspects revendicatifs et critiques à l'encontre des politiques publiques, pour se concentrer sur des propositions d'action.

¹ Il y a eu en 1998 une rupture entre le LAET et le MPST, rupture analysée par Henchen, 2001.

Pourtant, ce projet n'a pas été entièrement accepté. Son caractère colossal, sa dimension globale, faisaient que, sans doute, les syndicalistes n'y croyaient pas complètement. Mais il s'agissait surtout pour eux de montrer qu'ils ont une capacité de propositions, et de faire entériner quelques-unes des parties de ce projet (comme le projet des maisons familiales rurales). Par ailleurs, il n'y a pas que le budget qui est colossal : l'ambition est aussi démesurée. Le syndicat propose tout simplement de prendre à sa charge le développement du front pionnier : considérant « que la colonisation de l'Amazonie était une erreur », la FVPP incite à la mise en place d'un autre modèle de colonisation, pour lutter contre des dynamiques en cours.

Conclusion : quelle agriculture familiale est-elle en train de se recomposer ?

Les changements en cours dans les politiques publiques destinées à l'agriculture familiale apparaissent ainsi importants au regard de la situation passée : l'agriculture familiale semble être, pour la première fois, distinguée en temps que catégorie de population. Ainsi, cela pourrait en partie correspondre au passage d'une « géophagie à une géosophie », et montrer qu'il y a une inflexion historique dans les politiques brésiliennes. Pourtant, le programme « *Avança Brasil* » montre bien toutes les difficultés d'une telle entreprise, et la lenteur des évolutions en cours.

La place de ces nouvelles politiques, et en particulier de l'agriculture familiale, semble éminemment fragile : ainsi, si la conquête d'un nouveau ministère est indubitablement une victoire, cela montre en même temps la difficulté d'articuler l'agriculture familiale aux politiques existantes. Dès lors, il semble que ce soit surtout un pari qui est tenté : l'agriculture familiale, et les organisations qui l'encadrent, doivent prouver qu'elles méritent une place dans les politiques publiques ; et donc, dans le cas des fronts pionniers amazoniens, qu'elles peuvent participer à une stabilisation durable de ces régions. C'est dans ce contexte, au sein du dispositif du NEAF, que nous avons réalisé notre travail ; nous sommes sans doute profondément marqués par ce contexte. Cette position délicate, nous serons amenés à la préciser tout au long de cette partie, en particulier dans le chapitre 2.

Pour l'instant, et dans un premier temps, nous dirons qu'il s'agit, tant pour nous que pour les organisations syndicales ou les institutions avec lesquelles nous travaillons, de comprendre quelles sont les pratiques de l'agriculture familiale qui participent ou empêchent la mise en place d'une stabilisation différente (territorialités). Cela passe par une analyse des pratiques et des logiques de l'agriculture familiale par rapport aux différents *scénarii* de stabilisation des régions de frontière.

III. Logiques de l'agriculture familiale et différentes fermetures possibles de la frontière

Ainsi existe-t-il une possibilité de stabilisation durable des fronts pionniers si les multiples associations qui ont surgi ces dernières années autour de l'agriculture familiale ont les moyens de modifier les pratiques des agriculteurs familiaux ; de plus, ces associations sont appuyées par une réorientation des politiques publiques, plus favorables à l'agriculture familiale. Dès lors, tout l'enjeu va être de transformer les pratiques des agriculteurs familiaux. Pour cela, il est intéressant d'analyser comment les pratiques des agriculteurs sont vues par ces acteurs.

La manière dont ces pratiques sont caractérisées est très souvent la migration à laquelle elles conduisent : c'est en migrant que les agriculteurs revendent leurs terres aux plus offrants, souvent des grands propriétaires à la recherche de terres pour pratiquer une agriculture extensive. La migration est donc le phénomène à expliquer.

III. 1. Agriculture extensive et agriculture durable en situation de front pionnier amazonien

La migration ne se fait manifestement que très rarement par la contrainte : dans l'immense majorité des cas, les premiers occupants vendent d'eux-mêmes leur terre à des agriculteurs plus capitalisés, « décidant » ainsi de laisser un lot déboisé et souvent proche d'une route pour une zone en forêt, où les conditions sont bien plus difficiles. C'est cette apparente « décision » que nous allons essayer d'expliquer ici, à partir des explications qui font l'objet de différentes théories. Deux grands types de théories expliquent les migrations : la première fait un diagnostic politique des migrations, en faisant de la décision de migrer une décision « forcée » par un contexte social largement défavorable aux agriculteurs ; le second voit lui les problèmes en termes de stratégies agro-économiques. Ces différents diagnostics, et les présupposés qui les fondent, constituent une manière intéressante d'aborder la question des fronts pionniers.

Migrations et lutte des classes

Dans les années 1970, le phénomène de migrations des agriculteurs à l'origine des différentes stabilisations du front pionnier a fait l'objet d'une théorie en termes de luttes des classes. Le contexte scientifique de l'époque était très marqué par les théories marxistes ; leur application dans le cadre des fronts pionniers tendait à faire des agriculteurs des « petits paysans » (*pequenos camponês*) « expulsés » de leur terre par des agriculteurs plus capitalisés et des grands propriétaires terriens, les *fazendeiros**.

Nous avons déjà vu comment Otávio Velho (1972) fait la distinction entre front pionnier et front d'expansion : dans les régions de Marabá et de la Transamazonienne, un « front d'expansion », constitué par des « petits paysans » (*pequenos camponês*) pauvres à la recherche de terres libres et pratiquant une agriculture essentiellement de subsistance, est remplacé par un « front pionnier » :

l'arrivée d'agriculteurs plus capitalisés (appelés par Otávio Velho : *farmers*) ou de grands propriétaires terriens (*fazendeiros**) marginalisent les petits paysans, qui doivent alors soit migrer vers un nouveau front pionnier (auquel cas ils sont « expulsés ») soit se prolétarianiser, auquel cas il deviennent des *lavradores**.

L'analyse est ici faite, on le voit, en termes de classes sociales : c'est le capital des différents agriculteurs qui fonde la typologie entre les différents groupes, et qui explique leurs relations entre eux. A ce moment-là, les agriculteurs sont considérés comme des « travailleurs de la terre », classe sociale qui dans les rapports de force d'une société capitaliste ne peuvent pas, sauf exception, passer dans une classe supérieure. Nous avons vu par ailleurs que les politiques menées en Amazonie jouaient très largement en défaveur de l'agriculture familiale (Bunker, 1985).

Dès lors, les solutions qui sont envisagées par ces auteurs sont de changer le système d'encadrement des politiques : « Les politiques mises en exécution, en évitant tant la conception du « laissez-faire » économique que celle de l'omnipotence étatique, doivent représenter un équilibre entre l'activité de l'Etat et la libre-entreprise ; dans ce cas, les fronts d'expansion pourraient être non pas seulement une transition, mais une stabilisation relative d'un secteur paysan subordonné au développement capitaliste principal, et un type de front d'expansion qui échapperait au type de développement jusqu'à présent dominant au Brésil » (Velho, 1972, p. 170). Si l'on prend en compte le fait que cet ouvrage a été écrit pendant la dictature militaire, on comprend le caractère profondément subversif de l'appel, pourtant limité, à des politiques publiques favorables à l'agriculture familiale.

Cette conception met donc l'accent sur la nécessité de mettre en place des politiques publiques qui modèrent le laissez-faire économique, donnent aux agriculteurs la possibilité de se développer et permettent de défendre cette « classe » contre les autres classes. Cette conception est encore très forte en Amazonie : les syndicats de travailleurs ruraux reprennent la rhétorique de la lutte des classes, des *lavradores** contre les *fazendeiros**, parfois de façon violente (Hébette, 1991). Il apparaît alors logique que les stratégies de ces syndicats soient de permettre une prise de pouvoir politique (par les élections) pour faire appliquer des politiques favorables aux petits agriculteurs. C'est ce que nous montrons dans l'encadré suivant.

Encadré 9 : Syndicats, politique et développement durable

Cette méthode de développement favorable à l'agriculture familiale, qui donne une « priorité aux élections », est très difficile à saisir dans les projets officiels, ou dans les textes de syndicalistes. En effet, il apparaît très peu probable qu'un bailleur de fond ou l'Etat finance des actions dont le but affirmé est de permettre la prise du pouvoir politique. Pourtant, il semble bien que ce soit là le principe qui régit la plupart des projets de développement mené par le syndicat, au moins dans la région d'Altamira où nous avons travaillé. Trois raisons laissent penser cela :

- Différents auteurs, qui ont analysé les différences d'objectifs de développement entre ONG et syndicalistes, ont mis l'accent sur la perspective politique des syndicalistes (Castellanet, 1999 ; Henchen, 2002).

- Nous avons, lors de nos séjours de terrain, assisté à de nombreux séminaires organisés par le syndicat. Un de ces séminaires, qui s'est tenu en août 2001 à Vitoria du Xingu et destiné aux jeunes, avait clairement une finalité politique. Ainsi, la matinée de la première journée était destinée à expliquer le fonctionnement politique de la Transamazonienne, pour identifier les différents niveaux d'actions (du niveau local au niveau fédéral). L'après-midi, un syndicaliste (par la suite élu député

étatique¹) expliquait aux jeunes que l'objectif était de parvenir à une économie de type socialiste pour donner le pouvoir aux représentants du peuple.

- Les entretiens que nous avons réalisés avec des syndicalistes montraient clairement le lien entre développement et politique générale (les entretiens réalisés dans la région de Marabá par Christophe Albaladejo vont dans le même sens). Revenant sur les discours tenus lors du séminaire de Vitoria du Xingu, une représentante de la FETAGRI régionale, Marta, nous a ainsi déclaré : « C'est pour cela que nous leur disons, par exemple, qu'ils doivent entrer dans un parti politique, parce que c'est au niveau politique que les choses se définissent, et qu'il ne faut pas tenter de se cacher, d'esquiver, de fermer les yeux »^a. On pourra se reporter, pour ces discours, aux entretiens transcrits et traduits de Bruno, Marta et du prêtre Grimário (en particulier, la fin de l'entretien).

De fait, en Octobre 2002, deux syndicalistes de la région d'Altamira ont été élus députés étatiques ; et un député Fédéral. On pourrait expliquer, *a posteriori*, ces résultats par une stratégie très directement tournée vers l'action politique.

Approches agro-économiques de la « crise » des exploitations agricoles

Mais cette théorie avait un inconvénient majeur : si, à une échelle macro, on peut bien considérer que l'agriculture familiale est remplacée par la grande propriété, et parfois de façon violente, cela n'explique pas pourquoi dans la plupart des cas les agriculteurs vendent « librement » leurs terres. « Historiquement », cette prise de conscience peut être rapprochée de l'histoire des syndicats que nous avons évoquée plus haut : les syndicats ont assuré, dans les années 1980, des terres à l'agriculture familiale. La propriété de la terre assurée, il s'agit pour les syndicalistes d'aider les agriculteurs à produire sur leurs terres, pour qu'ils ne soient pas obligés de vendre une terre faute de savoir l'exploiter convenablement (et prouver ainsi la légitimité des aspirations à la terre des agriculteurs familiaux). Dès lors, cela revenait à dire que les migrations pouvaient être dues à des échecs des agriculteurs, des crises des exploitations agricoles.

Or, une théorie apparue dans ce contexte montre qu'un agriculteur vend son lot parce qu'il entre en crise agronomique du fait d'une perte rapide de la fertilité des milieux consécutive au défrichement d'une parcelle. En effet, la principale méthode de culture des sols se fait par la défriche-brûlis. *A priori*, cette méthode n'est pas incompatible avec la restauration de la fertilité des sols et le retour de la forêt. En effet, Marshall Sahlins en a fourni la description suivante : « L'agriculture sur brûlis est de pratique courante dans la forêt tropicale. C'est la technique utilisée pour essarter et mettre en culture une parcelle boisée. On abat d'abord les arbres, à la hache ou à la machette, on laisse sécher sur place puis on brûle les débris accumulés. La parcelle essartée est ensuite cultivée une saison ou deux, rarement plus, puis laissée en jachère pendant des années, en vue généralement de lui restituer sa fertilité à travers un processus de reboisement naturel. Le même lieu peut-être défriché à nouveau et soumis à un autre cycle de culture et de jachère. La période de jachère est ordinairement plusieurs fois celle de la période de culture » (Sahlins, 1972, p. 83).

Or, on constate que dans les fronts pionniers, les agriculteurs ne laissent pas la jachère le temps nécessaire à une restauration de la fertilité du milieu. Au bout de deux à trois brûlis d'une même parcelle (rarement plus), les agriculteurs décident de planter un lot en pâturage, ce qui va accélérer la dégradation des sols et empêcher le retour en forêt de la zone déboisée. On estime alors qu'au bout

¹ Il y a deux types de Parlement au Brésil : un Parlement étatique, qui votent des lois en application dans l'Etat ; un Parlement fédéral.

de vingt à trente ans, l'intégralité du lot d'un agriculteur a été déboisée : l'exploitation entre alors dans ce que les agronomes considèrent comme une « crise », et qui fait que pour assurer la reproduction du système de culture, un agriculteur doit migrer pour une zone encore boisée.

Cette explication agronomique pourrait montrer que la dégradation rapide des milieux due à une agriculture extensive conduit, de manière inéluctable, à mettre en place une agriculture itinérante¹. Pourtant, ce schéma peut être nuancé par une étude des savoirs des agriculteurs : en effet, on constate qu'à plusieurs reprises, les agriculteurs pourraient cultiver d'une autre façon. Iran Veiga et Christophe Albaladejo (2003) ont par exemple montré que les agriculteurs savent restaurer la fertilité des milieux même après une seconde défriche, mais que cette technique est coûteuse en travail. Les agriculteurs préfèrent donc ne pas laisser se restaurer la fertilité des sols, et transformer une parcelle en pâturage ; tout en sachant pertinemment qu'il sera difficile de la recultiver.

Dès lors, on pourrait dire qu'il s'agit, pour les agriculteurs, d'assurer la reproduction du système de culture par des déplacements successifs dans leurs lots d'abord, puis dans d'autres zones encore boisées. Thiele (1991) qualifie ces logiques « d'échappement territorial ». Ainsi, Rita Soares Pinto (1997) a-t-elle, à la suite de Georges Condominas au Vietnam (Condominas, 1974), montré que la représentation de la manière dont un agriculteur gérait son exploitation était mieux rendue par un calendrier que par un plan du lot. Il faut donc élargir la perspective avec les agriculteurs : ceux-ci ne semblent pas raisonner à l'échelle d'un lot, mais en fonction d'une série de terres encore boisées ou qui peuvent être déboisées.

Cela amène à relativiser la notion de crise de l'exploitation : si d'un point de vue agronomique, les exploitations agricoles entrent bien en crise quand la totalité des sols ont été épuisés, il apparaît, si on se place à une échelle de temps long, que cela peut n'être qu'une étape dans la reconstitution d'un système. On pourrait alors reprendre l'analyse de la situation de crise selon Alain Tarrus : « désigner une situation de crise, c'est enfermer l'histoire dans un moment limité, c'est associer, dans une perception trop actuelle, fugitive, des événements qui peuvent se révéler disparates dans la perspective du long terme. C'est en somme prendre le risque de désigner comme ruptures, mutations, ce qui peut, à une autre échelle, apparaître dans de strictes continuités » (Tarrus, 1989 b, p. 28). Si la crise agronomique des exploitations est très relative selon qu'on la considère « dans le temps » (en suivant les trajectoires des familles) ou dans l'espace (en regardant une exploitation, à un moment donné), il faut chercher ailleurs que dans les qualités agronomiques du milieu les raisons qui amènent les agriculteurs à migrer.

Rationalité agro-économique des agriculteurs et actions de développement durable

Quelles sont les raisons qui peuvent amener les agriculteurs à mettre en place des itinéraires techniques qui les amènent à migrer au bout de quelques années ? Poser la question ainsi, c'est postuler qu'il existe des raisons qu'il faut trouver.

¹ Il s'agit là d'une agriculture itinérante au sens plein du terme : en effet, l'agriculture itinérante telle que la décrit Marshall Salins se pratique sur un nombre limité de parcelles, sur lesquelles un agriculteur revient de manière régulière. Dans ce cas précis, une zone déjà déboisée deux fois ne peut plus faire l'objet d'une nouvelle culture.

Une des réponses que l'on trouve assez communément revient à supposer que l'agriculteur est parfaitement au courant des différentes méthodes de régénération de la fertilité du milieu, mais qu'il fait un calcul de rentabilité : « En définitive, la décision de défricher la forêt à tel ou tel stade de sa régénération (ou même d'empêcher celle-ci), c'est-à-dire la vitesse de rotation sur laquelle se fondent la plupart des diagnostics de l'état du système, semble plus dépendre de la recherche opportuniste d'une combinaison optimale entre une grande multiplicité de facteurs sociaux, économiques ou écologistes : force de travail disponible, rentabilité du travail investi, conditions sanitaires, disponibilités d'intrants, opportunités économiques du moment, conditions d'accès au marché, situation foncière et économique de l'unité de production, conditions morpho-pédologiques... que de l'attente passive de la simple reconstitution d'une aptitude culturale maximale qu'ils paraissent à même de provoquer rapidement en cas de nécessité » (Rossi, 1999, p. 29). L'analyse développée ici par Georges Rossi considère que les agriculteurs font un choix conscient et rationnel de ne pas restaurer la fertilité des sols afin de tirer le meilleur bénéfice possible de leur milieu : la rentabilité à long terme, c'est-à-dire pour plusieurs générations, n'apparaît pas prioritaire par rapport à une rentabilité à court terme.

Cette approche fait de l'agriculteur un individu au savoir étendu, à la connaissance du contexte excellente et capable de calculer et de comparer différentes opportunités de rente. En ceci, il peut être compris comme la version agricole de l'*homo œconomicus* : nous qualifierons cette approche d'agro-économique.

Elle connaît un succès d'autant plus grand en situation de front pionnier que la vente d'un lot permet de réaliser une « rente différentielle » (Verdeaux, 1998) substantielle. En effet, la « crise » de l'exploitation, qui intervient au bout de 20 ans, se produit alors que l'exploitation est insérée dans un contexte qui, paradoxalement, augmente sa valeur : le lot, qui au départ se trouvait isolé en pleine forêt, loin des axes de communication, est souvent, au bout de 20 ans, en bordure d'une piste de terre carrossable une partie de l'année, ce qui augmente sa valeur. Par ailleurs, il est complètement déboisé et planté en pâturages : or, même si les potentialités du milieu sont bien réduites, le travail de défrichement du lot en augmente la valeur sur le marché foncier. Un lot, surtout s'il est déboisé et en bordure d'une route, peut avoir une valeur bien supérieure à celle d'un lot encore en forêt. De grands propriétaires terriens, ou de riches commerçants à la recherche d'un investissement en terres, se proposent alors de racheter ce lot pour y pratiquer de l'élevage extensif. L'argent dont bénéficie alors l'agriculteur lui permet non seulement de s'acheter un lot encore en forêt (donc productif), mais en plus de se constituer un petit capital d'exploitation. Dès lors, de nombreux agriculteurs préfèrent vendre leurs terres pour partir plus en avant dans la frontière.

Cette approche révèle la raison ultime pour laquelle un agriculteur décide de ne pas rénover la fertilité de son lot : pour réaliser cette rente différentielle. Elle connaît un certain succès en Amazonie, en particulier auprès de l'équipe du Laboratoire Socio Environnemental du Tocantins (LASAT) (De Reynal et al., 1997; De Reynal, 1999). Selon ces auteurs, « l'agriculteur a des raisons de faire ce qu'il fait », et ces raisons sont agronomiquement et économiquement rationnelles. Dès lors, les actions de développement durable qui sont à mener dans le cadre des fronts pionniers doivent viser à permettre une augmentation des revenus des agriculteurs sans impliquer une migration au bout de 20 ans ;

donc à stabiliser l'agriculture familiale tout en intensifiant ses pratiques. On retrouve dans l'encadré suivant les différentes pratiques qui sont proposées aux agriculteurs dans ce but.

Encadré 10 : Les actions de développement durable menées dans les fronts pionniers dans le but d'intensifier les systèmes de culture et de stabiliser l'agriculture familiale

Ces cultures sont réalisées sans aucune mécanisation (sauf usage de la tronçonneuse), ni travail des sols. L'abattage des arbres est suivi d'une période de séchage de quelques semaines. L'agriculteur met alors le feu, qui constitue à la fois l'unique manière de préparer le terrain et la seule source de fertilisation. Aucun engrais n'est utilisé, pas plus que du fumier pour fertiliser les champs. L'outillage est relativement simple (faux et machette pour préparer les sols, houe pour le travail du sol), le travail humain étant la principale source d'énergie : les hommes et les garçons à partir d'une douzaine d'années constituent la principale main d'œuvre ; les femmes s'occupent surtout de la basse cour et du potager (principalement dans le cas des colons venus du sud du pays), et aident au moment de la récolte.

Les actions de développement tentent de modifier ce système de culture à tous les niveaux, dans le but de l'intensifier (le but étant souvent de moins déboiser).

- Tout d'abord, la loi oblige les agriculteurs à conserver la moitié de leur lot en forêt. Les projets autour des systèmes agroforestiers montrent aux agriculteurs que la forêt peut être source de revenus, de par ses fruits ou son bois. Cette dernière action demande tout d'abord d'identifier et de conserver les espèces de bois commerciales, de les exploiter tout en permettant leur renouvellement, de procéder soi-même au sciage. Par ailleurs, ces projets incitent à planter des espèces de bois précieux, qui arrivent à maturité au bout de 20 à 30 ans.

- Au niveau de la défriche-brûlis, des projets sont implantés pour éviter le brûlis, qui appauvrit considérablement les sols. Le principal projet dans la Transamazonienne est le projet « roçar sem queimar », fondé sur l'utilisation de légumineuses ; il demande un an de plus que la mise en feu, et plus de travail, mais permet une meilleure fertilisation des champs.

- La fertilisation des champs (usage du fumier) est aussi une activité importante, ainsi que la fabrication de pesticides naturels.

- Pour le bétail, la gestion des pâturages par une rotation des parcelles, et l'implantation d'espèces offrant une meilleure couverture des sols constituent les principales actions. Pour les cultures pérennes, la mise en place de petites pépinières dans les lots, l'irrigation des jeunes plantes, la protection des pieds, la fumure et l'association avec des légumineuses sont les principales techniques proposées.

- Enfin, des projets de labours par traction animale existent, mais peinent à se mettre en place. Parfois, les préfectures proposent aux agriculteurs de payer l'essence d'un tracteur qui pourrait effectuer la préparation des sols.

Toutes ces actions sont implantées soit par des projets spécifiques (*roçar sem queimar**, conseil sur tel type de culture, systèmes agroforestiers, etc.), soit enseignés dans le cadre des Maisons Familiales Rurales.

Il nous semble que ces approches sont caractéristiques des années 1980 et 1990, et d'un certain retour du sujet rationnel (*homo œconomicus*) dans la recherche scientifique : en effet, la lecture des ouvrages de ces auteurs montre que leurs références théoriques sont à rechercher dans l'approche systémique, et dans la recherche de la rationalité des pratiques des agriculteurs (Landais et Deffontaines, 1988). Ce « nouveau courant de la recherche agronomique », comme l'appellent ces auteurs, a sa structure de formation à l'Institut National de la Recherche Agronomique de Paris Grignon, autour de Mazoyer et Dufumier, par laquelle sont passés de nombreux agents de développement ayant agité et formé des gens dans les fronts pionniers d'Amazonie Orientale. La principale thèse défendue par ces auteurs consiste à dire que les pratiques d'échappement territorial sont une stratégie mise en place par les agriculteurs pour réaliser une sorte de spéculation foncière.

Deux types d'explication ont été ici envisagés : la première fait des agriculteurs familiaux des acteurs qui choisissent des itinéraires techniques les menant rapidement à la migration dans le but de

réaliser une spéculation foncière ; la seconde fait d'eux les victimes d'un système social qui les défavorise très largement. Ces deux explications sont très complémentaires : elles considèrent que la migration est due à la position défavorable de l'agriculture familiale dans la société (approche marxiste) ou dans l'économie (approche agro-économique) locale. Elles nous semblent cependant considérer les phénomènes migratoires de manière très isolée, sans réelle perspective historique : chaque migration est considérée en elle-même, et non pas inscrite dans des trajectoires migratoires. Ce sont ces trajectoires que l'on peut caractériser, avant de chercher à les expliquer.

III. 2. Histoire et diversité de l'agriculture familiale : paradigme de la mobilité et logiques de reproduction des groupes sociaux

La prise en compte des itinéraires migratoires des agriculteurs n'est pas une chose nouvelle : Anne Le Borgne – David (1998) l'a fait pour les agriculteurs issus du Sud du Brésil ; Roberto Araújo (1991, 1993) a évoqué l'importance des réseaux migratoires des agriculteurs venus du Nordeste. Fondée sur les acquis de leurs travaux, notre démarche ici consiste à présenter des données sur des agriculteurs issus de l'ensemble du pays pour analyser les raisons de leurs migrations.

La première chose qui frappe quand on étudie les agriculteurs familiaux, c'est le nombre de migrations qu'ils ont connu dans leurs vies. Nous avons représenté dans le tableau suivant le nombre de migrations qu'un agriculteur a connu depuis son arrivée à l'âge adulte :

Tableau 2 : Nombre de migrations par famille

	Pas de données	1 seule migration	2 migrations	3 migrations	Plus de 3 migrations	Total
Nombre de familles	3	34	32	8	9	86
Pourcentage de familles	/	41%	39%	10%	11%	100%

Source : Recherche de terrain, 2000 et 2001

On constate que 59 % des familles de cet échantillon¹ ont connu plus d'une migration dans leur vie, et même que 21 % d'entre elles ont connu trois migrations ou plus. Ce tableau ne comptabilisant que les migrations à longue distance à partir du moment où les jeunes se sont mariés, il est fort probable que le nombre de migrations intervenues dans la vie d'une personne est plus élevé². Ce sont donc ces itinéraires migratoires qu'il faudrait comprendre, plutôt que la décision menant à chacune des migrations. Nous avons alors décidé d'interroger un échantillon d'agriculteurs choisis à partir de leurs itinéraires migratoires. On peut voir au travers de l'étude de trois exemples que ces migrations s'inscrivent dans un système de fonctionnement global de l'agriculture familiale.

¹ Nous détaillerons plus loin la composition de l'échantillon. Retenons pour l'instant que les 86 familles rencontrées sont toutes les familles ayant des enfants de trois localités du front pionnier, plus des familles choisies aléatoirement (mais toujours avec des enfants mariés) dans trois autres localités. Toutes ces localités ont été colonisées avant 1985, et sont desservies par une route carrossable au moins une partie de l'année.

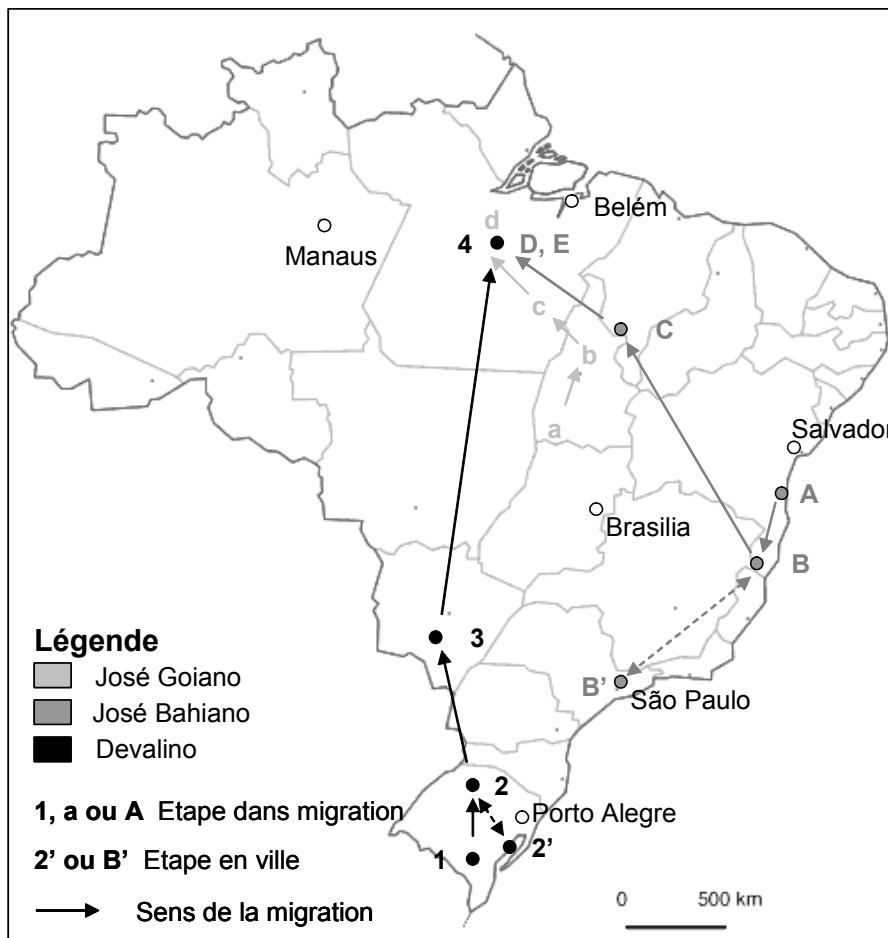
² Ce choix depuis l'arrivée à l'âge adulte, sans prendre en compte les migrations parentales, s'est avéré restrictif : mais il a été effectué au début de notre travail de terrain, alors que nous n'avions pas encore suffisamment conscience de l'intérêt que pouvait prendre une étude des migrations de l'ensemble des familles.

L'imbroglio des raisons menant aux migrations : le cas de Devalino, José Goiano et José Bahiano

Nous avons vu plus haut que la migration des agriculteurs devait être envisagée non pas à l'échelle d'une exploitation, comme une crise résolue par la migration, mais à une échelle beaucoup plus large : celle de la succession des exploitations, des trajectoires migratoires des individus. Nous avons dès lors mené des entretiens avec des agriculteurs familiaux pour qu'ils racontent leurs itinéraires migratoires, en essayant de les faire insister sur les causes de leurs migrations. On peut reprendre à titre d'illustration l'itinéraire migratoire de trois agriculteurs, rencontrés dans des localités du front pionnier autour d'Altamira (municipe de Medicilândia et Uruará).

Ces agriculteurs n'ont pas le même âge : José Bahiano a 40 ans, quand Devalino et José Goiano¹ en ont plus de 60. Pour disposer d'itinéraires ayant la même profondeur historique, nous avons pris en compte les migrations du grand-père de José Bahiano et des père de Devalino et José Goiano ; ce qui fait démarrer ces itinéraires à peu près à la même date (aux alentours de 1940). Par ailleurs, nous avons, pour aider à la visualisation des données, proposé une carte qui retrace ces itinéraires (carte suivante) ; les différentes étapes de leurs migrations sont notées dans le texte soit par un chiffre (Devalino) soit par une lettre minuscule (José Goiano) ou majuscule (José Bahiano) :

Carte 5 : Les itinéraires migratoires de trois agriculteurs



¹ Une photographie de José Goiano (photographie 24) se trouve dans le carnet photographique.

Cette carte représente les itinéraires typiques de trois agriculteurs : un agriculteur issu du Sud du pays, un agriculteur issu du Centre, et un agriculteur issu du Nordeste. Tous sont passés par des fronts pionniers avant d'arriver en Amazonie. On peut essayer de suivre leurs itinéraires et de démêler les raisons de leurs migrations.

Extrait d'entretien 1 : Itinéraire migratoire de Devalino

« Enquêteur : Alors vous êtes né dans le Rio Grande du Sud, c'est cela ?

« Devalino : C'est cela. Je suis né dans une ville appelée Cebili (1), et alors quand j'ai eu 6 ans mon père a migré pour avoir de la terre (2). Alors c'est là que j'ai grandi jusqu'à mon mariage. J'ai été à l'armée, et puis je suis resté là-bas jusqu'à... J'ai travaillé dans une fabrique de sandales (2'), j'ai travaillé dans les champs, j'avais de la terre, après je ne voulais plus travailler dans la fabrique alors j'ai migré pour le Paraná (3). Mon père vivait déjà dans le Paraná à cette époque. Je suis moi aussi allé là où il habitait. Mais il y avait déjà ses fils qui sont nés dans le Rio Grande du Sud, ils étaient déjà nés, ils étaient déjà ensemble. Ensuite j'ai habité au Paraná 5 ans, et c'est alors qu'est apparue cette histoire de la Transamazonienne (4), de la bonne terre et tout cela, beaucoup de choses, il y avait beaucoup de publicité, et alors mon beau-frère m'a invité. Il a dit : « – Moi je vais là voir. Si c'est bon on va aller là. Si la terre est bonne on y va. – Mais je n'ai pas envie d'y aller, parce qu'ici la terre est bonne et tout. Et c'est très loin. – Non moi j'y vais et je t'amène de la terre pour que tu voies. Si elle est bonne, alors on y va parce que j'ai envie d'y aller. » Alors il a ramené deux échantillons de terre pour que je regarde, j'ai regardé et j'ai pensé qu'elle était pareille à celle du Paraná, alors je me suis décidé à y aller avec lui, il voulait vraiment y aller. Alors je suis venu ici. Je suis arrivé ici le 20 Août 1972 »^b.

La première chose qui frappe dans cet itinéraire, c'est le nombre de migrations : Devalino a dans sa vie migré cinq fois, dont une fois en ville. Or, on constate que jamais Devalino ne mentionne comme raison à ses migrations l'épuisement des sols (bien au contraire, il avait dans le Paraná une bonne terre), l'occasion de tirer un bon prix de la terre ou l'expulsion par un *fazendeiro**. Par contre, on constate que deux des migrations interviennent au même moment dans l'âge de la vie d'une famille : quand le père de Devalino est jeune marié (Devalino est le premier de ses huit fils) à la recherche de terre ; quand les sept frères de Devalino se marient et n'ont pas de terre. On pourrait dire que la migration tend à procurer des terres aux enfants arrivés à la tête d'une famille. Or, c'est la raison que Devalino donne à sa dernière migration :

Extrait d'entretien 2 : Migration et proximité familiale : le cas de Devalino

« Enquêteur : Et vous pensez important d'avoir tous les enfants rassemblés dans la même région ?

« Devalino : Oui, c'est ce qu'on voulait. J'ai pensé cela, c'est une des choses que j'ai pensé dans le Sud, c'est que là les terres étaient déjà... On avait deux terres, mais c'était petit. Avec le temps, vous imaginez 4 ou 5 fils hommes pour travailler, il fallait beaucoup de terre. Comme là-bas c'était mécanisé, il fallait beaucoup de terres. Et nos moyens n'ont jamais été très élevés. Alors j'ai pensé : « Tout ce monde là va grandir, et ils vont vouloir de la terre pour travailler. Et ici c'est difficile, déjà qu'on est à l'étroit et là-bas ils disent qu'un seul lot fait 100 hectares... Avec deux ou trois lots on a une bonne surface pour travailler et ça permet à ce que tout le monde reste près de nous. C'est travailler suffisamment sans avoir à louer la terre ». Parce là dans le Sud la majorité des gens ne sont pas propriétaires de la terre, il loue la terre pour cultiver. Ce grand morceau de terre, c'est tout loué. Et moi je ne voulais pas de cela. Alors on est arrivé ici, il y avait vraiment de la bonne terre, mais ça semble moins que ce que... je ne sais pas pourquoi, si on était quatre ou cinq à vouloir, on en aurait déjà fini avec le lot, avec la forêt du lot, il faudrait d'autres lots »^c.

La raison que Devalino donne à sa migration pourrait s'apparenter à une spéculation foncière dans la mesure où il agrandit la superficie de terres dont il dispose ; mais en même temps, on constate que Devalino n'augmente pas tant ses propres terres que celles de sa famille : la spéculation foncière est alors principalement un moyen non de s'enrichir, mais de permettre à ses enfants d'avoir une terre. Or c'est bien ce qui pourrait expliquer *a posteriori* les deux migrations intervenues lorsque le

père de Devalino était jeune marié et lorsque Devalino lui-même venait de se marier. Il semble alors que la migration interviendrait pour des raisons avant tout sociales : qu'un père assure à ses enfants la possibilité d'avoir de la terre.

Le cas d'un autre agriculteur, José Bahiano, permet de voir que ces migrations pour raisons familiales se retrouvent dans d'autres cas, mais que d'autres facteurs interviennent :

Extrait d'entretien 3 : Itinéraire migratoire de José Bahiano

« Enquêteur : Vous habitez bien à l'intérieur de la Bahia (B)? »

« José Bahiano : Oui, bien à l'intérieur, dans une zone très isolée, près de mines (...). C'était presque à la frontière entre le Minas Gerais et l'Espirito Santo.

« Enquêteur : Votre père est né là ? »

« José Bahiano : Non, mon père est né ailleurs, mais dans la Bahia. A Porto Seguro (A), là où a été découvert le Brésil (...). Mon père a acheté une terre à l'intérieur, il y a travaillé, il était encore célibataire. Puis il s'est marié, il a continué à travailler. Et alors il a pris son père avec toute sa famille pour aller là-bas, ils ont tout vendu et ils sont venus. (...). Après la mort de ma grand-mère, il n'avait plus de parents, alors il a décidé de vendre tout ce qu'il avait là bas, et il est parti pour le Maranhão (C). En 1983 on est tous allé dans le Maranhão.

« Enquêteur : Alors vous êtes restés 23 ans dans la Bahia ? »

« José Bahiano : Oui, à 18 ans, après avoir vécu dans cet endroit, dans cet intérieur très difficile, je me sentais très angoissé parce qu'on ne pouvait pas faire d'études pour avoir de la culture, n'est-ce pas, et j'étais très jaloux de voir mes amis qui savaient lire et écrire, alors mon rêve c'était d'étudier. (...) Et là dans ma région il y avait beaucoup de gens qui voyageaient à São Paulo, qui travaillaient et quand il arrivaient ils disaient que c'était très bien São Paulo. (...) Alors j'y suis allé (B'), et je suis revenu quand on est parti dans le Maranhão.

« Enquêteur : Et ces 12 ans dans le Maranhão, vous les avez passés avec votre père ? »

« José Bahiano : Oui. C'était une terre très bonne, très productive, elle donnait tout ce qu'on plantait sauf le cacao. On y a vécu un bon moment, et puis il y a eu une tragédie qui m'est arrivée avec une personne, une tragédie très dangereuse. (...) Il y avait un homme très dangereux, un criminel, qui a tenté d'envahir la terre d'un ami à moi. Alors il s'est passé qu'on s'est battu, mais vraiment battu, on a échangé des tirs, et je ne pouvais pas rester : je l'ai laissé pour mort. C'est ça qui m'a fait venir ici (D). Je suis parti, et j'ai dit à ma famille que soit ils venaient ici, soit je rentrais là-bas. Alors ils sont venus, toute la famille, il n'y en a qu'un qui est resté là-bas.

« Enquêteur : Quand vous êtes arrivé ici après le problème, vous êtes arrivé à Uruará ? (...) »

« José Bahiano : Oui, j'ai un oncle qui vit ici, enfin il vivait ici, et quand je suis parti j'ai pris un bus et je suis descendu à l'arrêt, au 200 Nord, et je suis entré et j'ai marché 12 kilomètres et j'ai vu un autre oncle qui est marié avec une sœur de ma mère. (...) J'ai passé une semaine chez lui, et puis je suis allé chez l'autre oncle, qui est marié avec une sœur de ma mère, en fait ce sont deux frères mariés avec deux sœurs. Alors je suis resté avec lui, pour travailler.

« Enquêteur : Vous aviez une terre ? »

« José Bahiano : D'abord dans son lot, et puis j'ai acheté un lot, voisin du sien et ensuite j'ai arrangé une autre terre (E), celle où j'habite à Santa Fé, alors j'ai pris la terre que j'avais, je l'ai donnée à un de mes frères et à une sœur. Je leur ai donné les terres, et je suis allé habiter dans les lots où j'habite aujourd'hui encore »^d.

On voit que les migrations qui mènent du point A au point B, et dans une moindre mesure celle du point B au point C, peuvent s'expliquer de la même manière que les migrations de Devalino : pour permettre à toute la famille d'avoir ses terres. Mais la migration du point B au point C peut aussi se comprendre comme une migration due à la mauvaise qualité des sols. Mais surtout, la migration du point C au D, qui fait suite à un conflit de terre, s'explique par la théorie de lutte des classes : en effet, la personne avec qui s'est battue José était vraisemblablement l'homme de main d'un *fazendeiro** qui essayait de s'approprier le plus de terres possibles, ce qui explique que José a dû migrer (par crainte de représailles du *fazendeiro**). De même, la dernière migration est assez difficile à expliquer : si José

Bahiano arrive ainsi à augmenter sa surface en terres, il ne vend pas la terre initiale mais la donne à ses frères et sœurs.

Le cas du troisième agriculteur reprend lui aussi des migrations au moment de la reproduction intergénérationnelle, mais fait intervenir aussi des raisons tenant à la qualité des sols, la spéculation foncière et la lutte des classes :

Extrait d'entretien 4 : Itinéraire migratoire de José Goiano

« Enquêteur : Alors, où êtes-vous né ?

« José Goiano : Je suis de Pedro Alphonse (a). Mais c'est là-bas, dans le Nord du Goiás, mais aujourd'hui ça fait partie de l'Etat du Tocantins. Mais que je suis né, là-bas c'était Goiás. Je suis né en 1943, le 11 Juillet 1943. De là nous sommes allés dans le Sud de l'Etat, à Paraiso do Norte (b). Quand on est arrivés là-bas, il n'y avait encore rien, juste autour de l'ouverture de la route. Ce n'est qu'après qu'est apparue la ville. Mais bon nous on était là, en Paraiso do Norte. On y est resté un certain nombre d'années, et après on a migré pour Paraguaina (c), dans le Nord de l'Etat du Pará. Et c'est là que je me suis marié. Je me suis marié loin de mes parents, il n'y avait pas de parents à moi là-bas, juste une tante, et je suis resté là plusieurs années, j'avais quelques terres, mais elles ont été prises par la fazenda. Ça veut dire qu'un fazendeiro m'a pris les terres, n'est-ce pas ? Tout perdu. Mais j'avais fait reconnaître mes terres par l'INCRA. Alors ce que j'ai fait c'est de me faire indemniser avec quelque chose, qui m'a permis de migrer jusqu'ici. Alors en 1975 je suis venu ici (d). Je suis arrivé ici en 1975, et j'ai acheté ce lot. Je l'ai acheté et je suis resté ici jusqu'à aujourd'hui. Je suis arrivé ici avec ma femme et deux fillettes, et aujourd'hui j'en ai beaucoup. Ma famille est grande, n'est-ce pas : j'ai des fils, des filles, des petits enfants... C'est pas mal n'est-ce pas ? Ils vivent de l'agriculture, tous de l'agriculture, avec un peu d'élevage. Voilà, ma vie c'est cela, toute ma vie »^e.

Puis, nous avons demandé à José Goiano de préciser les circonstances de sa dernière migration :

Extrait d'entretien 5 : Les problèmes de José Goiano avec un fazendeiro*

« José Goiano : Alors il y a eu un problème là bas avec un fazendeiro, et quand l'histoire a été finie ma terre était à l'intérieur de celle du fazendeiro*. Alors il m'a payé ce que j'avais là-bas. Mais il n'y avait plus d'espace pour avoir une terre là-bas. Alors j'ai dû venir ici.*

« Enquêteur : Quand vous avez eu cette terre, là-bas à Paraguaina, vous l'avez achetée n'est-ce pas ?

« José Goiano : Non, c'était une terre libre à l'époque là-bas. Je suis entré, j'ai pris une terre, un autre est entré et nous avons fait les papiers à l'INCRA. La terre était toute enregistrée, comme celle-ci. Enregistrée par l'INCRA. Normalement, cette terre ne devait pas finir avec le fazendeiro. On avait notre terre là-bas, il devait nous indemniser. Alors plutôt que de donner cette indemnisation à un autre, j'ai décidé de venir ici. Avec 1 500 (?), c'était moins cher par ici. Tu comprends. Parce que si j'avais dû acheter la terre d'un autre, j'aurais eu une terre plus petite, et plus mauvaise, et alors il n'y avait plus moyen pour moi d'y vivre, il n'avait pas de bois à tirer. Alors j'ai pris l'argent et je suis venu pour cette terre de forêt vierge »^f.*

On voit là-encore un itinéraire avec de multiples migrations : on s'aperçoit que la première est faite avec le père de José Goiano, qui part dans une zone encore en forêt pour y rechercher de la terre. L'âge auquel le père de José Goiano a fait cette migration est le même que celui du père de Devalino ou de José Bahiano ; dans la mesure où elle se fait dans un front pionnier, elle peut fort bien avoir été faite pour trouver de la terre libre. De même, José, arrivé à l'âge d'homme, migre vers un nouveau front pionnier, où il se marie et prend une terre. C'est un conflit pour la terre qui l'amène à migrer pour la zone où il se trouve actuellement, où il acquiert une terre en forêt, donc fertile. Aujourd'hui, seul un fils de José peut vivre sur la terre de son père ; les autres partent donc vers l'intérieur, vers de nouvelles terres.

Cet itinéraire renforce l'idée de migrations intervenant à des moments clefs de la vie des familles. Il apparaît que les raisons proposées plus haut fonctionnent bien, mais plutôt comme des éléments de contexte influençant les choix des agriculteurs. Mais d'une manière générale, la migration semble bien faire partie du fonctionnement même des familles. Si l'épuisement de la qualité des sols, la spéculation foncière ou la lutte des classes peuvent intervenir comme expliquant certaines migrations, il semble qu'il y ait un mécanisme plus général pouvant les expliquer et renvoyant au fonctionnement même de l'agriculture familiale. C'est ce que nous pouvons montrer à présent en généralisant les exemples à l'ensemble de notre échantillon.

Paradigme de la mobilité et trajectoires de familles : le moment de la transmission de la terre comme moment privilégié de l'étude de la reproduction de l'agriculture familiale

Les migrations interviennent toutes à un moment clef de la vie des familles, celui où les enfants arrivent à l'âge adulte : Roberto Araújo (1993) et Anne Le Borgne - David (1998) avaient déjà identifié le phénomène. On peut faire l'hypothèse qu'il fait partie du fonctionnement même d'une partie de l'agriculture familiale. C'est ce qu'avait déjà montré Nicole Woortmann dans le cas des agriculteurs du Sud du Brésil. Selon elle, « la migration n'apparaît donc pas comme un mouvement isolé ; elle est, généralement, expliquée par la parenté, et reliée aux systèmes d'héritage » (Woortmann, 1995, p. 113). « Dans cette perspective, la migration interne des colons, de la même manière que l'émigration des ancêtres allemands, obéit à une même logique, qui est la conséquence de la condition paysanne et d'une idéologie qui privilégie la terre comme condition de la reproduction sociale, c'est-à-dire d'une reproduction paysanne. Cette condition amène à des impasses, et les mouvements migratoires sont des réponses à ces impasses, associés à la pression démographique, mais aussi aux modèles d'organisation familiale (...). La migration est la solution la plus cohérente avec ce que nous pourrions appeler l'identité paysanne : elle permet la reproduction, en tant que paysans, pas seulement de ceux qui restent ; elle signifie la recherche de nouvelles terres en d'autres lieux, et la préservation de la terre dans le lieu d'origine. L'émigration, donc, ne s'explique pas seulement par des facteurs extérieurs au paysannat, mais aussi à partir du propre système paysan » (Woortmann, 1995, p. 116).

Maria Wanderley élargit ce constat à l'ensemble de l'agriculture familiale : « Une des dimensions les plus importantes de la lutte des paysans brésiliens est centrée sur l'effort pour constituer un patrimoine familial, un lieu de vie et de travail, capable de garder la mémoire de la famille et de la reproduire pour les générations postérieures. Paradoxalement, la poursuite de cet objectif suppose, très fréquemment, l'extrême mobilité de l'agriculture qui se soumet à de longs, constants et successifs déplacements » (Wanderley, 1998, p. 43). La mobilité est le moyen par excellence de reproduction du groupe social. Dès lors, c'est par rapport à cet impératif que les familles vont composer avec les contraintes qui s'exercent sur elles : ainsi, réaliser une spéculation foncière peut être le moyen surtout d'installer de nombreux enfants.

Cela heurte nos conceptions de la reproduction d'un groupe paysan, qui est censée se faire sur un même espace (où la famille serait enracinée). Pourtant, dans une perspective d'histoire des civilisations, Simmel montre que l'immobilité n'est en fait que la caractéristique d'une forme sociale

particulière, l'Etat, mais que les groupes sociaux peuvent fonctionner de manière différente : « Le passage d'une organisation originelle du groupe, reposant sur des liens de sang et de clan, à une organisation plus mécanique, rationnelle, plus politique, se caractérise souvent par une division du groupe selon des critères géographiques. C'est surtout l'unité étatique qui se dégage ainsi. Le danger de l'organisation clanique pour l'Etat tient précisément à l'indifférence de son principe envers les rapports dans l'espace. La relation de parenté est par nature entièrement indépendante de l'espace, et a donc quelque chose d'insaisissable pour l'unité étatique dont la base est territoriale » (Simmel, 1908, p. 669). Or cette conception étatique aurait selon Simmel profondément marqué nos manières de percevoir les phénomènes : « La nécessité des fonctions spécifiquement psychiques des configurations spatiales particulières de l'histoire reflète le fait que l'espace n'est jamais qu'une activité de l'esprit, que la manière humaine de réunir en visions cohérentes des sensations en soi sans lien. Malgré ces faits, il n'est pas injustifié de souligner l'aspect spatial des choses et des événements. Car ceux-ci se déroulent de fait souvent de telle façon que la condition formelle, positive ou négative, que représente la spatialité prend un relief particulier pour l'observateur, et qu'elle nous fournit des données les plus claires sur les forces réelles. » (Simmel, 1999, p. 600).

Ce que propose Simmel ici, ce n'est rien de moins que l'étude du mouvement en tant que révélateur essentiel du fonctionnement des groupes sociaux, pour en comprendre les « forces réelles ». « Toutes les formations sociologiques examinées jusqu'à présent reproduisaient dans une certaine mesure la juxtaposition statique de l'espace : la délimitation et la distance, la fixité et le voisinage sont comme des transpositions de la configuration spatiale dans la structure de l'humanité qui se répartit dans l'espace. Ce dernier fait ajoute des conséquences toujours nouvelles à la possibilité que les hommes se déplacent d'un lieu à un autre. Les conditions géographiques de leur existence entrent ainsi dans une fluidité, et comme l'humanité ne peut acquérir l'existence que nous lui connaissons que par sa mobilité, les changements de lieu au sens strict, la migration, produisent pour ces interactions une foule de conséquences dont seul un petit nombre pourrait être énuméré ici. Du point de vue sociologique, le critère fondamental de classification de ces phénomènes est : quelles formes de socialisation s'établissent dans un groupe migrant par contraste avec un groupe fixé dans l'espace ? Quand un groupe non pas en entier, mais certains de ses éléments migrent, quelles formes en résultent pour le groupe lui-même et pour les personnes migrantes ? » (Simmel, 1999, p. 649).

Les questions que pose ici Simmel sont essentielles : si une partie des agriculteurs familiaux peuvent être considérés comme des migrants, qu'est-ce que le mouvement nous apprend sur le fonctionnement de ce groupe ? Qu'est-ce que l'immobilité de certains membres enseigne ? Le tableau examiné plus haut (Tableau 2 : Nombre de migrations par famille) montre que si une partie importante des agriculteurs a connu plus d'une migration, tous ne sont pas dans ce cas. Mais c'est par rapport aux migrants que nous étudierons les sédentaires, pour voir ce que la migration peut apprendre de ces groupes. Dès lors, c'est une approche de la diversité de l'agriculture familiale par la migration que l'étude de quelques migrations nous conduit ici à mener.

Ainsi, les migrations de l'agriculture familiale semblent-elles surtout dues aux logiques de reproduction d'un groupe social particulier, que certains auteurs appellent « paysan ». Dès lors, la migration apparaît comme un élément essentiel de compréhension de ce groupe social particulier,

puisque c'est par elle que passe souvent sa reproduction sociale : étudier pourquoi une famille migre, ou pourquoi elle ne migre pas, renseigne souvent sur les logiques du groupe. Les migrations sont donc intéressantes non seulement pour la mise en place d'une stabilisation durable des fronts pionniers, mais aussi pour la reproduction de l'agriculture familiale. Dans la mesure où la stabilisation durable tend aussi à faire de l'agriculture familiale le principal bénéficiaire de cette stabilisation, les deux objectifs paraissent se relier. Cela permet de voir se dessiner un objet d'étude très intéressant : celui justement de la jeune génération. En effet, c'est au moment où elle arrive à la tête des exploitations qu'elle se décide de migrer : étudier spécifiquement cette arrivée de la nouvelle génération peut dès lors apparaître comme un élément essentiel de compréhension non seulement de la stabilisation durable du front pionnier, mais aussi de la reproduction de l'agriculture familiale ; au travers, ou non, de la migration.

III. 3. Une approche par les logiques de reproduction des agricultures familiales

Agriculture familiale ; paysannat... ces mots ont été évoqués jusqu'ici pour qualifier un groupe social qui aurait des caractéristiques propres, en termes de pratiques de reproduction sociale impliquant des migrations par exemple. Il semble nécessaire, avant d'aller plus loin dans l'exposé de notre travail, d'étudier ce que l'on entend par agriculture familiale.

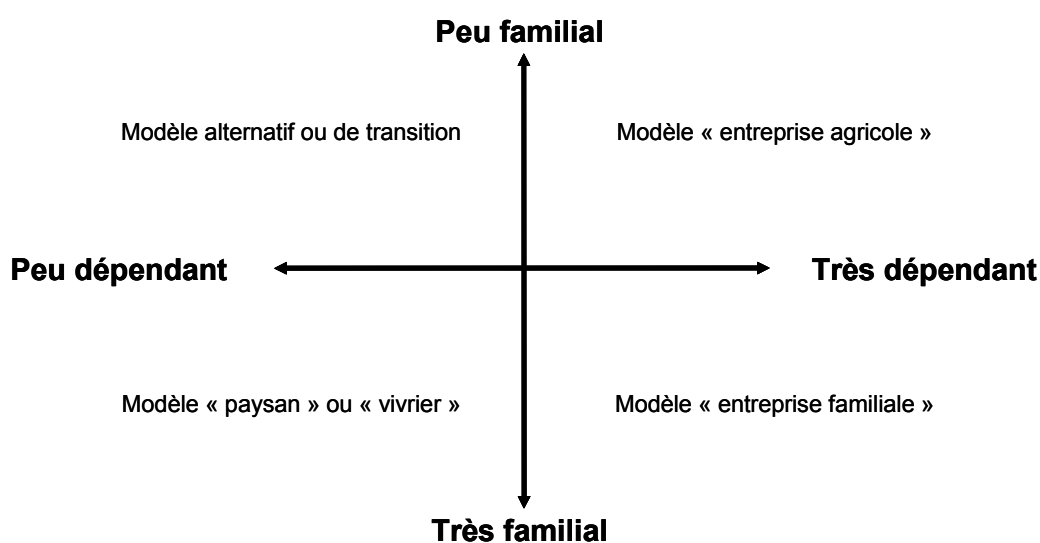
Hugues Lamarche fournit des clefs pour étudier le modèle familial dans le monde entier : « *L'exploitation familiale correspond à une unité de production agricole où propriété et travail sont intimement liés à la famille*. L'interdépendance de ces trois facteurs dans le fonctionnement de l'exploitation engendre des notions plus abstraites et complexes, telles que transmission du patrimoine et reproduction de l'exploitation » (Lamarche, 1991, p. 10-11). Cette définition met l'accent sur la famille, considérée comme indissociable de l'exploitation agricole. Cela explique, et la définition le montre très bien, que la « reproduction de l'exploitation » et la transmission du patrimoine soient deux enjeux essentiels et interliés.

Toujours selon Hugues Lamarche, l'exploitation familiale se retrouve dans le monde entier, et sous des régimes très différents ; cela cache cependant une réalité très diverse. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une sorte de catégorie paradigmatique ; catégorie qu'il faut décliner en fonction des différentes situations observées, au besoin au travers d'une typologie. Hugues Lamarche propose de distinguer les exploitations familiales selon deux axes : les logiques familiales¹ et les « degrés d'intégration à l'économie de marché »². Le schéma suivant reprend la formalisation qu'il en donne (Lamarche, 1998), et les modèles théoriques qu'il distingue :

¹ *Peu familiale*, donc employant beaucoup de salariés et peu de membres de la famille ; *très familiale*, avec un travail agricole familial, mais aussi une définition des objectifs selon les besoins stricts de la famille, en termes de reproduction sociale en particulier

² Celle-ci « étant conçue en son sens le plus absolu, c'est-à-dire à la fois sur les plans technico-économiques et socioculturel. Il va de soi, en effet, qu'à un certain degré d'intégration au marché correspond un certain rapport à la société de consommation, un certain mode de vie et de représentation » (Lamarche, 1991, p. 14) ; la classification s'opère entre peu dépendant et très dépendant

Schéma 5 : Modèles-types d'exploitations familiales (Lamarche, 1998)



Selon cette classification, l'exploitation paysanne est une des catégories d'exploitation familiale. Hugues Lamarche utilise pour la caractériser les travaux de Alexander Chayanov (1966) : « Selon Chayanov, le modèle paysan se définit à partir des principes suivants : il y a interrelation entre l'organisation de la production et les besoins de consommation ; le travail est familial et ne peut s'évaluer en termes de profit, car le coût objectif du travail familial n'est pas quantifiable ; les objectifs de la production sont de produire des valeurs d'usage et non des valeurs d'échange » (Lamarche, 1991, p. 13). On voit dans cette définition à quel point ce type d'exploitation vit dans un modèle économique différent de celui du capitalisme : ce sont les nécessités domestiques ou familiales qui décident de l'ensemble des stratégies productives de la famille, qui servent de référence pour évaluer la valeur des produits ou du travail fourni. Les paysans parviennent à former de véritables sociétés aux traits caractéristiques (Mendras, 1976), sur lesquels nous reviendrons.

Mais ce modèle paysan n'est pas le seul existant : trois autres « modèles théoriques » existent. Une exploitation fonctionnant avec une main d'œuvre essentiellement familiale mais très intégrée au marché et à ses logiques de fonctionnement serait dans la catégorie « entreprise familiale », alors qu'une exploitation avec un même degré d'intégration au marché employant principalement de la main d'œuvre salariée dans le but de produire des bénéfices serait dans le modèle entreprise agricole.

Ce modèle a été conçu pour être appliqué dans divers pays du monde, et en particulier au Brésil (dans le cadre de la recherche coordonnée par Hugues Lamarche, l'étude au Brésil a été réalisée par Brumer et *al.*, 1991 ; Wanderley, 1998, utilise aussi le même cadre théorique pour étudier le « paysannat » brésilien). Hugues Lamarche considère que les exploitations du sud du Brésil ont en grande partie fonctionné selon des logiques familiales : « Dans le sud du Brésil (...), par suite de [la colonisation occidentale], le modèle paysan apparaît comme le fondement de la société agraire actuelle » (Lamarche, 1991, p. 12-13). Le type paysan se distingue donc d'autres modèles, tels que le type entrepreneurial.

Si ce modèle est utile pour avoir un panorama des situations possibles, Hugues Lamarche invite à l'assouplir en le considérant à « différents niveaux de réalité : *l'exploitation familiale est à la fois une mémoire, une situation, une ambition et un enjeu* » (Lamarche, 1991, p. 17). La situation d'une exploitation est celle que l'on rencontre à un moment donné ; mais cette situation a une histoire, que Hugues Lamarche appelle mémoire et qui influe sur la situation actuelle ; par ambition, Hugues Lamarche parle de la projection qu'un chef d'exploitation réalise pour le futur ; par enjeu, il entend les projections que d'autres acteurs (agents de développement, Etat) font pour une exploitation donnée. Ainsi, le schéma 1 peut être utilisé pour rendre compte de chacun de ces niveaux de réalité.

Cela a une importance particulière au moment du changement de générations : en effet, c'est à ce moment-là que la mémoire va ou non se perpétuer dans une ambition ; et c'est sans doute ce qui fait de ce moment précis un enjeu. Mais il peut y avoir des ambitions et des enjeux différents : ainsi les agriculteurs peuvent-ils être amenés à souhaiter pour leurs enfants des choses différentes. Cela est essentiel : Hugues Lamarche lie à sa définition de l'agriculture familiale la reproduction du groupe social, au moment du changement de générations. Cela se comprend : pour un groupe social fondé sur le lien exploitation – famille, le futur de l'exploitation agricole est aussi le futur des enfants. Cela a été théorisé avec le concept de patrimoine, liant tout à la fois un bien économique (il s'agit souvent de la terre et des biens pour l'exploiter) à des valeurs sociales (en l'occurrence ici, la famille) : à une terre est attachée une famille, et reprendre une terre c'est reprendre une mémoire et des valeurs familiales.

La reproduction de l'agriculture familiale est un enjeu essentiel pour les familles d'agriculteurs. Mais cet enjeu dépasse le strict cadre des familles ; c'est dans ce cadre que nous allons bâtir notre problématique de thèse. En effet, nous avons vu que l'agriculture familiale était un acteur essentiel de la stabilisation du front pionnier. La manière dont celle-ci va assurer sa reproduction intéresse dès lors directement la question des fronts pionniers.

Conclusion : Processus d'écogenèse territoriale et logiques de reproduction de l'agriculture familiale

Le débat sur le développement durable dans les fronts pionniers au Brésil peut être compris comme un débat portant sur le résultat du processus d'écogenèse territoriale en cours : les migrations sont un élément essentiel de ce processus en ceci qu'elles déterminent le type de stabilisation du front pionnier que l'on peut observer. Deux types de « stabilisation » sont possibles : une stabilisation creuse, faisant suite aux migrations des agriculteurs (qui voient leurs terres rachetées par des grands propriétaires) ; l'espace est exploité de manière extensive, et les densités sont très faibles ; l'Amazonie des fleuves est alors progressivement envahie par l'extension des fronts pionniers, alors que l'Amazonie des villes regroupe les agriculteurs qui n'ont pas pu continuer à migrer.

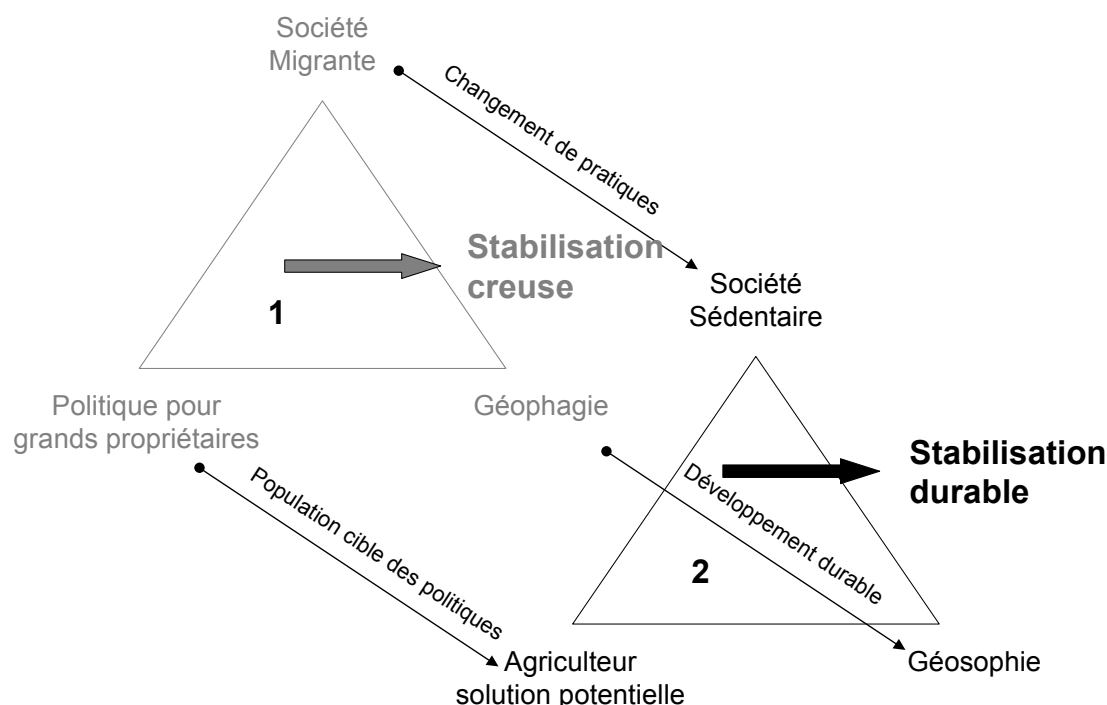
L'autre possibilité, celle de la stabilisation durable, est celle d'une agriculture familiale qui produit de manière durable sur des territoires encore très largement en forêt ; ayant une terre pour se développer, cette agriculture n'a pas besoin d'avancer vers d'autres fronts pionniers, et l'Amazonie des fleuves peut continuer à travailler dans ses réserves extractivistes. Tout cela est favorisé par des

politiques publiques et l'action d'associations et d'ONG qui pratiquent un développement rural tourné vers les populations locales envisagées comme une solution potentielle. Cette forme de rapport à l'espace constitue ce que l'on peut appeler un territoire (Chivallon, 2000), à l'opposé de la première forme (qui serait alors une forme d'occupation extensive d'un espace organisé autour de la ville).

Ces deux formes de stabilisation possible doivent être comprises comme étant les deux extrêmes d'un éventail de solutions possibles, deux directions opposées qui ne seront jamais atteintes mais qui permettent de penser les phénomènes ; deux idéal-types pourrait-on dire. Si le premier de ces idéal-types apparaît comme s'inscrivant en continuité des dynamiques à l'œuvre, le second demande des changements très profonds, à trois niveaux différents : au niveau des modes d'occupation de l'espace et de conception de la frontière ; au niveau enfin des politiques publiques de développement rural et du poids des ONG ; au niveau des pratiques des agriculteurs familiaux eux-mêmes. Ces changements pourraient, selon certains auteurs (Hall, 2000 ; Droulers, 2001 ; et, dans une moindre mesure, Léna, 1999) être à l'œuvre ; les penser possibles constitue en tout cas une « utopie nécessaire » (Albaladejo, 2000 b).

La construction du territoire dans les fronts pionniers amazoniens serait ainsi la conséquence d'un changement à ces trois niveaux. Nous avons représenté ces changements de manière théorique sous la forme d'un triangle ; on peut à présent informer chacun de ces triangles, comme dans le schéma ci-dessous.

Schéma 6 : Représentation schématique des conditions d'une stabilisation durable des fronts pionniers



Les différentes formes de territoires construits peuvent se comprendre autour du type de stabilisation qui se met en place ; chaque type de stabilisation est le résultat de l'action conjuguée des politiques publiques, des pratiques des acteurs et des formes d'organisation de l'espace. Nous avons

cependant vu tout au long de ce chapitre que ces différents niveaux sont, dans l'approche du développement durable, hiérarchisés entre eux, ce que la représentation sous la forme d'un triangle rend assez mal : ce sont les pratiques d'acteurs qui construisent le territoire (ou créent de l'espace) au travers des spatialités (ou, dans des cas bien précis, de territorialités) lesquelles spatialités peuvent être influencées par les politiques mises en œuvre. Cela, il apparaît particulièrement pertinent de le faire à un moment particulier : celui de la transmission des exploitations agricoles. En effet, l'enjeu du changement que met en place une nouvelle génération est essentiel pour comprendre les évolutions en cours dans le front pionnier.

Tout l'enjeu de notre travail va donc être d'étudier le rapport entre les politiques menées pour les agriculteurs familiaux dans un front pionnier (celui de la Transamazonienne) et les pratiques de ces agriculteurs : quels ajustements, quels décalages ? Qu'est-ce que cela nous permet de comprendre des changements en cours ? Si nous avons pu préciser, dans ce chapitre, le rapport que les problématiques du développement durable nous amène à faire entre d'un côté les dynamiques de construction de l'espace et de l'autre le couple politiques – populations locales, il apparaît à présent qu'il faut préciser le rapport entre les deux éléments de ce couple : comment les acteurs du développement durable entendent-ils influencer sur les pratiques des acteurs. Cela va être tout l'objet du chapitre 2.

^a “Por isso que a gente diz para eles por exemplo que eles têm que entrar num partido porque é na política que as coisas se definem, que não tenta se esconder, se esquivar, tentar fazer vista grossa”.

^b Pesquisador : Então você nasceu no Rio Grande do Sul, não é ?

Devalino : É. Nasci numa cidade, chamada Ceberi e aí quando tinha uns 6 anos o meu pai mudou-se pretendendo terra. Dai lá me criei até casar. Fui servir, pois fiquei por lá até... trabalhei numa fabrica de esquadrilhas, trabalhei na roça, tinha terra, depois não quis mais o serviço aí mudei pro Paraná. Aí meu pai já morava no Paraná nessa época. Fui lá aonde ele morava também. Mas aí já tinha seis dos filhos que nasceram no Rio Grande do Sul já estavam, já estavam nascidos, já estavam junto. E depois morei no Paraná 5 anos, e aí apareceu esse negócio da Transamazônica, terra boa e tal, muita coisa, muita propaganda, aí meu cunhado me convidou. Disse : “Eu vou lá olhar. Se esta bom vamos mudar para lá. Se a terra é boa vamos mudar para lá. - Mas eu não esto querendo mudar não, porque aqui a terra é boa também e tudo. É muito longe. - Não eu vou lá e trago a terra para você ver. Se é boa, aí nós mudamos porque estou querendo ir”. Aí veio, levou duas amostras de terra para mim olhar, aí olhei, achei que era igualzinha do Paraná, aí resolvi vir com ele, queria muito vir. Aí vim embora para cá. Cheguei aqui dia 20 de Agosto de 72. Aí não tinha mais lote aqui. O INCRA dava lote, mas aqui não tinha mais. Tudo tinha dono. Aí eu ajeitei e comprei de um. Esse lote que tenho aí é comprado. Aí dia 30 de Agosto eu já peguei a carterinha de colono como o INCRA tratava nessa época a gente. Quem tinha lote era colono (*rire*). Aí de lá para cá nunca saí do lote, vivo até hoje.”

^c “Pesquisador : E você acha importante ter todos os filhos pertinho, na mesma região ?

“Devalino : É, é o que a gente queria. Eu pensei isso, uma das coisas que pensei lá no Sul, é que lá as terras já... a nossa terra era duas, mas era pequena. Com o tempo, se já penso 4 ou 5 homens para trabalhar, precisa muita terra. Como lá é mecanizado, tinha que ter muita terra. Os recursos nossos nunca foram grande. Aí eu pensei : “Não, esse pessoal daí vão crescer, vão querer terra para trabalhar. E aqui esta difícil, já esta tudo meio apertado e lá diz que um lote só é 100 hectares. Com 2 ou 3 lotes nós temos uma boa área de terra que dá para tudo mundo ficar perto da gente. E trabalhar suficiente sem ter que estar arrendando terra.” Como que é ? Lá no Sul a maioria não é dele a terra, ele aluga para fazer a roça. Aquele pedaço grande, apenas arrendatário. E eu não queria isso. Aí chegemos aqui, tem muita terra mesmo, mas parece menos do que, não sei porque, se nós quissemos 4 ou 5, nós tinha acabado com lote, com mata do lote e precisava mais lote.”

^d Nous reproduisons ici la version intégrale de l’entretien dont est tiré le passage ci-dessus. On voit les nombreux résumés que nous avons fait.

“Pesquisador : E... ficava aonde na Bahia, bem no interior ?

“José : E, bem no interior, uma área que muito isolada, uma área de garimpo que produzia mineiros, pedra azul, tormalina, tipos de mineiro precioso. Ficava no município de Itabarua Bahia. Fica perto de Minas Gerais, quase na fronteira com MG e ES, assim de mato.

“Pesquisador : E o seu pai nasceu lá nesse lugar ?

“José : O meu pai ele é de outro lugar, mas na Bahia mesmo. Porto Seguro, fica perto do lugar que foi descoberto o Brasil.

“Pesquisador : Então o seu avo tinha uma área lá, e ele se deslocou para aquela área que você nasceu ?

“José : Não, o meu pai comprou uma área lá, e depois que ele estava trabalhando, ele estava solteiro na época, ai ele foi, casou, e continuou trabalhando. De lá ele levou o pai dele com toda a família, para essa área, a qual ele vendeu e veio para cá.”

Depois que minha avo morreu, ele perdeu os dois pais dele, e ai ele resolveu vender toda área que tinha para lá, no terreno, e ele foi embora pró Maranhão, foi na época que a gente se deslocou de lá, em 1983 que vimos pró Maranhão.

“Pesquisador : Então vamos ver quando você morava na Bahia. Você morou 23 anos na Bahia ?

“José : Sim, com a idade de 18 anos, depois de morar naquele lugar, naquele interior muito difícil, eu me sentia muito engostiado porque a gente não podia ter um estudo para a gente poder ter uma cultura, né, e tinha muito inveja de ver os meus colegas que sabiam ler e escrever, então o meu maior sonho era estudar para mi também ter aquela facilidade, aquela gara, aquele estilo de escrever, via os outros ler e escrever, quando eles queriam mandavam umas cartas, e lá na minha região tinha muitas pessoas que viajavam para São Paulo, que trabalhavam lá, aí quando eles vinham chegavam e diziam que lá em São Paulo era todo bom, chegavam todo bacana, e que lá eles viam que a nossa região era muito pobre, não tinha trabalho, assim serviço para a gente poder ganhar dinheiro, as condições financeiras da gente eram péssimas, aí eu tinha muita vontade de me deslocar da Bahia para fazer um passeio na capital Paulista, e trabalhar por lá, sentir um pouco do clima de São Paulo, para saber se realmente era o que os colegas falavam, e aí eu desloquei de lá, eu fui para São Paulo, fui ficar dois anos por lá, trabalhei, e quando eu voltei, meu pai escreveu uma carta para dizer que se eu quisesse acompanhar ele pró Maranhão eu viesse logo porque ele estava viajando. Aí eu desloquei de São Paulo e vim para Bahia, no mês de Setembro de 83, aí passei 25 dias na Bahia e já nos fizemos as malas e saímos pró Maranhão, aonde eu passei doze anos lá.”

“Pesquisador : Esses doze anos no Maranhão, você ficou morando com seu pai ?

“José : Sim.

“Pesquisador : Como que era lá ?

“José : Uma terra muito boa, muito fartuosa, levava todo que a gente plantava, quase todas as coisas menos o cacau, que tem que ser bem de raiz. Mas a pimenta do reino, o feijão do Sul, que a gente Baiano chama feijão de arranca, porque quando é maduro arranca ele, o feijão do Sul, que é esse feijão que é mais usado nos mercados, e todo que a gente plantava dava com fartura. A gente morou lá um bom tempo, mas teve uma tragédia que aconteceu com migo com uma pessoa, uma tragédia muito perigosa porque... apareceu um vizinho muito atentado e começou a me perseguir ? Nessa época eu tinha arranjado uma nené, já tinha família. Só que não era asado, arranjei uma mulher, começou a namorar e aí passou a morar junto. Certo ? E lá, morei com essa mulher 3 anos, e aí no período de 3 anos apareceu uma garotinha que ainda não conheço, que eu deixei ela na idade de 3 anos, ele estava bem pequenina, e hoje ela é de 84, já esta moça, e não conheço ela. Aí eu sai de lá por causa desse atentado que começou a me perturbar. Eu sai, deixei todo o que construí com 1000 sacrifícios, 1000 trabalho, muita dificuldade, deixei todo e fui embora para cá. Foi isso que fez eu me deslocar do Maranhão para cá.

“Pesquisador : Porquê você brigou, houve uma briga ?

“José : É, com certeza, muitas vezes a gente... aquela coisa, que você esta em cima de seu direito, eu sou um elemento que nunca bebia, nunca fumei, eu sou uma pessoa que é melhor a gente deixar a comunidade fazer uma avaliação da gente, mas como somos só nós dois aqui falando um pró outro estou colocando os meus pontos positivos, mas o que fez eu deslocar de lá foi isso, porque... por causa dessa tragédia, a gente brigou.

“Pesquisador : Com a mulher ?

“José : Não, com um atentado que apareceu, ele era um mal elemento, um bandido, criminoso, e certo a gente não se deu bem. Houve uma briga porque ele invadiu um terreno de um amigo meu que era vizinho com migo. E aí, o que aconteceu foi que nós brigou mesmo, a gente se atirou um no outro. Trocamos tiro, e não deu para eu fiar mais lá. Ele não morreu, mas de qualquer modo estava correndo risco eu e ele. Então para... já que a gente tinha deixado um ao outro como morto, eu pensava que ele tinha morrido e ele pensava que eu morria, só que nenhum dos dois morreu, aí a minha família morava todo lá, e eu desloquei de lá e vim para cá. Foi isso que fez os meus pais vir todo para cá, vir embora, porque eu pedi para eles ou eles vinham para cá, ou eu ia para lá. Aí eles vieram, toda a minha família, só ficou um irmão que até hoje vive lá.”

“Pesquisador : Então você chegou aqui, depois da confusão ? Chegou aonde ?

“José : Eu cheguei em Uruará.

“Pesquisador : Você já tinha ouvido falar ?

“José : Sim, o meu tio morava aqui, alias mora até hoje aqui, aí quando eu me desloquei de lá vim aqui, peguei um ônibus e desci nessa mesma ponta de parada ali, 200 Norte, entrei e quando entrei de 12 quilômetros vi um outro tio, que tem 11 anos que ele faleceu nos cacaus de lá, na roça de cacau bonito, depois da ponte. Se a gente viaja junto amanhã, vou lhe mostrar aonde foi que encontrei os meus primeiros parentes aqui. Encontrei um tio que era casado com uma irmã da minha mãe, aí passei uma semana por lá e de lá fui para casa do outro tio, que também é casado com irmã da mãe, são dois irmãos casados com duas irmãs, né. Esse daqui de baixo. Aí eu fiquei lá com ele, trabalhando.

“Pesquisador : No lote dele, você tinha uma terra, como que era ?

“José : No lote dele. E eu fui, comprei um lote, vizinho com o lote dele, aí depois eu arranjei uma outra terra que é essa que eu moro na Santa Fé, aí peguei esses terrenos daqui e dei para um irmão meu e uma irmã, né. Dei para eles dois os terrenos, e fui morar nos outros lotes que eu moro até hoje.

“Pesquisador : Com que dinheiro você foi comprar os lotes ?

“José : Com que dinheiro ? Eu quando sai de lá, eu trabalhava, eu era novo ainda, tinha muita força e coragem para trabalhar, que até hoje eu ainda tenho um pouco, mas aí eu comecei a trabalhar, e quando aconteceu esse desastre com migo vim e trabalhei numa fazenda, lá tinha um rapaz que tinha uma terra, um lote, que ele não trabalhava nele. Aí ele foi, me deu esse terreno que era para eu morar, tomar de conta para nos dois. E a gente dividia a terra entre nós dois. Se nós vendia esse terreno, dividia esse dinheiro nos 2. E se ele não quisesse vender a terra e eu vender a minha, vendia para ele na época. Aí eu fui para lá, nesse período que eu estava desorientado, eu comecei a trabalhar lá. Aí com um ano, que eu tinha feita uma derrubada de 25 hectares, que é equivalente hoje a 5 alqueires, que é 6 linhas, aí resolvi vir embora, pequei a minha parte e vendi para ele, com qual dinheiro que eu consegui que cheguei comprar aqui. Na época eu comprei para 200... 200 contas, na época a gente falava 200 contas, ainda não era real. Aí foi o que custou esse lote.

“Pesquisador : Na época, era no fundo do travessão ?

“José : Na época, não ficava muito no fundo. Ele ficava lá próximo daqui, não era muito no fundo, 35 Km na vicinal, deixando a Transamazônica.

“Pesquisador : E você trabalhou nesse lote ?

“José : Trabalhei. Eu já comprei ele com um pouco de plantio de café, pimenta, aí acrescentei mais, fiz um pouco de pasto, e só.

“Pesquisador : E depois deu pró seu irmão.

“José : Dei pró meu irmão e a minha irmã, porque mudei mais para baixo, a 14 Km para baixo do primeiro lote que comprei, e lá eu consegui outras terras nas quais eu vivo até hoje, na qual vivia a minha namorada, na época ela era futura namorada, que hoje é a minha esposa. Nesse mesmo local ela trabalhava, e para ficar mais perto dela eu arranjei terra nesse local, na época terra era bem baratinho, comprei um lote por um valor de 70 contas, que a gente falava 70 contas, e hoje estou vivendo lá, até hoje.”

^e “Pesquisador : Então, o senhor nasceu a onde ?

“Zé Goiano : Eu sou de Pedro Afonso. É aqui, no Norte de Goiás, que hoje é Tocantins. Então quando nasci lá era Goiás. Em 1943, dia 11 de Julho de 1943. Dai de lá mudemos mais para o Sul do Estado, Paraíso do Norte. Chegemos lá ante de Paraíso, ainda não existia, só na abertura da estrada. Aí depois surgiu a cidade, então é lá que a gente estava, em Paraíso do Norte. Fiquemos certos anos lá, e depois mudemos para Paraguaina, mais para o Norte de Goiás. E por aí, aí eu casei. Aí eu casei, fora dos meus parentes, não tinha parentes meus por aí, só uma tia; lá fiquei vários anos lá, aí eu tinha umas terras, aquelas terras lá passaram para fazenda. Quer dizer que um fazendeiro me tomo aquelas terras, não é ? Jogo fora. Só que eu tinha terras documentadas pelo INCRA. Aí o que eu fiz foi que me indenizo com certos tipos de coisa, uma coisinha lá, que deu para me deslocar para cá. Então em 75 eu vim embora para cá. Cheguei aqui em 75. Aí daí comprei esse lote daqui. Comprei e, e estou aqui, até hoje. Cheguei aqui com a mulher e duas meninas e hoje já tenho bastante... A família é grande, não é : tenho filhos, netos, tem tudo isso... É bastante, não é ? E vivem de agricultura, tudo de agricultura. Mexendo com um pouco de gado... Minha vida é essa, toda vida.”

^f “Pesquisador : E depois ?

“Zé Goiano : Depois eu casei, e lá eu tinha uma terra igualmente essa daqui pelo INCRA. Aí ouve um problema lá com fazendeiro, e quando acabo aquela minha terra era dentro da terra do fazendeiro. Aí me indenizo aquele que eu tinha lá. E não tinha mais a onde eu conseguir outra terra lá. Aí eu vim conseguir aqui.

“Pesquisador : Quando o senhor conseguiu essa terra lá, em Paraguaina, você comprou foi ?

“Zé Goiano : Não, era devoluta essa terra naquele tempo lá. Eu entrei, peguei lá, entrou mas um outro lá, então fizemos a terra e documentou pelo INCRA. Era documentada igualmente a essa daqui. Documentada pelo INCRA. Não era que essa terra, quando termino, ela fico com o fazendeiro. E nos tinha terra, mas nesse campo lá, tinha que indenizar. Então melhor do que entregar essa indenização para outro, eu resolvi vir embora para cá. Com 1500, era mais barata por aqui. Entendeu. Porque se eu fui pagar por um outro, ficava com uma terra mas ruim, mas pequena, e daí não tinha como viver, não tinha nem madeira para tirar. Então peguei e vim para mata virgem.”

Chapitre 2. Le changement de génération, une interface sociale au service de l'éclaircissement des différentes formes de durabilité

Introduction du chapitre 2

Le premier chapitre nous a permis de mettre en évidence les enjeux qui se posent dans les fronts pionniers d'Amazonie Orientale (leur stabilisation durable), notre manière de nous situer par rapport à ces enjeux, et l'objet de notre travail : les « spatialités » mises en place par les agriculteurs, pouvant ou non contribuer à cette stabilisation durable. Plus précisément, il s'agit de voir le lien qui peut être fait entre les changements récents dans les politiques et les pratiques des agriculteurs familiaux dans le but de mettre en place cette stabilisation durable. Un des moments privilégiés pour cela est celui du changement de génération dans l'agriculture : en effet, c'est à ce moment-là que se décident les pratiques de reproduction de l'agriculture familiale qui, souvent, mènent à la migration et à la « stabilisation creuse » des fronts pionniers.

Il s'agit donc dans un premier temps d'étudier comment des politiques de développement rural tentent d'influer sur le changement de génération pour lui substituer des dynamiques plus durables : c'est ce que nous ferons ici. Cela implique un choix méthodologique : dans la mesure où il n'existe pas un projet étatique spécifiquement destiné aux jeunes, on ne peut pas parler à l'échelle du Brésil, ni même de l'Amazonie ; il faut se centrer sur une situation particulière, pour voir par la suite ce qu'elle peut nous apprendre de généralisable. Cela est d'autant plus nécessaire que notre objectif étant de pouvoir comparer ces politiques avec le changement vécu par les agriculteurs familiaux, il faudra de toutes façons se concentrer sur des populations cibles (ou prétendues telles) des projets ; ce qui impliquera de définir un terrain.

Dès lors, nous n'allons plus parler, à partir de maintenant, que du front pionnier de la Transamazonienne. Nous avons déjà montré dans le premier chapitre qu'elle pouvait constituer un cas d'étude intéressant : par les formes qui ont mené à sa colonisation, les enjeux du développement durable, et les changements dans les politiques publiques. Il va s'agir à présent d'approfondir ce cas, pour étudier les différentes manières de qualifier le changement dans les pratiques territoriales des agriculteurs que suppose la mise en place du développement durable.

I. Les jeunes, un public privilégié pour substituer aux dynamiques du passé une agriculture professionnelle et durable

Nous avons montré dans le premier chapitre qu'il existe, au moins dans les discours, un consensus pour permettre une stabilisation durable des fronts pionniers (Hall, 2000) en modifiant les pratiques des acteurs dans un sens plus durable et en les sédentarisant ; cela constitue une gageure, puisqu'il s'agit de les substituer aux dynamiques développementistes (Hall, 1989).

Cela demande cependant à être défini : que signifie mettre en place une stabilisation durable des fronts pionniers ? Niels Röling et Anne-Marie Wagemakers considèrent que « la formulation de la durabilité (...) implique que la définition fait partie du problème que les acteurs doivent résoudre. Cela constitue, en étudiant la définition que les acteurs donnent de la durabilité dans un environnement donné, la moitié du travail à mener » (Röling et Wagemakers, 1998, p. 7). Savoir comment les acteurs locaux définissent la durabilité des pratiques des agriculteurs va permettre de comprendre les présupposés des actions mises en place, ce que signifie la durabilité pour les acteurs de l'Assistance Technique et du Développement Rural dans les fronts pionniers d'Amazonie Orientale : si cela ne constituera pas « la moitié du travail à mener », cela permettra de poser les bases de notre problématique.

Il s'agit donc de déterminer comment des acteurs peuvent tenter de transformer les pratiques des jeunes en des pratiques plus durables. Pour cela, nous allons étudier des projets qui s'intéressent spécifiquement aux jeunes. Nous avons vu dans le chapitre 1 que le mouvement syndical à Altamira avait fait un projet de politique pour le « Renforcement de l'agriculture familiale et contention des déboisements » (titre du projet), en particulier par la formation de jeunes agriculteurs. Le montage institutionnel de ce projet montre bien : la place prise par le syndicat et deux ONG (l'ARCAFAR et le LAET) qui se substituent à l'Etat dans une proposition de politique publique (l'éducation), illustrant le rôle que le secteur non étatique est en train de prendre. L'Etat n'est cependant pas absent puisqu'il doit assurer les salaires des professeurs et, par le biais d'un organisme financier, assurer les infrastructures (ce qui renvoie à un financement par projets). L'encadré suivant reprend les différentes institutions intervenant dans ce projet.

Encadré 11 : Les différents intervenants du projet des Maisons Familiales Rurales dans la région d'Altamira

Il existe au Brésil environ 150 MFR, la plupart se situant dans le sud du pays. Il s'agit principalement, dans la région Nord, d'implanter de nouvelles écoles. Cette implantation est assurée par l'ARCAFAR Nord (Association des Maisons Familiales Rurales de la région Nord). Ce projet concerne l'ensemble de l'Amazonie, mais une grande partie des maisons qu'il vise à installer se trouve dans la région d'Altamira.

Dans cette région, la Fondation Vivre Produire Préserver a réalisé un projet pour implanter douze MFR (voir chapitre 1). Le montage institutionnel est le suivant : l'ARCAFAR se charge de la formation des moniteurs et de l'encadrement pédagogique ; l'Etat du Pará assure le salaire des professeurs ; les bailleurs de fonds s'occupent eux de financer les infrastructures (bâtiments, matériel pédagogique et véhicules) ; le LAET se chargerait du suivi technique des jeunes agriculteurs, et dispenserait quelques cours. La coordination du projet reviendrait à la FVPP, mais cela fait encore débat... c'est ce débat que nous allons éclaircir par la suite.

Notre objectif ici est d'étudier ce projet, et les présupposés qu'il contient : quels changements dans les pratiques des jeunes agriculteurs familiaux le projet des MFR souhaite-t-il mettre en place ? Répondre à cette question nécessite d'une part différentes sources (encadré suivant) mais aussi une compréhension du contexte dans lequel ce projet a été mis en place. Nous verrons, tout au long du développement, que dans la mesure où il tend à être accaparé par la Fondation Vivre Produire Préserver, ce projet révèle surtout les conceptions des syndicalistes ; ce qui explique qu'ils sont les plus nombreux à avoir fait l'objet d'entretiens.

Encadré 12 : Source des discours et projets du développement durable appliqué aux jeunes

Pour cette analyse, nous avons eu recours à un certain nombre de sources, répondant à différents besoins. Les données obtenues hors entretien se composent de séminaires auxquels nous avons participé et / ou pour lesquels il existe des rapports ou de projets de développement envoyés à des bailleurs de fond. Ces données ont l'avantage de donner une vision officielle des conceptions du développement. Cependant, cette parole officielle ne saurait être suffisante pour les objectifs que nous nous sommes fixés, et nous avons eu recours pour les compléter à des entretiens¹.

Un problème essentiel s'est cependant posé pour la réalisation des entretiens. L'éducation rurale est un enjeu très fort, dans lequel les différentes institutions de développement sont insérées. En tant que membre du LAET, nous étions identifié à cette institution, qui a ses propres enjeux. Dès lors, de grandes précautions s'imposaient pour la réalisation des entretiens. Ceux-ci ont été menés à la fin de notre séjour sur le terrain, alors que nous étions connu des personnes rencontrées, et ils s'adressaient donc moins à une personne officielle (membre du LAET). Et surtout, ces entretiens ont été réalisés avec l'aide d'une enseignante de l'Université Fédérale du Pará, Raquel da Silva Lopes, qui connaissait parfaitement les informateurs et servait en quelque sorte d'intermédiaire lors des entretiens. Parfaitement au courant tant de la technique de l'entretien semi directif que des objectifs spécifiques de ces entretiens, elle était souvent, lors de l'entretien, la personne à laquelle s'adressaient les interviewés, et a mené une partie de la discussion. Par contre, nous n'avons pas fait de discours avec les membres du LAET, préférant aborder leurs pratiques par les projets uniquement.

Enfin, nous avons analysé les discours de manière à faire ressortir non seulement les objectifs des formations adressées aux jeunes, mais aussi les conceptions des jeunes et de leurs parents que les discours révèlent. Pour cela, nous avons utilisé la méthode proposée par Didier Demazière et Claude Dubar (1997), qui tente de faire ressortir des oppositions structurant les discours². Par ailleurs, il est apparu que les discours faisaient très directement écho aux projets que nous avons analysés : pour cette raison, et puisque en plus ils sont ceux d'acteurs parlant au nom de leur institution, nous considérerons ces discours comme représentatifs des conceptions de l'institution de l'énonciateur. La mise en parallèle de ces discours et des projets nous a permis à la fois de généraliser les discours et de préciser les présupposés des projets.

Projets

- « Consolidation de la production familiale rurale et contention des déboisements dans la région de la Transamazonienne et du Bas Xingu », Fondation Vivre Produire Préserver. Annexe 2-1.

- « Appui technique à l'agriculture familiale en situation de front pionnier », Projet de coordination inter ONG présenté au Ministère des Affaires Etrangères, coordonné par le GRET, et impliquant le Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne, l'Association des Maisons Familiales Rurales du Nord (ARCAFAR) et la Commission Pastorale pour la Terre (CPT) de Tucumã.

Séminaires, rapports.

- « L'expérience des Maisons Familiales Rurales dans la Transamazonienne (1995-1999) : un nouveau modèle d'éducation pour le jeune agriculteur ». Rapport rédigé par l'Association des Maisons Familiales Rurales du Nord (ARCAFAR), 30 pages.

¹ Nous avons détaillé dans l'encadré sur les sources du travail les caractéristiques des personnes rencontrées.

² Ces auteurs appliquent la méthode aux récits de vie. Il nous semble qu'elle peut pourtant être appliquée à tout type de discours mettant en œuvre des formes de catégorisation du réel.

- Séminaire « Education rurale de la Transamazonienne et du Bas Xingú », Organisé par la FETAGRI régionale et le Syndicat des Travailleurs Ruraux d'Altamira, 1999. Rapport rédigé par ces deux dernières institutions. Annexe 2-3

- Séminaire « Consolidation de la production familiale rurale et contention des déboisements dans la région de la Transamazonienne et du Bas Xingu », organisé par la Fondation Vivre Produire Préserver, Altamira, Août 2000.

- Séminaire « Jeunesse, citoyenneté et développement régional », Organisé par la FETAGRI régionale, Vitoria du Xingú, Août 2001.

Entretiens sur les projets portant sur les jeunes de la région de la Transamazonienne (entretiens menés par Xavier Arnauld, 2001).

- Entretien de Bruno Kempner, coordinateur de la Fondation Vivre Produire Préserver, Altamira. Bruno a pendant longtemps été agriculteur : issu du Sud du pays, il est arrivé dans les années 1980 dans la Transamazonienne, et s'est installé dans le municiple de Brasil Novo. Longtemps coordinateur du STR d'Altamira (incluant la délégation de Brasil Novo), c'est lui qui coordonne pour le STR le diagnostic participatif de 1997. C'est à cette occasion que je le rencontre. En 2001, il devient coordinateur de la FVPP pour remplacer Déma, l'ancien coordinateur assassiné par des tueurs à gages pour ses activités syndicales. C'est à cette occasion que je l'ai rencontré, fin 2001, avec Raquel da Silva Lopes.

- Entretien de Marta, représentante de la FETAGRI régionale à Altamira. Fille de colon issu du Centre Ouest, Marta est âgée d'une vingtaine d'années. Remarquée dans les mouvements de jeunesse de l'Eglise Catholique, elle participe comme enquêteur au diagnostic participatif de 1997, puis est appelée à Altamira pour y assumer un rôle de représentant de la FETAGRI à Altamira. C'est elle qui s'occupe en particulier du projet de formation des agents syndicaux. C'est pour ces deux raisons que je l'ai rencontrée fin 2001, avec Raquel da Silva Lopes.

- Entretien de Valdemar, syndicaliste, conseiller municipal (*vereador**) du municiple de Pacajá. Valdemar est un agriculteur du Maranhão qui a connu l'itinéraire classique d'ascension sociale mis en évidence par Jacky Picard (1998) : producteur de riz, puis commerçant de riz pour son *travessão*, il devient propriétaire d'une machine à décortiquer ; puis, il devient le maquignon de son *travessão*, où il est dès lors incontournable. Parallèlement, il mène des activités syndicales : le manque de cadres pour le syndicat, l'émancipation du municiple de Pacajá, constituent pour lui une aubaine. Fort de sa clientèle locale et avec le soutien de la famille de sa femme, il est élu conseiller municipal (*vereador**) du Parti des Travailleurs, et y reste pendant deux mandats. Je l'ai rencontré chez lui. Sur le thème des MFR, Valdemar incarne parfaitement la position officielle du syndicat : les MFR sont une proposition du syndicat, nous devons en garder le contrôle. Pour cette raison, nous ne citons pas souvent cet entretien, moins riche que les deux précédents.

- Entretien de Grimário, prêtre en charge du monde rural de la paroisse d'Altamira. Fils de *ribeirinhos* de Porto de Moz, Grimário est un jeune prêtre influencé par la théologie de la libération. En charge d'une grande partie de la zone rurale autour d'Altamira, Grimário est aussi délégué à la Pastorale de la Jeunesse. Nous l'avons rencontré parce que les jeunes en lien étroit avec l'Eglise ont souvent un comportement identique, et nous voulions connaître la philosophie qui est derrière. Rencontré fin 2001, avec Raquel da Silva Lopes.

1.- 1. Les projets destinés aux jeunes agriculteurs : des projets de développement durables impliquant la plupart des acteurs locaux

Le fait qu'un projet soit en particulier destiné aux jeunes pourrait s'expliquer par le fait que dans la Transamazonienne, la question des jeunes est considérée comme urgente : les jeunes seraient en crise profonde contre leurs parents. Le père Grimário, prêtre de la paroisse d'Altamira chargé de la « Pastorale de la Jeunesse » (*Pastoral da juventude**) dans le monde rural, parle ainsi de la relation entre parents et enfants :

Extrait d'entretien 6 : La relation père / fils selon un prêtre

« Enquêteur : Vous avez dit que la relation père - fils est problématique, que c'est un problème conjoncturel. Pouvez vous expliquer ?

« Grimário : Bon, cela veut dire que les problèmes ne sont pas des cas isolés. Quand un cas est conjoncturel, c'est qu'il est un peu mondial aussi. Parce qu'il y a une nouvelle vision de l'Eglise, de la société, de l'emploi, des professions, et cela affecte directement la famille. (...) C'est à cause de tout cela que je pense par exemple que la relation père-fils devient problématique. Parce que ce ne serait pas aussi généralisé sinon. Par exemple, les pères ne réussissent pas à comprendre les fils aujourd'hui. Quel est le rôle des fils ? Comprendre leurs parents, qui ont vécu à une époque différente, où le processus historique était plus lent. Alors aujourd'hui il y a des enfants qui ont des idées très modernes, très avancées, que les pères qui ont aujourd'hui 50 ans n'avaient pas à 30 ans. Et les parents tentent de freiner cela, mais c'est impossible. Alors Qu'est-ce qu'ils essayent de faire ? Ils répriment, ils interdisent, mais je ne trouve pas cela bien. Il faut expliquer : voilà ce sont les conséquences qui conduisent à ceci. Parce que ça ne sert à rien d'interdire, parce que le jour où il y aura une brèche, ils vont s'engouffrer dedans et faire ce qu'ils veulent faire. Alors la méthode, ce serait orienter. Les parents ne comprennent pas les enfants, mais ce n'est pas parce qu'ils sont limités, non, c'est parce que le processus est différent, c'est beaucoup plus rapide aujourd'hui. Alors quel est le rôle des fils ? C'est de comprendre leurs parents. Parce que les parents ne vont jamais comprendre cela, parce qu'ils ont vécu à une époque où le processus était beaucoup plus lent »^a.

Ce diagnostic est partagé par une grande partie de la population, y compris dans le monde rural : ainsi, les informateurs clefs du diagnostic participatif de 1997 (encadré suivant) considéraient que leur principal souci pour l'avenir était ce que feront les jeunes (Arnauld de Sartre, 1998). Or, les syndicats ont fait de ce souci leur cheval de bataille : donner envie aux jeunes de rester dans le monde rural. Mais une analyse des projets destinés aux jeunes montre qu'ils ne cherchent pas simplement à les faire rester dans le monde rural : il prétendent implicitement les faire rester tout en les changeant profondément. C'est au sens de ce changement pour les acteurs du projet que nous allons nous intéresser ici en voyant quels sont les enjeux et les objectifs du projet.

Les jeunes entre exode rural et agriculture durable

Les discours sur les jeunes reprennent bien l'alternative qui se pose dans le front pionnier Amazonien entre le développement durable ou l'échappement territorial (le départ des agriculteurs du front pionnier vers d'autres fronts pionniers). En effet, de nombreux acteurs craignent que la crise de la jeunesse ne se traduise par un très fort exode rural. Lors d'un séminaire consacré à l'éducation rurale en 1999 (annexe 2-3) la FVPP fait l'évaluation suivante de l'exode rural : seulement de 26 à 35 % des jeunes qui ne vivent plus chez leurs parents seraient en zone rurale, ce qui signifie que l'exode rural toucherait de 65 à 74 % des jeunes. Ces chiffres ont été obtenus à partir du diagnostic participatif de 1997 (encadré suivant).

Encadré 13 : « Le diagnostic participatif » de 1997

Cette recherche a été menée en 1997 à la demande du Syndicat des Travailleurs Ruraux de la région d'Altamira, comprenant les municipes d'Altamira, Brasil Novo, Vitoria du Xingu et Anapú. Grâce à un financement de la OXFAM, le STR d'Altamira a pu faire appliquer par des enquêteurs issus de la région des questionnaires dans ces 4 municipes. Il s'agissait pour eux de connaître la situation de l'agriculture familiale dans ces zones, ainsi que les problèmes qui se posent aux agriculteurs familiaux de ces régions. D'où le nom de diagnostic.

Deux types de questionnaires ont été appliqués : dans chaque localité de ces municipes, un « informateur clef », présent depuis le début de l'occupation du municipe, répondait à des questions sur la localité, son histoire, ses productions, ses problèmes, etc. Puis, un questionnaire était appliqué

auprès d'une famille sur 10, choisie de façon aléatoire ; il visait à connaître l'histoire, la composition de la famille, les caractéristiques de la production, et les problèmes rencontrés.

Devant le travail considérable que demande la réalisation d'un tel travail, le STR d'Altamira a fait appel au LAET pour recevoir un appui technique : élaboration des questionnaires, formation des enquêteurs, et traitement des données. C'est dans ce cadre que nous avons travaillé au LAET lors de notre premier séjour sur le terrain ; nous avons participé à toutes ces étapes, et avons fondé notre maîtrise (Arnauld de Sartre, 1998) sur ces données.

Parce que ce travail était fait en collaboration avec le syndicat, parce qu'il impliquait une collaboration à toutes les étapes de la recherche, et une restitution – discussion des résultats de la recherche, le LAET l'a nommé « diagnostic participatif ».

Pourtant, ces chiffres nous semblent peu fiables: en effet, le questionnaire sur le point précis de l'exode rural était très vague et ne permet pas d'évaluer avec précision l'exode rural, et une grande marge d'interprétation est possible sur ces données (pour une critique de ces données, voir le travail que nous avons réalisé, Arnauld de Sartre, 1998). Nous reviendrons plus tard sur une estimation de l'exode rural. Retenons surtout pour l'instant qu'il y a une peur de l'exode rural, que Marta résume par la formule suivante : « *Le monde rural est en train de perdre sa jeunesse* »^b. Cette crainte, réelle ou non, est très présente à Altamira, et amène à mettre en place des actions. Or, l'exode rural est d'autant plus « grave » (du point de vue des acteurs du développement) que les jeunes cristallisent les espoirs de mise en place d'une agriculture durable. En ce sens, la plupart des acteurs du front pionnier pourraient se reconnaître dans ce discours de Bruno :

Extrait d'entretien 7 : Jeunesse et développement durable selon un syndicaliste (Bruno)

« Bruno : (...) *Ce projet (roçar sem queimar *) est conçu pour travailler dans cette perspective selon laquelle l'agriculture doit attaquer le moins possible le milieu naturel, parce que là où l'homme entre, il n'y a pas moyen de dire qu'il ne touche pas l'environnement, mais il faut minimiser cet impact, n'est-ce pas ? Et la récupération de terres (recuperação de áreas *), il ne faut pas la faire parce que c'est une obligation, imposée par la loi, mais que cette réserve (reserva*) peut fournir des revenus pour la famille, et les jeunes, on perçoit qu'ils sont plus réceptifs à ce type d'idées que les personnes plus âgées qui ont toutes une culture du déboisement, du brûli. Les jeunes, dans les programmes que nous avons ici, par exemple faire des champs sans brûler (roçar sem queimar *), y parviennent avec beaucoup plus de facilité, comme si c'était une chose normale, et non pas une chose poussée par quelque chose qui est au-dessus d'eux.*

« Enquêteur : *Vous pensez qu'avec les jeunes, c'est plus facile ?*

« Bruno : *Certainement, ils ont plus de facilité à comprendre parce qu'ils sont déjà dans une autre culture plus ouverte et plus réceptive. Tous les jeunes qui ont eu des aides pour faire le « champ sans brûler » (roçar sem queimar *) l'ont fait, 100 %, alors que les personnes plus âgées elles ne l'ont pas fait, ils ont pris les aides et elles ne l'ont pas fait. C'est pour ça que vous commencez à comprendre qu'avec les jeunes la chose marche bien mieux.*

« Enquêteur : *Qu'est-ce que c'est qu'une autre culture ?*

« Bruno : *C'est parce qu'ils pensent déjà à l'intérieur de cette culture que l'on discute depuis 1991, que l'on doit avoir un moyen d'éviter de brûler, cette manière traditionnelle que l'on a de faire les champs : « préparer le champ » (roçar*), déboiser, brûler. Il faudrait un autre modèle de faire le champ (roça*), mais sans brûler, et dans les limites du possible en ayant une surface moins importante déboisée, que de cette manière on ait des rendements meilleurs et que la partie que l'on ne déboise pas permette de faire de la valeur »^c.*

Les jeunes apparaissent ici comme la condition de la mise en place d'un autre type d'agriculture. Bruno ne nomme jamais ce nouveau type d'agriculture, mais il nous semble qu'on peut, sans déformer son propos, l'appeler « agriculture durable ». Les jeunes auraient grandi dans une « culture » différente de celle de leurs parents, plus favorable à cette forme d'agriculture ; ils n'ont donc pas pris l'habitude des pratiques « d'échappement territorial » (Thiele, 1991). Les techniques agricoles que Bruno attribue aux parents dans l'extrait ci-dessus sont caractéristiques des pratiques

de « l'échappement territorial », contre lesquelles tous les acteurs du développement tentent de lutter. On voit dans ce discours une complémentarité entre agriculture durable et « culture différente » ; cette culture renvoie à celle du développement durable (les dates qu'il donne correspondent, en particulier, à celles de l'émergence du concept de développement durable).

En ce sens, il nous semble que la question des jeunes reprend l'alternative entre développement durable et stabilisation creuse des fronts pionniers. Les jeunes sont ceux qui sont le plus aptes à renverser ces dynamiques si « néfastes » pour l'avenir du front pionnier. Par les choix qu'ils font, mais aussi par les pratiques agricoles qu'ils mettent en place, les jeunes sont importants pour l'avenir de la région.

Or, une des raisons de l'exode rural avancée par les syndicalistes, serait les problèmes dus à l'éducation dite traditionnelle, c'est-à-dire les cursus à la disposition des jeunes :

Extrait d'entretien 8 : L'éducation traditionnelle selon un syndicaliste (Bruno)

« Enquêteur : Vous disiez tout à l'heure que l'éducation traditionnelle n'est pas bonne... qu'elle n'apporte rien à la famille... »

« Bruno : Oui, c'est ce qu'ils disent... si vous allez voir les résultats de la recherche au LAET, il y a les questionnaires, et vous allez dans la partie sur l'éducation et le père disait que le problème principal c'était l'éducation, ça faisait que le fils il partait en ville, et puis juste après la mère y allait à son tour et puis le père finissait par y aller aussi. Parce que même quand il y avait l'éducation dans le monde rural, cette éducation servait surtout à éloigner le fils des champs (roça) »^d.*

Du point de vue des syndicats, c'est l'opposé du développement durable que l'éducation traditionnelle promouvrait : en envoyant les enfants en ville, ce système entraînerait une sortie du monde rural de leurs parents, donc la vente des terres et leur rachat par des grands propriétaires. Les MFR, parce qu'implantées dans le monde rural, répondent alors en partie à cette crainte : elles permettent de ne pas suivre des études en ville et de donner une formation adaptée au monde rural. Cela se retrouve en partie dans l'extrait d'entretien suivant. Cet extrait est le début de l'entretien mené avec le coordinateur de la FVPP (Bruno) sur les actions du syndicat en relation à la jeunesse¹ :

Extrait d'entretien 9 : L'éducation, une demande des parents apparue dans le diagnostic participatif de 1997 (Bruno)

« Bruno : Bon, c'est que je te disais². Après cette recherche de 1997, qui a montré qu'une des questions fondamentales mise en évidence par les parents sur les causes de l'exode rural, a été la question de l'éducation, n'est-ce pas ? Et pas seulement parce qu'ils n'y a pas d'école, parce qu'il n'y a pas de professeur dans les communautés (comunidade), mais parce que l'éducation qu'il y avait n'était pas destinée au quotidien des agriculteurs. Donc, par exemple, le fils étudiait et quand il rentrait à la maison du père, cela créait une attente qu'il possédait un savoir et quand il rentrait, le père disait : "J'ai fait un champ (roça*), quel est sa taille ?" Et le fils, il ne savait pas répondre. Alors ça faisait que le père il avait des attentes quand son fils partait de chez lui pour aller en ville, et quand il revenait³ il ne devenait pas agriculteur. Alors on a fait quelques actions, et une de ces actions était un investissement dans un grand projet éducatif, au travers de préoccupations pour qu'il ait plus de possibilité pour rester (condição de ficar*), cela ne veut pas dire l'obliger à rester de force, mais... pour qu'il y ait plus de possibilité de rester, et améliorer jusqu'à la qualité de vie des agriculteurs »^e.*

¹ Les 4 entretiens que nous avons menés sur les jeunes et les organismes d'encadrement ont tous la même question de départ : « Pouvez-vous expliquer quelle est l'action de l'institution que vous représentez en relation à la jeunesse ».

² L'enregistrement n'a pas fonctionné immédiatement, et nous avons été obligé de reprendre la première minute de l'entretien.

³ « Voltava para frente » : voir encadré nommer l'espace en Amazonie.

En plus de recevoir une formation qui leur évite de quitter le monde rural (soit physiquement, en allant étudier à l'étranger, soit en apprenant des choses qui ne leur servent pas dans le rural), les jeunes apprennent dans les MFR des techniques qui peuvent permettre d'augmenter les revenus des familles, ce qui les inciterait davantage à rester. De plus, les MFR sont une solution proposée, selon Bruno, par les parents : donc « réellement participatives », condition nécessaire du développement durable. On peut trouver une présentation des MFR dans l'annexe 2-2.

Les MFR, un souhait des parents réalisé par le syndicat ?

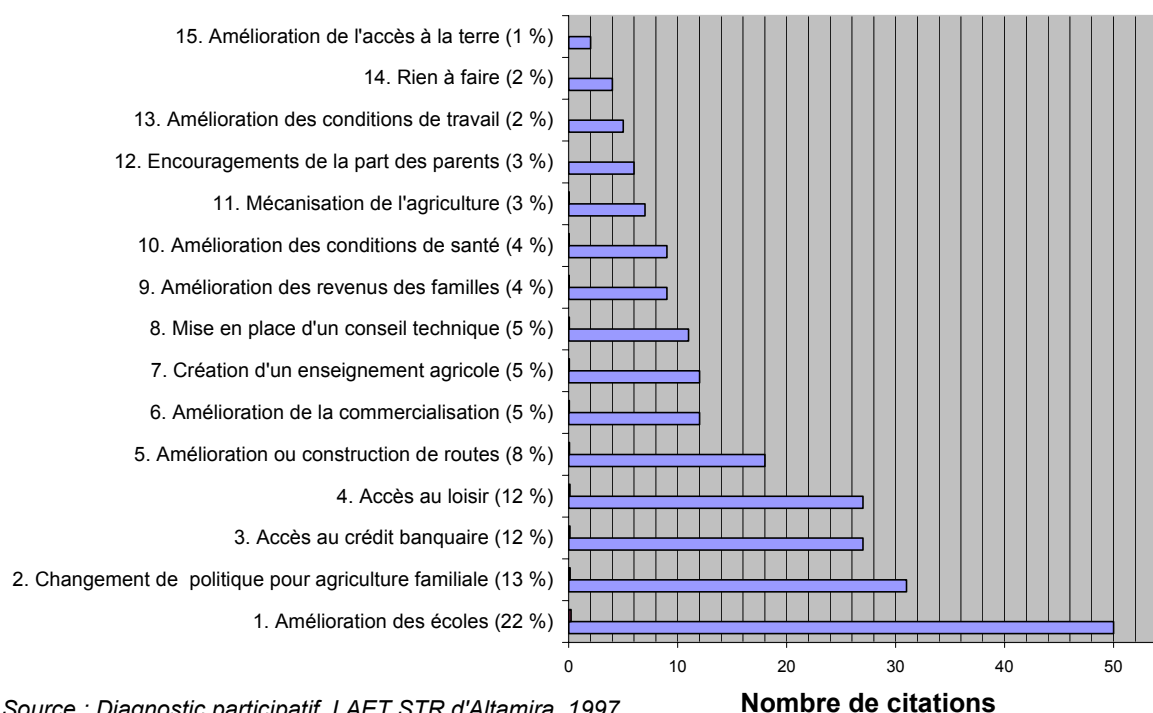
Si nous mettons en titre un point d'interrogation au fait que le syndicat n'ait fait que réaliser une demande des parents, c'est que de nombreux éléments laissent penser que le développement participatif a servi, dans ce cas précis, à justifier *a posteriori* un projet élaboré sans l'avis des parents. Cela illustre notre hypothèse selon laquelle, en dépit des discours participatifs, ce ne sont pas les conceptions des parents qui sont en jeu dans les projets du développement durable, mais bien celle d'une catégorie particulière, les agents de développement, et en particulier les syndicalistes.

Pourtant, Bruno dit à deux reprises, dans les extraits ci-dessus, que les MFR ont été demandées lors du diagnostic participatif de 1997¹. Nous avons déjà présenté (Encadré 13 : « Le diagnostic participatif » de 1997) les buts de « la recherche de 1997 » : conformément aux principes du développement participatif dont elle porte le nom. La « recherche de 1997 » dont parle Bruno a permis de faire le point sur les problèmes du monde rural. Un des problèmes que les familles ont alors mis en évidence aurait été un enseignement tourné vers les besoins de l'agriculture. On peut consulter le traitement de ce questionnaire² que nous avons réalisé (Graphique 1) :

¹ Bruno n'est pas le seul à affirmer cela : les présentations officielles des MFR (encadré 13 et 15) disent la même chose, et la représentante de la FETAGRI régionale également.

² Réponses de 99 informateurs. Chaque informateur ayant proposé plusieurs solutions, le total des réponses est de 228. Ces réponses sont exactement les mêmes que celles dont dispose Bruno, mais nous ne disposons que d'un échantillon plus réduit (nous n'avons que les données des municipes d'Altamira et Anapú, manquent donc celles de Brasil Novo et Vitoria).

Graphique 1 : Réponses des informateurs clefs des municipes d'Altamira et Anapú à la question : « Choses les plus importantes à faire pour inciter les jeunes à rester dans l'agriculture »



On constate plusieurs choses avec ce graphique : contrairement à ce qu'annonçait Bruno, cette question n'a pas été posée aux parents, mais aux informateurs clefs (Encadré 13 : « Le diagnostic participatif » de 1997). D'autre part, si l'éducation constitue bien la première demande de ces informateurs, la demande d'un enseignement agricole n'arrive qu'en sixième position, comptant pour 5 % des demandes et 12 % des informateurs. La réponse sur « l'amélioration des écoles » vise surtout l'amélioration de l'existant en termes de qualité de l'enseignement, d'augmentation du niveau scolaire en zone rurale (évitant de se délocaliser vers la ville) ; rien n'est dit sur le contenu qui devrait être plus agricole (classé dans la catégorie « création d'enseignement agricole »).

Il ne s'agit pas de mettre ici en accusation les syndicalistes en critiquant leur approche « participative », mais de montrer que la création des Maisons Familiales Rurales est une idée qui ne vient pas des parents ; mais plutôt des acteurs du développement, qui veulent ainsi implanter un projet de développement rural.

Ce sentiment est renforcé par une contradiction entre discours et réalité : ce n'est pas après la « recherche de 1997 » que sont apparues les MFR : la première MFR a été fondée en 1995, et la première promotion est sortie en 1998. « La recherche de 1997 » et ses conclusions correspondraient plus à la prise de conscience officielle par le syndicat du problème de l'éducation rurale, qui s'approprie ainsi l'histoire et le projet des MFR. Cette réappropriation va au-delà de celle des MFR de la Transamazonienne : ainsi, la version de la création des MFR en France (en 1935) proposée par le syndicat diffère de celle proposée par l'Union Nationale des MFR française (annexe 2 2) :

Union Nationale des MFR : « *Les Maisons Familiales Rurales trouvent leur origine dans l'initiative de plusieurs pères de famille du Lot-et-Garonne qui décident, en 1935, d'offrir à leurs enfants une formation adaptée à la vie rurale.* »

FVPP, traitant du même événement (1935 en France) : « *[Les MFR naissent] à partir de l'action des syndicats de petits agriculteurs et des églises désireuses d'offrir aux jeunes qui se sont désintéressés de l'éducation formelle officielle une formation alternative* »

La contradiction est flagrante : la FVPP met l'accent sur le rôle des syndicats et de l'Eglise (traditionnel allié des syndicats) qui veulent répondre aux carences de l'éducation en milieu rural, alors que l'Union Nationale des MFR parle d'un regroupement des parents. Cette réappropriation de l'histoire se traduit par une mise en valeur du rôle des syndicats dans la création des MFR et reprend les arguments que ces derniers donnent en faveur des MFR (formation alternative).

Le but est simple : il s'agit de s'approprier le projet. En 1999, la FVPP (alors MPST) organise un séminaire sur l'éducation rurale dans la Transamazonienne : l'annexe 2-3 reprend un rapport réalisé sur ce séminaire. On note dans le déroulement du séminaire que celui-ci vise à inscrire les revendications pour une éducation rurale dans une action du syndicat, et à promouvoir l'expérience des MFR. Le dernier jour du séminaire la question du type d'éducation à implanter en Amazonie est posée, et surtout de qui doit diriger cette proposition. Formulée ainsi, et après trois jours passés à vanter l'expérience des MFR, la première question impliquait forcément une réponse en faveur des MFR ; ce qui n'a pas manqué. L'enjeu véritable se trouve cependant dans la seconde question, de qui doit assumer cette proposition.

L'argumentaire du syndicat est simple, et se retrouve dans la prise de parole d'un membre de la FVPP¹ :

« C'est la FETAGRI et les syndicats qui doivent gérer cette question, avec l'aide d'assesseurs et de partenaires. Les professeurs n'ont pas clairement cela en tête : ce projet est un projet de la société »^f.

Bien que n'étant pas à l'origine de la première MFR, la FVPP considère que puisqu'il s'agit d'une demande de la « société », c'est à la société de la gérer. Or, qui est mieux placé que les organisations représentatives des agriculteurs (donc de la société) pour assumer ce rôle ? Les moniteurs ne peuvent influencer sur le projet : ils ne sont que des assesseurs, des partenaires, mais pas des personnes portant ou définissant le projet.

Tous ces éléments montrent bien comment le syndicat s'approprie le projet des MFR : en faisant une demande des parents, en faisant croire que c'est lui qui l'a créée, et s'en assurant le contrôle, il l'inscrit dans une volonté de développement régional, dans une politique bien plus globale. Mais surtout, cela montre que ce sont les conceptions du syndicat qui sont en jeu, et pas celles des parents. Or ces conceptions peuvent être mises en évidence par les blocages que le projet des MFR connaît actuellement.

¹ Lénir Trévisan, épouse du député étatique Zé Roberto, a été candidate malheureuse à la préfecture de Médicilândia pour le compte du Parti des Travailleurs.

Les oppositions au projet MFR de la FVPP

Suite à cette légitimation de leur rôle dans les MFR, le syndicat a intégré cette proposition dans le projet « renforcement de l'agriculture familiale et contention des déboisements ». Comme nous l'avons vu (chapitre 1), ce projet visait à obtenir le financement de MFR (infrastructure, matériel didactique et moyens de transport) pour chacun des municipes de la zone d'action de la FVPP (et qui est la même que celle du LAET, carte 2). L'institution chargée du financement (BNDES) a validé le projet, à la condition expresse que le salaire des moniteurs soit assuré par l'Etat du Pará. Cela a suscité trois types d'opposition.

Les moniteurs de l'ARCAFAR considèrent qu'implanter douze écoles d'autorité (sans respecter comme le veut l'Union Nationale des MFR (annexe 2-2) que celles-ci soient la conséquence d'une demande émanant de parents structurés en association de parents d'élèves) est une trahison des objectifs des MFR. Dès lors, ils ont montré un certain recul par rapport à cette proposition : pour eux, elle n'avait pas le caractère participatif qu'elle devrait avoir. Cette opposition nous semble faire écho au problème d'appropriation du projet par le syndicat vu plus haut.

L'Etat du Pará n'avait pas, deux ans après et au moment où ces lignes sont écrites, accepté de payer le salaire des professeurs. La raison avancée par l'Etat est éminemment symbolique : l'adresse postale des MFR ne saurait être la même que celle de la FVPP, mais celle de l'ARCAFAR. En se fondant sur l'argumentaire exposé plus haut, la FVPP n'a pas voulu perdre la direction du projet et a préféré le laisser au point mort, comme c'est le cas actuellement.

Rita Soares Pinto avait bien mis en évidence la possibilité de ce type de blocage. Parlant des ONG qui ont un rapport critique aux actions de l'Etat (comme c'est le cas avec l'éducation traditionnelle), elle dit « qu'il existe un risque réel que le gouvernement se sente enclin à travailler avec des ONG qui se contentent de réaliser le travail stipulé dans le contrat, plutôt que de travailler avec des ONG qui questionnent les principes sous-jacents aux programmes » (Soares Pinto, 2002). En finançant ce projet, l'Etat avait l'impression de financer ce que, lors de meetings politiques, ils appellent « la petite école du Parti des Travailleurs »¹. Cela reprend bien un ensemble de critiques qui sont menées contre les MFR, qui formeraient trop les jeunes aux conceptions du syndicat. Cette opposition montre que certains considèrent que les MFR ont un caractère trop ouvertement politique.

Cette critique est reprise par le GRET et le LAET, qui préfèrent à l'action politique une action plus technique (cf. annexe 2-2) :

« L'expérience de la première promotion a montré qu'il existait une certaine frustration des jeunes et des parents quand au contenu technique et pratique de la formation, ce qui est bien compréhensible compte tenu de l'absence de références techniques et économiques pour l'agriculture familiale amazonienne. Autant la formation avait été efficace sur le plan social et organisationnel, autant elle se montrait peu convaincante sur le plan de la pratique agricole. »

Ce texte vise à justifier une intervention du LAET dans le domaine technique. Cette position, comme celle de l'ARCAFAR, vise surtout à intervenir sur les jeunes agriculteurs dans le domaine

¹ « *Escolinha do PT* ». Discours public du candidat soutenu par le Gouverneur de l'Etat du Pará dans le municipe de Pacajá, septembre 2000.

technique et de la gestion des lots. Mais cela va plus loin : ce discours oppose des « changements sociaux et organisationnels » aux contenus « techniques et pratiques » des formations. Or, il apparaît que les changements techniques sont, pour les auteurs du projet, les plus importants. Si cela n'apparaît pas clairement dans le passage ci-dessus, cela est plus net dans les objectifs donnés au projet : le soutien à l'agriculture familiale passe avant tout par l'innovation technique :

« L'objectif double du projet est de soutenir l'agriculture familiale par la production et la promotion d'innovations techniques adaptées, et de favoriser une gestion durable des ressources naturelles par la promotion d'une négociation locale entre les usagers dans la région du Pará. Le projet a pour base opérationnelle la valorisation et la diffusion des références techniques produites par les activités du LAET, au travers : 1. D'activités de formation de jeunes agriculteurs coordonnées par l'ARCAFAR Nord et mis en œuvre par les MFR » (...)

« Dans le cadre du projet, les MFR seront l'opérateur de diffusion des innovations techniques agricoles proposées par le LAET. Leur expérience en matière de formation d'agriculteurs et leur implantation locale sera à la fois renforcée et mise à profit dans le cadre de ce projet afin d'atteindre les objectifs de diffusion de techniques agricoles ». (...)

Pour les auteurs du projet, la mise en place du développement durable passe par la mise au point d'innovations techniques. Le syndicat ne nie pas l'importance de ces innovations, mais il cherche plutôt à les incorporer dans son giron pour en faire un élément de sa politique. Mais sa vocation est plus globale, et ils entendent mener un changement dans les pratiques spatiales des agriculteurs, mais aussi dans leurs formes d'organisation sociale.

Ces trois oppositions reprennent bien les reproches qui sont faits au développement mené par le syndicat : trop politique, pas assez participatif, pas assez technique. Mais ces problèmes s'expliquent à notre avis par le fait que le syndicat veut changer profondément les logiques de l'agriculture familiale. Les jeunes seraient le fer de lance de ce changement que le syndicat souhaite impulser à l'agriculture familiale.

1.-2. Les jeunes, fer de lance du projet de société du syndicat

Le discours du syndicat sur les MFR va au-delà de la proposition d'une formation adaptée au milieu rural : il s'insère dans un véritable projet de société. Patrick Champagne, qui a mené une recherche sur « l'installation en agriculture » en France, caractérise ainsi les enjeux de la reproduction des exploitations agricoles : « Le profil social des nouveaux entrants est toujours un enjeu capital dans la mesure où il définit les propriétés à venir du groupe et peut modifier plus ou moins fortement la valeur sociale actuelle de ceux qui le composent » (Champagne, 1987, p. 62). Cette citation confirme le caractère essentiel du contrôle de l'installation des jeunes, et explique les luttes examinées plus haut : contrôler l'installation, c'est contrôler tout un processus social. Beaucoup plus qu'un projet d'écoles, c'est un projet de société qu'il y a derrière la mise en place des MFR.

Le métier d'agriculteur, un « choix citoyen » opposé au fonctionnement patriarcal des familles

Ce projet de société est visible dans un débat, sur un point précis : faut-il que la formation que les MFR dispensent ait une équivalence avec une formation traditionnelle ? Ce débat est fondamental :

car si elles donnent un diplôme reconnu par l'Etat, les jeunes peuvent, à la sortie de leur formation, suivre un cursus normal (« éducation traditionnelle ») et retourner ainsi à ce que les syndicalistes considèrent comme la cause de l'exode. C'est toute la philosophie de ces écoles qui est remise en cause, car alors elles n'ont pas servi à former un futur agriculteur. Cela rend d'autant plus étonnante la position de Bruno :

Extrait d'entretien 10 : Maison Familiales Rurales et liberté de choix (Bruno)

« Bruno : (...) ¹ Par exemple, moi-même si je dis que nous n'avons pas le droit d'attacher le jeune dans les champs (roças*), il faut lui donner le droit à la citoyenneté (cidadania*) pour qu'il puisse choisir ce qu'il veut pour lui. Il veut rester dans les champs ? Alors il faut des conditions (condição*) pour rester. S'il a un autre rêve, il peut... c'est notre grand défi, faire en sorte que cette école [les MFR] soit pour un citoyen (cidadão*) » ^g.

« Enquêteur : (...) Pour justement ne pas avoir un enseignement qui fasse partir de la zone rurale...

« Bruno : Oui, un enseignement qui donne la possibilité de rester. Aujourd'hui, nous avons une moyenne d'environ 75 % des jeunes qui ont étudié à la Maison qui sont dans les champs (roça*). Ce n'est pas notre prétention de vouloir atteindre les 100 %, parce que ce ne serait pas un enseignement citoyen (cidadão*), qui les obligerait à rester dans l'agriculture... Mais qui doit leur donner l'opportunité de choisir » ^h.

Le terme de citoyen (cidadão*) nous paraît très important. S'il apparaît probable qu'il est importé des discours des sciences de l'éducation (voir lexique), il n'en est pas moins qu'il se réfère à un choix réalisé à l'intérieur de la société nationale, et selon ses critères : en particulier celui de la liberté de choisir (Bruno parle « d'opportunité de choisir »). Cette notion de **choix** est par ailleurs très liée à la possibilité pour les jeunes d'avoir des projets personnels. Bruno revient souvent sur la nécessité que les jeunes aient leurs propres projets : en évoquant une des difficultés majeures de ces projets, il montre ses conceptions des facteurs limitant le choix des jeunes :

Extrait d'entretien 11 : Maison Familiales Rurales et projet personnel (Bruno)

« Bruno : (...) : Cela, on le travaille déjà depuis plusieurs années et on aimerait que puisse sortir de là un projet signé pour que les jeunes aient un financement...

« Enquêteur : Financement pour...

« Bruno : Pour les jeunes de chaque MFR... pour que chaque jeune des MFR puisse avoir un projet pour lui-même.

« Raquel : Il doit créer un projet pour lui-même.

« Bruno : Il doit créer pour lui-même un projet. Ce projet serait son propre projet et il serait financé. Et... nous avons quelques obstacles, parce que beaucoup de familles des fois n'acceptent pas... le père pense que l'argent doit passer par lui-même, et tout ça... mais d'après ce que nous sommes en train de signer avec le PRONAF, qui va financer, c'est la famille qui va devoir laisser faire... en mettant une terre à disposition du jeune pour qu'il puisse réaliser son projet sans interférence de la famille, la famille peut aider mais pas interférer.

« Enquêteur : Et vous allez dans cette direction ?

« Bruno : Oui, nous y allons.

« Enquêteur : Et les parents en pensent quoi ?

« Bruno : Il y a des parents qui pensent que c'est la bonne solution. Mais il y en a toujours quelques-uns, les pères les plus traditionnels, qui pensent que les enfants ne vont pas réussir, qu'ils doivent leur obéir, qu'en fait tout ce qui touche à l'argent les concerne eux...

« Enquêteur : Qu'est-ce que vous appelez un père traditionnel ?

« Bruno : C'est celui qui est dans le système patriarcal comme on dit, n'est-ce pas ? C'est le père qui commande tout. Quand on parle d'argent dans la famille, c'est le père qui commande. Quand arrive

¹ Passage du long monologue qui débute l'entretien.

l'argent, il va dans la main du père. Dans le système patriarcal, la femme ne participe pas à l'administration, et le fils non plus. Il participe au travail, et obéit aux ordres »¹.

Ce discours est essentiel de bien des points de vue : Bruno évoque des « projets personnels » que doivent avoir les jeunes (et qui portent souvent sur des cultures pérennes, plus écologiques et rémunératrices que les cultures traditionnelles) qui sont pensés contre les pratiques des familles (« la famille peut aider mais pas interférer »). Même s'il ne s'agit pas ici de choix de vie des jeunes, Bruno parle bien de projets d'agriculture durable qui doivent augmenter les revenus des jeunes, et les inciter à rester. Ces projets, essentiels, s'opposent aux logiques patriarcales. Le surgissement de ce mot, traduit littéralement du portugais, est surprenant dans le discours d'un syndicaliste, mais se réfère bien à une structure familiale organisée autour de l'autorité du père.

Le patriarcat constitue une sorte de pôle répulsif, contre lequel les jeunes doivent lutter pour imposer leurs projets personnels, qui doivent les aider à prendre leurs « choix citoyens ». Or, aider les jeunes à réaliser des « choix citoyens » demande de les aider à agir à trois niveaux : un niveau économique, renforcer les revenus des familles ; un niveau politique, revendiquer des aides du gouvernement ; un niveau identitaire, « améliorer [leur] auto-estime ». Dès lors, on peut dire que plus qu'un « choix citoyen », le choix des jeunes est surtout celui de l'agriculture familiale, c'est-à-dire un choix qui du point de vue des syndicalistes peut être compris comme un choix corporatiste. Il nous paraît intéressant d'analyser chacun de ces niveaux, qui doivent contribuer au renforcement de l'agriculture familiale : car les changements qu'appellent les syndicalistes se situent à chacun d'eux.

Améliorer les revenus des familles d'agriculteurs... et changer la rationalité de gestion

Le premier point, sur lequel le syndicat agit, est économique : de l'avis de tous, les jeunes s'en vont parce que l'agriculture ne leur fournit pas de revenus suffisants. Cependant, la manière dont les syndicalistes présentent ce point est intéressante :

Extrait d'entretien 12 : L'éducation, un moyen d'améliorer les revenus des familles et de lutter contre l'exode rural (Bruno)

« Bruno : (...) ¹ Alors on a dû investir pour de bon dans un plan d'éducation, et d'un autre côté dans la formation politique de groupes de jeunes, qui pourraient aller disséminer dans les communautés, donner une meilleure vision des champs (roça), montrer que les champs (roça*)... n'ont pas besoin d'être aussi durs qu'ils le sont. On peut améliorer les choses, ça dépend... du travail, de tout... et aussi que la rentabilité, les revenus peuvent être meilleurs. Et à partir du moment où la famille améliore les revenus, le fils aussi va se sentir mieux à rester dans les champs (roça*) plutôt que d'aller en ville. C'est une des actions qu'on développe : la question de l'éducation, la question de la formation, tout ça »¹.*

Le projet des MFR comme celui des agents communautaires doit permettre aux jeunes de constater dans leur formation, pour ensuite diffuser l'idée, que l'on peut améliorer les conditions de vie, ce qui « bien entendu » conduira les jeunes à rester dans l'agriculture. Or, le mot qu'emploie Bruno, rentabilité, n'est pas un mot courant dans le front pionnier : rarement les agriculteurs parlent en terme de rentabilité. C'est en tous cas ce que dit Marta en se référant au même projet, mettant par là même en évidence le changement que suppose l'augmentation des revenus des familles :

¹ Ce passage se situe immédiatement après le passage cité plus haut, en début d'entretien.

Extrait d'entretien 13 : Apprendre par l'éducation à « gérer un lot comme une entreprise en ville » (Marta)

« Marta : (...) ¹ Ce que cela a à voir par exemple avec les autres propositions, avec la construction régionale. Le projet des agents [communautaires] fait en fait partie d'une stratégie de reconstruction du mouvement social, ce que je te disais au début. Il est construit, il est implanté en ce moment, un projet de consolidation de la production familiale et de contention des déboisements. Ce projet là est destiné à fortifier la proposition de construction d'un projet alternatif pour la région. C'est pour cela qu'on dit que pour eux par exemple ils doivent entrer dans un parti parce que c'est dans la politique que les choses se définissent, et qu'il ne faut pas tenter de se cacher, d'esquiver, de faire le gros dos. C'est pour cela qu'on leur dit qu'ils sont dans la terre, et qu'ils doivent de manière... on ne leur dit pas, mais on construit ensemble, que la terre est un espace comparable au type qui a une entreprise en ville, vous avez votre entreprise qui est votre propriété, et vous devez faire en sorte qu'elle donne un revenu, qu'elle donne des bénéfices, pour que vous puissiez vivre bien, pour que vous ayez l'électricité, une école, une route... vous pouvez vivre bien dans votre champ (roça*). Comme une personne qui a une entreprise en ville et qui va investir dans son entreprise, vous pouvez vivre bien et en bonne santé dans votre entreprise qui vous donne des revenus » ^k.

On voit dans ce passage d'entretien que Marta insère la formation donnée aux jeunes dans le projet plus général de la FVPP, dans le volet consolidation de l'agriculture familiale. Comme Bruno, elle dit bien que ce projet doit montrer aux jeunes que l'on peut gérer son lot comme une entreprise. Il s'agit d'un changement profond dont parle Marta, et elle avance un certain nombre d'expressions qui vont dans ce sens : elle parle de « revenus », de « bénéfices », « d'investissement ». Tous ces mots, comme celui de rentabilité employé par Bruno, traduisent une insertion du vocabulaire de l'économie capitaliste dans les discours. Plus révélateur encore, la comparaison avec une entreprise en ville, qui tend à faire des agriculteurs des petits entrepreneurs, qui fonctionnent selon une logique de marché.

Ce type de discours montre que ces syndicalistes, en dépit de discours parfois révolutionnaires, sont surtout réformateurs ; c'est ce qui explique sans doute leur capacité à s'articuler aux politiques existantes par des propositions de politiques. Pour autant, ce changement de logique de gestion des exploitations agricoles doit s'accompagner, selon Marta et Bruno, d'une syndicalisation des agriculteurs ; pour leur permettre d'obtenir des aides publiques, et limiter ainsi leur insertion sur le marché.

Organiser l'agriculture familiale pour influencer sur les politiques publiques

Marta, comme Bruno, lie l'augmentation des revenus des exploitations agricoles aux actions syndicales : le syndicat doit permettre d'influer sur le gouvernement pour que ce dernier mette en place une politique favorable à l'agriculture familiale, qui donne les moyens aux jeunes de rester :

Extrait d'entretien 14 : Revendications pour une politique qui améliorerait les conditions de vie dans le monde rural (Bruno)

« Raquel² : Vous disiez donc Bruno qu'une bonne partie des gens sortent de la campagne (campo*) parce qu'ils n'ont pas les conditions financières de rester ?

« Bruno : Assurément.

¹ Marta a fait de son entretien un long monologue. Elle parlait, juste avant ce passage, du projet de formation des agents communautaires.

² Fin de l'entretien : Bruno s'adresse en priorité à Raquel da Silva Lopes.

« Raquel : Alors avec des aides, avec une politique, cela pourrait garantir le fait qu'ils restent dans le monde rural (zona rural *), c'est cela ?

« Bruno : Si vous faites quelque chose pour valoriser l'agriculture familiale, et c'est ce que nous tentons de faire, au lieu de se battre avec le Gouvernement on tente de dessiner nos propres programmes qui... même si ça risque de prendre du temps, on est sûr qu'un jour on va réussir à avoir un gouvernement meilleur et qu'on va pouvoir mettre cela en pratique. Parce que le Nord, Raquel, est aujourd'hui considéré comme une des meilleures régions du point de vue de l'organisation sociale... Du Brésil... Parce qu'elle a réussi à donner une impulsion, à présenter des propositions et pas seulement de se battre contre le Gouvernement, à aller chercher des actions auprès du Gouvernement... »^l

Bruno exprime bien qu'un des moyens pour les agriculteurs d'obtenir des politiques pour l'agriculture familiale, c'est la lutte syndicale. Le syndicat peut être un organe qui propose des politiques qui doivent permettre de rester dans l'agriculture. C'est un autre moyen. Or, Marta exprime très bien en quoi les jeunes peuvent être utiles à cette lutte :

Extrait d'entretien 15 : Jeunesse et renouveau syndical (Marta)

« Marta : (...) Alors on pense tous ensemble, les jeunes et les leaders. Nous allons construire une proposition de formation qui prenne en compte vos nécessités. Et une autre chose, le Mouvement Social s'affaiblit, il a besoin d'être rénové, il a besoin de se rénover. Les gens qui sont ici, ils vont tenir encore plus de 5 ans, mais ils ne vont pas tenir 10 ans avec le même entrain. Et le Mouvement Social est en train de devenir une référence, comme les préfectures par exemple. Les gens espèrent que le Mouvement Social, que la FETAGRI, que les syndicats, résolvent les problèmes du crédit. Mais ils ne lient pas le problème du crédit par exemple à un problème de politique, mise en place par le Mouvement Fédéral, qui fait partie d'une proposition insérée dans cette globalisation, et qu'ils veulent donner une réponse pour la société. Ce sont des demandes de politiques publiques qui apparaissent, et qui rendent nécessaire d'être plus nombreux. Et un des potentiels pour cela, c'est la jeunesse. Parce que c'est un public qui, de par son histoire, son quotidien, ses actions, dit la chose suivante : « Je ne veux plus être le porte parole de quelqu'un. Je ne veux plus me contenter de bouger des banderoles. Je veux aider à construire ». Alors ceux qui pensent ainsi sont un peu des intermédiaires. Il y a des gens qui prient, qui deviennent fou à chaque instant, et un groupe là sur la ligne de front qui est déjà avancé pour construire des propositions, pour tenter de pousser des innovations, et un autre intermédiaire, qui veut faire quelque chose, qui ne pense pas bien de prier par exemple, de demander toujours « Pour l'amour de Dieu », mais qui veut aider à construire quelque chose et qui ne sait pas par où commencer. C'est pour ce public que nous avons fait cette proposition »^m.

L'action politique s'inscrit ici en continuité des efforts pour améliorer la productivité. Mais l'originalité de ce discours par rapport au précédent, c'est le rôle que Marta entend faire jouer aux jeunes dans ce processus : ils doivent aider à formuler cette problématique, car ils sont selon elle plus ouverts que leurs parents, plus enclins à faire du syndicalisme, et surtout à formuler des propositions. Ces jeunes là doivent permettre une action effective, qu'elle oppose à la « prière ». C'est aussi pour renforcer leur « base » que le syndicat a créé le projet des agents communautaires (annexe 2-4).

Augmenter les revenus et faire de la lutte syndicale sont deux actions très complémentaires pour Bruno et Marta ; cela a remplacé le discours sur la durabilité. Ces actions sont complétées par un troisième point, que Bruno identifie comme « la fin de toute action » : la valorisation de l'identité d'agriculteur.

L'émergence et la valorisation d'une identité d'agriculteur

Bruno et Marta évoquent dans leur entretien un point qui avait déjà été abordé lors des séminaires : la crise identitaire des jeunes agriculteurs. Cela se voit d'abord dans les prises de parole lors des débats dans les séminaires :

« La jeunesse doit assumer son identité. Beaucoup de jeunes pensent qu'on doit étudier simplement pour travailler, nous pensons tout savoir de l'agriculture, mais elle avance chaque année et on doit l'accompagner. On doit prendre notre banderole et assumer notre identité » (César, ancien élève de la MFR de Medicilândia).

« L'agriculteur ne considère pas l'agriculture comme une profession, il faut changer cette mentalité » (Sidevaldo, syndicaliste).

« Il existe une culture qui dit que celui qui est dans la zone rurale (zona rural*) est inférieur à celui qui est dans la zone urbaine. On doit changer cela »ⁿ. (Neto, coordinateur de la FETAGRI régionale).

Ces trois expressions libres sont intéressantes, car des mots essentiels surgissent : César semble ainsi opposer travail à agriculture. Dans ce discours, travail ne veut pas dire toute forme de travail, mais travail en ville (comme employé (*empregado**) par exemple). Cela revient à dire que seul le travail en ville est un travail ; comme si l'agriculture était autre chose. Cette expression justifie à elle seule l'intervention suivante : l'agriculture n'est pas reconnue par César comme un travail, « une profession » (Sidevaldo). Nous ne savons pas ce que Sidevaldo entend exactement par profession, mais nous verrons que ce terme peut résumer une bonne partie du discours des syndicalistes. Car il n'est pas employé ici de manière isolée, bien au contraire : dans le projet « Consolidation de l'agriculture familiale et contention des déboisements », le syndicat qualifie ainsi ses actions pour les MFR :

« Promouvoir et consolider la formation et la professionnalisation des jeunes agriculteurs et des travailleurs du milieu rural pour les nouvelles techniques implantées^o » (objectif spécifique).

Retenons pour l'instant, en dehors du mot professionnalisation, que Bruno identifie comme une action essentielle du syndicat le fait de permettre aux jeunes de valoriser leur identité d'agriculteurs. C'est le sens que l'on peut donner au passage suivant :

Extrait d'entretien 16 : Valoriser l'identité des agriculteurs (Bruno)

« Enquêteur : Et ensuite, vous avez dit que ce séminaire, c'était pour montrer que tout n'était pas perdu, qu'on pouvait avoir de l'espoir.

« Bruno : Oui... c'est un travail de récupération de l'auto-estime, n'est-ce pas ? Vous¹, les jeunes ont même peur de dire qu'ils sont agriculteur ou agricultrice. C'est un des problèmes les plus sérieux, la majeure partie des jeunes ne s'identifie pas comme agriculteur. Ils ont honte de le dire. Ils disent qu'ils sont étudiants, n'importe quoi, mais ça ils ne le disent pas.

« Enquêteur : Et ce problème est grave pour vous ?

« Bruno : Oui, un des plus gros problème aujourd'hui de l'agriculture brésilienne, c'est ce problème de l'auto-estime. Ils ont honte de s'identifier comme agriculteur. Et les gens en ville, si vous faites attention et que vous parlez avec des gens, même avec ceux qui étaient des champs (roça*), ils ont une... ils mettent un des mots qui dévalue cette auto-estime, surtout celle des jeunes qui est la plus sensible, elle est rabaissée à chaque fois. "Oui, un tel c'est un coloniste² (colonheiro*), un je ne sais pas quoi, un plouc (caipira*)". Ce sont ces termes mêmes qui le font se sentir encore plus diminué. Parce que des fois ce sont des gens mêmes qui sont venus des champs*, et qui des fois ne réussissent même pas à manger à leur faim en ville, parce qu'ils n'ont pas de travail... et ils tentent de se rassurer avec ces termes, comme s'ils étaient déjà citoyens. Cela démontre le manque d'auto-estime des gens ».^p

Ce problème d'auto estime qu'identifie Bruno est à mettre en relation avec la « profession » (voir citation suivante) d'agriculteur ; selon lui, les jeunes ont honte de se dire agriculteurs. Il s'agit donc de restaurer cette auto-estime, c'est-à-dire rendre positive l'image de l'agriculture et, surtout, faire que les

¹ Nous a-t-il pris pour un jeune avant de se reprendre ?

² Il ne parle pas de colon, mais de « coloniste ».

jeunes revendiquent une identité d'agriculteurs. Cela va très loin, puisqu'ils veulent agir sur les représentations du métier d'agriculteur. Ce point est essentiel pour notre travail, comme nous le verrons plus loin ; Bruno en fait, à un autre moment de l'entretien, « le but de toute action ». Le dialogue qui fait directement suite au passage ci-dessus le montre très bien :

Extrait d'entretien 17 : Maison Familiale Rurale et « récupération de l'auto-estime des jeunes » (Bruno)

« Enquêteur : Vous dites que les jeunes dans l'agriculture ont perdu l'estime d'eux-mêmes ?

« Bruno : On peut dire que 90 % d'entre eux ont honte de dire quelle est leur profession.

« Enquêteur : Et vous alors...

« Bruno : Nous tentons de récupérer l'auto estime d'eux-mêmes. La Maison, tout ce processus est fait pour récupérer l'auto estime d'eux-mêmes. Y compris à l'intérieur de la Maison, c'est le but de toute action »⁹

Le but du syndicat est de créer une identité, positive, d'agriculteur. C'est parce que Bruno semble en faire l'objectif final que nous avons mis cette action à la fin des actions du syndicat. Ces actions apparaissent très globales : il s'agit de modifier l'organisation sociale des agriculteurs en les syndiquant afin qu'ils puissent faire pression sur le gouvernement pour avoir une politique favorable ; il s'agit de modifier leurs bases économiques, et même leurs modes de gestion ; il s'agit enfin d'agir sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, de faire qu'ils revendiquent une identité d'agriculteur.

Le développement durable dans le discours de Bruno : entre agriculture durable et professionnalisation

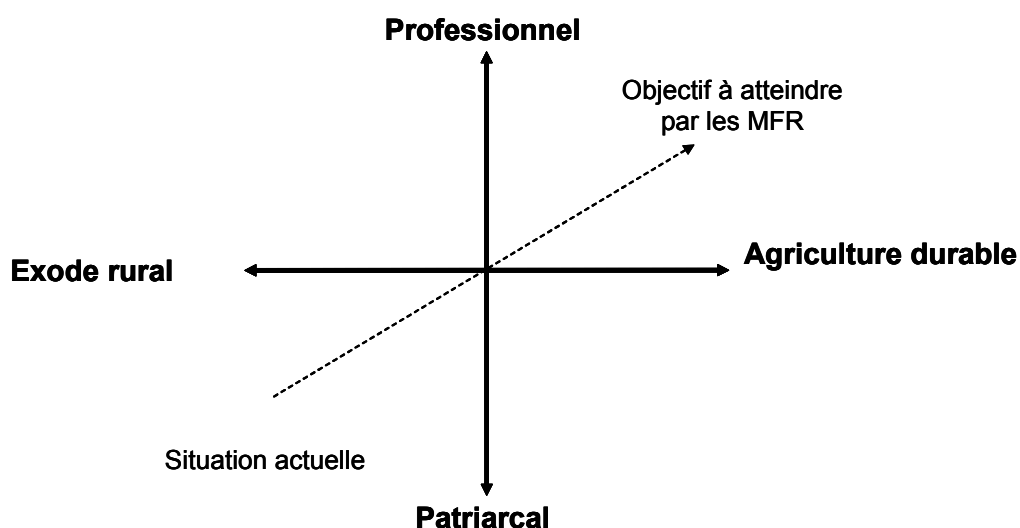
Nous avons vu que « les Mouvements Sociaux » exercent leur domination, parfois hégémonique, du champ de l'ATDR dans la région de la Transamazonienne : ils ont la capacité non seulement de capter des ressources proposées par l'Etat, mais surtout de formuler des propositions qui, par leur ambition, se substituent au rôle de l'Etat. Ils proposent un projet de développement pour la région, qui prend en compte toutes les dimensions de la région (en particulier les dimensions foncière, économique et éducative). Dans le cas des projets éducatifs, les syndicats ont l'argumentation suivante : seuls représentants des agriculteurs, donc seuls légitimes, dans le cadre du développement participatif, à gérer ces actions, ils ont le droit (voire même le devoir) de réduire les autres organisations au rôle de prestataires de service ou d'assesseurs.

Cette volonté est d'autant plus forte que s'assurer le contrôle de l'école est, pour les mouvements sociaux, le moyen de promouvoir la formation d'un type d'agriculture familiale, fondée sur une rationalité économique de type capitaliste, une syndicalisation des agriculteurs et une identité agricole clairement et positivement affirmée. Nous avons aussi vu apparaître dans ces discours le mot de professionnalisation. Il apparaît à trois reprises, et à chaque fois associé à un objectif fort : changer la « mentalité » des agriculteurs (en leur donnant une identité professionnelle), comme objectif final des MFR et associé au but final de toute action.

Les formations destinées aux jeunes montrent que celles-ci sont un moyen de professionnaliser l'agriculture familiale. On peut chercher à analyser comment se structure le discours de Bruno : il apparaît alors deux oppositions fondamentales en relation au développement durable. La première est celle qui fait des jeunes soit le porteur d'une agriculture durable, soit la cause de l'exode rural ;

reprenant par là l'opposition entre les deux types de stabilisation possible du front pionnier. L'autre opposition est celle que nous venons de voir, entre jeunes pris dans les structures « patriarcales » et jeunes qui se réclament d'une profession d'agriculteur. Ces oppositions nous semblent pouvoir être systématisées dans le schéma suivant.

Schéma 7 : Oppositions structurant le discours de Bruno quant au développement durable



Si on suit l'argumentaire que nous avons proposé jusqu'ici, le discours de Bruno est aussi celui de la FVPP. Ce schéma permet de reconstruire le lien qu'établissent les syndicalistes entre développement durable et professionnalisation de l'agriculture familiale. Par ailleurs, il peut être lu à la manière des mathématiciens comme un graphique servant à tracer une fonction quelconque : le croisement des axes correspond au zéro ; ensuite, les valeurs se répartissent en positif et en négatif. En termes donc de valeurs attribuées par les discours à ce graphique, l'évolution doit aller du négatif (situation actuelle) au positif (objectif à atteindre par les MFR), sans passer (ou alors de manière transitoire) par les autres cadrans.

Il apparaît alors que le débat sur la durabilité reprend un débat sur la professionnalisation, plus courant pour les syndicalistes. Par rapport à la citation de Niels Röling et Anne Marie Wagemakers (1998) proposée en début de chapitre, on peut dire que pour les syndicalistes, la mise en place d'une agriculture durable passe par la professionnalisation des agriculteurs, et le changement de techniques agricoles. Cette professionnalisation, qui passe par la réalisation de projets des jeunes, s'oppose aux « pratiques patriarcales de certains pères traditionnels ». Pour autant, il faut comprendre cette professionnalisation par rapport au nouveau contexte des politiques publiques au Brésil : il s'agit d'une professionnalisation différente en ceci qu'elle est tournée vers l'agriculture familiale.

Cela demande à être précisé : quel est le type de professionnalisation qui est plaidé dans le cas de ce nouveau contexte des politiques publiques ? Comment généraliser les analyses que nous avons menées dans la région d'Altamira au Brésil ? Il nous semble qu'un outil pertinent pour cela est d'analyser un autre type de discours, tenu par des « chercheurs engagés », ceux du NEAD. Le Département d'Etudes Agraires et de Développement rural, est une institution de recherche non

universitaire, qui dépend du nouveau ministère du développement agricole (et non du ministère classique, cf. schéma du chapitre 1). Les études que mène cet institut, qui portent uniquement sur l'agriculture familiale, servent directement à la définition des politiques publiques. Ainsi, un travail a été réalisé dans un Etat du Sud du pays sur « les fils d'agriculteurs » : or, les présupposés des discours de ces chercheurs (Abramovay et al., 1998 ; Silvestro et al., 2001)¹ nous paraissent très proches de ceux de la FVPP ; ils peuvent, à ce titre, nous aider à mieux saisir ce que signifie la professionnalisation dans le contexte des politiques publiques brésiliennes.

1.-3. Les jeunes, outil de la professionnalisation de l'agriculture familiale

Bien des éléments amènent *a priori* à opposer les travaux du NEAD que nous allons étudier et les discours recueillis dans la Transamazonienne : ce ne sont pas les mêmes types de discours, l'un étant celui de chercheurs (engagés), l'autre celui de syndicalistes ; ils ne s'appliquent pas aux mêmes terrains, celui du NEAD portant sur l'Etat de Santa Catarina (Sud du pays). Pourtant, les deux discours ont des points communs : ils s'appliquent à l'agriculture familiale, et plus particulièrement au rôle que peut tenir la jeunesse dans l'évolution de cette agriculture familiale ; ils visent à mettre en place des politiques publiques ; ils s'appuient sur des diagnostics dans le but de démontrer des hypothèses déjà formulées précédemment ; et surtout, ils ont le même présupposé, professionnaliser l'agriculture familiale. Si aucun des deux ne définit ce qu'il entend par professionnalisation, il y a de nombreux points communs dans l'usage qu'ils font de cette notion.

Cela se comprend parfaitement, puisque les deux institutions ont les mêmes objectifs, la promotion de l'agriculture familiale. La proximité de ces points de vue devrait nous permettre de comprendre comment ce nouveau courant favorable à l'agriculture familiale appréhende la question de la jeunesse.

Un des points communs entre le discours de la FVPP et l'étude du NEAD est la réalisation d'une recherche diagnostic pour justifier une politique mise en place précédemment. Il nous semble que c'est bien la même chose que réalise l'équipe du NEAD, mais selon une méthode hypothético-déductive : ils définissent des hypothèses préalables, que la recherche (appliquée par questionnaire) vient confirmer. C'est ce que montre le passage suivant :

« Quelles sont les aspirations professionnelles des jeunes agriculteurs de l'ouest du Santa Catarina ? Une réponse complète à cette question exigerait que l'on dispose de l'ensemble des possibilités que les populations étudiées ont devant elles. Un questionnaire fermé, tel que celui utilisé dans cette recherche, a l'avantage de quantifier les résultats et l'inconvénient de limiter nécessairement le panel d'options de celui qui répond. Les personnes rencontrées n'ont pas été mises en face des différentes possibilités d'insertion urbaine. Mais l'étude a fortement corroboré les hypothèses qui lient les options professionnelles à deux facteurs fondamentaux : d'un côté à la formation éducative des jeunes ; de l'autre, au niveau économique des familles » (Silvestro et al., 2001, p. 29, nous soulignons).

De même que Bruno utilise le diagnostic participatif pour justifier l'importance des MFR, l'équipe du NEAD utilise une recherche pour justifier des hypothèses : si l'on peut discuter le caractère

¹ Ricardo Abramovay, sociologue brésilien, est le coordinateur de ces deux recherches, et apparaît comme tel dans les deux ouvrages cités. Cependant, il n'est pas le premier auteur de la recherche de 2001, que nous étudierons plus spécifiquement ici.

représentatif de l'échantillon¹, il nous semble que c'est surtout sa démarche qui est révélatrice de cette utilisation de la recherche. En effet, elle comporte un présupposé, celui « des aspirations professionnelles » des jeunes, comparable aux « choix citoyens » dont parlait Bruno.

Nous avons vu que Silvestro et *al.* tentent de définir les « aspirations professionnelles des jeunes agriculteurs ». Ce terme professionnel n'est pas évident, mais jamais défini dans cet ouvrage. Mais il est lié à plusieurs autres termes : « options professionnelles », « facteurs de choix », « opportunités », « déterminants ». Le présupposé est bien que les jeunes, quand ils deviennent agriculteurs, réalisent un choix, et que ce choix est conscient bien que déterminé. C'est ce que les auteurs décrivent dans le passage suivant :

« Plus qu'un moment, la succession est un processus formé par trois composantes : le transfert de patrimoine, la continuité de l'activité professionnelle paternelle et le départ des générations les plus vieilles des commandes du travail (Abramovay et al., 1998). Plus importante que le moment spécifique où se réalise le transfert juridique de biens est le passage graduel de responsabilités d'une génération à l'autre. C'est dans « cette unité indissoluble de génération de revenus » (Chayanov, 1966) que l'agriculture familiale, les fils et les filles, s'intègrent tôt aux processus de travail, en aidant à la conduite des animaux, en accompagnant les parents dans quelques tâches, en aidant à la maison. Petit à petit ils vont assumer des tâches de plus en plus importantes et arrivent à l'adolescence non seulement en dominant les techniques observées durant leur vie, mais les principaux aspects de gestion des établissements. Pourtant, ces connaissances ne signifient pas que les jeunes organisent leur futur avec le regard nécessairement tourné vers la propriété paternelle. Si jusqu'à la fin des années 1960 la continuité dans la profession agricole pouvait encore avoir le caractère d'une obligation morale (Comme le montre notre propre recherche antérieure Abramovay et al., 1998 ; et les travaux de Woortmann, 1995), cette pression a cessé d'exister aujourd'hui. Mais il serait exagéré de dire que la profession est devenue un choix libre et souverain. En premier lieu, le niveau éducatif des jeunes hommes est si bas qu'il réduit fortement leur chance d'insertion dans le marché urbain. D'autre part, l'horizon productif des jeunes (en termes de rareté et de mauvaise qualité des terres) de bas revenus est tellement précaire que le marché du travail urbain est plus prometteur, malgré ses risques et ses difficultés » (Silvestro et al., 2001, p. 27-28, nous soulignons).

On voit à la fin de ce passage que les auteurs font de la notion de choix une notion essentielle : elle agit comme un présupposé, dont la seule justification est dans ce passage, et va présider à la construction de leur questionnaire (en considérant que les jeunes choisissent leur profession, ils veulent savoir quels choix ont fait les jeunes et ce qui les empêche de les réaliser) et, forcément, aux politiques qu'ils proposent.

Il s'agit d'autant plus d'un présupposé que le coordinateur de la recherche, Ricardo Abramovay (lors d'un séminaire sur l'agriculture familiale organisé en France trois ans avant cette recherche), en a fait une des « bases théoriques de [son] programme de recherche » : « au fond, l'idée d'agriculture familiale n'est pas sans rappeler la notion mise en avant par des théoriciens comme Amartya Sen et Michael Lipton, et qui ont donné lieu au concept de développement humain du PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement). L'élargissement des possibilités, des chances qu'ont les individus d'avoir accès aux conditions qui leur permettront de participer à la vie sociale et de faire des choix » ; s'inscrivant en ceci contre « la tradition latino-américaine qui parle d'agriculture paysanne »

¹ « Questionnaire fermé appliqué auprès de 116 unités représentatives de l'agriculture familiale de l'ouest de l'Etat de Santa Catarina » (p. 29). Pour confirmer les hypothèses économiques, ces 116 exploitations sont divisées en trois types d'exploitations : « 21 familles capitalisées, 46 en transition et 49 décapitalisées » (p. 38). Le traitement de ces données par pourcentage rend problématique l'interprétation de ces résultats.

(Abramovay, 1998, p. 38, traduction Denis Sautier). Avant d'avoir coordonné cette recherche, Ricardo Abramovay déclarait aborder l'agriculture familiale à partir des choix qu'elle réalise ; en s'opposant ainsi à la vision paysanne de l'agriculture, sans doute caractérisée par « l'obligation morale » dont il parle dans l'extrait cité ci-dessus. Cette recherche part de ces présupposés, et vise seulement à les confirmer par des questionnaires fermés.

Ils relativisent cependant le « choix » des jeunes en disant qu'il n'est pas « libre ni souverain ». Cela, pour les auteurs, signifie qu'il est influencé par le niveau scolaire des jeunes au départ et par les revenus des familles : le choix des jeunes est limité dans les possibilités qui s'offrent aux jeunes, selon un calcul d'opportunités.

Il s'agit donc, pour permettre aux jeunes de faire ce qu'ils désirent, de lutter contre les deux problèmes qui se posent à eux : le bas niveau scolaire et les conditions de vie médiocres dans le monde rural. Ces deux éléments contribuent à limiter les possibilités de choix des jeunes, en ne leur donnant pas la possibilité de partir s'ils le désirent ; ils sont aussi un problème pour ceux qui restent, qui n'ont pas un niveau scolaire suffisant pour gérer une exploitation selon des critères modernes ; et qui n'ont pas non plus la possibilité d'améliorer leurs conditions de vie.

Cela amène évidemment les auteurs à proposer une politique adaptée à ces obstacles. Voici les cinq axes de politique suggérés :

« Propositions de politiques : réagencement foncier ; éducation et formation professionnelle ; capacitation professionnelle ; programme d'amélioration du logement en milieu rural ; création de nouvelles opportunités de revenus ».

On voit bien que ces politiques s'appliquent à deux niveaux : amélioration des conditions de travail (accès à la terre et amélioration des revenus) et de vie (politique pour le logement) dans le monde rural ; amélioration du niveau scolaire. A ces conditions, les jeunes pourront réaliser un choix libre de toute contrainte matérielle, donc réellement libre selon ces auteurs. Or c'est exactement ce que voulait Bruno avec les Maisons Familiales Rurales : celles-ci devaient donner, en augmentant le niveau scolaire des jeunes et les revenus des familles, la possibilité aux jeunes de faire un choix citoyen, donc libre. Dans les deux cas, les présupposés d'indépendance par rapport aux parents et les causes amenant à biaiser les décisions sont les mêmes.

La seule différence, notable, entre les deux propositions de politiques, réside dans le fait que pour les chercheurs du NEAD, la syndicalisation des jeunes pour réclamer des politiques adaptées n'est pas affirmée. Ils considèrent bien que le changement de politique publique est important pour parvenir à une solution ; mais ils pensent que l'Etat peut seul, sans l'aide des syndicats, le mettre en place.

Cette différence, importante nous le verrons, ne remet cependant pas en cause un fait sur lequel tous sont d'accord : la nécessité de professionnaliser l'agriculture familiale. Parce que, dans le cas des syndicalistes comme dans celui des chercheurs du NEAD, ce discours pour une professionnalisation de l'agriculture familiale est tenu par des acteurs appliquant leurs propres conceptions à celles des agriculteurs, censés confirmer ces discours par leurs témoignages, nous considérerons que les concepts jusqu'ici évoqués sont différents de ceux utilisés par les personnes à qui ils s'appliquent. C'est la professionnalisation de l'agriculture familiale qui devrait permettre la stabilisation durable des fronts pionniers.

II. L'interface sociale, un moyen d'étude des rapports entre discours officiels sur l'agriculture familiale et discours des agriculteurs familiaux ?

L'étude des conceptions du changement à apporter à l'agriculture familiale au travers d'un projet, celui des Maisons Familiales Rurales, a montré que le développement durable s'inscrit, pour le syndicat, principal acteur de la région, dans un projet global de transformation de l'agriculture familiale (Schéma 7 : Oppositions structurant le discours de Bruno quant au développement durable) : c'est d'un véritable projet de société dont sont porteurs les syndicats, projet qui implique un changement dans les pratiques de gestion des lots des agriculteurs, dans l'organisation sociale de l'agriculture familiale et dans l'identité même des agriculteurs.

Mais si le fait que les acteurs soient mis au cœur des politiques publiques apparaît important, cela ne doit pas cacher que ce n'est pas fait en accord avec les objectifs des agriculteurs familiaux. Or, cette non rencontre au niveau de la définition des politiques va, à notre avis, plus loin encore : les projets des politiques s'opposent fondamentalement aux pratiques des agriculteurs familiaux.

II.-1. Les paradoxes du développement durable et du développement participatif

Développement durable et changement des logiques de l'agriculture familiale : le lien entre changement technique et changement social

Nous avons vu dans le chapitre 1 différentes approches des migrations des agriculteurs qui visaient à apporter soit une syndicalisation de ces agriculteurs, soit un changement technique ; et que ces approches ne prenaient pas en compte le fait que les pratiques des agriculteurs sont en grande partie logiques par rapport aux normes de l'agriculture familiale. Or, les changements techniques appelés par les diagnostics sur l'agriculture familiale impliquent des changements fondamentaux dans la manière même de pratiquer l'agriculture familiale.

C'est ce que montrent Niels Röling et Janice Jiggins, en proposant une opposition entre les notions d'innovations techniques et celles de changement dans les manières de pratiquer l'agriculture : « Le passage à une agriculture durable n'est pas comparable à l'adoption d'une innovation de plus, mais à un processus complexe d'apprentissage qui peut prendre plusieurs années (...). Cela demande de transformer la manière même de pratiquer l'agriculture » (Röling et Jiggins, 1998, p. 291). Cette opposition entre innovation et changement dans la manière de pratiquer l'agriculture va loin : c'est de cela que parlait Bruno quand il disait que les jeunes étaient plus aptes à appliquer le développement durable car ils avaient évolué dans une autre culture.

Car de fait, ce changement technique implique d'autres changements, beaucoup plus profonds : « Il ne fait aucun doute qu'il y a besoin de meilleures connaissances scientifiques et d'innovations techniques dans la quête pour un développement durable. Toutefois, les outils techniques ne constituent pas des réponses en soi. Ils ont besoin d'être dirigés par de fortes politiques et d'être intégrés à un large éventail social, à des transformations politiques et économiques. Cela rend nécessaire un processus de changement plus créatif, tourné vers l'avenir et socialement engagé. (...)

Ce processus de changement social, de transformations culturelles et de développement institutionnel nécessaire pour atteindre cet objectif, nous l'appelons apprentissage social » (Whoodhill et Röling, 1998, p. 47).

Cette citation met l'accent sur le caractère global des changements qu'implique le développement durable : il s'agit d'un changement social, culturel et institutionnel. Ces trois éléments (changement social, transformation culturelle et développement institutionnel) qui constituent le « social learning » sont, selon ces deux auteurs, liés naturellement l'un à l'autre ; c'est aussi le point de vue du syndicaliste que nous avons cité en introduction, qui considérait que les changements que connaît l'agriculture familiale sont des changements culturels qui vont dans le sens des mutations de son institution. Or, c'est justement cela que nous remettons en cause : ces trois éléments sont profondément différents, et la transformation d'un changement social en changement culturel, et plus encore en changement culturel allant dans le sens voulu par des institutions, ne peut se faire qu'au prix d'une transformation profonde du groupe social concerné.

On peut éclairer cela par une discussion sur le statut du savoir des agriculteurs. En effet, les citations ci-dessus présupposent que ces savoirs ont une certaine cohérence puisque changer des pratiques revient à bouleverser la manière de pratiquer l'agriculture. C'est ce que l'on peut retrouver dans les travaux de Patrick Pharo : les savoirs des agriculteurs ne sont pas la simple agrégation de différents savoirs techniques. Ceux-ci sont étroitement imbriqués avec des facteurs sociaux, culturels, et individuels (dépendant de l'histoire de chaque individu) : « le savoir mobilisé dans une pratique professionnelle apparaît ici tributaire de l'histoire de l'individu, des significations qu'il a accordées et qu'il accorde aux différents événements et situations de sa vie et, de façon plus fondamentale, du système d'évidences interdépendantes qui attribuent aux choses leur sens d'usage et leur valeur » (Pharo, 1983, p. 58). Il montre alors qu'il y a une forte « interdépendance du sens de la mise au travail avec les normes et les valeurs actuelles et passées de l'individu et des groupes de référence et une imbrication des significations du travail avec ses significations affectives, éthiques, ou esthétiques » (Pharo, 1983, p. 58). Les savoirs ont donc une « logique » non seulement technique, mais aussi « affective, éthique ou esthétique » ; socioculturelle dirons-nous pour simplifier.

Christophe Albaladejo en tire les conséquences suivantes¹ : « Les savoirs des agriculteurs ont aussi une cohérence interne, que quelques auteurs appellent une logique, avec laquelle tout nouveau savoir ou changement doit s'articuler » (Albaladejo, 2000 a). En parlant de cohérence interne des savoirs agricoles, Christophe Albaladejo montre qu'il n'est pas possible d'insérer une pratique qui n'entre pas en cohérence avec les autres ; il faut donc soit adapter le changement à la cohérence du savoir en place (ce que prône l'auteur), soit mener un changement radical, imposer une nouvelle cohérence.

Or il nous semble que c'est cela que veulent faire les syndicalistes : en proposant un projet global de société, ils sont certes cohérents par rapport aux objectifs de stabilisation durable des fronts

¹ Christophe Albaladejo cite lui les travaux de Paul Richards (Richards, 1985). Il nous semble que Patrick Pharo se situe dans une perspective proche de celle de Richards, mais qu'il étudie en plus la genèse des savoirs, qui nous intéresse en premier chef.

pionniers par une professionnalisation de l'agriculture familiale, mais peuvent entrer en contradiction même avec les logiques des agriculteurs familiaux. Cela demande, comme le dit Bruno, un véritable changement culturel. Or, cela n'est pas évident du tout, et peut être discuté.

Développement durable, professionnalisation et logiques des agricultures familiales : un mariage dénoncé par José de Souza Martins

Cette volonté de modifier profondément l'agriculture familiale pose un problème éthique. Lors du X^{ème} Colloque International de Sociologie Rurale qui s'est tenu à Rio de Janeiro en juillet 2000, José de Souza Martins a, lors de la conclusion du colloque, dénoncé cette tendance à vouloir transformer un groupe social et proposé un véritable programme pour la sociologie rurale. Il nous semble que, malgré les excès de ce texte, plusieurs idées doivent être prises en compte.

Au terme d'un colloque très marqué par la prise en compte par la sociologie rurale des problématiques du développement durable et participatif¹, José de Souza Martins a commencé sa présentation en signalant la « non rencontre entre la sociologie rurale et les populations rurales auxquelles elle se destine pourtant » : « La sociologie rurale a une lourde dette auprès des populations rurales du monde entier. Les générations victimes d'une sociologie au service de la diffusion des innovations, dont la priorité était l'innovation elle-même, et qui a laissé aux fils qui arrivent à l'âge adulte les méfaits d'une démolition culturelle qui n'a pas toujours été remplacée par des valeurs sociales émancipatrices et libératrices. Ou qui a légué aux fils le débit social du déracinement et de la migration pour les villes ou pour les petites villes pauvres proches des grandes *fazendas** d'où ils sont sortis, déplacés qu'ils ont été par des *scenarii* où ils avaient peu d'opportunités et aucune qualité de vie » (Martins, 2000, p. 1).

L'accent mit sur l'innovation va de pair avec une volonté de moderniser l'agriculture familiale, que l'auteur critique fortement : « La modernisation est une valeur des sociologues ruraux, et pas nécessairement des populations rurales, parce que, de fait, pour celles-ci il n'est pas rare que la modernisation signifie le chômage, le déracinement, la désacralisation de la famille et de la communauté, la douleur et la souffrance » (Martins, 2000, p. 2) ; et donc, rajouterions-nous, la fin de l'agriculture familiale.

Après ces critiques très violentes adressées aux instances de la sociologie rurale, l'auteur transforme son article en un texte programmatique, destiné à changer la direction prise par la sociologie rurale : « Il est encore plus nécessaire de faire avec la sociologie rurale ce qui est le propre de la sociologie : objet d'une sociologie de la connaissance, une sociologie critique qui nous permette de déplacer les compromis qui font d'elle un instrument de l'économie et de l'ingénierie sociale, de déplacer les obstacles qui empêchent encore qu'elle devienne un instrument de dignité humaine et de libération de l'homme de ses carences et de ses misères. Les populations rurales, plus que des instruments de la production agricole, sont les auteurs et les consommateurs d'un mode de vie » (Martins, 2000, p. 5).

¹ Les titres de deux conférences inaugurales, quatre symposiums (sur dix) et dix-huit ateliers (sur cinquante quatre) contenaient un de ces mots clefs : développement, participatif, environnement, durabilité.

Les longues citations de cet article ont l'avantage de mettre en garde contre un danger d'ethnocentrisme, qui serait sous-jacent aux projets de « modernisation de l'agriculture » et aux sociologues ruraux. Appliquer les conceptions de modernisation de l'agriculture familiale ne correspond pas forcément à la logique de cette dernière (à laquelle il demande de reconnaître un mode de vie spécifique) : cette modernisation pourrait comprendre les politiques de professionnalisation de l'agriculture familiale.

Dès lors, comment penser la rencontre entre politiques pour l'agriculture familiale et pratiques de ces agriculteurs ? C'est ce que peut nous aider à faire la perspective d'interface sociale.

Le développement durable comme interface sociale

Il nous semble qu'une des manières de définir notre approche, entre les dangers mis en évidence par José de Souza Martins et les nécessités du développement durable, entre le risque de déstructuration culturelle et les intérêts à long terme de l'agriculture familiale, peut être trouvée dans l'application au développement durable du concept d'interface sociale proposé par Norman Long : « Une interface sociale est un point d'intersection critique ou un lien entre différents systèmes sociaux, champs ou niveaux d'ordre social où des discontinuités structurelles, fondées sur des différences de normes culturelles ou d'intérêts sociaux, sont les plus à même d'être trouvées » (Long, 1989 a, p. 1). Cette définition propose donc une position pour théoriser la rencontre entre des systèmes sociaux différents, des différences de normes culturelles et d'intérêts.

Appliquer cela au développement durable permet de sensibiliser aux problèmes qu'implique cette conception du développement : « Cet intérêt pour l'interface va cependant au-delà de la simple volonté de documenter ce type de luttes, de négociations et d'accommodations qui prennent place entre les agents de développement et les acteurs locaux. Le concept fonctionne comme une métaphore pour montrer les points de discontinuités structurelles inhérentes à la vie sociale en général et particulièrement visibles en situations d'intervention. En d'autres mots, cela sensibilise le chercheur à l'importance qu'il y a à explorer comment les différents intérêts des groupes sociaux, les interprétations culturelles, les savoirs et les pouvoirs sont médiatisés et perturbés ou transformés à des points critiques de lien ou de confrontation » (Long, 1989 b, p. 221). Notre but, comme celui qu'expose ici Norman Long, est de rendre conscient et de mettre en dialogue les problèmes qu'implique le développement durable en situation de front pionnier amazonien.

Il faut pour cela montrer à quel public s'adressent les actions de politiques publiques qui sont mises en œuvre, et quelles sont les conceptions de ce public en relation à la professionnalisation ; et rendre conscientes les éventuelles conséquences de la professionnalisation. Il nous semble alors utile de faire ressortir les présupposés de ces politiques publiques : car puisqu'elles correspondent à une logique différente de celle des agriculteurs, il faut montrer quelle est cette logique.

Cela revient à distinguer différents niveaux de discours, et différents types de catégorisation de la réalité. En accord avec Didier Demazière et Claude Dubar (1997), nous pouvons a priori adopter une

distinction en trois types de catégorisation¹ : les discours tenus par les syndicats et les chercheurs du NEAD constituent, parce qu'ils visent à mettre en place des politiques publiques et ne sont que très secondairement reliés aux discours des agriculteurs, des « catégorisations officielles » : ce sont elles qui constituent la base de notre travail, à elles que nous voulons nous articuler. Mais nous avons suffisamment montré qu'elles sont profondément différentes des « catégorisations naturelles » des agriculteurs pour rendre nécessaire une étude de ces dernières. La théorisation que l'on peut faire de ces deux types de catégories renvoie à la construction de « catégories théoriques », objectif final de notre travail. Ces catégories théoriques, nous pensons les construire dans le cadre d'une interface sociale qui mette en dialogue ces deux types de théorisation.

Afin d'avoir cette position d'interface sociale, nous avons opté pour une présentation des catégories des acteurs de développement (« catégories officielles » selon Demazière et Dubar, 1997) afin de leur opposer les catégories des agriculteurs (« catégories naturelles »). En effet, il nous paraissait intéressant de faire surgir notre questionnement d'une théorisation des questions que se posent les acteurs locaux. C'est cette démarche que nous comptons poursuivre à présent, en voyant les enjeux de la professionnalisation de l'agriculture familiale, du développement durable et du lien entre les deux : cela permettra de faire ressortir la distance probable qu'il y a entre ces questions et les agriculteurs familiaux, et de construire notre questionnement sur cette base. Commençons donc par analyser les changements techniques souhaités pour l'agriculture, avant de voir les changements sociaux que ceux-ci impliquent.

II.-2. Paradigmes nomades et sédentaires dans l'approche du développement durable

Nous avons vu dans la schématisation du discours de Bruno que celui-ci opposait, dans le cas des jeunes, l'exode rural au développement durable que ceux-ci pouvaient participer à mettre en place. Cela, nous l'avons vu, reprenait l'opposition entre stabilisation durable et stabilisation creuse du front pionnier. Pour cette raison, il nous semble possible d'élargir l'opposition que fait Bruno entre développement durable et exode rural à tous les types de migrations que font les agriculteurs. En effet, il apparaît qu'en 1997, le LAET avait défini « un objectif véritablement commun entre les organisations de producteurs et l'équipe de recherche – développement [le LAET] : il s'agit du développement durable de la région à long terme (c'est-à-dire pour les prochaines générations). Un tel horizon temporel (qu'il a fallu expliciter, tant il est vrai que la notion de long terme peut être interprétée différemment par divers groupes sociaux) suppose la *stabilisation* et le renforcement de l'agriculture familiale (non seulement au niveau des exploitations familiales elles-mêmes, mais également des collectivités locales et de la société agraire) et la gestion durable des ressources naturelles » (Castellanet et al., 1997, p. 127).

¹ « C'est donc entre trois types de catégories que se déploie le travail sociologique : celles, administratives, des codifications officielles et normatives (nous les appellerons par la suite CO, soit catégories officielles) ; celles, pratiques, du langage naturel des acteurs, sujets ou individus étudiés à travers leurs productions langagières (nous les appellerons CN, soit catégories naturelles) et celles, théoriques, des schèmes construits par les chercheurs (nous les appellerons CT, soit catégories théoriques) » (Demazière et Dubar, 1997)

Nous voyons qu'ici, un des présupposés du développement durable, c'est la stabilisation de l'agriculture familiale : cette stabilisation n'apparaît pas devoir être négociée au même titre que la notion de « long terme » par exemple ; car de bien des points de vue, la migration entraîne l'opposé d'une stabilisation durable. On peut voir au moins deux points de vue qui opposent migration et développement durable.

Le premier de ces points, c'est celui que nous avons déjà évoqué à partir du discours de Bruno : l'exode rural des jeunes, qui entraîne à sa suite la famille, entraîne une revente de la terre et une concentration foncière, tendant donc vers une stabilisation creuse du front pionnier. Bruno, rappelons-le, disait qu'en allant étudier en ville, les jeunes acquéraient une formation inutile dans le monde rural ; et, attirés par la ville et ses lumières, ne voulaient plus rentrer chez leurs parents. Cette explication est bien évidemment très répandue, et correspond à bien des situations. La migration est ici causée par des facteurs sociaux : l'attrance pour la culture urbaine, et la rupture avec la société paysanne (qui entre de ce fait en crise), sont considérées comme un des ressorts de l'exode rural.

Telle est l'explication avancée pour les migrations vers la ville ; quant aux migrations à l'intérieur du monde rural, nous avons vu dans le chapitre 1 les différentes théories qui les expliquent. Ces théories ne prenaient pas en compte les spécificités de l'agriculture familiale ni son passé migratoire, qui permettaient pourtant de voir la migration comme un moyen d'assurer la reproduction sociale de ce groupe. Dès lors, vouloir stabiliser l'agriculture familiale peut constituer un autre ethnocentrisme dénoncé par José de Souza Martins.

Cela implique de changer profondément notre manière de considérer les phénomènes migratoires, pour faire, comme nous l'avons fait plus haut, référence aux itinéraires des agriculteurs. La migration, classiquement, est définie comme un mouvement allant d'un point de départ à un point d'arrivée. Or, une inscription des migrations dans le long terme montre que plus que d'un mouvement ponctuel, c'est de trajectoires migratoires que l'on doit parler. « L'idée même de caractériser la migration comme un mouvement d'un point à un autre de l'espace revient, pour les sciences sociales, à importer de manière indiscutée une catégorie administrative, à savoir la résidence, au cœur de la construction de leur objet et, à travers cette opération, à abdiquer toute autonomie dans le choix de la représentation du monde social auquel elle se réfèrent » (Rosental, 1999, p. 15). Cette citation fait largement écho à ce que nous avons plus haut identifié comme un des buts de notre travail, déconstruire des catégories officielles pour les confronter avec celles des agriculteurs.

Alain Tarrus estime que ces approches de la migration comme mouvement ponctuel résultant d'une crise, considèrent le mouvement comme anormal, la norme étant la sédentarité. Cela renvoie finalement à la perspective développée par Georg Simmel selon laquelle l'immobilité est tout aussi problématique que le mouvement, la sédentarité est le produit de processus multiples et aussi complexes que la migration.

Alain Tarrus en tire les conséquences en opposant un paradigme nomade à un paradigme sédentaire (Tarrus, 1989 a), dans le but de légitimer les migrants par rapport aux sédentaires : « Dans les situations que nous examinons, la définition [du territoire] consacre bien davantage aux temporalités qu'aux emplacements. Nous proposons de la redéfinir de telle sorte que les comportements des populations mobiles que nous avons décrites soient reconnus comme fondateurs

de nouvelles légitimités sociales (...). Cette notion introduit une double rupture dans les acceptions communes du territoire et de la circulation ; en premier lieu, elle nous suggère que l'ordre né des sédentarités n'est pas essentiel à la manifestation du territoire ; ensuite, elle exige une rupture avec les conceptions logistiques des circulations, des flux, pour investir de sens social le mouvement spatial. Le déplacement ne peut dans cette perspective être considéré comme l'état inférieur de la sédentarité » (Tarius, 2000, p. 125). Cette rupture amène Alain Tarius à considérer les migrations dans un paradigme non plus sédentaire mais nomade, c'est-à-dire à « légitimer » la migration contre les volontés de sédentarisation dont ces populations sont l'objet.

Cette perspective est évidemment très intéressante pour notre propos, car elle permet de déconstruire des catégories classiquement utilisées pour aborder les phénomènes de développement durable : le but est de produire une stabilisation durable des fronts pionniers, c'est-à-dire des territoires stables où s'est installée une agriculture. Or, la durabilité peut être pour les agriculteurs non pas spatiale mais temporelle : la stabilisation des agriculteurs demande donc une modification de l'organisation de l'agriculture familiale, que les syndicalistes espèrent pouvoir mettre en place au moment du remplacement des agriculteurs par l'arrivée d'une nouvelle génération.

II.-3. L'agriculture familiale entre idéal-types paysans et professionnels

Succession familiale et installation professionnelle

La jeunesse fait l'objet de forts enjeux au moment de son accès au métier d'agriculteur : elle est considérée par les syndicalistes comme le fer de lance de la société qu'ils promeuvent. Nous avons déjà cité plus haut Patrick Champagne disant l'importance du profil social des nouveaux entrants (Champagne, 1987, p. 62). Patrick Champagne a, avec Sylvain Maresca, réalisé une étude de « l'installation en agriculture » (le terme est celui des « organisations professionnelles agricoles » françaises) en France dans les années 1980 ; certains des enjeux qu'ils ont mis en évidence peuvent nous aider à analyser l'interface sociale dans laquelle nous nous situons.

Si « l'installation désigne le remplacement d'un chef d'exploitation par un autre » (Blanc et Perrier-Cornet, 1987, p. 63), le mot est en fait marqué idéologiquement : « La notion relève d'une conception professionnaliste qui voit dans cet acte, pourtant purement juridique, une étape capitale qui regrouperait en un seul instant le choix du métier d'agriculteur et la création d'une entreprise agricole. L'installation est donc définie par principe comme un acte d'indépendance, voire de rupture, vis-à-vis de l'environnement familial ; elle est synonyme de projet professionnel et à ce titre, mais à ce titre seulement, mérite aide et encouragement » (Maresca, 1986, p. 77). Dès lors, il y a une différence profonde entre la « succession (familiale) et l'installation (professionnelle) » (Champagne et Maresca, 1987). Quand les syndicalistes parlent de « s'installer en agriculture », il ne s'agit plus seulement d'une affaire de famille (succession), mais du choix d'une activité professionnelle : « Il s'agit de renverser l'ordre des priorités dans le choix du métier : il ne doit plus être question de devenir agriculteur seulement parce qu'on est déjà du milieu ; l'origine agricole ne doit plus être la principale motivation mais céder devant un choix raisonné et déterminé. Cela revient à faire de l'installation avant tout un choix professionnel, et de l'agriculture, une profession au même titre qu'une autre, qui

s'adopte comme une autre, aussi délibérément qu'une autre. (...) C'est dire qu'aujourd'hui la succession en agriculture n'est plus seulement une affaire de famille » (Champagne et Maresca, 1987, p. 57).

Ces analyses renvoient aux discours et textes analysés plus haut. En effet, le lien entre possibilité de choix et profession était mis en évidence tant par Bruno que par les chercheurs du NEAD¹. De même, Patrick Champagne et Sylvain Maresca nous signalent, comme nous l'avons mis en évidence, le caractère volontariste de ces politiques, et leur aspect peu participatif : il s'agit d'imposer un modèle d'agriculture. Or, ce modèle professionnel oppose famille à profession. Il nous semble intéressant de comprendre quels sont les présupposés contenus dans l'idée de **profession**, pour voir en quoi ils s'opposent à l'agriculture familiale ; et nous permettent de préciser notre objet de recherche.

Profession d'agriculteur et choix individuel : l'idéal-type de la profession d'agriculteur

Le mot profession tel qu'il a été employé jusqu'ici n'a jamais été défini par ses utilisateurs, mais utilisé comme une référence implicite. Or, il nous semble intéressant d'essayer de rendre explicite cet implicite, en montrant à quels présupposés se rattache cet usage du mot profession : nous verrons alors que l'on peut proposer un idéal-type de la profession d'agriculteur. C'est ce que nous prétendons faire à présent, en analysant les discours de la FVPP et des chercheurs du NEAD en parallèle d'une sociologie des professions (en particulier à partir de l'ouvrage de Dubar et Tripier, 1998).

L'usage anglo-saxon du concept de profession lui confère un sens assez restreint : « 6 critères font une profession : 1. Les professions traitent d'opérations intellectuelles associées à de grandes responsabilités individuelles ; 2. Leurs matériaux de base sont tirés de la science et d'un savoir théorique ; 3. Elles ont des applications pratiques et utiles ; 4. Sont transmissibles par un enseignement formalisé ; 5. Les professions tendent à l'auto-organisation dans des associations ; 6. Leurs membres ont une motivation altruiste » (Dubar et Tripier, 1998, p. 9). Selon cette définition, que Claude Dubar et Pierre Tripier qualifient de fonctionnaliste, seuls les médecins et les avocats sont à strictement parler organisés en profession. Cette définition, évidemment, ne s'applique pas aux agriculteurs : le premier point, l'activité intellectuelle, les exclut *a priori*.

Mais elle donne une vision de la profession idéale, et conduit à essayer de comparer le discours des agriculteurs à cet idéal-type. On sait que les agriculteurs veulent promouvoir une gestion rationnelle des exploitations et un savoir technique spécifique, qu'ils veulent transmettre par l'école. Cela correspond aux points 1, 2 et 4 de la définition. Par ailleurs, en faisant de l'agriculture durable et en produisant des denrées pour la société, ils se rattachent aux points 3 et 6. Enfin, ils visent à organiser les agriculteurs (point 5). Cela peut constituer une sorte de définition idéale de la

¹ La parenté entre les chercheurs du NEAD et les conceptions françaises est facile à établir : d'une part parce que Silvestro et *al.* citent les travaux de Patrick Champagne ; mais surtout parce qu'ils disent qu'« étudier les expériences mises en place dans d'autres pays (surtout les pays de l'Union Européenne) et qui ont déjà développé des actions [aidant les fils désirant construire leur futur professionnel dans le monde rural] peut être le point de départ pour la construction d'une proposition adaptée à notre réalité » (Silvestro et *al.*, 2001, p. 107). Par contre, l'origine des propositions de « choix citoyens » des syndicalistes est plus complexe à analyser : sans doute cela renvoie-il à des objectifs généraux de la part des syndicats d'agriculteurs, et a pu être formalisé par l'importance des contacts des syndicalistes d'Altamira avec les expériences étrangères, françaises en particulier.

profession ; on peut dire qu'elle renvoie, en bien des points, au discours des syndicalistes. Cependant, cette formalisation de la profession ne prend pas en compte la dimension identitaire, pourtant très fortement affirmée par Bruno.

Cela est par contre beaucoup plus présent dans le modèle de la « profession agricole française » (Maresca, 1986 ; Rémy, 1987, 1990) : elle a une connotation identitaire très marquée, visant à valoriser l'identité d'agriculteur ; il s'agit en même temps de défendre des intérêts économiques, et de se poser comme intermédiaire entre l'Etat et les agriculteurs. Or, il nous semble que ces trois dimensions renvoient pour une bonne partie aux discours que nous avons analysés : en effet, Bruno affirmait que l'action du syndicat par la formation visait à permettre d'augmenter les revenus des agriculteurs en changeant leur rationalité de gestion, tendait à organiser les agriculteurs pour faire pression sur l'Etat, et surtout à permettre l'identification à une catégorie identitaire, celle d'agriculteur. Il faut y rajouter un autre point commun avec le modèle de la profession agricole française : la volonté de s'assurer le contrôle de l'entrée dans la profession par une politique d'installation et d'éducation (Rémy, 1987) qui mette au cœur de l'installation en agriculture un projet personnel (Champagne et Maresca, 1986).

Cela rattache cette conception de la profession agricole à un nouvel usage de cette notion (mis en évidence par Dubar et Tripier) qui fait une référence implicite aux théories libérale et marxiste (qui ont surgit contre les définitions proposées plus haut), dont la présentation successive peut nous permettre de comprendre tant le discours des chercheurs du NEAD (dans une perspective plus libérale) que celui du syndicat (plus marxiste). Libéraux comme marxistes s'accordent à critiquer les professions telles que nous les avons définies plus haut, montrant que l'organisation pour assurer la défense des intérêts économiques n'est pas en soi légitime : en effet, l'organisation doit être celle du peuple et de ses représentants ; pas celles de groupes d'intérêts particuliers, fondés sur des privilèges¹.

Pour eux, la profession doit être fondée non pas sur des privilèges, mais sur des sentiments naturels : « L'ancrage proprement théologique de cet édifice peut être rattaché au modèle réformé en tant qu'il postule l'égalité de tous les individus et le refus de toute autorité extérieure à la conscience individuelle. Mais il en constitue une version nouvelle, profondément originale, en ce qu'il se réfère (...) à des sentiments naturels des hommes, considérés comme des passions partagées par tous, et à des mécanismes objectifs, s'imposant à tous, pour *fonder l'existence et le développement d'une nouvelle forme d'économie et de société* qui est appelée libéralisme par les uns, capitalisme par les autres » (Dubar et Tripier, 1998, p. 50, nous soulignons). Bien des éléments rapprochent selon nous cette définition du discours des chercheurs du NEAD et de Bruno : le « refus de l'autorité extérieure à la conscience individuelle » renvoie aux principes moraux (NEAD) ou aux influences (FVPP) des parents ; celui des mécanismes objectifs renvoie à cette théorisation du choix comme dépendant du revenu des familles (donc avec un calcul des gains futurs) et du niveau scolaire (ouvrant des opportunités d'emploi). Leur politique tend, on l'a vu, à rendre tous les individus libres de leurs choix,

¹ On retrouve ici l'argumentaire du syndicat pour obtenir le contrôle du projet des Maisons Familiales Rurales.

donc à rectifier les inégalités à ces niveaux scolaires et économiques. Et, ce que nous confirme cette définition, c'est que ce qui n'est au départ qu'un simple choix libre doit permettre de fonder « une nouvelle forme d'économie et de société ».

Or, cette nouvelle forme d'économie et de société doit être épaulée par la raison, qui doit permettre d'atteindre ses objectifs : cette raison se trouve dans les principes de gestion rationnelle défendus par la FVPP et les chercheurs du NEAD. Il s'agit donc par le choix individuel d'amener à former une société fondée sur la raison. Pour cela, il faut disposer d'un savoir objectif, que l'on transmet par le biais des écoles : c'est le but des MFR pour la FVPP, et de la formation générale adaptée au milieu rural pour les chercheurs du NEAD¹. Cependant, là où les chercheurs du NEAD se distinguent de la FVPP, c'est dans la société prônée : pour le NEAD, cette société doit être organisée par le marché, et les politiques publiques doivent aider les agriculteurs à bénéficier du marché ; alors que pour le syndicat, c'est au syndicat d'exercer une action de régulation du marché, en garantissant des politiques d'aides directes aux agriculteurs. Le syndicat censé représenter les intérêts du peuple, est le mieux placé pour les insérer sur le marché.

Nous voyons que dans les deux cas, tout l'édifice de cette nouvelle société repose sur le choix libre des jeunes : la professionnalisation, dans un sens libéral ou syndical, repose donc sur une rupture par rapport à la famille. Cela rejoint l'exposé des fondements théoriques de Ricardo Abramovay, coordinateur de la recherche du NEAD évoquée : pour lui, il s'agissait de participer par l'étude de l'agriculture à l'avènement d'une société plus juste fondée sur le concept de développement humain. Ce qui supposait « d'envisager l'agriculture familiale de façon bien différente de celle qui correspond à la tradition latino américaine où l'on parlait d'agriculture paysanne » (Abramovay, 1998, p. 38). Cela se comprend car l'agriculture paysanne est fondée, pour ces auteurs comme pour Bruno, sur l'assujettissement de l'individu aux objectifs de la famille. Or cela semble, justement, une caractéristique propre aux agricultures familiales, fondées sur le rapport entre famille et agriculture. C'est ce que nous prétendons étudier à présent, afin de bien faire ressortir l'opposition entre les deux idéal-types : l'idéal-type de la profession s'oppose à l'idéal-type paysan tel qu'il est caractérisé dans la littérature scientifique.

Agriculture familiale et transmission du patrimoine : l'idéal-type paysan

Nous avons vu dans le chapitre 1 les théories de l'agriculture familiale, en particulier autour de Hugues Lamarche : l'agriculture familiale constituerait un idéal-type particulier. Pour un des types d'agriculture familiale, l'agriculture paysanne à laquelle appartiendraient les agriculteurs familiaux brésiliens (Brumer et al., 1991), Henri Mendras élabore un « modèle général de la société paysanne » à partir de « cinq traits, nécessairement liés entre eux : 1. L'autonomie relative des communautés paysannes à l'égard d'une société particulière, qui les domine mais tolère leurs originalités ; 2. L'importance structurelle du groupe domestique dans l'organisation de la vie économique et de la vie sociale de la collectivité ; 3. Un système économique d'autarcie relative, qui ne distingue pas

¹ Ceux-ci, rappelons-le, préconisaient une augmentation du niveau scolaire moyen afin d'une part de permettre à ceux qui veulent partir de trouver à s'insérer sur le marché urbain, d'autre part de promouvoir une meilleure formation des jeunes agriculteurs, et donc une meilleure gestion des lots.

consommation et production et qui entretient des relations avec l'économie englobante ; 4. Une collectivité locale caractérisée par des rapports internes d'interconnaissance et de faibles rapports avec les collectivités environnantes ; 5. La fonction décisive des rôles de médiation des notables entre collectivités paysannes et société englobante » (Mendras, 1976, p. 14-15). Or, ces caractéristiques s'opposent à celles de la profession : ainsi, le deuxième point était, dans une version antérieure à la référence citée ci-dessus, formulé ainsi : « La confusion famille – entreprise donne un rôle central au groupe domestique » (Mendras, 1975, p. 129). Ce modèle général pour Henri Mendras peut être considéré comme un idéal-type, dont « l'intérêt est qu'il permet de rendre intelligible des observations faites dans des sociétés historiques très diverses dans le temps et dans l'espace » (Schnapper, 2000, p. 37).

Or cet idéal-type peut entrer en opposition avec celui de la profession ; cela est particulièrement visible au moment du changement de génération : les familles voient dans ce moment surtout une possibilité de reproduction des valeurs familiales, alors que les syndicats y voient la possibilité de changer ces valeurs. La reproduction des valeurs ne se fait pas par une décision à un moment donné, mais par une lente incorporation lors de l'enfance. Nous avons vu plus haut que Patrick Pharo défendait une approche de savoirs rendant inséparables techniques et « valeurs socioculturelles » (l'expression est de nous) ; ces valeurs sont selon lui transmises lors de l'apprentissage du métier : « la mise au travail apparaît comme un mode d'imprégnation d'une certaine philosophie de la vie en même temps qu'un mode d'acquisition d'un certain nombre de structures clefs de la connaissance technique » (Pharo, 1983, p. 46). Il se transmet lors de l'apprentissage du métier une « éthique sociale de la profession agricole ». Dès lors, « on doit admettre que la première formation du savoir professionnel est en fait inséparable de la formation d'un autre savoir relatif aux univers familiaux et sociaux du travail » (Pharo, 1983, p. 48)¹.

Cet apprentissage familial des savoirs, nous avons vu plus haut que les chercheurs du NEAD le reconnaissent, mais qu'il n'empêchait pas, selon eux, les jeunes d'être indépendants de leurs parents dans leurs choix. Pourtant, il y a là une contradiction fondamentale entre les deux propositions, et le « saut théorique » que font ces chercheurs n'est pas si évident qu'ils voudraient le faire croire. Cela s'explique, nous l'avons vu, par le fait que selon cette conception, la rupture par rapport aux parents est un fait essentiel, pouvant générer un nouveau type de société, celui fondé sur le développement humain (concept à partir duquel s'est construit, plus tard, le développement durable) ; et expliquer ainsi la distance que prennent ces chercheurs par rapport aux approches de l'agriculture familiale comme paysanne : car, en supposant une logique de fonctionnement familial et une influence de la famille, elles s'opposent au libre choix des individus.

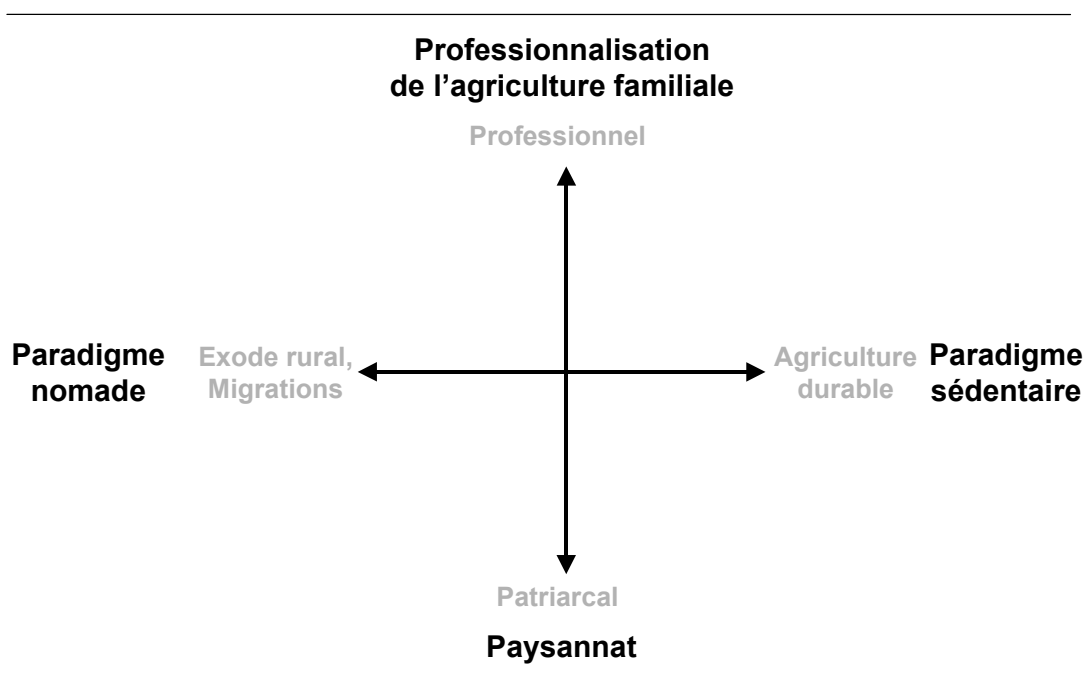
¹ La démarche de Patrick Pharo dans l'ouvrage cité est en fait l'inverse de celle que nous avons présentée. Il part du concept de sagesse qu'il définit comme « l'ensemble des opérations cognitives et des maximes qui, pour un individu ou un groupe d'individus socialement situés, sont constitutives d'une pratique ou d'un ensemble de pratiques sociales dans un lieu et un temps donné. (...) En bref, la sagesse renvoie aux opérations cognitives qui, pour un sujet donné, font de sa pratique une pratique douée de sens » (Pharo, 1983, p. 20). A partir de là, il montre comment se déroule l'incorporation des savoirs dans l'agriculteur, en particulier dans le cadre de la famille (citations ci-dessus) pour conclure comme nous le disions quelques pages plus haut que les savoirs agricoles sont un tout, mêlant techniques et valeurs socioculturelles. Pour des raisons tenant aux choix de présentation de notre travail, nous avons inversé l'ordre de la présentation de Patrick Pharo.

Il nous semble que cette comparaison entre les idéal-types de la profession et celui de l'agriculture familiale (de type paysanne) nous ont permis de distinguer deux enjeux fondamentaux pour notre travail : d'une part, identifier à quels types d'agriculture familiale s'adressent les politiques destinées aux jeunes ; d'autre part, distinguer la part de détermination par les parents de ces jeunes, pour voir quel niveau de choix ils parviennent à formuler. Cela devrait nous permettre de voir quel type de société est en train de se dessiner avec la jeunesse, type de société s'organisant par une opposition entre profession d'agriculteur et paysannerie.

Cette question, complexe, des rapports entre professionnalisation de l'agriculture familiale et paysannerie est très liée aux questions du développement durable : dans les discours, l'association entre les deux est, comme nous l'avons montré, très nette ; de la même façon que paysannerie s'oppose à professionnel, extensif s'oppose, en Amazonie, à durable et un raisonnement comparable à celui que nous venons de mener peut être conduit sur ce thème.

Ainsi, les questions du développement durable font apparaître des problèmes fondamentaux : nous avons vu dans le premier chapitre qu'il s'agissait de changer les dynamiques d'aménagement et de gestion de l'espace, et que ces dynamiques étaient inscrites dans le temps long. Le second chapitre nous a montré que dans le cas de l'agriculture familiale, ce changement est beaucoup plus profond : il s'agit de changer fondamentalement l'organisation sociale de l'agriculture familiale en la professionnalisant et de changer ses rapports à l'espace et au temps. On peut, afin de formaliser cela, tenter une nouvelle schématisation de ces changements, en essayant de faire ressortir les enjeux théoriques du discours de Bruno vu plus haut.

Schéma 8 : Catégories officielles et catégories savantes appliquées aux changements souhaités pour l'agriculture familiale



Ce schéma représente en gris les catégories reprises dans le discours de Bruno et ayant servi à la réalisation du premier schéma, et en noir les enjeux scientifiques que nous avons identifiés dans la littérature scientifique. Ce schéma a deux utilités immédiates : dans la perspective de l'interface sociale que nous nous proposons, il situe les catégories officielles, et donne les « enjeux savants » de ces catégories ; permettant, par là même, de cibler le travail à réaliser avec les agriculteurs.

Mais nous avons déjà vu que ce type de schéma peut être lu en dynamique : s'appliquant aux jeunes, il s'agit de les faire passer d'un état supposé originel (rencontre paradigme nomade paysannat) à un état idéal (sédentaire et professionnel), sans les faire passer par les situations intermédiaires. Or, Antony Giddens (1984) nous apprend qu'un changement social pour lequel on prévoit l'arrivée en fonction de catégories de modernisation ou de stabilisation renvoie souvent, dans le champ de la sociologie, à une perspective évolutionniste ; par rapport à laquelle il est urgent de se situer, pour parler de configurations historiques particulières.

III. Présupposés et pièges d'une étude du changement du rapport à l'espace d'un groupe social

Considérer de manière linéaire l'évolution d'une société, et considérer que l'évolution de cette société est inéluctable parce qu'elle a déjà eu lieu dans une autre société (considérée alors comme plus évoluée), voilà ce que l'on pourrait appeler l'évolutionnisme. La distance qui sépare l'évolutionnisme de l'étude du changement social en général est étroite : dans le cas qui nous concerne, elle est d'autant plus étroite qu'il s'agit d'appliquer à une société de paysans d'un « pays en voie de développement » des conceptions du développement directement ou indirectement importées soit des « pays développés », soit des villes brésiliennes ou de groupes sociaux différents. Si cette importation a tous les caractères de l'ethnocentrisme, vouloir l'appliquer (soit en pratique, dans des projets de développement ; soit en théorie, dans les concepts présidant à une recherche) a tous les risques d'être de l'évolutionnisme.

Nous voudrions éviter ce piège, non pas tant pour des raisons morales¹ que pour des raisons à la fois pratiques et théoriques. La vision évolutionniste ne correspond pas à celle des syndicalistes dont nous avons analysé les discours : ceux-ci sont conscients des limites de leurs actions ; théorique parce que l'évolutionnisme est une vision profondément erronée du changement social.

Pour cela, nous verrons d'abord en quoi le développement durable est un concept qui renvoie à une conception de la société particulière, fondamentalement différente de celle des agriculteurs familiaux ; puis, nous verrons en quoi l'étude de l'incorporation de cette conception par la jeune génération amène à concevoir ces « configurations socio-spatiales » (nous définirons cette expression) comme des idéal-types entrant en interrelation lors de la prise de décision et de la

¹ Encore que celles-ci ne soient pas absentes de nos préoccupations : en effet, les agriculteurs familiaux sont très (trop) souvent considérés comme des « survivances » du passé ; en tant qu'aberration historique, le débat oscille alors entre conserver un « écomusée vivant » ou moderniser cette anomalie (vue comme honteuse par un Etat dont la devise, « Ordre et Progrès », est directement inspirée du positivisme d'Auguste Comte). Participer, par cette thèse, à rompre cette dichotomie en serait sans doute la plus belle application.

socialisation des jeunes, puis en quoi cette conception nous éloigne définitivement de l'évolutionnisme tel que nous venons de le définir.

III.-1. Un travail sur le changement de configuration socio-spatiale

Nous avons vu, dans la partie théorique du premier chapitre, que le concept de territorialité correspond à la manière dont une société s'organise pour gérer l'accès à la ressource (dans le cas des agriculteurs, la terre et la production agricole) ; et que le développement durable peut être considéré comme une forme de spatialité particulière (la territorialité) dans la mesure où il s'agit pour une société de gérer sur le long terme les ressources naturelles. Le chapitre 2 nous a donné les moyens de caractériser le développement durable pour les acteurs de l'ATDR de la région de la Transamazonienne ; à partir de cette analyse, il nous semble possible d'approfondir notre définition des territorialités, et même du concept de spatialité, pour en faire une « configuration socio-spatiale typique ».

Cette expression demande à être précisée : nous employons typique au sens de Max Weber, c'est-à-dire comme catégorie ne se rencontrant pas à l'état pur (idéal) dans la réalité, mais construite à partir d'une démarche inductive (ici, à partir de l'analyse de discours). Il n'y a pas qu'une seule configuration socio-spatiale typique, bien qu'elle soit souvent considérée comme telle par ceux qui la portent, et elle peut être comparée à d'autres idéal-types ; c'est le sens qu'il faut donner au mot configuration, qui renvoie à une forme spécifique d'agencement, s'inscrivant dans un contexte social, historique et géographique bien particulier. Et qui rend possible (et légitime) tout autre type de configuration.

Le développement durable comme « configuration socio-spatiale typique »

Les conceptions du développement durable que nous venons de schématiser (Schéma 8) peuvent être assimilées à des formes de territorialités : en effet, les deux axes du schéma renvoient aux dimensions sociales (axe vertical de la professionnalisation) et spatiales (axe horizontal des types d'agriculture et de pratiques agricoles) constitutives des spatialités. La mise en place d'une agriculture durable pour les acteurs de l'ATDR passe par la professionnalisation de l'agriculture durable ; le changement technique qui permettra la mise en place de ce que Bruno appelait une nouvelle vision des rapports de l'homme à la nature.

Le lien entre rapports à la nature et rapports des hommes entre eux a été théorisé par Maurice Godelier : celui-ci qualifie de « matériels » les rapports de l'homme à la nature (et en particulier à l'exploitation de cette nature), et « d'idéels » les conceptions structurant ces rapports. « Au cœur des rapports matériels de l'homme avec la nature, apparaît une part idéelle où s'exercent et se mêlent trois fonctions de la pensée : représenter, organiser et légitimer les rapports des hommes entre eux et avec la nature » (Godelier, 1984, p. 21). Cette citation, qui pourrait constituer une définition des territorialités, s'applique parfaitement au développement durable tel que nous l'avons analysé : il s'agit bien d'une conception particulière des rapports des hommes à la nature et des hommes entre eux. Or, Godelier nous dit que cette conception a « trois fonctions » : il s'agit d'une représentation particulière

de ces rapports (exploitation conservatrice de la nature, et conception professionnelle de l'agriculture), qui vise à organiser de nouveaux rapports (avec de nouvelles techniques agricoles et une organisation professionnelle des agriculteurs) et à les légitimer (légitimer de nouveaux rapports à la nature et l'agriculture familiale).

Mais ce que dit aussi Godelier dans cette citation et dans le reste de l'ouvrage, c'est que ces trois fonctions sont essentielles ; et que les formes à partir desquelles elles sont assumées peuvent être multiples. Dès lors, il nous apprend à considérer le développement durable comme une configuration possible des rapports entre idéal et matériel : les agriculteurs organisés en profession pour pratiquer une agriculture durable n'est qu'une possibilité parmi les nombreuses autres possibilités. Dès lors, cela nous permet de nous dégager des présupposés inhérents aux types de schémas que nous avons proposés, à savoir la hiérarchisation entre un pôle positif et un pôle négatif : chaque configuration est une possibilité. Il est alors possible de faire, comme le proposent Frémont et *al.* (1984), une typologie des types d'organisation des groupes sociaux.

Autres « configurations socio-spatiales typiques »

L'accent que Maurice Godelier fait porter sur les « fonctions de la pensée » le conduit à mettre l'accent sur ce qu'il appelle, dans une tradition marxiste revendiquée, les « rapports sociaux de production » : « Les rapports sociaux de production sont les rapports, quels qu'ils soient, entre les hommes qui assument l'une, l'autre ou les trois fonctions suivantes : déterminer la forme sociale de l'accès aux ressources et au contrôle des conditions de la production ; organiser le déroulement des procès de travail et répartir les membres de la société entre ces procès ; déterminer la forme sociale de la circulation et de la redistribution des produits du travail individuel ou collectif. Il est dès lors possible de montrer que dans certaines sociétés les rapports de parenté ou les rapports politiques fonctionnent comme rapports sociaux de production » (Godelier, 1984, p. 31).

Cette citation fait écho à ce que nous disions sur le « mode de production paysan » (Chayanov) qui voyait une étroite imbrication entre famille et production agricole : c'est la famille qui définit les objectifs de l'exploitation (assurer la reproduction ou la reproduction élargie de la famille), organise le travail agricole, et en redistribue les produits. Ainsi, le modèle professionnel comme le mode de production paysan constituent des « rapports sociaux de production » typiques¹, caractéristiques de groupes sociaux particuliers (les syndicalistes et ceux que la littérature nous apprend à considérer comme des paysans).

Or, ces rapports sociaux sont liés d'une manière particulière à la terre : nous avons vu que pour le modèle de développement durable, la terre est *gérée* sur le *long terme* : *gérée*, c'est-à-dire qu'il lui est appliqué un modèle de rationalisation économique ; sur le *long terme*, c'est-à-dire de manière à ce que cette exploitation soit possible sur plusieurs générations. Or, l'apparition d'une finalité économique à la terre lui confère un statut radicalement différent de celui qu'elle a dans le mode de production paysan : « Traditionnellement, la main d'œuvre et la terre ne sont pas séparées ; la main

¹ Nous employons le terme typique pour le mode de production paysan bien que nous ne l'ayons pas construit de façon empirique. C'est ce que nous nous emploierons à faire dans la seconde partie de cette thèse.

d'œuvre fait partie de la vie, la terre demeure une partie de la nature, la vie et la nature forment un tout qui s'articule. La terre est ainsi liée aux organisations fondées sur la famille, le voisinage, le métier et la croyance – avec la tribu et le temple, le village, la guilde et l'église. Le Grand Marché unique, d'autre part, est un dispositif de la vie économique qui comprend des marchés pour des facteurs de production. Puisque ces facteurs se trouvent être indiscernables des éléments qui constituent les institutions humaines, l'homme et la nature, il est facile de voir que l'économie de marché implique une société dont les institutions sont subordonnées aux exigences du mécanisme du marché. Cette proposition est utopique aussi bien en ce qui concerne la terre qu'en ce qui concerne la main d'œuvre. La fonction économique n'est que l'une des nombreuses fonctions vitales de la terre » (Polanyi, 1944, p. 238).

Cette citation mérite de nombreux commentaires. Karl Polanyi, dans la tradition de Max Weber, est un des premiers à avoir mis l'accent sur la nouveauté radicale que constitue le capitalisme (défini par Weber (1920, p. 109) comme « une mentalité qui vise, de manière systématique et rationnelle, par le biais d'un métier, un gain ») par rapport à tous les autres types de sociétés (en particulier celles fondées sur un mode de production domestique). Or, il montre ici que dans un mode de production de type paysan, la terre assure de nombreuses fonctions qui ne sont pas distinguées des objectifs de la famille¹. Donner à la terre une finalité économique, cela revient à en faire spécifiquement un moyen de production, donc selon Polanyi à le détacher de la famille.

Cela constitue pour lui une « utopie ». Dans la mesure où l'ouvrage de Polanyi vise à critiquer le mode de production capitaliste², ce mot utopie vise à montrer le caractère illusoire du mode de production capitaliste. On peut cependant le rapprocher de notre conception de l'idéal-type, en disant que ce détachement ne se rencontre jamais à l'état pur dans le réel, mais que l'objectif du capitalisme est bien celui-ci. Ainsi, toujours de manière idéale, les rapports sociaux de production professionnels tels qu'ils ont été définis par les acteurs de l'ATDR impliquent une séparation de la famille et de la terre ; certes pas aussi radicalement que dans le mode de production capitaliste, mais de manière très nette.

Ainsi, mode de production durable et mode de production paysan impliquent un certain rapport à la terre : on peut donc dire qu'ils constituent des configurations socio-spatiales (ou des territorialités), typiques (ou idéales).

Implications et types de changement de configuration socio-spatiale

On comprend mieux le rapport que font les syndicalistes entre mise en place d'une agriculture durable et changement de l'agriculture familiale : pour les syndicalistes, l'agriculture durable suppose un changement du rapport à la terre ; dans la mesure où celle-ci est, dans le mode de production paysan (qu'ils nomment patriarcal) très étroitement liée aux objectifs de la famille (ce qui se traduit par une migration générationnelle), il faut alors (dans cette logique) casser ce lien pour que la terre soit

¹ Cela se retrouve avec le fait, mis en évidence plus haut, que la vente de la terre n'a pas pour but de produire un bénéfice, mais au contraire de permettre à la famille de reproduire le mode de vie paysan.

² « La Grande Transformation apparaît en somme comme la critique la plus radicale qui soit du capitalisme libéral ». Louis Dumont, 1982, *Préface* de l'Édition Française de *La grande transformation*, p. xiv.

gérée de manière différente. Car, ils l'ont parfaitement compris, à un type de société est lié un type de rapport à l'espace particulier : le changement du rapport à l'espace d'une société n'est possible qu'avec le changement du type de société. C'est donc la configuration socio-spatiale qui doit changer.

Yves Barel le formule ainsi : « Il existe dans le social autre chose que du social "pur". Le non social fait ainsi partie du social. (...) C'est ce que l'on pourrait appeler, de façon évidemment métaphorique, la substance ou le corps du social. » (Barel, 1986, p. 131). Dès lors, il en tire les conclusions suivantes : « Le changement social peut être vu comme un mouvement de territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation » (Barel, 1986, p. 139). En effet, dans la perspective qui nous intéresse (la mise en place d'un développement durable), c'est un changement des rapports à l'espace qui est appelé par ces acteurs.

Cependant, Karl Polanyi, comme Max Weber, nous aide à percevoir que le passage d'une configuration socio-spatiale paysanne à une configuration durable constitue beaucoup plus qu'un changement social : il s'agit d'un bouleversement fondamental. Ainsi, le passage à un type de gestion de l'exploitation agricole fondé sur des critères économiques (« comme une entreprise en ville ») est qualifiée par Karl Polanyi de métamorphose : « Par rapport à l'économie antérieure, la transformation qui aboutit à ce système est si totale qu'elle ressemble plus à la métamorphose de la chenille qu'à une modification qui pourrait s'exprimer en termes de croissance et de développements continus » (Polanyi, 1983, p. 69). Or, nous avons vu que le changement de rationalité économique n'est qu'un de ceux qu'appellent les syndicalistes ; mais ce changement, à lui seul, implique toute la société.

Car Max Weber montre bien les présupposés contenus dans le mode d'organisation capitaliste : « l'organisation rationnelle moderne de l'entreprise capitaliste n'aurait pas été formellement possible en l'absence de deux autres facteurs qui ont joué un rôle important dans cette évolution : la séparation de la gestion domestique et de l'entreprise, aujourd'hui dominante dans la vie économique en général ; et la comptabilité rationnelle, étroitement liée à ce premier facteur » (Weber, 1920). Cette citation renvoie bien aux objectifs de la formation des jeunes agriculteurs proposés plus haut par Marta : faire que les jeunes gèrent leur exploitation comme une entreprise, en investissant, calculant des revenus... bref, en rationalisant la gestion.

On peut reprendre, pour comprendre la distance qu'il y a entre ces exigences de rationalité et les « logiques antérieures », la typologie proposée par Max Weber lorsqu'il définit les « concepts fondamentaux de la sociologie » : « Comme toute autre activité, l'activité sociale peut être déterminée : a. de façon rationnelle en finalité, par des expectations du comportement des objets du monde extérieur ou de celui d'autres hommes, en exploitant ces expectations comme conditions ou comme moyens pour parvenir rationnellement aux fins propres, mûrement réfléchies, que l'on veut atteindre ; b. de façon rationnelle en valeur, par la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre – d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat ; c. de façon affective et particulièrement émotionnelle, par des passions et des sentiments actuels ; d. de façon traditionnelle, par coutume invétérée » (Weber, 1921, p. 22). Les logiques de gestion rationnelles renvoient en fait, selon Max Weber, à des « rationalités en finalité », et plus précisément en fonction d'objectifs économiques. Mais des actions peuvent être

motivées par d'autres objectifs (des valeurs) ; ou elles peuvent même apparaître irrationnelles parce qu'elles obéissent soit à des sentiments, soit à une tradition immanente.

Ainsi, la stabilisation durable est clairement associée par les syndicalistes à une incorporation des logiques capitalistes de gestion des exploitations par les agriculteurs, le présumé étant que les logiques traditionnelles sont destructrices de l'environnement. De ce point de vue, l'agriculture familiale est certes la plus apte à adopter les méthodes du développement durable, mais à condition de changer radicalement ses logiques de fonctionnement : il faudrait qu'elle passe de logiques traditionnelles à des logiques rationnelles en finalité. C'est ce que montre finalement le travail de Maristela Simões do Carmo. Elle veut démontrer que l'agriculture familiale est la plus apte à mettre en place des pratiques durables. Cela se fonde sur une démonstration de la rationalité des agriculteurs, qui est pensée comme limitée : « En présumant pour les agriculteurs familiaux, à l'image des entrepreneurs agricoles, la maximisation de la fonction utilité, avec la liberté de substituer facteurs de production et activités, en présumant en outre la domination totale de l'information, le comportement complexe de ces agriculteurs se limite à la quête de la maximisation du bénéfice. Par ailleurs, cela présume la dissociation complète de l'unité de production et de l'unité de consommation, en rémunérant de façon distincte les ressources productives. Considérant les différences entre le modèle patronal et le modèle familial, on peut ainsi dépasser l'insuffisance et les limites des interprétations sur la dynamique familiale de production, en introduisant la notion de rationalité limitée de l'agriculteur comme modèle économique. (...) Dans sa spécificité face à l'organisation capitaliste, et en opérant dans trois directions non dissociées (production, consommation et accumulation de patrimoine) l'organisation familiale cherche l'équilibre en fonction de l'ensemble domestique et de la phase qu'il traverse en terme de croissance, de maturité ou de régression numérique » (Simões do Carmo, 2001). Certes, il y a là une critique du modèle de *l'homo œconomicus* de gestion des exploitations, mais pour le remplacer par un modèle de rationalité limitée ; le type de logique sociale à laquelle elle se réfère reste le même.

Dans tous les cas, cela revient à ne pas prendre en compte les spécificités des logiques des agriculteurs familiaux. Or, même le passage à une rationalité limitée suppose, comme l'ont montré Karl Polanyi et Max Weber que ces changements ne sont pas naturels, mais correspondent au contraire à des choix de société. En disant cela, ils s'éloignent de la perspective évolutionniste, et nous permettent de bien saisir le sens du discours des syndicalistes : il s'agit non pas tant de moderniser les agriculteurs, que de les aider à faire ce pas qui les insérerait dans la société à laquelle ils sont de plus en plus confrontés. Cette métamorphose, les syndicalistes entendent la mener en une génération.

Or, il faudrait distinguer, comme nous l'avons fait précédemment, entre deux types de changement : un changement en quelque sorte naturel, qui est celui qui semble toucher tous les jeunes ; un changement « stratégique », celui voulu par les syndicalistes pour imprimer une direction particulière à ce changement en cours. Si nous avons analysé, dans cette sous-partie, les présumés contenus dans le second type de changement, il nous reste à étudier la nature du changement social présumé dans le changement de génération, pour voir comment analyser la position des syndicalistes par rapport à cela.

III. 2. Socialisation primaire et secondaire dans la formation des jeunes agriculteurs

Les changements appelés par le syndicat et les chercheurs du NEAD se trouvaient tous inscrits dans un moment particulier, celui du « choix du métier d'agriculteur » : ce simple moment ne signifiait rien de moins que l'entrée dans la profession d'agriculteur, et s'opposait par là même à la condition paysanne (ou, selon les termes de Bruno, « patriarcale »). Nous voudrions montrer ici, en suivant toujours cette méthode de théorisation progressive du terrain, que ce simple choix renvoie non seulement à deux conceptions du métier d'agriculteur opposées, mais plus encore à des « formes sociales typiques » (Dubar, 2001) tout à la fois opposées et complémentaires. Opposées parce qu'elles renvoient à des formes sociales fondamentalement différentes et souvent pensées en termes d'évolution. Mais parce qu'elles sont complémentaires dans le processus de socialisation des individus, elles permettent de considérer l'accès au métier d'agriculteur comme un processus complexe, et de ne pas appliquer un schéma évolutionniste aux discours des syndicalistes et à l'analyse de la situation.

Accès au métier d'agriculteur et formes sociales typiques

Avec ce que nous venons de dire sur le « processus de rationalisation » mis en évidence par Max Weber, on peut analyser la volonté de voir l'accès au métier d'agriculteur résulter d'une prise de décision comme caractéristique d'une forme de société particulière, que Max Weber appelle une forme sociétaire.

Faire de la décision un élément essentiel est pour Lucien Sfez¹ le signe le plus évident d'une idéologie de la décision : « Le schéma traditionnel a pour souci constant de préserver une décision libre et donc de majorer le moment du choix par rapport aux autres moments qui composent le profil de l'acte volontaire » (Sfez, 1981, p. 4). Nous avons vu à quel point ce choix était important dans les discours ou textes que nous avons analysés. La décision doit être prise par un jeune libéré de l'influence morale des parents, des conditions économiques du lot familial, du manque d'opportunité d'emploi dû à son faible niveau d'étude, de l'influence d'une formation agricole. C'est la condition d'une décision rationnelle : « La possibilité d'un sujet libre à l'égard de déterminations est exigée pour la théorie du comportement rationnel » (Sfez, 1981, p. 27). La décision rationnelle suppose que l'individu évalue sa situation, et se fixe un objectif précis pour l'améliorer ; il met alors en place une stratégie qui lui permet de l'atteindre. Que l'individu ait ou non une parfaite connaissance de la situation, qu'il puisse calculer toutes les opportunités qui s'offrent à lui. En bref que sa rationalité soit parfaite ou limitée, cela a peu d'importance dans la mesure où postuler un comportement rationnel visant à améliorer ses conditions économiques par une stratégie consciente est « une très vieille idéologie Occidentale, incrustée dans nos mœurs » (Sfez, 1981, p. 7).

Cette idéologie renvoie à une certaine conception des rapports sociaux, fondés sur le contrat, l'adhésion volontaire. Or, le choix rationnel est caractéristique de formes de relations sociales que Max Weber, interprété par Claude Dubar, qualifie de sociétaires : « Les formes sociétaires désignent

¹ Nous suivons ici Lucien Sfez dans sa mise en évidence du schéma traditionnel de la décision ; par contre, nous ne le suivons pas dans sa théorie du surcodage, liée à la décision administrative dans nos sociétés.

des "relations sociales fondées sur le compromis ou la coordination d'intérêts motivés rationnellement (en valeur ou en finalité)". Elles concernent deux types de rationalité : le rapport aux valeurs, la rationalité axiologique, qui sous-tend les "ententes rationnelles par engagement mutuel" et le rapport instrumental des moyens à une fin qui s'impose d'elle-même, la rationalité économique, l'échange marchand, la "compétition en vue de s'assurer les meilleures chances de vie", mais aussi "l'association volontaire des individus pour défendre leurs intérêts" » (Dubar, 2001, p. 29 ; citations de Weber, 1913). De nombreuses expressions de cette citation renvoient nettement aux entretiens et textes analysés : association volontaire, défense d'intérêt, rationalité économique, s'assurer les meilleures chances ; c'est à tout ceci que les syndicalistes et les chercheurs du NEAD voudraient que les jeunes aient accès. Cela renvoie à un type de relation sociale particulier.

Or, nous avons vu, dans les discours, qu'il était opposé au mode de vie paysan ou patriarcal ; de fait, les formes sociétales s'opposent, toujours selon Max Weber, aux formes communautaires : « Les formes communautaires désignent, pour Weber, des "relations sociales fondées sur le sentiment subjectif (traditionnel ou émotionnel) d'appartenir à une même collectivité". Elles concernent deux grands types d'action impliquant deux formes de lien social. Celle qui repose sur la force de la tradition, les liens transmis par filiation, les héritages culturels. Mais aussi celle qui résulte de l'identification collective et émotionnelle à un même leader "charismatique". Cette forme communautaire est dominante, par exemple, dans le fonctionnement des familles qui unissent filiation et relations affectives intenses » (Dubar, 2001, p. 29). Ce sentiment subjectif s'oppose à celui, objectif et rationnel, de la décision ; il est fondé sur la famille et est taxé, nous l'avons vu, de pratiques écologiquement destructrices.

Ces deux formes sociales sont pensées par Weber dans une perspective temporelle (une évolution) mais aussi en dialectique contemporaine : « Weber défend la thèse de l'existence historique d'un processus de rationalisation assurant la prédominance de la seconde forme sur la première. Mais il n'élimine jamais la première et s'efforce d'analyser les "individualités historiques" (le capitalisme, la bureaucratie, le judaïsme antique) de même que les groupements sociaux (la famille, l'Etat, l'entreprise) comme des "composés" de valeurs et d'intérêts, de relations communautaires et sociétales » (Dubar, 2001, p. 29-30). Formes sociales renvoyant à des temps différents de « l'histoire universelle » (Weber, 1920), et considérées en opposition par les syndicalistes et les chercheurs du NEAD, elles n'en sont pas moins toutes les deux présentes en même temps. C'est ce qu'une analyse des théories de la socialisation peut nous aider à considérer.

Formes sociales typiques et formes de socialisation

Formes sociales identitaires et communautaires renvoient, bien évidemment, à des formes de socialisation profondément différentes. « [Les formes communautaires] supposent la croyance dans l'existence de groupements appelés communautés considérés comme des systèmes de places et de noms préassignés aux individus et se reproduisant à l'identique à travers les générations » (Dubar, 2001, p. 5). On le voit, le type de socialisation associé à ces formes sociales est la reproduction à l'identique, qu'Emile Durkheim a défini ainsi : « l'éducation est la constitution d'un état intérieur et profond qui oriente l'individu dans un sens défini pour toute la vie » (Durkheim, 1904, p. 37, cité par

Dubar, 1991, p. 65). Les individus sont alors profondément déterminés par l'éducation qu'ils ont reçue, et les institutions qui leur ont prodigué cette éducation.

Dès lors, les actions ne sont pas libres mais déterminées, non consciemment, par l'éducation, incorporée sous forme d'*habitus*. Ce principe, Pierre Bourdieu et *al.* le conçoivent « comme condition *sine qua none* de la constitution de la science », et « n'est pas autre chose que la reformulation dans la logique de cette science du principe du déterminisme méthodologique qu'aucune science ne saurait renier sans se renier comme telle » (Bourdieu et *al.*, 1968, p. 31). Dès lors, il est évident que la dimension de choix est absente de cette conception : « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement réglées et régulières sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles et, étant cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre » (Bourdieu, 1980, p. 88-89). Cette théorisation de Pierre Bourdieu est assez complexe : cette forme de socialisation passe par la famille et toutes les autres institutions traversées par l'individu pendant sa jeunesse, et tendent à imprimer une direction à sa vie qui lui échappe en grande partie.

Dès lors, la pensée stratégique est absente de ce système : « La pratique a une logique qui n'est pas celle de la logique, et par conséquent appliquer aux logiques pratiques la logique logique, c'est s'exposer à détruire, à travers l'instrument qu'on emploie pour la décrire, la logique que l'on veut décrire » (Bourdieu, 1994, p. 157). La décision est le fruit non pas d'une stratégie décidée, mais s'inscrit dans une logique héritée. Ainsi, nous pouvons dire que la forme sociale communautaire a une caractéristique propre, fondée sur la détermination et la reproduction tendant à l'identique : nous parlerons alors pour le couple reproduction – logique héritée de « socialisation communautaire ».

Pourtant, Pierre Bourdieu a passé une longue partie de son œuvre à montrer que d'une part cette détermination est de type probabiliste et non pas mécanique, d'autre part qu'en multipliant les déterminations dans des champs différents, « l'univers des possibles » s'étend, et la détermination n'agit plus de manière mécanique : « La problématique ainsi élargie fait de la socialisation un processus biographique d'incorporation des dispositions sociales issues non seulement de la famille, mais de l'ensemble des systèmes d'action traversés par les individus au cours de leur existence. Elle implique certes une causalité historique de l'avant sur le présent, de l'histoire vécue sur les pratiques actuelles, mais cette causalité est probabiliste : elle exclut toute détermination mécanique d'un moment privilégié sur les suivants. Plus les appartenances successives ou simultanées sont multiples et hétérogènes, plus s'ouvre le champ du possible et moins s'exerce la causalité d'un probable déterminé. Si les identités sociales sont bien produites par l'histoire des individus, elles sont aussi productrices de leur histoire future » (Dubar, 1991, p. 77-78).

Ainsi, confronté à une forme sociale différente de celle de la communauté, l'individu peut-il apprendre un comportement caractéristique des relations sociétales. C'est ce qui semble se passer dans le front pionnier de la Transamazonienne : les acteurs proches des jeunes (tel le prêtre Grimário)

constatent que ceux-ci n'obéissent plus à leurs parents, veulent connaître « autre chose », aller en ville. Cela, à coup sûr, introduit des formes différentes de socialisation. N'étant plus isolés dans leur famille ou leur communauté d'origine, les jeunes tendent à avoir un comportement différent.

Dès lors, les théories de la socialisation dans les sociétés modernes peuvent être analysées : l'individu *compose sa personnalité* : « "La socialisation prend figure d'événement, de point de rencontre ou de compromis entre les besoins et désirs de l'individu et les valeurs des différents groupes avec lesquels il entre en relation (Percheron, 1974, p. 26). La socialisation n'est pas seulement ni d'abord transmission de valeurs, de normes et de règles, mais développement d'une certaine représentation du monde. (...) Cette représentation n'est pas imposée toute faite par la famille d'origine ou l'école mais chaque individu "se la compose lentement, en empruntant certaines images aux diverses représentations du monde existantes mais en les réinterprétant pour en faire un tout original et neuf" (Percheron, 1974, p. 26). (...) La socialisation n'est pas d'abord le résultat d'apprentissages formalisés, mais le produit, constamment restructuré, des influences présentes ou passées des multiples agents de socialisation. Cette socialisation latente est souvent impersonnelle voire non intentionnelle. (...) La socialisation est principalement une construction lente et graduelle d'un code symbolique constituant non pas, comme chez Durkheim, un ensemble de croyances ou de valeurs héritées de la génération précédente, mais un système de références et d'évaluation du réel permettant de se comporter de telle façon plutôt que de telle autre dans telle ou telle situation » (Dubar, 1991, p. 24-25). Nous parlerons, pour ce type de socialisation, de socialisation sociétaire : il s'agit pour l'individu d'utiliser au mieux les influences qui lui sont proposées.

Articulation des formes de socialisation : la distinction entre socialisation primaire et secondaire

Nous avons mis en évidence l'existence de deux types de socialisations différentes. La socialisation communautaire semble profondément remise en question par les jeunes qui sont confrontés à un autre type de socialisation, que nous avons appelée sociétaire. Dès lors, la politique du syndicat peut apparaître non pas comme la volonté de casser la socialisation communautaire, mais de profiter des fêlures qui sont apparues dans cette dernière pour lui substituer un autre type de socialisation considérée, par eux, comme bénéfique sur le long terme à l'agriculture familiale.

L'articulation de ces deux types de socialisation, à deux moments différents, et par des acteurs différents, nous conduit à ne pas les considérer en opposition, mais en interaction par rapport au processus historique de passage d'une forme sociétaire à l'autre : « On peut ainsi analyser le processus de rationalisation ou de modernisation comme un processus complexe et ouvert reposant sur des combinaisons multiples entre les formes opposées de socialisation (sociétaire et communautaire) et sur une articulation non fonctionnelle entre les trois sphères constituées par la logique des activités de travail (économique), celle des représentations symboliques (culturelle) et celle des structures d'organisation et de pouvoir (politique) » (Dubar, 1991, p. 94). Les trois sphères distinguées ici par Claude Dubar sont très intéressantes en ceci qu'elles renvoient aux trois dimensions de l'action pour le syndicat : identitaire (symbolique), économique et politique. La professionnalisation pour le syndicat et les chercheurs du NEAD consiste donc en l'application d'une

socialisation sociétaire sur ces trois « sphères » dans le but de profiter des contestations du mode de socialisation communautaires.

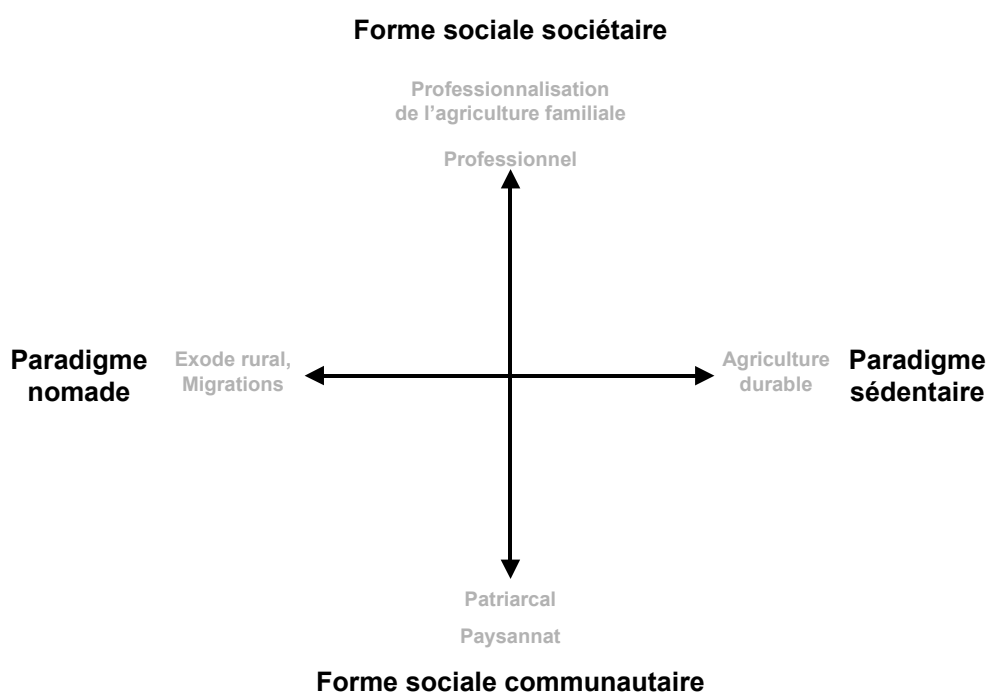
Pour les jeunes, il ne s'agit pas de choisir entre communauté familiale et société nationale : « chaque individu est confronté à cette double exigence et doit apprendre à la fois à se faire reconnaître par les autres et à accomplir les meilleurs performances possibles. La socialisation ne peut donc se réduire à une dimension unique et consiste ici à gérer cette dualité irréductible » (Dubar, 1991, p. 82). C'est du point de vue des jeunes que nous chercherons à nous placer : dans la continuité de l'interface sociale dans lequel nous nous situons, nous essayerons de comprendre comment chaque jeune « gère cette dualité irréductible ».

Un outil théorique pratique pour cela est le concept de socialisation secondaire proposé par Peter Berger et Thomas Luckmann : la socialisation primaire correspond à la socialisation mise en place par la famille et l'école dans la formation de l'individu (pour simplifier, nous dirons qu'il s'agit de la socialisation communautaire) ; la socialisation secondaire commence avec la sortie de la communauté d'origine. L'originalité de Berger et Luckmann est de penser que la socialisation secondaire peut transformer la socialisation primaire, même si elle ne la remplace pas tout à fait.

Un des moments clefs de la socialisation secondaire est la période, toujours floue, qui s'étale entre la sortie de l'école et le premier emploi stable (pour un agriculteur, assumer un lot). Dès lors, cela explique que la socialisation secondaire est un enjeu important : c'est là que se forment les identités sociales. « Seule la socialisation secondaire peut produire des identités et des acteurs sociaux orientés par la production de nouveaux rapports sociaux et susceptibles de se transformer eux-mêmes au travers d'une action collective efficace, c'est-à-dire durable » (Dubar, 1991, p. 104). D'où la nécessité de mettre en place des appareils de formation : « il faut assurer l'existence d'un appareil de formation (socialisation secondaire) permettant la transformation des identités d'acteurs dans un sens qui ne se contente pas de reproduire ou d'adapter des identités antérieures, mais qui permettent d'envisager une véritable création institutionnelle » (Dubar, 1991, p. 104). Les Maisons Familiales Rurales peuvent, en dernière analyse, apparaître comme une forme de socialisation secondaire.

A ce niveau de notre réflexion, nous pouvons tenter de reprendre les schémas (Schéma 7 et Schéma 8) précédents afin de formaliser les apports que la théorie nous a permis de réaliser : le titre même des schémas change. En effet, ceux-ci tentaient de caractériser le développement durable. Nous avons vu ici que nous pouvons dire que le développement durable est une configuration socio-spatiale (terme que nous préférons à celui de territorialité) possible, parmi d'autres. Ces autres configurations, nous pouvons toujours en rendre compte selon deux axes. Mais nous avons vu que l'opposition entre professionnel et paysan allait au-delà de l'opposition entre deux rapports au travail, et renvoyait à une opposition entre deux formes sociales typiques ; à ces formes sont associées, cela n'a pas été modifié, des rapports à l'espace particuliers, autour du nomadisme et de la sédentarité. Dès lors, nous pouvons réaliser le schéma suivant :

Schéma 9 : Différentes configurations socio-spatiales possibles



Ce schéma a l'avantage de montrer qu'il y a plusieurs configurations socio-spatiales possibles, mais aussi que ces dernières ne doivent pas nécessairement être envisagées en opposition, mais selon différents gradients.

Conclusion du chapitre 2

Les trois schémas que nous avons réalisés permettent de rendre compte de la démarche suivie dans ce chapitre. Nous avons d'abord tenté de comprendre et de formaliser ce que les acteurs de l'ATDR entendent par changement de l'agriculture familiale : les jeunes, soumis à des changements très forts, sont un facteur d'incertitude pour le futur ; cela explique qu'ils incarnent les espoirs de développement durable et les peurs d'un exode rural ; pour cette raison, les discours tenus sur la jeunesse par les acteurs clefs de l'ATDR nous ont semblé une bonne manière de mettre en évidence le sens que prend le développement durable. C'est dans ce but que nous avons étudié un projet précis s'adressant aux jeunes, et nous nous sommes appuyé sur des analyses de quelques discours, auxquelles nous avons donné un sens plus général à travers l'analyse de paroles publiques (projets de développement, rapports de séminaires). Nous avons alors mis en évidence que les syndicalistes ont un point de vue très global sur le développement durable, qui passe par la mise en place d'une agriculture durable (c'est-à-dire sédentaire et intensive) et par la professionnalisation de l'agriculture familiale. Ce processus fait largement écho à la nouvelle place que prend l'agriculture familiale dans les politiques au Brésil.

Cela a permis de faire ressortir plusieurs éléments, essentiels pour la suite de l'analyse : tout d'abord, la mise en place d'une agriculture durable et la professionnalisation de l'agriculture familiale

sont surtout des volontés des acteurs des politiques publiques, qui n'utilisent les discours des agriculteurs que pour justifier des politiques déjà décidées. Cela nous a conduit à nous situer dans une position d'interface sociale, pour voir comment ces politiques entrent ou pas en contact avec les pratiques des agriculteurs familiaux. Pour cela, nous avons décidé de considérer les catégories des syndicalistes comme des « catégories officielles », pour les comparer à celles des agriculteurs familiaux, considérées comme des « catégories naturelles » (Demazière et Dubar, 1997). Or, les « catégories officielles » étant fondées sur des présupposés théoriques forts, il nous a semblé nécessaire de les mettre en évidence afin de savoir sur quels points ils s'opposent ou au contraire peuvent s'articuler avec les catégories naturelles.

La professionnalisation de l'agriculture se fonde sur un moment particulier, celui où un jeune choisit librement de devenir agriculteur. Ce choix, qui doit être rationnel, est la condition pour la mise en place d'une agriculture répondant à trois caractéristiques essentielles : gestion rationnelle de l'exploitation dans le but de dégager des bénéfices, organisation des agriculteurs en syndicat pour défendre leurs intérêts, revendication d'une identité d'agriculteur. Ces trois caractéristiques renvoient aux sphères d'action de la profession, et permettent de voir la professionnalisation de l'agriculture comme une volonté de modernisation et d'organisation de l'agriculture familiale. Or celle-ci, avant la rupture qu'il semblerait que les jeunes mettent en place, se caractérise avant tout par un mode d'exploitation paysan, fondamentalement différent de celui de la profession.

Autre changement de fond de l'agriculture familiale appelé par le développement durable : sa sédentarisation. Celle-ci constituerait une modification profonde du mode de culture et du système de reproduction des familles d'agriculteurs : ceux-ci gèrent leurs cultures et leurs déplacements en partie en fonction des impératifs de reproduction sociale, et non selon des critères de rationalité économique. Dès lors, vouloir les sédentariser implique de profonds changements dans le fonctionnement de l'agriculture familiale.

Ces trois points (interface sociale, professionnalisation et sédentarisation de l'agriculture familiale) nous ont permis de réaliser le second graphique, où nous faisons apparaître les présupposés du premier graphique. Mais plus fondamentalement encore, ces présupposés renvoient à des débats essentiels dans les sciences sociales : autour des rapports entre l'homme et l'espace, et autour des rapports entre différentes formes sociales. Nous avons nommé les rapports entre l'homme et l'espace des configurations socio-spatiales, préférant ce terme à celui de territorialités ; ces configurations socio-spatiales renvoient à des formes sociales typiques bien distinctes, les formes sociales communautaires et sociétaires. La configuration socio-spatiale durable est une configuration possible, qui allie une conception sédentaire et préservatrice des rapports de l'homme à l'environnement et une forme sociale sociétaire. Mais d'autres configurations sont possibles ; et tout l'enjeu est de parvenir à situer les jeunes dans ces cadrans, ou proposer d'autres axes pour comprendre les pratiques des jeunes.

Cela revient à opérationnaliser le cadre que nous venons de construire. C'est à la manière dont nous nous y sommes pris pour mener cette opérationnalisation que nous allons consacrer la conclusion.

Conclusion de la première partie

Nous pouvons, pour conclure, revenir sur la démarche que nous avons suivie dans cette première partie : celle-ci se voulait une démarche inductive qui devait, fondée sur une analyse de la manière dont se pose la question du développement durable dans les fronts pionniers amazoniens, mener à une construction progressive du questionnement (Glaser et Strauss, 1967). Le plan des deux premiers chapitres avait pour but de refléter cette démarche : en partant des questions autour du développement durable qui se posent dans le front pionnier (chapitre 1) ou que posent les acteurs du développement (chapitre 2), nous avons pu mener une « théorisation progressive » qui nous a permis de construire un cadre théorique. Nous voudrions rappeler cette démarche et formuler clairement ce cadre théorique, avant d'en tirer des conclusions méthodologiques pour la suite du travail.

Formulation d'un cadre théorique

Nous avons montré dans le premier chapitre que l'on peut analyser le front pionnier amazonien comme évoluant dans une direction *a priori* déterminée à l'avance, direction en grande partie logique par rapport au contexte socio-économique actuel. Cette direction est imprimée par le contexte de la mise en place du front pionnier (en plein paradigme de la modernisation), ce qui s'inscrit dans la continuité de l'occupation spatiale du Brésil caractérisée par la géophagie (Droulers, 2001). Dès lors, tout l'enjeu des acteurs du développement durable et de ceux qui défendent l'agriculture familiale est de lutter contre ces tendances lourdes d'évolution, de renverser les dynamiques à l'œuvre. Or le développement durable, tel qu'il a été théorisé, considère que les acteurs locaux – ici, les agriculteurs familiaux – ont un rôle essentiel à jouer dans la construction de l'espace. C'est cela que le champ de la géographie sociale (Frémont et *al.*, 1984), avec un auteur tel que Claude Raffestin (1980) et les prolongements qu'en a proposés Christine Chivallon (1999), nous a permis de théoriser sous la forme d'un postulat : *les pratiques des acteurs locaux, que l'on peut appeler spatialités, sont essentielles pour comprendre les types de constructions de l'espace en cours dans le front pionnier de la Transamazonienne (postulat 1).*

Tout l'enjeu du développement durable consiste à transformer les spatialités à l'œuvre en territorialités, constructrices d'un rapport à l'espace particulier. Il y a là une forme d'ethnocentrisme qui prévoit pour les agriculteurs familiaux des comportements qui leur sont profondément étrangers. Ce sont leurs comportements que nous essayerons de comprendre, en cherchant quels sont les rapports à l'espace des « agriculteurs familiaux ».

Si la notion de durabilité et les concepts de spatialité et territorialité permettent de généraliser les questions qui se posent dans la situation étudiée – et, du même coup, de se munir d'outils pour y répondre – la formulation de ces questions reste trop vague pour fonder une approche qui à la fois corresponde aux objectifs des acteurs du développement et puisse avoir une précision nécessaire à la définition d'une problématique. A partir de là, nous avons étudié la manière dont les acteurs du développement de la région de la Transamazonienne (principalement des syndicalistes) formulent les questions du développement durable. Or, le public auquel ils s'adressent en priorité est très révélateur de leurs objectifs : il s'agit des fils et filles de colons. Considérés comme étant en crise forte contre leurs parents, ils cristallisent à la fois la peur d'un exode rural généralisé et les espoirs de mise en place du développement durable : car celui-ci, tel qu'il est conçu par les acteurs du développement, appelle de tels changements qu'il apparaît plus simple de profiter du changement de génération qui s'opère « naturellement » – et de la crise actuelle que les syndicalistes présupposent avoir lieu entre parents et enfants – que de tenter de changer les pratiques des agriculteurs déjà en place.

Car de fait, les changements de pratiques qui sont appelés (l'abandon d'une agriculture itinérante pour une agriculture écologique et sédentaire) présupposent de changer la manière même dont s'organise l'agriculture familiale : les savoirs agricoles étant profondément liés à une « culture » et une organisation sociale (Pharo, 1983), changer de savoirs revient à changer tous les référentiels. A partir de là, nous pouvons considérer que les spatialités des agriculteurs familiaux relient étroitement les pratiques de construction de l'espace à l'organisation sociale et aux valeurs de l'agriculture familiale : nous avons alors nommé ce lien entre pratiques spatiales et logiques sociales des « configurations socio-spatiales ». Cela nous permet de formuler un autre postulat : *Les pratiques des agriculteurs familiaux ont des logiques sociales, que l'on peut nommer configurations socio-spatiales. Modifier le rapport à l'espace d'un groupe social revient à modifier profondément son fonctionnement et ses valeurs (postulat 2).*

Or, les modifications présupposées par le développement durable tel que le proposent les syndicalistes de la Transamazonienne peuvent s'analyser en termes de sédentarisation (Tarrus, 2000) et de professionnalisation (Dubar et Tripier, 1998) de l'agriculture familiale : ce dernier point présuppose une rationalisation des pratiques de gestion des exploitations, une organisation sociale sous la forme d'une classe et non sous une forme familiale, et la revendication d'une identité d'agriculteur. La professionnalisation de l'agriculture familiale correspond donc à sa modernisation au sens sociologique du terme, c'est-à-dire à son passage dans une individualité historique particulière (Weber, 1913), celle du capitalisme (Weber, 1920), déclinée ici autour d'un idéal-type, celui de la profession (Dubar et Tripier, 1998) : la configuration socio-spatiale typique présupposée par le développement durable est donc professionnelle et sédentaire. Or, la littérature sur l'agriculture familiale nous apprend à considérer celle-ci comme fonctionnant dans une autre individualité historique, celle de l'Agriculture Familiale (Lamarche, 1991), et plus précisément du paysannat (Mendras, 1976), et qui dans le cas amazonien gère la terre en fonction d'objectifs familiaux par l'échappement territorial (Wanderley, 1998) : la configuration socio-spatiale de l'agriculture familiale est donc, par hypothèse, paysanne (Lamarche, 1991) et mobile (Tarrus, 2000).

Cela nous permet de formuler notre troisième présupposé : *les changements de configuration socio-spatiales voulus pour l'agriculture familiale peuvent s'analyser en termes de changement d'individualité historique typique (Weber, 1913) (présupposé 3).*

Dès lors, l'application de ce présupposé aux jeunes agriculteurs, comme le font les syndicalistes, amène à s'interroger sur le type de changement que réalisent les jeunes : cela revient donc à opposer d'une part la socialisation que mèneraient les parents, et qui peut être considérée comme une reproduction sociale (Bourdieu, 1980), et d'autre part une socialisation en tant que construction permanente d'identité (Dubar, 1991). Il s'agit donc de voir comment les jeunes se conduisent par rapport à ce débat, pour voir les configurations socio-spatiales qu'ils construisent. Cela nous place dans une position d'interface sociale (Long, 1989 a) pour étudier les rapports entre espoirs pour les jeunes agriculteurs et réalisations effectives.

On peut à partir de là formuler le cadre théorique dans lequel nous inscrivons notre travail : la mise en place d'un développement durable par les jeunes agriculteurs présuppose un changement profond de configuration socio-spatiale de l'agriculture familiale pour parvenir à la sédentariser et à la professionnaliser. Or, cela s'oppose aux modes de socialisation traditionnels de l'agriculture familiale ; si les jeunes sont *a priori* en crise par rapport à ce mode de socialisation, rien ne permet de supposer que cette crise les conduit à évoluer dans la direction voulue par les syndicats. Dans une perspective d'interface sociale, connaître les constructions en cours, les inventions que réalisent les jeunes, leur manière de changer, est une étape essentielle pour voir se substituer des logiques du développement durable à celles déjà en place.

Cela nous amène donc à formuler notre problématique de thèse : *les jeunes agriculteurs sont pris dans une tension entre la configuration socio-spatiale typique qu'ils héritent de leurs parents et celle que souhaitent pour eux les agents du développement durable. Comment se situent-ils par rapport à cette tension et quels sont les mécanismes de construction de leurs propres configurations socio-spatiales ?*

Cette problématique nous conduit à formuler trois hypothèses, qui sont sous-entendues dans notre cadre théorique :

- *Hypothèse 1 : l'agriculture familiale a une ou plusieurs logiques de fonctionnement fondamentalement différentes de celle de la profession, qui entrent dans la configuration socio-spatiale typique du paysannat. A ces logiques sont associés des modes de socialisation de la jeunesse particuliers, fondés sur la reproduction sociale.*
- *Hypothèse 2 : les jeunes sont en crise par rapport à ces modes de socialisation, et aux rapports à l'espace qu'ils auraient hérités de leurs parents.*
- *Hypothèse 3 : cette crise est due à une modification des modes de socialisation de l'agriculture familiale : les configurations socio-spatiales résultant de cette crise sont éclatées ; les territorialités durables (sédentaires et professionnelles) ne sont qu'une configuration socio-spatiale possible.*

Tout cet ensemble : postulats, attitude de recherche, problématique et hypothèses constituent notre cadre théorique. C'est ce cadre que nous avons essayé de construire de manière inductive dans

cette première partie. Il a un certain nombre de conséquences quant à la démarche que nous allons suivre, qui, dans la mesure où les deux premières hypothèses sont prédictives, ne sera plus totalement inductive.

Démarche de terrain

Tout d'abord, et par rapport au premier postulat, il est évident que, dans le cadre des théories du développement durable et du front pionnier que nous avons développées, nous allons travailler avec les agriculteurs familiaux. Le deuxième postulat permet de préciser les outils à utiliser auprès de ces agriculteurs. En proposant une étude à la fois des pratiques des agriculteurs et des logiques sociales de ces pratiques, il amène à utiliser deux types d'outils complémentaires : pour saisir les pratiques agricoles et spatiales des agriculteurs, un questionnaire, réalisé à partir de ce que l'on sait de ces pratiques, peut être appliqué auprès des agriculteurs. Mais en cherchant à saisir le sens qu'il y a derrière ces pratiques, il impose de réaliser des entretiens visant à l'explicitation de ce sens.

On peut cependant être plus précis sur le type d'entretien à mener. En effet, la grille d'analyse que nous avons mise en place nous invite à analyser les relations entre pratiques agricoles et conceptions du métier : c'est en effet à ce niveau que les syndicats prétendent agir sur les jeunes agriculteurs ; c'est par ailleurs aux liens entre agriculture et famille que la littérature sur l'agriculture familiale nous propose de nous intéresser : dès lors, il va s'agir de mener des entretiens sur le sens accordé à la profession d'agriculteur. Didier Demazière et Claude Dubar ont fait tout un travail de formalisation d'une méthode visant à clarifier les conceptions du métier d'agriculteur (Demazière et Dubar, 1997). Certes, cette méthode a été mise au point en France, dans le cadre des problèmes d'insertion de la jeunesse. Mais, ce cas peut être élargi à d'autres situations de travail, d'autant plus que ces auteurs mènent tout un travail de clarification de leurs présupposés théoriques qui correspondent en grande partie aux présupposés que nous avons jusqu'ici évoqués : ils se situent dans une démarche compréhensive héritée de Max Weber, auteur auquel nous faisons nous aussi référence ; et ils se proposent d'étudier les discours par une méthode inductive (que nous suivons en grande partie). Par ailleurs, nous avons déjà cité à plusieurs reprises Claude Dubar, en particulier au niveau des théories de socialisation de la jeunesse et d'identification d'idéal-types : la méthode qu'il propose ici avec Didier Demazière est adaptée à ces présupposés théoriques, qui sont aussi en grande partie les nôtres. Pour cette raison, nous serons amené à en reprendre les principes généraux.

Mais dans la mesure où le troisième postulat nous invite à étudier les agriculteurs familiaux et les syndicalistes par rapport à des configurations historiques particulières, l'étude que nous mènerons devra chercher à comparer les discours à ces différentes configurations. Dès lors, la méthode de Didier Demazière et Claude Dubar devra être adaptée à l'étude de ces configurations, par la mise en place d'un protocole particulier. C'est ce que nous expliquerons lorsque nous reviendrons sur les protocoles méthodologiques particuliers, au début des parties 2 et 3. Mais surtout, le troisième postulat nous invite à travailler non seulement avec les parents, mais aussi et avant tout avec les jeunes agriculteurs : ce sont eux qui constituent le centre de notre recherche. Dans la mesure où nous recherchons des écarts avec les parents, nous devons pouvoir comparer, lors du travail de terrain, les jeunes agriculteurs avec leurs parents. Cela impose, au niveau de l'échantillonnage, de choisir des

personnes de mêmes familles. Cependant, dans la mesure où ce sont les jeunes qui constituent le cœur de la recherche, nous serons amenés à rencontrer plus de jeunes que de parents.

Nos hypothèses permettent de préciser encore le type de méthodologie que nous suivrons au niveau de l'analyse des données. Ces hypothèses cherchent à identifier différents comportements chez les agriculteurs familiaux : à partir de là, nous serons amenés à construire des typologies. On peut alors se référer aux trois démarches de construction de typologie identifiées par Jean-Pierre Grémy et Marie-Joëlle Le Moan (1977). Ils ont recensé les méthodes de construction de typologie dans les sciences sociales et en identifient trois : la première, dans une tradition wébérienne, consiste à comparer les données de l'enquête par rapport aux idéal-types ; la seconde consiste « à structurer l'univers étudié à partir des dimensions servant à décrire les unités », ou à effectuer une « réduction de l'espace d'attributs » ; la troisième consiste à « regrouper des unités autour d'un petit nombre d'entre elles choisies comme noyaux de la typologie » (Grémy et Le Moan, 1977, p. 18).

La première méthode nous semble, à ce niveau du travail, la plus adaptée au cadre théorique que nous avons construit. En effet, la première hypothèse prétend comparer les agriculteurs familiaux de la Transamazonienne par rapport à l'idéal-type du paysannat : en ce sens, il s'agit bien de s'inscrire dans la tradition wébérienne (Schnapper, 2000). C'est un peu moins vrai pour la troisième hypothèse, car elle ne présuppose pas des formes que nous allons rencontrer : si nous les comparerons forcément aux parents et aux attentes des syndicats, nous essayerons aussi de comprendre ce qu'elles ont d'original ; donc de construire des catégories spécifiques aux jeunes, selon la méthode des tas proposée par Didier Demazière et Claude Dubar (1997). Cela montre bien la place prépondérante qu'occupent les configurations socio-spatiales mises en place par les jeunes dans notre travail : la troisième hypothèse, la moins prédictive, est au centre de notre travail. Cela nous amène à parler de la manière dont va s'organiser le reste de la thèse. C'est ce que l'on peut observer dans la manière dont nous allons aborder nos différentes hypothèses.

La première hypothèse, sur les configurations socio-spatiales de l'agriculture familiale, aboutit à la mise en évidence d'un mode de socialisation particulier de ce « groupe ». La deuxième hypothèse porte sur la rupture par rapport à ce mode de socialisation. Dans la mesure où le discours des syndicalistes sur les jeunes se bâtit sur ces deux hypothèses, et que c'est sur cette base qu'ils prétendent développer leurs actions, il nous semble que nous pouvons nous aussi regrouper ces deux hypothèses dans une même partie, qui porterait sur les fonctionnements et la possible crise du mode de reproduction de l'agriculture familiale. Sur cette base, et dans le cas où nos hypothèses seraient confirmées (ce qui, nous le verrons, n'est pas tout à fait le cas), nous pourrions développer notre réflexion sur les constructions mises en place par les jeunes dans une partie bien individualisée, la troisième et dernière partie du travail. C'est ce plan que nous proposons de suivre à présent.

a “Pesquisador : Você falou que a relação pai filho é problemática, e que é um problema conjuntural. Como que é ?

“Grimário : Bom, por se exemplo não é um caso isolado. Quando é um caso conjuntural, é um caso um pouco mundial também. Porque tem uma nova visão de Igreja que se tem, tem uma nova visão de sociedade que se tem, tem uma nova visão de emprego que se tem, uma nova visão de profissionalismo que se tem, então isso afeita diretamente também a família. Porque com a questão da globalização, do neoliberalismo, que isso afeita também diretamente. Então com isso, com todo isso, acho por exemplo que a relação pai filho se torna deficiente exatamente por isso. Porque não seria tanto deficiente, mas seria tipo uma situação. Por exemplo, os pais não conseguem entender os filhos hoje. Entendeu. Então qual é o papel dos filhos ? É entender os pais, porque eles viveram numa época diferente, numa época que o processo histórico era mais lento. Então hoje os filhos tem deles muito modernas, que é interessante, muito avançadas, e os pais por exemplo que hoje tem 50 anos não tinham durante 30 anos. Então por exemplo os pais tentam freiar isso, mas é impossível. Então qual é o meio que eles fazem : é a questão de repressão, de proibir, e isso não acho certo. Mas é explicar : olha, as consequências que trazem todo isso. Porque não adiante proibir porque o dia que ela tiver uma brecha ela vai fazer todo o que ela deseja fazer. Então o método seria orientar. Os pais não entendem os filhos, não no sentido que eles são porra loca, não, porque o processo é diferente, é muito mais rápido agora. Então qual é o papel dos filhos : muitas vezes, é entender os pais. Porque os pais nunca vão entender isso. Mas eles têm possibilidade de entender os pais, porque os pais viveram numa época que o processo era muito mais lento. Então os filhos têm possibilidade de entender os pais, mas os pais não conseguem entender os filhos. Caso, tem exceções, mas geralmente é assim. Então por exemplo, os pais como eles não conseguem entender os filhos, eles tentam reprimir, ou proibir. Que não conseguem fazer isso. Aí há o choque, o conflito, porque muitas vezes o filho não consegue entender o pai, que deveria entender. Mas não quer, por que não tem elementos para entender. Então aí eu vejo que surge o conflito com os pais, aí também trava a questão do dialogo. Não vai existir dialogo porque a relação vai ser só de choque...”

b “O meio rural esta perdendo a sua juventude”.

c “Ele é pra trabalhar dentro daquele rumo que a gente diz que é trabalhar agredindo minimamente o meio ambiente, porque o homem, onde entra o homem não tem como dizer que ele não atinge o meio ambiente, mas de minimizar esse impacto, né ? e a recuperação de áreas é você fazer com que isso não fique lá uma reserva parada por obrigação, por lei, mas que essa reserva comece a dar rendimentos pra família, e o jovem, a gente vê que o jovem ele é mais receptivo a esse tipo de idéias do que as pessoas de mais idade que tem já toda uma cultura de derrubar, queimar, o jovem, em alguns programas que a gente tem aqui, por exemplo, a roça sem fogo, os jovens conseguem fazer com muito mais facilidade, fazem como se fosse uma coisa normal, não como se fosse uma coisa meio empurrada em cima deles.

“Pesquisador : Você acha que mudar é mais fácil com os jovens ?

“Bruno : Com certeza, ele tem mais facilidade de entender porque ele já está dentro de uma outra cultura mais aberta e mais receptiva. Todos os jovens que pegaram recurso pra fazer a roça sem fogo eles fizeram, cem por cento, já teve pessoas de mais idade que não fizeram, pegaram o recurso e não fizeram. Então por aí você já começa a perceber que (com os jovens) a coisa anda bem melhor.

“Pesquisador : Que é uma outra cultura ? Você falou.....

“Bruno : É porque eles já vêm pensando dentro de uma idéia que a gente já vem discutindo desde 91, que a gente tem que ter um meio de evitar queimar, essa maneira tradicional que a gente faz as roças : roçar, derrubar, queimar. Teria que ter um outro modelo até de fazer a roça, mas sem queimar, e dentro do possível a gente fosse tendo uma área menor derrubada, que desse mais rendimento, mas também que a parte da reserva agregasse valor.”

d “Pesquisador : Você falou no inicio que a educação tradicional não é boa... que não traz nada para família...

“Bruno : É, eles diziam... se você quer pegar a pesquisa lá no LAET, tem a pesquisa você vai na parte da educação o pai dizia que o problema maior era com educação, fazia o filho mudar para cidade, daqui a pouco a mãe ia e depois o pai ia logo também atrás. Porque mesmo quando tinha educação na área rural, essa educação servia também para distanciar cada vez mais o filho da roça”.

e “Bruno : Bom, isso que estava te falando, depois daquela pesquisa de 97, que apontou que uma das questões apontadas como causa do êxodo rural foi a questão da educação, não é. E não só para não ter escola, não ter as professores na comunidade, mas porque a educação que havia ela não estava voltada pelo cotidiano dos agricultores. Então, por exemplo, o filho estudava e quando voltava para casa do pai, criava expectativa de que ele já sabia de alguma coisa e quando voltava ali, ele dizia : “Eu fiz uma roça, mas qual é o tamanho dessa roça ?”. O filho não sabe dizer. Então isso fez com que o pai criava essa expectativa e o filho sai da roça para ir para cidade e quando voltava para frente e não retornava para agricultura... Então a gente fez algumas ações, uma dela seria investimento num grande poder educacional, a traves de preocupações para que ele tivesse mais

condições de permanecer, isso não quer dizer amarar ele de força, mas... para que ele tem mais condições de permanecer, e melhorar até a qualidade de vida dos agricultores.”

f “A FETAGRI e os sindicatos é que devem encaminhar essa questão e o demais com assessores ou parceiros. Os professores não tem isso claro, o projeto é da sociedade”

g “Por exemplo eu mesmo aqui digo que nós não temos direito de amarar o jovem na roça, tem que dar o direito a cidadania dele para ele poder escolher também o que quer para ele. Será que ele quer permanecer na roça ? Ele precisa condições de permanecer. Se ele tem um outro sonho, ele pode... é o grande desafio da gente, fazer como essa escola ele seja para um cidadão.”

h “Pesquisador : Para justamente não ter um ensino que leva ele para fora, ou que...”

“Bruno : É, um ensino que vai fazer com que ele tem a maior possibilidade de permanecer. Nós hoje temos uma média de aproximadamente 75 % dos jovens que estudaram na Casa eles estão na roça. Esse... Nem é muita pretensão da gente ter os 100 % porque não seria um ensino cidadão, que obrigasse ele permanecer na roça. Mas que da a oportunidade dele escolher...”

i “Bruno : (...) Isso já vem sendo trabalhado há vários anos e de lá já pode se sair com um programa firmado já pró ano que vem sair um financiamento prós jovens...”

“Pesquisador : Financiamento para...”

“Bruno : Prós jovens de cada CFR... para cada jovem das CFR ele cria para si um projeto.

“Raquel : Ele tem que criar para si um projeto.

“Bruno : Ele tem que criar para si um projeto. Esse projeto seria o projeto dele mesmo que seria financiado. E... até alguns... nós temos alguns entraves, porque muitas famílias as vezes não aceitam... o pai acha que o dinheiro tem que ser passado para ele, e todo mais. Mas o acordo que nós estamos firmando com o PRONAF, que vai financiar, é que a família vai ter que fazer... colocando uma área a disposição do jovem para ele fazer um projeto sem interferência da família, a família pode ajudar mas não interferir.

“Pesquisador : E você estão puxando para isso.

“Bruno : É, estamos puxando.

“Pesquisador : E os pais pensam o que ?

“Bruno : Tem pais que acham que é por aí mesmo. Mas sempre tem alguns, aqueles pais que são mais tradicionais, que acham que os filhos não vai dar conta, deve obediência a ele, que na verdade a coisa do dinheiro e dessas coisas é dele, ele...”

“Pesquisador : O que você chama de pai tradicional ?

“Bruno : É aquele que esta dentro do sistema patriarcal que a gente chama, né. É o pai que comanda todo. A hora que se fala de economia dentro da família, é o pai que comanda. Quando sai dinheiro, vai para mão do pai. No sistema patriarcal, a mulher não participa da administração, o filho também não. Ele participa do trabalho, obedece as ordens...”

j “Então tivemos que investir mesmo nesse plano de educação, e de um outro lado na formação politica dos grupos de jovens, que podassem a partir de ir disseminando nas comunidades, ir a ter uma melhor visão, ver que a roça não é... não precisa necessariamente ser tão duro como ela é. Pode melhorar, as coisas dependem do trabalho, todo... e também que a rentabilidade, a renda pode ser melhor. E aí a partir de que a família melhora a renda, o filho também vai se sentir melhor ficando na roça do que arriscar de ir para cidade. São umas das ações que a gente desenvolve : questão da educação, questão da formação, todo isso...”

k “O que isso tem a ver por exemplo com as outras propostas, com a construção regional... O projeto de agentes é para fazer parte de um estratégia de reconstrução do Movimento Social, isso que falei no início. E esta sendo construído, esta sendo implantado, um projeto de consolidação da produção familiar e contenção das queimadas. Por esse projeto, é para fortalecer essa proposta de construção de um projeto alternativo para região. Por isso que a gente diz para eles por exemplo que eles têm que entrar num partido porque é na politica que as coisas se definem, que não tenta se esconder, se esquivar, tentar fazer vista grossa. É por isso que a gente diz para eles que eles estão na terra, eles têm que fazer com que... A gente não diz para eles, mas a gente constrói junto, que a terra é o espaço aonde assim como o cara tem um empresa na cidade, você tem a sua imprensa que é a sua propriedade, e você deve fazer com que ela renda, te dê lucro, que você possa viver bem, que você tem energia, tem escola, tem estrada... Você possa viver saudável lá na sua roça. Assim como uma pessoa que tem uma imprensa na cidade vai investir na sua imprensa, você possa viver bem e saudável na sua imprensa que esta le dando lucro.”

l “Raquel : Você falou então Bruno que uma boa parte das pessoas só saem do campo porque não tem condições mesmo de ficar ?

“Bruno : Com certeza.

“Raquel : Então com verbas, com uma politica, poderia garantir a permanência de uma pessoa no campo, é isso ?

“Bruno : Com certeza. Se você fizer alguma coisa para valorizar a agricultura familiar, é esse que a gente esta tentando, além de brigar com o Governo a gente esta tentando de traçar programas próprios que... mesmo que demorasse um pouco, a gente tem certeza que um dia a gente vai conseguir ter um Governo melhor e

colocar isso em prática. Porque o Norte, Raquel, hoje, é considerado como uma das melhores regiões de organização social. Do Brasil. Porque ela conseguiu dar um outro rumo de apresentar propostas não só de brigar com o Governo mas de apresentar propostas, ir para ação no Governo...”

m “Aí nós pensamos em conjunto, juventude e lideranças. Vamos construir uma proposta de formação que atende a suas necessidades. E outra coisa, o Movimento Social esta ficando enfraquecido, é preciso ser renovado. Ele precisa se renovar. E a turma que esta aí, ela agüenta talvez mais 5 anos, mas não agüentaria mais 10. Com o mesmo pique. E o Movimento Social ele começou se tornar uma referência tipo... Prefeitura por exemplo. As pessoas esperam que o Movimento Social, que a FETAGRI, que os Sindicatos, resolveram o problema do credito. Mas não ligam o problema do credito por exemplo a um problema de política, traçado pelo movimento federal, que faz parte de uma proposta inserida nessa globalização... Querem dar uma resposta pela sociedade. São demandas de políticas publicas que estão surgindo, e que provocam a necessidade de ter mais gente. E um dos potencial para isso é a juventude. Porque é um publico assim que também diz na sua historia, no seu dia-a-dia, nas suas ações, o seguinte : “Não quero mais ser o portador de recado de ninguém. Eu não quero mais balançar só bandeiras. Eu quero ajudar a construir”. Então os que pensam isso são um pouco intermediários. Umas pessoas que estão rezando, doidificando todo minuto, e uma turma lá na linha de frente já adiantada a construir propostas, tentando pular inovações, e uma outra intermediaria, que quer fazer alguma coisa, que não acha certo só rezar por exemplo, pedir sempre “Pelo amor de Deus”, mas que quer ajudar construir uma coisa mas sabe por onde começar. É para esse publico que nós fechamos essa proposta.”

n « A juventude tem que assumir sua identidade. Muitos jovens acham que só deve estudar se for para trabalhar, achamos que sabemos tudo da agricultura, mas ela avança a cada ano e temos que acompanhar. Temos que pegar nossa bandeira de luta e assumir nossa identidade » (César, ancien élève de la CFR de Medicilândia).

« O agricultor não considera a agricultura como profissão, temos que mudar está mentalidade » (Sidevaldo, du syndicat).

« Existe uma cultura de que quem está na área rural é inferior a aquele que vive na área urbana. Precisamos quebrar isto. Existem problemas de relacionamento até de jovens rurais e urbanos » (Neto, coordinateur de la FETAGRI régionale).

o “Promover e consolidar a formação e profissionalização de jovens agricultores e trabalhadores no meio rural para as novas habilidades produtivas incentivadas”.

p “Pesquisador : E depois, você falou sobre esse seminário que era para mostrar que todo não era perdido, que tinha que colocar esperança...”

“Bruno : Sim... É o trabalho de recuperação de auto estima, né. Os jovens tem até medo de falar que ele é agricultor ou agricultora. É uma das maiores dificuldades, a maioria dos jovens eles não se identificam como agricultor. Tem vergonha de dizer. Se dizem estudantes, como qualquer coisa mas eles não falam...”

“Pesquisador : E esse problema, você fala que é serio ?

“Bruno : É, é um dos maiores problema hoje na agricultura Brasileira, é esse problema da auto-estima. Tem vergonha de se identificar como agricultor. E a gente na cidade, se você presta atenção, e você conversar com pessoas, inclusive que eram da roça, e que tem uma... eles colocam umas palavras assim que fazem com que essa auto-estima inclusive dos jovens, que é mais sensível, ele ela se perta cada vez mais. “Tá, fulano é colonheiro, é não sei o que, é caipira”. Então são termos que fazem que ele se sente mais pequeno ainda. Porque as vezes dizem isso pessoas que vieram da roça, e as vezes não consegue as vezes nem comer aqui na cidade, porque não tem trabalho, não conseguem... E eles tentem se firmar com esses termos, como se fossem já da cidade... Isso demonstra a falta de auto estima das pessoas.”

q “Pesquisador : Os jovens que estão na roça perderam a estima deles ?

“Bruno : Pode se dizer que 90 % eles têm vergonha de dizer qual a profissão deles.

“Pesquisador : E então vocês ?

“Bruno : Nós estamos tentando recuperar a auto-estima deles. A Casa, todo esse processo ele é feito para recuperar a auto-estima deles. Até dentro da Casa, é o final de todo.”

**Deuxième partie. Vers une remise en cause des logiques
familiales de la colonisation agricole ?**

Introduction de la deuxième partie

Nous avons vu que l'objectif des syndicalistes, actuels principaux acteurs du développement durable dans le front pionnier de la Transamazonienne, pouvait se comprendre comme une volonté de professionnaliser l'agriculture familiale au moment du changement de génération ; et que cette volonté de professionnalisation par les jeunes agriculteurs pouvait signifier, à terme, la disparition de l'agriculture familiale. Nous avons fait l'hypothèse qu'il s'agissait de l'opposition entre deux idéal-types : d'un côté, celui de la profession, fondé sur la séparation famille – travail et la rationalisation économique de la gestion des lots ; de l'autre, celui de l'agriculture familiale dans sa configuration paysanne, fondé justement sur le lien entre famille et travail. A ces idéal-types sont associées des spatialités particulières, l'une étant supposée plus intensive et respectueuse de l'environnement (car sédentaire) que l'autre, extensive et conduisant de manière inéluctable à la migration. On peut alors parler, comme nous l'avons fait, de configurations socio-spatiales typiques.

Toutefois, ces configurations socio-spatiales typiques ont été construites à partir de la littérature disponible, et non à partir d'une situation observée sur le terrain. Or, la caractérisation de l'agriculture familiale à partir d'un idéal-type a l'inconvénient majeur de donner l'impression que l'agriculture familiale est homogène sur le terrain. C'est une impression que le terme même d'agriculture familiale tend à conforter : en utilisant un singulier, ce terme donne l'impression d'une homogénéité de ce groupe social. Si des distinctions sont faites à l'intérieur de l'agriculture familiale, celles-ci sont faites selon un principe économique : ainsi, la recherche du NEAD citée dans le premier chapitre (Silvestro et *al.*, 2001) utilise comme critère de distinction des familles leurs revenus.

« L'agriculteur familial » est alors perçu comme un agriculteur modèle : dans le cadre d'un projet d'irrigation appliqué à l'agriculture familiale dans le Nordeste, Eric Dourousset et Marianne Cohen montrent que « le projet a été conçu non pas pour l'agriculteur tel qu'il est réellement, mais pour un agriculteur modèle, inséré dans les mécanismes de l'économie monétaire » (Dourousset et Cohen, 2000, p. 25). Dès lors, les auteurs montrent que l'intérêt pour l'agriculture familiale n'est pas dépourvu d'ambiguïté : « Les représentants de l'Etat, usant d'un rapport de force qui leur était favorable, ont agi surtout à partir de représentations stéréotypées des populations défavorisées, celles-ci devant travailler de façon collective tout en adhérant à un modèle technique moderniste, déconnecté des réalités sociales et écologiques » (Dourousset et Cohen, 2000, p. 28). La situation est la même dans les fronts pionniers amazoniens. Comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, les projets de développement abordent très souvent l'agriculture familiale dans une perspective agro-économique, dans le but de l'insérer au marché. Or, Gérard Roy (2002) montre à partir de l'étude de deux

agriculteurs différents que l'on ne peut pas aborder l'agriculture familiale sous ce seul angle : les logiques socio-économiques à partir desquelles ils fonctionnent peuvent être familiales ou capitalistes, et induisent des pratiques agricoles profondément différentes.

C'est dans cette perspective que nous voulons nous placer : en effet, pour comprendre comment les jeunes se situent par rapport aux attentes que l'on a d'eux, il importe de connaître l'agriculture familiale dans sa diversité. De plus, pour évaluer les changements en cours, il est important de savoir ce que faisaient les parents. Il faut donc se construire une image de l'agriculture familiale – ou paysanne – de ses spatialités, et des changements qu'elle connaît pour comprendre quelles configurations socio-spatiales mettent en place les jeunes agriculteurs.

Or, pour ces deux objectifs, le moment de l'arrivée d'une nouvelle génération d'agriculteurs à la tête des exploitations agricoles est particulièrement intéressant. La reproduction de l'agriculture familiale se fait selon deux échelles de temps : celle de la production agricole qui permet chaque année la reproduction de la famille ; celle de la transmission du métier d'agriculteur qui décide du renouvellement du groupe social. Or, ce second moment est toujours essentiel : c'est même par rapport à lui que peuvent être comprises les logiques de reproduction de l'agriculture familiale, et leurs pratiques migratoires (Wanderley, 1998).

En effet, dans le cadre de l'agriculture familiale, le changement de génération se confond souvent avec la transmission d'un patrimoine ; or, dans la mesure où famille et exploitation agricole sont très liées, le patrimoine comprend à la fois la terre et les biens d'exploitations, mais aussi des valeurs familiales. Dans « une synthèse des travaux effectués depuis quinze ans par les ethnologues de la France » sur le thème « des modes de transmission du patrimoine », Tiphaine Barthelemy commence par expliquer « le rôle fondateur qu'ont joué deux articles parus en 1972 dans un numéro spécial des *Annales* consacré à la famille ». Ces articles (Bourdieu, 1972 ; Le Roy Ladurie, 1972), « en montrant le lien entre pratiques successorales et structures familiales, économie domestique, stratégies matrimoniales, structures sociales, etc., ont amené à considérer la transmission du patrimoine comme un phénomène social total, renvoyant à un vaste ensemble de pratiques, d'institutions, de modes de pensée. L'analyse sur la transmission constituait dès lors, pour les ethnologues, un angle particulièrement propice pour saisir dans leur globalité les différents principes et formes d'organisation sociale des sociétés paysannes » (Barthelemy, 1988, p. 195). Ces deux articles font de l'étude du patrimoine et sa transmission les clefs de la compréhension des logiques paysannes et leurs transformations. Or, selon Martine Segalen, le patrimoine se transmet aux deux « moments d'instabilité du cycle familial » que sont le mariage et le changement de génération suite au décès ou au retirement de la génération la plus âgée (Segalen, 1978).

Encadré 14 : Extraits des « articles fondateurs de l'étude des modes de transmission du patrimoine »

Emmanuel Le Roy Ladurie s'intéresse à l'héritage, qui met en danger la transmission du patrimoine, pour révéler les « structures élémentaires de la parenté » en France : « Au point de départ d'une anthropologie historique de la France, il n'est pas possible, hélas, de mettre au clair ces structures élémentaires de la parenté qui sont venues voici 20 ans donner son assise universelle à l'ethnographie du monde sauvage : en dépit d'une évidente endogamie villageoise, les règles du mariage et de la parenté, même paysannes, dans la France classique, sont trop ouvertes et trop anomiques (les ordinateurs eux-mêmes y perdent leur fortran !) pour que l'on puisse chercher parmi

elles les critères d'une différenciation régionale, comparables à ceux qu'a proposés Claude Lévi-Strauss dans le domaine des sociétés indigènes. Du moins l'étude rigoureuse des règles successorales relatives à la dévolution des héritages, telles qu'elles sont énoncées dans les coutumes des provinces, fournit l'une des grilles qui permettent de départager les aires culturelles : grâce à une telle étude se trouvent définies, à partir d'éléments privilégiés, les techniques de transformation qui permettent de passer logiquement d'une aire à l'autre et d'une époque à l'autre » (Le Roy Ladurie, 1972, p. 825).

Il estime alors que « l'essentiel, c'est pour nous d'avoir obtenu, grâce à Jean Yver, une grille qui introduit dans l'apparent fatras des coutumes françaises dont la diversité semblait évoquer le palais du facteur cheval, une logique et une rigueur cartésiennes. Autour des deux pôles opposés, celui de la consanguinité généalogique et celui de l'alliance conjugale, des solutions antinomiques se définissent, aux deux extrêmes de l'arc des possibles ; l'égalitarisme et l'égoïsme lignager font ainsi contraste avec la faculté d'avantager pour des fins communautaires et ménagères » (Le Roy Ladurie, 1972, p. 845).

Pierre Bourdieu travaille lui sur le mariage comme révélateur de la transmission du patrimoine. Si son approche se veut différente de la précédente en ceci qu'elle n'érige pas de règle (Pierre Bourdieu estime que cet article marque « sa rupture avec le structuralisme » (Bourdieu, 2002)), elle renvoie cependant au fonctionnement de l'*habitus*. Il substitue alors au structuralisme (auquel renvoie Le Roy Ladurie) le principe de stratégies définies en fonction d'un *habitus* qui renvoie au déterminisme méthodologique (Bourdieu et al., 1968). « Les contraintes qui pèsent sur chaque choix matrimonial sont si nombreuses et entrent dans des combinaisons si complexes qu'elles excèdent en tout cas la conscience des agents – même si elles sont maîtrisées sur un autre mode –, aussi ne peuvent-elles se laisser enfermer dans les règles mécaniques que la représentation implicite de la pratique comme exécution de normes explicites et expresses ou de modèles inconscients oblige à inventer de toutes pièces et en nombre infini pour rendre raison de la diversité infinie des pratiques et, en particulier, des stratégies permettant de concilier, d'équilibrer et parfois d'annuler ces contraintes. A toutes les menaces que le mariage fait peser sur la propriété, et, à travers elle, sur la famille qu'il a pour fonction de perpétuer, on oppose tout un système de parades et de coups pareils à ceux de l'escrime ou des échecs. Loin d'être de simples procédures, analogues à celles que l'imagination juridique invente pour tourner le droit et réductibles à des règles formelles et explicites, ces stratégies sont le produit de l'*habitus*, comme maîtrise pratique du petit nombre de principes implicites à partir desquels s'engendrent une infinité de pratiques qui peuvent être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles. Parce qu'il est le produit de structures qu'il tend à reproduire et parce que, implicitement, il implique la soumission spontanée à l'ordre établi, cet *habitus* enferme le principe des solutions, phénoménalement très différentes, telles par exemple la limitation des naissances, l'émigration ou le célibat des cadets, que, en fonction de leur position dans la hiérarchie sociale, de leur rang dans la famille, de leur sexe, etc., ces différents agents apportent aux antinomies pratiques engendrées par des systèmes d'exigence qui ne sont pas automatiquement compatibles. Les stratégies proprement matrimoniales ne sauraient donc être dissociées sans abstraction des stratégies successorales, ni davantage des stratégies de fécondité, ni même des stratégies pédagogiques, c'est-à-dire de l'ensemble des stratégies de reproduction biologique, culturelle et sociale, que tout groupe met en œuvre pour transmettre à la génération suivante, maintenus ou augmentés, les pouvoirs et les privilèges qu'il a lui-même hérités » (Bourdieu, 1972, p. 1124-1125).

La transmission du patrimoine, au moment du mariage et de l'héritage, apparaît donc comme « fait social total » (Barthelemy, 1988). La réflexion que l'on peut mener sur ce fait social total, à partir de l'ouvrage de Marcel Mauss, permet de résumer toute la réflexion que nous allons mener dans ce chapitre. La notion de « fait social total » s'allie bien avec la recherche d'un idéal-type qui est la nôtre : en effet, il s'agit, dans les deux cas, de rechercher un point commun à tout un ensemble de pratiques fonctionnant dans des champs différents (le don de Marcel Mauss se fait aux niveaux économique, social, politique). Mais les deux notions se distinguent quand on utilise l'idéal-type tel que Max Weber l'a caractérisé : « L'idéal-type est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout réalité authentique (...). Il n'a d'autre signification que celle d'un concept limite purement idéal, auquel on mesure la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la compare » (Weber, 1913, p. 176). Le fait social total, lui, se veut agir partout, en tous

lieux et en tous temps : parler du fait social total, c'est « toucher le roc. Nous ne parlons même plus en termes de droit, nous parlons d'hommes parce que ce sont eux, c'est la société, ce sont les sentiments d'hommes en esprit, en chair et en os, qui agissent de tout temps et ont agi partout » (Mauss, 1924, p. 262-264).

Nous verrons cependant qu'en faisant une utilisation critique de la notion de « fait social total », c'est-à-dire en montrant, comme dans le cas du don de Marcel Mauss, qu'il ne fonctionne que dans le cadre précis de certaines configurations sociales (Polanyi, 1983), et que même dans ce cas là il ne fonctionne pas de manière mécanique (Bourdieu, 1980) ; nous verrons donc que la mise en évidence d'un principe tendant à fonctionner comme un fait social total peut aider à la construction d'une configuration socio-spatiale paysanne typique adaptée à notre situation et qui, à peine formulée, peut se décliner en plusieurs sous-types renvoyant à des logiques de fonctionnement profondément différentes. Mais surtout, dans la mesure où le « fait social total » lié au don ne fonctionne que dans certains types de sociétés d'économie domestique (Polanyi, 1983 ; Salhins, 1972), sa remise en question par les jeunes ne signifie rien de moins que l'irruption d'un nouveau type de fonctionnement socio-spatial de cette société. Or, dans la mesure où nous montrerons qu'à un certain idéal-type est associé un certain usage de l'espace, c'est cet usage de l'espace qui pourrait être remis en question. Dès lors, et dans la perspective qui est celle de Claude Raffestin, nous pourrions voir quelles sont les formes de configurations socio-spatiales qui sont en déconstruction, et celles qui sont en train de se construire. Cela permettra de comprendre quelles formes d'utilisation de l'espace sont en train d'émerger.

C'est sur la mise en évidence d'un système et sa remise en question que portera cette partie. Dans le chapitre 3, nous commencerons par construire et décliner un idéal-type de l'agriculture paysanne en situation de front pionnier. En étudiant les modes de transmission du patrimoine, celui-ci étant entendu comme une terre et les « valeurs » familiales qui y sont attachées, nous verrons que l'on peut à la fois comprendre ce que signifie être agriculteur dans le front pionnier de la Transamazonienne, et distinguer, autour des différences qui apparaissent au moment de la transmission du patrimoine, différents types d'agriculteurs. Cela permettra de proposer une typologie des différentes spatialités à l'œuvre.

Dès lors, se poser la question de la reproduction à la nouvelle génération de ces configurations socio-spatiales demande d'analyser la manière dont les groupes sociaux se reproduisent : comme le dit Patrick Champagne, « la reproduction sociale à l'identique (ou reproduction simple), dans le monde agricole comme ailleurs, suppose entre autre l'existence d'une adhésion indiscutée et collectivement partagée à une identité sociale, celle qu'il s'agit précisément de reproduire et qui participe au processus de reproduction lui-même. Pour vouloir se reproduire, encore faut-il, en effet, croire valable la position sociale à reproduire » (Champagne, 1986, p. 59). Dès lors, ce sont, toutes les logiques de « reproduction du paysannat » qui sont en jeu dans la « transmission du patrimoine ». Pierre Bourdieu, dans l'encadré ci-dessus, estime que la transmission du patrimoine doit se comprendre comme « une stratégie de reproduction biologique, culturelle et sociale » (Bourdieu, 1972). En effet, si le patrimoine permet de transmettre, avec la terre, un ensemble de valeurs, ce sont ces valeurs qui sont reproduites par la transmission. On comprend ainsi que, lorsque les stratégies matrimoniales ne

peuvent plus se mettre en place parce qu'elles sont refusées par les jeunes (Bourdieu, 1962), on puisse considérer cela comme un symptôme de la crise de la société paysanne (Bourdieu, 2002). Le débat se pose en termes de reproduction ou rupture ; et il n'y aurait pas de solution alternative.

C'est à ce débat que nous participerons en étudiant, dans le chapitre 4, l'adhésion des enfants à l'identité sociale de l'agriculture paysanne. Pour cela, nous essayerons d'une part d'avoir une idée générale de la situation des enfants, mais surtout de comprendre comment ils se situent par rapport aux valeurs qu'ont développées leurs parents. La question sera alors de savoir si on peut parler, avec le changement de génération, de reproduction de l'agriculture paysanne que nous aurons mise en évidence ; ou s'il apparaît des éléments révélateurs d'une crise de cette forme d'organisation sociale.

Toutefois, nous serons amené à discuter le sens même qu'il faut donner au mot crise. La notion de crise présuppose en effet l'existence d'un état d'équilibre (forcément simplifié puisqu'il n'existe pas d'équilibre parfait) qui serait rompu et amènerait à un autre état d'équilibre. C'est la description de ce passage d'un état d'équilibre à un autre que nous tenterons ici ; cela suppose, c'est l'objet du troisième chapitre, de décrire quel est ce premier état ; puis, de comprendre, comme nous le ferons dans le quatrième chapitre, quelles transformations sont à l'œuvre – sans que nous puissions, dans cette partie, conclure sur les configurations socio-spatiales émergentes.

Cela revient donc à tester dans cette seconde partie les hypothèses 1 et 2 que nous avons formulées dans la conclusion de la première partie – laissant pour la troisième partie la dernière hypothèse.

Chapitre 3. Don de la terre et reproduction des agricultures familiales : configuration socio-spatiale paysanne typique et typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier

Introduction du chapitre 3

Les acteurs du développement durable font du changement de génération un outil pour la mise en place (et le renouveau) du développement durable. Mais plus largement, le moment de l'arrivée à la tête d'une exploitation agricole d'un nouveau chef est un moment essentiel : en mettant en jeu le type d'agriculture que les parents souhaitent transmettre à leurs enfants, il révèle les logiques de transmission du patrimoine, et plus largement de reproduction, de l'agriculture familiale. Ce sont les logiques d'un groupe social qui se dévoilent à ce moment-là. Et il en va de même non seulement pour les familles d'agriculteurs, mais aussi pour ceux qui regardent et tentent d'agir sur ce moment. Nous avons montré dans la première partie que parler « d'installation en agriculture » a une dimension qui est, scientifiquement et idéologiquement, marquée : en effet, parler d'installation en agriculture, c'est majorer le moment où un fils d'agriculteur choisit de devenir lui-même agriculteur ; c'est aussi, et surtout dans le cas du renouveau des politiques sur l'agriculture familiale, aller dans le sens de sa professionnalisation. C'est cela que nous voulons, dans une perspective d'interface sociale, discuter.

Pour cela, nous avons été amené à faire des choix méthodologiques. En effet, la manière d'aborder les phénomènes est déjà un biais dans l'étude. Nous avons montré comment les conceptions de Ricardo Abramovay avaient influencé la définition de la méthodologie de l'enquête appliquée auprès des jeunes agriculteurs que son équipe avait rencontrés (Silvestro et *al.*, 2001) : puisque selon eux les jeunes font un choix professionnel, il s'agissait principalement de demander aux jeunes quels étaient ces choix ; et puisque ces choix étaient limités par la richesse des parents, il s'agissait de rapporter ces choix au contexte économique dans lequel évoluent les jeunes, et donc de les distinguer les jeunes en fonction des revenus de leur famille d'origine.

C'est une démarche différente que nous voudrions suivre ici. En effet, nous avons vu que rien ne permet de présupposer que les jeunes font un choix professionnel dépendant de leur contexte économique, mais qu'ils peuvent fort bien s'inscrire dans une logique relevant de l'idéal-type paysan. Dès lors, il devient intéressant de se demander comment les agriculteurs familiaux se situent par

rapport à l'idéal-type paysan : comment considèrent-ils ce moment que les syndicalistes appellent l'installation en agriculture ¹ ? Quels mots utilisent-ils ? Quel sens donner à ces mots ?

Pour cela, nous avons mené un travail de compréhension, par la littérature, de ce que signifie le changement de génération à la tête des exploitations agricoles dans les sociétés paysannes ; puis, nous avons confronté cette construction aux données que nous avons recueillies sur le terrain. Cette confrontation nous permettra de comprendre les mécanismes généraux qui permettent de rendre compte de l'agriculture en situation de front pionnier, et de les situer, dans le cadre d'une typologie, par rapport à l'idéal-type paysan. Nous pourrons alors tester cette typologie des familles d'agriculteurs en situation de front pionnier amazonien par rapport aux questions de professionnalisation de l'agriculture familiale et à la construction locale du territoire, afin de mettre en évidence les différentes configurations socio-spatiales paysannes.

I. Transmission d'un patrimoine – mode de vie : les principes organisateurs des discours des parents sur leurs enfants

I. 1. Transmission des exploitations et patrimoine

Les différentes formes de transmission du patrimoine

Le terme utilisé pour désigner le changement de génération à la tête des exploitations agricoles par la plupart des chercheurs qui ont travaillé sur le « paysannat », et renvoyant au moins de façon implicite à un idéal-type du paysan, est celui de « transmission du patrimoine » – et des stratégies qui y sont associées. Comme pour le paysannat, le patrimoine renvoie à trois dimensions distinctes : une dimension sociale (la famille), économique (l'agriculture) et juridique (la propriété foncière). Or, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la notion de patrimoine : dans un article déjà ancien, Christine Delphy (1969) montre que le patrimoine n'est pas uniquement une notion économique (ensemble de biens), ni juridique (statut de propriété, c'est-à-dire « ensemble de biens d'une personne ou d'une famille »), mais qu'il est aussi « une institution sociale » qui se perpétue dans le patrimoine : « La famille détentrice du patrimoine n'est pas la famille dans l'espace, mais la famille dans le temps (...). Alors que l'échange procède à la distribution des biens dans l'espace et d'une façon synchronique, la fonction principale de l'institution patrimoniale est de propulser les biens dans le temps. La

¹ Plus largement, cela permettra de résoudre le malaise qui est celui du chercheur confronté au moment du changement de génération en agriculture : les mots que l'on a pour le désigner sont rarement neutres. Nous avons vu la dimension idéologique de « l'installation en agriculture » ; mais quand on parle de transmission du métier, on admet implicitement que l'agriculture est un métier pour ceux qui la pratiquent, ce qui, nous le verrons, est loin d'être évident ; quand on parle de changement de chef des exploitations agricoles, on dit que les agriculteurs sont avant tout des exploitants agricoles, alors qu'ils peuvent être, en vertu des caractéristiques de l'agriculture familiale, bien plus que cela. Aucun mot, aucune expression, n'est neutre, et si jusqu'à présent nous n'avons stigmatisé que l'usage professionnel du mot, à peu près tous les usages peuvent être stigmatisés. Reste alors la solution de choisir une expression que l'on qualifie nous-même de neutre : c'est ce que nous avons fait, jusqu'ici de façon implicite, avec l'expression « changement de génération à la tête des exploitations agricoles ». Cette expression a en effet l'avantage, en liant une dimension familiale (génération) et agronomique (exploitation agricole), de donner l'impression que l'une des dimensions annule l'autre, créant ainsi un niveau « neutre ».

transmission patrimoniale est indépendante de la nature des biens transmis, elle est au contraire régie par le statut des personnes » (Delphy, 1969, p. 668). La transmission du patrimoine, nous l'avons dit, se fait à deux moments précis : le mariage et le décès des parents. Mais ces deux moments s'inscrivent dans une logique familiale de choix de ce que l'on va transmettre, et à qui on va le transmettre. Or, la réponse à la première question nous semble pouvoir être facilitée par la compréhension du système de choix des héritiers.

Dans la transmission du patrimoine, on estime depuis l'article de Emmanuel Le Roy Ladurie (1972) reprenant l'ouvrage de Jean Yver (1966), que l'on peut comparer les différentes manières de transmettre le patrimoine à partir de « deux critères, contradictoires mais liés l'un à l'autre, que sont l'égalité entre héritiers et l'exclusion des enfants dotés ». Cela permet de distinguer « trois grandes solutions (A, B et C). L'une d'elle (A) est celle du préciput possible entre enfants (préciput : autrement dit, avantage unilatéral octroyé à l'un des descendants qui lui permet de prélever à son profit, avant tout partage avec ses frères et sœurs, une partie déterminée du tout à partager) (...). A l'extrême opposé, les coutumes d'égalité parfaite (B) imposaient dans tous les cas aux enfants qui avaient été avantagés avant la venue à l'échéance de la succession des père et mère le rapport de ces avantages et dons reçus ; les enfants ne pouvaient conserver ceux-ci, même en renonçant à la succession ; il leur fallait, à tout le moins, rapporter l'excédent qui pouvait exister entre la gratification obtenue et la part égalitaire qui aurait été la leur dans la succession *ab intestat* : c'étaient les habitudes de rapport forcé (...). Entre ces deux solutions extrêmes (A et B), les coutumes de systèmes plus nuancés » (Le Roy Ladurie, 1972 ; les passages supprimés et marqués "(...)" renvoient à l'application de ces catégories au cas de la France de l'époque moderne et médiévale).

Cette typologie a un avantage – celui de révéler des logiques d'organisation des familles ; et un inconvénient – celui d'être trop réducteur. Selon Tiphaine Barthelemy, « si l'opposition égalité/inégalité s'est révélée féconde, puisqu'elle a permis de mettre en valeur deux principes distincts d'organisation de la famille et deux modes de reproduction sociale différente, elle ne donne toutefois qu'une vision très schématique et réductrice de l'extrême diversité des pratiques » (Barthelemy, 1988, p. 205). On peut cependant essayer, sur la base de cette typologie et en prenant nos distances par rapport à son schématisme, de comprendre comment s'organise la reproduction sociale dans les fronts pionniers amazoniens.

Les « modes de transmission du patrimoine » dans l'agriculture familiale brésilienne : mobilité et inégalité

Nous avons déjà dit que l'agriculture familiale au Brésil est considérée comme paysanne¹. Fort logiquement donc, la transmission du patrimoine est un de ses problèmes essentiels : les agriculteurs

¹ Hugues Lamarche montre, dans l'introduction générale de son ouvrage sur les agricultures familiales dans le monde, que l'agriculture familiale brésilienne renvoie en grande partie à l'idéal-type paysan (Lamarche, 1991). A sa suite, Brumer et *al.* font une distinction des différentes agricultures paysannes au Brésil (Brumer et *al.*, 1991), alors que Maria Wanderley en présente les traits généraux (Wanderley, 1998). Nicole Woortmann, elle, a étudié l'opposition entre deux grands types d'agriculture paysanne, les *nordestinos** et les *gauchos** (Woortmann, 1995) (cf. encadré suivant).

fonctionnent selon « une même logique, conséquence de la condition paysanne et d'une idéologie qui privilégie la terre comme condition de la reproduction sociale, c'est-à-dire d'une reproduction paysanne » (Woortmann, 1995, p. 116). La terre est selon elle la condition d'une reproduction paysanne : mais de quel type de paysannat s'agit-il ? Comment se transmet la terre ? Et, dans le cas d'agriculteurs qui n'ont pas de terre à transmettre à tous leurs enfants, qu'est-ce qui est transmis ?

La transmission de la terre se ferait selon une logique égalitaire dans les discours, inégalitaire dans les faits : « Le mode prédominant de transmission de l'héritage consiste à reconnaître le droit de tous les héritiers et à opérer une division égalitaire du patrimoine. Mais il n'existe pas, au Brésil, de mécanisme légal permettant le transfert progressif de la propriété du père, de son vivant, au fils ou facilitant la prise de responsabilité progressive des enfants dans la gestion des exploitations, comme on le voit au Canada ou en France. Dans ces conditions, le principe d'égalité déclarée par les producteurs se traduit, dans la pratique, par une série d'arrangements qui visent à résoudre les problèmes concrets posés par la dimension de la famille et par la reproduction de l'exploitation » (Brumer et al., 1991, p. 173). Dès lors, on se trouve de toute évidence dans le système C de la typologie de Jean Yver, autour de « coutumes plus nuancées » que Brumer et al. voient varier selon les régions du pays.

Cette variation régionale renvoie surtout à une opposition entre *nordestino** et *gaúcho**. Or, en Amazonie, ces deux types de population sont mélangés (voir encadré suivant).

Encadré 15 : L'opposition *gaúcho / *nordestino****

Cette opposition est très classique au Brésil et sur la Transamazonienne. Pour montrer cela, nous allons reprendre une citation de l'ouvrage de Martine Droulers (2001) qui insiste sur l'aspect culturel de cette opposition, et une citation de Nicole Woortmann sur la différence en termes de rapports à la propriété.

La Transamazonienne présente, à la différence de la région de Marabá par exemple, la caractéristique d'avoir été colonisée à la fois par des agriculteurs venus du sud du Brésil et par des agriculteurs venus du Nordeste. Or, cette différence d'origine géographique se retrouve dans une des principales catégories organisant les discours sur les différents types d'agriculteurs : tous les préjugés possibles s'appliquent sur les uns et les autres. Ce n'est qu'ensuite que sont réalisées des distinctions à l'intérieur de ces grands groupes, par exemple pour les *Nordestinos** (souvent de fronts pionniers) entre agriculteurs venus du Maranhão et les agriculteurs venus des villes du Nordeste ; mais jamais un *maranhense* ne sera confondu avec un *paranaense* (du Sud), même si les deux sont originaires de fronts pionniers. La distinction Sud / Nordeste est l'opposition fondamentale qui structure les discours.

« Les différences régionales entre le Nord - Nordeste et le Sud - Sudeste s'expriment aussi par des figures et des types emblématiques de la relation entre l'homme et la nature. Cette dernière façonne des identités propres. Euclides de la Cunha avait défini l'opposition entre un *sertanejo** [ou *nordestino*] marqué par la résignation, la misère et la résistance, et un *gaúcho** de la Pampa, fier de sa liberté et de sa vaillance. Ces figures deviennent emblématiques des nouvelles identités régionales : ainsi, au Nordeste, ce sont les latifundistes et leurs vachers de la zone semi-aride qui incarnent le plus l'image de la région problème, victime impuissante de la sécheresse ; au sud en revanche, les vieilles oligarchies décadentes de la « *Campagne gaúcha* » (*Campanha pastoril*) deviennent le symbole culturel de tout le Rio Grande do Sul » (Droulers, 2001, p. 206).

L'arrivée en Amazonie a permis le rapprochement de ces deux types d'agriculteurs : « Alors que les colons du Sud appartiennent à une tradition d'origine allemande, les "sitiants" (*sitiantes**) appartiennent à une tradition portugaise, transformée en fonction du nouveau contexte et par la subordination continue à la grande propriété d'élevage. Les colons du Sud sont arrivés au Brésil comme propriétaires légaux de la terre, et le sont restés sur plusieurs générations. Pour eux, il y avait les fronts pionniers de l'Etat du Rio Grande do Sul, ainsi que l'ouest de l'Etat de Santa Catarina et du Paraná, où pouvait être reproduit le modèle originel d'occupation de la terre. Actuellement, leurs

descendants, comme les descendants d'Italiens et de Polonais, se dirigent vers le Centre du Brésil et l'Amazonie, en tant que "farmers" modernes ou même, exceptionnellement, en tant que grands propriétaires. Les "sitiants" (*sitiantes**), au contraire, se sont très tôt confrontés à la *fazenda** d'élevage. Ils étaient *posseiros**, et non propriétaires légaux de la terre, ce qui les rendait particulièrement vulnérables, à partir du milieu du siècle passé, à l'expansion de la grande propriété » (Woortmann, 1995, p. 217).

Dans le cas des agriculteurs issus du Sud du pays, la transmission du patrimoine semble se faire selon une règle inégalitaire. Ainsi, Anne Le Borgne – David montre que « la règle de transmission du patrimoine qui prévaut est celle du "*minorato*", c'est-à-dire que la propriété agricole échoue dans son intégralité au plus jeune des fils » (Le Borgne - David, 1998, p. 33). Nicole Woortmann (1995) montre alors que ce système du *minorato* se combine avec la mobilité des agriculteurs : le père reste sur ses terres avec le fils le plus jeune et son épouse, alors que les autres enfants migrent vers une nouvelle colonie pour y avoir de la terre. La zone d'où sont issus les parents devient une « colonie-mère », la zone des enfants une « colonie-fille » ; puis, à la génération suivante, la colonie-fille devient à son tour colonie-mère, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des terres. Ainsi, si un seul des enfants (le plus jeune) hérite d'une exploitation (et du droit – devoir de s'occuper des parents), les autres enfants peuvent reproduire la condition paysanne par la migration.

Dans le Nordeste, la transmission des exploitations ne semble obéir à aucune règle commune à toute la région, mais plutôt à une combinaison d'arrangements incluant le salariat et la migration. La migration pour accéder à la terre peut se faire à trois échelles de temps. La première fait suite à une division égalitaire des terres, et / ou lorsque les terres sont trop petites pour faire vivre une famille. Dans ce cas, les agriculteurs peuvent migrer temporairement pour faire face à une baisse de l'activité. A l'opposé, dans un système inégalitaire, se trouve la solution de la migration définitive, qui oriente une partie des agriculteurs vers la ville et laisse l'exploitation intacte. Entre ces deux extrêmes, des jeunes peuvent migrer au moment où il leur faut acheter une terre. Afrânio Garcia Junior montre que dans le Nordeste du pays, dans les régions de canne à sucre près des côtes, la situation de la terre est tellement fermée qu'un jeune doit, pour pouvoir en acheter, réaliser une migration vers les villes du Sud. « Devant la nécessité de vivre de la vente de sa force de travail, on se met à chercher un emploi. Mais il n'y a pas de travail localement : l'alternative pour de tels contingents est alors "d'aller dans le Sud". "L'emploi dans le Sud" peut signifier le passage définitif à la condition de prolétaires pour beaucoup, le moyen d'accumuler de l'argent pour d'autres, pour rentrer et atteindre ou maintenir une condition "d'agriculteur inséré sur le marché" ; une virtualité pour un groupe social qui a un pied dans le "Sud", un autre dans le "Nord" ; et qui s'appuie sur l'un ou l'autre pied. Une phrase, solution et énigme, synthétise tout ce processus : "aujourd'hui, le Sud c'est le chemin des champs" » (Garcia, 1989, p. 202). L'autre type de migration peut être, bien entendu, une migration vers un nouveau front pionnier où obtenir de la terre. Mais cette migration se fait très souvent en famille.

Un point commun à tous les agriculteurs est, selon Maria Wanderley, la migration. Comme nous l'avons exposé dans la première partie, les agriculteurs ont une forte tendance à la migration, souvent forcée par les conditions politiques au Brésil. La conséquence en est que « à ce niveau de précarité, certainement, il n'y a pas moyen de constituer un patrimoine familial. On peut donc formuler l'hypothèse selon laquelle, dans le cas des *caipiras**, l'objectif pour le futur, par lequel les générations

se succèdent, peut être atteint grâce aux possibilités de mobilité spatiale ouvertes par la pratique de l'agriculture itinérante et, surtout, par le système de propriété précaire de la terre. D'une certaine façon, le patrimoine transmis est le propre mode de vie » (Wanderley, 1998, p. 38). L'hypothèse avancée par Maria Wanderley est que, faute de pouvoir transmettre sur place une terre à leurs enfants, les parents utilisent la migration comme moyen de leur transmettre le patrimoine : la mobilité serait donc le moyen de transmettre un mode de vie paysan.

Qu'ils soient *nordestinos** ou *gaúchos**, la migration apparaît bien, comme le montre Maria Wanderley, le moyen de transmettre la terre. Mais la très grande variété de pratiques (principalement dans le cas du Nordeste), et de types de migrations mis en place, nous incite, à chercher « les significations que les acteurs sociaux ont de leurs pratiques, [c'est-à-dire] l'ensemble des représentations s'attachant tant aux choses transmises qu'à leur transmission » (Lenclud, 1985, p. 35). Si la migration est un moyen de transmettre autour de la terre un mode de vie, comment caractériser ce mode de vie ? Quel sens les agriculteurs donnent-ils à la migration et à la transmission ? Répondre à ces questions demande de faire le point sur la démarche méthodologique que nous avons suivie.

1. 2. Une enquête par entretiens semi directifs visant à éclairer les logiques sociales des discours des parents sur leurs enfants

L'objectif du travail était de comprendre quelles sont les principales caractéristiques du mode de vie – patrimoine que transmettent les parents à leurs enfants, et le sens donné à cette transmission : Qu'est-ce que les parents veulent ou pensent transmettre à leurs enfants ? Cela, on en fait l'hypothèse, est censé révéler les conceptions de l'agriculture qu'ont ces agriculteurs. Méthodologiquement, il s'agit pour nous, en saisissant leurs pratiques de succession, de comprendre quelles sont les conceptions de l'agriculture qui organisent ces pratiques. Cela nous place dans une perspective de sociologie compréhensive dont « le présupposé de base est qu'il est possible et nécessaire de saisir, par reconstitution interne (se mettre à la place de), le sens visé d'une action et que celui-ci peut se rattacher à une forme de rationalité qui est compréhensible parce que typique, c'est-à-dire modélisable par rattachement à un tableau global de pensée (idéal-type) » (Demazière et Dubar, 1997, p. 101). Cette forme de rationalité renvoie à la typologie des logiques sociales typiques de Max Weber proposée en fin du chapitre 2 : cette typologie montre que les discours peuvent être organisés non seulement en fonction de rationalités en finalités, mais aussi en fonction de logiques traditionnelles. N'est-ce pas la nature de ces logiques traditionnelles que la transmission du patrimoine peut révéler dans le cas de sociétés paysannes ? C'est en tous cas ce que cette méthode peut nous permettre de mettre en évidence.

Principe de l'échantillonnage : embrasser la plus grande diversité possible

Nos objectifs de recherche étant de saisir la diversité des perceptions de l'agriculture à partir des pratiques de transmission du patrimoine, nous avons essayé de rencontrer des agriculteurs dans des situations les plus variées possibles dans le but « d'avoir une vue globale du champ étudié, suffisante

en tous cas pour inclure progressivement dans l'échantillon des groupes diversifiés satisfaisant aux critères [de l'enquête] » (Demazière et Dubar, 1997, p. 55).

Dans ce but, nous nous sommes fixé au départ des objectifs selon deux principes différents mais complémentaires : le premier principe était que nous voulions rencontrer des agriculteurs appartenant à des catégories d'agriculteurs considérées comme différentes soit dans la littérature, soit localement. L'opposition *gaúchos* / *nordestino* s'imposait donc dès le départ de l'analyse. Mais très vite, il s'est avéré qu'il y avait des oppositions plus fines à l'intérieur même de ces catégories : pour le Nordeste, cette opposition entre des agriculteurs issus des fronts pionniers (Maranhão et Centre Ouest) et les agriculteurs issus du Sertão ; pour les agriculteurs du Sud - Sudeste, l'opposition allait des agriculteurs issus des deux Etats du Sud, des agriculteurs issus de Sudeste, et de ceux qui sont originaires d'un front pionnier. Cette distinction par les catégories locales d'opposition s'est avérée dans un premier temps utile pour embrasser un certain nombre d'oppositions.

Mais ces oppositions, parce qu'elles renvoyaient à ces catégories « géographico-culturelles » (l'origine géographique étant censée influencer sur la « culture » des individus), ne pouvaient suffire. Nous avons alors essayé, toujours par rapport à nos objectifs, de rencontrer des agriculteurs dont les enfants étaient dans des situations particulières, telles que : « tous les enfants sont en ville », ou « tous les enfants sont agriculteurs près de chez les parents », avec tous les panachages de situations possibles.

Pour identifier les familles à rencontrer, nous avons associé le questionnaire (que nous présenterons au chapitre 4) aux entretiens des familles. Les questionnaires visaient à obtenir des données statistiques sur la situation des fils et filles du nombre le plus élevé possible de familles. Sur le principe proposé par Catherine Laurent et Jacques Rémy (1998), nous avons réalisé, avec un agriculteur qui connaissait la zone, un plan des localités et de l'ensemble des familles qui y vivent ; puis, nous avons distingué, avec cet agriculteur, les familles qui avaient des enfants mariés ou en âge de l'être. Nous sommes alors allé rencontrer, pour appliquer les questionnaires, l'ensemble de ces familles. Puis, pour les entretiens, nous avons sélectionné des familles en fonction des objectifs mis en évidence ci-dessus et selon la disponibilité dont nous semblaient avoir fait preuve ces familles.

Ces entretiens se sont déroulés sur plus d'un an. Le principe était le suivant : après chaque campagne de terrain, nous passions un temps en ville pour transcrire et faire une première analyse des entretiens. Cela nous a amené à construire une première typologie en cinq types que nous avons déjà publiée (Arnauld de Sartre, 2001 ; 2002). Le travail que nous avons mené sur ces typologies, les critiques qui nous sont parvenues suite aux publications et les réunions du Comité de thèse nous ont conduit à fusionner des types et à en développer d'autres, par des rencontres avec de nouvelles familles. Nous avons alors estimé que le travail de terrain était terminé « lorsque la recherche a permis d'en découvrir toutes les propriétés, c'est-à-dire qu'aucune donnée supplémentaire n'est plus trouvée permettant au sociologue de développer des propriétés de la catégorie » (Demazière et Dubar, 1997, p. 56). Au total, le corpus des entretiens des familles est constitué de vingt-cinq entretiens semi-directifs, réalisés de la manière suivante.

Des entretiens semi-directifs portant sur le passé de la famille et la situation des enfants

Les grands principes exposés dans la méthode de « l'analyse structurale des récits de vie » (Demazière et Dubar, 1997) sont au nombre de trois : réaliser les entretiens, les analyser individuellement, puis les comparer entre eux.

Les entretiens que ces auteurs ont analysés sont, on l'a dit, des récits d'insertion. A partir de la mise en ordre par les acteurs de leur expérience, il s'agit de faire l'hypothèse « qu'un dialogue en situation d'entretien de recherche centré sur le sujet, que des paroles échangées par la suite d'un contrat de confiance, que des témoignages et des confidences sur ce que fait et pense un sujet, sont des sources essentielles d'analyse sociologique » (Demazière et Dubar, 1997, p. 35). Les paroles recueillies et échangées, tout en produisant un récit sur une expérience, constituent un discours cohérent qui peut permettre de saisir les catégories de perception de la réalité, celles qui sont « tenues pour vraies sans aucune forme de démonstration ».

Par rapport à notre objectif ici, des récits de vie seuls s'avéraient inadéquats pour répondre à nos questions. Nous avons alors fait le pari que nous pouvions obtenir les mêmes résultats par une analyse des discours des parents sur leur propre vie et sur celles de leurs enfants. Les entretiens s'organisaient donc en deux temps. Au préalable, chacune des familles rencontrée avait fait l'objet d'un questionnaire au cours duquel nous avons expliqué nos objectifs, puis, lorsque nous l'avions jugé utile et possible, nous avons proposé un moment pour l'entretien. L'objectif était de réaliser les entretiens en posant le moins de questions possibles, mais nous disposions d'une grille d'entretien pour les mener si l'entretien venait à ne pas se passer comme nous l'espérions (annexe 4).

L'intérêt n'était pas tant d'obtenir des informations que nous possédions déjà par le biais du questionnaire qu'une mise en récit de ces informations destinée à éclairer les principes qui organisent le récit des parents, et, nous le supposons, les influences qu'il avaient pu faire peser sur leurs enfants.

Analyses et comparaisons d'entretiens par disjonction de sens et comparaisons de matrices communes

Ces discours, quelle que soit leur qualité, doivent être rapportés à la situation dans laquelle ils ont été produits et analysés à partir de leurs logiques argumentaires : il ne s'agit pas de l'énoncé de la réalité sur ce que font les enfants, mais d'un argumentaire à usage d'un enquêteur étranger à ces familles, et sans légitimité pour entrer dans leurs histoires. A partir de là, les parents produisent un discours qu'ils estiment socialement admis sur ce que font leurs enfants : c'est donc une norme sociale qui est utilisée comme référence pour produire un discours projectif sur les enfants. Or, si cela nous paraît intéressant, certains entretiens ne permettent d'obtenir qu'un exposé de cette norme. D'autres entretiens, menés avec des familles que nous connaissions depuis plus longtemps, et / ou qui se sont particulièrement bien passés, ont donné des récits plus riches. Mais même dans ce cas,

les entretiens ne sont jamais une description parfaite de la réalité de ce que vivent les enfants¹, ni l'exposé parfaitement clair des conceptions que les parents ont de leurs enfants.

D'où l'intérêt de mener une analyse de ces récits. Cette analyse était fondée, là encore sur les principes exposés par Didier Demazière et Claude Dubar : « C'est dans l'analyse de l'usage qui est fait de la langue par le sujet que réside le moyen d'établir les sens possibles de ce qu'il dit. La parole, dans cette perspective, n'est ni transparente, ni opaque, elle est un véhicule de sens (...). La parole possède trois fonctions imbriquées dans l'entretien mais analysables séparément : une fonction référentielle (elle dit comment sont les choses) ; une fonction modale (elle dit ce qu'on pense des choses) ; une fonction d'acte (elle vise à altérer l'état de l'auditeur) » (Demazière et Dubar, 1997, p. 93). Distinguer entre ces trois fonctions du récit (soit, comme le proposent les auteurs, systématiquement, en codant les différentes séquences du récit ; soit, plus simplement, en essayant, au fur et à mesure de l'analyse, de conserver cette distinction) permet de toujours distinguer ce qui est de l'ordre du récit ou de la description de ce que font les enfants, de ce qui est de l'ordre de la norme exposée par les parents, et enfin de ce qui relève d'arguments à destination de l'enquêteur.

L'analyse des entretiens s'est déroulée en deux temps, l'objectif étant de révéler la logique interne des entretiens tout en permettant une comparaison avec les autres entretiens. Tout d'abord, chaque entretien était analysé individuellement, mais nous essayions au cours de l'analyse de le comparer aux autres entretiens déjà analysés. Cette analyse consistait à distinguer les trois fonctions du récit, et à analyser de manière séparée les deux premières fonctions (fonction référentielle et fonction modale), alors que nous essayions de distinguer ce qui relève de la fonction d'acte au cours de l'analyse des deux précédentes.

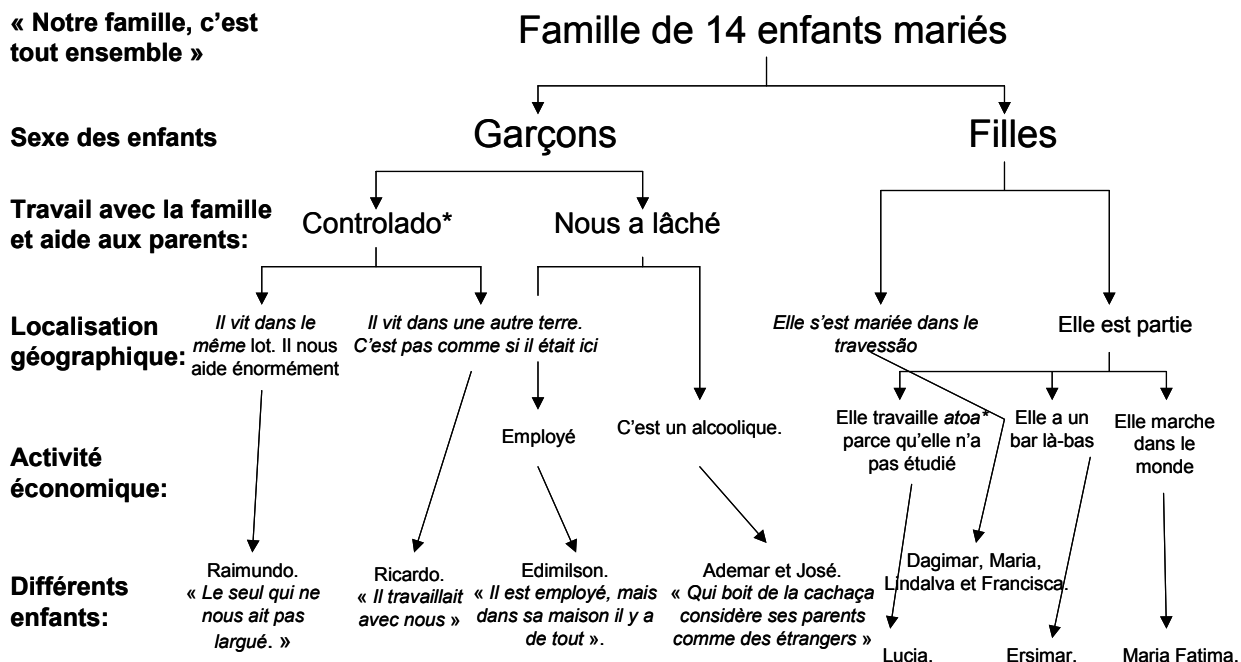
Ce principe général s'appliquait aux deux moments de l'entretien, d'une part le récit biographique, d'autre part le discours sur les enfants. Ces deux moments de l'entretien nous paraissaient organisés en fonction d'oppositions soit entre différents moments de la vie (avant le mariage, après le mariage), soit entre catégories d'enfants (les enfants agriculteurs, les enfants non agriculteurs). C'est de ces oppositions dont nous essayions de rendre compte dans l'analyse, ainsi que de comprendre les valeurs qui sont attachées à chacun des termes des oppositions.

La dernière étape consistait à comparer les entretiens entre eux. Si cela était fait lors de chaque analyse d'entretien, il fallait, au final, pouvoir proposer une comparaison systématique de l'ensemble des entretiens. Pour cela, nous avons essayé de construire « la matrice commune » des entretiens (Demazière et Dubar, 1997, p. 181). Pour trouver cette matrice commune, nous essayions, dans un premier temps, de construire pour chaque entretien un « schème spécifique » reprenant les principales oppositions qui structuraient les discours et devant permettre de rendre compte des logiques sociales typiques qui les organisent. On reproduit ici un de ces schémas (celui de Chico da Castanha et de sa femme).

1 Toujours, quand nous avons pu avoir plusieurs récits sur un même phénomène (en particulier, les mariages qui ont fait l'objet de conflits ou les formes de travail avec les parents) qui en donnent des versions différentes, cela s'est révélé très riche de sens. Pour cette raison, nous avons réalisé, lors de notre second séjour sur le terrain, des « sagas familiales » qui consistaient à obtenir un entretien avec plusieurs membres d'une même famille. Nous avons fait 4 sagas, soit autant que de types de familles rencontrées.

Schéma 10 : Schème spécifique du discours de Chico da Castanha et de Dona Maria en relation à leurs enfants

« Notre famille, c'est tout ensemble »



Ce schéma, comme les autres schémas que nous avons réalisés à la suite des analyses d'entretien, reprend à gauche les différentes oppositions qui structurent les discours sur les enfants. Ainsi, dans ce cas, le premier argument est celui de l'unité de la famille, mais il ne s'applique pas de la même façon pour les garçons et pour les filles : pour les garçons, il s'agit essentiellement de l'aide fournie aux parents et de la proximité géographique, alors que pour les filles il s'agit principalement de cette proximité. Cela permet de distinguer entre les quatorze enfants mariés, et de voir comment les parents tiennent (ou non) un discours sur leurs enfants mariés.

Nous avons réalisé ce type de schéma à chaque fois que l'analyse d'entretien donnait un résultat suffisamment riche pour arriver à ce niveau de formalisation de l'information. Les entretiens de ce type constituaient alors des entretiens noyaux, que nous pouvions d'une part comparer entre eux, d'autre part comparer aux autres entretiens de moins bonne qualité. Nous faisons alors l'analyse de ces autres entretiens en essayant de les rattacher aux différents schèmes spécifiques dont nous disposons.

Il ne restait alors plus, à la fin, qu'à comparer les différents entretiens entre eux pour comprendre comment s'organisaient les modes de transmission du patrimoine dans l'agriculture familiale du front pionnier, et les conceptions du métier sous-jacentes.

1.3. Les quatre principes des parents par rapport à leurs enfants

Nous avons vu plus haut que nous avons analysé les entretiens à partir des oppositions qui structurent les discours sur les enfants. Nous avons essayé, à chaque fois que cela était possible, de

formaliser ces oppositions sous la forme de schèmes spécifiques. Or, il est apparu que l'ensemble de ces schémas fait toujours apparaître quatre types d'oppositions. La première oppose les enfants en fonction de leur sexe et de leur position dans la famille ; la seconde se constitue à partir de la proximité géographique par rapport aux parents ; la troisième a trait à l'indépendance que les enfants ont dans le travail. Un quatrième critère n'apparaît pas dans tous les entretiens mais, quand il est présent, est fort : c'est celui du travail que les enfants mariés fournissent avec leurs parents. Sa présence et ses modalités constituent, nous le verrons, un principe essentiel de distinction entre les familles.

Ces quatre oppositions fondamentales permettent de caractériser le mode de vie que les parents souhaitent transmettre à leurs enfants. Toutefois, elles ne sont pas toujours hiérarchisées de la même façon. Ainsi, dans l'entretien dont le schème spécifique est représenté ci-dessus, le sexe des enfants est le premier critère, suivi par l'aide que les enfants fournissent à la famille, puis la localisation géographique et enfin l'indépendance dans le travail. Mais nous pouvons toutefois détailler le sens général que les parents accordent à ces oppositions, qui permet de comprendre comment s'organisent les discours.

La position des enfants dans la famille, révélateur d'un fonctionnement communautaire des agriculteurs familiaux

L'extrait du tout début de l'entretien de José Diorato peut nous aider à comprendre cette opposition quant à la position des enfants dans la famille :

Extrait d'entretien 18 : José Diorato résume sa vie

« Enquêteur : Vous êtes donc né dans la Bahia ? »

« José Diorato : Oui, je suis né dans la Bahia, n'est-ce pas ? Je travaillais là-bas avec mon père, à planter du cacao et tout. Et puis après est apparue cette histoire de l'INCRA, alors je suis venu dans le Pará, à mon compte. »

« Enquêteur : Vous êtes venu sans votre père ? »

« José Diorato Juste moi et ma famille, sept enfants. Alors je suis arrivé ici et j'ai eu de la terre avec l'INCRA. Puis j'ai été travaillé. J'ai eu ce lot et je suis allé travailler, n'est-ce pas ? Mais sans moyens de travailler. Puis sont venus travailler aussi mes fils les plus âgés, et mes fils ont grandi, et on a fait du poivre, un élevage, n'est-ce pas ? Et alors il s'est passé ¹ que mon fils s'est marié, le plus âgé s'est marié. Nous sommes restés à travailler, j'ai acheté deux lots supplémentaires, je leur en ai donné un et j'ai gardé l'autre. Deux lots. Puis on est resté, toujours ici à lutter avec la vie. Et alors ça a continué, ils se sont tous séparés de moi et je suis resté seul avec la vieille. Celle qui est à la maison. Et les filles se sont mariées aussi et elles sont toutes allées dans leurs lieux à elles et nous sommes restés ici. Et on continue à travailler. A travailler. Et toujours je reste plus vieux, plus faible, n'est-ce pas ? »^a

Cet extrait d'entretien montre trois choses. La première a trait à la situation matrimoniale de ses enfants. En effet, on constate que José Diorato distingue quatre moments dans sa vie : quand il vivait chez son père, quand il est venu seul en Amazonie et qu'il a « travaillé », quand ses enfants ont commencé à l'aider, et quand ses enfants se sont mariés et qu'il s'est retrouvé seul sur son lot.

Outre la période actuelle, la phase la plus dure de la vie de ce couple semble avoir été celle où ses enfants étaient encore jeunes. A partir du moment où ils ont pu aider José, l'exploitation agricole a connu une certaine croissance, avec plantation de poivre (à l'époque, les cours étaient très

¹ « Aí surgiu o meu filho foi casado, o maior foi casado ».

favorables), mise en place d'un élevage. Mais cet âge d'or de l'exploitation se finit quand ses enfants se marient¹. Ces mariages apparaissent, dans son discours, comme un moment clef : « alors il s'est passé que mon fils s'est marié ». Cela marque une rupture pour José, puisque c'est à partir de ce moment-là qu'il se retrouve « seul à lutter avec [sa femme] ». Or, le mariage auquel José fait référence est intéressant pour comprendre en quoi cela constitue une rupture : José a quatre filles et trois garçons : les deux premiers enfants sont des filles, puis alternent filles et garçons jusqu'au dernier, qui est un garçon. Trois filles se sont mariées avant que le plus vieux des fils ne le fasse ; or, c'est le mariage du plus vieux des garçons qui est important dans ce discours. Cela s'explique, par le fait qu'à ce moment-là, José se retrouve à travailler « seul » (alors que les filles, qui n'aident pas aux champs, manquent surtout à l'épouse). Le père donne des terres à ses garçons, alors que les filles « sont allées dans leurs lieux à elles ». Cette distinction qu'il fait entre les enfants au moment du mariage structure l'ensemble de l'éducation donnée aux enfants.

Ainsi un autre père (qui a quatre filles dont trois mariées et deux fils célibataires) explique-t-il la différence pour l'accès à la terre qu'il fait entre ses filles et ses garçons : il a donné à ses fils une quantité de bétail suffisante pour qu'ils puissent s'acheter de la terre ; par contre, il n'a rien donné à ses filles :

Extrait d'entretien 19 : Aide aux enfants et rapports de genre (José Goiano)

« José Goiano : (...) Mais les maris des filles se débrouillent, n'est-ce pas ? Mais les fils garçons, et parfois même les filles, il y a en a une qui est sur mon lot, j'ai acheté son lot, j'y ai mis sa maison, et il y en a une autre dont le mari a son propre lot, tout va bien. Et puis il y en a une autre qui n'avait pas de lot, c'est-à-dire que le mari avait un lot dans le travessão 105, mais moi j'avais un autre lot, là-bas au fond aussi... Alors je l'ai pris, je les y ai mis, ils ont vendu ce qu'ils avaient là-bas, et je leur ai vendu le lot, pas cher, juste le prix de ce que j'y ai dépensé. Alors j'ai tout fait pour qu'ils n'aient pas besoin de sortir de là.

« Enquêteur : Et votre fille aussi a du bétail ?

« José Goiano : Celle qui est encore à la maison ? Non, le jour où elle se mariera, je prendrai du bétail. Mais tant qu'elle est à la maison, c'est à moi. Tout est à moi, c'est à moi, c'est à nous, et c'est à elle aussi. Mais c'est la chose suivante : le jour où elle se mariera, comme pour les autres, je prends du bétail et je le donne. Mais par contre, les fils c'est à eux. C'est-à-dire que je m'en occupe jusqu'à ce qu'ils soient majeurs. Quand ils seront majeurs, les femelles qui sont nées sont à eux ; les mâles, c'est à moi, pour affronter la vie ici. Mais après qu'ils l'aient pris, il faut juste les libérer. Maintenant, ça fait deux ans que je leur ai donné ces choses. Alors les vaches sont à eux, et ils ont les moyens d'acheter. Quand ils ont besoin d'acheter des habits, quand ils ont besoin d'acheter des choses pour eux... pour qu'ils n'aient pas besoin de travailler pour les autres, quand il y a besoin d'acheter des choses pour eux. Quand je ne leur avais pas donné les vaches, je leur donnais les habits, je leur donnais tout. Tout était à moi. Mais maintenant ils peuvent se les acheter. Ils achètent des habits, ils achètent... ils peuvent même s'acheter une moto, n'est-ce pas ? Avec ce qui est à eux. Si je ne leur avais pas donné cette chance, alors ils se seraient vendus aux autres pour pouvoir acheter ces choses.

« Enquêteur : Et les filles non ?

« José Goiano : Non, la fille jusqu'au moment où elle se marie, elle ne se sépare de personne. Maintenant le jour où elle se mariera, alors je [boirai le réservoir ?]. Elle est mariée, alors voilà le bétail, il est ici »^b.

Ce passage d'entretien montre que si le père donne de la terre à ses garçons, ce sont les maris de ses filles qui devront se procurer leur terre. Certes, ce père a donné une terre à une de ses filles, mais nous verrons plus loin (Encadré 17 : Don de la terre et travail des enfants : le cas des filles de

¹ Il est assez symptomatique de constater que la rupture apparaît, dans ce discours, liée au mariage des enfants, alors qu'à la même époque, une maladie tue toutes les plantations de poivre, créant un manque à gagner important pour ceux qui, comme José, avaient parié sur le poivre.

José Goiano) que son gendre y tient un emploi de *vaqueiro** ; par ailleurs, il vend un autre de ses lots à une fille, alors qu'il a donné les lots à ses garçons. Mais surtout, ce que permet de saisir ce passage d'entretien, c'est que si les garçons acquièrent rapidement une certaine autonomie, les filles, elles, passent de l'autorité du père à celle du mari. Le père gère les têtes de bétail de ses filles, qui doivent lui demander de l'argent liquide à chaque fois qu'elles en ont besoin ; alors que les garçons sont autonomes plus tôt. L'encadré suivant, d'un homme qui n'a que des filles, montre les préférences d'un père quant au sexe de ses enfants.

Encadré 16 : « Les garçons, c'est mieux » ; « Les filles, c'est fait pour étudier » : préférences d'un père quant au sexe de ses enfants

On peut approfondir la différence que les parents font entre les garçons et les filles par un extrait d'un autre entretien qui nous a semblé très révélateur :

Extrait d'entretien 20 : Etudes et rapport de genre (Algérie)

« Enquêteur : Vous avez tout dit ? Que désirez-vous que vos fils ¹ fassent ?

« Algérie : Mes fils ?

« Enquêteur : Oui.

« Algérie : Jeune homme (rapaz), je n'ai que des filles, j'ai quatre filles. Toutes des filles. Je voulais qu'elles étudient, mais une fille tu sais de nos jours on espère quelque chose, et elles font autre chose... La plus vieille a 10 ans, et la plus jeune 5.

« Enquêteur : Mais si elles veulent étudier ?

« Algérie : Jeune homme (rapaz), elles ne veulent même pas aller à l'école. Elles ne sont pas, comment dire, très intelligentes... Y'en a qui le sont [sous entendu : pas les miennes]... La plus vieille elle est en seconde série [CE2], il y a en une qui a 8 ans et qui en première série [CE1] ; cette année elle aurait dû passer, mais elle n'est pas passée, y'en a une qui était en pré [CP] et elle est passée en 1^o série [CE1], mais l'autre elle n'est pas passée.

« Enquêteur : Pourquoi vouliez vous que vos filles étudient ?

« Algérie : Parce que nos femmes ne savent qu'étudier. La femme, ce n'est pas comme l'homme, l'homme qui ne veut pas étudier on l'envoie aux champs, mais la femme non, son destin c'est d'étudier, c'est tout.

« Enquêteur : Vous ne voulez pas plus d'enfants ?

« Algérie : J'ai envie de me trouver un fils garçon, d'en adopter un [Il dira plus tard dans l'entretien : parce que ma femme ne fait que des filles]. Parce qu'ici qui s'occupe des veaux ce sont les filles, elles font tout sauf tirer le lait.

« Enquêteur : Et les garçons, ils le font ?

« Algérie : Oui, c'est cela même que les hommes font, ils s'occupent du cacao aussi, quand je vais déboiser ils viennent se joindre à moi... Silence. La fille, c'est différent, le mieux c'est de les élever jusqu'à 13, 14 ou 15 ans, mais après 15 ans elles veulent donner un mal de tête à leurs parents. A partir de cette âge-là, il vaut beaucoup mieux élever un garçon.

« Enquêteur : L'homme c'est mieux ?

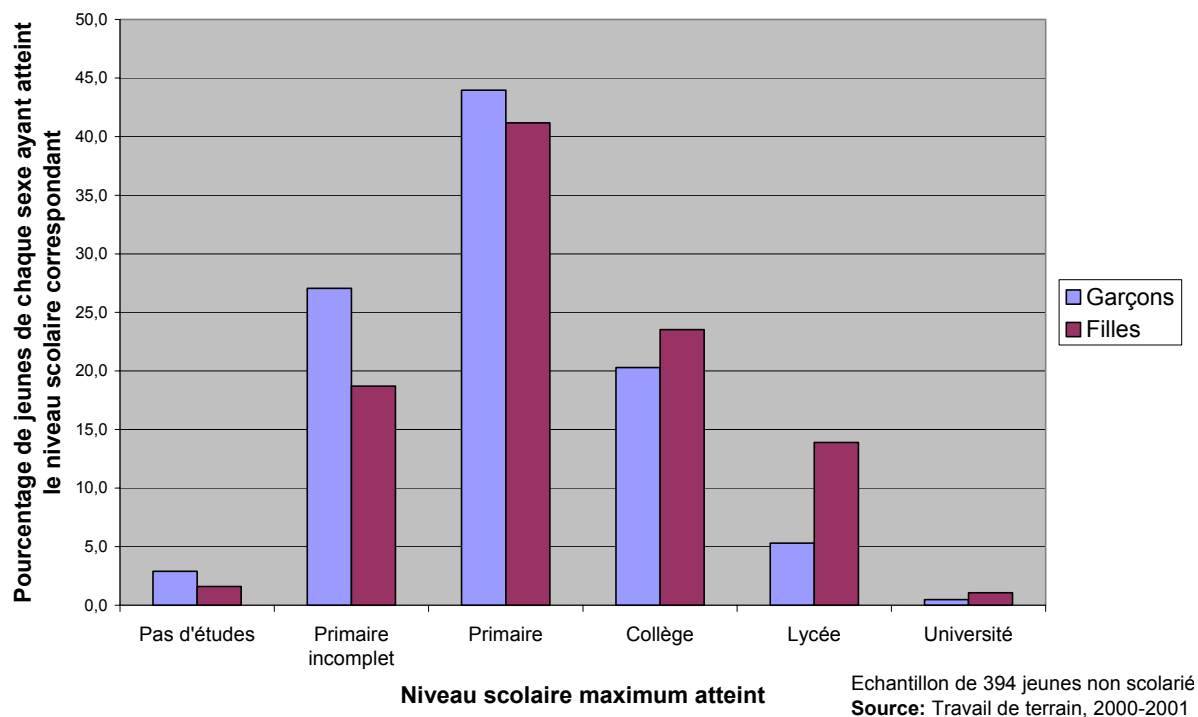
« Algérie : L'homme, je crois que, il ne rentre pas en conflit avec ses parents [traduction peu sûre]. Quand j'étais célibataire, tant que je ne rentrais pas de la fête ma mère elle restait éveillée. Parce que c'est cela le défaut des hommes, cette chose de la fête, des bagarres, de la boisson. Des fois ils boivent dans un coin, et ils tuent quelqu'un d'un coup de tête, et des fois ils en tuent un autre, alors c'est vrai que la préoccupation avec les garçons c'est seulement celle-là. Avec les filles, non, la fille elle tombe dans le vagabondage [bandolheira] et c'est fini, le type il l'élève plein d'amour, et ils trouvent même un bon mariage, mais y'a des fois... Avé Maria, j'en ai vu des choses ici dans ce travessão, il y a beaucoup de monde dans ce travessão, il y a environ mille familles, environ 5000 personnes, alors il se passe de ces choses jeune homme... »^c

On voit clairement dans cet entretien la différence qu'un père fait entre une fille et un garçon : les garçons, c'est avant tout de la main d'œuvre. Certes, ils ont le défaut d'être un peu violents, mais, selon Algérie, cela n'est rien à côté des problèmes que posent les filles. Il apparaît dans cet entretien que les études sont en priorité destinées aux filles (qui sont « faites pour cela » et ne peuvent d'ailleurs « rien faire d'autre ») ; et qu'un des plus grands services que peut leur faire le père est de leur trouver un bon mariage. Mais selon lui, les filles sont une grande source de déception. On comprend, de ce point de vue, qu'il veuille adopter un garçon, qui pourra l'aider.

¹ Nous avons fait à cet endroit-là une erreur de portugais. Le mot *filho*, comme le mot *filis*, peut désigner les garçons ou l'ensemble des enfants.

D'une manière générale, on constate que les filles étudient plus que leurs frères, ce qui renvoie, comme l'explique Algérid dans l'encadré ci-dessus, à des stratégies différenciées des parents. C'est ce que permet de mesurer le tableau suivant.

Graphique 2 : Comparaison garçons / fille du niveau d'étude atteint par les enfants de colons de moins de 40 ans qui n'étudient plus



Nous reviendrons dans le chapitre 4 sur la manière dont nous avons obtenu ces données. Ce tableau montre d'abord que tous les agriculteurs ne sont pas comme José Goiano, et qu'ils peuvent autoriser leurs enfants à étudier. Nous reviendrons là-dessus, mais on peut d'ores et déjà constater que sur un échantillon de 392 jeunes, les filles ont un niveau scolaire supérieur à celui des garçons : moins nombreuses à n'avoir pas été scolarisées et à avoir terminé les études primaires, elles sont presque autant que les garçons à avoir terminé leurs études primaires, un peu plus à avoir un niveau collège et beaucoup plus à avoir un niveau lycée ; elles sont par ailleurs deux fois plus nombreuses à avoir étudié à l'université, même si c'est dans une quantité négligeable.

Enfin, le troisième élément du discours de José Diorato apparaît par comparaison entre son discours et la situation actuelle. José se plaint d'être seul, alors que le plus jeune de ses fils (*caçula**) est toujours chez lui : célibataire de 35 ans, ce jeune travaille toute la journée avec et pour son père, sans espoir vraisemblablement de se marier un jour. En fait, quand José parle du mariage de ses enfants, il ne parle que des deux garçons les plus âgés. Il fait donc une distinction très nette des garçons et les filles, et entre le dernier-né et les autres garçons. Cette opposition se retrouve dans de nombreux discours. Le dernier-né fait souvent l'objet d'une attention particulière de la part des parents. On retrouve cela dans les trois passages d'entretiens ci-dessous :

Extrait d'entretien 21 : La situation des *caçulas**

Carlito, jeune *caçula** rentré de la ville pour s'occuper de ses parents, explique ainsi son retour :
« Car il existe le fils *caçula* pour rester avec ses parents ».

« *Kobi* : Ceux qui travaillent avec les parents sont les célibataires. Les parents vieillissent, alors il faut s'occuper d'eux. Il faut des fils célibataires pour aider les parents. Grâce à Dieu, nous en avons », dit-il en parlant de ses deux derniers fils.

« *Devalino* : Si [mon fils *caçula**] avait eu envie d'étudier, il n'aurait pas... voulu un lot, voulu les champs. Il aurait voulu étudier, et il aurait travaillé juste pour pouvoir couvrir le coût de ses études »^d.

Ces trois extraits d'entretiens différents montrent bien la place particulière que tient le dernier-né des garçons (cette expression pouvant inclure deux enfants). Principal héritier des terres à la mort des parents, il est destiné à s'occuper de ses parents à leur vieillesse. Dès lors, et dans la mesure où le mariage et les études provoquent un éloignement des enfants, les *caçulas** sont rarement poussés à se marier et à faire des études.

Ainsi, l'extrait d'entretien de José Diorato, combiné à d'autres entretiens, a montré que le premier système d'opposition qui organisait les discours avait à voir avec la position des enfants : mariage, sexe et ordre de naissance. Ces oppositions permettent de dire que les enfants sont considérés à partir des places qu'ils occupent dans la famille selon leur sexe, leur âge, leur situation matrimoniale et leur rang de naissance. Cela est caractéristique des sociétés paysannes (Mendras, 1976) et, plus largement, des formes sociales communautaires : « Ces formes supposent la croyance dans l'existence de groupements appelés communautés considérées comme des systèmes de places et de noms pré assignés aux individus et se reproduisant à l'identique à travers les générations » (Dubar, 2001, p. 5). C'est à partir de ces « systèmes de places pré assignées » que va s'organiser le discours des parents à partir des trois catégories suivantes : il permet d'inscrire l'agriculture familiale dans le cadre d'une « configuration sociale typique » (Dubar, 2001) communautaire, qui constitue la première caractéristique du mode de vie que les parents souhaitent transmettre à leurs enfants.

Travail en commun

Comme on a pu le voir dans l'entretien de José Diorato, le travail que les enfants fournissent avec leur père est essentiel : c'est lui qui organise les différentes étapes de la vie de José, le départ de chez ses parents, l'aide qu'il reçoit de ses enfants, puis sa « solitude » après le départ des garçons. Cela est essentiel dans bien des discours, et nous pouvons le retrouver dans l'entretien de Chico da Castanha et de Dona Maria femme (voir Schéma 10 : Schème spécifique du discours de Chico da Castanha et de Dona Maria en relation à leurs enfants). Voilà comment l'épouse de ce couple distingue entre ses enfants :

Extrait d'entretien 22 : Le travail *controlado*, principal argument de distinction entre les enfants (Dona Maria)

« Enquêteur : Et cet enfant, où travaille-t-il ?

« *Dona Maria* : Il travaille ici, avec nous. On travaille tout *controlado**, vous savez. On travaille tout *controlado**. Il travaille avec nous, on travaille avec lui. Seulement il habite près, alors on travaille *controlado**, tous ensemble. Maintenant ceux qui habitent loin non, ils travaillent pour leur propre compte. Parce qu'ils habitent loin »^e.

Le travail *controlado** renvoie à une forme de travail en commun qui se fait sous l'autorité (le contrôle) du chef de famille. Toute la famille ne travaille pas forcément ensemble tout le temps, mais le contrôle reste exercé par le père de famille, qui décide des cultures à mettre en place et du calendrier des travaux. Par contre, les fruits du travail peuvent être partagés. Cette forme de travail est différente du « travail ensemble » (*trabalha junto**), pour lequel tout le travail est effectué en commun, et dans lequel le père contrôle les dépenses et les bénéficiaires, prend la plupart des décisions, etc.

Le fait de travailler ou pas *controlado** est un critère essentiel de distinction entre les membres de la famille :

Extrait d'entretien 23 : L'aide aux parents (Dona Maria et Chico da Castanha)

« Enquêteur : Et Raimundo ?

« Dona Maria : Ah, Raimundo il est ici. Il a une grande famille, six enfants.

« Enquêteur : Il est ici ?

« Dona Maria : Il vit avec nous. Il ne nous a pas quitté non.

« Chico : Le seul qui ne nous ait pas quitté, c'est lui. Il travaille avec moi, tout le temps. Le pain que l'on mange on le mange ensemble.

« Dona Maria : Il vit dans sa maison qui est là, et il nous aide beaucoup. Nous sommes retraités vous savez... Alors il nous aide. Notre Dame, il nous aide pour tout. Il donne un peu par ci, un peu par là... Il aide à l'achat des produits pour la maison, tout le temps il nous aide... Pour que l'on puisse affronter la vie des champs, de toutes ces choses. Il est en train d'acheter de quoi monter une petite boutique, parce que la notre est finie... »^f

L'aide que Raimundo fournit à ses parents est essentielle pour eux ; ça fait de lui le seul enfant qui ne les ait pas quitté (alors que d'autres de ses frères vivent pourtant près de chez les parents, mais sans travailler avec eux). Cette « aide » est une autre façon de désigner le travail contrôlé, comme un « don » qu'un fils fait à son père. Cela constitue explicitement une forme « d'aide » pour la retraite des parents ; et c'est sans doute cette « aide » que regrette José Diorato dans le passage ci-dessus.

Proximité géographique

Autre critère fondamental, la proximité géographique. Si elle n'est, pour certaines familles comme celle de José Diorato ou Chico da Castanha, que la condition nécessaire à avoir une aide (dans le premier passage extrait de l'entretien de Chico da Castanha, on voit que, pour les parents, quand les enfants sont loin, ils ne peuvent pas aider), elle est pour certains agriculteurs une exigence, indépendante des formes de travail associées. Elle est particulièrement visible dans le cas des filles mariées qui, aidant rarement leurs parents, sont quand même invitées à ne pas trop s'éloigner d'eux. C'est de cette façon que José Goiano explique qu'il n'ait pas voulu faire faire des études à ses enfants :

Extrait d'entretien 24 : Etudes et éloignement des enfants (José Goiano)

« Enquêteur : Vos enfants n'ont pas étudié en dehors de chez vous ?

« José Goiano : Non. Tous mes fils ont étudié jusqu'à la fin du primaire. Pour ne pas étudier en dehors. Parce que quand on étudie en dehors de la maison, on ne sait jamais ce qui peut se passer. Envoyez une fille étudier, et elle revient déjà avec un bébé dans les bras. Le diplôme dans ce cas-là, c'est le bébé lui-même.

« Enquêteur : Alors elles sont restées ici, elles se sont mariées ?

« José Goiano : Elles se sont mariées, et tout le monde ici. Elles ont été dans les écoles proches, et elles se sont mariées ici même, pour qu'il n'y ait personne en ville. C'est comme cela que j'aime les choses. Je veux moins d'étude, mais je veux savoir que mes enfants sont tous proches »^g.

Avoir « tous ses enfants proches » est ce qu'aime José Goiano (ici, il se réfère surtout à ses filles, vu que ses garçons sont tous plus jeunes, et célibataires au moment de l'entretien). Nous avons de nombreux autres exemples : ainsi, dans un passage cité dans le chapitre 1, Devalino expliquait les migrations qui l'ont mené jusqu'en Amazonie à partir de sa volonté d'avoir ses enfants proches de lui. Même s'il est apparu lors de la saga familiale que nous avons fait avec les enfants de Devalino que celui-ci ne les a pas, de leur point de vue, beaucoup aidé, le fait qu'il annonce cette volonté comme une norme est très révélateur du poids de ce qui apparaît comme un principe. C'est d'ailleurs aussi ce qui explique que José Bahiano a fait venir ses parents¹ (dont l'itinéraire migratoire a été évoqué dans le chapitre 1) :

Extrait d'entretien 25 : Migration, proximité géographique et travail en commun (José Bahiano)

« Enquêteur : Pourquoi votre père ? Il voulait rester auprès de vous ? Il avait peur que vous reveniez [dans le Maranhão] ?

« José Bahiano : Oui, on est une famille qui a toujours été très unie, nous avons été élevés ensemble et nous ne nous sommes jamais séparés, quand je me suis marié là-bas, quand j'ai eu une femme je suis quand même resté proche, il vivait à tel endroit et moi je vivais un peu en bas, mais tous les deux jours on se voyait, je travaillais et je préparais leurs champs (roçar*), et ils m'aidaient à faire les miens, on travaillait ensemble. Pour nous, ça a été très dur, parce qu'on ne voulait pas travailler loin l'un de l'autre »^h.

La proximité géographique et le travail ensemble peuvent être essentiels pour comprendre la position des parents par rapport à leurs enfants. Un troisième critère s'y ajoute : l'indépendance dans le travail.

Indépendance dans le travail

Cette indépendance s'applique autant aux enfants qui sont en ville qu'à ceux qui sont près de leurs parents : il apparaît toujours essentiel, pour les parents, que leurs enfants ne soient pas dépendants d'un « patron ». Pour les enfants qui sont en ville, étudier est la garantie « qu'ils ne dépendront de personne ». Voici ce que nous dit Vasco de la raison qui l'a poussé à faire étudier ses enfants :

Extrait d'entretien 26 : « Etudiez pour être indépendants » (Vasco)

« Vasco² : Je disais toujours : "Etudiez, étudiez, parce que je n'ai pas besoin de vous, étudiez, étudiez, pour que vous soyez indépendants, pour que vous travailliez pour vous-même" »ⁱ.

Ce passage d'entretien est caractéristique, là encore, de l'ensemble des discours dont nous disposons. La situation d'employé (*empregado**), dans un pays qui était jusqu'il y a peu soumis à une forte inflation, où le salaire minimum était à l'époque de l'entretien de 120 Réais (soit environ, à

¹ Après s'être battu avec l'homme qu'il a laissé pour mort dans le Maranhão et avoir migré pour le Pará.

² Nous ne citons pas l'intégralité du passage de cet entretien car nous le commenterons plus loin (cf. type IV).

l'époque, 400 francs ¹⁾ était souvent synonyme de pauvreté. Cela est révélé par le fait qu'une mère s'étonne que son fils, bien que salarié, ne soit pas dans le besoin :

« *Dona Maria : Ils sont employés (empregado*) tous les deux, mais dans leur maison il ne manque rien.* » ^j

Mais plus que la situation salariée, il y a aussi le type d'activité exercée. Ainsi la même mère parle-t-elle du travail de ses enfants :

Extrait d'entretien 27 : Le travail *atoa des jeunes qui vivent en ville et n'ont pas étudié (Dona Maria)**

« *Dona Maria : Elle travaille en ville, en faisant juste ce truc de biscuits, ces choses, pour pouvoir voir, apprendre. Parce que si elle ne fait pas ça, dans les champs il n'y a pas d'études, rien du tout, c'est pas comme en ville, n'est-ce pas ? Mais c'est pour cela qu'elle a tout ce travail, toutes ces difficultés. Parce qu'elle a été à Brasília, mais elle ne s'est pas intéressée pour apprendre non plus, nous l'avons mise là pour qu'elle s'intéresse aux études, mais elle ne s'est jamais intéressée, et aujourd'hui elle a cette vie en ville. Par sa faute. Ecoute bien, à cette époque c'était une femme toute petite, et je me suis obligée à l'enlever de la maison pour la mettre à Brasília à cause de sa marraine. Sa marraine elle s'en occupait pour les études, pour qu'ensuite elle puisse avoir une autre vie. Parce que les études, ça apporte la richesse, ça apporte tellement de bonnes choses pour les gens qui étudient, n'est-ce pas ? Les études, ça apporte plein de bonnes choses pour les gens, si on sait profiter de ses études. On lui a dit tout cela, "ma fille va là-bas, dans la maison de ta marraine, parce que les études apportent beaucoup de bonnes choses, les études ça apporte la richesse, tant de choses merveilleuses pour les gens qui étudient, va là-bas apprendre". Alors mince j'y ai été, ça a été à s'en taper la tête, sa marraine s'en tapait la tête, elle ne voulait pas apprendre, je ne sais pas quoi. Aujourd'hui elle souffre en ville, en travaillant dans ce travail *atoa**. Elle passe le temps, elle est là, elle voit grandir son fils, son fils est au collège, là-bas c'est une ville agitée, tout ce qu'elle produit elle le vend, elle garde l'argent, cet argent doit leur permettre de s'élever. Le mari travaille dans les champs, tout près.* » ^k

Cette mère emploie un mot très dur pour qualifier le travail de sa famille, celui de travail *atoa**. En effet, le linguiste que nous avons consulté sur ce mot s'est montré très étonné que son emploi soit associé à une forme de travail, puisque c'est un mot qui, employé seul, désigne le fait de passer une journée à ne rien faire ; et que, appliqué au travail d'une femme, il renvoie à la prostitution (ce qui ne semble pas être le cas de cette fille, mariée). Dès lors, force est de conclure que, bien qu'il apporte des revenus pouvant permettre à la famille une ascension sociale, cette forme de travail n'est pas reconnue par Dona Maria comme un vrai travail. Il est en ceci condamnable.

Cela permet à notre avis de révéler la place qu'occupent les agriculteurs familiaux dans la société brésilienne. Tous ceux que nous avons rencontrés sont de petits propriétaires : en dépit des difficultés qu'ils rencontrent, et du mépris dont ils sont victimes en ville, ils ne sont pas au plus bas niveau de l'échelle sociale, à la différence des métayers, salariés des *fazendas** et autre *agregados**. Pour cette raison, ils veulent que leurs enfants maintiennent au moins ce niveau. Ils le désirent d'autant plus que, comme nous l'avons dit plus haut, la plupart des *nordestinos* sont d'anciens dépendants de patrons, et qu'ils ont migré pour fuir cette situation². Anne Le Borgne – David fait de la recherche de l'indépendance le principal ressort de la migration des agriculteurs issus du Sud du pays (Le Borgne - David, 1998).

¹ Ou encore 60 euros.

² Ainsi Afrânio Garcia (1989) considère-t-il que les discours des agriculteurs du Nordeste qu'il a rencontrés semblent s'organiser autour de l'opposition entre les catégories de libres et assujettis (*libertos e sujeitos*).

Ce dernier critère peut alors nous servir à révéler la dimension de ces discours, au-delà de l'aspect des relations avec les enfants : il s'agit par les enfants de reproduire une condition sociale. Cette condition est particulièrement visible par le statut d'indépendant : les agriculteurs ne souhaitent pas que leurs enfants tombent dans une relation de dépendance à un patron. Ainsi le mode de vie qui est transmis avec la terre paraît-il associé à un mode de vie communautaire et à un statut d'indépendant, qui associe le plus souvent le travail des enfants. On peut alors rattacher nos familles à « un idéal-type de l'agriculture familiale de la manière suivante : 1. La notion d'agriculture familiale est caractérisée par une superposition de trois unités fonctionnelles : a. L'unité de production (la ferme) ; b. L'unité de consommation (le ménage) ; c. L'unité de parenté (la famille). 2. Pour sa reproduction, l'exploitation agricole a besoin du travail familial, c'est-à-dire le travail réalisé par les membres de la famille / ménage » (Djurfeldt, 1996, p. 241).

Mais si cet idéal-type semble commun à tous les discours, le travail en commun (qui parfois se décline sous la forme de l'aide) et la proximité géographique donnent lieu à des discours profondément différents selon les familles. Dans la mesure où ils structurent, dans ces cas-là, l'ensemble des discours, il nous a semblé possible de nous en servir pour faire, sur la base des caractéristiques que nous venons de mettre en évidence, une typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier.

II. Typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier amazonien

Cette typologie a été réalisée à partir du même principe que celui grâce auquel nous avons identifié les grandes caractéristiques du paysannat. Comme nous l'avons dit plus haut, nous avons réalisé après l'analyse de chaque entretien un schème spécifique de l'entretien. Si ces schèmes spécifiques étaient tous comparables entre eux par la présence des quatre principes exposés ci-dessus, il est apparu que ces principes variaient considérablement selon les familles : l'importance accordée à chacun variait selon les parents. Ainsi, la proximité géographique peut être le premier critère de certains agriculteurs, quand d'autres vont préférer le travail en commun, d'autres l'indépendance dans le travail. La manière dont les thèmes étaient agencés montraient que les entretiens n'étaient pas organisés selon les mêmes logiques, ou du moins que les logiques n'avaient pas le même sens : ainsi, les « logiques traditionnelles » de Max Weber peuvent être déclinées en différentes « traditions ».

Le traitement des différents schèmes spécifiques a été fait de manière manuelle, selon la « méthode des tas » (Demazière et Dubar, 1997 ; Grémy et Le Moan, 1977), en comparant les différents schèmes spécifiques entre eux ; cette comparaison nous a alors permis de construire des matrices communes à tous les entretiens, qui reprennent les grands systèmes d'opposition des entretiens. Mais, comme nous l'avons déjà dit, la réalisation de schèmes spécifiques n'a été possible que pour quelques entretiens, les plus complets ; nous les avons alors considérés comme des entretiens noyaux, auxquels nous avons agrégé, à partir d'analyses de discours, les autres entretiens.

Les schèmes spécifiques des familles, nous l'avons vu, tentaient de représenter d'une part les principales oppositions qui structuraient les discours des parents quant à leurs enfants, d'autre part le

contenu de ces oppositions. Cela constituait une base commode de comparaison entre les différents types, qui nous a permis de comparer les entretiens entre eux. Quand une même opposition nous semblait structurer la totalité des entretiens, nous regroupions les entretiens dans le même type. Les quatre oppositions communes à quelques entretiens que nous avons identifiées nous ont permis de réaliser une typologie en quatre types¹, que nous représentons dans le tableau suivant :

Tableau 3 : Principales oppositions structurant les discours des parents sur leurs enfants en fonction des différents types

Type	Opposition principale structurant les discours	Nombre de familles
Type I	Aide aux parents	9
Type II	Type de travail	7
Type III	Proximité géographique	4
Type IV	Indépendance dans le travail	4

II. 1. Les agriculteurs des types I : le paternalisme paysan et tentatives de reproduction de cette condition

Le premier type regroupe près de 40 % de l'échantillon. Les agriculteurs de ce type associent les différents critères mis en évidence plus haut, en mettant en tête des critères l'aide que leur fournissent les enfants. On peut représenter sous forme de schéma la matrice commune aux entretiens de ce type, combinaison des schèmes spécifiques de chacun des entretiens.

Schéma 11 : Matrice commune aux discours des agriculteurs des types I

"Aide" aux parents	"Nous aide tellement"		"Nous a largué"	
Position dans la famille	Garçon	Fille	Garçon	Fille
Situation familiale	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire
Proximité géographique	Proche	Loin	Proche	Loin
Statut du travail	Propriétaire	Employé	Salarié	Autre

Cette matrice commune représente les critères qui organisent les discours des parents sur leurs enfants, et qui leur permettent de distinguer les différents enfants. Pour les agriculteurs des types I, c'est d'abord « l'aide » que leur fournissent les enfants, puis le sexe et la situation familiale des enfants, et enfin la proximité géographique et le statut du travail ; que les enfants soient agriculteurs ou non n'apparaît pas dans ces discours, de même que la localisation géographique est considérée par rapport aux parents, et non pas en rural / urbain (par exemple). L'aide des enfants, premier critère

¹ Les premières typologies que nous avons réalisées comprenaient 5 types (Arnauld de Sartre, 2001; Arnauld de Sartre, 2002 a). Puis, ces types ont été discutés, en particulier dans les comités de lecture de revues, qui nous ont suggéré de passer à 4 types, en regroupant les types 1 et 2.

de ces entretiens, nous a paru essentielle pour caractériser ce type. En effet, cette aide apparaît contrainte par un système de triple obligations.

Un principe de triple obligations : pour les parents, donner de la terre ; pour les enfants, l'accepter et la rendre sous forme de travail

Nous avons vu que le travail des enfants avec les parents (qui se comprend sous la forme d'une aide ou d'un don) était une exigence très forte de la part des parents. Les enfants qui n'aident pas leurs parents, dans un certain nombre de discours, sont très vivement critiqués. Mais cette critique n'apparaît pas dans tous les cas : les parents qui n'ont pas pu aider leurs enfants les excusent. C'est ce que montre l'entretien de Chico Graciliano :

Extrait d'entretien 28 : Un père de type paternaliste paysan obligé d'accepter le départ de ses enfants à qui il n'a rien à offrir (Chico Graciliano)

« Chico Graciliano : (...) ¹ Il faut tout organiser ici. Sinon, il n'y a pas de solution. Il faut arranger tout ici pour la famille. Parce que les enfants doivent sortir pour travailler à l'extérieur, et ça n'est pas possible. Avoir un revenu suffisant pour ne pas qu'ils doivent partir. Edimilson est déjà parti. Il y en a un qui vivait ici et qui est parti faire du cacao comme métayer. Il est parti chercher là où la situation est meilleure. Je ne peux rien dire parce que la situation ici est difficile. Il a son café ici, et il rentrera quand ce sera meilleur » ¹.

Ainsi, ce père « doit-il organiser son lot » pour ses enfants, pour qu'ils « ne soient pas obligés de partir ». La dernière partie de la citation est particulièrement révélatrice du fait que le père ne peut pas condamner son fils parti (« je ne peux rien dire »), car c'est lui qui ne peut pas fournir de la terre, et non le fils qui la refuse. Il semble qu'il y ait une véritable obligation pour les parents de donner de la terre à leurs enfants. Ainsi, un autre agriculteur nous a-t-il expliqué, hors entretien, qu'il avait acheté une terre pour ses enfants « pour ne pas qu'ils puissent dire que leur père ne leur a rien laissé ».

De leur côté, les enfants ont l'obligation d'accepter la terre qui leur est offerte. Une mère (Dona Maria) parle ainsi de deux de ses enfants qui sont l'un métayer, l'autre salarié :

Extrait d'entretien 29 : Refus du don de la terre et condamnation de parents de type paternaliste paysan (Dona Maria)

« Ces deux-là, ils ne sont pas bons non. Qu'est-ce que vous en pensez ? S'ils avaient obéi à leurs parents, ils vivraient encore avec eux. Il y a tellement de terre ici, tellement de choses qui donnent de la terre ; nous avons acheté deux lots, pour leur revendre de la terre, mais ils ne veulent pas. Alors ils sont là-bas, comme employés (empregado), et toutes ces choses de là-bas... »^m*

La mère parle clairement d'obéir aux parents, et d'accepter la terre qu'ils leur « vendent ». Ainsi il y a-t-il pour les enfants une obligation de recevoir la terre de leurs parents et de rendre du travail, et / ou de la proximité géographique. Sinon, les enfants sont considérés comme « pas bons ». Mais il est très révélateur de constater que si la mère parle de vente, il n'est apparu à aucun moment que les autres de ses fils qui avaient accepté la terre de leurs parents aient payé une quantité d'argent fixée à l'avance. Cette vente, dont le prix n'est pas fixé et les remboursements non échelonnés, s'apparente donc plus à un prêt dont le remboursement n'est pas effectué en argent, mais en travail ; et qu'aucune quantité de travail à fournir n'a été fixée d'avance. Les enfants se trouvent donc comme endettés, et

¹ Ce passage s'insère dans un très long monologue qui constitue le début de l'entretien.

obligés (c'est la troisième obligation) de rendre sous forme de travail le don de leurs parents. C'est ce qui apparaît clairement dans le passage d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 30 : La situation de métayage d'un fils de famille de type paternaliste paysan (José Cearense Filho)

« Enquêteur : Et comment travailliez-vous avec lui ? Vous aviez vos cultures ?

« José Cearense Filho : Oui. Mes cultures à faire. Chaque année, je faisais mes cultures.

« Raimunda (épouse de José Filho) : Les cultures étaient à son père, parce qu'il travaillait comme métayer avec le père, n'est-ce pas ? Ce qu'il cultivait était réparti entre les deux.

« José Cearense Filho : Oui, mais ce n'est pas parce qu'il me demandait. C'est parce que c'était un plaisir de diviser. C'est un plaisir pour moi. Quand je cueillais 200 sacs de riz, 100 étaient pour lui, 100 pour moi. L'an passé j'ai fait un petit champ pour lui, j'ai planté dans un baixão*, j'ai produit du feijão et je lui en donné la moitié. Alors j'ai planté du riz, parce que c'était l'époque de planter du riz, j'ai ramassé 62 sacs de riz, et j'ai divisé avec lui.

« Enquêteur : Dans son lot ?

« José Cearense Filho : Ça a été dans son lot, dans son lot à lui. J'ai divisé avec lui, un sac pour lui, un sac pour moi. Ce qui est à moi est encore chez lui, je l'amène ici petit-à-petit, sur le dos d'animaux. Mais bon, il n'exigeait rien lui. C'est parce que j'avais envie de faire comme cela, j'avais le courage de le faire, l'esprit, la volonté de faire ainsi. Je le faisais. Maintenant ce n'est plus pareil, je suis ici chez moi »ⁿ.

José Cearense Filho travaillait sur la terre de son père ; mais si son père lui laissait à disposition la terre, ce n'était pas gratuitement qu'il pouvait y cultiver (fait significatif, comme nous le verrons dans le chapitre 4 : c'est la femme de José Cearense, fille de Dona Maria, qui nous apporte cette information). Il a un statut que Raimundo qualifie de métayer, et qui dans les faits est encore moins avantageux puisqu'on apprend à un autre moment de l'entretien que José s'occupait gratuitement des 200 têtes de bétail de son père (un métayer, lui, n'aurait pas cette charge supplémentaire). Pourtant, on assiste avec José à une euphémisation du lien de dépendance, remplacé par une fiction, celle du « plaisir de diviser ». Mais ce plaisir de diviser s'efface quand José travaille sur sa propre terre.

On retrouve cette caractéristique dans un autre entretien mené avec un « jeune » de 40 ans qui vit toujours chez ses parents et avec lesquels il divise sa production :

Extrait d'entretien 31 : La dette de Domingo envers ceux qui l'ont élevé

« Domingo : Il faut aider le vieux : qui est-ce qui m'a élevé depuis que je suis né jusqu'à aujourd'hui ? Cela veut dire que je dois l'aider »^o.

Même si ce jeune se plaint par ailleurs de l'autorité excessive de son père, qui « abuse », il travaille avec lui car estime qu'il lui doit de l'avoir élevé. Or, sans doute parce que Domingo estime que son père abuse, il nous introduit une dimension d'obligation dans les dons à son père qu'euphémisait José Cearense Filho. Le don de la terre, parfois même « l'éducation » reçue dans les 40 premières années d'une vie, implique donc une obligation de travail en échange. C'est ce que l'on peut confirmer avec l'encadré suivant en comparant la situation des gendres de José Goiano qui ont acheté leur terre avec celui qui a dû accepter un « don » de son beau-père.

Encadré 17 : Don de la terre et travail des enfants : le cas des filles de José Goiano

José Goiano a trois filles mariées, qui vivent proches les unes des autres et à une dizaine de kilomètres de leur père. Deux de ces filles ont leur propre lot, quand la troisième vit sur un lot dont le père est propriétaire. Les formes de travail qui en résultent sont assez profondément différentes, et permettent d'éclairer les différences de statut entre les jeunes qui achètent leur propre terre, et ceux qui la reçoivent des parents :

Extrait d'entretien 32 : Relations d'un beau-père de type paternaliste paysan à ses gendres lorsque ceux-ci ont leur propre terre (José Goiano)

« Enquêteur : Dans ce lot, elle a sa maison ?

« José Goiano : Dans ce lot, c'est elle qui y habite, il est à elle. (...) Nous travaillons là-bas, mais chacun a son propre champ. Quand j'ai besoin d'y faire un travail, on travaille tous ensemble.

« Enquêteur : Et avec vos autres filles, c'est la même chose ?

« José Goiano : Non, avec les autres filles c'est différent, parce qu'elles vivent dans leur propre lot. Mais bon quand elles sont en retard, alors on travaille tous ensemble.

« Enquêteur : Mais pas toujours ?

« José Goiano : Non, c'est juste de temps en temps. Quand nous avons besoin d'une aide et qu'on est en retard, ils viennent nous aider. Et pareil, quand ils ont besoin parce qu'ils sont en retard eux-aussi, j'envoie les garçons pour les aider. Ils aident toujours. Mais ça c'est à moi, ça c'est à lui et ça c'est à eux. Chacun a son propre travail. Même avec celui qui travaille dans mon lot : j'ai mon travail, et il a le sien. Parce qu'ils doivent planter pour eux, ils doivent manger, et il doit faire du pâturage ; alors là où il déboise, il plante du riz et après il plante du pâturage parce qu'il a son propre bétail lui-aussi. Alors quand il faut roçar* on travaille tous ensemble. Ca veut dire moi, lui, on prépare les champs ensemble »^p.

José Goiano commence par affirmer que l'autre lot est à eux, mais la propriété n'est pas encore complète : la preuve, c'est que les relations de travail qu'il entretient avec ses filles sont différentes. Il travaille plus régulièrement avec son gendre qui est dans son lot qu'avec les autres. Avec eux, il s'agit d'une aide ponctuelle, quand il y a besoin. Mais chacun a son propre lot, sa propre production, et on ne mélange rien. De même, l'autre couple (celui qui est dans son lot) a ses propres champs dans le lot ; mais il arrive aussi qu'ils fassent du travail en commun, quand besoin est.

A un autre moment de l'entretien, José Goiano explique comment il travaille avec cette fille et son époux :

Extrait d'entretien 33 : L'aide que doit un gendre à son beau-père (type paternaliste paysan) quand celui-ci a fournit sa terre (José Goiano)

« Enquêteur : Vous avez une autre terre ?

« José Goiano : J'en ai une autre ?

« Enquêteur : Qu'est-ce qu'il y a là ?

« José Goiano : Du pâturage et de la forêt.

« Enquêteur : Et qui y habite ?

« José Goiano : Un gendre marié avec une de mes filles.

« Enquêteur : Ils vivent là-bas ?

« José Goiano : Oui. Le bétail est à moi, mais ce sont eux qui s'en occupent. Il y en a à eux aussi.

« Enquêteur : Et vous les payez ?

« José Goiano : Oui, enfin c'est à dire que les aide pour les travaux. Quand il faut y faire quelque chose, c'est moi qui le fait. Tout le travail c'est moi qui le fait, je paye quelqu'un pour travailler, c'est moi-même. Ils travaillent là-bas et ils produisent pour eux-mêmes aussi. Ils produisent, parce que c'est un gendre marié avec ma fille, il est un peu propriétaire aussi, n'est-ce pas ?

« Enquêteur : Il y a un vaqueiro* là-bas ?

« José Goiano : Il y en a un oui, c'est mon gendre. C'est lui qui s'occupe des choses là-bas. Il fait ses champs, il s'occupe du bétail, mais la main d'œuvre c'est pour moi. C'est moi qui déboise, moi qui nettoie le pâturage, moi qui fais tout. Je paye des personnes pour travailler là-bas, et des fois j'y vais moi-même »^q.

En dépit d'un discours qui tend à faire du gendre un propriétaire, on perçoit qu'il a deux activités parallèles : il a son agriculture, ses propres champs. Mais il travaille aussi pour son beau-père, en qualité de *vaqueiro**. Et il a toutes les caractéristiques du *vaqueiro**, à savoir qu'il n'investit pas dans la terre. C'est le patron qui le fait, lui-même ou en payant des gens pour le faire. Après, le gendre peut faire ses propres cultures dans les parcelles qui viennent d'être défrichées, mais comme d'autres *vaqueiros** que nous avons rencontrés. Certes, ce gendre a plus que l'employé normal : il possède une partie de la propriété de la terre, mais on ne sait pas laquelle ; de fait, il n'est pas indépendant, loin s'en faut. Par ailleurs, cela ressemble beaucoup à la situation de certains fils qui s'occupent du bétail de leur père sans une réelle rémunération.

Cela, à notre avis, reprend bien le fait que recevoir de la terre d'un parent implique du travail en échange ; une sorte de dette qui n'est pas reconnue comme telle et qui, de fait, ne semble pas pouvoir être payée.

Ces trois obligations, donner de la terre, recevoir de la terre, rendre du travail, sont caractéristiques du don tel que l'analyse Marcel Mauss (1924). Il définit le don comme un « fait social » fondé autour de trois obligations : donner, recevoir, rendre. Dans les sociétés qu'étudie Marcel Mauss, refuser une de ces trois obligations (en particulier recevoir et rendre) revient à déclarer

la guerre ; ici, cela revient à se disputer avec ses parents. L'accepter, cela revient à créer, à l'intérieur de la famille, du lien social, comme les parents le montrent en distinguant entre leurs bons fils (ceux qui sont restés et travaillent avec eux) et leurs mauvais (ceux qui sont partis). Beaucoup de crises naissent de ce refus de la terre.

Si on interprète *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss à partir de Karl Polanyi (1983), on peut analyser le système de don / contre-don comme élément central du système social où l'économique n'est pas distingué du social, dans un système que Claude Dubar (2001), à la suite de Max Weber (1921) qualifie de communautaire. Mais dans ce cadre, le système de don / contre-don ne fonctionne pas entre deux égaux indépendants, mais place le père dans une relation de domination du fils. Plus encore, le fait qu'il y ait euphémisation des relations de domination semble révéler qu'il « y a une méconnaissance institutionnellement organisée et garantie, qui est au principe de l'échange de don et peut-être, de tout le travail symbolique visant à transmuier, par la fiction sincère d'un échange désintéressé, les relations inévitables et inévitablement intéressées qu'imposent la parenté, le voisinage ou le travail, en relation électives de réciprocité » (Bourdieu, 1980).

On peut parler de stratégies pour comprendre les rapports qui se tissent au moment de l'installation en agriculture des enfants : en donnant de la terre à leurs enfants au moment où ils se marient, les parents créent une dette dont le remboursement est différé dans le temps. Rendre la terre sous forme de travail, comme nous l'avons vu plus haut, n'est pas immédiat, mais se fait au contraire au fil des années. Selon Pierre Bourdieu, « réintroduire le temps » dans le système du don / contre-don, c'est « substituer la dialectique des stratégies à la mécanique du modèle » (Bourdieu, 1980). On peut, en suivant Pierre Bourdieu, dire que pour les parents le fait de donner de la terre à leurs enfants est une stratégie non avouée qui s'institue en tant que norme sociale : dès lors, on voit s'insérer dans la logique sociale traditionnelle une forme de rationalité dont l'objectif est d'assurer la reproduction de la tradition.

Cette norme ainsi reproduite permet tout à la fois aux parents de vivre une fois qu'ils ne peuvent plus travailler, mais aussi de reproduire l'agriculture familiale comme système communautaire fondé autour de la famille. Karl Polanyi analyse le don et le contre-don à l'intérieur de ce système comme un élément qui permet à l'homme « non pas de protéger son intérêt individuel à posséder des biens matériels, mais de manière à garantir sa position sociale, ses droits sociaux, ses avantages sociaux » (Polanyi, 1983). Caractéristique d'une société traditionnelle où l'économie est non marchande et orientée autour des échanges familiaux, le don de la terre est un élément essentiel des stratégies de reproduction sociale des familles. La transmission de la terre est alors un moyen de faire entrer les enfants dans un système de dépendance permettant la reproduction d'un mode de vie plus ample. Cela demande cependant encore à être précisé.

Travail des membres de la famille et figure de l'exploitation paternaliste

Nous avons vu que le travail en famille est fondé autour du don de la terre, qui crée auprès des bénéficiaires du don une dette que ceux-ci se sentent d'autant plus obligés de rembourser que leurs parents espèrent ce remboursement. Il s'agit d'une dette non avouée, masquée par les relations familiales, créée par la générosité d'un père envers ses enfants et payée par la fidélité d'un fils à ses

parents vieillissants. Pourtant, les cas où la dette n'est pas acceptée ou pas payée conduisent à une condamnation sévère de celui qui ne joue pas le jeu ; et en montrent ainsi le caractère obligatoire¹ : « alcoolique », « lâcheur », les mots ne manquent pas pour désigner ses départs ; au contraire, celui qui, après le mariage, « mange encore le pain avec ses parents » est un « bon fils ».

Ces caractéristiques ne sont pas sans rappeler les relations paternalistes étudiées dans les années 1990 par, entre autres, une équipe de chercheurs de l'ex-ORSTOM. Ces chercheurs utilisaient ce terme de paternaliste pour « exprimer clairement à la fois l'inégalité fondamentale de ce rapport et son camouflage idéologique » (Léna et *al.*, 1996, p. 105) : c'est bien ces deux caractéristiques que l'on retrouve dans les extraits d'entretiens ci-dessus. On développe les travaux de cette équipe, et l'utilisation que nous en faisons, dans l'encadré suivant.

Encadré 18 : La forme d'exploitation paternaliste en Amazonie

Selon Philippe Léna, « plus que dans les autres régions brésiliennes, l'Amazonie illustre la domination des relations sociales paternalistes typiques de l'Amérique Latine (...). Pour des raisons historiques qu'il ne nous appartient pas d'établir ici, c'est l'Amérique Latine qui a développé le paternalisme dans sa forme la plus pure » (Léna et Maciel da Silveira, 1993, p. 10). Cette forme d'exploitation, Christian Geffray l'a identifiée comme étant au principe des relations socio-économiques dans les exploitations de latex, les sites de ramassage de noix du Brésil, les *garimpos*^{*}, et les exploitations d'élevage (Geffray, 1995). Roberto Araújo et Jacky Picard ont, eux, montré que ce mode d'exploitation fonctionne aussi avec les populations paysannes des fronts pionniers (Araújo et Schiavoni, 2001 ; Picard, 1998).

Dans tous les cas, il s'agit d'endetter un travailleur isolé en ajoutant à une dette originelle (le prix d'un voyage le plus souvent) le prix des biens de première nécessité (que le travailleur ne peut acquérir que dans le commerce du patron), toujours supérieur à la valeur de la force de travail. La forme d'exploitation paternaliste se caractérise selon eux par une « fiction particulière » : « les obligés croient s'endetter. C'est faux, mais ils le croient : ils perçoivent la valeur du produit de leur travail comme inférieure à celle des biens nécessaires à leur subsistance, et cette illusion au principe de la dette acquiert un sens à l'intérieur de la comédie marchande que le patron, fort de son monopole, est en mesure de mettre en scène » (Geffray, 1995, p. 133-134). Ils sont persuadés que la valeur marchande du produit de leur travail est inférieure à la valeur marchande des biens qui ont leur été prêtés. « En vertu de cette perception collective, les exploités deviennent perpétuellement redevables de leur force de travail, ils sont assujettis à l'autorité personnelle d'un exploiteur » (Geffray, 1995, p. 134).

« La principale caractéristique qui nous intéresse ici est qu'il s'agit d'un système d'exploitation qui vise le contrôle de l'accès au marché pour soumettre la force de travail des autres. Les "obligés" sont stratégiquement et volontairement maintenus éloignés des relations de marché par les patrons. Les relations de dépendance sont cachées en relations personnelles et en lien de parenté symbolique (parrainage), en créant et en reproduisant des fidélités et des engagements entre personnes, en cachant la véritable nature du lien social. Alors qu'il y ait eu, dans le passé, un acte violent fondateur, la relation sociale n'a plus besoin d'une violence explicite pour se reproduire. La relation paternaliste se fonde sur l'efficacité du rôle redistributif exercé par les dominants, indépendamment de la forme prise par cette redistribution et sur l'occultation de la réalité du lien social » (Léna et Maciel da Silveira, 1993, p. 13).

Cela est particulièrement nécessaire en Amazonie. « Les limitations du milieu naturel, l'éloignement et l'isolement, ainsi que les catégories d'agriculteurs [peu capitalisés] qui émigrent pour les zones amazoniennes, imposent des restrictions à la mécanisation. Au contraire du Sud du pays, où d'importantes couches de petits agriculteurs ont réussi à augmenter considérablement leur production, sans avoir besoin de contracter une main d'œuvre extrafamiliale, grâce à l'utilisation de machines et d'intrants, en Amazonie la production agricole est réalisée grâce au travail manuel. D'où l'importance de stratégies qui visent à la création d'une clientèle de travail. Fondée en grande partie

¹ Cela démontre le fonctionnement du principe mis en évidence par Patrick Champagne selon lequel une société ne met jamais tant à jour ses structures que quand celles-ci tombent en panne, sont refusées.

sur les liens de parenté symbolique, ces stratégies visent à transformer en parents des voisins, dont l'aide peut être nécessaire » (Léna et Maciel da Silveira, 1993, p. 16).

Roberto Araújo a en particulier bien montré comment se construisent ces liens de parenté symbolique : « La parenté sert ici surtout comme fond inspirateur d'un idéal de réciprocité généralisée dans lequel la qualité indistincte de parent suffit à expliquer pourquoi un cousin peut faire ses champs dans la terre de quelqu'un sans rien payer, ou pourquoi un individu aide, chaque fois que nécessaire » (Araújo et Schiavoni, 2001, p. 8). Le terme même de paternalisme tend à montrer que le patron veut apparaître comme un père (social et non familial) aux yeux de ses obligés.

Cette forme d'exploitation s'oppose au marché : « De fait, le marché est un contrat librement passé entre deux individus, et implique l'existence de règles acceptées par tous (d'où sa tendance universalisante), de normes juridiques et la nécessité d'une force publique capable de les faire respecter. Ainsi, le marché, à la différence du capitalisme, peut se passer de la transformation de la force de travail en marchandise, et apporte avec lui une double potentialité : la transformation des travailleurs en libres contractants, et le surgissement d'un pouvoir central, dont le rôle est de faire respecter les règles du jeu » (Léna et Maciel da Silveira, 1993, p. 11).

On peut retenir de cet encadré, par rapport au travail à l'intérieur de la famille, quelques caractéristiques sur la forme d'exploitation « paternaliste patronal » (comme nous caractériserons les formes d'exploitation décrites dans l'encadré, pour mieux les opposer au « paternalisme familial » que nous allons tenter de caractériser).

Tout d'abord, il s'agit bien de s'assurer le contrôle d'une main-d'œuvre, d'autant plus nécessaire que dans le cas de l'agriculture de front pionnier non mécanisée, la main d'œuvre est l'unique moyen de production. Elle doit être bon marché et doit surtout être mobilisable aux moments de pics de travail (récoltes, préparation des champs). Dans le cas des familles d'agriculteurs, cette aide est d'autant plus nécessaire que l'Etat n'assure une retraite aux agriculteurs que depuis peu de temps et qui, de toutes façons, est insuffisante pour permettre plus que de survivre. D'où l'intérêt de la dette qui fait croire à l'autre qu'il doit fournir une aide quand le bénéficiaire le lui demande, pour faire face à une surcharge de travail ou subvenir à ses besoins : il ne s'agit pas tant, comme dans le cas du « paternalisme patronal », de s'enrichir par l'exploitation des autres que de s'assurer des besoins élémentaires.

Dans le cas du « paternalisme patronal », la réalité de ces liens sociaux est occultée par leur déguisement en relations familiales. Dans le cas des relations que nous étudions, les liens familiaux existent puisqu'il s'agit de relations père – enfants. Mais nous pouvons dire qu'il s'agit d'actualiser ces liens au moment où ils sont remis en question par le mariage – et la sortie d'un des enfants du lot familial. Comme pour le paternalisme patronal, il s'agit de substituer une figure paternelle sociale à une figure paternelle familiale : en effet, le père au moment du mariage perd son rôle nourricier et de chef de famille ; il n'est plus responsable de son fils qui gagne son autonomie et fonde sa propre famille (dont il devient à son tour responsable). Si, dans les faits, les enfants produisaient, depuis longtemps déjà, plus qu'ils ne consommaient, le mariage rend cela évident puisqu'il crée la séparation du nouveau ménage, qui fait ses propres comptes et peut donc mesurer sa contribution.

Dès lors, on peut dire que le don de la terre est le moyen de transformer un lien familial en un lien social, de pérenniser les relations de travail entre le père et les enfants en créant une dette, certes pas imaginaire mais d'autant plus difficile à rembourser qu'elle porte sur les moyens de production eux-mêmes. A partir de là, cette dette maintient les jeunes hors du marché du travail qui voudrait qu'ils choisissent leur profession et les moyens de l'exercer ; cette liberté pourrait passer par une forme de

relations plus contractuelle. Pour les acteurs du développement, la lutte contre le paternalisme familial est une condition de la « modernisation de l'agriculture familiale ».

Dès lors, il nous semble que l'on peut caractériser l'idéal-type paysan en situation de front pionnier amazonien autour de la figure du paternalisme familial : on pourrait alors employer, pour le désigner, de type paysan paternaliste. Mais à peine ce type est-il caractérisé qu'il nous semble utile de distinguer deux sous-types, celui des agriculteurs qui peuvent recevoir une aide de leurs enfants et celui de ceux qui ne le peuvent pas.

Aide aux / des enfants et discours sur cette aide : une distinction en sous-types

Les entretiens laissent apparaître des différences fondamentales entre deux sous-types d'agriculteurs ; c'est pour cela que nous parlons des types I au pluriel. En effet, tous les parents ne tiennent pas le même discours sur leurs enfants qui sont pourtant dans une situation qui, aux yeux de l'observateur, paraît comparable : ainsi, tel père va condamner très fortement des enfants qui sont salariés dans le monde rural, alors que tel autre va au contraire se montrer très compréhensif. Cela, à notre avis, a à voir avec le système d'exploitation paternaliste noué autour du don de la terre mis en évidence plus haut. C'est ce que peut montrer ce long passage d'entretien :

Extrait d'entretien 34 : Stratégies d'un père de type paternaliste paysan pour conserver ses enfants à proximité (José Goiano)

« Enquêteur : Donc, vous parlez de l'aide aux enfants.

« José Goiano : Parce que beaucoup de colons, les enfants les lâchent. Ils vont travailler pour les autres. Mais pourquoi ? Parce que le père ne leur a pas donné de chance. Et le fils, il faut lui donner une chance pour qu'il puisse se dire que vous allez vous occuper de sa vie. Dans mon cas, j'ai largué mon père parce qu'il n'avait pas de chance de ce côté-là, parce que mon père n'avait rien à me donner, et qu'il ne m'a pas donné de chance. Donc dans ce cas le fils doit partir. Mais si le père donne une chance à son fils... Regarde : mes fils vivent avec moi. Mais ici j'ai mes vaches, et chacun a ses propres vaches. Pourquoi ? Parce que si je ne leur avais pas donné cette chance, si je ne leur avais pas donné une vache, ils n'auraient pas intérêt à rester ici comme ils le font aujourd'hui. Aujourd'hui par exemple, celui-ci peut acheter une moto, n'est-ce pas ? Parce que je lui ai donné une chance. Je lui ai donné du bétail, ça c'est à moi, ça c'est à toi, ça c'est le sien. Alors ils ont les moyens. Chacun de ces enfants qui vit avec moi il a environ 40 têtes de bétail.

« Enquêteur : Chacun ?

« José Goiano : Non, pour les deux. Mais même ainsi, ils ont pu en vendre pour acheter une moto, ils ont un intérêt. Si je n'avais pas laissé de possibilité pour eux, alors ils seraient déjà allés ailleurs pour y rechercher leur vie à eux. Quand le père leur donne une chance, ils n'ont pas à aller chercher à l'extérieur.

« Enquêteur : Et avec ces vaches, ils vont acheter une terre ?

« José Goiano : Avec ces vaches, ils ont de quoi acheter une terre là en avant. Par exemple, aujourd'hui, ils parlent de pénétrer dans ces terres à l'intérieur. Alors moi je les prends, et je leur dis : "Non, non, n'y allez pas. N'y allez pas, parce que c'est une invasion". Je ne suis jamais entré dans une terre qui n'était pas à moi. Alors je ne les ai pas laissés y aller. Non, non, n'allez pas là-bas. Le jour où vous aurez besoin d'acheter un lot, vous aurez de quoi acheter une terre par ici. Alors ici ils ont leurs vaches. Donc nous nous avons du café, nous avons du poivre, et le jour où ils en auront besoin nous aurons de quoi acheter une terre pour chacun d'entre eux. Mais les maris les filles se débrouillent, n'est-ce pas ? (...) Les fils, c'est à eux, parce que ce sont des hommes. C'est-à-dire que je m'en occupe jusqu'à ce qu'ils soient majeurs. Quand ils seront majeurs, les femelles qui sont nées sont à eux ; les mâles, c'est à moi, pour affronter la vie ici. Mais après qu'ils l'aient pris, il faut juste les libérer. Maintenant, ça fait deux ans que je leur ai donné ces choses. Alors les vaches sont à eux, et ils ont les moyens d'acheter. Quand ils ont besoin d'acheter des habits, quand ils ont besoin d'acheter des choses pour eux... pour qu'ils n'aient pas besoin de travailler pour les autres, quand il y a besoin d'acheter des choses pour eux. Quand je ne leur avais pas donné les vaches, je leur donnais les habits, je leur donnais tout. Tout était à moi. Mais maintenant ils peuvent se les acheter. Ils achètent des habits, ils achètent... ils peuvent même

s'acheter une moto, n'est-ce pas ? Avec ce qui est à eux. Si je ne leur avais pas donné cette chance, alors ils se seraient vendus aux autres pour pouvoir acheter ces choses »^r.

Ce passage, qui inclue un extrait sur les filles déjà cité plus haut, montre bien la stratégie de ce père : pour éviter que ses garçons « ne se vendent aux autres », il leur donne les moyens de rester proches de lui en leur fournissant du bétail (José Goiano est un éleveur ; d'autres partageront la production, laisseront du café à leurs enfants, etc.). C'est ce qui fait que d'une part ses enfants pourront acheter une terre à proximité¹, d'autre part qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour un autre ; et on peut faire l'hypothèse, bien que cela n'apparaisse pas dans ce passage d'entretien, qu'ils rendront ce « don » sous la forme d'un contre-don, en travail. Le système paternaliste exige donc une certaine « force » des agriculteurs (c'est le mot employé localement) pour parvenir à retenir les enfants à proximité. Ainsi un colon est-il d'autant plus fort qu'il a réussi, comme dans le cas de José Goiano, à retenir aussi ses filles à proximité.

A l'opposé, l'agriculteur « faible » est celui qui n'a pas la possibilité de donner à ses enfants des conditions de travail qui permettent de subvenir à leurs besoins financiers (que ces besoins soient ceux d'une famille, ou, quand il s'agit de célibataires, de biens de consommation) : il est alors obligé de les laisser partir. C'est ce que montrait un extrait d'entretien cité ci-dessus, où un père devait accepter de voir ses fils se salarier sur la terre des autres parce que son lot n'était « pas assez organisé » (Chico Graciliano) ; c'est ce qu'essaye de cacher Manoel Problema (photographie 25) dans l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 35 : Un agriculteur de type paternaliste paysan « faible » obligé de voir ses enfants s'éloigner (Manoel Problema)

« Enquêteur : Et [votre fils] Antonio Reis ?

« Manoel Problema : Il vit ici avec nous. C'est le plus vieux des garçons. Il a un lot, là dans la forêt. Il vit avec nous depuis qu'il est enfant, mais je lui ai trouvé un lot il n'y a pas longtemps. On travaille ensemble : il travaille dans son lot, il travaille ici.

« Enquêteur : Et vous divisez la production ?

« Manoel Problema : On ne la divise pas. La production reste dans le pôle. On vit, on achète ce qu'il faut pour la maison (rancho da casa), et on mange jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Et alors on va travailler de nouveau. Bon, il a aussi son bétail, qui est ici. C'est la même chose avec Valmir [le second fils]. Valmir aussi a son propre lot, mais il vit ici avec nous. On produit, on produit tout ensemble, et on voit tout ensemble. Bon, après, il sera propriétaire de son lot. Chacun des deux.

« Enquêteur : Qui a acheté son lot ?

« Manoel Problema : C'est moi qui ai fait l'affaire. On les a achetés et payés. On a échangé du bétail contre les lots, six têtes de bétail à l'époque, trois pour chaque lot. On travaille là-bas, et on revient travailler ici. On travaille comme cela, divisé. Et on vit tous ensemble »^s.

Ce père a aussi donné du bétail à ses enfants, et leur a aussi acheté une terre. Mais cette terre se situe à 30 kilomètres de la maison paternelle, au milieu de la forêt ; et il a acquis sa terre à un bon prix. Mais surtout, ses enfants, en instance de mariage, travaillent une très grande partie du temps dans leurs propres lots, et ils ne rentrent chez leur père que de mauvaise grâce. Cela s'explique par le fait que pour eux, la situation chez le père est très difficile, ils ne produisent « que de quoi manger » ;

¹ En fait, les garçons de José Goiano se sont mariés un an après cet entretien. Le père leur a alors donné à l'un la terre qu'occupait auparavant une de ses filles (voir Encadré 17 : Don de la terre et travail des enfants : le cas des filles de José Goiano) et que le mari avait quitté ; à l'autre, le fils *caçula**, est revenu la terre du père, qu'il aura à sa complète disposition à la mort de celui-ci.

ce que d'ailleurs exprime très bien Manoel Problema quand il dit « qu'il mange jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien ».

Le paternalisme exige donc une certaine force de la part des colons. Cependant, ce facteur ne nous a pas semblé essentiel pour faire une distinction entre les familles, au moins pour constituer un nouveau type, dans la mesure où il ne change pas les intentions des parents ; nous avons alors distingué deux sous-types, qui sont tous les deux représentatifs d'un paternalisme paysan, mais le premier correspond aux paternalistes « forts » qui ont réussi à mettre en place leur système d'obligation (type I-1), alors que le second renvoie aux paternalistes « faibles » qui se contentent de vouloir le mettre en place (type I-2).

II. 2. Les agriculteurs de type II : paternalistes paysans intermédiaires

Nous avons nommé les agriculteurs de type II des paternalistes paysans intermédiaires. En effet, il apparaît que si ces agriculteurs ont pour leurs enfants des attentes proches de celles des agriculteurs des types I, ils s'en distinguent radicalement non seulement par la localisation de leurs enfants (qui sont pour la plupart d'entre eux en ville), mais aussi par le principal critère qu'ils mettent en avant : le type de métier pratiqué par leurs enfants. C'est ce que montre le schéma ci-dessous.

Schéma 12 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type II

Type de travail	Agriculteur de qualité		Syndicaliste		Commerçant		Etudes		Rien du tout	
"Aide" aux parents	Aide	Pas d'aide	Aide	Pas d'aide	Aide	Pas d'aide	Aide	Pas d'aide	Aide	Pas d'aide
Position dans la famille	Garçon	Fille	Garçon	Fille	Garçon	Fille	Garçon	Fille	Garçon	Fille
Situation familiale	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire
Proximité géographique	Proche	Loin	Proche	Loin	Proche	Loin	Proche	Loin	Proche	Loin

Ces agriculteurs attendent toujours de leurs enfants qu'ils entrent dans le système d'obligation paternaliste (d'autant que souvent, ils leur ont acheté des terres) mais à la différence des agriculteurs des types I, ils se considèrent comme différents des autres agriculteurs par leur profession, ou la manière qu'ils ont de la pratiquer, ou qu'ils souhaiteraient avoir. Ils ne sont donc plus, aux niveaux identitaires, comparables aux agriculteurs de type I. C'est pour cette raison que nous avons constitué un type spécifique pour eux. Ils semblent cependant, d'une manière générale, fonctionner selon des principes de paternalisme paysan, autour en particulier du don de la terre.

Des attentes de type paternaliste paysan... mais avec un niveau d'étude des enfants élevé

Un agriculteur, Adezio, nous explique être venu de l'Etat de la Bahia pour donner de la terre à ses enfants, espérant sans doute ainsi reproduire un système de paternalisme paysan tel que celui que nous venons de décrire :

Extrait d'entretien 36 : « Je suis resté seul avec les terres » : le départ de tous les enfants d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)

« Adezio : Je suis arrivé en 1989. J'habitais Porto Seguro, et j'en suis parti en 1989. J'avais une propriété, je l'ai vendue, et je suis venu ici.

« Enquêteur : Parce qu'il n'y avait plus de terre ?

« Adezio : Parce que c'est la chose suivante. Elle était déjà faite. Alors j'ai acheté ici, parce que c'était de la forêt. Plus de terres, j'en ai acheté d'autres par ici, c'était pour que les fils travaillent. Mais ils n'ont pas voulu venir, ils n'ont pas voulu travailler la terre, et ils sont partis de nouveau. Chacun d'eux vit sa propre vie, et moi je suis resté avec les terres »^t.

Venu pour donner de la terre à ses enfants, il s'est heurté à un refus de ces derniers. Ici, les enfants ne sont pas partis parce que le père n'avait pas les moyens de leur offrir des possibilités d'être agriculteurs, mais parce qu'ils refusent d'être agriculteur. La suite directe du passage ci-dessus est éclairante sur le type d'agriculteur qu'est Adezio :

Extrait d'entretien 37 : Les études des enfants des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)

« Enquêteur : Vous êtes arrivé ici en 1989, avec tous vos enfants...

« Adezio : Tout le monde est venu. Seules les filles sont restées. Parce qu'une d'entre elles est directrice d'une Université dans la Bahia, et une autre vit à Porto Seguro.

« Enquêteur : Tous vos enfants ont étudié ?

« Adezio : Tous, mais seulement deux se sont formés, Atanasio et Maria José. Les autres savent à peine faire leur nom. Ils ne voulaient rien savoir des études. A l'époque, leur père avait une voiture, et ils ne voulaient pas étudier. Ils voulaient vivre ici. Alors ils sont chauffeurs, ils voulaient travailler à leur compte mais ne pas étudier »^u.

On constate plusieurs choses avec ce passage d'entretien : tout d'abord, Adezio a donné à une partie de ses enfants la possibilité d'étudier, et ceux-ci ont quitté l'agriculture. D'autres n'ont pas étudié ; et c'est sans doute pour eux qu'Adezio a migré en Amazonie, pour leur donner de la terre. Mais cette migration a eu lieu tardivement, et Adezio ne s'est pas installé dans une zone de colonisation récente ; mais au contraire dans une zone colonisée au début des années 1980. Cela veut dire qu'il a eu les moyens d'acheter de la terre en quantité importante – et que ce n'est donc pas un agriculteur pauvre. D'autant plus qu'il possédait une voiture. Ses enfants sont alors devenus chauffeurs ; ils n'ont pas étudié, ni ne sont devenus agriculteurs.

C'est ce que l'on retrouve avec toutes les familles de ce type : un niveau d'étude des enfants supérieur au primaire, qui signifie que ces enfants sont allés en ville ; mais des emplois en ville souvent précaires, en rapport avec un niveau d'étude trop faible pour trouver un emploi qualifié ; et un refus de retourner sur le lot. Or, les parents sont souvent très amers, car ils auraient voulu, comme Adezio, que si leurs enfants n'étudient pas, ils soient au moins sur leur lot :

Extrait d'entretien 38 : Condamnation de ses enfants par un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)

« Enquêteur : Et Raimundo ?

« Adezio : Celui-là ne fait rien. Il est chauffeur, mais il vit à Bom Jardim. Sans rien faire.

« Enquêteur : Sans rien faire ?

« Adezio : Non, il ne travaille pas.

« Enquêteur : Il ne fait rien du tout ?

« Adezio : Il reste en ville. Quand un voyage se présente, il vient, des fois il scie de quoi remplir un camion de bois, il scie. Et après, il ne fait rien, il boit, et il recommence quand il a tout dépensé. C'est ainsi. Il dépense plus qu'il ne travaille »^v.

Ce sont « des enfants qui ne font rien », « ne savent rien faire », « dépensent plus qu'ils ne gagnent », « boivent ». Or, il est intéressant de constater que ces arguments étaient déjà utilisés par l'épouse de Chico da Castanha pour parler de ces enfants qui ont refusé la terre qui leur avait été donnée ou qui n'ont pas étudié. Cela rapproche les agriculteurs de ces deux types. A une différence près cependant : l'aisance relative de ces familles, et le fait que selon le père tous les enfants aient eu la possibilité d'étudier. Tout se passe comme si ce père de famille avait voulu soit que ses enfants étudient – pour réaliser une ascension sociale, soit qu'ils deviennent agriculteurs ; mais pas qu'ils partent en ville sans avoir étudié.

Or, cela apparaît être une caractéristique de tous les agriculteurs de ce type ; sauf que souvent les études amènent les enfants à quitter le monde rural, ce qui explique que de nombreux enfants de ce type se retrouvent hors de l'agriculture. Mais nous savons avec José Goiano que le lien entre aisance financière et volonté que les enfants étudient n'est pas automatique : des agriculteurs riches peuvent opposer des obstacles aux études de leurs enfants. De fait, il semble que ces parents aient envoyé leurs enfants étudier non pas tant parce qu'ils sont riches, mais parce qu'ils ont eux-mêmes une certaine distance par rapport à l'idéal-type paysan, qui les conduit à désirer que leurs enfants étudient.

Etude des enfants et identité non-agricole

Le discours de Valdemar est bien représentatif des agriculteurs de ce type : tous ses enfants ont dépassé l'école primaire, et ont étudié en ville ; mais il apparaît aujourd'hui que ceux-ci sont rétifs à revenir dans l'agriculture. Or, il nous semble que l'on peut mettre cela en lien avec la biographie de Valdemar, et la manière qu'il a de s'auto-désigner. Dans le passage suivant, début de l'entretien, on perçoit bien comment Valdemar se définit, et la distance qu'il y a avec les agriculteurs des types I.

Extrait d'entretien 39 : Les identités multiples mais non agricoles des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Valdemar)

« Valdemar : Je suis arrivé ici en 1982, le 22 Novembre 1982. Je suis venu de loin, de Imperatriz du Maranhão.

« Enquêteur : De la ville ?

« Valdemar : Non, de l'intérieur*. On vivait dans l'intérieur*, on avait un petit morceau de terre à l'intérieur. Mais notre morceau de terre, il était très petit par rapport à la taille de la famille, n'est-ce pas, le nombre de frères, alors on a vendu, et comme la terre ici elle était plus facile à acheter on a acheté, à l'époque c'était très dur pour nous d'obtenir des choses, c'était très difficile, ici il n'y avait que de la forêt, il n'y avait pratiquement aucune ouverture.

« Enquêteur : Vous êtes arrivé ici directement ?

« Valdemar : Directement ici. On a acheté ce lot où nous vivons jusqu'à aujourd'hui. On est venu ici pour travailler et s'enrichir, n'est-ce pas, parce qu'ici il y avait beaucoup de terre, et on espérait dans le Maranhão qu'en augmentant notre superficie on s'enrichirait en proportion. C'est avec cette intention que nous sommes venus ici, à vrai dire je voulais devenir un petit fazendeiro*, un petit producteur de bétail. Je suis très porté vers le bétail, j'aime beaucoup le bétail, pour moi la meilleure valorisation du travail c'est avec le bétail qu'on l'obtient, n'est-ce pas. Alors je me suis enrichi avec trois élevages, ici dans le municiple de Pacajá, parce que je pense qu'il n'y a que ces trois élevages qui permettent de faire des bénéfices. Pour moi c'est les poules, le porc et le bétail. N'importe lequel de ces trois élevages, si vous les faites ça fait des bénéfices. Alors avec tout cela je suis venu travailler par ici, dans l'agriculture je plantais du manioc, du riz, du maïs. Le riz pour vendre, le manioc parce qu'on espérait beaucoup de la maison de la farine (casa da farinha*), n'est-ce pas, manuelle. On a amené de la farine par ici, et je trouvais qu'on en tirait un peu de bénéfice, je vendais de la farine et j'en tirais de bons revenus... et le riz aussi, pour

vendre... 100 sacs, parfois plus. Parce que deux ans après être arrivé ici, j'ai découvert le marché, qu'on pouvait acheter et vendre. Parce qu'avant je me contentais de produire du riz.

« Enquêteur : Pour manger ?

« Valdemar : Pour manger ? Non, comprends moi. Je produisais pour manger, pour les besoins de la maison dirons-nous, et pour vendre. Mais seulement, un an et quelque après être arrivé ici, j'ai découvert une autre chose. Je vendais mon riz pour un type d'Altamira, mais j'achetais le riz de mon père, de mes frères, de mes voisins... je regroupais tout cela, et je vendais trois ou quatre charges, j'ai déjà acheté dix charges ici. Mais en achetant aux autres. Alors je suis devenu un petit commerçant local (atravessador) . J'ai beaucoup fait cela, et je le fais encore. Avec ça, je gagnais plus que ce que je produisais. Je vendais un peu plus cher, n'est-ce pas, et je gagnais par charge de riz une moyenne de R\$ 200¹. J'achetais le riz à 10, et je le vendais à 12. 100 sacs de riz à 12. Ca aide ça, n'est-ce pas? J'ai beaucoup fait cela, beaucoup. Et c'est comme cela que j'ai réussi, plus ou moins, à avoir plus que mes propres frères, plus que les personnes qui sont arrivées en même temps que nous. Et puis je me suis mis à acheter des porcs et du bétail. Tu comprends ? J'achetais tout ici, et je vendais tout là-bas. Alors je suis devenu un petit homme de commerce. En 1986 j'ai été invité par le Mouvement Social, par l'Eglise Catholique. Et depuis, j'ai toujours été militant. Et je suis devenu leader. Parce que c'est comme quand vous êtes à l'école, au bureau, vous avez une formation sociale et politique et conjoncturelle, vous passez un moment d'apprentissage, n'est-ce pas ? Et là vous savez que tout ne s'apprend pas. Alors vous commencez à transmettre aux autres ce que vous savez déjà, et vous commencez à être un leader. Leader, ça veut dire la personne qui est chauffeur de la voiture. Nous, aujourd'hui, moi, Gonzague, Dorim et Carrega, nous sommes quatre à maintenir le mouvement social de Pacajá »^w.*

Cet extrait d'entretien permet de saisir l'intégralité du parcours de Valdemar, et surtout la manière qu'il a de parler de lui-même. Ce parcours apparaît comme caractéristique² des commerçants locaux (Picard, 1998) et d'un certain type de syndicalistes : Valdemar part avec sa famille pour l'Amazonie, commercialise les produits de sa parentèle, puis de ses voisins (voir dans le lexique, *atravessador**) ; petit-à-petit, il se constitue un capital social qu'il peut utiliser dans le syndicat. Ce qu'il ne dit pas dans ce passage d'entretien, c'est qu'il a été élu en 1992 *vereador**, et qu'il a même assumé, suite à la démission du Maire, la charge de Maire. Ainsi, cet agriculteur, dont les relations de travail avec les membres de sa famille peuvent rappeler le « paternalisme familial », est un « paternaliste patronal » : il incarne la continuité qu'il peut y avoir entre les deux types de paternalismes.

Mais il reste différent des agriculteurs de type I non pas tant pour cette raison que par l'identité qu'il affirme. Déjà lorsqu'il parle de ses migrations pour le Pará, il dit qu'il est venu pour être un petit *fazendeiro** ; puis, qu'il est devenu *atravessador**, puis homme de commerce, militant et enfin leader syndical. Valdemar ne s'identifie jamais aux agriculteurs : il se considère comme différent d'eux. C'est pour cela que ces agriculteurs sont des agriculteurs intermédiaires : ils sont entre différents types de paternalisme, et ils hésitent entre différents types d'identité sociale.

Les autres agriculteurs de ce type se reconnaissent aussi une identité non-agricole ; très souvent, ce sont des agriculteurs qui ont réussi une certaine accumulation (par le bétail ou le cacao), et qui s'estiment différents des autres, petits *fazendeiros**, commerçants, etc. Dès lors, ces agriculteurs qui

¹ Soit plus d'un salaire minimum et demi à l'époque de l'entretien, et beaucoup plus quelques années auparavant.

² Jacky Picard, avec qui nous avons discuté de cet entretien, en dit la chose suivante : « Pour ce qui est de Valdemar, sa réussite sociale me semble typique des fronts pionniers amazoniens: son ascension commence avec la commercialisation du produit du travail des membres de sa parentèle (famille + commerce), puis se poursuit avec l'élevage bovin et d'autres activités tant dans le champ économique que social et politique... Son capital technique, social, économique, symbolique circule entre les différents champs... »

s'estiment différents des autres ne veulent pas que leurs enfants deviennent de simples agriculteurs. On peut voir cela avec un autre extrait de l'entretien de Valdemar :

Extrait d'entretien 40 : Les attentes d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire vi-à-vis de son fils (Valdemar)

« Enquêteur : Et votre fils, qu'a-t-il appris à la Maison Familiale Rurale ?

« Valdemar : Je pense qu'il a appris. Mais bon, il y a un truc, c'est son expression. Il a 16 ans, 18 ans, et il laisse beaucoup à désirer à cause des bêtises. C'est quelque chose qu'on ne voulait pas. En termes de connaissances, avec l'âge qu'il a aujourd'hui... moi à 22 ans, moi à 30 ans... j'ai 44 ans, je suis entré dans le Mouvement à 30 ans... s'il sait se débrouiller avec ça, tu vois... si il réussit à se débrouiller avec ça, à mon âge il sera docteur. Il a les moyens de progresser dans la vie, dans les Mouvements Sociaux, et soit il progresse politiquement, ou syndicalement, soit il progresse dans son propre lot. Il va produire avec qualité. Ce n'est pas comme moi qui sais simplement produire le riz, le feijão ou le maïs dans le Maranhão. Il va avoir des connaissances d'agriculteur. Tout ce qu'il veut, l'agriculture permanente, le cacao, le poivre, il va avoir des connaissances. Donc s'il veut suivre une carrière politique, sociale, il la suit. S'il ne veut pas, alors il suit une carrière de producteur de qualité (produtor com qualidade). A l'âge qu'il a, il a beaucoup de possibilité de s'améliorer. (...) Moi je veux voir mon fils dire : "Je suis un producteur". Mais il ne suffit pas simplement d'être un producteur. Même si j'ai réussi à être vereador* deux fois, être président du syndicat, président de la AUT, je n'ai jamais abandonné mon lot. Je m'en suis toujours occupé. Demain il va avoir beaucoup de connaissances sur l'agriculture, développer une bonne agriculture, être le principal représentant du syndicat. Parce que demain mes forces vont s'épuiser, et je vais vouloir repasser le mouvement à d'autres »^x.

On le voit, Valdemar ne se reconnaît pas comme agriculteur ; mais ce n'est pas pour autant qu'il n'a pas d'attentes très précises pour son fils, dans le domaine où il se reconnaît. Si son fils reste dans l'agriculture, il ne doit pas être un simple agriculteur, mais un producteur, et de qualité : cela doit le différencier des autres agriculteurs. Il doit assurer la succession, mais les condamnations contre ce fils qui ne fait pas ce que son père attend de lui sont très fortes à d'autres moments de l'entretien. Or, il en va de même pour tous les entretiens de ce type : cela amène à dire que ces agriculteurs continuent à avoir des attentes très précises pour leurs enfants, qui s'apparentent souvent à celles du paternalisme. Mais si les agriculteurs de ce type poussent leurs enfants à étudier, c'est que la condition paysanne ne leur convient pas. Dès lors, il nous semble que l'on ne peut pas parler de paternalistes paysans, mais de paternalistes à identité non agricole. Or, il apparaît que ces discours apparaissent souvent dans la bouche de femmes.

Paternalistes intermédiaires et discours de femmes d'agriculteurs

C'est une femme qui, dans son discours, synthétise le mieux les ambiguïtés des agriculteurs de ce type.

Extrait d'entretien 41 : Les agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire tiraillés entre la volonté de voir leurs enfants étudier et celle de les garder proche d'eux

« Cesalina : Pour moi, c'est important que mes enfants sachent lire, n'est-ce pas ?

« Enquêteur : Pourquoi est-ce important ?

« Cesalina : Pour faire beaucoup de chose, pour savoir conduire, travailler, trouver un bon travail et ne pas être en train de travailler dur, je pensais que c'était bien qu'ils puissent trouver à s'employer, avoir un bon travail.

« Enquêteur : Qu'est-ce qu'un bon emploi ?

« Cesalina : N'importe quoi, un emploi à la banque, dans un magasin, un travail de ce type. Pour qu'ils travaillent, pour qu'ils ne restent pas à mourir sous le soleil chaud en train de défricher la juquirá*, pour qu'ils aient une vie meilleure.

« Enquêteur : Vous ne voulez pas que vos enfants restent dans l'agriculture ?

« Cesalina : Non, l'agriculture je ne veux pas et eux non plus ils ne veulent pas, ils trouvent cela mauvais d'être ici, ils sont ici parce qu'ils n'ont pas d'autre solution, pas d'emploi pour qu'ils puissent vivre plus ou moins bien, pour ne pas simplement survivre... mais s'ils avaient un emploi, alors ils ne seraient pas ici non, pas en train de travailler dans les champs.

« Enquêteur : Le travail des champs est dur ?

« Cesalina : C'est très dur, moi je le dis comme cela, même moi je ne vais pas dans les champs, eux ils savent que le travail dans les champs est très dur, très lourd, il en finit avec les mains, et les mains sont toutes grosses de cale, les moustiques piquent, on risque de se faire mordre par un serpent, des branches peuvent vous frapper à la figure, on risque de se crever un œil, avec toutes ces épines, ça coupe les bras... c'est très mauvais de travailler dans les champs.

« Enquêteur : Et vous pensez que le travail en ville c'est mieux ?

« Cesalina : S'ils avaient été en ville ? Je ne sais pas, c'est à eux de voir.

« Enquêteur : Mais de votre point de vue ?

« Cesalina : Pour moi ce n'est pas mieux non, pour moi ils ne quitteraient pas la maison, ils ne sortiraient pas de ma vue, pour moi je pourrais les voir tous les jours les uns à côté des autres. Je suis inquiète, si je pouvais, Xavier, ils ne quitteraient pas la maison, leur travail serait ici tous les jours et je les verrais le matin, le soir, à l'heure du dîner, pour moi ce serait ainsi.

« Enquêteur : Vous dites qu'ils ne devraient pas travailler dans les champs, mais rester près de vous, c'est cela ?

« Cesalina : En effet, s'ils étudiaient ils ne vont pas pouvoir rester près de moi, n'est-ce pas ? Mais il n'y a rien à faire, si je sais qu'ils étudient alors je suis heureuse, parce qu'ils étudient »^Y.

Cet entretien reprend bien à notre avis les contradictions des agriculteurs de ce type : ceux-ci estiment que leurs enfants peuvent faire mieux que travailler dans les champs (pour Valdemar, c'est être agriculteur de qualité et syndicaliste ; pour Cesalina, c'est travailler en ville) ; mais le fait que les enfants étudient les éloigne souvent d'eux. S'ils sont prêts à accepter cet éloignement lorsque les enfants ont trouvé un emploi en rapport avec leur niveau d'étude, ils ne l'acceptent pas quand les enfants n'ont pas étudié. Ils veulent alors que leurs enfants reviennent ; mais ceux-ci s'y refusent souvent...

Le fait que ce discours apparaisse dans la bouche d'une femme est assez significatif semble-t-il de rapports internes au couple – et montre une des limites de notre travail. En effet, il apparaît dans de nombreux cas que les attentes des pères de famille ne sont pas les mêmes que celles des mères : ainsi, si nous avons rencontré l'époux de Dona Cesalina, celui-ci aurait sans doute tenu un discours caractéristique d'agriculteurs de type I. Mais il était très difficile de réaliser ce type d'entretiens de familles : en effet, nous étions la plupart du temps invité à faire nos entretiens auprès des hommes. Etant nous-même du sexe masculin, venu là pour interroger la famille sur ce que font les enfants, nous étions rapidement orienté sur l'homme ; certes, il arrivait que les épouses assistent à l'entretien, mais celles-ci ne parlaient que rarement.

Dès lors, il devenait difficile, une fois l'entretien terminé, de demander à l'épouse son avis : cela serait revenu à douter de la parole du mari, ou au moins à dire qu'il s'agissait d'un simple point de vue ; et non d'une vérité absolue. Nous n'avons pu recueillir la parole de mères de famille que dans trois cas bien précis : lorsqu'il n'y avait, au moment où nous arrivions dans la famille, que la femme pour nous répondre (le mari étant aux champs ou en ville) ; lorsque nous interrogeons un couple et que l'épouse n'hésitait pas à faire entendre sa voix (comme dans le cas de l'entretien de Chico da Castanha, où on assiste à des conflits pour la prise de parole) ; enfin lorsque, sur le conseil d'une fille qui voulait que l'on rencontre sa mère, nous venions interroger spécifiquement l'épouse – celle-ci (et

son mari) ayant été avertie que seule la parole de la femme nous intéressait. C'est cette dernière situation qui s'est présentée avec Dona Cesalina ; mais dès lors, la situation inverse se créait, et il devenait difficile de rencontrer le mari.

On peut cependant dire, à travers les entretiens que nous avons récoltés, que les femmes semblent en effet être plus sensibles à l'affirmation d'une identité non-agricole, et pousser souvent plus que leurs maris leurs enfants à étudier. Dès lors, cela peut conduire à avoir des couples dont le mari tient un discours de type I, et la femme un discours de type II ; donc à introduire une certaine confusion dans ce que font les enfants. C'est là une limite de notre travail, qui n'est finalement que la transposition de discours (associés à certaines localisations des enfants) en types sociaux. Toutefois, les relations de genre à l'intérieur des couples ne peuvent cacher que la situation des enfants peut souvent être ramenée aux conceptions de l'agriculture qu'un couple – plus ou moins cohérent dans ses discours et ses pratiques éducatives – peut avoir.

II. 3. Les agriculteurs de type III : les paysans communautaires

Les agriculteurs de type III sont eux dans une logique plus fondamentalement différente que les agriculteurs des types I et II. En effet, si on retrouve bien les principales caractéristiques de l'idéal-type paysan, les relations de travail avec leurs enfants sont tout autres. L'aide des enfants ou le type d'activité exercée est moins important que la proximité géographique et la possibilité d'une vie communautaire ; dans ce cas, le mécanisme de don de la terre est important non pas tant pour garder de la main-d'œuvre à proximité, que pour garder sa famille proche de soi. C'est ce que nous avons représenté dans le schéma suivant :

Schéma 13 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type III

Proximité géographique	Vit proche de nous			S'est éloigné de nous				
Position dans la famille	Garçon	Fille	<i>Caçula</i>	Garçon	Filles			
Situation familiale	Marié	<i>Junto</i>	Célibataire	Marié	<i>Junto</i>	Célibataire		
Statut du travail	Propriétaire	Employé	Professeur	Entrepreneur	Employé	Professeur		
Travail avec les parents	Echange de jours de travail		Travaille avec les parents					
Etudes	Primaire	Collège	Pédagogie	Université	Primaire	Collège	Pédagogie	Université

Dans la mesure où la proximité géographique de tous les membres de la famille est le critère le plus important du discours des parents, nous avons choisi de nommer ces agriculteurs des paysans communautaires – le pléonasme devant servir d'une part à distinguer ces agriculteurs des agriculteurs de type paternaliste paysan en insistant sur la communauté que sont censés former les membres de ces familles – et le système de places pré-assignées qui est censé régir leur fonctionnement.

L'éducation des célibataires : différences de genre, de famille et de position dans la famille

On peut voir dans cet extrait d'entretien les principales caractéristiques de ces agriculteurs en ce qui concerne l'éducation des jeunes célibataires¹ :

Extrait d'entretien 42 : Un agriculteur de type paysan communautaire intéresse ses fils à la production (Mizraël)

« Mizraël : On a aussi mis les fils à l'école, n'est-ce pas, mais ils ont un peu... une tête pas très bonne pour étudier... alors ils ne sont restés à l'école que jusqu'à la fin du primaire, même pas. Ils voulaient aller travailler, travailler tout de suite, et puisqu'ils n'ont pas réussi à étudier ils sont allés aux champs. Pour travailler, au moins pour apprendre à travailler. Alors ils ont travaillé et on leur a donné des moyens, un peu de cacao à chacun d'entre eux, pour qu'ils s'intéressent aussi, et après je leur ai donné de la terre : "Vous pouvez planter, ce que vous plantez est à vous". Alors ils ont planté, chacun son morceau de cacao, et ils ont même des métayers avec eux maintenant. Ils ont planté, ils s'en sont occupés et ils ont donné à un métayer. De cette manière, on a réussi à suivre la routine de la vie dans les champs »².

On voit que les études sont très importantes pour ces agriculteurs. Mais il faut cependant distinguer les garçons et les filles, l'ensemble des enfants et les *caçulas**. Mizraël (photographie 28) a trois enfants, dont deux garçons et une fille ; or, il apparaît que ce sont les garçons qui n'ont pas étudié, et que la fille, elle, a pu étudier. Cela rappelle la tendance que nous avons évoquée plus haut : faire étudier principalement les filles.

Tableau 4 : Etudes des filles de type III par rapport aux autres filles et par rapport aux garçons du même type

	Garçons de type III		Filles de type III		Filles d'autres types		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Primaire	19	54	12	48	68	70	80	66
Collège	15	43	8	32	20	21	28	23
Lycée	1	3	4	16	8	8	12	10
Université			1	4	1	1	2	2
Total	35	100	25	100	97	100	122	100

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau, même s'il est fondé sur un faible nombre de cas, montre que les filles de type III étudient proportionnellement plus que leurs frères, et qu'elles étudient aussi plus que les autres filles. Cela montre clairement que le rapport aux études n'est pas le même selon le sexe des enfants. De même, un agriculteur nous a expliqué pourquoi son fils *caçula** n'a pas étudié :

Extrait d'entretien 43 : Caçulas* et études chez les agriculteurs de type paysan communautaire (Devalino)

« Enquêteur : Avec Paolo, ça a été ainsi... il ne voulait pas étudier ?

« Devalino : Non, il a étudié, mais il n'avait pas l'envie... il n'avait d'intérêt... parce que s'il avait eu envie d'étudier, il n'aurait pas... voulu de lot, voulu travailler dans l'agriculture. Il aurait voulu étudier, il aurait voulu travailler juste ce qu'il faut pour payer la partie financière des études. Parce qu'avoir une

¹ Mizraël est un agriculteur originaire de l'Etat de São Paulo. Il possède huit lots dont un de *terra roxa** sur lequel il vit avec ses deux garçons et son épouse. Il gère le cacao et les autres lots avec des métayers ou des salariés.

bourse d'études, c'est difficile, il aurait dû payer avec les études parce que n'est pas gratuit les études, alors en travaillant on s'en occupait. Les parents s'en occupaient...

« Enquêteur : Les parents s'en occupaient... »

« Devalino : Mais il n'a pas voulu continuer, il a étudié tant qu'il pensait en avoir besoin, le suffisant, il a étudié. Jusqu'à la fin du collège, par-là »^{aa}.

Paolo, comme les enfants de Mizraël, n'avait pas envie d'étudier. Mais là, Devalino nous dit que s'il avait étudié, il n'aurait pas voulu de lot, dissimulant à peine le fait que cela l'arrange parce qu'il avait besoin de lui sur le lot.

Ainsi, les enfants garçons du type III sont invités à étudier, mais sans plus (ce qui est encore plus vrai pour le *caçula**). Une fois qu'ils ont fini leurs études (et avant leur mariage), ils travaillent dans une relation de quasi égalité avec leur père :

Extrait d'entretien 44 : L'intéressement à la production des agriculteurs de type paysan communautaire

« Enquêteur : Donc vous leur avez donné de la terre. Vous leur avez donné une quantité définie, ou un morceau de la vôtre ? »

« Mizraël : Non, ils ont planté... et ils ont déboisé un morceau. J'ai donné un morceau de terre pour déboiser : déboise là, plante un morceau de cacao pour toi... ils ont déboisé et planté, et il y a du cacao à eux, dont ils s'occupent. »

« Enquêteur : Alors le cacao est à eux ? »

« Mizraël : Oui, le cacao est à eux là où ils l'ont travaillé. Mais là où c'est moi qui ai planté, et qui m'en suis occupé, à un endroit où je leur en ai donné, 60 % est à eux et 40 % à moi. C'est une chose que l'on a fait pour les influencer à travailler n'est-ce pas. Parce que si on l'avait pas fait, si on avait pas donné une chance au fils, déjà qu'ils n'ont pas étudié ce qu'il fallait pour être une personne plus élevée, ainsi... avec des études on peut être quelque chose dans la vie, un docteur, ou une personne qui peut avoir un bon emploi cette fois... alors il faut leur donner une chance, pour qu'ils travaillent »^{bb}.

Or, on perçoit que les enfants du type III ont des conditions de vie très différentes de celles des autres jeunes puisqu'ils ne travaillent pas uniquement avec leurs parents, mais qu'ils ont un intéressement à la production : sur les terres du père, les enfants ont un meilleur statut que celui du métayer (ils ne donnent que 40 % à leur père), et surtout ils peuvent développer leurs propres cultures sur les terres qu'ils exploitent en propre (et garder 100 % de la production) ; la totalité des bénéfices leur revient. Si les arguments employés rappellent ceux de José Goiano, les enfants de Mizraël ne travaillent plus avec leur père, mais travaillent entièrement pour eux. Comme on l'a vu dans le passage de Mizraël cité ci-dessus, ils reversent à leurs parents 40 % de la production quand ils sont sur un cacao parental, et rien du tout lorsqu'ils sont sur leur propre lot. Célibataires, ils se contentaient d'aider leur père ponctuellement, quand celui-ci en avait besoin.

Ces formes de travail ne sont pas que le fait des agriculteurs du cacao : elles sont très généralisées d'une part aux autres fils d'agriculteurs de ce type ; d'autre part aux récits que ces agriculteurs font de leur enfance (voir entretien de Devalino). Cela laisse supposer que ce sont des formes de travail typiques chez ces agriculteurs. C'est ce que l'on peut voir avec le récit d'un jeune, Elizeu (fils de Claudino) :

Extrait d'entretien 45 : Les relations de travail d'un fils avec son père de type paysan communautaire (Elizeu)

« Elizeu : (...) Quand je suis arrivé, je travaillais déjà avec le père. On a commencé à travailler avec le père, puis il a eu plus de terre, il a acheté plus de terre dans un autre travessão, le 105. Alors nous... il a donné un lot à chacun. Mais on a continué à travailler plus ici. Parce que là-bas c'était très loin, c'était très difficile, donc on travaillait plus ici et là-bas on faisait quelques trucs pour ne pas perdre la terre. Mais »

à 18 ans j'avais déjà commencé à travailler à mon compte, et les choses n'ont pas beaucoup bougé. La seule chose qu'il m'ait laissée, ça a été un cadeau [la terre]. Mais en aide, habits, chaussures, tout c'est moi qui le payais. Et je suis resté ainsi jusqu'à... jusqu'au jour où je me suis marié, je suis resté à travailler ainsi. Je l'aidais, et alors je faisais mes champs, je plantais mon maïs, et les jours où je ne travaillais pas dans les champs j'étais à travailler avec lui. A l'aider dans les champs. Et on a vécu ainsi jusqu'en 1995, jusqu'à ce que je me marie. Alors j'ai commencé à vivre ma vie.

« Enquêteur : Vous dites qu'à 18 ans vous avez commencé à travailler pour votre propre compte, ça veut dire que vous aviez de la terre ?

« Elizeu : Non, je travaillais. J'avais un lot, dans le 105. Mais je travaillais ici, les champs que je faisais c'était ici, dans le lot de mon père. Mais je ne lui donnais rien non. Les champs que je faisais, ce que je plantais et que je récoltais était à moi. Je l'aidais juste un peu, je lui donnais un ou deux sacs de riz pour la nourriture à la maison, simplement pour la nourriture. Parce que je mangeais, même les jours où je ne travaillais pas dans nos champs, dans ses champs, alors il fallait que je m'alimente même ces jours-là. Tout ce que je ramassais un peu... Ce n'était pas toute l'année... Le reste, je le vendais. Et avec l'argent de la vente, je m'achetais mes habits, mes chaussures, les outils pour travailler, tout cela aussi je l'achetais.

« Enquêteur : Et vous aidiez votre père aussi ?

« Elizeu : Oui, je l'aidais aussi. Les jours où je ne travaillais pas dans les champs, j'allais dans ses champs. Quand je me suis marié, on a été vivre dans le 105. On a vécu six mois là-bas, dans mon lot »^{cc}.

Ce sont des formes de relation nettement plus contractualisées que celles des agriculteurs du type I, où l'on se contente d'évoquer un travail en commun avec un don de bétail. Ici, le travail en commun, « l'aide », se fait une partie du temps ; le reste du temps, les jeunes garçons, même célibataires, travaillent pour eux. Au moment du mariage, ils deviennent, pour une partie d'entre eux, complètement indépendants.

Le mariage, facteur de différenciation entre un travail contractuel et un travail en commun

Le mariage introduit progressivement une distinction entre les jeunes : progressivement puisque, comme nous l'avons vu, les jeunes (garçons) ont une indépendance acquise tôt, et que le mariage, comme dans le cas des enfants de Mizraël, peut ne pas changer les formes de travail avec les parents ; de même, certains jeunes mariés restent plusieurs années sur le lot de leurs parents jusqu'au moment où ils s'approprient une terre.

Mais cette situation intermédiaire se prolonge pour certains jeunes mariés, qui n'ont toujours pas, à 40 ans, quitté la terre de leurs parents. Et de fait, on constate que des familles d'agriculteurs issus du Sud du pays ont toujours un ou deux enfants mariés qui vivent sur leur lot et travaillent avec eux. C'est le cas des enfants de Claudino :

Extrait d'entretien 46 : Les relations de travail de fils mariés et célibataires avec leur père de type paysan communautaire (Sylvano)

« Enquêteur : Alors votre père, il avait quatre lots ?

« Sylvano : Oui, il en avait cinq mais il a tout vendu. Il ne lui en reste que quatre.

« Enquêteur : Qui vit avec lui dans le lot ?

« Sylvano : Dans le lot, il y a trois frères. Deux célibataires et un marié qui y habitent.

« Enquêteur : Et les célibataires, ils ont quels âges ?

« Sylvano : Un a 40 ans, l'autre 31 ou 32... c'est le caçula*.

« Enquêteur : Et les deux vivent avec le père ?

« Sylvano : Ils travaillent avec lui. L'autre aussi travaille avec lui. Il a son bétail là-bas.

« Enquêteur : Le marié ?

« Sylvano : Oui.

« Enquêteur : Et les deux autres, ils sont employés (empregado*), ou quelque chose comme cela ?

« Sylvano : Non, ils travaillent avec le père, ils ont leur bétail, tous ensemble. Mélangé. Et ils travaillent. Ils ont du travail qu'ils font pour leur propre compte, pour eux. Ils travaillent comme employés (empregado*) à faire des corrals. Ils le font pour eux. Dans cette histoire, le père n'a rien à voir. Mais le reste, c'est tout avec le père. Ils avaient leur propre lot, mais ils ont vendu. Maintenant, ils travaillent ensemble.

« Enquêteur : Et chacun a son propre bétail ?

« Sylvano : Ces deux célibataires, oui, ils l'ont. Le marié aussi. C'est tout marqué, avec leur marque. Et le père, il a son bétail »^{dd}.

Deux célibataires (dont le *caçula**) vivent chez le père, et travaillent une partie du temps avec lui ; et un fils marié est dans cette situation où il plante pour lui-même et aide de temps en temps son père. Ces formes de travail peuvent aller, dans certaines familles, jusqu'à une division de la production si la famille travaille toute ensemble. Cela permet d'assouplir la notion de dernier-né. Le dernier-né est souvent « socialement construit » ; comme dans le cas du droit d'aînesse en Béarn : « Il apparaît que ce droit est attaché non point à une personne particulière, homme ou femme, premier ou second né, mais à une fonction socialement définie » (Bourdieu, 1962). Cette fonction particulière, s'occuper des parents sur leur lot, échoue en priorité au dernier fils, mais peut fort bien s'appliquer à deux enfants. Par ailleurs, la présence d'un enfant marié sur le lot n'est pas antinomyque.

Par contre, à même localisation, les relations de travail entre un célibataire et un marié sont différentes : alors que le garçon marié ne semble aider son père que ponctuellement, et avoir son propre bétail qu'il gère à part, les deux célibataires travaillent à la fois avec leur père et pour eux, sans doute d'une manière comparable à la situation d'Elizeu évoquée plus haut.

Avec les autres enfants, ceux qui sont partis sur leur propre lot, le travail familial se fait sous la forme d'échanges de jours de travail. Ainsi Devalino parle-t-il d'un de ses fils :

Extrait d'entretien 47 : L'échange de jours de travail entre un père de type paysan communautaire avec son fils marié (Devalino)

« Enquêteur : Jocéli, comment est-ce qu'il a obtenu sa terre ?

« Devalino : J'ai acheté ce lot, et après plus tard quand il s'est marié je lui ai donné.

« Enquêteur : Et ensuite, quand il a eu le lot, il a encore travaillé avec vous ?

« Devalino : Non, il travaillait déjà sur le lot. Il a déménagé là-bas. Il s'est marié et... il a pris le lot avant de se marier, je lui ai donné le lot parce qu'il allait se marier. Il a pris le lot et il a commencé à travailler seul dessus. Ensuite... je l'ai aidé dans le lot. Parce qu'il n'avait pas enlevé les souches, et j'avais un tracteur, alors on a enlevé les souches, on a fait les champs. Après il s'est marié, il est resté avec le lot et j'ai cessé de mécaniser.

« Enquêteur : Et maintenant, il fait tout à la main ?

« Devalino : Oui, plus ou moins. Il a mis du cacao, il a mis du café, il a mis un bon morceau de pâturage, et le reste ce sont les cultures qu'il fait à la main. C'est un travailleur.

« Enquêteur : Et maintenant, vous l'aidez ou il vous aide ?

« Devalino : Non, c'est pas ainsi. Presque pas. Dans le cacao, quand j'ai du travail il en a aussi. Pour le bétail c'est la même chose. Alors le travail du cacao et du bétail, mon travail au bétail, c'est Paolo (le *caçula**) qui le fait, parce qu'il vit dans mon lot. Le cacao, le métayer s'en occupe, alors Jocéli il reste avec son travail. Parce que lui aussi il a du travail. Sauf qu'il n'a pas de métayer. Le café c'est lui qui s'en occupe et le cacao aussi. C'est lui-même qui s'en occupe.

« Enquêteur : Et il n'y a pas cet échange de service que vous aviez avec votre père ?

« Devalino : Ça nous ne le faisons pas parce que ni lui ni moi n'avons de tracteur. Il a un camion, il s'en occupe, quand il n'a pas de travail dans les champs il s'occupe du camion... »^{ee}.

Ce qu'explique Devalino dans cet entretien, c'est que le travail avec son fils se fait sous la forme d'un échange de service : ils s'aident quand ils en ont besoin ; sinon, il n'y a pas d'échange. Les

relations apparaissent égalitaires. L'aide est justifiée « parce qu'il [le fils] vit sur le lot ». On retrouve cette forme de travail limitée aux besoins imprescriptibles dans un extrait d'entretien avec le fils de Mizraël :

Extrait d'entretien 48 : L'aide de fils à leurs pères de type paysan communautaire : seulement quand c'est nécessaire (Sydney)

« Enquêteur : Vous travaillez avec votre père ?

« Sydney : Oui, on travaillait un peu avec lui, mais aujourd'hui moins. C'est moins, seulement quand il a besoin, on l'aide, mais c'est peu. Parce qu'il a des employés (empregado*), il met des travailleurs, et alors il va voir son travail avec la voiture, et il va voir les travaux, alors il n'a pas besoin de nous, un peu mais pas trop. Quand il a besoin, on l'aide. Quand il n'y a pas moyen de mettre quelqu'un d'autre à sa place, quand il faut regarder... Des fois quand il voyage et qu'il faut regarder le travail pour lui, s'il y a besoin de payer un travailleur et d'estimer ce qu'il doit faire. Tout cela on peut le faire quand il part. Mais même quand il est là et qu'il a besoin, on y va, n'est-ce pas ? »^{ff}

Celui-ci déclare ne travailler que rarement avec son père, et la plupart du temps pour se substituer à lui, quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Même si les relations de travail sont relativement inégalitaires, elles semblent incomparables avec le système paternaliste mis en évidence plus haut, quand un fils donnait la moitié de la production à son père. José Filho, lui, devait donner la moitié de sa production à son père.

Formes de travail avec les enfants (avant et après mariage) et emphase particulière donnée aux études pour les filles sont les principales différences entre les agriculteurs de ce type et ceux de l'autre type : la proximité géographique est plus importante que le travail en commun. Les relations de travail dans ce type semblent donc davantage fondées sur l'échange que sur le travail en commun ; on peut dire que dans ce cas, on est dans une relation d'ordre plus contractuel, entre deux individus certes pas égaux mais placés dans un rapport de dépendance limité et exprimé. La forme de vie en commun de ces familles est fondée sur un contrat clairement exprimé, et accepté la plus part du temps par tous (sauf dans le cas du fils *caçula**) ; la communauté dont on parle est donc fondée en partie sur un système contractuel.

II. 4. Les familles de type IV : des agriculteurs citadins

Si les agriculteurs des types I à III appartiennent tous à l'idéal-type paysan, il apparaît que dans un certain nombre d'entretiens, ni le travail familial, ni la proximité géographique, sont des éléments essentiels structurant le discours des parents ; de même, la position des enfants dans la famille et la situation familiale des enfants sont nettement moins importants. C'est ce que l'on peut voir dans le schéma suivant.

Schéma 14 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type IV

Statut du travail	Indépendant		Salarié	
	Proche	Loin	Proche	Loin
Proximité géographique	Proche	Loin	Proche	Loin
Position dans la famille	Garçon	Fille	Garçon	Fille
Situation familiale	Marié	Célibataire	Marié	Célibataire
Travail avec les parents	Aide	Autonome	Aide	Autonome

Il apparaît que ces agriculteurs ne remplissent pas deux des principales caractéristiques paysannes, la configuration sociale communautaire et le travail familial : qu'il s'agisse de filles ou de fils, d'enfants mariés ou célibataires, les parents incitent leurs enfants à une certaine autonomie. C'est ce que nous pouvons développer à présent.

Autonomie des enfants et incitation parentale à cette autonomie

La situation des enfants de ces agriculteurs est très étonnante : rares sont ceux qui, même célibataires, travaillent avec leurs parents ; et, une fois mariés, ces formes de travail sont encore plus rares. Plus étonnant encore sont les discours des parents : il n'y a de leur part aucune réclamation contre cette situation. Paolo, par exemple, a ses enfants dans une petite ville de la région, dont deux filles célibataires, et ne dit pas un mot sur le fait qu'il est seul dans son lot ; il faudra le questionner pour qu'il dise qu'il est effectivement seul. Situation qui, pour un agriculteur paternaliste paysan, est proprement inacceptable.

On constate aussi que ces agriculteurs ont très largement poussé leurs enfants à étudier : le niveau moyen d'étude des enfants de ce type est supérieur à celui des autres types¹. Si les enfants des agriculteurs de type IV ne sont pas les seuls à étudier, les raisons qui les poussent à cela sont très éclairantes sur ce type. On peut citer à nouveau le discours de Vasco, et celui que tient Paolo sur les études :

Extrait d'entretien 49 : Un agriculteur citadin à ses enfants : « étudiez » (Vasco)

« Enquêteur : Et vous ne vouliez pas que vos enfants travaillent ici ?

« Vasco : Non, je veux qu'ils travaillent ici, mais ils n'aiment pas ça du tout, ils n'ont jamais aimé les travaux des champs, et comme moi je voulais qu'ils étudient, je disais : "Etudiez, étudiez, parce que je n'ai pas besoin de vous, étudiez, étudiez, pour que vous soyez indépendants, pour que vous travailliez pour vous-même". et aujourd'hui encore je dis : "Je n'ai pas besoin de vous, allez étudier, débrouillez vous". Parce que : "Ah, j'aide mon père", non, pas de ça. "Va travailler pour toi-même" autant les hommes que les femmes, "allez travaillez pour vous-même. Fils, si tu as besoin d'aide, nous sommes ici pour t'aider" »⁹⁹.

Ce discours est profondément différent des discours que l'on entend dans le type I : Vasco dit refuser que ses enfants l'aident afin qu'ils étudient ; et surtout, il dit ne pas faire de différence entre ses enfants. Certes, il « aurait bien aimé », mais il n'a pas vraiment poussé ses enfants dans ce sens, bien au contraire : en regardant le niveau scolaire des enfants, on constate que ceux-ci ont étudié : tous, garçons, filles et *çaçula**, ont étudié en ville ; et leur retour n'a jamais été provoqué par une

¹ Bien que nous ne possédions pas d'un échantillon statistique suffisant pour en faire une loi.

nécessité de travailler sur le lot parental. Nous avons déjà évoqué la raison qu'en donne Vasco : ses enfants doivent étudier pour être indépendants ; sous-entendu en dehors de l'agriculture. Il apparaît alors que les études sont un moyen d'échapper à une condition redoutée, celle de petit employé. C'est ce que développe Vasco dans le passage suivant :

Extrait d'entretien 50 : Stratégies éducatives des familles de type agriculteur citadin (Vasco)

« Enquêteur : Vous avez encouragé vos enfants à travailler ?

« Vasco : Ici ? Bien sûr que je les ai encouragés. João je l'ai envoyé à Fortaleza, là il a fait la 5^{ème} et la 6^{ème} série [début du collège], il aurait pu faire plus, mais il a voulu rentrer, il ne voulait pas obéir à la grand-mère, il est parti. Roberto a fait la 8ème série [fin collège] ici, alors il a été faire son service, et je l'ai mis au séminaire pour voir si il était fait pour être prêtre, mais il n'a pas voulu, il ne s'est pas intéressé, alors il a été faire son service, et de là la Sœur l'a envoyé dans une école de Frères là... dans le Santa Catarina, et il a étudié un an, il n'a pas supporté, les professeurs de là-bas, alors il est parti à Fortaleza et il s'est formé comme technicien agricole. Et Marco, il est là, à la caserne. Je trouve ça bon la caserne parce qu'il fait son lycée sans dépenses, il touche de l'argent, c'est un bon garçon, il a fait son année de service sans problème, il s'est engagé, et il va faire son lycée. Je lui ai déjà dit : "Ne te contente pas d'être soldat toute ta vie, pas ça, fais ton lycée et suis le cours pour être sergent, et si tu ne passes pas le cours, alors démissionne et va avec ton niveau lycée faire le cours de technicien agricole comme a fait Gilmar et arrête d'être soldat, parce qu'un soldat c'est un soldat et ça finit quand tu quittes l'armée". Quand Roberto a été à Santa Catarina, je l'ai prévenu : "Pour que tu sois quelqu'un, tu dois étudier, maintenant si tu veux rester à travailler par-ci, par-là toute ta vie, arrête tes études et va chercher un emploi quelconque" ; mais il semble qu'il a tenu bon (criou raça) et il a bien étudié. Grâce à Dieu c'est un technicien, mais il doit arrêter de courir le monde »^{hh}.

On voit que les trois garçons de Vasco, y compris le dernier, ont eu, par divers biais, la possibilité d'étudier. Les études sont pour Vasco une condition nécessaire pour avoir une condition plus élevée, celle du petit employé ou du soldat. Pour d'autres agriculteurs de ce type, les études sont un moyen d'échapper à la condition d'agriculteur. C'est ce qu'exprime Paolo :

Extrait d'entretien 51 : Etudes et fuite d'une condition difficile pour les agriculteurs citadins (Paolo)

« Enquêteur : Et les autres, ils étudient et travaillent sur le lot ?

« Paolo : Tous.

« Enquêteur : Et vous pensez qu'ils vont rester ici ?

« Paolo : Je ne sais pas, ça dépend de ce qu'ils veulent n'est-ce pas ? Ceux qui ont une réelle volonté d'étudier, je suis prêt à les aider à cela. Parce que je sais que les difficultés que je connais aujourd'hui sont dues au fait que je n'ai pas fait de bonnes études, n'est-ce pas ? Si j'avais fait de bonnes études, peut-être ma difficulté serait-elle moindre que ce qu'elle est aujourd'hui. Le temps que j'ai passé à étudier a été bien court, je ne pouvais pas étudier, alors je suis parti ; alors j'essaye d'aider ceux qui veulent étudier, et s'ils veulent je suis prêt à les aider »ⁱⁱ.

Pour Paolo, les études sont un moyen d'échapper à une condition d'agriculteur vécue négativement, comme s'ils étaient là par défaut. Ces raisons rappellent celles évoquées plus haut par Cesalina, qui ne voulaient pas que ses enfants étudient parce que le travail d'agriculteur est trop difficile. Si c'est bien la même raison qui est avancée par ces agriculteurs, la conclusion qu'ils en tirent n'est cependant pas la même : en effet, Cesalina désirait que s'ils n'étudient pas, ses enfants restent près d'elles ; alors que dans le cas des agriculteurs de ce type, les enfants ne semblent pas appelés à rester près de leurs parents. Alors que la situation idéale pour Cesalina serait une famille unie et travaillant ensemble sur un lot productif, les parents du type IV poussent leurs enfants à quitter une condition vécue négativement.

Une activité essentiellement non agricole

Ces agriculteurs, la plupart du temps, exercent une autre activité que l'agriculture : Vasco possède une machine à décortiquer le riz, Amasour est un éleveur qui a pour s'occuper de son bétail un *vaqueiro** et qui possède plusieurs lots en fond de *travessão* sur lesquels il compte spéculer un jour ; Paolo a lui une voiture qui lui permet de se rendre régulièrement où il peut écouler ses produits et ceux de ses voisins ; quant à Antonio intendance, il passe plus de temps comme charpentier sur le lot des autres agriculteurs que dans son propre lot. Aucun d'entre eux n'est donc agriculteur à plein temps. Vasco ne souhaite d'ailleurs pas que son fils soit lui-même un agriculteur à plein temps :

Extrait d'entretien 52 : Volontés de reproduction sociale chez les agriculteurs citadins (Vasco)

« Vasco : (...) Roberto a été à la mine d'or (garimpo*), João non, il n'a jamais rien voulu. Je lui ai dit : "Jeune homme, va faire ceci, va faire cela", parce qu'il y a ces exploitants forestiers (madeireiros*), et je lui ai dit : "Regarde, ces exploitants forestiers (madeireiros*), nous avons trois lots, quatre avec celui d'un membre de la famille, tu leur dis qu'on a quatre lots, qu'il y a du bois dans ces lots, et tu vas dans le lot des autres, tu achètes le bois, tu le revends". Les autres, ils ne font pas comme ça ? Alors tu vas dans une scierie et tu leur dis : "Voilà, j'ai quatre lots et je veux un camion pour aller chercher le bois dans ces quatre lots », et tu vas acheter le bois dans le lot des autres.

« Enquêteur : Et il l'a fait ?

« Vasco : Il n'a rien fait. Pareil avec la vente et l'achat de bétail, il n'a jamais tenté de faire des affaires, de vendre le bétail grand et de l'acheter petit, il ne s'est jamais intéressé à cela »ⁱⁱ.

Cette situation pourrait faire penser à celle de Valdemar ; pourtant, elle s'en distingue fondamentalement en ceci que Vasco n'inscrit pas ce projet en continuité du sien, et en y appliquant son fils pour réaliser sa propre reproduction, mais qu'il conseille à son fils un moyen d'augmenter ses revenus, sans qu'il y ait une vision de la reproduction familiale à long terme. De fait, le comportement de ces agriculteurs paraît plus orienté par un profit à court terme : ils maîtrisent une technique, ou ont investi dans un outil de production, qui leur permet de dégager des revenus substantiels ; mais ils ne souhaitent transmettre comme seul patrimoine à leurs enfants qu'un statut, celui d'indépendant ; et non pas un mode de vie, celui de paysan.

Mais surtout, ces agriculteurs ne peuvent selon nous être rattachés à l'idéal-type paysan : c'est au contraire une catégorie particulière, pour laquelle l'aide des enfants ou la proximité géographique ne sont pas une fin en soi, mais une possibilité parmi d'autres ; et pour laquelle le système communautaire d'assignation des places en fonction du rang de naissance ou du sexe fonctionne de manière fondamentalement différente des agriculteurs paysans. La reproduction sociale pour ces agriculteurs est avant tout celle d'un statut, celui d'indépendant.

Cela nous amène alors à nuancer considérablement l'idéal-type paysan, et à dire que, contrairement à ce que nous annonçons en début de chapitre, il ne s'applique pas à tous les agriculteurs ; une partie d'entre eux, marqués par une origine urbaine, et originaires d'une partie spécifique du Brésil fonctionnent selon des normes profondément différentes. Dès lors, nous avons nommé les familles de ce type des « agriculteurs citadins ». Cette expression, nous l'avons utilisée en référence aux travaux de Romain Gaignard (1979), récemment mis en perspective par Christophe Albaladejo (2002 a) : Romain Gaignard montrait que parmi les producteurs présents dans la Pampa argentine, certains se détachent du groupe en ceci qu'ils ont une pratique courante de la ville dont ils sont parfois originaires, où ils commercialisent leurs produits et où ils font étudier leurs enfants. Or,

ces critères se retrouvent très bien avec ces agriculteurs (nous verrons plus tard leurs origines citadines).

On peut revenir à présent sur la manière dont nous avons constitué notre typologie. Fondée sur le rapport que les agriculteurs avaient à leurs enfants, elle était censée révéler les conceptions de l'agriculture de ces derniers afin, in fine, de comprendre les spatialités des agriculteurs familiaux. Dès lors, nos types, « loin d'avoir la consistance infrangible d'objets existant concrètement et trouvés dans la réalité, ne sont ici que des constructions qui doivent résulter de multiples décisions opératoires et ne refléter qu'un découpage pratique de la réalité » (Jollivet, 1965, p. 36). C'est à l'aune de nos objectifs qu'il faut mesurer la validité de nos types ; c'est ce que nous nous proposons de faire à présent.

III. Utilisations de la typologie : action de l'idéal-type paysan sur l'identité agricole et l'espace

Nous avons vu, à la fin du chapitre 2, que les syndicalistes espéraient que le passage d'une agriculture nomade à une agriculture sédentaire serait possible par le passage d'une agriculture paysanne à une agriculture professionnelle. En effet, autant la littérature que les discours que nous avons recueillis laissaient entendre que paysannat et migration seraient étroitement liés, conformément à notre postulat de l'existence de configurations socio-spatiales typiques. Le moment est venu d'appliquer ce postulat à notre typologie pour voir, dans la limite des cas de notre échantillon, comment le rapport à l'agriculture et les pratiques spatiales sont corrélés ; et essayer de proposer une explication de ces liens. Pour cela, nous proposons de commencer par une traduction de notre typologie dans les catégories de sociologie des professions – qui renvoie rappelons-le à une opposition sédentarité / mobilité.

III. 1. Typologie et identité d'agriculteur

Il peut être intéressant, à cette étape de notre réflexion, de confronter notre typologie aux catégories des syndicalistes que nous avons mises en évidence dans le chapitre 2. Où se situent les « parents » par rapport à leurs objectifs sur les « enfants » ? D'où part-on ?

Déclinaison de l'idéal-type en catégories de sociologie des professions : la condition d'agriculteur

Pour cette confrontation, on pourrait partir du fait que la professionnalisation supposait une revendication identitaire très forte de la part des jeunes : on pourrait donc, pour qualifier le paysannat des fronts pionniers amazoniens, essayer de caractériser l'identité qu'ils revendiquent.

Il apparaît que dans les discours que nous avons évoqués ci-dessus, dans ce que les agriculteurs que nous avons rencontrés pensent ou veulent transmettre à leurs enfants, l'activité agricole n'est que très rarement mentionnée (et, quand elle est mentionnée, c'est, nous le verrons, le cas de types d'agriculteurs bien identifiés) : les agriculteurs ne se pensent pas comme tels, et les évoquer sous ce

terme revient à leur accoler un qualificatif par rapport auquel ils ne se reconnaissent pas. Cela est très net pour tous les types : ainsi, les agriculteurs des types I et III ne font jamais référence à une activité agricole, mais plutôt à leur localisation géographique et à l'aide ; ce n'est pas tant l'activité productrice elle-même qui est importante, que les relations qu'elle permet de nouer ou de maintenir avec leurs enfants. Quant aux agriculteurs des types II et IV, l'activité agricole est bien évoquée, mais dans les deux cas elle est dévalorisée : dans le cas des agriculteurs de type IV, cette dévalorisation est due au fait que l'agriculture n'est pas rentable ; dans le cas des agriculteurs de type II, elle est due soit à la dureté du travail lui-même, soit au fait qu'il soit considéré comme noble que d'autres activités.

De manière générale, parmi les trois points qui organisent la transmission du patrimoine aux enfants, le plus proche de l'activité économique n'est pas tant l'activité en tant que telle que le statut avec lequel elle est pratiquée : celui d'indépendant. Cela explique que ce statut soit considéré comme essentiel par les agriculteurs dont les enfants sont en ville. Cela explique aussi que les agriculteurs acceptent aisément de devenir chercheurs d'or pendant un temps : en effet, même cette activité peut donner lieu à des dérives qui font des *garimpeiros** de véritables esclaves (Geffray, 1995), le fait qu'ils soient directement intéressés aux bénéfices (un *garimpeiro** peut recevoir de 5 à 10 % de l'or trouvé) est considéré par les agriculteurs comme une activité indépendante, donc dans laquelle ils, ou leurs enfants, peuvent se lancer. Ainsi, il est inadéquat de parler d'agriculteurs ; mieux vaut parler de propriétaires indépendants ; mais cette expression a l'inconvénient de laisser de côté l'activité qu'ils exercent, et de donner l'impression que ce ne sont que des propriétaires. Parler de l'activité agricole reste donc un élément essentiel, mais il faut encore préciser comment on en parle.

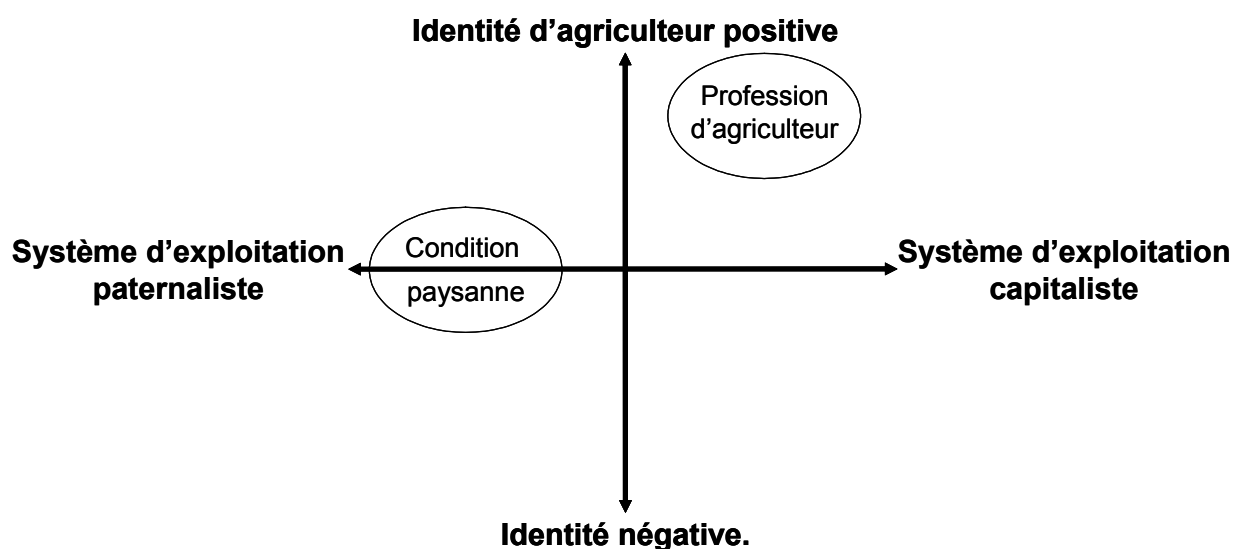
Mais d'une manière générale, les mots employés pour qualifier les agriculteurs ne nous semblent pas adaptés. Le mot de travailleur rural (*trabalhador rural*) est très explicitement marqué par les syndicats (les syndicats se nomment : Syndicats des Travailleurs Ruraux, STR's), et rares sont les agriculteurs qui se reconnaissent dans ces mots. D'ailleurs, nous avons vu que les syndicats eux-mêmes ont changé de vocabulaire, et les considère à présent comme des « producteurs familiaux ». Cette expression, si elle semble plus adaptée, renvoie elle aussi à un contexte idéologique clair, celui de faire de l'agriculture familiale un producteur de denrées alimentaires ; ce en quoi ils ne se reconnaissent que très peu. Le mot colon, utilisé par l'Etat pour les qualifier, ne fait pas non plus l'objet d'une adhésion de la part des agriculteurs (Ainsi Devalino déclare-t-il : « *Alors le 30 Août j'avais déjà la carte de colon comme l'INCRA nous considérait à l'époque. Qui avait un lot était colon [il rigole]* »^{kk}). L'expression agriculture familiale renvoie elle très expressément au contexte politique actuel au Brésil, par rapport auquel nous voulons justement prendre nos distances. Quel concept forger alors ?

Ce concept doit d'abord prendre en compte le fait qu'ils se reconnaissent d'abord comme ayant une place dans la société, place qu'ils estiment être indépendante par rapport à un patron. De même, l'agriculture semble pour eux être naturelle : c'est l'activité qu'ils exercent à un moment donné, celui où nous les avons rencontrés, et qui n'a pas fait l'objet d'un choix mais d'une transmission. L'activité n'est donc pas professionnelle, ni même un métier (qui serait alors une spécialisation professionnelle, le travail agricole). Dès lors, l'expression « condition paysanne » nous semble être la plus adaptée à leur situation.

D'après le Petit Robert, le mot condition, en tant « qu'état, matière d'être »¹ renvoie : « 1. Au rang social, à la place dans la société (ex. : une personne de condition élevée) ; 2. Situation à un moment donnée (ex. : « Notre condition jamais ne nous contente ; La pire est toujours la présente », La Fontaine) ; 3. Situation dans laquelle se trouve un être vivant (ex. : La condition humaine) ; 4. Etat passager, relativement à un but visé (ex. : En bonne condition pour) ; 5. Vieilli (ex. : être de condition) ; 6. Mettre en condition (ex. : préparer les esprits) ». Les points 1 et 3 renvoient bien d'une part à la place qu'occupent les agriculteurs dans la société, mais surtout au fait que pour eux cette place est inhérente à leur statut même. Comme la condition humaine, elle est héritée et il semble difficile, et peu souhaitable, d'y échapper. La dimension identitaire est absente de la condition : « on fait ceci parce qu'on est né pour le faire ». Dès lors, et c'est là le deuxième point par rapport aux discours des syndicalistes, la condition s'oppose au choix libre et personnel.

Condition paysanne et profession d'agriculteurs sont donc deux catégories profondément opposées, deux idéal-types pourrait-on dire. On peut alors schématiser ces différentes conceptions dans un graphique à deux axes. Sur l'axe horizontal, nous avons opposé le système d'exploitation paternaliste familial (Araújo et Schiavoni, 2001 ; Geffray, 1995 ; Léna et Maciel da Silveira, 1993 ; Picard, 1998) et le système contractuel, lié à une économie de marché (Geffray, 1996 ; Léna et Maciel da Silveira, 1993), celle que nous avons vu que les syndicalistes souhaitaient voir se développer. Sur l'axe vertical, nous avons représenté la question de l'identité agricole (identité positive ou négative, l'absence d'identité est représentée au centre de l'axe). Au croisement de ces deux axes surgissent les catégories en relation avec le travail agricole, et les deux catégories de condition paysanne et de profession d'agriculteur.

Schéma 15 : Représentation schématique de l'opposition profession d'agriculteur / condition paysanne



¹ L'autre usage du mot renvoie à la circonstance.

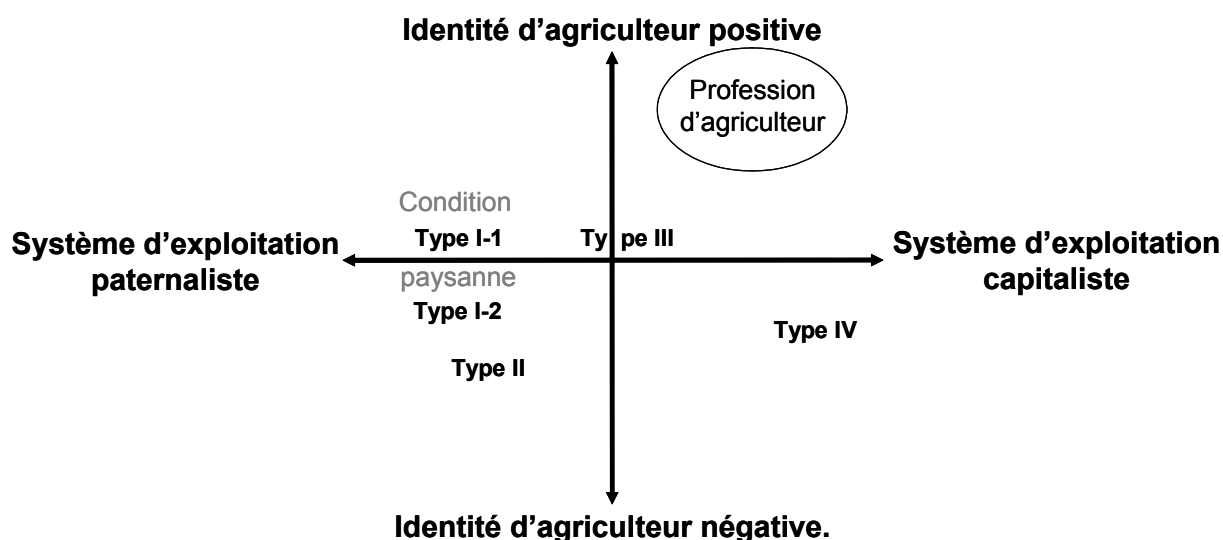
Ce schéma, qui oppose ce que l'on pourrait appeler deux idéal-types dans le cadre des fronts pionniers amazoniens (un idéal-type des syndicalistes, un idéal-type d'une certaine catégorie de paysans), doit être rapporté à notre typologie pour voir comment s'y mélangent les différentes catégories que nous avons mises en évidence.

Déclinaison de la typologie par rapport aux idéal-types de la condition d'agriculteur et de la profession d'agriculteur

On peut tenter de situer chacun des types par rapport au schéma proposé plus haut (voir schéma page suivante).

D'une manière générale, une identité liée à l'activité n'est pas affirmée chez les familles de notre échantillon, bien qu'une situation de crise puisse entraîner sa dévalorisation (type I-2). Les agriculteurs de type II sont des paysans à identité non-agricole ; dès lors, ils perçoivent l'agriculture de manière négative, mais continuent à avoir un mode d'organisation familial et du travail de type paternaliste. Les agriculteurs de type III sont eux-aussi des paysans, mais moins centrés sur le travail familial : ils sont dans un rapport plus contractuel entre les membres de la famille, et ont une image peu distincte de l'agriculture. Enfin, les agriculteurs citadins, du type IV, sont beaucoup plus spéculatifs et intégrés au mode de production capitaliste, mais ont souvent une identité agricole négative.

Schéma 16 : Situation des différents types par rapport aux idéal-types de la condition paysanne et de l'agriculture professionnelle



Cette représentation selon deux axes a l'avantage de montrer que les situations ne sont pas toujours tranchées, et que certains agriculteurs peuvent être plus proches d'un type sans pour autant en avoir toutes les caractéristiques. Les axes sont peu discriminants, ce qui s'explique par le fait qu'ils n'ont pas été construits à partir des discours des paysans mais à partir de ceux des syndicalistes : le

fait que tous les types se retrouvent dans des cadrans proches ne fait que refléter l'écart qu'il y a entre les catégories des uns et les discours des autres.

A présent que ces conceptions de l'agriculture ont été identifiées, il reste à tester le lien qu'elles ont avec les pratiques spatiales de ces familles. C'est ce que l'on peut essayer de faire à présent.

III. 2. Types d'agriculteurs et migrations passées et à venir

Nous n'avons jusqu'à présent utilisé les données relatives aux histoires des familles d'agriculteurs de nos types que pour voir s'ils avaient entretenu avec leurs parents des relations de travail comparables à celles que l'on observe aujourd'hui ; et encore cela a-t-il été fait de manière non systématique. Pourtant, il apparaît que notre typologie est étroitement corrélée à l'histoire des agriculteurs ; et que cela peut donner des indications sur les stratégies que ces agriculteurs peuvent mettre en place aujourd'hui. C'est ce que nous allons essayer de faire type par type, avant de mélanger chacun des types pour voir les territoires qu'ils construisent : cela nous permettra de caractériser ce que nous avons appelé les configurations socio-spatiales des agriculteurs familiaux.

L'histoire de migrations de front pionnier en fronts pionniers des paternalistes paysans

Les familles du type I ont une histoire souvent comparable : toutes les familles sont originaires du Nordeste, et toutes ont connu (sauf deux familles issues de la Bahia¹) plus d'une migration longue distance dans leur vie ; et pour ces familles, le front pionnier actuel n'est pas le premier front pionnier où ils ont vécu. C'est ce que permet de montrer le tableau suivant :

¹ Et encore, cette information n'est peut-être pas tout à fait exacte : en effet, ces deux familles sont des Bahianais que nous avons rencontrés au début de notre travail de terrain ; et, maladresse du débutant et mauvaise revue bibliographique, nous ne savions pas qu'il y avait eu des fronts pionniers dans la Bahia ; ce qui fait que nous n'avons pas eu l'idée de leur demander s'il s'agissait d'un front pionnier.

Tableau 5 : Histoire migratoire des familles des types I

		Etapes migrations	Colonisation récente?	Statut de la terre	Durée	Migration familiale
T y p e I - 1	Zé Cearense	Ceara	Non	Propriétaire	30 ans	
		Maranhão	Oui	Propriétaire	20 ans	Oui
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	20 ans	Oui
	José Diorato	Bahia	Non	Métayer (père)	30 ans	
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Non
	José Goiano	Goiás	Oui	Agregado (père)	5 ans	Oui
		Goiás	Oui	Propriétaire (père)	15 ans	Oui
		Goiás	Oui	Salarié, puis propriétaire	5 ans	Non
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Non
	Chico da Castanha	Piauí	?	Salarié (père)	?	?
		Maranhão	Oui	Propriétaire (père)	?	Oui
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Oui
Esder	Bahia	Non	Propriétaire (père)	?		
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	25 ans	Oui	
T y p e I - 2	Manoel Problema	Maranhão	Oui	Agregado (père)	?	?
		Maranhão	Oui	Agregado	?	Oui
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	10 ans	Non
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	15 ans	Non
	Justino	Maranhão	Oui	Propriétaire (père)	?	Oui
		Maranhão	Oui	Propriétaire (père)	?	Oui
		Transamazonienne	Oui	Propriétaire	10 ans	Oui
	Simon	Maranhão	Oui	Salarié	?	Oui
		Goiás	Oui	Salarié	?	Non
		Transamazonienne	Oui	Salarié, puis propriétaire	20 ans	Oui
	Chico Graciliano	Rio Grande du Nord	Non	Agregado (père)	19 ans	
		Minas Gerais	Non	Vaqueiro	9 ans	Non
Goiás		Oui	?	10 ans	Non	
Transamazonienne		Oui	Propriétaire	30 ans	Non	

La plupart des familles, sauf les deux exceptions de la Bahia, sont originaires des fronts pionniers du Maranhão ou de Goiás. On peut déduire à partir de ces tableaux, avec un risque d'erreur limité, que les migrations sont liées à deux facteurs principaux : soit l'accès à la propriété pour les agriculteurs ou leurs parents ; soit l'accès à la propriété d'un fils, c'est-à-dire l'installation des enfants. La plupart des migrations de ce type ont été menées avec des membres de la famille directe (frères et sœurs ou parents). Or, il est très intéressant de constater que lorsque les migrations ont été effectuées seules, ça a été pour accéder pour la première fois à la propriété : dans ce cas, les agriculteurs se sont séparés de leurs parents ; mais lorsqu'il s'agissait de maintenir un statut de propriétaire, les migrations ont été entreprises en famille. Cela confirme le fait que la reproduction d'une forme de paternalisme paysan demande aux agriculteurs un certain niveau de vie, que tous n'ont pas.

La distinction entre les types I-1 et I-2 montre qu'à une exception près, les agriculteurs de type I-1 sont issus d'une famille de propriétaire, alors qu'à une exception près¹ aussi les agriculteurs de type I-2 sont issus d'une famille de non-propriétaires. Cette différence explique, selon un certain nombre

¹ Et encore cette exception s'explique-t-elle par le fait que Justino a été victime au début des années 1990 d'un *grilagem** de sa terre, qui fait qu'il s'est retrouvé expulsé de sa terre avec une indemnisation très faible. Il a tout recommencé dans un fond de *travessão*, où il ne peut que proposer des conditions de vie difficiles à ses enfants.

d'auteurs (voir en particulier, mais la liste n'est pas exhaustive : Albaladejo, 2001; Wanderley, 1998; Woortmann, 1995), explique les problèmes que ces agriculteurs affrontent aujourd'hui.

On peut essayer de prévoir à partir de cette typologie les migrations à venir de ces agriculteurs. Les agriculteurs du type I-1 sont dans une situation provisoirement stable : ils ont donné une terre à leurs enfants garçons (et parfois aux filles) qui, lorsqu'ils l'ont acceptée, s'y sont installés de manière, semble-t-il, définitive. Cependant, rien ne permet de supposer ce qu'ils vont faire à l'avenir. En effet, les parents ont acheté des terres il y a quelques années déjà, alors que les cours étaient abordables (souvent, l'achat de terre s'est fait en profitant d'une crise du poivre, qui a provoqué la faillite de nombreuses exploitations) ; mais s'ils devaient acheter des terres à présent, ce serait impossible et fort peu rentable dans la mesure où toute la forêt vierge a été exploitée. Leurs enfants se trouvent donc dans une situation foncière fermée, et il est difficile de savoir ce qu'ils vont pouvoir faire pour leurs propres enfants ; il faudrait revenir dans 10 ou 20 ans pour pouvoir le voir.

Les agriculteurs de type I-2 sont, eux, pris dans une sorte de dilemme, qu'incarnent bien deux agriculteurs de ce type :

Extrait d'entretien 53 : La probable migration dans le front pionnier d'un agriculteur de type paternaliste paysan « faible » (Manoel Problema)

« Enquêteur : Et [votre fils] Antonio Reis ?

« Manoel Problema : Il vit ici avec nous. C'est le plus vieux des garçons. Il a un lot, là dans la forêt. Il vit avec nous depuis qu'il est enfant, mais je lui ai trouvé un lot il n'y a pas longtemps. On travaille ensemble : il travaille dans son lot, il travaille ici »^{ll}.

Manoel Problema est lui obligé de voir ses deux fils les plus âgés partir « dans la forêt », en fond de *travessão*, là où il y a encore des terres libres. Et même s'il dit que ses fils travaillent avec lui, c'est de plus en plus rare. Une solution serait donc pour lui d'acheter un lot près de ses enfants et de migrer. C'est un mouvement relativement courant, dont Christophe Albaladejo montre les mécanismes dans un autre front pionnier latino-américain, celui de Misiones, peuplé en grande partie de brésiliens. Il montre ainsi que des jeunes partent acheter une terre dans une zone de colonisation nouvelle. Dès lors, « Il n'est pas rare qu'au cours de cette phase, le père du jeune installe dans la même localité, sur des lots voisins, d'autres fils récemment mariés et même qu'il fasse à son tour le saut : vendre son exploitation dans les zones plus anciennes pour venir s'installer avec ses enfants. S'il y a migration au cours de la carrière d'un agriculteur c'est bien en effet à ce moment-là de la vie qu'elle correspond le plus à une logique familiale mais aussi personnelle, c'est-à-dire au moment de l'installation des enfants (elle peut avoir lieu à d'autres moments de la vie mais alors souvent sous la contrainte : économique, de voisinage, etc.) » (Albaladejo, 2003). Souvent la colonisation dans les zones anciennes s'est faite en suivant ce modèle.

A l'opposé, un agriculteur refuse la migration, et se trouve forcé de trouver des solutions localement.

« Chico Graciliano : (...) Je ne sais pas comment faire. Je n'ai jamais pensé à déménager, à vendre. Moi au moins je n'y ai jamais pensé. Cette terre est pour les enfants, s'ils veulent les enfants vont rester. On doit prévoir quelque chose, faire que les revenus augmentent pour qu'on puisse vivre mieux. C'est un peu ce que je pense. C'est pour cela que j'ai envoyé les enfants à la Maison Familiale Rurale. Ça va améliorer les revenus. Au point où ça en est, il faut développer l'agriculture. On doit avoir une bonne organisation à la maison »^{mm}.

La solution qu'il a trouvée, c'est de s'entourer des conseils d'acteurs du développement. Ceux-ci souhaitent intensifier la production des agriculteurs pour éviter de déboiser la forêt ; éviter le départ de cet agriculteur, c'est pour eux éviter que son lot ne soit vendu à un grand propriétaire (son lot est « cerné ») ; quant à l'agriculture, intensifier la production lui permettrait de devenir un agriculteur « fort » tout en évitant une nouvelle migration, donc de garder ses enfants à côté. Les objectifs des deux acteurs se sont ici rencontrés. Mais il faut préciser que cette situation est un « pari » sur l'avenir. Pour l'instant, les enfants de Chico Graciliano sont salariés ou métayers sur d'autres terres, et seul un fils marié travaille avec lui sur le lot. Chico Graciliano, comme il le dit dans un passage d'entretien cité plus haut, est « obligé » de les laisser faire.

Trois types de solutions sont donc envisageables pour les agriculteurs de ce type. Si la solution de la migration vers un nouveau front pionnier constitue une solution peu durable en termes écologiques, les autres sont des paris sur l'avenir. En effet, rien ne dit que les agriculteurs vont réussir leur stabilisation. En tout état de cause, cela permet de confirmer le fait que la durabilité ne peut pas encore s'observer à un niveau local, sur un même lot ; elle peut juste se parier. L'histoire des familles montre par contre que la durabilité des familles et non des exploitations est une réalité inscrite dans le temps. Tout le pari pour les acteurs du développement est de parvenir à faire se rencontrer ces deux formes de durabilité. Or, on ne les observe pas dans les autres types.

Les agriculteurs de type II

Les paysans paternalistes intermédiaires sont originaires des mêmes régions que les agriculteurs de type paternaliste paysan. Mais leurs itinéraires migratoires sont beaucoup plus simples : ils n'ont fait qu'une seule migration, qui les a directement menés en Amazonie ; par ailleurs, tous étaient propriétaires ou fils de propriétaires dans leur région d'origine, et tous ont fait une migration en famille. C'est ce que permet de voir le tableau suivant.

Tableau 6 : Histoire migratoire des familles de type II

	Etapes migrations	Colonisation récente?	Statut de la terre	Durée	Migration familiale?
Valdemar	Maranhão	Oui	Propriétaire	30 ans	Oui
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	20 ans	Oui
Adezio	Bahia	Non	Propriétaire	50 ans	
	Transamazonienne	Non	Propriétaire	10 ans	Non
Cesalina	Maranhão	Oui	Propriétaire (père)	30 ans	?
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Non
José Benitio	Bahia	Non	Propriétaire	?	
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Non

Ces itinéraires sont, somme toute, assez simples, et se retrouvent bien dans ce que disait Valdemar : il est venu en Amazonie pour s'enrichir plus que pour obtenir une terre qu'il avait déjà. Ce sont des migrations d'agriculteurs assez capitalisés au départ, sauf dans le cas de Cesalina (son père à elle était un riche propriétaire, mais elle a migré seule, après s'être mariée avec un homme de condition plus basse qu'elle). Leurs parents avaient, dans deux cas au moins, déjà réalisé une migration vers un front pionnier. Il est assez intéressant de constater que les Bahianais de ce type, à

la différence des Bahianais du type précédent, étaient déjà propriétaires dans la région d'origine, et que leurs migrations leur permettent de continuer cette situation.

A présent, ces agriculteurs sont dans une situation ambiguë : s'ils peuvent tous fournir des terres à leurs enfants, aucun de ces enfants ne les acceptent. Dès lors, ils sont propriétaires de grandes superficies de terres, sur lesquelles ils pensaient placer leurs enfants ; mais n'ont personne pour les occuper. Nous verrons cela dans les impacts spatiaux que ces types ont.

Migration et don de la terre : histoire migratoire des familles et type III

Les agriculteurs de type paysan communautaire ont une caractéristique : tous sont originaires des Etats du Sud du pays, de même que leurs parents ; ce sont souvent des colons qui descendent de migrants européens arrivés tardivement au Brésil. Certains d'entre eux sont capables de faire remonter leur généalogie, et même de connaître le village en Europe d'où sont partis leurs aïeux ; une famille de ce type a même pu nous montrer un arbre généalogique qui commençait par une photo de la tombe des aïeux au Luxembourg¹ ! Dès lors, il aurait été assez simple de proposer l'itinéraire migratoire de ces agriculteurs : c'est ce que nous avons présenté pour Devalino dans le chapitre 1 et dans l'analyse de l'entretien de sa famille. Le tableau suivant reprend les itinéraires migratoires des agriculteurs de ce type.

Tableau 7 : Histoire migratoire des agriculteurs du type III

	Etapes migrations	Colonisation récente?	Statut de la terre	Durée	Migration familiale?
Cassiano Ritter	Rio Grande du Sud	?	Propriétaire (père)	5 ans	?
	Rio Grande du Sud	?	Propriétaire (père)	10 ans	?
	Ville			3 ans	Non
	Parana	Oui	Propriétaire	5 ans	Oui
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Oui
Claudino	Parana	?	Propriétaire (père)	30 ans	?
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	10 ans	Oui
Mizraël	São Paulo	Oui	Propriétaire (père)	30 ans	?
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	25 ans	Oui
Averino	Parana	?	Propriétaire (père)	?	?
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Oui

Les données sur ces familles ne sont pas aussi précises que celles des autres types : en effet, les entretiens, menés plus tôt dans notre travail, ne remontent pas l'histoire des familles (sauf cas de Devalino et Mizraël) au-delà de la personne que nous avons rencontrée. Mais il est très probable que toutes ces familles ont connu un itinéraire migratoire comparable à celui de Devalino, avec une migration de front pionnier en front pionnier qui les a amenées, dans les années 1970, en Amazonie. Anne Le Borgne – David a consacré sa thèse de doctorat aux itinéraires migratoires de ces agriculteurs issus du Paraná.

¹ Malheureusement, cette famille, chez qui nous nous étions arrêté par « accident », n'a pas fait l'objet d'un entretien.

Notre travail, sur les quelques cas dont nous disposons, confirme aussi largement les conclusions d'Anne Le Borgne – David quant à l'arrêt des migrations avec la génération actuelle. En effet, les jeunes ne semblent pas vouloir migrer, ni s'installer dans un fond de travessão ; ils préfèrent, comme le montre Anne Le Borgne – David, se salarier. Ainsi en est-il de Sylvano (fils de Claudino). Son père avait donné à chacun de ses enfants un lot ; tous l'ont pris, mais ils l'ont abandonné ensuite, parfois pour se salarier, parfois pour venir travailler sur les lots parentaux qui sont plus proches ; Sylvano a, lui, préféré se salarier :

Extrait d'entretien 54 : Le refus d'avancer dans le front pionnier d'un fils d'agriculteur de type paysan communautaire (Sylvano)

« Enquêteur : Après être arrivé dans un lot, votre père a trouvé un lot... et vous êtes resté vivre avec lui dans le lot.

« Sylvano : Oui, trois ans. Il a acheté la terre en 1980, et en 1983 on en est partis. Je suis parti du lot du père pour aller vivre dans le mien.

« Enquêteur : Et tous vos frères avaient un lot eux-aussi ?

« Sylvano : Non, maintenant... après un temps, oui. Parce que le père a eu deux glèbes là-bas, et ça a tout été divisé en lots. Même moi j'avais un lot là-bas, mais je ne voulais pas, c'était trop loin.

« Enquêteur : C'est-à-dire que vous aviez deux glèbes...

« Sylvano : Le père avait ce lot, et il a vendu pour acheter ces glèbes et les diviser entre les fils.

« Enquêteur : Combien d'hectares a-t-il acheté ?

« Sylvano : C'était 500 hectares chaque glèbe, cinq lots par glèbe.

« Enquêteur : Et il a divisé un lot par enfant.

« Sylvano : Non, il est resté avec une glèbe, alors il n'a pas pu donner à tous les enfants. Moi j'ai eu un lot à côté, sur une terre voisine... et un oncle qui était venu avec nous en a eu aussi. Alors il est resté de la terre là-bas. Mais on n'a pas réussi à y travailler, parce qu'il n'y avait pas tout cela, comme ici. Alors travailler dans l'autre lot je n'ai pas réussi à y travailler, parce que c'était trop loin, 30 kilomètres à l'intérieur, et que de la forêt, qu'un petit chemin, il n'y avait pas de route... il n'y avait rien. Alors j'ai décidé de vendre le travail que j'avais fait là-bas et à venir ici.

« Enquêteur : Et votre père, comment avait-il acheté la glèbe ?

« Sylvano : Il a acheté avec l'argent qu'il a eu avec la terre qu'il a vendue. Parce que la terre là-bas, c'était bien de la vendre. Le prix était bon, et ici ça ne valait rien du tout. Alors avec cet argent... »ⁿⁿ

« Sylvano : On a été là-bas, on y a travaillé deux ans avec le père, et après on a eu le lot. J'ai travaillé dans le lot jusqu'en 1997 et alors il n'y avait pas d'école pour nous, j'avais deux enfants, alors on s'est résolu à partir et on a acheté la maison où on vit aujourd'hui, on l'a achetée à Darcilio. J'ai acheté sa maison et je suis venu travailler chez lui. Et depuis ce jour je travaille chez lui, parce qu'un homme a besoin de travailler. Aujourd'hui ma femme travaille à la Maison Familiale Rurale, à ranger les choses, à faire le repas de midi. C'est plus ou moins comme cela »^{oo}.

« Enquêteur : Et qui est-ce qui vit là maintenant ?

« Sylvano : Dans la glèbe ? Plus personne. Tout le monde a vendu. Il n'y en a plus qu'un qui a encore un lot dans la glèbe là-bas »^{pp}.

Ces trois extraits d'un même entretien montrent bien le mécanisme migratoire : le père a acheté des lots à tous ses enfants en revendant une vieille terre, mais aucun de ces enfants n'a pu rester sur le lot ; et tous ont préféré revenir vers l'avant. Elizeu, marié à une fille de José Goiano, a pu acheter un lot grâce à son beau-père ; d'autres sont salariés, d'autres installés chez leur père ; mais plus personne n'est resté dans le fond du travessão. Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur les causes de ces départs.

Les agriculteurs citadins : un itinéraire migratoire marqué par les passages en ville

Les agriculteurs du type IV ont une histoire assez particulière : originaires du Nordeste mais du Sertão, ils ont un itinéraire là encore marqué par les migrations, mais qui ne les a pas amenés (sauf pour Paolo) vers des fronts pionniers. Au contraire, leurs migrations allaient souvent vers les villes. C'est ce que permet de visualiser le tableau suivant :

Tableau 8 : Histoire migratoire des familles du type IV

	Etapas migrations	Colonisation récente	Statut de la terre / emploi	Durée	Migration familiale?
Magela	Piauí	Non	Salarié (père)	8 ans	
	Fortaleza (ville)	Non	Salarié (père)	5 ans	Oui
	Fortaleza (ville)	Non	Salarié	10 ans	Non
	Para (ville)	Non	Salarié	8 ans	Non
	Fortaleza (ville)	Non	Salarié	13 ans	Non
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	30 ans	Non
Amasour	Alagoas	Non	Propriétaire	20 ans	
	Petite ville		Salarié/entrepreneur	10 ans	Non
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	20 ans	Non
Paolo	Maranhão	Oui	Agregado (père)	5 ans	
	Goiás	Oui	Agregado (père)	15 ans	Non
	Transamazonienne	Oui	Salarié, puis propriétaire	25 ans	Non
Antonio Bahiano	Bahia, zone rurale	Non	Propriétaire (père)	30 ans	
	Salvador da Bahia (ville)		Entrepreneur	15 ans	Non
	Altamira (ville)		Commerçant	5 ans	Non
	Transamazonienne	Oui	Propriétaire	25 ans	Non

On le voit, la plupart de ces agriculteurs sont originaires du Nordeste ; mais pas, sauf Paolo, du Nordeste des fronts pionniers. Au contraire, ce sont des agriculteurs qui sont originaires du Sertão ou des zones côtières. Tous les agriculteurs ont connu la condition de salarié : pour un d'entre eux (Paolo), il s'agissait d'une condition de salarié agricole ; pour les trois autres, il s'agissait d'un long temps passé en ville. Or, si ce passage par le salariat leur fait refuser cette condition, ils ne considèrent pas pour autant la situation de propriétaire exploitant comme un but en soi : nous avons déjà vu que l'agriculture est pour eux une activité secondaire, et qu'ils la mènent de manière « spéculative », parfois en achetant des lots qu'ils revendent, parfois en ayant parallèlement une activité commerciale ; et ils sont prêts, si nécessaire, à retourner en ville.

Le rapport entre origine urbaine et comportement spéculatif avait déjà été identifié par Haroldo da Gama Torres (1992), qui considère que 60 % des agriculteurs du front pionnier ont passé au moins un an en ville, et que 30 % d'entre eux sont originaires de la ville. Cela entraîne selon lui des comportements profondément différents de ces agriculteurs, qui peuvent expliquer selon lui les stratégies de spéculation foncière : « Une partie des désistements des paysans de leur lot dans les zones rurales amazoniennes pourrait être expliquée de cette façon : il ne leur suffit pas d'avoir de la terre, il ne leur suffit pas de reproduire leur famille au niveau de la consommation biologique. Dans la mesure où la terre a un prix supérieur à ce qu'ils pourraient obtenir en des années de production, prix dû à sa valorisation artificielle, la vente de la terre constitue une des alternatives de l'existence

sociale. Le paysan en vient à transiter entre les champs et la ville dans le cadre d'une nouvelle sociabilité, dans le cadre d'une nouvelle stratégie de survie qui incorpore à présent des éléments à la fois urbains et ruraux » (Gama Torres (da), 1992, p. 300). Le passage par la ville créerait de nouveaux besoins chez ces « paysans », besoin que la vente de la terre leur permettrait d'obtenir.

Si, comme Haroldo da Gama Torres, nous reconnaissons bien à ces agriculteurs au passé urbain des stratégies particulières – qui les conduisent à souhaiter un dépassement de leur situation actuelle – nous avons cependant plusieurs nuances à apporter : d'une part, ce type d'agriculteur est loin d'être le plus courant, et le chiffre de 60 % paraît illusoire. Car un passage en ville n'implique pas forcément une rupture dans le mode de vie ; tout dépend du contexte de ce passage, de la manière dont il a été vécu, de la durée. Mais ce qui est certain, c'est que cela engendre des comportements différents, et un rapport à l'agriculture différent. Cela a aussi, nous allons le voir, un impact différent sur l'espace.

III. 3. Typologie et formes de construction du territoire

Nous pouvons conclure ce chapitre en essayant de considérer les types non pas en soi, mais dans leurs interactions spatiales ; c'est-à-dire de regarder, dans le cas d'une localité, comment ces différents types d'agriculteurs entrent en interrelation. Cela demande d'abord de pouvoir préciser quelles sont les formes spatiales de base que dessinent ces types (des mailles territoriales), puis de regarder comment ces différentes mailles entrent en interrelation.

L'Unité Spatio Familiale, maillon de base de la localité

Dans le front pionnier de Misiones¹, Christophe Albaladejo observe « l'existence d'ensemble d'exploitations plus fortement reliées entre elles par des échanges techniques ou économiques ; à tel point qu'il paraissait difficile, voire impossible, de rechercher des cohérences séparées dans leurs décisions technico-économiques. (...) Il s'agit le plus souvent de groupes de parents proches, fils et gendres (parfois frères) d'un personnage central qui semble exercer une certaine autorité et en tout cas joue le rôle d'une référence locale. J'ai proposé de dénommer ces ensemble des Unités Spatio-Familiales (USF) et j'ai observé l'importance de leurs fonctions dans la stabilisation spatiale de la colonisation » (Albaladejo, 2001, p. 11).

Christophe Albaladejo développe le fonctionnement de ces USF à partir de trois exemples dans une autre publication : il montre alors que « La résidence elle-même peut tromper : que veut dire « avoir son lot » ou même « habiter séparément » ? Souvent la résidence et même le mariage du fils ne rompent pas les liens de dépendance avec le père que celui-ci s'impose sous une forme autoritaire (Barros) ou comme le lien nécessaire avec la fratrie proche (Opichanyj) ou encore dans un rapport laissant place aux individualités (Borek). C'est en fait plus le travail quotidien (et ses engagements et compromis) qui définit les appartenances à des unités domestiques et économiques jointes,

¹ Ce front pionnier argentin gagné à la forêt atlantique a été colonisé dans les années 1950, avec une accélération dans les années 1970, soit la même époque que la Transamazonienne. Beaucoup de familles sont originaires du Brésil, et ont un itinéraire migratoire comparable aux agriculteurs que nous avons rencontrés.

autonomes ou distinctes. D'où l'importance de la description des relations de coopération économique qui montrent le fonctionnement des unités économiques » (Albaladejo, 2003). L'aspect trompeur de la notion de résidence se retrouve aussi dans nos analyses.

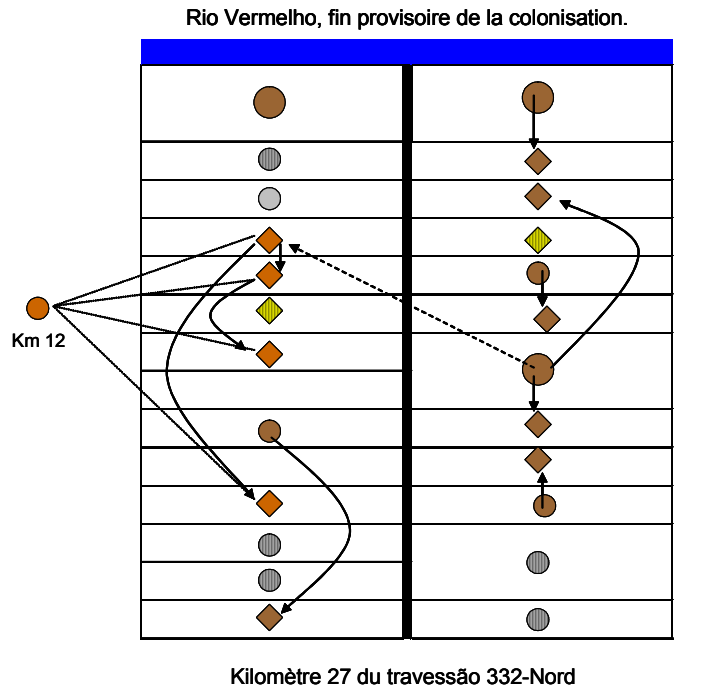
Mais cela va plus loin, car les familles dont parle Christophe Albaladejo fonctionnent de manière comparables aux nôtres : ainsi, les « engagements et compromis » du travail quotidien ne sont pas sans rappeler le « paternalisme familial ». Nous nous sommes essayé dans le même ouvrage (Arnauld de Sartre, 2003 a) à comparer ces trois types avec notre propre typologie : ainsi, la famille Barros, autoritaire, correspond bien au type I, non seulement par ses formes de travail (centrées autour d'un père autoritaire), aussi par son passé familial (cette famille est originaire du Nordeste Brésilien, avant un passage par un front pionnier du Paraná) ; de même, la famille Opichanyi, qu'il caractérise par une fratrie proche, correspond en grande partie aux familles de type III ; par contre, nous n'avons pas réussi à conclure pour la famille de Borek, même si son lien avec la ville, l'autonomie laissée aux enfants et ses stratégies extra agricoles nous ferait la classer dans le type IV.

Dès lors, on peut concorder avec l'analyse de Christophe Albaladejo selon laquelle ce n'est pas une résidence qui définit une exploitation agricole, mais plutôt les liens de travail quotidien. Si nous n'avons pas décrit les liens de fonctionnement entre les unités économiques de manière précise (tel n'était pas l'objet de notre recherche), on peut considérer que les Unités Spatio Familiales constituent bien le maillon de base des exploitations agricoles. Il faut cependant les distinguer selon les types d'agriculteurs : ainsi, les agriculteurs des types I et III fonctionnent selon les USF (mais de nature très différente) alors que les familles de type II et IV répondent, elles, à des logiques plus individuelles (volontaires dans le type IV, involontaires pour le type II). C'est ce que nous pouvons essayer de représenter à présent.

Construction locale du territoire sur les fronts pionniers

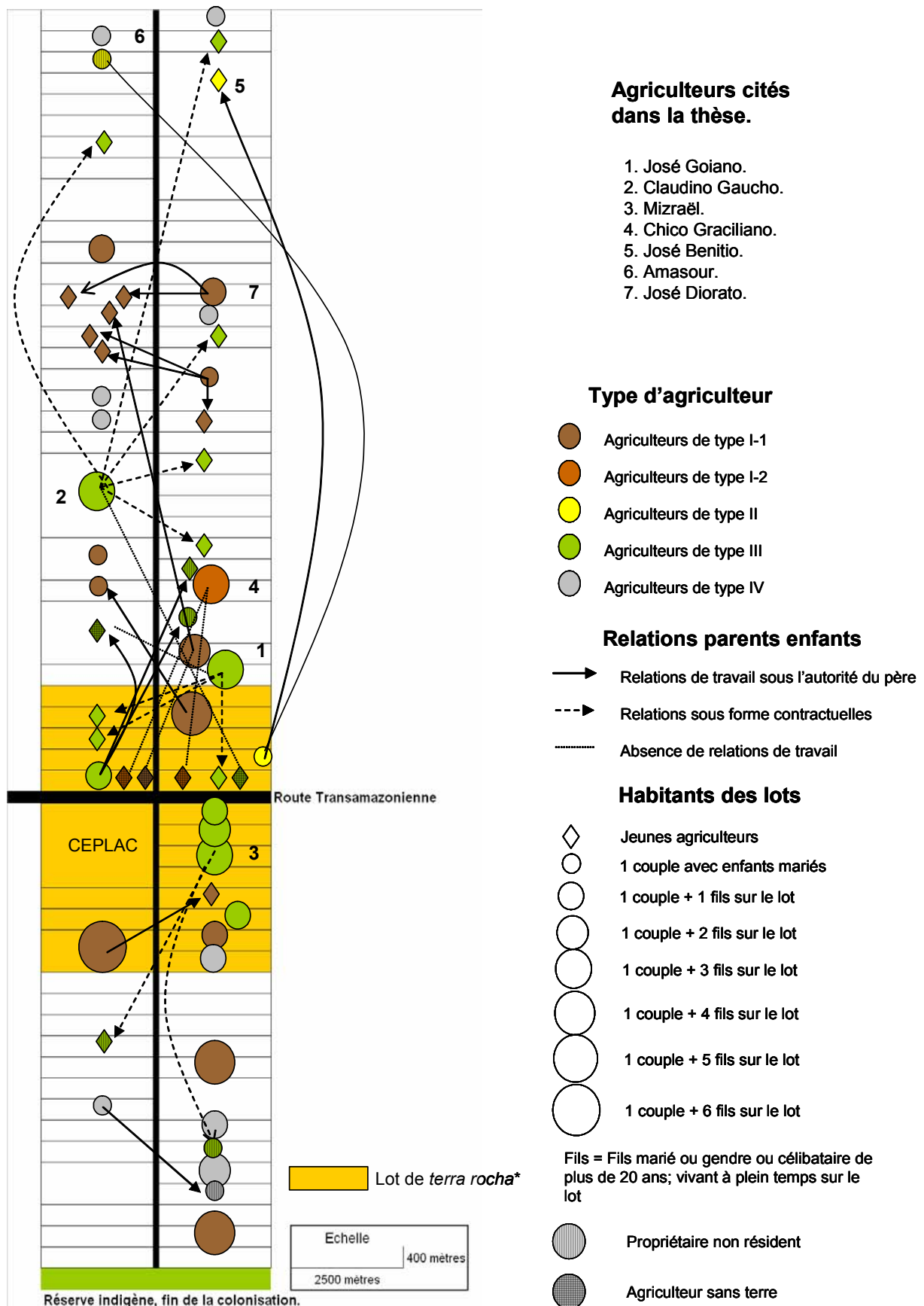
Si les Unités Spatio Familiales sont le maillon de base des localités de front pionnier, on peut essayer de représenter des plans de localités en prenant cette unité comme base. Pour cela, nous pouvons utiliser les plans de *travessões* que nous avons réalisés avec des interlocuteurs clefs : ils nous permettaient, rappelons-le, de localiser toutes les familles du front pionnier que nous souhaitions rencontrer. Sur la base des entretiens et questionnaires dont nous disposions, nous avons alors pu représenter les différentes USF pour trois des six localités où nous avons travaillé. C'est ce que nous proposons dans les cartes suivantes.

Carte 6 : Typologie des familles et stabilisation de l'agriculture familiale dans une zone de colonisation nouvelle : le cas du *travessão* 332 Nord



- Type d'agriculteur**
- Agriculteurs de type I-1
 - Agriculteurs de type I-2
 - Agriculteurs de type II
 - Agriculteurs de type III
 - Agriculteurs de type IV
- Relations parents enfants**
- Relations de travail paternalisme familial
 - Relations sous forme contractuelle
 - Absence de relations de travail
- Habitants des lots**
- 1 couple avec enfants mariés
 - 1 couple + 1 fils sur le lot
 - 1 couple + 2 fils sur le lot
 - ◇ Jeunes agriculteurs
- Fils = Fils marié ou gendre ou célibataire de plus de 20 ans; vivant à plein temps sur le lot
- Propriétaire non résident
 - Agriculteur sans terre

Carte 7 : Typologie des familles et stabilisation de l'agriculture familiale dans une zone de colonisation ancienne : le cas du *travessão* 100 Nord



Ces cartes reprennent pour une zone de colonisation ancienne (les *travessões* 100 Sud et 100 Nord, municipes de Médicilândia) et une zone de colonisation nouvelle (fin du *travessão* 332 Nord, municipes de Pacajá) une cartographie des formes de construction du territoire dans les fronts pionniers. Le fond de carte est constitué du plan cadastral de ces localités. Puis, nous avons représenté par un cercle apposé sur le lot de résidence principale les différentes familles qui ont des enfants mariés ou célibataires de plus de 20 ans (nous avons rencontré la très grande majorité de ces familles) ; un losange représente les enfants, garçons ou filles (donc gendre) avec lesquelles ces familles entretiennent des relations de travail, ou souhaiteraient en entretenir.

A partir de la typologie ci-dessus, nous avons essayé d'attribuer un type aux familles. Quand des entretiens ont été réalisés, cela s'est révélé facile ; sinon, il a fallu choisir à partir du questionnaire des familles¹. Puis, nous avons représenté (de manière schématique, en regroupant parfois des formes de travail très différentes) les relations de travail : d'une part, les relations de type paternaliste familial (relations inégalitaires au profit du père de famille) ; d'autre part, les relations de type contractuel (souvent sous la forme d'échange de jours de travail, ou d'aide ponctuelle). Pour les agriculteurs de type II, nous avons représenté les relations de travail « frustrées ». Les relations que cela crée définissent les différentes unités spatio-familiales.

Cela permet d'abord de cartographier notre typologie, et de visualiser les différentes formes que prennent les types (par ailleurs, lorsque des familles ont été citées dans le texte, nous avons localisé la famille). On voit alors que les familles de type III peuvent contrôler (mais pas au profit d'un seul propriétaire) une quantité considérable de terres ; alors que les familles de type I-1 contrôlent moins de terres mais font vivre de nombreuses familles : dans le *travessão** 100-Sud par exemple, un seul agriculteur contrôle 7 enfants, alors que deux autres en contrôlent 3 ou 4. De même, on voit que les enfants des agriculteurs de type I-2 sont souvent non-propriétaires, ou, comme c'est le cas pour le municipes de Pacajá, éloignés de leurs parents (ce qui ne les empêche pas d'entretenir des relations d'entraide). On voit sur ce plan deux cas de famille de type II qui avaient acheté de nombreuses terres pour leurs enfants, mais n'y résident pas faute d'avoir vu ces derniers y rester. Quant aux familles de type IV, leur présence est plus ponctuelle, et sans membre de leurs familles.

Mais ce qui est intéressant avec ces plans, c'est surtout que l'on peut proposer une étude des dynamiques de peuplement entre les zones de colonisation nouvelle et ancienne, en faisant l'hypothèse que les dynamiques de colonisation n'ont pas changé en trente ans. Cela est bien entendu faux, pour plusieurs raisons : d'abord parce que dans les années 1970, il y avait une aide de l'Etat, et qu'elle a aujourd'hui disparu (mais le fond du *travessão* 332-Nord bénéficie de l'appui de l'INCRA) ; ensuite par ce que les sols sont de meilleure qualité à Médicilândia (mais les sols de Pacajá permettent aussi la culture du cacao, aidée par la CEPLAC) ; enfin parce que les familles n'ont pas la même origine géographique (mais il apparaît dans le cas du municipes de Médicilândia que les premiers acheteurs étaient rarement des agriculteurs issus du Sud du pays). Malgré ces limites, faire

¹ ce qui se révèle possible dans les cas représentés où le questionnaire a été appliqué alors que le travail de terrain était déjà bien engagé, ce qui permettait d'avoir des données assez complètes : voir discussion sur les questionnaires dans le chapitre 4

une telle hypothèse peut nous permettre de proposer un modèle idéal typique de la colonisation des fronts pionniers.

En commençant par la zone de colonisation récente, on voit que la colonisation est le fait des quatre types d'acteurs : d'abord, des agriculteurs de type IV, qui pour nombre d'entre eux ne sont pas résidents, et qui occupent un ou plusieurs lots. Un de ces agriculteurs, que nous avons rencontré, nous expliquait qu'il était là de manière provisoire ; il avait passé un long temps dans les sites aurifères, et a occupé ce lot. Il s'y est installé avec sa famille, le cultive (et fait donc vivre tout le monde) et pense le revendre quand on lui en proposera un bon prix ; il continuera alors sa route, sans savoir précisément ce qu'il fera. Ce sont souvent des agriculteurs de ce type qui ont vendu leurs lots aux autres agriculteurs.

Ces autres agriculteurs sont des familles qui ont un ou deux enfants mariés et indépendants sur un lot propre ; alors qu'eux-mêmes ont un ou plusieurs lots. Ils parviennent à reproduire des relations de travail de type paternaliste familial avec leurs enfants et, parfois, leurs gendres ; nous les avons classés dans le type I-1, bien qu'il s'agisse souvent, dans la région d'origine (un front pionnier) des agriculteurs de type I-2 : mais ceux-ci ont choisi la migration. Puis, on trouve des enfants de type I-2 (il s'agit de la famille de Manoel Problema) dont les enfants ont eu un lot (acheté au tout début de la colonisation) et qui sont venus l'occuper, rompant ainsi de fait les relations de travail avec leur père ; si celui-ci n'envisage pas une migration près de ses enfants, celle-ci reste toujours possible. C'est en tous cas ce qu'a observé Christophe Albaladejo à Misiones (voir citation plus haut), quand il dit que quelques enfants viennent « en éclaireurs », suivis par leurs parents. Enfin, on trouve des lots appartenant aux agriculteurs de type II, auxquels les parents avaient acheté des lots et qui ne les ont pas voulus.

On constate donc que la colonisation en fond de *travessão* est surtout le fait d'agriculteurs des types I-2 (dans l'espoir de mettre en place des relations de type paternaliste familial) ou de type IV (ceux-ci occupant provisoirement la terre, et pouvant décider de s'installer). Ensuite, la configuration change dans les zones de colonisation ancienne.

Les agriculteurs qui restent sont donc très souvent des agriculteurs de type I ou III (les agriculteurs de type III étant surreprésentés dans ce municípe où la *terra roxa** a attiré de nombreux colons : voir le récit de Devalino) ; ceux-ci sont très rarement arrivés au début de la colonisation. Les récits de l'histoire des familles ou de la localité montrent que les lots ont été rachetés à des agriculteurs de type IV (que nous avons identifié par l'histoire migratoire, et la destination après la vente de la terre) et des agriculteurs des types I ou III qui n'ont pas réussi (la maladie d'un des membres de la famille obligeant à la vente du lot est cause courante de migration ; de même, la maladie qui a frappé le poivre a provoqué de nombreuses faillites) ; quelques lots ont été abandonnés par des familles dont tous les enfants sont partis en ville, et que les parents ont suivis. On assiste à une certaine accumulation de la terre, mais qui reste somme toute assez limitée.

On voit que les deux types de relations de travail ont pu se mettre en place en arrière des fronts pionniers, 30 ans après leur passage : cela a permis de montrer que l'avancée dans les fronts pionniers était étroitement liée à la reproduction de liens sociaux de type paternaliste familial, et d'une certaine conception de l'agriculture (de type paysan, proche de la condition paysanne). Par ailleurs, la

profondeur historique de nos entretiens permet de faire l'hypothèse que ce système est assez ancien : l'histoire des familles de colons des types I et III montre que ces logiques ont déjà conduit à la colonisation d'autres fronts pionniers.

La question dans ces zones est de savoir ce qui risque de se passer lorsque les enfants de ces agriculteurs auront leurs propres enfants : que vont-ils faire ? Seul un retour dans ces zones permettra de répondre à cette question. Mais une autre question, lancinante et que ces plans ne permettent pas de représenter, concerne le devenir de l'ensemble des enfants des familles : les entretiens montrent que presque tous les parents reprochent à certains ou à tous leurs enfants de ne pas faire ce qu'ils souhaitent. De nombreux jeunes, que nous n'avons pas représentés ici, sont partis en ville, parfois contre l'avis de leurs parents ; d'autres ne travaillent pas avec eux comme les parents le souhaiteraient. Si moins d'enfants veulent devenir agriculteurs, ceux qui le deviennent pratiquent une agriculture différente, et il y a tout lieu d'espérer que le système d'évolution des fronts pionniers ne se reproduise pas à l'identique. C'est cela qui permet aux syndicalistes d'espérer la mise en place d'une agriculture professionnelle. Qu'en est-il en fait ?

Conclusion

Ainsi l'étude de l'arrivée à la tête des exploitations agricoles d'une nouvelle génération d'agriculteurs nous a-t-elle permis de préciser l'idéal-type paysan dans le cadre des fronts pionniers amazoniens, de les inscrire dans le cadre d'un fonctionnement communautaire, et de proposer une typologie des agriculteurs familiaux. Nous avons pu montrer que le modèle d'exploitation paternaliste familial, fondé sur le système d'obligation autour du don de la terre, était opératoire pour qualifier un grand nombre d'agriculteurs, mais aussi pour les distinguer d'un autre type d'agriculteur, fonctionnant selon un modèle plus contractuel. Par ailleurs, nous avons mis en évidence qu'une catégorie d'agriculteurs ne correspond pas à l'idéal-type paysan, et fonctionne selon une logique plus sociétaire.

Cette logique, qui les amène à avoir des comportements spéculatifs, fait qu'ils sont souvent les premiers à coloniser les zones de colonisation nouvelle, préparant ainsi le terrain pour que des agriculteurs, souvent défavorisés dans la région d'origine, s'installent avec leurs enfants ; s'y mettent alors en place des logiques renvoyant aux deux types de liens (paternalistes et contractuel) qui se nouent entre les membres des familles autour de la terre. A ces formes d'organisation sociale sont associées des formes de construction spatiale particulières, formant ce que nous avons appelé des configurations socio-spatiales.

On peut distinguer deux types de configurations socio-spatiales : d'abord, celle des agriculteurs qui fonctionnent selon des logiques communautaires. La migration est pour eux un moyen de transmettre le patrimoine : la reproduction de leur famille s'envisage donc dans une perspective historique à long terme, pouvant se dérouler sur des espaces distincts et fonctionnant selon des logiques communautaires. La durabilité, de leur point de vue, est essentiellement une mobilité de type communautaire.

Le deuxième type de configuration socio-spatiale est celle que mettent en place les agriculteurs citadins : eux fonctionnent selon des logiques sociétales, qui expliquent qu'ils migrent principalement pour réaliser des plus-values foncières. La reproduction de la famille ne s'envisage pas par la transmission d'un patrimoine terrien, mais par la reproduction d'une position sociale, ou mieux une ascension sociale. Cette mobilité sociale visée, qui explique leurs migrations ou leurs stratégies par rapport à leurs enfants, invite à qualifier leurs configurations socio-spatiales de mobilité sociétale.

Mais pour construire ces deux modèles, d'une certaine manière idéal-typiques, nous avons sans doute trop forcé certains traits, et eu tendance à gommer, ou à ne pas approfondir, des éléments qui apparaissent en remettre fortement en question le futur : les jeunes agriculteurs semblent en effet refuser, de manière nette, les formes de relations que leurs parents souhaitent : ce souhait est souvent vécu comme une imposition autoritaire. Si jusqu'ici nous n'avons parlé que des jeunes qui confirment notre modèle, nombre d'entre eux fonctionnent sans doute de manière différente. C'est là d'ailleurs tout l'espoir des acteurs du développement qui ont surgi de l'union (présentée dans le chapitre 1 et approfondie dans le chapitre 2) entre le développement durable et l'appui à l'agriculture familiale.

Car ce que montre clairement ce chapitre, c'est que ces deux configurations socio-spatiales sont fortement opposées aux configurations socio-spatiales sédentaires et professionnelles, ou aux territorialités durables, que les acteurs du développement durable souhaitaient qu'ils adoptent : les syndicalistes en sont conscients ; et les simulacres de participation ne sont que le maquillage de ces écarts. Cela confirme la première hypothèse de notre thèse. Reste à tester la seconde hypothèse : car si tous les espoirs sont portés sur les jeunes, on est fondé de se poser la question de savoir s'ils vont reproduire ou non les logiques de leurs parents. C'est ce que nous allons explorer dans le quatrième chapitre.

a “José : Ta gravando lá ?

“Pesquisador : Ta... A onde é que o senhor nasceu ?

“José : Eu nasci na Bahia, não é ? E trabalhava eu e o meu pai, plantando cacao e tudo. Depois surgiu o negocio do INCRA, aí eu vim aqui por Pará, por minha conta.

“Pesquisador : Sem o pai ?

“José : Sem o pai. Somente eu e a minha família. 7 filhos. Aí eu cheguei aqui e arrumei terra no INCRA. Aí fui trabalhar. Arrumei esse lote aqui e fui trabalhar, não é ? Mas sem condições de trabalhar. Aí vem trabalhando mais os meus filhos, os meus filhos foi crescendo, et nos vamos tocando pimenta, criadouro, não é ?, e aí surgiu o meu filho foi casado, o maior foi casado. Nos fiquemos trabalhando, eu comprei dois lotes mais, cedilhou um para eles e fiquei com o outro. Dois lotes. Aí nos fiquemos. Sempre lá lutando com a vida. Aí foi indo, eles se separaram tudo de mim e fico sozinho mais a velha. A que esta em casa. E as meninas se casaram também e foi todas para os lugares delas e nos fiquemos aqui. E aí nos vem tocando. Tocando. E sempre eu ficando mais velho, mais fraco, não é... e aí fui ficando doente. Como estou hoje doente, sem poder me tratar. A condição não da. Se for vender tudo para me tratar acaba. Aí daí nos fiquemos aqui, vivendo assim...”

b “Zé Goiano : (...) E as filhas mulheres os maridos se viram, não é ? Mas os filhos homens, até as minhas mulheres, uma está no meu lote, comprei o lote dela, botei a casa dela lá dentro; aí uma outra o marido tem o lote dele, tudo bem. E a outra também não tinha o lote, quer dizer o marido tinha um lote lá no 105. mas eu tinha outra lote, lá na frente também. Aí eu peguei e coloquei; venderam aquele que tinha lá; vendei para eles, bem fracinho, só o custo que gastei. Então fiz tudo daquele jeito para eles não precisaram sair.

“Pesquisador : E a sua filha também tem gado ?

“Zé Goiano : A que esta dentro de casa ? Não, o dia que ela casa, eu pego o gado. Mas quando está de casa, é meu. Todo é meu, é meu, é nosso aqui; é dela também. Mas é o seguinte : o dia que ela casa, todinha aquelas que caso, eu pego um gado e deu. Agora os filhos é deles, eles têm as marcas deles. Porque eles são homens, e vão funcionar com o gado deles. Quer dizer que eu seguro até que ele está de maior. Quando está de maior, as bezerrinhas que já nasceram é deles; os machos é meu, para tocar a vida daqui. Mas depois que eles pegar, é só liberar eles. Agora é dois anos para ca que liberei essas coisas para eles. Aí essas vacas são deles, é eles têm como comprar. Quando precisa comprar roupa, quando precisar comprar as coisas para eles. Para não ser preciso eles trabalhar pelos outros para pagar. Enquanto eu não liberei, dava roupa, dava calça, dava tudo para eles. Tudo era de eu. Mas aí eles têm comprar agora. Eles compram calçadas, eles compram... até podem comprar a moto, não é. Então com que é dele. E se não tinha dado essa chance, eles foram vender para os outros para poder comprar essas coisas.

“Pesquisador : E a filha não.

“Zé Goiano : Não, a filha até casar não separa nada de ninguém. Agora o dia que casa, aí eu bebo o tanke (je ne comprends pas cette expression). Caso, então tem o gado, está aqui.”

c “Pesquisador : Já contou o bastante ? O que que você quer que seus filhos façam ?

“Algénil : Rapaz, eu só tenho filha, tenho quatro filha. Tudo mulher. Eu queria que elas estudasse, mas a filha mulher tu sabe hoje em dia as vez agente espera uma coisa e dá outra ... a mais velha tá com dez anos e a mais nova tá com cinco.

“Pesquisador : Mas elas se interessam pelo estudo ?

“Algénil : Rapaz, nem que seja pra ir pra escola elas são interessadas. Elas não são assim muito inteligentes não, tem umas que é. A mais velha tá na segunda série e, tem uma com 8, tá na 1°, esse ano era pra passar, mas não passou, tem uma que tava no pré e passou pra 1° agora e tem outra que tá no pré.

“Pesquisador : E por que você quer que a filha estude ?

“Algénil : Por que as nossa mulher só tem disposição pro estudo. A mulher não é igual o homem, o homem não quer estudar agente bota na roça e a mulher não, o destino dela é estudar mesmo.

“Pesquisador : E você não quer mais filhos ?

“Algénil : Eu tenho vontade de arrumar um filho homem, pegar adotivo... Mas aqui quem prende os bezerras é elas, só não tira o leite.

“Pesquisador : E o homem faz ?

“Algénil : É, mesmo que o homem faz, pegar cacau, também, eu vou derrubando elas vão juntando (silêncio) a filha mulher, é o seguinte, é melhor da gente criar até os 13, 14, 15 anos, agora de 15 anos pra frente é que ele começa a querer dar dor de cabeça pro pai mas até essa data ai é melhor do que o homem pra gente criar.

“Pesquisador : Mas depois o homem é melhor ?

“Algénil : E, o filho homem, eu acho que, se o pai mais a sua mãe ele quase não bate cabeça com você. Quando eu era solteiro a minha mãe enquanto eu não chegava da festa ela ficava acordada. Por que o defeito do homem é só esse ai coisa de festa, briga, bebedeira. As vezes bebe pra la, mata um até de cacete, as vez mata outro, então a preocupação do filho homem é só essa ai. Já a mulher, não, a mulher é cair na bandalheira e pronto, o cabra cria com tanto amor, as arruma até um casamento bom, tem vez que Ave Maria, tenho visto o que acontece aqui nesse travessão, aqui a população do travessão é grande, fica uma faixa de umas mil famílias, na faixa de umas 5 mil pessoas, então aqui acontece cada coisa rapaz.”

d “Carlito : Porque sempre existe filho caçula para ficar com os pais”.

“Kobi : Os que trabalham com os pais são os solteiros. Os pais estão envelhecendo, então tem que cuidar deles. Tem que ter filhos solteiros para ajudar os pais. Graças a Deus, temos dois filhos solteiros”.

“Devalino : Porque se ele tivesse interesse em estudar, ele não ia... querer lote, querer roça. Ele ia querer estudar, ele ia trabalhar apenas para costear a parte financeira do estudo.”

e “Pesquisador : Ele trabalha com você, não ?

“Maria : Trabalha, ele trabalha aqui. Nos trabalha todo controlado, sabe. Nos trabalha todo controlado. Ele trabalha mais nos, nos trabalhamos mais ele. Só que ele mora aqui perto. Aí a gente trabalha todo controlado, todo junto. Agora, os que estão longe não, trabalha por conta própria. Porque mora longe.”

f “Pesquisador : E depois, o Raimundo ?

“Maria : Aí, Raimundo aqui. Ele tem muita família, tem 6 filhos.

“Pesquisador : Está aqui ?

“Chico : Ele esta mais nós.

“Maria : Esta mais nós. Não nós largo não.

“Chico : O único quem não largou nós foi ele. Ele trabalha junto com minguo direito. O pão que ele come nós come junto.

“Maria : Ele mora na casa dele que esta lá, mas ele ajuda demais. Nós somos aposentados você sabe ? Aí nós ajuda. Nossa senhora, todinho nós ajuda. Dá um pouco ca uma, um pouca ca outro. Expression non comprise (239). Dá uma ajuda com o rancho das casas, sempre nós ajuda. Para nós poder enfrentar as lutas das roças, de todas essas coisas. Esta comprando um botequim, porque o nosso acabo.”

g “Pesquisador : Não estudaram a fora ?

“Zé Goiano : Não. Todos os meus filhos estudaram aqui até a 4a serie. Para não estudar fora. Porque quando estuda fora, nunca sabe o que pode acontecer. Bota uma filha para estudar lá e ela já chega com um menino no braço. O diploma no caso é o menino mesmo.

“Pesquisador : Então elas ficaram aqui, casaram... .

“Zé Goiano : Casaram, e tudo mundo mora aqui. Elas foram nas escolas aqui pertinho, e casaram aqui mesmo; não tem ninguém para cidade. Assim que eu gosto. Quero menos estudos mas quero saber que os meninos estão todos aqui. Agora têm dois que estudam na casa familiar rural”.

h “Pesquisador : Porque o seu pai ? Ele queria ficar perto de você ? Ele tinha medo de você voltar ?

“José : Sim, e nos era uma família que sempre foi muito unida, nos fomos criados junto e nunca separamos, a gente casou, arranjei essa mulher lá mas a gente morava pertinho, ele morava aqui e eu morava mais em baixo mas de 2 em 2 dias a gente estava se encontrando. Eu trabalhava e ajudava eles, trabalhava e fazia roça deles, também me ajudavam fazer a minha, trabalhava em conjunto. Então para gente, foi muito pegado e nunca quisemos trabalhar longe um do outro.”

i “Sempre eu dizia : “Vamos estudar, vamos estudar porque eu não preciso de vocês, vamos estudar que é melhor, pra vocês ser independente, trabalhar para vocês mesmo”.

j “Maria : Trabalha de empregada todo os dois, mas na casa dele não falta nada.”

k Maria : Ela trabalha na rua, só fazendo esse negócio de biscoito, essas coisas, para poder ver, aprender. Porque se não é assim, na roça não tem estudo, mesmo certo, igual na rua não é. Aí ela se abriu nesse trabalho todo, dessa dificuldade. Porque ela foi para Brasília, mas ela não se interessou para apreender também, nós colocamos ela para lá para se interessar para aprender, aí ela nunca se interessou para aprender, e hoje é assim na rua. Porque por causa dela mesmo. Oí, direito, esse tempo era a mulher toda pequenina, e me obriguei tirar ela de dentro de casa para botar para Brasília por causa da madrinha dela. A madrinha dela tomava de conta para o estudo, para mais tarde ter uma vida mais nova. Porque o estudo ele traz a riqueza, ele traz tanta coisa boa para pessoa, não é ? O estudo traz muita coisa boa para pessoa, se sabe-se aproveitar o estudo dele. Aí nós falar todo isso para ela, minha filha vai para lá, na casa da madrinha, porque o estudo traz muita coisa boa, o estudo traz a riqueza, tanta coisa maravilhosa para gente, vá para lá para aprender. Aí puxa eu vou lá, foi bater cabeça, a madrinha foi bater cabeça, que ela não queria aprender, não sei o que. Hoje esta sofrendo na rua, trabalhando nesse serviço em atoak. Porque quem não sabe ler tem que trabalhar nesse serviço em atoak. Mas esta passando : esta lá, ver passar tanta coisinha dela, o menininho, o menininho esta no colégio, e lá uma rua agitada, todo que ela faz vende, guarda dinheiro, aquele dinheiro renda para eles subindo. O marido trabalha na roça, que é lá perto.”

l “Eu não sei como que vamos fazer. Nunca pensei mudar daqui, em vender. Eu pelo menos nunca pensei. Essa terra é para os filhos, e se eles quiser, os filhos vão ficar. A gente tem que planejar uma coisa, para ter uma renda melhor para a gente poder viver melhor. Estou um pouco com esse pensamento. Por isso que mandei os filhos pela Casa Familiar Rural. Vá melhorar a renda. Do jeito que esta, tem que desenvolver a agricultura. A gente tem que ter uma boa organização em casa. Planejar tudo direitinho e fazer, ter uma renda que ajuda. Nos tem muita coisa para fazer agora. Tem mata, mas não temos a intenção de derrubar a mata. Os pastos não estão dando bem, tem que organizar isso daí. Se não, não tem jeito. Tem que ajeitar todo isso para a família. Porque os filhos têm que sair para trabalhar a fora, e isso não pode ser. Ter uma renda assim, para não ter que

sair. O Edimilson já saiu. Tem um que morava aqui que foi tocar cacau de meio. Aí a vida é essa. O que a gente tem que fazer, é organizar esse daí para melhorar, para os filhos. Eu tenho esse pensamento por isso.”

m “É assim. Zé é do mesmo jeito. O Zé, que mora para lá também. Zé mora lá, mais ele. São eles, não são tão certos. O que você acha ? Se obedece a seus pais, estava junto com os pais. Tanta coisa que dá terra, tem tanta terra ali; nós compramos dois lotes, aí para vender a terra para eles, mas eles não querem. Aí estão para lá, trabalho de empregado, todas essas coisas para lá.”

n “Pesquisador : E como que era o trabalho lá ? Tinha sua roça ?

“Zé Filho : Tinha. A roça para fazer. Todo ano, todo ano fazia a minha roça.

“Raimunda : A roça era do pai dele, porque ele trabalhava na meia com o pai, não é. O que colhia, era repartido entre os dois.

“Zé Filho : É, não é porque ele me pedia. É porque era um prazer dividir. Era um prazer que eu tinha. Quando eu colhia 200 sacos de arroz, 100 era dele, 100 era meu. Esse ano passado eu fiz uma rocinha para lá, plantei um baxião para lá, tirei um feijão dei a metade do feijão para ele... Aí plantei um arroz, porque chegou a época de plantar o arroz, colhei 62 sacos de arroz, e dividi com ele.

“Pesquisador : Foi no lote dele ?

“Zé Filho : Foi lá nessa roça, no lote dele. Dividi com ele : um saco para ele, um saco para mi. O meu ainda esta para lá, estou puxando de vagzinho para cá. Porque não tenho carro mesmo, então estou puxando na costa dos animais. Mas... é ele não me cobrava também. Porque eu tinha um gosto de fazer isso, tinha aquela coragem de fazer isso, aquele espirito, aquela vontade de fazer assim. Eu fazia. Agora não, que estou aqui no meu.”

o Tem que ajudar o velho : quem foi que me criou desde que nasceu até agora ? Quer dizer, tem que ajudar ele.”

p “Pesquisador : Nesse lote, eles têm a casa deles.

“Zé Goiano : Esse lote, é ela que mora, é dela (...) A gente trabalha lá, mas cada um tem a roça dele. Quando preciso fazer um serviço, a gente trabalha todo junto.

“Pesquisador : E com as outras filhas, é assim ?

“Zé Goiano : Não, com as outras é diferente porque elas moram particular, no lote dele. Mas também quando eles estão atrasados, a gente ajuda eles. E quando nos precisamos, eles ajudam também.

“Pesquisador : Mas não é sempre ?

“Zé Goiano : Não, é só de vez em quando. Quando nos precisamos de um serviço e que esta apeirado, eles vem e ajudam nós fazer. Também quando eles precisam que estão apeirados também, eu boto os meninos para ajudar no serviço. Sempre ajudam no trabalho. Mas esse é meu, esse é dele e esse é deles. Cada um tem o seu serviço. Mesmo com aquele que trabalha no meu lote : eu tenho o meu serviço e ele tem o dele. Porque eles tem que plantar para eles, tem que comer, também tem que fazer pasto; então a onde que ele desmata, ele planta arroz e depois planta capim porque ele tem o gado dele também. Então quando é para roçar roçamos todo junto. Quer dizer que é eu, que é ele... Junto que nos roçamos.”

q “Pesquisador : Tem outra terra ?

“Zé Goiano : Tenho outra mais.

“Pesquisador : Quem que mora lá ?

“Zé Goiano : É um genro, casado com uma filha.

“Pesquisador : Eles moram lá ?

“Zé Goiano : É. O gado é meu, mas são eles que tomam conta. Tem deles também.

“Pesquisador : E você paga eles ?

“Zé Goiano : Tá, quer dizer que eu ajudo por o serviço. Quando tem que tocar é eu quem toca. Todo serviço é eu quem toca, pago alguém para trabalhar, é eu mesmo. Eles moram lá e eles produzem para eles mesmo também. Produzem porque é um genro casado com a minha filha, é um dono também, não é ?

“Pesquisador : Tem vaqueiro lá ?

“Zé Goiano : Tem vaqueiro, é o meu genro. Ele quem cuida lá. Ele faz a roça dele, cuida do meu gado, mas a manutenção é minha. É eu quem derruba, eu quem roça o pasto, eu quem faço todo. Eu pago gente para trabalhar lá, vou lá mesmo também, roça também.”

r “Pesquisador : Então, a ajuda dos filhos.

“Zé Goiano : Porque muitos colonos mesmo, os filhos largam ele. Vão trabalhar pelos outros. Mas porque ? Porque o pai não deu chance para eles. E eu filho, tem que dar chance para ele puder também ter a ideia de que ele vá cuidar da vida dele. Segundo o meu caso, eu larguei o meu pai porque não tinha chance do meu pai, porque não tinha para me dar, e não deu chance para mi. Então o filho tem que sair. Mas se o pai da uma chance por o filho. Pode ser : os meus moram com migo. Mas aqui tenho as minhas vacas, e cada um deles tem a dele. Porque ? Porque se eu não de essa chance para eles, se eu não de uma vaca para eles, eles não têm aquele inteires de funcionar aqui como eles têm hoje. Hoje por exemplo, esse pode comprar uma moto, não é. Porque eu dei a chance para ele. Eu deu gado para eles, esse é meu, esse é seu, e esse é o dele. Então eles têm como. Cada um desses meninos que moram com migo aqui, eles têm uma media de uns 40 gados.

“Pesquisador : Cada um ?

“Zé Goiano : Não, dos dois. Mesmo assim, eles já venderam para comprar uma moto, eles têm um inteires. Se eu não deixasse essa chance para eles, então eles já iam ir num outro lugar para caçar o jeito deles viver. Já que o pai dá a chance para eles, eles não precisam ir caçar para fora.

“Pesquisador : E com essas vacas, eles vão comprar umas terras.

“Zé Goiano : Com essas vacas, lá na frente, eles têm como comprar uma terra. Por exemplo hoje, eles falam de entrar nessas terras lá para dentro. E eu pego e digo : “não, não vai. Não vai porque é invadir”. Eu nunca fiz invasão. Nunca entrei numa coisa que não fosse minha. Então eu não deixei eles. Não, não vão para cá. O dia que vocês precisam comprar um lote, vocês têm como comprar uma terra daqui. Então aqui eles têm as vacas deles. Então nós temos um café, nós temos pimenta, então o dia que eu precisar de um lote aqui, aí nós juntamos eu e o outro, e faz essa colheita e compra uma terra para um. Nós podemos comprar qualquer um no dia que ele precisar. Então o dia que eles precisam nós temos com que comprar a terra para um. E as filhas mulheres os maridos se viram, não é ? (...) Agora os filhos é deles, eles têm as marcas deles. Porque eles são homens, e vão funcionar com o gado deles. Quer dizer que eu seguro até que ele está de maior. Quando está de maior, as bezerrinhas que já nasceram é deles; os machos é meu, para tocar a vida daqui. Mas depois que eles pegar, é só liberar eles. Agora é dois anos para cá que liberei essas coisas para eles. Aí essas vacas são deles, é eles têm como comprar. Quando precisa comprar roupa, quando precisa comprar as coisas para eles. Para não ser preciso eles trabalhar pelos outros para pagar. Enquanto eu não liberei, dava roupa, dava calça, dava tudo para eles. Tudo era de eu. Mas aí eles têm comprar agora. Eles compram calçadas, eles compram... até podem comprar a moto, não é. Então com que é dele. E se não tinha dado essa chance, eles foram vender para os outros para poder comprar essas coisas.

“Pesquisador : E a filha não.

“Zé Goiano : Não, a filha até casar não separa nada de ninguém. Agora o dia que casa, aí eu bebo o tanque (je ne comprends pas cette expression). Casou, então tem o gado, está aqui.”

s “Pesquisador : Antônio Reis ?

“Manoel : Convive aqui com nós. E o mais velho dos homens. Ele tem um lote, lá dentro da mata. Trabalha com a gente desde criança, mas conseguiu o lote agora. Nós trabalhamos junto : trabalha no lote dele, trabalha aqui.

“Pesquisador : E dividem a produção ?

“Manoel : Divide não. A produção fica no polo. A gente vive, arruma o rancho da casa, e come até acabar. E vai trabalhar de novo. Agora, ele tem o gado dele, quem está aqui. Mesma coisa com o Valmir. Valmir também tem o lote dele, e convive junto com a gente. E a gente faz a produção, e produz todo junto, e ver todo junto. Agora, ele vai ser dono do lote dele no futuro. Cada um dos dois.

“Pesquisador : Quem que comprou o lote dele ?

“Manoel : Foi eu quem fiz o negócio. Compramos e pago. Compramos a troca de gado, cedeu 6 cabeças de gado naquele tempo, 3 por cada um. Nós trabalha lá, e volta trabalha aqui. Aí trabalha assim, parceria. A gente convive junto.”

t “Adezio : Cheguei em 89. Morava em Porto Seguro, sai em 89. Tinha propriedade, vendi e comprei essa daqui.

“Pesquisador : Não tinha mais terra ?

“Adezio : Porque é assim. Já estava feita. Aí eu comprei aqui, porque era mata. As terras maiores, comprei mais outras por aí, é para os filhos trabalhar. Mas aí eles não quiseram vir. Não queriam mexer com terra, foram embora de novo. Cada um vive por conta dele. Fico com as terras.”

u “Pesquisador : Você chegou aqui em 89, e com todos os filhos.

“Adezio : Todo mundo vem. Só ficaram as mulheres. Porque uma é diretora numa Universidade na Bahia, a outra mora em Porto Seguro.

“Pesquisador : Todos os seus filhos estudaram ?

“Adezio : Todos, mas só dois formaram que foram o Atanasio e a Maria José. Esses outros sabem fazer o nome só. Não quiseram saber nada de estudo. Nessa época o pai tinha um carro, então não quiseram estudar, queriam viver aqui. Todos eles são motoristas, queriam trabalhar por conta deles para lá, não queriam nada de estudo. Assim do novo. Ainda não tem nem a idade de tirar a carteira, mas já quer mexer com carro.”

v “Pesquisador : E o Raimundo ?

“Adezio : Esse não faz nada. É motorista, mas mora no Bom Jardim, aí. Sem fazer nada.

“Pesquisador : Sem fazer nada.

“Adezio : Não, esse não trabalha.

“Pesquisador : Não mexe com nada.

“Adezio : Fica na rua. Quando aparece uma viagem, ele chega aqui, as vezes cerra um caminhão de madeira, cerra... Depois não faz nada, bebe, e só vai fazer outro quando que gasta aquele. É assim. Ele gasta mais do que trabalha.”

w “Valdemar : Eu cheguei aqui em 1982, 22 de Novembro de 1982. Cheguei de longe, de Imperatriz do Maranhão.

“Pesquisador : Da cidade ?

“Valdemar : Não, do Interior. A gente morava no interior, tinha um pedaço de terra no interior. Aí o pedaço de terra era muito pequeno lá, por o tamanho da família, não é, tamanho dos irmãos, a gente vendeu lá, como aqui a terra era mais fácil comprar a gente comprou, naquela época era muito difícil, para a gente conseguir as coisas era muito difícil, aqui só era mata, não é, só mata, não tinha quase abertura.

“Pesquisador : Chego diretamente aqui ?

“Valdemar : Direitamente aqui. Compramos esse lote a onde estamos morando até hoje. E aí a gente vem para cá na idéia de trabalhar e enricar, não é, porque aqui tinha muita terra, e a gente tinha esperança lá no Maranhão quem tinha um área de terra maior melhorara do mesmo jeito. Foi isso a intenção de vir para cá, melhor dizer virar um pequeno fazendeiro, um pequeno produtor de gado. Eu sou muito ? do lado do gado, que gosto muito do gado, para mim a melhor valorização do trabalho mesmo é com gado, não é. E levei a vida criando três criações aqui no município de Pacajá, porque acho que aqui só tem três criações que dá lucro. Até hoje para mim é galinha, é o porco e é o gado. Qualquer uma dessas criações que você saí para vender você ache. Você cria pato, criou (...) para você vender é mão de obra mesmo, é muito difícil. Então com isso eu vim trabalhar por aí, na agricultura plantava a mandioca, o arroz e o milho. O arroz para vender, a mandioca a gente tinha uma esperança muito grande com casa de farinha, não é, manual. A gente troço a farinha para cá e eu acho que a renda tinha um pouco de proveito, eu vendi a mandioca não é e aproveitei ela na época vendi sacos... E o arroz para vender, cem sacos, mais... E os dois anos que morava aqui eu descobri o mercado de comprar e vender. Porque antes só produzia o arroz.

“Pesquisador : Para comida ?

“Valdemar : Para comida ? Não. Entenda bem. Eu produzia para comer, para despesa vamos dizer, e para vender. Só que aí, um ano e pouco que estava aqui, eu descobri outra coisa. Eu ia vender o meu arroz para o cara de Altamira, mas eu comprava o arroz do meu pai, o arroz dos meus irmãos, dos vizinhos, e juntava e vendia de três ou quatro carradas, já comprei aqui de dez carradas de arroz. Mas comprando dos outros. E aí me tornei um pequeno atravessador. Fiz muito isso, e faço até hoje. E com isso, ganhava mais do que eu produzia. Vendia um pouco mais caro, não é, e ganhava numa carrada de arroz uma média de R\$ 200. Comprava arroz a 10, e vendia a 12. 100 sacos de arroz a R\$ 12. E isso já ajuda, não é. Eu fiz muito isso, muito. E foi aí que consegui, mas um pouco menos, desenvolver mais do que os próprios irmãos, do que o próprio pessoal que chegou junto com nós. E depois passei comprar porco e gado. Entendeu. Comprava tudo aqui, vendava tudo ali. Me tornei um pequeno homem de negócio. Em 86 eu fui convidado pelo Movimento Social, pela Igreja Católica. E aí; de aí para cá, sempre fui militante. E me tornei liderança. Porque você tem dentro da escola, na oficina, de formação social e política e conjuntura, se passa um tempo de aprendizagem, não é ? E daí você sabe que não se aprende tudo. E aí você começa repassar aquele que você já sabe, e você começa a ser estrela (?) de liderança. Liderança, quer dizer aquela pessoa que é o motorista da carroça. Nós, hoje, eu, Gonzagua, Dorim e Carrega somos quatro cara que mantém todo esse movimento de Pacajá.”

x “Pesquisador : E o seu filho, o que ele aprendeu na casa familiar rural ?

“Valdemar : Eu acho que ele aprendeu. Mas agora existe uma coisa que é a frase dele. Ele tem 16 a 18 anos, e deixa muitas vezes a desejar por causa das brincadeiras. Umás coisas que a gente não queria. De conhecimento, da idade que ele tem hoje, que eu com 22 anos, eu com 30 anos, eu estou com 44 anos e entrei no movimento com 30, tá, se ele sube conduzir isso tá ? Se ele conseguiu conduzir isso com o conhecimento que ele tem hoje com a minha idade ele é doutor. Ele tem condições de crescer na vida, dentro dos movimentos sociais, ou ele cresce politicamente, ou sindicalistamente, ou ele cresce dentro do próprio lote nele. Ele vai produzir com qualidade. Não é como eu que simplesmente sabia produzir o arroz, o feijão e o milho no Maranhão. Ele vai ter o conhecimento de agricultor. Tudo que ele quer, agricultura permanente que é o cacau, a pimenta, ele vai ter conhecimento. Então se ele quiser seguir uma carreira política, social, ele segue. Se ele não quiser, segue uma carreira de produtor com qualidade. Pela idade que ele tem, ele teve muito aproveitamento. Eu, como pai, anoto 10 para ele. (...) Eu quero ver o meu filho dizer assim : eu sou um produtor. Não basta ser só um produtor. Se eu consegui ser vereador de 2 mandatos, ser presidente do sindicato, ser presidente da AUT, mas nunca abandonei o meu lote. Sempre o arrumei. E ele amanhã vai ter um conhecimento da agricultura muito grande, desenvolver uma agricultura boa, e ser principal representante do sindicato. Porque amanhã as minhas energias vão acabar, e eu vou ter que repassar o movimento para outros.”

y “Dona Cesalina : Pra mim é importante pra eles saber né ?

“Pesquisador : Mas porque é importante ?

“Dona Cesalina : Pra fazer muita coisa, pra eles saber se dirigir, trabalhar, achar um bom emprego num tá trabalhando no pesado, achava bom se todos soubessem pra se empregar, ter um emprego bom.

“Pesquisador : O que é um emprego bom ?

“Dona Cesalina : Qualquer um, emprego no banco, numa loja, qualquer um serviço assim. Pra eles trabalhar, pra não viver morrendo no sol quente em juquirá roçando, ter uma vida melhor né ?

“Pesquisador : Você não quer que os seus filhos fiquem na roça ?

“Dona Cesalina : Não, na roça não queria não nem eles também quer, eles acha ruim que só aqui, só tão aqui porque não tem jeito, um emprego pra eles viver uma vida mais ou menos; pra não viver se matando, mas se eles tivesse, eles não tava aqui não, trabalhando na roça não.

“Pesquisador : Trabalhar na roça é duro ?

“Dona Cesalina : É muito pesado, eu digo assim, não é nem eu que vou pra roça, quem sabe dizer é eles é muito duro o trabalho na roça, muito pesado, acaba as mão na foice, as mãos tudo grossa de calo, marimbondo espora, arriscado a cobra morder, pau bater na cara deles, arriscado a furar até o olho deles de pausada no mato, se espinha todo, se rala naquele mato que tem espinho, corta os braço todo é muito ruim o trabalho na roça.

“Pesquisador : E você acha que na cidade é melhor ? Trabalhar na cidade.

“Dona Cesalina : Se eles fossem trabalhar na cidade ? Não sei não, pra eles é.

“Pesquisador : Mas pra você ?

“Dona Cesalina : Pra mim não é não, por mim eles não saiam de casa, por mim eles não saia das minha vista, era pra mim tá vendo todos os dias eles aí saí um pra cá outro pra colá. Eu fico preocupada, se eu pudesse Pesquisador eles não saia de casa, o trabalho deles era aqui pra todo dia eu tá vendo eles de manhã, de noite, na hora da janta, por meu gosto é assim.

“Pesquisador : Mas você falou que ele não devia trabalhar na roça, mas tem que estar perto de você ?

“Dona Cesalina : Pois é se eles estudam não vão poder ficar perto de mim, né ? Mas não tem nada não eu tô sabendo que eles estão estudando eu tô feliz, porque eles estão estudando.”

z “A gente também colocou os filhos na escola, não é, mas eles têm um pouco... uma cabeça meia ruim para estudar... então eles ficaram na escola até a 4a serie, nem completada... eles queriam ir para roça, trabalhar direito, aí se eles não conseguem estudar mais aí eles vão para roça. Para trabalhar, pelo menos aprender trabalhar. Aí eles trabalharam e a gente deu condições para eles, deu um pedaço de cacau para eles, para que eles se interessam também, e depois aí eu dei a terra... “Podem plantar, o que você plantam lá é de vocês”. Então eles plantaram, cada um tem o seu pedaço de cacau, e até cada um tem o meeiro por conta deles. Eles plantaram, zelaram, e deram de meia para um meeiro tomando conta até que fica a metade para ele. Então dessa maneira a gente esta seguindo a rotineira da vida na roça.”

aa “Pesquisador : O Paolo foi assim. Ele não queria estudar...”

“Devalino : Não, ele estudou mas não se importou, não teve aquele interesse... Porque se ele tivesse interesse em estudar, ele não ia... querer lote, querer roça. Ele ia querer estudar, ele ia trabalhar apenas para costear a parte financeira do estudo. Porque era difícil bolsa de estudo, tinha que gastar com o estudo sempre porque não é de graça o estudo, aí trabalhando nós cuidava disso. Os pais cuidavam dessa parte...”

“Pesquisador : Cuidavam dessa parte...”

“Devalino : Mas não quis seguir, ele estudou tanto que achou que precisa, o suficiente, ele estudou... Que até oitava série, por aí.”

bb “Pesquisador : Então você deu terra para ele. Deu uma certa quantidade de terra para ele, ou deu um pedaço ?

“Mizraël : Não eles plantaram... eles derrubaram um pedaço... Eu dei um pedaço de terra para derrubar : derruba aí, planta um pedaço de cacau para você... derrubaram e plantaram, tem que são eles que estão zelando...”

“Pesquisador : Aí o cacau é deles.

“Mizraël : Sim, o cacau é deles nessa parte que eles trabalharam. Agora só aonde eu plantei, a gente plantou e zelou, então tem uma parte que eu dei para eles : 60 % para eles e 40 % para mi. Isso é uma coisa que a gente fez para também influenciar eles a trabalhar não é. Porque se a gente não fizer, dar uma chance para o filho, já que não estudo o suficiente para ser uma pessoa mais elevada assim... com o estudo pode ser alguma coisa na vida, um doutor ou uma pessoa que poderia ter um bom emprego no caso... aí tem que dar a chance para eles trabalhar”.

cc “Quando cheguei, já trabalhava com o pai. Começamos trabalhar com o pai, e aí ele conseguiu mais terra, e comprou mais terra no outro travessão, no 105. Aí a gente... deu um lote para cada um. E aí a gente foi trabalhando mais aqui. Porque lá era muito longe, era muito difícil, então a gente trabalhava mais aqui e lá dava mais assistência para não perder a terra. Mas com 18 anos eu já comecei a trabalhar por minha conta e já não mudava mais não. A única coisa que ele me deixou era um presente. Mas de sustentação assim de roupa, de calça, todo era por minha conta já. E aí eu fiquei até... o dia que eu casei, eu fiquei trabalhando assim. Ajudava ele, e então fazia minha roça, plantava meu milho, e os dias que não trabalhava na minha roça eu estava trabalhando para ele. Ajudando na roça dele. E aí a gente viveu até... 95 que nós casou... Aí comecei a tocar a vida.

“Pesquisador : E você diz que a partir de 18 anos você trabalhava por sua conta, quer dizer que você tinha terra.

“Elizeu : Não, eu trabalhava... Eu tinha o lote, lá no 105. Mas aí eu trabalhava aqui, a roça mesmo que fazia era aqui, no lote do meu pai. Só que não dava renda para ele não. A roça que eu fazia e plantava e colhia era meu. Só ajudava um pouquinho, dava um ou dois sacos de arroz para o sustento da casa. Só para o sustento... Porque eu comia, mesmo os dias que não trabalhava na roça da gente, na roça dele, então a gente tinha que se alimentar também. Todo que colhia um pouquinho... Isso não era todo ano. O resto, eu vendia. Com o dinheiro da venda, eu comprava a minha roupa, o meu calçado, a ferramenta para trabalhar, tudo isso eu comprava também.

“Pesquisador : E ajudava o seu pai também...”

“Elizeu : É, ajudava ele. Os dias que eu estava desocupado na minha roça, não trabalhava na minha roça, eu ia para roça dele. Quando eu casei, nós casamos, e aí morávamos lá no 105. Morávamos 6 meses lá, no meu lote.”

dd “Pesquisador : Então o seu pai tem quatro lotes.

“Sylvano : Sim, tinha cinco mas vendeu todo. Agora está com 4.

“Pesquisador : Quem mora com ele agora no lote ?

“Sylvano : No lote moram três irmãos. Dois solteiros e um casado que moram lá.

“Pesquisador : E os solteiros, estão com quantos anos ?

“Sylvano : Um 40, um com 31 ou 32... é o caçula.

“Pesquisador : E os dois moram com o pai ?

“Sylvano : Trabalham mais ele. O outro [casado] também trabalha mais ele. Tem o gado dele lá...

“Pesquisador : Os dois mais novos, eles trabalham de empregado, ou coisa ?

“Sylvano : Não, eles trabalham com pai, eles têm gado deles tudo junto. Misturado. E eles trabalham. Tem serviço que eles fazem por conta deles mesmo, para eles. Trabalhando de empreita no coral. Fazendo coral... Eles fazem para eles. Esse pai não tem nada que ver. O resto é tudo junto com pai. Eles tinham o lote dele também, mas venderam... Aí estão trabalhando junto.

“Pesquisador : E cada um tem gado dele ?

“Sylvano : Esses dois solteiros têm. O casado tem também. É tudo ferrado com a marca, todinho. E o pai tem o dele.”

ee “Pesquisador : O Jocéli, como que ele conseguiu a terra dele ?

“Devalino : Comprei esse lote, e depois mais tarde quando ele casou aí eu passei para ele.

“Pesquisador : E depois que ele teve o lote, ele ainda trabalhou com o senhor ?

“Devalino : Não, ele já trabalhou no lote. Mudou para lá. Casou e... Ele pegou o lote ante de casar, passei o lote porque ia casar. Pegou o lote para lá e começou a trabalhar sozinho. Depois... e eu ajudava no lote. Porque não tinha destouque, tinha tractor, aí fomos destoucando, fomos fazendo roça. Mecanizada, certa. Aí depois ele casou, ficou com o lote e eu parei de mecanizar.

“Pesquisador : E agora, ele faz tudo na mão ?

“Devalino : É, mais ou menos. Ele botou o cacau, botou o café, botou um bocado de pasto, e o resto é lavoura que ele faz com a mão. É trabalhador.

“Pesquisador : E agora ele ajuda você, você ajuda ele ?

“Devalino : Não, não é. Quase que não. No cacau, quando eu tenho serviço ele também tem. No gado também é mesma coisa. Aí o serviço de cacau e gado, o meu serviço de gado, é Paolo que toma conta, porque mora no meu lote. O cacau, o meeiro toma conta, então o Jocéli fica com o dele. Que ele também tem. Só que ele não tem meeiro. Café é ele que cuida e cacau também. Ele mesmo cuida.

“Pesquisador : E não tem aquela troca de serviço que você falou que tinha com o seu pai ?

“Devalino : Esse daí nós não fazemos porque nem ele não tem trator, nem eu. Ele tem caminhão, ele mexe, quando não tem serviço na roça dele ele mexe com caminhão.”

ff “Pesquisador : E trabalha com o seu pai ?

“Sydney : É, a gente trabalhou com ele, mas hoje é menos. É menos, só quando ele precisa, a gente ajuda, mas é pouco. Porque ele mexe com gente, bota trabalhador, aí ele sempre esta olhando o serviço dele com o caro, e vai olhar os serviços, aí ele não depende muito, depende mas não é demais... Quando ele precisa, a gente ajuda. Quando ele não tem jeito botar uma outra pessoa para fazer o serviço, quando tem que olhar... Talvez quando ele viaja e que tem que olhar o serviço dele, se precisa pagar um trabalhador e medir o serviço... Então tudo isso a gente pode fazer, quando ele sai. Mesmo quando ele tivesse e pedir, a gente vai não é.”

gg “Pesquisador : Você não queria os seus filhos trabalhando na roça ?

“Vasco : Não, eu quero que eles trabalhem aqui, mas é que eles não se dão mesmo, não se deram na roça, mas eu queria que eles estudassem, sempre eu dizia : “Vamos estudar, vamos estudar porque eu não preciso de vocês, vamos estudar que é melhor, pra vocês ser independente, trabalhar para vocês mesmo”, ainda hoje eu digo : “Eu não preciso de vocês, vamos estudar, se virem” porque “Ah, eu to ajudando meu pai”, não, “Vá trabalhar pra você, tanto os homem como as mulher, vão trabalhar pra vocês. Filho, se precisar de uma ajuda nossa, nós tamo aqui pra ajudar, nos ajudamos”.

hh “Pesquisador : E você incentivou os filhos a estudar ?

“Vasco : Aqui ? Claro, incentivei sim. O Geovane eu mandei pra Fortaleza, lá ele fez a 5a e a 6a, podia ter feito mais, mas quis vim embora, não queria obedecer a avó, veio embora. O Roberto fez a oitava aqui, aí foi pró quartel, eu botei no seminário também pra ver se ele dava pra ser um padre, mas não quis, não se interessou, aí foi pró quartel do quartel a irmã colocou ele lá na escola dos irmãos na... Santa Catarina, lá estudou um ano, não agüentou, o professor de lá, veio pra Fortaleza e terminou em Fortaleza técnico agrícola e o Marco tá aí no quartel. Eu to achando bom no quartel porque ele tá fazendo o segundo grau, sem despesa, tá ganhando, ele é um bom menino, passou bem o ano no quartel sem falha nenhuma, engajou, vai fazer o segundo grau. Já disse pra ele : “Tu não vai pensar em ser um soldado pra toda vida não, vai estudar, fazer o segundo grau e fazer curso pra sargento, se tu não passar pra sargento, dá baixa com o segundo grau e vai pra Castanhal fazer o

curso de técnico agrícola”, é só um ano, ele fazendo o segundo grau aqui, faz só um ano como técnico agrícola como fez o Gilmar e deixa de ser soldado porque soldado é soldado acabou quando der baixa. Quando ele foi pra Santa Catarina eu digo : “Se tu quer ganhar melhor, ser um homem amanha, não larga o colégio, vai estudar, agora se tu quer ficar vendo mixaria pra toda a vida como eu”... O Roberto quando foi pra Santa Catarina eu avisei : “Para tu ser gente, tem que estudar, agora se quiser ficar trabalhando aí pra toda a vida, largasse o estudo e fosse atrás de um emprego zinho”, mas ele parece que criou raça e foi estudar mesmo, Graças à Deus é um técnico [???] mas só que tem que deixar de correr o mundo.”

ii “Pesquisador : E os outros, todos estudam e trabalham com o senhor.

“Paolo : todos.

“Pesquisador : E você acha que eles vão ficar aqui ?

“Paolo : Não sei : depende da vontade deles, não é ? Aqueles que tive a boa vontade para estudar o que puder fazer para ajudar estou pronto para ajudar. Porque eu sei que a dificuldade hoje é para mi é grande par não tenho um bom estudo, não é. Se tivesse um bom estudo talvez a dificuldade seja menor do que é hoje. Meu tempo no estudo era bem fraquinho, não tinha de estudar, saiu fora, aí eu tento de ajudar eles se eles quiser estudar eu estou pronto para poder ajudar.”

jj “Vasco : Roberto foi pra garimpo, trabalhou no garimpo, João não, nunca quis nada, eu digo : “Rapaz vai fazer isso, vai fazer aquilo outro” porque tem esses madeireiros aí, eu digo : “Olha, esses madeireiros, nós temos três lotes, quatro lote com um lote acolá, você diz que tem quatro lote, tem madeira nesses quatro lotes e vai no lote dos outros rapaz, comprando madeira, vendendo madeira e os outros não estão fazendo assim, vai numa serraria dessa aí e diz : “Olha, eu tenho quatro lotes e quero um caminhão pra explorar esses quatro lotes” e vai comprar lote dos outros”.

“Pesquisador : Ele fez ?

“Vasco : Fez nada, comprar gado e vender gado, nunca tentou e é negócio também, vender um gado grande e comprar bezerro, nunca se interessou também.”

kk “Aí dia 30 de Agosto eu já peguei a carterinha de colono como o INCRA tratava nessa época a gente. Quem tinha lote era colono [risos].”

ll “Pesquisador : Antônio Reis ?

“Manoel : Convive aqui com nós. E o mais velho dos homens. Ele tem um lote, lá dentro da mata. Trabalha com a gente desde criança, mas conseguiu o lote agora. Nós trabalhamos junto : trabalha no lote dele, trabalha aqui.”

mm “Eu não sei como que vamos fazer. Nunca pensei mudar daqui, em vender. Eu pelo menos nunca pensei. Essa terra é para os filhos, e se eles quiser, os filhos vão ficar. A gente tem que planejar uma coisa, para ter uma renda melhor para a gente poder viver melhor. Estou um pouco com esse pensamento. Por isso que mandei os filhos pela Casa Familiar Rural. Vá melhorar a renda. Do jeito que esta, tem que desenvolver a agricultura. A gente tem que ter uma boa organização em casa.”

nn “Pesquisador : Então depois você chegou num lote, o pai achou um lote... E você morou com ele no lote.

“Sylvano : Sim, uns 3 anos; Ele comprou a terra em 80, e em 83 nós saímos de lá. Do lote do pai para morar no meu.

“Pesquisador : E todos os seus irmãos tinham um lote também ?

“Sylvano : Não, agora... depois de um tempo sim. Porque o pai arrumou duas glebas lá, mas foi tudo dividido lote por lote. Até eu tinha um lote lá mas não queria, era longe demais.

“Pesquisador : Tinha dois glebas...

“Sylvano : O pai tinha esse lote, aí ele vendeu e comprou essas glebas e dividiu entre os filhos.

“Pesquisador : De quantos hectares ele comprou ?

“Sylvano : Era 500 hectares cada gleba, 5 lotes cada gleba...

“Pesquisador : E ele dividiu um lote para cada filho...

“Sylvano : Aí ele ficou com um, aí não deu para cada filho. Aí eu peguei um do lado, que era de uma terra vizinha, peguei um... e o tio que está junto com nós pegou um também. Aí ficou a terra lá. Mas não conseguimos trabalhar lá, porque não tinha esse daqui... aí trabalhar no outro lote lá não consegui trabalhar, porque era dois e era longe demais, 30 quilômetros para dentro, e só mata, só picada, não tinha estrada... não tinha nada. Aí resolvi vender o serviço que tinha feito e vim para cá.

“Pesquisador : E o seu pai, como é que ele comprou a gleba ?

“Sylvano : Ele comprou com dinheiro que ele recebeu com a terra que vendeu... porque a terra lá era bom de vender. O preço era bom lá, e aqui era baratinho. Aí com esse dinheiro ele...”

oo “Fomos lá, trabalhando lá 2 anos com pai, depois conseguimos o lote. Trabalhei no lote, até 97 aí não tinha escola dentro para nós, nós temos 3 meninos, aí resolvemos sair para fora e compramos a casa que estamos morando hoje do Darcilio mesmo. Comprei dele e fui trabalhar nele. Aí estou morando até hoje lá, trabalhando até hoje ali porque o cara precisa de trabalho mesmo. Hoje a minha esposa está trabalhando na casa familiar rural, ajeitando as coisas, fazendo o almoço... Mais ou menos assim...”

pp “Pesquisador : E quem que mora lá ?

“Sylvano : Na gleba... Agora, ninguém mais... Todo mundo vendeu. Só tem um que tem um lote dessa gleba ainda.”

Chapitre 4. Les pratiques des jeunes, révélatrices d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale ?

Introduction du chapitre 4

Si, comme nous venons de le montrer, la mise en place d'un développement durable dans les fronts pionniers amazoniens est en partie dépendante des logiques de reproduction de l'agriculture paysanne, alors l'enjeu de ce que vont faire les jeunes est considérable : l'avenir du front pionnier dépend en partie de ce qu'ils vont décider de faire¹. C'est ce qu'avaient parfaitement compris les syndicalistes qui posaient comme préalable à la mise en place d'un développement durable une modification de l'organisation sociale de « l'agriculture familiale ». La question dans ce chapitre va donc d'abord être de savoir si cette modification est en cours, ou si les jeunes sont dans une dynamique de reproduction de ce que nous avons identifié comme une agriculture paysanne. Ce qui revient à tester notre seconde hypothèse.

Cela renvoie au débat évoqué au début de cette partie : la question de la transmission du patrimoine dans les sociétés paysannes a été posée comme une opposition entre « reproduction à l'identique » ou « crise de la société paysanne » (Bourdieu, 2002 ; Champagne, 1986) : selon eux, l'alternative serait soit une crise de reproduction, amenant à la disparition de la société telle qu'on la connaît, soit à une reproduction à l'identique. Cette disparition serait consécutive à « l'élargissement de l'espace social » des agriculteurs : « Dans ce micro-univers social, isolé des influences extérieures, il suffisait de laisser faire la logique familiale pour que de façon presque automatique surgissent un ou plusieurs enfants souhaitant reprendre l'exploitation. On peut penser que la famille paysanne réussissait à contrôler étroitement tous ses membres aussi longtemps que rien ne venait la concurrencer sérieusement » (Champagne, 1986, p. 46). A partir du moment où une « concurrence » intervient, venue principalement de la ville, le contrôle sur les membres se perd ; et le paysannat se transforme brutalement, ce qui entraîne une crise de la société paysanne.

¹ Une partie seulement. Hervé Théry, sur le même thème, écrivait dans l'introduction au livre d'Anne Le Borgne - David qui montrait que les fils d'agriculteurs du Sud du pays avaient tendance à refuser une nouvelle migration : « Est-ce la fin de la frontière ? Sans doute pas, d'autres continuent à avancer dans la forêt et à défricher, d'autres frontières sont encore ouvertes ailleurs, dans le Sud du Pará, dans l'Ouest de la Bahia, et l'intensification ouvre d'autres horizons, dans le Sud et le Centre-Ouest, à d'autres paysans » (Théry, *in* Le Borgne - David, 1998, p. 10).

Est-ce cela qui est en train de se passer dans la région que nous étudions ? Sous l'impulsion de la ville apparaîtrait un mode de vie distinct, qui entraînerait une disparition brutale de la société paysanne telle que nous l'avons caractérisée. Cette question peut bien évidemment être posée : c'est l'hypothèse que formulent, nous l'avons évoqué et nous le précisons, les syndicalistes. Mais une autre configuration apparaît possible. C'est l'hypothèse que font Michel Gervais, Marcel Jollivet et Yves Tavernier sur l'évolution de la paysannerie française au XX^{ème} siècle. Ils critiquent l'approche précédente selon laquelle rural et urbain seraient deux systèmes concurrents, « deux "mondes", deux "civilisations" différentes. Et entre les deux, des "médiateurs" : les "notables"... Si l'un se développe au détriment de l'autre ou, à la rigueur, en entraînant l'autre dans son sillage, c'est par pur effet de domination, dû à sa faculté d'innover, opposée à la routine traditionnelle du monde rural. La ville est prométhéenne, d'elle part le changement. Quant à la campagne, au mieux, elle suit le mouvement, s'adapte, et si elle change, c'est en restant fidèle à ses traditions et en respectant leur logique propre » (Gervais et *al.*, 1977, p. 12). Selon eux, et c'est là l'hypothèse qui structure leur vision des rapports entre rural et urbain au cours du XX^{ème} siècle en France, « l'agriculture et le monde rural évoluent en fait au gré de l'économie et de la société globale » (Gervais et *al.*, 1977, p. 15).

C'est une façon radicalement différente de penser le changement dans le monde rural. En effet, cela revient à dire que « les évolutions des années 1960 auront été rendues possibles et nécessaires par les transformations internes de la famille, du village, des représentations collectives paysannes et des équilibres politiques durant la période précédente » (Gervais et *al.*, 1977, p. 16). Dans l'autre cas, il s'agit de considérer que « la perception sociale est toujours relationnelle et les changements de position tiennent autant aux transformations internes et substantielles de la condition qu'aux changements de perspective » (Champagne, 1986, p. 48). Or, le changement de perspective (c'est-à-dire l'apparition des valeurs urbaines) est, selon eux, ce qui détermine la perception que le groupe a de lui-même, et donc les changements internes : « la modification de leurs axes sociaux de référence a engendré, chez la plupart des petits paysans pratiquant la polyculture élevage, une vision très dévalorisée de leur activité et de leur mode de vie, un point de vue très pessimiste sur leur avenir qui n'est pas sans effet sur leurs stratégies de succession et de reproduction » (Champagne, 1986, p. 48).

Nous pouvons donc nous poser dans ce chapitre deux questions différentes : la première serait de savoir si on observe un changement dans l'organisation des agriculteurs du front pionnier (en particulier ceux des types paysans). Maintenant que nous avons caractérisé les différents types d'agriculteurs, il est possible de comparer les pratiques des enfants aux attentes de leurs parents. C'est ce que nous allons faire de façon systématique dans ce chapitre : cela demande de créer des indicateurs à partir du discours des parents, indicateurs qui nous permettront de mesurer – ou, plus modestement, d'estimer – les situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes.

Mais cette question est sous-tendue par une autre question : si on observe bien des changements, d'où viennent-ils ? Qu'est-ce qu'ils permettent de supposer sur la nature des changements qui touchent le monde rural ? Nous ne pourrions pas répondre dans le cadre de ce chapitre à cette seconde question ; nous pourrions simplement poser des bases qui permettront d'orienter notre troisième partie.

En effet, la question du type de changement en cours renvoie, *in fine*, à une question sur la conception même des paysans : si les paysans que nous avons rencontrés subissent des transformations profondes, on peut, comme le fait Pierre Bourdieu, les considérer comme « une classe objet » (Bourdieu, 1977). Elle tend à se reproduire de manière plus ou moins mécanique par le biais de l'*habitus* (Bourdieu, 1980). L'autre perspective conduit au contraire à faire des paysans une classe sujet de sa propre reproduction, qui construit ses propres stratégies de reproduction au gré des transformations qui affectent l'ensemble de la société.

Or, ces deux perspectives ont des implications méthodologiques essentielles. En effet, considérer que les agriculteurs familiaux sont une classe objet, subissant ses transformations, renvoie à considérer que l'on peut étudier les transformations de manière extérieure, comme un objet (à la manière de Durkheim). A partir de là, une approche qui montrerait les différentes déterminations dont les individus sont l'objet permet de rendre compte des changements en cours. Celle-ci peut se faire par le biais d'une approche statistique (modélisation du comportement des individus) ou par le biais d'une approche biographique ; mais dans ce dernier cas, l'analyse des biographies doit être extrêmement critique, et considérer le récit biographique comme « une sorte d'artefact socialement irréfutable » qui tend à produire « une illusion biographique » (Bourdieu, 1986).

Dans ce cas, « on ne peut comprendre une trajectoire qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée, donc l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré à l'ensemble des autres agents engagés dans le même champ et affrontés au même espace des possibles » (Bourdieu, 1986, p. 71). Si des jeunes engagés dans un « même espace des possibles » (qui restera à définir) et qui ont connu les mêmes expériences ont des pratiques comparables, alors on pourra dire qu'effectivement la biographie de ces jeunes ne fait que nous donner des renseignements sur les différentes déterminations qui se sont offertes à eux ; si, au contraire, on parvient à un résultat différent, alors il faudra considérer que les paysans sont tout autant sujets qu'objets de transformations, et donc considérer l'évolution de la paysannerie de manière interne – et non plus impulsée par la ville. A partir de là, c'est toute une nouvelle stratégie d'étude qu'il nous faudra mettre en place.

Pour l'instant, il s'agit dans ce chapitre de comparer les jeunes à leurs parents ; et de comprendre, en fonction de la typologie des parents, à quels « espaces des possibles » sont confrontés les jeunes ; puis, nous nous poserons la question de savoir comment, dans ce cadre, ils réagissent. Cela revient à mener deux travaux distincts : d'une part, construire des catégories des situations dans lesquelles peuvent se rencontrer les jeunes ; et, d'autre part, comprendre quels sont les facteurs qui permettent de comparer les jeunes. L'approche idéale pour cela est une approche statistique, qui nous renseigne sur des tendances générales et nous permet de construire des catégories représentatives. C'est ce que nous ferons dans un premier temps.

Cela nous permettra de situer les jeunes par rapport aux objectifs de leurs parents, et d'avoir une idée générale des situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes. Mais une même localisation pouvant recouvrir des situations très différentes, en particulier à partir de la typologie des familles élaborée dans le chapitre 3, nous essayerons de préciser ces différentes localisations par rapport à

deux éléments clefs du discours des parents : la proximité géographique des enfants, et surtout le travail en famille.

I. Situation des jeunes par rapport aux discours de leurs parents : une situation statistiquement proche des volontés des parents

La première manière de voir s'il existe ou non une crise de reproduction de l'agriculture familiale du front pionnier est de voir comment se situent les jeunes par rapport aux discours des parents : on peut en effet essayer, à partir de ceux-ci, de construire des catégories statistiques qui nous permettraient de voir si les jeunes réalisent ou non les objectifs de leurs parents. C'est ce que nous avons tenté de faire par l'application d'un questionnaire et la construction de catégories statistiques permettant de décrire la situation des jeunes à partir des discours de leurs parents. Ce travail nous a permis d'obtenir un certain nombre de résultats, mais comporte aussi des limites, inhérentes au type de données traitées et au contexte dans lequel nous les avons récoltées.

I. 1. Construction d'une catégorie statistique de la jeunesse

Le premier travail consistait à appliquer un questionnaire et à construire des catégories statistiques adaptées à la situation des jeunes. Dans une situation idéale, le questionnaire aurait dû être parfaitement adapté à la situation que nous voulions mesurer ; mais dans la mesure où nous apprenions sur la situation des jeunes au fur et à mesure que nous appliquions des questionnaires et que nous faisons des entretiens avec les parents, le questionnaire initial s'est enrichi au cours de l'avancée des travaux, et les nouvelles données que nous obtenions venaient certes préciser notre base de données, mais ne pouvaient combler les lacunes des premiers questionnaires. Cela fait que les données que nous avons obtenues sont moins riches que ce que nous escomptions ; c'est à la construction du questionnaire et à la présentation des données que nous avons obtenues que nous consacrerons cette partie.

Une enquête par questionnaires appliqués de manière exhaustive dans des localités choisies

Obtenir des données sur la situation des fils et filles d'agriculteurs était un travail déjà peu aisé. Nous avons vu, dans le chapitre 2, que nous ne disposions pas de données fiables sur la situation des jeunes agriculteurs : le diagnostic participatif de 1997 n'était en effet que très imparfait par rapport à cette situation (voir encadré suivant). Dès lors, il est apparu nécessaire de préciser ces données par le recours à un questionnaire spécifique. Nous avons alors appliqué un questionnaire auprès de 86¹ familles du front pionnier. L'objectif du questionnaire était double : d'une part, savoir ce que faisaient

¹ L'objectif était de parvenir à 100 questionnaires ; mais les problèmes que nous avons rencontrés en voulant sous-traiter une partie du travail à des enquêteurs payés nous ont empêché d'atteindre cet objectif.

le plus grand nombre possible de fils de colons ; d'autre part, pouvoir corrélérer ces données avec des données sur la famille d'origine de ces jeunes.

Encadré 19 : Les questions sur les jeunes du diagnostic participatif de 1997

Ce diagnostic avait pourtant de nombreuses qualités : la première était l'ampleur du questionnaire. Appliqué par des enquêteurs souvent fils de colons, il était constitué de deux questionnaires : le premier s'adressait à des personnes clefs (une à deux personnes clefs par localité), le second à des familles d'agriculteurs. C'est ce dernier questionnaire qui aurait pu nous fournir des données intéressantes : en effet, il permettait d'obtenir un nombre important de données sur l'histoire, la situation économique et foncière des familles, ainsi que sur leur engagement associatif. Parallèlement, il donnait des informations sur les enfants de ces familles. Appliqué de manière aléatoire auprès d'une famille sur dix, il aurait pu permettre d'avoir des données représentatives de la situation des fils d'agriculteurs. Pourtant, la partie du questionnaire qui concerne les fils d'agriculteurs laisse trop d'ambiguïtés. Nous reproduisons ci-dessous les données que ces questionnaires ont permis d'obtenir.

Tableau 9 : Situation des jeunes d'après le questionnaire participatif de 1997

Enfants			Enfants de plus de 16 ans.					
Moins de 7 ans	7 à 16 ans	Plus de 16 ans	Célibataires vivant avec les parents	Célibataires vivant dans un autre lieu	Mariés vivant avec les parents	Mariés dans un autre lieu	Quel autre lieu?	Pour ceux qui vivent en ville: activité

Ce traitement ne permet pas de distinguer les fils des filles d'agriculteurs (alors que nous verrons que leur situation est sensiblement différente), ni, et c'est là son principal défaut, l'âge des enfants. Or, puisque ce questionnaire a été appliqué de manière aléatoire, les personnes rencontrées peuvent aussi bien avoir 83 ans (agriculteur le plus âgé de l'échantillon) que 17 ans (le plus jeune). Ce qui fait que, puisqu'il n'y a pas de limite supérieure, l'âge des enfants de plus de 16 ans peut varier entre 17 et 55 ans. Par ailleurs, le statut de la terre des enfants qui ne vivent pas chez leurs parents, le fait qu'ils aient ou non fait des études, le fait qu'ils soient ou non venus dans la région avec leurs parents, etc., ne peut pas être pris en compte. Si cette enquête reste une enquête de référence, elle a surtout permis d'obtenir des données générales sur un ensemble de facteurs, en particulier agro-économiques.

Il est alors apparu nécessaire de mener notre propre questionnaire. Comme nous ne disposions pas des mêmes moyens que pour le diagnostic participatif, nous n'avons pu appliquer ce questionnaire qu'auprès d'un nombre limité de familles. Nous avons alors choisi un certain nombre de localités pour y rencontrer les familles. Ces localités, au nombre de six, devaient embrasser la diversité des situations de la région : pour cela, nous avons choisi des localités à l'est et à l'ouest de la ville d'Altamira. En effet, ces deux zones ont fait l'objet, dans les années 1970, d'un type de colonisation différent : les études préliminaires avaient montré que l'ouest d'Altamira était doté de sols plus riches que l'est¹. Dès lors, l'Etat a préféré donner les terres à l'ouest à l'agriculture familiale, et consacrer les terres à l'est à l'élevage par le biais de la grande propriété. Cette différence initiale a fait que l'ouest a été occupé plus vite et avec plus d'aide de l'Etat que l'est, où les agriculteurs familiaux n'ont pu s'installer que tardivement, dans les zones inoccupées par les grandes propriétés, ou au prix d'une lutte pour la terre.

Nous avons donc choisi trois localités à l'est, et trois localités à l'ouest. Lors de notre travail de 1997, nous avons montré que la colonisation s'organisait en trois zones : les zones à proximité de la

¹ A l'exception d'une bande de *terra roxa* *, parfaitement adaptée pour la culture du cacao, ce diagnostic s'est avéré inexact.

route Transamazonienne, desservies toute l'année par une route carrossable, et colonisées au début des années 1970 par l'Etat (zone 1) ; les zones qui se trouvent dans la zone de colonisation étatique des années 1970 et 1980, mais qui ne sont pas desservies en permanence par une route carrossable (zone 2) ; enfin, les zones qui ont été colonisées dans les années 1990, et qui sont encore largement en forêt (zone 3). Philippe Léna et Maciel da Silveira (Léna et Maciel da Silveira, 1993) ont aussi fait un zonage de ce type, en y ajoutant les zones qui se trouvent à proximité d'une ville, et qui de ce fait sont souvent très insérées à ce marché.

Parce que les problématiques des zones périurbaines nous ont semblé très spécifiques au moment où nous avons commencé notre travail (scolarisation facile, familles nettement plus capitalisées), nous avons concentré notre travail sur les zones 1, 2 et 3. Cependant, le travail dans la troisième zone s'est avéré particulièrement difficile : ces zones, difficiles d'accès (elles ne sont pas desservies par une route carrossable, et exigent donc de longues heures de marche), aux densités très faibles (non intégralement colonisées, elles multiplient les distances), n'ont pas permis un travail exhaustif ; nous y sommes allés, avons souvent réalisé des plans de ces zones, mais avons préféré nous concentrer sur ces plans et des entretiens de familles et de jeunes, plus « rentables » en termes d'information que les questionnaires (c'est un plan de ces zones qui nous a servi dans le chapitre 3). Nous ne disposons que de quelques questionnaires appliqués en zone 3.

Nous avons donc appliqué seul 76 des 86 questionnaires¹ : à l'est de la Transamazonienne, nous avons travaillé dans une localité en bordure de la route Transamazonienne (aux alentours du kilomètre 100, municipale d'Anapú), et dans deux localités de zones 2 (*travessões** 332 Nord et 327 Nord, municipale de Pacajá) ; nous avons aussi essayé, à l'ouest d'Altamira, de respecter la localisation bord de route / *travessão* (zone en bord de route : agroville du kilomètre 80. Voir photographie 20), en distinguant cependant, pour les deux localités de zone 2 (*travessões* 100 Nord et 100 Sud), entre une localité aux sols riches (localement nommés *terra roxa**, favorables à la culture de cacao et permettant aux agriculteurs de vivre confortablement) et une localité aux sols plus pauvres (*barro vermelho** ou *terra arenosa**, nettement moins favorables). Toutes ces localités sont localisées sur la carte du front pionnier de la Transamazonienne.

Nous avons déjà expliqué (chapitre 3) le principe de l'échantillonnage par enquête exhaustive des familles d'une localité : nous l'avons réalisé dans les différentes localités pour interroger les parents sur la situation de leurs enfants. Passer par les parents avait plusieurs avantages : outre que cela permettait d'obtenir du même coup des renseignements sur de nombreux enfants (et limiter ainsi le nombre de questionnaires à appliquer), c'était le seul moyen de connaître la situation des enfants qui ne sont plus agriculteurs (et qu'on ne peut donc pas repérer par les plans de localités).

¹ Dans la mesure où ces questionnaires devaient aussi nous servir à rencontrer des familles avec lesquelles nous voulions continuer un travail plus approfondi, nous n'avons pas voulu, dans un premier temps, payer des enquêteurs pour appliquer les questionnaires. En outre, cela posait un problème de coût (financier mais aussi en moyen de déplacement), d'assurance en cas d'accident (les routes sont difficiles) et de fiabilité des données. De fait, les tentatives de salarier un enquêteur n'ont pas toujours donné des résultats dont nous étions satisfait. Seuls 10 questionnaires (sur les 25 initialement prévus) remplis de la sorte ont donné satisfaction.

Nous avons de la sorte pu rencontrer 86 familles, et obtenir des données sur 542 fils et filles de colons toujours en vie (voir encadré suivant), soit 6,3 enfants par famille.

Encadré 20 : La mortalité des jeunes

Nous possédons des données sur les enfants qui sont décédés après l'âge d'un an (cela afin de ne pas prendre en compte la mortalité infantile) : 14 enfants, sur les 556 jeunes pour lesquels nous disposons de données, sont décédés après un an. Si on ne peut pas faire de calcul de mortalité qui vaille en dehors de cet échantillon, on peut dire que, dans notre échantillon, les jeunes morts entre 1 et 30 ans sont dans une proportion de 25 ‰.

Nous avons, quand les parents ont accepté d'en parler et que nous avons osé poser la question, la cause de la mort. Cela permet d'expliquer par trois types de cause la mortalité des jeunes : mortalité en couche, par maladie ou accidentelle. La mortalité en couche est le fait de deux jeunes filles qui sont décédées en mettant au monde un enfant. La mortalité par maladie est la plus courante (sept cas) : elle est souvent le fait d'un paludisme mal traité (deux cas), d'une maladie d'enfance mal traitée (deux cas), de maladies que la famille n'a pas su identifier (ou que nous n'avons pas su comprendre) (deux cas) ou d'un mauvais usage de médicaments (un cas). Enfin, la mortalité accidentelle touche une dizaine de cas (chiffre non précis) : un jeune a été tué lors d'un brûlis, trois sont morts de chute d'arbres, un a été mordu par un serpent et deux sont morts sur la route ; les autres ont soit disparu au cours d'un voyage¹, soit sont morts dans des circonstances que la famille nous a vaguement rapportées.

Ces chiffres doivent bien entendu être manipulés avec précaution. Ainsi, si les chiffres laissent penser que 16 % des familles sont touchées par la mortalité des jeunes, ils doivent être relativisés par le fait qu'une même famille a perdu trois de ses enfants, et une autre deux.

Le questionnaire que nous avons appliqué a bien entendu varié au cours du travail (il s'est passé un an et demi entre le premier et le dernier questionnaire). Nous présentons en annexe (annexe 5) le questionnaire finalement appliqué. Comme nous l'avons fait pour le zonage participatif, nous pouvons fournir ici une copie du tableau statistique que nous avons pu tirer de l'ensemble des questionnaires² en ce qui concerne la partie de description de la situation des jeunes³.

Tableau 10 : Situation des jeunes d'après notre questionnaire

Enfants									
Nom	Sexe	Âge	Encore en vie?	Ordre de nais.	Date de nais.	Niveau d'étude actuel ou atteint	Encore scolarisé?	Situation familiale (marié, célibataire, etc.)	Date de sortie du lot

Campagne									
Même lot que parents	Lot dont le père ou le beau père est propriétaire?	Autre lot dans la même localité que les parents?	Lot dans une localité voisine des parents	Lot dans une autre localité du municiple	Lot dans un autre municiple de la région	Lot dans une autre zone rurale. Préciser	Activité principale et secondaire	Travail avec les parents? Si oui, modalités	Situation foncière

¹ Une famille nous a donné à lire la lettre écrite au début des années 1990 par un de leur enfant qui leur disait qu'il allait quitter prochainement un site d'orpillage qui avait été particulièrement productif pour venir les rejoindre. C'est la dernière lettre qu'ils ont de lui.

² Pour les derniers questionnaires, les données sont plus précises mais nous n'avons pas pu informer tous les cas.

³ Pour des raisons tenant à la présentation graphique, nous représentons ce tableau sous trois lignes différentes. Ces trois lignes représentent cependant la situation d'un même jeune.

Ville					Autre	
Petite ville de la région	Altamira - Tucuruí - Marabá	Capitale du Nord	Capitale du Nordeste ou du Sud	Activité	"Dans le monde"	Site d'orpillage

Comme on le voit, les questionnaires nous ont permis d'obtenir d'un côté des données fournissant des informations générales sur les jeunes, de l'autre des données sur leur localisation et l'activité qu'ils exercent.

Première approximation de la situation des jeunes

Ces questionnaires ont été élaborés parallèlement aux entretiens des familles, dans le but de fournir des données statistiques sur un certain nombre d'indicateurs tirés de ces entretiens. On peut s'essayer à présent, à partir des catégories qui organisent le discours des parents sur les enfants, de construire ces indicateurs statistiques.

Le plus simple est sans conteste la proximité géographique par rapport aux parents : en se fondant sur la localisation actuelle des parents, on peut essayer d'estimer la distance des enfants par rapport aux parents. Cela se complique cependant dans le cas de migrants, qui ont pu avoir leurs enfants installés à côté d'eux un jour, puis qui sont partis vers une autre zone de colonisation. Comme les raisons menant au départ peuvent être très nombreuses, nous avons préféré mettre à part les enfants qui se sont détachés suite à des migrations des parents (encadré suivant) : cela ramène à 519 le nombre de jeunes de l'échantillon.

Encadré 21 : Les jeunes qui ne sont pas venus avec leurs parents

23 jeunes, issus de 12 familles, n'ont pas suivi leur famille en Amazonie : ils représentent 3 % de notre échantillon, ce qui confirme le fait que les migrations sont dans leur très grande majorité familiales. Par ailleurs, 16 de ces 23 jeunes sont des filles, ce qui là encore confirme bien que le père entreprend une migration pour donner de la terre à ses enfants garçons ; alors que les filles, elles, se « débrouillent ».

De fait, la plupart des filles qui n'ont pas suivi leurs parents sont soit mariées dans la région d'origine ; et le nouveau couple n'a pas voulu faire une migration ; soit ont un niveau scolaire élevé qui leur a permis de s'employer sur place : et ne voulaient pas laisser leur travail pour migrer en Amazonie.

Les garçons qui sont restés dans leur région d'origine appartiennent à plusieurs catégories : 2 d'entre eux sont en fait restés, pour diverses raisons (santé, adoption), avec leurs grands-parents dans la région d'origine ; 2 sont restés auprès de leur belle-famille, et n'ont pas suivi leurs parents ; 3 étaient déjà partis en ville au moment de la migration familiale, et y sont restés.

A cette réserve près, on peut mettre en place un certain nombre de catégories, en distinguant entre les jeunes en ville et ceux qui sont dans le monde rural. Pour ceux qui sont dans le monde rural, on distingue : les enfants qui vivent sur le même lot que leurs parents ; ceux qui sont sur un lot dont les parents sont propriétaires ; ceux qui vivent dans la même localité que leurs parents ; ceux qui vivent dans une localité voisine ; ceux qui vivent dans une localité de la région ; ceux qui sont partis dans une autre région. Pour ceux qui sont en ville, on distinguera entre trois types de ville : les villes proches de la localité des parents ; les petites capitales de la région, proche là encore des parents (Altamira pour les jeunes de Médicilândia et Anapú, Tucuruí et Marabá pour ceux de Pacajá) ; les

autres villes du pays, principalement capitales du Sud / Sudeste, du Nord et du Nordeste. Restent les jeunes « partis dans le monde », et dont les parents n'ont aucune nouvelle (encadré suivant) ; et ceux qui sont dans un *garimpo** (mine d'or).

Encadré 22 : Les jeunes « dans le monde »

Pour quelques jeunes de notre échantillon, les parents ont été bien en peine de nous expliquer ce qu'ils font : soit que ces jeunes vont d'emploi précaire en emploi précaire, et n'envoient que rarement des nouvelles à leurs parents (ce sont alors des *peões do trecho*) ; soit que les enfants sont partis après une dispute avec la famille. Le cas de Zélio peut nous aider à comprendre ces situations :

Extrait d'entretien 55 : « Jeunes dans le monde » et dispute avec la famille (Zélio)

« *Enquêteur* : Quand vous êtes rentrés chez vos parents pour la première fois [après avoir passé un temps dans un *garimpo**], c'était dans le but de rester ?

« *Zélio* : Je suis rentré et j'allais rester. Mais je me suis séparé avec ma première femme, ça a été tous les problèmes, tout le monde a commencé à s'en mêler, le beau-père, toutes ces choses ; et comme j'avais ramené de l'argent du *garimpo* et que j'avais acheté ce lot, qui aujourd'hui appartient à mon beau-père... bon enfin, c'est resté comme cela. J'ai pris la décision, un jour, avec seulement les habits que je portais, de partir. Je n'ai rien pris de ce qui m'appartenait et je suis parti. J'ai tout laissé derrière moi. Je suis parti et je me suis mis en tête : "Il faut passer un moment hors d'ici"... parce que si j'étais rentré au bout de deux ans ça allait encore être la même histoire. Alors au bout de cinq ans, je me suis dit : "Bon, maintenant ça doit être plus calme, personne ne m'embêtera plus. C'est bon, je peux rentrer" »^a.

Pendant cinq années, les parents n'ont pas su ce qu'il faisait. Ce genre de situation est très mal vécu par les parents (en dehors des aspects liés à la séparation d'un enfant) ; en effet, nous avons vu que les agriculteurs de notre échantillon sont pour la plupart d'entre eux des propriétaires, après (pour certains d'entre eux) être passés par une condition de salarié. Souvent, un fils dans cette situation réalise une régression sociale. Par ailleurs, c'est une main d'œuvre de perdue.

Mais on notera que les cas sont très rares dans notre échantillon de jeunes.

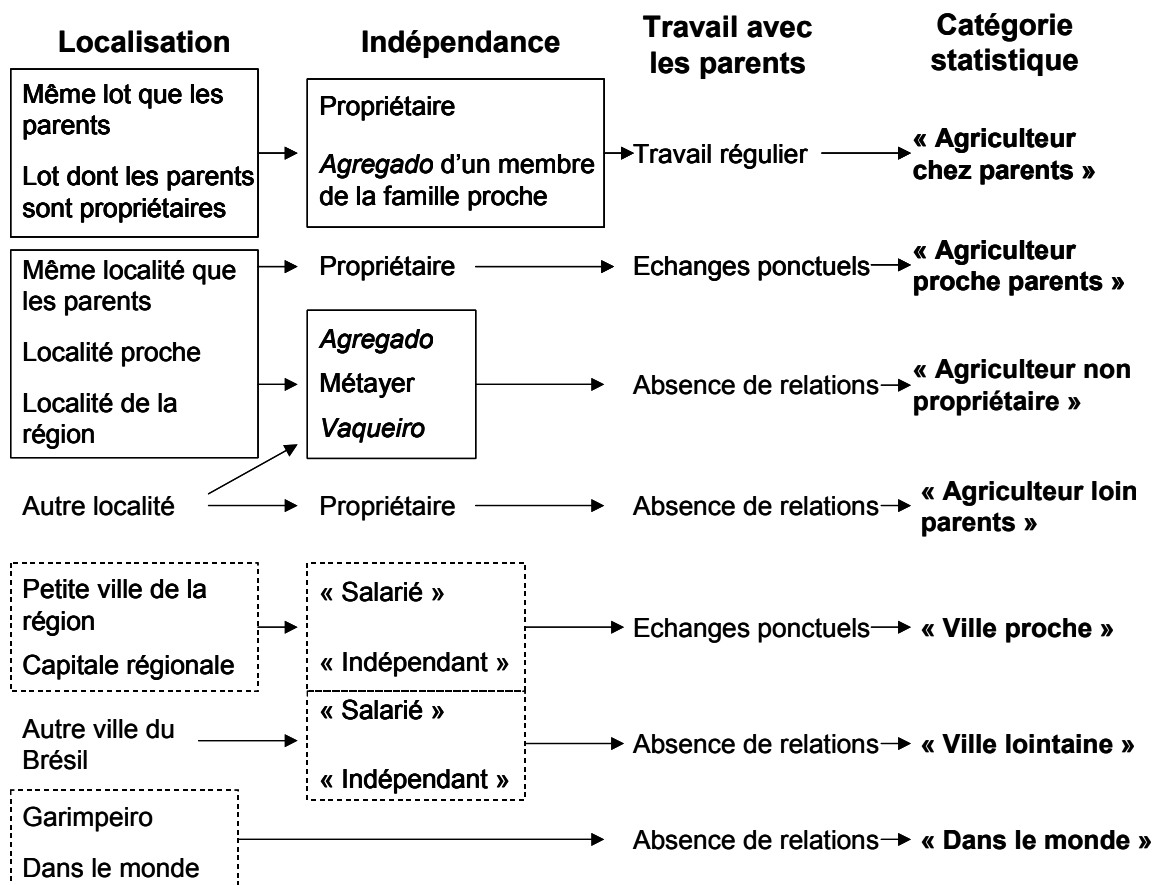
Une fois ces distinctions géographiques opérées, on a pu s'attacher au deuxième critère, celui du statut du travail. Pour les jeunes restés dans le monde rural, il est relativement simple puisque les parents distinguent entre d'une part les propriétaires terriens, qui ont leur propre terre ou sont sur celles de leurs parents ou beaux-parents, et les non-propriétaires. Parmi cette dernière catégorie, nous pouvons distinguer entre les métayers (principalement dans la région du cacao), les salariés agricoles à plein temps (qui sont pour la plupart d'entre eux des *vaqueiros**) et les *agregados** qui ne sont pas sur le lot d'un parent direct. Pour ceux qui sont en ville, la distinction est plus improbable. En effet, la profession donnée par les parents est très souvent approximative : une secrétaire, nous nous en sommes rendus compte au fur et à mesure de l'avancée du travail, peut être soit la secrétaire telle que nous la connaissons en France, soit une employée domestique. Plus généralement, une distinction entre salarié et non salarié se révèle assez peu efficace, vu qu'un jeune peut être salarié dans de bonnes conditions (infirmier, professeur ou mécanicien dans un grand garage), alors qu'un non salarié peut être dans le secteur informel (vente de biscuits) ou commerçant ayant pignon sur rue. Enfin, les données fournies par les parents ne sont pas toujours fiables, et nous avons souvent obtenu des informations contradictoires des voisins ou des personnes qui nous accompagnaient en enquête. Dès lors, nous n'avons pas pu construire, pour les jeunes partis en ville, des catégories précises.

Enfin, le travail avec les parents est plus difficile à traiter. En effet, nous ne l'avons incorporé dans les questionnaires qu'assez tardivement, au vu (ce qui était une surprise pour nous) de l'importance des échanges de travail après le mariage des enfants : les situations de paternalisme familial sont très

difficiles à prendre en compte statistiquement, parce qu'elles demandent des entretiens plus approfondis ; on peut juste les estimer par un questionnaire (en connaissant le nombre de jours de travail par exemple, la manière dont ils s'organisent). Nous avons alors opéré une distinction entre travail régulier et ponctuel ; de nombreuses variantes existent, mais impossibles à quantifier de manière systématique. A l'opposé, ceux qui vivent loin de leurs parents ne fournissent aucune aide, même ponctuelle, même sous forme d'argent. Par contre, les jeunes qui sont dans une ville proche ou ceux qui sont dans des localités voisines ont des échanges avec leurs parents. Mais ceux-ci peuvent prendre des formes très variées : de l'aide financière directe à l'hébergement quand un membre de la famille va en ville, en passant par la participation ponctuelle aux travaux des champs, etc. Ces données sont difficiles à quantifier et non généralisées. On peut les présenter sous la forme d'aides ponctuelles, que l'on applique d'une manière générale aux enfants qui sont dans les villes proches.

D'une manière générale, le travail avec les parents a été mal mesuré statistiquement : si on peut l'estimer (schéma suivant), il faudra revenir sur quelques entretiens pour bien le prendre en compte. Nous avons cependant, malgré ces limites, construit sept catégories statistiques que nous détaillons dans le schéma ci-dessous.

Schéma 17 : Construction des catégories statistiques de la situation des jeunes



Cette construction s'est faite en partie par une agrégation de catégorie (marquée par des encadrés). Nous avons procédé à deux types d'agrégation : une agrégation « logique » (marquée par un encadré en ligne continue) et une agrégation « statistique », faite afin de palier à un manque de

données ou d'obtenir des catégories de taille représentative (marquées par un encadré en lignes pointillées). Ce deuxième type d'agrégation pose évidemment problème : nous l'avons fait soit quand il nous semblait que cela ne changeait pas fondamentalement le type de relations aux parents, soit quand les données recueillies ne nous permettaient pas de faire mieux. Par ailleurs, nous devons rajouter deux catégories très discriminantes, qui s'appliquent surtout aux célibataires : la situation scolaire, à savoir si les jeunes étudient en ville ou chez leurs parents.

Ce sont ces catégories que nous allons tester par rapport aux jeunes. Reste cependant à déterminer quels jeunes nous allons prendre en compte : en effet, les discours des parents ne s'appliquaient pas de la même façon à tous les jeunes ; il convient alors de reprendre ces distinctions afin d'estimer la situation des jeunes de la manière la plus adaptée possible aux discours des parents.

Sexe, situation matrimoniale et position dans la famille : les grands principes permettant de distinguer les jeunes

Nous avons vu que les parents ne parlaient pas de leurs enfants de la même façon selon leur sexe, leur situation matrimoniale et leur position dans la famille (le dernier-né des garçons restant souvent le dernier à la maison) : il faut donc d'une part voir comment ces différences se traduisent par rapport aux catégories mises en place ci-dessus ; pour ensuite, si cela apparaît nécessaire, garder ces différences dans le traitement de nos données. Afin d'estimer la pertinence d'une discrétisation pour expliquer les données, nous avons utilisé deux types de méthodes : d'une part un test du Khi-deux (X^2) ; mais ce coefficient étant sensible à la taille des distributions théoriques, il est apparu que nous ne pouvions, faute de données suffisantes, effectuer ce test que sous certaines conditions ; même en utilisant une tolérance de Fisher¹, le X^2 n'a pas toujours pu être appliqué. Dès lors, nous avons systématiquement comparé nos données à des effectifs théoriques. C'est ce que nous expliquons dans l'encadré suivant.

Encadré 23 : Comparaison des effectifs observés aux effectifs théoriques

Nous avons suivi la « démarche d'analyse qui consiste à comparer les données observées à un modèle théorique. Ce modèle, fréquemment utilisé, revient à formuler une hypothèse nulle » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 77). Cette hypothèse nulle revient à imaginer une répartition égalitaire des individus entre les différentes situations possibles, en cas d'indépendance des variables. On calcule donc un effectif théorique que l'on devrait avoir sous hypothèse nulle.

On peut alors faire des écarts à l'indépendance, ou écarts bruts à l'hypothèse nulle. « Ce tableau des écarts à l'hypothèse nulle s'obtient par une simple différence algébrique (effectif observé – effectif théorique) ; d'où des résultats tantôt positifs, tantôt négatifs » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 80). Cela permet alors de visualiser les surreprésentations et les sous-représentations. « Ces différents écarts de pourcentage à l'indépendance représentent en fait des écarts (positifs ou négatifs) à la moyenne » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 81).

Ces écarts à la moyenne sont valables pour chaque situation (par exemple, jeunes chez les parents) ; mais ils ne permettent pas de comparer entre les différentes situations. « Pour réaliser cette comparaison, il faut donc raisonner en écarts relatifs, en pondérant chacune des sur- ou sous-représentations par sa moyenne correspondante. Le tableau des écarts relatifs à l'indépendance

¹ « La tolérance de Fisher (du nom de son concepteur, Ronald Aymler Fisher, statisticien anglais), admet qu'au moins 80 % des cases d'un tableau doivent avoir des effectifs théoriques supérieurs ou égaux à 5. Autrement dit, l'utilisateur bénéficie d'une tolérance de 20 % d'avoir des effectifs théoriques inférieurs à 5 » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 102-103).

permet de comparer les différentes représentations selon une base normée (en proportion, entre 0 et 1 ; en pourcentage, entre 0 et 100 » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 85-86). Selon que nos tableaux sont destinés à une comparaison à l'intérieur d'une même situation, ou entre les différentes situations, nous avons utilisé des écarts à la moyenne bruts (Tableau 11 et Tableau 12) ou des écarts à la moyenne relatifs (autres tableaux).

Pour simplifier la lecture de ces tableaux, différents traitements sont possibles. Un traitement graphique permet de visualiser les écarts ; mais cela demanderait de faire plusieurs graphiques par tableau, ce qui alourdirait le texte. Nous avons alors opté pour une simplification par des seuils : « Le tableau des écarts relatifs peut être simplifié, comme l'indique J.-P. Grémy, en introduisant la notion de seuil, c'est-à-dire concrètement en s'intéressant aux écarts les plus importants et en symbolisant chacun d'eux selon leur importance par un nombre correspondant de signes + (positifs) ou de signes - (négatifs). (...) Le choix d'un seuil est plus judicieux qu'arbitraire, étant donné que l'objectif de ce procédé consiste à produire une simplification raisonnée aboutissant à comparer l'intensité des principaux écarts relatifs du tableau » (Blöss et Grossetti, 1999, p. 86-87).

La position dans la famille est difficilement testable statistiquement avec notre échantillon : en effet, nous ne disposons que de 86 familles, dont le dernier-né de beaucoup d'entre-elles est encore jeune ; il est donc impossible de prédire sa position. Dès lors, faire de la statistique sur un nombre limité de cas n'a pas de sens. De plus, et sans doute le plus important, le dernier-né est souvent « socialement construit » (Bourdieu, 1962) : le *caçula** n'est pas forcément le dernier des garçons, mais celui qui a été désigné comme tel (l'avant dernier-né, un neveu quand il n'y a pas de garçon). Dès lors, cela complique encore notre statistique, puisqu'il faudrait déterminer famille par famille quel est le dernier-né des garçons, ce qui a peu de sens. Par contre, on voit, comme on s'en doutait, que la situation matrimoniale d'un côté, et les différences de genre de l'autre, sont très étroitement corrélés aux catégories construites ci-dessus.

Tableau 11 : Situation des enfants de colons et différences de genre

	Masculin			Féminin			Total	
	Nb	%	Ecart bruts	Nb	%	Ecart bruts	Nb	%
Agriculteur chez parents	102	37	++++	28	11,5	----	130	25
Agriculteur proche parents	34	12,3	---	54	22,2	+++	88	17
Agriculteur loin parents	3	1,1	-	10	4,1	+	13	2,5
Agriculteur non propriétaire	32	11,6	-	33	13,6	+	65	12,5
Ville proche	50	18,1	--	64	26,3	++	114	22
Ville lointaine	20	7,2	-	21	8,6	+	41	7,9
Monde	1	0,4	-	4	1,6	+	5	1
Etudie en ville	8	2,9	-	11	4,5	+	19	3,7
Etudie chez parents	26	9,4	+	18	7,4	-	44	8,5
Total	276	100		243	100		519	100

Légende : Ecart bruts : Ecarts à la moyenne bruts

Afin de simplifier la lecture, nous avons déterminé des seuils par méthode graphique :

0 : Pas d'écart significatif observé (entre -1 et 1)

+ (ou -) : Ecart observé inférieur à 6 unités

++ (ou --) : Ecart observé conséquent (6 à 12 unités)

+++ (ou ---) : Ecart observé important (12 à 20 unités)

---- (ou ++++) : Ecart observé supérieur à 20 unités

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau montre que la différence de genre constitue un critère très discriminant pour expliquer la situation des enfants (le test du khi-deux appliqué à ce tableau donne un résultat très significatif) : les garçons sont beaucoup plus nombreux que les filles à rester chez leurs parents, ce qui explique qu'ils soient moins nombreux que les filles à être proche d'eux ; on note que les filles ont plus tendance que les garçons à se localiser loin de leurs parents (elles suivent la belle-famille) et à ne pas être propriétaires. Enfin, les garçons se retrouvent moins en ville que les filles, en particulier au niveau des villes proches.

A ces différences de genre, il faut rajouter des différences selon la situation matrimoniale :

Tableau 12 : Situation des enfants de colons en fonction de leur situation matrimoniale

	Célibataire			Marié			Total	
	Nb	%	Ecart bruts	Nb	%	Ecart bruts	Nb	%
Agriculteur chez parents	62	37,3	+++	68	19,3	---	130	25,1
Agriculteur proche parents	0	0	----	88	25,0	++++	88	17,0
Agriculteur loin parents	0	0	-	13	3,7	+	13	2,5
Agriculteur non propriétaire	11	6,6	--	54	15,3	++	65	12,5
Ville proche	26	15,7	--	88	25,0	++	114	22,0
Ville lointaine	7	4,2	--	34	9,7	++	41	7,9
Monde	2	1,2	0	3	0,9	0	5	1,0
Etudie en ville	15	9,0	++	3	0,9	--	18	3,5
Etudie chez parents	43	25,9	++++	1	0,3	----	44	8,5
Total	166	100		352	100		518	100

Légende : Ecart bruts : Ecarts à la moyenne bruts

Afin de simplifier la lecture, nous avons déterminé des seuils par méthode graphique :

0 : Pas d'écart significatif observé (entre -1 et 1)

+ (ou -) : Ecart observé inférieur à 6 unités

++ (ou --) : Ecart observé conséquent (6 à 12 unités)

+++ (ou ---) : Ecart observé important (+ de 12 unités)

---- (ou ++++) : Ecart observé supérieur à 20 unités

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

La situation matrimoniale est tout aussi discriminante (test du khi-deux très significatif) : les jeunes agriculteurs, une fois mariés, ont tendance à quitter le lot de leurs parents, même s'ils sont 20 % à s'y localiser. Dès lors, il est logique de constater que ce sont surtout les jeunes mariés qui se localisent en dehors du lot des parents, sauf pour le cas des enfants qui étudient (qui sont pour la plupart d'entre eux célibataires).

De plus, on notera la situation particulière des jeunes qui étudient : ceux-là sont toujours fortement liés à leurs parents, soit en vivant chez eux en zone rurale, soit en vivant chez un parent en ville ; célibataires, ces jeunes ne sont pas encore dans une situation définitive, même si ceux qui étudient en ville ont peu de chance de rentrer dans le monde rural (voir plus loin). Parce que leur situation est particulière, nous avons décidé de ne pas les prendre en compte dans les analyses

suivantes : cela ramène l'échantillon à 456 cas. On peut donc, en distinguant les jeunes en fonction de leur sexe, de leur situation matrimoniale et scolaire (ne prenant pas en compte les jeunes qui étudient), voir quelle est la situation des fils et filles de colons vivants et venus avec leurs parents.

1. 2. Une situation des jeunes globalement proche des volontés des parents

Description globale de la situation des fils et filles de colons

Le tableau suivant est le produit du croisement des catégories statistiques (situation des jeunes) construites ci-dessus avec la situation matrimoniale et le sexe des enfants de colons.

Tableau 13 : Situation des jeunes en fonction du sexe et de la situation matrimoniale

	Filles						Garçons						Total	
	Célibataire			Mariée			Célibataire			Marié				
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	14	38	++	14	8	----	48	68	+++ +++	54	32	0	130	29
Agriculteur proche parents	0	0		54	31	+++ +++	0	0		34	20	0	88	19
Agriculteur loin parents	0	0		10	6	+	0	0		3	2	--	13	3
Agriculteur non propriétaire	3	8	---	30	17	0	8	11	-	24	14	0	65	14
Ville proche	16	43	++++	48	27	0	10	14	--	40	23	0	114	25
Ville lointaine	2	5	--	19	11	+	5	7	-	15	9	0	41	9
Monde	2	5		2	1		0	0		1	1		5	1
Total	37	100		177	100		71	100		171	100		456	100

Légende : Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15 % ; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau constitue une description statistique de la situation des fils et filles de colons (venus en Amazonie et qui n'étudient pas) à partir des catégories des parents. On peut donc s'attacher à essayer de déterminer les grandes tendances. On constate que d'une manière générale, 65 % des enfants qui n'étudient pas se situent dans le monde rural, alors que 34 % sont en ville et 1 % dans le monde. On peut donc dire que l'agriculture est une destination privilégiée des jeunes, ce qui ne contredit pas les souhaits des parents.

Encore plus en accord avec les parents, la proximité des jeunes par rapport à la famille d'origine est flagrante : 48 % des jeunes sont à côté de leurs parents (même lot ou agriculture proche parent) et, alors que le mariage est un moment où l'on se sépare des parents, 52 % des garçons mariés et 39 % des filles mariées sont proches des parents (même lot ou à proximité), alors que 32 % des garçons mariés et 8 % des filles mariés sont sur le même lot que leurs parents. Les écarts relatifs sont assez significatifs pour décrire la situation des filles, qui se trouvent géographiquement proches de chez leurs parents ; par contre, ils sont assez peu opératoires pour décrire la situation des garçons (à

part qu'ils ne se situent pas loin de leurs parents ni « dans le monde ») : la localisation des garçons mariés semble, à la lecture des écarts à la moyenne pondérés, aléatoire.

Les célibataires, quant à eux, reproduisent les différences de genre : si la situation des célibataires prend les mêmes proportions de répartition rural/urbain que celles des mariés, les garçons restent dans leur très grande majorité chez leurs parents ou s'emploient comme salariés (mais ces cas-là sont inférieurs à ce que serait une répartition aléatoire, ce qui montre que ce n'est pas une destination privilégiée), alors que les filles célibataires ont plus tendance à aller dans une ville proche.

On peut donc dire que ce tableau confirme, dans une certaine mesure, les discours des parents sur leurs enfants : environ la moitié d'entre eux restent proches de leurs parents. Mais de nombreuses répartitions semblent aléatoires, en particulier celle des enfants mariés ; ce qui confirme le fait qu'on ne peut pas ériger de règles de la répartition des fils et filles de colons. C'est pour cette raison que nous avons mené des distinctions à l'intérieur de la jeunesse ; c'est leur opérationnalité que nous testons avec le tableau suivant :

Tableau 14 : Situation des fils et filles de colons mariés en fonction de la typologie des familles

	Type I-1			Type I-2			Type II			Type III			Type IV			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	17	27	+	7	16	-	8	19	-	17	29	++	3	10	---	52	29
Agriculteur proche parents	19	30	0	15	35	+	8	19	--	12	21	-	10	35	+	64	21
Agriculteur loin parents	4	6		2	5		2	5		2	3		0			10	3
Agriculteur non propriétaire	9	14	0	11	26	++ +++	4	9	--	6	10	-	3	10	-	33	13
Ville proche	9	14	--	6	14	--	15	35	+++	16	28	+	9	31	++	55	24
Ville lointaine	5	8	0	1	2	--- --	5	12	++	5	9	0	4	14	+++	20	8
Monde	0			1	2											1	1
Total	63	100		43	100		43	100		58	100		29	100		236	100

Légende : Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15 % ; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

D'une manière générale, ce tableau apparaît assez distinctif, confirmant le caractère opératoire de notre typologie (le test du khy-deux, avec tolérance de Fisher¹, est significatif), et ceci bien que ce tableau ne distingue pas en fonction du sexe : on observe peu de répartitions aléatoires, et les répartitions correspondent bien à celles de la typologie². On peut donc dire qu'environ 50 % des jeunes des types I et III ont tendance à se conformer aux attentes de leurs parents et à participer à la

¹ En excluant les situations « dans le monde » et « agriculteur loin parents ».

² Si les jeunes de type I-1 ont tendance à se répartir aléatoirement entre le lot de leurs parents et les lots proches, cela est dû au fait que garçons et filles sont considérés dans cet échantillon ; et que les garçons sont chez leurs parents, les filles à proximité de leurs parents ; ce qui tend à rendre aléatoires les répartitions.

reproduction de l'agriculture familiale. Cela reviendrait à dire que l'idée d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale est largement infondée.

Il faut cependant être prudent avant d'affirmer cela : l'idée d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale est surtout avancée pour la nouvelle génération, celle des moins de 35 ans. Or, les données que nous représentons ici s'appliquent à tous les jeunes, y compris les célibataires et ceux qui ont plus de 35 ans ; ceux-là pourraient, statistiquement parlant, masquer les plus jeunes ; alors que les célibataires gonfleraient les effectifs des jeunes chez les parents. Nous allons donc traiter uniquement les jeunes agriculteurs mariés (ce qui ramène l'échantillon à 348 cas) et mener une distinction en fonction de l'âge.

Distinction en fonction de l'âge : une tendance de la nouvelle génération à se séparer des parents ?

Une des raisons pour lesquelles nous avons mené notre propre questionnaire était que nous voulions pouvoir distinguer les jeunes en fonction de leur âge. C'est ce que nous pouvons faire avec le tableau suivant.

Tableau 15 : Situation des fils et filles de colons mariés en fonction de leur âge

	16-20 ans			21-25 ans			26-30 ans			31-35 ans			36-40 ans			+ 40 ans			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	4	31		12	20	0	25	26	++	13	18	0	13	19	0	1	3	---	68	20
Agriculteur proche parents	4	31		17	29	+	19	20	--	13	18	--	19	28	0	16	43	++	88	25
Agriculteur loin parents	0	0		3	5		5	5		2	3		3	4		0	0		13	4
Agriculteur non propriétaire	5	38		11	19	+	10	10	--	14	19	+	9	13	-	5	14	0	54	16
Ville proche	0	0		14	24	0	27	28	0	21	29	0	18	26	0	8	22	-	88	25
Ville lointaine	0	0		1	2		9	9	0	10	14	++	7	10	0	7	19	++	34	10
Monde	0	0		1	2		2	2		0	0		0	0		0	0		3	1
Total	13	100		59	100		97	100		73	100		69	100		37	100		348	100

Légende : Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15 % ; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

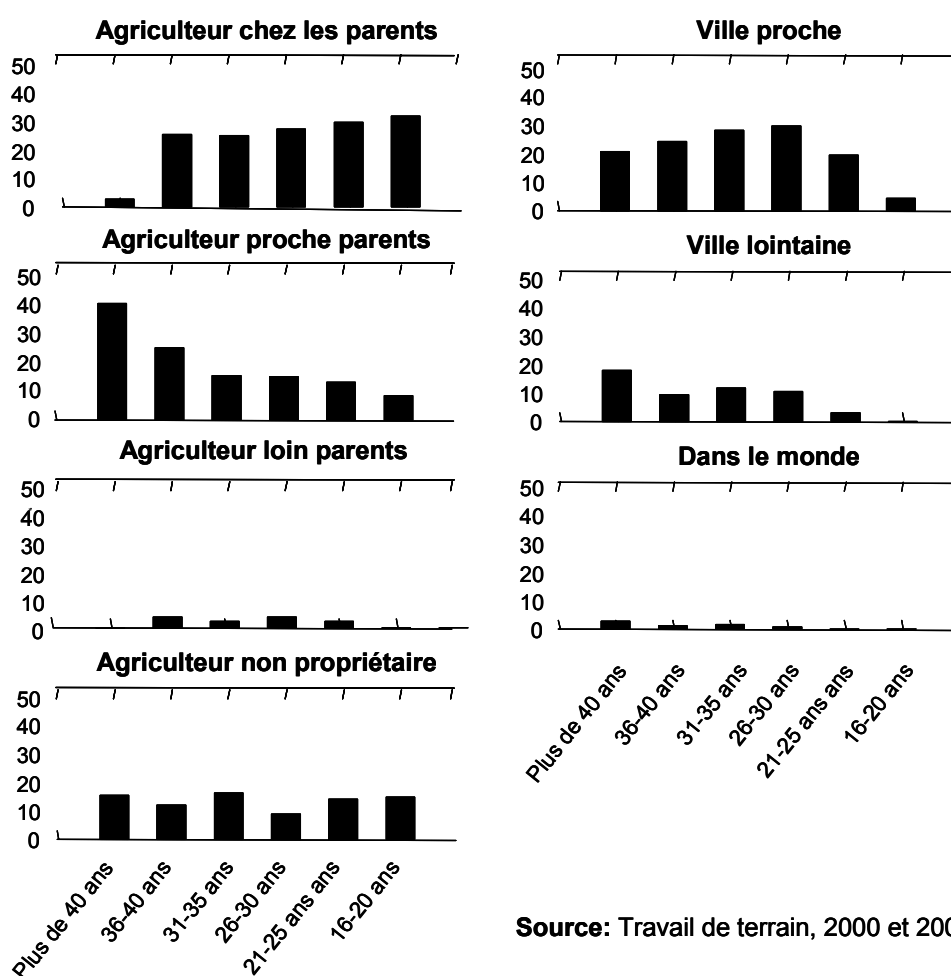
Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau étant assez peu lisible, nous en avons proposé une représentation graphique (graphique page suivante). On peut lire ces données de deux manières différentes : la première manière consiste à considérer qu'ils décrivent les différentes phases de la vie d'individus théoriques, qui seraient indépendants du contexte ; dans ce cas, on chercherait à mettre en évidence des parcours typiques de jeunes, en disant par exemple que les jeunes mariés de 21 à 25 se trouvent géographiquement proches de leurs parents, puis qu'entre 25 et 30 ans ils partent de chez ces derniers, puis qu'ils partent dans une ville lointaine, etc. La seconde méthode consiste à considérer que les situations selon les âges ne sont pas, dans l'absolu, comparables ; qu'elles renvoient à des contextes différents (et non à des âges de la vie différents). Dans ce cas précis, ce contexte peut être la situation foncière à l'arrivée de la famille, situation que l'on peut approcher par la date d'arrivée des

familles¹. Afin de ne pas alourdir le texte, nous avons placé en fin de chapitre un tableau qui décrit ces situations (Tableau 31 : Situation des jeunes mariés selon leur âge d'arrivée en Amazonie).

Aucune de ces deux méthodes n'est en soit exacte, et l'idéal serait de pouvoir mélanger âge de la vie et contexte ; nous ferons cela plus tard ; mais pour l'instant, par le biais statistique, nous nous contenterons d'essayer, dans les limites qu'impose le type de données choisi, de réaliser cette synthèse afin de comparer ces données avec les attentes des parents. Là encore, une limite très nette de notre travail apparaît : il aurait été intéressant de pouvoir croiser les âges des jeunes avec la typologie présentée ci-dessus ; mais nous disposons malheureusement que de trop peu de données pour que cela soit possible.

Graphique 3 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur âge (en %)



Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce que ces données permettent de visualiser assez facilement, c'est que les propositions de jeunes présents chez leurs parents et ceux qui en sont proches évoluent de manière opposée : les jeunes présents chez leurs parents sont de moins en moins nombreux, alors que ceux qui en sont proches sont de plus en plus nombreux. Mais si ce résultat était évident, ce sont les proportions qui le sont moins : en effet, c'est à 40 ans que le nombre d'agriculteurs présents chez leurs parents diminue

¹ En effet, les familles quand elles arrivent vont souvent en zone de colonisation nouvelle, où il y a de la terre libre. Donc un jeune déjà marié à l'arrivée de sa famille va souvent s'installer sur sa propre terre.

très fortement, alors que la courbe de ceux qui sont proches semble compenser cette évolution. Un effet de contexte peut expliquer ce résultat : les jeunes âgés de plus de 40 ans sont souvent arrivés en Amazonie déjà mariés, et ont profité de la migration pour acquérir une terre (voir Tableau 31 : Situation des jeunes mariés selon leur âge d'arrivée en Amazonie) ; alors que les autres, si leurs parents n'ont pas fait d'anticipation foncière, se trouvent dans une situation foncière fermée, et sont obligés de rester chez leurs parents. Mais si on excepte les jeunes de plus de 40 ans, on constate non seulement que les jeunes qui travaillent avec leurs parents sont nombreux et de tous âges, mais aussi qu'ils acquièrent leur indépendance assez tardivement. Cela confirme le fait que la migration est le seul moyen pour les jeunes d'obtenir de la terre ; mais que comme la migration est un moyen de perpétuer les liens communautaires ou de paternalisme familial, le moyen de refuser ces liens est de partir vers la ville ou d'aller sur la terre d'un autre. C'est ce que l'on voit avec le cas des jeunes de la tranche d'âge 31-35 ans (écarts à la moyenne pondérés) : si on considère que ceux-ci sont, en l'absence de migration (ce qui est leur cas, puisque nous les avons rencontrés dans une zone de colonisation ancienne), dans une situation foncière fermée (ils sont sous représentés dans les catégories de propriétaires terriens), l'alternative pour eux varie entre le travail chez leurs parents, l'agriculture sans être propriétaire ou la ville : or, on constate qu'ils ont tendance à privilégier ces deux solutions, puisqu'ils sont surreprésentés dans ces catégories. Cela est une nouveauté par rapport aux jeunes de la tranche d'âge inférieure, qui eux se localisent de façon préférentielle chez leurs parents ; comme si, à un certain âge, il y avait rupture par rapport aux parents. Mais le phénomène n'est de toute façon pas massif, et ne permet pas de faire des conclusions définitives.

Aller sur la terre d'un autre est non seulement un des moyens d'acquérir de la terre lorsque les parents ne peuvent pas la donner, mais aussi d'aller quelque part lorsque les jeunes ne veulent pas travailler sur la terre des parents : cela permet d'accumuler un capital pour acheter de la terre ; mais on ne constate pas, sur les courbes, des évolutions nettes dans le nombre d'agriculteurs non-propriétaires (sauf pour la tranche d'âge 31-35 ans), et leur nombre reste élevé pour les jeunes de plus de 40 ans ; ce qui montre que c'est un moyen d'ascension sociale qui marche assez mal, et qu'une partie importante des agriculteurs non-propriétaires sont appelés à le rester. Il s'agit donc dans ce cas d'une non reproduction de la situation d'agriculteur indépendant.

On constate par ailleurs que le nombre de jeunes en ville évolue de la manière suivante : 25 % des jeunes de la tranche d'âge 21-25 ans sont en ville ; puis, ce taux va augmenter brutalement pour les 26-30 ans (35 %), connaît un pic pour les 31-35 ans (41 %), puis diminue pour se stabiliser autour de 36 %. Le départ en ville se décide donc après 25 ans ; mais les départs en ville semblent définitifs (pas de retour massif vers la campagne si on analyse selon un individu théorique), et pas particulièrement importants pour les tranches d'âge les plus jeunes. Par contre, cela confirme la tendance des jeunes de 31 à 35 ans à s'éloigner de leurs parents.

Ces résultats tendraient donc à confirmer ce que montraient les tendances générales et les approches par typologie, à savoir qu'on n'observe pas par la statistique une crise de la jeunesse qui agirait sur une catégorie particulière de jeunes ; et qui laisserait prévoir un exode rural. On assiste certes à un phénomène différencié pour les jeunes de la tranche d'âge 31-35 ans, mais le phénomène ne se confirme pas avec les tranches d'âge les plus jeunes.

D'une manière générale, la moitié des jeunes (hors type II) réalisent les souhaits de leurs parents ; alors que l'autre moitié se trouve dans des situations qui n'apparaissent pas, dans les discours des parents, souhaitées. Les données que nous analysons ici ne peuvent pas permettre, rappelons-le, des conclusions définitives : l'aide aux parents, critère essentiel chez bien des agriculteurs, est en effet mal décrite dans les cas d'agriculteurs qui sont en dehors du lot parental (chez ceux qui sont en ville en particulier). Mais on peut tout de même essayer d'expliquer les localisations rencontrées, et les facteurs qui font que, dans la limite des données que nous analysons, les jeunes reproduisent ou non les volontés parentales.

1.3. Jeunesse et catégories statistiques

On trouve deux types d'hypothèses pour expliquer les localisations des jeunes : la première, qui serait celle des acteurs du développement (voir en particulier Silvestro et *al.*, 2001) tendrait à dire que les jeunes n'ont pas les moyens de devenir agriculteurs indépendants à cause du contexte (en particulier, les revenus de sa famille d'origine) ; et qu'il faudrait donc les aider à avoir des revenus favorables. La version systématisée de cette explication tendrait à faire du jeune un acteur qui cherche à améliorer son bien-être, et qui donc part si les conditions hors du lot sont meilleures que sur le lot (Laurian et *al.*, 1998). Un second type d'explication serait que les jeunes rejettent profondément ce que font leurs parents, et préfèrent mettre en place des pratiques différentes de ce qu'ils attendent d'eux (Araújo, 1993 ; Le Borgne - David, 1998).

Nous avons déjà vu que l'hypothèse de ce rejet ne peut pas être confirmée sur la totalité de notre échantillon, mais que seuls la moitié des jeunes font ce qu'effectivement leurs parents souhaitent. On peut cependant d'ici là tester la première hypothèse, celle selon laquelle le contexte local influencerait les jeunes : un test statistique se prêterait à ce genre de démarche.

Elaboration et échec d'un test statistique

Si les comportements des jeunes sont rationnels et explicables par le contexte local, et en particulier par l'amélioration des conditions de vie qu'un jeune peut espérer, alors on devrait pouvoir élaborer un modèle qui, même avec une marge d'erreur relativement élevée, permette d'expliquer les comportements des jeunes. Le questionnaire que nous avons appliqué auprès des jeunes a été en partie élaboré dans ce but : nous disposons de données sur les familles qui correspondent aux explications des comportements trouvées dans la littérature.

Nous avons identifié un certain nombre de facteurs explicatifs des comportements des jeunes : des facteurs géographiques, tels que ceux que nous avons déterminés dans notre travail d'études et de recherches (Arnauld de Sartre, 1998), pourraient expliquer différentes conditions d'accès à la terre, l'âge de la colonisation du lot (et donc les terres en forêt disponibles), la qualité de la vie sociale (école, proximité de la ville) ; des facteurs agro-économiques, tels que les revenus des familles, le type d'agriculture que pratiquent les parents (exigeant en espace ou non) ; des facteurs familiaux, tels que le nombre d'enfants dans la famille (possibilité pour une famille de fournir des lots à tous les enfants), l'origine géographique des colons, leur passé migratoire, le temps de présence en

Amazonie, etc. Ces facteurs, appliqués à une population homogène de jeunes, devraient permettre d'élaborer un modèle des comportements.

Dès lors, nous avons réalisé une analyse de régression multiple dont le but était d'évaluer le degré de dépendance entre une variable appelée dépendante et un ensemble d'autres variables dites indépendantes ; puis de réaliser un modèle rendant compte de ces variations. La variable dépendante serait une situation précise (par exemple, propriétaire, ou non-propriétaire), les variables indépendantes les facteurs vus ci-dessus. Dans la mesure où la plupart de ces variables sont de nature qualitative (ou des variables quantitatives que l'on peut, en les réduisant en classe, transformer en variables ordonnées), nous avons réalisé une régression logistique.

Cela impose, premièrement, d'analyser chaque situation de manière isolée, pour voir l'apparition ou non du phénomène ; et un nombre de cas dans chaque situation relativement élevé pour pouvoir mener des analyses. Compte tenu de notre échantillon, nous avons pu tester les situations suivantes : agriculteurs proches des parents, agriculteurs chez les parents, et faire une différence agriculteur / urbain. Par contre, les situations telles que agriculteurs loin des parents, les jeunes « dans le monde » et les distinctions entre villes n'ont pu être testées. L'analyse procède par sélection, dans les facteurs proposés à l'analyse, de ceux qui sont considérés comme variants avec la donnée dépendante, et propose pour chacun des facteurs un poids relatif (ou probabilité d'apparition de l'événement étudié). Par la suite, chaque poids relatif doit être considéré en lui-même et par rapport aux autres facteurs considérés comme corrélés à la variable, afin de réaliser un modèle associant les différents facteurs sélectionnés et leur attribuant un coefficient.

Nous avons mené les analyses pour les jeunes mariés de moins de 40 ans et de moins de 20 ans. De ce fait, la variation due à l'âge est minimisée ; la situation scolaire et matrimoniale disparaissent de l'analyse. Nous avons alors essayé de proposer un modèle rendant compte des variations des différents types de situation dans lesquelles se rencontrent les jeunes.

Jeunes mariés de moins de 40 ans :

- Indice de conformité du modèle d'explication des localisations ville / campagne : - 152,621.
- Indice de conformité du modèle d'explication des localisations dans le même lot : - 79,054
- Indice de conformité du modèle d'explication des localisations dans le même travessão que les parents : - 92,441

Valeur des indices de conformité : Il mesure le rapport entre les prévisions du modèle et les données observées. Plus l'indice de conformité est proche de 0, plus le modèle se rapproche de la situation observée.

Tous les types d'analyse de régression logistique que nous avons essayés (pour chaque situation des jeunes) n'ont pas permis de formuler un modèle des comportements : les indices de conformité du modèle ne sont pas significatifs, et ses représentations graphiques montrent une grande dispersion de notre population. Il n'est possible de dégager aucune tendance générale avec les données que nous possédons et les facteurs que nous avons sélectionnés.

Par contre, l'analyse a permis de distinguer, par méthode rétrograde et progressive, des facteurs qui sont corrélés aux différentes situations des jeunes. Ces facteurs, s'ils ne permettent pas d'expliquer l'ensemble des localisations, restent importants pour les comprendre.

Tableau 16 : Facteurs expliquant les situations des jeunes

Situation : agriculteur (tous types) ou en ville (toute ville)			Situation : chez et proche des parents (rapporté aux jeunes agriculteurs)		
Groupe de facteurs	Facteurs	Poids relatif			
Région d'origine	<i>Sud et Sudeste</i>	0,445	Situation économique	<i>Pauvre</i>	0,484
	<i>Nordeste</i>	0,664		<i>Difficile</i>	0,305
	<i>Front pionnier</i>	0,378		<i>Moyen</i>	0,424
		<i>Aisé</i>		0,815	
Niveau d'étude atteint	<i>Non scolarisé</i>	1 (théorique)	Type d'agriculture pratiquée	<i>Diversifié</i>	0,645
	<i>Primaire</i>	0,615		<i>Annuelles</i>	0,515
	<i>Collège</i>	0,336		<i>Bétail</i>	0,411
	<i>Lycée</i>	0,261		<i>Permanentes</i>	Théorique 1
	<i>Université</i>	0 (théorique)		<i>Métayer</i>	0,097
			Région d'origine	<i>Sud et Sudeste</i>	0,618
				<i>Nordeste</i>	0,393
				<i>Front pionnier</i>	0,571

Légende :

Théorique : facteur non analysé par le programme car ne présentant pas de variation

Poids relatif : probabilité qu'a la situation testée d'apparaître. 0,5 = dispersion aléatoire ; 0=probabilité nulle ; 1 = probabilité certaine

Source : Recherche de terrain, 2000 et 2001

On voit apparaître dans cette analyse deux types de facteurs différents : des facteurs de type agro-économique (situation économique et type d'agriculteur), et des facteurs tenant à l'histoire des individus (niveau d'étude) ou des familles (origine géographique) ; les autres facteurs n'ont pas été retenus dans l'analyse (encadré suivant).

Encadré 24 : Les facteurs exclus de l'analyse multivariée

Un ensemble de facteurs ont été exclus de l'analyse multivariée. Nous avons par ailleurs effectué le test du khi-deux pour chacun de ces facteurs associé aux différentes situations : le test ne s'est jamais révélé significatif.

Les facteurs tenant à la localisation du lot des parents n'ont pas été retenus ; il faut tout de même se rappeler que notre échantillon comporte peu de cas de jeunes issus des fonds de *travessões** ; de même, nous n'avons que peu de questionnaires appliqués en zone péri-urbaine. Le municipe d'origine apparaît lui-aussi peu important, en dehors des zones de cacao.

L'histoire migratoire des familles (nombre de migrations) et leur temps de présence en Amazonie (avec peu de familles arrivées récemment dans l'échantillon) n'ont pas non plus été retenus dans l'analyse.

Plus étonnant, le nombre d'enfants dans la famille est peu discriminant, ainsi que la taille de la propriété parentale (variant toutefois peu dans l'échantillon).

Ce sont les facteurs retenus par l'analyse que nous pouvons détailler à présent, en commençant par les facteurs agro-économiques.

Localisation dans le monde rural et facteurs agro-économiques

Les facteurs de type agro-économique (l'encadré suivant présente la manière dont ces variables ont été construites) n'ont pas été conservés pour décrire les variations de localisation entre la ville et la campagne, mais celles à l'intérieur du monde rural. Cela s'explique assez facilement, par des tableaux statistiques tels que ceux que nous avons utilisés jusqu'ici.

Encadré 25 : Construction des variables types d'agriculteur et richesse des familles

Nous avons essayé d'estimer comment les agriculteurs peuvent être comparés quant à leurs revenus et au type d'agriculture qu'ils pratiquent. Pour cela, le questionnaire a permis d'obtenir des données sur : les différentes sources de revenus du lot et hors du lot ; pour les revenus du lot, on a estimé la production en céréales, cultures pérennes et bétail (en dehors des veaux). Puis, nous avons utilisé les typologies du Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne, élaboré dans les mêmes régions que celles où nous avons enquêtées, pour y classer les agriculteurs.

Au niveau des types d'agriculteurs, on distingue :

- Les producteurs de cacao : il s'agit d'agriculteurs qui ont de grandes quantités de cacao (plus de 20 000 pieds), qui nécessitent souvent la présence d'un métayer sur le lot. La plupart d'entre eux possèdent aussi du bétail, et d'autres lots.

- Les éleveurs, qui ont principalement du bétail et quelques cultures associées. Ils ont plus de 40 têtes de bétail (en dehors des veaux).

- Les agriculteurs en cultures annuelles. Ceux-là ont quelques têtes de bétail (souvent achetées à crédit¹) et cultivent principalement du riz, du maïs, du manioc. Ils ont parfois un peu de cultures pérennes. Ils ont souvent recours au travail salarié.

- Les agriculteurs en système de polyculture élevage. Ceux-là possèdent plus de 20 têtes de bétail (souvent achetées à crédit) et des quantités conséquentes de cultures pérennes (poivre et café principalement) ; qu'ils associent aux cultures annuelles.

- Les non-propriétaires, définis de la même façon que les jeunes.

Les revenus sont très difficiles à estimer ; nous n'avons pas tenté de faire une estimation des revenus des agriculteurs, mais plutôt de considérer les catégories les unes par rapport aux autres. On peut cependant considérer que :

- Les producteurs de cacao qui ont plus de 50 000 pieds et les éleveurs qui ont plus de 80 têtes de bétail sont les plus riches. Des situations intermédiaires, tels que un producteur de cacao de moins de 50 000 pieds et possédant plus de 40 têtes de bétail, sont aussi classées dans ce type.

- Des producteurs de cacao de moins de 50 000 pieds, ou des éleveurs qui ont plus de 40 têtes de bétail sont dans la catégorie moyenne supérieure. De même, des agriculteurs qui font de la polyculture avec de nombreux pieds de poivre productifs et plus de 20 têtes de bétail ou qui disposent d'un revenu non agricole régulier (salaire d'une épouse, commerçant local ou machine de décorticage de riz, activité salariée régulière) ont été classés dans cette catégorie.

- Des agriculteurs en polyculture qui ont moins de 20 têtes de bétail, peu de culture pérennes ou de poivre et aucun salaire associé ont été classés dans la catégorie moyenne inférieure. De même, les agriculteurs qui ont des cultures annuelles avec un revenu non agricole régulier associé ont été classés dans cette catégorie.

- Enfin, des agriculteurs en culture annuelle ou en polyculture qui ont recours fréquemment au salariat ont été classés parmi les plus pauvres.

Par ailleurs, lors des enquêtes, nous notions l'état général de la maison ; cela permettait de revoir à la hausse ou à la baisse les catégories ci-dessus, en considérant que l'ensemble des sources de revenus n'avait pas été déclaré. Ces données doivent cependant être manipulées avec précaution : non seulement elles sont en elles-mêmes critiquables, mais elles ont surtout été recueillies à une date précise, et peuvent avoir varié lorsque les enfants étaient en âge de s'émanciper des parents. Il s'agit donc d'évaluer une décision qui peut avoir été prise dix ans avant la situation actuelle. Pour remédier à ce problème, nous n'avons pas pris en compte les têtes de bétail obtenues grâce à un financement, ni les salaires supplémentaires récents.

¹ L'Etat Brésilien a accordé, dans le milieu des années 1990, un fond spécial destiné à financer des projets dans l'agriculture familiale. Un prêt à a été accordé aux agriculteurs pour qu'ils investissent sur leurs lots.

Tableau 17 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans selon le type d'agriculture que pratiquent les parents

	Non propriétaire			Bétail			Polyculture			Annuelles			Cacao			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	0			17	25,8	+	21	17,4	-	4	9,3	---	21	44,7	+++ ++++	63	21,4
Agriculteur proche parents	0			21	31,8	++	31	25,6	0	13	30,2	++	3	6,4	----	68	23,1
Agriculteur loin parents	0			4	6,1		7	5,8		1	2,3		1	2,1		13	4,4
Agriculteur non propriétaire	12	66,7	+++ +++	3	4,5	----	18	14,9	0	8	18,6	+	3	6,4	---	44	14,9
Ville proche	6	33,3	+	18	27,3	0	27	22,3	-	11	25,6	0	18	38,3	++	80	27,1
Ville lointaine	0			3	4,5	---	17	14	+++	6	14	+++	1	2,1		27	9,2
Total	18	100		66	100		121	100		43	100		47	100		295	100

Légende : Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15 % ; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau montre deux situations extrêmes : d'un côté les agriculteurs non-propriétaires ne peuvent fournir de terres à leurs enfants, qui se retrouvent donc soit dans la même situation qu'eux, soit en ville ; de l'autre, les producteurs de cacao pratiquent eux une agriculture très intensive, qui leur permet de garder la plupart de leurs enfants proches d'eux ; les autres par contre quittent le lot familial. Les propriétaires de bétail, qui eux pratiquent une agriculture plus extensive, n'ont souvent pas assez de terres pour eux-mêmes, mais ont la possibilité d'en acheter à proximité pour leurs enfants. Les agriculteurs en polyculture et cultures annuelles ont eux par contre peu d'enfants sur leur lot, ce qui s'explique sans doute par la précarité de leur situation. Ceux qui ont des cultures annuelles ont leurs enfants soit à proximité, soit comme non-propriétaires ; ceux qui sont en polyculture ont leurs enfants soit proche d'eux, soit en ville.

Les covariations observées entre le type d'agriculture que pratiquent les parents et la situation des jeunes de moins de 40 ans s'expliquent relativement facilement. Nous avons expliqué à partir des quantités (et les qualités) de terre que les parents ont à leur disposition pour les donner à leurs enfants. Mais le type d'agriculture pratiqué a aussi à voir, bien entendu, avec les revenus des familles ; c'est ce que permet de voir le tableau suivant.

Tableau 18 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans en fonction de la richesse de la famille d'origine

	Agriculteur aisé			Agriculteur moyen supérieur			Agriculteur moyen inférieur			Agriculteur pauvre			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart th-Nb	Nb	%
Agriculteur chez parents	32	36	+++ ++	8	13,6	--	12	19,4	0	9	10,3	---	61	20,5
Propriétaire proche parents	15	16,9	--	16	27,1	0	20	32,3	++	20	23	0	71	23,9
Propriétaire loin parents	2	2,2	---	6	10,2	130	2	3,2	-	3	3,4	-	13	4,4
Non propriétaire	8	9	---	6	10,2	--	5	8,1	---	29	33,3	+++ +++ +++	48	16,2
Ville proche	27	30,3	+	18	30,5	+	14	22,6	0	15	17,2	--	74	24,9
Ville lointaine	5	5,6	--	5	8,5	0	9	14,5	+++ +	8	9,2	0	27	9,1
Monde	0			0			0			3	3,4	233	3	1
Total	89	100		59	100		62	100		87	100		297	100

Légende: Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15%; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible.

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Ce tableau montre, toujours à partir du cas de deux extrêmes, que les agriculteurs les plus riches peuvent conserver leurs enfants sur le même lot, et limiter ainsi le cas de fils non-propriétaires, alors que les agriculteurs les plus pauvres sont dans une situation inverse. Par contre, la localisation en ville ne semble pas du tout liée aux revenus dont disposent les parents, comme si ceux-ci influaient uniquement sur la situation dans le monde rural.

Ces données montrent bien que la situation économique et le type d'agriculture pratiqué par les parents influe pour une partie importante sur la localisation dans le monde rural ; mais ces facteurs ne permettent pas d'expliquer les départs du monde rural ; ils semblent plus être des facteurs facilitant les localisations des jeunes qui restent dans le monde rural ; mais ils ne semblent pas influencer sur leurs décisions. Par contre, on peut supposer qu'une différence de localisation entre la ville et la campagne est plus à même d'expliquer ces situations ; c'est ce que permettent de voir les facteurs socio-culturels tels que l'origine géographique des familles et le niveau d'étude atteint par les jeunes.

Sortie du monde rural et facteurs socio-culturels : études et origine géographique des familles

Les localisations entre ville et campagne sont donc corrélées aux variations selon l'origine géographique des colons et leur niveau d'étude. C'est ce que l'on peut voir avec l'origine géographique des colons.

Tableau 19 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans en fonction de l'origine géographique de leurs parents

	Sud-Sudeste			Nordeste côtier			Nordeste intérieur			Front pionnier Nord			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	13	24,1	+	3	5,8	----	16	19,8	0	29	26,4	+	58	20,5
Agriculteur proche parents	6	11,1	---	11	21,2	0	18	22,2	0	36	32,7	++	60	23,9
Agriculteur loin parents	3	5,6	++	2	3,8	0	4	4,9	+	4	3,6	-	11	4,4
Agriculteur non propriétaire	9	16,7	0	14	26,9	+++ +	12	14,8	0	13	11,8	-	34	16,2
Ville proche	17	31,5	+	15	28,8	+	22	27,2	0	20	18,2	-	59	24,9
Ville lointaine	6	11,1	+	6	11,5	+	9	11,1	+	6	5,5	--	21	9,1
Monde	0				0		0	0		2	1,8		2	1
TOTAL	54	100		52	100		81	100		110	100		297	100

Légende: Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15%; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible (effectif ou effectif théorique trop limité).

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

L'origine géographique des colons est très étroitement liée à la typologie que nous avons réalisée : les agriculteurs issus des fronts pionniers du Nord renvoient aux types I et II, alors que ceux du Nordeste côtier¹ renvoient souvent (mais pas toujours) au type IV et ceux du Sud au type III.

Ce tableau montre que les agriculteurs issus d'autres fronts pionniers ont tendance à plus rester dans le monde rural que les autres agriculteurs, et qu'ils réussissent d'ailleurs à devenir propriétaires proches de leurs parents ; cela peut confirmer le fait que les migrations vers un nouveau front pionnier sont souvent un moyen pour les parents de fournir de la terre à leurs enfants. Cela semble réussir, puisque dans ce cas les agriculteurs ne se retrouvent pas en ville ou dépendants d'un patron, comme le veulent leurs parents. La répartition de ce type d'agriculteur paraît sans doute la plus proche de l'idéal-type paysan.

Par contre, on constate que d'autres agriculteurs fonctionnent de manière différente : les agriculteurs issus du Nordeste côtier, plus urbanisés (de fait, ces agriculteurs-là ont souvent passé un moment en ville) ont une forte tendance à être agriculteurs non-propriétaires² ou, bien que moins nettement, en ville : par contre, la localisation sur le même lot que les parents semble très rare : cela rattache ces agriculteurs aux comportements typiques des agriculteurs citadins, à condition que l'exercice de l'agriculture comme non-propriétaire soit, dans leur cas, choisi. Les agriculteurs issus du Nordeste intérieur ont des répartitions plus aléatoires, mais qui tendent à les conduire loin de leurs parents, que ce soit en ville ou dans un lot loin des parents.

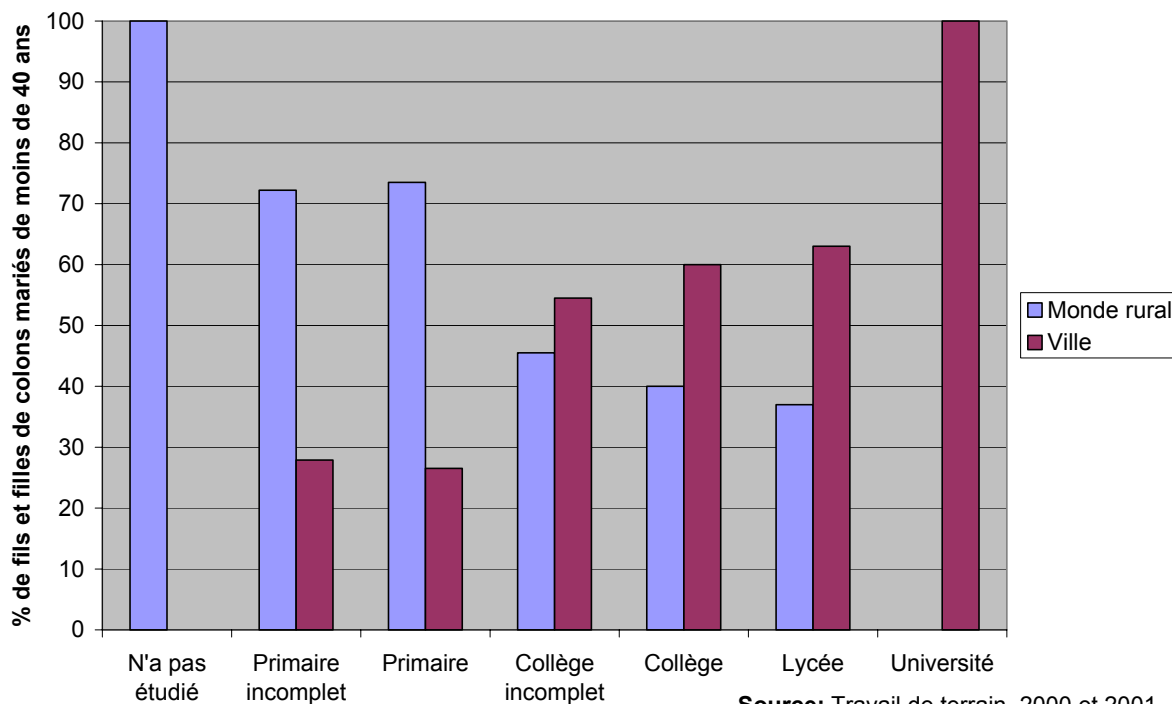
Quant aux agriculteurs issus du Sud et du Sudeste, leurs enfants se localisent préférentiellement sur le lot de leurs parents, en ville, et, dans une proportion non négligeable, comme agriculteurs non-

¹ Il s'agit d'agriculteurs qui proviennent d'Etats majoritairement situés en bord de mer, ou de régions côtières dans des Etats qui, comme la Bahia, ont à la fois une grande façade maritime et une grande pénétration à l'intérieur des terres.

² En fait, comme nous le verrons dans le chapitre 6, ce sont des pluriactifs ruraux.

propriétaires. Si ce résultat est assez évident et ne fait que confirmer la typologie des jeunes agriculteurs que nous avons menée, l'autre facteur qui explique les localisations des jeunes entre ville et monde rural se révèle plus surprenant.

Graphique 4 : Situation monde rural/ville des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude



Ce graphique représente une simplification des données¹. Le niveau d'étude atteint par les jeunes se retrouve, fort logiquement, corrélé à leur répartition entre monde rural et ville : plus un jeune étudie, et plus il a de chances de se retrouver en ville. Mais là où ces données sont surprenantes, c'est qu'elles montrent que les évolutions entre niveau scolaire et localisation en ville ne sont pas proportionnelles : les courbes que l'on pourrait tracer sur l'histogramme suivent, au lieu d'une progression linéaire, une progression par paliers successifs.

Il y a deux situations opposées : les jeunes qui n'ont pas étudié, qui sont tous dans le monde rural ; et ceux qui ont un niveau universitaire, qui sont tous en ville. Ensuite, les jeunes qui ont un niveau primaire, complet ou non, sont dans le monde rural dans une proportion de 72 %. Puis, dès que les jeunes ont un niveau supérieur au primaire, ils se localisent en majorité en ville. Il y a là un second palier ; puis, les proportions évoluent peu (de 55 à 63 %) selon que les jeunes ont un niveau début collège ou fin lycée. Le troisième palier intervient au moment où les jeunes sont à l'université (dans ce cas, tous se localisent en ville).

Le second palier est étonnant. En effet, on pourrait penser que le fait de se localiser en ville pourrait s'expliquer de deux façons : la première, dans le cadre de l'*homo œconomicus*, renverrait au

¹ Le tableau complet, ainsi que le graphique associé à ce tableau, sont en fin de chapitre : Tableau 32 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude ; Graphique 12 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude.

fait que les jeunes ont augmenté leurs chances de trouver un bon emploi en ville ; la seconde explication, plus culturaliste, dirait que les études ont changé les représentations des jeunes, qui appartiennent alors à une autre culture, et ne veulent plus rentrer dans le monde rural. Mais cette acculturation devrait être proportionnelle au niveau d'étude atteint ; de même, les chances de trouver un bon emploi sont nettement moindres quand un jeune a fait un an de collège que lorsqu'il a terminé son lycée ; or, les variations dans la localisation ville/campagne ne sont pas proportionnelles au niveau d'étude. Cela signifierait que ce n'est pas tant l'employabilité ou l'acculturation consécutive à un bon niveau d'étude qui explique la corrélation entre niveau d'étude et sortie du monde rural. Par contre, on sait qu'une très grande majorité des jeunes de notre échantillon ont dû, pour étudier après le primaire, aller en ville : ce serait donc le fait d'avoir vécu en ville qui entraînerait un départ des jeunes.

Dans ce cas, on pourrait effectivement parler de crise de reproduction, mais qui s'applique aux jeunes qui ont été en ville et n'ont plus envie de retourner dans l'agriculture. Cela expliquerait alors le cas particulier des agriculteurs de type II : ceux-ci, qui ont souvent une conception négative de l'agriculture, envoient leurs fils étudier en ville. Les enfants partent, réussissent rarement à terminer leur collège, mais restent en ville, dans des petits emplois précaires ; ce qui crée la rancune des parents, qui auraient voulu les voir rentrer auprès d'eux s'ils n'ont pas un bon niveau scolaire (et le métier qui va avec).

Cela a des conséquences importantes pour la suite de notre travail : en effet, ça permet de donner sens aux pourcentages sur les situations des jeunes : certes, environ la moitié d'entre eux seraient dans des situations qui correspondent à leurs attentes ; mais surtout, les jeunes qui ne répondent pas à leurs attentes le font pour deux raisons : certains, ceux qui restent dans le monde rural, se voient opposer des obstacles d'ordre agro-économiques ; mais d'autres seraient « attirés » vers un autre type d'organisation sociale, qu'en première analyse on peut nommer urbaine, qui rend difficilement probable un retour sur les lots. Dans ce cas, nous nous retrouvons dans la configuration décrite par Patrick Champagne : l'élargissement de l'espace des possibles, en particulier le surgissement d'un système de reproduction concurrent, aurait pour effet d'amener à réviser la position dans laquelle se trouve le monde rural – et amènerait à une crise de l'agriculture. Dès lors, il semble que tous les jeunes qui ont un contact avec la ville connaîtraient cette situation – qui conduirait à terme à une crise de l'ensemble de la paysannerie.

Le fait que cette situation soit corrélée à l'origine géographique des familles – et à notre typologie – amène donc à dire que certains types seraient plus touchés par la crise car plus sujets à voir leurs enfants partir en ville : il s'agit en particulier des types II et IV. Il faudrait donc pouvoir corréler le passage en ville avec notre typologie pour voir que la ville agit effectivement comme un élément déterminant des crises de l'agriculture paysanne.

On peut donc conclure cette partie statistique. On a vu qu'elle visait à comprendre les univers de possibles dans lesquels étaient placés les jeunes – et à voir comment ils réagissent par rapport à cela – pour voir si l'on peut parler d'une « crise de l'agriculture paysanne que nous avons caractérisée dans le chapitre 3. Il apparaît que les choix des jeunes ne sont pas modélisables dans leur ensemble ; mais qu'un certain nombre de facteurs permettent d'expliquer les différentes situations. La typologie

des familles que nous avons réalisée dans le chapitre 3 apparaît fonctionnelle pour en rendre compte. Ensuite, il faut distinguer en fonction des localisations dans le monde rural et en ville : pour les localisations dans le monde rural, les facteurs agro-économiques apparaissent les plus importants pour comprendre les différentes situations. Mais malheureusement, l'approche statistique permet très mal de décrire les différentes situations – en particulier les relations de travail avec les parents, que nous avons vu être essentielles. Pour les localisations en ville, il semble bien que, en fonction de la typologie des familles, le passage par la ville agisse comme un élément déclencheur de crises. C'est ce lien entre typologie des familles et localisations des jeunes que nous pourrions explorer à présent, afin de comprendre la nature des crises qui affectent le monde rural.

II. Passage en ville et crise de l'agriculture paysanne : des types en crise ?

On peut essayer, dans cette partie, de comprendre comment le passage en ville agit sur les jeunes. Il s'agit donc là, principalement, de se situer dans la perspective de Pierre Bourdieu : comment les jeunes se situent-ils par rapport à un même « univers des possibles » ? Nous avons vu, dans les analyses ci-dessus, qu'on ne peut pas modéliser les comportements des jeunes – qu'aucun facteur ne semble explicatif d'une partie ou de l'ensemble des localisations. Par contre, les données sur le passage en ville montrent que des éléments tenant à la biographie des jeunes sont importants pour comprendre les situations dans lesquelles se rencontrent les jeunes.

D'une manière générale, une approche biographique permettrait de comprendre la manière dont sont ou ont été vécues les différentes étapes de la vie des jeunes ; et de comprendre en quoi cela s'ajuste ou pas à ce que disent les parents. Enfin, et ce n'est pas là la moindre utilité de la biographie, elle permettrait de préciser les types de rapports entre les parents et leurs enfants.

II. 1. Les entretiens biographiques menés auprès des jeunes

Le principe des entretiens est, bien entendu, radicalement différent de celui des questionnaires : il s'agit de comprendre ce que des jeunes pensent de leur situation actuelle, et, avec certaines limites, ce qu'ils ont pensé de leur situation passée et pensent pour leur futur. Mais cela ne va pas de soi, et nécessite une approche très prudente des matériaux biographiques.

Le récit de vie, entre illusion biographique et construction de sens à partir d'une trajectoire passée

Les récits de vie apparaissent non pas tant comme la description d'une réalité passée, mais comme la mise en récit, à un moment donné et à usage d'un enquêteur, de ce passé. Il nous a semblé, en effet, que cette mise en récit biographique n'était pas tant faite en fonction de la réalité d'une expérience vécue qu'en fonction du regard que les interviewés ont aujourd'hui de cette situation passée. Car on peut dire avec Bourdieu que le récit de vie est souvent « une sorte d'artefact socialement irréprochable », artefact qui entretiendrait une « illusion biographique » (Bourdieu, 1986) de l'enchaînement logique d'événements : parce qu'ils se suivent et parce qu'ils sont arrivés à une

même personne, l'illusion biographique consiste à croire en une « identité sociale constante et durable ».

En effet, ce que permettent d'obtenir en premier lieu les entretiens biographiques, c'est la remise en ordre, à un moment donné, d'une situation passée : « Les narrateurs ne racontent pas leur vie, mais ils mettent en scène, de manière à convaincre, le sens de leur parcours » (Théry, 1994¹, p. 242, citée par Demazière et Dubar, 1997, p. 90). C'est la recherche de ce sens que nous menons d'abord par l'entretien.

Cependant, cette « mise en sens » n'est pas parfaitement contingente à la situation d'énonciation et d'entretien. Bien au contraire, ces entretiens ont une cohérence qui va au-delà du discours. Mais cela demande certains préalables dans l'analyse, dont celui de replacer les jeunes par rapport aux mêmes espaces des possibles. Ainsi, le premier des champs dans lequel ont évolué les jeunes avec qui nous avons réalisé des entretiens biographiques reste celui de leur famille d'origine : c'est dans ce cadre qu'a eu lieu leur socialisation primaire ; à ce cadre qu'il faut au préalable la rapporter. Nous considérerons alors que la typologie des familles est un moyen pertinent d'appréhender ce cadre.

Mais la socialisation primaire n'est qu'une étape de la socialisation. Elle permet de mettre en comparaison des jeunes « engagés dans les mêmes champs et affrontés aux mêmes espaces des possibles » ; mais pourtant, tous les jeunes ne réagissent pas de la même façon face aux différentes possibilités qui s'offrent à eux ; il y a des changements qui apparaissent. Suivant la manière dont ont été vécues les différentes étapes de la biographie, et en particulier celles de la socialisation primaire, différentes options peuvent être prises par les jeunes. C'est de ces options dont les entretiens biographiques doivent permettre de rendre compte.

Dès lors, et en désaccord avec ce que dit Pierre Bourdieu dans son article sur l'illusion biographique, la manière dont une situation est vécue est certes rapportée *a posteriori*, mais elle se rapporte à une situation passée et peut, avec certaines précautions, permettre d'expliquer cette situation passée à partir de la recherche d'une rationalité organisant non seulement le discours, mais aussi la biographie de la personne rencontrée : cela renvoie à une théorie de l'action particulière, différente de celle de Pierre Bourdieu ; et, au final, à une conception du changement dans le monde rural elle aussi particulière.

Nous présumons donc que les entretiens ne relèvent pas purement d'une « illusion biographique » ; bien au contraire, ils ont un sens, révèlent des trajectoires et des choix dont il est possible de rendre compte. Cela s'inscrit dans une perspective de « sociologie compréhensive » dont « le présupposé de base est qu'il est possible et nécessaire de saisir, par reconstitution interne (se mettre à la place de), le sens visé d'une action et que celui-ci peut se rattacher à une forme de rationalité qui est compréhensible parce que typique, c'est-à-dire modélisable par rattachement à un tableau global de pensée (idéal-type) » (Demazière et Dubar, 1997, p. 101). Tout l'enjeu réside dans le sens donné à cette rationalité : Pierre Bourdieu estime qu'il s'agit d'un habitus ; nous avons vu plus haut que Max Weber distingue plusieurs types de rationalités : une rationalité en finalité, qui vise à

¹ THERY, Irène. 1994, Le démantèlement, Odile Jacob, Paris.

l'organisation de moyens en vue d'une fin ; une rationalité en valeur, qui justifie l'action rationnelle par des valeurs ; une rationalité traditionnelle ; et une rationalité émotionnelle.

Dans ce cas, l'habitus n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Cela reste bien évidemment une possibilité à explorer ; et pour cela, nous replacerons les jeunes par rapport à la famille dont ils sont issus (dans le cadre soit de sagas familiales, voir plus loin ; soit des typologies des enfants). Mais si des jeunes placés « dans les mêmes champs sociaux » ne réagissent pas de la même manière, alors cette réaction, et le type de rationalité à laquelle on peut la rattacher, marquent une rupture par rapport aux parents. Toute la question est alors de savoir si la rationalité traditionnelle est remplacée par une rationalité différente et inspirée de l'urbain, ou si plusieurs rationalités cohabitent ; tout le travail (que nous mènerons dans la troisième partie) consistera alors à pouvoir nommer ces rationalités, et à les rattacher à des logiques typiques – qu'elles s'inscrivent, ou non, en continuité de celle des parents.

Types d'entretien et composition de l'échantillon

Ces présupposés sont essentiels pour comprendre la manière dont ont été réalisés et analysés les entretiens. Afin de pouvoir comparer les jeunes avec des univers de possibles qui s'offrent à eux, nous avons toujours essayé de mettre en rapport les entretiens avec les types de familles dont ils sont issus. Cela a été fait de trois manières différentes : la première, sans doute la plus efficace – mais aussi la plus dure à réaliser – consistait à mener des sagas familiales, c'est-à-dire à interroger le plus grand nombre possible de membres d'une même famille. S'il s'est souvent avéré difficile d'interroger à la fois le mari et son épouse, nous avons dans quatre cas pu rencontrer un père (ou une mère) et au moins trois de ses enfants. Dans la mesure où une première version de notre typologie existait déjà lorsque nous avons décidé de ce type de travail de terrain, nous avons réalisé des sagas familiales auprès de familles de types I-1, I-2, III et IV.

Encadré 26 : Les sagas familiales

Nous avons réalisé des entretiens avec les membres de plusieurs familles. Pour des raisons liées à la localisation des enfants, il n'était pas possible de réaliser des sagas familiales avec des familles de type II. Nous avons cependant pu, dans un cas, rencontrer une mère de famille et deux de ses enfants partis en ville.

Par contre, nous avons réussi des sagas familiales (au moins un entretien avec un membre du couple et deux enfants) avec toutes les familles des autres types ; ce sont des familles que nous avons rencontrées plusieurs fois, chez lesquelles nous avons parfois vécu, et que nous connaissions particulièrement bien : les entretiens comptent alors parmi les mieux réussis.

- Pour les familles de type paternaliste paysan (I-1), nous avons rencontré la famille de José Goiano, cité à plusieurs reprises dans le texte. Puis, nous avons un entretien réalisé avec ses deux garçons célibataires (José Filho et Josimar), une fille célibataire (Evanilda) et ses trois filles mariées (Elisabete, Ivanete et Ivanede).

- Pour les familles de type paternaliste paysan en situation difficile (I-2), nous avons rencontré la famille de Chico Graciliano : nous avons rencontré son fils le plus âgé, qui vit marié sur le lot et travaille avec le père (Wilson) ; un fils marié aussi parti comme métayer sur le lot d'un voisin (Milton) ; un fils célibataire et plus jeune qui hésitait entre la ville et la campagne (Graciliano Filho).

- Pour les familles de type paysan communautaire, nous n'avons pas réussi une saga complète, mais nous avons trois sagas intermédiaires : une famille pour laquelle nous avons rencontré la mère (Prazedo) et deux enfants mariés (l'un, Henrique, vit sur le lot de ses parents ; l'autre, Irinéo, est salarié agricole) ; la famille de Devalino, pour laquelle nous avons rencontré son fils (Paolo) et sa fille (Maria) *caçulas** ; la famille de Claudino Gaúcho, pour laquelle nous avons rencontré le père

(mais qui a refusé de se faire enregistrer) et deux enfants mariés (un parti comme métayer, Sylvano ; l'autre qui a son propre lot à proximité, Elizeu).

Quatre des cinq familles de ces trois types sont voisines, parents et enfants ont des âges comparables ; ce qui permet en plus de comparer très facilement les itinéraires, et parfois de les voir se croiser.

- Enfin, pour les familles d'agriculteurs citadins, nous avons rencontré la famille de Vasco. Nous disposons alors d'un entretien avec le père, et d'un entretien avec deux fils mariés (João et Roberto) ainsi que d'une fille célibataire qui vit en ville (Francisca). Par ailleurs, nous avons fait un entretien avec chacune des épouses des deux fils mariés (Francisca et Ivanilde).

Les sagas familiales sont inspirées du travail qu'a mené Oscar Lewis auprès des enfants de Sanchez (Lewis, 1963) : comme lui, il s'agissait d'avoir le point de vue de plusieurs membres d'une même famille sur une même situation. « Cette méthode donne une vision cumulative, multiple et panoramique de chaque individu, de la famille dans son ensemble et de nombreux aspects de la vie du prolétariat mexicain. Les différentes versions données d'un même incident par les divers membres de la famille sont un moyen de vérification interne quant à la véracité et à la validité de la plupart des faits et contrebalancent en partie le caractère subjectif inhérent à une vision unilatérale » (Lewis, 1963, p. 13).

Bien évidemment, notre travail est incomparable à celui qu'a réalisé Oscar Lewis : nos entretiens sont beaucoup moins approfondis. De plus, notre perspective était profondément différente puisqu'il s'agissait de mener des entretiens non pas pour « illustrer la plupart des problèmes sociaux et psychologiques des milieux pauvres » (Lewis, 1963, p. 23), mais dans le but de les soumettre à une analyse de discours. Ils n'ont donc pas la qualité littéraire des entretiens d'Oscar Lewis, mais sont directement adaptés aux objectifs de notre travail.

Ces choix font que les sagas familiales, en dépit du caractère exemplaire des familles choisies, ne peuvent constituer un échantillon suffisant pour les objectifs que nous nous étions fixés. Nous les avons donc complétés par d'autres entretiens, réalisés auprès de jeunes dont nous avons rencontré les parents. Dans ce cas, nous pouvions facilement classer le type de famille à laquelle appartiennent ces jeunes, et comparer les entretiens avec ceux des enfants.

Enfin, il nous a semblé nécessaire de réaliser des entretiens avec des jeunes dont nous n'avions pas pu rencontrer les parents. Cela s'explique en partie pour des raisons pratiques : puisque notre thèse portait principalement sur les jeunes agriculteurs, il était nécessaire d'avoir un échantillon particulièrement important de jeunes agriculteurs ; dans ce cas, il était fastidieux de réaliser des entretiens avec les enfants et leurs parents – et cela aurait largement dépassé les capacités de récolte et de traitement de l'information dont nous disposions. D'autres raisons nous ont poussé à ce choix : lorsque les parents sont décédés ou que les jeunes se sont retrouvés seuls suite à une migration longue distance entreprise par eux-mêmes ou par leurs parents, il était impossible de rencontrer les parents ; mais il aurait été scientifiquement très maladroit de ne pas réaliser des entretiens avec ces jeunes. Dans les cas pour lesquels nous ne disposons pas d'entretiens avec les parents s'est évidemment posé le problème de rattacher les parents à un type de famille : nous avons dans ce but toujours passé un long moment à parler de la famille d'origine avec les jeunes, ce qui a permis, à partir des caractérisations de la typologie des familles réalisée plus haut, de supposer de quelle famille sont issus les jeunes.

Dans tous les cas, nous avons essayé de constituer notre échantillon en rencontrant des jeunes se trouvant dans les différentes situations décrites statistiquement : nous avons donc essayé de rencontrer des jeunes mariés et célibataires ; filles, garçons et *caçulas** ; qui sont soit chez leurs parents, soit proches d'eux, soit salariés agricoles, soit en ville ; nous avons par ailleurs rencontré un jeune dans le monde et trois jeunes présents en zone rurale loin de leurs parents.

Nous n'avons pas tenté de faire un échantillon dont le nombre de jeunes rencontré était proportionnel au nombre de cas statistique, mais plutôt d'avoir pour chaque catégorie essentielle un nombre d'entretiens suffisant pour comprendre une catégorie de jeunes. Il fallait en plus que chaque type de famille soit correctement représenté. Il n'a bien entendu pas été possible de constituer un échantillon parfait. Nous avons au total réalisé 58 entretiens avec des jeunes agriculteurs, qui se répartissent de la manière suivante :

Tableau 20 : Echantillon des entretiens avec les jeunes

		Marié	Céli- bataire	Total	Mariée	Céli- bataire	Total	Total	Dont saga	Dont entretien avec parents (hors sagas)
Type I	Agr. chez parents	6	8	14	2	3	5	19	4	6
	Agr. proche parents	5	1	6	4		4	10	3	3
	Agr. loin parents	1		1				1		
	Agr. non propriétaire	1		1				1	1	
	Ville proche			0				0		
Type II	Agr. chez parents		1	1				1		1
	Agr. proche parents				1		1	1		
	Agr. loin parents							0		
	Agr. non propriétaire							0		
	Ville proche	1		1	2		2	3		2
Type III	Agr. chez parents	2	1	3		2	2	5	2	1
	Agr. proche parents	4		4				4	1	2
	Agr. loin parents							0		
	Agr. non propriétaire	2		2				2	2	
	Ville proche			0	1		1	1	1	
Type IV	Agr. chez parents		1	1				1		
	Agr. proche parents	4		4				4	2	
	Agr. loin parents	2	1	3				3		
	Agr. non propriétaire							0		
	Ville proche				1		1	1	1	
	Dans le monde		1	1			0	1	1	
Total		24	11	42	9	5	16	58	17	15

Cet échantillonnage comporte bien des imperfections : nous reviendrons, au fur et à mesure du travail, sur ces imperfections. D'une manière générale, elles tiennent à la nature même du travail de thèse : les catégories ont été construites au fur et à mesure du travail de thèse, et certaines sont apparues importantes alors que nous étions déjà rentré en France ; les compléter aurait demandé de faire un voyage supplémentaire, ce qui était impossible.

Les lacunes portent sur plusieurs catégories. La première tient au type de famille : les familles de type II (et, dans une moindre mesure, de type IV) sont largement sous-représentées, ce qui s'explique d'une part par le fait que les enfants de ce type sont éparpillés (donc plus difficiles à rencontrer), d'autre part que ces familles sont moins nombreuses. Mais les lacunes de ce type, en particulier en ce qui concerne les jeunes de type II partis en ville, créent un vide dans le travail que nous n'avons pas pu dépasser.

Les jeunes présents en ville sont largement sous-représentés dans notre échantillon. Cela s'explique en grande partie par l'objet de notre recherche, qui reste centré sur les fils d'agriculteurs devenus agriculteurs (Laurence Granchamp Florentino (2001) ayant elle mit l'accent sur ceux qui sont présents en ville) ; dès lors, les jeunes présents en ville ne constituent qu'une catégorie d'appoint, censée compléter nos données. Mais même ainsi, cette catégorie reste trop peu importante compte tenu des évolutions de notre sujet ; et les conclusions que nous apportons sur les départs en ville portent les marques de ce vide.

Ensuite, les filles sont largement sous-représentées dans notre échantillon. Cela s'explique certes par le fait que notre propos principal était sur les jeunes agriculteurs pour comprendre quelles agricultures sont en émergence : le cas des jeunes filles est bien entendu essentiel pour cela, mais il n'est pas au centre du travail ; elles constituent, comme les jeunes en ville, une catégorie d'appoint. Nous avons décidé d'élargir notre échantillon, mais nous nous sommes heurté à un problème lors du travail de terrain : quatre jeunes filles interrogées (soit presque un tiers), parmi les dernières avec qui nous avons réalisé nos entretiens, ont pleuré au cours de leur entretien ; démuni face à leur détresse (dont nous parlerons dans le chapitre 5), nous avons préféré, puisque nous ne disposions pas de dispositif social d'appui, de stopper ces entretiens – au risque d'avoir un échantillon incomplet.

Ces lacunes apparaissent toutefois inévitables : il aurait été très fastidieux d'avoir un échantillon complet de jeunes. En effet, nous avons nous-même réalisé la totalité des entretiens ; tous ont été enregistrés et transcrits (la moitié d'entre eux a été transcrit par une personne que nous avons salariée), et tous ceux qui pouvaient l'être ont été analysés. Sachant qu'ils ne constituent pas la seule source de la thèse, cela demandait un travail considérable ; que nous n'aurions pu mener sur beaucoup plus de cas.

La réalisation des entretiens biographiques

Les entretiens ont, pour la plupart, été réalisés suivant le même protocole¹ ; cela devait permettre de comparer les entretiens entre eux, ce qui suppose de faire varier au minimum les facteurs extérieurs à l'entretien. D'une manière générale, il s'agit d'entretiens semi-directifs où nous demandions aux interviewés de raconter leur vie, de leur naissance jusqu'au moment présent (telle était la consigne de départ, qui se traduisait la plupart du temps par une question de départ du type : vous êtes né en quelle année ? A quel endroit ? Et ensuite, qu'avez-vous fait ?). L'objectif était de laisser les personnes interrogées s'exprimer le plus librement possible, mais nous étions forcé, lorsque la personne était peu loquace, de poser un grand nombre de questions ; d'une manière générale, ces questions ont été presque toujours nécessaires auprès des jeunes célibataires qui, nous y reviendrons, considéraient qu'aucun événement digne d'être dit n'avait marqué leur vie.

L'annexe 6 reprend la grille d'entretien que nous avons élaborée à l'issue des premiers entretiens menés avec les jeunes. Cette grille a rarement été suivie à la lettre. Elle servait principalement à nous aider en cas de silences, et à vérifier que tous les thèmes qui nous intéressaient ont bien été abordés.

¹ Quelques entretiens font cependant exception : les premiers réalisés étaient plus tâtonnants, et des sujets n'ont pas été abordés ; ils ont permis de réaliser un guide d'entretien, qui a sur quelques entretiens été appliqué de manière trop précise, laissant ainsi peu de choix à l'enquêté de diriger librement l'entretien.

Par ailleurs, nous essayions, rappelons-le, de laisser le sujet s'exprimer le plus possible. Cela revenait, dans un premier temps, à provoquer un long monologue (par une question de départ et des reformulations) qui racontait les différentes étapes de la biographie ; nous prenions alors des notes qui nous servaient à faire préciser certains points. Nous avons toujours le souci de faire raconter précisément les événements, comme le recommande Pierre Vermersch (1994).

La taille des entretiens, une fois transcrits, varie entre deux pages¹ pour les entretiens avec des jeunes célibataires (mais la taille minimale la plus souvent observée est de quatre pages) et vingt cinq pages pour l'entretien le plus long (la taille maximale généralement observée étant de douze pages), la moyenne étant de 6,80 pages. Une fois que les entretiens ont été réalisés et transcrits, le plus dur restait à faire : les analyser.

Deux types d'analyse : une analyse thématique, et une analyse de la logique interne des entretiens

La phase d'analyse d'entretien était essentielle de bien des points de vue : puisque, comme nous l'avons dit plus haut, il convient d'être très prudent quant à la nature du discours recueilli par les entretiens biographiques, nous avons tenté d'analyser nos entretiens de manière rigoureuse. Mais il faut distinguer entre deux types d'analyses : la première tendait principalement à comparer les discours des jeunes à ceux des parents d'une part, des syndicalistes de l'autre. Il ne s'agissait donc pas de tirer des catégories de l'analyse d'entretiens, mais d'utiliser des catégories produites dans d'autres entretiens pour voir le sens qu'elles prenaient dans les entretiens des jeunes. Cela revenait alors à faire une analyse thématique des entretiens. Cette analyse est principalement celle que nous avons utilisée dans ce chapitre. En effet, l'autre analyse, beaucoup plus complexe, revenait à comprendre la logique interne des discours, de manière à saisir (en tenant en particulier compte des différentes dimensions des discours, comme dans le cas des entretiens des parents), les rationalités à l'œuvre et, *in fine*, les logiques spécifiques des itinéraires des jeunes².

L'analyse thématique vise donc à comparer les catégories tirées des entretiens avec les parents et les syndicalistes aux discours produits par les jeunes : le but est de tester deux hypothèse, quant aux causes de l'exode rural et à la crise de l'agriculture familiale. Ces hypothèses sont tirées des entretiens avec les syndicalistes ; nous les avons déjà précisées avec les entretiens avec les parents et par une approche quantitative. Il s'agit ici de faire – le plus définitivement possible – le point sur ces hypothèses. Pour cela, nous avons réalisé pour chaque entretien un *synopsis* des principaux thèmes abordés, puis avons retiré les thèmes qui intéressent ces catégories, et avons mené une comparaison systématique. Si cela présente l'avantage de répondre aux principales questions que se posent les parents et les syndicalistes, l'inconvénient majeur est bien entendu d'extraire ces discours du contexte dans lequel ils ont été produits et de la cohérence de l'ensemble de l'entretien qui les porte. Il nous semble cependant que cela constitue une limite acceptable si cette analyse est consciente – et que l'on ait l'honnêteté de citer des passages d'entretiens relativement longs et comportant la question qui

¹ En interligne équivalent à celui que nous utilisons pour la rédaction de ce travail.

² Dans la mesure où ce dernier type d'analyse fait l'objet du chapitre 6, nous ne le présenterons pas ici – où nous nous contenterons de préciser comment nous avons mené notre analyse thématique.

a provoqué le passage. Et surtout, ce type d'analyse doit être complété, par la suite, par une analyse profonde de la cohérence de chaque entretien et du type de logique qu'il révèle – ce que nous ferons au cours du chapitre 5. Enfin, ce type d'analyse ne permet que de donner une vision globale des entretiens, et ne pondère pas chaque type de réaction selon leur fréquence dans les entretiens ; seule une typologie permet de faire cela de manière rigoureuse ; et cette typologie constitue l'objectif du chapitre 5.

Malgré ces limites, nous pouvons proposer, ici, une comparaison des principaux thèmes abordés dans les discours des syndicalistes quant à la situation des jeunes : celle-ci se traduirait par un profond exode rural et une rupture entre les enfants et les enfants, les deux éléments étant profondément liés. C'est le premier élément que nous allons discuter à présent.

II. 2. Exode rural et discours des syndicalistes : l'hypothèse d'un fossé entre le rural et l'urbain

Nous avons vu, plus haut, qu'un des facteurs les plus évidents de la crise de l'agriculture familiale serait l'exode rural. Selon les syndicalistes, cet exode toucherait de façon massive les jeunes agriculteurs, amenant Marta à dire que « le monde rural est en train de perdre sa jeunesse ». Nous avons vu que les analyses statistiques ne confirmaient pas ce caractère généralisé de l'exode rural (il touche un tiers des jeunes) ; tout au plus peut-on supposer qu'une partie importante des jeunes (31-35 ans) est en train de partir vers la ville, sans que cela ait un caractère massif. Cependant, il est apparu que lorsque les jeunes avaient un contact avec la ville, la tendance était souvent à ce qu'ils quittent le monde rural. C'est ce que montrerait l'extrait d'entretien suivant :

Un des discours qui tendrait le plus à confirmer le fait que le passage en ville agit comme un élément déclencheur des crises dans le monde rural est le discours de Graciliano Filho : ce fils d'un agriculteur de type I-2 déjà cité (Graciliano) a quitté l'exploitation parentale pour se soigner en ville d'une maladie que lui-même qualifie d'imaginaire ; et n'est pas rentré chez ses parents. Voilà ce qu'il raconte sur le moment où il est allé en ville :

Extrait d'entretien 56 : Un jeune parti en ville pour connaître autre chose et rentré par obligation (Graciliano Filho)

« Graciliano Filho [Début de l'entretien] : Au début, comme je ne savais pas trop comment fonctionnaient les choses, mon idée c'était simplement de rester ici. Parce que je ne connaissais pas les choses à l'extérieur¹. Ici c'est ainsi, jamais personne n'a quitté la maison, il n'y en a qu'un qui s'est marié et l'autre qui est parti, mais les autres ont toujours été unis à l'intérieur de la maison. J'aime ici, mais j'ai fait ce voyage et ça m'a changé les idées, un peu... je suis revenu parce qu'il n'y avait pas le choix, mon frère s'est cassé la jambe. Il avait besoin de moi. Mais bon maintenant j'ai bien envie de rester ici. ^b.

Graciliano Filho confirmerait, à lui seul, le fait que le passage par la ville provoque une crise identitaire chez les jeunes agriculteurs qui se refusent alors à rentrer chez leurs parents ; cela renverrait alors clairement à une crise de l'agriculture familiale, que l'on peut schématiser par une opposition entre deux civilisations. Cela est visible dans les conceptions citadines du monde rural.

¹ Extérieur pourrait s'opposer ici à intérieur.

Conceptions citadines du monde rural

Il est très difficile – et tout aussi dangereux – de parler des conceptions citadines du monde rural comme d'un tout uniforme. Il est clair que la ville est un univers très divers, et que des études approfondies mériteraient d'être menées pour avoir une idée globale de ces conceptions – si tant qu'une telle entreprise soit possible. Nous n'avons pas mené un travail spécifique sur ce thème, mais notre présence en ville, et les annotations portées sur notre carnet de terrain, peuvent nous permettre de dresser un climat général des conceptions du monde rural en ville. Parmi toutes les annotations que nous avons portées sur notre carnet de terrain¹, deux nous paraissent avoir une portée générale.

Nous avons qualifié la première de « légende de l'homme singe ». C'est une histoire qui nous a été racontée à Pacajá (petite ville de la Transamazonienne, carte 2), un soir, à la nuit tombée. Nous étions avec le gardien de la Maison Familiale Rurale de Pacajá et une dizaine de jeunes. Nous parlions, comme souvent le soir, de tout et de rien. Puis, le gardien se met à raconter l'histoire suivante. Pris par surprise, nous n'avons pas pu l'enregistrer. Ce sont donc les notes de notre carnet de terrain que nous restituons ici.

Extrait d'entretien 57 : La légende de l'homme singe

« C'était il y a quelques années, je suis allé à Uruará voir ma tante. J'étais très curieux de voir l'homme singe (*o homem macaco*), et à peine arrivé chez ma tante je lui demande si je peux voir l'homme singe. « *Pas si fort malheureux, sa mère ne veut pas qu'on l'appelle ainsi* ». Or, la mère de l'homme singe était la voisine de ma tante.

« On est sorti, et ma tante a appelé sa voisine : « *Voisine, il y a un là un de mes neveux qui voudrait voir Raimundo* ». Alors la voisine a appelé Raimundo, et là j'ai vu l'homme singe. Il avait la taille d'un homme, mais avec de longs bras. Son corps était couvert de poils blancs ; comme des cheveux, sauf qu'il en avait sur tout le corps. Il avait une toute petite tête, et de grandes dents. Il ne parlait pas, mangeait à même l'assiette. Et pourtant, il était né du ventre de cette femme.

« L'homme singe, évidemment, est un mystère. Il y a plein de scientifiques qui s'y intéressent. Une fois, un scientifique japonais a donné \$ 5 000 à la femme pour qu'elle lui vende son fils, qu'il puisse l'étudier dans les laboratoires. Elle n'a pas voulu, et pourtant elle avait les \$ 5 000 sous le nez ».

Tout le monde autour du conteur est intrigué. Evidemment, l'un de nous finit par demander : « mais comment se fait-il que cet homme singe soit né ? »

« On ne sait pas. La seule chose de sûre, c'est que la femme quand elle est tombée enceinte vivait dans la colonie (*na colonia*), juste à la limite de la forêt, avec son mari et ses frères et sœurs. Ce que l'on sait aussi, c'est qu'elle ne s'entendait pas bien avec son mari. Alors il y a deux explications à l'homme singe : soit la femme a couché avec un de ses frères ; soit avec des singes. On pense que c'est plutôt ça, parce qu'une fois que son mari voulait lui faire l'amour et qu'elle ne voulait pas, elle lui a dit : « *Plutôt coucher avec un singe qu'avec toi* ». Et là où ils habitaient, les singes étaient tout près ».

L'homme singe, évidemment, n'a jamais existé. Personne à Uruará n'en a entendu parlé ; et de toutes façons, il est biologiquement impossible de croiser un homme avec un singe. Mais cette histoire n'est pas pour autant un simple mensonge ; nous préférons la considérer comme une « légende », très révélatrice des conceptions que les urbains ont des « colons ». Elle peut être considérée comme une légende car l'auteur la situe dans un temps assez flou, et dans une ville qui a la double caractéristique d'être à la fois comparable à Pacajá où l'histoire est contée (ce sont deux villes de frontière) mais d'en être très distante (il y a 400 kilomètres pour aller à Uruará, soit 10 heures de routes, beaucoup plus avec les connexions de bus). La ville est donc à la fois suffisamment proche

¹ Blagues d'enfants stigmatisant les ruraux, conversations de bars, regards suspects lorsque j'évoque mon objet de recherche...

pour concerner tout le monde ; et suffisamment distante et dans un temps suffisamment flou pour que l'histoire soit invérifiable. Autre élément qui en fait une légende, la caution scientifique du japonais qui voulait racheter l'homme singe¹. Ce genre de caution est indispensable à la crédibilité de l'histoire.

Or, cette légende est révélatrice en ceci qu'elle assimile les colons à des sauvages : soit parce que ce sont des semi-animaux, qui sont tellement proches du singe (l'homme de la forêt) qu'ils peuvent s'unir à lui et faire naître des hybrides ; soit parce qu'ils pratiquent l'inceste, caractéristique du non civilisé. On retrouve là la conception de la frontière comme lieu de la rencontre entre le sauvage et le civilisé. Cela renvoie à une expression couramment utilisée pour qualifier le colon, celle de *bicho do mato* (littéralement animal de la campagne²) ou *caipira** (plouc).

D'une manière générale, l'ensemble des mots utilisés pour désigner le monde rural est assez symptomatique de conceptions similaires à celles que révèle la légende de l'homme singe. L'encadré suivant reprend, d'une manière générale, les principes qui structurent les manières de parler de l'espace en Amazonie. Les deux premiers points sont plus spécifiquement urbains.

Encadré 27 : Nommer l'espace dans le front pionnier de la Transamazonienne.

Quatre grands principes nous paraissent structurer les discours sur l'espace tenus dans toute la région de la Transamazonienne. Ils sont tous les quatre caractéristiques tant des conceptions ayant présidé à la mise en place des projets de colonisation qu'à leurs résultats.

1. Le premier principe est commun à tout le Brésil, et reprend une opposition entre intérieur et capitale. Le mot capitale ne s'utilise pas seulement pour une capitale d'Etat (comme c'est le cas généralement au Brésil), mais pour tout centre urbain exerçant un pouvoir administratif sur la zone où on se trouve. Ainsi, les petites villes de la Transamazonienne sont des capitales pour les zones rurales, Altamira une capitale pour les petites villes, Belém une capitale pour Altamira.

A la capitale s'oppose l'intérieur, de manière symétrique : une zone rurale est un intérieur par rapport à une petite ville, la Transamazonienne est un intérieur par rapport à Belém, et le Nord du Brésil est même considéré comme un intérieur par rapport au Sud. Or, l'intérieur est chargé de connotation négative : c'est une zone retardée, dont les habitants sont peu civilisés, où on mange mal, etc....

On voit qu'une zone en fond de *travessão* dans une zone rurale de la Transamazonienne compte parmi les intérieurs les plus reculés du Brésil. Ce sont des zones considérées très négativement.

2. Le second principe est une opposition entre berge (*beira*) et centre (*centro*). Celle-ci a fort bien été décrite par Otávio Velho (1972).

« Il s'utilise une catégorie extrêmement intéressante, celle de centre. Le centre est le lieu où on trouve le champ d'un ou plusieurs travailleurs. Il se définit aussi par opposition à une autre catégorie, la berge (de la rivière). La berge est comprise comme le lieu où se localisent les plus importants et les plus anciens regroupements de maisons (aglomerados). Par contraste, le centre est lié à l'idée de centre de la forêt, pourtant proche et opposé à la nature non contrôlée par l'homme.

« La berge est sans aucun doute le meilleur endroit pour vivre dans cette conception ; et, au même moment, il est l'endroit où les hommes pauvres peuvent survivre sans trop travailler, juste en pêchant un poisson, ou en faisant un petit champ en bordure de la rivière. Ainsi, l'opposition centre berge synthétise une série d'autres oppositions au travers desquelles le front agricole définit son identité liée à la pénétration continentale en opposition à une pénétration fluviale » (Velho, 1972).

¹ Pourquoi japonais ? Une explication pourrait être que la veille, avec le même public, nous avons vu au journal national à la télévision un cas de biopiraterie mettant en cause une équipe de japonais

² Encore que le mot *mato* contienne une consonance négative que ne traduit pas le mot campagne

Centre	Berge
<i>Champs, domination de l'agriculture,</i>	<i>Ville, village, prédominance de la pêche,</i>
<i>Travail difficile,</i>	<i>Peu de travail, loisirs,</i>
<i>Proximité de la nature non contrôlée, isolement.</i>	<i>Proximité de la nature contrôlée et connue.</i>

Or, nous constatons que si cela reste vrai entre l'Amazonie des fleuves et l'Amazonie des routes, le même phénomène d'opposition berge / centre se reproduit entre les zones situées en bordure de la Transamazonienne (que l'on appelle la berge de la Transamazonienne) et les zones situées au bout des *travessões* (appelées fond de *travessão*). Otávio Velho avait déjà remarqué ce glissement.

3. Le troisième principe est directement en lien avec la colonisation de l'INCRA. A de rares exceptions près, les zones d'habitation dans le monde rural (et parfois les villes) de la Transamazonienne n'ont pas de nom. Elles sont dénommées par la route qui traverse ces groupements d'habitation (la route transamazonienne, alors appelée « ruban » ou un *travessão*).

Ces *travessões* n'ont pas non plus de nom, mais portent un numéro suivi d'une indication Nord ou Sud. Le numéro correspond au kilomètre de la route Transamazonienne d'où commence le *travessão*, et l'indication Nord-Sud le sens dans lequel il part. S'il est besoin, il faut préciser à partir de quel point on fait commencer la numérotation de la Transamazonienne (Marabá, Altamira) et dans quel sens (Est ou Ouest). Un exemple : pour les gens vivant à l'Ouest d'Altamira, la ville de Medicilândia est aussi appelée le 90, c'est-à-dire qu'elle se situe au kilomètre 90 depuis Altamira. Quand ceux qui habitent à l'Est, on précise 90 Ouest. Le *travessão* qui se situe 10 kilomètre à l'Ouest de Medicilândia est le *travessão* 100, avec un côté Sud et un côté Nord.

Seuls quelques *travessões* échappent à cette règle : ceux qui sont proches d'Altamira et colonisés depuis longtemps ; à l'Est, les *travessões* du municipe d'Anapú ont un nom propre (voir plus loin), cela étant sans doute dû à l'action de l'Eglise Catholique qui a fait un effort pour baptiser ces routes ; à l'Ouest, le Transiriri (qui relie la Transamazonienne à la rivière – de taille considérable – nommée Iriri) est un des seuls qui porte un nom.

4. Les toponymes des villes sont très révélateurs des conceptions au moment de la colonisation. Les villes (cf. carte 2) portent soit le nom de la rivière qui les traverse, nom souvent d'origine indigène (Anapú, Uruará), soit des noms à forte connotation idéologique : « Nouvelle Répartition », « Nouveau Brésil », « Ville Président Médici », etc.

Dans le municipe d'Anapú, les noms des *travessões* reprennent ceux des rivières, ou ceux de Saints (en lien avec l'Eglise Catholique).

Les deux premières manières de nommer l'espace en Amazonie, caractéristiques du milieu urbain, sont très clairement dépréciatives : la vie y est certes dure, mais ses habitants ne sont pas considérés comme des héros pour oser l'affronter mais comme des retardés qui n'ont pas les moyens de venir en ville. Il existe donc bel et bien deux civilisations. C'est ce que pensent les agents de développement, en en faisant une cause de l'exode rural.

L'hypothèse d'une opposition entre deux civilisations

Nous avons vu que le passage en ville (mesurable par le fait d'avoir fait des études au-delà du niveau primaire) est très souvent corrélé à une sortie du monde rural. Nous avons demandé à Grimário, prêtre dont la zone d'action comprend une grande partie de la région rurale autour d'Altamira, quel discours il tenait aux jeunes sur l'exode rural ; il a alors donné une explication à cette situation :

Extrait d'entretien 58 : « Urbaniser la campagne », le seul moyen de lutter contre l'exode rural (Grimário)

« Enquêteur : Les jeunes qui sont en zone rurale ont une bonne chance de venir en ville, ou c'est du moins une possibilité. Vous avez un discours sur ce thème ?

« Grimário : Un discours, nous avons oui. Mais le problème c'est que la réalité est bien différente. Par exemple, le discours que nous avons c'est de les faire rester dans le monde rural. Mais la réalité nous présente des choses différentes. Pourquoi ? Parce que si tu analyses par exemple les communautés que je visite dans les intérieurs*, par exemple la plus grande partie des enfants doivent venir en ville parce qu'il n'y a pas d'école. Par exemple, s'ils viennent ici en ville, ils passent une semaine, deux mois dans la maison d'un oncle, et ils ne veulent déjà plus rentrer dans le monde rural. Parce que la ville, elle t'offre une liberté... Ici par exemple, même s'ils ont une télévision et une antenne parabolique dans leur maison, ils voient des clubs, ils voient des fêtes à la télé, mais dans la colonie ce n'est pas possible, ils savent qu'ils ne peuvent pas l'avoir. Ils ne peuvent pas en profiter. Alors qu'en ville, tu as tout cela : tu le vois, et tu peux le faire, parce qu'il y a des discothèques, parce qu'il y a des choses qui te permettent de le faire. Ce sont deux choses : la carence éducative, et la carence de santé, de postes de santé, alors ça oblige les jeunes à aller en ville, en conséquence lorsque les parents qui vont vieillir n'ont plus la possibilité de travailler dans les champs (roça*)... leurs enfants sont en ville, alors ils vendent leurs champs, ils prennent leur retraite et ils vont en ville. Même s'ils vivent dans une maison au dessus du ruisseau [zone humide en habitat précaire ; ce sont les favelas ou bidonville d'Altamira], sans aucune hygiène, ils sont en ville, ils ne veulent plus rester dans les champs. Quelle serait l'initiative [à prendre] ? Ce serait d'urbaniser la campagne. C'est l'unique alternative, élever le niveau scolaire, de santé, la seule possibilité »^c.

Pour certains, il vaut mieux vivre dans de mauvaises conditions en ville que dans de bonnes conditions dans le monde rural ; à tel point que l'alternative serait d'urbaniser le monde rural. Pourtant, ce fossé en termes de niveaux de développement se double d'un fossé culturel. Bruno décrivait très bien ces situations lorsqu'il parlait des crises identitaires des jeunes agriculteurs :

Extrait d'entretien 59 : Crise identitaire et exode rural (Bruno)

« Enquêteur : Et ce problème [de la crise identitaire] est grave pour vous ?

« Bruno : Oui, un des plus gros problèmes aujourd'hui de l'agriculture brésilienne, c'est ce problème de l'auto estime. Ils ont honte de s'identifier comme agriculteurs. Et les gens en ville, si vous faites attention et que vous parlez avec des gens, même avec ceux qui étaient des champs (roça*), ils ont une... ils mettent un des mots qui dévalue cette auto estime, surtout celle des jeunes qui est la plus sensible, elle est rabaisée à chaque fois. "Oui, un tel c'est un coloniste (colonheiro*), un je ne sais pas quoi, un plouc (caipira*)". Ce sont ces termes mêmes qui le font se sentir encore plus diminué. Parce que des fois ce sont des gens mêmes qui sont venus des champs*, et qui des fois ne réussissent même pas à manger à leur faim en ville, parce qu'ils n'ont pas de travail... et ils tentent de se rassurer avec ces termes, comme s'ils étaient déjà citadins. Cela démontre le manque d'auto estime des gens »^d.

Dès lors, on comprend qu'il devient difficile, pour ces jeunes, d'accepter de revenir dans le monde rural qui leur paraît attardé. Il y a un fossé non seulement économique et en infrastructures de santé, mais aussi culturel entre la ville et la campagne. Marta, la syndicaliste que nous avons interrogée, peut être considérée comme une fille d'agriculteur de type II. La question de la différence ville / campagne revient tout au long de son discours ; cela a pour but de valoriser le monde rural, qui serait perçu négativement en ville (y compris par elle) :

Extrait d'entretien 60 : Exode rural et difficultés culturelles (Marta)

« Marta : (...) Par exemple, tu vas... on va prendre l'exemple d'Altamira. Tu vas à la Focus [la discothèque branchée d'Altamira]. A la manière dont les gens s'habillent, tu vois tout de suite qui vient du monde rural, qui vient du travessão. Tu le vois tout de suite. C'est... comme si tu invitais un indien à venir ; il vient en ville, il met des lunettes de soleil, bien foncées, bien noires, une chemise jaune, un pantalon bleu... le truc bien plouc. Les tennis verts et noirs... des trucs qui ne vont pas du tout ensemble. Ce n'est pas que les gens ne doivent pas utiliser des habits comme ceux-là. Mais tu vois clairement que c'est une autre manière de s'habiller. C'est vraiment comme cela. Tu arrives à la Focus, et les personnes que tu peux voir, tu vois : cette personne vient d'un travessão, cette autre d'une communauté qui n'est pas d'ici,

de la ville. C'est très clair. (...) Donc ça se passe comme cela : tu rencontres une jeune fille qui sort avec un garçon, et il vit dans le monde rural... ça dépend de l'endroit où il est, mais elle a intérêt à beaucoup aimer son petit ami. Parce que sinon, quand elle s'approche de lui et qu'elle sait d'où il vient, elle recule tout de suite. Elle a peur de l'amener quelque part, parce qu'elle est urbaine et lui rural. Parce qu'elle a peur qu'il passe pour un plouc, pour un type qui ne sait rien. Une des difficultés est culturelle. La société est composée de jeunes urbains et ruraux qui s'éloignent à cause de cela »^e.

Même si elle tient un discours assez distancié par rapport à l'opposition rural – urbain, on sent bien dans le discours de Marta que le monde rural est perçu négativement. Ces discours, nous les avons surtout recueillis dans la bouche des syndicalistes ; ce sont leurs diagnostics d'un écart entre la ville et la campagne, qui serait à l'origine de départs de la campagne. Toute la question est de connaître le statut exact de ces discours : en effet, ils sont tenus dans la bouche de syndicalistes qui, on l'a vu, font l'hypothèse d'une rupture entre monde rural et monde urbain parce qu'ils ont tout intérêt à ce que cette rupture ait effectivement lieu. Ils sont donc, pour cette raison, sujet à caution. Mais ils le sont d'autant plus qu'ils sont tenus par des gens qui vivent en ville depuis plusieurs années, et qui de ce fait sont, pour partie, influencés par les conceptions urbaines du monde rural. Or, ces conceptions font de la zone rurale – et en particulier les zones à proximité de la forêt – des zones reculées, attardées.

Dans ce cas, cela reviendrait à dire que de l'exode rural serait le résultat de la lutte entre ces deux civilisations en provoquant une vision dévalorisée du monde rural, qui entraînerait une crise d'identité et des migrations vers la ville. Cette analyse nous semble cependant ne recouvrir qu'une partie de la réalité, et confondre des catégories urbaines (qui, lorsqu'elles inspirent des politiques publiques, deviennent des catégories officielles) et les catégories d'une partie des agriculteurs. C'est ce que nous pouvons montrer à présent en voyant que des départs vers la ville peuvent s'insérer dans des stratégies familiales.

II. 3. Exode rural et stratégies familiales

La typologie des familles nous a enseigné à distinguer radicalement entre deux types de familles en ce qui concerne le départ vers la ville : les familles qui poussent, plus ou moins consciemment, leurs enfants à s'insérer en ville (type II et IV) ; celles qui, au contraire, refusent une telle insertion (types I et III). De ce fait, les chiffres concernant l'exode rural doivent être relativisés en fonction du type de famille. C'est ce que nous proposons dans le tableau suivant.

Tableau 21 : Exode rural et stratégies familiales

Ensemble des jeunes

	Marié		Célibataire		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Ville	101	34,4	29	29,6	130	33,2
Campagne	193	65,6	69	70,4	262	66,8
TOTAL	294	100	98	100	392	100

Jeunes issus de familles de type I et III

	Marié		Célibataire		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Ville	35	25,2	10	22,7	45	24,6
Campagne	104	74,8	34	77,3	138	75,4
TOTAL	139	100	44	100	183	100

Jeunes issus de familles de type II et IV

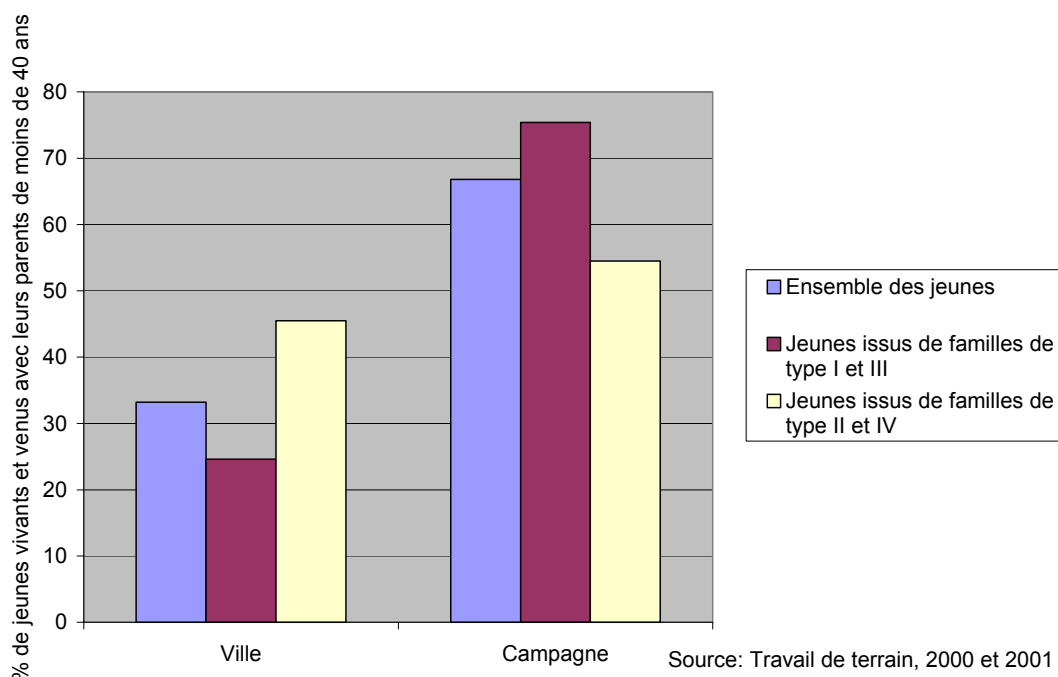
	Marié		Célibataire		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Ville	45	44,1	15	50	60	45,5
Campagne	57	55,9	15	50	72	54,5
TOTAL	102	100	30	100	132	100

Population source: Jeunes vivants, venus et qui n'étudient pas de moins de 40 ans

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Ces tableaux confirment l'hypothèse le type de famille auquel appartient les jeunes influe sur leurs localisations, ce que résume le graphique suivant (qui ne reprend que la colonne total du tableau précédent) :

Graphique 5 : Exode rural et stratégies familiales



Il apparaît très clairement que les jeunes de types I et III sont largement moins sujets à l'exode rural que ceux des types II et IV. On peut dire, d'une manière générale, que cela reflète une capacité de « l'agriculture familiale » de jouer par rapport à l'opposition de civilisation : tous les types n'y sont pas sujets de la même façon. De fait, l'exode rural peut s'inscrire dans des stratégies parentales.

Les familles des type II et IV, rappelons-le, ont toujours semblé avoir poussé leurs enfants à quitter le monde rural ; parce qu'ils ne se reconnaissaient pas ou plus dans l'agriculture, les colons de ce type ont favorisé les études de leurs enfants. Si aujourd'hui ces enfants peuvent se rencontrer en ville, c'est en partie grâce à leurs parents. On rencontre toutefois des discours assez différents entre les familles des types II (paternaliste paysan frustré) et IV (agriculteurs citadins). Alors que les agriculteurs de type IV semblent très favorables à une localisation de leurs enfants en ville, ceux de type II auraient voulu une insertion en ville par le biais des études (et du bon emploi qui y est associé). Quand celle-ci s'est avérée impossible, ils souhaitent alors le plus souvent que leurs enfants rentrent dans le monde rural. Suivons d'abord le cas de l'insertion en ville de Francisca, une fille d'agriculteur citadin (Vasco) :

Extrait d'entretien 61 : Départ de l'agriculture et stratégies éducatives des agriculteurs citadins (Francisca)

« Enquêteur [début de l'entretien] : *Tu peux commencer par le début.*

« Francisca : *Attends Xavier, donne moi une indication de comment je dois commencer.*

« Enquêteur : *Tu es née en quelle année ?*

« Francisca : *Je suis née en 1977, à Altamira.*

« Enquêteur : *Et ensuite, tu es allée là-bas [dans le travessão] ?*

« Francisca : *Oui, je suis allée là-bas, au 90.*

« Enquêteur : *Et tu y es restée jusqu'à quand ?*

« Francisca : *Jusqu'à mes 15 ans, jusqu'en 1991. Et puis en 1991 je suis allée à Altamira pour étudier et travailler dans une maison de famille, parce que je n'avais pas d'endroit où rester. Tu comprends ? Alors je suis venue ici, en maison de famille, j'ai étudié et j'ai redoublé deux fois. J'ai redoublé autour la cinquième [première année du collège] que la sixième [deuxième année du collège]. Alors en sixième, j'ai voyagé à Fortaleza, en 1995. Alors j'y ai passé 1995, 1996, 1997 et 1999. Je suis restée à Fortaleza jusqu'en 1999, j'y ai fini le lycée, et alors je suis rentrée ici pour tenter de nouveau d'y travailler. J'ai commencé à travailler comme infirmière, et puis j'ai trouvé un petit-ami... rires... et je suis tombée enceinte. Alors je me suis arrêté à Altamira une nouvelle fois. Je suis tombée enceinte, le bébé est né, et je vais faire un cours d'infirmière pour pouvoir travailler de nouveau comme dans les métiers médicaux. C'est la belle vie de la fille venue de la colonie. Tu es en train d'enregistrer, créature ?*

« Enquêteur : *Oui, j'enregistre.*

« Francisca : *Ah, Saint François...*

(...)

« Enquêteur : *Et ton père n'a jamais [rien dit contre le fait que ailles à Fortaleza] ?*

« Francisca : *Il n'a jamais fait la moindre objection.*

« Enquêteur : *Et ta mère non plus ?*

« Francisca : *Ma mère non plus »^f.*

Cet extrait d'entretien, qui montre assez bien comment se déroule le début d'un entretien¹, montre aussi l'itinéraire classique d'une fille de famille de type IV : elle est restée chez ses parents jusqu'à la fin de l'école primaire (et jusqu'à avoir un âge suffisant pour partir en ville), et part ensuite en ville ; dès lors, elle entame un processus d'insertion en ville qui ne la ramènera pas dans le monde rural. Même lorsque ses études semblaient échouer, elle n'est pas rentrée dans le monde rural, et est partie étudier ailleurs. Ce départ vers Fortaleza a été réalisé en accord avec ses parents ; comme cela s'est passé pour les autres sœurs de Francisca. Même si les parents préfèrent très largement que leurs enfants présents en ville aient un bon niveau d'études, ils ne s'opposent pas au fait que leurs enfants y restent même sans avoir étudié.

¹ A une exception près : nous connaissons Francisca depuis un an au moment de l'entretien.

Le cas des fils d'agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (type II) est plus complexe. La sortie des enfants du monde rural s'inscrit très nettement dans une stratégie parentale : il faut pour cela que les parents aient envie que leurs enfants étudient, et qu'ils aient les moyens d'entretenir leurs enfants en ville et de se passer de leur main d'œuvre. Gercir apparaît assez caractéristique de situations où les enfants sortent de l'agriculture sans réellement réaliser une rupture par rapport aux objectifs de leurs parents :

Extrait d'entretien 62 : L'itinéraire d'ascension sociale en ville d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir)

« Gercir [début de l'entretien] : *Oui... bon, j'ai eu une vie assez difficile, n'est-ce pas? Je vivais dans l'intérieur*, et donc il n'y avait pas de technologie, pas de télévision, pas de radio, et on survivait avec ce que l'on produisait nous mêmes. Ce que l'on travaillait, c'était pour notre alimentation, tout venait de notre propre travail. Et puis on a grandi, et on est venu en ville pour étudier parce qu'il n'y avait que l'école primaire à l'intérieur, n'est-ce pas, alors on est venu étudier en ville, mais on ne pouvait pas étudier, il fallait travailler pour pouvoir se maintenir, n'est-ce pas ? Alors j'ai commencé à travailler à... j'avais à l'époque 13 ou 14 ans, je travaillais comme jardinier. Et puis après je suis passé dans une confiserie, puis une lanchonette [restauration rapide], puis de la lanchonette je suis allé dans un bar, je travaillais dans un bar, je travaillais tous les matins et quand j'avais des jours de congé je travaillais aussi la nuit, il y avait des nuits... et puis j'ai travaillé 5 ans dans ce bar, et je suis allé travailler dans une pharmacie. Alors j'ai travaillé dans la pharmacie et je suis allé faire le service militaire, je suis sorti de l'armée et je suis retourné dans la pharmacie... j'y suis resté 10 ans dans cette pharmacie. J'ai commencé comme vendeur, et puis 4 ans plus tard j'ai été promu gérant. (...)*

« Enquêteur : *Je vais vous poser des questions maintenant. Vous avez vécu dans les champs (na roça) jusqu'à 13 ou 14 ans, c'est cela ?*

« Gercir : *Oui, jusqu'à 13 ou 14 ans.*

« Enquêteur : *De quoi vous rappelez-vous ? Vous aimiez la vie là-bas ?*

« Gercir : *Je n'aimais pas non. J'avais très peur du noir... il n'y avait pas d'énergie. Et je n'ai jamais été courageux. Pendant la journée, ça allait, mais la nuit... Et puis je n'ai jamais aimé le travail des champs non plus, pour travailler sous le soleil, avec les fourmis qui piquent, les difficultés des champs je ne m'y suis pas adapté non, j'y restais parce que j'y étais obligé. Mais maintenant que je suis venu en ville, je ne veux pas y retourner non, d'aucune manière.*

« Enquêteur : *Vous n'avez jamais voulu y retourner ?*

« Gercir : *Non, d'aucune manière. Juste si pour aller se promener. Pour se promener j'y vais oui. Mais pour y vivre... je n'ai plus envie non.*

« Enquêteur : *Vous avez étudié jusqu'à la fin du primaire, et ensuite ?*

« Gercir : *Jusqu'en première année [du lycée, seconde] simplement »⁹.*

Gercir a connu un parcours professionnel ascendant, qui l'a fait passer de jardinier (tâche réservée aux anciens agriculteurs) à gérant de pharmacie ; il fait partie de la classe moyenne d'Altamira, et le discours que tient Gercir sur le monde rural est assez symptomatique de cette classe, oubliant par là même ses origines rurales. Pour lui, cela symbolise aussi une certaine pauvreté, celle que l'on peut qualifier par l'économie de subsistance ; et un « retard », avec l'absence des éléments qui caractérisent le confort citadin, tels que l'électricité, la télévision. Son discours se retrouve souvent en ville : ce sont pour les citadins les principaux problèmes du monde rural, et la première cause de sortie de l'agriculture (les syndicalistes disent qu'il faut apporter le confort de la ville dans le monde rural pour y faire rester les jeunes).

Mais on comprend que la sortie du monde rural de Gercir n'est pas que le résultat d'une répulsion pour le monde rural. Au contraire, elle s'inscrit dans une stratégie parentale très nette. Déjà, même si Gercir n'est pas parvenu là par ses études (au moins directement), on note que ses parents sont satisfaits de sa position sociale (sa mère, avec laquelle nous avons réalisé un entretien, s'en montre

même assez fière). Mais il faut comprendre que son parcours de sortie du monde rural a été vivement souhaité et préparé par ses parents : ceux-ci disent ne l'avoir jamais poussé à revenir, et ont mis l'accent sur les études de leurs enfants. En effet, on constate que Gercir n'a que très peu vécu dans le lot de son père :

Extrait d'entretien 63 : L'éloignement précoce du lot parental d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir)

« Enquêteur : Quand vous dites être allé en ville, où avez-vous été ? A Altamira ?

« Gercir : On a été directement à Altamira.

« Enquêteur : Vous n'êtes pas resté à l'agroville du kilomètre 23 ?

« Gercir : Non, on est restés un moment dans le 23.

« Enquêteur : Vous avez fait la 5^è, 6^è [début du collège] ?

« Gercir : Non, la 5^è on l'a fait à Altamira. Là, on a été jusqu'à la 4^è [fin du primaire]. Là, dans l'intérieur.

« Enquêteur : Ah, donc quand vous avez étudié jusqu'à la 4^è série [primaire], vous n'étiez pas dans le lot, mais dans l'agroville du kilomètre 23.

« Gercir : Oui.

« Enquêteur : Le lot était plus à l'intérieur.

« Gercir : Oui.

« Enquêteur : Donc vous ne viviez pas dans la maison du père, dans le lot ?

« Gercir : Non, parce qu'en réalité on... on considérait le 23 comme le lot aussi. Parce que dans le lot, dans le travessão comme on dit, il n'y avait pas d'école. Il n'y avait qu'une école dans le 23. Donc pour que l'on puisse étudier, il fallait aller au 23. Les week-ends, on allait dans le lot, pour y travailler »^h.

On apprend dans ce passage qu'en fait, la famille n'a jamais vécu sur le lot, mais dans une maison qui se situe dans une agroville ; même si pour Gercir cette agroville fait partie de la zone rurale (alors que pour d'autres, c'est déjà la ville), le fait que la famille se soit divisée entre le lot et l'agroville – et donc que le père se soit séparé de la main d'œuvre que constitue ses enfants garçons – signifie qu'ils avaient très clairement une stratégie d'insertion en ville. Dès lors, on ne peut pas vraiment parler de rupture par rapport aux parents. Ce discours confirme, comme le montre Laurence Granchamp (2001), que les départs en ville ne font pas toujours l'objet de ruptures au sein des familles.

C'est en effet une des caractéristiques des familles du type II que de pousser leurs enfants à quitter le monde rural. Nous ne pouvons cependant pas, avec l'échantillon dont nous disposons, aller beaucoup plus loin dans l'analyse de ce type. En effet, il apparaît dans les discours des pères de famille (le plus souvent) une réelle rancune vis-à-vis de leurs enfants partis en ville. Mais cette rancune peut cacher plusieurs choses : d'une part des pratiques différenciées entre le mari et son épouse, celle-ci ayant poussé les enfants à étudier ; d'autre part, elle pourrait révéler un discours socialement admis sur ce que font les jeunes, mais ne pas refléter la situation réelle. Comme nous ne disposons pas d'entretiens avec des jeunes issus de ce type dont la présence en ville relève d'une crise profonde avec les parents (ce qui ne veut pas dire que ces crises n'existent pas), nous ne pouvons aller plus loin dans ces analyses.

On ne peut cependant pas exclure qu'il y ait des crises profondes entre les agriculteurs de ces types et leurs enfants ; celles-ci nous ont été rapportées avec trop de fréquence pour qu'elles soient inexacts. De même, il serait hors de question de nier que la ville peut être la destination suite à une rupture avec les parents, ou même que la ville peut agir sur les représentations des jeunes. Nous reviendrons sur ces analyses dans les chapitres 5 et 6. Retenons pour l'instant que toutes les sorties

du monde rural ne sont pas liées à des crises, même si certaines peuvent l'être. Par contre, il nous semble que les formes de travail entre parents et enfants sont, par rapport à notre échantillon, plus révélatrices d'une crise de l'agriculture familiale.

III. Les transformations internes de l'agriculture familiale : formes d'exercice de l'activité agricole

Les formes d'exercice de l'activité agricole sont principalement au nombre de deux : pour les agriculteurs du type paysan paternaliste, il s'agit d'exercer l'agriculture en famille, au bénéfice souvent du père qui capte le fruit du travail des membres de sa famille ; pour les agriculteurs de type paysan communautaire, il s'agit principalement d'exercer le métier d'agriculteur de façon indépendante, c'est-à-dire en étant propriétaire de sa propre terre. La manière dont les jeunes réagissent par rapport à ces deux attentes, essentielles dans bien des discours, nous paraît, tout autant que l'exode rural, révélatrice de l'existence d'une crise – ou non, de l'agriculture paysanne du front pionnier amazonien.

III. 1. Le paternalisme familial : acceptations bourruées et remises en question

Le paternalisme familial, rappelons-le, consiste en un contrôle du travail des enfants même après leur mariage ; nous avons dit qu'il s'agit, au moment où les jeunes sont censés se séparer de créer une dette en fournissant au nouveau couple leur outil de travail ; ou en leur rappelant la dette qu'ils ont envers leurs parents qui les ont élevés. Ces dettes sont alors difficilement remboursables, et les jeunes sont tenus à travailler, selon différentes modalités, avec leurs parents. Mais il s'agit là d'un principe général, et les différentes modalités de travail sont très souvent le résultat de négociations entre les jeunes et leurs parents, et dépendent bien souvent des revenus qu'ont les parents, des besoins en travail qui sont les leurs, etc. C'est la manière dont les fils d'agriculteurs des types I acceptent le travail avec leurs parents que nous allons ici examiner. Il nous semble qu'en un seul (long) passage d'entretien, celui de Wilson, beaucoup des éléments qui touchent ce type sont résumés. Wilson est le fils de Chico Graciliano, un agriculteur de type I 2 dont nous avons déjà évoqué la situation :

Extrait d'entretien 64 : Des bienfaits du travail en commun dans une famille selon un fils d'agriculteur de type paternaliste paysan (Wilson)

« Enquêteur : Comment travaillez-vous aujourd'hui ? Vous travaillez seul ?

« Wilson : Oui, maintenant sur ces plantes je suis tout seul. Il y a un de mes beaux-frères qui est ici avec moi, ça fait déjà un an qu'il est avec moi, n'est-ce pas ? Et même ces jours-ci, quand je suis parti mettre du plâtre sur la jambe¹, je l'ai laissé ici. Quand je suis rentré, il m'a dit que son père lui avait parlé, et lui avait dit de rentrer chez lui, n'est-ce pas ? Alors il m'a dit qu'il lui avait répondu qu'il devait voir avec moi, et il est venu hier parler avec moi et m'a dit qu'il allait rentrer chez son père. Mais c'est un garçon très bon, mais vraiment très bon tu sais. Alors il est arrivé hier et il m'a dit : "Non, je ne vais pas te laisser tomber (*largar**) non". - "Alors reste avec moi, parce que tu m'aides vraiment beaucoup". J'ai planté 1 000 pieds de café l'an passé, et je lui ai donné le café. "C'est à toi, tu peux y faire attention et t'en occuper, préparer ton futur avec ça", n'est-ce pas ?

« Enquêteur : Et vous travaillez avec vos frères ?

¹ Il vient d'être victime d'un accident qui lui a cessé la jambe.

« Wilson : Vois bien, ici ça marche de la façon suivante. C'est ce que je te disais. Nous avons une culture. On a commencé de la façon suivante : on a planté une culture ensemble, et tout marchait bien. Ensuite, ils ont décidé, le poivre est mort, et ils ont tout laissé tomber (largaram* todo). Alors il n'est resté que moi et ce frère qui est parti dans l'Etat de Minas Gerais, mais on a planté un café ensemble, avec Christian¹, celui qui vit chez Darcilio. Tu connais Christian n'est-ce pas ? Alors nous trois nous avons planté un café ensemble. J'ai planté ce café, et on va travailler ensemble n'est-ce pas ? On récolte, on divise, et on a fait ainsi : alors bon, ça faisait déjà trois ans qu'on avait planté le café, il avait donné une bonne récolte, et il y a eu un problème avec Christian qui a dû partir d'ici. Il ne pouvait plus rester ici, il a dû partir². On s'est assis à la maison, on s'est assis tous ensemble et même mon frère qui était ici et on a acheté sa part. On a payé R\$ 2000 pour avoir sa part, ce qui aurait été à lui. Alors il n'est plus resté que cet autre, mon frère. Il travaillait. Mais lorsqu'il est parti pour l'Etat de Minas, cette partie qui était à lui est restée, et le travail aussi, et c'est moi qui m'en occupais. Là, il est de retour, et on va voir s'il est d'accord pour continuer ainsi. Moi, je voudrais que tout fonctionne ainsi. Ici à la maison tout devrait être comme cela. Parce que si on s'unit pour travailler les choses marchent. Aujourd'hui, si vous prenez ces pâturages, ils sont sales. Pourquoi ? Parce qu'il nous manque l'union. Parce que si tous mes frères s'y mettaient, nous le ferions pour de bon tu sais. Je travaille dans ce but. Qui sait si je vais réussir. C'est ce que je te disais : il y a mon frère Edison qui travaille beaucoup dehors. Mais vraiment beaucoup. Y'a un de mes compadre³ aussi. Qui maintenant est métayer dans le cacao de Domingo Gaucho. Il a sa maison ici. Il a dit qu'il allait y rester trois ou quatre ans et qu'il allait rentrer à la maison. Mais de toutes façons, il nous manque beaucoup.

« Enquêteur : Mais il y a du travail pour tout le monde ici ?

« Wilson : Il y en a. Il y a du travail pour tout le monde, déjà parce que si on devait tous s'occuper de tout ce qu'il y a de planté ici dans le lot, il n'y aurait pas besoin de planter quoi que ce soit de nouveau, il y aurait du travail pour tous et on pourrait survivre. N'est-ce pas. Mais il faudrait pouvoir s'en occuper. Parce qu'on s'en occupe pas. Si tu savais toutes ces choses dont on ne s'occupe pas...

« Enquêteur : Et avec vos autres frères, vous travaillez ?

« Wilson : Hum... Non, avec Edimilson on travaille, avec ce frère qui est ici on travaille. C'est un jeune, il a 17 ans. Et il pense déjà être propriétaire du monde, mais... il travaille avec nous, oui, il travaille pas mal. Il a passé un temps dans la Maison Familiale Rurale, mais il a fait une bêtise et il a été exclu. Il pense y entrer de nouveau, on va voir si c'est possible.

« Enquêteur : Et avec votre père, vous travaillez.

« Wilson : Je travaille oui. Et même, les champs qu'on a fait cette année, on les a fait ensemble. Ca a été fait de la façon suivante : on va déboiser ce truc-là, et ensuite on divise un morceau pour planter le maïs et ainsi de suite. On y va tous ensemble... Moi et ce jeune ici... Le café par contre c'est différent, c'est tout divisé : si tu vas te promener dans le café aujourd'hui, tu vas voir que chacun a son propre morceau de café. C'est ça que je te dis : j'ai ma partie de café, de terre, il en a une autre, Edimilson en a une autre, mon compadre* qui vit aujourd'hui chez Domingo Gaucho une autre et mon père une autre.

« Enquêteur : Mais chacun a sa propre récolte...

« Wilson : Oui, y'a des jours ici où ce qu'on fait le plus, c'est de travailler ensemble. Je travaille avec lui, il travaille avec moi, et notre père a l'habitude de nous aider aussi. Y'a des fois où il vient avec nous. Il aide. Mais bon, y'a cette question qu'il faut s'occuper de notre père. Il a 77 ans, et avec ces jambes à moitié... je crois qu'il a des problèmes avec ses jambes.... Il faut... il ne peut plus travailler non.

« Enquêteur : Alors qui s'en occupe ?

« Wilson : Sur ce problème, il faut que ce soit tout le monde »ⁱ

La situation que décrit Wilson dans ce passage révèle bien des situations qui se posent chez les agriculteurs de type paysan paternaliste. Tout d'abord, on voit que Wilson est un jeune qui travaille avec son père, qui s'en occupe pendant ses vieux jours. En ce sens, il reprend bien la plupart des désirs des parents : travail en famille, sur la terre des parents, pour s'occuper d'eux dans leur vieil

¹ Christian est un jeune métayer dont les parents vivent loin qui habite à présent sur le lot de son patron. Nous reviendrons sur l'itinéraire de ce jeune atypique.

² La raison de sa sortie fait l'objet de multiples interprétations : selon Christian, la femme de Wilson lui aurait fait des avances qu'il a refusées ; mais qui ont rendu sa présence sur le lot impossible ; selon Wilson, Christian aurait fait les avances que son épouse n'a pas refusées.

³ Un de ses frères, qui est le parrain de son fils.

âge. Les relations avec le père sont déséquilibrées puisque Wilson « aide » très souvent son père, quand lui « l'aide parfois » ; mais ces relations ne sont pas vécues comme pesantes, puisque Wilson parle d'aide, et surtout souhaite que ses frères aussi travaillent de la sorte.

Or, c'est bien là le problème : Wilson évoque à plusieurs reprises ses frères qui sont partis travailler sur la terre d'autres agriculteurs, alors que selon lui il y a largement de quoi faire travailler toute la famille sur le lot parental (son père lui pense qu'il n'a pas de conditions de vie assez bonnes à fournir à ses enfants, qui préfèrent se salarier). Et on voit finalement que si Wilson réalise bien les objectifs de ses parents, il est le seul : aucun de ses frères ne s'inscrit dans le système de paternalisme familial. Nous avons réalisé des entretiens avec deux des frères, et on voit que l'un d'entre eux (le *compadre**) estime que son père n'a pas de conditions de vie suffisantes à lui offrir ; l'autre parce qu'ils ne supportent pas l'autorité jugée excessive du père. Or ces départs compromettent la retraite des parents, qui pour l'instant ne serait assurée que par un seul des fils.

Mais l'aspect moral que Wilson met en avant pour justifier le travail avec le père doit être nuancé par le fait que Wilson n'hésite pas à conserver son beau-frère chez lui, contre l'avis du père de ce dernier qui le rappelle à la maison, en lui donnant à gérer une partie du café abandonné par un de ses frères parti en ville. Lui-même met donc en place une stratégie d'aide à son profit, produisant de ce fait une rupture entre un fils et son père, et reproduit parfaitement bien le système avec un jeune dont il sait capter la force de travail. Wilson accepte donc le travail sur le lot parental pour des raisons sans doute plus complexes que celles liées aux « valeurs familiales », telles par exemple que la possibilité d'avoir une terre à exploiter qu'il ne pourrait lui-même s'acheter. Et montre bien que l'acceptation du don parental fait partie, pour les jeunes aussi, d'une stratégie dont ils connaissent le prix. Ainsi, à chaque fois, rester sur le lot de ses parents et travailler avec eux fait l'objet de négociations et de compromis. Mais la négociation peut aussi aboutir au départ vers d'autres terres. Ce sont ces différentes possibilités que nous allons maintenant explorer, en commençant par les jeunes qui, comme Wilson, acceptent facilement le paternalisme familial.

Une acceptation teintée de contestations

Dans quelques entretiens, les jeunes montrent que, au moins jusqu'à 35 ans, ils ont travaillé de façon volontaire avec leurs parents ; et qu'ils ont obtenu leur indépendance tardivement, sans jamais cesser de travailler avec ces derniers. C'est au moins ce qu'affirme José Bahiano. Nous avons déjà vu l'itinéraire migratoire de sa famille : Bahianais parti travailler un temps à São Paulo pour « découvrir la ville » et « aider ses parents », il revient auprès d'eux lorsque ceux-ci partent pour un front pionnier ; puis intervient l'échange de coups de feu avec son voisin, ce qui l'oblige à s'exiler dans le Pará, où je l'ai rencontré et où son père vient le rejoindre. Voici le récit des formes de travail avec les parents :

Extrait d'entretien 65 : Le « travail ensemble » dans une famille de type paternaliste paysan selon un fils d'agriculteur (José Bahiano)

« Enquêteur : Pourquoi votre père vous a-t-il rejoint dans le Pará ? Il avait peur que vous ne reveniez dans le Maranhão ?

« José Bahiano : Oui, nous avons été une famille qui a toujours été très unie, nous avons été élevé ensemble et nous ne nous sommes jamais séparés, je me suis marié, j'ai trouvé cette femme là-bas mais on vivait tout proche les uns des autres, il vivait là et moi un peu plus bas, mais on se voyait tous les deux jours. Je travaillais et je les aidais, je faisais leurs champs (roçar), et ils m'aidaient eux-aussi à faire mes*

champs (roçar*), on travaillait ensemble (conjunto*). Alors pour nous, ça a été très fort, et nous n'avons jamais voulu travailler loin les uns des autres.

« Enquêteur : Travailler ensemble (conjunto*), qu'est-ce que cela signifie ?

« José Bahiano : Ensemble, ça veut dire que l'on travaille en mutirão*, mutirão*, ainsi tu comprends ?

« Enquêteur : Oui, mais ça veut dire que vous faites les champs ensemble (junto*), c'est cela ?

« José Bahiano : On se mettait tous ensemble (juntar*). On mettait ensemble 5 personnes, on travaillait son champ, on finissait la surface que l'on voulait déboiser et nettoyer, et on allait pour le lot d'un autre, et on faisait la même surface que le propriétaire voulait et c'est ainsi qu'on travaillait.

« Enquêteur : Ces 5 personnes étaient de la même famille ?

« José Bahiano : Ca pouvait être de la même famille, mais si quelqu'un d'autre voulait faire partie du groupe pour travailler ensemble (em conjunto*), en mutirão*, il entrait. C'était une union (união), et c'était un groupe, on organisait un groupe et on pouvait faire le travail des autres, de toutes façons. Et on faisait un champ plus grand »^j.

Cet extrait d'entretien est assez difficile à traduire, car les formes de travail renvoient à un vocabulaire précis que nous ne pouvons traduire littéralement. Etre un enquêteur étranger, qui n'est pas censé connaître tout le vocabulaire, peut permettre d'obtenir des précisions sémantiques, mais celles-ci permettent juste de préciser le caractère apparemment réciproque de ces formes de travail. C'est en tout cas ce qu'évoquent les termes *mutirão** ou *conjunto**. Cet extrait d'entretien permet au moins de montrer qu'il existe des échanges réguliers entre le père et son fils marié, et que ces échanges sont considérés comme réciproques. Mais Roberto Araújo (Araújo, 1993; Araújo et Schiavoni, 2001) a montré que le *mutirão**, par exemple, pouvait être détourné au profit d'un des membres : ainsi, préparer les champs pour la culture doit se faire dans un laps de temps précis, à la fin de la saison sèche et après la première pluie ; pour que le champ brûle bien, condition nécessaire à l'obtention de bons rendements, il faut que les arbres aient séchés trois semaines. Dans ce cas, le premier bénéficiaire du *mutirão** est souvent avantagé par rapport aux autres, le dernier pouvant, si les pluies arrivent trop tôt, ne pas avoir le temps de laisser sécher son champ.

Parfois aussi, la réciprocité n'est pas de mise : ainsi en va-t-il d'un gendre avec son beau-père¹ :

Extrait d'entretien 66 : Les relations de travail inégalitaires dans un *mutirão familial (Francisco)**

« Enquêteur : Vous travaillez avec votre beau-père ?

« Francisco : Jeune homme (rapaz), il y a des fois où je vais travailler. Chaque fois qu'il a besoin et qu'il fait appel à moi, j'y vais.

« Enquêteur : Et il vous appelle pourquoi faire ?

« Francisco : Il m'a appelé la semaine dernière parce qu'il a fait un champ. Ca n'a pas bien brûlé, alors il m'a appelé, il a réuni un *mutirão** de personnes pour l'aider, il m'a appelé et j'y suis allé. J'ai travaillé presque trois jours là-bas.

« Enquêteur : Comment procédez-vous ? Par un échange de travail ?

« Francisco : Non, j'ai juste travaillé. J'ai travaillé pour lui.

« Enquêteur : Il paye ?

« Francisco : Les autres oui, il les paye. Mais moi, non. Quand il a besoin, j'y vais, c'est tout.

« Enquêteur : Et vous faites beaucoup ça ?

« Francisco : Non, c'est difficile, juste quand il fait un champ et que ça ne brûle pas bien, il nous avertit et on y va »^k.

¹ Ce beau-père constitue un des cas les plus nets de paternalisme familial : il a sept fils de plus de 25 ans, qui tous travaillent sur ses deux lots contigus de cacao. Cependant, le père comme les fils ont tous refusé de m'accorder un entretien (ce sont mes seuls refus) ; et je n'ai pu aborder la famille que par le gendre.

Si Francisco tend à minimiser, à la fin du passage, le déséquilibre des relations, celui-ci reste assez net : le *mutirão** n'implique pas ici de réciprocité, mais un salaire pour certains, et une aide gratuite sans réciprocité pour d'autres. La différence de cet entretien par rapport au précédent, c'est soit qu'il n'y a pas une inégalité dans les échanges, soit que celle-ci n'est pas verbalisée. La verbalisation, quand elle intervient, est souvent la première étape d'un refus du paternalisme familial : en effet, elle rompt l'illusion de réciprocité, et fait apparaître les relations comme étant inégalitaires. Mais pour l'instant, Francisco ne remet pas en question son aide à son beau-père ; d'autant qu'il ne considère pas cette inégalité comme anormale.

Francisco comme José Bahiano travaillent avec leurs parents ou beaux-parents, et n'ont commencé à se séparer d'eux – de manière partielle – que tardivement ; en ceci, ils rappellent le cas de Wilson qui fait ses propres cultures d'un côté (le café), et, de l'autre, travaille avec ses parents. Et même si, parfois, les relations de travail sont à leur désavantage, ils les acceptent, apparemment, facilement. Cela n'exclut pas des conflits, comme ceux que rapporte Orlando :

Extrait d'entretien 67 : Relations de travail entre un fils âgé et marié et son père de type paternaliste paysan (Orlando)

« Enquêteur : *Donc vous travaillez avec votre père depuis plus ou moins 15 ans ?*

« Orlando : *Jusqu'à aujourd'hui on travaille ensemble, parce que je n'ai jamais été de ceux qui se séparent de leurs parents, n'est-ce pas ?*

« Enquêteur : *Et alors vous avez travaillé avec votre père même jusqu'à quand ?*

« Orlando : *On continue encore à travailler ensemble, n'est-ce pas, toute la vie on travaille ensemble, toute la vie. Je n'ai jamais eu envie de me séparer de lui, il n'a qu'un seul fils garçon, et quand je dis à ma mère que je veux partir, elle se « réclame de la malchance » (réclama da sorte), alors bon... c'est bon, on continue à tout supporter ici, parce que le vieux, tu te doutes comment il est, n'est-ce pas, quand on vieillit on commence à abuser, à abuser, et il faut vraiment supporter cela... Et jusqu'à aujourd'hui je suis resté avec lui sans discontinuité (direito).*

« Enquêteur : *Comment travaillez-vous alors ? Vous préparez les champs ensemble et ensuite ?*

« Orlando : *Oui, on nettoie la forêt (brocar), on déboise, on plante et récolte tout ensemble, n'est-ce pas, il n'y a pas de séparation.*

« Enquêteur : *Et ensuite, vous divisez la production ?*

« Orlando : *Oui, dans ce cas on récolte ensemble, et ce que je récolte est à moi, ce qu'il récolte est à lui.*

« Enquêteur : *Chacun récolte ce qui est à lui ?*

« Orlando : *Oui, que ce soit du maïs, du manioc, du feijão, des fèves, du riz, ça n'a pas d'importance, ce que je ramasse et que je mets dans mon abri (paiol) est à moi, ce qu'il prend est à lui, et on ne se dit pas : "on va faire les champs et diviser, ce qui est de ce côté est à toi et de ce côté à moi", on ne fait pas ça non.*

« Enquêteur : *Et maintenant, vous travaillez ainsi ?*

« Orlando : *Oui, c'est toujours comme cela, ça a toujours été comme cela.*

« Enquêteur : *Et quand vous vous êtes marié, ça n'a rien changé ?*

« Orlando : *Non, ce qui a changé ça a juste été le système de maison, parce que pour vivre père, père et fils tout dans la même maison ce n'est pas possible, n'est-ce pas, il y a beaucoup de cas où nous on s'entend bien avec les parents mais des fois il arrive que la femme elle ne s'entende pas bien, mais de toutes façons on a toujours vécu proche, cette maison là [il nous montre une maison à moins de 15 mètres] c'est la leur, toute la vie on a été proches, on a toujours travaillé ensemble ; quand je ne peux pas travailler, alors il y va à ma place, comme aujourd'hui, on avait besoin d'aller là-bas, je ne supportais pas d'y aller parce qu'ils y allaient à pied, et je ne pouvais pas supporter le voyage, alors il y a été et je suis resté, mais ce qu'il m'a dit de faire ici je le fais » |*

Orlando affirme bien travailler avec son père, et d'une manière assez peu différenciée (il n'y a que la production qui est séparée, et encore de manière peu nette) : âgé de presque 40 ans, ce jeune, qui n'en est plus un vit, encore chez ses parents, desquels il ne se séparera probablement pas avant leur

mort. Même s'il souhaite partir, même si les relations de travail sont pesantes, la pression que fait peser sur lui sa mère et son sentiment de devoir par rapport aux parents (c'est Orlando qui, dans un passage d'entretien cité plus haut, dit devoir s'occuper de ses parents qui se sont occupés de lui jusqu'à ses 40 ans) le font rester. Ainsi, même si cela n'empêche pas une certaine contestation, un certain nombre de jeunes reproduisent avec leurs parents des relations de travail que nous avons qualifié autour du paternalisme familial : endettés auprès d'eux, parfois souffrant de la situation, ils acceptent de travailler sous l'autorité des parents. Mais ces cas, finalement, sont assez peu nombreux ; et les contestations amènent souvent à définir des relations de travail différentes, qui permettent de renouveler – avec des évolutions internes – ces formes de travail. Si ces contestations étaient isolées, on pourrait les considérer comme normales, comme caractéristiques de tensions au sein d'une même famille. Pourtant, elles deviennent dans d'autres cas des remises en question plus profondes, qui peuvent conduire soit à un changement radical des formes de travail, soit à des ruptures nettes ; qui empêchent à coup sûr de parler de reproduction du paternalisme paysan.

Des contestations à la rupture : dénonciations du caractère inacceptable du paternalisme paysan

Le fait de qualifier les relations avec son père « d'exagérées » peut amener des jeunes à chercher à s'émanciper de leurs parents. Un entretien a été pour cela particulièrement éclairant : nous avons rencontré un père qui entrait parfaitement dans les conceptions du paternalisme paysan et compris, dans l'entretien, qu'un conflit l'avait opposé à son fils, et que ce dernier est parti sur son propre lot. Ce jeune, âgé de 35 ans est le dernier-né de la famille et avait été désigné pour s'occuper de son père. Or, ce jeune a, à plusieurs reprises, tenté de partir de chez son père ; il s'est dans un premier temps dirigé vers une fazenda, où il s'est salarié comme *vaqueiro** ; mais lassé de l'exploitation dont il était l'objet, il est revenu chez son père :

Extrait d'entretien 68 : Avoir son lot, un moyen de s'émanciper de l'autorité paternelle (José Cearense Filho)

« Alors je suis rentré [du travail dans la fazenda], je suis allé dans son lot une nouvelle fois, et j'ai commencé à travailler jusqu'à ce que surgisse ce petit droit [de propriété sur une terre] que j'ai pu acheter, alors j'ai compris que ce qui à nous est meilleur parce qu'on fait comme cela... si on veut faire un champ à un endroit qui nous plait, on le fait ; si on veut planter du café ou du cacao on le fait... avec le père, il doit montrer que c'est à lui. Tant qu'il est encore vivant, il supervise : "Non mon fils, fais dans ce coin là-bas", et je suis obligé de le faire. Alors j'ai compris qu'en pouvant acheter un petit morceau de terre comme celui que j'ai acheté, je fais mon travail là où je le veux »^m.

Ce jeune refuse de se soumettre à l'autorité de son père, et voit comme seule manière d'y parvenir de devenir lui-même propriétaire. Il ne se considérait en tous cas pas, chez son père, comme sur sa propre terre ; et souffrait de devoir se soumettre à l'autorité de ce dernier. Dès lors, de la même manière qu'il a quitté son patron dans la *fazenda*, il quitte son père pour devenir propriétaire. C'est là la seule autonomie dont il peut se targuer. Cela confirme le fait qu'en acceptant la terre des parents, les jeunes acceptent de se soumettre à l'autorité du père. Mais ce jeune, et surtout sa femme, nous ont permis de comprendre des éléments qui vont au-delà de l'autorité paternelle – et renvoient bien au paternalisme paysan tel que nous l'avons décrit :

Extrait d'entretien 69 : La fin du mythe de l'aide volontaire dans une famille de type paternaliste paysan et départ du fils vers son propre lot (José Cearense Filho)

« Enquêteur : Comment ça se passait chez votre père ? Vous faisiez vos propres champs ?

« José Filho : Oui, on avait nos champs à faire. Tous les ans, on faisait nos champs.

« Raimunda [épouse de José Filho ; bien qu'ayant assisté à tout l'entretien, c'est la seule fois qu'elle parle] : Les champs étaient à son père, parce qu'il travaillait comme métayer avec son père, n'est-ce pas ? Ce qu'il récoltait était réparti entre les deux.

« José Filho : Oui, mais ce n'est pas parce qu'il me le demandait. C'est parce que c'était un plaisir de diviser. C'était un plaisir que j'avais. Quand je récoltais 200 sacs de riz, 100 étaient pour lui, 100 pour moi. L'an passé j'ai fait un champ là-bas, j'ai planté un baixão*, j'ai fait du feijão et je lui en ai donné la moitié. Alors j'ai planté du riz, parce que c'était le moment de planter du riz, j'ai cueilli 62 sacs et j'ai divisé avec lui.

« Enquêteur : Dans son lot ?

« José Filho : Oui, ce champ c'était dans son lot. J'ai divisé avec lui, un sac pour lui, un sac pour moi. Ce qui est à moi est encore là-bas, je l'amène ici petit-à-petit. Parce que comme je n'ai pas de véhicule, je l'apporte sur le dos des animaux. Mais... il ne me demandait rien non plus. Parce que j'avais envie de faire cela, j'en avais le courage, la volonté de faire comme cela. Je le faisais. Maintenant que je suis ici chez moi, non. Mais bon, si il a besoin de céréales, si il lui en manque et qu'il vient les chercher ici, alors je ne lui vends pas non. Alors... il les amène là-bas, il va les manger là-bas... Il y a des fils qui travaillent tout séparé. Moi, ce n'est que maintenant que je me suis séparé de lui : je me suis séparé ces deux ans et demi [que j'ai passés à la fazenda], et je me suis séparé ici parce que je suis venu chez moi. Mais bon, je suis encore souvent là-bas, je suis en train d'aider à couvrir une de ses baraques là-bas. Quand il a besoin de moi, j'y vais tout de suite. Mais bon, pour s'occuper des vieux, il y a un garçon là-bas. Mais bon, qui a tout fait là-bas, c'est moi. Je suis la tête qui a fait ce qui a été fait là-bas, et d'autres choses encore. Si je ne m'en étais pas occupé, tout se serait démantelé.

« Enquêteur : Et avec votre beau-père, vous travaillez aussi ?

« José Filho : Non, avec Seu Chico je ne travaille pas non. Juste... je lui ai déjà donné une petite aide pour un travail sur lequel il était en retard, juste une journée, mais je suis resté toute ma vie dans la terre et mon père, à travailler avec lui.

« Enquêteur : Quand vous étiez avec votre père, vous aviez vos propres champs et vous divisiez ; et vous aviez votre bétail ?

« José Filho : Oui, et je m'occupais en plus de son bétail.

« Enquêteur : Et vous receviez des veaux de sa part ?

« José Filho : Oui, il m'en donnait, un petit dédommagement. De temps en temps. Il ne me donnait pas d'argent, il me donnait du bétail. Il m'aidait toujours. Il m'aide.

« Enquêteur : Vous étiez en métayage [pour le bétail] aussi ?

« José Filho : Non, ça marchait de la façon suivante : "Prends cette génisse, ces deux-là, et garde les, elle est à toi". Il faisait toujours ainsi, ça je ne peux pas le cacher »ⁿ.

Cet extrait d'entretien, dont nous avons déjà cité des morceaux, reprend bien des éléments du paternalisme paysan : fiction du don volontaire, importance quantitative de ce don (José Filho donne à son père la moitié de sa production, et il s'occupe en plus de son bétail ; un métayer a un statut plus avantageux). Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que ce caractère inégalitaire ait été formulé explicitement ; or, c'est l'épouse de José Filho qui, par une simple phrase, montre que les relations du fils avec son père doivent s'interpréter comme des relations de patron à employé (elle parle de métayage), et pas de relations familiales. A partir de là, elle rompt le mythe de l'échange égalitaire, et montre les relations sous un jour nouveau. José essaye alors de minimiser cette comparaison, montrant par là les relations familiales agissent comme cachant les relations d'exploitation. Mais à la fin du passage, il dit bien qu'il ne peut pas reprocher à son père de ne pas lui avoir donné de bétail ; ce qui signifie qu'il peut lui reprocher bien d'autres choses. Dès lors, on peut faire l'hypothèse que la reconnaissance, antérieure à l'entretien, du caractère inégalitaire des échanges a conduit, tout autant que la non acceptation de l'autorité du père, à l'achat du nouveau lot. En effet, dans ce nouveau lot,

les relations sont beaucoup plus égalitaires : et c'est au père de venir demander à son fils de l'aide. Celle-ci n'est plus due, comme auparavant, mais à gagner. Le statut de José a donc profondément changé avec l'accès à la terre.

Or, ce type de stratégie n'est pas rare : puisque accéder à la terre est le moyen de s'émanciper de formes de travail pesantes, nombreux sont les jeunes qui font ce cheminement, contre l'avis de leurs parents. Cela explique les récriminations de ces derniers ; et des stratégies des jeunes. Dans une situation où l'accès à la terre n'est pas difficile – à condition d'accepter une migration vers une zone de colonisation récente – les jeunes ont une certaine facilité à s'émanciper de leurs parents ; des derniers doivent alors composer avec les revendications de leurs enfants pour ne pas risquer de les voir s'éloigner d'eux définitivement. C'est ce qui se passe dans certaines familles.

De la contestation à la négociation de nouvelles formes de travail

Nous avons déjà cité, au sujet de l'aide donnée par un père à ses enfants, le discours de José Goiano : il expliquait qu'il donnait du bétail à ses enfants pour ne pas que ceux-ci partent travailler chez d'autres, ou occuper d'autres terres :

Extrait d'entretien 70 : Intéresser les enfants pour éviter qu'ils ne s'en aillent (José Goiano)

« Enquêteur : Et avec ces vaches, ils vont acheter une terre ?

« José Goiano : Avec ces vaches, ils ont de quoi acheter une terre là en avant. Par exemple, aujourd'hui, ils parlent d'entrer dans ces terres à l'intérieur. Alors moi je les prends, et je leur dis : "Non, non, n'y allez pas. N'y allez pas, parce que c'est une invasion". Je ne suis jamais entré dans une terre qui n'était pas mienne. Alors je ne les ai pas laissé y aller. Non, non, n'allez pas là-bas. Le jour où vous aurez besoin d'acheter un lot, vous aurez de quoi acheter une terre par ici. Alors ici ils ont leurs vaches. Donc nous nous avons un café, nous avons du poivre, et le jour qu'ils auront besoin nous auront de quoi acheter une terre pour chacun d'entre eux »⁹.

Donner du bétail aux enfants apparaît comme un moyen de préserver les relations de paternalisme paysan. Mais cela amène aussi à des changements assez profonds à l'intérieur de ce type : en effet, en négociant l'autorité, en rémunérant les jeunes agriculteurs, c'est à des évolutions internes de ce type que l'on assiste. Ainsi un jeune – qui a étudié dans les Maisons Familiales Rurales – a-t-il profité d'un voyage fait dans l'Etat de Minas Gerais et prétexté un (faux) problème de santé pour quitter la maison de ses parents pendant deux ans ; nous l'avons rencontré un an après qu'il soit rentré, et voici ce qu'il nous a dit sur les raisons de son retour :

Extrait d'entretien 71 : Changer les relations de travail dans la famille, la condition pour qu'un fils d'agriculteur reste chez son père (Graciliano Filho)

« Enquêteur : Donc quand vous êtes revenu, ce n'est pas parce que vous le vouliez, non ?

« Graciliano Filho : Non, ça n'a pas été de mon plein gré non. Je l'ai fait parce que mon frère s'est cassé la jambe, un autre de mes frères était parti, un autre aussi. Il disait qu'il n'allait pas pouvoir travailler pendant un an, et je savais que les choses étaient difficiles. Alors je me suis forcé à aider. Maintenant je pense que tout ce qui se passe dans notre vie n'est qu'une illusion... c'était une chose que j'avais besoin d'apprendre, j'avais besoin de prendre des coups pour apprendre »¹⁰.

Ce récit est très clair : il est rentré contre son gré, mais a décidé de rester chez ses parents. Le récit (déjà cité en partie) qu'il donne de ces deux moments est assez éclairant sur ces raisons :

« Graciliano Filho [Début de l'entretien] : Au début, comme je ne savais pas trop comment fonctionnaient les choses, mon idée c'était simplement de rester ici. Parce que je ne connaissais pas les choses à l'extérieur. Ici c'est ainsi, jamais personne n'a quitté la maison, il n'y en a qu'un qui s'est marié et

l'autre qui est parti, mais les autres ont toujours été unis à l'intérieur de la maison. J'aime ici, mais j'ai fait ce voyage et ça m'a changé les idées, un peu... je suis revenu parce qu'il n'y avait pas le choix, mon frère s'est cassé la jambe. Il avait besoin de moi. Mais bon maintenant j'ai envie de rester ici. (...) J'ai étudié à la MFR, et j'ai appris beaucoup de choses. Sur le moment, je n'ai pratiquement rien appliqué, mais bon c'était difficile parce que nos conditions financières... mais réellement on a fait peu de choses. Donc l'idée... Mais j'ai une idée fixée maintenant, rester ici, surtout avec les autres maintenant, il me semble qu'ils ont changé, il n'y a pas que moi, mais tout a changé, c'est plus organisé, bien qu'il y ait encore beaucoup de problèmes... c'est notre seule solution, mais j'espère arriver à beaucoup de choses.

« Enquêteur : Donc vous pensez rester ici sur le lot ?

« Graciliano Filho : Oui, mes projets sont ici maintenant, n'est-ce pas ? Quand je suis rentré je pensais tout le temps à retourner dans l'Etat de Minas, pour y vivre, mais c'était une illusion, c'est un endroit bon ici. Pour travailler, travailler pas simplement avec les bras, mais on a appris beaucoup de choses, il faut planifier, savoir administrer... sinon, il faut changer.

« Enquêteur : Qu'entendez-vous par planifier ?

« Graciliano Filho : Planifier ainsi, avec la famille : ce que l'on va faire, par exemple si on fait ceci, est-ce que ça va marcher, est-ce que ça va bien produire... nous, ça fait semble-t-il 31 ans qu'on est ici, et on peut dire que nous n'avons pratiquement rien. Ce que l'on possède a été fait ainsi... ça n'a pas été pensé, pour voir si ça allait marcher »⁹.

Graciliano Filho être que l'idée de partir de chez ses parents ne lui était pas venue, car il lui semblait naturel d'être là ; cela renvoie assez bien aux cas de condition paysanne que nous avons évoqué, où il apparaît naturel d'être dans une situation donnée. Mais l'école familiale rurale semble avoir eu un effet à ce niveau-là : en effet, l'école semble lui avoir montré que les méthodes de gestion de son père n'étaient pas adaptées, qu'il fallait les « rationaliser », parler en termes d'investissement et de rendement ; « travailler avec sa tête ». Cela renvoie explicitement aux objectifs de la professionnalisation de l'agriculture familiale évoqués dans le chapitre 2. Mais ceux-ci n'ont pas les effets escomptés par les syndicalistes : ils n'amènent pas forcément à faire rester les jeunes dans le monde rural. En effet, même s'il ne fait pas explicitement le lien entre ce que lui a appris l'école et son départ de la maison de ses parents, il dit bien qu'il compte rester parce que les méthodes de gestion de sa famille sont plus adaptées maintenant à ce qu'il escomptait trouver. Il précise à un autre moment ce qu'il entend par changements dans la famille :

Extrait d'entretien 72 : Du travail « pour le père » au travail « pour soi » (Graciliano Filho)

« Enquêteur : Comment travaillez-vous avec votre père ? Vous divisez la production ?

« Graciliano Filho : Maintenant oui. Mais avant, on travaillait... on peut dire qu'on travaillait uniquement pour lui. Il dirigeait tout, et on ne pouvait rien dire. On disait des choses, mais il n'écoutait pas. Maintenant je pense que ses idées ont changé, et maintenant on travaille, on a du cupu-açu qui produit, on a récolté déjà, on peut le vendre et l'argent sera pour nous. Ce n'est plus un problème cela non. Avant, c'était très difficile. Tout passait par sa main. Maintenant non, ça a changé petit-à-petit »¹.

Le changement dont parle Graciliano Filho tient principalement au fait que l'autorité du père étant déclinante (nous reviendrons plus tard sur les raisons de ce déclin, en particulier (chapitre 6) quant au rôle de la formation dans cette rupture), il peut faire entendre sa voix pour une gestion différente de l'exploitation, et surtout parvenir à conserver une partie de la production. Or, c'est ce changement qui a eu lieu chez son père et ses frères qui lui permet de souhaiter maintenant rester agriculteur.

Mais lorsque ce changement ne se produit pas, il peut amener à des départs de jeunes. C'est ce que fait Valmir, lui-aussi ancien élève de la MFR, qui n'a pas réussi à mettre en place des formes de travail différentes avec son père : il occupe actuellement un lot dans un fond de *travessão*, à 20 kilomètres de chez son père. Voilà ce que nous lui avons demandé :

Extrait d'entretien 73 : Le départ d'un fils « qui ne pouvait pas rester toute la vie "ensemble" » père (Valmir Problema)

« Enquêteur : Et tu voulais avoir ton propre lot ?

« Valmir : Je veux avoir mon propre lot. Mais bon, c'est juste que je voudrais m'en occuper d'une manière un peu différente de ce qu'on faisait jusqu'à aujourd'hui. Parce que nous avons toujours cette habitude de travailler plus avec les pâturages, alors on a déboisé une grande partie de forêt, dans la région. Alors aujourd'hui j'aimerais travailler plus avec l'agriculture, plutôt que de déboiser la forêt. Apprendre une manière de travailler en évitant un peu de brûler.

« Enquêteur : Et, il n'y avait pas moyen que tu aies un lot plus proche de celui de ton père ?

« Valmir : Ecoute, si on avait cela, on aurait dû vendre le bétail que l'on avait pour obtenir un lot. Un lot coûte dans les 16 000, 20 000... et un ici [en fond de travessão] coûte 4 000, 5 000. Alors si on avait ça, tout l'élevage qu'on avait fait serait parti. On serait resté juste avec ce que l'on avait là-bas. Alors on a pensé qu'il valait mieux venir ici, même dans l'état où c'est, mais d'avoir nos lots ici... Comme je t'ai déjà dit... A l'époque, on n'avait pas besoin de ces terres. Mais comme un oncle à nous s'en est allé, on est venu et on est restés avec ses terres. Des quatre lots initiaux, on a réussi à en garder deux. Alors on travaille ici plus ou moins lentement...

« Enquêteur : Ton père ne voulait pas que tu restes un peu plus dans sa maison ?

« Valmir : Olha, il voulait que je reste, parce que dans notre famille personne n'a étudié sur ce que j'ai étudié [l'agriculture] comme je l'ai fait, il voulait que je reste près de lui. Mais j'avais déjà compris, avant de terminer les études, que je ne pouvais pas rester toute la vie « ensemble ». Alors j'ai pensé qu'il était possible et mieux de trouver une place [dans le collège agricole] pour un de mes frères qui vit avec lui, qui a 16 ans aujourd'hui, et alors j'ai eu une place pour qu'il puisse m'aider et aider mon père. Aujourd'hui il étudie là-bas, il est assez motivé, et il m'a rendu les choses plus faciles. Ainsi j'ai trouvé quelqu'un qui m'aide un peu plus dans la partie théorique.

« Enquêteur : C'est à dire, qui t'aide ?

« Valmir : Qui m'aide quoi.

« Enquêteur : Mais où ?

« Valmir : Là, sur le lot du père, cette histoire de travailler avec du poivre, de pulvériser, il le fait déjà à ma place, quand je n'y suis pas.

« Enquêteur : Et tu pensais que tu ne pouvais pas rester avec ton père ?

« Valmir : Non, il ne pouvait pas marcher, parce que... [silence] On a des terres ici, et on doit y travailler parce si on n'investit pas dessus, il y a le problème... d'autres peuvent venir et vouloir occuper nos terres »⁵.

Valmir utilise ici trois arguments différents pour justifier une décision qui semblait prise au départ : celle qu'il ne voulait pas rester chez son père, parce qu'il veut faire une agriculture d'un type différent. Or, il lui apparaît impossible de travailler différemment avec son père. Il décide donc de partir sur des terres qu'ils ont pu racheter, des années avant, à un oncle. Mais il justifie son choix¹ de trois manières : par des arguments pratiques – éviter que la terre, inexploitée, ne soit envahie par des sans-terres ; financiers – profiter d'un projet de financement sur le lot ; familial – il a trouvé quelqu'un pour le remplacer auprès de son père. Ces arguments pourraient facilement être contestés : l'invasion était peu probable puisque trois de ses sœurs habitent des lots contigus au sien ; le financement aurait pu être acquis même sans habiter le lot ; et enfin l'aide que fournit un frère de 16 ans qui commence la formation par alternance est incomparable avec celle que lui aurait pu fournir à son père – sachant qu'il a fini la formation. Contestant les méthodes de travail de son père, Valmir n'a d'autre solution que de partir de chez ce dernier – et de justifier de son mieux ce départ.

Ainsi, les contestations du paternalisme paysan conduisent-elles à des évolutions nettes dans le fonctionnement des familles. De la rupture avec les parents se traduisant par un départ du lot familial

¹ Cette justification est nécessaire devant nous. En effet, nous connaissons bien son père, avec qui nous avons réalisé deux entretiens, et chez qui nous avons passé plusieurs nuits.

à une renégociation des formes de travail, on peut dire que ces évolutions modifient considérablement les objectifs du paternalisme paysan mis en évidence dans le chapitre 3. Or, le refus du don des parents, ou du moins le refus du contre-don que doivent les enfants, va au-delà de simples ruptures à l'intérieur des familles : c'est un changement profond qui se dessine. En effet, si le fonctionnement autour du don est caractéristique de l'échange au sein de sociétés non capitalistes (Polanyi, 1983 ; Salhins, 1972), et si les systèmes de travail en famille sont caractéristiques des sociétés paysannes (Chayanov, 1966 ; Djurfeldt, 1996), alors le refus du don et du travail qu'il implique signifierait rien de moins que la sortie de ces systèmes. C'est une hypothèse que l'on peut faire à cette étape de notre réflexion ; mais le type de traitement auquel nous soumettons nos questionnaires (traitement thématique sur un nombre réduit de questionnaire) ne saurait nous permettre, pour l'instant, d'apporter des conclusions définitives ; mais le cas des agriculteurs du type paysan communautaire peut nous permettre de fortifier l'hypothèse d'une rupture générationnelle en cours en Amazonie, et commune à tous les types d'agriculteurs.

III.2. Les contestations des fondements du mode de vie paysan – communautaire

Les fils des paysans communautaires semblent eux-aussi en rupture nette avec leurs parents ; nous avons vu que les attentes des parents dans ce cas-là ne tenaient pas tant autour des formes de travail en commun ; mais d'une certaine proximité géographique qui certes permet des échanges de travail (et non une aide gratuite), mais aussi des rencontres régulières entre parents et enfants. Evidemment, il faut considérer à part le (ou les) *caçulas**, ces fils les plus jeunes dont le devoir est de rester auprès des parents pour s'occuper d'eux dans leurs vieux jours.

Mais surtout, l'essentiel pour ces familles était d'exercer le métier d'agriculteur de manière indépendante. Or, la migration est le moyen qui permet à la fois de garder sa famille proche et de conserver un statut d'indépendant pour les jeunes : en permettant d'acquérir de la terre pour tous les enfants sans modifications techniques, elle fournit une occasion privilégiée de transmettre de la terre au plus grand nombre possible d'enfants.

Anne Le Borgne – David a très bien décrit ce phénomène, parlant pour le caractériser de mythe de la terre libre : « Les mécanismes [de reproduction] se mettent en place dans un contexte de "terre sans fin" ; ils aboutissent à mettre en place un processus migratoire où le mythe de la terre libre joue un rôle important : l'idée partagée est que l'accès à la terre ou plus de terre par la migration permet à la fois la reproduction économique et sociale du groupe migrant comme celle du groupe restant sur place. La migration offre à chacun d'eux l'opportunité de reproduire sa condition de "propriétaire – travailleur autonome" » (Le Borgne - David, 1998, p. 32). La terre libre agit comme « un mythe mobilisateur » qui définit les pratiques de reproduction.

Or, la thèse d'Anne Le Borgne – David est que les jeunes agriculteurs de ce type ne veulent plus reproduire les migrations qui ont conduit leurs parents en Amazonie : ceux-ci ne sont pas prêts à faire une nouvelle migration pour donner de la terre à leurs propres enfants, et refusent même souvent de suivre leurs parents dans une migration, « renonçant au rêve qui animait leurs pères et grands-pères » (Le Borgne – David, quatrième de couverture) ; ils préfèrent le salariat à la malaria (c'est le

titre de la thèse d'Anne Le Borgne – David, « le salariat, pas la *malaria* »), c'est-à-dire le travail salarié aux risques et aux difficultés qu'impliquent une nouvelle migration. Cela constitue une véritable rupture dans l'histoire de ces paysans, « une inflexion majeure dans l'histoire du Brésil » selon l'expression d'Hervé Théry dans la préface au livre d'Anne Le Borgne – David.

Nos travaux confirment très largement cette tendance : les fils d'agriculteurs du type III se retrouvent aujourd'hui salariés, agriculteurs sur de petites surfaces ou loin de leurs parents, plutôt que d'accepter une nouvelle migration ; certes, il y a toujours des *caçulas** pour rester auprès d'eux, mais ceux-ci semblent avoir les mêmes griefs que ceux des fils d'agriculteurs du « paternalisme paysan ». Mais puisque ces relations représentent la rupture la moins nette, ce sont d'abord ces comportements que nous allons étudier, avant de voir les préférences de salariat des jeunes de ce type ; et, pour finir, de tenter une explication de ces comportements.

Les caçulas et le travail familial*

Nous n'avons pas observé, sur l'échantillon de familles de type III que nous avons constitué, de cas semblables à ceux des familles de type II où des parents se retrouvent seul sur leurs lots, sans personne pour travailler avec eux. Il y a toujours un ou plusieurs enfants présents sur le lot, à travailler selon les modalités mises en évidence plus haut : les enfants mariés travaillent dans leurs propres champs, et travaillent parfois pour leur père ; les célibataires étant dans une situation inverse, à travailler plus souvent pour leur père que pour eux-mêmes. Il n'est pas rare d'observer qu'un ou plusieurs enfants, parmi les derniers nés, sont encore célibataires à 35 ans ou plus ; et que, probablement, ils ne se marieront pas.

Le caractère très généralisé de cette situation s'explique de plusieurs manières : comme nous le verrons, rester sur le lot parental peut être le moyen, en particulier pour les jeunes mariés, de ne pas faire une nouvelle migration tout en n'étant pas salarié ; par ailleurs, nous avons vu que les *caçulas** font l'objet d'une attention particulière de la part des parents, qui, comme dans le cas de Devalino, essayent de s'assurer leur présence à leur côté en ne favorisant pas le fait qu'ils puissent faire des études.

Mais cette situation n'est pas toujours bien vécue par les *caçulas** : ainsi, dans le cas déjà cité de ce père qui n'avait pas souhaité que son fils étudie, celui-ci est conscient de la situation :

Extrait d'entretien 74 : Un *caçula conscient que son père a tout fait pour le garder auprès de lui (Paolo)**

« Enquêteur¹ : Vous êtes venu ici après être né ?

« Paolo : Oui, je suis venu ici j'avais deux ans. En 1972, le père est venu ici et m'a amené avec lui.

« Enquêteur : Et ensuite, vous êtes allé à l'école ?

« Paolo : Oui, j'ai étudié jusqu'à la septième série [quatrième].

« Enquêteur : Et ensuite, vous avez arrêté d'étudier ?

« Paolo : J'ai arrêté oui, et je suis allé travailler pour de bon dans les champs. J'étudiais, et puis il y a eu une grève, alors j'ai arrêté d'étudier.

¹ C'est le début du premier entretien des jeunes que nous avons mené ; les questions sont très maladroites.

« Enquêteur : Vous n'aimiez pas étudier non ?

« Paolo : J'aimais ça mais... le père lui aussi il ne m'a jamais beaucoup pousser à étudier, il voulait que quelqu'un travaille dans les champs. Il voulait que je l'aide. Alors je n'ai plus étudié. Jusqu'à la septième série [quatrième].

« Enquêteur : Et après, vous avez commencé à travailler avec votre père ?

« Paolo : Oui, alors que j'avais encore 17 ans, après j'ai cessé d'étudier, j'ai été à l'armée, j'y ai passé un an. A Altamira.

« Enquêteur : Comment ça s'est passé, l'armée ?

« Paolo : L'armée, c'est... c'est très dur l'armée là-bas. Quand j'étais à l'armée, j'ai étudié mais j'avais beaucoup de mal. J'ai passé un niveau-là. Je voulais passer plus, j'ai fait un cours là-bas, mais j'ai laissé tomber. Je suis revenu ici, de nouveau. C'était très dur, je gagnais très peu. Maintenant, ça s'est amélioré.

« Enquêteur : Vous vouliez rester là-bas ?

« Paolo : Je voulais, mais j'étais trop petit, ce n'était pas possible. Alors je suis retourné sur le lot du père »^t.

Paolo est parfaitement conscient que son père ne voulait pas qu'il étudie ; si celui-ci se conforme assez bien à cette attente, il tente tout de même de quitter l'agriculture par le biais du service militaire. Il profite du service pour étudier (sans doute pour passer un cours de sous-officier), mais n'y parvient pas¹ : s'il avait voulu être agriculteur, il n'aurait pas fait ces études supplémentaires. Il convient d'ailleurs qu'il a essayé de rester militaire, mais que sa petite taille l'en a empêché. Paolo n'est donc pas resté par choix, mais sous l'influence de son père, et après avoir tenté autre chose. Nous avons vu plus haut (chapitre 2) que deux enfants de Devalino étaient destinés à être agriculteurs, près du père : Paolo et son frère plus âgé, Celson. Ce dernier n'a cependant pas voulu se conformer aux objectifs de son père, et il a préféré être chauffeur de bus plutôt que de devenir agriculteur sur le lot parental.

Or, si Paolo est bel et bien resté, on constate qu'il désire encore fortement quitter le lot parental :

Extrait d'entretien 75 : Un caçula* à la recherche de son propre lot de « bonne terre » (Paolo)

« Enquêteur : Ce lot, vous le considérez comme étant le votre ?

« Paolo : Non, c'est celui de mon père.

« Enquêteur : Même si c'est vous qui travaillez dessus ?

« Paolo : Oui, je travaille dessus, mais le lot est à lui, c'est au père.

« Enquêteur : Vous avez un autre lot ?

« Paolo : Non, pas encore.

« Enquêteur : Mais vous en voulez un ?

« Paolo : Je veux en acheter un oui.

« Enquêteur : Où cela ?

« Paolo : Je veux en acheter un près d'ici. Il y en a eut beaucoup à une époque, mais maintenant il n'y en a plus. J'en veux un près de la route, parce que loin de la route on ne peut pas travailler.

« Enquêteur : Mais qui resterait ici par la suite ?

« Paolo : Il y a des choses à moi ici : je peux acheter un lot, rester ici et mettre quelqu'un à s'occuper du lot.

« Enquêteur : Vous avez déjà de l'argent pour acheter ce lot ?

« Paolo : On en a oui, on en garde. C'est possible de commencer à chercher. Beaucoup d'argent non, mais un lot plus ou moins, on peut l'acheter.

« Enquêteur : Qu'est-ce que c'est qu'un "lot plus ou moins" : un lot de terra rocha ?

« Paolo : Oui, un lot où il est possible de travailler. Un lot de 20 000, 30 000. Ici même, un lot de cacao, je ne peux pas »^u.

¹ Des jeunes dans son cas que nous avons connu expliquent qu'étudier à l'armée est très difficile car les horaires ne conviennent pas toujours, et qu'il faut souvent rater des cours, parfois pour de longues périodes.

Ainsi, on constate que Paolo tente, autant que possible, de s'émanciper de son père ; mais il n'est pas prêt à le faire à n'importe quel prix ; ainsi, il n'achètera un lot que lorsqu'il pourra se payer un lot de bonne qualité, proche de la route ; alors qu'il aurait la possibilité d'en acheter un en fin de travessão. Mais l'élément sans doute le plus net de l'indépendance déjà acquise par Paolo, c'est que celui-ci n'est pas célibataire ; il vit en couple (non encore marié au moment de l'entretien). Ce qui fait rager son père qui, hors entretien, nous a confié que son fils n'était pas marié, mais « qu'il [avait] pris quelqu'un pour lui faire la cuisine et laver la maison ». On constate dans la biographie de Paolo que même si celui-ci ne le dit pas explicitement, le moment de son mariage correspond au moment où il quitte la maison de ses parents et plante son propre cacao ; donc au moment où il ne travaille pas exclusivement avec son père, mais de façon plus ponctuelle.

Paolo est donc un *caçula** qui ne correspond que partiellement aux objectifs du père si, statistiquement, seul le mariage pouvait permettre de faire de Paolo un *caçula** atypique, l'entretien a bien montré les multiples frictions qu'il peut y avoir avec son père. C'est ce que l'on retrouve dans d'autres familles de type III, comme avec Henrique. Henrique est un *caçula** qui, comme Paolo, n'a pas étudié, et a travaillé tout de suite avec son père :

Extrait d'entretien 76 : Un *caçula camoufle le fait qu'il est parti travailler hors du lot parental (Henrique)**

« Enquêteur : Et [après avoir quitté le collège], vous avez commencé à travailler ?

« Henrique : C'est cela.

« Enquêteur : Vous avez travaillé dans le lot ?

« Henrique : J'ai travaillé dans le lot jusqu'à... enfin, on peut dire que même s'il m'arrive maintenant de travailler un peu à l'extérieur, j'ai travaillé ici sans discontinuer » v.

Jusque là, tout semble normal. Henrique paraît même prolonger avec son père des formes de travail idéale du point de vue des parents, puisqu'il ne réalise pas ses propres champs :

« Enquêteur : Comment se passe le travail : ensemble, ou chacun a ses propres champs ?

« Henrique : Non non, les champs on les fait avec le père.

« Enquêteur : Et ensuite, vous divisez ?

« Henrique : Oui, on divise. La question de la récolte, chacun reste avec... on utilise pratiquement tout, l'argent se mélange avec d'autres choses, on en enlève d'un côté pour en mettre de l'autre, donc on vend juste une partie...

« Enquêteur : Et vous travaillez avec vos autres frères ?

« Henrique : Avec mes autres frères ? Oui, on est tous ensemble. Il y a juste un frère qui a un lot séparé là-bas. Il travaille seul. Mais ici, on travaille avec les autres frères. Ici, ensemble avec le père, on est 3 frères et une sœur. On travaille tous ensemble, un avec l'autre. Bon, après, dernièrement, je travaille un peu à l'extérieur, avec la machine. Mais je travaille un peu dehors, et je reviens...

« Enquêteur : La machine est à vous ?

« Henrique : Non, je travaille de... de chauffeur de tracteur pour un autre, comme employé (empregado*).

« Enquêteur : Et quand vous rentrez ici...

« Henrique : Quand je rentre ici je travaille avec les autres. Juste un peu à l'extérieur parce que le propriétaire de la machine est un très bon ami de la famille et qu'il n'a pas de chauffeur. Alors j'ai commencé à travailler avec lui et j'y suis jusqu'à maintenant. Donc j'ai... ça va faire un an que je travaille avec lui. Depuis cette époque, je n'ai pratiquement aidé les autres au travail qu'un tout petit peu. Quand ils n'ont pas de travail à l'extérieur avec la machine, et que la machine est arrêtée, je reste à travailler ici.

« Enquêteur : Mais vous travaillez surtout à l'extérieur ?

« Henrique : C'est cela oui : je travaille surtout à l'extérieur » w.

Henrique tient à décrire des relations familiales modèles, qui renvoient parfaitement à ce qu'attendent les parents de leurs enfants. Mais on saura par ailleurs qu'il n'y a qu'un seul de ses

frères célibataires qui travaille à plein temps avec le père. Henrique lui-même passe la plus grande partie de son temps à l'extérieur du lot, à tel point qu'on ne peut plus le considérer comme quelqu'un exerçant une activité agricole la plupart du temps.

Ainsi, le cas des *caçulas** nous amène à avoir une conclusion ambiguë : ils ne se conforment que partiellement aux objectifs de leurs parents. Certains sont à plein temps chez les parents, et reproduisent parfaitement leurs attentes. D'autres, comme Paolo et Henrique, sont dans des situations plus complexes, et semblent être présents sur le lot de leurs parents sans pour autant travailler avec eux comme ceux-ci pourraient le désirer ; et même se préparer à partir du lot lorsque leur « condition » leur permettra. Or, on retrouve cet aspect d'attendre d'avoir de bonnes conditions chez tous les autres jeunes de ce type.

« *Le salariat plutôt que la malaria* » (Le Borgne - David, 1998)

Comme nous l'avons dit plus haut à partir des travaux d'Anne Le Borgne - David, nous avons pu noter que, d'une manière générale, les fils d'agriculteurs de ce type tendaient à refuser d'aller vers les zones de colonisation nouvelle – et, plus généralement, sur des lots dont les sols sont de mauvaise qualité – ; s'ils sont agriculteurs, c'est dans de bonnes conditions. Sinon, ils préfèrent souvent être salariés agricoles. Une famille est typique de ce point de vue-là, celle de Claudino. Nous avons déjà étudié le cas de ce père de neuf garçons venu en Amazonie pour donner de la terre à chacun de ses enfants. A son arrivé au début des années 1980, il achète un premier lot, en zone de colonisation déjà ancienne ; puis réussit à acheter dix lots dans une zone de colonisation nouvelle. Il part donc avec tous ses enfants, et donne un lot à chacun des enfants qui veut être agriculteur. Six d'entre eux reçoivent un lot, alors que les deux *caçulas** partent avec le père, sur un lot. Aujourd'hui, tous les enfants ont revendu leur lot ; et ils ont soit acheté un lot en zone de colonisation plus récente (trois cas), soit sont devenus salariés (un cas) ou métayers (un cas) ; alors que un fils revient vivre sur le lot de son père et que les deux *caçulas** sont encore sur le lot parental (mais ils travaillent la plupart du temps comme salariés – menuisiers, charpentiers – sur le lot d'autres agriculteurs). Le père lui-même revend ses lots en fond de *travessão* pour s'installer proche de la zone où s'est recomposée la famille.

Voilà les raisons données par Elizeu de son retour du fond de *travessão* :

Extrait d'entretien 77 : Se salarier plutôt que de vivre dans un lot éloigné (Elizeu)

« Elizeu : Quand je me suis marié, quand nous nous sommes mariés, on est allé vivre dans le *travessão* 105 [lot donné par le père]. On a vécu 6 mois là, dans mon lot.

« Enquêteur : Et ensuite ?

« Elizeu : Ensuite on est venu par ici, parce que là... mon enfant est né, Renato, et on avait pas mis notre bétail là-bas. On avait déjà du bétail, mais...

« Elizabete : Il n'y avait pas de pâturage.

« Elizeu : Il n'y avait pas de pâturage. Donc le bétail restait là-bas. Près de ce lot, nous n'avions pas les moyens d'acheter du lait en poudre. C'était très loin, une heure et demi de voyage juste pour aller là où on pouvait aller chercher le lait. On prenait le lait, et on perdait 3 heures tous les deux jours... J'y allais un jour, et le lendemain je n'y allais pas. Mais le troisième jour il fallait y aller. C'était trois heures de voyage, et ça si je ne m'arrêtais nulle part. Arriver là-bas, prendre le lait, se reposer un peu, 5 minutes, et repartir. Donc je partais à 5 heures du matin, et j'arrivais à 8 heures. C'était ainsi ? On a vu que ce n'était pas possible, et on est venu par ici. Donc on a vécu chez José Benitio [comme salariés], 8 mois, c'est ça hein, 8 mois ?

« Elizabete : Oui.

« Elizeu : Et là non plus ça n'a pas marché, n'est-ce pas. Alors on a été dans ce lot, qui a été de Seu Goiano [son beau-père], avec son aide. Il nous a cédé ce lot, alors on a acheté et on est venus ici.

« Enquêteur : Vous avez acheté ce lot avec quel argent ?

« Elizeu : Je l'ai acheté ça a été de la chance... j'ai fait un prêt dans le lot là-bas. Donc cet argent qui était pour planter du café, il en est resté un peu et on a donné une partie pour le beau-père, et le reste nous allions le payer en bétail »^x

Ce récit montre que ce couple est parti du lot hérité parce que d'une part ce lot n'était pas encore suffisamment déboisé pour qu'ils puissent y planter du pâturage, et donc qu'ils puissent avoir du bétail pour avoir du lait pour les enfants. Cette raison renvoie sans doute, d'une manière plus générale, au fait qu'avoir un lot en zone de colonisation nouvelle est très difficile puisque les lots sont encore en forêt et qu'ils sont éloignés de la route. Mais surtout, on perçoit par cet entretien que ce couple préfère se salarier plutôt que de vivre dans le lot du fond. L'expérience de salariat ne marchera pas¹, et Elizeu profite alors de l'aide de son beau-père pour acheter un lot en zone de colonisation ancienne. On note que le père d'Elizeu ne l'aide pas à cet achat, considérant selon Elizeu qu'il était quitte en lui ayant fourni un lot.

Les « retours en arrière [du front] » des enfants de ce type sont courants, et on en trouve partout des récits. Ainsi une des filles de Devalino raconte-t-elle ce qu'a fait son frère :

Extrait d'entretien 78 : Un cas de « retour en arrière [du front pionnier] » (Maria)

« Maria : (...) Enio, il a réussi un lot mais dans les kilomètres bien au fond des travessões, une chose complètement isolée, inopérante, avec laquelle il en a fini... parce qu'il n'y avait pas moyen, il a fini par la vendre avec le temps, mais cela aurait pu être la tâche du père que de lui acheter un lot ici, le long de la route [Transamazonienne] même. Parce que même si Carlos, une fois adulte, a eu envie d'un lot, c'était très loin... Le temps a passé, 35 ans, et il n'avait encore rien de fixe, rien qui... il a passé un temps dans le Sud, il a vécu au kilomètre 90 sans aucune perspective de rien, en tentant de travailler avec un lot sur lequel on ne pouvait pas travailler, la terre n'était pas bonne, très loin, ce n'était pas possible. Alors il est parti pour le Sud, il est là-bas maintenant, il est salarié là-bas »^y.

Ici, une fille considère tout à fait normal de ne pas parvenir à vivre d'un lot en zone de colonisation nouvelle ; et reproche à son père de ne pas avoir fourni des bons lots à ses enfants. C'est cela qui les amène à être salariés. On constate donc que l'indépendance, pour ces enfants, ne s'acquière pas à tout prix. Ceux-ci préfèrent être salariés que de vivre dans de mauvaises conditions. Si Anne Le Borgne – David avait déjà remarqué ce phénomène, il nous semble que l'explication qu'elle en donne n'est pas complète : selon elle, ce sont les frustrations des espérances des parents que les migrations ont apportées qui sont à l'origine de ce retournement de situation : « la frustration de ce désir d'autonomie peut provoquer une rupture de la dynamique de reproduction familiale dans l'espace et par conséquent entraîner l'élaboration de nouvelles stratégies de reproduction » (Le Borgne - David, 1998, p. 21). Pourtant, on constate ici que les jeunes qui refusent une migration sont issus de familles qui ont nettement amélioré leur niveau de vie par la migration : Claudino, Devalino, Averino – tous sont, par rapport à leurs voisins et par rapport aux récits des conditions dans la région d'origine, dans des situations privilégiées. Pourtant, les enfants ne considèrent pas ces situations si privilégiées.

¹ Le propriétaire s'est montré mécontent du travail de Elizeu : beaucoup de bétail mourrait de maladie. Elizeu doit donc quitter l'emploi.

Anne Le Borgne – David a montré que le problème ne venait pas tant des conditions objectives d'existence que des représentations que l'on se fait de ces conditions : « on peut supposer par exemple que si cette distribution des terres avait eu lieu au XVIII^{ème} siècle, les familles de colons auraient été plus satisfaites, et par conséquent plus stables. (...) Les contacts plus réguliers qu'autrefois avec la ville et le développement des modèles de consommation font que les habitants désirent aujourd'hui aligner leur style de vie sur le modèle urbain » (Le Borgne – David, 1998, p. 138). L'autonomie doit être accompagnée d'un certain confort, et c'est l'absence de ce confort qui conduit à la frustration dont parle Anne Le Borgne – David : c'est la perception de la situation qui aurait conduit à changer les stratégies de reproduction des groupes sociaux.

Si cette hypothèse correspond bien à une certaine réalité sur le terrain – l'urbanisation des modes de vie et des désirs des habitants, il nous semble cependant qu'elle peut être utilement complétée par une étude du troisième élément important des familles de ce type, la proximité géographique.

Des aspirations sociétales ?

Nous avons vu que la migration était un moyen de conserver un mode de vie paysan centré autour du statut de propriétaire terrien, mais aussi d'une certaine proximité géographique. Or, on constate que la proximité géographique avec les parents apparaît peu importante dans les discours des jeunes. Ainsi Devalino s'en plaint-il :

Extrait d'entretien 79 : Les regrets d'un père confronté à l'éloignement de ses enfants (Devalino)

« Devalino : (...) ¹ Mais sinon, je ne vois pas beaucoup d'avantages ici. Après les enfants que nous avons pensé à amener ici pour rester près de nous sont repartis en arrière. Combien d'entre eux sont déjà repartis ? Quatre sont déjà repartis en arrière. Une est dans l'Etat de Minas Gerais, et l'autre est plus proche mais elle s'est déjà rapprochée un peu. Il ne reste personne. On peut dire que presque la moitié sont déjà partis en arrière.

« Enquêteur : Et nous le regrettez ?

« Devalino : Mais bien sûr qu'on le regrette ! On a vécu 20 ans ensemble. Alors quand ils partent ainsi des fois on n'a même pas le temps ni les moyens de leur rendre visite. S'ils étaient proches les uns des autres encore... mais ils y sont dans des villes différents. Si on y va en voiture, là-bas chez l'autre, c'est à la frontière avec l'Argentine. Marta vit dans le même Etat, mais de l'autre côté, dans la capitale. A Curitiba. Alors c'est loin, c'est comme si c'était... Une est à deux jours et demi, deux jours et une nuit pour arriver chez elle, c'est loin. La seule qui soit proche c'est B., si on embarque ici à 7 heures du matin on y arrive quand il fait nuit. Mais enfin c'est pas tout proche. Un jour entier de voyage. Ce n'est pas tout proche non. Et les autres sont proches, y'a César à Altamira, c'est le plus loin. Ensuite les 5 autres ils sont tous proches... » ²

Venu pour rester proche de ses enfants, Devalino constate que la moitié d'entre eux se sont éloignés de lui, pour franchir des distances considérables. Ce passage pourrait paraître anecdotique si il n'était corroboré par d'autres récits dans d'autres familles. Ainsi un fils parle-t-il d'acheter un lot, même loin de ses parents :

¹ Fin de l'entretien, où Devalino parle des avantages comparatifs de la zone où il habite par rapport à là d'où il vient.

Extrait d'entretien 80 : Famille nucléaire versus famille communautaire (Irinéo)

« Enquêteur : Vous avez déjà travaillé en ville ?

« Irinéo : Non, juste quand j'étais à l'armée. Juste. Le problème de travailler en ville c'est que... parce que notre profession en tant qu'agriculteur, opérateur de machine... ce que je peux faire en ville, c'est en tant qu'opérateur, et de toutes les manières je vais devoir laisser ma famille et aller travailler à l'extérieur. Je ne vais pas laisser un lieu où je suis avec ma famille, même si je gagne un peu moins, mais laisser ma famille que je vois tous les jours... pour gagner un peu plus il faut rester un mois loin, peut-être plus d'un mois... Pour moi, ça ne compense pas. Pour moi il vaut mieux être où est la famille. Quand on peut être ensemble, avec la famille, et travailler, c'est bon. Pour rester avec la famille.

« Enquêteur : Quand vous parlez de votre famille, c'est votre épouse ?

« Irinéo : Exact, en premier lieu c'est elle, n'est-ce pas. En premier lieu on épouse. Les autres parents, si on devait être un peu loin, acheter une terre et être un peu loin d'eux, si on se voit de temps en temps... pour moi, cela ne me retient pas non. Le plus important c'est d'être ensemble, avec la femme et les enfants. Mais les enfants, de toutes façons il va falloir s'en séparer. Parce qu'ils étudient, ils vont devoir aller loin. Mais être loin de l'épouse, ça non.

« Enquêteur : Mais loin du reste de la famille, oui ?

« Irinéo : Oui oui. Ça pour moi il n'y pas de problème. Je ne pense pas ça : "Je ne peux pas rester loin de mes parents". Pour ça, non »^{aa}.

On voit dans ce passage d'entretien que pour Irinéo, s'éloigner des parents représente peu de problème ; de même, la proximité avec les enfants ne paraît pas nécessaire. C'est de son épouse que Irinéo ne veut pas s'éloigner. On peut dire que l'on observe clairement, dans ce cas, un recentrage sur la famille nucléaire, et sur le couple ; au détriment de la famille élargie. Gervais et *al.* identifient « l'avènement du couple » comme un des éléments profonds de la fin des sociétés paysannes. Si on ne peut pas considérer à partir de ce cas que « l'avènement du couple » soit généralisé, on peut au moins, dans un cas précis, noter qu'il correspond aussi à l'acceptation d'un travail salarié (rappelons qu'Irinéo est salarié dans le monde rural).

Ce dernier extrait d'entretien peut en partie donner sens aux précédents, en ceci qu'il montre un refus global d'un mode de vie. Or, c'est bien un refus global que permettent de diagnostiquer ces entretiens : en préférant le salariat à la *malaria*, un refusant un mode de vie communautaire, c'est l'ensemble du mode de vie « paysan communautaire » que refusent ces jeunes. Même si la rupture n'est pas généralisée, un certain nombre de signes nous permettent, comme dans le cas des agriculteurs de type paternaliste paysan, de faire l'hypothèse qu'elle est en cours.

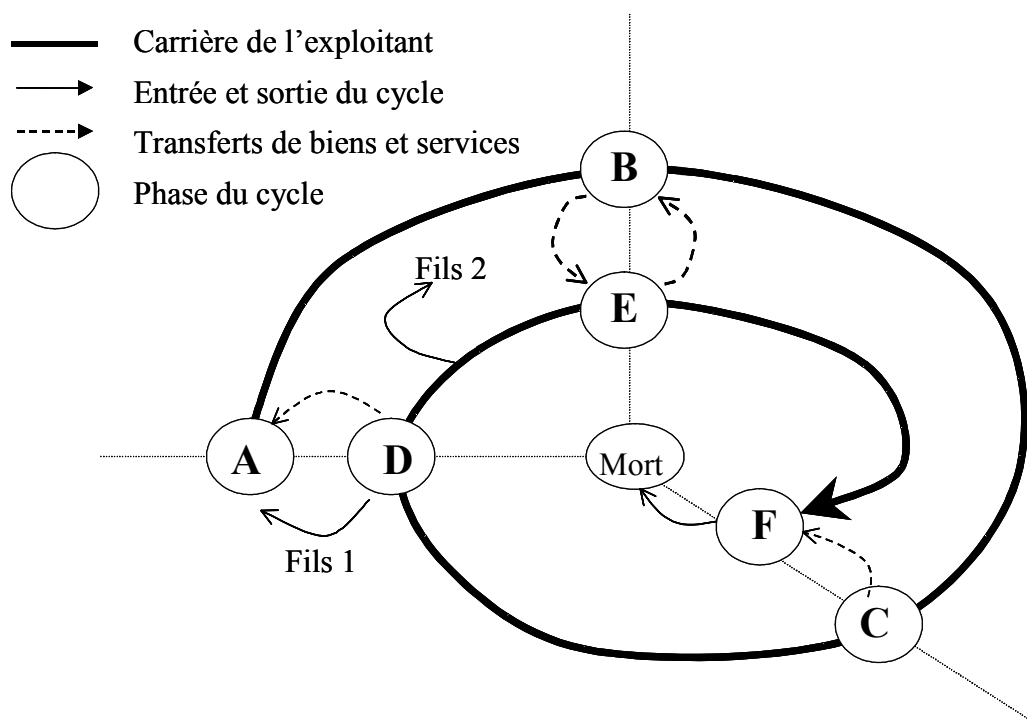
Conclusion du chapitre 4

Ainsi le monde rural des fronts pionniers est-il bien en train de changer : même si ces changements ne sont pas généralisés, et ne se manifestent pas sous la forme de remises en questions brutales et passionnées, ils révèlent dans certains cas ce que l'on peut qualifier de « crise ». La notion de crise est toute relative, et nous l'entendrons dans le sens que propose Claude Dubar : « Si l'on introduit l'hypothèse que chaque période d'équilibre relatif, de croissance continue et de règles claires, de politique stable et d'institutions légitimes, s'accompagne d'un ensemble de catégories partagées par le plus grand nombre, d'un système symbolique de désignation et de classement fortement intériorisé, alors la rupture de cet équilibre doit constituer une dimension importante et spécifique de la crise. Le changement de norme, de modèles, de terminologie provoque une déstabilisation des repères, des appellations, des systèmes symboliques antérieurs » (Dubar,

2001, p. 11). La période d'équilibre relatif correspondrait à la situation décrite dans le chapitre 3 – où un système social se rattachant d'une manière générale à l'idéal-type paysan et pouvant se décliner en plusieurs sous-types semblait cohérent et fortement intériorisé par tous.

Toute la question est évidemment de mesurer la portée de cette crise : les parents ne tiendraient-ils pas eux-mêmes des discours comparables sur les relations qu'ils ont eu avec leurs propres parents lorsqu'ils se sont installés en agriculture. Christophe Albaladejo donne des bases pour répondre à une telle question. Il a présenté un cycle de vie des Unités Spatio familiales dans un autre front pionnier situé en Argentine (Albaladejo, 2003). La figure suivante est extraite de son article :

Figure 1 : Le cycle de reproduction des exploitations familiales dans la frontière de Misiones (Albaladejo, 2003)



Phases A : Accession ; B : Autonomisation ; C : Capitalisation propre ; D : Décapitalisation ; E : Emancipation des enfants ; et F : fin de vie.

Cette figure montre que les liens entre les parents sont courants dans les fronts pionniers. Un agriculteur accède à une terre grâce à l'aide de son père (phase A), puis il s'en autonomise petit-à-petit (phase B) pour commencer à accumuler à son profit : c'est cela qui lui permettra de donner à tour une terre à ses enfants (phase D), qui eux-mêmes prendront leur autonomie (phase E), répétant ainsi le cycle. Ce modèle est idéal-typique, et il est fort probable que des parents aient refusé ces relations ; mais admettons que la norme était celle-ci. Ce qui semble nouveau à présent, c'est que les jeunes refuseraient que leurs parents leur donnent une terre (phase A) parce qu'ils ne veulent pas accepter les formes de travail allant de A à B mais vouloir accélérer leur accumulation propre. C'est cela qu'il nous faut confirmer.

Cela voudrait dire que le système entrerait en crise dans la mesure où l'intériorisation de rôles pré assignés, caractéristique du système communautaire (et de ses différentes déclinaisons, paternalistes ou contractuelles), est remise en question : des jeunes négocient une manière de pratiquer

l'agriculture profondément différente de ce que souhaitent – et avaient eux-mêmes parfaitement intériorisé – leurs parents. Dès lors, on peut dire, dans une perspective wébérienne, que les formes de lien social qu'ils réclament seraient de type sociétaire – sans que l'on ait, à cette étape de notre travail, pu caractériser précisément ce que l'on entend par là.

Mais il faut relativiser cette crise, de plusieurs manières : elle ne se traduit tout d'abord pas que sous la forme d'un exode rural. Ce dernier touche environ un tiers des jeunes, et n'est pas forcément la manifestation d'une crise. Certes, il peut révéler des aspirations différentes, mais il renvoie souvent à des stratégies de reproduction sociale consciemment mises en place par les parents. D'une manière générale, cela impose de prendre en compte l'origine familiale (et sociale) de ces jeunes, pour pouvoir les comparer précisément aux attentes de leurs parents.

De plus, la crise n'est pas généralisée : de nombreux jeunes ont parfaitement intériorisé les places qui leurs étaient assignées, et sont, parfois plus que leurs parents, les défenseurs des valeurs paysannes paternalistes ou communautaires. Mais le fait que d'autres jeunes (dont on parle forcément beaucoup puisque leurs attitudes transforment les habitudes) adoptent des comportements radicalement différents, et négocient sur cette base des relations différentes avec leurs parents, révèle la profondeur des transformations du monde rural. Si on est maintenant certains qu'il y a bien une crise profonde qui touche l'agriculture du front pionnier, il faut se doter d'outils pour pouvoir la qualifier, et décrire les modalités selon lesquelles elle s'applique : cela permettra de préciser ce que nous avons pour l'instant appelé « sociétaire ». Cela passe, il nous semble, par la réalisation d'une typologie.

Par ailleurs, et c'est là une autre limite de ce chapitre, nous n'avons pas répondu à la lancinante question de l'origine de ces transformations. Certes, nous avons vu qu'elles ne s'appliquent pas de manière mécanique – et que leurs causes ne sont pas modélisables. Mais cela n'empêche pas la diffusion discrète de transformations qui seraient impulsées par la ville – qui constituerait un modèle culturel puissant entrant en concurrence avec le modèle rural. Il faudra, pour pouvoir répondre à cette question, étudier les différentes modalités selon lesquelles apparaît le changement – ce qui fera l'objet du dernier chapitre de la thèse.

Cela devrait nous permettre de donner des hypothèses sur les évolutions en cours en Amazonie, en particulier dans les rapports à l'espace des agriculteurs familiaux. En effet, si nous avons montré qu'au système paysan était associé un mode particulier de construction du territoire – caractérisé par une agriculture extensive conduisant à la migration, la crise de ce système se traduirait par la construction d'un autre type de territoire. Christophe Albaladejo et *al.* (1996) considèrent, dans une perspective piagétienne qui ne nous semble pas très éloignée de celle de Dubar (2001) rapportée plus haut, que les fronts pionniers évoluent de phase en phase ; chaque phase serait caractérisée par un équilibre relatif qui entrerait en crise à un moment donné ; de cette crise naîtrait une nouvelle configuration territoriale. Si nous sommes actuellement à une période charnière dans le front pionnier amazonien, et que cette période aurait toutes les chances, au moins dans les zones de colonisation ancienne que nous avons étudiées, de dessiner la forme de stabilisation du front pionnier, alors caractériser le mode de rapport à l'espace que les jeunes agriculteurs mettent en place serait

primordial pour comprendre les évolutions du front pionnier. C'est un *scénario* d'évolution possible que la prochaine partie pourrait nous aider à préciser.

Conclusion de la deuxième partie

L'objectif était, dans cette partie, de valider les deux premières hypothèses que nous avons construites au terme de la première partie ; nous pourrions, dans cette conclusion, revenir sur les réponses à ces hypothèses. Rappelons qu'il s'agissait d'hypothèses assez prédictives, qui avaient pour but de tester un certain nombre de discours sur les « agriculteurs familiaux » en Amazonie ; et les constructions théoriques que nous pouvions faire à partir de ces discours. Cela explique l'emploi d'une méthode qui visait explicitement d'une part à faire des différences entre les agriculteurs familiaux, d'autre part à confronter les discours des parents aux pratiques de leurs enfants.

La première étape, visant à valider la première hypothèse, consistait à se faire une idée de ce que signifie être la catégorie « agriculteur familial » en situation de front pionnier amazonien. Cette catégorie a été construite relativement récemment, ce qui lui a permis d'acquérir une légitimité dans les débats publics et la vie politique brésilienne. Nous disposons donc d'une abondante littérature scientifique qui donnait des pistes générales sur ce qu'est l'agriculture familiale – et par rapport auxquelles il fallait que nous situions les agriculteurs familiaux du front pionnier.

Nous avons alors pu montrer, à partir d'entretiens semi-directifs, que les spatialités des agriculteurs familiaux fonctionnent dans le cadre de ce que l'on peut appeler un idéal-type paysan, c'est-à-dire que le lien social privilégié est de type communautaire (avec en particulier un système de places pré assignées), auquel est associé un exercice de l'activité agricole en famille et de manière indépendante. Pour ces raisons (et en particulier les deux premières), il apparaît qu'on ne peut pas parler de l'agriculture familiale en terme de « profession » – mais plutôt comme une « condition », n'impliquant pas une conscience identitaire liée à l'activité exercée, ni une gestion de type capitaliste des lots. Cela revient, comme nous le supposions, à considérer le terme agriculture familiale comme une « catégorie officielle » (d'après la terminologie de Demazière et Dubar, 1997) – et non comme une catégorie scientifique ; il apparaît beaucoup plus adapté de parler d'agriculture paysanne.

Un type cependant doit être distingué car il ne se rattache pas à l'idéal-type paysan : ce type, que nous avons nommé « agriculteurs citadins », correspond à des agriculteurs qui ne sont pas toujours nés agriculteurs – et / ou qui ont passé un temps en ville. Dès lors, venir en Amazonie et y rester ou en partir relève souvent, de leur part, d'un choix – qui les distingue des paysans qui sont souvent agriculteurs de naissance.

Par ailleurs, l'agriculture paysanne n'est pas unique. Les histoires de vie menées avec les agriculteurs, et en particulier leurs discours sur leurs enfants, ont permis de distinguer plusieurs types de paysans, fonctionnant selon des logiques assez fondamentalement différentes. Trois types

peuvent être distingués : d'un côté, les « paysans paternalistes », pour lesquelles les formes de travail entre parents et enfants mariés renvoient à la forme d'exploitation paternaliste qui semble dominer dans le cadre des fronts pionniers. Cette forme d'exploitation semble entretenue par la « fiction du don » de la terre, fiction selon laquelle un père donnerait généreusement de la terre à ses enfants mariés, lesquels enfants décideraient de leur côté de travailler avec et pour leurs parents.

Un autre type, les « paysans paternalistes intermédiaires », est plus complexe à analyser puisque les discours et les formes de travail souhaitées semblent bien correspondre à ceux du type précédent, mais que la plupart (voire la totalité) de leurs enfants se situent en ville : or il semble bien que cela ait fait partie, à une période de la vie de ces familles, d'une stratégie délibérée de la part des chefs de famille de ce type d'insérer leurs enfants en ville. Cela s'explique par le fait que ces agriculteurs sont en rupture avec l'identité d'agriculteur, soit parce qu'ils estiment que les conditions sont trop difficiles, soit parce qu'ils ont eu un certain succès dans l'agriculture qui les fait se considérer différents. Dès lors, leurs discours peuvent apparaître trompeurs – et il apparaît nécessaire d'étudier principalement leurs stratégies de reproduction sociale, qui passent très souvent par la ville.

Enfin, un troisième type, bien distingué dans la littérature scientifique et ayant une histoire particulière (colons ayant migré depuis l'Europe à la fin du XIX^{ème} siècle et se retrouvant aujourd'hui en Amazonie) ne fonctionne pas selon la forme d'exploitation paternaliste, mais plutôt de manière nettement communautaire : le système de pré assignation des rôles est très fort (homme / femmes, aîné / cadet), et si le travail en famille se fait plutôt sous une forme contractuelle, il doit s'accompagner d'intenses relations familiales. Pour cette raison, nous l'avons nommé, au risque de faire un pléonasse, le type « paysan communautaire ».

Ces quatre types renvoient à des formes d'occupation de l'espace profondément différentes – dans le passé et aujourd'hui. Dans le passé, les types paysans communautaires et paysans paternalistes ont migré de front pionnier en front pionnier, mais dans des fronts pionniers souvent différents et pour des raisons différentes ; alors que les agriculteurs citadins ont un passé plus urbain et marqué par un nombre de migrations supérieur. Aujourd'hui, l'organisation spatiale des localités, dont le maillon de base n'est pas tellement l'exploitation agricole mais l'unité spatio-familiale, est profondément structurée par cette typologie. Dès lors, on peut considérer avoir mis en évidence les configurations socio-spatiales de chacun de ces quatre types.

Or, il semble que ces logiques socio-spatiales soient actuellement remises en question par la nouvelle génération. Il s'agissait là de notre seconde hypothèse, tirée des entretiens avec les syndicalistes et des observations réalisées sur les fronts pionniers amazoniens par d'autres chercheurs. Cette remise en question apparaît différente selon le type de personne qui en parle : selon les syndicalistes, elle est généralisée et remet en question le futur de « l'agriculture familiale » sous sa forme actuelle dans les fronts pionniers ; selon les chercheurs ayant abordé le thème, elle ne traduit certes pas une rupture violente, mais remet profondément en question les fondements de l'agriculture familiale. Cette crise, dans les deux cas, serait impulsée par la ville, qui diffuserait des modèles culturels différents qui se traduiraient notamment par son rôle attractif.

Nos observations confirment et nuancent ces analyses. Certes, on peut bel et bien parler de crise de l'agriculture familiale, mais cette crise n'apparaît pas tellement par l'exode rural – qui touche un

nombre limité de jeunes, nombre d'autant plus limité que l'exode rural peut souvent être le résultat de stratégies de reproduction familiales. La « crise » apparaît plus, de notre point de vue, comme une remise en question de ce que Gervais et *al.* appellent le « statut d'aide familial », dont nous avons vu ce qu'il supposait pour les parents. La fiction du don qui est à l'origine du paternalisme familial n'est plus perçue par les jeunes sous son caractère de réciprocité gratuite et volontaire, mais plutôt comme une contrainte dont les jeunes veulent se libérer. De même, les systèmes de place pré assignées des paysans communautaires sont fortement remis en question, et l'on assiste à une volonté très nette des jeunes de s'émanciper de leurs parents – quitte pour cela à mener des études où à se salarier, quitte à briser ainsi la sacro-sainte proximité familiale. D'une manière générale, le salariat est préféré à la reproduction à n'importe quel prix de ce mode de vie.

Si nos données permettent de bien qualifier la crise qui touche les types I et III (paternaliste paysan et paysan communautaire), elles sont cependant insuffisantes pour avoir une idée exacte de ce qui se passe dans le cadre des agriculteurs citadins ou paternalistes paysans à identité non-agricole : en effet, dans la mesure où leur reproduction sociale passe souvent par la ville, notre travail aurait nécessité une couverture plus complète que celle que nous avons menée des jeunes présents en ville. Cette couverture, Laurence Granchamp Florentino (2001) et Anne Le Borgne – David (1998) l'ont sans doute mieux réalisée, montrant que comme dans le cas du monde rural, le passage en ville peut-être, souvent, le fruit de stratégies familiales, ou révéler des ruptures profondes dans le mode de vie des agriculteurs.

La limite principale de cette seconde partie tient évidemment au fait que si nous avons montré qu'un état d'équilibre s'était bien rompu, nous n'avons pas qualifié de manière précise ce qui surgissait derrière – apportant juste, et par opposition à la « configuration communautaire », la notion d'aspirations sociétales. Ainsi, il nous semble que nous avons bien montré les rapports à l'espace des parents, et nous avons dit que ces rapports étaient en crise ; montrant par là même qu'il y a un processus de déterritorialisation en cours. Mais cela ne saurait être suffisant par rapport aux objectifs que nous nous étions fixés, et il apparaît nécessaire de qualifier la « reterritorialisation » à l'œuvre. Cela renvoie aux hypothèses que faisaient Christophe Albaladejo et *al.* (1996) sur le fonctionnement des fronts pionniers : le front pionnier pourrait être vu comme un processus de territorialisation se caractérisant par l'alternance de phases d'équilibre et de crises. Dès lors, mettre en évidence une crise n'est intéressant que dans la mesure où l'on est capable de mettre en évidence les innovations discrètes, les nouvelles configurations socio-spatiales en émergence.

a “Pesquisador : E você voltou da primeira vez aqui para ficar aqui ?

“Zélio : Voltei e ia ficar aqui. Mas separei com a primeira mulher, foi aquela confusão, todo mundo começou a entrar no meio, o sogro, aquela coisa, e aí tinha trazido da primeira vez tinha trazido um dinheiro também e tinha comprado esse lote que hoje é desse outro sogro meu... Aí ficou aquela coisa. Aí resolvi, no jeito que estava, com aquela roupa de corpo que tinha, saí... não peguei nada do negócio que era meu e fui embora. Deixei todo para trás. Saí e me botei na cabeça : “não, tem que passar um tempo afora daqui”... porque se eu voltasse depois de dois anos ia estar naquela mesma questão. Aí passei 5 anos e me diz : “Óí, agora deve estar todo tranqüilo, ninguém mexe com mi... Esta bom, posso voltar”.

b “Graciliano : No começo, como não conhecia bem as coisas, o meu pensamento era só ficar aqui mesmo. Porque como no conhecia as coisas de fora... Aqui é assim, nunca ninguém se separa de casa; só tem um que casou e esse outro que saiu, mas os outros sempre foram unidos dentro de casa. Eu gosto daqui, aí fiz essa viagem e mudei a cabeça um pouco... eu vim de lá porque era o jeito, meu irmão quebrou a perna. Precisava de mi. Mas eu tenho um pensamento bom de ficar”.

c “Pesquisador : Os jovens que estão na zona rural, tem uma boa chance deles vir para cidade : é uma das coisas que a gente pode imaginar. Vocês têm um discurso em relação a isso.

“Grimário : Um discurso, nós temos. Mas o problema é que a realidade apresenta outra coisa. Por exemplo, o discurso que a gente tem, seria manter-se lá no campo. Mas a realidade nós apresenta uma outra forma. Porque ? Porque se tu analisas por exemplo nas comunidades que eu atendo no interior, por exemplo a maioria dos filhos das pessoas tem que vir para cidade porque não tem escola. Por exemplo, e se ele vem aqui na cidade, passam uma semana, dois meses na casa do tio, ele já mais quer voltar pró campo. Porque aqui a cidade, ela te apresenta uma liberdade... Aqui por exemplo, mesmo ele tem televisão, parabólica na casa dele, ele vê clube, ele vê festa na televisão, mas na Colônia não dá, ele sabe que é mas não pode exercer isso. Não pode enfrentar isso. Enquanto na cidade tu tem isso : tu vê, e tu podes fazer. Tu podes dançar as musicas que são tocadas na televisão, tu podes fazer, porque tem discoteca, tem uma serie de elementos que te propicia a fazer isso. Então por exemplo as duas coisas : a carência educacional, a carência também de saúde, posto de saúde; então isso força os filhos ir para cidade, conseqüentemente os pais que vão envelhecendo não têm a condição de trabalhar na roça mais... o que que eles fazem ? Os filhos estão na cidade, vende a roça, se aposenta e vão para cidade. Mesmo morando numa casa em cima do igarapé, sem saneamento nenhum, eles estão na cidade, não querem ficar na roça. Qual seria a iniciativa ? Seria urbanizar o campo. A única alternativa, elevar escola boa, elevar saúde, a única possibilidade.”

d “Pesquisador : E esse problema, você fala que é serio ?

“Bruno : É, é um dos maiores problema hoje na agricultura Brasileira, é esse problema da auto-estima. Tem vergonha de se identificar como agricultor. E a gente na cidade, se você presta atenção, e você conversar com pessoas, inclusive que eram da roça, e que tem uma... eles colocam umas palavras assim que fazem com que essa auto-estima inclusive dos jovens, que é mais sensível, ele ela se perta cada vez mais. “*Tá, fulano é colonheiro, é não sei o que, é caipira*”. Então são termos que fazem que ele se sente mais pequeno ainda. Porque as vezes dizem isso pessoas que vieram da roça, e as vezes não consegue as vezes nem comer aqui na cidade, porque não tem trabalho, não conseguem... E eles tentem se firmar com esses termos, como se fossem já da cidade... Isso demonstra a falta de auto estima das pessoas. “

e “Marta : Não se define não. A grande maioria não se define. Se por exemplo tu vai... Vamos tomar o exemplo em Altamira. Você vai na Focus. Pela forma das pessoas se arrumar, você percebe logo quem vem da roça, quem vem lá do travessão. Tu percebes logo. É... tipo assim. Tu convidas um indígena, e o indígena ele vem na cidade, coloca óculo obscuro, preto, uma camiseta amarela, uma calça azul... aquela coisa bem xinguede mesmo. Os tênis amarelos com preto misturado. Uma coisa que não combina. Não pelo fato da pessoa não ter que usar um vestido assim. Mas tu percebes logo assim que é outro padrão de se vestir assim. É assim mesmo. Tu chegas na Focus, as pessoas que tu podes olhar, tu vê assim : essa pessoa veio de algum travessão, essa outra de alguma Comunidade que não é daqui da cidade. É muito claro isso né. (...) Então é o seguinte : tu encontras uma moça por exemplo que namora um rapaz, que ele mora na zona rural... dependendo do lugar que ela tiver, o namorado ela pode gostar dele muito. Senão, quando ela se aproxima e sabe, na hora ela já recua. Ela tem receio de levar ele em algum lugar, dela ser urbana e ele rural. Porque ela tem medo dele ficar como caipira, como aquele cara que não sabe nada... Uma das dificuldades é muito cultural mesmo. A sociedade é composta de jovens urbanos e rurais e as pessoas acabam se distanciando por isso.”

f “Pesquisador : Pode começar pelo início.

“Francisca : Deixa ver Pesquisador. Me da uma dica de como devo começar...

“Pesquisador : Nasceu em que ano ?

“Francisca : Em 77, em Altamira.

“Pesquisador : E depois foi para lá.

“Francisca : Depois fui para la, pró 90.

“Pesquisador : E ficou lá até quando ?

“Francisca : Até os 15 anos, até 91. Aí em 91 eu vim para Altamira para estudar e para trabalhar em casa de família porque não tinha aonde eu ficar. Aí eu vim para ficar em casa de família para poder estudar. Certo. Aí eu vim para cá, para casa de família, fui estudar e reprovei dois anos. Reprovei tanto a 5ª quanto a 6ª. Aí na 6ª serie eu viajei para Fortaleza, em 95. Aí passei 95, 96, 97 e 99. Fiquei até 99 em Fortaleza, terminei o segundo grau, aí vim para cá de novo tentar trabalhar aqui. Comecei trabalhar de enfermagem, aí arranjei um namorado, rires, e fiquei grávida. Aí parei em Altamira de novo. Fiquei grávida, ganhei o filho, e vou fazer um curso de enfermagem para poder trabalhar de novo na área de enfermagem. Essa é a bela vida da colona. Tu estas gravando criatura, não, né ?

“Pesquisador : Estou gravando sim.

“Francisca : Aí São Francisco.

(...)

“Pesquisador : E o seu pai nunca...

“Francisca : Nunca fez nenhuma objeção.

“Pesquisador : Ele sempre deixou ?

“Francisca : Sempre deixou.

“Pesquisador : E a tua mãe também ?

“Francisca : A minha mãe também.”

g “Gercir : Sim, eu tive uma vida bastante difícil né, morava no interior, então não tinha tecnologia, não tinha televisão, não tinha rádio, né, e a gente sobrevivendo do próprio sustento da gente. O que a gente trabalhava, era aquilo que era alimentação da gente, todo era do próprio trabalho da gente. Aí a gente foi crescendo, aí eu vim para cidade para estudar porque só tinha 4ª serie no interior, né, a viemos para estudar na cidade, aí não dava só para estudar, tinha que trabalhar para poder se manter, né... A comecei a trabalhar, com... tinha na época 13 ou 14 anos, trabalhava de jardineiro... Aí depois passei a trabalhar numa confeitaria, aí da confeitaria passei por um lanchonete, da lanchonete fui para um bar, trabalhava num bar, trabalhava sempre de manhã aí tinha uns dias de folga mas trabalhava sempre a noite, tinha a noite... Aí desse bar trabalhei 5 anos nesse bar, e fui trabalhar na farmácia. Aí fui trabalhar na farmácia um ano, fui servir no exercito, saí do exercito, fui trabalhar na farmácia novamente, aqui em Altamira, aí trabalhei um ano aqui na farmácia em Altamira, e fui para Macapá. Trabalhar com escritório, era vendas para o governo. Voltei para Altamira, fiquei em torno de 4 meses aqui, retornei para Macapá de novo para farmácia. Aí fiquei 10 anos lá nessa farmácia, lá, voltei agora tem 6 meses. Aí no início eu vendedor, né, com 4 anos eu fui promovido a gerente dessa farmácia. (...)

“Pesquisador : Então vamos fazer perguntas. Você morou na roça até 13 ou 14 anos, é isso ?

“Gercir : Isso. Até 13 e 14 anos.

“Pesquisador : Você lembra de que ? Gostava da vida de lá ?

“Gercir : Eu não gostava. Eu tinha muito medo da noite. Não tinha energia... e então eu fui sempre medroso. Durante o dia, todo bem, mas a noite... eu nunca gostei de serviço de roça também, para trabalhar de enxidão, formigas me ferroando, as dificuldades da roça eu não me adaptei não, eu ficava porque era obrigado mesmo. Mas depois que eu veio para cidade, não quero mais voltar para roça, de jeito nenhum.

“Pesquisador : Nunca quis ?

“Gercir : Não quero de jeito nenhum. Só se for passeio. Passeio eu vou. Mas para eu morar... não quero mais.

“Pesquisador : E você foi estudar para 4ª serie, e até que ?

“Gercir : Estudei até o primeiro ano só.”

h “Pesquisador : Quando você foi para cidade, você foi para aonde ? Para Altamira ?

“Gercir : Foi para Altamira direito.

“Pesquisador : Não ficaram no 23 ?

“Gercir : Não, a gente ficou um período no 23 também.

“Pesquisador : Você fez a 5ª, 6ª...

“Gercir : Não, a 5ª já foi aqui em Altamira. Lá, era só até a 4ª serie. Lá no interior.

“Pesquisador : Ah, então quando você estudou na 4ª serie, você não estava no lote, estava no 23.

“Gercir : Estava.

“Pesquisador : O lote era mais para dentro ainda.

“Gercir : Era.

“Pesquisador : Então você não morava mais na casa do pai no lote ?

“Gercir : Não, porque na realidade a gente... era considerado o 23 como lote também. Porque lá no lote, no travessão que fala, não tinha escola. Então só tinha escola no 23. Então para gente estudar, só podia ser no 23. Nos finais de semana, a gente ia para roça para trabalhar.

“Pesquisador : E o seu pai morava na roça ?

“Gercir : Sim.

“Pesquisador : Então você ficou no lote bem pouco na verdade ?

“Gercir : É, foi bem pouco tempo. Mas morar morar, não.”

i “Pesquisador : Como que trabalha hoje ? Trabalha sozinho lá ?

“Wilson : É, agora dessas lavouras estou só. Tem um cunhado meu que esta com migo aqui, ele já esta quase um ano que mora mais eu, não é. Aí inclusive saí para cidade esses dias para colocar gesso na perna,

deixei ele aí. Aí quando cheguei ele falou o pai dele tinha falado para ele, para ele voltar para lá, não é. Aí diz que ele falou que foi conversar com migo, que vem ontem conversar com migo, e aí ia voltar de novo para casa do pai dele. Então ele é um rapaz muito bom, muito bom ele sabe. Aí chegou ontem e falou : “Não não vou te largar não”. “Então fica com migo, tu me ajudas muito”. Aí eu plantei 1000 pés de café o ano passado, eu dei para ele o café. Esse é seu, se pode zelar e cuidar, fazer o seu futuro mais na frente, não é.

“Pesquisador : E você trabalha com os seus irmãos ?

“Wilson : Olha, aqui é o seguinte. É o que estava te falando. Nós têm uma lavoura. Foi começando assim : nós plantamos uma lavoura junto, estava até bem. Depois eles resolveram, a pimenta acabou, e largaram tudo. Aí fico eu, eu e esse irmão que esta em Minas, não é plantamos um café junto, com o Christian quem esta lá no Darcílio. Conhece o Christian, não é. Aí nós três plantamos o café junto. Eu plantei esse café e vamos trabalhar junto, não é. Colhe, divide e aí fizemos assim : aí foi, já estava o café estava com três anos, teve uma safra boa que deu, aí deu problema com o Christian e ele teve que sair aqui de casa. Não dava para ele ficar mais, teve que sair. Sentamos ali em casa, sentamos aqui junto inclusive o meu irmão estava e compramos uma parte dele. Pagamos 2000 reais para a parte de café dele. O que seria dele. Aí fico esse outro, o meu irmão. Estava trabalhando. Mas nessa saída que ele foi para Minas, ele foi aí que a parte que seria dele eu fico com o serviço e dava conta. Aí ele esta voltando agora, mas se ele topa e for de acordo vai ser isso. Eu tinha vontade que o trabalho fosse tudo assim. Aqui em casa ficou tudo assim. Porque se a gente se une para trabalhar as coisas funcionam. Hoje se você pega esses pastos aqui estão sujos. Porque ? Porque falta só a união. Porque se todos os meus irmãos iam fazer, nós faz mesmo, sabe. Mas está trabalhando para isso. Quem sabe se vai conseguir. Daqui que eu falei : tem o meu irmão o Edilson que ele trabalha muito para fora. Muito mesmo. Aí tem um compadre meu também. Que hoje inclusive está em cacau de meio do Domingo Gaúcho. Até sair do lote, agora ele está lá no Domingo Gaúcho. Tem a casinha dele aí. Ele falou que fica três ou quatro anos lá e volta para casa. Mas de qualquer maneira é uma falta grande.

“Pesquisador : Mas tem trabalho para todo mundo aqui ?

“Wilson : Tem... Tem trabalho para todo mundo, até porque se fosse hoje zelar de todas as coisas que tem dentro do lote plantado; não precisaria nem de plantar mais, e daria de trabalho para todo mundo e daria de sobreviver. Não é. Mas se quiser zelar. Porque não está zelado. Se sabe tantas coisas que não estão zeladas. Coisas que tem com uma ou dois para trabalhar não funciona.

“Pesquisador : E com os outros irmãos, trabalha ?

“Wilson : Hum... Não, com o Edimilson trabalha, com esse meu irmão que esta aí trabalha. É um cabeça novo, é um cara novo está com 17 anos. Ele acha que já é dono do mundo, mas... ele trabalha com a gente aí sim, está trabalhando bastante. Ele passou na casa familiar um tempo, aí ele deu uma brincadeira lá, foi cortado. Aí esta pensando em voltar de novo, não sei se vai dar certo.

“Pesquisador : E com o seu pai, trabalha ?

“Wilson : Trabalha. E inclusive, a roça que fizemos esse ano foi junto. Foi o seguinte : vamos roçar esse daqui, e depois divide um pedaço para plantar o milho e tudo mais. Vamos junto. Eu e esse menino aí, pai... O café mesmo se você pega é tudo dividido. Não é assim : se você vai andar no café hoje, vai ver que cada um tem o seu pedaço de café lá. Isso que estou lhe falando : eu tenho a minha parte de café, de terra, ele tem outra, o Edimilson mesmo tem outra, o outro um pedaço, o compadre meu que esta hoje no Domingo Gaúcho tem outra quadra de café e o pai tem outra.

“Pesquisador : Mas cada faz o safra dele.

“Wilson : É, tem dias aqui que o mais é trabalhar junto. Trabalha com ele, trabalha mais eu, e o pai tem costume de ajudar também. Assim, tem vez que ele vai com gente lá. Ele ajuda. Agora essa questão do pai a gente tem que assumir. Esta com 77 anos, com as pernas meia... Acredito que esta meio com problemas nas pernas dele. Tem que... não dá conta mais do serviço dele não.

“Pesquisador : Então quem assume...

“Wilson : Tem que ser todo mundo nessa questão...”

j “Pesquisador : Porque o seu pai ? Ele queria ficar perto de você ? Ele tinha medo de você voltar ?

“José : Sim, e nos era uma família que sempre foi muito unida, nos fomos criados junto e nunca separamos, a gente casou, arranjei essa mulher lá mas a gente morava pertinho, ele morava aqui e eu morava mais em baixo mas de 2 em 2 dias a gente estava se encontrando. Eu trabalhava e ajudava eles, trabalhava e fazia roça deles, também me ajudavam fazer a minha, trabalhava em conjunto. Então para gente, foi muito pegado e nunca quisemos trabalhar longe um do outro.

“Pesquisador : Trabalhava em conjunto, significa o que ?

“José : Conjunto significa que a gente trabalha em mutirão, mutirão assim entendeu ?

“Pesquisador : Entendo, mas quer dizer que vocês fazem a roça junto, é isso ?

“José : Juntava sim. Juntava 5 pessoas, trabalhava na sua roça, terminava a área que você queria fazer e desmatar e derrubar, e voltava para o lote do outro, e fazia a mesma área que o dono queria e era sempre assim que trabalhava.

“Pesquisador : As 5 pessoas eram da mesma família ?

“José : Podia ser de uma família só, mas se um outro queria fazer parte do grupo para trabalhar em conjunto, em mutirão, também entrava. Era uma união, e era um grupo, organizava um grupo e ia fazer o serviço dos outros, de toda maneira. E fazia uma roça maior.”

k “Pesquisador : Você trabalha com o seu sogro ?

“Francisco : Rapaz, tem vezes que eu vou trabalhar. Cada vez que ele está precisando e que ele chama, eu vô.

“Pesquisador : Ele chama para fazer o que por exemplo ?

“Francisco : Ele chamou a semana passada porque fez uma roça. Não queimou bem, e ele chamou ajuntou um mutirão de gente para ajudar, e me chamou e eu fui. Trabalhei quase 3 dias lá.

“Pesquisador : Como é que fazem ? Uma troca de trabalho ?

“Francisco : Não, só trabalho mesmo. Trabalhei para ele.

“Pesquisador : Ele paga ?

“Francisco : Para os outros ele paga. Agora para mi mesmo, não. Quando ele precisa, eu vô.

“Pesquisador : E trabalha muito com ele ?

“Francisco : Não, é difícil, só quando ele faz roça que não queima bem ele avisa para gente ir lá e a gente vai.”

l “Pesquisador : Então você ficou mais ou menos quinze anos trabalhando com seu pai ?

“Orlando : Até hoje a gente trabalha junto, porque toda a vida eu tive aquele tipo de num largar dele, né.

“Pesquisador : Então você trabalhou com seu pai até quando ?

“Orlando : A gente continua trabalhando junto, né, toda a vida a gente trabalha junto, toda vida. Eu nunca tive vontade de sair dele mesmo, é só um filho homem que ele tem e aqui acolá que eu falo pra mãe que eu quero sair a mãe se reclama da sorte, então tá, tá bom, a gente vai agüentando aqui, porque velho você já sabe como que é né, quando vai ficando velho vai criando aquele abuso, aquele abuso e a gente tem que agüentar mesmo. E até hoje sempre mais ele direto.

“Pesquisador : E como é o trabalho então ? Vocês fazem uma roça junto e depois ?

“Orlando : É, a gente broca, derruba, planta e colhe tudo junto, né, num tem tipo de separação.

“Pesquisador : E depois divide a produção ?

“Orlando : É, no caso assim de nós colher junto, o que eu colher é meu e o que ele colher é dele.

“Pesquisador : Então, o que cada um colhe é dele ?

“Orlando : É, tanto faz ser o milho, a mandioca, o feijão, a fava, o arroz, tanto faz, o que eu pegar e botar lá no meu paiol é meu, e o que ele pegar é dele, num tem tipo de “vamo fazer a roça e vamo partir, aquilo ali é teu e pracolá é meu”, não, num tem disso não.

“Pesquisador : E agora é sempre assim ?

“Orlando : É, sempre assim, toda a vida assim.

“Pesquisador : Quando você casou num mudou nada não ?

“Orlando : Não, mudou assim só o sistema de casa né, porque aí pra viver pai, mãe e filho tudo dentro duma casa só num tem jeito, né, e tem muitas vezes que a gente combina com os pais mas já talvez a mulher da gente num combina né, e aí a gente, mas toda a vida foi assim nós mora pertinho, a casa bem ali é deles, toda a vida assim pertinho, trabalhando sempre junto; quando eu não posso, no caso que eu num aguento trabalhar ele vai no meu lugar, como agora, que nós precisava ir pra lá, eu num aguentava ir porque eles ia de a pé, eu num aguentava a viagem, ele foi e eu fiquei, mas aqui o que ele deixou pra fazer eu tô fazendo.”

m “Aí cheguei, entrei pró lote dele aí de novo, comecei trabalhar aí foi que surgiu esse direitinho que foi para mi comprar, que vim que o que é da gente é melhor porque a gente faz meio assim... Se quer fazer uma roça num lugar que a gente agrada a gente faz, se quer fazer um plantio de um café ou de uma cacau a gente faz... Com o pai da gente, ele tem que marcar que é dele. Ele ainda esta vivo e supero, “não meu filho faz nesse canto ali”, e eu sou obrigado fazer. Aí eu enchei que podendo comprar um pedacinho de terra igual comprei esse daqui e aí faço o meu trabalho num lugar ali que eu quero.”

n “Pesquisador : E como que era o trabalho lá ? Tinha sua roça ?

“Zé Filho : Tinha. A roça para fazer. Todo ano, todo ano fazia a minha roça.

“Raimunda : A roça era do pai dele, porque ele trabalhava na meia com o pai, não é. O que colhia, era repartido entre os dois.

“Zé Filho : É, não é porque ele me pedia. É porque era um prazer dividir. Era um prazer que eu tinha. Quando eu colhia 200 sacos de arroz, 100 era dele, 100 era meu. Esse ano passado eu fiz uma rocinha para lá, plantei um baxião para lá, tirei um feijão dei a metade do feijão para ele... Aí plantei um arroz, porque chegou a época de plantar o arroz, colhei 62 e dois sacos de arroz, e dividi com ele.

“Pesquisador : Foi no lote dele ?

“Zé Filho : Foi lá nessa roça, no lote dele. Dividi com ele : um saco para ele, um saco para mi. O meu ainda esta para lá, estou puxando de vagazinho para cá. Porque não tenho carro mesmo, então estou puxando na costa dos animais. Mas... é ele não me cobrava também. Porque eu tinha um gosto de fazer isso, tinha aquela coragem de fazer isso, aquele espirito, aquela vontade de fazer assim. Eu fazia. Agora não, que estou aqui no meu. Se ele também depender e precisar de qualquer um cereais e sente falta de um cereais e vem buscar aqui, eu não vendo para ele não. Aí... ele leva para lá, vai comer para lá. Tem filho que trabalha todo separado. Agora que vim separado dele : separei esses dois anos e seis meses, e separei aqui porque eu vim pró meu. Mas eu estou direito lá, estou ajudando cobrir um barraco dele lá. A hora que ele precisar de mi, eu vou direito lá. Aí sobre respeito de ficar tomando conta lá, tem um menino... Mas quem falta dos velhos, é eu. Sou a cabeça ali quem foi o que fez, e outra. Se eu não tomar conta, desmantela todo...”

“Pesquisador : Com o seu sogro, trabalha também ?

“Zé Filho : Não, com o seu Chico não trabalho não. Só... já dei uma ajudinha de um serviço que ele tinha apertado, assim de uma diarinha, mas eu fiquei toda vida na terra do meu pai mesmo, trabalhando com ele...”

“Pesquisador : Quando você trabalhava com o seu pai, você tinha a sua roça e dividia; e você também tinha o seu gado ?

“Zé Filho : É isso. E cuidava do gado dele também.

“Pesquisador : E você recebia uns bezerras dele ?

“Zé Filho : Ele dava, um agradinha. De vez em quando esta assim. Não dava dinheiro, dava gado. Sempre me ajudava. Me ajuda.

“Pesquisador : Estava na meia também ?

“Zé Filho : Não, estava assim. “Pega essa bezerra, essas duas, pega que fica com ela, essa é sua”. Sempre ele fazia isso, isso não posso obscurecer.”

o “Pesquisador : E com essas vacas, eles vão comprar umas terras.

“Zé Goiano : Com essas vacas, lá na frente, eles têm como comprar uma terra. Por exemplo hoje, eles falam de entrar nessas terras lá para dentro. E eu pego e digo : “não, não vai. Não vai porque é invadir”. Eu nunca fiz invasão. Nunca entrei numa coisa que não fosse minha. Então eu não deixei eles. Não, não vão para cá. O dia que vocês precisam comprar um lote, vocês têm como comprar uma terra daqui. Então aqui eles têm as vacas deles. Então nós temos um café, nós temos pimenta, então o dia que eu precisar de um lote aqui, aí nós juntam eu e o outro, e faz essa colheita e compra uma terra para um. Nos podemos comprar qualquer um no dia que ele precisar. Então o dia que eles precisam nós temos com que comprar a terra para um. E as filhas mulheres os maridos se viram, não é ?”

p “Pesquisador : Então quando você voltou, não foi porque você queria não ?

“Graciliano : Não, assim da minha boa vontade não. Foi porque o meu irmão quebrou a perna, um outro tinha saído, outro também... Ele diz que ia ficar um ano sem trabalhar, aí eu sabia que as coisas era difícil, então fiz questão de ajudar... Aí acho que todo o que passa na vida da gente é ilusão... foi uma coisa que tinha que aprender, tinha que apanhar para aprender.”

q “Graciliano : No começo, como não conhecia bem as coisas, o meu pensamento era só ficar aqui mesmo. Porque como no conhecia as coisas de fora... Aqui é assim, nunca ninguém se separo de casa; só tem um que casou e esse outro que saiu, mas os outros sempre foram unidos dentro de casa. Eu gosto daqui, aí fiz essa viagem e mudei a cabeça um pouco... eu vim de lá porque era o jeito, meu irmão quebrou a perna. Precisava de mi. Mas eu tenho um pensamento bom de ficar aqui (...) Estudei na CFR, eu aprendi muita coisa. No momento, apliquei quase nada em casa, também é difícil as condições financeiras da gente... para ver mesmo o que foi feito é pouca coisa. Aí o pensamento... bom, eu tenho um pensamento firme, de ficar aqui, principalmente com os meninos agora, parece que eles mudaram, nem só eu, mas mudou tudo, é mais organizado, apesar que ainda falta muita coisa... é o jeito da gente, espero conseguir muita coisa...”

“Pesquisador : Você esta pensando em ficar aqui nesse lote ?

“Graciliano : É, o meu pensamento é aqui, né. Quando cheguei pensava muito de voltar para Minas, para morar lá, só que é ilusão da gente, é um lugar bom aqui... Para se trabalhar, não trabalhar assim só com os braços, a gente aprende muita coisa, tem que ter muito planejamento, saber administrar... senão, tem que mudar...”

“Pesquisador : Quer dizer planejar ?

“Graciliano : Planejamento assim, com a família : o que a gente vai fazer, por exemplo se faz isso daí será que vai dar certo, se vai ter rendimento... a gente mesmo aqui, esta com 31 anos parece que mora aqui, até hoje posso dizer que tem quase nada. O que tem foi feito assim... não foi uma coisa pensada assim, se vai dar certo.”

r “Pesquisador : E com o seu pai, como que você trabalha ? Você divide a produção ?

“Graciliano : Agora esta assim. Só que ante, a gente trabalhava... podemos dizer só para ele. Ele passava por todo, não tinha como a gente falar. A gente falava, mas ele não aceitava. Agora acho que a idéia de ele mudou, e agora esta trabalhando, tem um cupu que esta produzindo, nós colhemos, podemos vender, fica para nós... Não é mais um problema não. Ante, era meio difícil. Passava todo pela mão dele, agora não. Mudou de vaga...”

s “Pesquisador : E queria tocar o teu lote ?

“Valmir : Quero tocar o meu lote. Só que eu quero tocar um pouco diferente do que a gente tocava até hoje. Porque sempre a gente tinha que trabalhar mais com questão de pastagem, aí derrubou um monte de floresta geral, na região Então hoje a gente tenta trabalhar mais com agricultura, do que derrubar a floresta menos. A aprender uma forma de trabalhar evitando um pouco das queimadas.

“Pesquisador : E... não tinha condição para você ter um lote mais perto do lote do pai não ?

“Valmir : Olha, se a gente for fazer isso, a gente vai vender as criações que a gente tem quase todo para conseguir um lote. Um lote custa 16 000, 20 000... E um aqui custa 4, 5 000. Então se a gente for fazer isso as criações que a gente tem vai todo. Aí a gente fica com só o que tinha lá. A gente achou melhor ficar aqui mesmo como esta, conseguimos esses lotes aí... Como já falei... Na época nem precisava essas terras. Mas como tinha um tio que foi embora, a gente foi e ficou com essas terras. De 4 lotes, a gente conseguiu ficar com dois. A gente esta trabalhando aqui meio de vaga.

“Pesquisador : E o teu pai não queria que tu ficasse um pouco na casa dele, que tu ficasse mais.

“Valmir : Olha, ele queria que eu ficasse, como na nossa família ninguém tinha estudado sobre esse estudo que estudei, ele queria que eu ficasse próximo dele. Aí eu vi, antes de terminar esse estudo, que não tinha possibilidade de eu ficar toda vida junto. Então achei possível conseguir melhor uma vaga lá para um irmão meu que esta lá com ele, que tem 16 anos hoje, e aí consegui a vaga que era para me ajudar e ajudar meu pai lá. Hoje ele esta estudando lá, esta bastante animado, e facilitou um pouco para mi. Aí achei alguém que me ajuda a trabalhar um pouco na parte teórica.

“Pesquisador : Quer dizer, ele te ajuda ?

“Valmir : Me ajuda.

“Pesquisador : Aonde ?

“Valmir : Lá, no lote do pai, questão de trabalhar com a pimenta, pulverização, ele já esta fazendo no meu lugar, quando não estou.

“Pesquisador : E tu pensou que não ia dar de ficar com o teu pai ?

“Valmir : Não, não ia dar bem certo porque... (silence) Tem essas terras aqui, e a gente tem que trabalhar nelas, porque se não investir, tem a questão... outras pessoas podem querer até tomar do lote. Então a gente tem que morar dentro. Aí hoje tem um projeto, a gente é socio de uma associação... a gente esta querendo plantar açaí, começar. E essa área não é demarcada ainda pelo INCRA. É só assentamento, e eles falaram que iam dar um apoio para gente ter uma associação, fazer alguns projetos. A gente esta nesse projeto aí, de açaí. Já tem vários colegas meus, primos, cunhados, que já são socios. Eles têm plantio de cacau, de café... Mas nós mesmo ainda não tem, estamos esperando... Conseguir agora, este próximo ano. A partir de Dezembro, já é para sair a primeira parcela do plantio.”

t “Paolo : Foi, vim com dois anos para cá. Em 1972 o pai veio para cá e me troçou.

“Pesquisador : E depois, você foi para escola.

“Paolo : Foi, estudei até a 7a serie.

“Pesquisador : E depois, parou de estudar ?

“Paolo : Parei, e fui trabalhar na roça mesmo. Eu estava estudando, e teve uma greve no tempo que eu estava estudando, desisti de estudar.

“Pesquisador : Não gostava do estudo não ?

“Paolo : Gostava mas... O pai também não me animou muito para estudar, queria alguém para trabalhar na roça mesmo. Queria que eu ajudasse ele. Aí não estudei mais. Só até a 7a serie mesmo.

“Pesquisador : E depois começou a trabalhar com seus pais...

“Paolo : Foi, com 17 anos ainda, depois que parei de estudar, fui pró exercito, passei um ano lá. Em Altamira mesmo.

“Pesquisador : Como foi o exercito ?

“Paolo : O exercito é... Difícil o exercito lá. Quando fui no exercito, estudei mas ralava muito. Passei um ano lá. Quis passar mais, fiz um curso lá, mas aí desisti. Voltei para cá de novo. Era muito difícil. Ganhava muito pouco também. Agora melhorou.

“Pesquisador : Você queria ficar lá ?

“Paolo : Eu queria. Mas eu era pequeno demais, não dava. Voltei aí pelo lote do pai.”

u “Pesquisador : E esse lote, você acha que é de você ?

“Paolo : Não, é do meu pai.

“Pesquisador : Mesmo se é você que trabalha ?

“Paolo : É, eu trabalho, mas é dele o lote. É do pai.

“Pesquisador : E você tem outro lote ?

“Paolo : Não, ainda não.

“Pesquisador : E vai ter ?

“Paolo : Quero comprar.

“Pesquisador : Aonde ?

“Paolo : Eu quero comprar um perto, se você lá... Apareceu bastante, mas agora não tem mais. Quero um perto da estrada aqui, porque muito longe não dá de trabalhar.

“Pesquisador : Mas quem vai ficar aqui depois ?

“Paolo : Tem as minhas coisas aqui, posso comprar o lote, ficar aqui e botar alguém para cuidar do lote...

“Pesquisador : E você já tem dinheiro para comprar esse lote ?

“Paolo : Tem, estamos aguardando, dá para começar a relar. Um bocado não, mas um lote mais ou menos dá de comprar.

“Pesquisador : Como que é um lote mais ou menos ? Um lote de terra roxa.

“Paolo : É, um lote que dá de trabalhar, um lote de 20 000, 30, por aí. Aqui mesmo, nesse lote de cacau, não cabe.”

v “Pesquisador : E depois começou a trabalhar...

“Henrique : Isso.

“Pesquisador : Trabalhou no lote ?

“Henrique : Trabalhei no lote aqui até... quer dizer até agora estou trabalhando um pouco fora, mas praticamente foi direito aqui dentro do lote.”

w “Pesquisador : Como que vocês trabalham : junto, ou cada um tem a sua roça ?

“Henrique : Não, não. A roça esta tudo junto com pai.

“Pesquisador : E depois, divide ?

“Henrique : É, a gente divide. A questão do colhe, cada um fica com... Usa praticamente tudo, dinheiro se mexe com bastante coisa tira de um lado e coloca no outro, então a gente vende a parte do...

“Pesquisador : E você trabalha com os outros irmãos, não é ?

“Henrique : Com os outros irmãos ? Sim, a gente é tudo junto. Só tem um irmão que tem um lote separado ali. E ele trabalha só. Aqui nós trabalha com os outros irmãos. Aqui, junto com pai, estamos 3 irmãos junto, e uma irmã. Trabalha tudo junto, um com outro. Agora, ultimamente, estou trabalhando um pouco fora, com a maquina. Mas trabalha um pouco fora e pois...

“Pesquisador : A maquina é sua ?

“Henrique : Não, trabalha de... de tractorista para outro, de empregado.

“Pesquisador : Quando volta aqui...

“Henrique : Quando volto aqui trabalho com os outros. Só um pouco fora porque o dono da maquina é muito amigo da gente e não tem operador... Aí comecei a trabalhar com ele e esto até agora. Então tenho... vai fazer um ano já que estou trabalhando com ele. Nessa época praticamente só ajudei os meninos aqui um pouco a trabalhar. Quando não tem serviço fora para maquina, que a maquina fica parada, fico trabalhando aqui.

“Pesquisador : Mas trabalha mais afora.

“Henrique : Isso. Estou trabalhando mais para fora...”

x “Elizeu : Quando eu casei, nós casamos, e aí morávamos lá no 105. Morávamos 6 meses lá, no meu lote.

“Pesquisador : E depois...

“Elizeu : Aí nós vêm para ca, porque lá... nasceu o menino meu, o Renato, e nós não tinha o nosso gado lá. Nós já tinha o gado, mas..

“Ivanilde : Não tinha o pasto.

“Elizeu : Não tinha o pasto. Então o gado ficava para ca. E o leite, nós não tinha condição de comprar o leite em pó. E aí ficava muito longe, era uma hora e meia de viagem só para ir até aonde achava o leite. E arrumava o leite, então gastava 3 horas cada dois dias... Ia um dia, aí no outro dia não ia. Aí no terceiro dia já tinha que ir. Era 3 horas de viagem, isso sem parar em lugar nenhum. Chegar lá, pegar o leite, descansava uns 5 minutos, e voltava... Só ia as 5 horas da manha, chegava as 8 horas. Aí eu merendava e ia para roça. E assim... aí nós vimos que não estava dando certo e viemos para ca. Aí moremos com o Seu Zé Benitio, 8 meses, foi 8 meses não é ?

“Ivanilde : Sim.

“Elizeu : E aí também não deu... não combinou muito, não é. E aí a gente foi para esse lote, que foi até do Seu Goiano, com sua ajuda. Cedeu esse lote para nós, aí compramos esse lote e mudamos para cá.

“Pesquisador : Você comprou esse lote com que dinheiro ?

“Elizeu : Comprei esse lote foi a sorte... Eu fiz um financiamento no lote de lá. Aí desse dinheiro para plantar o café sobrou um pouco e deu uma parte pró sogro e o resto ia pagar em arroz.”

y “Maria : (...) O Carlos conseguiram um lote nos quilômetros muito dentro dos travessões, uma coisa totalmente isolada, inoperante, que ele acabou... que nao tinha como, acabou vendendo com tempo, mas que isso poderia ter sido do pai comprar um lote ali na faixa mesmo, talvez... por mais que no caso do Carlos quando ele foi adulto que ele quis comprar um lote, foi uma coisa muito longe... Passou um tempo, 35 anos, e não tinha nenhuma coisa fixa, nem um trabalho legal, nada que... passou um tempo no Sul, morou alguns no 90 sem nenhuma perspectiva de nada, tentando trabalhar com um lote que não dava para trabalhar, terra não era boa, muito distante, não dava. Aí foi pró Sul, esta para lá, ele trabalha de empregado para lá.”

z “Mas senão... Não vejo muita vantagem... Depois os filhos que nós penso em trazer por aca para ficar por perto voltaram para trás. Os quantos deles já voltaram ? Os quatro já voltaram para trás. O Carlos, a Marta, aí Tereza e a Inês. A Tereza está em Minas, e a Inês está por perto mas voltou um trecho. Não ficou ninguém. Pode-se dizer que a metade quase distancio de volta.

“Pesquisador : E você tem saudade ?

“Devalino : Mas claro que nós temos. Conviveu tudo 20 anos junto. Aí quando sai assim as vezes a gente não tem nem tempo nem condição de visitar. Se fosse perto, eles perto um do outro, numa outra cidade... Mas se vai no carro, lá no Norte, lá na fronteira com Argentina. A Marta, é no mesmo Estado mas no outro lado, na capital. Em Curitiba. Aí é distante, lá como se for... A Tereza é dois dias e meio, e uma noite para chegar aqui na casa dela, é longe. A única que é mais perto é a Inês, que embarca aqui as 7 horas da manhã no escurecer chega lá. Mas também não é perto. Viajar um dia inteiro. Não é tão perto não. E os outros estão perto, aí, estão o Celso em Altamira, que é o mais distante. Depois os outros 5 são por aqui mais perto.”

aa “Pesquisador : Você já trabalhou em cidade ?

“Irinéo : Não, só o tempo que fiquei no exercito. Só. O problema de trabalhar em cidade é... Porque a profissão da gente como agricultor, operador de maquina... o que posso trabalhar em cidade é como operador, de qualquer maneira eu vou ter que deixar a minha família e ir trabalhar para fora. Eu não vou deixar um lugar que estou todo dia com a minha família, mesmo ganhando um pouco menos, mas de deixar a minha família que estou todo dia com ela do jeito que esta, para mí... Para ganhar um pouquinho mais tem que ficar um mês fora, talvez mais de um mês... Para mi não compenso. Para mi o melhor lugar é aonde esta a família. Quando a gente pode estar junto com a família e trabalhar, tá bom. Para ficar junto com a família.

“Pesquisador : Quando você fala da sua família, é a sua esposa...

“Irinéo : Exato. Em primeiro lugar é isso, não é. Primeiro lugar é a minha esposa. Os outros parentes, se a gente tiver que ficar um pouco longe, ter que comprar uma terra e ficar um pouco longe, de vez em quando a gente se visita, por isso não segura não. O mais importante é estar junto com a mulher e os filhos. Os filhos de qualquer maneira vai ter que separar. Porque se estudar, vai ter que ficar fora. Agora ficar longe da esposa, é isso que não dá.

“Pesquisador : Mas ficar longe do resto da família, sim, pode ser...

“Irinéo : Sim, sim. Esse daí para mi não tem muito problema. Eu não penso isso. “Eu não posso ficar longe dos meus parentes”. Por isso não...”

Troisième partie. Quelles configurations socio-spatiales sont en émergence dans le front pionnier amazonien ?

Introduction de la troisième partie

Nous avons vu dans le quatrième chapitre que les relations de travail avec les parents, qui constituent un des fondements des spatialités de l'agriculture paysanne, sont profondément bouleversées par les aspirations des jeunes : la fiction du don, le mode de vie communautaire, sont refusés par une partie des jeunes – et certains affirment leur refus en partant en ville. Mais nous avons vu aussi que les interprétations que nous pouvons en faire ne conduisent pas à conclure à une non reproduction complète de l'agriculture paysanne. Il pourrait s'agir d'une simple accélération du cycle de vie des familles paysannes, avec une volonté d'obtenir l'indépendance plus tôt que ne le souhaiteraient les parents – et donc contre leur volonté.

La question va donc être ici d'interpréter le sens que prend le refus ou l'acceptation de travailler avec les parents pour les jeunes ; et le sens que prend leur accès au métier d'agriculteur. Le refus de travailler avec les parents peut-il s'interpréter comme une simple volonté d'indépendance ou une rupture totale par rapport à l'agriculture paysanne ? Et dans ce cas, assiste-t-on à la mise en place d'une agriculture professionnelle ? En un mot, quels sens prennent pour les jeunes les différentes catégories de l'installation en agriculture que nous avons mises en évidence dans le chapitre 4 ; et comment les interpréter par rapport à ce que nous savons des parents et des syndicalistes.

Si la deuxième partie avait pour but de valider nos hypothèses portant sur la caractérisation et la crise de l'agriculture paysanne, la troisième partie est consacrée spécifiquement à la troisième hypothèse, celle qui porte sur les configurations socio-spatiales des jeunes en émergence suite à cette crise de l'agriculture paysanne. Elle était déjà identifiée par les acteurs locaux – même si leurs diagnostics sont assez différents des nôtres. Mais les syndicalistes y portaient leurs espoirs de voir se développer une agriculture familiale qui, selon les contextes où ces espérances étaient énoncées, est plus durable, c'est-à-dire pour eux professionnelle et sédentaire.

Mais les syndicalistes sont tout à fait conscients de la difficulté de parvenir à de tels résultats, difficultés qu'ils masquent plus ou moins. C'est pour cette raison qu'ils ont mis en place des programmes spécifiquement destinés à professionnaliser les jeunes – les maisons familiales rurales – ou à les syndicaliser – les programmes d'agent communautaire. Toute la question est de pouvoir évaluer les écarts obtenus, et comprendre le travail spécifique que demande la réalisation des objectifs des syndicats. C'est cela que nous ferons dans cette partie.

Mais nous ne procéderons pas, ici, comme nous l'avons fait dans la seconde partie. En effet, nous avons surtout tenté de qualifier l'agriculture familiale de front pionnier à partir de la littérature scientifique existante et des discours dont nous disposions, puis de comparer la typologie que nous

avons réalisée suite à ce travail aux pratiques des enfants. Dans le cas présent, la littérature sur ce que font ces jeunes manque – et comparer les objectifs que les acteurs de développement ont pour les jeunes avec les pratiques de ces derniers ne peut être un but en soi tant le résultat paraît acquis d'avance.

Nous privilégierons au contraire ici une analyse spécifique des logiques des parcours des jeunes, à partir de leurs entretiens : Qu'est-ce qu'ils considèrent eux comme important dans leur vie ? Telle était la question de départ de nos entretiens. Quel rapport font-ils et / ou peut-on faire entre ces récits de vie et la question qui structure notre thèse, les configurations socio-spatiales en émergence dans les fronts pionniers ? Cela demande de mener une analyse des entretiens différente de celle que nous avons menée jusqu'ici : alors qu'il s'agissait de comparer les entretiens à des thèmes issus d'autres analyses, il va s'agir à présent de faire émerger les catégories des entretiens même des jeunes. Cette technique, moins efficace du point de vue de la validation d'hypothèses, prétend être au plus près des catégories que les jeunes utilisent pour penser leur situation actuelle et passée. Le but est de parvenir à ce que « l'entretien de recherche permette de rendre compte de systèmes de valeurs, de normes, de représentations et de symboles propres à une sous culture ou à une classe » (Demazière et Dubar, 1997, p. 75), en particulier quant à leur situation actuelle ou passée.

Cela demande donc une analyse particulière des entretiens : il s'agit de dégager de l'ensemble des entretiens des thèmes communs qui, si on les compare les uns aux autres, permettent de distinguer entre les entretiens et de se faire une idée de la logique sociale typique à laquelle ils renvoient. Or, la famille est un des thèmes qui est apparu de façon récurrente dans les entretiens : lorsque l'on demandait aux jeunes de parler de leur vie, c'est d'abord leur vie familiale qu'ils évoquaient. Ce résultat, qui nous a au début surpris, paraît cohérent par rapport aux conceptions de l'agriculture paysanne : si l'agriculture est une affaire de famille, il est normal que lorsque l'on parle d'agriculture, on parle de famille.

Mais le fait le plus étonnant est que les discours sur la famille portent principalement sur les relations à l'intérieur de la famille, mais déconnectées du travail agricole. On n'assiste, dans les discours, à rien de moins que la séparation de la sphère domestique et de la sphère économique. Or, si les jeunes en parlent, c'est que cette séparation est problématique. L'importance que prend ce thème dans les discours, et surtout l'enjeu théorique qui y est attaché, explique que nous allons consacrer un chapitre entier, le chapitre 5, à parler de ces transformations. Nous verrons qu'elles nous permettront de caractériser ce qui semble être en train d'émerger dans le front pionnier de la Transamazonienne, et qui tourne autour des notions de modernité et de lien social de type sociétaire.

Dès lors, une fois cette caractérisation réalisée, nous pourrons nous attacher à essayer de comprendre les implications qu'elle a quant au travail agricole : la modernité se traduit-elle par une professionnalisation de l'agriculture familiale ? Si, comme le dit Martine Segalen, « les changements familiaux » ont des « conséquences fondamentales dans tous les domaines de la société » (Segalen, 1996, p. 7), surtout dans les sociétés paysannes, il faudrait pouvoir évaluer quelle correspondance il est possible de faire avec les agricultures en émergence dans les fronts pionniers : cela est possible par le biais d'une typologie des configurations socio-spatiales des jeunes agriculteurs. C'est ce que nous tenterons dans le chapitre 6.

Chapitre 5. Les bouleversements dans la famille : l'émergence d'une famille moderne ?

Introduction du chapitre 5

La famille est essentielle à « l'agriculture paysanne ». En effet, si l'une des caractéristiques de l'agriculture paysanne est le mélange entre les sphères domestiques et économiques, alors l'évolution de la famille pourrait rendre compte de changements affectant tout le système d'agriculture : si celle-ci se détache de la production agricole, si elle devient autonome par rapport au travail, alors on pourra dire que l'agriculture paysanne a profondément changé de nature. En France au moins, les changements familiaux dans l'agriculture paysanne sont considérés comme tout aussi importants que les changements économiques et politiques pour expliquer la crise qui amènera à « la fin de la France paysanne » (Gervais et *al.*, 1977). Peut-on faire la même hypothèse en Amazonie Brésilienne sans risquer l'ethnocentrisme ou l'évolutionnisme ? Nous avons montré jusqu'à présent à quel point la famille était une échelle essentielle pour comprendre les spatialités de l'agriculture familiale : la crise qui la toucherait serait alors essentielle pour comprendre si l'on assiste réellement à la transformation des spatialités en territorialités.

Nous avons déjà vu que les jeunes agriculteurs ne réalisaient pas les désirs de leurs parents en termes de travail familial. Mais comment interpréter ce refus ? Comme une accélération de la phase d'autonomisation du « cycle de vie des familles paysanne » (Albaladejo, 2003) ou comme le signe d'un changement profond dans l'agriculture paysanne ?

Il nous semble que l'étude de la famille paysanne amazonienne peut permettre de faire une hypothèse allant dans le sens d'un changement profond dans l'agriculture paysanne. En un mot, ce cycle des familles faisait passer de manière progressive les jeunes agriculteurs de la condition "d'aide familial" à celui de "chef d'exploitation familiale". Le passage d'une étape à l'autre durait plus ou moins longtemps selon les types d'agriculteurs, mais le père contrôlait souvent l'ensemble du processus. Si on emploie les termes de la sociologie fonctionnaliste (telle que l'a présentée Dubar, 1991), il s'agit, pendant cette période, de préparer un jeune à un ensemble fonction – place dans la société, celui de chef d'une exploitation paysanne ; ce processus se réalise de manière presque mécanique dans le cadre d'une société communautaire où prévaut un système de places pré-assignées. Claude Dubar,

en reprenant les termes de Max Weber, parle alors de « socialisation communautaire » (Dubar, 1991), qui implique le respect de coutumes ou de valeurs partagées.

Or, il nous semble que la socialisation se passe de manière radicalement différente aujourd'hui ; et qu'elle produit des résultats eux-aussi profondément différents. En effet, il apparaît avant l'installation des jeunes agriculteurs une période où ceux-ci ne sont pas dépendants de leurs parents mais vivent, de façon autonome, ce qu'ils appellent leurs « expériences » ou leur « jeunesse » (*moçidade*) ; cela correspond en grande partie à ce que Olivier Galland appelle un « nouvel âge de la vie », « la jeunesse » (Galland, 1990). Or, cette différence profonde dans le processus de socialisation des jeunes (en particulier des types I à III) implique des comportements différents de ces derniers en relation aux familles qu'ils créent : celles-ci ne sont plus, dans certains cas, rattachables à un idéal-type paysan.

Le mariage apparaît non plus systématiquement lié à la fondation d'une exploitation agricole, mais comme une fin en soi, devant permettre (dans certains cas bien précis) une entente entre les membres du couple, et les enfants ne sont plus employés sur l'exploitation mais poussés aux études ; cela se traduit par une réduction très importante du nombre d'enfants et un changement de discours sur les enfants.

Or, les apports de la réflexion sociologique sur la famille montrent que les changements dans la famille nucléaire, le mariage et le rapport aux enfants sont révélateurs de l'apparition de la « famille moderne » : « Trois éléments forment un modèle de référence [du passage de la famille traditionnelle à la famille moderne] peu contesté : l'amour dans le mariage, la division stricte du travail entre l'homme et la femme, l'attention portée à l'enfant, à sa santé, à son éducation » (De Singly, 1993). Or, ce sont là des changements que nous avons nettement constatés. Dès lors, on peut faire l'hypothèse qu'un nouveau type de famille est en émergence, que nous appellerons la « famille moderne » ; et que nous tenterons de plus en plus de qualifier.

Sans prétendre que l'on assiste à la fin de l'agriculture paysanne dans les fronts pionniers, on peut dire que, dans les zones de colonisation les plus anciennes où nous avons travaillé, se produisent dans la famille des changements qui amènent à penser que celle-ci est en profonde transformation, passant d'une configuration sociale de type communautaire à une configuration de type sociétaire.

I. La redéfinition des rôles à l'intérieur de la famille : émergence de « la jeunesse » et renégociation de la place de l'épouse dans la famille

Dans « le cycle de vie des familles sur les fronts pionniers » (Albaladejo, 2003), il n'y a pas, entre le moment où un jeune travaille pour son père et le moment où il se marie, de véritable période d'autonomie ; nous avons vu qu'en effet, les parents tentaient de garder leurs enfants auprès d'eux le plus longtemps possible, afin de pouvoir bénéficier du produit de leur travail. Or, on constate dans les itinéraires biographiques que, de plus en plus souvent, apparaît une période de la vie que les jeunes qualifient de « jeunesse » qui correspond à une phase d'expérimentation de différentes expériences

(professionnelles, mais aussi sexuelles) qui, à notre sens, renvoient à de profonds changements dans le mode de vie communautaire. Et cela d'autant plus que les filles sont les premières à renégocier leur place dans la famille – ce qui conduit à des modifications profondes du fonctionnement des familles.

I. 1. La jeunesse, un nouvel âge de la vie ?

Entre le moment où un jeune quitte l'école (théoriquement, 14 ans) et celui où il devient agriculteur autonome (soit sur son propre lot, soit sur un lot parental) se passe normalement un long moment pendant lequel il est censé, selon ses parents, aider la famille. Comment caractériser cette période ? Valmir Paraná pense qu'elle est caractérisée par une certaine insouciance, que le mariage vient bouleverser :

Extrait d'entretien 81 : Les enfants, la fin du vagabondage ? (Valmir Paraná)

« Enquêteur : Vous avez deux enfants ?

« Valmir Paraná : Oui.

« Enquêteur : Et qu'ont-ils changé dans votre vie ?

« Valmir Paraná : Ils ont changé beaucoup de chose. Il y a le plaisir d'avoir un fils, et on a plus la tête à travailler, on laisse tomber le vagabondage... on a plus envie... quand on est simplement jeune, on n'a rien à penser, on sort plus. Mais après s'être marié, non, on reste simplement à la maison. Le week-end, on reste tranquille. Parce que quand on est célibataire, on bouge plus : on va à la fête, à Belo Monte, Anapú. A présent non, après s'être mariés on reste dans un coin, simplement. On ne sort plus beaucoup »^a.

Valmir caractérise, *a posteriori*, la jeunesse par l'insouciance dans le travail, les fêtes. Il la qualifie de vagabondage, et prend une connotation nostalgique dans sa bouche. Un autre jeune, lui aussi marié depuis peu, hiérarchise clairement ces deux moments de la vie :

Extrait d'entretien 82 : Nostalgie d'un célibat plus insouciant que la vie de jeune marié (Pelado)

« Pelado : (...) ¹ Je pense que la vie de célibataire, c'est mieux.

« Enquêteur : C'est mieux ?

« Pelado : Oui, on a moins de préoccupations. Alors que là, quand on se marie, il faut se préoccuper de tout, les choses de la vie, les choses financières. Alors que quand on est célibataire, non. Il faut travailler. Parce que notre vie à nous ici, c'est les champs. Ramasser le riz, le feijão, le maïs... Il faut le planter. Parce qu'on ne peut pas laisser la famille avoir faim »^b.

Il y aurait donc, très clairement, une période particulière de la vie des jeunes (au moins des garçons) pendant laquelle, avant le célibat, ils peuvent faire de nombreuses choses. Mais parler d'insouciance n'est pas suffisant pour conclure qu'il se passe quelque chose de différent par rapport au cycle de vie des familles paysannes : il faudrait pouvoir comprendre le sens que les jeunes y donnent et ce qu'ils font pendant cette période.

Les deux extraits d'entretiens proposés ci-dessus émanent de jeunes mariés qui caractérisent leur situation antérieure à partir de leur situation présente. Si dans ces discours ils identifient une période précédant le mariage et qu'ils l'associent à l'insouciance, ils ne renseignent absolument pas sur la manière dont est vécu le célibat. Nous avons mené 15 entretiens avec des jeunes célibataires de plus de 16 ans. Nous avons alors obtenu deux types de discours : d'une part, des jeunes qui affirmaient une profonde insatisfaction par rapport à leur situation actuelle mais n'en disaient rien ;

¹ Ce passage est cité dans son contexte un peu plus loin.

d'autre part des jeunes qui souhaitent utiliser leur jeunesse pour se structurer, se former, vivre des expériences. Or, il se trouve que ces récits émanaient de jeunes qui, objectivement, n'étaient pas placés dans la même situation : les premiers sont ceux de célibataires vivants et travaillant à plein temps chez leurs parents ; les seconds sont ceux de jeunes qui ont eu la possibilité d'étudier (en particulier grâce à la MFR) et qui ont utilisé cette possibilité pour multiplier les expériences.

Timidité et insatisfactions des jeunes célibataires

Les entretiens des jeunes travaillant chez leurs parents et n'ayant pas la possibilité de faire autre chose ont des caractéristiques formelles très proches : ils sont courts, nous ont obligé à poser de nombreuses questions auxquelles il ne nous est souvent répondu que par oui ou non : ils sont donc difficiles à analyser, et on peut considérer a priori qu'ils constituent des « entretiens de mauvaise qualité ». Et pourtant, il nous semble que leur mauvaise qualité formelle révèle la situation de profond désarroi dans laquelle ces jeunes sont plongés. Voici comment se termine l'entretien d'Ivan :

Extrait d'entretien 83 : Les lourds silences des jeunes célibataires (Ivan)

« Enquêteur : Tu as un rêve, quelque chose que tu aimerais faire si cela était possible.

« Ivan : Je ne veux pas rester ici. [Silence]

« Enquêteur : Je pense que c'est tout [pour l'entretien] »^c.

Cette volonté de partir se retrouve dans tous les entretiens. Ainsi en va-t-il dans un autre entretien, très déconcertant lui-aussi :

Extrait d'entretien 84 : La volonté de quitter le monde rural d'un jeune célibataire (Joselmo)

« Enquêteur : Votre mère disait que vous vouliez travailler en ville. Vous voulez, ou vous préférez rester ici dans les champs ?

« Joselmo : S'il y avait un moyen de travailler en ville, ce serait mieux que de rester ici dans les champs.

« Enquêteur : Pour quelle raison ?

« Joselmo : Parce que les choses sont plus faciles.

« Enquêteur : Plus faciles ?

« Joselmo : La vie dans les champs est très difficile, et en ville (rua*) tout est plus facile, il y a plus de facilités.

« Enquêteur : Vous avez déjà vécu en ville ?

« Joselmo : Non.

« Enquêteur : Mais vous pensez que c'est comme cela.

« Joselmo : Oui.

« Enquêteur : Mais vous pensez à un emploi précis ?

« Joselmo : J'ai des idées, mais je n'ai pas fait d'études. Et pour travailler en ville, il faut avoir fait des études.

« Enquêteur : Mais maçon, charpentier, il n'y a pas besoin d'avoir fait d'études.

« Joselmo : Il faut faire suivre des cours non ?

« Enquêteur : Et vous pensez en suivre ?

« Joselmo : Non.

« Enquêteur : Donc vous voulez vivre en ville, mais...

« Joselmo : Oui, c'est bien d'étudier et de vivre en ville »^d.

Dans cet extrait, Joselmo traduit une volonté de partir du monde rural, mais il ne fait rien dans ce sens. Il est le fils de Dona Cesalina, que nous avons déjà citée dans le chapitre 3 ; elle disait que ses enfants rêvaient de partir en ville. Pourtant, Joselmo vit chez ses parents, et travaille « sous les ordres » de son père (dit-il), sans qu'il apparaisse qu'il cherche à faire autre chose. On pourrait dire que le problème vient qu'il a l'idée d'une vie plus facile pour lui – mais à laquelle, « n'ayant pas fait

d'études », il n'a pas accès. Il s'agit d'une situation imaginée, rêvée ; ce n'est pas tant la ville qui est attractive que l'image qu'il s'en fait (il n'y a jamais vécu). Or, cette ville est présentée dans son discours par opposition à sa situation actuelle trop difficile : ce n'est donc pas tant une attraction qu'une répulsion. On est loin ici de l'insouciance de Pélado et Valmir.

Il nous semble que l'on peut interpréter ces entretiens de deux façons. Plusieurs jeunes qui ont un peu pris du recul par rapport aux situations décrites ici nous ont expliqué qu'ils avaient, à cette époque, une certaine gaucherie, une timidité, qui les empêchait de s'exprimer librement.

Extrait d'entretien 85 : La honte de la timidité d'un jeune célibataire du monde rural (Graciliano Filho)

« Enquêteur : Vous avez dit une autre chose aussi, que vous aviez honte des fois. Quand aviez-vous honte ?

« Graciliano Filho : Non, cette histoire de honte que j'avais c'était plus de parler avec les gens et de me tromper dans les mots, des choses de ce genre tu comprends. Par exemple, si je devais te dire quelque chose, j'aurais eu peur que tu remarques que je me trompe... Mais je pense que c'est stupide, parce que de nos jours se tromper... se tromper est normal... souvent j'ai eu à parler face à de nombreuses personnes, et je n'ai pas senti... je pense que c'est une histoire d'habitude, la honte dont je te parle c'est celle-ci. En plus je pense que l'on doit avoir honte... parce que la honte... l'éducation c'est apprendre la honte »^e.

Graciliano Filho explique ici d'où peuvent venir les difficultés des entretiens précédents : d'une sorte de honte face à la personne venue de la ville ; honte de mal parler, honte de dire quelque chose de mal... cette honte traduit bien le sentiment d'infériorité qu'ont ces jeunes par rapport aux citadins, en même temps qu'il explique qu'il ne veut plus avoir honte. Graciliano Filho a fait un véritable travail sur lui en essayant de dépasser cette honte. Deux autres jeunes ont exprimé le même rejet de leur honte, et dit que s'ils avaient grandi en ville, ils ne seraient pas si honteux. C'est ce qu'explique Ivanilde, une institutrice à qui nous demandions si elle avait des projets pour sa fille :

Extrait d'entretien 86 : Timidité des jeunes célibataires et vie dans le monde rural (Ivanilde)

« Enquêteur : Que souhaites-tu pour ta fille ? Tu le sais déjà ?

« Ivanilde : Pour ma fille, je n'ai pas encore défini quoi que ce soit. Mais je souhaite le meilleur pour elle, n'est-ce pas ? Lui donner une vie digne, je ne veux pas qu'elle soit élevée comme je l'ai été, c'est très triste, aujourd'hui je suis une personne très... je ne sais pas, très mauvaise, jusqu'à aujourd'hui je suis très désespérée, des fois je vais à une réunion à l'école... et je ne suis pas quelqu'un qui peut s'exprimer au milieu des autres, au milieu d'un groupe je suis très réservée, je pense que c'est la conséquence de ce que je n'ai pas été élevée dans un milieu plus social, c'est très mauvais... Jusqu'à aujourd'hui j'ai des difficultés, jusque dans la salle de cours.

« Enquêteur : Et tu en as honte... tu penses que cela vient des champs (roça*) ?

« Ivanilde : Je pense oui.

« Enquêteur : Et si tu avais été élevée ici le long de la Transamazonienne, ce serait différent ?

« Ivanilde : Je ne sais pas... plus ou moins... Pas tellement hein ?

« Enquêteur : Et en ville, ce serait différent ?

« Ivanilde : En ville, oui, c'est sûr »^f.

Ivanilde exprime le même refus que Graciliano Filho, et le met en évidence avec ses origines rurales. Pour elle, c'est clair, le fait d'avoir été élevée dans le monde rural est responsable de sa gaucherie, lui fait honte ; elle ne sait pas ce qu'elle veut pour sa fille, mais elle est sûre de ne pas vouloir cela. Il apparaît alors que leur timidité est surtout liée au sentiment d'infériorité dont parle Ivanilde. On peut supposer que ces entretiens se sont révélés durs à mener dans la mesure où nous placions les jeunes dans une situation inconfortable : avoir à raconter une vie dont ils ne sont pas

satisfaits, et qui les conduit à s'évaluer négativement, les mettait profondément mal à l'aise. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas multiplié ces entretiens : de quel droit pouvions-nous demander à des jeunes d'exprimer leurs insatisfactions ? En tous cas, il révèle un « complexe d'infériorité » qui constitue un terreau favorable aux changements : insatisfaits de leur position, les jeunes vont vouloir la changer lorsque l'occasion s'en présentera.

C'est ce que semblent faire les jeunes qui ont eu la possibilité d'étudier : à l'opposé de cette timidité, les jeunes qui ont étudié venaient nous demander des entretiens. Cela est en partie dû au fait que les jeunes dans ces cas étaient ceux des MFR's, que nous connaissions bien ; mais nous connaissions bien aussi les jeunes décrits précédemment. Les jeunes des MFR ont ceci de différent des précédents qu'ils ont eu, pendant trois ans, la possibilité d'étudier en alternance, et de passer de longs moments avec d'autres jeunes. Pendant leurs études, ils ont pu vivre loin de manière souvent indépendante de leurs parents, se former, prendre confiance en eux. Ils rejettent alors la gaucherie dont ils auraient fait preuve s'ils n'avaient pas étudié.

On peut comprendre ce rejet à partir de ce que disent Gervais et al. des changements dans le monde rural français au cours du XX^{ème} siècle : « Le jeune s'engouffre dans la brèche ouverte par les événements, pour cesser d'être un "attardé". Jusque-là, "il avait honte de sa gaucherie, de sa timidité, de son ignorance, parce qu'elle l'humiliait devant les autres" et qu'elle faisait son "complexe d'infériorité". Maintenant, il assume sa condition, "il se juge lui-même et, non sans excès de sévérité, il se condamne", mais c'est en même temps pour exiger que cela cesse » (Gervais et al., 1977, p. 274, citant de R. Jouve, 1944, *Aspects du monde paysan, études et chroniques*, Paris : Editions Jean Dumoulin). On observe que, profitant de la possibilité d'étudier dans les MFR's qui leur est offerte, les jeunes perdent leur timidité et leur statut « d'attardés » pour revendiquer une place différente ; c'est ce qu'exprimait Graciliano Filho plus haut, ce qu'exprime aussi Sandro. Parallèlement à cela, ils vont revendiquer la possibilité de vivre une certaine jeunesse.

Les études, moyen de vivre une jeunesse ?

Mais les jeunes vont plus loin. Ils souhaitent continuer leurs études, et certains refusent, alors que c'était l'objectif des MFR's, de devenir agriculteur. Joël explique ainsi les raisons pour lesquelles il a refusé sa seconde demande en mariage :

Extrait d'entretien 87 : Prolonger sa jeunesse en faisant des études (Joël)

« Enquêteur : Alors quelle est ta perspective aujourd'hui ? L'école va se terminer, et que vas-tu faire ?

« Joël : L'an prochain, j'ai beaucoup de choses à faire. S'il y a des places dans une école quelconque, à Castanhal [école de technicien agricole] ou à Altamira, j'étudierais. J'ai l'intention d'étudier, étudier, étudier. Mais comme les moniteurs eux-mêmes nous ont déjà demandé d'être les élèves de la Maison Familiale Rurale au niveau lycée qu'ils vont créer, je ne sais pas quand, on va en parler. Je pense que cette année va rester vide. Je dois me présenter à la caserne, n'est-ce pas, je dois aller à la caserne me présenter parce que je ne me suis pas présenté encore. Et il y a ma famille pour laquelle je dois faire quelque chose, des cultures, travailler, parce que quand tu étudies tu n'as pas beaucoup de temps. Alors je dois faire une de ces choses. Aujourd'hui je vais me présenter à la caserne, si ça passe je vais devoir servir un an, ou si ça ne passe pas alors je vais revenir ici, travailler dans les champs, planter des choses, développer des cultures. Aider la communauté... je suis toujours à la recherche d'informations pour moi, le jour où il y aura une place dans un cours, si c'est possible pour moi j'irai.

« Enquêteur : Vous ne pensez pas à prendre un lot ?

« Joël : Pas tout de suite non.

« Enquêteur : Et ensuite ?

« Joël : Non. J'ai une petite amie (namorada*), mais jusqu'à présent je n'ai pas dans l'idée de me marier non. Mais c'est intéressant d'en parler, parce que cette semaine elle est venue avec une proposition pour moi... pour que l'on renforce notre amour (namoro*) pour nous marier bientôt. Dans un an peut-être. Mais je lui ai dit que je n'en ai pas l'intention pour l'instant. Elle était un peu fâchée. Mais je ne pense qu'à étudier et faire mes choses. Parce que quand on se marie, il faut avoir plus ou moins une structure, une base solide pour vivre. Je commence juste maintenant, et si je me marie ça va me gêner dans mes projets. Il faut donner plus d'attention à l'épouse, la responsabilité... s'en occuper vraiment. C'est une responsabilité de plus que l'on accepte. Alors je suis... je ne suis pas préparé pour ça non »^g.

Joël explique avoir des projets qui l'empêchent de se marier, et de s'installer tout de suite. Agé de 25 ans, alors qu'il ne travaille que rarement avec son père, Joël préfère éviter le plus possible le mariage ; afin de prolonger le plus longtemps possible ses études, ou d'aller faire son service militaire. Pour lui, la jeunesse est une étape de préparation pour la vie future. En effet, Joël explique à un autre moment de l'entretien qu'il ne veut pas devenir agriculteur mais technicien agricole – avec, éventuellement, un lot sur lequel il irait de manière plus ou moins régulière. Les jeunes dans ce cas ne sont pas rares : tous les anciens élèves de la MFR que nous avons rencontrés espèrent ainsi pouvoir continuer, après leurs études, à vivre de manière indépendante. C'est ce qu'expliquait par exemple Graciliano Filho dans l'extrait d'entretien cité dans le chapitre 4 : celui-ci ne souhaitait pas continuer à vivre sous l'autorité de son père, et souhaitait découvrir d'autres choses. Ainsi, dans son cas, le départ en ville peut s'interpréter comme une volonté de multiplier les expériences.

Pour ces jeunes, il est important de pouvoir vivre leur période d'insouciance, et de la faire durer le plus longtemps possible. Mais les anciens élèves des MFR ne nous semblent pas être fondamentalement différents des autres pour cette raison. En effet, on trouve cette volonté d'avoir une jeunesse chez d'autres jeunes – mais ceux-ci n'ont pas toujours la possibilité de la vivre. Ivanilde raconte ainsi le contexte d'un mariage qu'elle regrette :

Extrait d'entretien 88 : Le mariage comme empêchant de vivre sa jeunesse (Ivanilde)

« Enquêteur : Et tu avais très envie de te marier à cette époque ?

« Ivanilde : Non, je n'avais pas tellement envie de me marier, mais ma situation m'obligeait à me marier, parce que c'est un groupe de personnes qui vous surveille beaucoup, vous ne pouvez pas avoir de petit ami (namorado*), on peut juste avoir des amis dans l'église, les gens se mêlent beaucoup de ta vie, moi je voulais quitter cette vie où la pression était très forte, je ne pouvais pas rester non.

« Enquêteur : Les gens dont tu parles, ce sont les mêmes que ceux chez qui tu as habité à Anapú ?

« Ivanilde : Les gens rapportaient beaucoup de choses aux oreilles de mon père, et mon père est quelqu'un qui n'a pas étudié, une personne très ignorante, avant de me marier il m'a même frappée très fort, il me frappait beaucoup tu sais, et c'est pas pour autant que je reprenais le droit chemin, ma diversion c'était d'avoir des petits amis, et mon père n'a jamais accepté aucun de mes petit amis, même avec Roberto il hésitait. Je me suis mariée à 16 ans, ma jeunesse a été bien courte. (...)

« Enquêteur : Et t'être mariée aussi tôt, pour toi, ça a fait que tu n'as pas pu vivre ta jeunesse ?

« Ivanilde : Oui, c'est plus pour cela que je regrette de m'être mariée. Je ne conseille à personne de se marier.

« Enquêteur : Si tôt ?

« Ivanilde : Si tôt.

« Enquêteur : Et par la suite ?

« Ivanilde : Si c'était à refaire, je ne me marierais pas »^h.

Ivanilde dit regretter de s'être mariée car cela l'a empêchée de vivre ce qu'elle appelle sa « jeunesse » ; obligée de se marier pour fuir la pression, y compris physique, qu'exerçait sur elle son

père et qu'elle trouvait intolérable, Ivanilde montre bien la difficulté qu'il y a à vivre cette période de la vie dans un contexte très communautaire (caractérisé ici par l'interconnaissance et le regard des autres). Cela peut s'expliquer par le fait que la socialisation dans un contexte communautaire ne laisse que peu de place aux expériences des jeunes – en particulier, comme nous le verrons plus loin, des jeunes filles. Les deux éléments sont antinomiques : pour que les jeunes puissent vivre une certaine jeunesse, il faut qu'ils entrent en rupture avec leurs « communautés » d'origine.

Or, il est intéressant de constater ce qu'Ivanilde entend par jeunesse : il s'agit d'une certaine licence sentimentale. Cela signifie que la jeunesse est l'âge des *namoros**, que nous appellerions des flirts ; pour d'autres encore, c'est étudier, ou trouver un emploi. Plus largement, la jeunesse est pour ces jeunes le moment où ils peuvent vivre des expériences de nature différente : étudier, flirter, essayer des emplois différents...

1.2. La jeunesse, âge des expériences ?

Jeunesse et namoro : les bouleversements de la vie sexuelle*

La jeunesse, pour Ivanilde, se caractérisait avant tout par la possibilité de sortir (*namorar**) avec des garçons. Cela allait au-delà des simples flirts puisque, Ivanilde nous l'a dit par ailleurs, elle ne s'est pas mariée vierge. Elle n'est qu'un exemple des jeunes plus libérés sexuellement, cela traduit des changements profonds dans le monde rural. Certes, on peut supposer que les garçons ont toujours eu la possibilité d'avoir une vie sexuelle pré-nuptiale. Mais Roberto Araújo (1993) montre bien comment un père peut limiter la sexualité de ses enfants garçons ; et nous avons à notre tour remarqué que les garçons devaient se cacher pour avoir de telles relations. Ainsi, lorsque nous passions plusieurs jours chez les familles d'agriculteurs, nous dormions le plus souvent dans la chambre des garçons ; et à plusieurs reprises il est arrivé que, la nuit, l'un d'entre eux plie son hamac et parte dans les champs. Ce qu'il allait y faire ne laisse aucun doute – et lui-même ne niait pas, au matin, qu'il y rencontrait sa petite amie.

Mais il faisait cela en cachette de ses parents qui n'auraient pas laissé faire. L'autorité du père peut s'expliquer par les risques que font courir aux jeunes de telles relations : les moyens contraceptifs, s'ils existent et sont assez largement répandus, ne sont pas utilisés systématiquement et n'empêchent donc pas la procréation hors mariage. Il n'est pas rare, lorsque l'on arrive dans une maison, de voir auprès d'un vieux couple, sans doute stérile depuis au moins une dizaine d'années, deux ou trois jeunes enfants qu'ils présentent comme leurs enfants – et sont en fait, on finira par l'apprendre, des petits-enfants nés hors mariage. Quatre des jeunes que nous connaissions le mieux nous ont ainsi raconté qu'ils ont eu un enfant hors mariage ; et dans le cas des jeunes chez qui nous dormions, un bébé est là aussi arrivé. On comprend alors *a posteriori* les craintes du père qui n'a pu s'opposer au mariage de son fils de 19 ans – et a vu partir avec lui la main d'œuvre d'un enfant célibataire en pleine force de l'âge. Le mariage est dans ce cas la solution au problème – mais celui-ci n'est pas toujours accepté par les jeunes. Ainsi Sandro raconte-t-il son expérience :

Extrait d'entretien 89 : Sexualité prénuptiale, grossesse non désirée et mariage (Sandro)

« Enquêteur : Vous pensez avoir dit toutes les choses importantes qui se sont passées dans votre vie jusqu'à aujourd'hui ?

« Sandro : Il y a [d'autres] choses importantes oui. J'ai un fils, qui me donne beaucoup de bonheur, je considère que c'est une chose très importante un fils pour moi... mais ça a eu lieu... c'est dommage que ça ait eu lieu avec une femme très vulgaire, très... qui n'inspire pas beaucoup de respect. Ça a eu lieu par hasard, je pensais que ça n'avait pas eu lieu... Mais même ainsi, c'est quelque chose que je ne regrette pas totalement, parce que ce fils me donne beaucoup de bonheur. Il vit avec moi, je considère que les enfants sont très importants dans ma vie. Il a deux ans, il va faire deux ans...

« Enquêteur : Il n'est pas resté avec sa mère ?

« Sandro : Non. Elle même a eu l'idée de le laisser à la maison. Elle voulait que l'on se marie, mais j'ai préféré lui dire que ça n'allait pas marcher, et que je voulais juste rester avec l'enfant »¹.

Nous aurons l'occasion, dans ce chapitre, de citer tous les récits de ce genre dont nous disposons ; car ils sont importants pour la biographie des jeunes. Dans tous les cas, la solution envisagée après l'annonce de la grossesse est le mariage. Mais celui-ci n'est pas automatique : seuls 2 cas sur les 5 que nous connaissons bien ont débouché sur un mariage. Dans les trois autres cas, l'enfant est resté soit chez l'homme, soit chez la femme, sans qu'il y ait de règle de résidence privilégiée ; dans les cas où l'enfant part chez la femme, le père s'en occupe (au moins financièrement) et intervient dans l'éducation du jeune enfant. La fréquence des naissances hors mariage montre bien que garçons comme filles ont une vie sexuelle prénuptiale. Et si dans ce cas la mère est mal considérée par Sandro, tous les garçons ne considèrent pas que leurs anciennes amantes soient des « femmes vulgaires ».

Pourtant, la sexualité des filles est plus durement réprimée que celle des garçons : Ivanilde recevait des coups de son père, alors que les garçons que nous avons vus se cacher ne prenaient pas de tels risques. Il faut dire que, pour les filles plus que pour les garçons, la nécessité d'être vierge au moment du mariage s'appliquait avec force pour les parents. Les deux exemples suivants peuvent le montrer :

Extrait d'entretien 90 : La virginité des femmes selon les hommes (Extraits du cahier de terrain)

Carnet de terrain. Le soir, dans la maison d'un agriculteur, la discussion entre plusieurs agriculteurs âgés part sur la question de la virginité des filles. Ceux-ci se lamentent que les filles ne se marient plus vierges ; disent qu'ils auraient eux refusé d'épouser leur femme si elle n'avait pas été vierge ; racontent maintes histoires de filles qui ont perdu leur vertu.

Christophe Albaladejo raconte l'histoire suivante. Un soir (1996), dans le même contexte que précédemment, un agriculteur qui revient de la ville annonce : « Vous ne savez pas ce que j'ai appris en ville : que le viol, ça marche aussi avec les femmes non vierges ! » Les autres, incrédules : « Non, tu as du mal comprendre, ça n'est pas possible ». L'agriculteur confirme ; un autre lâche alors, en plaisantant : « Alors même avec une vieille, c'est du viol ? ». La blague a fait son effet.

La pression qui pèse sur les filles est particulièrement forte ; nous aurons l'occasion de revenir sur plusieurs exemples. Pour l'instant, il importe de voir que cela ne les empêche pas d'avoir une vie sexuelle prénuptiale, avec des partenaires qui ne seront pas forcément leurs maris et qui ne les considèrent pas comme des « femmes vulgaires ». Cela, à notre avis, est un signe très évident d'un changement profond d'une génération à l'autre : les femmes comme les hommes s'autorisent des relations sexuelles prénuptiales qui ne débouchent pas toujours sur un mariage, même si ces relations sont condamnées par leurs parents. Cela fait dire aux jeunes que ceux-ci appartiennent à la « vieille génération » :

Extrait d'entretien 91 : La « vieille génération » face aux expérimentations sexuelles des jeunes (Sandro)

« Enquêteur : Vous avez déjà travaillé en ville ?

« Sandro : Oui, mais maintenant je suis rentré à ma maison. Parce que pendant que j'étudiais à la MFR, je me suis mis avec (juntar*) une femme. Je n'en suis pas allé jusqu'à me marier. J'ai été vivre à Repartimento. J'ai travaillé comme employé (empregado*) pendant 10 mois. Mais en continuant à étudier, même ainsi. Je venais ici [Pacajá] depuis Repartimento pour étudier. Ca n'a pas marché, alors je me suis mis à simplement étudier. Jamais plus je n'ai travaillé comme employé (empregado*).

« Enquêteur : Dans quoi travailliez vous quand vous étiez employé (empregado*) ?

« Sandro : Dans tout ce qui était possible : ce n'était pas une chose fixe, tu sais. C'était du travail passager, un mois ici, un mois là. J'ai travaillé comme aide [maçon], une autre fois dans une histoire de pâturage avec d'autres personnes, ça a été très mauvais. Ca a été une expérience mauvaise de quitter ma propriété pour travailler pour les autres. Vraiment mauvais. Ca ne m'a pas plu.

« Enquêteur : Ca ne vous a pas plu ?

« Sandro : Non, ça ne donne aucun bénéfice. Ca finit avec toi, on se sent humilié, les gens te crient dessus ; ça dépend de ce qu'on doit faire, mais c'est une chose très mauvaise.

« Enquêteur : Vous y êtes resté 10 mois ?

« Sandro : 10 mois. Ensuite, je me suis séparé de la fille, et je suis rentré à la maison de mon père. Tout de suite après. Au début, il y a eu des problèmes. Mon père, il est comme cela, il réagit en fonction des lois anciennes, tu sais. C'est un système différent de celui d'aujourd'hui, ils sont très rigides. Alors il n'a pas aimé, il voulait que je me marie pour de bon. Mais je ne l'ai pas fait. Ca a été comme cela, on n'était pas mûrs, ça n'a pas marché. Alors il a dit, comme ça, que si je me repensais, si je voulais rentrer à la maison, je pouvais. Alors j'ai pensé qu'il était temps de me repentir, alors je me suis repenti pour de bon, parce qu'elle a fait beaucoup de choses pas bonnes, parce que ça ne m'a pas plu, et j'ai décidé de rentrer à la maison. Alors ça a été bien. Alors je suis retourné et j'ai continué à travailler, dans l'agriculture familiale, avec ma famille. Et toujours à étudier. Cela a eu lieu il y a un an »¹.

Cet extrait d'entretien montre bien l'existence d'une période pendant laquelle un jeune expérimente, contre l'avis de son père, à la fois une vie de couple et le travail en ville, hors de l'exploitation paternelle. Cette expérimentation se fait sans beaucoup de risque : non marié, il peut se séparer si ça ne marche pas ; de plus, son père est prêt à le reprendre sur la ferme s'il « se repent ».

De fait, cette forme de vie commune sans mariage se répand de plus en plus ; certains parents laissent faire ; d'autres, comme le père de Sandro, provoquent un conflit dont la résolution ne semble possible que par le mariage ou la séparation. Nous avons connu de nombreux jeunes dans cette situation : un père déclarait ainsi que la jeune fille qui vivait avec son fils n'était pas son épouse mais « la femme qui lui fait à manger et d'autres choses sans doute ». Dans tous les cas, les jeunes expliquaient le conflit comme le fait ici Sandro : le père est régi par des lois anciennes. Cela signifierait-il que les lois ont changé ? C'est bel et bien cela qui nous apparaît. On peut dire, citant encore le cas français du milieu du XX^{ème} siècle, qu'il s'agit « d'une véritable "révolution culturelle" qui s'attaque aux tabous, notamment sexuels, aux contraintes qui ont perdu leur sens, et aux autorités qui les imposent » (Gervais et al., 1977, p. 275).

L'autre forme d'expérimentation tient au travail en dehors de l'exploitation. Or, cette forme est très largement répandue.

Des itinéraires de pré installation fondés sur l'expérimentation de différentes formes de travail

Un syndicaliste à qui nous expliquions notre travail sous la forme « On cherche à savoir ce que font les jeunes » nous a répondu la chose suivante : « Les jeunes, ils partent de chez les parents voir

comment c'est ailleurs et quand ils ont vu ils reviennent ici ». Cette description correspond bien à l'itinéraire de Sandro et de nombreux autres agriculteurs : les expériences extra agricole qui précèdent parfois l'installation sur un lot sont fréquentes.

Certes, ces expériences existaient pour les parents, mais elles renvoient à un contexte bien précis : les parents de type « agriculteur citadin » (type IV) sont caractérisés par des parcours incluant très largement des expériences non agricoles ; certains agriculteurs (trois de notre échantillon) des trois autres types ont aussi connu une expérience extra agricole, mais beaucoup moins fréquemment. En fait, il semble que le départ du lot parental était souvent dû à des difficultés financières : Devalino a passé deux ans en ville, et est revenu auprès de ses parents lorsque ceux-ci sont partis pour un nouveau front pionnier, où il a pu acheter de la terre ; José Goiano, Manoel Problema, le père de Sandro, ont eu des expériences dans les *fazendas* ou les *garimpos*, mais leurs épouses les attendaient dans le monde rural où ils investissaient l'argent qu'ils parvenaient à épargner. Mais dans la mesure où eux offrent à leurs enfants des conditions pour être agriculteurs, ils ne comprennent pas qu'ils fassent de même :

Extrait d'entretien 92 : L'obligation de rester auprès des parents qui donnent des conditions à leurs fils (José Goiano)

« Enquêteur : Donc, vous parliez de l'aide aux enfants.

« José Goiano : Parce que beaucoup de colons, les enfants les lâchent. Ils vont travailler pour les autres. Mais pourquoi ? Parce que le père ne leur a pas donné de chance. Et le fils, il faut lui donner une chance pour qu'il puisse se dire que vous allez vous occuper de sa vie. Dans mon cas, j'ai largué mon père parce qu'il n'avait pas de chance de ce côté-là, parce que mon père n'avait rien à me donner, et qu'il ne m'a pas donné de chance. Donc dans ce cas le fils doit partir. Mais si le père donne une chance à son fils... »^k.

Ce père lutte justement pour que ses enfants ne partent pas alors qu'ils ont de quoi exercer l'agriculture décentement chez leurs parents. S'il lutte contre cela, c'est que de tels itinéraires ne sont pas rares : Neide Esterci (2000) les évoquait pour montrer que cela est devenu courant dans l'agriculture familiale permet aux recruteurs de travailleurs esclaves (tels que ceux que décrit Geffray, 1995) de trouver des personnes en situation difficile. Les itinéraires des enfants apparaissent profondément différents de ceux de leurs parents : ceux-ci sont réalisés parfois en réaction contre l'autorité parentale (c'est le cas de Sandro et de Graciliano Filho, déjà cités dans le chapitre 4) ; ou parfois, tout simplement, pour connaître autre chose.

Nous avons déjà cité un extrait de ce passage de José Bahiano (chapitre 1) :

Extrait d'entretien 93 : Les causes de départs vers la ville selon un jeune Bahianais : pauvreté dans la région d'origine et volonté de découvrir le monde (José Bahiano)

« Enquêteur : Alors vous êtes resté 23 ans dans la Bahia ?

« José Bahiano : Oui, à 18 ans, après avoir vécu dans cet endroit, dans cet intérieur très difficile, je me sentais très angoissé parce qu'on ne pouvait pas faire des études pour avoir de la culture, n'est-ce pas, et j'étais très jaloux de voir mes amis qui savaient lire et écrire, alors mon rêve c'était d'étudier. (...) Et là dans ma région il y avait beaucoup de gens qui voyageaient à São Paulo, qui travaillaient et quand ils arrivaient ils disaient que c'était très bien São Paulo. Ils arrivaient et ils disaient que c'était génial (bacana), et que là-bas ils voyaient bien que notre région était très pauvre, qu'il n'y avait pas de travail, bon je veux dire du travail qui permette de gagner de l'argent, nos conditions financières étaient très mauvaises, alors moi j'avais très envie de partir de la Bahia pour aller me promener dans la capitale Pauliste, et travailler là-bas, sentir un peu le climat de São Paulo, pour savoir exactement ce qu'il en était de ce que les collègues disaient, et alors j'y suis allé, je suis allé à São Paulo, j'y suis resté deux ans, j'ai travaillé et quand je suis rentré, mon père m'avait écrit une lettre pour me dire que si je voulais l'accompagner dans le Maranhão il

fallait que je vienne vite parce qu'il était en train de partir. Alors j'y suis allé, et je suis revenu quand on est partis dans le Maranhão »¹.

La cause de départ est dans ce récit intermédiaire entre la pauvreté dans la région d'origine et la volonté de connaître autre chose. Cette volonté est très largement suscitée par les récits sur la ville des autres personnes : comme plus haut, il y a une attraction pour un inconnu, qu'on imagine idéal. Ici, on voit bien qu'il se termine par un retour sur l'exploitation parentale (c'est ce que montre aussi Garcia, 1989) ; mais dans d'autres cas, les jeunes ne rentrent pas sur le lot et restent en ville. Cette période de la vie des jeunes peut les amener dans différents endroits : les petits emplois en ville, mais aussi les *garimpos** (ils sont nombreux à y avoir travaillé), les travaux sur des grands projets (construction de barrage, de routes), les *fazendas** (plus ou moins honnêtes), la recherche de bois.

Le service militaire fait souvent partie de cet itinéraire initiatique : obligatoire au Brésil, il peut être assez facilement contourné. Les militaires disposent en effet de plus de jeunes en âge de servir que de besoins. Ils sont dès lors amenés à refuser beaucoup de monde, ce qui rend l'obligation purement théorique. Cela fait que beaucoup de jeunes qui aimeraient faire leur service ne peuvent souvent pas ; et que le moment où on va s'inscrire sur les listes est souvent une source d'angoisse dans la mesure où les jeunes aimeraient servir : Paolo, Roberto, Irineo, Zélio et d'autres ont servi et ramènent de leur service des discours à la fois terrifiants et fascinants. Le discours selon lequel l'armée forge les hommes est commun, et l'enjeu est grand d'être retenu : nous avons vu plus haut que Joël souhaitait servir, mais qu'il ne savait pas s'il serait gardé ; Valmir Problema a été déçu de son refus au service, tout comme Pélado. « Il y avait une trop bonne moisson de jeunes » disent-ils pour expliquer ce qui est vécu comme un « échec ».

Ces parcours ne concernent cependant pas tout le monde : tous ne souhaitent pas être militaires ou travailler hors de chez leurs parents. On peut alors essayer de faire une typologie des parcours des jeunes qui sont aujourd'hui présents dans le front pionnier.

Tableau 22 : Parcours de préinstallation des jeunes ruraux

	Age	Type de famille	Etudes	Service militaire	Salarié en ville	Garimpo	Salaria zone rurale de longue durée	Sit agr.	Type de jeune
Almir Parana	18	III	En cours					1	Jeunes célibataires présents chez leurs parents
Ivan	18	I-1						1	
Mariana	18	I-2						1	
Elizene	18	I-2	En cours					1	
José Goiano Filho	19	I-1	MFR					1	
Joselmo	18	I-1						1	
Josimar	20	II						1	
Francisco	30	I-1						1	Agriculteur (ou agricultrice) toujours chez les parents
Pelado	21	I-2						1	
Wilson Graciliano	35	I-2						1	
Valmir Problema	21	I-2	MFR					1	
Valmir Parana	26	III						1	
Sydney	35	III						1	
Josefa	35	I-1						1	
Ivanete	25	I-1						1	
Ivanede	24	I-1						1	
Elizabete	28	I-1						1	
Luzia	38	I-1						1	
Ana Christina	28	?	En cours						
Elinete	23	I-2	En cours						
Henrique	29	III		Oui					
Pédro	27	III		Oui				1	
Alderil	27	IV			Courte Exp.			1	
Joél	21	I-2	MFR		Nb. Exp.		Nb. Exp.		MFR plus travail à l'extérieur
Sandro	24	I-2	MFR		1 an				
Graciliano Filho	27	I-2	MFR		1 an				
Marx	25	IV	MFR				Nb. Exp.		
José Cearense Filho	35	I-1					2 ans		Expérience de salariat agricole
José Bahiano Filho	42	I-1			2 ans		1 an		
Elizeu	35	III					1 an		
Marcos	31	III					1 an		
José Fernando	35	I-2					Plus. années		
Milton Graciliano	33	I-2					En cours		Actuellement salarié agricole
Sylvano	38	III					En cours		
Irinéo	35	III		Oui	2 ans		En cours		
Christiano	28	IV					En cours		
Zelio	35	I-1		Oui		7 ans			Longue expérience de garimpo
Domingo	40	I-2				2 ans	1 an		
Reginaldo	30	IV				Plus. années	1		
Orlando	40	I-1				2 ans			
João Batista	36	I-1				Plus. années	Oui		
João Antonio	37	IV				Plus. années	Oui		
Adémilson Diorato	35	I-1			Plus. années				Longue expérience en ville
José Orlando	30	I-1	Oui		Plus. années				
Carlito	27	I-2			2 ans				
Francisca	28	II							
Algeril	35	IV			Nb. Exp.		Oui		
Giovani	35	IV	Oui		2 ans				
Geraldo	29	IV	Lycée	Oui	3 ans	1 an	6 mois		

Légende: Plus. Années: plusieurs années
Nb. Exp: Nombreuses expériences
Courte Exp.: Courte expérience
En cours: Actuellement dans la situation décrite

Echantillon: Entretiens jeune présents dans le monde rural.

On a représenté dans le tableau les jeunes selon une typologie que nous avons réalisée en fonction des parcours de pré installation. Chaque type est classé du parcours le plus agricole au parcours le plus urbain – exception faite des MFR.

D'une manière générale, et en dehors des jeunes encore présents chez leurs parents, on remarque que le nombre de jeunes qui ont un parcours qui les a menés directement de chez les parents à leur lot est peu élevé : seuls huit jeunes (soit un quart) sont dans ce cas. Le cycle de vie des familles paysannes est donc un idéal-type qui fonctionne assez mal pour décrire les parcours des jeunes de notre échantillon. Certes, la plupart des jeunes dans ce cas sont issus des familles de types I ou III ; mais tous les jeunes de ce type ne sont pas dans ce cas. Cela montre que la cycle de vie des familles d'agriculteurs ne se reproduit pas pour tous les jeunes issus de ces types.

Ensuite, on remarque que cinq jeunes ont passé un long temps comme salariés agricoles, et que ceux-ci ne sont pas forcément issus de familles pauvres : au contraire, ces jeunes sont issus de familles I ou III ; José Filho était en conflit avec ses parents, alors que José Bahiano Filho, José Fernando et Marcos palliaient ainsi l'absence de leurs parents (décédés pour les deux derniers). D'autres sont toujours salariés agricoles, dans deux cas parce qu'ils ne veulent pas migrer dans un fond de *travessão* ; le troisième cas parce qu'il ne connaît que le salariat (parents décédés sans lui laisser un héritage).

Puis, on note que treize jeunes ont passé un long moment soit dans un *garimpo** (six jeunes), soit en ville (sept jeunes). Certains ont même connu les deux (auquel cas on fait apparaître le jeune dans la catégorie dominante). L'itinéraire de Roberto est un de ces cas : Roberto a été d'abord à 14 ans cuisinier dans une *fazenda* où on déboisait ; puis il est parti dans un *garimpo** pendant un an, duquel il est revenu pour étudier dans un petit séminaire ; expulsé du séminaire pour son comportement trop peu conforme, il est parti faire son service militaire ; puis, il part étudier dans une école catholique de technicien agricole dans le Sud du pays, d'où il est expulsé pour son comportement violent ; il part dans une autre école à Fortaleza (Nordeste), où il passe trois ans à moitié dans l'école fédérale de technicien agricole, à moitié dans des petits boulots ; il revient alors chez ses parents, où il travaille comme technicien agricole. Cela se comprend dans la mesure où il est fils d'agriculteur de type IV, comme cinq autres jeunes qui ont ces itinéraires. Mais les autres sont des fils d'agriculteurs des types I et III qui ont soit voulu connaître autre chose, soit ont choisi de quitter une autorité parentale jugée trop pesante. Mais l'absence de jeunes de type I-2 dans ces cas, et leur présence par contre dans les cas de jeunes qui n'ont connu que l'agriculture, montre que bien des expériences se font non pas tant par obligation économique que par choix d'un jeune.

Enfin, on note qu'une partie des jeunes des MFR's ont des itinéraires complexes, qui les ont menés, comme dans le cas de Sandro, vers la ville ou le salariat agricole.

Mais surtout, on ne voit apparaître dans ce tableau que les jeunes qui ont décidé de rester agriculteurs – et pas ceux qui sont restés en ville. Car tous ne rentrent pas, et l'absence de fils de familles de type II en est le meilleur révélateur : ceux-là sont restés en ville.

Il apparaît clairement que ces itinéraires sont nettement plus complexes que ceux que nous aurions pu attendre à partir du cycle de vie des agriculteurs de front pionnier : il semble qu'il y ait une véritable période de transition entre le travail chez les parents et l'installation en agriculture. Cette période correspond à un moment où les jeunes réalisent des expériences, soit sexuelles, soit de travail – soit les deux à la fois. En tous cas, le couple famille – exploitation agricole, s'il peut bien se reproduire dans certains cas, n'est absolument pas une norme généralisée. Et de nombreux jeunes peuvent connaître des étapes intermédiaires.

Pendant cette période d'expérimentation, les jeunes ne reçoivent pas un modèle tout fait auquel ils doivent se conformer – mais ils apprennent à construire leur propre moyen d'être agriculteurs. Dès lors, il nous semble bien, pour reprendre les termes de Claude Dubar, que l'on assiste là au passage d'une socialisation de type communautaire (où il y a apprentissage des rôles) à une socialisation de type sociétaire, où les rôles sont construits. C'est aussi ce que font les filles d'agriculteurs, qui semblent être les plus enclines à renégocier leur place dans la famille paysanne et à inventer des rôles dans le cadre d'une socialisation sociétaire.

1. 3. La place des femmes dans le couple : en voie de renégociation ?

Cette hypothèse de changement de mode de socialisation se fonde sur une analyse en deux temps : dans un premier temps, on considère que les jeunes rompent avec leurs parents et le mode de vie communautaire dans lequel s'inscrivent les différentes formes d'agriculture paysanne ; dans un second temps, on considère que cette rupture amène des jeunes à faire des expérimentations et à construire leurs rapports aux autres et, en particulier, à l'agriculture paysanne, dans le cadre d'un mode de vie sociétaire. Or, il semble que les filles soient les plus promptes à renégocier leur place dans l'agriculture paysanne. En effet, celles-ci sont celles qui, dans le cadre de l'agriculture paysanne, ont la place la plus dure ; ce sont donc elles qui ont le plus « intérêt » à réaliser la rupture, et à négocier une place différente.

Nous avons déjà cité des extraits d'entretiens de jeunes filles, et nous serons amené à en citer d'autres. Ils s'inscrivent dans le cadre des « entretiens des jeunes filles », qui constituent une catégorie qui n'est pas au cœur de notre échantillon (centré sur les jeunes agriculteurs) ; ils ont été menés, comme pour les jeunes célibataires, pour éclairer la catégorie principale. Or, nous nous sommes retrouvé avec ce type d'entretien dans la même situation que dans le cas des jeunes hommes : les filles, si elles parlaient plus que leurs homologues masculins, n'exprimaient pas moins une situation inconfortable. Dans ce cas, la difficulté de la situation s'exprimait non pas par un silence, mais par des pleurs, qui arrivaient souvent à la fin de l'entretien. Ces pleurs nous ont mis mal à l'aise – et, comme pour les jeunes hommes, nous avons décidé de stopper les entretiens des jeunes filles après avoir vu couler pour la quatrième fois des larmes, en considérant que nous n'avions pas de légitimité à les faire couler.

Mais comme pour les jeunes célibataires, ces pleurs sont révélateurs de la situation difficile que vivent les jeunes filles. Les entretiens qui ont donné lieu à des pleurs sont ceux où les filles se trouvent dans une contradiction qui leur apparaît insurmontable entre une situation rêvée et une

situation vécue ; où ces filles sont sous l'autorité soit du père, soit du mari. Dans tous les cas, il apparaît que les filles sont à la recherche d'une place dans la société difficile à construire et à faire admettre, mais nécessaire de leur point de vue.

Les jeunes filles, grandes perdantes du mode de vie communautaire

Les familles paysannes, nous l'avons dit, fonctionnent selon un système de places pré-assignées. Or, dans ce cadre, les filles n'ont pas une place privilégiée : les pères préfèrent avoir des garçons qui aident aux champs, à la production ; les filles, elles, aident à la maison, tâche nécessaire tout le monde le reconnaît, mais peu noble¹. D'où le fait que les pères expliquent que les filles « sont faites pour étudier » ou pour se marier. Et c'est à ce destin qu'il s'agit de les préparer. On trouvera dans l'encadré suivant deux emplois du temps typiques de femmes célibataires ou mariées.

Encadré 28 : Emplois du temps typiques d'une femme mariée et de sa sœur célibataire

Ces deux entretiens sont parmi les premiers de jeunes filles que nous avons réalisés. Comme toujours pour les premiers entretiens, ils sont maladroits. A ce problème se rajoute le fait que nous n'avions pas de protocole spécifique pour les jeunes filles, et que nous posions les mêmes questions qu'aux garçons... cela s'est révélé être une erreur. Evanilda et Ivanette sont deux sœurs, filles de José Goiano ; Evanilda est célibataire et étudie à la MFR, quand sa sœur était divorcée depuis quelques semaines lorsque nous l'avons rencontrée.

Extrait d'entretien 94 : L'emploi du temps d'une jeune célibataire (Evanilda)

« Enquêteur : Vous pouvez me raconter comment se passe une journée de travail ? La journée de Vendredi par exemple ?

« Evanilda : Vendredi matin tôt, j'ai lavé le terrain², après j'ai lavé des habits, et puis j'ai été faire le repas de midi, puis je me suis reposée un peu et l'après midi j'ai été jouer. Alors est arrivé le repas du soir, il faut s'en occuper, et ensuite les choses [du repas]. S'occuper de la maison, jusqu'à la nuit. Alors on peut aller regarder la télévision, jusque tard, jusqu'à dormir »^m.

Extrait d'entretien 95 : L'emploi du temps d'une jeune femme mariée (Ivanette)

« Enquêteur : Et ensuite, quand vous vous mariez, le travail change ?

« Ivanette : Alors là oui, le travail à la maison double. Tout nous incombe. Il faut s'occuper de la maison, laver les habits, laver la vaisselle, s'occuper des enfants, et alors le travail double. Parce qu'on reste seule à le faire. Alors il faut qu'on s'occupe des porcs, des poules, du terrain, qu'on lave la maison, et le travail ne fait que doubler. Parce que chaque jour qui passe, il n'est pas possible de tout faire. Alors il en reste un peu pour le jour suivant... et le travail va en doublant.

« Enquêteur : Vous pouvez me raconter une journée de femme mariée, depuis le moment où vous vous levez jusqu'au moment où vous allez dormir ?

« Ivanette : Il faut se lever tôt, faire le café, et ensuite préparer le petit déjeuner, pour le prendre avec le café. Ensuite tu commences à mettre le haricot rouge (feijão) sur le feu pour qu'il ait le temps d'être prêt au repas de midi, et tu vas t'occuper de la maison, la laver, et il faut en finir avec la maison pour préparer le repas de midi, et il faut tout laver. Alors ensuite c'est l'heure de faire le repas de midi, c'était toujours moi qui le faisais, à 10 heures tu commences à faire le repas de midi. Alors tu commences à préparer le repas, il faut commencer par préparer le riz. Je préparais le riz, et après l'avoir préparé je mettais le riz sur le feu et j'allais laver le terrain, n'est-ce pas ? Laver tout le terrain. Alors après avoir fini de laver le terrain, j'allais mettre la table pour déjeuner, tout le monde déjeunait, et il y avait un moment après le déjeuner où on se reposait un peu. Alors après je lavais la vaisselle du déjeuner et je rangeais tout, et après avoir tout rangé je passais à l'autre partie, jusqu'à préparer le dîner, n'est-ce pas ? Alors je préparais le dîner, et j'allais prendre un bain ensuite, je me reposais un peu jusqu'au repas. Je

¹ « Ces activités ne sont pas considérées comme du travail. L'opposition maison / champ organise le champ du travail et du non travail, et les sphères spécifiques de l'autorité de l'homme et de la femme à l'intérieur de la maison » (Garcia, 1983, p. 112).

² Le terrain correspond à la cour (non fermée et en terre battue) qui se situe devant la maison.

mangeais, et alors je passais à une autre partie. On n'avait pas l'habitude d'aller se coucher tard, on avait l'habitude de dormir vers 10 heures¹. On restait assis à table à parler. Ca a été ainsi...

« Enquêteur : Vous vous occupiez des animaux ?

« Ivanette : Oui, toujours à la fin de l'après-midi je rentrais le bétail. Je le rentrais, je m'occuper des petits élevages, des poules, des porcs. C'est toujours moi qui m'en occupais.

« Enquêteur : Et vous aidiez à la collecte ? Quand vous aviez besoin d'aide dans le lot ?

« Ivanette : J'aidais toujours à la collecte, j'allais pour nettoyer les champs, pour les préparer (roçar). J'aimais aller aux champs... J'y allais le matin, et je ne rentrais que tard, mais j'ai toujours aimé aller aux champs.*

« Enquêteur : Et vous vous occupiez aussi des enfants ?

« Ivanette : Oui, je m'en occupais toujours. J'allais dans les champs tôt, je les prenais dans les bras et je les amenais aux champs. J'en prenais un, et il prenait l'autre et on allait aux champs². On ne rentrait que tard. Je m'en occupais tout le temps.

« Enquêteur : Et quand il fallait donner un avis, vous participiez ?

« Ivanette : Non, on ne dit rien non »ⁿ.

Ainsi, nous avons vu le traitement différent que José Goiano faisait suivre à ses enfants célibataires : aux jeunes garçons, il donnait un certain nombre de têtes de bétail dont ils pouvaient disposer à volonté, y compris pour s'acheter des habits ou une moto ; les filles, elles, ne recevaient leur bétail qu'à leur mariage, et encore était-ce le mari qui recevait les bêtes. Cette différence montre bien comment les filles, dans le système paysan, passent de la dépendance du père à celle du mari. Si une jeune célibataire veut de l'argent pour pouvoir s'acheter quoi que ce soit, elle est obligée de demander à son père – et, on l'imagine, de justifier sa dépense.

Dès lors, les jeunes filles sont, plus que les jeunes hommes, les principales victimes du mode de vie communautaire : la place qui leur est assignée est, qu'elles soient célibataires ou mariées, peu enviable. Bien entendu ces places sont rarement tenues comme telles : les femmes ont une voix qu'elles peuvent faire entendre, et on imagine qu'elles sont écoutées. Ainsi avons-nous soulevé le problème des études des enfants, qui laissait apparaître le rôle discret que jouaient les femmes en faveur de l'étude de leurs enfants, rôle qui pouvait expliquer bien des situations aberrantes. De même, nous avons obtenu des informations capitales par le biais de femmes. Mais dans la plupart des cas (Dona Maria, épouse de Chico da Castanha ; Dona Cesalina), la voix qu'elles faisaient entendre allait explicitement dans le sens des normes du paternalisme ou du communautarisme paysan. Si elles ont une position différente, cette position n'était pas officiellement proposée à l'enquêteur.

Or, ce qui nous apparaît de radicalement nouveau, c'est que les jeunes filles sont porteuses de contestations de cette norme. Dans un extrait que nous avons déjà cité, nous avons vu que l'épouse de José Filho a permis d'obtenir une information capitale : que José Filho travaillait comme métayer pour son père, et que cela était insupportable. Dans ce cas, on peut supposer qu'elle n'est pas pour rien dans le départ de ce dernier de chez son père. Cela nous semble révélateur du rôle que semblent jouer certaines filles : celui de contestatrices des modèles paysans – qu'ils soient communautaires ou paternalistes.

Nous avons vu plus haut le récit d'Ivanilde dans lequel celle-ci expliquait avoir voulu vivre une jeunesse, et l'avoir payé au prix fort : par des coups. Il faut se rendre compte du courage que cela demande de transgresser certaines normes. Si, pour les garçons, perdre sa virginité peut être un

¹ La nuit tombe vers 18 heures, et il n'y a pas d'électricité.

² Elle a deux enfants.

prétexte de glorification (à tel point d'ailleurs qu'on ne parle de la virginité masculine que par des mots la dépréciant) ; elle est pour les filles synonyme de perte de pureté et de valeur matrimoniale (au moins aux yeux des parents). Dès lors, ceux-ci sont prêts à n'importe quoi pour empêcher une telle infamie : on a déjà vu les coups que recevait Ivanilde ; on verra plus tard qu'un père n'a pas hésité à séquestrer deux ans sa fille pour éviter qu'elle ne se marie avec un homme qu'il ne considère pas digne.

Les coups que reçoit Ivanilde sont intéressants pour révéler les conceptions d'un père face aux transgressions de sa fille ; en ceci, il n'est pas rare que des filles soient battues pour de tels actes. Mais ce qui est plus rare, c'est que cela soit verbalisé devant un micro. Cela constitue, pour Ivanilde, un moyen clair de dire qu'elle n'est pas d'accord avec un tel comportement. Ivanilde, comme sa sœur Ivamar que nous avons rencontrée, affrontent pères et maris pour revendiquer une place différente. Et elles ne sont pas seules, nous le verrons. En ceci, il nous semble que leur place n'est pas comparable à celle des femmes de la génération de leur mère : celles-ci pouvaient certes lutter, mais c'était dans le cadre d'une famille paysanne et d'un mode de vie communautaire. Alors que Ivanilde, Ivamar et d'autres luttent pour la mise en place d'un mode de vie différent. Cela implique qu'elles négocient une place particulière, place que leurs maris ne sont pas prêts à leur concéder sans lutter.

Refus du système de places pré assignées et stratégies de contournement

Négocier une place différente n'est pas facile pour toutes les filles : en effet, cela demande de changer la base économique du fonctionnement des familles. Or, la seule manière qu'ont les femmes de recevoir un salaire est d'être institutrice dans le monde rural, ou de réussir dans leurs études pour partir étudier en ville – et pourquoi pas y trouver un emploi. Or leurs parents les laissent parfois faire des études, considérant que « les filles sont faites pour étudier ». On ne s'étonnera donc pas que celles-ci s'engouffrent dans cette possibilité qui leur est offerte. Ainsi, le niveau supérieur d'étude des filles que nous avons déjà évoqué dans le chapitre 3 s'explique autant par les stratégies parentales que par l'usage qu'elles font de ces stratégies. Par la suite, les études mettent les femmes en contact avec d'autres femmes qui ont une place différente, ou avec la ville où les filles bénéficient d'une plus grande liberté. La combinaison de ces trois facteurs fait que l'on ne s'étonnera pas de voir une forte corrélation entre niveau d'études élevé et revendications de places différentes dans la société. C'est ce que l'on retrouve avec Maria, fille d'agriculteur de type III étudiante à Belém :

Extrait d'entretien 96 : Le refus du mode de vie communautaire d'une jeune fille d'agriculteur (Maria)

« Maria : (...) ¹ C'est cela qui m'a fait quitter l'enseignement moyen, et que j'ai eu envie de partir pour de bon, pour étudier. Toute jeune j'avais cette expectation, et je n'ai pas pensé à me marier jeune, je ne cherchais pas beaucoup à avoir des petits amis, je ne voulais pas, en vérité, me fixer là-bas ni construire une famille avec les garçons de là-bas. Donc je trouvais que c'était une ville très petite, tout le monde se connaissait et c'était une relation de camaraderie, en fait je n'avais pas non plus beaucoup d'attentes dans ce lieu. Il n'y avait pas moyen de travailler, à moins d'être professeur, il n'y avait même pas un cours de dactylographie, donc on ne pouvait penser à rien, même pas à faire de l'anglais, même pas à faire de l'informatique, il n'y avait même pas d'énergie. Mais c'était un endroit très tranquille et j'y ai été très

¹ Ce passage se situe dans le long monologue qui débute l'entretien. Dans la mesure où il est très cohérent, nous le proposons dans sa quasi intégralité.

heureuse, parce qu'il y avait de bons côtés, l'amitié, connaître tout le monde... Aller à l'Église tous les dimanches, toutes ces choses. Mais toujours je sentais ce besoin de suivre des cours, de faire d'autres choses, de ne pas voir les jours se répéter, toujours, toujours... toujours. Si j'avais pris la direction d'un mariage, pour avoir des enfants, ce n'était pas quelque chose qui m'aurait beaucoup satisfait. Mais bon, je crois que mes frères qui vivent là ne sont pas moins heureux que moi, peut-être le sont-ils plus. Parce qu'en fait, c'est ce qu'ils cherchaient, il n'y a que mon frère qui a étudié à l'Université, il a vécu à Belém 9 ans, mais il a laissé tomber, il a tout laissé derrière lui et n'a pas voulu être professeur, il n'a pas voulu travailler en utilisant ses études, il préférerait rentrer, travailler dans le lot, avec des légumes, des fruits, je pense que c'est réellement cela qu'il voulait. C'est un endroit qui a beaucoup à donner, si quelqu'un veut vraiment cela, veut vraiment travailler, veut vraiment se développer, cherche à s'organiser à l'intérieur de la communauté... Mais si une personne ne se sent pas heureuse dans cela, ne veut pas rester sans autre futur, alors elle doit aller faire autre chose. On avait beaucoup de difficultés avec l'eau, jusqu'à aujourd'hui il manque de l'eau dans l'agroville en été. Alors c'était très dur, on prenait des seaux et on allait chercher l'eau à 200, 300 mètres, il fallait l'économiser pour tout, on ne pouvait pas laver la maison, il fallait laver les habits très loin, alors on prenait plein d'habits et on se les mettait sur la tête, et on faisait 500 mètres pour laver les habits, et il y avait beaucoup de poussière. Vous savez que vous pouvez survivre dans tout cela, mais non, vous ne pouvez pas faire autre chose, la journée gaspillée à ces activités domestiques, vous ne la voyez même pas passer, et ta vie va passer et il semble qu'il ne va rien en sortir, rien d'important dans cette vie... J'avais vraiment cette impression. En hiver, je devais jardiner dans le jardin, faire le potager tout simplement ça. Et les jours passaient et je n'arrivais rien à en tirer. Je ne sais pas, je savais déjà tout faire, ils n'y avaient pas d'activité que je ne savais pas faire. Je n'allais plus rien apprendre de tout cela... j'avais déjà appris, je savais comment faire un potager, comment cultiver les plantes, je savais déjà comment chercher les pieds de manioc, et je n'arrivais à rien apprendre d'autre. Et l'été aussi, je savais déjà comment laver les habits, en laver des tas, l'heure à laquelle je devais me réveiller, je devais prendre le repas de midi, je devais dormir. C'est une chose, c'est un lieu où il n'y a rien de très intéressant. Peut-être parce que je n'avais besoin de rien de plus que cela, et... j'y ai amené des problèmes... J'aurais pu être heureuse, mais... c'est comme quand on va grandir, mais que l'on a rien à apporter de nouveau. Continuer dans la même histoire. Jusqu'à aujourd'hui ce temps que je passais à ne rien faire me manque... Ca a été une vie très intéressante avec mes frères, je ne me suis jamais disputé avec eux (...). Je me rappelle d'une fois où j'avais un petit ami qui n'était pas honnête, et alors mon frère aîné est venu me dire : "Hé, avec un tel tu fais ça et ça. Tu as les moyens d'assumer ce que tu fais ?" Ca a été l'occasion de me rendre compte qu'en fait, ce que je faisais, je ne pouvais pas l'assumer devant les autres, et assumer c'est une chose à laquelle j'ai commencé à penser. Ce que je peux faire, je peux l'assumer devant les personnes, devant mes parrains, devant les autres personnes. Je pense qu'il y a beaucoup de cela, qu'il faut se cacher un peu. Si tu veux faire une chose, il faut la faire en se cachant. Si tu veux avoir un petit ami, si tu veux coucher (transar) avec lui, tu ne peux pas le faire si les autres le voient. Je n'ai pas eu beaucoup de petits amis, mais je pense que ça fonctionne ainsi. Parce que tout le monde se connaît, alors les gens sont très curieux... Ca a été ainsi, ma vie a été très prévisible » .°

Cet entretien est particulièrement significatif d'un refus d'acceptation par les filles des places qui leur sont assignées dans le système paysan : refus des tâches ménagères, refus des travaux répétitifs des champs, refus de la pression de la société ; à ce système communautaire, elle oppose sa volonté d'étudier, d'apprendre des choses nouvelles, de pouvoir assumer ce qu'elle fait. Comme si les études étaient une stratégie mise en place pour parvenir à exprimer ce refus. Comme le dit Pierre Bourdieu dans « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986), il faut prendre garde à ne pas confondre le discours tenu à un moment donné sur une situation passée avec celui qu'elle aurait eu en vivant la situation. Ce discours a sans doute été construit *a posteriori*, au fur et à mesure qu'elle a étudié et qu'elle s'est retrouvée dans une société fonctionnant de manière différente. Mais il montre bien le conflit de normes qu'il peut y avoir entre deux manières de tenir sa place dans la société : l'une est fondée sur la répétition et l'acceptation d'un mode de vie et de positions définies d'avance (c'est le sens que l'on peut donner à la dernière phrase de l'extrait) ; l'autre fondée sur l'apprentissage et l'auto construction

permanente, qui se traduit dans les discours par une capacité à présenter ses actions de manière stratégique. On est bien là dans une logique sociétaire.

Il serait évidemment facile de dire que cela est le fruit d'un départ vers la ville et d'une assimilation complète de ce discours dominant. Pourtant, on trouve, de manière certes plus hésitante mais tout aussi claire, de telles revendications chez des jeunes filles qui se trouvent encore dans le monde rural et sont aux prises avec un mari qui voudrait qu'elles tiennent leur place de femme modèle. Dans ce cas, le conflit de deux modes de vie n'a pas été résolu par la migration, mais reste à négocier au sein du couple. C'est le sens que l'on peut donner à l'entretien d'Ivanilde, qui vient de finir ses études au lycée :

Extrait d'entretien 97 : Volonté d'indépendance d'une jeune épouse (Ivanilde)

« Enquêteur : Maintenant, tu souhaites entrer à l'Université ?

« Ivanilde : Oui, j'en ai très envie.

« Enquêteur : Pour avoir un bon emploi ?

« Ivanilde : Je veux être un peu indépendante.

« Enquêteur : Indépendante, c'est-à-dire avoir ton argent. Mais tu ne l'as pas déjà ?

« Ivanilde : J'ai encore beaucoup besoin de Roberto.

« Enquêteur : Et tu penses qu'en étant indépendante, ta relation avec Roberto va changer ?

« Ivanilde : Oui, c'est cela mon rêve, être quelqu'un qui n'a pas besoin, si on reste ainsi c'est possible que ça change mais pas tellement, je pense que rien ne va changer non... c'est très mauvais de dépendre du mari, même pour acheter les choses dont tu as besoin ; ce n'est pas de l'individualisme, jusqu'à aujourd'hui je cherche ce qu'il y a de mieux pour nous, je ne suis pas une femme individualiste, et tout ce que je fais c'est pour payer les dettes, les dépenses de la maison parfois... je veux sortir de cette petite vie vieille, où je dépends du mari pour tout, ça c'est vraiment embêtant »^P.

Comme Maria, les études sont pour Ivanilde un moyen d'obtenir une indépendance ; mais celle-ci est à négocier dans le couple, et pas hors de l'agriculture familiale. Changer la base économique du couple, obtenir une certaine autonomie financière, est pour elle la condition nécessaire du changement de son couple (dont nous verrons plus tard les problèmes). De fait, Ivanilde se refusait à cuisiner à la maison lorsqu'elle rentrait du travail (elle est institutrice), et son mari devait se faire frire lui-même ses œufs – ce qui ne le satisfaisait pas du tout. Nous verrons dans ce même chapitre que la négociation de cette place passe par la réduction du nombre d'enfants, leur espacement (et en particulier, avoir des enfants longtemps après s'être mariée, pour qu'elle puisse se structurer) – cela fait l'objet de conflits parfois violents avec un mari qui voit dans les enfants une main d'œuvre pour l'exploitation.

Ivanilde dit bien que l'indépendance financière n'est pas une condition suffisante de cette autonomie, et Ivanilde considère à un autre moment de l'entretien que le plus simple serait de se séparer de son mari – ce qu'elle refuse pour l'instant. Mais d'autres jeunes filles n'ont pas hésité à franchir ce pas : il n'est pas rare de trouver, parmi les institutrices, des femmes divorcées. Nous n'avons pas osé les interroger directement sur les raisons du divorce – mais on nous a dit, pudiquement, que le couple ne s'entendait pas. Dans ce cas, le divorce ne peut pas se comprendre comme une répudiation de la femme par le mari – comme on l'observe parfois quand un mari renvoie sa femme chez ses parents parce que celle-ci l'a trompé par exemple. Dans ce cas, le divorce pourrait être dû au changement de la relation entre les époux : passé sous la forme d'un contrat, il associerait une femme à son mari pour partager sa vie avec lui. Lorsque le mariage échoue, lorsque le partage

n'est pas considéré comme juste, le contrat peut être rompu. C'est en tous cas le sens qu'y donne Ivanilde quand elle dit qu'elle pourrait finir par se séparer de son mari.

Le mariage apparaît alors comme un moment privilégié de l'étude des relations au sein de l'agriculture paysanne, pour confirmer ou pas notre hypothèse de l'émergence d'une forme de lien social de type sociétaire : si le concubinage est caractéristique des expériences des jeunes, le mariage pourrait l'être de l'ensemble des jeunes mariés.

Avant de montrer cela, concluons la partie qui précède : il apparaît réellement que les jeunes célibataires (garçons ou filles), et / ou les jeunes filles (mariées ou célibataires), contestent fortement les formes familiales paysannes : les deux réclament le droit de construire leurs positions sociales, leurs places dans la famille ; si les deux catégories le font au prix de leur bonne entente avec les parents, c'est que cela leur apparaît nécessaire. Cela peut avoir des conséquences essentielles sur l'agriculture familiale : « en raison du lien étroit qui unit souvent famille et exploitation, les changements intervenant dans le système de culture peuvent avoir des répercussions plus ou moins importantes sur le genre de vie et sur les rôles des différents membres de la famille. Dans certains cas, ces répercussions sont faibles, dans d'autres cas au contraire il y a une véritable remise en question des habitudes, des rôles et statuts et même des valeurs. Il se peut même que ce soit à ce niveau que se produise la rupture initiale : les jeunes et les femmes refusent de continuer à assumer les tâches et le genre de vie qui découlent pour eux du système de culture traditionnel et celui-ci, qu'aucune influence économique n'avait pu faire sensiblement évoluer, se trouve soudain dans l'impossibilité de se perpétuer » (Jollivet, 1965, p. 43). C'est là la thèse que nous proposons : les changements intervenant dans la famille au niveau de l'épouse et des jeunes célibataires peuvent transformer profondément le fonctionnement de l'agriculture familiale. Ils pourraient, en particulier, révéler un changement dans les interrelations entre famille et exploitation agricole : le changement dans le cycle de vie des exploitations familiales, les phases d'expérimentation qui ont cours, en sont le premier symptôme. Mais celui-ci s'accompagne de changements profonds dans la famille paysanne, qui pourraient laisser place à une famille moderne. C'est ce que le mariage permet de voir.

II. Les discours sur le mariage : un élément essentiel de caractérisation des formes de lien social en émergence

Le mariage est le second moment essentiel pour saisir les transformations qui touchent les familles : si on suppose que les jeunes célibataires et les jeunes filles amènent des contestations au sein de la famille nucléaire, alors il y a de fortes raisons pour croire que ces contestations touchent aussi le mariage. L'essentiel du propos dans cette partie sera de montrer comment fonctionnait le mariage paysan, et vers quoi il évolue.

« La formation des couples est un chaînon majeur de la reproduction de la société » (Bozon, 1992, p. 22) : par le mariage, c'est donc la manière dont se reproduit une société que l'on observe. Mais c'est à un objet particulièrement difficile à étudier que l'on est confronté : le mariage tend en effet à être présenté de manière normative, comme un libre choix de la part des futurs conjoints ; Pierre

Bourdieu a cependant montré que ce libre choix doit se comprendre comme obéissance implicite à une règle tout autant implicite (Bourdieu, 1972). Dès lors, c'est un moment qui doit être étudié avec une particulière attention.

Dans ce cas, l'entretien biographique doit plus que jamais être soumis à une analyse rigoureuse : nous verrons que très souvent, les récits de mariage décrivent une norme plus que des pratiques. La norme est une étape de la compréhension du mariage : en comparant les normes entre elles, on peut voir à quel type de mariage font référence les jeunes pour parler de leur mariage. Mais évidemment, l'exposé d'une norme n'est intéressant que s'il est confronté à des pratiques : nous avons alors essayé, dans chaque entretien, d'obtenir un récit, le plus précis possible, de la manière dont le mariage s'est déroulé et décidé (Vermersch, 1994). Il y a donc deux niveaux dans l'analyse des entretiens : celui où l'interviewé raconte les différentes étapes de son mariage, que l'on peut considérer selon la typologie de Didier Demazière et Claude Dubar comme des « séquences » ; le moment où les interviewés justifient leurs mariages, dans le but de convaincre la personne à qui ils s'adressent, qui peuvent être considérés comme des « arguments » (souvent, ces éléments de l'entretien sont introduit par une question que nous formulons : « pourquoi ce mariage », « pourquoi cet époux », etc.). Par ailleurs, nous verrons que toujours est présent en filigrane un troisième élément, les parents, par rapport auxquels le mariage doit être référé ; nous les considérerons alors comme une partie des actants intervenant dans la biographie des jeunes.

Une analyse de ce type est essentielle pour la démonstration : elle explique que nous incluons dans le texte de très longs récits de mariage (le plus long se déroule sur presque quatre pages). Il nous est apparu difficile de couper ces entretiens, car nous courrions le risque d'en perdre la cohérence ; et de s'exposer ainsi aux critiques. De plus, certains récits ont un intérêt en eux-mêmes, et pas uniquement pour l'analyse : cela nous a renforcé dans notre volonté de les insérer dans le texte.

Or nous allons voir que le mariage pour les agriculteurs fonctionnant conformément à l'idéal-type paysan, que l'on peut caractériser comme régi par une norme bien précise tendant faire du mariage le moment de la reproduction du mode de vie paysan, est non seulement très fortement contesté actuellement, mais évolue de manière très nette vers un nouveau type de mariage, que nous qualifierons de « mariage – couple », qui renforce l'hypothèse de l'émergence de la famille moderne (Shorter, 1977).

II. 1. Le « mariage – paysan »

Une première catégorie de mariage peut être construite à partir de l'analyse des discours dont nous disposons : il s'agirait d'un mariage que nous avons qualifié de paysan. Celui-ci, marquant la reproduction de l'agriculture familiale, fonctionne selon des normes assez strictes : au prix de quelques simplifications, on peut l'ériger en idéal-type, inscrit dans le cadre de l'idéal-type paysan, par rapport auquel on peut tenter de comprendre comment les jeunes se conduisent aujourd'hui.

Le mariage, moment de reproduction de l'agriculture paysanne

Le mariage, dans les fronts pionniers amazoniens comme ailleurs, est un moment essentiel de la vie des familles. Nous l'avons jusqu'à présent traité en considérant qu'il était le moment où se réalise le moment de la séparation d'un jeune avec la famille : nous avons alors vu que tout le don de la terre avait comme enjeu de maintenir des relations de travail (ou familiales) au moment « d'instabilité du cycle familial » (Segalen, 1978) que constitue le mariage ; mais s'il est un moment d'instabilité pour les familles, il est en même temps « la clef de voûte de la reproduction familiale et sociale » (Segalen, 1996, p. 117) de la société, en particulier des sociétés paysannes.

En effet, un jeune, en se mariant, ne fait pas que se séparer de ses parents : il reproduit aussi certaines caractéristiques de l'agriculture familiale. Cela est très net avec le fait que le mariage est le moment où un jeune devient agriculteur autonome (Garcia, 1983) : cela est très souvent comme la condition de l'exercice du métier d'agriculteur. Cela paraît être une règle commune à tous les mariages paysans, qu'ils soient de type I (paysan paternaliste) ou III (paysan communautaire), mais selon des modalités différentes (dans un cas, il y a maintien des formes de travail en famille ; dans l'autre, ce lien est plus distendu). Il y a donc une stricte corrélation entre le mariage et l'installation comme agriculteur, comme si l'un impliquait l'autre.

Nous avons décidé, pour étudier le mariage tel qu'il se pratique chez les paysans, étudier un cas précis : cela permettra de l'approfondir et de comprendre les logiques qui l'organisent. Nous avons alors choisi le cas d'un agriculteur que nous avons déjà étudié : José Bahiano, agriculteur dont nous avons vu l'itinéraire migratoire dans le premier chapitre, se caractérise par des relations de travail avec ses parents très étroites (de type paternaliste paysan). Quand il quitte le Maranhão où vivaient ses parents suite à la bagarre, il arrive en Amazonie, seul ; il travaille alors comme salarié d'une *fazenda** :

Extrait d'entretien 98 : Un mariage paysan typique : le mariage, acte fondateur d'une exploitation agricole (José Bahiano)

« Enquêteur : J'ai beaucoup de question. Vous êtes resté combien de temps à travailler dans cette fazenda¹ ?

« José Bahiano : J'y ai travaillé un an.

« Enquêteur : Un an pour défricher 30 hectares ?

« José Bahiano : Non, j'avais fini de déboiser au bout de 70 jours. Alors après j'ai continué à travailler, à faire des clôtures, à nettoyer les friches (roçar* juquirá*), et à faire d'autres choses.

« Enquêteur : Et vous ne travaillez pas dans votre lot ?

« José Bahiano : Ce lot, j'ai l'ai donné à mon frère et je suis resté à travailler dans les deux lots que j'ai obtenu près du village, de la fazenda.

« Enquêteur : Vous travailliez dans la fazenda alors que vous aviez les deux lots ?

« José Bahiano : Oui, mais bon, je n'avais pas encore les deux lots, n'est-ce pas. Mais bon, rapidement au début, après avoir commencé à travailler pour elle, j'ai travaillé pour moi et je me suis d'abord fait une maison pour moi, la première maison qui a été faite dans la zone de l'agroville a été la mienne, à cette époque je travaillais à la fazenda et j'ai fait la maison dans la zone que José Carlos, qui à l'époque était conseiller municipal (vereador*), et qui avait obtenu cette zone pour la communauté². C'est

¹ Il travaille dans la fazenda de Dona Jacinta ; Roberto Araújo (1993) parle de l'itinéraire de cette fazendeira.

² Il s'agit de la ville rêvée par Zé Carlos, Santa Fé. Roberto Araújo (1993) décrit l'itinéraire de ce José Carlos, et sa volonté de construire une ville qui se trouverait sur un axe routier prévu dans le plan de colonisation mais jamais construit. Cette ville n'a jamais grandi, mais José en est le premier résident.

exactement dans cette zone que j'ai fait ma maison, et à l'époque j'étais encore célibataire. J'ai fait cette maison et je travaillais dans la maison de la Dona Jacinta.

« Enquêteur : Et ensuite, vous avez travaillé un an dans sa fazenda, et vous avez déménagé dans le lot.

« José Bahiano : C'est cela. Ma maison est dans l'agrovilla, et aujourd'hui j'ai quelques 10 hectares de pâturage. Il n'est pas tout à fait propre parce que je ne suis pas riche, mais bon j'ai une partie qui est plus pâturage, et une partie qui est plus un mélange avec de la friche. Mais j'ai du pâturage.

« Enquêteur : Et vous avez commencé à travailler dans votre lot quand vous vous êtes marié ?

« José Bahiano : Avant de me marier, j'y travaillais déjà... je sortais déjà avec elle. Et bon, dès que j'ai déménagé là-bas, on s'est marié et on a continué »⁹.

José Bahiano, célibataire, travaillait sur la fazenda : il n'est devenu agriculteur autonome à plein temps que lorsqu'il s'est marié. Certes, il préparait avant son exploitation, mais c'était dans le but explicite d'y fonder une famille :

Extrait d'entretien 99 : Un mariage paysan typique : préparation du mariage et préparation de l'exploitation agricole (José Bahiano)

« Enquêteur : Mais vous ne vouliez pas vous marier avant ?

« José Bahiano : Si je voulais me marier avant ? Je me trouvais vraiment pas prêt, j'étais arrivé il y a peu de temps, et je n'avais pas vraiment... je ne savais pas si j'allais rester ici, je n'étais pas encore bien préparé, je n'avais pas mûri ma... comment dire, je n'avais pas les idées bien mûres, sûres, et bon je pensais comme ça... Alors bon, ça n'a été qu'au bout d'un an que j'ai commencé à planifier les choses, je devais m'arrêter, mettre la tête à sa place pour penser, m'arrêter dans un coin et travailler, pour continuer avec ma petite amie. Je pensais que j'allais me marier, et que j'allais être très heureux. Alors j'ai commencé à me mettre ces idées dans la tête, et c'est à ce moment-là que j'ai déménagé là-bas, au fond, et j'ai fait ce travail et j'ai commencé à me trouver le bois pour ma maison et rapidement j'ai pu faire la maison, et quand j'ai terminé de la construire j'ai acheté des choses pour préparer pour le mariage, et quand tout cela était prêt j'ai pensé que j'étais prêt pour le mariage et on s'est mariés.

« Enquêteur : Et... vous vous étiez parlé avant de vous marier, quand vous avez déménagé pour le fond du travessão, c'était pour vous marier ?

« José Bahiano : Oui, quand j'ai déménagé là-bas, ça faisait déjà un an qu'on sortait ensemble. Alors je me suis arrêté pour penser, j'ai pensé qu'il y avait un futur parce que c'était une personne engagée dans la communauté, c'était une personne qui avait une connaissance... comment dire, spirituelle... une personne bien préparée, bien qu'elle était encore jeune à l'époque, elle avait 17 ou 18 ans, c'était quelqu'un de l'Eglise catholique, alors j'ai pensé que ça allait et j'ai déménagé là-bas et j'ai commencé à me préparer. Pour me préparer, j'ai fait rapidement la maison, ensuite j'ai acheté des choses, j'ai fait les meubles et on s'est mariés »¹.

Le mariage et l'installation comme agriculteur indépendant se réalisent au même moment. Il aurait pu, puisqu'il possédait déjà une terre, devenir agriculteur plus tôt. Mais cela semblait requérir la présence d'une épouse à ses côtés, comme si c'était la condition de l'installation. Or, dans beaucoup de cas d'accès au métier d'agriculteur, le mariage précède de peu le moment de l'installation. Le fait qu'un acte économique – la fondation d'une unité de production autonome – ait comme condition un acte social (et, plus précisément, familial) – le mariage – montre bien l'interdépendance qu'il y a entre les sphères économiques et sociales : en ceci, le mariage fonctionne comme un élément de reproduction de la condition paysanne.

On constate que le mariage et l'installation du nouveau couple est le but final de la relation entre les deux personnes. C'est en tous cas ce qu'explique José :

Extrait d'entretien 100 : Un mariage paysan typique : le mariage, but de la relation entre deux jeunes (José Bahiano)

« Enquêteur : Et quand vous lui avez parlé avant de vous marier, quand vous êtes allé là-bas, vous saviez que c'était pour vous marier ?

« José Bahiano : Oui, quand je lui ai demandé si elle voulait sortir avec moi, elle a dit qu'elle n'acceptait que si c'était pour se marier, si c'était pour sortir elle ne voulait pas, n'est-ce pas. Alors quand je lui ai demandé pour sortir avec elle, elle m'a demandé si je lui promettais cela. Si je voulais la tromper, ou si ce n'était pas pour se marier, parce que elle était une jeune fille sérieuse. Alors je pense qu'elle attendait un mariage, tôt ou tard »⁵.

Quand les deux futurs époux ont décidé de « sortir ensemble », c'était, au moins aux yeux de la jeune fille, pour se marier. Enfin, la dernière caractéristique apparaît quant au choix de l'épouse. José Bahiano a signifié ses qualités plus haut. On note qu'il ne parle, à aucun moment, de ses sentiments amoureux, mais des qualités de la jeune fille. Celle-ci, en plus appartenait à une famille alliée de la sienne :

Extrait d'entretien 101 : Un mariage paysan typique : un couple issu de familles alliées (José Bahiano)

« Enquêteur : Comment l'avez-vous rencontrée ?

« José Bahiano : Je suis entré dans ce travessão, ils vivaient plus par là... ils avaient une maison là-bas. Moi, j'allais à la maison de ma tante, qui était à trois kilomètres de chez eux, et bon on venait dans la communauté, il y avait une Eglise, et on venait célébrer le culte, on allait à la messe. Alors on a commencé à se rencontrer pour les premières fois... et à partir de là, on a commencé à être présentés, à se connaître, et alors ils ont déménagé dans le fond, à plus ou mois 30 kilomètres, et moi je restais ici. Mais bon, elle venait toujours ici. Et bon elle venait, elle n'avait pas encore fini l'école primaire, et elle a continué à étudier de nouveau avec la professeur Maulina, juste à côté de la maison de ma tante où j'habitais. Et bon on... elle est venue vivre dans la maison de ma tante, pour qu'elle puisse étudier, elles se connaissaient très bien, ses parents étaient compères de ma tante, et bon elle est venue vivre à la maison et elle étudiait. Moi aussi j'y étais, mais à l'époque je travaillais dans la fazenda qui est un peu au-dessus. Je passais maximum deux jours ici, le reste dans la fazenda. Alors elle a fini le primaire, et elle a commencé à donner des cours et elle est allée étudier en ville... Alors... elle a terminé le collège, et elle a commencé à étudier le gavião [pour être professeur], mais bon elle donnait déjà des cours avec son niveau primaire au fond, pour les deux premières années. Et elle étudiait. Elle a continué à étudier. Et bon aujourd'hui encore elle continue à donner des cours, et à étudier. Elle est fonctionnaire (concursada), elle a réussi et continue à donner des cours. C'est comme cela qu'on s'est connus. Et on en est arrivé à se marier, et c'est ainsi qu'on vit aujourd'hui.

« Enquêteur : Vous êtes sortis ensemble longtemps avant de vous marier ?

« José Bahiano : Deux ans. On se connaissait bien, on est sortis ensemble deux ans »⁶.

On voit que l'épouse de José Bahiano est une personne dont il connaît très bien la famille : sa famille (rappelons que ses parents ne sont pas encore arrivés du Maranhão au début du *namoro**) et celle de son épouse sont unies par des liens de parenté symbolique, un parrainage. Les familles sont voisines, et ont des conditions de vie sans doute comparables. Ces affinités n'ont certes pas décidé le mariage ; mais elles ont sans doute été importantes dans la décision de l'un comme de l'autre. En effet, ce mariage respecte bien un certain nombre de règles que Martine Segalen considère essentielles dans le mariage paysan : « La règle fondamentale du mariage exige la proximité des époux, proximité géographique, sociale, professionnelle. De nombreuses recherches ont montré qu'on épouse son semblable, dans toutes les catégories sociales. Cette homogamie sociale est redoublée d'une homogamie géographique : les paysans se marient dans leur commune ou leur petite région » (Segalen, 1996, p. 120).

José Bahiano respecte parfaitement ces règles : proximité géographique, sociale et professionnelle au sens de l'activité exercée (les deux familles sont des familles d'agriculteurs) ; Pourtant, José Bahiano n'exprime ces critères à aucun moment de l'entretien. Cela ne veut pas dire qu'il n'obéit pas à des règles. On peut alors se référer à la théorie de Pierre Bourdieu sur le mariage : « A toutes les menaces que le mariage fait peser sur la propriété et à travers elle sur la famille qu'il a pour fonction de perpétuer, on oppose tout un système de parades et de coups pareils à ceux de l'escrime ou des échecs. Loin d'être de simples procédures, analogues à celles que l'imagination juridique invente pour tourner le droit et réductibles à des règles formelles et explicites, ces stratégies sont le produit de l'habitus, comme maîtrise pratique du petit nombre de principes implicites à partir desquels s'engendrent une infinité de pratiques qui peuvent être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles. (...) Les stratégies proprement matrimoniales ne sauraient donc être dissociées sans abstraction des stratégies successorales, ni davantage des stratégies de fécondité, ni même des stratégies pédagogiques, c'est-à-dire de l'ensemble des stratégies de reproduction biologique, culturelle et sociale, que tout groupe met en œuvre pour transmettre à la génération suivante, maintenus ou augmenter, les pouvoirs et les privilèges qu'il a lui-même hérités » (Bourdieu, 1972, p. 1124-1125). Un des moyens les plus clairs de montrer comment fonctionne cette règle non dite est d'étudier les conséquences que peut avoir sa transgression.

Le contrôle social du mariage : la norme du mariage

La règle qui semble organiser le mariage – paysan n'apparaît jamais aussi clairement que quand elle est remise en question. Or nous disposons d'un récit de mariage réalisé contre l'avis des parents. Ce récit, très long, paraît en bien des points révélateur des conceptions du mariage dans le cadre de l'agriculture paysanne :

Extrait d'entretien 102 : Transgression de la norme du mariage paysan et ire parentale (José Bahiano)

[Après une demi-heure d'entretien sur les enfants, nous revenons à la partie biographique de la famille]¹

« Enquêteur : Vous êtes né [dans le Maranhão] et vous vous êtes mariée là-bas ?

« Socorro : Je me suis mariée là-bas.

« Enquêteur : A quel âge ?

« Socorro : A 24 ans.

« Enquêteur : Vous êtes la fille la plus âgée² ?

« Socorro : Non non. Nous étions 5 filles, et je suis l'avant dernière, il y a trois filles plus âgées que moi.

« Enquêteur : Et quand vous vous êtes mariée, vous êtes allée où ?

« Socorro : Je suis restée là-bas.

« Enquêteur : Dans le lot de votre père ?

« Socorro : Non, j'ai passé trois années à l'extérieur, parce que mon père ne voulait pas de mon mariage, alors j'ai été obligée de partir, trois années dehors, mais assez proche, à 8 léguas. Et puis ensuite je suis revenue de nouveau.

¹ C'est Francisca, la fille aînée de Socorro que nous avons rencontrée dans le cadre d'une saga familiale (la famille de Vasco), qui nous a conseillé d'aller voir sa mère. Nous y sommes allés et avons eu la surprise d'entendre ce récit

² 24 ans est un âge tardif pour un mariage ; nous avons donc voulu comprendre les raisons de ce retard. Or, souvent, les filles les plus âgées se marient tard, car elles doivent s'occuper de leurs frères et sœurs plus jeunes. Le fait que Socorro ne rentre pas dans ce cadre nous a intrigué.

« Enquêteur : Pourquoi votre père ne voulait-il pas du mariage ?

« Socorro : Xavier, il ne voulait pas du mariage parce que la famille de Monteiro [son mari] était une famille qui ne s'occupait pas bien des choses, le grand-père, les oncles, le père étaient très peu consciencieux. Ils n'ont jamais été du type de ceux qui travaillent dans les champs, qui ont de tout en abondance à la maison, et dans la maison de mon père il y avait de tout en quantité. Alors il ne voulait pas que je me marie avec lui : "Je ne veux pas que tu te maries avec lui pour cette raison. Je ne veux pas te voir, demain ou un autre jour, aller de maison en maison pour emprunter." C'est pour cela qu'il ne voulait pas que je me marie.

« Enquêteur : Mais même ainsi vous vous êtes mariée ?

« Socorro : Je me suis mariée.

« Enquêteur : Comment avez-vous fait ? Vous avez fui de la maison ?

« Socorro : Je suis restée avec lui pendant 5 ans contre l'avis de mon père, à me battre, à me battre tous les jours, mais de mon point de vue, même s'il y avait cette dispute, je pensais : "Il me fait des problèmes parce qu'il croit que l'on va avoir faim, mais une fois qu'on sera fiancés je ne pense pas qu'on aura faim non, on va travailler et personne ne va manquer de rien, non". Alors je me suis mariée sans qu'il le veuille, je me suis mariée après m'être enfuie (casei fugida). J'ai été acheter du sucre pour de mes neveux qu'il y avait à la maison, que ma mère élevait, et je me suis mariée, à l'office public je me suis mariée et ce jour-là il fabriquait un dérivé de canne à sucre (rapadura), il travaillait au moulin à sucre (engenho), il faisait de la rapadura et il a su, alors il a été là-bas, c'était à deux kilomètres de là et il était très en colère. Il avait amené un cipo pour me battre, il était vraiment très en colère. Alors quand il est arrivé là tout était prêt pour que l'on se marie, il voulait me faire sortir de la maison, il est venu avec un de mes frères et ça a été un de ces bazars (confusão), et il est arrivé là et il m'a agressé à l'intérieur de la maison, mais ils ne l'ont pas laissé faire. A ce moment-là, le juge [l'officier d'état civil devant procéder au mariage], les gens qui étaient là, les témoins tout le monde est sorti en courant tellement ils avaient peur de lui, et moi je suis entrée dans une chambre et il voulait prendre possession de la chambre pour pouvoir me sortir de là, mais il y a beaucoup de personnes qui ne l'ont pas laissé faire, ils sont sortis en le portant comme si c'était un enfant, en le poussant, il est même arrivé que ses jambes ne touchent pas le sol, et ils l'ont sorti de là, mais ensuite pour retrouver les témoins ça a été toute une histoire, il a fallu les chercher dans les champs, en les appelant un à un pour leur dire qu'ils pouvaient venir. Et j'ai réussi à me marier : ils ont réussi à trouver les témoins, mais sont arrivés des gens armés de revolvers, même avec des pilões, des briques à la main... il y avait plein de gens armés.

« Enquêteur : Mais pour quelle raison ?

« Socorro : Contre lui, contre Monteiro, sa famille, parce qu'il ne voulait pas, il voulait me sortir de là, mais on avait déjà mis les noms, on a réussi et le mariage a été ainsi. Ça a été quelque chose de laid le jour de mon mariage.

« Enquêteur : Il y avait des gens armés ?

« Socorro : Oui, il y avait des gens armés, et ceux qui n'avaient pas d'armes prenaient des bouts de bois, n'importe quoi, et les gens essayaient de les calmer, une femme m'a dit, une de ses tantes : "Socorro ne te marie pas, dis à ce jeune homme que tu ne veux pas pour en finir avec cette bagarre, parce que sinon il va y avoir une grosse dispute, et il va y avoir des morts". Et une autre m'a dit : "Non, continue, il ne faut pas dire que tu ne veux pas, non, parce que sinon ça va être laid, tu as déjà dit que tu voulais, laisse le lait déborder, on a déjà commencé à changer de casserole, laisse le lait déborder", et je me suis mariée, ils ont viré mon père, les témoins sont arrivés et le juge a célébré le mariage.

« Enquêteur : Et ensuite ?

« Socorro : Après, je suis restée dans ce village, à deux kilomètres de la maison, je suis restée là trois jours sans aller à la maison de mon père, et après avoir reçu beaucoup de conseils en ce sens, mon père m'a envoyé un message pour que nous allions dîner chez lui, mais nous ne devions y aller que tous les deux, personne d'autre ne devait venir avec nous, juste lui et moi. Mais bon il y avait beaucoup de monde là-bas, environ 40 personnes, avec moi dans la maison de mon père, je suis arrivée là-bas et ils avaient fait le dîner, mais je n'ai pas dîné. Personne n'a dîné, les casseroles n'ont pas été touchées, je suis entrée et je lui ai donné ma bénédiction (dei benção nele), je me suis agenouillée à ses pieds et je lui ai demandé pardon pour la rage que je lui avais causée, j'ai pleuré là, et lui il était déjà plus calme, il m'avait fait faire deux paniers de paille neuve, ils étaient sur la table, un plein d'oranges et l'autre plein de rapadura, pour mon voyage, parce que je suis allée à Codorna, dans le Maranhão, il voulait que j'amène cette rapadura et ces oranges, et j'ai parlé avec lui, mais bon il avait déjà dit avant que je ne vienne qu'il ne fallait pas que je reste trop longtemps en sa présence, je lui ai parlé et je suis partie, c'est comme cela que j'ai fait, je lui ai donné ma bénédiction et je suis partie, je suis allée sur le terrain [devant la maison], ils sont restés à parler un peu, lui et ma belle-mère, mais ça n'a pas duré longtemps, et on est retournés à la

maison de mon cousin, où j'étais, et trois jours après on est partis à Codorna. Je suis arrivée dans la maison de sa mère, sa mère travaillait au marché pour y vendre du café, du lait, et j'ai travaillé là-bas, jusqu'à ce que naisse un enfant. La première a été Francisca [actuelle femme de João, fils de Vasco] »^u.

Par delà son caractère épique, ce mariage révèle très nettement le poids que le père peut avoir, dans la famille paternaliste paysan, sur le choix du conjoint. Celui-ci refusait que sa fille épouse l'homme qu'elle avait choisie, considérant qu'elle aurait ainsi fait un mariage trop en dessous de sa condition. De fait, le père de Socorro a une bonne condition : il est propriétaire d'un moulin à canne à sucre, cela est le signe qu'il est un paysan aisé ; il vit sur une grosse propriété de plusieurs centaines d'hectares, où il est avec ses fils mariés et, quand c'est possible, ses filles mariées. Toute la famille vit sous l'autorité de ce patriarche. De son côté, Monteiro est fils d'un *agregado*^{*}, alors que sa mère vit du commerce informel.

C'est le principal enseignement que l'on peut tirer du mariage de Socorro et Monteiro : le mariage ne doit pas déroger. Cependant, la violence que déploie le père pour empêcher le mariage a un côté qui dépasse le cadre d'une simple volonté d'homogamie sociale : en effet, le père de Socorro avait déjà prévu un époux pour sa fille. Par ailleurs, empêcher ce mariage était devenu pour lui une question d'honneur : sa fille promise, il ne pouvait accepter le mariage. Socorro relate dans le détail l'ensemble de ces péripéties dans un long morceau d'entretien ; dans la mesure où celui-ci n'est pas directement lié à notre propos, mais qu'il peut se révéler très riche d'enseignement sur le fonctionnement d'une famille paternaliste, nous avons mis ce passage dans l'annexe 7.

Même si le mariage de Socorro et Monteiro constitue à bien des égards un mariage atypique, on peut tirer plusieurs enseignements de celui-ci : le mariage est très clairement une affaire de famille – et les enfants sont libres de choisir leur conjoint aussi longtemps que ce choix ne contredit pas les attentes des parents. Là en l'occurrence, on voit que le choix du père était non seulement de ne pas marier sa fille à une famille peu recommandable, mais aussi – c'est ce que montre le passage encadré – de la marier à une bonne famille, une famille alliée : la famille de José Morais est, nous dit Socorro, une famille aisée (il ne manquait de rien chez eux) – et la mère de famille est d'ailleurs infirmière. De plus, il existe des liens anciens entre les familles, puisque les parents s'appellent « compère » : cette appellation relève de la « parenté symbolique », et révèle des liens étroits entre les familles. C'est à l'intérieur du cercle de ses alliés que le père de Socorro voulait marier sa fille. Le revirement de Socorro, qui la conduit à revenir sur sa parole, constitue alors une provocation à l'autorité du père et une « humiliation » à la famille de José Morais. Cela explique sans doute la violence dont fait preuve le père pour empêcher le mariage – allant jusqu'à envoyer des hommes armés.

Bien évidemment, tous les mariages ne font pas l'objet de telles attentes de la part des parents : la famille de Socorro est exceptionnellement aisée, et le moulin à canne à sucre est sans doute un signe de prestige social. Mais elle fonctionne selon les principes du « paternalisme – paysan » le plus net, avec tous les enfants présents à la maison – et peut donc être analysée comme un cas extrême du mariage dans ces types. Cela nous amène à considérer certaines caractéristiques du mariage selon les types d'agriculteurs qui le pratiquent.

Age du mariage et célibat, un facteur de distinction entre les différents types de « mariage paysan »

Un des facteurs essentiels de distinction entre les différents types de « mariage paysan » devrait être l'âge du mariage : en effet, nous avons vu que le mariage signifiait une certaine autonomie pour les enfants. Dans ce cas, les parents vont avoir tendance à vouloir garder le plus possible auprès d'eux – et à reculer le plus possible l'âge du mariage. C'est ce que dit Nicole Woortmann dans le cas des mariages de jeunes issus de familles paysannes du Sud du Brésil (donc *a priori* des familles de type « paysan – communautaire ») : « Chez les colons pauvres le mariage tend à se faire tardivement. Les parents, en fait, ne font aucun effort pour que leurs enfants se marient (...). En réalité, ce qu'ils cherchent à retarder, c'est la perte de la contribution des fils ou des filles à la production familiale » (Woortmann, 1995, p. 162). Il s'agirait là d'une règle de mariage liée à la condition paysanne au Brésil.

Mais cette règle dépend à notre avis d'autres facteurs. Contrairement à ce que dit Nicole Woortmann, la question ne se pose pas de la même façon avec les filles, qui jouissent d'une plus grande liberté : ne participant pas directement aux travaux des champs, elles sont moins retenues – à moins qu'elles ne soient les aînées de grandes familles, qui ont alors besoin de leur aide.

Entre en compte, évidemment, la richesse de la famille. Comme le dit Nicole Woortmann, les familles ont tendance à reculer l'âge du mariage. Mais le problème ne se pose pas de la même façon selon que les enfants sont aînés ou cadets : en effet, les aînés peuvent avoir une plus grande liberté à se marier jeunes que leurs cadets, puisqu'il y a derrière eux des travailleurs (à moins qu'il n'y ait une trop grande différence d'âge entre aîné et cadets, auquel cas l'aîné doit contribuer à les nourrir). Par ailleurs, il nous semble qu'il faille introduire une distinction selon les types de famille (dont Nicole Woortmann ne parle pas puisqu'elle analyse uniquement des familles que nous avons classées dans le type III) : les familles de type paternaliste paysan vont évidemment tenter de retarder le plus possible l'âge du mariage, et de garder un ou deux enfants célibataires auprès d'elles pour les aider.

Comment tester ces trois hypothèses (sexe, richesse, position dans la famille) par rapport à notre échantillon ? Une manière simple aurait été de disposer, pour chaque jeune de l'échantillon statistique, de l'âge de son mariage. Mais cette question du mariage s'est imposée au fur et à mesure de l'avancée des travaux de thèse, et nous n'avons introduit cette question dans les questionnaires que tardivement. Mais il nous semble qu'une catégorie particulière de jeune est particulièrement intéressante : celle des jeunes célibataires de plus de 30 ans. En effet, les célibataires présents dans le monde rural constituent une population particulièrement intéressante pour les parents : ceux-ci travaillent avec leurs parents, et participent de la production familiale. Avec eux les parents ont réussi à retarder au maximum l'âge de leur mariage – parfois même de façon définitive, puisque de nombreux jeunes ne se marieront pas après 30 ans. Le célibat est une conséquence du système de mariage paysan.

L'âge à partir duquel on peut considérer avec un risque d'erreur limité qu'un célibat est prolongé au-delà de la normale (donc que les parents ont réussi à retarder considérablement l'âge du mariage) apparaît être 30 ans : en effet, on situe la limite maximum de mariage pour les filles à 25 ans, alors qu'elle serait un peu plus élevée pour les garçons. 30 ans constitue alors un âge où l'on peut penser

qu'un jeune a de bonnes chances d'être marié (le graphique proposé quelques pages plus loin confirme en grande partie ces estimations).

Or, nous constatons dans notre échantillon que 20 jeunes de plus de 30 ans sont célibataires – soit 10,1 % du total. Cet échantillon est évidemment trop faible pour pouvoir en inférer des valeurs définitives, mais il peut cependant nous aider à cerner le profil type du célibataire. Le tableau suivant confirme le lien entre célibat et typologie des familles.

Tableau 23 : Célibataires de plus de 30 ans et typologie des familles

Type de famille	Nb célibataires	Jeunes de + de 30 ans	% célibataires	Ecart bruts
Type I-1	7	42	16,7	++
Type I-2	1	12	8,3	0
Type II	3	28	10,7	0
Type III	5	49	10,2	0
Type IV	0	17	0	-
Indéterminé	4	51	7,8	-
Total	20	199	10,1	

Légende: Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 10%; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi.

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Même si les échantillons sont faibles, on constate sur ce tableau que le type d'agriculteurs que nous avons qualifié de non paysan ne compte aucun célibataire de plus de 30 ans, à la différence des autres types : cela confirme le lien entre recul de l'âge du mariage et condition paysanne. De plus, on constate que les agriculteurs qui ont le plus tendance à garder leurs enfants près d'eux pour le travail (type I-1) ont en proportion plus d'enfants célibataires que les agriculteurs d'autres types – ce qui là encore confirme le lien entre célibat et aide aux parents. Dans ce cas, comme nous l'avons perçu avec l'entretien de Socorro, l'autorité des parents tendrait à s'appliquer avec une certaine force, et permettre de retenir les enfants longtemps. Par contre, cela fonctionne assez mal dans le cas des agriculteurs de type I-2 : ils voient leurs enfants se marier plus jeunes. Cela contredit les hypothèses de Nicole Woortmann selon lesquelles les familles les plus pauvres auraient plus tendance à garder leurs enfants auprès d'eux : faute de conditions de vie attractives à fournir à leurs enfants, celles-ci ne peuvent retenir leurs enfants à proximité.

Les familles de type II, elles, peuvent, conformément aux hypothèses de la typologie des familles, ne garder qu'un nombre limité d'enfants célibataires – et encore deux de ceux-ci ne vivent-ils pas sur le lot parental. Les familles de type III, elles, se situent exactement dans la norme. Il est cependant intéressant de constater que leurs enfants célibataires comptent souvent parmi les plus jeunes, les *caçulas**, montrant ainsi le lien étroit qu'il existe entre mariage et systèmes de place pré-assignées caractéristiques du système communautaire.

Cependant, pour confirmer ce lien entre célibat et aide aux parents ou système communautaire, on devrait observer une différence selon le sexe des enfants : en effet, l'aide est surtout entendue

comme devant être celle des garçons – les filles devant quant à elles surtout s'occuper de la maison tant qu'il y a des jeunes enfants, et pouvant se marier dès leur départ. C'est ce que l'on confirme avec le tableau suivant :

Tableau 24 : Célibataires de plus de 30 ans et rapports de genre

	Nb célibataires	Jeunes de + de 30 ans	% célibataires
Hommes	14	121	11,6
Femmes	6	78	7,7
Total	20	199	10,1

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Les garçons sont plus nombreux à rester célibataires que les filles. On pourrait invoquer des explications telles que celles que nous avons notées dans notre carnet d'entretien :

Extrait d'entretien 103 : Le mariage pour les petites filles (extraits du cahier de terrain)

Nous avons constaté que les jeunes filles (aux alentours de 10 ans) jouaient à un jeu : « comment sera mon mari ? » Chacune décrivait son type de mari idéal, en particulier en comparant à des hommes qu'elles connaissent. Nous avons rapporté cette histoire à deux filles d'agriculteurs âgées aujourd'hui de 25 ans, qui nous ont dit que cela était un jeu typique des jeunes filles.

Telle mère de famille, qui a une fille et un garçon, a des surnoms pour appeler ses enfants : son fils, c'est « rapaz », jeune homme ; sa fille, c'est « maezinha », petite mère.

De fait, on perçoit que les filles sont, plus que les garçons, destinées à se marier. Cela est conforme au fonctionnement des familles communautaires, et au paternalisme paysan : les parents essaient de garder auprès d'eux leurs garçons, qui participent directement à la production. Les filles, elles, servent surtout à la maison, et peuvent partir une fois que les enfants les plus jeunes sont mariés – ou qu'un sœur plus jeune les remplace.

Nous avons mené un entretien avec une femme célibataire de 38 ans. Voici la manière dont elle nous a résumé sa vie :

Extrait d'entretien 104 : Le célibat tardif d'une femme qui s'est occupée de ses parents, ses frères et ses neveux (Lucia)

« Enquêteur : Vous êtes donc Lucia ?

« Lucia : Oui.

« Enquêteur : Et vous êtes née en quelle année ?

« Lucia : Le 30 Août 1962.

« Enquêteur : 1962... et vous êtes venue ici en...

« Lucia : Je suis née dans le Maranhão, et je suis venue en 1982.

« Enquêteur : Qu'avez vous fait avant d'arriver ici ?

« Lucia : Je travaillais dans les champs, et ici j'ai continué à faire la même chose. A travailler dans les champs des parents. Mon père est mort, mais j'ai continué. J'ai continué à travailler, à aider mes frères, et maintenant je suis ici.

« Enquêteur : A aider vos frères ?

« Lucia : Oui, et mes neveux aussi. Et je suis ici.

« Enquêteur : Comment vous les aidiez ?

« Lucia : Je les aidais, je m'occupais de leurs enfants, j'achetais du matériel pour l'école. Et j'aide encore, avec des habits, des chaussures.

« Enquêteur : Vous les achetez pour eux ?

« Lucia : Oui, j'achète. Des médicaments s'il y a besoin, quand ils sont malades et qu'ils n'ont pas les moyens. J'ai un salaire tous les mois, c'est peu mais comme j'ai besoin de peu aussi, je peux les aider.

« Enquêteur : Un salaire ?

« Lucia : Oui, parce que j'ai eu un accident dans les champs, n'est-ce pas ? Un bout de bois m'a frappé et j'ai perdu l'œil. Alors j'ai obtenu une retraite. Et c'est avec ce salaire que je les aide.

« Enquêteur : En leur achetant des choses. Quand a eu lieu cet accident ?

« Lucia : Il y a 5 ans.

« Enquêteur : Et avant cela, vous faisiez quoi ?

« Lucia : La même chose. Seulement aujourd'hui, je ne peux presque plus travailler. Le soleil chaud, je ne peux pas aller sous le soleil chaud, parce que ça me fait encore mal. Mais j'aide toujours, ce que je peux faire je le fais, je cassais de la coco¹, j'en tirais l'huile, pour faire du savon, des choses comme cela. Mais je ne peux plus trop prendre le soleil chaud. J'aide. C'est peu, le salaire est peu de chose, mais peu avec l'aide de Dieu c'est déjà beaucoup.

« Enquêteur : Et vous travaillez dans la maison de votre mère ?

« Lucia : Oui, je reste avec la mère. Je reste avec elle. Je suis célibataire, je ne me suis pas mariée.

« Enquêteur : Vous ne vouliez pas vous marier non ?

« Lucia : J'aurais bien voulu. Je voulais oui. J'y pensais. Mais après... avec toute cette préoccupation à cause de la famille, le temps a passé et j'ai oublié. Et aujourd'hui, j'ai 38 ans, et je veux rester avec mes frères, mes neveux... Ca n'a pas marché jusqu'à présent, mais je ne veux plus y penser maintenant.

« Enquêteur : Vous aviez beaucoup de préoccupations avec la famille ?

« Lucia : Beaucoup de préoccupations, réellement beaucoup.

« Enquêteur : Avec quoi ?

« Lucia : Avec... avec les neveux, des fois je voulais aider à quelque chose, mais je ne pouvais pas, alors j'allais travailler. Quand je les vois dans le besoin, qu'ils ont besoin de quelque chose et je ne peux pas les aider, alors je suis préoccupée.

« Enquêteur : Vous êtes combien de frères ?

« Lucia : Nous sommes 4.

« Enquêteur : Et il n'y a que vous qui ne vous êtes pas mariée ?

« Lucia : Oui, il n'y a que moi »².

Cet entretien se termine, un peu plus loin, par les pleurs de Lucia. Elle a passé sa vie à aider sa famille, d'abord ses frères les plus jeunes, puis ses neveux ; et se retrouve aujourd'hui célibataire. Ce principe général vaut aussi pour les garçons : ils aident leurs parents jusqu'à un âge élevé (parfois jusqu'à leur mort), puis décident de se marier. Dans la mesure où les maris peuvent être nettement plus âgés que leurs femmes, les hommes trouvent facilement à se marier ; alors que les femmes restent « *títia* » (tantine), selon l'expression consacrée pour parler des femmes célibataires.

Le système paysan implique un type de mariage particulier, qui pousse à retarder au maximum l'âge du mariage. Cela constitue le dernier élément de ce que nous avons appelé l'idéal-type paysan, et que nous pouvons, à partir du développement précédent et du chapitre 3, caractériser de la manière suivante :

1. Le mariage marque le moment de la séparation avec les parents. Les jeunes travaillent alors en grande partie à leur compte.

2. Le nouveau couple s'installe dans une maison séparée de celle des parents ; le plus souvent dans le lot du mari. Les parents, en particulier dans le type paternaliste paysan et paysan communautaire, tentent de profiter du don de la terre pour conserver leurs enfants à proximité.

¹ Activité des femmes Maranhenses : la noix d'un palmier, si elle est cassée, donne une huile avec laquelle on peut faire divers produits, en particulier du savon.

3. De même, les parents de type paternaliste paysan ont tendance à retarder au maximum l'âge du mariage ; alors que les parents de type paysan communautaire tentent au contraire de conserver auprès d'eux les enfants les plus jeunes.

4. Les époux appartiennent à des familles proches géographiquement, socialement et professionnellement. Ces familles peuvent même être des familles alliées.

5. Ils se connaissent relativement longtemps (voire depuis toujours) et décident, à un moment donné (suite à une « discussion ») de se marier. Cette demande implique une démarche de la part de l'époux qui va demander aux parents de l'épouse.

6. L'ensemble de ces principes tend à fonctionner comme une règle à laquelle les époux doivent se soumettre (de manière implicite) ; le non respect de ces règles, en terme de travail ou de choix des conjoints, expose les jeunes à des critiques de leurs parents, voire à de violentes sanctions.

7. Le mariage, parce qu'il est la condition de l'installation en agriculture, est un moment clef de la reproduction de la condition paysanne : il marque les liens profonds entre famille et agriculture, sphère domestique et sphère économique.

Mais l'intérêt de la description des traits caractéristiques d'une norme, par rapport à notre questionnement, est de voir comment celle-ci est reproduite ou non par les enfants. Ce sont donc principalement les écarts au modèle qui vont nous intéresser à présent.

II. 2. Le « mariage paysan », entre reproductions et remises en question.

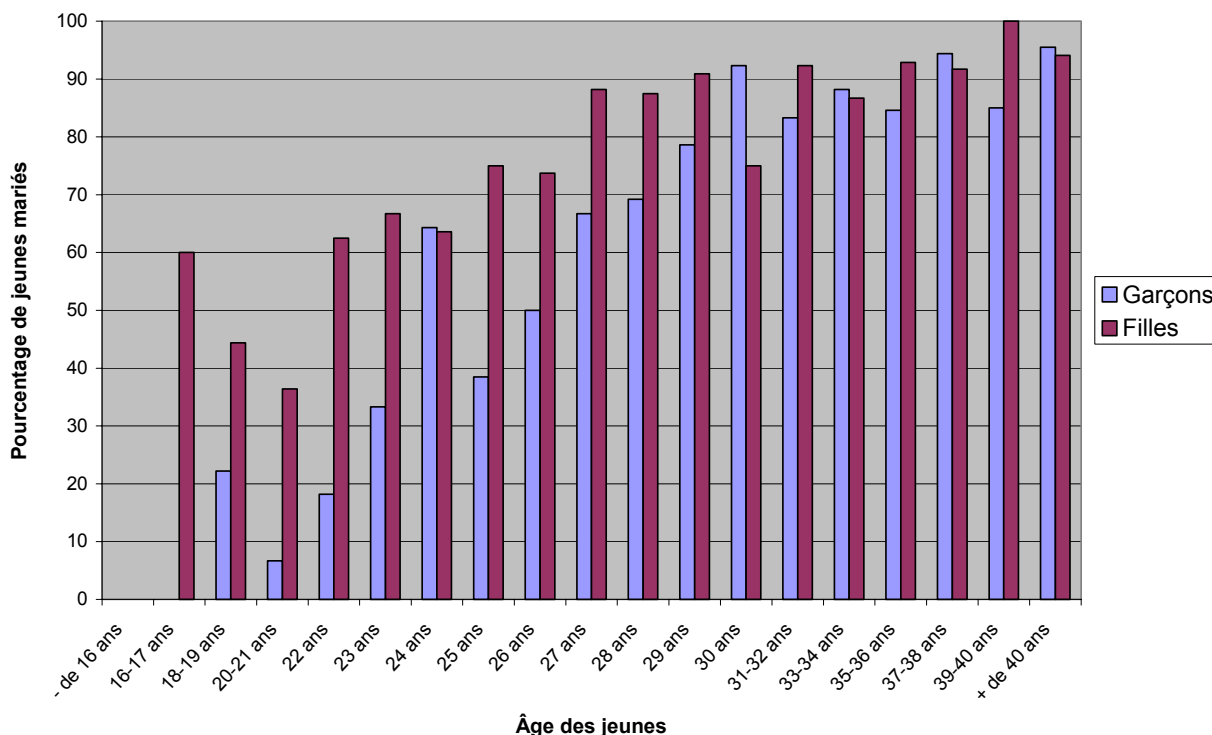
On peut essayer à présent de comprendre comment se reproduit le « mariage – paysan ». Pour cela, nous aurions pu transformer les critères de cet idéal-type en paramètres quantitatifs et mettre en place un questionnaire qui aurait permis d'estimer le nombre de jeunes qui reproduisent l'idéal-type du « mariage – paysan ». Malheureusement, les caractéristiques du « mariage – paysan » se sont construites au fur et mesure de l'avancement du travail, et ont rendu impossible une telle quantification – et les données dont nous disposons ne sont pas suffisantes pour mener cette analyse. Mais celles-ci, si on les combine à une analyse d'entretien, permettent de voir (sans pouvoir les quantifier) comment est reproduit ou non l'idéal-type du « mariage – paysan ».

Âge du mariage et « mariage paysan »

On peut, à partir des données dont nous disposons, estimer l'âge moyen de mariage des jeunes agriculteurs – et comparer ces données à l'idéal-type. Mais là encore, les données ne sont pas de bonne qualité : en effet, la solution la plus simple pour cela aurait été de connaître la date de mariage de l'ensemble des jeunes de notre échantillon. Mais nous n'avons intégré cette donnée dans notre questionnaire que tardivement : nous ne disposons donc pas de cette donnée pour un nombre significatif de jeunes. Nous avons alors fait le calcul suivant : nous connaissions la date de naissance des jeunes, et leur situation matrimoniale au moment de l'entretien. On connaît donc le pourcentage de jeunes d'une tranche d'âge qui sont mariés : c'est cette donnée que nous avons représentée dans le graphique suivant. A cause du manque de données que nous avons pour certaines années, nous

avons, pour les valeurs extrêmes, procédé à des regroupements d'années de naissance afin d'obtenir un effectif minimum de 30 individus par année (ou groupement d'années) de naissance¹.

Graphique 6 : Pourcentage de jeunes issus d'une même cohorte mariés



On peut tirer plusieurs enseignements de ce tableau : tout d'abord, les filles ont tendance à se marier plus jeunes que les garçons, et surtout leurs taux de mariage sont très souvent supérieurs à ceux des garçons. De fait, elles se marient beaucoup plus que ces derniers, le taux de mariage des filles étant de 75 % sur la totalité de l'échantillon, contre 65 % pour les garçons. Les filles se marient plus jeunes et plus que les garçons. Cela montre que la question ne se pose pas de la même façon selon le sexe des enfants.

Autre enseignement, il y a des âges où ont lieu un nombre assez élevé de mariages. De manière étonnante, de nombreux mariages ont lieu vers 16-17 ans (principalement pour les filles), puis vont en se réduisant jusqu'à 22 ans, où un seuil minimum est atteint ; à 23 ans pour les filles, 24 ans pour les garçons, les pourcentages de jeunes mariés par cohorte grimpent fortement et de manière irrégulière jusqu'à 26 ans pour les filles, 30 ans pour les garçons. Ils atteignent des taux de 90 %, autour desquels les quotients se stabilisent. On peut donc dire qu'à 26 ans pour les filles, 30 ans pour les garçons, la situation matrimoniale d'un jeune est, sauf divorce ou veuvage, définitive ; et que peu de

¹ Il vaut mieux, pour ce type de données, regarder les tendances générales d'évolution que les taux eux-mêmes, qui sont sujets à caution pour les valeurs les plus basses. En effet, s'il est évident que 60 % des filles de 16-17 ans de notre échantillon se marient à cet âge, notre échantillon peut être biaisé pour les moins de 20 ans dans la mesure où nous n'avons pas recensé de manière exhaustive tous les célibataires, mais seulement les enfants de familles qui ont des frères ou sœurs mariés (en effet, nous n'allions pas dans les maisons où il n'y a que des célibataires). Mais si les taux sont sans doute surestimés, il n'y a aucune raison pour que l'évolution ne soit pas celle que nous décrivons.

mariages ont lieu après. On peut donc, comme nous l'avons fait plus haut, faire commencer l'âge définitif du célibat vers cette date. Les mariages des garçons sont relativement tardifs, leurs quotients de nuptialité ne tombant pas en dessous de 50 % avant 26 ans, alors que celui des filles se situe à 22 ans. Cela confirme le fait que, comme nous le disions plus haut, les parents tendent à garder leurs garçons le plus près d'eux le plus longtemps, et à reculer l'âge du mariage des garçons – jusqu'au célibat parfois.

L'âge moyen du mariage pose cependant une question par rapport au type de « mariage – paysan » que nous avons caractérisé : d'une part, un nombre élevé de mariage intervient tôt dans la biographie des jeunes (dès 16 ans pour les filles, 18 pour les garçons), contrairement à la norme que nous avons construite : que révèlent ces mariages ?

Le « mariage fuite », une contestation radicale du « mariage paysan »

Si le système du « mariage paysan » apparaît relativement aisé à caractériser (ne serait-ce que parce que l'on dispose d'une abondante littérature sur le thème), ses remises en question contemporaines sont plus difficiles à saisir. On a vu avec le cas de Socorro qu'il existait déjà, dans les années 1960, des refus de se conformer aux attentes des parents ; mais ces refus étaient rares, et servaient surtout à révéler les normes du mariage. Mais on observe actuellement une généralisation des « mariages fuites » (les mots employés localement pour le désigner sont : *fugir* (fuir) ; ou *casou fugido* (il s'est marié en fuyant) ; nous garderons cette dernière expression). C'est Socorro elle-même qui, la première, nous en a parlé – pour nous faire part de sa crainte que ses enfants fassent comme elle. Elle nous a confié cela hors entretien, juste après le passage retranscrit et analysé dans l'annexe 7.

On comprend pourquoi les « mariages fuites » sont une contestation du « mariage paysan » : ils ont lieu lorsque les parents ne veulent pas que le mariage ait lieu, et que les enfants sont obligés de s'enfuir l'un avec l'autre, pour les mettre devant le fait accompli. Dans ce cas, le mariage n'est pas célébré de manière officielle, mais le couple vit ensemble (en concubinage dirions-nous). Un récit, celui de Judite, peut nous aider à comprendre les raisons d'une fuite, et la manière dont ça se passe. Le récit est très long, mais nous trouvons dommage de le couper :

Extrait d'entretien 105 : Mariage fuite et contestation de l'autorité maternelle (Judite)

Judite vit aujourd'hui à Belém. Elle n'est pas originaire du front pionnier de la Transamazonienne, mais d'une autre zone rurale (São Domingo do Capim). Nous l'avons rencontrée explicitement pour qu'elle nous parle de sa fuite (nous étions recommandé par une amie). Alors que nous avons fait un entretien avec Judite pour parler de sa fuite (la question initiale portait là-dessus), celle-ci, pendant tout le monologue initial, n'a pas abordé le thème. Elle raconte par contre comment sa mère est venue en ville (une petite ville du Pará) avec tous ses enfants pour qu'ils puissent étudier (cela fait de sa famille une famille de type II) : fille la plus âgée, elle était chargée de s'occuper de ses frères et sœurs pendant que sa mère était à l'école (elle est enseignante). Cet extrait commence avec la première question après ce long monologue :

« *Enquêteur* : Tu n'as pas parlé de toute une partie, lorsque tu étudiais au 1° grau [collège] jusqu'à ta fuite. Tu faisais quoi ? Tu travaillais à la maison ?

« *Judite* : Oui, je m'occupais de la maison, de mes frères, je lavais leurs habits, je leur faisais à manger, il y avait un qui prenait encore le biberon, je leur faisais la nourriture, je faisais aussi celle d'autres personnes, et j'étudiais.

« Enquêteur : Tu avais du temps pour sortir ?

« Judite : Même si j'en avais, ma mère ne me laissait pas sortir. Un jour, juste parce que j'ai fait un tour... elle nous laissait jouer en face de la maison, n'est-ce pas ? Un groupe d'enfants, et il y en avait une qui était déjà jeune fille, mais bon elle laissait faire. Alors est apparue une camarade qui nous a proposé d'aller faire un tour. Notre maison était dans la troisième rue, et nous sommes allées en face, de la troisième rue nous faisons un tour jusqu'à un point qu'il y avait au bord du fleuve, et nous revenions. Quand on allait faire demi-tour, maman était déjà partie me chercher. Et elle m'a ramenée par l'oreille, comme ça, suspendue. Oh oui, elle ne nous laissait pas sortir non. Déjà, quand j'étais au lycée il y avait cours la nuit, et elle étudiait elle aussi la nuit. Elle était un an au-dessus de moi, quand j'étais en seconde elle était en première. Non en fait, elle était déjà en terminale et moi j'étais en seconde. Mais Qu'est-ce que tu veux savoir exactement ?

« Enquêteur : Ce que tu faisais à la maison, pourquoi ta mère ne te laissait pas sortir.

« Judite : Parce qu'elle pensait que j'allais sortir avec des garçons. Elle pensait que je n'avais pas encore l'âge, je ne sais pas, je pense que je n'avais pas encore l'âge.

« Enquêteur : Mais tu sortais avec ce garçon de Belém ?

« Judite : Oui, avec lui elle laissait faire. Parce qu'il étudiait, qu'il avait un futur. C'était ça sa préoccupation, c'était parce qu'elle voulait que... que je ne sois pas enceinte, que je sois obligée de me marier à cause que... mon père disait toujours : "Écoutez mes enfants, étudiez parce que je ne veux pas que vous ayez le futur que j'ai eu, parce que moi je n'ai pas eu l'opportunité d'étudier. Et je vous donne cette opportunité pour que vous étudiiez. Vous devez en profiter". Mais bon, aujourd'hui qui en a vraiment bien profité, c'est ma petite sœur et mon petit frère, qui ont étudié et ne se sont jamais arrêtés. Eux oui, ils ont réussi à entrer à l'université, parce qu'ils n'ont jamais arrêté, et aujourd'hui ils sont diplômés, ils ont déjà un emploi, ils ont réussi un concours... une autre sœur a terminé le lycée après avoir eu une fille. Et la dernière est en train de terminer. Les autres ont laissé tomber.

Suit une pause, pendant laquelle elle redemande ce que je veux savoir ; je suis alors amené à formuler une question maladroite, qui donnera une réponse trop vague. Jusqu'au moment où je parviens à bien faire porter ma question sur le jour même de la fuite.

« Enquêteur : Pourquoi as-tu fui avec ce garçon ?

« Judite : Écoute... après un certain temps, où j'ai pu analyser, penser, réfléchir à cela... je l'aimais beaucoup tu sais... ce que je ressentais pour lui, c'était une chose que je n'avais jamais ressentie pour aucun de mes petit amis. Même avec celui avec qui je suis restée 4 ans, mais bon je ne le voyais que pendant les vacances. Mais bon c'était quelque chose de vraiment fort que je ressentais. Mais même ainsi, je pense que je n'aurais pas eu le courage de fuir avec lui. Je pense que ça a été... je pense que j'étais fatiguée, stressée, à cause de l'école, de mes collègues, il y avait des collègues qui me trouvaient trop vaniteuse, et comme ils voyaient que j'avais les meilleures notes du collège, ils venaient me voir quand ils avaient un travail à faire, ils venaient tous me voir. Et moi qui n'arrivais même pas à faire mon travail... Ca a été un de ces jours que j'ai décidé de fuir avec Gilmar, je fuyais comme ça... ce n'était pas ça dont j'avais envie, mais je fuyais pour me libérer, du travail à la maison, du travail à l'école, c'était des travaux trop difficiles, je pense que c'est aussi parce que c'était la fin de l'année... je pense que je trouvais le travail trop difficile, mais bon si je m'asseyais je résolvais rapidement les problèmes. Mais bon, à ce moment-là, j'avais l'illusion qu'en fuyant... Gilmar insistait tout le temps pour que je fuie, et quand j'ai vu que j'étais comme cela, autant sous-pression, j'ai pris le chemin le plus facile que je trouvais.

« Enquêteur : Mais quand tu as fui avec lui, comment ça s'est passé ?

« Judite : Ca a été cruel... Tu sais, ce Jean, celui avec qui je sortais et qui vivait à Belém, c'était quelqu'un de très bien tu sais, il... comme je te dis, il me respectait, nous dirons comme cela. Alors bon, il n'a jamais insisté en relation au sexe, pour ces choses-là. Et même ses câlins, ils étaient comme il faut. Il y avait beaucoup à l'époque cette histoire de virginité, et bon à l'époque maman m'avait mis cela dans la tête, que si je n'étais plus vierge je ne valais plus rien. Elle disait exactement cela. Alors quand je suis partie de la maison, pour aller me promener, pour faire juste une promenade, elle arrivait et me battait, elle disait qu'elle ne voulait pas d'une fille... déshonorée, c'est ça qu'elle disait. Mais ce garçon, ce Jean, il ne me demandait même pas, il était tellement sûr qu'il ne me posait pas la moindre question à ce sujet. Par contre Gilmar, lui, il me demandait, il me demandait. Au début, quand on a commencé à sortir ensemble, il m'a demandé si j'étais encore vierge. Alors moi je lui ai répondu que je n'allais pas lui répondre, que je lui dirai plus tard. Mais bon, il a gardé le même sujet de conversation. Il me demandait, me demandait... Et il a dit : "Écoute, même si tu n'es plus vierge, je veux rester avec toi, parce que je t'aime". Alors là, je pensais que ça c'était super. Je pensais : "Il m'aime, il m'aime vraiment". Alors bon... je me suis dit : "Je vais le tromper en lui disant que je ne suis pas vierge pour voir si vraiment il veut rester avec moi". Mais

bon, le problème c'est qu'il insistait pour coucher avec moi, tu sais, même avant qu'on s'enfuit. Mais moi, je n'ai jamais voulu. Et bon, cette année-là, l'année scolaire du collège était déjà terminée. Il n'y avait que ceux qui étaient au lycée qui continuaient à étudier. Et maman est restée avec moi en ville, rien que pour que je puisse étudier. Et j'étais seule à la maison, les autres étaient aux champs, avec Papa. Alors la veille, on avait décidé que j'allais fuir. Je devais sortir de la ville, aller à la maison de ma grand-mère qui était en zone rurale aussi, en bordure de fleuve, je devais prendre un bateau et y aller. Et il serait venu me chercher, parce que c'était encore loin de sa maison à lui. Alors bon la veille, j'ai eu une crise de pleurs, j'ai énormément pleuré, toute la journée. Maman pleurait avec moi, et elle me demandait ce que j'avais, mais moi je ne pouvais pas lui répondre. Alors je ne disais rien, je disais que c'était rien, que j'avais juste envie de pleurer. Et je pleurais, je pleurais, je pleurais, et maman pleurait avec moi. Quand la nuit est venue, on a dormi, et le lendemain elle est sortie pour travailler, le matin. Elle faisait partie de la Pastorale de l'enfance, et elle partait tous les matins. Pour aller voir des enfants, apprendre à se servir de médicaments, ces trucs-là. Alors j'en ai profité, j'ai préparé mes affaires, ça tenait dans deux petits sacs, j'ai préparé mes deux sacs et je les ai cachés. Alors elle est rentrée mais je n'avais pas eu le temps de bien cacher mes affaires, alors quand elle a été se doucher, j'ai appelé un garçon en vélo et je lui ai demandé de prendre les sacs. Alors elle s'est levée, et elle a dit : "Fille, réchauffe le poisson pour nous deux pendant que je prends ma douche". Alors j'ai réchauffé le poisson et elle a été se doucher. Mais bon, je n'ai fait que réchauffer le poisson, je l'ai laissé là et je suis partie. Sur le coup, j'avais laissé un mot pour dire que j'allais chez une de mes camarades, une amie, que j'étais partie vite fait. Elle m'a attendue mais je ne suis pas rentrée, elle a déjeuné, et quand la nuit est tombée, elle a été me chercher à la maison de ma camarade, et c'est là qu'ils lui ont donné la lettre. C'est là qu'elle a su. Mais bon ce qu'elle ne savait pas c'est que j'étais à la maison de mamie, si elle avait su elle y aurait été et m'aurait empêché de faire cette bêtise de m'enfuir. Mais elle ne savait pas, elle croyait que j'étais allée directement chez lui. Mais bon j'étais allée chez mon oncle, la femme là-bas elle a trouvé cela étrange, elle m'a dit : "Judite, Qu'est-ce que tu fais ici. C'est un jour de semaine, pas le week-end". Elle a regardé mes deux sacs, et elle a dit : "Tu es chargée, n'est-ce pas ? Tu n'es pas en train de t'enfuir ?" J'ai répondu : "Non". Personne n'a fait attention, je suis sortie avec mamie, dans la maison d'un voisin, on a pris un jus de cacao, j'ai même mis de la farine dans le mien, et je sais que quand je suis arrivée à la maison j'ai eu sommeil. C'était six heures du soir. J'ai été chanter une chanson aux filles de ma tante, les petites, et j'ai dormi. Quand je me suis réveillée, il était déjà 9 heures du soir, et j'ai pensé : "Serait-il déjà venu ? Ou pas ?" Alors je me suis dit : "Bon, je vais rester éveillée. S'il est déjà venu et reparti, alors je ne pourrais rien faire". Mais peu de temps après, j'ai entendu le bruit du bateau. Mon cœur a commencé à battre ainsi, je tremblais, je tremblais, je tremblais, j'avais une de ces peurs... j'y ai été, mais la porte était fermée. Alors j'ai pensé : "Je ne vais pas pouvoir sortir". J'ai pris une chaise vite fait, et j'ai ouvert la porte qui était fermée par en-haut. Quand je suis descendue de la chaise, ma tante est arrivée dans la salle et a crié : "Que s'est-il passé ? J'ai eu peur, j'ai cru voir un homme de grande taille en face". Je lui ai dit que ça n'était rien, qu'elle aille dormir. Alors je me suis juste étendue dans le hamac de nouveau. Le bateau s'était déjà arrêté, et je savais que c'était lui. Mais j'ai eu un mal au ventre... je tremblais, alors je suis allée à la cuisine, j'ai pris de l'eau avec du sucre, et je suis retournée dans la chambre. Et quand je l'ai vu, il y avait une petite lumière à la porte, qui se balançait. Une lanterne, mais je ne sais pas ce que je faisais. Il a arrêté le bateau un peu loin, il y avait la marée, il a accosté à un autre embarcadère. Alors il est descendu, et il est venu vers la maison de mamie. Alors je lui ai donné mes sacs et il les a amenés au bateau, et il est revenu. Je n'arrivais pas à sortir de la maison. Quand je suis sortie, je tremblais, je tremblais, j'avais vraiment très peur. J'ai repris de l'eau avec du sucre, et j'ai eu envie de faire pipi, alors je suis allée faire pipi, je suis revenue mais je n'arrivais pas à sortir. Alors après il m'a appelée, et il est venu. Alors je suis venue, il fallait descendre d'une échelle, et quand je suis descendue j'ai marché sur la queue du cochon. Le cochon est parti en criant, et moi j'ai failli faire pareil. Ecoute, j'ai mis tellement longtemps que la marée a séché, et que le bateau est resté sur l'embarcadère. Et comme il était en train de se remettre d'une fracture au bras, il n'avait pas la force qu'il fallait pour pousser tout seul. Il avait pris un garçon avec lui, mais il dormait dans le bateau. Alors j'y suis allée, j'ai appelé, appelé le garçon, jusqu'à ce qu'il se réveille, et il nous a aidé à pousser le bateau et on est partis. On a laissé la marée venir un peu avant de faire marcher le moteur. Et on est partis. C'était un peu loin, et quand on est arrivés chez lui c'était déjà plus de minuit. Il avait sa propre maison, il avait à côté de la maison de ses parents. Quand on est arrivés là, pendant le voyage on n'avait pas échangé un mot, il pilotait le bateau, et moi je pensais que j'avais envie de me jeter à l'eau... mais bon... je regrettais déjà je pense. Quand on est arrivés là, il m'a demandé si je voulais manger un

peu et j'ai dit que oui. Alors il est sorti, à minuit, pour aller chercher du açai¹. Mais il n'a pas réussi à avoir du açai, ni rien. Alors on est allés à la chambre. Et quand on est arrivés là, je lui ai demandé d'attendre le lendemain. Alors il a dit que non, j'ai demandé, demandé, pour qu'il attende le lendemain, mais il ne voulait pas attendre. Il m'a arraché les habits et... ça a été très sauvage, tu sais. Il ne s'est même pas rendu compte que j'étais vierge.

« Enquêteur : Même pas ?

« Judite : Non. Bon après ça... je n'ai pas senti. Pour moi, ça a été horrible. Je voulais attendre, je pensais que ça allait être quelque chose de très bien, n'est-ce pas... et ça a été horrible. Alors moi, quand trois jours après maman est venue là-bas, elle m'a demandé si j'avais aimé et j'ai dit que non. Elle n'a rien dit, mais elle a juste dit : "Avec le temps, tu verras, tu aimeras". Mais bon, j'ai déjà vu, j'ai été enceinte, et je ne sentais rien, juste quand j'étais enceinte ça a été pire, parce que j'ai envie de vomir, très envie. Et bon, quand mon ventre a grossi, il m'a abandonnée pour de bon, il a été en voir d'autres, il ne pensait qu'à aller dans un petit bateau pour aller chercher d'autres femmes, et moi j'étais là, à attendre qu'il arrive... ça a été ainsi »^w.

Cet extrait d'entretien, évidemment, se termine par des pleurs. Comme souvent les entretiens avec les filles, il aborde des sujets très délicats... qui sont mal vécus par ces dernières. On note, dans ce passage, la difficulté que nous avons eue à la faire parler du thème de l'entretien ; et pourtant, nous la connaissions assez bien, et étions très bien introduit auprès d'elle.

Cet entretien révèle de nombreux éléments : tout d'abord, sur les raisons de la fuite. L'attraction pour le mari, comme le dit Judite, n'est pas une raison suffisante ; sinon, elle aurait sans doute fait demi-tour plus tôt, quand elle voyait qu'elle ne voulait pas partir. Judite fuit surtout quelque chose : elle dit qu'il s'agit principalement de l'autorité de sa mère et des cours du lycée, trop durs. Mais c'était alors la meilleure élève de sa classe, et elle-même dit qu'elle aurait réussi à étudier si elle avait voulu.

On comprend aussi, à la lecture de cet entretien, l'importance de la virginité pour les jeunes filles : on pourrait presque supposer que le manque de respect du mari lors de la nuit de noce serait dû au fait qu'il savait que sa femme n'est plus vierge – donc plus respectable. Enfin, on voit tous les problèmes que cela pose pour le couple par la suite : car Judite a fuit pour un homme qui, rapidement, l'a délaissée au profit d'autres femmes. Les conditions de vie des femmes peuvent alors se révéler très difficiles.

Nous analyserons plus tard dans ce chapitre d'autres éléments de ce passage d'entretien (condition des femmes, virginité). Retenons pour l'instant un autre élément, le courage que cela demande de s'enfuir : même si sa mère était trop autoritaire, Judite aurait pu, à de nombreuses reprises, faire marche arrière. Certes, elle a sans doute tendance à exagérer, aujourd'hui qu'elle est séparée de son mari, les moments pénibles de cette fuite – dont elle se repend amèrement. Mais il n'empêche que la fuite n'est pas un acte facile, cela renforce son caractère contestataire du mariage et, plus largement, du mode de vie paysan – même en ville.

Or les difficultés de la fuite, et la dureté des conditions de vie qui s'ensuivent, expliquent que de nombreuses filles refusent de s'enfuir. C'est ce qu'explique Ivamar, jeune fille de 18 ans qui refuse de s'enfuir avec ses petits amis :

¹ Fruit amazonien qui se mange sous la forme de jus. Mélangé à de la farine (de manioc ou de tapioca), il est très nutritif.

Extrait d'entretien 106 : Le refus du statut d'épouse suite à un mariage fuite d'une jeune fille (Ivamar)

« Ivamar : (...) Je suis déjà sortie avec beaucoup de garçons, mais aucun de mes amoureux ne m'a jamais appelée pour me marier. Ils m'ont souvent appelée à m'enfuir, mais je n'ai jamais voulu, aujourd'hui encore j'ai un amoureux, on se dispute souvent, bien qu'on s'entende bien, mais il y a beaucoup de disputes, souvent... mais ça revient toujours normal. Je l'aime beaucoup, je lui ai demandé si il m'aimait et il m'a répondu que bien sûr il m'aime, mais je ne sais pas, il est très rustre, il est très agité, et bon c'est comme cela.

« Enquêteur : Si tu pouvais te marier, tu voudrais...

« Ivamar : Oui Xavier, j'aimerais bien.

« Enquêteur : Mais pourquoi, quelle différence il y a-t-il entre marier et fuir ?

« Ivamar : Non, ce n'est pas... Ecoute Xavier, si on se marie, on est... si on a un enfant... si tu te maries et que tu as ton mari, tu es sûre... tu es sûre que tu ne vas pas te séparer de lui rapidement. Si vous avez un fils, vous allez avoir une responsabilité très grande, il ne va pas pouvoir se séparer de toi sans rien dire, il va devoir assumer cette responsabilité, il ne peut rester comme cela »^x.

Ivamar explique clairement que le mariage confère aux femmes un statut, qui les met à l'abri de la « répudiation¹ ». La difficulté de la fuite et du statut qu'elle procure explique que nous observions de nombreux mariages où la fuite n'est pas à l'origine du mariage – mais que le symptôme qu'il révèle reste le même.

Les mariages d'une semaine, des « mariages fuites » et / ou des « mariages indépendance »

Dans de nombreux entretiens, nous avons rencontré des personnes qui ont tenu un discours sur le mariage que l'analyse peut faire apparaître comme des « mariages fuite ». Le principal critère qui permet de reconnaître ces mariages est le temps qui s'écoule entre le moment où les futurs époux se rencontrent et le moment où ils se fiancent et / ou se marient. Dans l'entretien de José Bahiano sur le mariage paysan, on constate que les époux se connaissent depuis toujours – et se sont mariés après être « sortis ensemble » deux ans. De fait, le temps minimum de flirt dans ces mariages paraît être d'un an – parfois moins. Mais on constate des mariages où ce délai est nettement plus court.

Extrait d'entretien 107 : Un mariage d'une semaine (Pelado)

« Enquêteur : Vous pouvez me raconter comment vous avez rencontré votre femme, comment vous avez décidé de vous marier ?

« Pelado : Je peux oui. Ça a été à une fête à Anapú où j'ai été. Je l'ai trouvée là-bas, je l'ai rencontrée à Anapú. Alors on a commencé à sortir ensemble, et ça a été très rapide. On est sortis ensemble une semaine, et alors je suis allé vivre chez elle (ajuntei*), je suis passé dans sa maison. Et aujourd'hui on est ensemble. Nous avons deux enfants, et on vit là-bas derrière »^y.

L'expression que nous employions pour qualifier ces mariages étaient les « mariages d'une semaine » : nous proposons dans l'encadré suivant le récit d'un homme qui a fait un de ces mariages rapides. Ce récit permet de comprendre la rapidité avec laquelle se décident ces mariages.

¹ Cette situation n'est pas rare : Ivanette, citée plus haut lorsque nous parlions l'emploi du temps d'une femme mariée, s'est réveillée un matin seule. Son concubin, père de ses deux enfants, était parti pendant la nuit.

Encadré 29 : Un mariage d'une semaine. Point de vue d'un mari sur sa décision de se marier

Roberto est *parti* étudier à Fortaleza ; formé technicien agricole, il décide de revenir dans la Transamazonienne. On note que le vocabulaire qu'il emploie est très souvent de l'argot de la ville.

Extrait d'entretien 108 : Un mariage d'une semaine typique : le récit du mari (Roberto)

« Enquêteur : Quel âge avais-tu ?

« Roberto : 24 ans. Ma petite amie voulait que je reste là-bas, mais j'avais une sorte d'engagement : rentrer dans la région. (...) Je suis rentré en Novembre 1995, et à peine rentré mes parents sont partis à Fortaleza passer deux ou trois mois, et moi je suis resté seul à la maison, ils m'ont laissé garder la maison et rapidement une nana (guria) est arrivée, on a fini par avoir une histoire (um caso), bien que je n'en avais pas vraiment envie, que je n'étais pas encore attaché, mais bon on a commencé à avoir une histoire, elle insistait beaucoup et tout ça, elle venait se promener à la maison, elle venait toute seule, et bon on a commencé à s'embrasser et un gamin s'est pointé, elle est tombée enceinte quoi. Mais bon, alors que je ne savais pas encore, un jour que j'étais seul à la maison, est arrivé un de mes collègues qui m'a dit : " Tu viens faire un tour dans le travessão ? ". Et bon j'y ai été, et c'est là qu'est apparue la fille, et alors je l'ai vue. Mais je t'ai déjà raconté tout cela ?

« Enquêteur : Quoi ? Non, raconte de nouveau. Donc tu es allé dans le travessão avec un ami à toi...

« Roberto : Oui, j'étais seul à la maison, il m'a dit " Allons nous promener dans le travessão parce que je dois aller chercher des trucs là-bas ". Alors j'y suis allé, dans le camion il y avait Neto, mon cousin, et je suis allé dans le travessão pour prendre les marchandises, mais la route était très mauvaise, et on est arrivés au bas d'un pied de mangue, le camion ne pouvait plus passer. Alors le type qui allait chercher sa marchandise y a été à pied, et moi et Neto on est restés dans le camion, sous le manguier, juste en face de la maison, et on parlait, on riait, on écoutait de la musique... et tout à coup je regarde la fenêtre, et vois un visage là-bas qui nous regardait, je ne l'avais jamais vu avant, je ne connaissais même pas cette vicinale, ni la maison, personne, et j'ai regardé comme ça... Quand j'ai regardé elle s'est cachée, elle est rentrée dans la maison, mais bon moi j'ai continué à faire attention et j'ai dit : " Regarde bien quand elle apparaîtra de nouveau ". Et quand elle est apparue de nouveau, j'ai dit : " Hé mec, tu connais cette nana-là ? " Il a répondu : " Je la connais oui, je l'ai déjà vue, je ne la connais pas beaucoup mais je l'ai déjà vue ". - " Et bien je vais me marier avec elle ". - " Tu es fou, tu vas te marier avec elle ? ". - " Oui, je vais me marier avec elle. Tu vas voir, je vais lui demander un peu d'eau ". Alors j'ai été lui demander de l'eau, elle m'en a donné, un peu effrayée, les gens de l'intérieur ils sont ainsi, quand arrivent des gens de dehors... je lui ai demandé de l'eau et je suis retourné au camion : " Tu as parlé avec la fille ? " - " Non, je n'ai pas parlé avec elle, mais je vais me marier avec elle ". - " Tu plaisantes ". - " Non non. D'ailleurs, je vais aller parler avec elle de nouveau ". Alors j'y suis allé, je ne sais pas ce qui m'a pris, je ne sais pas quelle est cette idée de fou que j'ai eue, mais je suis retourné là-bas et j'ai dit : " Comment ça va ? Tu vas bien ? Quel est ton nom ? " Elle m'a dit son nom : " Tu aimes ici ? " - " J'aime. " - " Tu étudies ? " - " J'étudiais l'an passé, mais cette année je n'étudie pas non ". - " Pourquoi ? " - " Parce que l'école est très loin. Je ne vais pas étudier non ". - " Ça va. Je peux revenir ici, dans ta maison ? " - " Tu peux ". - " Bon alors je vais revenir ici dans ta maison ". C'était un Vendredi. Le Lundi, à trois heures de l'après-midi, j'ai pris un cheval, je lui ai mis une selle et je suis allé à sa maison, et quand je suis arrivé là il était 4 heures, il y a 5 kilomètres de distance, c'est vraiment très loin. Alors je suis arrivé plein de sueur à cause du soleil chaud, ses parents travaillaient, elle était seule à la maison à s'occuper des petits enfants (pivethinhos). " Tu sais ce que je suis venu faire ici ? " - " Je ne sais pas non ". - " Tu penses que je suis venu demander si je pouvais sortir (namorar*) avec toi ? " - " Oui ". - " Et bien non, je ne suis pas venu pour demander si je pouvais sortir avec toi, mais pour te demander en mariage ". Elle a été effrayée : " Tu veux te marier avec moi ? " Elle a dit : " C'est difficile de te donner une réponse comme cela, tout de suite, je pense que j'ai besoin de temps pour y penser, ne serait-ce que parce que j'ai déjà un petit ami ". - " Laisse tomber, ne sors pas avec ce type non, c'est un nul, envoie le balader. " - " Je ne peux pas te répondre maintenant ". - " Il faut me dire maintenant si tu veux te marier avec moi ou pas, je ne pense pas avoir plus de temps, tu dois te décider maintenant ". Alors elle a accepté à ce moment-là, elle m'a juste dit qu'elle allait envoyer une carte au type pour lui dire qu'elle allait rompre. - " Pas besoin non, il va le savoir aujourd'hui même que je vais me marier avec toi ". - " Comment va-t-il le savoir ? " - " Parce que je vais dire à tout le monde que je vais me marier avec toi ". Et en arrivant j'ai dit à tout le monde que j'allais me marier avec une fille du travessão, je disais son nom et tout le monde la connaissait, et le type a fini par le savoir, c'est sûr, mais il n'a pas même pas été là-bas, il n'a même pas cherché à la voir, et voilà, c'était en Février, et en Mars on s'est mariés »².

Les mariages d'une semaine ne peuvent pas être dus au fait qu'une fille se retrouve enceinte, puisque celle-ci n'a pas eu le temps de s'en rendre compte. Quant à dire que ces mariages sont dus à

une perte de virginité, c'est peu probable : il n'en est jamais fait mention dans les entretiens, ni hors des entretiens, dans les discussions informelles (pourtant riches en informations). Ces mariages sont pourtant un symptôme de crise assez profond ; mais parler de « mariage d'une semaine »¹ n'en rend pas compte. Pour cette raison, il faut distinguer entre deux types de mariages qui reprennent assez nettement les différences de genre : d'un côté, pour les filles, nous proposons de parler de « mariages – fuite » ; et de l'autre, pour les garçons, de « mariages – installation ». En effet, les argumentaires développés sur les raisons de ces mariages rapides sont de deux ordres.

Au début des entretiens, l'argumentaire tend à être celui d'un coup de foudre : les jeunes commencent à parler d'attraction. Mais, si nous connaissons bien la personne interrogée, cette façade se lézarde, pour faire apparaître d'autres raisons. C'est ce que nous avons pu faire avec Roberto et Ivanilde, un couple que nous connaissions depuis 1997 et avec qui nous avons pu réaliser deux entretiens individuels, séparés l'un de l'autre. Nous avons déjà vu plus haut le récit de leur mariage ; nous les avons alors interrogés chacun de son côté pour comprendre le sens que prend ce mariage pour eux. Pour Ivanilde, le mariage est clairement un moyen de quitter une vie qu'elle détestait :

Extrait d'entretien 109 : Un mariage d'une semaine typique : le récit de la femme (Elinete)

« Enquêteur : Tu disais que tu ne voulais pas étudier, mais sortir du travessão : tu n'aimais pas cet endroit ?

« Ivanilde : Non, il n'y a rien là-bas qui me plaisait si ce n'est ma famille, je n'aimais pas cet endroit et je n'aime toujours pas.

« Enquêteur : Pourquoi ?

« Ivanilde : Je pense que aujourd'hui si je suis arrêtée, timide, tout cela parce que j'ai vécu là-bas, cachée, il n'y avait aucune opportunité de ne rien faire si ce n'est aller à l'église, avoir cette routine, à la maison, à l'église, à la maison, c'est très triste la vie là-bas dedans. Je ne veux plus jamais y retourner.

« Enquêteur : Et les études, ça a été la manière que tu as trouvée pour partir ?

« Ivanilde : Oui, les études et suivre Roberto [son mari].

« Enquêteur : Tu penses t'être mariée pour partir de là ?

« Ivanilde : Je pense que ça a été le destin. Normalement, je n'aurais pas dû partir de là, mais il y a eu cette attraction pour Roberto et je me suis mis dans la tête que je devais me marier avec lui et qu'il pouvait m'aider à sortir de là. Ça a été plus pour partir oui.

« Enquêteur : C'est pour cela que tu t'es mariée aussi rapidement ?

« Ivanilde : Ça a été très rapide en effet, on s'est connu un Lundi et on était fiancés le Vendredi, on ne s'est pas marié le Samedi uniquement parce que c'était pas possible, n'est-ce pas ?

« Enquêteur : Et tu avais très envie de te marier à cette époque ?

« Ivanilde : Non, je n'avais pas aussi envie que cela de me marier, mais ma situation m'obligeait à me marier, parce que c'est un groupe de personnes qui vous surveille beaucoup, vous ne pouvez pas avoir de petit ami, on peut juste avoir des amis dans l'église, les gens se mêlent beaucoup de ta vie, moi je voulais quitter cette vie où la pression était très forte, je ne pouvais pas rester non.

« Enquêteur : Les gens dont tu parles, ce sont les mêmes que ceux chez qui tu as habité à Anapú ?

« Ivanilde : Les gens rapportaient beaucoup de choses aux oreilles de mon père, et mon père est quelqu'un qui n'a pas étudié, une personne très ignorante, avant de me marier il m'a même frappée très fort, il me frappait beaucoup tu sais, et c'est pas pour autant que je reprenais le droit chemin, ma diversion c'était d'avoir des petits amis, et mon père n'a jamais accepté aucun de mes petits amis, même avec Roberto il hésitait »^{aa}.

Ivanilde est très claire dans ce passage d'entretien : ce passage d'entretien fait suite au monologue du début de l'entretien, où elle expliquait (entre autres) toute l'horreur qu'elle avait du

¹ Pas plus que les autres catégories de mariage (à l'exception du mariage fuite), le mariage d'une semaine n'est pas une catégorie d'acteur mais une catégorie d'analyse.

travessão où elle vivait – et les études apparaissaient comme le moyen de quitter la zone rurale. Nous l'avons alors questionnée sur le thème, et elle explique que se marier a été, pour elle aussi, une solution pour quitter la zone rurale. Le mariage rapide est donc un moyen très clair de s'enfuir de chez ses parents, et de refuser la pression de la communauté. En même temps, elle est attirée chez Roberto par son côté « fou » :

Extrait d'entretien 110 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'une épouse a aimé chez son mari (Ivanilde)

« Enquêteur : Qu'est-ce qui te plaisait en lui ?

« Ivanilde : Je ne sais pas l'expliquer, jusqu'à aujourd'hui je ne sais pas l'expliquer même pour moi, si je l'aimais, ce que je sentais pour lui : je l'admirais. Quand j'ai connu Roberto il était tout fou, il avait des cheveux un peu longs et tout fous, il fumait, il buvait, il avait l'air d'un gamin tu sais... Tu ne lui aurais rien donné, mais j'aimais cette manière d'être. Ce n'était pas de l'amour non, mais comme une attraction, j'aimais sa manière d'être. Aujourd'hui encore j'ai en mémoire sa manière d'être, quand je l'ai connu, et j'ai aimé cela.

« Enquêteur : Et tu t'es mariée ?

« Ivanilde : Je me suis mariée, sa manière d'être un peu folle m'a conquise »^{bb}.

A la recherche d'une occasion de quitter sa communauté d'origine, Ivanilde apprécie chez Roberto ce qui tranche par rapport aux gens qu'elle connaissait : Ivanilde est issue d'une famille protestante où fumer et boire est interdit ; Roberto n'aurait pas inspiré confiance à ses parents (« on ne lui aurait rien donné ») ; et c'est cela qui lui a plu.

Roberto, quant à lui, expose des raisons à son mariage radicalement opposées à celles d'Ivanilde (ce passage fait directement suite au passage proposé ci-dessus en encadré). En un mot, il voit en elle une épouse modèle avec laquelle il pourra reproduire un mode de vie communautaire ; cela serait inimaginable avec une fille venue de la ville :

Extrait d'entretien 111 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'un mari a aimé chez son épouse (Roberto)

« Enquêteur : Pourquoi voulais-tu te marier aussi vite ?

« Roberto : C'est une chose que je ne sais pas expliquer, bon une des choses que je prétendais c'était m'établir ici, avoir une terre et construire quelque chose et moi seul, je savais que je n'allais pas réussir. J'avais un rêve, de me marier et de m'établir, je pensais que c'était le moment et que si quelqu'un, une personne que j'imaginai comme étant la personne idéale, une personne bonne, une personne très gentille, c'est ce que je pensais d'Ivanilde quand je l'ai vue, alors j'ai pensé que ce serait elle. Quand je l'ai vue je l'ai aimée au même instant, il aurait pu se passer peut-être, au moment où j'ai parlé avec elle, que je me dise que ce n'était pas la bonne personne et j'aurais abandonné, mais non, je pense que ça a été exactement ça, je pensais que c'était la bonne personne pour construire quelque chose. Je pensais que c'était la première chose, après j'ai acheté un lot, en même temps j'ai acheté un lot dans la vicinale, à 15 kilomètres, et j'ai eu l'idée de fou de vouloir aller là-bas, 15 kilomètres sans route, sans rien. Alors Sœur Dorothy a su que j'avais ce lot et ne m'a même pas laissé aller là-bas, elle m'a montré des choses que je ne voyais pas, la difficulté, ce qui allait arriver, l'isolement et comme j'étais déjà marié à l'époque ma femme m'a demandé le divorce, si je vais dans le lot j'y vais seul, alors seul je n'y allais pas.

« Enquêteur : Ivanilde a dit ça ?

« Roberto : Elle a dit ça, on venait de se marier, ça faisait un mois qu'on était mariés, j'avais acheté un lot et j'étais décidé, et quand tout était prêt pour aller dans le lot elle a dit : " Tu y vas seul, moi je vais rester ici, d'ici je ne retourne pas dans le travessão, je peux aller chez mes parents de nouveau, mais dans ton lot je n'y vais pas non ", et alors j'ai abandonné.

« Enquêteur : Qu'est-ce que tu aimais chez Ivanilde, tu saurais le dire ?

« Roberto : Je pense que c'est... son calme, c'est une personne très calme, son travail, dans sa maison, la manière dont elle se débrouillait avec ses frères, avec ses parents, c'est une fille qui... par exemple, si j'avais amené une fille de Fortaleza par ici, j'aurais eu des problèmes parce que, peut-être, elle ne se serait jamais adaptée ici, et ça aurait été un autre genre de fille, empruntée, ou je sais pas, qui

est habituée à ce que tout lui tombe du ciel, qui n'aurait pas été quelqu'un de travailleur, qui travaille, qui sache qu'il est nécessaire de travailler pour survivre, je pense que je n'aurais pas les moyens de donner une vie comme celle-là, donc je pense que la première chose ça a été ça, le travail qu'elle faisait dans sa maison, la confiance que ses parents avaient en elle, et le fait de savoir que c'est quelqu'un d'ici et qui aussi a, quand tu parles avec elle tu vois bien qu'elle a de l'idée, enfin je veux dire, une pensée, ou enfin bref que c'est quelqu'un d'intelligent, pas quelqu'un qui veut une aventure, qui veut jouer, mais quelqu'un qui réellement veut travailler, qui a le rêve de construire quelque chose »^{cc}.

Il y a deux niveaux d'analyse de ce discours. Le premier consiste à voir dans le mariage de Roberto un « mariage – paysan » typique : Roberto revenait à ce moment-là de ses études – et qu'il est revenu pour s'installer en Amazonie (il parle, dans les deux passages d'entretiens, de se fixer, s'attacher, s'établir). Or, pour lui, s'établir signifie « se marier » ; les deux éléments sont indissolublement liés. Cela confirme ce que nous disions plus haut sur le mariage. Par ailleurs, on voit bien que Roberto est obligé de composer avec les désirs de sa femme pour devenir agriculteur : lui dit qu'il aurait bien « tenté l'aventure » de l'installation en agriculture dans un lot qu'il avait acheté en fond de *travessão* ; mais qu'il a été obligé d'abandonner parce que sa femme refusait de le suivre. Quand on a lu le passage d'entretien d'Ivanilde, on comprend parfaitement ce refus : elle s'était mariée pour fuir le *travessão* ; et voilà qu'une fois mariée, il lui propose de retourner dans le même *travessão*, mais plus au fond encore. Le fait qu'il ne soit pas parti sans sa femme montre bien que celle-ci est la condition nécessaire à l'installation en agriculture.

De plus, les « critères » que Roberto donne (à notre demande) pour justifier son choix d'Ivanilde sont éloquents. Il voyait surtout en elle ses origines rurales, donc sa capacité d'adaptation à une vie difficile ; sa capacité à s'occuper de ses frères et sœurs et la confiance que ses parents plaçaient en elle, donc la future mère de famille ; le sérieux, donc l'assurance de ne pas être trompé, et vivre une histoire solide. Ces qualités vont dans le sens d'un mariage pour s'installer en agriculture.

Mais l'entretien de Roberto peut être analysé à un second niveau : le mariage a aussi été l'occasion de se libérer de sa responsabilité quant à la jeune qu'il avait mise enceinte. Il raconte en effet, dans le passage mis en encadré, qu'il avait eu une histoire avec une fille – et que cette fille était tombée enceinte. Même s'il dit ignorer ce dernier point quand il est allé voir Ivanilde, son empressement à se marier pourrait en partie s'expliquer par cet accident. En tous cas, on voit bien dans les critères de l'épouse parfaite qu'il voyait en Ivanilde que se dessine, comme contre-modèle, cette aventure : personne peu sérieuse (qui lui courrait après) ; aucune habitude du monde rural (on saura par ailleurs qu'elle est originaire d'Altamira).

Il est impossible de savoir la cause réelle de l'empressement de Roberto. Mais même s'il y a un « mensonge », les arguments avancés ne viennent pas de nulle part : il les considère comme crédibles, socialement acceptables. Ils renvoient donc à une norme sociale qui rend le récit crédible. Cependant, la réalité peut bien être celle d'une fuite. Dans le cas de Roberto, fils d'agriculteur de type IV, cette fuite est surtout celle d'une femme tombée enceinte. De toutes évidences, ce cas montre que les mariages paysans peuvent cacher une volonté de s'émanciper de l'autorité parentale. Cela permet d'interpréter le discours de Valmir Problema :

Extrait d'entretien 112 : Mariage d'une semaine et mariage indépendance (Valmir Problema)

« Enquêteur : A présent, tu peux raconter comment tu as rencontré ton épouse ?

« Valmir Problema : Ecoute, on s'est rencontrés de la façon suivante. J'ai commencé à étudier, et toujours, depuis que je suis enfant, je joue au football. On aime jouer une équipe contre une autre. Alors j'ai commencé à la voir sur les bords des terrains de foot, mais bon il n'y avait pas d'amitiés entre nous. Alors bon j'ai continué, et j'ai construit une amitié avec sa cousine. Et c'est à partir de ce moment-là que l'on a commencé à se connaître. Mais bon sa cousine est partie à Altamira, et elle est restée. Alors bon ça a été, on s'est rencontrés, on a commencé à parler et... et puis ensuite elle est partie à Altamira pour étudier. Et moi j'ai continué à étudier à la MFR. Ensuite, un an après elle est revenue. Alors on s'est rencontrés de nouveau. Alors j'ai été lui demander comment elle voyait son futur, quand elle rentrerait d'Altamira. Alors elle m'a dit que sa volonté était de continuer ses études. Mais bon, le jour où on s'est formés¹ elle est venue et m'a demandé quel était mon plan pour le futur, déjà le jour de la formation.

« Enquêteur : Tu l'avais invitée à la formation ?

« Valmir Problema : Oui, je l'ai invitée et elle est venue. Alors elle m'a demandé quel était mon plan pour le futur, alors je lui ai dit que si je pouvais continuer à étudier, je continuerais. Mais que si je n'y parvenais pas, mon but était de trouver quelqu'un pour m'aider à travailler. Alors elle a continué (ai ela foi), elle a dit qu'on pourrait continuer et que à coup sûr ça marcherait bien. Alors on a continué, et on est restés comme sur cette discussion. Maintenant, on est fiancés, on veut se marier en Janvier [4 mois plus tard]. On commence à aller dans cette vie-là. Aujourd'hui elle est enseignante dans la vicinale, elle veut venir par ici pour travailler comme enseignante ici. Parce que son discours à elle, c'est qu'elle veut être professeur. Pour l'instant, elle le réalise.

« Enquêteur : Et pour quoi l'avais-tu invitée à la fête de la formation ?

« Valmir Problema : Ecoute, c'est parce que... c'est pour qu'ils puissent connaître le travail eux-aussi. Parce qu'ils sont du Mouvement, de gauche, et ils travaillent toujours avec nous, ils sont membres du syndicat, et elle n'a toujours vu que ça. Alors je l'ai invitée pour qu'elle connaisse la réalité, et elle est venue. Aujourd'hui il y a un de ses frères qui étudie à la MFR, un de ses cousins. Il est bien motivé.

« Enquêteur : Mais quand tu l'as invitée, tu avais un plan précis ?

« Valmir Problema : Elle avait un plan oui. Elle pensait peut-être étudier là-bas, mais pour elle ce n'était plus possible, parce qu'elle avait déjà fait le collège complet. Alors c'était difficile². Mais bon, elle dit qu'elle veut être professeur, et si elle doit étudier elle ira directement vers les cours traditionnels. Magistère, informatique.

« Enquêteur : Mais quand tu l'as invitée, tu pensais déjà à te marier ?

« Valmir Problema : Ecoute, j'y pensais... mais avec elle, il n'y avait encore rien... de décidé. Je pensais simplement que j'allais devoir trouver une personne. C'est juste avec elle qu'il n'y avait rien de décidé. Mais bon on a commencé à parler, et on est arrivé à la conclusion que ça allait fonctionner. Alors en juillet, juin, elle est venue là-bas et m'a dit qu'on ferait bien de parler avec ses parents. Alors j'y ai été et j'ai parlé avec ses parents. Alors c'est bon, c'est pour janvier, on va se marier au mois de janvier.

« Enquêteur : Et tu voulais te marier avec sa cousine ?

« Valmir Problema : Non... c'était réellement une question d'amitié, pas plus, et on restés comme cela.

« Enquêteur : Tu as toujours voulu te marier, n'est-ce pas ?

« Valmir Problema : J'ai toujours voulu oui. Depuis que j'ai 17 ans. Ça fait trois ans que j'essaye de me marier.

« Enquêteur : Pourquoi veux-tu te marier ?

« Valmir Problema : Parce que... comme j'ai déjà un lot, pour s'en occuper tout seul, c'est très difficile. Alors en trouvant quelqu'un pour aider, c'est plus facile pour travailler. Parce que sinon c'est comme on est à présent³. On est dans la maison de mon beau-frère, pour travailler dans notre lot on doit beaucoup marcher. On perd beaucoup de temps. Si on était dans le lot, on gagnerait ce temps. On est un peu bloqué là. Et bon, il y a aussi si on veut réussir à avoir quelque chose.

« Enquêteur : Ensemble avec quelqu'un d'autre ?

« Valmir Problema : Oui, avec quelqu'un d'autre, mais sans qu'il soit de la même famille que celle que l'on a déjà »^{dd}.

¹ La MFR a fait, le jour de la fin du cursus des étudiants, une fête : la fête de la formation.

² La MFR délivre à la fin de la formation un diplôme niveau fin de collège.

³ Il est en train de préparer son lot, et son frère prépare le sien lui-aussi. Comme le lot se trouve à plus de 20 kilomètres de chez ses parents, il habite « chez son beau-frère » qui est plus proche.

Ce mariage intervient à un moment clef de la vie de Valmir Problema : celui où il finit ses études, et va revenir travailler chez son père à plein temps. Or on se rappelle que nous avons déjà cité un entretien de Valmir dans le chapitre 4 : il disait vouloir mener une agriculture différente de celle de son père ; cela signifiait partir de chez lui. Il justifiait cela en mêlant des arguments pratiques (éviter que le lot ne soit envahi), financiers (profiter de financements) et « d'aide paternelle » (il se fait remplacer par un frère). Mais ce qu'il explique dans le passage cité plus haut (qui précède immédiatement le passage cité dans le chapitre 4), c'est que la réalisation de cet objectif nécessite une épouse à ses côtés. Valmir Problema avait donc le projet de trouver une femme, et il ne manquait plus que la candidate. Celle-ci s'est présentée lors de la journée de clôture de la MFR, et leur mariage a été rapidement décidé, sans *namoro** préalable. Valmir Problema pourrait donc bien s'être marié dans le but de s'émanciper de son père.

Cette épouse, évidemment, ne vient pas de n'importe quelle famille : c'est une famille alliée de celle de Valmir Problema, les deux époux ont un niveau scolaire comparable et vont exercer le même métier (Valmir, en plus d'être agriculteur, est enseignant). Cela rend ce mariage, en apparence, un mariage paysan. Mais le contexte de la vie de Valmir Problema quand il a rencontré son épouse¹, et la manière dont ils ont décidé de se marier, renvoie nettement à un mariage différent du « mariage paysan ».

On pourrait alors parler pour qualifier ces situations de « mariage indépendance » : ce mariage est en même temps un « mariage fuite », même s'il ne se traduit pas par un départ fracassant. C'est le cas de beaucoup de ces mariages. En fait, on pourrait presque dire qu'il s'agit là de la version masculine de la fuite : en effet, la fuite est toujours celle d'une fille qui se marie contre la volonté de ses parents ; la fille profite toujours de la complicité de ses beaux-parents, qui la reçoivent sans protester, voire qui participent directement à la fuite. Pour les garçons, fuir est plus difficile puisqu'ils n'ont pas d'endroit où aller : c'est l'homme qui doit fournir une terre à son épouse. De fait, nous n'avons pas entendu parler de cas où une belle-famille reçoit un gendre fuyant ses parents.

On peut cependant considérer avoir mis en évidence deux types de mariage. Ces mariages sont la conséquence du fait que le mariage est le moment de l'indépendance des jeunes :

- Le « mariage fuite » : Décidé en peu de temps (parfois une semaine), il est principalement le fait de jeunes filles (moins de 20 ans, souvent autour de 16-17 ans) qui, bien que justifiant ces mariages par une rhétorique de la passion amoureuse, cherchent à s'émanciper de la tutelle paternelle et de formes sociales communautaires par le mariage.

- Le « mariage indépendance » : Il s'agit de la version masculine du « mariage fuite ». Comme lui, il est décidé rapidement et est le fait de jeunes hommes (moins de 22/23 ans) qui cherchent à devenir agriculteur indépendants pour s'émanciper de la tutelle de leurs parents. La justification du mariage est celle du « mariage paysan ».

Ces deux mariages donnent lieu à une certaine colère des parents.

¹ On notera que deux de ses voisins, qui ont étudié avec Valmir, décident aussi de se marier au retour de leurs études... sans doute là encore pour ne pas vivre chez les parents. Ces derniers, en tous cas, sont mécontents du mariage.

Mais la question est alors de savoir si ces « mariage indépendances » ne font pas partie du système du « mariage paysan », version inversée du retardement de l'âge du mariage? On pourrait le croire en effet : dans la mesure où le mariage est le moment de la prise d'indépendance des enfants, ceux-ci peuvent avoir tendance à accélérer un peu le mariage pour accéder plus rapidement à leur indépendance. Cela a sans doute toujours fait partie du « mariage paysan ». Mais Sandro explique qu'il y a différentes façons de se séparer de ses parents : proche de se marier, il dit qu'il va se séparer de ses parents pour des raisons pratiques, en se défendant par là même d'avoir une stratégie « individualiste » :

Extrait d'entretien 113 : Le refus d'un mariage « individualiste » (Sandro)

« Enquêteur : Et quand tu te marieras, où vivras-tu ?

« Sandro : Si je reste dans le lot de mon père [il a en projet une invasion de terre], je vais construire une petite maison (baraquinha). Pour... avoir, comment dire, plus de vie privée (privacidade). Parce que rester tous à la maison, comme ça, ça n'est pas de la discrimination, mais dans ce cas on veut être un peu séparés, je pense que c'est mieux. Et même à cause de la famille, des enfants les plus jeunes. Cette histoire... quand on se marie, on ne peut pas rester dans la même maison. Quand je me marierai, j'irai dans ma maison. Je pense comme cela. Mais ce n'est pas une question d'arrogance non.

« Enquêteur : Arrogance ?

« Sandro : Oui, vouloir vivre individuellement quoi »^{ee}.

Cette expression, arrogance, revient à plusieurs reprises dans le discours de Sandro : il dit par exemple qu'il peut travailler un peu séparément de son père, mais que ce n'est pas de l'arrogance. Cette défense, sans qu'aucune question ne lui soit posée, est intéressante en ceci qu'elle montre, comme nous l'avons dit, que la séparation du travail peut révéler un refus du système de « paternalisme paysan » ou « paysan communautaire ». Or, ce que suggère le fait que Sandro fasse le même type de remarque pour le mariage, c'est qu'il peut en aller de même pour le mariage. Plus largement, rien ne nous permet de supposer que le mariage indépendance soit quelque chose de nouveau : au contraire, il était fort probable que, puisque le mariage permet d'avoir une indépendance, des « jeunes » aient toujours utilisé le mariage pour obtenir leur indépendance. Mais ce qui nous semble nouveau, c'est qu'il se trouve corrélé ici à un refus massif de travailler avec les parents, et avec les mariages fuites pour les femmes : seul, il aurait sans doute été anecdotique ; mais pris dans ce contexte, il apparaît aller dans le même sens que d'autres formes de contestations.

La multiplication de ces deux formes de mariage, et surtout les protestations des parents qui se plaignent que leurs enfants se marient trop tôt (et de fait, le graphique présenté au début de ce chapitre montre que l'on assiste à des mariages jeunes : de 17 à 20 ans, de nombreux jeunes se marient), montre l'importance de ce phénomène qui peut être considéré comme une remise en question du « mariage paysan » : ce serait le moyen pour les jeunes qui pensent subir une pression trop forte de prendre leur indépendance par rapport aux parents. De plus, ce phénomène n'est pas isolé. Nous avons déjà évoqué dans le chapitre 4 le refus du célibat de la part de la plupart des *caçulas** : alors que la cause semblait entendue, au moins jusqu'à la mort des parents, on voit aujourd'hui que rares sont les *caçulas** qui disent ne pas vouloir se marier. Certes, il y a toujours des célibataires, mais on voit que dans de nombreuses familles, il ne reste plus aucun célibataire ; que le

célibat semble concerner quelques familles particulières, parmi celles qui fonctionnent le plus selon les principes paysan.

Ainsi peut-on dire que le « mariage fuite » et le « mariage indépendance » sont une contestation du « mariage paysan ». Cela va dans le même sens que ce que nous montrions dans le chapitre 4, le refus par une partie des jeunes d'un mode de vie paysan, qu'il soit paternaliste ou communautaire. Cependant, on pourrait considérer que cette rupture était, au terme du chapitre 4, acquise ; nous n'avons fait, en montrant les problèmes internes à la famille, que confirmer l'existence de cette rupture. Mais l'avantage de la question du mariage est qu'elle permet, par rapport à ce que nous évoquions jusqu'ici, de caractériser ce qui semble se dessiner en Amazonie. En effet, on pourrait montrer que les crises dans le « mariage paysan » marquent la disparition d'une certaine société « traditionnelle » – fondée autour de la famille ; et l'émergence d'une certaine « modernité ». Cette modernité peut se comprendre dans les formes de lien social de type sociétaire.

II. 3. Le recentrage sur le couple et l'hypothèse de la naissance de la famille moderne

Si le « mariage – fuite » et le « mariage – indépendance » traduisent une crise du « mariage – paysan », cette crise ne renseigne pas sur ce que les jeunes semblent être en train de construire : or, un contre-modèle semble être proposé par les jeunes, et que l'on voie se dessiner un nouveau type de mariage qui tendrait à remplacer le précédent. L'élément le plus net pour cela est l'apparition dans les entretiens d'un champ lexical jusque là absent, celui du vocabulaire amoureux. Il traduit, à notre avis, un centrage sur les relations à l'intérieur du couple, au détriment des relations avec la parentèle. Or, ce centrage est aussi la conséquence de l'échec d'un certain nombre de « mariages paysans » ou de « mariages indépendances », échec qui conduit à l'émergence d'un autre modèle de relations à l'intérieur de la famille.

L'hypothèse selon laquelle la « famille moderne » naît avec l'émergence du sentiment amoureux est formulée par Edward Shorter : « L'intrusion du sentiment dans trois domaines différents [le couple, la relation mère – enfant, la famille] a contribué à déloger la famille traditionnelle des positions qu'elle occupait : au niveau des fiançailles, l'amour romantique vint détrôner les considérations matérielles qui présidaient à la formation du couple. Propriété et lignage allaient céder le pas au bonheur personnel et à l'épanouissement individuel comme critères du choix d'un partenaire dans le mariage » (Shorter, 1977, p. 13). Il nous semble bien que, sans dire que la « famille traditionnelle » dont parle Edward Shorter était préoccupée uniquement par des considérations matérielles, l'émergence du sentiment amoureux marque la naissance d'un nouveau rapport à la famille de procréation.

L'émergence du vocabulaire amoureux pour qualifier les relations entre époux : un centrage sur le couple ?

On observe, de façon nette, l'apparition d'un vocabulaire amoureux pour qualifier les relations entre époux : nous avons déjà remarqué ce vocabulaire pour évoquer les premières explications qui sont données pour parler des mariages d'une semaine. Son apparition est tout aussi intéressante que la justification d'un mariage rapide par la volonté de s'installer : en effet, il révèle une norme – celle

selon laquelle un mariage réussi doit passer par l'amour. Même si, dans ces cas-là, il s'agit souvent de « mensonges » destinés à cacher à l'enquêteur (et parfois à soi-même) que l'on s'est marié pour fuir une situation vécue comme insupportable, il n'empêche que sa mise en avant comme argument renvoie, sans aucun doute, à l'existence d'un mariage d'amour : nous parlerons de mariage d'amour à chaque fois que l'argumentaire qui sert à justifier le mariage est l'argumentaire amoureux – sans nous demander quelles relations unissent en réalité les membres du couple. De fait, l'amour apparaît bien dans certains discours comme un modèle du mariage réussi. Ivanilde, l'épouse de Roberto dont le mariage ne compte pourtant pas parmi les cas de mariage par amour, utilise cependant ce référentiel pour évaluer sa situation actuelle :

Extrait d'entretien 114 : L'amour, un idéal par rapport auquel évaluer son mariage (Ivanilde)

« *Ivanilde* : [fin du monologue initial] *Aujourd'hui, je ne suis pas des plus heureuses dans mon mariage, mais j'espère qu'il y aura des jours meilleurs. (...) J'espère qu'on va réussir à vivre ensemble même si on ne s'est pas marié par Amour¹ réel (Amor mesmo), je voudrais avoir plus d'enfants et je ne veux pas cesser de vivre avec lui non, je sens qu'il a besoin de moi. (...) En cette année 2002, j'espère terminer mon lycée, et mon rêve est d'intégrer l'université, pour qu'un jour nous puissions avoir une vie meilleure. Mon rêve est d'étudier, pour pouvoir aider ma mère, parce qu'elle souffre tellement dans ce travessão, c'est très difficile pour elle là-bas, mon rêve est de pouvoir l'aider »^{ff}.*

L'Amour (*Amor mesmo*) apparaît bien comme un modèle pour le mariage : à partir de là, il est normal qu'il soit utilisé comme argument pour « expliquer » un mariage d'une semaine. Mais on s'aperçoit que le vocabulaire amoureux s'emploie dans d'autres contextes que le « mariage – fuite » : il sert à qualifier des rencontres qui ne débouchent pas immédiatement (une semaine après) sur un mariage. Voici comment Irinéo qualifie sa rencontre avec son épouse :

Extrait d'entretien 115 : Le vocabulaire amoureux pour expliquer le mariage (Irinéo)

« *Enquêteur* : *Bon, à présent j'ai des questions sur votre mariage : vous vous êtes marié il y a combien de temps ?*

« *Irinéo* : *Cela fait 11 ans, en 1989.*

« *Enquêteur* : *Et vous vous êtes rencontrés parce que vous étiez voisins ?*

« *Irinéo* : *Ecoute, c'est presque cela, parce qu'on est voisins. Parce que... ils habitaient là-bas, sur le bord de la route, au kilomètre 101. Domingo [son beau-père] a acheté ce lot [où il vit actuellement], et venait travailler ici. Et c'est dans un de ces voyages qu'on a commencé à se voir, et, pratiquement, notre amour a été un amour au premier regard. On s'est vus, ensuite il s'est passé un an et quelques, deux ans, et nous n'avons pas eu l'opportunité de se parler, comme ça... et puis depuis le premier jour que l'on s'est parlé jusqu'à aujourd'hui... on est sorti ensemble deux ans, on s'est mariés, et... nous sommes là jusqu'à aujourd'hui, grâce à Dieu nous nous entendons très bien »^{gg}.*

Ce type de récit revient à cinq reprises dans nos entretiens : à chaque fois, les personnes interrogées parlent « d'amour à la première vue » ; puis passe un long moment de *namoro*^{*}, avant de déboucher sur un mariage ; enfin, le couple fait un commentaire (dans le cadre d'un entretien, ce commentaire est évidemment positif) sur les relations que les époux entretiennent entre eux. Or, ce type de mariage s'accompagne souvent d'un éloignement avec les parents. Nous avons déjà cité Irinéo dans le chapitre 4 : fils d'agriculteur de type « paysan communautaire », il expliquait que la proximité avec ses parents était peu importante s'il réussissait à être proche de sa femme. Il disait alors que le plus important, c'est l'épouse ; et que les parents viennent après. Nous avons alors parlé de centrage sur le couple – et, dans une certaine mesure, les enfants.

¹ Ivanilde a insisté, dans l'entretien, sur ce mot ; d'où notre majuscule.

Or, on s'aperçoit que son mariage est un « mariage d'amour ». Ce cas n'est pas isolé : Marcos, Elizeu, Reginaldo et Valmir Paraná décrivent leurs mariages comme ayant été inspirés par l'amour. Evidemment, nous disposons de trop peu de cas pour émettre des généralités valables pour tous les cas de « mariage d'amour » : mais on observe que, dans les cas dont nous disposons, il s'accompagne d'un recentrage sur le couple. Mais dans la mesure où la notion d'amour est trop difficile à saisir et aurait demandé un travail spécifique que nous n'avons pas mené, nous ne qualifierons pas ces entretiens comme des « mariages d'amour » – donc en fonction des intentions annoncées ; mais comme des « mariages couple » – en fonction des conséquences qu'il a sur la vie familiale.

Or, ces conséquences sont nettes dans la mesure où dans les trois cas que nous avons cités, on voit se dérouler les trois mêmes phénomènes. D'abord, mais cela on va le voir, est généralisé, une réduction du nombre d'enfants : ce sont des couples qui disent avoir décidé en commun d'avoir moins d'enfants. Ensuite, et cela est plus rare, certains maris expliquent prendre leurs décisions pour l'intérêt de leur famille :

Extrait d'entretien 116 : Des stratégies orientées vers la famille nucléaire (Reginaldo)

« Enquêteur : Et si quelqu'un vous propose d'acheter votre terre, vous ne vendez pas ?

« Reginaldo : Je pense que non. Si quelqu'un vient... j'avais l'idée d'acheter pour élever ma famille tu sais. Je n'ai pas dans l'idée de vendre non.

« Enquêteur : Et vous ne voulez pas retourner au garimpo* non ?

« Reginaldo : Non, surtout pas.

« Enquêteur : Pourquoi pas ?

« Reginaldo : Pour la raison suivante : quand je me suis marié, c'était pour habiter une fois pour toutes avec ma famille. Pour être avec ma famille. J'ai passé 4 ans à travailler dans le garimpo*, et ça a été 4 années simplement là-bas dedans, et je laissais ma famille dans la maison de mon beau-père, et j'allais travailler dans le garimpo*, j'y passais deux mois, un mois et demi, deux mois et demi. Tu comprends ? Et alors je ne me sentais pas... je pensais que je méprisais ma famille tu comprends. Je devais travailler, je devais avoir les choses pour la maison n'est-ce pas, mais je me suis mis dans la tête que ce travail n'était pas fait pour une personne qui avait des responsabilités, qui avait une famille. Je gagnais peu il faut dire, et avec ma famille, ma femme, ma fille... alors j'ai décidé de quitter le garimpo*, parce que ça ne donnait plus... c'était fini, le garimpo* ne rapportait plus » hh.

Il est évidemment impossible de savoir si cela renvoie à des pratiques réelles : mais, comme nous le montrerons dans le chapitre 6, cet argument (la famille nucléaire) est rarement employé pour justifier des actions ; et quand il l'est, il l'est par des familles qui utilisent un vocabulaire amoureux pour qualifier les relations au sein du couple.

Enfin, tous ces couples sont des couples où l'épouse soit travaille, soit suit des études : le travail peut être un travail à l'extérieur du lot (institutrice ou femme de service dans une école), soit un travail dans le lot pour remplacer le mari lorsqu'il est hors de l'exploitation¹. Or, c'est une chose relativement nouvelle puisque Raul Afrânio Garcia montre que les femmes ne participent aux travaux des champs que lorsque le couple est dans une situation tellement difficile qu'il n'est pas possible de faire autrement. Or là, les couples choisissent, comme nous le montrerons dans le chapitre 6, des formes de pluriactivité qui sont plus rentables que le travail sur l'exploitation, et décident donc en commun

¹ Lorsqu'un couple nous avait expliqué ces formes de travail, cela avait suscité l'étonnement de l'agriculteur qui nous accompagnait.

d'une telle séparation des tâches ; dans ce cas, l'homme peut être amené à préparer le repas pendant que son épouse est aux champs.

Or cette double activité, liée à une séparation des tâches et à une justification des pratiques en fonction de l'intérêt de la famille, n'apparaît que dans des couples où un vocabulaire amoureux apparaît pour justifier le mariage. La corrélation entre le centrage sur le couple et l'émergence du sentiment amoureux a déjà été relevée par les historiens de la famille en Europe, mais va largement au-delà du sentiment amoureux : « Le noyau se resserre autour du couple : le couple légal uni par le mariage est la norme, et, de plus en plus, la réalité. (...) Si, dans le choix du conjoint, l'endogamie géographique, sociale, voire professionnelle demeure la règle, les sociabilités amicales redoublent ou suppléent les stratégies matrimoniales explicites plus fortes dans le monde rural et la bourgeoisie qu'en milieu ouvrier. Solidement économiques, les termes de l'échange matrimonial s'élargissent, incluent des qualités ménagères, voire la beauté d'une femme, la situation d'un jeune homme pauvre mais plein d'avenir, les espérances des uns et des autres. Même les inclinaisons du cœur ont droit de cité, bien que la passion, feu destructeur, soit jugée néfaste. Les femmes surtout, plus que leurs partenaires réduites à l'enclos du couple, rêvent d'amour. A terme, cette conception romantique, forme de modernité, gagne l'ensemble de la société » (Perrot, 1992, p. 99). Le mariage d'amour, signe révélateur d'un centrage autour du couple, apparaît comme un élément caractéristique de la famille moderne (Shorter, 1977). Deux objections doivent cependant être soulevées.

La première concerne, bien entendu, la nouveauté des sentiments amoureux par rapport aux mariages des parents : est-ce que réellement la nouvelle génération serait plus sensible à l'amour que la génération précédente ? Répondre à cette question apparaît très difficile : il faudrait pouvoir disposer des récits de mariages des parents – ce que nous n'avons pas inclus dans le protocole de l'entretien des familles ; mais même si cela avait été fait, les entretiens réalisés auraient pu permettre, comme nous le faisons à présent, de souligner l'émergence actuelle du champ lexical romantique pour parler de la rencontre des époux ; absolument pas de rendre compte de la situation au moment du mariage (Bourdieu, 1986). Puisqu'une approche comparative entre les générations est impossible, tout ce que nous pouvons faire, c'est de comparer les récits d'une même génération : or, nous avons vu que dans les cas de « mariage – paysan » (celui de José Bahiano, mais aussi les justifications paysannes de Roberto et Valmir Problema), le vocabulaire romantique n'apparaît pas. Ce qui semble se passer, c'est qu'une discussion entre deux jeunes amène à la conclusion que le couple qu'ils formeraient « peut bien fonctionner » (*ja dar todo certo*), et qu'ils peuvent donc se mettre à vivre ensemble ; et les époux s'évaluent à partir de critères extérieurs, tels que le sérieux, l'activité exercée. Le tout ayant un rapport avec la famille d'origine. On peut donc différencier profondément les « mariages – couple » des « mariages – paysans » quant au sentiment amoureux.

La seconde objection concerne le fait que le centrage pourrait apparaître cohérent avec le « mariage – paysan », puisque le mariage entraîne la néolocalité des jeunes : même dans les cas de mariage les plus « traditionnels » s'observe une séparation d'avec les parents. Mais il nous semble que dans ces cas-là s'observe un centrage sur le couple qui va au-delà de la simple séparation de la communauté de résidence. Ces mariages s'opposent en de nombreux points au mariage paysan : si on reprend la caractérisation que nous avons faite de ce dernier type de mariage, on constate que

ces mariages peuvent entraîner un éloignement avec les parents (alors que lorsqu'il a lieu dans le cas de mariage paysan, cet éloignement est forcé), et surtout que les relations de travail avec les parents sont très rares dans ces cas. Ce sont des mariages qui interviennent tôt (pas à plus de 30 ans comme les mariages paysans). Autre point intéressant, on n'observe pas toujours une interconnaissance entre les familles, et lorsqu'il y a interconnaissance les familles semblaient très éloignées socialement (richesse des familles d'origine très différente par exemple, soit que l'homme (Elizeu) était plus riche, soit que sa femme (Reginaldo) était plus riche). Le *namoro** se retrouve donc bien, mais la discussion est justifiée par l'émergence de sentiments amoureux. Enfin, ce mariage peut intervenir avant (Reginaldo) ou après (Marcos) une installation en agriculture : dans ce cas, et c'est là un des principaux critères de ce type de mariage, l'époux était déjà agriculteur indépendant depuis plusieurs années lorsqu'il s'est marié.

Enfin, le dernier élément qui nous conduit à opposer « mariage couple » et « mariage paysan » est que le centrage sur le couple semble être une transformation du « mariage paysan ».

Le « mariage couple », une transformation des « mariages paysans » et des « mariages fuite »

Nous avons assisté à plusieurs situations où des époux expliquaient vouloir « construire une relation de couple » de qualité, fondée sur la confiance mutuelle. Or, cela s'observe dans deux cas : dans les cas de « mariage couple » ; et dans les cas de difficultés dans le « mariage fuite » ou de « mariage paysan ».

Dans les cas des problèmes dans un mariage « mariage fuite », la situation n'est pas très étonnante : nous avons déjà vu qu'Ivanilde se référait au modèle du mariage d'amour pour évaluer sa situation actuelle ; dès lors, elle ne pouvait qu'être frustrée. S'en est alors suivi pour le couple des relations extrêmement difficiles, que l'on comprend d'autant plus facilement que les deux membres du couple se sont choisis pour des raisons différentes : lui voyait en elle l'épouse paysanne parfaite, avec laquelle il pourrait avoir de nombreux enfants et qui accepterait n'importe quelles conditions de vie ; elle voyait en lui une sorte de rebelle aux cheveux fous qui pouvait l'entraîner loin des conditions de vie qu'elle avait... la relation ne pouvait pas bien se passer, et leur mariage, très tôt, a mal tourné :

Extrait d'entretien 117 : Construire une relation équilibrée après un mariage d'une semaine (Ivanilde)

« Enquêteur : Et tu regrettes de t'être mariée avec Roberto ?

« Ivanilde : Au début je regrettais oui, et des fois quand on se dispute, on se dispute très souvent... et à ce moment-là je regrette, mais en même temps je lui suis très reconnaissante, les choses bonnes qu'il me fait, ce côté bon efface les mauvais côtés (ruindades).

« Enquêteur : Au début, ça a été très difficile ?

« Ivanilde : Ça a été très difficile oui, nous n'avions rien et il n'avait pas de travail, alors on vivait aux frais de ses parents, dans la maison de sa mère, et ça a été très difficile.

« Enquêteur : Et vous n'en êtes pas arrivés à vous séparer ?

« Ivanilde : Nous n'en sommes jamais arrivés là, mais des fois on a de très violentes disputes, il me dit de m'en aller, mais on est toujours arrivés à la conclusion que personne ne devait quitter la maison »ⁱⁱ.

Or, ce qu'on constate, c'est qu'ils sont toujours ensemble, 5 ans après s'être mariés. Or, Ivanilde ne le dit pas ici, ce couple, dans ses pires crises, demande des conseils auprès d'autres personnes : ceux-ci leur apprennent à vivre ensemble, et le couple tente, petit-à-petit, de construire une vie

commune. Cela passe par des négociations, en particulier autour du nombre d'enfants et de la place de l'épouse, comme nous le verrons plus loin. Mais on peut d'ores et déjà dire que ce couple a tendance à se recentrer sur lui-même pour résoudre ses crises autrement que par la séparation. Si cela apparaît comme une conséquence normale de la manière dont s'est mariée Ivanilde, il faut bien comprendre qu'il n'en va pas de même pour Roberto. Pour lui, cela apparaît comme une nouveauté fondamentale : l'épouse qu'il pensait lui être soumise se révèle en fait différente de ses attentes, et il est obligé de composer avec elle. Par contre, on comprend que dans le cas de l'autre « mariage fuite » que nous avons étudié, celui de Judite, a donné un résultat qui, jusqu'au départ de l'épouse, était peu conforme aux attentes de cette dernière ; mais convenait parfaitement au mari, qui devait avoir des attentes comparables à celles de Roberto.

L'autre situation, différente du mariage d'amour, où apparaît un centrage sur le couple est lorsqu'il y a eu un premier échec de « mariage paysan ». Ainsi Wilson parle-t-il de sa relation avec son épouse :

Extrait d'entretien 118 : Echec du mariage paysan et nécessité de construire une relation avant de se marier (Wilson)

« Enquêteur : Et ensuite, vous vous êtes marié à quel âge ?

« Wilson : J'avais déjà 30 ans.

« Enquêteur : Vous ne vouliez pas vous marier avant ?

« Wilson : Non, c'est ça que je te disais. J'avais une pensée un peu spéciale, j'étais un garçon plus sensé que les autres, je pense que c'est cela, même si je n'ai pas fait un bon mariage. Mais que je pensais que tant que je n'aurais pas de meilleures conditions financières, il valait mieux d'abord avoir un bon niveau de vie, pour décider ensuite de se marier. Bon ensuite il y a eu notre bêtise, tu sais ce genre de bêtise que font les jeunes... je n'avais pas les idées très claires, très sûres ni rien, et alors j'ai eu cette idée de sortir avec quelqu'un, sortir avec elle deux ans et quelques, et bon, manque de chance, je pense que ça a plus été un manque de chance qu'un manque d'esprit (esperito), elle est tombée enceinte, et ça a correspondu au moment où on s'est mis ensemble (ajuntamos), à cause de mon fils. Mais je pense que cela, malgré tout ce par quoi on est passé, notre vie ensemble et les problèmes, mais je crois que cela a été positif pour moi, je ne le regrette pas parce que cet enfant est un bon fils... il va avoir quatre ans le 30, pour moi ça a été le meilleur cadeau que j'ai jamais reçu. Que ça donne du travail, ça en donne ; c'est ma mère, grâce à Dieu il est élevé ici la plupart du temps, il reste à la maison quand je suis ici, il ne me largue pas non, quand je suis ici lui aussi il y est. Quand ma femme est partie je suis venu ici, et j'ai été beaucoup aidé. Ma mère aide beaucoup, je suis allé à la maison de mon père et j'y suis resté... à la maison de mon père je suis toujours accepté, n'est-ce pas. Ils m'ont laissé vivre chez eux, ils s'occupent de tout.

« Enquêteur : Et ensuite, vous êtes de nouveau sorti avec quelqu'un ?

« Wilson : Oui.

« Enquêteur : Avec qui ?

« Wilson : Euh... la femme que j'ai aujourd'hui, c'est la propre soeur de celle que j'avais. Maintenant, je pense un peu différemment, je pense d'abord à en faire le plus possible pour voir si ça marche. Si ça marche... je ne veux plus de fils maintenant, parce que je pense que le couple doit d'abord voir si ça marche, et ensuite avoir les enfants. Ça complique la chose. Il y a mon fils aujourd'hui, bien que sa mère soit loin, quand elle vient il reste avec elle, il sait que c'est sa mère. Il le sent bien. Donc c'est un peu différent, je pense un peu différemment. D'abord voir s'il est possible d'avoir un fils. Les relations aujourd'hui à l'intérieur d'un couple sont une chose bien difficile, tu sais... C'est très difficile. Mais quand ça marche, c'est bien la vie de couple »¹¹.

Nous avons déjà parlé de Wilson dans le chapitre 4 : il était le défenseur du travail en famille, et regrettait que ses frères aient décidé de quitter le lot parental pour travailler à leur compte. Dès lors, on devrait s'attendre à un mariage traditionnel : de fait, Wilson se marie tardivement, avec la fille d'un allié de la famille (on l'apprend à un autre endroit) ; son mariage n'est pas décidé à cause de l'amour,

mais parce que la jeune est enceinte – contre la volonté de Wilson. En dépit de cet « accident¹ », ce mariage apparaît relativement être du type « mariage – paysan » : âge, familles d'origine des époux. Mais ce qui est moins classique, c'est que ce mariage échoue. Nous n'en connaissons pas les raisons². Mais ce que l'on peut constater, ce sont les conséquences qu'en tire Wilson pour son nouveau mariage : celui-ci doit être fondé sur une entente du couple ; qui apparaît, dans la dernière ligne de l'extrait, comme un objectif en soi. Or, Wilson dit ici exactement la même chose que Roberto : que les relations à l'intérieur d'un couple sont très « difficiles » ; et que cela apparaît comme un phénomène récent.

Centrage sur le couple et hypothèse de l'émergence d'une « famille moderne »

Le centrage sur le couple change radicalement la façon de concevoir le mariage : en effet, nous avons vu que le mariage était très étroitement lié à la fondation d'une exploitation agricole. Cela explique que pour se délivrer de l'autorité parentale, les jeunes aient tendance à vouloir se marier tôt ; mais même dans ce cas, mariage et installation en agriculture sont très étroitement liés. On peut donc dire que la famille et l'exploitation agricole ne sont pas distinguées. Mais ce qui apparaît de nouveau avec le « mariage couple », c'est que le mariage et l'installation en agriculture sont déconnectés.

Un des moyens simples de vérifier cela serait de pouvoir mesurer le temps qui s'est passé entre le moment où un jeune a été indépendant dans le travail et le moment où il s'est marié : si les deux moments sont largement décalés dans le temps, alors on pourrait faire l'hypothèse d'une déconnexion entre sphère domestique et sphère économique. Mais cette estimation est très difficile à quantifier : d'une part parce qu'il est impossible, dans un questionnaire, de savoir quand un jeune a été réellement indépendant ; d'autre part, cela ne permettrait que de faire des hypothèses, sans que l'on puisse dire avec précision comment la relation est envisagée.

Dès lors, c'est par des entretiens qu'il faut approcher la situation ; et donc se borner à constater que, dans notre échantillon, on voit que des jeunes se marient après avoir acquis un certain niveau de vie – et une certaine indépendance. On pourrait objecter que c'est ce que dit Wilson, qui revendique fortement des liens de type « paternaliste paysan » dans l'extrait ci-dessus : pour lui, il fallait d'abord qu'il ait les moyens de s'installer avant de pouvoir se marier. Mais ce que l'on sait par ailleurs, c'est que jusqu'à 30 ans, il travaillait avec ses parents : et qu'il n'avait pas encore une autonomie. C'est le mariage qui aurait pu la lui apporter, comme dans le cas du « mariage indépendance » ; mais on sait que ça n'a même pas été le cas pour lui. De plus, Wilson dit bien qu'il ne s'entendait pas avec son épouse, preuve que cette période de travail avec les parents ne s'accompagnait pas de la construction d'un couple. Ce discours de la part de Wilson est venu après l'échec de son premier mariage.

Plusieurs critères peuvent alors permettre de distinguer un mariage marquant une séparation entre les sphères domestiques et économiques : pour l'homme, le temps qui s'écoule entre l'exercice

¹ Accident qui n'exclue pas qu'au bout de deux ans de relations, sa partenaire ait décidé d'accélérer le mouvement

² Nous ne connaissons pas suffisamment bien la famille pour oser les questions que nous avons osé avec Ivanilde et Roberto.

autonome de l'agriculture et le mariage ; le type de mariage réalisé, c'est-à-dire s'il a pour but de mettre en place une relation de couple – critère que l'on évalue à partir de l'utilisation d'un vocabulaire romantique. On peut donc qualifier un type de mariage cette fois-ci profondément différent du « mariage paysan », que l'on caractérise ainsi :

1. Le « mariage couple » se reconnaît d'abord par l'emploi de mots relevant du champ sémantique romantique pour qualifier la rencontre entre les époux.
2. Le mariage est décidé au bout d'une relation entre les futurs époux assez longue.
3. Le mariage est indépendant de l'exercice autonome de l'activité agricole : parfois, l'activité est exercée avant le mariage ; ou longtemps après.
4. Il entraîne un centrage des relations entre les deux membres du couple, au détriment souvent de la parentèle.

Or, ce type de mariage, nous n'avons cessé de le dire, constitue une nouveauté par rapport au « mariage paysan » : le « mariage couple » renvoie à un type de relations sociales profondément différentes. Ces relations permettent de voir émerger ce que l'on appelle la famille moderne, et qui, selon Edward Shorter, se caractérise avant tout par la naissance de sentiments intimes dans le couple et, par voie de conséquence, une attention plus particulière apportée au couple.

Mais confirmer cette hypothèse demande bien entendu un travail spécifique : la famille, ce n'est pas simplement le couple ; mais aussi les enfants. François de Singly montre d'ailleurs bien que le passage à la famille moderne est étroitement lié à un changement dans les relations aux enfants, changements sans doute aussi profonds que ceux que l'on observe dans le couple.

III. Des « enfants – patrimoine » aux « enfants – individus » : bouleversements de la famille paysanne et émergence de la famille moderne

Nous avons noté un changement dans le statut d'aide familial et la place des femmes au sein des couples ; de même, nous avons montré que le mariage pouvait être le moyen de ce changement, et qu'il s'accompagnait en même temps de l'apparition d'un type de mariage nouveau. Or, on observe actuellement un changement profond entre deux générations, changement visible par la réduction du nombre d'enfants par famille : en une génération, on est passé de familles très nombreuses (plus de 6 enfants) à des familles réduites. Peut-on relier ce changement à ceux déjà observés ? Peut-on, comme nous l'avons fait pour la jeunesse et le mariage, donner un sens à ce changement, le relier à l'émergence d'une famille moderne ?

Cela est possible, puisque les thèses sur l'émergence d'une famille moderne mettent comme condition à cette émergence un changement de la relation aux enfants. Cela suppose en particulier une réduction du nombre d'enfants par famille. Si l'on dispose d'un appareil statistique efficace, on a là un avantage certain par rapport au mariage, qui demandait, lui, une analyse de discours très critique. Mais ce premier niveau d'analyse, indispensable pour fixer le cadre dans lequel se déroule la relation à l'enfant, ne saurait être en lui-même suffisant. On se retrouve alors confronté ici au même

problème qu'avec le couple : le nombre d'enfants, comme l'âge du mariage, ne veut rien dire si l'on associe le sens que cela prend pour les enquêtés.

En effet, les données sur le nombre d'enfants ne peuvent être interprétées que difficilement. Martine Segalen montre qu'un travail sur la démographie revient à « interroger le couple au plus intime de lui-même, et utiliser l'enfant (vu à travers son nombre) comme révélateur des comportements sexuels, affectifs et éducatifs » (Segalen, 1996, p. 150). Le nombre d'enfants nous renseigne certes sur les évolutions démographiques générales, mais aussi – et c'est sans doute là le plus important – sur les « mentalités », « les attitudes secrètes devant la vie que révèlent les statistiques » (Ariès, 1979, p. 1).

III. 1. De la « famille nombreuse » à la « famille réduite » : un changement de « mentalités » ?

Famille nombreuse et réduction du nombre d'enfant

Le changement le plus clair à l'égard des enfants avec la nouvelle génération apparaît être la réduction de leur nombre : cette tendance avait déjà été notée par un démographe qui travaillait dans la région d'Uruará, Philippe Hamelin. « Une enquête réalisée en 1987, auprès d'un échantillon restreint de 110 femmes et complétée par des entretiens, nous amène à émettre l'hypothèse d'une chute importante et rapide de la fécondité qui aura des conséquences à moyen terme sur la structure de la population » (Hamelin, 1992, p. 745). Nous proposons alors le tableau qu'il fournit en complément.

Tableau 25 : Contraception et descendance pour les mères de 28 à 52 ans en 1987 (Hamelin, 1992)

Âge	Nées entre 1935 et 1942	Nées entre 1943 et 1947	Nées entre 1948 et 1952	Nées entre 1953 et 1959	Total
Nb. de femmes	22	21	25	42	110
Utilisant la pilule	3	8	15	14	40
Stérilisées	1	3	6	11	21
Nb. Moyen d'enfants	8,4	6,9	6,2	4,3	5,9
Fécondité estimée	8,5	7,2	6,9	5,6	6,7

Source: Hamelin, 1992

Evidemment, le nombre moyen d'enfant par femme selon les âges a l'inconvénient de comparer des femmes qui ont déjà fini leur période fertile et des femmes qui sont au milieu de cette période. Pour cette raison, Philippe Hamelin prend en compte la contraception et fait une estimation de la fécondité. Or contraception et fécondité estimées vont dans le sens d'une baisse conséquente de la fertilité.

La même hypothèse a été émise en 1993 par Philippe Léna et Isolda Maciel da Silveira qui mènent une enquête financée par l'UNICEF (en particulier démographique) auprès de 439 familles

issues du même municpe : « Bien que le nombre d'enfants par femme comme le taux de fécondité diminue dans les tranches d'âge les plus jeunes, et apparemment avec une plus grande vitesse que les simples évolutions de la vie fertile le laisseraient prévoir, il est difficile d'affirmer s'il s'agit là d'une réelle diminution du nombre d'enfants par femme ou un retard au début de la vie reproductive (...). Mais, comme le notait le démographe Philippe Hamelin le fait que des femmes de 45 ans et plus aient 7,8 enfants vivants, alors que celles de 30 à 34 ans n'en ont que 3,9 est significatif. Il est peu probable que la différence soit rattrapée durant la seconde moitié de la vie reproductive, surtout si l'on prend en compte le grand nombre de femmes de cette tranche d'âge qui utilisent une méthode contraceptive » (Léna et Maciel da Silveira, 1993, p. 48).

Le zonage participatif mené par l'équipe du LAET et l'union des syndicats de la région d'Altamira permet, sur une autre zone (municipes d'Altamira et Anapú) d'estimer la situation exactement 10 ans après l'enquête de Philippe Hamelin. Afin de pouvoir comparer les différentes enquêtes, nous avons repris les mêmes dates de naissance que Philippe Hamelin, mais avons rajouté deux tranches d'âge de cinq ans (l'enquête en question a été faite dix ans après) allant de 27 à 37 ans.

Tableau 26 : Nombre d'enfant moyen par femme dans les municipes d'Altamira et Anapú en 1997

Âge	Nées entre 1935 et 1942	Nées entre 1943 et 1947	Nées entre 1948 et 1952	Nées entre 1953 et 1959	Nées entre 1960 et 1964	Nées entre 1965 et 1969	Total
Nb. de femmes	26	26	39	58	76	43	268
Nombre moyen d'enfants	6,8	6,84	6,17	5,91	5	4,22	5,63
Fécondité estimée chez Hamelin, 92	8,5	7,2	6,9	5,6	-	-	6,7

Source: LAET-STR d'Altamira, 1997. Zonage participatif, municipes d'Altamira et Anapu.

Bien que l'échantillon ne soit pas le même, on constate la grande proximité entre les deux zones étudiées : les taux pour les tranches d'âges les plus âgées (en dehors de la tranche 1935-1942) sont très proches entre les deux enquêtes. On peut alors considérer que ces taux étant proches, les évolutions peuvent aussi être proches. On constate alors que les prévisions pour les tranches d'âge de 1953-1969 se sont révélées exactes ; et que l'hypothèse qu'il faisait d'une baisse considérable de la fécondité est confirmée : le nombre d'enfant par femme a, en une génération, baissé d'environ 20 %. Cette tendance continue avec les jeunes femmes actuelles, même s'il est impossible de dire dans quelles proportions.

Bien qu'il s'agisse là de moyennes, nous pouvons constater qu'il y a de fortes différences entre les familles. Si nous ne disposons pas de données générales sur notre échantillon (là encore, l'idée est arrivée trop tard par rapport à l'application des questionnaires), nous en avons pour la plupart des jeunes avec lesquels nous avons fait des entretiens.

Tableau 27 : Descendance des jeunes de notre échantillon

Nom	Enfants du couple (1)			Nb d'enfants dans la famille d'origine	
	Nombre d'enfants	Prévus en plus?	Total	Epoux	Epouse
Francisco	1	?	?	6	10
Henrique	2	?	?	10	8
Pedro	1	?	?	10	?
Zelio	1	?	?	10	?
Algeril	4	1	5	7	?
José Filho	6	0	6	7	16
Milton	4	0	4	8	?
Ademilson	4	0	4	7	7
Giovani	3	0	3	7	7
Irinéo	3	0	3	10	?
Reginaldo	2	1	3	6	7
Sylvano	3	0	3	10	8
Elizeu	1	1	2	10	7
Geraldo	1	1	2	7	10
Teckson	2	0	2	6	7
Ivanete	2	0	2	?	7
José Bahiano	2	0	2	8	?
Valmir Parana	2	0	2	7	?

(1): Hors enfants d'un des membres du couple à l'extérieur

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001. Echantillon entretiens des jeunes.

Ce tableau montre que les jeunes de notre échantillon, comme ceux de l'ensemble de la région, ont un nombre d'enfants en nette diminution : la moyenne se situe à trois enfants par femme ; ce chiffre est inférieur à celui que donne le zonage participatif du LAET, montrant une composition particulière de l'échantillon. Mais il y a des situations très contrastées : la grande majorité des familles a entre deux et trois enfants (on peut en plus estimer que les familles pour lesquelles nous n'avons pas de données seront dans ce cas¹), et seules quatre familles ont quatre ou cinq enfants.

On constate que sur cet échantillon, le nombre d'enfants par famille est toujours en diminution très nette par rapport aux parents : le nombre moyen d'enfants par famille de parents est de 8,2, alors qu'il est de trois enfants par femme. Alors que six enfants par famille est le nombre d'enfants minimum pour les parents, il s'agit du nombre maximum pour les enfants ; et encore ces extrêmes ne concernent-ils que deux familles dans chaque cas. Alors que la plupart des familles d'enfants ont deux ou trois enfants, la plupart des parents en ont sept ou huit, parfois dix. On voit que dans certains cas la réduction du nombre d'enfants peut être vertigineuse : le couple Elizeu / Elizabete et Roberto / Ivaniilde ne veulent que deux enfants alors qu'ils sont issus de familles de dix et sept enfants.

Toutes les données vont dans le sens d'une diminution importante des indices de fécondité, mais montrent que ces changements sont différenciés selon les familles ; certaines familles connaissant une chute plus importante que d'autres. Ce sont les raisons de cette chute que nous pouvons aborder à présent.

¹ Le manque de données s'explique par le fait que nous n'osions pas poser ces questions lors des premiers entretiens.

Quel sens donner à la réduction du nombre d'enfants ?

La baisse du taux de fécondité est bien évidemment à relier à l'usage de contraceptifs : Philippe Hamelin montre qu'il y a, pour les tranches d'âge les plus jeunes, une tendance très nette à utiliser des contraceptifs. Ces méthodes consistent principalement dans l'usage de la pilule ou la stérilisation (par ligature des trompes). Si la pilule peut être considérée comme un moyen de contrôler l'espacement des naissances ou des grossesses prématurées, la stérilisation est un moyen plus radical. Or Philippe Hamelin constate que « la stérilisation n'est plus seulement réservée aux femmes de parité supérieure à 4 enfants, elle devient courante chez les femmes de moins de 30 ans avec une parité de 2 ou 3 enfants » (Hamelin, 1992, p. 745) ; nous constatons dans notre échantillon que des femmes de 25 ans ayant deux enfants ont eu recours à cette méthode.

Mais que traduit l'usage de contraceptifs ? L'ancienne génération aurait-elle elle aussi voulu contrôler la natalité mais ne pas en avoir eu les moyens techniques ? Ou alors un besoin nouveau de limiter le nombre d'enfants, en utilisant tous les moyens à disposition, aurait-il surgi ? Cela revient à poser la question suivante : la baisse du nombre d'enfants traduit-elle un changement de mentalité ou plus prosaïquement la possibilité actuelle de contrôler le nombre d'enfants ?

Il est certain que les techniques se sont pour partie démocratisées : même si une opération reste chère, la généralisation de l'accouchement à l'hôpital dénote un suivi gynécologique des femmes ; et la plupart des ligatures des trompes se fait après un accouchement à l'hôpital. De même, la pilule se trouve dans de nombreuses pharmacies à des prix abordables et peut être achetée facilement. Mais pourtant Philippe Léna et Isolda Maciel da Silveira (1993) montrent que, selon une hypothèse basse, 30 % des femmes seulement ont recours à ces contraceptifs ; chiffre qui, même augmenté à 50 % (estimations de Philippe Hamelin), ne saurait, à lui tout seul, expliquer la diminution de la natalité.

De fait, nous avons eu l'occasion de participer, comme traducteur, à une séance de formation d'agents de santé (qui agissent au niveau des « communautés » rurales) par un médecin français. Cette formation se faisait de manière pratique par la réalisation de consultations médicales : des agriculteurs pouvaient gratuitement venir faire une consultation auprès du médecin et de l'équipe d'agents de santé qui apprenaient ainsi les bases de diagnostic. Nous avons alors eu une approche exceptionnelle des problèmes de santé dans les *travessões*, en particulier gynécologiques : comme ce travail s'est passé à la fin de notre travail de thèse, nous avons des questions assez précises sur l'usage des contraceptifs. Il est alors apparu que la méthode la plus courante consiste en des pratiques dites naturelles : la pratique du *coïtus interruptus* ; doublée de l'utilisation d'une méthode qualifiée de « table » et « courbe des températures », que l'on peut estimer être de l'ordre de la méthode Ogino améliorée par le contrôle de la température.

Or, ces méthodes ne sont pas nouvelles : le *coïtus interruptus* est une méthode universelle, et le contrôle de la natalité était largement possible auparavant. Même si celui-ci ne donnait pas de résultats fiables à 100 %, il permettait un certain contrôle des natalités – et d'éviter des familles de 7 à 10 enfants. Dès lors, on peut faire l'hypothèse que la diminution du nombre d'enfants est certes facilitée par la diffusion de méthodes contraceptives ; mais quelle correspond à un choix des jeunes, différent du choix que faisaient leurs parents. Cela nous paraît l'élément le plus clair allant dans ce

sens, c'est, outre les différences très nettes entre les parents et les enfants, l'existence de comportements différents face à la fécondité entre les familles de jeunes et surtout à l'intérieur des couples. C'est ce que peuvent montrer certaines de nos données.

Les conflits dans le couple pour la réduction du nombre d'enfants : la preuve de l'existence de deux « mentalités »

L'hypothèse que la réduction du nombre d'enfants soit le résultat de choix est particulièrement nette avec le fait que tout le monde n'utilise pas les techniques contraceptives de la même manière : Philippe Léna et Isolda Maciel da Silveira montrent que les revenus de la famille n'expliquent pas les différents usages de contraceptifs ; et on pourrait dire, à la lecture du tableau précédent (descendance des fils d'agriculteurs de notre échantillon) que la baisse de la natalité concerne de la même manière tous les types. Mais ce tableau montre qu'il y a une correspondance étroite entre type de mariage réalisé par les jeunes et nombre d'enfants. Les jeunes qui ont le plus d'enfants sont tous à ranger dans la catégorie des « mariages – paysan » ; alors que les familles qui ont deux et trois enfants résultent des catégories de « mariage fuite », « mariage indépendance » ou « mariage couple ». On pourrait donc dire que les mariages allant contre le mode de vie paysan se traduisent par une réduction du nombre d'enfant.

Deux exceptions sont cependant à noter : celle du mariage de José Bahiano et celle du mariage de Roberto et Ivanilde. Le mariage de Roberto et Ivanilde avait donné de la part de Roberto un argumentaire très « paysan » (étonnant pour ce fils d'agriculteur occasionnel) ; alors qu'Ivanilde se situait très nettement dans une perspective de rupture avec un mode de vie communautaire et une recherche d'amour. Or, un des principaux points de friction entre les deux membres du couple vient du nombre d'enfants qu'ils désirent : la grossesse d'Ivanilde, qui a eu lieu juste après le mariage, est intervenue contre sa volonté ; et elle voudrait maintenant se limiter à cette fille. Roberto, lui, a épousé Ivanilde justement parce qu'elle était issue d'une famille nombreuse (dix frères et sœurs) et aurait pour cette raison, accepté de nombreux enfants. Sa déconvenue est grande, et le couple se dispute très souvent sur ce thème. Le compromis auquel ils sont parvenus se situe autour de deux (Ivanilde) à trois (Roberto) enfants.

Le fait qu'il y ait des désaccords dans les couples est, plus encore que la corrélation type de mariage / nombre d'enfants par famille, révélatrice du fait que la réduction du nombre d'enfants résultent de choix qui ne sont pas réalisés volontairement par tous. Les méthodes contraceptives sont différemment utilisées par les différentes familles, et surtout au sein d'un même couple, par les différents membres du couple. C'est ce que montre un récit du second « mariage – paysan » ayant donné lieu (de manière définitive, puisque l'épouse a fait une ligature des trompes) à une réduction drastique du nombre d'enfants, le mariage de José Bahiano. José Bahiano a, jusqu'ici, été un fils d'agriculteur typique du paternalisme paysan : son itinéraire migratoire, ses formes de travail avec les parents et son mariage entrent parfaitement dans ce cadre. Dès lors, il est très étonnant qu'il n'ait que deux enfants. Il nous a cependant expliqué les raisons :

Extrait d'entretien 119 : La difficile négociation de la réduction du nombre d'enfants dans un couple (José Bahiano)

« Enquêteur : Et quand vous lui avez parlé avant de vous marier, quand vous êtes allé là-bas, vous saviez que c'était pour vous marier ?

« José Bahiano : Oui, quand je lui ai demandé si elle voulait sortir avec moi, elle a dit qu'elle n'acceptait que si c'était pour se marier, si c'était pour sortir elle ne voulait pas, n'est-ce pas. Alors quand je lui ai demandé pour sortir avec elle, elle m'a demandé si je lui promettais cela. Si je voulais la tromper, ou si ce n'était pas pour se marier, parce que elle était une jeune fille sérieuse. Alors je pense qu'elle attendait un mariage, tôt ou tard. Alors rapidement, dans la première année, le premier fils est né, il s'appelle Junho, et deux ans après est venu José, là je lui ai donné mon nom, le nom de son père, José Neto (petit-fils), et nous n'avons que deux enfants. Elle a fait rapidement une ligature des trompes, parce qu'elle... la grossesse pour une femme n'est pas une maladie, mais pour ma femme c'était considéré comme une maladie, parce qu'à partir du premier mois de grossesse elle était malade jusqu'au jour où elle avait l'enfant. Alors elle était très faible, perdait du poids, était malade, maigre, elle souffrait beaucoup pendant la grossesse, et comme elle avait cette routine qu'elle devait faire tous les mois, elle devait se déplacer à Uruará pour étudier, et c'était très dur sa grossesse. Elle donnait des cours et étudiait pour se former, alors bon j'ai fini par accepter qu'elle fasse la ligature des trompes.

« Enquêteur : Vous vouliez avoir plus d'enfants ?

« José Bahiano : Oui, je voulais, parce que j'aime beaucoup les enfants. Alors quand on s'arrête, les deux que l'on a grandissent, ils deviennent petits garçons, et ils commencent à avoir honte de nous, il n'y a plus cette tendresse particulière (carinho especial), on a toujours eu un dialogue depuis petit, mais on remarque qu'ils commencent déjà à avoir honte de nous embrasser, d'aller dans nos bras, ils se cachent la figure. Ils se croient déjà adultes, et ils nous fuient. Et nous, on aime les enfants, on aime les toucher, les sentir, les embrasser... j'ai toujours voulu qu'elle ne fasse pas la ligature pour qu'il soit toujours possible que, quand on le décide, arrive une grossesse ; pas sans l'attendre, pas une grossesse inattendue, mais une grossesse que l'on a décidée, pour qu'il soit toujours possible d'avoir un autre fils. Mais ça n'a pas été possible.

« Enquêteur : Comment faites-vous pour planifier ?

« José Bahiano : [Silence] Bon, on pense comme cela... ce fils, Junho qui est né alors que nous étions mariés depuis un an... alors on a planifié la chose suivante : on veut un autre fils quand Junho aura 3 ans, parce qu'il est déjà grand, ou 4 ans. De cette manière il pourra surveiller l'autre pendant que sa mère fera les choses à la maison et ira à l'école. Parce que à l'époque, elle travaillait l'après-midi, alors elle avait le temps de s'occuper de la maison et elle laissait à la jeune fille les choses prêtes pour aller au travail... Mais bon des fois on oublie le contraceptif pour éviter la grossesse, on faisait avec la petite table, toute cette histoire, parce que des fois le médicament elle ne se sentait pas très bien avec le médicament, alors on a utilisé la méthode. Durant la période fertile on devait observer un temps sans avoir de relations sexuelles, jusqu'à ce que passe la période fertile pour qu'il n'y ait pas de grossesse. Et toujours on a fait ainsi. Mais bon un jour, des fois, on... parce que je sens bien ce que je t'ai déjà dit, je suis quelqu'un en bonne santé, grâce à Dieu, parce que je suis encore jeune, et je suis un homme pour une femme à n'importe quel moment, pour ma femme parce que je ne cherche pas d'autre femme, parce que je n'en ai pas besoin, alors je n'en cherche qu'une parce que... Alors je n'ai jamais cherché d'autre femme, je n'ai jamais manqué de désir, à n'importe quel moment pour ma femme je suis à elle, qu'elle me touche ou que je la touche. Alors rien ne me manque de ce côté-là, je suis quelqu'un c'est comme si j'avais 18 ans ou 14 ans. Je me sens ainsi, comme si j'avais toute l'énergie d'un jeune homme. Oui ? C'est pour cela, je pense que je suis un homme très fort de ce point de vue.

« Enquêteur : Donc vous n'avez pas réussi à respecter la table, n'est-ce pas ?

« José Bahiano : Ah oui, j'ai oublié de quoi on parlait. C'est pour cela, des fois on... bon elle a dit comme cela : " Non, on ne peut pas avoir des relations sexuelles, parce qu'on va avoir un autre enfant, et l'autre est encore petit, il ne peut pas s'occuper d'un autre". Mais j'ai dit : " Mais non, tu as déjà passé la période, tu as perdu le compte, tu n'as pas compté les bons jours ". Elle a dit : " Je le sais mieux que toi " ; mais je ne l'ai pas cru et... j'ai insisté, n'est-ce pas, et elle, pour ne pas me contrarier peut-être, elle a accepté. Alors bon... on a enfoncé un clou, un autre est venu, quand Junho a eu deux ans José Neto est né.

« Enquêteur : Et ils ont quel âge ?

« José Bahiano : José a 8 ans, et Junho 10 »^{kk}.

Ce récit fournit une première explication du faible nombre d'enfants du couple : l'épouse est malade durant ses grossesses, et a dû pratiquer une stérilisation pour ne pas risquer de nouvelles

grossesses difficiles. Mais on note déjà que sa maladie ne mettait pas sa vie en danger ; et que la stérilisation n'était pas inévitable. D'où le fait que le mari ait été consulté pour qu'il donne son accord. Or, il donne cet accord contre son gré : l'argumentaire de l'amour pour les enfants est probable ; mais il apparaît surtout, après tout ce que nous avons dit sur José, que celui-ci rêvait sans doute d'une grande famille, et qu'il n'a accepté qu'à contrecœur une famille réduite.

Mais il y a plus : ce couple avait décidé, semble-t-il en bon accord, d'espacer ses naissances. Les raisons invoquées tiennent au statut de l'épouse, qui ne peut s'occuper des enfants toute la journée puisqu'elle enseigne ; notons que ce statut intervient aussi dans la décision de ne plus avoir de grossesse, puisqu'elle devait travailler en même temps que ses grossesses. Le mari, lui, n'a pas d'intérêt à espacer les naissances ; et de fait, il est moins attentif que sa femme au respect de la méthode contraceptive. Ce moindre intérêt est déjà en lui-même intéressant quant aux relations de couple, mais il pourrait traduire plus que cela : son désaccord (conscient ou pas) avec le contrôle des naissances, et sa volonté d'avoir, comme ses parents, des enfants nombreux et rapprochés.

Certes, il argumente souvent dans le sens contraire, et la venue d'un enfant contre leur volonté serait le produit d'un accident favorisé par sa « santé sexuelle » (et la fierté de prouver, par le nombre de ses enfants, qu'il est en bonne santé ?). Mais on peut faire l'hypothèse, après tout ce que nous avons dit sur José, que celui-ci aurait volontiers reproduit une famille paysanne ; et que faire l'amour à sa femme durant la période fertile, sans même pratiquer le retrait (ce que d'autres femmes nous ont dit que leur mari faisait), pourrait être un moyen de parvenir à cette fin. Si cela constitue une simple hypothèse, elle est rendue probable par le fait que l'on observe que, dans ce couple, le mari et la femme n'ont pas les mêmes conceptions du contrôle des naissances.

Celles-ci font donc l'objet de choix de la part des familles, et ces choix sont récents : les parents n'avaient pas pratiqué ces méthodes, et tous ne les ont pas adoptées. Mais il ne fait aucun doute que le contrôle des naissances est récent et généralisé. Dès lors, on peut dire, avec Philippe Ariès, que « le principal vecteur de fécondité est, maintenant, l'action consciente, volontaire et réfléchie, de l'homme, de l'individu ou de l'Etat. On n'imagine pas, à vrai dire, de révolution plus profonde des mœurs et du comportement. C'est, en fait, le phénomène le plus considérable de notre histoire, quoiqu'il ait échappé à l'attention des historiens et des sociologues – sinon dans ses effets, du moins comme phénomène spécifique, caractéristique d'une certaine structure mentale, et dont l'étude permettrait d'approcher un peu plus le mystère humain » (Ariès, 1979, p. 345). C'est cette révolution des mœurs que les discours des parents sur leurs enfants peuvent nous aider à préciser, en particulier par un recours aux thèses de Philippe Ariès.

III. 2. Le changement de la relation à l'enfant : éducation, affectivité et études

Nous avons vu que les discours que les parents tenaient sur leurs enfants mariés s'organisaient essentiellement en 4 grands types d'arguments : genre et place dans la famille, aide qu'ils fournissent aux parents, proximité géographique, et statut du travail. On peut essayer à présent de comparer les discours que les jeunes tiennent sur leurs enfants. Evidemment, cela est beaucoup plus complexe dans la mesure où les statuts ne sont pas les mêmes : les jeunes ne parlent pas d'enfants mariés,

mais de jeunes enfants ; ce sont donc plus des aspirations que traduisent les discours des jeunes que des réactions à des situations vécues.

Interpréter ces données sur la baisse de la fécondité ne s'est pas avéré facile : en effet, lorsque dans les entretiens nous demandions aux jeunes les raisons pour lesquelles ils voulaient peu d'enfants¹, nous obtenions des réponses qui nous paraissaient aller de soi : « Quand on a moins d'enfants, on peut mieux s'en occuper ». C'est ce qu'explique ainsi Valmir Paraná :

Extrait d'entretien 120 : Réduire le nombre d'enfants pour mieux s'en occuper (Valmir)

« Enquêteur : Vous voulez moins de fils que vos parents ?

« Valmir : Parce qu'avant, c'était plus facile d'élever les enfants. Il y avait plus de liberté... il n'y avait pas la même chose qu'il y a aujourd'hui, le vagabondage, beaucoup de jeunes qui se perdent, dans les bêtises, ces choses. Alors de nos jours on doit réduire le nombre d'enfants pour maintenir ce rythme de vie... alors quand on a quatre ou cinq fils, ça augmente et ça donne plus de travail. Pas tellement à cause de la vie, pour maintenir sa condition, mais... le truc c'est le vagabondage (banduleirão*) qu'il y a de nos jours. Les jeunes, pour un conseil que leur donne leur père, disent : "Le père est fou", et ils partent dans le monde »¹¹.

Valmir prend comme argumentation pour la réduction du nombre de fils un des thèmes préféré de son entretien, le vagabondage, qui exerce sur lui une sorte de fascination – répulsion. Ce thème, il l'associe à deux reprises au maintien du niveau de vie, et à la nécessité d'avoir moins d'enfants pour mieux pouvoir s'en occuper. Déçu de ces réponses qui nous paraissaient évidentes, nous avons essayé de demander aux personnes les mieux connues de notre échantillon les raisons de cette baisse du nombre d'enfants : mais tout ce que nous obtenions, c'est un ensemble de variations sur le thème « moins d'enfants pour mieux s'en occuper ».

Ce n'est que tardivement que la lecture des ouvrages de Philippe Ariès nous a permis de faire des hypothèses d'interprétation de cette réponse qui allaient tout à fait dans le sens de notre thèse centrale : la réduction du nombre d'enfants, lorsqu'elle est le résultat d'un choix, peut être un des meilleurs indicateurs du changement de mentalités et, plus largement, du type de configuration sociale dominant.

Les thèses de Philippe Ariès : le passage de la famille ancienne à la famille moderne

Toutefois, l'utilisation, dans le cadre des fronts pionniers amazoniens contemporains, de la thèse de Philippe Ariès, élaborée dans le cadre de l'histoire de l'Europe du Moyen-Âge à l'époque moderne, ne nous semble pas aller de soi. C'est pour cela que nous avons écrit l'encadré suivant.

Encadré 30 : Utilisation de thèses historiques sur les changements en France dans un travail de géographie sociale portant sur les paysans des fronts pionniers d'Amazonie contemporaine. Le cas des travaux d'histoire des mentalités de Philippe Ariès

Philippe Ariès est un des pères fondateurs de l'histoire des mentalités ; c'est dans ce domaine, plus que dans celui de la démographie, qu'il considère avoir le plus apporté. Préfaçant en 1979 *L'Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie*, ouvrage paru en 1948, il précise bien le domaine dans lequel sont faits ses plus grands apports : « Ce livre doit être considéré comme appartenant à l'histoire qu'on appelle désormais des mentalités, plutôt qu'à celle dite démographique : c'est à cette condition qu'il peut être encore utile » (Ariès, 1979, p. 1).

¹ Que cette question soit faite de manière directe : « pourquoi voulez vous moins d'enfants ? » ; ou sous la forme d'une reformulation : « moins d'enfants, c'est mieux ? »

De fait, Philippe Ariès a fondé sa thèse sur l'opposition entre deux grandes périodes historiques – et a dit que le passage de l'une à l'autre est dû à des changements « de mentalité ». Dans l'introduction (publiée à titre posthume) de *l'histoire de la vie privée* qu'il codirigeait avec Georges Duby, il écrit ainsi : « Je vous proposerai deux époques de référence, deux situations historiques, ou plutôt deux représentations approximatives de deux situations historiques, juste pour nous permettre de poser le problème de l'entre deux » (Ariès, 1987, p. 8). Ces deux situations historiques sont celles du Bas Moyen-Âge et du XIX^{ème} siècle en Europe, et plus particulièrement en France.

« La situation de départ serait la fin du Moyen-Âge. Nous y trouvons un individu encadré dans des solidarités collectives féodales et communautaires, à l'intérieur d'un système qui fonctionne à peu près : les solidarités de la communauté seigneuriale, les solidarités lignagères, les liens vassaliques, enferment l'individu ou la famille dans un monde qui n'est ni privé ni public au sens que nous donnons à ces termes, pas plus au sens qui leur a été donné, sous d'autres formes, à l'époque moderne. Disons que de façon banale il y a confusion du privé et du public. Mais Qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord, et essentiellement que beaucoup d'actes de la vie quotidienne, comme Norbert Elias l'a montré, s'accomplissent, s'accompliront longtemps encore en public. (...)

« La situation d'arrivée est celle du XIX^{ème} siècle. La société est devenue une vaste population anonyme où l'on ne se connaît plus. Le travail, le loisir, le séjour à la maison, en famille, sont désormais des activités séparées par des cloisons étanches. L'homme a voulu se mettre à l'abri du regard des autres » (Ariès, 1987, p. 8-9).

Il apparaît évident qu'il y a un problème de transposition des thèses de Philippe Ariès à l'Amazonie Brésilienne contemporaine : problème de décalage historique, problème de décalage géographique. L'ethnocentrisme et l'évolutionnisme guettent une telle démarche. Pourtant, les travaux de Philippe Ariès nous semblent pouvoir être utilisés.

Philippe Ariès considère que les évolutions qui ont eu lieu n'étaient pas inéluctables, contenues en germe dans la société médiévale, mais renvoient à des « changements de mentalités profonds », liés à des « transformations dans la vie matérielle et spirituelle, dans les rapports à l'Etat, à la famille ensuite » (Ariès, 1987, p. 8). Dès lors, le passage d'un type à l'autre se ferait en trois phases, la dernière et la plus importante tenant au « changement de sens de la famille ». Cette dernière transformation aurait eu lieu au XIX^{ème} siècle, et serait visible dans l'évolution démographique : « La grande révolution démographique du XIX^{ème} siècle apparaît liée à la modification d'un état de conscience : l'idée que l'on se fait de la famille et de l'enfant dans la famille. De notre point de vue, il y a deux types de familles. Dans le premier, la personne de l'enfant est négligée. Seuls importent le patrimoine et sa main d'œuvre. C'est un type fécond. Dans le second, la fortune du ménage repose essentiellement sur l'enfant et son avenir. C'est un type malthusien. Mais le passage du type fécond au type malthusien ne s'est pas fait brusquement. Il s'est fait étape par étape, et l'étape, c'est la classe sociale » (Ariès, 1979, p. 343). Ces types de famille, que Philippe Ariès qualifie parfois de « famille ancienne » et « famille moderne », changent par la place que les parents accordent à l'enfant – et donc au nombre d'enfants qu'ils peuvent avoir pour tenir à s'en occuper comme ils le souhaitent : cela renvoie nettement à nos hypothèses.

Mais ces deux types de famille distingués par Philippe Ariès ne se retrouvent qu'imparfaitement dans la réalité : Françoise Loux (1978) a montré que les descriptions des mentalités de la société médiévale de Philippe Ariès étaient en partie erronées. Philippe Ariès lui-même écrit, dans la préface de l'édition de 1979 de *L'histoire des populations françaises* : « Je n'aurais plus maintenant l'audace d'opposer, comme je l'ai alors voulu sans craindre le schématisme, un monde primitif (ou de la « nature ») à celui de la modernité (ou de « l'objet »). (...) Je mettrais aujourd'hui plus de nuances ; j'éviterais l'emploi naïf de mots comme instinct, nature, qui suggéraient trop un état de nature, par exemple une fécondité naturelle imaginaire. Mais je garderais tout de même l'ensemble de la thèse, même atténuée » (Ariès, 1979, p. 2).

Or cette thèse, si elle transcrit une certaine réalité historique, nous paraît surtout utile en ceci qu'elle permet de décrire deux états de la famille et des changements qui font passer d'un état à l'autre : ces deux états peuvent être considérés comme des idéal-types ; et le passage de l'un à l'autre renvoie à l'essentiel de notre thèse. Dès lors, on pourra rechercher dans les changements démographiques des signes du passage de la famille paysanne à la famille moderne, que nous qualifierons de passage d'une configuration sociale « communautaire » à une configuration « sociétaire ».

Certains éléments de sa caractérisation de la situation de la « famille ancienne » peuvent faire penser aux familles paysannes telles qu'en parlent les parents : « Avant l'enfant, la famille était avant

tout une institution sociale chargée d'assurer la continuité du patrimoine, le respect des bonnes mœurs, et par conséquent le bon ordre de la société. (...) La famille ancienne se concentrait autour du père, et l'enfant, bien plus, le jeune homme, sollicitait l'intérêt seulement dans la mesure où il participait à l'œuvre paternelle. Sinon, la famille s'en débarrassait comme d'un rameau inutile et parasite. Là gît la plus grande différence entre la famille ancienne et la famille moderne, dans l'attitude vis-à-vis des enfants. La famille ancienne était prolifique, les enfants ne coûtaient guère à élever, au moins dans leurs jeunes années, et ils importaient si peu, ils retenaient si peu l'attention qu'il n'y avait pas lieu de calculer leur nombre. Ce nombre était une conséquence de l'insouciance des parents quant à leur avenir. Seuls quelques garçons, un ou deux, demeuraient auprès du père et continuaient à faire réellement, pratiquement, partie de la famille ; les autres disparaissaient, sans espoir de retour. Ils partaient aux Amériques ou ailleurs, s'engageaient dans l'armée, que sais-je ? mais ils se détachaient du tronc. Il leur arrivait même, le plus souvent, de rentrer dans l'oubli. Les années passaient sans même que l'on eut de leurs nouvelles, à des époques où la poste était peu utilisée. On ne cherchait même plus à retrouver leurs traces » (Ariès, 1979, p. 327).

On voit dans ce passage toute l'ambiguïté des thèses de Philippe Ariès : celles-ci, en opposant deux états schématiques, reviennent à simplifier considérablement la situation d'origine. Ainsi Françoise Loux a-t-elle montré que, dans la famille traditionnelle, l'enfant occupait une place nettement plus importante qu'il ne le dit (Loux, 1978). Or, si la situation que décrit Philippe Ariès pour la France médiévale est inexacte, elle l'est encore plus pour les familles d'agriculteurs d'Amazonie Brésilienne : nous avons vu que les parents savent parfaitement ce que font leurs enfants, ou cherchent en tous cas à retrouver leurs traces ; s'ils se détachent du tronc, c'est contre la volonté parentale. Mais ce qui reste vrai dans cette caractérisation, c'est qu'effectivement l'enfant est une partie du patrimoine, destiné à assurer la continuité d'une famille (ce que montre aussi Garcia, 1983). En ceci, on ne peut qu'être d'accord avec l'affirmation selon laquelle, au moins dans les types I et III « la famille ancienne était centrée autour de l'autorité paternelle et de la gestion domaniale » (Ariès, 1979, p. 330).

Or on constate, dans les discours que nous avons étudiés, que les évolutions contemporaines vont dans le même sens que celui qu'il décrit : « La famille moderne s'organise en fonction de l'enfant et de son avenir » (Ariès, 1979, p. 330). C'est en tous cas ce que montrent nos études sur les discours des jeunes sur leurs propres enfants. On peut distinguer trois éléments essentiels : les prénoms permettent de faire une première hypothèse quant au statut des enfants, à savoir que ceux-ci sont plus individualisés qu'eux-mêmes l'étaient au même âge ; les discours que les parents tiennent sur leurs jeunes enfants permettent de confirmer cette hypothèse. L'individualisation des enfants ne signifie cependant pas que les attentes soient moins fortes, mais celles-ci ont changé de nature : plus que des éléments du patrimoine, ceux-ci portent les espoirs d'ascension sociale des jeunes.

Changement de prénoms : un changement de la place des enfants dans la famille ?

Si le nombre d'enfants par famille diminue, ce changement s'accompagne d'un autre changement qui, s'il est en lui-même difficile à expliquer, révèle le changement de la place dans la famille. Il s'agit d'un changement dans les prénoms des enfants dans le cas des agriculteurs de type I et II.

Commençons par mettre en évidence les règles d'attribution du prénom des enfants : tout un ensemble de règles existent sans doute, mais nous n'en avons déterminé que quelques-unes. Nous avons vu que José Bahiano s'appelle en fait José Filho ; parce que son père portait le même prénom que lui ; or il appelle son fils José Neto (petit-fils), pour poursuivre la lignée. Ce genre de manière de nommer les enfants est courant : un père donne souvent au dernier de ses garçons le même prénom que lui ; comme, évidemment, il est difficile de prévoir qui sera le dernier garçon, ce prénom peut se retrouver avec l'avant-dernier fils. Une autre manière de nommer les enfants est de tous leur donner des prénoms proches : on trouvera ainsi des Eliete, Elizabete, Ivanete, etc. Les autres prénoms sont soit des prénoms de la Bible, soit des noms que l'on retrouve souvent dans le monde rural (Raimundo, Fernando, Francisco). C'est ce que l'on peut voir dans les listes suivantes :

Chico da Castanha (type I-1) : son nom est un diminutif de son prénom, Francisco, auquel on a attribué une caractéristique (celle du châtaigner sous lequel il a passé sa première nuit en arrivant dans le travessão) ; sa femme s'appelle Dona Maria. Voici les prénoms que le couple a donné à ses 16 enfants : Ademar, Edimilson, Lucia, Lucimar, Maria Fatima, Raimundo, Dagimar, Erismar, Maria, Socorro, José, Lidava, Ricardo, Genival, Francisca, Francisco Filho. On voit la prédominance des prénoms qui finissent par « - mar » pour les deux derniers enfants ; prénom du père qui revient pour un garçon et une fille ; prénom de la mère qui revient deux fois. Les autres prénoms sont courants, et représentatif d'une société traditionnelle : José, Ricardo, Raimundo, Socorro, Edimilson.

José Goiano (type I-1) (son prénom auquel on rajoute une référence à son état d'origine, Goiás ; on ne connaît pas le prénom de sa femme) a donné les prénoms suivants à ses 6 enfants : Elizabete, Ivanete, Ivanete, Josimar, Evanilda, José Filho. José Filho se retrouve à la fin ; les trois premières lettres du prénom se retrouvent aussi pour l'autre garçon ; quant aux filles, elles ont des prénoms qui pour les trois premières finissent de la même façon.

Severino (type I-1) a 10 enfants qui portent les prénoms suivants : José Neves, Francisco, Maria, José Nilson, Maria Neve, Maria Betania, Rosa, Johana d'Arc, Rosilda, Paulo, Marcos. Là, la prédominance religieuse est très nette : deux José (Joseph), trois Maria, une Jeanne d'Arc, deux apôtres (Paul et Marc) et un Saint (François).

Chico Graciliano (type I-2) (Francisco plus son prénom ; on ne connaît pas le nom de sa femme), paternaliste paysan en situation difficile, a 9 enfants, qui portent les prénoms suivants : Lindalva, Iolanda, Wilson, Milton, Edilson, Maria, Francisco Filho, Marly, Edimilson. Le prénom du père revient pour un des derniers fils ; les autres ont des prénoms qui finissent en « - on ».

Simão (type I-2) a 8 enfants : Raimundo, Ivanete, Lucinete, José, Lucinelle, Lucinalda, Simon fils, Lucil, Maria Lucia. On voit la forte présence du prénom maternel pour les filles, et le nom du père pour le dernier des garçons.

José (type II), marié à Socorro, a 10 enfants : Francisca, Selma, José petit-fils, Loide, Paulo, Joselmo, Edicesa, Edigelson, Joselio, Josiel, Jocelito, Joelson. On voit la prédominance des trois premières lettres du prénom du père.

Odalino (type II), dont nous ne connaissons pas le prénom de l'épouse, a 10 enfants : Aurita, Alzenita, Alceia, Maria, Edinava, Valdenir, Valdenia, Jucelino, Jucelio, Odalino fils. Là encore, les prénoms de fille sont proches (présence très souvent des lettres - Al - et fin des prénoms en « -a » ; le prénom du père se retrouve pour le dernier enfant, les autres prénoms commençant par « Juce - ».

Tous les prénoms ne sont pas ici expliqués, mais les règles que nous avons mises en évidence suffisent à notre avis à montrer que le prénom symbolise l'appartenance d'un enfant à la famille, et ne l'en individualise pas. Mais cette conception semble en crise : les jeunes ne respectent plus ces règles. Mais nous ne disposons pas, comme pour les parents, d'un échantillon aussi complet de prénoms donnés par des jeunes à leurs enfants. Cela aurait demandé, une fois encore, de connaître

au début du travail de terrain l'importance de cette donnée¹. Par contre, nous avons pu, par nos souvenirs ou dans des mentions dans les entretiens, noter un certain nombre de prénoms donnés aux enfants :

Johana, Celma, Junho, Vitor, Carlos, Marta, John, Tedimar, Silney, Luiz, Katya, Sandra, Reginaldo, Mariana, Ivan, Marta, Elza, Emilia, Helena, Cido, Cilin, Ana, Sebiastão, Carolina, Sarah, João, José.

Dans la mesure où certaines de ces familles peuvent encore avoir des enfants, il est difficile de savoir le prénom que portera le dernier fils. On note par contre la disparition des prénoms caractéristiques du monde rural ; et la faible présence des Saints. Par contre, on voit apparaître de nouveaux prénoms : quelques uns d'inspiration américaine (John, Johana) ; et surtout des prénoms plus « urbains », tels que Emilia, Vitor, Ana, Sarah, Katya, Sandra, Carolina, Elza. Nous avons pu questionner quelques familles sur le choix des prénoms (en particulier lorsque l'enfant était né ou à naître) : les raisons invoquées montrent que l'on choisit un prénom en fonction du goût des parents – et, rajouterions-nous, d'une certaine mode. Cela entraîne la disparition des anciens prénoms, considérés comme « dépassés » ; et les regrets de grands parents pour qui les prénoms n'ont plus de sens, certains n'étant même plus dans le calendrier.

Françoise Zonabend a observé le même phénomène à Minot (France) dans les années 1960 : elle constate que les anciennes règles d'attribution des prénoms changent (transmission des prénoms des parents, des grands-parents ou des parrains – marraines), au profit du goût et de la mode. Certes, nous n'avons pas une profondeur de données comparable (elle étudie les registres familiaux depuis la fin du XVIII^{ème} siècle). Mais si ce que nous avons dit pour les règles d'attribution de prénom par les parents s'avère exact, et si ces règles ne sont plus respectées aujourd'hui, alors on peut dire, comme le dit Françoise Zonabend, que « après avoir rompu tout lien familial, le premier prénom perd peu à peu ses attaches avec la communauté locale. Aujourd'hui, priorité est donnée à l'individualisation par le choix d'un prénom original et singulier » (Zonabend, 1973, p. 253). Est-ce à une individualisation par rapport à la famille que nous assistons par le changement des prénoms ? Ce serait conclure un peu rapidement que de le dire ; mais ce qui apparaît sûr, c'est que ce changement est contemporain d'autres changements, apparus eux dans les discours.

La place du jeune enfant dans les discours : l'enfant tient une place essentielle dans la vie des familles

Un élément qui vient conforter le fait que le changement de prénom pourrait être révélateur du changement de la place des enfants dans les familles est que ce changement est contemporain d'autres changements, ceux qui ont trait à la place des jeunes enfants dans les discours.

Ainsi, lorsque nous terminions nos entretiens, nous posions toujours la question suivante : « est-ce que nous avons évoqué tous les aspects importants de la vie des personnes ? ». Voilà ce qui, à deux reprises, nous a été répondu :

¹ Nous disposons, pour les parents, d'un échantillon complet car le prénom nous servait à caractériser les jeunes dans les statistiques. Dans la mesure où nous n'avons pas fait de statistiques sur les enfants de jeunes (la troisième génération), nous ne disposons pas de ces données. Elles sont cependant faciles à obtenir lors d'un nouveau séjour sur le terrain.

Extrait d'entretien 121 : Le bonheur d'être père (Sandro)

« Enquêteur : Vous pensez avoir parlé de toutes les choses importantes qui sont arrivées dans votre vie ?

« Sandro : (...) Il y a une autre chose importante... J'ai un fils, qui me donne beaucoup de bonheur, je considère cela comme une chose très importante, avoir un fils... seulement ça a eu lieu... c'est dommage que ça ait été avec une femme très vulgaire, très... qui n'impose pas beaucoup de respect. Ça a eu lieu par accident, je ne pensais pas que ça ait eu lieu. Mais même ainsi, ce n'est pas une chose que je ne regrette pas totalement, parce que mon fils me donne beaucoup de bonheur. Il vit avec moi, et je considère que les enfants sont très importants dans la vie »^{mm}.

Cet enfant, même s'il n'était pas désiré, constitue pour Sandro une richesse, un bonheur à part entière : c'est pour lui un élément essentiel de sa vie que nous n'avions pas abordé. Nous pourrions multiplier de tels exemples : Joël, Wilson, Elizeu et Elizabete, Ivanete, Ivanede, Ivanilde, Valmir Paraná... tous ces jeunes affirment que l'attention qu'ils prodiguent à leurs enfants fait leur bonheur.

Un autre entretien révèle que l'amour porté aux enfants peut se caractériser comme un argument structurant les discours des parents sur leurs enfants tendant à supplanter celle qui organisait les discours des parents – caractérisée par le travail en famille. Nous avons étudié plus haut le passage dans lequel José Bahiano justifiait le fait qu'il veuille plus d'enfants par l'amour qu'il a pour les jeunes, la tendresse qu'il voudrait leur prodiguer et que ses enfants, déjà vieillissants, refusent. Ce discours inverse la place traditionnelle des enfants dans l'agriculture familiale : alors que, dans le cas des familles – paysannes, les enfants deviendraient intéressants à partir du moment où ils peuvent participer à la production agricole (autour de 10 ans), ils perdent leur importance pour José Bahiano vers les 10 ans. Le critère principal organisant le discours sur les enfants devient non plus le travail, mais l'affection qu'on peut leur témoigner.

Il y a deux manières d'interpréter ce discours : la première tendrait à faire de José un père particulièrement affectueux, ce qui serait un trait de personnalité ; la seconde interprétation, la notre, consiste à rapporter ce passage d'entretien à l'ensemble du discours de José Filho, et considérer que celui-ci veut plus d'enfants principalement parce que, dans la logique « paternaliste – paysan » qui est celle qui organise l'essentiel de son discours (à l'exception du mariage et du discours sur les enfants), avoir de nombreux enfants est une garantie patrimoniale.

Dès lors, son discours est révélateur du fait qu'il tend à montrer qu'un argument (les enfants comme essentiels pour le travail) n'est plus considéré par l'enquêté comme digne d'être soumis à l'enquêteur ; et qu'il lui préfère un argument jugé plus recevable, celui de l'affection dont les enfants seraient dignes d'être objets. Dès lors, cela traduirait le changement de norme sociale autour des jeunes enfants : ceux-ci seraient l'objet d'une affection particulière de la part de leurs parents. Or, nous n'avons jusqu'à présent pas remarqué une tendance aussi affirmée : même si nous ne pouvons prouver cela par des observations de terrain ou des discours, l'absence de ces références dans les discours des parents et sa présence dans les discours des jeunes en serait la preuve. Cette preuve est confirmée par la littérature existante sur les agriculteurs familiaux (Garcia, 1983).

L'affection portée aux enfants, principalement les plus jeunes, serait un des signes essentiels de la place qu'ils prennent dans les familles, signe essentiel de la manifestation d'un « sentiment de l'enfance » (Ariès, 1960 ; Gélis, 1987). Or ce sentiment de l'enfance, qui revient à placer l'enfant et son éducation au centre des préoccupations... et à en réduire le nombre.

Le discours : moins d'enfants pour mieux s'en occuper... et les faire étudier

Avec l'affirmation de la position de l'enfant comme objet d'affection apparaît une préoccupation pour son éducation. Nous avons déjà cité une partie de cet extrait d'entretien de Joël :

Extrait d'entretien 122 : La nécessité de bien éduquer les enfants (Joël)

« Enquêteur : Vous pensez avoir dit tout ce qu'il y a d'important ?

« Joël : Je pense qu'il y a une question que tu ne m'as pas posée : à propos des enfants. Ça fait partie de mon histoire. Tu ne m'as pas demandé si j'avais eu une histoire [d'amour], une femme. J'ai déjà eu une histoire avec une femme. C'était en 1996, à l'époque où je suis parti de la ville et suis allé dans les champs [roça*], avant d'aller étudier à la MFR. J'ai eu une histoire avec une femme, on s'est rencontrés et on a eu des relations... sexuelles, et elle a fini par tomber enceinte, et elle a eu une fille. Elle a eu une fille qui a un an et sept mois. Une petite fille. Je m'en occupe, ce que j'aimerais le plus c'est qu'elle la laisse à la maison pour que je puisse m'en occuper. Je pense qu'elle ne s'en occupe pas bien, je suis en colère à cause de cela. Je veux qu'elle me la laisse à la maison pour que je puisse bien m'en occuper, lui donner ce dont elle a besoin, l'éduquer. Mais je pense qu'elle ne s'en occupe pas bien, non. Ça a été une chose qui a eu lieu parce que nous avons eu un accident de jeunesse, tu sais, je n'avais pas l'intention de me marier avec elle. Elle avait envie : je ne sais pas pourquoi, mais les femmes ici elles... quand tu as une histoire avec elles, leur volonté à elle est de passer leur vie avec toi. Mais je n'ai jamais eu envie non. Quand elle a eu le bébé, elle a dit qu'elle voulait vivre avec moi pour que l'on puisse l'élever ensemble. Elle voulait. J'ai dit : "Non, je ne veux pas. Je vais commencer à étudier maintenant". Tu sais cette chose : j'ai toujours eu en tête que tant que je ne suis pas structuré, je ne veux pas me marier. Je veux étudier et me structurer, autant dans la partie financière que dans celle des connaissances. Quand j'aurais fini d'étudier, alors je vais passer les choses aux autres, aider ce qu'il sera nécessaire.

« Enquêteur : Où vit-elle ?

« Joël : Elle vit là-bas, près de moi. Je peux voir le bébé tous les jours. Tu l'as vue hier [nous sommes allé chez lui], une petite métisse qui était à la maison. Assise, toute petite.

« Enquêteur : Quelle conséquence est-ce que cela a eu sur votre vie ?

« Joël : Ça a été très important. Parce que à partir... quand je l'ai eue, alors tout est arrivé : il a fallu l'enregistrer, faire l'enregistrement de l'enfant, et savoir si je le fais en tant que père ou non... Il y a eu toute la pression des amis, des camarades. Alors j'ai fini par l'enregistrer. Alors quand tu enregistres tu assumes la responsabilité, et ça t'influence. Il faut acheter des choses pour elle, des habits, des chaussures, du calcium, des fortifiants, des médicaments. Je cherche toujours à l'aider. C'est une chose que quand tu es célibataire, tu ne fais pas. Juste pour un frère. Mais ça je l'ai déjà parce que je l'ai assumée. Et je sais qu'un jour elle va être ma fille, elle va être grande, et je vais devoir... continuer avec elle, être celui qui l'aide, qui lui donne de l'amour. Cela influence beaucoup »ⁿⁿ.

On constate que dans ce discours, l'enfant est essentiel pour Joël : élément essentiel de son discours (sur lequel il revient volontairement alors que nous avons oublié de l'interroger), il est aussi un élément de la façon qu'il a de se définir : l'enfant « l'influence » beaucoup. Cette « influence » vient du fait qu'il en a accepté la responsabilité : or cette responsabilité consiste certes à en assurer les besoins financiers, mais aussi – et surtout ? – à préparer l'enfant pour son futur : un jour sa fille va être grande, et il va devoir s'en occuper. Or, cela revient à prendre en charge son éducation. Joël explique plus haut que la mère n'éduque pas sa fille comme il le souhaite, et il voudrait pouvoir intervenir sur cette éducation. Nous ne lui avons pas demandé quelle éducation il souhaiterait donner à sa fille. C'est un tort. Mais à la fin de l'entretien, il parle du développement de l'enfant dans le futur et dit qu'il est responsable de ce qu'il deviendra. En ce sens, le mot éducation renvoie non pas simplement à s'occuper de sa fille, mais à participer à son développement futur.

Or cette attention, pour Philippe Ariès, est essentielle dans le surgissement de la famille moderne (Ariès, 1960). Cela constitue une nouveauté dans les familles paysannes : alors que Afrânio Garcia montrait que l'essentiel de l'éducation des enfants passait par l'apprentissage, à partir de 7 ans, du

métier d'agriculteur par lente familiarisation ; celle-ci passe par la prise en compte de l'enfant comme un individu qui a besoin d'une attention particulière de la part des parents : les parents estiment avoir un rôle d'éducateurs et des responsabilités pour le futur de leur enfant. On confirme par là que le jeune enfant n'est plus seulement un futur aide familial, mais qu'il faut lui donner une éducation. De fait, on perçoit que de nombreux parents, au fur et à mesure que grandissent leurs enfants, souhaitent que ceux-ci restent non pas à les aider – mais au contraire qu'ils partent étudier. Cette fois, ce ne sont plus seulement les filles qui étudient, mais tous les enfants.

C'est ce que nous ont expliqué de nombreux parents. Nous pourrions citer de nombreux exemples ; mais deux nous paraissent particulièrement intéressants en ceci qu'ils sont tenus par des parents de familles – relativement – nombreuses et qui correspondent, par bien des aspects, aux mariages de paysans.

Extrait d'entretien 123 : L'importance des études des enfants (José Cearense Filho)

« José Cearense Filho : (...) On espère que les enfants pourront continuer à étudier longtemps dans le travessão, sans avoir besoin d'aller en ville. Mais quand ils iront en ville, s'ils ont besoin d'y aller, on les y enverra et on ira nous aussi, parce que les études sont une chose importante, on ne peut pas laisser les personnes ainsi isolées dans les champs et envoyer simplement les enfants travailler. La personne supérieure est celle qui a fait des études parce qu'elle a les choses plus facilement, n'est-ce pas ? Alors...

« Enquêteur : Les études, c'est important ?

« José Cearense Filho : Oui c'est important, c'est même le plus important, c'est une richesse que les parents peuvent donner aux enfants et que personne ne leur prendra, n'est-ce pas. Une chose quelconque, on peut leur donner, sans que cela dépende des études, mais on donne et ça finit tout de suite. Mais les études, si la personne est intéressée et apprend, personne ne lui prendra jamais, ça ne se termine pas, ou alors le jour où il meurt, c'est parce qu'il ne peut en être autrement »^{oo}.

Autant ce type de discours dans la bouche d'un fils d'agriculteur en rupture par rapport à l'agriculture familiale serait peu étonnant ; autant il est surprenant dans la bouche de José Filho, qui a certes réalisé une rupture par rapport à son père (paternaliste paysan), mais une rupture récente, qui ne pouvait pas s'interpréter automatiquement comme une crise de l'agriculture paysanne. Là, on voit une volonté très nette d'aider des enfants, pourtant nombreux, à étudier – quitte à faire une migration vers la ville. Cela marque donc une certaine rupture par rapport aux parents : pas que les parents n'avaient pas l'envie d'envoyer leurs enfants étudier ; on a vu que cela arrivait souvent. On a vu dans le chapitre 3 que José Filho n'avait pas étudié, « victime » du besoin en main d'œuvre de son père ; on constate ici que ce même fils se rebelle contre cela, et veut envoyer ses enfants étudier. Cette volonté est celle d'un fils d'une famille de type « paternaliste paysan » ; et qu'il a à présent avec ses fils des comportements de type « paternaliste paysan à identité non-agricole ».

Dans la famille paysanne, nous avons dit que « l'éducation des enfants était assurée par l'apprentissage auprès des adultes, que les enfants, à partir de 7 ans, vivaient dans d'autres familles que la leur. Désormais au contraire, l'éducation se fait de plus en plus par l'école (...). La substitution de l'école à l'apprentissage exprime également un rapprochement de la famille et des enfants, du sentiment de la famille et du sentiment de l'enfance, autrefois séparés. La famille se concentre sur l'enfant » (Ariès, 1960, p. 414). Or cette concentration sur l'enfant a, dans le cas de certaines familles, des conséquences très nettes sur les comportements démographiques. C'est ce qu'explique un autre jeune, lui aussi fils d'agriculteur de type paternaliste paysan, qui lui aussi est parti de chez ses parents contre leur volonté mais sans faire une réelle crise :

Extrait d'entretien 124 : Réduire le nombre d'enfants pour pouvoir leur payer à tous des études (Milton Graciliano)

« Enquêteur : Et ensuite [après votre mariage], vous avez eu des enfants ?

« Milton : Oui, 4 enfants. Les trois premiers sont des hommes, et il y a une petite fille.

« Enquêteur : Et vous en voulez plus ?

« Milton : Jeune homme, je crois que l'on va s'arrêter là. Mon épouse n'a pas encore été opérée, moi non plus, mais 4 fils, je pense que c'est suffisant.

« Enquêteur : C'est suffisant ?

« Milton : Oui, je pense que oui. La crise dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, on... il y a des gens qui ont beaucoup d'enfants, mais ils n'ont pas les moyens (condição*) de leur donner des études, de s'en occuper. Moi, je donne des études à mes enfants... et je vais voir si je suis... je vais leur donner des études tant que je le pourrai, mais on ne peut pas tout faire pour eux parce qu'on n'a pas les moyens (condição*), n'est-ce pas ? Si c'est de la volonté de Dieu aussi...

« Enquêteur : Vous voulez que vos fils étudient ?

« Milton : Oui, je veux qu'ils étudient, parce que je trouve dommage de ne pas avoir étudié, parce que de l'intelligence, j'en avais, j'ai étudié 3 ans et je n'ai pas été recalé. Mais à cette époque c'était trop difficile, alors... je n'ai pas pu étudier. Mais maintenant il y a des cours au collège, proche du travessão. Un enfant réellement intéressé apprend »^{pp}.

Comme José, Milton veut que ses enfants étudient ; mais pour lui, cela signifie qu'il doit, pour pouvoir s'occuper correctement de ses enfants, en limiter le nombre. On retrouve là un des argumentaires avancé à chaque fois sur la réduction du nombre d'enfants : il faut avoir moins d'enfants pour mieux pouvoir s'en occuper. Ce discours, qui nous paraissait tellement évident quand il nous était tenu dans les entretiens, a demandé, pour être tenu, un changement dans la manière de considérer les enfants : celui-ci n'est plus une main d'œuvre potentielle qui fait partie du patrimoine de la famille mais un individu qui aura son propre futur, possiblement (certains parents l'espèrent) différent de la vie qu'eux-mêmes ont eue.

Réduction de la natalité et recentrage sur l'enfant vont de pair : ces phénomènes, que nous avons d'abord observés de manière séparée, sans savoir les relier, nous avons vu qu'ils peuvent s'interpréter comme allant dans une même direction, celle de l'émergence d'une famille moderne, telle que l'a décrite Philippe Ariès : « L'enfant devient très accaparant. L'intérêt qu'on lui accorde se traduit aussitôt par des projets d'avenir, toute la vie des parents consiste alors à trouver des moyens matériels nécessaires à la réussite de leurs enfants : éducation, fortune, mariage : tout l'effort, qui était autrefois dirigé sur le patrimoine est désormais reporté sur la situation future, l'établissement de chaque enfant en particulier. Or, pour être affectif, cet effort a besoin d'être concentré, il s'affaiblit en se dispersant. (...) On aura un nombre d'enfants limité par les ambitions qu'on nourrit pour eux et les ressources dont on dispose. Les deux facteurs sont aussi importants l'un que l'autre et interfèrent. (...) Ainsi, en 1864, l'idée est bien arrêtée qu'il ne faut pas dépasser un certain nombre d'enfants, si l'on veut leur assurer un avenir choisi. Le nouveau rôle que l'enfant joue dans la famille entraîne automatiquement une contraction de la natalité. Celle-ci échappe au jeu des forces naturelles pour dépendre de la prévoyance parentale » (Ariès, 1979, p. 332-333).

Or, ce qui apparaît étonnant c'est que ce phénomène de réduction de la natalité et de recentrage sur les enfants est présent dans la très grande majorité des discours : autant nous pouvions, pour les mariages, faire une typologie des types de mariage, autant celle-ci semble plus difficile avec la comportement vis-à-vis des enfants tant les tendances apparaissent homogènes. L'opposition entre, d'une part, une « famille paysanne » où les enfants font partie du patrimoine familial et travaillent avec

leurs parents, et, d'autre part, une famille moderne dans laquelle les enfants sont investis d'un projet d'ascension sociale hors de l'agriculture par les études, recouvre surtout (bien que pas complètement) les différences de génération. Quelques jeunes vont effectivement attendre de leurs enfants qu'ils reproduisent ce qu'ils ont fait – et, par là même, l'agriculture familiale – mais ces attentes sont rares ; et se traduisent tout de même par une réduction de la fécondité et un envoi des enfants aux études.

Cela nous amène à suggérer que la distinction la plus évidente ne concerne peut-être pas l'opposition entre les différents types de jeunes mais entre deux générations et, surtout, à l'intérieur des couples : en effet, ce sont les femmes qui sont les plus promptes à réduire la natalité et à envoyer leurs enfants étudier – et il est fort probable que certains hommes suivent ou subissent les conséquences de ces transformations.

Conclusion du chapitre 5

Nous avons montré, dans le chapitre 4, que les jeunes agriculteurs ne souhaitent plus accepter les formes de travail agricole souhaitées par leurs parents. Cela montrait que le travail agricole, pour ces jeunes, ne devait pas forcément être pratiqué en famille. Cette tendance à séparer sphères domestiques et sphères économiques est confirmée par les évolutions de la famille contemporaine en Amazonie. Il semblerait que la famille prenne son autonomie par rapport à la production agricole : il est encore trop tôt pour conclure cela, et il faudrait montrer le lien entre organisation familiale et organisation du travail agricole : c'est l'objet du prochain chapitre. Mais pour l'instant, retenons que l'on observe des négociations constantes au sein de la famille élargie (chapitre 4) et au sein de la famille nucléaire.

Ces dernières négociations sont d'abord perceptibles au sein du ménage : les enfants qui ne sont plus scolarisés mais ne sont pas pour autant mariés vivent la condition d'aide familial comme une frustration, et ont un sentiment d'infériorité. Ils semblent en effet désirer pouvoir vivre une jeunesse (Galland, 2001). L'apparition de cette volonté va contre le cycle de vie des familles paysannes qui voyait passer le jeune directement du statut d'aide familial à celui de chef d'exploitation ; à présent, un temps est ouvert entre ces deux étapes, temps pendant lequel les enfants veulent faire leurs propres expériences, tant sexuelles que professionnelles.

Les jeunes filles semblent être les plus promptes à vivre ce changement : placées, au sein de la famille paysanne, dans la situation la plus difficile, elles sont les plus pressées à souhaiter changer cet état de fait. Et, au sein du couple, elles revendiquent une place différente ; et le droit à une certaine autonomie par rapport au mari.

Logiquement, ces aspirations ont des effets au moment de la formation des couples. Autant dans la famille paysanne le mariage était régi par certaines règles et certains codes, autant ces règles peuvent être détournées pour favoriser la volonté qu'ont les jeunes de vivre leur jeunesse de manière indépendante de leurs parents (c'est le cas du « mariage – fuite » ou du « mariage – indépendance ») ; ou être modifiées pour laisser place, dans le choix des époux, au sentiment

(Shorter, 1977). Or l'émergence du sentiment conduit le couple à se replier un peu sur lui-même pour faire attention à la relation qui unit les deux membres.

Ce centrage du couple sur lui-même s'accompagne, dans le même temps, d'une réduction du nombre d'enfants afin de mieux pouvoir s'en occuper et de pouvoir les faire étudier. Le sentiment parental s'exprime à présent, devient un argument dans les entretiens, et amène les parents à souhaiter que leurs enfants étudient. L'enfant n'est plus une partie du patrimoine participant à la production, mais un être tourné vers un avenir que l'on espère meilleur (Ariès, 1979).

Ces trois changements amènent à penser le passage d'une famille paysanne à une famille que l'on peut appeler la « famille moderne », entrant dans une configuration sociale typique sociétaire. Mais nous avons pris soin, tout au long du texte, de dire que ce changement ne touchait pas également tous les fils d'agriculteurs ; selon le type de famille dont ils sont originaires, mais aussi selon d'autres facteurs tenant pour partie aux biographies mises en évidence et, peut-être, selon l'influence encore mal identifiée qu'exerce sur eux la « ville », certains jeunes reproduisent, en grande partie, les caractéristiques de la famille paysanne – alors que d'autres les rejettent ou la transforment.

Quels sont les jeunes qui reproduisent ces caractéristiques ; quels sont ceux qui ne le font pas ? Voilà deux questions auxquelles nous n'avons pas encore répondu. De même, il reste à répondre à une autre question, celle qui structure tout notre travail : quelles implications a la « sociétarisation » de l'agriculture amazonienne sur la manière de pratiquer l'agriculture de ces jeunes et, au final, sur les spatialités et / ou territorialités qu'ils mettent en place ? C'est à ces trois questions qu'une typologie des jeunes, fondée en partie sur les configurations familiales qu'ils créent ou reproduisent, peut permettre de répondre.

a “Pesquisador : E você arrumou quando essa terra ?

“Valmir Paraná : Foi de 99. A véspera logo do meu casamento que arrumei ela.

“Pesquisador : E depois, mesmo tendo a terra, você ficou trabalhando aqui ?

“Valmir Paraná : É, aqui e lá. Agora não, parou para mexer só lá. Porque para mexer aqui e lá, o pai falou não, nós vamos fazer só com um que toca logo o caminho mais... direito. Aí senão não faz nada : um trabalha um pouco lá, um pouco aqui... Não dá nada. Ele falou não, vai trabalhar lá, e voltando aqui quando melhora mais...

“Pesquisador : Quando trabalha aqui, como que é o trabalho ? Dá uma ajuda, uma troca de dias...

“Valmir Paraná : E, quando trabalho aqui mais ele é só uma ajuda... Quando ele precisa, eu vou...

“Pesquisador : Como encontrou a sua esposa ?

“Valmir Paraná : Encontrei ela num encontro de jovens. Participei de um encontro de jovens... Ela é da Vila Nazaré... E nós encontramos num encontro de jovens. Aí nós começamos se gostar, passemos um ano aí depois nós casamos...

“Pesquisador : Você tinha quantos anos ?

“Valmir Paraná : Eu tinha 23...

“Pesquisador : E ela ?

“Valmir Paraná : 20

“Pesquisador : Casaram e depois você arrumou o lote...

“Valmir Paraná : Arrumei...

“Pesquisador : Mas assim, o o que mudou com o casamento ?

“Valmir Paraná : Só mais o trabalho que mudou, o trabalho que mudou...

“Pesquisador : E agora, você trabalha sozinho lá ?

“Valmir Paraná : De vez em quando, quando tem algum serviço lá, ele vai e me ajuda... Para roçar, para colher...

“Pesquisador : Você é o filho mais velho ?

“Valmir Paraná : Não, tem dois filhos mais velhos depois de mi. Alias, três. Tem um mais novo... Nós somos 5 irmãos, todo homem...

“Pesquisador : Você tem dois meninos.

“Valmir Paraná : Tenho.

“Pesquisador : E eles mudaram alguma coisa na sua vida ?

“Valmir Paraná : Mudaram muito... Ter o prazer de ter um filho, que a gente põe mais a cabeça em algum serviço, deixa muita a bandoleiro... que a gente tem mais a vontade... Quando era só jovem, quase não tem que pensar, é mais saído. Depois de casar, não, só fico mais em casa mesmo... Final de semana, fica tranqüilo. Porque solteiro, sempre andava muito : ir para festa, ali em Belo Monte, Anapú. Agora não, depois que casar fica num canto só. Não sai muito...”

b “Pelado : mas acho que a vida de solteiro é melhor.

“Pesquisador : É melhor ?

“Pelado : Sim, tem menos preocupação. Aí você casou, tem que se preocupar com todo, as coisas da vida, financeira. Quando esta solteiro não. Tem que trabalhar. Porque a vida de nós aqui é a roça. Colher arroz, feijão... milho, macaxeira. Tem que botar para plantar. Porque não pode deixar a família passar fome. Criar galinha...”

c “Pesquisador : Tu tens um sonho, alguma coisa que tu gostarias de fazer se pudesse ser possível ou não ?

“Ivan : Não quero ficar aqui.

“Pesquisador : eu acho que é tudo.”

d “Pesquisador : A sua mãe falou que você queria trabalhar na cidade. Ou quer ficar aqui na roça ?

“Joselmo : Se tivesse jeito de trabalhar na cidade era melhor do que aqui na roça...

“Pesquisador : Por quê ?

“Joselmo : Porque é mais fácil as coisas.

“Pesquisador : Mais fácil ?

“Joselmo : A vida na roça é muito difícil e na rua é tudo mais fácil, tem mais facilidade.

“Pesquisador : Você já morou na cidade ?

“Joselmo : Não.

“Pesquisador : Mas acha que...

“Joselmo : É.

“Pesquisador : Mas você está pensando em algum emprego lá ?

“Joselmo : Tenho idéia, mas não tenho estudo, meu estudo é pouco. E o trabalho na cidade precisa de estudo.

“Pesquisador : Mas para trabalhar de pedreiro, carpinteiro, precisa ter estudo ?

“Joselmo : Precisa fazer curso né ?

“Pesquisador : E você não tá pensando em fazer curso ?

“Joselmo : Não.

“Pesquisador : Então você quer morar na cidade, mas...

“Joselmo : É ... bom estudar e trabalhar na cidade.”

e “Pesquisador : Você falou uma outra coisa também, que passava vergonha de vez em quando. Quando que você passa vergonha ?

“Graciliano : Não, a coisa da vergonha que eu tinha mais era a coisa assim de falar com as pessoas e errar as palavras, as coisas assim, entendeu. Por exemplo se eu for falar uma coisa para ti e tenho medo de errar, aí isso é tentar... Eu sinto por exemplo se eu falo uma coisa para ti, pensando que seria reparado naquilo que eu falo errado. Mas só que penso que é uma bobeara, porque hoje em dia errar... o errado é normal... muitas vezes assim tive que falar na frente de muitas pessoas, nem que sente... Acho que é uma coisa de costume, a vergonha que eu falo é essa. Até porque eu acho que a gente tem que ter vergonha. Porque a vergonha... a educação é a vergonha...”

f “Pesquisador : E o que tu quer pra tua filha tu sabes já ?

“Ivanilde : A pra minha filha não tenho nada definido, mas eu só quero o melhor pra ela né ? Dar uma vida digna pra ela, eu não quero que ela se crie no meio que me criei, que é muito triste, hoje em dia eu sou uma pessoa muito sei lá, muito ruim, até hoje estou desarrumando assim, às vezes vou em uma reunião escolar, não sou uma pessoa de me expressar no meio das pessoas, meio de multidão sou muito reservada, acho que isso é consequência de não ter me criado no meio mais social, isso é muito ruim. Até hoje tenho dificuldade até em sala de aula.

“Pesquisador : Tu passa vergonha disso, tu achas que isso vem da roça ?

“Ivanilde : Eu acho.

“Pesquisador : Se tu fosse criada aqui na faixa era deferente ?

“Ivanilde : Mais ou menos, nem tanto né ?

“Pesquisador : E na cidade seria diferente ?

“Ivanilde : Na cidade com certeza.”

g “Pesquisador : Então, qual é sua perspectiva hoje ? Vai acabar a escola, e fazer o que ?

“Joël : O ano que vem, tenho muitas coisas para fazer. Se surge vagas em algum tipo de escola, em Castanhal ou em Altamira, eu estudaria. Estou com a intenção de estudar, estudar, estudar. Mas como os próprios monitores já pediram para gente ser uns dos alunos da CFR de 2o grau que eles vão fazer, não sei quando, a gente vai discutir isso. Acho que esse ano vai ficar vago. Eu tenho que me alistar, não é, tem que ir no quartel me alistar porque não me alistei ainda... E tem a minha família que tenho que fazer alguma coisa, plantios, trabalhar, porque quando esta estudando não tem muito tempo. Então tenho que fazer uma dessas coisas. Hoje vou me alistar, se passa tem que estar lá para servir um ano, ou se não passa para ficar lá então vou voltar aqui, trabalhar na roça, plantar umas coisas, desenvolver umas culturas. Ajudar a comunidade, e... sempre buscando alguma informação para mi, o dia que surge alguma vaga num curso, se de para mi eu vou dentro.

“Pesquisador : Você não pensa em entrar num lote ?

“Joël : Agorinha não.

“Pesquisador : E depois.

“Joël : Depois tem um lote do meu sonho, igual aquele ali. Porque agora estou pensando mais em me estruturar do lado do conhecimento. Estudar. Para administrar um lote assim, sim, indo e voltando. Mas para ficar direito assim, não dá não.

“Pesquisador : Não tem casamento marcado não ?

“Joël : Não. Tenho uma namorada, mas até agora não tem idéia de casar não. Mas é interessante falar disso, porque essa semana ela vem com a proposta para mi... para a gente firmar o namoro para já casar. Daqui a um ano talvez. Mas eu já diz para ela que não estou com essa intenção ainda. Ela ficou meia chatadiada. Estou pensando só em estudar e fazer minhas coisas. Porque quando a gente vai casar, tem que ter mais ou menos a estrutura, uma base solida para viver. Estou começando agora só, e se caso agora em alguma coisa vai atrapalhar. Tem que dar mais atenção para esposa, responsabilidade... caso de sustentar mesmo. É uma responsabilidade a mais que a gente pega. Aí estou... não estou preparado para isso daí.”

h “Pesquisador : E tu queria muito casar naquela época, ou como foi ?

“Ivanilde : Não, eu não queria tanto casar, mas a minha situação obrigava sim eu me casar, por ser assim um grupo de pessoas eles pegam muito no pé da gente, você não podia namorar com ninguém, só podia namorar com pessoas da igreja, as pessoas implicavam comigo, eu queria sair daquela vida era uma pressão muito grande, num dava não.

“Pesquisador : Aquelas pessoas foram as mesmas que tu moraste em Anapú em Altamira e na faixa ?

“Ivanilde : As pessoas traziam muita coisa pró ouvido do meu pai, o meu pai é uma pessoa sem estudo, uma pessoa que ignora tudo, antes deu casar mesmo meu pai me deu uma pisa muito grande, eu apanhava muito sabe, mas nem portanto eu me endireitava, minha diversão era namorar ele não queria, meu pai nunca aceitou nenhum namorado meu, até com Roberto ele era pé atrás. O Roberto tinha uma fama muito grande era “Pé inchado”, maconheiro, cabra sem futuro, uma pessoa muito marcada aqui na sociedade. Graças a Deus ele mudou, eu acho que ele mudou, depois que eu casei com ele não vi mas. Assim que eu casei as pessoas perguntavam : “você casou com aquele maluco, uma menina tão nova”, casei com 16 anos, foi muito pouca a minha mocidade (...)

“Pesquisador : E ter casado muito cedo pra ti fez que não viveu a sua mocidade ?

“Ivanilde : Acho que o meu arrependimento mais é por isso, não aconselho ninguém se casar.

“Pesquisador : Tão cedo ?

“Ivanilde : Tão cedo.

“Pesquisador : E depois ?

“Ivanilde : Se fosse pra casar outra vez eu não casaria.”

i “Pesquisador : Você acha ter falado de todas as coisas importantes que aconteceram até hoje na sua vida ?

“Sandro : Tem coisa importante sim. Eu tenho filho, que me dá muita alegria para gente, eu considero isso uma coisa muito importante um filho, para mi... só que aconteceu... pena que foi com uma mulher muito vulgar, muito... que não dá muito respeito. Aconteceu de repente, pensei que não tinha acontecido... Mas mesmo assim, não é uma coisa que me arrependo totalmente, porque meu filho me dá muita alegria. Mora com eu mesmo, eu considero importante os filhos na minha vida. Tem dois fazer, vai fazer dois anos...”

“Pesquisador : E ele não ficou com a mãe dele ?

“Sandro : Não. Ela mesmo pensou bem deixar ele em casa. Ele queria que nós casasse, mas achei certo falar com ela que não ia dar certo, e que queria ficar só com a criança.”

j “Pesquisador : Trabalhou na cidade ?

“Sandro : Trabalhei, mas agora voltei para minha casa. Porque nesse período que estudei na CFR, cheguei a me juntar com uma mulher. Não cheguei a casar. Fui morar em Repartimento. Trabalhei de empregado durante 10 meses. Mas continuando estudando, mesmo assim. Vinha de Repartimento para cá para estudar. Não deu certo, e aí passei a só estudar. Nunca mais trabalhei de empregado.

“Pesquisador : Como é que trabalhava de empregado ?

“Sandro : De tudo que dava certo : não estava uma coisa fixe, sabe. Foi serviço passageiro, um mês aqui, outro mês aqui. Trabalhei como ajudante, outro dia de negócio de capim mesmo com a pessoas, foi algo muito ruim. Uma experiência ruim que tive foi de sair da minha propriedade para ir trabalhar para os outros. Ruim mesmo. Não gostei.

“Pesquisador : Não gostou.

“Sandro : Sim. Não lucro para ninguém. Acaba com a gente, se sente sempre amealhado, as pessoas estão gritando com a gente, determinando o que a gente tem que fazer, uma coisa muito chata.

“Pesquisador : Ficou dez meses lá.

“Sandro : Dez meses. Depois, separei daquela menina, aí voltei para casa com o meu pai. Foi do mesmo jeito. No início, teve assim uma dificuldade. O meu pai, ele é assim, reage pelas leis antigas, você sabe. É um sistema diferente das pessoas de hoje, são muito rígidos. Aí ele não gostou, queria que casasse mesmo. Aí não fiz isso. Foi assim, por cabeça meia jovem, não deu certo. Aí ele falou assim, se me repreendi, se queria voltar para casa, podia. Aí eu pensei que era tempo me repreender, aí me repreendi mesmo, porque ela fez muita coisa errada, que não me agradou, e resolvi voltar para casa. Aí foi legal. Aí voltei e continuei trabalhando, na agricultura familiar, com a minha família. E sempre estudando. Isso aconteceu um ano atrás.”

k “Pesquisador : Então, a ajuda dos filhos.

“Zé Goiano : Porque muitos colonos mesmo, os filhos largam ele. Vão trabalhar pelos outros. Mas porque ? Porque o pai não deu chance para eles. E eu filho, tem que dar chance para ele puder também ter a ideia de que ele vá cuidar da vida dele. Segundo o meu caso, eu larguei o meu pai porque não tinha chance do meu pai, porque não tinha para me dar, e não deu chance para mi. Então o filho tem que sair. Mas se o pai da uma chance por o filho.”

l “Pesquisador : Então vamos ver quando você morava na Bahia. Você morou 23 anos na Bahia ?

“José : Sim, com a idade de 18 anos, depois de morar naquele lugar, naquele interior muito difícil, eu me sentia muito angustiado porque a gente não podia ter um estudo para a gente poder ter uma cultura, né, e tinha muito inveja de ver os meus colegas que sabiam ler e escrever, então o meu maior sonho era estudar para mi também ter aquela facilidade, aquela gara, aquele estilo de escrever, via os outros ler e escrever, quando eles queriam mandavam umas cartas, e lá na minha região tinha muitas pessoas que viajavam para São Paulo, que trabalhavam lá, aí quando eles vinham chegavam e diziam que lá em São Paulo era todo bom, chegavam todo bacana, e que lá eles viam que a nossa região era muito pobre, não tinha trabalho, assim serviço para a gente poder ganhar dinheiro, as condições financeiras da gente eram péssimas, aí eu tinha muita vontade de me deslocar da Bahia para fazer um passeio na capital Paulista, e trabalhar por lá, sentir um pouco do clima de São Paulo, para saber se realmente era o que os colegas falavam, e aí eu desloquei de lá, eu fui para São Paulo, fui ficar dois anos por lá, trabalhei, e quando eu voltei, meu pai escreveu uma carta para dizer que se eu quisesse acompanhar ele pró Maranhão eu viesse logo porque ele estava viajando. Aí eu desloquei de São Paulo e vim para Bahia, no mês de Setembro de 83, aí passei 25 dias na Bahia e já nos fizemos as malas e saímos pró Maranhão, aonde eu passei doze anos lá.”

m “Pesquisador : Você pode contar um dia normal de trabalho... Vamos dizer sexta feira.

“Evanilda : Sexta feira cedo, lavei o terreno, aí depois lavei roupa, pois fui fazer almoço, aí descansei um pouco a tarde e fui brincando. Aí já vai a janta, tem que cuidar da janta, depois as coisas... Cuidar de casa, até chegar noite... lá vai para televisão, até tarde, até dormir.”

n “Pesquisador : E então quando casar, o trabalho muda ?

“Ivanette : Aí o trabalho dobra dentro de casa. Aí que tudo só fica para gente fazer. Aí é cuidar de casa, lavar roupa, lavar vasilha, cuidar de meninos, aí o trabalho já dobra. Aí fica só para gente, sozinha a fazer. Aí a gente já tem que cuidar de porcos, cuidar das galinhas, cuidar do terreno, limpar a casa, aí sempre o trabalho vai só dobrando. Porque cada dia que a gente faz, não dá para fazer tudo. Aí fica um pouco para o outro dia. Assim vai só dobrando o trabalho. “Pesquisador : Pode contar um dia de uma mulher casada, desde acordar até dormir.

“Ivanette : Levantar cedo, faz o café, aí já vai fazer merenda, para merendar junto com café, aí já vai botar feijão no fogo, aí quando esta o feijão no fogo para dar tempo para fazer o almoço a gente vai cuidar da casa, também limpar a casa, aí tem que cerrar a casa até fazer o almoço, aí lavar vasilha todo. Aí depois chega a hora de fazer o almoço; sempre que fazia o almoço, já as 10 horas começava fazer o almoço. Aí já começa fazer o almoço, tem que começar cozinhar o arroz. Cozinha o arroz, e depois de cozinhar o arroz, botava arroz no fogo e já ia fazer outro serviçinho. Lavar terreno, botar arroz no fogo e lavar terreno, não é. Limpar os terrenos todo. Aí depois de terminar lavar o terreno, já vinha para botar o almoço para almoçar, todo mundo almoçava, aí passava um pedaço depois de almoçar descansava um pouco. Aí depois ia lavar as vasilhas do almoço, aí tornava arrumar tudo, aí depois de arrumar todinho passava a um outro pedaço, até chegar fazer a janta, não é. Aí fazia a janta, aí eu cuidava a fazer a janta, fazia a janta, ia tomar banho depois, não é, aí pegava, descansava um outro pouquinho até jantar. Sempre jantava, aí passava a um outro pedaço. Sempre nós costumava dormir já era tarde. Nós costumava dormir as 10 horas. Ficava sentado na mesa conversando. Foi assim...

“Pesquisador : Você cuidava dos animais ?

“Ivanette : Sempre de tardezinha eu fechava o gado. Fechava gado, cuidava das criações, das galinhas, dos porcos. Sempre foi eu que cuido.

“Pesquisador : E dava uma ajuda na colheita ? Quando precisava de ajudar no lote ?

“Ivanette : Sempre ajudava. Ia para colheita, ia para limpa, ia para roçar também. Eu gostava de ir para roça... Ia de manha, só voltava a tarde, sempre eu gostei de ir para roça.

“Pesquisador : E também cuida dos meninos.

“Ivanette : Sempre cuidava dos meninos. Ia para roça cedinho, botava no braço e levava para roça. Eu levava um, ele levava outro e ia para roça. Só voltava a tarde. Sempre eu cuidei deles.

“Pesquisador : E quando tem que dar uma opinião, para vender um plantio ou vender gado, vocês participam ?

“Ivanette : Não, a gente não fala não.”

o “Foi que me fez não ficar com ensino médio, que me deu vontade de sair mesmo para estudar. E desde cedo eu criei essa expectativa, e não pensei em me casar jovem, não me interessava muito por namorar, e eu não queria na verdade me fixar ali nem construir família com os rapazes dali. Então acho que era uma cidade muito pequena, todo mundo se conhecia e era uma relação muito de colega, na verdade também não tinha muita expectativa nesse lugar. Não tinha como trabalhar, a não ser se for professor, não tinha nenhum ao menos um curso de dactilografia, então a gente não podia pensar em nada, nem pensar em fazer inglês, nem pensar em fazer computação, nem energia elétrica ao menos. Mas era um lugar tranquilo e fui muito feliz, porque tinha todo aquele lado da amizade, conhecer todo mundo, e fazer amizade. De ir a Igreja nos dias de Domingo, todo aquela coisa. Mas sempre sentia a falta de fazer cursos, de fazer outras coisas, de não ter os dias sempre repetidos, sempre... sempre... sempre se caminhar para um casamento, para ter filhos, isso praticamente não era uma coisa que me satisfazia muito... E bom, acho que os meus irmãos que moram lá não estão menos feliz do que eu, talvez até mais. Porque na verdade eles buscavam aquilo, só o meu irmão que estudo na Universidade, morou em Belém 9 anos, só que ele desistiu, deixou todo atrás não quis ser professor, não quis trabalhar com o estudo dele, e preferia ir para lá, voltar a trabalhar no lote, trabalha com verduras, com frutas, e acho que realmente é isso que ele queria. É um lugar que tem muito a dar, se a pessoa quer realmente aquilo, quer realmente trabalhar, quer realmente desenvolver, busca a se organizar dentro da comunidade. Mas se a pessoa não se sente feliz naquilo, não quer ter outro propósito, então vai fazer outras coisas. A gente tinha muita dificuldade com água, até hoje a agrovila que morava faltava água no verão. Então era uma coisa muito difícil, a gente pegava aqueles bodes, e ia buscar água 200, 300 metros para tomar, tinha que economizar para todo, não podia ir lavar casa, tinha que lavar roupa muito distante, então pegava um montão de roupa para botar na cabeça e ia a 500 metros lavar a roupa, e muita poeira. Então passava um período pelo menos de 4 meses com a insuficiência, e é uma coisa assim... Você se sente como se tivesse tentando sobreviver aquilo, mas não é, você não pode fazer outra coisa, o dia você gasta com as atividades doméstica, você nem vê, a tua vida vai passando e parece que não vai sair nada de importante nessa vida. Eu tinha muito essa impressão, como se no inverno eu tivesse que capinar no quintal, fazer as hortas e só aquilo. E os dias passavam e não conseguia extrair nada daquilo. Não sei, todo já sabia, só as atividades que não sabia... Mas eu não ia aprender mais nada daquilo. Só... já tinha aprendido, já sabia como fazer uma horta, como cultivar as plantas, já sabia como capinar os pés de mandioca, e não conseguia mais nada além daquilo. E também no verão já sabia como lavar as roupas, lavar um monte, e a hora que devia acordar, que devia almoçar, que devia dormir. E é uma coisa, é um lugar que não há nada de muito interessante. Talvez é porque eu não precisava de mais nada além disso, e... trouxe problemas, eu podia ter sido feliz ali, mas... é como você ir crescendo, e não ter como proporcionar mais nenhuma possibilidade de ter outras coisas. Continuar com o mesmo. Até hoje eu sinto falta desse tempo que passei fazendo nada... Mas foi uma vida muito interessante com os irmãos, eu nunca briguei com os irmãos porque não tinha motivo, foi uma relação tão harmônica que eu não me lembro assim ter xingado com os meus irmãos, ter brigado com as minhas irmãs, e... lembro alguma vez que eu tinha um namoradinho que não era

legal, e aí o meu irmão mais velho chegou e falou : olha esse fulano você esta fazendo isso, isso e isso. Você tem como assumir o que esta fazendo ? Foi desse ponto que ele me chamou atenção e me mostrou que na verdade o que eu estava fazendo eu não podia assumir frente as pessoas, e assumir é uma coisa que eu passei a pensar. O que posso fazer, posso assumir para as pessoas, para os meus padrinhos, para as outras pessoas... acho que tem muito isso, ter que se esconder um pouco. Se quer uma coisa, você tem que fazer isso escondido. Se você quer namorar, se você quer transar com o seu namorado, você não vai fazer isso com as pessoas sabendo. Você não vai fazer dentro de casa, e as outras pessoas podem pensar mas você não vai assumir. Então tem esse problema também, você pode fazer as coisas mas se você quer fazer as coisas você tem que fazer escondido. Eu não tive muitas historias de namoro, mas mesmo assim a vida funciona assim. Porque todo mundo se conhece, então as pessoas têm muito curiosidade de você... Mas, a minha vida foi assim muito previsível."

p "Pesquisador : Agora tu quer entrar em uma Universidade ?

"Ivanilde : Eu tenho muita vontade.

"Pesquisador : Arranjar um emprego bom ?

"Ivanilde : Eu quero ser um pouco independente.

"Pesquisador : Independente ter a tua grana e ainda não tem ?

"Ivanilde : Preciso muito do Roberto ainda.

"Pesquisador : E tu achas que tu sendo independente a tua relação com o Roberto vai mudar ?

"Ivanilde : Esse é meu sonho mesmo, é ser uma pessoa que não precisar, ficando assim pode ser que mude mais nem tanto, acho que não vai mudar em nada não, é muito ruim você dependendo do marido, até pra comprar suas coisas que você precisa, e eu não tenho vaidade nenhuma, até hoje a fim de conseguir uma coisa melhor pra gente, eu não sou uma mulher vaidosa e tudo o que eu faço é pra pagar dívida, despesa de casa às vezes. Eu quero sair dessa vidinha velha, está dependendo do marido pra tudo, isso é muito chato."

q "Pesquisador : Tenho muitas. Ficou trabalhando muito tempo na fazenda da senhora ?

"José Bahiano : Eu trabalhei um ano com ela.

"Pesquisador : Para derrubar esses 7 alqueires ?

"José Bahiano : Não, eu terminei eles e trabalhei fazendo essa derrubada uns 70 dias. Aí depois continuei trabalhando, fazendo cerca, roçando juquira, fazendo outros serviços.

"Pesquisador : Você não queria trabalhar no seu lote ?

"José Bahiano : Esse lote, eu dei pró meu irmão e fiquei trabalhando nesses dois lotes que eu arrumei perto da aldeia, perto da fazenda.

"Pesquisador : Você trabalhou na fazenda quando já tinha os dois lotes ?

"José Bahiano : Isso, só que ainda não tinha os dois lotes, né. Mas assim, logo no inicio que comecei trabalhar, depois de terminar o serviço dela, trabalhei para mi e primeiro fiz uma casa para mi, foi a primeira casa que foi feita lá na área da agrovila foi a minha, nesse período que eu ficava trabalhando nessa área da fazenda eu fui fiz uma casa na área que o Zé Carlos, na época ele era vereador, e tinha conseguido essa área para comunidade. Foi bem na área que eu fiz a minha casinha, nessa época eu era solteiro ainda. Eu fiz essa casa, e trabalhava na fazenda da Dona.

"Pesquisador : E depois, você ficou trabalhando um ano na fazenda dela, e depois mudou pró lote.

"José Bahiano : Isso. Para minha casa é na agrovila, e hoje eu tenho uns 10 hectares de pasto. Não é apurado porque a condição financeira é pouco, aí eu tenho uma parte que é mais pasto, e uma parte que é misturada com juquira. Mas tem pasto.

"Pesquisador : E você começou a trabalhar no seu lote quando casou ?

"José Bahiano : Antes de eu casar, já trabalhava. Já namorava ela. E assim que mudei para lá, a gente casou e continuamos."

r "Pesquisador : Mas vocês não queriam casar antes ?

"José Bahiano : Se quis casar antes ? Eu me achava assim muito despreparado, tinha chegado a pouco tempo, e não tinha mesmo assim... Não sabia se eu ia ficar aqui, e aí eu não estava ainda bem preparado, não tinha bem amadurecido a minha, como posso dizer, com as idéias amadurecidas, firmes, aí eu estava assim pensando. Aí com um ano foi que comecei a planejar, tinha que parar, botar a cabeça no lugar para funcionar, parar num canto e trabalhar, para seguir com meu namoro. Pensava que ia acontecer casamento e que ia ficar muito feliz. Aí comecei a botar na minha cabeça essas coisas, aí que mudei lá para baixo, e fui fazer esse serviço e logo comecei a providenciar a madeira da minha casa e logo aconteceu que fiz a casa e quando terminei de fazer a casa comprei umas coisinhas para fazer uma arrumação pró casamento, e quando preparei todo isso achei que eu estava preparado para casar e a gente casou.

"Pesquisador : E... você tinha falado de casar antes, quando você tinha mudado lá pró fundo, pensava já em casar ?

"José Bahiano : Sim, quando eu mudei para lá, já foi com um ano, já tinha um ano que a gente namorava. Aí eu parei para pensar, pensei que tinha futuro porque ela era uma pessoa que era engajada na comunidade, que era uma pessoa que tem assim um conhecimento espiritual, uma pessoa bem preparada, apesar que ela era uma pessoa nova naquela época, ela tinha 17 para 18 anos, era uma pessoa da Igreja católica, aí eu achei que dava certo aí eu mudei para lá e comecei logo a fazer a minha arrumação. Para se preparar, fiz logo a casa, depois comprei umas coisas, fiz o mobiliário e a gente casou."

s “Pesquisador : E você já tinham falado antes de casar, quando você foi para lá, ela já sabia que era para casar.

“José : Sim, quando pedi ela em namoro, ela falou que só aceitava se fosse para casar, se fosse para namorar ela não queria, né. Aí quando eu pedi ela em namoro ela pergunta se eu prometia isso. Se eu queria enrolar ela, ou se era para casar, porque ela era uma moça seria. Então eu acho que ela esperava um casamento mais cedo ou mais tarde.”

t “Pesquisador : Como você encontrou ela ?

“José Bahiano : Eu entrei para ca nesse travessão, eles moravam mais ali assim, daqui a... mais ou menos aonde a gente o treinamento, na casinha, para lá um pouco. Era ali, tinha uma casinha, aí a gente entrava. Aí eu ia para casa da minha tia, que ficava em baixo a 3 quilômetros, e ali a gente vinha aqui para comunidade, tinha uma igreja por ali, ela era mais para lá, a gente vinha celebrar o culto, ir nas missas. Aí a gente começou a encontrar pelas primeiras vezes... e a partir daí a gente começou se entrosar, se conhecer, aí eles começaram se mudar por baixo, e mais ou menos a 30 Km, e eu fiquei aqui. Mas sempre ela vinha para cá. E a partir disso ela vinha, tinha só a terceira serie, e começou estudar novamente ali com a professora Maulina, bem próximo a casa da minha tia aonde eu morava. E aí a gente... ela passou até morar na casa da minha tia, para ela estudar, elas eram muito conhecidas, os pais dela eram compadres da minha tia, e aí ela passou morar na casa e estudava. E eu também por ali, só que na época eu trabalhava numa fazenda que fica para cima. Eu passava o mais só dois dias aqui, a o mais na fazenda. Aí ela concluiu a 4a serie, e aí começou lecionar e já passou estudar lá na cidade. Aí... concluiu a 8a serie, começou a estudar um gavião 1, e já lecionando com a 4a serie lá em baixo para 1a e 2a. De 1a a 4a. E estudando. E ficou continuando. Até hoje ela continua na aula, e estudando. Ela é concursada, conseguiu continua dando aula e assim a gente se conheceu. E chegou até casar, no qual a gente vive hoje.

“Pesquisador : Mas você namorou muito tempo antes de casar ?

“José Bahiano : Uns 2 anos. A gente se conheceu bem, namorou dois anos.”

u “Pesquisador : Como foi ? Você se criou lá e casou lá também ?

“Dona Cesalina : Casei lá.

“Pesquisador : Casou com quantos anos ?

“Dona Cesalina : 24 anos

“Pesquisador : E você é a filha mais velha ?

“Dona Cesalina : Não sou não. Nós era em cinco, eu sou a derradeira, as duas mais nova, tem três mais velha do que eu.

“Pesquisador : Então quando você casou foi morar onde ?

“Dona Cesalina : Fiquei morando lá mesmo.

“Pesquisador : No lote do seu pai ?

“Dona Cesalina : Não, eu passei três anos fora, porque meu casamento o meu pai não quis aí foi obrigado eu sair e morar fora, uns três anos fora, mas pertinho, oito léguas distante. Aí depois eu voltei pra lá de novo.

“Pesquisador : Porque o seu pai não queria o casamento ?

“Dona Cesalina : Pesquisador, ele não queria o casamento porque a família do Monteiro é assim uma família despreocupada, o avô, os tios, o pai eram despreocupados. Eles nunca foram pessoas de trabalhar na roça, ter fartura dentro de casa e a casa do meu pai toda vida foi farta de tudo. Aí ele não queria que eu casasse com ele : *“Eu não quero que você case com esse rapaz por causa disso, disso. Eu não quero ver você amanhã ou depois pedindo pelas casas, tomando emprestado”*. É por isso que ele não queria meu casamento.

“Pesquisador : Mesmo assim você casou.

“Dona Cesalina : Casei.

“Pesquisador : Como foi ? Você fugiu de casa ?

“Dona Cesalina : Eu namorei com ele cinco anos e meu pai sem querer, brigando, brigando todo o dia, mas pra mim se aquela briga eu pensava assim : *“Ele briga porque ele pensa que nós vamos passar fome, mas nós dois novo eu acredito que não vamos passar fome não, vamos trabalhar e ninguém vai passar necessidade não”*. E aí casei, sem ele querer, casei fugida. Fui comprar um açúcar pro sobrinho meu que tinha lá em casa, minha mãe criava aí lá casei, lá no cartório casou e nesse dia ele tava fazendo rapadura, trabalhando no engenho, fazendo rapadura aí ele soube, foi lá tava 2Km de distância, foi muito bravo. Já ia levando até um cipó pra me bater, tava com raiva mesmo. Aí chegou lá já tinham ajeitado lá tudo pra casar e aí chegou, queria me tirar de dentro da casa, foi junto com um irmão meu, foi a maior confusão, chegou lá me agrediu dentro de casa aí não deixaram. Nessa hora a juíza, o pessoal, as testemunhas que tavam lá saiu tudo correndo com medo dele e eu entrei lá pra dentro do quarto e ele queria tomar posse do quarto pra me tirar de lá de dentro aí muita gente não deixou, saiu com ele carregando que nem um menino, puxando ele, chega as pernas iam balançando, levaram pra lá, aí pra achar as testemunhas teve que ir no mato caçar, chamando de um a um pra poder vim. Consegui o casamento. Conseguiram achar as testemunhas ai vieram já tinha gente armada de revólver, até de pilão, tijolo na mão tinha gente armado nessa hora.

“Pesquisador : Mas pra quê ?

“Dona Cesalina : Contra ele, o Monteiro, família dele, porque não queriam, queria me tirar de lá, mas já tinha botado os nomes, tinha conseguido o casamento e aí foi assim. Foi uma coisa feia no dia do meu casamento.

“Pesquisador : Tinha pessoas com arma ?

“Dona Cesalina : Era. Tinha gente com arma e aí outros que não tinha arma pegava pau, qualquer coisa e o povo quieta, quieta e tinha uma mulher, uma tia dele e disse : “*Ó Socorro termina esse casamento, diz pra esse rapaz que não quer pra acabar essa briga muié, vai dar morte aqui*”. Aí outro disse : “*Não leva pra frente, não tem que dizer que não quer não, porque se não aí que o negócio vai ser feio já disse que queria, deixa o caldo derramar, já começou virar a panela deixa derramar*”, aí casou, tiraram ele pra lá aí chegaram as testemunhas, o juiz e aí celebrou o casamento.

“Pesquisador : E depois ?

“Dona Cesalina : Depois fiquei lá nesse povoadozinho, 2Km distante lá de casa, fiquei lá três dias sem ir lá na casa do meu pai, aí depois de muito conselho o pai lá mandou um recado pra nós ir jantar, mas pra ir só eu e ele, não era pra ir ninguém, só eu e ele mesmo, deu muita gente lá uma média de umas quarenta pessoas, comigo lá na casa do meu pai, cheguei lá já tinham feito janta, aí tinham feito janta, eu não jantei. Ninguém jantou, do jeito que tava as panelas, ficou, aí eu entrei dei benção pra ele, me ajoelhei nos pés dele, pedi perdão da raiva que ele teve de mim, chorei lá e ele já tava com ? ? ?, tinha mandado fazer duas cestas da palha nova, tava em cima da mesa um cheio de laranja e outro cheio de rapadura, pra quando eu viajar, que eu fui pró Codorna, no Maranhão, pra mim levar aquela rapadura e aquela laranja, aí conversou com ele , ele já tinha falado chegasse lá não era pra eu ficar muita hora perto da presença dele, falasse com ele e saísse, assim eu fiz, dei benção pra ele, pedi perdão e saí, fui lá pró terreiro, eles ficaram conversando, ele mais minha sogra, também foi pouco tempo, aí nós voltamos lá pra casa do meu primo, onde eu tava, aí com três dias nós viajamos pró Codorna. Chegou lá na casa da mãe dele, a mãe dele trabalhava no mercado todo dia vendendo café, vendendo leite tudo e aí eu trabalhando lá aí nós mudemos pra uma casinha lá, e fomos morar nós dois. Pronto aí foi só começar a nascer menino. Primeiro foi a Célia e aí chegou até aqui esse tanto de gente.”

v “Pesquisador : Então você é a Luiza.

“Luiza : Sou.

“Pesquisador : Nasceu quando ?

“Luiza : O 30 de Agosto de 62

“Pesquisador : 62. E você veio para ca com...

“Luiza : Nasci no Maranhão, e vim para cá em 82.

“Pesquisador : O que você fez no Maranhão até chegar para cá ?

“Luiza : Trabalhava na roça, e vim aqui continuando na mesma coisa, trabalhando na roça, nos pais. Meu pai faleceu, e continuo. Continuo trabalhando, ajudando os meus irmãos, e estou aí.

“Pesquisador : Ajudando os seus irmãos.

“Luiza : É, os sobrinhos... Estou aí.

“Pesquisador : Como é ajudar os irmãos ?

“Luiza : É ajudando, cuidando dos filhos deles, comprando material para escola... E ajudo também, com roupa, calçada.

“Pesquisador : Você compra para eles ?

“Luiza : Compro sim : remédio se precisa, quando estão doente e não tem condição. Eu tenho o meu salário todo mês, é pouco mas com preciso de pouco também com esse pouco ajudo eles.

“Pesquisador : Um salário ?

“Luiza : É, porque aconteceu um acidente com meu na roça né. Um pau de arroz bateu e perdi o meu olho. E aí consegui uma aposentadoria. É com esse salário que eu ajudo eles.

“Pesquisador : Ajuda comprando coisas para eles... Quando que foi esse acidente ?

“Luiza : Foi... tem 5 anos.

“Pesquisador : E até lá, você fazia o que ?

“Luiza : A mesma coisa. Só que hoje, quase não posso mais trabalhar. Sol quente, não posso pegar sol quente, porque continua doendo. Mas sempre ajudo, o que posso fazer eu faço, quebrava coco, tirava olha, fazer sabão, essas coisas assim. Eu não posso pegar muito sol quente. E ajudo. É pouco, o salário é pouco, mas pouco com Deus é muito, né.

“Pesquisador : E você trabalha na casa da sua mãe ?

“Luiza : E ficou na mãe. Fico lá, com ela. Sou solteira, não casei.

“Pesquisador : Não queria casar não ?

“Luiza : Até que eu queria. A gente queria. A gente pensava. Mas depois, muita preocupação com a família, o tempo passou e até esqueci. E hoje, estou com 38 anos, quero ficar com os meus irmãos, meus sobrinhos... Não deu certo até agora, daqui para frente não quero ficar com isso não.

“Pesquisador : Você tinha muita preocupação com a família ?

“Luiza : Muita preocupação, muita mesmo.

“Pesquisador : Com que ?

“Luiza : É com... os sobrinhos, as vezes quero ajudar em alguma coisa e não posso, aí vou trabalhar. Quando vejo a necessidade deles, precisa de alguma coisa e não posso ajudar, eu me preocupo.

“Pesquisador : E vocês são quantos irmãos ?

“Luiza : Imãs somos 4.

“Pesquisador : E só você que não casou ?

“Luiza : Sim.”

w “Pesquisador : Falta todo um pedaço, de quando tu estudavas o primeiro grau até fugir. Fazia o que ? Trabalhava em casa ?

“Judite : É, cuidava de casa, cuidava dos meus irmãos, lavava as roupas deles, fazia comida deles, tinha um menor que ainda tomava mingual na mamadeira, fazia comida para ele, fazia comida dos outros, e estudava.

“Pesquisador : Tu tinhas tempo para sair ?

“Judite : Mesmo se tinha, a mamãe não deixava. Um dia só porque eu dei uma volta assim... Ele deixava a gente brincar só na frente de casa, né. Uma turma de criança, e tinha uma já moça, aí ela deixou. Aí apareceu uma colega lá e diz que íamos dar uma volta lá na frente. A nossa casa era na terceira rua, e nos fomos lá na frente, da terceira rua nos fizemos o contorno frente uma ? que tinha lá na beira do rio, e voltamos. Quando a gente já ia voltando, a mamãe já ia atrás de mi. E ela veio me trazendo pela orelha assim, pendurada. É, ela não deixava eu sair não. Já quando fui fazer o segundo grau só tinha a noite mas ela estudava também. Ela era um ano adiantado, quando eu fazia o primeiro ela já fazia o segundo. Não, já era o terceiro, quando eu fui fazer o primeiro ela já fazia o terceiro. Aí ela parou logo, terminou, né... E foi a formatura dela, e eu continuei no segundo. Mas o que exatamente tu queres saber ?

“Pesquisador : Quero saber o que tu fazia em casa, porque a tua mãe não deixava sair ?

“Judite : Porque ela achava que eu ia namorar. Aí ia que eu não tinha idade ainda para namorar, não sei, acho que não tinha ainda.

“Pesquisador : Mas namorava ? Namorava com o rapaz de Belém.

“Judite : Sim, mas com ele ela permitia. Porque ele estudava, tinha um futuro. Era essa a preocupação dela, era porque queria que eu... não ficasse grávida, tivesse que me casar com alguém porque eu... o papai ele sempre dizia : “Olha meus filhos, estudem que não quero para vocês o futuro que eu tenho, porque não tive oportunidade de estudar. E vocês estão dando a oportunidade para vocês estudarem. Vocês têm que aproveitar”. Mas até hoje quem aproveitou bem foi só a Raquel e o João Luiz, que estudarem e nunca pararam. Foram mesmo, conseguiram logo entrar na Universidade, nunca pararam, hoje são formados, já têm emprego, são estão concursados... A Ester terminou também depois que teve a Sara, o segundo grau. E a Débora agora que esta terminando, depois que tem dois filhos. O Joãozinho parou, o João Carlos parou, eu parei...”

Pause.

“Pesquisador : Porque que foi fugir com o rapaz ?

“Judite : Olha, já depois de algum tempo, que eu fui... analisar, pensar, refletir sobre isso, eu gostava dele, sabe... o que eu sentia por ele, assim, era uma coisa que nunca sentia por nenhum outro dos meus namorados. Nem mesmo esse que namorava 4 anos, mas também só se via pelas férias, né. Mas assim foi uma coisa assim forte mesmo. Mas mesmo assim, eu não teria coragem de fugir com ele. Acho que foi... Depois eu fiquei, depois de algum tempo que eu fiquei pensando, era final de ano, sabe. Eu estava acho que cansada, estressada, até porque na escola, os meus colegas, tinha uns colegas que eram muito vadios, e como eles viam que eu tirava as melhores notas do colégio, eles vinham quando tinha um trabalho para fazer, eles vinham todos com migo. Eu não estava conseguindo fazer nem os meus. Nesses dias mesmo que decidi, fugir com Gilmar, eu estava fugindo assim. Não era isso que queria, eu estava fugindo para descangar, para ficar livre, do trabalho em casa, dos trabalhos na escola, que eram trabalhos um pouco difíceis, acho que porque era o final do ano... Mas eu achava esses trabalhos difíceis, mas se eu fosse sentar para fazer fazia rápido né. Só que esses dias, eu estava com essa ilusão de fugir, ele estava todo tempo insistindo nessa idéia, e quando eu me vim assim pressionada, eu achei o caminho mais fácil e depois me tapei.

“Pesquisador : Depois, quando tu foi com ele, como foi ?

“Judite : Foi cruel... Rires. Porque foi assim. Eu, esse João, que eu namorava e que morava em Belém, ele era uma pessoa muito legal sabe, ele... como que te digo, ele me respeitava, digamos assim. Então ele nunca insistiu em nada para sexo, para essas coisas. E até os carinhos dele, eram todo direitinho. E tinha muito essa questão da virgindade, e nesse tempo a mamãe meteu isso na minha cabeça, que se eu fosse mais virgem eu não valia mais para nada. Ela dizia isso mesmo. Quando eu saía de casa, para dar uma volta, para passear rápido, ela chegava e me batia, e dizia que ela não queria uma filha... desonrada, parece que era isso que ela dizia. Que eu não ir servir mais para nada. E eu tinha isso na cabeça, eu achava que realmente tinha muito valor isso. Mas esse rapaz, esse João, ele nem sequer perguntava, ele tinha tanta certeza que ele nem sequer perguntava nada a respeito disso. Já o Gilmar me perguntava, me perguntava. Logo quando nós começamos a namorar ele me perguntou se eu ainda era virgem. Aí eu disse que não ia responder, que depois respondia. Aí ele ficou nessa conversa. Me perguntando, me perguntando. Aí ele disse assim : “Olha, mesmo que não fosse mais virgem, eu quero ficar com tigo porque eu gosto muito de ti”. Eu achei aquilo o máximo. Eu pensava : “Então ele gosta de mi, ele me ama mesmo”. Aí eu... eu fiz um acordo : “Eu vou enganar ele para dizer que não sou mais virgem para saber se realmente ele quer ficar com migo”. Mas só que insistia também para transar com migo, sabe, ante da gente fugir. E eu nunca aceitei. Aí quando foi nessa noite, eu sai foi assim : o ano eletivo, o normal, já tinha terminado o primeiro grau. Só estava estudando o pessoal do segundo grau. E a mamãe ficou com migo em São Domingos só para eu estudar. Então estava só eu em casa. Os outros estavam para roça, pró papai. Aí um dia antes, já estava todo acertado que a gente fugia. Eu ia sair de São Domingos, ir para casa da minha avó que era na zona rural também, na beira do rio, eu pegava o barco e ia para lá. E ele vinha lá me buscar, porque era mais longe ainda a casa dele. Aí nesse dia, na véspera, eu tive uma crise de chorou, chorei muito, chorei o dia inteiro. A mamãe chorava com migo, e ela me perguntava o que era, só que eu não podia dizer né. Aí não falei, falava que não era nada, que só estava com vontade de chorar. E chorei, chorei, chorei, a mamãe chorava junto com migo. Quando foi a noite, nós dormimos e quando o outro dia ela saiu para trabalhar.

De manhã. Ela fazia trabalho da pastoral da criança, e ela saía todo dia de manhã. Para visitar crianças, para ensinar remédio, essas coisas. Aí eu aproveitei, arrumei minhas roupas, eram duas sacolas pequenas, arrumei as minhas duas sacolas e coloquei na gaveta. Aí ela chegou e não deu tempo de eu passar as sacolas pelo capite, aí quando ela foi tomar banho, eu chamei um menino numa bicicleta e pedi para ele levar as sacolas. Aí ele levou, ela disse assim : “Minha filha, esquento o peixe para nós dois enquanto vou tomar banho.” Aí eu esquentei o peixe e ela foi tomar banho. Só esquentei o peixe e deixei lá e fui embora. No momento eu deixei escrito num bilhete para ela que tinha ido na casa de uma colega, de uma amiga. Que tinha ido rápido. Aí ela me esperou, não cheguei, ela almoçou, aí quando foi já de tarde, já de noite, que ela foi me procurar quando eu estava na casa da colega, aí que foram entregar a carta para ela. Foi que ela ficou sabendo. Só que ela não sabia que eu estava na casa da vovô, se ela subisse ela tinha ido para lá e tinha impedido que eu fizesse essa besteira de fugir. Mas ela não sabia, ela pensava que tinha ido para lá, para casa dele. Aí ainda fui para casa da minha avó, eu cheguei lá, até a mulher do meu tio achou estranho, ela falou : “Mas Judite, tu estas aqui. Hoje é dia de semana, nem é final de semana”. Olhou a minha sacola, duas sacolas e disse assim : “Tu estas com arte, não esta. Tu não estas fugindo para algum lugar?”. Eu disse : “Eu não”. Ninguém ligou, ainda sai com a vovô, fui na casa de um vizinho lá, aí nós tomamos suco de cacau, eu coloquei farinha no meu, e eu sei que quando cheguei em casa me deu sono. Era umas 6 horas da tarde, eu fui cantar para as filhas da minha tia, da pequena, e eu dormi. Aí quando acordei já era 9 horas da noite, aí eu fiquei pensando : “Será que ele já veio, será que não?” Aí disse que : “É, agora vou ficar acordada esperando. Se ele já veio, já voltou, eu não posso fazer nada”. Aí nem demorou muito escutei o barulho do barco. O meu coração começou a bater assim, eu tremia, tremia, tremia, me dava uma angustia. Aí eu fui, aí a porta estava fechada. Aí eu pensei : “Não vou ter como sair”. Peguei uma caldeira rapidinho e destranquei a porta que estava fechada lá em cima. Quando desci da caldeira a minha tia chegou na sala, e gritou. Disse : “O que foi?” Ela disse : “Tomei um susto, parece que vi um homem alto lá na frente”. Aí disse que nada tia, vai dormir. Aí eu só deitei na rede de novo. O barco já tinha parado, eu sabia que era ela. Me deu uma dor de barriga, teimei, eu fui na cozinha tomei água com açúcar, vim no quarto. E quando eu vim, vi uma luzinha assim na porta, balançando. Uma lanterna, eu não sabia o que fazia. Ele parou o barco assim um pouco longe, foi na maré, encostou na outra ponte, que era na parte do meu tio, só que o meu tio não estava lá. Aí ele desceu do barco e ele veio para casa da vovô. Aí eu dei as minhas sacolas para ele e ele levou lá pró barco, e voltou. E eu não conseguia sair de casa. Quando conseguia sair da casa da vovô, eu estava tremendo, tremendo, eu estava muito com medo, sei lá. Tomei água com açúcar, me deu vontade de fazer xixi, e ia fazer xixi e voltava, eu não conseguia sair. Aí depois ele chamou, vem logo. Aí eu fui, tinha que descer uma escadinha assim, quando eu desci pisei no rabo do porco. O porco saiu gritando, quase eu sai gritando... Olha, eu demorei tanto que a maré secou, o barco ficou em cima da ponte. Ele estava se recuperando de uma fratura no braço, e ele não tinha força para empurrar sozinho. Ele tinha um rapaz com ele, o rapaz dormiu lá dentro do barco. Aí eu fui, chamei chamei o rapaz, até que ele acordou, ajudou empurrar o barco e nós fomos. Deixando vir a maré um pouco para depois funcionar o motor. Aí nós fomos. Era um pouco longe, nós chegou na casa dele era mais de meia noite. Ele tinha a casa dele mesmo, morava do lado da casa dos pais dele. Quando chegou lá, na viagem nem sequer conversou com migo, só que ele vinha lá pilotando o barco, aí eu vinha pensando que me dava vontade de me jogar na água, eu não... eu já tinha me arrependido eu acho. Aí quando eu chego lá, ele perguntou se eu queria comer e disse que queria. Ele foi e saiu, meia noite, para buscar o açaí. Aí ele não consegui tomar o açaí, nada. Aí nós fomos pró quarto. Quando chegou lá, aí disse para ele esperar para o outro dia. Aí ele disse que não, eu pedi pedi, para ele esperar para outro dia, mas ele não quis esperar. E arrancou a minha roupa, e... foi muito salvagem, sabe. Nem sequer percebeu que eu era virgem.

“Pesquisador : Nem percebeu ?

“Judite : Não. Aí pronto, depois disso... Eu não senti... Para mi foi horrível. Eu quis esperar, pensava que era uma coisa muito boa né, e foi horrível. Aí eu, até quando uns três dias depois a mamãe foi lá, aí ela perguntou se tinha achado bom e eu disse que não. Mas ela não falou nada, só disse assim : “Depois, com tempo, tu vai achar”. Mas... eu já vim, fiquei grávida, não sentia nada, depois que fiquei grávida piorou, porque sentia muito enjoô, muito enjoô mesmo. Enjoei até a cara dele. Aí quando a barriga cresceu, ele me abandonou mesmo, foi procurar outras, só pensava ir de noite numa canoa pequena para ir atrás de outras mulheres, eu estava lá, só esperando ele chegar... E foi assim.”

x “Ivamar : (...) Já namorei com muito, mas ninguém, nenhum dos meus namorados me chamou para casar. Sempre convidaram para fugir, mas eu nunca quis, até agora eu tenho um namorado, a gente briga muito, apesar que se entende muito mas tem mal-entendido a muitas horas... mas sempre volta ao normal. E eu gosto muito dele, e perguntei se ele gosta de mi e falou claro que ele gosta, não sei, ele é muito grosso, fica muito agitado, é assim por diante.

“Pesquisador : Para casar com ele tu querias...

“Ivamar : Eu queria Pesquisador.

“Pesquisador : Mas porque... que diferença tem entre casar e fugir ?

“Ivamar : Não, não é... Olha Pesquisador, se a gente casar, a gente fica... se a gente tem um filho... se você casar e tem o seu marido, você esta ali segura... você esta segura que você não vai se separar assim dele tão rápido. Se você tem um filho, você vai ter uma responsabilidade muito grande, ele não pode se separar da gente sem dizer nada, ele vai ter que assumir aquela responsabilidade, não pode ficar assim.”

y “Pesquisador : Pode contar como encontrou a sua esposa, como decidiu casar ?

“Pelado : Posso. Foi numa festa em Anapú, eu fui. Aí eu achei ela, encontrei ela em Anapú. Aí nós começou a namorar, e foi rápido demais. Namorei uma semana, e aí me ajuntei com ela, passei na casa dela. E até hoje estamos junto. Nós temos dois filhos, aí nós mora ali para trás.”

z “Pesquisador : Você tinha quantos anos ?

“Roberto : 24. Já queria que eu ficasse lá, mas eu tinha um certo compromisso de voltar pra região (...). Daí voltei em novembro de 95 que assim que eu tava chegando meus pais tavam indo pra Fortaleza passar uns dois, três meses pra lá, aí eu fiquei sozinho em casa, deixaram a casa por minha conta e apareceu logo uma gurria, a gente acabou tendo um caso, apesar de eu nem ser muito, não ter se amarrado, mas a gente começou a ter um caso, ela insistia muito tal, vinha passear aqui em casa, vinha sozinha, a gente começou a se beijar e acabou pintando um pivete aí, um guri, ela acabou ficando grávida, daí eu não sabia e um dia eu tava em casa sozinho aí chegou um colega meu : “Embora passear no travessão ?” aí eu fui, aí apareceu a menina, aí eu vi ela...”

“Pesquisador : Então tu foi pró travessão, um amigo teu...”

“Roberto : É, eu tava em casa só, ele disse vamos passear no travessão que eu tenho que pegar umas coisas lá, daí eu fui, ele tava no caminhão, o Neto, meu primo, daí eu fui no travessão pegar essas mercadoria pra ele, a estrada muito ruim, aí chegamos de baixo de um pé de mangueira, o caminhão não dava mais pra passar, então o cara que ia pegar a mercadoria dele foi a pé e eu e o Neto ficamos no caminhão, de baixo da mangueira bem em frente a uma casa, daí todo mundo conversando lá, brincando, escutando um som, de repente eu olho na janela, tem uma figura lá na janela olhando pra nós, eu nunca tinha visto antes, não conhecia nem a vicinal, nem a casa, ninguém, eu olhei assim, quando eu olhei pra ela tirou a vista, entrou pra dentro de casa, aí eu fiquei ligado eu disse : “Olha quando ela aparecer de novo”, quando ela apareceu na janela de novo, aí disse : “Cara tu conhece aquela gurria ali”. Ele disse : “Conheço, já vi ela por aí, não conheço muito mas já vi”; aí disse : “Pois eu vou casar com ela”; “Tu é doido tu vai casar com ela ?”; “Vou casar com ela, você vai vê, eu vou tomar um pouco de água lá”. Aí eu fui pedi água, ela me deu água, um pouco assustada, pessoal do interior é assim, quando chega uns cara lá fora, pedi água aí voltei pró caminhão, “Conversou com a menina ?”; “Não conversei mas vou casar com ela”; “Tá brincando”, “Não tô não, eu vou lá conversar com ela de novo”; aí cheguei, não sei qual foi a minha, não sei qual foi a idéia de louco, voltei lá e disse : “Como tá, tudo bom ? Qual é seu nome ?” Ela falou o nome dela : “Você gosta daqui ?”; “Gosto”; “Você estuda ?”, “Estava estudando ano passado, mas esse ano não vou estudar não”; “Porque ?”; “Porque a escola é muito longe, não vou estudar não”; “Está bom. Posso voltar aqui na sua casa ?” Ela falou : “Pode”; “Tá bom, então vou voltar aqui na tua casa”; era sexta-feira. Quando foi segunda-feira umas três horas da tarde eu peguei um cavalo, coloquei a sela no cavalo e fui lá na casa dela, aí cheguei lá era umas quatro horas, cinco quilômetros de distancia, longe pra caramba, eu cheguei lá suado do sol quente, os pais dela tavam trabalhando, ela tava sozinha em casa, cuidando dos pivetinhos lá, “Sabe o que foi que eu vim fazer aqui ?”, “Sei não”, “Você pensa que eu vim pedir pra namorar contigo ?”, “É”; “Não vim pedir pra namorar contigo não, vim pedir pra casar contigo”. Ela ficou assustada : “Você quer casar comigo ?” Ela falou : “É difícil te dar a resposta assim de imediato, acho que eu preciso um tempo pra pensar, até porque tem um cara que eu namoro com ele”; “Não namora com esse cara não, é um babaca, dispensa ele”; “Não posso te dar a resposta”; “Tem que dar a resposta agora se quer casar comigo ou não, acho que não tem tempo, você pode decidir agora”, ela aceitou na mesma hora, ela só disse que ia mandar uma carta dizendo pró cara que ia despachar, “Nem precisa não, ele vai ficar sabendo ainda hoje que eu vou casar contigo”; “Porque ?”; “Eu vou falar pra todo mundo que eu vou casar contigo”. Já cheguei e anunciei pra todo mundo que eu ia casar com uma menina lá do travessão, falava o nome todo mundo conhecia e o cara já ficou sabendo, com certeza, não foi mais nem lá, nunca mais nem procurou e aí, foi em Fevereiro, em Março a gente casou.”

aa “Pesquisador : Tu falou que não queria estudar, mas queria sair do travessão, tu não gostava de lá não ?

“Ivanilde : Não tinha nada ali que me agradasse a não ser a minha família mesmo, não gostava dali como ainda hoje não gosto.

“Pesquisador : Por que ?

“Ivanilde : Acho que hoje sou parada, tímida, tudo foi por eu viver ali dentro socada não tinha oportunidade de nada a não ser ir pra igreja, ter aquela rotina, pra igreja, pra casa, às vezes ir pra escola, é muito triste a vida dali de dentro. Não quero voltar pra li nunca mais.

“Pesquisador : E o estudo foi a maneira de tu sair ?

“Ivanilde : Foi, estudo e seguindo o Roberto.

“Pesquisador : O casamento, tu achas que casou mais pra sair de lá ?

“Ivanilde : Eu acho que foi o destino, não era muito pra eu sair de lá, mas eu tinha aquela atração pelo Roberto e botei na cabeça que tinha que casar com ele e que ele podia me ajudar a sair de lá. Foi mais pra sair.

“Pesquisador : Foi por isso que tu casou tão rapidamente ?

“Ivanilde : Foi muito rápido, a gente se conheceu numa segunda e noivou na sexta, só não casou no sábado porque não deu né ?

“Pesquisador : E tu queria muito casar naquela época, ou como foi ?

“Ivanilde : Não, eu não queria tanto casar, mas a minha situação obrigava sim eu me casar, por ser assim um grupo de pessoas eles pegam muito no pé da gente, você não podia namorar com ninguém, só podia namorar com pessoas da igreja, as pessoas implicavam comigo, eu queria sair daquela vida era uma pressão muito grande, num dava não.

“Pesquisador : Aquelas pessoas foram as mesmas que tu moraste em Anapú em Altamira e na faixa ?

“Ivanilde : As pessoas traziam muita coisa pró ouvido do meu pai, o meu pai é uma pessoa sem estudo, uma pessoa que ignora tudo, antes deu casar mesmo meu pai me deu uma pisa muito grande, eu apanhava muito sabe, mas nem portanto eu me endireitava, minha diversão era namorar ele não queria, meu pai nunca aceitou nenhum namorado meu, até com Roberto ele era pé atrás.”

^{bb} “Pesquisador : Porque tu gostava muito dele ?

“Ivanilde : Não sei explicar até hoje não sei dizer nem pra mim mesmo, se eu gostava dele, o que eu sentia por ele, eu admirava ele. O Roberto quando conheci ele era todo maluco, usava o cabelo assim bem baixinho todo doidinho velho, fumava, bebia, parecia um moleque sabe ? Você não dava nada por ele, e eu gostei daquele jeito dele não foi amor não, mas foi assim uma atração gostei do jeito dele. Até hoje tenho na minha memória assim o jeito dele, que jeito eu conheci ele, achei legal aquele jeito dele.

“Pesquisador : E casou ?

“Ivanilde : Casei, aquele jeito doidinho dele que me conquistou.”

^{cc} “Pesquisador : Por que tu queria casar tão rapidamente ?

“Roberto : São coisas que eu não sei explicar, bom uma das coisas é que eu pretendia me estabelecer aqui, ter uma terra e construí alguma coisa e eu sozinho, eu sabia que não ia conseguir e eu tinha um sonho, de casar e me estabelecer, eu achei que seria o momento e que se alguém, uma pessoa que, pelo menos a gente imaginou que fosse a pessoa ideal, fosse uma pessoa boa, fosse uma pessoa legal, pelo menos imaginou na hora que fosse, então foi essa pessoa mesmo. Você vê e gosta no mesmo instante, talvez poderia até, no momento que conversasse com ela, eu chegasse e dissesse que não era aquela pessoa e desistia, mas não, eu acho que foi mais isso, achar que seria a pessoa certa e eu acho que pra construí qualquer coisa, eu acho que aqui era a primeira coisa depois eu comprei um lote, mesmo tempo eu comprei um lote na vicinal, 15 quilômetros, me deu uma idéia maluca de ir pra lá, 15 quilômetros sem estrada, sem nada, aí a Dorothy ficou sabendo que eu tava com esse lote e nem deixou eu ir pra lá, ela colocou coisas que eu nem conseguia ver, a dificuldade, o que aconteceria, se isolar e aí eu já era casado na época e a mulher pediu logo o divórcio, se vai pró lote sozinho, sozinho eu nem ia.

“Pesquisador : A Ivanilde falou isso ?

“Roberto : Falou, tava recém casado, com uns dois mês de casado, eu comprei o lote e já tava decidido, quando tava tudo arrumado pra ir pró lote ela disse : “Você vai sozinho, eu vou ficar aqui, daqui eu nem volto, posso voltar pra casa dos meus pais de novo, mas pró lote eu nem vou”, daí eu desisti.

“Pesquisador : O que tu gostou no jeito da Ivanilde, tu sabe ?

“Roberto : Acho que foi... a calma, ela é uma pessoa calma, o trabalho dela, na casa dela, a lida com os irmão dela, com os pais, era uma garota que, por exemplo, se eu trouxesse uma garota da cidade como tava namorando lá em Fortaleza, trouxesse pra cá, eu ia ter problemas porque, talvez, ela jamais se adaptasse aqui e se fosse um outro tipo de garota, mimada, ou seja, que tem tudo nas mãos, que nem fosse uma pessoa batalhadora, que tá trabalhando, sente a mesma necessidade de trabalhar pra sobreviver, eu acho que eu não teria condição de dar uma vida desse tipo, então eu acho que a primeira coisa foi isso, o trabalho dela na casa dela, a confiança dos pais dela com ela e saber que é uma pessoa que já é daqui que também tinha, conversando você percebe quando a pessoa tem uma idéia, quer dizer, tem um pensamento ou seja é uma pessoa inteligente que não é a pessoa que quer aventura, que quer brincar, é uma pessoa que realmente quer trabalhar, que tem um sonho de construí alguma coisa.”

^{dd} “Pesquisador : Agora, você pode contar como encontrou a sua esposa ?

“Valmir Problema : Olha, a gente se encontrou assim. Eu comecei a estudar, e aí sempre desde criança eu jogo futebol. A gente sempre joga um time contra um outro. Aí eu comecei a ver ela na beira de um campo, mas não tinha amizade nenhuma. Aí eu fui, construí uma amizade com a prima dela. Aí nesse dia a gente passou a conhecer ela também. Aí a prima dela foi embora para Altamira, e ela ficou aí. Aí a gente foi, se encontrou, começou a se conversar, e... Aí depois ela foi, saiu para Altamira para estudar. E eu continuei estudando na CFR. Aí um ano depois ela voltou. Aí nos se encontramos de novo. Aí eu fui perguntar para ela qual era o futuro dela, quando ela voltasse de Altamira. Aí ela falou que o plano dela era continuar os estudos. Aí ela foi me perguntar qual era o meu plano de futuro, já no dia da formatura.

“Pesquisador : Convidou ela para formatura ?

“Valmir Problema : Sim, convidei ela e ela foi. Aí ela me perguntou qual era o meu plano de futuro, aí falei que se eu conseguisse estudar, ia continuar o estudo. Se não conseguisse, eu ia arrumar uma pessoa para me ajudar a trabalhar. Aí ela foi, falou que nós estamos continuando e que com certeza ia dar certo. Aí a gente foi, ficou nessa aí. Agora a gente esta noivo, querendo casar agora em Janeiro. A gente começa a trabalhar nessa vida. Hoje ela é professora lá na vicinal, quer vir para cá trabalhar como professora também. Porque a discussão dela é ser professora. Por enquanto, ela esta realizando.

“Pesquisador : E tu convidaste ela para formatura para que ?

“Valmir Problema : Olha, porque... era para poder eles conhecer o trabalho direito. Porque eles é do Movimento, esquerda, eles sempre trabalham junto com a gente, é socio do sindicato, e aí ela sempre via só a historia. Aí eu convidei ela para conhecer a realidade, e ela foi. Hoje tem um irmão dela que estuda na CFR, tem um primo. Esta bem animado.

“Pesquisador : Mas quando convidou ela, tinha um plano ?

“Valmir Problema : Ela tinha um plano assim. Até pensava estudar lá, só que por ela não dava mais, porque ela já tinha a oitava série. Aí ficava difícil. Aí ela diz que ia ser professor, se fosse estudar ela iria pelo tipo de aula tradicional mesmo. Magisterio, informatica.

“Pesquisador : Mas quando tu convidou ela para estudar, já pensava em casar ?

“Valmir Problema : Olha, eu pensava. Só que com ela estava ainda... nada decidido. Eu pensava só eu mesmo assim, que eu ia ter que arrumar uma pessoa. Só que com ela tinha nada decidido. Só que a gente começou a conversar, e chegou a conclusão que ia dar certo. Aí quando foi agora em Julho, Junho, ela foi lá e conversou com mi e falou que era para gente conversar com os pais dela. Aí eu fui e conversei com os pais dela. Aí esta certo, no mês de Janeiro, dia 6, a gente vai casar.

“Pesquisador : E tu querias casar com a prima dela ?

“Valmir Problema : Não... Foi mesmo questão de amizade, e aí ficou com isso mesmo.

“Pesquisador : Tu sempre quis casar né ?

“Valmir Problema : Sempre quis. Desde os meus 17 anos. Tem três anos que a gente esta tentando.

“Pesquisador : Porque quer casar ?

“Valmir Problema : É porque... como tenho lote, para tocar ele sozinho, é muito difícil. Aí arrumando uma pessoa para ajudar, fica mais fácil para trabalhar. Porque como nem que estamos aqui agora. Estamos na casa do meu cunhado, para trabalhar no lote a gente anda muito. Perde muito tempo. Se a gente estivesse no lote, a gente ganharia esse tempo. A gente fica parado. E outra que a gente quer ver se a gente consegue alguma coisa junto.

“Pesquisador : Junto com outra pessoa ?

“Valmir Problema : É, com outra pessoa, sem ser da mesma família que a gente já esta.”

ee “Pesquisador : E quando vai casar, vai morar aonde ?

“Sandro : Se ficar no lote do pai, vou construir uma barquinha. Para... ter mais assim privacidade. Porque ficar todo numa casa, assim, não é discriminação, mas no caso a gente ficar separado acho que é melhor. Até por causa da família, dos mais jovens. Aquela coisa, quando casou não tem como ficar na mesma casa. Quando vou casar, vou para minha casa. Eu penso assim. Não é uma questão de arregaça, não é.

“Pesquisador : Arregaça ?

“Sandro : Sim, querer morar individual mesmo”.

ff Hoje não sou das mais felizes no casamento, mas espero por dias melhores (...). Espero que a gente consiga viver apesar da gente não ter casado por Amor mesmo, pretendo ter mais filhos eu não quero parar de viver com ele não, eu sinto que o Roberto ele precisa de mim até mesmo que ele não é bem de saúde, depois desse acidente que ele teve às vezes eu sinto que eu tenho que viver com ele, pra ajudar ele. Esse ano de 2002 eu quero terminar o 2º grau, meu sonho é ingressar na universidade, pra que um dia a gente tenha uma vida melhor. Meu sonho é estudar mesmo, ser alguém pra poder ajudar a minha mãe, porque ela sofre muito naquele travessão, é muito difícil as coisas lá pra ela, meu sonho é poder ajudar a minha mãe.”

gg “Pesquisador : Tá, agora tenho questões sobre o seu casamento : casou a quanto tempo ?

“Irinéo : Foi... há 11 anos, em 89.

“Pesquisador : E vocês se encontraram porque eram vizinhos, não é ?

“Irinéo : Olha, praticamente foi isso, por causa de ser vizinhos. Porque... Eles moravam ali na faixa, no 101. O Domingo comprou esse lote aqui, e vinha trabalhar para cá e foi nessas viagens de lá para cá que a gente começou a se ver, e praticamente o nosso amor foi um amor da primeira vista. Se viu, aí passou um ano e pouco, dois anos, não tive a oportunidade de conversar, assim. Aí desde o primeiro dia que a gente conversou até hoje. Namoramos dois anos, casamos, e... somos até hoje, graças a Deus, nós dá muito bem.”

hh “Pesquisador : E agora, você esta aqui. E vai ficar ?

“Reginaldo : A minha vontade é ficar. Mas ninguém sabe, a vida da gente não sabe, é tipo uma bola, ela gira. De repente esta alegre, tem vontade de ficar nesse local, e vem um asar, de repente, o um tipo de uma inveja, sei lá, te provoca que sai rapidamente, ou faz te que perde cabeça, faz alguma loucura, ou alguma besteira... Mas até agora não estou pensando nisso. Até agora me dou muito bem com os meus vizinhos entendeu, esse meu vizinho que esta ?, o outro também. Para mi estou bem na minha cara, estou me dando muito bem. O meu compromisso aqui é para mi criar a minha família. Graças a Deus, não tenho problema com ninguém, trato os meus negócios direitinho, não queixo para ninguém também, me dou muito bem.

“Pesquisador : E o... espera aí. Se alguém compra a sua terra, você não vende não ?

“Reginaldo : Eu acho que não. Se vem alguém... Eu tinha a idéia de comprar para eu criar a minha família sabia. Não tenho idéia de vender não.

“Pesquisador : E você não quer voltar pró garimpo ?

“Reginaldo : Não, de jeito nenhum.

“Pesquisador : Porque não ?

“Reginaldo : É assim, logo quando casei eu casei para mudar de cara da minha família. Para estar junto com a família. Eu passei 4 anos trabalhando no garimpo, foi assim 4 anos só para la dentro, e eu deixava a minha família na casa do meu sogro, e ia trabalhar no garimpo, passava 2 meses, um mês e quinze dias, dois meses e quinze dias. Entendeu ? E ai não me senti, eu pensava que estava desprezando a minha família entendeu. Eu tinha que trabalhar, tinha que arrumar as coisas para casa né, mas só que eu fui colocando na cabeça que aquele serviço não dava para uma pessoa que tinha responsabilidade, que tinha uma família. Eu

ganhava muito pouco, junto com a minha família, minha mulher, minha filha... Aí resolvi sair do garimpo, porque o garimpo não dá mais. Acabou, o garimpo é muito fraco”.

ii “Pesquisador : E tu te arrepende de ter te casado com o Roberto ?

“Ivanilde : No início eu me arrependi, às vezes que eu brigo com ele, a gente briga muito é a hora que eu me arrependo, ao mesmo tempo tenho muito que agradecer a ele, as bondade que ele faz, é bom que cobre as ruindades.

“Pesquisador : No início foi muito difícil ?

“Ivanilde : Foi muito difícil, a gente não tinha nada ele não tinha trabalho, a gente vivia as custa dos pais dele, na casa da mãe dele, foi muito difícil.

“Pesquisador : Vocês não chegaram a se separar não ?

“Ivanilde : Não nunca chegamos até esse ponto não, às vezes tivemos aquelas brigas feia, ele mandava eu ir embora, mas a gente sempre chegava a determinada conclusão que ninguém devia sair de casa.”

jj “Pesquisador : E depois, casou com quantos anos ?

“Wilson : Já estava com os 30 anos.

“Pesquisador : Não queria casar ante ?

“Wilson : Não, foi isso que te falei. Eu tinha um pensamento um pouco especial, eu era um menino mais juizado, acho que foi mesmo se não fiz um bom casamento não. Mas pensava que enquanto não tinha condições financeiras melhores tentar primeiro alcançar o meu media de viver para depois casar. Aí depois foi a besteira da gente, sabe a besteira que faz na novidade... Eu não era bem de juízo, bem certo nem nada, e aí foi como esse negócio de namorar, de namorar, foi namorar uns 2 anos e pouco e aí falta de sorte, acho que foi de sorte não foi de espírito, ela engravidado e foi na época que nós juntamos foi por caso desse meu filho. Mas eu acho que isso, apesar de tudo que passo, convivemos nem nada mas eu acho que para mi foi bom, não me arrependo porque esse menino é um bom filho... Vai fazer 4 anos dia 30, para mi foi o melhor presente que eu ganhei. Não dá trabalho não dá; é a minha mãe, porque graças a Deus ele é criado mais aqui, fica em casa quando eu estou lá ele não me larga não, mas quando estou aqui ele também esta. Quando a minha esposa saiu eu vim por aca, e tem ajuda mesmo. A minha mãe ajuda muito, eu fui para casa do meu pai, e fico... a casa do pai sempre esta aceito, não é. Eles me deixaram morar com eles aqui. Eles cuidam de todo.

“Pesquisador : E depois namorou de novo ?

“Wilson : É...

“Pesquisador : Com quem ?

“Wilson : Euh, a mulher que tenho hoje é a própria irmã que eu tinha. Agora, já penso diferente, já penso primeiro fazer o máximo para ver se dá certo. Se dá certo... Filho eu não quero mais agora, porque primeiro acho que o casal tem que ver se dá certo, e depois ter o filho, não primeiro ter o filho para ver depois se dá certo. Complica a coisa. Tem o meu filho hoje, apesar que a mãe dele fica longe, mas quando ela vem ele fica com ela, sabe que é a mãe dele... Sente bem melhor. Então já esto um pouco diferente, penso um pouco diferentes. Primeiro, ver se dá certo para ter o filho. A vivência hoje de um casal é uma coisa bem complicada, sabe. É muito difícil. Mas quando dá certo é boa a vida de casal...”

kk “Pesquisador : E você já tinham falado antes de casar, quando você foi para lá, ela já sabia que era para casar.

“José : Sim, quando pedi ela em namoro, ela falou que só aceitava se fosse para casar, se fosse para namorar ela não queria, né. Aí quando eu pedi ela em namoro ela pergunta se eu prometia isso. Se eu queria enrolar ela, ou se era para casar, porque ela era uma moça seria. Então eu acho que ela esperava um casamento mais cedo ou mais tarde. Aí logo com um ano veio o primeiro filho, que é o Junho, aí com 2 anos veio o José que dei o meu nome mesmo, o nome do pai, José Neto, e nós só temos dois filhos. Aí ela fez logo ligadura, porque ela... gravidez para mulher não é doença, mas para minha mulher eu considerava como uma doença, porque a partir do primeiro mês de gravidez ela já ficava doente até o dia que ganhava. Aí ela ficava muito decadente, perdia peso, ficava mal, magra, sofria muito durante a gravidez, aí ela tinha essa rotina que ela fazia, todo mês, ela tinha que deslocar para Uruará para estudar, e era muito pesado a gravidez dela. Ela lecionava e estudava para se formar, e eu até aceitei que ela fez essa ligação.

“Pesquisador : Você queria mais filho ?

“José : Sim, eu queria porque eu gosto muito de criança. Aí a gente para, e aqueles dois que tem vai crescendo, aí vai ficando rapazinho, vai ficar com vergonha da gente, aí não tem mais carinho especial assim, que a criança tem com pais. Assim mesmo esses dois meus é muito pegado com migo, eles tem um carinho especial, a gente tem dialogo um com outro, desde pequenino, mas a gente já nota que eles têm vergonha de beijar a gente, de abraçar, se esconde a cara. Já se acha assim como se fosse adulto, e vê eles fugindo da gente. E a gente que gosta de criança, sempre gosta de estar pegando, cheirando, abraçando... sempre queria que ela não fizesse ligação para que sempre aparecesse que quando a gente planejasse que chega uma gravidez, não sem esperar, não uma gravidez inesperada, mas uma gravidez que a gente planejasse, sempre quando tivesse um bom tempo um para o outro ter mais filhos. Mas não foi possível.

“Pesquisador : Como que vocês fazem para planejar ?

“José : Silence. Bom, a gente pensa assim. Bom, esse filho, o Junho nasceu com 1 ano de casado o Junho nasceu. Aí a gente planejou o seguinte : nós queremos outro filho quando o Junho tivesse com 3 anos, porque ela já esta grandinho, ou 4 anos. Assim ele já vai olhar o outro para a mamãe fazer o serviço de casa e ir para

escola. Porque ela trabalhava um período naquela época, trabalhava a tarde, então tinha tempo de cuidar da casa e deixava a moça pronta para ir pró trabalho. E... só que as vezes a gente descuida do anticoncepcional para evitar gravidez, a gente fazia tabelinha, aquela coisa toda, porque as vezes o medicamento ela não estava se dando muito bem com medicamento, aí a gente foi usado o método. No período fértil a gente tinha aquele tempo sem ter relações sexuais até passar aquele período fértil para não acontecer a gravidez. E sempre a gente tinha fazendo dessa forma. Mas aí um dia as vezes a gente... porque eu sinto aquilo que eu estava colocando para vocês, sou uma pessoa saudável, graças a Deus, porque ainda na minha mocidade, sou homem para mulher qualquer hora, para minha mulher, porque eu não procuro outra mulher porque não tenho necessidade, aí eu só procuro uma só porque eu... (...) Então eu nunca procurei outras mulheres, eu nunca tive de falta atração, qualquer momento para minha mulher eu sou dela, que ela toca em mim ou eu toco nela. Então eu não sinto nada nessa parte, sou uma pessoa como se tivesse 18 anos ou 14 anos. Eu me sinto assim me sinto com toda energia de um moço. Sim ? Por isso, eu acho que sou muito forte nessa parte.

“Pesquisador : Então não conseguiu respeitar a tabela né ?

“José : A sim, eu esqueci aonde a gente estava. Por isso, as vezes, a gente... até que ela falou assim : “Nós não podemos ter relações sexuais porque vai chegar outro nené, e o outro ainda esta pequeno, ainda não esta dando para olhar o outro”. Mas aí eu falei : “Não, já passou, você perdeu a conta, não contou os dias certo”. Ela falou eu tenho mais certeza do que você, e aí eu não acreditei a gente... insisti, né, e aí ela para as vezes para não me deixar contrariado ela aceitou. Aí foi... bateu um prego, já veio o outro, o Junho quando completou dois anos o José Neto chegou.

“Pesquisador : E ele tem quantos anos ?

“José : O José esta com 8 anos, e o Junho com 10.”

II “Pesquisador : Só que queres menos filhos do que ele ?

“Valmir : Porque antigamente, era mais fácil criar os filhos. Tinha mais a liberdade... Não tinha a mesma coisa que acontece por hoje, a banduleirão, muitos jovens que se perdem, em bagunça, em coisas. Aí hoje em dias a gente tem que diminuir o numero de filhos para manter aquela no ritmo de vida... Aí quando a gente tem 4 ou 5 filhos, aumenta mais aí dá mais trabalho. Não por causa da vida, para manter a condição. Mas... O negócio é a banduleirão que tem hoje em dia. Jovem por causa de qualquer um conselho que o pai dá ele diz : o pai é doido, e cai no meio do mundo.”

mm “Pesquisador : Você acha ter falado de todas as coisas importantes que aconteceram até hoje na sua vida ?

“Sandro : Tem coisa importante sim. Eu tenho filho, que me dá muita alegria para gente, eu considero isso uma coisa muito importante um filho, para mim... só que aconteceu... pena que foi com uma mulher muito vulgar, muito... que não dá muito respeito. Aconteceu de repente, pensei que não tinha acontecido... Mas mesmo assim, não é uma coisa que me reptando totalmente, porque meu filho me dá muita alegria. Mora com eu mesmo, eu considero importante os filhos na minha vida.”

nn “Pesquisador : Você pensa ter dito todo o que é importante ?

“Joël : Acho que tem uma pergunta que tu não fez : e a respeito dos filhos... faz parte da minha história. Tu não pergunto se teve um caso, uma mulher... Já tive um caso com uma mulher já. Foi em 96, nesse período que sai daqui e fui para roça, ante de ir para CFR. Tive caso com uma mulher, a gente se encontrou, e teve relações... relações sexuais, ela acabou engravidando, e teve uma filha. Teve uma filha, já esta com um ano e sete meses. Uma filhazinha. Eu cuido dela, o que mais gostaria é ela deixar em casa para eu cuidar dela. Eu acho que ela não esta cuidando dela direito, fico com raiva por causa disso. Quero que ela deixasse ela em casa para eu cuidar dela direitinho, dar o que for preciso, educação... dar conta. Mas acho que ela não esta cuidando dela bem, não acho. Foi uma coisa que aconteceu porque teve acidente de gente novo, sabe, não tenho intenção de casar com ela. Ela tinha vontade : não sei porque, mas as mulheres daqui elas... quando tem um caso com você, o negócio delas é passar a vida com você. Mas eu nunca tive vontade não. Quando ele teve nené, ela falou que se eu queria juntar-me com ela para a gente criar junto... ela queria. Falei “Não, eu não quero. Vou começar estudar agora”. Sabe aquela coisa : eu sempre teve na cabeça que quando não estou estruturado, não quero casar. Quero estudar e me estruturar, tanto na parte financeira como na parte de conhecimentos. Quando parar de estudar, aí eu vou para de praticar todas essas coisas de passar pelas pessoas, ajudar o que precisa...”

“Pesquisador : Ela mora aonde ?

“Joël : Mora lá perto de mim. Posso ver o nené todo dia. Você viu ela ontem, uma moreninha que estava lá em casa. Sentadinha. Pequenininha.

“Pesquisador : Que consequência esse teve sobre a sua vida ?

“Joël : Foi muito importante. Porque a partir... quando ela teve ela, aí chegou todo : tem que registrar, fazer registro da criança, vou fazer como pai, como não. Chegou toda pressão dos amigos, das famílias, dos colegas... Aí acabei registrando ela. Aí quando você registra você assume a responsabilidade : você acaba influenciado. Tem que comprar coisas para ela, roupa, calçado, calço, fortificante, remédios... Procuro sempre ajudar. Isso é uma coisa que quando a pessoa é solteiro, não faz. Só se for por irmão. Isso já tenho que fazer porque assumi. Sabendo que um dia ela vai ser a minha filha, ela vai ser grande, vou ter que... continuar com ela desde já. Quem ajudo ela, quem dá carinho para ela. Já influencia muito.”

oo “E a gente espere que mais tarde pode continuar essa aula ali que os filhos da gente podem estudar muito tempo aqui mesmo no travessão sem precisar de sair para cidade. Mas quando sair para cidade, se precisar sair para cidade a gente manda e ajeita para ir também, porque o estudo é uma coisa importante, não é só para as pessoas ficar afundada assim na roça e só botar os filhos só para trabalhar. O superior é o que enxerga o estudo porque consegue uma coisa mais fácil, não é. Aí...

“Pesquisador : O estudo é importante.

“Zé Filho : É importante, é o mais importante é uma riqueza que os pais podem dar para os filhos que ninguém toma, não é. Uma coisa qualquer, a gente pode dar para os filhos uma coisa assim, sem ser dependente do estudo, a gente dá e acaba. Mas o estudo, se a pessoa esta interessada e aprende, ninguém toma, não acaba, só um dia que falece aí não tem jeito, não tem como.”

pp “Pesquisador : E depois, teve filhos...

“Milton : É, teve quatro filho. Os três primeiros homem, aí uma mulherzinha.

“Pesquisador : E agora, quer mais filho ?

“Milton : Rapaz, estamos pensando que vamos parar com isso. A esposa não é operada ainda, nem eu, mas 4 filhos acho que é suficiente.

“Pesquisador : É suficiente ?

“Milton : É, eu acho que sim. A crise que esta hoje e dia, a gente... tem pessoa que tem muito filho, mas não tem condições de dar estudo, zelar. Eu mesmo, estou dando estudo para os meus filhos. Eu vou ver se estou... vou dar estudo para eles enquanto poder, mas a gente não pode todo pró filho porque a gente não tem condição, né. Se é da vontade de Deus também...

“Pesquisador : Você quer os filhos estudarem né ?

“Milton : É, quero dar estudo para os filhos porque eu acho muito ruim eu não ter estudado, porque inteligência eu tinha, estudei 3 anos e não reprovei. Mas naquele tempo era difícil demais, aí... não deu de estudar. Agora tem aula no colégio, passa na beira do travessão, é mais fácil. Um menino interessado mesmo aprende.”

Chapitre 6. Les configurations socio-spatiales des jeunes agriculteurs : entre rationalité capitaliste et rationalité domestique ?

Introduction du chapitre 6

Si la famille paysanne est bien train de changer, et de passer d'une configuration sociale typique de type communautaire à une configuration sociale typique de type sociétaire, alors cela devrait avoir une incidence profonde sur les pratiques des jeunes : puisque la migration était en grande partie liée aux objectifs de reproduction sociale des familles paysannes, alors la fin du paysannat pourrait signifier la fin de la migration. Mais le fait que la famille ait changé signifie-t-il automatiquement que les logiques de gestion du couple famille / exploitation, qui sont à l'origine des migrations, aient changé ? Dans ce cas, ce sont les formes de durabilité elles-mêmes qui seraient en transformation.

L'objectif de ce chapitre est de mettre en évidence les logiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs, et ce qu'elles peuvent nous permettre de prévoir pour leurs types de rapport à l'espace. L'exercice est plus périlleux que lorsque nous avons mis en évidence les « logiques sociales typiques » des parents : ces logiques pouvaient être mises en évidence à la fois par les itinéraires de ces agriculteurs et les discours qu'ils tenaient sur les pratiques de leurs enfants ; on pouvait alors identifier une cohérence dans les discours sur ces deux thèmes, les rattacher aux événements réellement vécus par eux, ce qui permettait finalement de comprendre les logiques de gestion du couple famille / exploitation et donc de mobilité des familles. On disposait enfin, pour s'aider dans notre travail, d'une importante bibliographie sur les agriculteurs familiaux au Brésil.

Ici, nous ne disposons pas d'un tel outil : les itinéraires contés par les jeunes sont moins longs que ceux de leurs parents, et lorsqu'ils parlent de leurs enfants, ils parlent surtout de ce qu'ils souhaiteraient qu'ils fassent. Mais même dans ce cas, les récits biographiques restent intéressants : leurs différentes étapes sont en effet justifiées par des arguments que l'on peut rattacher à des logiques sociales typiques. Deux niveaux apparaissent particulièrement intéressants pour cela.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, les liens qui pouvaient exister entre famille (parentale ou nucléaire) et agriculture ; on peut selon la nature des relations avec les parents préciser s'il s'agit d'un paysannat paternaliste ou communautaire, et voir s'il y a crise ou pas. De la même façon, il nous semble que l'on peut préciser avec les discours sur l'agriculture si les jeunes peuvent être rattachés à une logique de gestion des lots domestique (où agriculture et famille sont étroitement

liées) ou à une logique capitaliste (où, au contraire, les deux éléments sont profondément séparés) ; l'opposition entre ces deux termes étant, bien entendu, purement théorique, les deux pouvant se retrouver dans des mêmes discours.

Nous disposerons alors des codes organisant les discours des jeunes sur les grands thèmes de leurs biographies : rapports avec les parents, « jeunesse », mariage, rapports à leurs enfants et enfin rapport à l'agriculture. On pourra chercher à voir comment, dans la cohérence générale des récits biographiques, sont reliés (ou strictement cloisonnés) ces différents thèmes, quelle cohérence les jeunes leur donnent, quels arguments ils utilisent pour rendre compte de leurs expériences. Dès lors, on pourra non seulement préciser si les jeunes se rattachent, comme leurs parents, à des logiques sociales traditionnelles, mais aussi comprendre à quels autres types de logiques renvoient ces discours : cela sera un outil indispensable pour comprendre ce que mettent en place les jeunes agriculteurs. C'est sur cette base que l'on pourra tenter de faire précisément le point sur les changements en cours dans les logiques des rapports à l'espace et sur les modalités de ces changements.

I. Discours sur l'agriculture et pratiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs

Les différents modes de gestion des lots peuvent être abordés à partir de deux logiques sociales typiques que nous avons déjà étudiées dans la première partie. On se souvient que nous avons rattaché le type de rationalité de gestion des lots que les syndicalistes souhaitaient promouvoir au travers de leurs programmes pour les jeunes à la logique de la rationalité instrumentale mise en évidence par Max Weber ; à cette exigence s'associait une volonté de faire surgir et / ou valoriser une identité « d'agriculteur », et donc de faire agir les agriculteurs (en particulier au niveau politique) au travers d'une rationalité axiologique. Nous avons parlé, pour l'association de ces deux idées, « d'agriculture professionnelle ».

Les syndicalistes opposaient à cette agriculture professionnelle une agriculture paysanne. Nous avons, dans le chapitre 3, montré que cette agriculture fonctionnait selon une logique traditionnelle, qui peut être décrite à partir de l'idéal-type paysan (rattaché à une formation sociale de type communautaire) auquel est associé, dans le cas des agriculteurs issus du Nordeste, un fonctionnement de type paternaliste.

Ces deux types de logiques sociales, très largement opposés, peuvent nous aider à qualifier les types de rationalité de gestion de leur lot des jeunes agriculteurs : on peut à partir d'eux évaluer les pratiques des jeunes. Nous procéderons par le biais d'analyse de discours. En effet, notre objectif étant de comprendre comment est pensée la gestion des lots, une approche de type agro-économique, qui décrirait les principales orientations des lots, nous serait d'un faible secours : il faudrait en effet y surimposer une conception particulière de l'agriculture (capitaliste par exemple) pour évaluer, à partir de ces critères, les productions des paysans. Outre le fait que ce travail a déjà été amplement mené en Amazonie, par des personnes autrement plus compétentes que nous, cette

approche ne correspond pas à nos objectifs qui sont de mettre en évidence les logiques qui président au choix d'une production ou d'une source de revenus. Cela semble possible par le biais d'analyses de discours.

La rationalité instrumentale peut être repérée, dans les discours, par des argumentaires visant à justifier les choix en matière de pratiques agricole par des raisons économiquement rationnelles (en particulier en termes d'investissement et de résultats). C'est cela que l'on peut essayer de repérer dans les discours des jeunes agriculteurs : même s'il est impossible de savoir si sont effectivement réalisés des investissements dans l'agriculture, l'apparition de tels discours est intéressante pour savoir si l'exploitation est pensée comme une fin en soi, un moyen de production dans lequel on investit de l'argent et du travail dans l'attente de revenus.

En plus d'une identification classique des logiques argumentaires, une piste est particulièrement intéressante à étudier. Il y a eu en Amazonie une politique de prêt qui a touché beaucoup d'agriculteurs : le Fond Constitutionnel du Nord (FNO), accordé par l'Etat Fédéral suite à une vaste campagne syndicale, était destiné aux « agriculteurs familiaux » pour qu'ils puissent investir sur un lot. Les projets, pouvant aller de 15 000 à 30 000 réais (soit de 100 à 300 fois le salaire minimum) devaient commencer à être remboursés au bout de cinq ans et étaient prêtés à faible taux ; ils étaient destinés soit à des cultures permanentes, soit à du bétail – le plus souvent aux deux à la fois. L'attribution de ce financement supposait que les agriculteurs se groupent dans une association de producteurs ; c'est l'association qui fait la demande de prêt et par elle que devaient passer les conseillers techniques chargés du suivi des producteurs. Mais les conseillers ne sont jamais venus, et les agriculteurs se sont retrouvés seuls à gérer leur argent.

Aujourd'hui que les premières traites doivent être remboursées, certains agriculteurs se trouvent dans l'impossibilité de rembourser leur prêt : le problème est tel que les syndicalistes négocient un rééchelonnement du prêt – voire même l'annulation des dettes. La plupart ont été, au moment d'appliquer l'argent du prêt, escroqués par des intermédiaires peu scrupuleux ; l'argent n'a pas toujours été investi dans des cultures rentables, et même quand il l'a été, les cultures n'ont pas produit – faute d'un conseil technique adapté. Par ailleurs, de nombreux agriculteurs ne savent pas dire comment ils ont investi leur argent, ou se refusent à le dire : en effet, une partie d'entre eux n'ont vraisemblablement pas investi l'argent dans des activités productives. Il est évidemment très difficile de savoir avec précision comment a été investi l'argent du prêt : il faut bien connaître la famille pour qu'elle accepte de livrer de tels secrets. Nous ne disposons pas, pour tous les jeunes de notre échantillon, de données aussi exhaustives que celles qui sont retranscrites dans l'encadré suivant ; mais il permet de comprendre, dans le cas d'une famille, comment peut être affecté l'argent du prêt.

Encadré 31 : Un exemple d'investissement de l'argent du FNO

Ce texte est extrait d'un mémoire d'étudiant (Ferreira, 1999) d'une spécialisation¹ en « sciences sociales et production rurale » de l'Université Fédérale du Pará : les élèves de ce cours organisé par deux sociologues de l'agriculture familiale en Amazonie (Jean Hébert et Sonia B. Magalhães) ont passé, sur leur temps de formation, six semaines non consécutives dans des familles

¹ La spécialisation correspond au Brésil à un cours optionnel de quelques mois intervenant en fin de licence sur un thème précis.

d'agriculteurs de la région de Marabá – stages entrecoupés de périodes de cours. Ce travail devait déboucher sur une monographie de la famille dans laquelle ils résident. Ces mémoires constituent de véritables mines de renseignement : les étudiants connaissaient particulièrement bien la famille dans laquelle ils ont passé un long moment, et obtiennent des informations de bonne qualité. Fernanda do Socorro Santos Ferreira est restée dans une famille que nous avons identifiée, à partir de son travail, comme une famille de type « paternaliste paysan » ; voici ce qu'elle rapporte sur la manière dont l'argent de la première parcelle du FNO (la seule reçue au moment de l'enquête) a été dépensé :

« Lors de la sortie de la première parcelle du prêt, Seu Antônio a reçu R\$ 5 673,22 ; qui devaient être destinés à planter 915 pieds de *cupu-açu*, 228 pieds de coco et 915 pieds de banane. Seu Antônio ne sait pas combien de pieds de *cupu-açu* il a planté, puisque « ils mouraient au fur et à mesure qu'[il] les plantait », et a planté 200 pieds de coco et 520 de banane.

« Avec l'argent reçu par le FNO, Seu Antônio, comme les autres bénéficiaires du prêt, a tenté de capitaliser l'unité de production, en n'investissant pas seulement dans les cultures ; pour cela, il a acheté 6 têtes de bétail (3 vaches et 3 génisses) au prix de R\$ 1 le kilo ; il a donc dépensé R\$ 2 300 pour le bétail. Seu Antônio a aussi acheté un mulet prêt à être monté, mais il est mort peu de temps après l'achat. « Je ne sais pas de quoi ». Il a acheté aussi une ânesse qui venait de mettre bas d'un mâle pour R\$ 350. Au bout d'un temps cette ânesse est morte, laissant une autre mule. Pour acheter le bétail et les animaux, Seu Antônio a dû « défendre l'argent », c'est-à-dire qu'il a appliqué dans les animaux l'argent qui aurait dû être destiné à l'achat de pieds de banane et de *cupu-açu* et qui ont été produits sur place ; seuls les pieds de coco ont été achetés.

« Avec l'argent de la première parcelle, Seu Antônio a été à Santa Rosa dans le municpe de Limas Campos (Maranhão) pour voir son père et y amener Socorro, « parce qu'il y avait plus de 20 ans qu'il n'avait pas vu Socorro ». En plus de ces deux y ont été trois fils. Seu Antônio explique qu'ils y ont été en train par la voie ferrée de Carajás et qu'ils ont dépensé environ R\$ 300 pour aller dans le Maranhão.

« Au sujet des difficultés, Seu Antônio se rappelle que le jour où ils ont été retirer le FNO, il manquait de l'argent à la Banque, mais alors que le reçu était déjà prêt et signé, « ils ont fait en sorte que nous déposions R\$ 3000 sur le compte de l'association, en disant que dès que l'argent arriverait à la banque nous pourrions le retirer sur le compte de l'association ». Il continue en disant que, sur ce total, R\$ 580 ont été gardés par l'association qui ne les a jamais remboursés. De plus, Seu Antônio a payé R\$ 100 à l'association, argent qui était destiné à la construction d'un logement à Marabá pour les membres de l'association. Le même jour, il a payé R\$ 50 comme contribution pour la construction de la route dans le monde rural ».

Si on fait le total de comment l'argent a été investi, on constate qu'environ 14 % de l'argent est resté dans les mains de l'association, 41 % est passé en bétail ; 12,5 % dans des bêtes d'exploitation et environ 5 % dans un voyage pour voir la famille restée dans le Maranhão. Il reste donc 27 % de l'argent qui a été utilisé pour planter des cultures pérennes, pour lesquelles le prêt a été réalisé.

Dans tous les cas, savoir ce qu'est devenu l'argent, et si les agriculteurs sont en mesure de le rembourser, peut renseigner sur les modes de gestion des lots. Mais en tout état de cause, le discours qui est tenu sur la manière dont a été utilisé l'argent est intéressant : s'ils disent avoir investi l'argent dans des productions rentables, et être en mesure de rembourser l'argent du prêt, on peut rattacher les discours à une rationalité de type instrumentale. D'autres, comme c'est le cas de Seu Antônio, vont avoir fait des investissements bien moins rentables ; il faudrait alors essayer de comprendre à quel type de gestion des lots cela renvoie.

Mais il est bien évidemment impossible d'utiliser le prêt comme seul critère pour caractériser les logiques de gestion des lots. Déjà parce que les données dont nous disposons sur l'usage de l'argent sont pleines de lacunes ; ensuite parce que tous les jeunes n'ont pas bénéficié de prêt ; enfin et surtout parce que tous les jeunes n'en parlent pas, souvent parce qu'ils considèrent soit que le sujet est tabou, soit qu'il n'est pas important dans leur biographie. Cela fait que les récits sur les prêts sont un outil, parmi d'autres, de mise en évidence des rationalités de gestion des lots.

I. 1. Logique traditionnelle de gestion des lots et économie domestique

Il apparaît dans un certain nombre d'entretiens de jeunes agriculteurs qu'il est difficile de qualifier les pratiques de gestion des lots parce que leurs discours mêlent toujours étroitement la famille et l'agriculture. Cela est, nous l'avons dit, caractéristique d'une forme d'économie domestique : il nous semble que c'est d'abord cela qu'il faut montrer avant de rechercher à comprendre les logiques qui président à la gestion des lots.

L'agriculture ? Une activité pratiquée en famille dans le monde rural

Nous avons déjà vu que lorsque les parents de type I ou III parlent d'agriculture, ceux-ci n'individualisent pas l'agriculture comme activité économique autonome, mais l'associent à un travail fait en famille. On retrouve ces caractéristiques dans les discours d'une partie des jeunes agriculteurs :

Extrait d'entretien 125 : Le lien entre agriculture et famille paysanne (Wilson Graciliano)

« Enquêteur : Donc vous avez étudié jusqu'à 14 ans, et ensuite vous avez commencé à travailler, n'est-ce pas ?

« Wilson : Oui, jusqu'à un certain âge, jusqu'à 20 ans, on travaillait tous ensemble. Personne n'avait cette question d'avoir un morceau de café, un champ... personne n'avait, on travaillait tous ensemble pour de bon (mesmo).

« Enquêteur : Et ensuite, à 20 ans...

« Wilson : Alors j'ai été planter 100 pieds de poivre, moi et mon frère, pour que l'on ait 50 pieds chacun. On a planté ensemble. Alors la première cueillette qui a été faite, je ne me rappelle pas bien mais ça a peu donné. Mais à l'époque j'ai pu m'acheter une guitare. J'aimais beaucoup la guitare, je ne savais pas beaucoup jouer mais c'était même une promesse que mon père m'avait faite : "Je vais te donner une guitare". Mais bon, cette guitare, il ne me l'a jamais donnée. Je pensais : "Un jour, je m'en achèterai une". Alors à la première cueillette j'ai été acheter une guitare. Alors ça a été, on a acheté des porcs, des vaches. Et après que le poivre soit mort, nous avons planté ce café, et après ça a été cette division des champs. "Ceci est à toi, ceci est à moi". Je regrette que l'on travaille ainsi, en divisant cette question de culture, de champ. Tout cela est à cause des garçons, la tête des garçons qui... ils se consacrent plus à sortir travailler pour les autres, ce frère à moi qui est ici, je pense que celui-ci ne va pas travailler de cette manière. L'autre aussi il aime beaucoup travailler ici, n'est-ce pas. Mais ce ne serait pas possible de travailler tous ensemble ici, parce que il y aurait des inégalités (ficaria todo na queda) : toi t'y vas, mais l'autre n'y va pas, et ça complique les choses.

« Enquêteur : Donc vous avez commencé à vous séparer vers 20 ans, et vous avez acheté le bétail à quel âge ?

« Wilson : Ça a été en 1988. Quel âge j'avais à l'époque ? Je devais avoir 24 ans, par là. Quand j'ai été faire une visite pour cette jambe [il a la jambe dans le plâtre], le médecin m'a demandé : "Depuis combien d'années travaillez-vous dans l'agriculture ?" "Jeune homme, pour te dire la vérité depuis l'âge de 8 ans je travaille dans les champs". Parce que quand on est arrivés ici, le premier qu'on a fait on y a travaillé, n'est-ce pas ? Bien qu'ensuite on ait été étudier. Mais même quand j'étudiais, je travaillais, je travaillais dans le lot même. Mais je travaillais pour aider dans cette question de subvenir aux besoins de la maison, n'est-ce pas»^a.

Dans cet extrait d'entretien, Wilson reprend des caractéristiques du discours des parents sur l'agriculture : l'activité agricole est liée, dans son discours, aux personnes avec qui il l'exerce (et, ce qui le rapproche plus encore des parents, aux regrets qu'il a de ne pas pouvoir pratiquer l'agriculture avec ses frères) ; et surtout, lorsqu'il en parle, ce n'est pas tant de l'activité en tant que telle qu'il parle que du lieu où il la pratique. Ainsi, lorsqu'il raconte sa discussion avec le médecin, on voit apparaître une opposition dans les mots qu'il emploie pour qualifier ce que nous appelons l'agriculture : alors que

le médecin lui demande depuis quand il est « dans l'agriculture », lui répond qu'il est « dans les champs » depuis toujours. Si ce glissement n'est sans doute pas voulu par Wilson, il rappelle l'ensemble des discours des parents pour lesquels l'activité agricole est identifiée comme étant « l'activité des champs ». On peut donc dire, pour reprendre une expression que nous avons vu être celle des parents, qu'il est un « travailleur des champs ».

Le fait que l'activité agricole soit considérée comme une activité exercée en famille dans le monde rural montre qu'il y a un mélange entre les sphères économique et sociale : on peut dire que l'agriculture est associée à une logique traditionnelle. Ce type de discours n'est pas rare : on retrouve les mêmes caractéristiques dans six autres discours (ceux de Domingo, Francisco, José Cearense Filho, José Bahiano Filho, Orlando, et Pelado). Comme dans les discours des parents, l'agriculture est perçue de manière neutre : pour eux, le fait d'être agriculteur n'est pas bon ou mauvais ; c'est l'activité qu'ils pratiquent depuis toujours. Ce qui les renvoie explicitement à la « condition paysanne ». Mais dire qu'ils ont une logique traditionnelle de gestion des lots n'est pas suffisant pour caractériser leurs pratiques : c'est ce que l'on peut essayer de préciser.

Pratiques de gestion domestique des lots

Les discours sur l'utilisation de l'argent du prêt peuvent nous permettre de caractériser les modes de gestion des lots. C'est ce que l'on retrouve dans le discours d'Orlando :

Extrait d'entretien 126 : Prêt FNO et avancée de la colonisation (Orlando)

Orlando parle d'un lot qui se situe en fond de *travessão* où il se rend régulièrement pour travailler.

« Enquêteur : Et vous allez y habiter ?

« Orlando : Oui, je veux y passer deux ans, ou peut-être trois, mais en continuant à aider mon père, parce qu'il a un lot là-bas lui-aussi, j'en ai acheté un et quelques jours après il en a acheté un aussi, parce ce lot ici est financé, celui-ci on peut dire qu'il est à la banque n'est-ce pas, parce que j'ai fait un prêt et il en a fait un autre, dans ce lot d'ici, et le lot de là-bas est libre, il n'a rien à voir avec la banque.

« Enquêteur : Vous pensez déménager quand la banque vous réclamera l'argent ?

« Orlando : On va dire la chose suivante : si on peut payer la note, très bien, si on ne peut pas, on dit que la banque prend le lot n'est-ce pas. On a déjà acheté cette terre là-bas pour sécuriser notre futur, n'est-ce pas, parce que si par hasard l'agent de la banque arrive en disant "Sortez d'ici, c'est à nous", parce que l'histoire de la banque c'est la chose suivante, quand on entre dans l'association on voit un tas d'argent de cette taille, mais quand tu dois payer c'est d'une taille encore plus grande. Alors tu prends le café, tu prends le bétail, alors il ne te reste que le travail, le travail, et quand au final tu prends tout pour le vendre, tu vends pour payer la banque et à la fin tu ne payes même pas tout, donc j'ai préparé le futur (futurei) dans cette terre là-bas, il y avait un jeune homme qui avait une glèbe là-bas et j'ai parlé avec lui et je lui ai dit : "Jeune homme c'est la chose suivante, je voulais acheter un lot, tu peux m'en vendre un ?" Et il a dit : "C'est possible". J'ai dit : "Comment on fait ?" Et il a dit : "Vous me donnez n'importe laquelle de ces vaches et vous pouvez rester avec le lot". Parce qu'il ne pouvait pas rester avec la terre, n'est-ce pas, parce que cette histoire que l'INCRA ne veut pas que quelqu'un reste avec une glèbe [500 hectares], et alors j'ai fait comme cela, je lui ai donné une vache pour le lot, mon père a donné une autre pour l'autre là »^b.

Ce discours déconcerte un peu dans la mesure où il paraît, économiquement parlant, peu rationnel. On constate clairement qu'Orlando ne connaît pas le mécanisme du crédit : il assimile l'attribution du crédit à son entrée dans l'association, alors que celle-ci n'est censée être qu'une condition pour l'attribution du prêt ; il considère que les prêts avec intérêt sont une injustice. Sûr qu'il ne pourra pas rembourser son prêt, il préfère s'acheter un lot à l'insu de la banque pour pouvoir s'y installer lorsque son lot, hypothéqué avec le prêt, lui sera « pris ». Ainsi, on constate qu'au lieu de

participer à la « stabilisation de l'agriculture familiale » comme c'était le projet initial du programme de crédit, il pousse les paysans à migrer.

Cela peut s'expliquer par le fait que les crédits renvoient à des conceptions de gestion des lots adaptées pour le cas des agriculteurs étudiés ci-dessus, mais pas dans le cas de paysans fonctionnant selon des objectifs familiaux. Le prêt peut alors servir à remplir des objectifs familiaux :

Extrait d'entretien 127 : Prêt FNO et stratégies paternalistes (extrait du carnet de terrain)

Manoel Problema raconte qu'il veut faire un prêt. Il explique ce qu'il veut faire de l'argent, mais le projet est très peu clair. Alors que nous lui demandons des précisions, il convient qu'il veut surtout utiliser l'argent pour acheter une moto afin de se rapprocher de son fils.

On se rappelle que son fils est parti pour un lot en fond de travessão en argumentant qu'ainsi, il s'assure que ce lot ne sera pas envahi par un étranger ; nous avons alors supposé que ce n'était là qu'un argument destiné à réaliser son projet de s'éloigner de sa famille. Le père, ne pouvant contre argumenter, a dû laisser faire. Son fils se trouve alors à 20 Km de lui, et il ne peut travailler avec lui que de manière ponctuelle. La possession d'une moto permettrait à ce dernier de venir en peu de temps chez son père.

On peut dire, si l'hypothèse que nous émettons ici est exacte, que le prêt sert dans ce cas à maintenir des relations de type paternaliste paysan, et serait à penser dans le cadre d'une logique traditionnelle (sans doute illusoire dans le cas présent). Comme dans le cas d'Orlando, le prêt ne sert pas les fins pour lesquelles il a été attribué, mais permet de révéler les modes de gestion du lot des familles : celles-ci sont faites en fonction des objectifs familiaux, selon une logique traditionnelle. C'est ainsi que, dans une proportion moindre que l'achat d'une moto, on peut comprendre le fait que Seu Antonio (encadré précédent) ait profité du prêt pour financer un voyage dans le Maranhão.

En dehors des discours sur le crédit, on peut connaître les logiques de gestion à partir des objectifs que les jeunes ont pour leur futur. C'est ce que permet de saisir l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 128 : Les raisons du choix des production agricoles (José Cearense Filho)

José Cearense Filho parle de son indépendance récemment acquise sur le lot où il se trouve.

« De même je fais le calcul, plus tard de faire un petit champ ici dans la forêt et de planter du cacao, du poivre, parce qu'une chose définitive donne de l'argent liquide pour nous plus tard. Maintenant je suis en train de rouvrir cette terre, j'ai déjà planté du pâturage parce qu'on a un peu de bétail (gadinho). Alors il y a un peu de bétail, il faut mettre une vache dedans pour tirer le lait pour que les enfants puissent boire, pour élever une productrice de lait, parce que c'est bon. Mais plus tard ma prévision est de planter quelque chose de définitif. J'aime planter. Je travaille dans les champs mais j'aime planter des choses : patates, ignames, banane, alors avec un peu de temps il y a 15 pieds de banane qui sortent... et d'ici à 6 mois il y aura une caisse de banane pour que les enfants mangent »^c.

On voit que José Cearense Filho justifie deux de ses choix par des objectifs familiaux (du lait et des bananes pour les enfants) ; un choix par son goût pour planter ; et un choix par la nécessité de planter une culture permanente pour obtenir de l'argent liquide. Ces trois éléments mettent en évidence une logique familiale (donner à manger aux enfants), une logique axiologique (il dit choisir les plantes qu'il sème par goût) et une logique un peu plus économique. Mais celle-ci n'apparaît pas sous une forme instrumentale, mais pour « obtenir de l'argent liquide ». Cela nous paraît caractéristique de cette forme d'économie domestique, qui assure d'abord l'autosubsistance de la famille et, en complément, une insertion sur le marché.

Cela ne veut pas dire que l'on n'observe pas, dans certains discours, une rationalité instrumentale ; mais celle-ci apparaît après les autres formes de rationalité. C'est ce que l'on retrouve avec un extrait d'entretien de Wilson Graciliano :

Extrait d'entretien 129 : L'articulation entre différentes formes de rationalité dans les discours des jeunes paysans (Wilson)

Wilson parle de ce qu'il possède sur le lot.

« J'ai 20 têtes et quelques seulement. On ne peut pas en avoir plus : on peut avoir au maximum seulement 50 têtes de bétail. Je sais qu'il n'est pas possible d'en avoir plus que cela. Donc on doit penser un peu, faire avec tout, alors on pense qu'on pourrait maintenant... mettre tout ensemble et planter un peu de poivre ensemble, tu sais. Tous les fils ici on doit se mettre ensemble et tout planter. A partir de l'an prochain, on va faire un champ de poivre. Parce que le poivre ici ça donne beaucoup, tu sais. Notre terre est très bonne en poivre, elle produit très bien, et... c'est une des cultures qui occupe une petite surface, avec moins de travail parce qu'on plante et c'est tout. Et pour le prix que ça coûte, ça aide trop. L'agriculture est un problème sérieux : je sais que vous avez beaucoup marché par ici, que vous faites des entretiens, que vous parlez avec tout le monde. L'agriculture ces derniers temps... Avec le Gouvernement que l'on a, on aurait pu 100 fois entrer en faillite. Parce que je vais te dire la vérité : le café, que nous avons à Médicilândia coûte 60 centimes le kilo. J'ai payé pour le récolter 80 centimes pour cueillir une mesure (latta) de café. Ca veut dire la chose suivante : vous devriez payer la mesure de café. (...) Dans mon cas, j'ai payé 80, j'ai un préjudice de 25 centimes pour le prix que j'ai payé. Maintenant, c'est la fin de l'année et le prix a déjà augmenté. Et c'est comme cela avec les choses. Mais bon on peut en vivre oui. Juste avec le café que ça n'est pas possible, ça n'est pas possible, ici il faut avoir un peu de tout. Tu dois avoir tes champs de riz, j'en ai toujours. Du riz, du maïs, parce que le maïs est nécessaire, parce qu'il faut en donner aux poules, élever un porc, une chose et l'autre. Et le riz pour la maison. Parce que vous devez aussi acheter d'autres choses. Si vous avez simplement un champ de café, il doit être grand. Mais il y a beaucoup de coûts aussi. C'est une question compliquée... Alors, on pensait hier que... avec mon compère Edimilson, on pensait la chose suivante... à partir de cette année, on pensait planter notre poivre »^d.

Cet extrait révèle des points communs avec les extraits précédents : ainsi, les choix n'apparaissent pas justifiés de la même façon. Ici, ils s'inscrivent dans une stratégie à la fois familiale et polyculturelle : familiale parce qu'à chaque fois que Wilson parle d'une culture, il dit avec qui il va la réaliser (ou l'a déjà réalisée) ; polyculturelle parce que là encore, les cultures permanentes sont pensées comme une source de revenus qui doit se rajouter aux productions de base, nécessaires pour la vie de la famille. Or, le choix de la culture permanente est intéressant : Wilson dit avoir planté du café mais ne plus trouver rentable de le récolter ; pour cette raison, il va planter du poivre. Il faut savoir que les cours du café étaient, au moment où Wilson a planté son café, particulièrement intéressants ; mais que ces cours ont chuté lorsqu'il pouvait le récolter. De même, les cours sont au moment de l'entretien excellents ; mais ils ont déjà amorcé une chute importante en raison d'un début de surproduction. Wilson suit, avec quelques années de retard, les cours ; ce qui fait que lorsque ses cultures sont productives, celles-ci ne sont plus aussi rentables qu'avant ; voir, comme ce serait le cas du café, non rentables. On verra plus loin que Sydney évoque le même problème ; mais lui possède du café et du poivre, dont il s'occupe chaque année, quels qu'en soient les cours dit-il ; de cette manière, il explique avoir toujours une culture de prête au moment où les cours sont les plus hauts. On perçoit ainsi toute la différence qu'il y a entre les deux modes de gestion : Sydney est habitué aux variabilités des cours et à leur caractère cyclique ; alors que Wilson, qui en dépend moins que Sydney puisqu'il produit des cultures annuelles, découvre ces notions.

On peut conclure que dans un certain nombre d'entretiens, les manières de parler de l'agriculture ne se réfèrent pas à une rationalité instrumentale : l'application d'une telle rationalité à ces discours apparaît aberrante et amène à conclure qu'ils sont irrationnels. En fait, il faut comprendre que ces formes de gestion visent d'abord à assurer non seulement la survie de la famille, mais aussi les formes de liens sociaux qu'elle développe ; et que l'insertion sur le marché vient dans un second

temps, et reste subordonnée à ces objectifs. Moins dépendants du marché, ces agriculteurs le connaissent aussi moins bien ; et n'ont pas pris l'habitude de penser selon ses lois. On peut alors parler de forme d'économie domestique partiellement insérée sur le marché, c'est-à-dire d'une logique traditionnelle partiellement associée à une logique instrumentale ou axiologique.

Ces logiques de gestion des lots s'opposent aux rationalités instrumentales que nous avons vu surgir dans un certain nombre de discours.

1. 2. Les rationalités instrumentales à finalité économique de jeunes agriculteurs

Sydney, par la façon dont il parle de l'utilisation des prêts, stigmatise des pratiques de gestion non rationnelles en même temps qu'il révèle une rationalité instrumentale :

Extrait d'entretien 130 : Le « travail avec la tête », une forme de rationalité instrumentale (Sydney)

« Sydney : (...) Dans les champs, il y a des moments où c'est plutôt difficile : si les personnes ne savent pas travailler avec la tête, tu jettes tout ce que tu as par la fenêtre. Parce que les choses ici ne sont pas faciles, n'est-ce pas, dans les champs je vois beaucoup de gens qui prennent [de l'argent] pour faire une culture et qui plantent, très bien, ils parviennent à planter, des fois ils peuvent financer cela à la banque, prendre de l'argent, planter, mais ça ne suffit à faire pousser, il faut bien investir, comme il faut, tu sais. Et des fois si tu n'as pas la tête tu prends le financement pour acheter du bétail, et tu vas acheter une nouvelle moto, et alors quand ça finit et que vient le temps de payer la banque arrive, le lot est pire qu'avant. Alors la personne doit savoir se débrouiller (mexer) dans les champs, elle doit savoir se débrouiller (mexer) »^e.

Sydney plaide ici, comme on le verra plus tard, pour une agriculture rationalisée. Mais dans cet extrait, la façon dont il parle de l'usage de l'argent des prêts réalisé par d'autres agriculteurs est caractéristique de l'apposition d'une rationalité instrumentale sur des pratiques dont la logique est avant tout domestique.

On retrouve ce type d'argumentaire, plus développé, dans l'entretien de João. La rentabilité de la production y semble le premier critère de justification de ses choix :

Extrait d'entretien 131 : Choix des cultures et critère de rentabilité (João)

« Enquêteur : Et quand avez-vous commencé à travailler uniquement dans votre lot ?

« João : D'abord, je suis venu travailler avec mon père ici, m'occuper du lot de là-bas, mais il y avait toujours des désaccords de travail, je voulais faire d'une façon mais il me poussait dans une autre direction, alors il était contre tout ce que je voulais faire, il pensait toujours que j'avais tort, alors j'ai dit : "Bon alors vous faites comme vous le voulez et moi je fais comme je le veux", et voilà. Il est devenu écologiste (virou ecologista) tu sais. Il ne voulait pas couper du bois, il ne voulait pas déboiser ni faire brûler les choses et donc il n'était pas possible de travailler avec lui, parce que celui qui vit ici ne peut pas laisser la jachère entrer dans sa maison, les mauvaises herbes allaient jusqu'à la porte de la maison, il fallait ouvrir un espace dans le terrain pour travailler, élever quelque chose et je suis allé faire ce qui donnait du bénéfice, enfin pas ce qui donne du bénéfice (lucro) mais qui avait un peu plus de futur, ne pas travailler avec ces cultures ingrates où tu ne fais que travailler gratuitement et après il ne te reste... même pas un petit bénéfice (saldozinho) n'est-ce pas ? Et eux ils voulaient que je reste à faire des champs (roçar*), faire un petit champ de riz, planter du maïs, planter du feijão, planter du manioc, planter juste dans ce petit coin là. L'année suivante tu fais un petit truc là, comme si il n'y avait pas d'autre terre tu sais ? Comme s'il n'y avait que ce petit bout de terre où tu es né et où tu as élevé tes enfants et petits-enfants, juste dans ce petit bout de terre... alors j'ai vu qu'il n'y avait pas de futur, que c'était un type de travail qui était bon pour être fait dans une autre région, mais pas ici, il n'y a pas de solution, il y avait beaucoup de travail et au final tu n'avais rien... T'allais mourir au travail sans rien gagner, alors je les ai quittés (sai fora deles) et je suis allé à Surubim travailler, j'y ai amené la femme et l'enfant, à l'époque il n'y en avait qu'un, et j'ai commencé à travailler sans condition, j'avais fait du travail ici mais j'ai tout laissé au

père car il était contre ces déboisements, et j'ai été mettre trois hectares et il était tout le temps contre : "Non tu ne peux pas faire ainsi, tu vas déboiser toute la forêt et quand tu vas avoir besoin d'un champ tu n'auras plus de forêt" ; et moi je lui ai dit : "Non, je dois faire un champ parce que le bétail a faim et je ne veux pas vendre le bétail par manque de pâturage", je préfère vendre tout le bétail, mais le vendre parce que je n'ai pas de pâturage alors ça non, je vais déboiser un point c'est tout, j'ai travaillé 3 ou 4 ans à déboiser.

« Enquêteur : Simplement à déboiser ?

« João : Non, j'ai passé quatre ans ainsi, juste avec mes propres forces, je n'avais pas les moyens de payer quelqu'un pour qu'il m'aide, pour nettoyer (brocar) et déboiser (derrubar) et faire 28 hectares de pâturage, alors quand j'ai fait tout le pâturage, je me suis incliné (curvei), et c'est alors qu'il a commencé à voir mon travail et qu'il a commencé, il ne me le disait pas à moi, il le disait aux autres, que j'avais raison, que j'avais une vision... plus profonde que la sienne, que je pensais au futur de mes enfants et qu'il voulait faire un travail dont il a entendu parler je ne sais où qu'il devait faire ainsi, que l'on doit travailler aujourd'hui et demain et ensuite se calmer, que je n'avais pas la même vision que lui, alors après j'ai fait un financement à la banque, c'était en 1995, j'ai acheté du bétail et j'ai acheté du fil barbelé pour clôturer, et j'ai déboisé 25 hectares de plus, alors j'ai tout formé et je suis maintenant en train de m'en occuper, je vois le bétail, je rembourse la banque et je travaille tous les jours, cette année j'ai fait un nouveau champ pour planter du pâturage, parce que je pense qu'il faut continuer avec ce que l'on aime faire, et si j'aime faire cela je dois continuer à le faire, si je le fais sans aimer je vais y mettre de la mauvaise volonté, je ne le ferais pas bien et ce qui compte, c'est la perfection n'est-ce pas ? Je n'aime pas m'occuper d'autre chose que le bétail non »⁷.

On voit dans cet extrait se développer tout un argumentaire en faveur de l'élevage. L'argumentaire lui-même peut se comprendre en partie comme une justification adressée à quelqu'un qui est membre d'une ONG qui diffuse des pratiques « écologistes » et qui en plus est un grand ami de son père (chez qui nous passons des journées entières). Mais ce discours est intéressant surtout parce qu'il se réfère à une rationalité instrumentale : il emploie deux termes pour parler de bénéfice (*lucro* et *saldo*), parle de rentabilité du travail, de seul moyen « d'assurer le futur de ses enfants » ; il dira plus loin que « le bétail est la seule production qui donne une chemise à l'homme ». Il se dit donc adapté aux conditions locales du marché. Il se veut en même temps adapté aux conditions foncières de la région et prend comme acquis que la migration d'une génération à l'autre est inévitable pour faire des cultures rentables (ses petits-enfants ne seront pas élevés là où il est né). Il se place donc consciemment dans une logique à court terme d'exploitation des sols par l'élevage ; la pérennité à long terme étant assurée par la migration.

Mais ce vocabulaire est en même temps associé à des objectifs familiaux (penser au futur des enfants) et à son « goût » pour l'élevage. On voit par ailleurs se mêler au discours une conception de la bonne terre qui est une terre « déboisée », « propre », débarrassée des mauvaises herbes qui ne doivent pas venir l'envahir « jusqu'à la porte de sa maison » : c'est ce qui pourrait expliquer en partie sa propension à déboiser. Cette rationalité instrumentale est donc en partie guidée par des facteurs non-économiques tels que le goût, la famille et des représentations de la bonne culture : cela renvoie à une rationalité de type axiologique. Mais l'usage d'un argumentaire de type capitaliste pour justifier ses pratiques est révélateur de pratiques de gestion différentes de celles que nous avons analysées précédemment : dans son cas, il ne s'agit pas d'assurer ses revenus par une diversification de l'exploitation, mais au contraire de se spécialiser dans une production jugée rentable. On peut dire que la rationalité qu'il utilise comme référence est d'abord instrumentale, et qu'il l'associe, secondairement, à une rationalité axiologique et une logique domestique.

João a lui aussi bénéficié d'un prêt, et nous a dit avoir investi l'argent dans le bétail. Même s'il n'était pas prévu pour cela, il a tout investi dans le bétail, ce qui lui a permis de lancer son exploitation. Nous avons assisté à une discussion entre son père et lui au moment de rembourser le prêt, le père argumentant qu'il ne fallait pas rembourser puisque la dette allait être annulée ; João disant qu'il se devait de rembourser. C'est ce qu'il a fait en payant ses premières traites, montrant par là même qu'il a la capacité de rembourser. On retrouve la plupart de ces traits dans d'autres entretiens de jeunes (Sydney, Marcos, Aldénil et Algénil), dans lesquels ils disent avoir su investir l'argent de leur prêt et être en mesure de le rembourser.

Ces formes de rationalité s'opposent très nettement aux logiques domestiques des jeunes qui fonctionnent selon une logique paysanne. Mais entre ces deux extrêmes, on constate que la plus grande partie des jeunes tiennent des discours qui ne sont pas aussi facilement analysables : la logique de gestion des lots qui y apparaît n'est pas aussi claire que celle que dans les entretiens précédents. Or cela est corrélé avec le fait que ces jeunes sont des pluriactifs : c'est sur le cas de ces jeunes que l'on peut spécifiquement s'interroger à présent.

1. 3. Les différentes formes de pluriactivité : quel type de rationalité ?

Si dans de nombreux cas on ne parvient à comprendre précisément comment son gérés les lots, c'est que les jeunes pratiquent ou ont pratiqué à la fois l'agriculture et une activité non-agricole (Ademilson, Domingo, Elizeu, Roberto, Henrique, Irineo, José Fernando, Milton, Paolo¹, Reginaldo et Zélio) : il s'agit donc dans ce cas de comprendre comment est pensée l'insertion entre ces deux types d'activité. Cela demande d'abord une description précise des différentes formes de pluriactivité.

Les différentes formes de pluriactivité

On distingue deux types de pluriactivité : une pluriactivité synchronique (João, Algénil, Roberto, Irineo, Milton, José Bahiano et Henrique), c'est-à-dire que les jeunes ont, au même moment, une source de revenu non-agricole ; une pluriactivité diachronique (Domingo, José Fernando, Reginaldo et Zélio), c'est-à-dire que les jeunes ont alterné, dans leur passé, travail agricole et travail non-agricole ; et que l'argent obtenu hors de l'agriculture leur a permis d'investir sur leur lot. Enfin, des jeunes mélangent les deux formes de pluriactivité, c'est-à-dire qu'ils ont eu un passé pluriactif et le sont restés aujourd'hui (José Bahiano, Roberto, Aldénil) ; alors que d'autres sont aujourd'hui employés dans l'espoir de pouvoir être, demain, propriétaires de leur lot ou en condition d'exercer une agriculture rentable.

Il faut préciser trois caractéristiques de ces formes de pluriactivité : la première, c'est que les activités pratiquées en dehors des lots sont plus rentables que la simple vente de main d'œuvre. Ce n'est pas seulement leur force de travail que vendent ces jeunes, mais une compétence précise : Henrique est conducteur de tracteur ; Algénil et João travaillent comme charpentiers, ou dans des

¹ Le cas de Paolo est un peu particulier : *caçula* présent à plein temps sur le lot de son père, il cherche à en partir en accumulant suffisamment d'argent pour pouvoir s'acheter son propre lot. Il n'est pas pluriactif, mais produit, comme les autres pluriactifs, dans le but de gagner son indépendance.

scieries ; Roberto est technicien agricole et travaillait avec une tronçonneuse ; Domingo, Reginaldo et Zélio étaient *garimpeiros** ; José Fernando multipliait lui les petits emplois en ville ou comme *vaqueiro** ; José Bahiano est agent de santé ; enfin, Irineo et Milton sont employés chez d'autres agriculteurs, mais des activités assez lucratives et ils sont intéressés au bénéfice (soit comme métayer, soit comme *vaqueiro** bien payé et profitant d'une partie des productions).

La seconde caractéristique, c'est que ces emplois ne sont pas mal considérés par ces jeunes. Alors que nous avons vu que la vente de leur force de travail est mal considérée par leurs parents, elle ne donne pas lieu dans ce cas à des discours négatifs ; sans doute parce qu'elle fournit des revenus intéressants qui sont par la suite investis dans le lot. La finalité de ces activités est intéressante pour comprendre en quoi ces formes de travail ne sont pas condamnées.

En effet, et c'est là la troisième caractéristique de ces formes de pluriactivité, l'argent gagné en dehors du lot est utilisé en complément de revenus de l'agriculture. Cela se fait de trois manières différentes : ça peut être soit une manière d'acheter un lot, soit un investissement dans des cultures particulières, soit un revenu de consommation courante. Or chacun de ces types d'utilisation de l'argent gagné hors du lot renvoie à une forme de rationalité particulière.

Utilisation de l'argent provenant de sources non-agricoles et logiques de gestion des lots

L'objectif d'acheter un lot est sans doute la manière la plus simple de comprendre l'articulation entre travail à l'extérieur et agriculture. L'achat d'un lot permet soit d'accéder ou de maintenir un statut de propriétaire (José Fernando, Reginaldo et Domingo) ; soit de maintenir une forme d'indépendance par rapport aux parents en achetant son propre lot ou en évitant de retourner sur un lot parental (Elizeu, Henrique, Irineo, Milton et Paolo). En tous cas, c'est ainsi qu'un certain nombre de jeunes ont accédé au statut de propriétaire indépendant ; et c'est dans cet espoir que d'autres sont aujourd'hui hors de chez leurs parents. Ainsi, Irineo et Milton Graciliano sont salariés, temporairement selon eux, dans le but de pouvoir s'acheter un lot de bonne terre qui leur permette de pratiquer l'agriculture dans de bonnes conditions. Cette volonté d'avoir des « bonnes conditions » explique que ces jeunes aient préféré « le salariat à la *malaria* » (Le Borgne - David, 1998) : ils auraient pu envahir un lot en fond de *travessão*, comme a tenté de le faire Milton. Mais ils veulent pratiquer une agriculture rentable, avec laquelle ils pourraient maintenir un bon niveau de vie, envoyer les enfants à l'école.

On voit se mêler dans ces discours différentes formes de rationalité : ils disent bien agir en fonction d'un but, ce qui les renverrait à une rationalité instrumentale. Mais ce but est très étroitement associé à plusieurs facteurs : d'une part, la volonté d'être indépendants de leurs parents, ce qui renverrait, pour le cas des fils d'agriculteurs de type I (et les *caçulas** issus de familles de type III), à une rationalité anti-traditionnelle ; d'autre part, la recherche d'un statut de propriétaire indépendant, ce qui renvoie à une rationalité fondée en valeur (de type axiologique).

Mais la pluriactivité peut aussi être associée, dans un certain nombre de discours, à une rationalité de type instrumentale à but économique : l'argent gagné hors du lot est alors réinvesti dans l'agriculture. On trouve des jeunes qui investissent dans des cultures particulières l'argent qu'ils ont gagné en dehors de l'agriculture, de la même façon qu'ils l'auraient fait s'ils avaient obtenu un prêt :

Extrait d'entretien 132 : Pluriactivité et investissement dans l'agriculture (Zélio)

« Enquêteur : Et donc avec l'argent du garimpo*, vous avez acheté un lot... celui où vous vivez actuellement... »

« Zélio : Non, ce n'est pas avec l'argent du garimpo* que j'ai acheté ce lot. C'est mon père qui m'en a donné la moitié, celui-ci [il montre le lot face à l'endroit où nous réalisons l'entretien]. Seulement je n'y vis pas, je vis dans le lot du beau-père.

« Enquêteur : Et où travaillez-vous ? »

« Zélio : Dans ce lot là [il montre à nouveau le lot], mon lot.

« Enquêteur : Et qu'y faites vous ? »

« Zélio : Avec l'argent du garimpo* j'ai planté du cacao. J'ai planté 8 500 pieds de cacao, c'est déjà planté. Il a deux ans, ça va faire 3 ans en Janvier. Alors il y a un bon morceau de terre qui commence à produire, je pense que l'an prochain je vais faire une bonne récolte. Ça a été avec l'argent du garimpo*, le meilleur moyen que j'ai trouvé pour l'investir, ça a été dans un petit champ de cacao. Alors j'ai aussi 4 500 pieds de café, qui a déjà beaucoup fleuri cette année, ça va donner une bonne petite récolte. J'ai planté 5 900 pieds de banane, presque 6 000. Il y a déjà des bananes bonnes, et maintenant la sœur [Sœur Dorothy, qui a implanté une usine de fabrication de farine de banane] dit qu'elle va commencer à me les acheter. (...)

« Enquêteur : Et vous avez des champs [de cultures annuelles] ? »

« Zélio : Des champs... oui, j'avais du riz mais j'ai déjà récolté. Mais cette année, j'en ai fait peu, simplement 8 lignes, deux hectares. Du maïs aussi »⁹.

On voit bien dans cet entretien la façon dont se sont complétés les deux types d'activité (même si ce n'était pas au départ l'objectif de Zélio). Il utilise ici un vocabulaire qui ressemble à celui utilisé plus haut par João, en termes de rentabilité ; mais cette fois-ci, et alors que les deux agriculteurs sont presque voisins (et ont des sols de qualité comparable), l'un a trouvé plus rationnel de faire de l'élevage, quand l'autre a préféré du cacao. La pluriactivité peut alors se comprendre par rapport aux objectifs des agriculteurs, qui sont ici des objectifs de rentabilité ; ça les rapproche des agriculteurs qui fonctionnent selon une rationalité instrumentale à but économique. Cela montre la complémentarité qu'il peut y avoir entre les pluriactifs et les agriculteurs agissant selon des finalités économiques.

Mais il faut bien préciser qu'il y a une différence fondamentale entre les deux types d'agriculteurs : les agriculteurs agissant selon une rationalité instrumentale à finalité économique ont, au moment où ils réalisent leurs investissements, conscience des fins pour laquelle ils la réalisent ; alors que pour les pluriactifs que nous avons cités, l'accumulation d'argent a servi *a posteriori* à cet investissement. Ils n'avaient pas, lorsqu'ils sont partis de chez leurs parents, l'intention de gagner à l'extérieur de l'argent qu'ils réinvestiraient dans l'agriculture : ainsi avons-nous vu plus haut que Zélio est parti de chez ses parents pour des raisons « émotionnelles » (toujours selon la typologie de Max Weber, 1921), parce qu'il s'était disputé avec sa femme ; de même, un autre jeune de ce type, José Fernando, est parti après s'être disputé avec son père. Les deux sont revenus dans l'agriculture contraints et forcés. Cela montre la nécessité qu'il y a d'associer, dans le cas de ces pluriactifs plus que dans tout autre cas, leur condition actuelle et leurs itinéraires antérieurs.

A côté de ces deux types de pluriactifs (commandés les uns par une rationalité axiologique, les autres par une rationalité instrumentale construite *a posteriori*), on trouve des jeunes qui dissocient complètement l'agriculture de leurs activités non-agricoles.

Pluriactifs cloisonnés et modèles de consommation sociale

Pour beaucoup de jeunes, la pluriactivité peut permettre d'assurer un revenu plus ou moins fixe qui vient se rajouter à ce que produit le lot : il y a une forme de complémentarité entre les deux sources de revenus ; l'agriculture produisant les biens qui seront consommés sur l'exploitation ; le travail à l'extérieur du lot permettant de gagner de l'argent pour acheter des biens de consommation courante. Rappelons que cela ne s'inscrit pas uniquement dans une stratégie de survie – le recours au travail salarié devant compléter une agriculture défaillante. Il s'agit au contraire de jeunes qui estiment gagner plus en se salariant qu'en travaillant sur leur lot. Ils ont un modèle de consommation plus élevé que celui de leurs parents : ils n'achètent pas uniquement des biens de subsistance mais ont des contacts réguliers avec la ville où ils peuvent passer plusieurs jours, payent ou veulent payer des études à leurs enfants, possèdent des habits plus variés que ceux de leurs parents (et plus à la mode) et certains ont même une télévision (dans le meilleur des cas).

Cela amène à distinguer entre les différentes formes de pluriactivité : alors que les précédents étaient régis par des volontés d'indépendance ou d'investissement, ceux-ci agissent surtout en fonction d'objectifs de consommation. En effet, on constate que dans certains cas, des jeunes qui ont deux activités ne réinvestissent pas l'argent gagné dans une activité sur un lot : nous les qualifierons de pluriactifs cloisonnés, que l'on trouve soit sous forme synchronique (Elizeu, Ademilson), soit sous forme diachronique (Orlando, João, Domingo, João Antônio, Sandro, Graciliano Filho et Joël ont connu ces formes de travail). Dans ce cas, soit les jeunes ne gagnent pas assez pour pouvoir subvenir à leurs besoins et réinvestir sur un lot ; soit ils dépensent tout l'argent en consommant plus que ce qui est nécessaire pour leur survie. C'est ce que Domingo explique avoir fait à un moment de sa vie :

Extrait d'entretien 133 : Pluriactivité et consommation (Domingo)

« Enquêteur : Pour quelle raison êtes vous parti ?

« Domingo : Ecoute, c'était par vocation (era vocação). Je restais là-bas, à étudier et travailler. J'ai étudié jusqu'à la 4^{ème} série [fin primaire]. Mais bon c'était trop loin pour pouvoir travailler et étudier en même temps. Je travaillais à 35 Km de distance, et ne pas pouvoir étudier là où tu habites, ce n'est pas possible. Alors j'ai commencé à aller dans les champs pour vivre avec mes parents. Après, ça a été plus difficile. On n'avait pas notre propre terre pour travailler, alors on mettait un champ... j'ai décidé de faire un tour dans le garimpo*. Peut-être que là j'allais pouvoir trouver une chose et arriver à acheter une propriété, pour que l'on puisse se mobiliser dessus. Alors j'ai été au garimpo*. La première fois que je suis parti j'ai passé... Non, je suis parti pour Tucuruí la première fois [il y avait alors les travaux de construction d'un barrage], j'ai été à Tucuruí travailler. Je suis resté six mois comme aide. Je n'avais pas de profession vraiment. J'y suis resté comme aide. J'étais là, je suis rentré pour comparaître à la caserne, mais j'ai été dispensé pour excès de contingent. Il y avait une bonne récolte de jeunes à cette époque. Je ne voulais même pas y aller. Idiot que j'étais n'est-ce pas, parce qu'ensuite j'ai regretté de ne pas m'être engagé, si par hasard il y avait eu de la place. Mais c'était plein. Il fallait prendre une autorisation pour Tucuruí, pour travailler [sans doute s'agit-il d'un certificat d'exemption du service militaire]. J'y suis resté encore un moment, j'y suis resté deux fois avant de partir. Mais bon je n'avais pas l'intention d'abandonner l'entreprise non, je gagnais correctement (razoavel). En dépit de ces problèmes professionnels, je gagnais bien.

« Enquêteur : Et vous êtes rentré, vous aviez une bonne quantité d'argent alors...

« Domingo : Non, à l'époque non. C'était important ce que j'avais. Parce que là où j'habitais, on ne pouvait pas obtenir cela. Parce que si l'entreprise avait payé tous ses employés à 100 % du salaire, j'aurais eu, c'était à l'époque du cruzeiro [monnaie précédent la monnaie actuelle, le réal] j'aurais eu 5 billets de château, parce que à l'époque il y avait aussi l'autre billet, celui de l'Empereur. Alors à cette époque j'ai pris 365. Si ça avait été à 100 % du salaire, j'aurais eu 730. Ça aurait été une bonne quantité

d'argent, parce que ce que je gagnais là-bas, ça me permettait de m'amuser et d'en envoyer un peu à la maison. Mais à l'époque je ne pensais pas à appliquer l'argent non. Je suis retourné là-bas [Tucuruí], j'y suis resté un moment, avec un emploi qui donnait de l'argent mais l'entreprise a fait faillite, alors j'ai été au garimpo. Là j'y suis resté 15 mois, et j'ai attrapé le paludisme, une ? et une hépatite, tout cela en même temps, en deux jours. Mais le jour de ma mort n'était pas encore arrivé. Mais en deux jours, j'étais piégé avec les trois maladies »^h.*

Ce récit permet de comprendre toute l'ambiguïté de la pluriactivité : Domingo est parti tant à cause de la difficulté de sa situation dans la localité de départ (qui le pousse à partir chercher de l'argent liquide pour le réinvestir par la suite) que par une volonté de « connaître le monde », ce que Domingo appelle ici sa « vocation ». Cela explique l'ambiguïté de l'usage de l'argent dans la zone de migration : il en envoie une partie à ses parents et dépense l'autre... sans l'investir, contrairement à ce qu'il affirmait au départ. Ce genre de situation n'est pas rare, et nombreux parmi ceux qui ont une expérience non-agricole s'en sont surtout servi pour « découvrir le monde » : Graciliano Filho explique ainsi que l'argent était plus facile à dépenser qu'à gagner. Mais même lorsque l'argent n'est pas appliqué sur le lot, ces expériences sont importantes car les jeunes s'ouvrent à un modèle de consommation qui n'était pas celui dans lequel ils ont grandi ; ils peuvent alors difficilement se contenter, lorsqu'ils rentrent chez leurs parents, d'une consommation minimale (quelques habits et les denrées alimentaires qu'ils ne peuvent produire), ce qui va sans doute les pousser soit à rechercher d'autres formes de financement sur le lot, soit à changer les méthodes de gestion et à s'ouvrir à une économie plus mercantile. C'est en tous cas ce qui explique qu'une partie des agriculteurs plus capitalistes ont connu ces formes d'accumulation.

Selon quel type de rationalité peut-on caractériser ces expériences ? Elles ne sont pas motivées en fonction d'une fin précise (ou alors leur usage ne correspond pas à la fin annoncée), ni en fonction d'émotions ou de traditions. Comme pour les rationalités précédentes, ce n'est qu'*a posteriori* qu'on peut leur donner du sens : ce sens n'est compréhensible que par rapport aux itinéraires biographiques des jeunes, et à leur insertion à la société nationale.

Les formes de pluriactivité regroupent donc un certain nombre de cas bien distincts ; mais elles ont en commun de permettre de gagner plus que si un jeune restait chez ses parents, surplus qui est investi soit dans l'agriculture, soit qui vient compléter les surplus d'agriculteur. On peut, sur cette base, tenter une première typologie des formes de gestion des lots.

1. Une gestion de type domestique : les exploitations mélangent plusieurs types de culture (élevage, cultures annuelles et un peu de cultures pérennes) ; cette pluriactivité est justifiée par une volonté d'assurer l'alimentation de la famille et une insertion dans le marché.

2. Des pluriactifs qui utilisent le travail à l'extérieur du lot pour acquérir un statut de producteur indépendant. Mais nous avons vu que cette catégorie était ambiguë, car on ne parvient pas à comprendre à quel type d'agriculture se réfèrent ces jeunes : veulent-ils simplement être indépendants pour réaliser une agriculture en famille (de type domestique) ? Ou préfèrent-ils acheter un lot de bonne qualité pour pouvoir y investir dessus ? Ou veulent-ils enfin garder un niveau de vie plus raisonnable qu'en zone de colonisation récente ?

3. Puis, on observe des pluriactifs consommateurs. Comme les autres, ils ont des activités non-agricoles relativement rentables par rapport aux revenus que leur permettrait d'obtenir l'agriculture, mais ils ne réinvestissent pas cet argent dans leur lot, l'utilisant à des fins de consommation. Mais quel sens prend cette consommation ? S'agit-il d'une manière de faire étudier leurs enfants pour qu'ils sortent de l'agriculture ?

4. On trouve ensuite des pluriactifs investisseurs qui réinvestissent l'argent des salaires obtenus à l'extérieur dans leur exploitation. Ces pluriactifs peuvent être diachroniques (ils ont travaillé à l'extérieur) ou synchroniques. On observe là encore un discours d'investissement sur l'exploitation.

5. Enfin, on trouve une gestion de type entrepreneuriale : là, la spécialisation est plus grande, et surtout elle est justifiée par des arguments de type capitalistes. Les cultures choisies sont réputées être rentables, même si cette rentabilité peut être différente selon les voisins.

Ces cinq modes de gestion des lots et d'insertion dans le marché peuvent nous permettre de réaliser une typologie des comportements des agriculteurs familiaux ; mais on s'aperçoit que pour les formes de pluriactivité, un certain nombre de questions ne sont pas résolues. Cela permet certes d'affecter les jeunes à des types d'agriculteurs (tableau suivant), mais impose un approfondissement de cette typologie : si, comme on le voit, les formes de pluriactivité concernent la plupart des jeunes, quel sens leur donner ? Il nous semble que, pour comprendre cela, il soit nécessaire de se référer à l'ensemble de la biographie des jeunes : c'est là la condition pour réaliser une typologie des jeunes agriculteurs.

Tableau 28 : Typologie des modes de gestion des lots des jeunes agriculteurs autonomes par rapport à leurs parents

	Economie domestique	Pluriactivité indépendante		Pluriactivité cloisonnée		Pluriactivité investissement		Gestion capitaliste
		Synchronique	Diachronique	Synchronique	Diachronique	Synchronique	Diachronique	
Pelado	1							Agriculture paysanne
Wilson Graciliano	1							
Valmir Parana	1							
João Batista	1							
Orlando	1				1			Agriculture paysanne avec temps de salariat hors lot parental
José Cearense Filho	1				1			
Francisco	1			1				
Pédro		1					1	Jeunes étant sur un lot qui n'est pas le leur et tentent d'investir pour acheter un lot propre
Milton Graciliano		1					1	
Irinéo		1					1	
Christiano		1					1	
José Bahiano Filho			1	1				Jeunes qui ont acheté leur lot par un travail salarié et pratiquent aujourd'hui une forme d'agriculture bien intégrée sur le marché
José Fernando			1					
Domingo			1					
João Antonio			1					
José Orlando	?				1		?	Jeunes qui ont eu ou ont encore des formes de pluriactivité cloisonnée, parfois liée à l'achat d'un lot
Adémilson Diorato				1	1			
Elizeu			1	1				
Henrique				1				
Zelio							1	Jeunes pluriactifs anciens ou actuels qui investissent sur leur lot.
Reginaldo			1				1	
Geraldo			1	1	1	1	1	
Marcos			1			1	1	Agriculteurs entrepreneurs qui ont soit obtenu un lot par un travail non agricole, soit en ont hérités; et qui gèrent ce lot de manière entrepreneuriale
Algeril			1			1	1	
Giovani						1	1	
Sydney							1	
Alderil							1	

Echantillon: Jeunes agriculteurs mariés (ou célibataires autonomes).

II. Typologie des fils et filles de colons : entre agriculture paysanne et entrepreneurs capitalistes

On peut à présent s'essayer à une typologie, en reprenant pour cela les thèmes que nous avons extraits des discours des jeunes : nous avons vu dans le chapitre 4 que certains entretiens étaient centrés sur les relations avec les parents, que celles-ci soient difficiles ou centrées autour de l'aide ; dans le chapitre 5, nous avons vu l'importance que pouvait prendre dans certains discours le couple et les enfants ; au début de ce chapitre, nous avons mis en évidence les différents discours sur l'agriculture que pouvaient tenir les jeunes.

On pourrait maintenant tenter, sur la base de ces discours, de faire une typologie des logiques d'exercice du métier d'agriculteur des jeunes du front pionnier. Cette typologie, comme celle des parents proposée dans le chapitre 3, serait fondée sur leurs discours, et non sur des pratiques observées. Reste à trouver une méthode pour faire cette typologie. Cette méthode peut difficilement être une méthode systématique : on pourrait essayer, à partir des différents thèmes que nous avons mis en évidence et des manières qu'ont les jeunes de les aborder, de coder les différents entretiens. Mais on s'aperçoit vite qu'il y a des entretiens qui, à cause de la manière dont ils ont été menés ou des préoccupations des jeunes, n'abordent pas tous les thèmes de manière suffisamment développée ; cela empêche de comprendre la manière dont ils traités.

Mais surtout, ce type de méthode ne permet que de combiner des facteurs ; mais pas de mettre en évidence les logiques des récits des jeunes sur leur accession au métier d'agriculteur. Dès lors, nous avons essayé de mettre en évidence des logiques spécifiques aux entretiens. Alors que nous essayions ci-dessus de comprendre quelles logiques organisent les discours sur l'agriculture, nous avons vu que ces logiques étaient, au moins dans le cas des formes d'économie domestique et des pluriactifs, compréhensibles par rapport à d'autres types de rationalité que des rationalités purement économiques, en particulier les rapports avec les parents et / ou les itinéraires biographiques.

Essayer de comprendre la logique qui sous tend l'ensemble des discours revient à reprendre la distinction que font Didier Demazière et Claude Dubar entre catégorisations tirées des discours (qui correspondent aux manières de concevoir les relations aux parents, à la famille nucléaire et à l'agriculture que nous avons jusqu'ici mises en évidence) et logiques sociales à l'œuvre dans le discours : « Ainsi, saisir le sens d'un parcours d'insertion narré au cours d'un entretien approfondi, ce n'est pas seulement découvrir le code organisant les catégories, mais c'est aussi reconstruire le code organisant ces catégories en fonction d'une trajectoire passée, d'une lecture de la situation présente et d'anticipations d'avenirs plus ou moins probables » (Demazière et Dubar, 1997, p. 99).

Il faut maintenant réussir à relier les différentes catégories que nous avons construites à partir des discours des jeunes en fonction de la trajectoire des jeunes. Cela nous place dans une perspective que Didier Demazière et Claude Dubar qualifient de sociologie compréhensive dont « le présupposé de base est qu'il est possible et nécessaire de saisir, par reconstitution interne (se mettre à la place de), le sens visé d'une action et que celui-ci peut se rattacher à une forme de rationalité qui est compréhensible parce que typique, c'est-à-dire modélisable par rattachement à un tableau global de pensée (idéal-type) » (Demazière et Dubar, 1997, p. 101). Ces logiques sociales typiques

renvoient à celles que nous avons mises en évidence dans le chapitre 2 et que nous avons déjà commencé à construire dans le développement précédent.

C'est sur cette base que l'on peut réaliser une typologie des jeunes : en essayant de trouver la cohérence des catégories tirées des entretiens pour mettre en évidence les logiques sociales. Il faut pour cela trouver une méthode adaptée. Didier Demazière et Claude Dubar en proposent une que nous avons déjà suivie dans le chapitre 3 : « reconstruire le schème spécifique [des entretiens], c'est-à-dire l'arrangement des catégories et des croyances qui permet le mieux de formaliser son déroulement et son code narratif » (Demazière et Dubar, 1997, p. 101). Une fois que l'on a réalisé un schème spécifique pour chaque entretien, on peut alors dégager des schèmes communs aux entretiens.

C'est cette méthode que nous avons en partie suivie, sans toutefois procéder à des formalisations aussi systématiques que celles qu'ils proposent. Comme nous l'avons déjà dit, nous avons analysé chaque entretien : les thèmes évoqués jusqu'ici, les extraits d'entretiens analysés, sont tirés de ces analyses d'entretiens. Mais nous avons aussi, au-delà de ces thèmes, tenté de saisir la cohérence spécifique des discours : il s'agissait de saisir l'argumentation de chaque entretien, de comprendre comment la personne interviewée organisait son discours, quelle logique elle donnait à ses différents choix. Nous avons alors réalisé des fiches résumant l'analyse de chaque entretien. Ces fiches reprenaient les différents thèmes abordés dans les entretiens, leur importance spécifique : on pouvait alors souvent dégager le (ou les) thème(s) les plus importants dans chaque entretien. Puis, nous essayions de résumer en quelques mots l'argumentaire structurant le discours.

Evidemment, quelques entretiens s'y prêtaient mieux que d'autres : nous avons alors considéré ces entretiens, toujours selon la méthode de Didier Demazière et Claude Dubar, comme des « entretiens noyaux » ; c'est sur la base de ces entretiens noyaux que nous avons réalisé notre typologie. En voyant comment des entretiens s'opposaient dans leurs logiques spécifiques¹, nous pouvions considérer qu'ils constituaient des types particuliers. C'est alors par rapport à eux que nous agrégions les entretiens qui semblaient s'y rattacher.

Nous avons réalisé la typologie suivante.

¹ Parfois, ces entretiens s'opposaient ouvertement entre eux, lorsque des frères parlent l'un de l'autre par exemple.

Tableau 29 : Typologie des logiques sociales des discours des jeunes agriculteurs

Type	Principaux thèmes abordés dans les discours	Argumentaire développé dans l'entretien	Entretiens noyaux	Autres entretiens	Effectif du type
A	Relation aux parents	Importance de l'aide aux parents	Wilson, Domingo, Orlando, José Bahiano Filho	João Batista, Pelado, Francisco	7
B	Relation aux parents	Importance de l'indépendance acquise par rapport aux parents	José Cearense Filho, Milton	José Fernando	3
C	Activité agricole et relations avec les parents	L'agriculture doit être rentable et il faut être indépendant par rapport aux parents	Graciliano Filho, Joël, Sandro, Zélio	José Orlando	6
D	Activité non agricole	Activité secondaire et couple plus importants que l'agriculture	Géraldo, Elizeu, Ademilson	Henrique, Carlito, João Antonio, Marx, Sylvano	8
E	Activité agricole et relations avec la famille nucléaire	L'activité pratiquée doit être rentable pour fournir un bon niveau de vie au couple et de payer des études aux enfants	Valmir Problema, Irineo, Reginaldo	Pédro, Valmir Parana	5
F	Activité agricole	L'agriculture est une fin en soi permettant un enrichissement	Algeril, Sydney, Giovani	Marcos, Aldénil	5

On peut apporter trois remarques par rapport à ce tableau : la première c'est qu'un entretien paraissait ne pas pouvoir entrer dans la typologie : il s'agit de celui de Christiano (encadré suivant).

Encadré 32 : Le cas atypique de Christiano

Christiano est un jeune né en 1975 à São Paulo de père inconnu et venu en Amazonie pour suivre sa mère et le mari de celle-ci, employé dans les *fazendas**. Après de multiples migrations, il décide de se fixer dans le *travessão* 100 Nord, et de cesser de suivre sa mère (dont il n'a plus eu de nouvelles depuis). Il va alors habiter successivement chez deux agriculteurs que nous avons rencontrés (José Goiano et Graciliano), pour lesquels il travaille en échange du gîte, du couvert et soit d'un salaire, soit d'un intéressement aux productions. Il considère ces agriculteurs comme ses « parents », et leurs fils comme ses « frères ».

Puis, après une dispute survenue avec un des fils de Graciliano, il part comme métayer chez un propriétaire de cacao. Il a acheté une petite terre (*chacarà*) de 10 hectares de *terra roxa** dans l'agroville où il habite, mais ne l'a pas encore mise en culture. Il était encore célibataire au moment de l'entretien que nous avons réalisé avec lui, mais espérait se marier avec son amie ; un an après, ce mariage a échoué, « parce qu'il n'a pas de condition » nous a dit un jeune.

Il est très difficile de comparer cet entretien avec d'autres. Les formes de parenté symbolique (Araújo, 1993) qu'il met en place le classent dans un cas du paternalisme patronal, mais le manque de condition pour exercer l'agriculture, son célibat forcé, et surtout son passé empêchent de le comparer avec les autres jeunes sur des bases solides. Nous avons donc préféré le mettre à part.

La seconde remarque tient à la différence entre les entretiens noyaux et les autres entretiens : si les entretiens noyaux ont souvent des logiques sociales proches (encore qu'il y ait des limites qui vont nous amener à effectuer d'autres distinctions à l'intérieur des types), les autres sont souvent intermédiaires entre plusieurs types. On peut considérer qu'ils ne reprennent que partiellement les argumentaires développés dans les entretiens noyaux. Pour les types D, E et F, des passages révélateurs des entretiens noyaux sont, comme dans le chapitre 5, présentés dans un but uniquement illustratif : il s'agit, en reprenant quelques uns des temps forts des itinéraires des jeunes agriculteurs, de rendre plus sensibles les caractéristiques des jeunes de chacun de ces types, plus difficiles à saisir que les trois premiers types.

Enfin, le classement des types que nous proposons n'est pas, comme dans le cas des parents, le fruit du hasard : il reprend une classification allant des agriculteurs qui ont le plus de rapport à leur

famille à ceux qui font de l'agriculture l'activité la plus autonome, la plus « capitaliste ». C'est en reprenant cette classification, fondée sur une opposition entre agriculture très liée à la famille et agriculture autonome de la famille, que nous pouvons présenter notre typologie, afin de la caractériser et de donner un nom à chacun des types.

II. 1. Rationalités traditionnelles et volonté d'indépendance : entre reproduction de la condition paysanne et contestations de cette condition

Dix jeunes, sur les trente trois que nous avons fait entrer dans la typologie, centrent leurs discours sur leurs relations aux parents, et en particulier au travail avec le père : tous sont fils d'agriculteurs de type paternaliste paysan. Cela montre donc, en première analyse, que les catégories des parents structurent les discours d'environ un tiers des jeunes.

Mais cela ne veut pas dire que tous ces jeunes reproduisent les valeurs du paternalisme paysan : acceptation du travail salarié, critiques de l'autorité paternelle, acquisition d'un lot propre, réduction du nombre d'enfant, etc. Si certaines de ces caractéristiques peuvent être interprétées comme une simple accélération de la prise d'indépendance qui finit par arriver dans les familles paternalistes paysans (cf. cycle de vie des familles du front pionnier) ; d'autres, en particulier en celles qui concernent la réduction du nombre d'enfants et l'acquisition d'un lot par des enfants jeunes, doivent être comprises comme révélant des transformations profondes du paternalisme paysan. Nous avons donc distingué un type qui reproduit bien certaines valeurs du paternalisme paysan et un autre type qui marque une rupture très nette. C'est dans cet ordre que nous allons les présenter.

Mais avant cela, il faut remarquer que c'est dans les types A et B que l'on retrouve les jeunes les plus âgés de notre échantillon : leur moyenne d'âge est de 35 ans, alors que les autres agriculteurs ont une moyenne d'âge légèrement inférieure à 30 ans. C'est donc dans ces deux types que l'on retrouve les fils d'agriculteurs les plus âgés, en particulier avec les célibataires qui vivent encore chez leurs parents (Domingo), ceux qui se sont mariés très récemment (Orlando, Wilson) et des métayers qui se disent à la recherche d'une terre (Milton). Or, ce sont les deux types qui reproduisent le mieux les volontés des parents. Cela tendrait à confirmer le fait que la rupture avec l'agriculture paysanne est un phénomène qui concerne la génération la plus jeune des fils de colons.

Les jeunes des types A : les obligés volontaires... en rupture discrète avec le paternalisme paysan ?

Sept jeunes font partie du type A : tous travaillent la plus grande partie du temps chez leurs parents. On peut cependant distinguer deux formes de travail : d'un côté (jeunes de type A-1), ceux qui ont tout en commun avec leurs parents, et ne commercialisent pas leurs productions (ce sont leurs parents qui en disposent) ; de l'autre (jeunes de type A-2), des jeunes qui travaillent une partie de leur temps pour eux, font la distinction entre leurs productions et celles de leurs parents, mais travaillent régulièrement avec des parents qui leur ont fourni la terre qu'ils travaillent.

Comme on le voit, les relations de travail avec les parents sont le premier critère qui vient à l'esprit quand on caractérise ces jeunes. De fait, c'est là sans doute leur point commun le plus évident.

Ils ont accepté les relations de don / contre-don, et s'inscrivent dans une stricte continuité du paternalisme paysan. Nous avons déjà cité plusieurs discours de ce type pour montrer que ces jeunes acceptent ces relations. Le passage qui résume le mieux les relations de travail à l'intérieur de ce type est sans doute ce discours d'Orlando :

« Il faut aider le vieux : qui est-ce qui m'a élevé depuis que je suis né jusqu'à maintenant ? Cela veut dire : il faut l'aider »¹.

Il en va de même pour les autres jeunes : Wilson est l'archétype des jeunes qui souhaitent reproduire avec ses frères des relations de travail en famille ; José Bahiano Filho ne cesse de rappeler l'importance qu'a eu le travail avec son père dans sa vie. Si les autres ne tiennent pas des discours aussi nets, il n'en demeure pas moins qu'ils travaillent tout le temps avec leurs parents, qualifient ce travail sous la forme de l'aide volontaire et ne s'en plaignent pas au point de la remettre en question. On peut donc dire que ces jeunes fonctionnent selon une logique de type traditionnelle, la tradition étant ici celle du paternalisme paysan.

C'est parce que ces jeunes reproduisent le mieux les valeurs du paternalisme paysan que nous les avons appelés les « obligés volontaires ». Le mot « obligé » a déjà été employé par l'équipe de l'IRD qui a travaillé sur « l'oppression paternaliste au Brésil » (Léna et al., 1996) pour désigner celui qui reçoit et accepte le don. D'autres mots peuvent être employés pour qualifier les personnes qui entrent dans une relation fondée autour de la dette : dominant / dominé, patron / client ; mais l'expression qui nous semble la plus adaptée est celle de « redistributeur paternel / obligé » : « La dette ainsi définie, le plus humble cadeau du débiteur à son créancier, est évidemment perçue par celui-ci comme le simple dû d'un obligé, tandis que le même présent, provenant du maître marchand, est reçu par son employé ou client comme une faveur obligeante. (...) Les patrons, agents et bénéficiaires directs de l'exploitation, en viennent à prendre aux yeux de leurs victimes la posture inverse d'êtres d'exception, bons et magnanimes. Ils deviennent des protecteurs et des redistributeurs paternels » (Geffray, 1996, p. 156).

L'obligation n'est cependant pas perçue comme telle par celui qui reçoit la terre. Même si Orlando, dans la citation ci-dessus, montre bien qu'il a une dette envers son père, nous avons déjà vu que d'autres vont prendre tous les soins possibles pour ne pas que le travail qu'ils fournissent avec leur père apparaisse comme une obligation ; ils vont dire que c'est leur « plaisir » de fournir cette « aide ». Dès lors, nous avons adjoint au mot « obligé » le mot « volontaire » pour caractériser des relations qui se disent libres.

Pourtant, il apparaît, par rapport à la citation de Christian Geffray proposée ci-dessus, une différence importante : alors qu'il dit que le patron apparaît bon, il n'en va pas de même dans les cas que nous connaissons. Nous avons déjà vu comment en parle Orlando :

Extrait d'entretien 134 : L'obligation de supporter son père (Orlando)

« Enquêteur : Et alors vous avez travaillé avec votre père même jusqu'à quand ?

« Orlando : On continue encore à travailler ensemble, n'est-ce pas, toute la vie on travaille ensemble, toute la vie. Je n'ai jamais eu envie de me séparer de lui, il n'a qu'un seul fils garçon, et quand je dis à ma mère que je veux partir, elle se « réclame de la malchance » (reclama da sorte), alors bon... c'est bon, on continue à tout supporter ici, parce que le vieux, tu te doutes comment il est, n'est-ce pas, quand on vieillit

on commence à abuser, à abuser, et il faut vraiment supporter cela... Et jusqu'à aujourd'hui je suis resté avec lui sans discontinuité (direito) »¹.

Si cet extrait est le plus dur que nous ayons de la part des fils de ce type, il n'en est pas moins vrai que l'on n'observe pas de discours tendant à faire du père une figure « d'être d'exception, bon et magnanime ». Cela s'explique sans doute par le fait que des relations de travail quotidiennes entre un père et un fils engendrent, de manière presque normale, des tensions. Mais on verra plus tard que ces tensions peuvent amener à des crises assez sérieuses. Même si aucun des jeunes de ce type n'en arrive à ce point, ces crises n'en restent pas moins possibles.

Par ailleurs, on constate que ces jeunes présentent plusieurs caractéristiques qui marquent une nette différence par rapport aux biographies des parents : les relations familiales semblent fondées sur des bases non forcément paysannes ; et ils ont des itinéraires migratoires qui passent souvent par une destination non-agricole.

Au niveau des itinéraires biographiques, trois de ces jeunes (Orlando, Domingo et José Bahiano Filho) ont passé un long temps hors de l'agriculture familiale, dans des formes de pluriactivité cloisonnée destinées à leur permettre de « découvrir le monde ». Cette découverte a impliqué, pour les parents, une perte de main d'œuvre pour quelques années.

Mais les ruptures les plus évidentes se situent au niveau des relations familiales : il n'y a qu'un seul qui est un célibataire vivant toujours chez ses parents ; tous les autres se sont mariés. Bien que ces mariages soient tardifs (renvoyant en cela au mariage paysan), on observe, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, que trois mariages sur les cinq réalisés dans ce type nous ont posé des problèmes à analyser : Pelado, Orlando et João Batista ont fait des mariages d'une semaine. Cependant, nous ne disposons pas de discours précis sur ces mariages qui pourraient nous permettre de les classer parmi les mariages – fuite¹ : mais il est évident qu'ils ne correspondent pas aux normes du mariage paysan dans la mesure où les époux ne se connaissaient pas une semaine avant le mariage, que les familles étaient étrangères, qu'il n'y a pas eu de demande officielle... et que ces jeunes ne sont d'ailleurs pas mariés devant une autorité religieuse ou étatique ; ils sont *junto**. On trouvera le détail d'un de ces mariages dans l'encadré suivant.

Encadré 33 : Le mystère du mariage d'Orlando

Extrait d'entretien 135 : Le mystère du mariage d'Orlando

« Enquêteur : Et avec qui vous êtes-vous marié ? Avec une voisine ?

« Orlando : Non, ma femme est Maranhense elle aussi.

« Enquêteur : Où l'avez-vous connue ?

« Orlando : C'était à l'époque où il y avait le sous-préfet, Seu Everaldo, là de Souzel², à l'époque où Reis était vereador, ils ont eu l'idée (inventaram) d'aller chercher des gens pour venir par ici, et dans cette charrette de gens sont venues ma femme et ma belle-sœur, elles sont venues ensemble, et elle était célibataire, tu sais, alors quand elle est arrivée on s'est connus par là, on a discuté, discuté, jusqu'à ce que surgisse l'occasion que je lui demande que si elle voulait trouver un mari ou si elle voulait aller de maison en maison, n'est-ce pas, parce qu'une femme qui n'a pas d'homme, tu sais comment c'est n'est-ce pas ? Elle a dit : "Si tu veux". "Alors viens vivre avec moi, si on peut vivre ensemble on le fait, et si on ne peut pas, il n'y a pas de problème". Et bon jusqu'à*

¹ Cependant la manière dont nous classons ces mariages dans l'analyse hiérarchique ne change pas fondamentalement leur place : ils restent dans les groupes où nous les avons identifiés.

² A l'époque, la zone où habite Orlando était une partie du municipe de Souzel.

aujourd'hui on vit ensemble, 7 ans, et il y a cet enfant qui est le plus âgé, il a 7 ans, et il y a cet autre qu'elle a amené ici, et jusqu'à aujourd'hui on vit ensemble, et on n'est même pas mariés, juste ensemble (junto).*

« *Enquêteur : Et vous êtes sortis ensemble (namorar*) longtemps avant de vous mettre ensemble (juntar*) ?*

« *Orlando : Non, on n'a pas eu cette histoire de sortir ensemble non (namoro*), notre histoire ça a été juste d'un jour à l'autre, et on s'est mis ensemble, parce que sa sœur n'avait pas les moyens financiers d'empêcher, ça a été l'année même où elles sont arrivées, il y avait 30 jours qu'elles étaient arrivées, trois jours après [son arrivée] je l'ai vue, et quatre jours après je lui ai envoyé un message. Alors elle est venue et quand elle est venue c'était déjà pour rester, il n'y a pas eu cette histoire de namoro*, parce que moi je lui ai dit : "Ecoute, à mon âge il n'est pas possible de rester avec cette histoire de namoro* non, sortir par-çi (namorar* pra qui), sortir par-là (namorar* praculá), ce que je veux c'est avoir une femme, si tu es intéressée"... quand je me suis mis avec elle (ajuntei com ela) j'avais 33 ans, aujourd'hui j'en ai 40, et elle avait 16 ans quand elle est venue vivre avec moi, elle en a 23 maintenant, et a fait 24 en Août.*

« *Enquêteur : Et elle voulait se marier elle aussi ?*

« *Orlando : Oui, quand je lui ai parlé elle s'est même animée (até que ela animou), et d'autres lui ont donné des conseils, alors elle s'est encore plus animée et... je sais que notre lutte est de se marier parce que cette histoire d'être ensemble (junto) c'est très lent (é muito devagar), n'est-ce pas, l'histoire c'est de se marier pour de bon.*

« *Enquêteur : Et vous prévoyez de vous marier ?*

« *Orlando : Oui, on y pense n'est-ce pas, une fois qu'on a des enfants, pour les baptiser si on n'est pas mariés ce n'est pas possible, le prêtre n'est pas d'accord, il faut se marier, que ce soit au civil ou au prêtre lui-même, mais il faut se marier. J'en ai parlé au Prêtre et je suis d'accord aussi »^k.*

Il est évident que pour être compris¹, ce récit aurait demandé une analyse beaucoup plus approfondie, et en particulier de rencontrer l'épouse d'Orlando. Mais on peut constater d'une part que ce mariage ne correspond en rien aux normes du mariage paysan : il s'est décidé rapidement, il n'y a pas eu de période de *namoro** ni de demande officielle ; il n'est pas un mariage officiel. On sait que la jeune fille avait déjà un enfant, qu'elle avait vraisemblablement peu envie de se marier (elle se serait animée au moment de la demande, et aurait ensuite suivi des conseils) ; que sa sœur n'y semblait pas non plus favorable (mais qu'elle « n'avait pas les moyens de s'y opposer »). Mais de là à conclure sur ce mariage... Il faut reconnaître que ce mariage pose un problème. Ce qui est sûr cependant, c'est qu'il n'est pas justifié par des sentiments (qui semblent absents) ; mais se rapproche plutôt de la fondation d'une unité domestique.

A ces trois mariages problématiques, il faut ajouter les difficultés que connaît Wilson : divorce avec sa première femme, discussions très longues avec la seconde... on arrive donc au fait que sur six jeunes mariés, un mariage est de type paysan (celui de José Bahiano Filho), un mariage donne lieu à une crise et trois sont des énigmes. Par ailleurs, le seul mariage paysan conduit à une réduction du nombre d'enfant et à ce que nous avons analysé comme un conflit entre les époux à ce sujet.

On peut donc dire que ce type A connaît, au niveau familial, de nets problèmes. De quelle nature sont ces problèmes ? La volonté de se marier rapidement qui peut renvoyer à des éléments de crise avec les parents, montrant ainsi clairement la perte de contrôle du mariage par les parents.

Or, ce sont les fondements même du paternalisme paysan qui sont touchés, puisque cela revient, comme nous l'avons vu au chapitre 5, à changer les bases selon lesquelles se reproduit la société domestique : « cette dernière ne maintient sa solidarité qu'au prix d'une très grande discipline, qui touche tous les aspects de la vie et qui exige l'obéissance de tous, aussi bien en matière de travail que dans la vie privée : le mariage, la filiation s'inscrivent dans les contraintes qu'impose la sécurité matérielle de tous » (Meillassoux, 1996). Or, cette perte d'autorité sur le mariage se traduit en plus par

¹ Notons qu'il est peu probable que les problèmes de compréhension de cet extrait viennent de la transcription dans la mesure où cet entretien a été transcrit par Raquel da Silva Lopes, professeur de linguistique à l'Université Fédérale du Pará et habituée aux transcriptions phonétiques.

une réduction du nombre d'enfants, faite pour pouvoir se concentrer sur un faible nombre d'enfants, qui amènent à penser que, même dans les cas de reproduction du paternalisme paysan qui semblent les plus nettes, il y a une profonde remise en question de ce type.

En effet, les caractéristiques familiales et / ou biographiques montrent qu'aucun des jeunes n'a un profil que l'on peut comparer à ceux des agriculteurs de type paternaliste paysan au même âge. C'est pour cela que nous faisons l'hypothèse d'une « rupture discrète » avec l'agriculture paysanne : cette rupture est discrète car elle se camoufle derrière des discours volontiers paysans, affirmant un travail avec les parents choisi et parfois revendiqué... mais cachant mal des pratiques qui ne peuvent correspondre à ces idéaux. Même si ces ruptures sont, dans les cas de Wilson et José Bahiano Filho, dues à leurs relations avec leurs épouses (et qu'ils sont donc des acteurs passifs du changement), il n'en demeure pas moins qu'elles marquent une rupture profonde dans ce type.

Or cette rupture discrète peut même être considérée comme une rupture en puissance dans la mesure où, dans le cas des jeunes de type B, elle devient effective. Reste à interpréter la nature de ce « passage à l'acte ».

Les jeunes de type B, des agriculteurs libérés ?

Parler, pour les jeunes de type B, d'agriculteurs libérés a une connotation volontairement provocatrice : en effet, cela suppose que nous ne parlions plus de paysans pour les caractériser, et surtout que nous considérions que ce sont des travailleurs « captifs » qui se sont libérés des liens qui les tenaient. Assurément, l'expression est exagérée ; mais elle rend compte d'une certaine réalité.

Commençons, avant de discuter la notion de paysan, par aborder leur caractère de libérés. Ce terme reprend celui qu'emploie Raul Afrânio Garcia pour caractériser l'univers de représentation des agriculteurs du Nordeste Brésilien. Il décide, pour parler de la migration des jeunes vers la ville de São Paulo, de partir de deux catégories qui organisent l'ensemble des discours des « agriculteurs familiaux » : les catégories de *liberto* et *sujeito* (Garcia, 1989), qui peuvent se traduire par libre et assujetti¹. L'assujetti est dépendant d'un patron ; quand le travailleur « libre » est propriétaire de sa propre terre. Pour les paysans du Nordeste Brésilien, ces catégories ne renvoient plus tellement à un vocabulaire esclavagiste, mais à une adaptation de ce vocabulaire à la réalité qu'ils vivent.

Or, c'est bien ainsi qu'il faut entendre, dans le discours de José Fernando, le fait : d'une part qu'il soit parti, étant jeune, de la Bahia vers São Paulo pour obtenir l'argent nécessaire à son installation en agriculture (manifestant ainsi une volonté comparable à celle des jeunes que décrit Afrânio Garcia) ; le fait d'autre part qu'il refuse la condition d'assujetti d'un *fazendeiro** qui lui permettait à peine de manger. Il voulait « construire quelque chose pour le futur », ce qui passait par l'obtention d'un statut d'indépendant.

¹ Raul Afrânio Garcia propose lui-même une traduction de ces termes : « J'ai choisi de traduire le mot *liberto* par libre, mais la traduction littérale en est affranchi. En portugais, il existe deux mots [pour dire libre] : *livre* et *liberto*. Le dictionnaire Aurélio précise que *liberto* vient du latin *libertum* et signifie, lorsqu'il est employé comme substantif, "esclave qui est passé à la condition de libre". Au mot *sujeito*, - du latin *subjectum* -, que j'ai traduit ici par assujetti, le même dictionnaire cite l'usage particulier au Brésil de la "désignation des esclaves par les gens de l'intérieur du pays" » (Garcia, 1986).

Notre pari ici est de considérer que ces catégories qui s'appliquent au travail avec un patron valent aussi pour les jeunes parlant de leurs relations avec leurs parents. C'est bien à sa libération d'une tutelle jugée insupportable que fait référence José Cearense Filho quand il dit que sur son lopin de terre, il peut pratiquer l'agriculture comme il l'entend, sans avoir à obéir à son père... et, nous dit sa femme, sans avoir à donner la moitié de la production à ce dernier. Voilà comment ont changé ces relations entre le moment où il faisait ses cultures dans le lot de son père (situation évoquée au début de l'entretien) ou dans son propre lot :

Extrait d'entretien 136 : Le renversement des relations d'endettement suite à l'installation d'un fils (José Cearense Filho)

« Enquêteur : Dans son lot ?

« José Cearense Filho : Oui, ce champ c'était dans son lot. J'ai divisé avec lui, un sac pour lui, un sac pour moi. Ce qui est à moi est encore là-bas, je l'amène ici petit-à-petit. Parce que comme je n'ai pas de véhicule, je l'apporte sur le dos des animaux. Mais... il ne me demandait rien non plus. Parce que j'avais envie de faire cela, j'en avais le courage, la volonté de faire comme cela. Je le faisais. Maintenant que je suis ici chez moi, non. Mais bon, si il a besoin de céréales, si il lui en manque et qu'il vient les chercher ici, alors je ne lui vends pas non. Alors... il les amène là-bas, il va les manger là-bas... »^l.

Lorsque José Cearense Filho fait ses cultures dans son propre lot, il ne donne plus automatiquement à son père ; mais lorsque celui-ci en fait la demande. Cela change énormément de choses : ce n'est plus José Filho le débiteur, mais il devient le redistributeur, lorsque son père en a besoin ; la relation est, pour ainsi dire, renversée. Ce serait José Cearense Filho qui créerait une dette.

Evidemment, parler d'affranchis pour qualifier les relations de ces jeunes avec leurs parents a un sens d'autant plus provocateur que deux de ces jeunes sont employés sur la terre d'autres personnes : ils pourraient, dès lors, être dépendants d'un patron. Milton est un de ces jeunes ; on peut expliquer de trois façons son départ du lot paternel : son père dit qu'il n'avait pas les moyens de vivre sur ce lot ; lui dit qu'il voulait avoir sa propre terre de bonne qualité ; son frère qu'il voulait « travailler individuel », ou « séparé ». Les trois explications se mêlent sans doute pour expliquer ce départ ; mais en tous cas, elles n'impliquent pas que la condition de métayer soit mal vécue : Milton espère bien pouvoir s'acheter un jour son propre lot, d'autant plus qu'il avait déjà réalisé une migration vers un fond de *travessão* pour se procurer un lot. Cette migration avait échoué à cause des conditions de vie jugées trop difficiles dans la forêt. En plus, cela empêchait d'avoir accès à des écoles pour les enfants. Enfin, José Filho lui-même a été salarié dans une *fazenda*^{*}, et considère que ce statut serait avantageux si les patrons payaient ce qu'ils doivent à leurs employés :

Extrait d'entretien 137 : Le non refus du travail comme employé (José Cearense Filho)

« Travailler dans une *fazenda*, ce n'est pas si mauvais. Si tu trouves un bon patron, qui paye bien tous les mois, qui ne trompe pas, qui n'arrive pas en disant "Ce mois-ci je n'ai pas d'argent", il est possible de vivre même bien. Mais quand ils commencent à te tromper, alors là ça ne va plus »^m.

Ce discours constitue une certaine nouveauté dans le cas d'agriculteurs habitués à refuser la condition de salariés. Cela peut être dû au fait que ces jeunes ont réalisé un calcul de rentabilité, et décidé d'aller là où était leur intérêt ; ils ont librement choisi de vendre leur force de travail. Dès lors, on peut dire qu'ils sont des « salariés du capitalisme » : « Leur condition est très différente [de celle des obligés]. Ils sont saisis (comme les obligés) dans une structure de fiction, mais le scénario n'est

pas le même. Les salariés ne confrontent pas la valeur de leur production avec celle des biens de leurs employeurs par exemple (ceux-ci n'ont par ailleurs rien à leur vendre). Il s'agit plutôt, pour les producteurs salariés, de mesurer le coût de leur travail : car ils sont convaincus de le vendre librement et, si tout va bien, de le vendre à son prix. Ils ne reçoivent en réalité, comme les obligés, que le prix des moyens de subsistance et ne vendent donc, eux-aussi, que leur capacité de travail. Mais peu importe, la structure de la fiction est telle, cette fois, que l'exploité n'est plus redevable de sa force de travail : il en est propriétaire et croit faire face comme tel au capitaliste. C'est dans le creuset de ce face-à-face entre propriétaires, c'est-à-dire entre égaux, fussent-ils fictifs, que surgit la figure originale du contrat entre exploités et exploités. Cette disposition n'est pas moins imaginaire que la dette des obligés, mais elle n'est pas moins structurelle non plus. Et la structure imaginaire capitaliste s'oppose ici à celle du paternalisme sur un point dont les conséquences sociologiques sont considérables : l'égalité formelle des partenaires de l'exploitation » (Geffray, 1996, p. 158). Ces jeunes seraient alors insérés dans une économie de type capitaliste : ils seraient sortis d'une économie de type domestique.

Le passage d'une économie domestique à une économie capitaliste est corroboré par le fait que ces jeunes ne peuvent plus être considérés comme des paysans : en effet, la réduction du nombre d'enfants (seul José Cearense a six enfants ; les autres en ont respectivement quatre, trois et un) est nette chez eux aussi, et s'accompagne d'un discours qui montre que ceux-ci désirent que leurs enfants aillent en ville. Quelques uns des extraits d'entretiens qui montraient ce changement du statut de l'enfant sont le fait d'agriculteurs de ce type B. Comme nous l'avons dit dans le chapitre 5, cette réduction du nombre d'enfant, et le fait que les agriculteurs désirent qu'ils partent en ville, marque une rupture par rapport au mode d'économie domestique qui repose sur le travail de l'ensemble des membres de la famille. Or c'est le cas même de José Cearense Filho, qui est pourtant celui qui a le plus grand nombre d'enfants :

Extrait d'entretien 138 : L'importance des études des enfants (José Cearense Filho)

« Enquêteur : Et vous n'avez pas étudié ?

« José Cearense Filho : Non, je n'ai pas étudié non jeune homme... vous savez, pour les gens du Nordeste, là-bas avant c'était très difficile d'étudier. Je n'ai pas eu l'opportunité d'étudier. Je veux envoyer mes enfants étudier, faire les plus grands efforts pour eux parce que je n'ai pas eu l'opportunité d'étudier, en aucune façon. J'ai vécu dans les champs, et là si un père voulait envoyer un fils pour qu'il apprenne un peu, il devait payer quelqu'un qui savait pour le mettre chez lui parce que là où on vivait, il vaut mieux dire qu'il n'y avait pas de collège. Nulle part. Quand on est allés dans le Maranhão, là il y avait des collèges. Mais je n'ai pas eu l'opportunité [d'y aller] parce dans la terre que mon père a achetée, il n'y avait pas d'eau pour que le bétail puisse boire. Alors il fallait donner de l'eau au bétail à 8 heures du matin, et le soir à 4 heures de l'après-midi. Et le lendemain, tôt, à 4 heures du matin, il fallait être dans le corral à donner de l'eau et à tirer le lait. Alors je n'ai pas eu l'opportunité d'étudier. Alors quand on est venus par ici, mon travail était dans ces forêts, et travailler, rouvrir son lot presque entièrement, ça a été fait avec mes bras, je suis quelqu'un qui a travaillé tu vois. J'ai 35 ans, et je n'ai pas molli. J'ai commencé à travailler que j'avais la taille de ce petit là, et aujourd'hui j'ai 35 ans et je n'ai jamais eu d'occasion de m'arrêter. Toute la vie confronté seulement aux difficultés. Maintenant, par contre, mes fils ne vont pas être élevés comme je l'ai été. Je vais les mettre à travailler aussi, parce qu'il faut qu'ils apprennent un peu à travailler aussi. Mais bon moi je préfère qu'ils étudient. Je préfère rester seul ici avec ma femme dans les champs avec eux en ville avec un bon niveau d'étude, ça oui j'en ai envie. C'est mauvais (fica ruim), mais je préfère envoyer mes fils étudier et rester dans les champs. Mais par contre mettre mes fils à travailler et les tuer au travail, dans les champs, je n'en ai pas envie non »ⁿ.

Si dans ce discours l'agriculture n'est pas considérée en bloc de manière négative, on voit bien qu'il veut que ses enfants étudient par répulsion pour la vie que lui-même a connue : la difficulté du « travail dans les champs », la volonté que ses enfants ne vivent pas ce qu'il a vécu, font que cet agriculteur désire que ses enfants quittent l'agriculture.

Deux choses doivent être précisées quant au départ des enfants : d'une part, cela montre une crise des conceptions de l'agriculture. Comme le dit Patrick Champagne, « la crise de la reproduction de la paysannerie traditionnelle permet de saisir l'une des conditions tacites qui, de façon plus large, rend possible la réussite de toute reproduction sociale et qui réside dans la croyance en la valeur de la position à reproduire. On veut dire par là que pour que le paysan puisse se reproduire comme paysan, il faut aussi qu'il puisse reproduire la croyance que la paysannat mérite d'être reproduit » (Champagne, 1986, p. 58). Or, c'est bien cette croyance que n'ont pas les jeunes de ce type : dès lors, ils estiment que le monde rural n'est pas le lieu par lequel doit passer la reproduction de leur famille.

Ce n'est pas pour autant que des attentes de type paternalistes vis-à-vis des enfants ont disparu : en effet, la crise de l'agriculture paysanne implique certes que les jeunes enfants ne participent plus directement à la production agricole et que sont placés en eux d'autres espoirs. Cependant, certains parents continuent d'attendre d'eux une aide, quand ceux-ci seront en ville. C'est ce que montre l'extrait d'entretien suivant (toute fin de l'entretien) :

Extrait d'entretien 139 : Faire étudier les enfants, un moyen pour les parents de quitter le monde rural ? (José Cearense Filho)

« Enquêteur : Vous ne voulez pas aller en ville non ?

« José Cearense Filho : En ville, j'ai déjà eu envie d'y aller, ainsi... mais pour trouver un bon emploi il n'y a pas de possibilité, à cause des études que je n'ai pas faites. Alors tout ce qu'on trouve, c'est un petit emploi faible (empreginho fraco), n'est-ce pas ? Pour un père de famille qui a six enfants, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Maintenant j'ai, bon, une idée comme ça, pour plus tard... quand ils auront l'âge, mes fils auront fait des études qui leur auront permis d'avoir un emploi en ville, pour que je puisse acheter une maison en ville, avec eux qui travaillent là... pour qu'ils puissent m'aider. Ca, j'ai un calcul pour plus tard. J'ai le calcul de m'acheter une petite maison en ville, pour plus tard.... Ce calcul, je le fais : si ils réussissent à suivre des études et qu'ils ont un emploi, il est possible qu'il y en ait d'entre eux qui ait envie de m'aider aussi, un vieux c'est aussi cela, alors les études qu'ils auront suivies ils pourront dire : "Non restez mon père, parce que je suis employé (empregado*) et je peux vous aider à quelque chose", n'est-ce pas ? Mais la propriété je ne la laisse pas, pour pouvoir faire un petit élevage, élever une petite vache avec un petit veau, et quand j'en aurai besoin je pourrais dire : "Va là-bas et vend un petit veau", pour payer une note... cette pensée je l'ai pour plus tard, mais ce n'est pas pour tout de suite, sauf si... plus tard, quand je serai très fatigué de travailler dur... vous savez, quelqu'un qui commence à travailler... j'ai commencé à travailler à 7 ans, on peut donc dire que j'ai commencé à travailler tôt, tu peux aller demander au vieux là-bas il ne peut pas dire que je suis un menteur, non. J'ai 35 ans, et j'ai travaillé dur tous les jours. Il peut dire combien j'ai lutté, tous les jours, tous les jours. C'est porter dans le dos pour faire une clôture, se battre avec les fourmis et tout le reste. Mais je suis satisfait, c'est mieux que de prendre un autre travail, aller dans la forêt pour déboiser... Dieu m'en garde, je ne veux pas de ça non. Mais bon, pour travailler, je travaille. Dieu me voit » °.

On voit dans cet extrait apparaître une synthèse entre différentes aspirations. Notons d'abord qu'il n'est pas le fait de n'importe quel agriculteur : il s'agit de José Filho, que nous connaissons déjà assez

bien ; mais qui est surtout le seul à avoir six enfants. Ce nombre relativement élevé d'enfants¹ est corrélé, de manière intéressante, avec des attentes assez précises vis-à-vis des enfants : une « aide » pour ses vieux jours de la part d'enfants qui auraient étudié et pourraient, avec le salaire que leur procurerait leur emploi, subvenir aux besoins de leurs parents installés en ville. Dès lors, les enfants réaliseraient non seulement les désirs frustrés d'études de la part des parents, mais aussi (et là, beaucoup plus directement) leur volonté de partir en ville.

Cet extrait d'entretien nous amène à conclure sur le type de logique sociale qui semble caractériser les entretiens de ce type : nous pouvons dire, à partir de ce que nous avons dit auparavant, que leur logique est avant tout de type axiologique, la valeur orientant l'action de ces jeunes étant l'indépendance par rapport aux parents. Mais il s'y mêle secondairement une logique traditionnelle (de type paternaliste) dans la mesure où certaines attentes vis-à-vis des enfants (comme dans l'entretien ci-dessus) ou les discours sur des situations passées (obligation dite volontaire) visent à justifier des actions par le fonctionnement de type paternaliste paysan. Enfin, leur situation actuelle est souvent justifiée par une logique anti-traditionnelle, par réaction à ce que leur proposent leurs parents.

On peut en conclure que les jeunes de ce type ne sont plus tout à fait des paysans : leur refus du don les fait sortir d'une économie de type domestique, et la réduction du nombre d'enfants, la volonté de les faire étudier, fait sortir ces agriculteurs du mode de production paysan. Certes, ils gardent certaines caractéristiques paysannes (comme par exemple le paternalisme, ou la volonté d'avoir leur propre terre), mais le terme d'agriculteur, plus neutre que celui de paysan, permet de rendre compte de ces ruptures par rapport au mode de vie paysan. Des agriculteurs, qui, on l'a vu, s'estiment affranchis des liens qui les renaient à leurs parents. En ceci, ils constituent un type intermédiaire entre les paysans des types A et les jeunes du type C.

II. 2. Itinéraires pluriactifs et constructions identitaires

Si les jeunes des types précédents étaient la plupart du temps agriculteurs, on a classé dans les types C et D ceux qui, issus cette fois des familles de tous les types, associent l'agriculture et d'autres formes d'activité (de ce soit de façon diachronique ou synchronique). Nous avons vu plus haut la difficulté d'identifier uniquement sur la base de l'activité qu'ils pratiquent la logique qui sous-tend leurs discours : nous avons mis en évidence qu'ils devaient être compris par rapport à l'ensemble de leur biographie. C'est cette biographie qui donne les clefs des constructions identitaires qu'ils réalisent. Or, celles-ci nous semblent, dans le cas d'un certain nombre de jeunes que nous avons classés dans le type C, particulièrement difficiles et être consécutives à des « chocs » biographiques majeurs, tels que les études ou le travail hors de l'agriculture ; elles se traduisent dans ces cas par des discours renvoyant à une rationalité instrumentale. Dans d'autres cas, ceux des jeunes de type D, c'est la pratique de l'agriculture dans les fonds de *travessões* qui est vécue de manière difficile. Par contre,

¹ José Filho a 6 frères et sœurs, et sa femme... 15 ! Il y a donc, même dans leur cas, une réduction du nombre d'enfants ; même si elle est plus limitée pour José.

lorsqu'elle peut être faite dans un monde rural considéré positivement, elle est bien vécue par les jeunes.

Les jeunes de type C : des producteurs en constructions identitaires ?

Ces jeunes sont, plus ouvertement encore que les précédents, en conflit avec leurs parents : ils se plaignent dans leurs discours non seulement de l'autorité excessive de ces derniers, mais aussi de leurs pratiques agricoles qu'ils considèrent être peu rentables. Ils peuvent par ailleurs tenir des discours très négatifs sur l'agriculture, et tous ont déjà tenté au moins une fois de sortir du monde rural. De fait, les crises caractérisent ces jeunes : crise identitaire, crise familiale, etc.

Pourtant, ils tiennent des discours montrant leur volonté de pratiquer une agriculture « performante » : s'ils sont en crises, c'est parfois contre les pratiques jugées archaïques de leurs parents ; ou contre une agriculture qui n'est pas assez rentable et ne confère pas une identité valorisante. De ce fait, c'est par leurs crises que l'on peut présenter les jeunes de ce type, en commençant par les trois plus jeunes, issus des Maisons Familiales Rurales et qui sont en crise contre leurs parents et le type d'agriculture que ces derniers pratiquent (type C 1) ; puis, en continuant par des jeunes qui eux s'inscrivent en réaction contre leurs parents, mais aussi contre l'agriculture en général (type C 2).

Trois jeunes issus des MFR sont présents dans ce type. Ce ne sont pas les seuls jeunes des MFR que nous ayons rencontrés : un autre, Marx, est un jeune de type D ; l'autre, Valmir Problema, compte parmi les jeunes de type E. Mais ces trois jeunes-là ont beaucoup de caractéristiques communes : ils sont pluriactifs, mais, à la différence de Marx (et des jeunes de type D), disent vouloir réinvestir l'argent qu'ils gagnent hors de l'agriculture sur un lot. Ils ont tous travaillé en ville, et tous ont tenté de quitter l'agriculture. C'est la Maison Familiale Rurale (et les réseaux qu'ils ont tissés autour d'elle) qui, selon eux, les a fait rester dans l'agriculture. Ils sont encore célibataires et espèrent le rester le plus longtemps possible afin de pouvoir étudier encore quelques années : nous avons déjà dit que ce sont des jeunes qui, typiquement, ont eu par le biais de leurs études la possibilité de vivre une jeunesse ; et qu'ils ne veulent pas « s'installer » tout de suite.

Leurs études, tant par le mode de vie qu'elles ont supposé que par le type d'agriculture qu'elle les a amenés à découvrir, ont créé une rupture par rapport aux parents. Même si les Maisons Familiales Rurales sont pensées en stricte continuité des parents qui définissent les programmes et « participent » de la gestion de l'école, elles montrent aux jeunes que l'agriculture peut être pratiquée de manière différente de ce que faisaient leurs parents. De plus, en voulant créer une forme de relations entre les élèves qui favorisent la vie de groupe, en particulier au niveau de la prise de décision et de partage des tâches, elle conteste indirectement l'autorité exercée par le père. Celui-ci, à la fois condamné par le type d'agriculture qu'il pratique et la manière qu'il a de « l'imposer », se trouve alors en décalage profond avec ses enfants :

Extrait d'entretien 140 : Le décalage avec ses parents d'un jeune passé par la Maison Familiale Rurale (Graciliano Filho)

« Graciliano Filho : Au début, je ne savais pas trop comment marchaient les choses, et mon idée c'était seulement de rester ici. Parce que je ne savais pas comment c'était dehors... Ici c'est comme cela, jamais personne n'a quitté la maison ; il y en a juste un qui s'est marié et cet autre qui est sorti, mais les

autres ont toujours été unis à l'intérieur de la maison. J'aime ici, alors j'ai fait ce voyage et j'ai un peu changé de point de vue... je suis revenu parce que c'était la seule solution, mon frère s'est cassé la jambe. Ils avaient besoin de moi. Mais j'ai dans l'idée de rester ici. (...) J'ai étudié à la MFR, et j'ai appris beaucoup de choses. Sur le moment, je n'ai pratiquement rien appliqué à la maison, mais bon aussi nos conditions financières sont très difficiles... mais vraiment, ce que j'ai fait à l'époque c'est bien peu de choses. Alors mon idée... bon, j'ai une idée sûre, de rester ici, surtout que maintenant les garçons (meninos)... il semble qu'ils aient changé, qu'il n'y a pas que moi, mais tout a changé, c'est plus organisé, bien qu'il manque encore beaucoup de choses... c'est notre solution, j'espère parvenir à beaucoup de choses.

« Enquêteur : Et vous pensez rester dans ce lot ?

« Graciliano Filho : Oui, je pense rester ici maintenant, n'est-ce pas ? Quand je suis arrivé je pensais beaucoup à rentrer dans le Minas, pour y vivre, mais bon c'est une illusion, c'est un endroit bien ici. Pour travailler, mais pas travailler comme ça, avec les bras, on a appris beaucoup de choses, il faut beaucoup planifier, savoir administrer... sinon, il faut changer.

« Enquêteur : C'est-à-dire planifier ?

« Graciliano Filho : Planifier comme cela, avec la famille, ce que l'on va faire, par exemple si on fait cela : Qu'est-ce que ça va donner, est-ce qu'il va y avoir des rendements... nous ici, ça fait 31 ans semble-t-il qu'on vit ici, et jusqu'à aujourd'hui on peut dire que l'on a presque rien. Ce que l'on a, ça a été fait comme ça... ça n'a pas été une chose pensée comme cela, pour voir si ça allait marcher. Maintenant pour plus tard, surtout depuis que j'ai été à la MFR, j'ai appris beaucoup de choses, comment travailler ; mais c'est encore difficile, il faut mettre cela en pratique et nous n'avons pas les moyens. Mais on avance, comme dans le cas de l'élevage d'abeilles, on a pris [le projet], et on va le développer... il y a d'autres choses que l'on va développer »^p.

On retrouve ici de nombreux éléments caractéristiques des jeunes de ce type. Tout d'abord, ils ont connu un long moment hors de l'agriculture – et ne sont pas toujours revenus de leur plein gré. Lorsqu'ils sont revenus de force, ils tentent de s'accommoder de leur condition d'agriculteur en pratiquant l'activité comme ils l'entendent : ils sont souvent partis parce qu'ils rejetaient un mode de vie (ce que l'on perçoit dans ce discours lorsque Graciliano Filho explique qu'il veut bien rester parce que ses frères, et pas seulement lui, ont changé) ; et n'acceptent de rester qu'à condition de ne pas reproduire ce qu'ils refusaient hier.

Mais évidemment, on voit dans ce discours l'importance de la formation scolaire : Graciliano Filho critique très fortement, à partir de ce qu'il a appris à l'école, les pratiques agricoles de son père. Pour lui, celles-ci sont irrationnelles et, par conséquent, peu productives : ce terme, irrationnel, renvoie à celui utilisé plus haut par Sydney pour stigmatiser les mauvais usages des prêts, et invite à classer la rationalité à laquelle fait référence Graciliano à une rationalité instrumentale à finalité économique. Par ailleurs, il dira à un autre moment de l'entretien qu'il peut à présent discuter avec son père ; alors que c'était auparavant impossible. Dès lors, c'est contre une certaine forme d'agriculture que ces jeunes s'inscrivent : Joël, Sandro, refusent l'agriculture que pratiquaient leurs parents. Ce refus, on a vu avec Graciliano Filho qu'il peut se traduire par un exode rural ; Sandro aussi est parti, un temps, vers la ville. Or, c'est bien ce qui pourrait se passer avec Joël qui affirme vouloir être agriculteur... mais pas de vouloir exercer l'agriculture comme activité principale.

Cela est sans doute la dernière caractéristique de ces jeunes : comme on l'a vu dans le discours de Graciliano Filho, l'agriculture est pour eux une activité à part entière, qui demande un savoir spécifique, qui s'apprend et leur permet d'être plus efficaces. Ils ont donc une vision assez positive de l'agriculture comme forme de travail rationnelle. Il y a une corrélation très nette entre crise avec les parents et valorisation des formes d'agriculture qu'ils ont appris à l'école : c'est en partie parce que

leurs parents pratiquent une « mauvaise » agriculture qu'ils les rejettent. Ce n'est cependant pas la seule raison, et les raisons qui tiennent à l'autorité trop forte des parents et à leur mode de vie (volonté de vivre une jeunesse) ne doivent pas être sous-estimées.

En effet, on constate que d'autres jeunes ont un profil comparable à celui des anciens étudiants des MFR : ils utilisent une rationalité instrumentale pour parler de leurs activités agricoles. Ainsi, Zélio, dans l'extrait d'entretien cité plus haut, disait-il avoir investi l'argent qu'il a gagné dans le *garimpo** dans la meilleure activité agricole possible. Nous avons alors relevé le fait que ce discours ne pouvait être compris qu'à la lumière de l'ensemble du parcours de Zélio, qui n'a décidé de son investissement qu'une fois qu'il est rentré chez ses parents. Nous avons déjà évoqué son itinéraire à plusieurs reprises. Zélio est un jeune qui, après avoir fait son service militaire, est parti deux ans dans le *garimpo**. Revenu dans la localité où vivent ses parents, il a acheté un lot avec l'argent qu'il avait épargné et s'est marié. C'est jusque là un itinéraire classique d'accession à la propriété par une migration. Mais ensuite, il quitte de nouveau l'agriculture parce qu'il divorce ; il repart sur un coup de tête (chapitre 4) dans le *garimpo** ; il reste alors absent cinq ans. A son retour, qui devait n'être au départ qu'un simple « passage » chez ses parents, il reste « attaché », forcé par ces derniers à rester les « aider » dans leurs vieux jours. Il accepte de rester mais, « parce qu'ici tu ne peux qu'être marié », il se marie ; son père lui donne alors un demi lot (celui qu'il avait avant est resté avec son ancienne belle-famille).

Ce second mariage est très intéressant en ceci qu'il montre que Zélio était prêt à rester dans le monde rural, mais il fallait pour cela qu'il soit indépendant de ses parents : le mariage lui permet d'avoir son propre foyer, et lui donne plus de liberté pour négocier l'aide qu'il peut fournir à ses parents. Cela est corrélé avec le fait qu'il dit pratiquer une agriculture fondée sur une rationalité instrumentale ; mais il garde une image assez négative de l'agriculture :

Extrait d'entretien 141 : « Travailler dans les champs, c'est juste un moyen » (Zélio)

« Enquêteur : Et vous ne vouliez pas travailler dans les champs ?

« Zélio : Pour ce que l'on gagne et ce que l'on passe dans les champs, travailler dans les champs c'est juste un moyen (só um jeito). Mais que j'aime, non. Parce qu'on reste par là, jeté dans un coin, sans valeur... celui qui travaille dans les champs n'a pas de valeur. »⁹.

Zélio évalue surtout l'agriculture par rapport au statut qu'elle lui confère en ville, un statut très déprécié. Il en va de même pour l'autre jeune du type C 2, José Orlando : celui-ci a quitté avec fracas ses parents, qui vivent aujourd'hui dans le Maranhão, parce qu'ils avaient une autorité trop pesante. Après avoir tenté plusieurs fois de travailler en ville, il est revenu contre son gré dans l'agriculture, chez un oncle, et s'est marié avec la fille d'un voisin. Il dit aujourd'hui qu'il aimerait faire autre chose, qu'il n'aime pas l'agriculture, mais que c'est une activité qui lui permet au moins de survivre.

Mais leur vision négative de l'agriculture est, finalement, la seule différence profonde qu'il y a entre ces deux jeunes et ceux qui ont suivi un cursus de Maisons Familiales Rurales. Mais, comme eux, ils pratiquent une agriculture qui se veut rationnelle, identifient la sphère économique comme une sphère individualisée par rapport à la sphère domestique. On peut donc dire que ces jeunes ont une rationalité de type instrumentale. Mais si cette rationalité est profondément indépendante des valeurs de la famille paternaliste (à tel point que l'on pourrait parler de logique anti-traditionnelle), elle n'est

pas indépendante des valeurs attribuées à l'agriculture : ces valeurs associent donc étroitement dans les discours de ces jeunes logique instrumentale et logique axiologique. C'est pour cette raison que l'on peut les qualifier de producteurs dans la mesure où l'agriculture, pour eux, est avant tout une activité économique ; mais par contre, on ne peut pas les qualifier d'agriculteur, ni d'entrepreneurs, dans la mesure où leurs discours sur l'agriculture sont différents et / ou en construction.

Les valeurs qu'ils attribuent à l'agriculture sont, dans tous les cas, attribuées par rapport à un regard extérieur. Si le regard que les jeunes issus des MFR est positif, c'est qu'ils correspondent à la politique de valorisation identitaire prônée par les syndicalistes : mais c'est là aussi une vision importée de l'extérieur, suite à ce que nous pouvons appeler un « choc biographique ». Il n'y aurait entre ces jeunes que la référence extérieure qui changerait. Certes, celle-ci est importante, mais elle ne change pas fondamentalement les logiques de ces jeunes. Finalement, on pourrait faire l'hypothèse que le fait que l'agriculture soit séparée de la famille entraîne, pour ces jeunes, une crise ou une valorisation identitaire de l'agriculture : en tous cas, en faire une activité autonome demande à ce qu'elle soit chargée affectivement, qu'elle apporte une identité. Et cette identité peut-être, selon les influences que reçoivent les jeunes, positive ou négative.

Les jeunes de type D : des ruraux pluriactifs ?

Comme nous l'avons déjà dit, les jeunes que nous avons classés dans ce type ont des discours assez déconcertants : ils parlent très peu de l'agriculture, et très peu aussi des relations familiales nouées autour de l'agriculture : par contre, leurs discours insistent sur des moments clefs de leur biographie, ou sur leurs activités non-agricole. Or, ces jeunes ont ceci d'atypique qu'ils ne pratiquent pas l'agriculture à plein temps. Ce sont des pluriactifs, tant par leurs itinéraires que par leur situation actuelle. Mais leur pluriactivité est pensée de manière indépendante de l'agriculture : ils ne réinvestissent pas l'argent gagné à l'extérieur dans le lot. Ce sont des pluriactifs cloisonnés. Cela explique qu'ils ne parlent pas de l'agriculture comme d'une activité économique particulière ; c'est l'activité qu'ils pratiquent quand ils sont « dans les champs », qu'ils ne font pas autre chose.

Dès lors, ils sont assez atypiques par rapport aux autres agriculteurs, et difficiles à caractériser : nous n'étions pas préparé à rencontrer des jeunes qui ne seraient pas qu'agriculteurs. Ce résultat restait cependant prévisible compte tenu de la méthode que nous avons employée. Il s'agissait, comme le préconisaient Catherine Laurent et Jacques Rémy, de rencontrer toutes les familles présentes dans une localité afin d'observer « la diversité des formes d'exercice de l'activité agricole » (Laurent et Rémy, 1998, p. 415). En appliquant une telle méthode (alors que nous aurions pu rencontrer des personnes indiquées par le syndicat, ou par d'autres agriculteurs), nous pouvions rencontrer des personnes qui ne seraient pas qu'agriculteurs ; et qui ne font pas de l'agriculture un principe structurant l'ensemble de leurs discours.

Or, on arrive par ce biais à un résultat comparable à celui de ces auteurs : dans la typologie à laquelle ils sont parvenus au terme de leurs travaux (menés sur l'agriculture en France), ils identifiaient des agriculteurs qu'ils appelaient des « polyactifs non-intégrés » pour lesquels « les différentes activités sont juxtaposées sans que l'intégration aille au-delà d'une simple compatibilité en termes de temps de travail. Il s'agit le plus souvent d'une exploitation agricole reprise dans le cadre

d'une succession familiale. Une activité agricole productive (céréales par exemple) est menée de front avec une (ou des) activité(s) totalement distincte(s) (commerce, activité salariée, etc.) » (Laurent et al., 1998, p. 17).

Dès lors, on peut en tirer les mêmes conclusions qu'eux : si ces jeunes ont une activité agricole, on ne peut pas pour autant dire qu'ils sont des agriculteurs. Ils se définissent plus par rapport au monde rural que par rapport à l'agriculture, que ce soit en négatif ou en positif. Ces jeunes utilisent souvent pour parler de leur vie des arguments du type « le monde rural est agréable car il est plus tranquille » (voir encadré suivant), etc. Mais leur situation par rapport au monde rural est ambiguë, et peut-être négative ou positive. Le cas d'Ademilson reprend bien l'ambiguïté de ces argumentations, en même temps qu'il permet de se rendre compte de ce que peuvent être les itinéraires pluriactifs de ces jeunes.

Encadré 34 : Un itinéraire pluriactif : Ademilson Diorato

Ademilson était, lorsque nous l'avons rencontré, rentré récemment de São Paulo. Voilà ce qu'il raconte sur son parcours biographique :

Extrait d'entretien 142 : L'alternance ville / campagne d'un jeune pluriactif (Ademilson Diorato)

« Enquêteur : Donc vous avez quitté le lot après l'échec du poivre, et vous êtes allé à Altamira ?

« Ademilson : Quand je suis allé à Altamira, j'avais... J'y suis retourné plusieurs fois pour travailler... j'essayais là-bas, mais ça ne marchait pas alors je revenais ici, je tentais ici, ça ne marchait pas et j'allais à Altamira... J'ai commencé à faire cela à l'âge de... quand j'ai commencé à apprendre j'avais 23 ans. Alors je suis resté dans l'atelier (oficina), alors je sortais, on revenait au lot, on travaillait un peu, et puis peu après on partait de nouveau parce qu'on pensait qu'ici c'était mauvais, et on a été par là de nouveau... Alors on a essayé comme cela. Quand il y avait du travail à l'atelier on y allait de nouveau... Une fois ils m'ont appelé et j'y suis allé, j'y ai travaillé quelques 8 mois. Je pensais que ça n'allait pas marcher, alors je suis parti... Ca ne rapportait qu'au propriétaire de l'atelier, pour moi ça ne rapportait rien du tout. Alors je suis parti. Comme toujours.

« Enquêteur : Alors vous êtes parti ?

« Ademilson : Alors je suis parti, travailler dans les champs (roça*). Dans les champs, on gagnait presque plus que dans l'atelier »¹.

Ademilson alterne différentes formes de travail, entre la ville et le monde rural. Mais cette alternance ne semble pas se faire totalement au hasard : il commence à partir après avoir connu un échec sur son lot (maladie du poivre), puis alterne le travail en ville et l'agriculture selon les revenus que ça lui procure. Il quitte son « atelier » quand il n'y a plus de travail (ou de travail rentable), quitte le monde rural quand il trouve que la vie est trop dure. Mais on constate aussi dans cet extrait que Ademilson parle de la ville comme du lieu où il a un métier (il dira à autre moment de l'entretien que sa profession, c'est mécanicien), métier qu'il pratique quand il le peut ; alors que l'agriculture est l'activité qu'il pratique quand il est « dans les champs ».

Car la ville a des avantages en termes d'infrastructures (de santé en particulier) que les « champs » ne lui apportent pas ; par contre, elle offre des problèmes pour trouver un emploi. Il explique être parti à São Paulo quand sa femme était malade, mais ne pas y avoir rencontré des conditions de travail et de vie supportables :

Extrait d'entretien 143 : La difficulté de la vie dans les grandes villes (Ademilson Diorato)

« Enquêteur : Vous pouvez me dire un peu comment était la vie en ville, comment c'était ?

« Ademilson : Jeune homme (rapaz) c'est que c'est dur à São Paulo. C'est vraiment très dur... La course folle, le chômage est très important, n'est-ce pas. Aujourd'hui tu travailles, tu travailles deux mois et puis il n'y a plus rien. Là-bas, il y a tout le confort, le médecin, tout cela est gratuit, il y a vraiment du confort. C'est pour cela que nous sommes allés là-bas : ici, pour faire un électrocardiogramme tu payes ; là, non, c'est gratuit. Mais alors le chômage est très fort. Du travail comme employé (empregado*), tu n'en as que très difficilement. J'y suis resté quelques mois, et l'entreprise a commencé à avoir des problèmes, alors ils m'ont fichu dehors »⁵.

On voit bien que l'alternance entre la vie et la campagne se fait au gré des opportunités : sa femme malade, il part dans une ville où elle peut être soignée à moindre coût. Mais il n'a pas aimé le travail en ville, et voilà ce qu'il explique aujourd'hui :

Extrait d'entretien 144 : « Je n'ai pas eu beaucoup de chance avec la ville » (Ademilson Diorato)

« Enquêteur : Et vous aimiez la vie là-bas ?

« Ademilson : J'aimais. Beaucoup. Mais la vie à laquelle nous étions déjà habitués, c'est celle d'ici, des champs. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que j'ai été élevé ici dans les champs, et qu'on a toujours envie de travailler dans les champs. Alors je restais là-bas tout le temps, mais ma volonté a toujours été de revenir ici. Lutter (enfrentar) dans les champs même.

« Enquêteur : Votre volonté, c'était de venir par ici...

« Ademilson : Oui, la vie est plus agréable (gostosa), je préfère les forêts aux bruits de la ville. Je n'aime pas habiter en ville non. Le bruit et la course incessante, n'est-ce pas ?

« Enquêteur : Donc vous préférez ici ?

« Ademilson : Je préfère lutter ici que d'aller dans certaines villes.

« Enquêteur : Certaines villes ?

« Ademilson : Oui. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas eu beaucoup de chance avec la ville. Les champs pour moi c'est mieux...

« Enquêteur : Vous n'avez pas eu de chance avec la ville...

« Ademilson : Avec le travail en ville. L'emploi, ces choses-là. Ici, c'est un endroit productif [faturante], tout ce que vous plantez ça donne »^t.

Cet extrait d'entretien est plus difficile à analyser. S'il dit bien qu'il aime « la vie dans les champs » (plus agréable), il dit aussi qu'il aimait la vie en ville. Mais il justifie surtout son amour pour les champs par une sorte d'*habitus* rural qui lui ferait se sentir mieux dans le monde rural. Alors que, au contraire, il ne rejette pas le mode de vie de toutes les villes, et dit bien que le monde rural reste « mieux » pour lui dans la mesure où « [il] n'a pas eu de chance avec [le travail] en ville ». Dans ce cas, le monde rural apparaît bien comme en négatif par rapport à la vie qu'il aurait eu en ville.

En tous cas, une fois retourné dans le monde rural, il ne vit plus exclusivement de l'agriculture :

Extrait d'entretien 145 : La pluriactivité actuelle d'Ademilson Diorato

« Enquêteur : Alors vous êtes sorti après l'échec ?

« Ademilson : Oui, je suis resté employé (empregado*) à la journée... Maintenant aussi je suis employé (empregado*) à la journée, à travailler avec une tronçonneuse, des fois à faire des planches. Et maintenant je commence à nouveau à faire des choses pour moi, n'est-ce pas ? Je déboise une forêt par là, pour y planter du riz, et je vais voir si je mets du poivre aussi, ça dépendra »^u.

On voit que pour l'instant, il pense surtout planter des produits assurer pour sa subsistance : il n'a pas de projet précis pour le poivre, « ça dépendra » dit-il. Le reste du temps, il travaille comme « opérateur de tronçonneuse », un métier qu'il dit ailleurs dans l'entretien « avoir appris » et qui fournit des revenus plus intéressants que ceux qu'il aurait dans l'agriculture.

Les jeunes de ce type reprennent plusieurs des caractéristiques d'Ademilson. Mais il faut cependant distinguer deux types de discours sur la ville : certains peuvent, comme dans le cas des agriculteurs affranchis, révéler une prise de distance par rapport au monde rural. Cela est très net dans le cas d'Henrique, Carlito, Marx et Ademilson ; par contre, Sylvano, Elizeu, Roberto et João Antônio valorisent leur vie dans le monde rural sans, comme pour Ademilson, qu'il y ait une ambiguïté sous forme d'une attirance frustrée pour la ville. Le cas de Sylvano et Elizeu est intéressant : ce sont deux frères qui ont hérité de son père un lot dans une zone éloignée de la Transamazonienne. Ils ont été vivre sur le lot, mais les deux estimaient que les conditions de vie y étaient trop difficiles. Ils ont alors décidé d'aller dans des zones plus « développées » : Sylvano est devenu métayer dans le cacao, et ne pense pas aujourd'hui retourner dans un lot agricole ; Elizeu, lui, a dans un premier temps été salarié agricole mais a pu, grâce à l'aide fournie par son beau-père, s'acheter un lot dans une zone de colonisation plus ancienne. On a typiquement ici des jeunes qui préfèrent « le salariat à la malaria » (Le Borgne - David, 1998) : ils agissent alors non plus en fonction de volonté d'indépendance, mais en fonction de leur goût pour un mode de vie préféré.

Ce sont donc principalement des jeunes qui fonctionnent selon une rationalité de type axiologique : leur action est orientée par des valeurs liées au monde rural duquel ils sont originaires. On peut citer un extrait d'entretien significatif de ce type de rationalité :

Extrait d'entretien 146 : La rationalité axiologique d'un jeune agriculteur (Roberto)

« *Enquêteur* : Et alors, après l'école [il a fait pendant 4 années une formation de technicien agricole, en partie à Fortaleza] ? Ca s'est terminé ? Vous êtes formé ?

« *Roberto* : J'ai fini en 1995, et j'étais fiancé là-bas, presque marié. Y'avait une nana (guria) qui étudiait avec moi, on sortait ensemble depuis un an et quelque, elle était folle pour que je reste, que je trouve un emploi n'importe où, parce qu'elle voulait que je reste.

« *Enquêteur* : Et vous aviez quel âge ?

« *Roberto* : 24 ans. Elle voulait que je reste, mais j'avais comme une promesse de rentrer dans la région, cette illusion que je pourrais tenter de contribuer à quelque chose, je ne sais pas si c'était une illusion, mais [je voulais] tenter de contribuer à quelque chose, parce que toute [cette histoire] a commencé au travers de Sœur Dorothy qui avait fait tout un travail, à cause aussi de l'influence de mes parents qui, à l'époque, étaient très impliqués dans cette histoire de travail, pour faire quelque chose pour améliorer la région, je pensais qu'ici je pourrais réaliser, dans ce cas, un rêve. Alors je suis rentré en Novembre 1995 »^v.

Roberto justifie, dans cet extrait d'entretien, ses choix par une « promesse » de rentrer dans la région pour contribuer à son développement : formé comme technicien agricole, il devait, comme il le fait aujourd'hui, participer à des projets de développement. L'autre choix qui s'offrait à lui aurait été justifié par des arguments de type émotionnels, pour rester auprès de sa fiancée. Or, on retrouve bien ces deux types d'arguments dans les autres discours des jeunes de ce type : ils restent dans le monde rural parce qu'ils « y sont bien », parce que « c'est [leur] région ». Jamais l'agriculture, comme activité économique ou comme favorisant des liens familiaux, n'est évoquée. L'agriculture fait donc partie pour ces jeunes d'un mode de vie ; et c'est ce mode de vie qui est ou non rejeté. Ainsi, comme dans le cas des recherches déjà citées sur les pluriactifs français, ce sont plus des ruraux que des agriculteurs.

Mais cela ne donne jamais lieu à des crises fortes : ces jeunes ne s'opposent pas fortement à leurs parents, pas plus qu'ils ne disent entretenir de bonnes relations avec eux. Dans la mesure où ils sont, d'un point de vue économique, indépendants de leurs parents, on peut dire qu'ils entretiennent avec eux des rapports normaux qui ne transparaissent pas dans les entretiens. Cela est, nous le verrons, une caractéristique des jeunes qui ont autonomisé sphères domestiques et sphères économiques.

II. 3. Les agriculteurs familiaux, entre logiques familiales et logiques capitalistes

Les autres jeunes de notre échantillon mettent d'abord en évidence dans leurs discours l'activité qu'ils pratiquent, et non les relations avec leurs parents : leurs rationalités ne sont pas d'abord des rationalités de type traditionnelles, ni même anti-traditionnelles. Nous ne pouvons donc pas les classer parmi les paysans ; nous préférons alors revenir, provisoirement et pour mieux la dépasser, à l'expression « agriculteurs familiaux », en utilisant ce terme dans le même sens que celui qui lui est donné par Hugues Lamarche (1991 ; 1998). Dans sa typologie des agriculteurs familiaux¹, fondée sur

¹ Présentée dans le schéma 4, chapitre 1.

une opposition entre un axe familial et un axe dépendance par rapport au marché, Hugues Lamarche proposait quatre « modèles types d'exploitations familiales » : le modèle paysan, le modèle « entreprise familiale », le modèle alternatif (ou en transition) et le modèle « entreprise agricole ». Bien que nous n'ayons pas décliné les jeunes agriculteurs en fonction des mêmes axes qu'Hugues Lamarche, cette typologie rappelle que l'agriculture familiale n'est en fait qu'une vaste catégorie d'agriculteurs qui lient étroitement famille et exploitation ; et qu'elle doit être déclinée en plusieurs sous-ensembles ; un de ces sous-ensembles est celui des paysans ; nous pouvons considérer que les jeunes étudiés ci-dessus entrent dans les types intermédiaires qu'il caractérise. Et il nous semble que les jeunes que nous allons ici présenter peuvent être rattachés aux types entrepreneuriaux.

Tout un ensemble de jeunes sont des pluriactifs mais qui, à la différence des précédents, tiennent des discours qui individualisent l'agriculture. Mais, à la différence des agriculteurs de type « producteurs en constructions identitaires », ces discours ne sont corrélés avec aucune crise (ou valorisation) identitaire ou familiale majeure (sauf dans deux cas) ; au contraire on assiste dans certains cas à des valorisations de l'agriculture. Mais ces valorisations sont de deux ordres : d'un côté, il y a des jeunes qui privilégient une pratique raisonnée de l'agriculture, parfois loin des parents, mais très reliée à des objectifs familiaux (autour de la famille nucléaire) ; de l'autre, des jeunes argumentent leurs entretiens par une rationalité de type instrumentale. Cela renvoie nous semble-t-il à deux logiques sociales profondément différentes, d'où le fait que nous ayons classé les premiers jeunes dans le type E ; et les seconds dans le type F.

Les jeunes de type E : des entrepreneurs familiaux ?

Si tous les jeunes affirment avoir des pratiques comparables à celles dont parlait Graciliano Filho plus haut, certains produisent dans un but d'enrichissement, alors que d'autres semblent privilégier la possibilité de pouvoir mener une existence « tranquille », avec leur « famille [nucléaire] ». Cet objectif, et sa mise en œuvre concrète, est ce qui distingue Valmir Problema des autres jeunes de la MFR que nous avons déjà étudiés. Comme eux, Valmir s'inscrit en crise contre ses parents ; comme certains d'entre eux, il estime qu'il n'est possible de faire l'agriculture comme il l'entend que loin du lot paternel. C'est pour cela qu'il s'est installé seul. Sur ce lot, il souhaite mettre en place des pratiques qui soient à la fois différentes de celles de son père et plus rationnelles, pensées avant de les mettre en œuvre, et protectrices de l'environnement. Or, nous avons vu que cet objectif, pour Valmir, ne pouvait s'atteindre que s'il avait une femme à ses côtés. Nous avons interprété ce mariage à la fois comme une fuite d'une situation familiale pesante et comme le lien qu'il y a entre installation en agriculture et famille. Les discours de Valmir – qui distinguent l'agriculture comme une activité autonome ; ses pratiques – qui montrent qu'il est très lié au marché et à l'emprunt ; empêchent de le classer dans une économie de type domestique. Pourtant, l'agriculture qu'il met en place renvoie explicitement à une logique familiale : il pense, en même temps qu'à son installation, au métier que va faire sa femme (institutrice) ; ce métier doit assurer des revenus le temps que l'exploitation soit rentable. C'est un couple qui dans la manière dont il s'est constitué (la demande a été faite d'abord par Valmir ; puis par son épouse) et dans les discours que tient l'époux sur son fonctionnement (Valmir cherche à ce que les objectifs de son épouse soient remplis), paraît équilibré.

Or, on retrouve ces caractéristiques chez d'autres jeunes : Reginaldo pense aussi que son lot doit lui donner des conditions de vie de qualité pour son futur et sa famille, et intègre le travail que fait sa femme (elle aussi institutrice) dans ses objectifs. On le présente comme cas typique dans l'encadré suivant.

Encadré 35 : L'itinéraire de Reginaldo, un itinéraire typique des entrepreneurs familiaux

Reginaldo est un jeune que nous avons très peu cité jusqu'ici. Fils d'agriculteur de type agriculteur citadin, il a passé un long temps dans un *garimpo** avant de devenir agriculteur. Voilà la manière dont il résume sa vie :

Début de l'entretien. Reginaldo raconte sa vie, dont ses expériences dans le *garimpo**.

Extrait d'entretien 147 : Reginaldo résume sa vie

« Enquêteur : Votre père était *garimpeiro** ?

« Reginaldo : Non non. Je travaillais dans le *garimpo**, mais mon père a toujours été agriculteur. Bon alors on a migré vers Altamira, en 1988. Je suis venu seul en 88, et ma famille est restée là-bas, et elle est venue en 1989. Alors j'ai continué à travailler dans les *garimpos**. Alors du *garimpo**, je suis venu me promener dans ce *travessão*, et j'ai connu mon épouse, on s'est mariés, et j'ai vécu 7 ans avec mon beau-père, alors j'ai acheté cette terre, et je travaille dans cette terre, grâce à Dieu c'est une terre très bonne, très bonne, et ma prévision ici c'est d'améliorer, parce qu'on veut toujours améliorer. On n'a pratiquement pas de route, mais j'espère qu'il va y avoir une route pour nous. Parce qu'on fait nos productions, mais on n'a pas les moyens de les écouler par la route. On espère toujours que ça va s'améliorer. Que dire de plus ? J'élève ma famille, grâce à Dieu, et je m'entends très bien avec mon épouse jusqu'à aujourd'hui, je vis pratiquement avec ma famille : mon travail, ma maison, je me consacre beaucoup à mes deux filles. J'ai deux filles, et je vis ici depuis 10 ans. Je crois que c'est tout »^w.

Dans cet extrait, Reginaldo parle clairement de vendre ses productions, renvoyant par là à une agriculture insérée sur le marché. Nous sommes arrivé chez lui avec un technicien agricole qui venait lui donner des conseils sur certaines productions. Nous avons passé un long moment dans les champs, où Reginaldo expliquait ce qui est apparu comme une stratégie « d'amélioration » de ses revenus : culture de fruits pour vente sur le marché, mise en place de cultures pérennes. Il expliquait bénéficier pour son entreprise du salaire de sa femme, institutrice, qui lui permet de prendre des risques et d'avoir de l'argent liquide. Mais cette rationalité instrumentale n'est pas à finalité économique. Comme il l'explique dans le passage ci-dessus, c'est d'abord par rapport à sa famille qu'il considère l'agriculture. C'est ce qu'il répète dans l'extrait suivant :

Extrait d'entretien 148 : Revenir dans le monde rural pour rester avec sa famille (Reginaldo)

« Enquêteur : Et maintenant, vous êtes ici. Et vous pensez rester ?

« Reginaldo : Ma volonté, c'est de rester oui. Mais personne ne sait, la vie on ne sait pas... c'est comme une boule, elle vire. Ça va, tu es heureux, tu as envie de rester dans ce lieu, et arrive la malchance (azar), comme ça, comme une vengeance, je ne sais pas quoi, elle te provoque et tu sors rapidement, elle te fait perdre la tête, faire une bêtise... mais pour l'instant je ne pense pas à cela. Pour l'instant je m'entends très bien avec mes voisins tu comprends, avec ce voisin-ci, et avec l'autre aussi. Pour moi je suis bien dans ma peau, et je m'entends bien avec tout le monde. Mon compromis ici c'est pour élever ma famille. Grâce à Dieu, je n'ai de problèmes avec personne, je m'occupe de mes affaires comme il faut, je ne me dispute avec personne, je m'entends très bien [avec les autres].

« Enquêteur : Et si quelqu'un vous propose d'acheter votre terre, vous ne vendez pas ?

« Reginaldo : Je pense que non. Si quelqu'un vient... j'avais l'idée d'acheter pour élever ma famille tu sais. Je n'ai pas dans l'idée de vendre non.

« Enquêteur : Et vous ne voulez pas retourner au *garimpo** non ?

« Reginaldo : Non, surtout pas.

« Enquêteur : Pourquoi pas ?

« Reginaldo : Pour la raison suivante : quand je me suis marié, c'était pour habiter une fois pour toutes avec ma famille. Pour être avec ma famille. J'ai passé 4 ans à travailler dans le *garimpo**, et ça a été 4 années simplement là-bas dedans, et je laissais ma famille dans la maison de mon beau-père, et j'allais travailler dans le *garimpo**, j'y passais deux mois, un mois et demi, deux mois et demi. Tu comprends ? Et alors je ne me sentais pas... je pensais que je méprisais ma famille tu comprends. Je devais travailler, je devais avoir les choses pour la maison n'est-ce pas, mais je me suis mis dans la tête que ce travail n'était pas fait pour une personne qui avait

des responsabilités, qui avait une famille. Je gagnais peu il faut dire, et avec ma famille, ma femme, ma fille... alors j'ai décidé de quitter le garimpo, parce que ça ne donnait plus... c'était fini, le garimpo* ne rapportait plus »^x.*

L'agriculture, pour Reginaldo, est très clairement pensée en articulation avec sa famille. Il ne se considère d'ailleurs pas comme un agriculteur, mais comme quelqu'un qui travaille avec sa famille. Mais il n'attend pas de ses enfants qu'ils soient agriculteurs comme lui, ou qu'il les aide ; il espère au contraire qu'ils vont étudier.

Extrait d'entretien 149 : L'importance des études des enfants (Reginaldo)

« Enquêteur : Et vous voulez avoir plus d'enfants ?

« Reginaldo : Juste un.

« Enquêteur : Et vos filles, que voulez-vous qu'elles fassent ?

« Reginaldo : Jeune homme, un père a toujours envie du meilleur pour ses enfants. Il ne leur veut jamais du mal. La volonté d'un père, c'est de donner des études à ses enfants. Parce que les études, c'est tout. Donner des conseils, montrer comment c'est... mais ce qu'on ne veut pas, c'est que le fils subisse des échecs. Si Dieu m'aide, ce que je pourrais faire pour mes enfants, ce qui serait à ma portée, je le ferai.

« Enquêteur : Et donc ce que vous voulez, c'est qu'ils étudient ?

« Reginaldo : Oui, les études c'est la meilleure chose pour tout un chacun, que personne ne peut lui enlever. Pour moi, en premier lieu il y a Dieu, mais en deuxième lieu il y a les études, parce que si vous avez fait des études, à n'importe quel endroit où vous arrivez, vous serez toujours bien employé. Vous n'allez pas avoir de problème. Si par hasard il y a un grillagem* des terres, alors vous avez vos études, et vous pouvez vous y consacrer. Sans études mon ami, il n'est pas possible de s'en tirer. Je veux le mieux pour ma famille, je veux que Dieu me donne la santé, de la force pour travailler grâce à Dieu j'en ai, pour pouvoir me consacrer à mes enfants et leur donner ce que j'ai de meilleur »^y.

Comme dans d'autres entretiens sur le thème des enfants, on constate que ce sont les parents qui pensent devoir aider leurs enfants, et pas le contraire.

Irinéo reprend bien lui aussi les caractéristiques des jeunes de ce type : nous avons vu (chapitre 4) qu'il refusait de pratiquer une activité plus rentable que celle qu'il a dans le but de rester au côté de sa famille nucléaire :

Extrait d'entretien 150 : Rester dans le monde rural pour rester avec sa famille (Irinéo)

« Enquêteur : Vous avez déjà travaillé en ville ?

« Irinéo : Non, juste quand j'étais à l'armée. Juste. Le problème de travailler en ville c'est que... parce que notre profession en tant qu'agriculteur, opérateur de machine... ce que je peux faire en ville, c'est en tant qu'opérateur, et de toutes les manières je vais devoir laisser ma famille et aller travailler à l'extérieur. Je ne vais pas laisser un lieu où je suis avec ma famille, même si je gagne un peu moins, mais laisser ma famille que je vois tous les jours... pour gagner un peu plus il faut rester un mois loin, peut-être plus d'un mois... Pour moi, ça ne compense pas. Pour moi il vaut mieux être là où est la famille. Quand on peut être ensemble, avec la famille, et travailler, c'est bon. Pour rester avec la famille. »

Le travail dont il parle, opérateur de machine, son frère Henrique (de type « ruraux pluriactifs ») l'a accepté. La différence entre les deux frères montre l'importance que prend l'agriculture pour Irinéo et, de manière plus large, pour les jeunes de ce sous-type.

Leurs logiques combinent donc d'un côté une rationalité de type instrumentale : il s'agit bien d'organiser leurs moyens en fonction d'une fin, la production et l'amélioration de leurs conditions de vie. Mais tous les moyens ne sont pas bons pour eux : ils veulent construire pour une famille, et en collaboration étroite avec l'épouse. Dès lors, leur rationalité instrumentale se trouve étroitement liée à une rationalité de type axiologique, qui peut se caractériser par des valeurs autour du couple et de la famille nucléaire.

Dès lors, on peut qualifier ces jeunes, en reprenant la terminologie de Hugues Lamarche (1998) d'entrepreneurs familiaux. Entrepreneurs car ils sont rattachables à une rationalité instrumentale à

finalité économique ; familiaux parce que le moyen et la finalité de ces pratiques reste familiale. Cependant, ces logiques familiales sont profondément différentes des logiques paysannes en ceci que leurs enfants sont destinés à sortir un jour de l'agriculture ; sans qu'il apparaisse une volonté de lier le départ des enfants à celui souhaité par les parents (comme dans le cas des jeunes de type B).

Les agriculteurs de type F : des entrepreneurs agricoles

Ces objectifs familiaux de la production distinguent clairement les jeunes du type précédent des jeunes de ce type F. En effet, si ces jeunes ont eux-aussi un discours entrepreneurial, la logique qui organise leurs discours est nettement plus individuelle. Ces entretiens présentent tous un argumentaire tendant à rendre compte du parcours du jeune sous la forme de celui d'un entrepreneur individuel qui est arrivé seul à la situation dans laquelle il se trouve aujourd'hui : partis de rien, ils « sont arrivés là », grâce à leur travail, à leur « bonne tête » et à leur gestion financière. C'est ce que montre un des entretiens noyaux présenté dans l'encadré suivant.

Encadré 36 : L'itinéraire d'ascension sociale d'un entrepreneur agricole

Algérie est, parmi ses frères (on verra plus loin ce qu'ils font), le seul qui est resté vivre assez tardivement chez son père. Mais il l'a quitté parce que, marié, il n'arrivait plus à travailler avec lui :

Extrait d'entretien 151 : Rupture d'un fils avec son père (Algérie)

« Algérie : Alors j'avais cette moto, et quand je me suis marié je ne suis resté qu'avec cette moto. Mon père, c'est la chose suivante : c'est quelqu'un de bien, mais il est très ignorant tu sais... jusqu'à aujourd'hui. Alors... Quand je me suis marié, il n'a pas apprécié. Il a ignoré beaucoup de choses, parce que quand je suis parti de la maison il n'y avait que moi à la maison tu sais... j'étais le seul qui était avec lui, les autres n'avaient pas supporté, les autres s'étaient tous barrés (caïram todos fora) et même un frère plus jeune que moi était parti, et alors il n'était resté que moi avec lui... à cette époque il avait 100 têtes de bétail et je m'en occupais, je vendais, j'achetais... je faisais tout, n'est-ce pas ? Mais pour lui ça ne valait rien, et quand je me suis marié ça devenait dur de le supporter tu sais... Alors je suis parti, je suis parti avec cette moto vers ici »^z.

Algérie est parti seul de chez son père. On peut imaginer que cela est dû au fait que le père ne rémunérait pas son fils, et s'est en plus soustrait à son obligation de donner un lot à son fils. C'est en tous cas les arguments qu'utilise Algérie pour justifier le fait qu'il soit parti de chez ce dernier :

Extrait d'entretien 152 : La rancune d'un fils envers un père qui ne l'a pas aidé (Algérie)

« Enquêteur : Et comment travaillez-vous avec votre père ? Il vous payait quelque chose ? Vous vendiez la production ?

« Algérie : Non, je travaillais avec lui seulement.

« Enquêteur : Et quand vous aviez besoin d'argent, vous lui en demandiez ?

« Algérie : Oui, des fois on lui demandait et il donnait un cruzeiro, deux contos, mais bon quand je suis parti il ne m'a rien donné, et jusqu'à aujourd'hui il ne m'a jamais rien donné... tous mes frères qui aujourd'hui vivent par là ils ont quelque chose, mais ils l'ont eu par leurs propres moyens, son histoire ça a été de ne pas nous aider. Il y a des pères qui aident n'est-ce pas ? Des fois ils disent : "Regarde fils, je vais t'acheter un lot par ici", mais des fois comme le fils il n'a pas d'argent il n'en paye que la moitié... Mais le père non, le père ne nous a jamais aidé en rien, après qu'on soit parti de la maison. Et je pense même qu'il a honte de venir nous voir »^{aa}.

Rien de nouveau jusque-là, si ce n'est qu'on a un cas typique de conflit avec le père. En tous cas, Algérie insiste que c'est seul qu'il a réussi à « obtenir ce qu'[il] a ». Or, on s'aperçoit que cela a été obtenu en combinant plusieurs moyens : il réalise de bonnes affaires en jouant sur la terre et en revendant les productions de ses voisins ; il fait des cultures rentables (*roça de baixão**) qu'il négocie bien en ville :

Extrait d'entretien 153 : L'itinéraire d'ascension sociale d'Algérie

« Algérie : Alors je suis parti avec cette moto pour venir par ici et quand je suis arrivé avec Raymond le Noir (Raimundo Preto) est apparue une terre dans le lot d'un tel à Petit Crocodile (Jacarezinho) [une localité proche, alors en zone de colonisation nouvelle], alors je suis allé là-bas et j'ai eu ce lot, mais bon ça a été très difficile, il n'y avait que moi et ma femme et je vivais chez Raymond le Noir, et je travaillais dans le lot et alors j'ai mis un

champ dans un fond (roça de baixão), et bon... j'aime travailler les haricots (feijão) n'est-ce pas ? Alors j'ai mis un champ de haricot de bonne qualité, à cette époque j'en ai tiré 36 sacs de haricot, et ça a suffi pour que je me prépare ma vie et alors j'en ai pris et vendu plus, avec tout cela je n'avais pas encore acheté la terre n'est-ce pas ? Alors j'ai acheté du bétail et ensuite j'en ai vendu plus, j'ai acheté du riz, j'ai toujours été un échangeur, j'achetais du riz et ensuite je le vendais (...). Alors j'ai acheté 180 sacs de riz, à cette époque je l'ai acheté à 8 contos, c'était à l'époque des contos encore. Alors je le vendais, je le vendais 20 contos, et je gagnais de l'argent alors ça a été l'année où j'ai acheté ce lot ici et j'ai acheté des vaches, alors après il y a eu cette histoire du FNO alors j'en ai fait un pour 50 têtes aussi, et maintenant ça fait 5 ans en Octobre et il faut payer la première parcelle et aujourd'hui je... je suis tranquille tu sais, je travaille comme je veux... et j'avance dans la vie ainsi »^{bb}.*

Le parcours qu'il explique dans cet extrait, et que nous allons détailler par la suite, peut être résumé par la dernière expression : « j'avance dans la vie ainsi ». Cette expression se retrouve dans les discours des jeunes de ce type qui résumant ainsi leur ascension sociale. Cette ascension est presque intégralement racontée à la première personne : à la différence des entretiens des jeunes de type entrepreneur familial, sa femme en est absente ; et là, les personnes à qui il fait référence sont soit les voisins avec lesquels il a réalisé des affaires, soit un Raymond le Noir au rôle ambigu que nous n'avons pas su faire préciser.

Algénil insiste beaucoup sur sa capacité de négociation, qu'il appellera plus tard sa bonne tête. Il négocie avec ses voisins, en achetant leurs productions ou en faisant des échanges de terre. Mais on s'aperçoit de deux choses : tout d'abord, il a appris le commerce avec ses frères (et sans doute avec son père, agriculteur de type agriculteur citadin) dans des affaires en ville ; et il associe l'argent gagné dans l'agriculture à des revenus non-agricoles, qui lui permettent de disposer d'argent liquide :

Extrait d'entretien 154 : Les « affaires » citadines d'Algénil

« Enquêteur : Ensuite, vous vouliez faire autre chose plutôt que de vivre ici. Quand vous étiez petit, vous vouliez vivre en ville ?

« Algénil : Non. J'ai pris pas mal d'argent, y compris avec mes frères, mais j'ai abandonné, je n'ai pas trouvé cela bon, et je suis resté à épargner l'argent, j'achetais des vieilles voitures que je faisais réparer à São Paulo.

« Enquêteur : Ah, vous y avez déjà été ?

« Algénil : Oui, j'y ai été avec mes frères. J'avais un frère qui achetait des voitures pas chères et qui les amenait à São Paulo à la réforme, il y avait une entreprise qui achetait nos voitures et chacune avait sa valeur, elle pouvait être toute pourrie ou toute neuve, ça n'avait aucune importance. On gagnait de l'argent parce que quand on arrivait à São Paulo on les mettait à l'usine, ils la réparaient et elle sortait toute neuve. Des fois on achetait une voiture pour 30 000, 30 contos à l'époque, à São Paulo ils la refaisaient pour 130, 140 contos... j'ai gagné de l'argent parce qu'à l'époque la voiture avait de la valeur, n'est-ce pas, ce n'était pas comme aujourd'hui. C'était une bonne affaire. Alors après j'ai pensé : "Non, cette histoire n'est pas pour moi". Parce qu'on avait tout le temps peur [de se faire attaquer sur la route] »^{cc}.

A cet argent gagné par le commerce de voitures d'occasion, il ajoute de l'argent gagné dans le monde rural en dehors de l'agriculture, par des activités salariées rémunératrices : la coupe de bois. Cela fait de lui un pluriactif diachronique qui réinvestit son argent dans l'agriculture :

Extrait d'entretien 155 : La pluriactivité au service de l'investissement dans le lot d'Algénil

« Enquêteur : Lorsque vous aviez la moitié du lot, vous travailliez aussi avec le bois ?

« Algénil : Oui, je travaillais avec le bois.

« Enquêteur : Comment ça se passait ?

« Algénil : Je m'occupais plus de la tronçonneuse, je coupais le bois, j'ai beaucoup travaillé avec Monsieur Divaldir, mais bon lui... un tracteur l'a tué, il y a à peine trois mois. J'ai beaucoup travaillé avec lui à l'époque, aujourd'hui non mais à l'époque un tronçonneur gagnait bien, ça payait, la journée aujourd'hui ça vaut 10 contos, mais à l'époque il me payait 40 contos, on va faire comme si c'était aujourd'hui n'est-ce pas ? C'était très bien à l'époque. Je coupais le bois pour un dénommé Avelino, à Altamira (...)

« Enquêteur : Et à cette époque, vous pensiez rester dans l'agriculture aussi où c'était pour gagner de l'argent pour acheter un lot, ou comment vous pensiez ?

« Algénil : Rapaz, c'est la chose suivante : quand je travaillais avec le bois et qu'il restait un peu d'argent, j'achetais une génisse, et je pensais toujours cela, pour acheter du bétail. Quand mon père a acheté la première génisse, c'est moi qui m'en occupais, j'aimais beaucoup m'occuper du bétail, à cette époque le bétail avait de la valeur. Ce n'était pas comme si tu avais un sac de riz et que tu vas te prosterner devant les gens pour qu'ils te l'achètent, parce que si tu avais une vache ils te l'achetaient sur l'heure. J'ai vu la femme du vieux Carlos, Dona Neuza, ils n'avaient que du riz, et aujourd'hui ils n'ont rien. Il y a des gens qui veulent juste savoir s'ils mangent. Il ne pense pas à acheter une vache, acheter une terre »^{dd}.

On voit qu'une des caractéristiques de son activité, c'est qu'il réinvestit l'argent gagné en dehors de l'agriculture dans son lot : cet investissement ajouté à l'argent du prêt lui permet d'être aujourd'hui propriétaire de deux lots, de cent vingt têtes de bétail (dont environ cinquante achetées par le prêt), de produire une demi-tonne de cacao par an (sur un lot de mauvaise terre), de posséder un commerce et de se préparer pour les prochaines élections à se faire élire *vereador**.

Les jeunes de ce type ont plusieurs caractéristiques communes : tout d'abord, ils s'estiment tous indépendants de leurs parents ou de leurs beaux-parents, mais selon trois modalités différentes. La première est la plus simple à comprendre : leurs parents sont morts (Marcos) ou les ont quittés tôt (Aldénil). Dès lors, ces jeunes sont restés, malgré leur jeune âge, sur le lot parental ; c'est seuls qu'ils ont commencé à travailler. Deux autres jeunes (João et Algénil) se sont disputés avec leur père pour des raisons tenant à la production : dans le cas, les pratiques paternelles sont considérées comme irrationnelles, soit que le père a « des idées venues de je-ne-sais-où » (João), soit qu'il ait « perdu la tête » et soit « devenu fou » (Algénil) ; dans les deux cas, le père est accusé de dilapider son capital. Dès lors, les fils disent avoir des pratiques beaucoup plus rationnelles. Enfin, Sydney dit avoir reçu de son père une aide initiale (le droit de planter son cacao dans le lot paternel), mais dit aussi avoir fait fructifier ce capital par ses propres moyens.

C'est là leur seconde caractéristique commune : ils disent parvenir à gérer parfaitement bien, grâce à leur « bonne tête », à leur capacité de gestion, et à leur dur labeur, le capital initial. Ils ont fait des transactions qui leur sont favorables (parfois, ils prêtent même de l'argent) et qu'ils précisent dans le détail ; ils ont choisi des cultures rentables et / ou ont su se salarier dans des activités productives ; et ils combinent aujourd'hui plusieurs sources de revenus qui leur assurent une bonne situation. Cette gestion rationnelle donne à leurs actions une rationalité instrumentale : ils organisent leurs moyens en vue d'une fin précisément délimitée.

Mais, c'est leur troisième caractéristique commune, le capital qu'ils ont amassé ne leur paraît pas suffisant pour arriver à leurs fins ; et ils ont des idées pour l'accroître encore : achat de nouveaux lots (Sydney, João, Aldénil), réalisation d'une plus value foncière (Marcos), faire un nouvel emprunt (João, Algénil), se lancer dans le commerce (Algénil, João) et / ou dans la politique (Algénil).

Ces trois caractéristiques renvoient bien au modèle de l'entrepreneur, du type « self-made man ». Mais cet entrepreneur est, profondément, un entrepreneur agricole. Car, et c'est là leur dernier point commun, ce sont les seuls jeunes (hors ceux des MFR) qui valorisent l'agriculture comme étant une activité nécessitant un savoir précis – savoir qu'eux possèdent et qui leur a permis d'arriver là où ils en sont. Ils parlent d'eux-mêmes comme d'agriculteurs, même s'ils associent cette activité à d'autres activités. C'est ce que l'on retrouve dans l'encadré suivant :

Extrait d'entretien 156 : La revendication d'un savoir agricole (Sydney)

« Enquêteur : Donc vous avez quitté les études pour travailler avec votre père ?

« Sydney : Oui, je suis parti des études parce que j'avais... parce que mon influence venait de la culture de la terre (lavoura). De nos jours, tout dépend des études. Mais moi je n'ai pas aujourd'hui... je ne regrette pas, parce que je sais me débrouiller avec les gens, avant de faire la culture et avant de... de la former pour la donner à un métayer, on doit parler avec les gens, faire les quatre opérations de calcul, je sais mesurer la terre pour les gens que je vais employer, tout cela... même que beaucoup de gens qui ont étudié jusqu'à la 8^{ème} série [fin collège] ne savent pas mesurer la terre, n'est-ce pas... Il y a des gens... Alors je pense que la volonté de travailler avec les cultures.... Mais l'agriculteur, s'il étudie, il se sent perdu. Aujourd'hui, il y aurait beaucoup de savoir avec la pratique, la pratique vaut énormément »^{ee}.

Il y a là clairement une valorisation du savoir de l'agriculture par rapport au savoir procuré par les études. Et on constate que c'est lorsqu'un savoir est valorisé que surgissent des mots pour qualifier l'agriculture autrement que par le lieu où elle est exercée ou par les relations nouées autour : alors que nous invitons par notre question à parler de l'agriculture comme activité pratiquée en famille, Sydney ne répond pas par rapport à la famille ; il qualifie l'agriculture de *lavoura*, mot qui désigne la culture de plantes ; et emploie même le mot agriculteur pour s'auto-désigner. Alors que plus haut les jeunes parlaient d'eux comme des « travailleurs des champs », Sydney emploie le mot « d'agriculteur ». Il se distingue en ceci des entrepreneurs familiaux, qui considèrent toujours l'agriculture par rapport à la famille.

Enfin, on note que la famille est toujours absente de leurs discours. João, Algénil et Sydney ne parlent jamais de leur épouse ; quand à Aldénil, il dit préférer ne pas se marier tant qu'il n'a pas encore réussi à mettre en place ce dont il rêve. De même, rien n'est précisé pour les enfants, sauf João qui, classiquement, justifie sa volonté d'augmenter ses revenus pour pouvoir laisser quelque chose à ses enfants. Dès lors, on peut dire que ce sont des entrepreneurs agricoles individuels.

Or il faut interpréter ce type d'argumentaire par rapport au contexte dans lequel il est émis : mettre en évidence ses propres qualités au détriment de celles de sa famille constituée, dans le cadre d'une organisation sociale de type communautaire, une nouveauté. On peut interpréter cela comme un surgissement de l'individualisme, qui renvoie à une forme de lien social de type sociétaire. Or, ce mythe de l'entrepreneur individuel est en même temps un des fondements de l'idéologie capitaliste : il renvoie donc à l'apparition d'un argumentaire capitaliste chez certains jeunes du front pionnier.

La logique sociale (de type instrumentale à finalité économique) qui est celle de ces jeunes s'oppose radicalement à celle des jeunes obligés volontaires, qui ont eux une logique de type traditionnelle. Entre ces deux extrêmes, on peut rattacher les logiques que l'on observe à des logiques de type axiologique, justifiées par des valeurs. Mais ces valeurs changent, et ces logiques se combinent souvent à d'autres logiques. Ainsi les entretiens noyaux des jeunes de type agriculteurs libérés associent-ils une logique axiologique (la valeur suprême étant l'indépendance) à une logique de type traditionnelle, autour de l'aide qu'ils espèrent de leurs enfants ou pour justifier l'aide qu'ils ont donné à leurs parents.

On peut alors, pour conclure cette typologie, représenter dans le tableau suivant les différents types, en précisant cette fois leur nom et la logique sociale typique à laquelle ils se rattachent.

Tableau 30 : Nom et logique sociale typique des différents types de jeunes

Type	Nom du type	Logique sociale typique	Effectif du type
A	Obligés volontaires	Traditionnelle (paternalisme paysan)	7
B	Agriculteurs libérés	Axiologique (indépendance) et, de manière moins importante, traditionnelle (paternalisme paysan)	3
C	Producteurs en construction identitaire	Anti-traditionnelle (contre le paternalisme paysan), instrumentale (à fin de production rationnelle) et axiologique (en référence à l'agriculture comme activité conférant une identité sociale)	6
D	Ruraux pluriactifs	Axiologique (vie en famille dans le monde rural)	8
E	Entrepreneurs familiaux	Instrumentale (à des fins de productions) et axiologique (vie en famille nucléaire)	5
F	Entrepreneurs agricoles	Rationalité instrumentale (de type capitaliste)	5

C'est sur cette base que nous pouvons, comme nous l'avons fait pour la typologie des parents dans le chapitre 3, tenter de tirer quelques conclusions par rapport à ce que nous avons appelé les « configurations socio-spatiales » des jeunes agriculteurs.

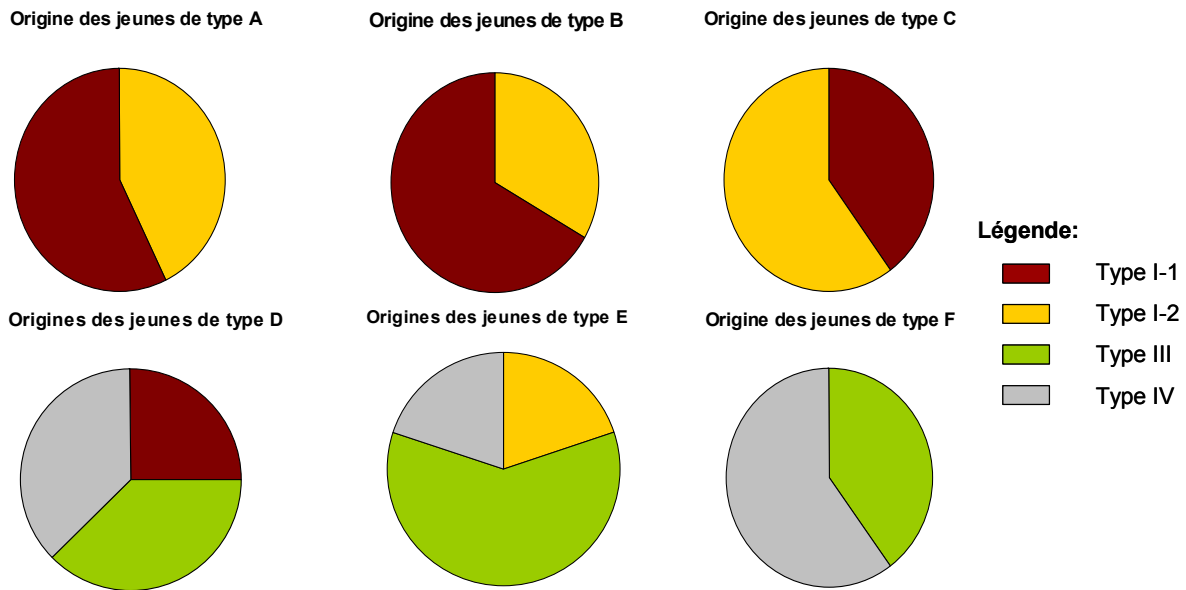
III. Configurations socio-spatiales des jeunes et durabilité dans le front pionnier de la Transamazonienne ?

La notion de configurations socio-spatiales des jeunes est celle que nous avons forgée dans la première partie, pour répondre aux deux questions essentielles concernant les jeunes dans le front pionnier : d'une part, la crise supposée de l'agriculture paysanne ; d'autre part les conséquences que pouvait avoir cette crise au niveau des pratiques migratoires des agriculteurs. Enfin, nous avons vu, au cours des développements, que ces deux questions renvoyaient implicitement à une troisième question : quels sont les facteurs du changement ? C'est à ces trois questions que nous pouvons tenter d'apporter une réponse ici.

Pour cela, nous allons essayer de comparer les pratiques socio-spatiales des jeunes à celles de leurs parents pour mieux comprendre ce qui change. Après avoir montré les facteurs qui expliquent des changements, nous tenterons de faire le point sur les dynamiques en cours dans le front pionnier.

III. 1. Reproductions (ou non reproductions) des valeurs paysannes et migrations sur le front pionnier

Comment se situent les jeunes par rapport à leurs parents ? On peut, pour répondre à cette question, représenter sous forme de graphique les familles d'origine des jeunes de chaque type (graphique suivant).

Graphique 7 : Type de famille d'origine des jeunes de chacun des types

Les graphiques représentent des nombres peu élevés de jeunes (entre trois et huit) : ils n'ont donc qu'une valeur indicative. Ils permettent cependant de constater que, sauf exceptions, les jeunes de type A à C sont originaires du type paternaliste paysan ; alors que les jeunes des types D à F sont principalement originaires des familles de type paysan communautaire ou agriculteur citadin. L'origine des jeunes des types A à C est peu étonnante : cela s'explique par le fait que ces types se définissent en grande partie par rapport au travail avec les parents, caractéristique des agriculteurs de type I. Par contre, le fait que des jeunes issus de familles de type paternaliste paysan ne se retrouvent pas dans les types D à F est plus étonnant : cela reviendrait à considérer que les jeunes issus des familles de type I ne peuvent avoir des rationalités de type économique que lorsqu'ils sont en crise avec leurs parents (type C).

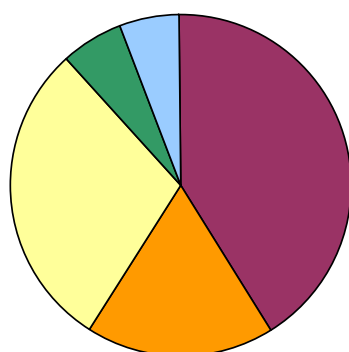
On observe donc bien le passage d'économies domestiques (jeunes issus de familles des types I à III) à des économies de type capitalistes (jeunes de types E et F, et en partie ceux de type C). Mais il semble que ce passage est beaucoup plus difficile lorsque l'économie domestique est en plus liée à des formes de relation de type paternaliste. C'est ce que l'on peut étudier en premier lieu.

Un déterminisme du type paternaliste paysan ?

Où se situent les jeunes issus de familles de type paternaliste paysan ? C'est à cette question que permettent de répondre le graphique suivant.

Graphique 8 : Typologie des jeunes et familles de type paternaliste paysan

Destinations des jeunes des types I



Légende:



Si on considère que seuls les jeunes de type obligés volontaires reproduisent les attentes de leurs parents, alors on voit par ce graphique que moins de la moitié des jeunes des types I¹ ont des pratiques qui correspondent aux attentes exprimées par leurs parents². Si on considère qu'environ 20 % des jeunes des types I sont en ville, c'est donc moins de 40 % des jeunes qui reproduisent les attentes de leurs parents (et encore ces reproductions sont-elles teintées de contestations). Cela explique sans doute que ces familles n'aient pas réalisé, au moment de l'installation des enfants, de nouvelles migrations : en effet, si tous leurs enfants ne veulent pas reproduire la condition d'agriculteur, la migration, coûteuse en travail et en qualité de vie, devient inutile. Les parents disposent de terres suffisantes pour leurs familles. Dès lors, la stabilisation de ces familles pourrait être interprétée comme un échec de leurs stratégies de reproduction sociale. Pour la génération suivante, ce fait pourrait bien se confirmer puisque les jeunes actuels disent ne pas désirer que leurs enfants reproduisent ce qu'eux ont vécu. Seuls quelques agriculteurs issus des types I (comme Orlando ou João Batista) semblent disposés à une nouvelle migration.

Les jeunes de type B (agriculteurs libérés) sont peu nombreux dans notre échantillon, mais montrent bien une tendance à la rupture que confirment les jeunes de type C (producteurs en construction identitaire). Or, on se rappelle que ces jeunes avaient trois caractéristiques principales : ce sont sans doute les plus capitalistes des jeunes des trois premiers types ; ce sont ceux qui sont le plus en rupture par rapport à leurs parents ; et ils ont déjà fait un séjour en ville, mais en sont revenus pour différentes raisons.

Si tous les jeunes ne reproduisent pas mécaniquement les attentes de leurs parents, montrant par là l'importance de mécanismes de socialisation non parentaux, il semble par contre que la mise en place de logiques entrepreneuriales ou pluriactives est rendue plus difficile par l'origine des jeunes :

¹ Une étude plus approfondie montre que les jeunes de type I-2 reproduisent moins que leurs homologues de type I-1 les volontés de leurs parents. Cela est assez cohérent puisque les familles de type I-2 n'ont pas les moyens de retenir tous leurs enfants auprès d'elles.

² On se rappelle par ailleurs que ces jeunes sont les plus vieux de notre échantillon, les plus jeunes se situant dans le type C (producteurs en constructions identitaires).

les cas des jeunes de type C et du jeune de type E, qui tiennent des discours renvoyant à des rationalités instrumentales, montrent qu'il faut pour cela qu'ils réalisent une rupture par rapport à leurs parents. Cela se comprend au vu des oppositions que nous avons faites entre paternalisme et capitalisme (voir les travaux de Léna et *al.*, 1996) : le paternalisme imprime des habitus sociaux qui ne disparaissent pas tout seuls. Il faut pour cela que soit crée comme un « choc biographique », tel que la sortie vers la ville (jeunes de type C 2) ou les Maisons Familiales Rurales (jeunes de type C 1). Mais on voit que les constructions identitaires à l'œuvre dans le type C peuvent aboutir positivement lorsque les jeunes peuvent pratiquer l'agriculture qu'ils entendent : c'est le cas de ce jeune de type E (entrepreneur familial) issu d'une famille de type I-2 qui est passé par une formation en Maison Familiale Rurale.

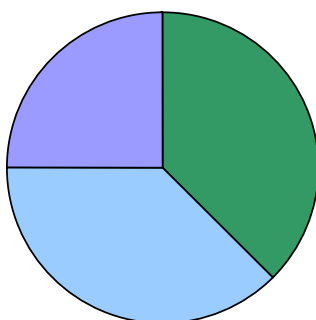
Mais cette exception ne fait, finalement, que confirmer le poids des liens paternalistes : en effet, la distance qui sépare une logique de type entrepreneur familial et la logique paysanne n'est pas si grande dans la mesure où la famille reste dans les deux cas l'unité de référence. Mais dans les familles paternalistes, c'est de la famille parentale qu'il s'agit ; alors que dans le type entrepreneurial, c'est de la famille nucléaire. Il serait intéressant de constater comment vont évoluer les enfants des jeunes des types B et C : vont-ils quitter l'agriculture familiale comme le souhaitent leurs parents ? Ou bien vont-ils, puisqu'ils ne sont pas tenus à des obligations familiales, réussir plus facilement à passer à des logiques de type capitaliste ?

Crises dans le type paysan communautaire et reproductions des agriculteurs paysans

Si les agriculteurs de type paternaliste paysan sont fortement en crise, les agriculteurs de type paysan communautaire ne le sont pas moins : cependant, cette crise est moins visible. C'est ce que montre le graphique suivant.

Graphique 9 : Typologie des jeunes et familles de type paysan communautaire

Destinations des jeunes de type III



Légende:

- Type A
- Type B
- Type C
- Type D
- Type E
- Type F

Qu'il n'y ait pas pour les familles de type paysan communautaire d'enfants dans les types A à C est, nous l'avons dit, normal. En revanche, les jeunes issus de ce type auraient pu, logiquement, être parmi les entrepreneurs familiaux : en effet, le paysannat communautaire est une forme d'agriculture en partie centrée sur le couple et les enfants ; sans réaliser une rupture profonde par rapport aux

parents, les enfants de ce type auraient pu se recentrer sur leur famille. Si la moitié des jeunes de ce type sont bien issus de familles de type III, ce n'est pas là le type où ils sont les plus nombreux. Cela montre que les ruptures que réalisent ces jeunes sont plus liées à l'activité agricole elle-même. Cela peut apparaître comme une conséquence de la stabilisation de ces familles : en refusant d'aller vers d'autres fronts pionniers pour obtenir de la terre en quantité suffisante, ils sont obligés, pour subvenir à leurs besoins, de se salarier. C'est ce qu'explique Irinéo lorsqu'il raconte comment il est venu à être salarié de son beau-père :

Extrait d'entretien 157 : Se salarier plutôt que d'avancer dans le front pionnier (Irinéo)

« Irinéo (...) : Notre problème, c'est qu'on a eu un lot de terre qui jusqu'à aujourd'hui trompe celui qui ne s'y connaît pas. Ça ressemble à de la terra roxa, mais ça n'en est pas. Alors on a travaillé très dur et ça a été perdu : on a planté du cacao, et il n'a pas produit, enfin ça ne valait pas le coup de s'en occuper parce que les études menées par la CEPLAC disaient que ça ne valait pas le coup dans notre terre de planter du cacao. Simplement dans la terra roxa*. Alors on a planté de la canne [à sucre], et l'usine a fermé un temps. Alors on a commencé à travailler avec une scierie, mais bon ça ne collait pas avec les dépenses. Alors on a planté du poivre, mais il est mort. Alors on a planté du cupu, du café, et on a travaillé avec du bétail. Alors comme notre bétail a augmenté, augmenté, j'ai... pour que l'on achète un autre lot il aurait fallu qu'on se sépare du bétail, et pour ne pas s'en défaire mon beau-père m'a fait une proposition ici, et alors je suis allé travailler avec lui ici, où il y a plus de terre, et je suis ici depuis 4 ans et demi. Ça a fait 4 ans en Juin »^{ff}.*

Plutôt que de vendre son bétail, Irinéo aurait pu, comme n'hésite pas à le faire Marcos (un jeune de type F), migrer pour un fond de *travessão*. Mais il n'évoque même pas cette possibilité (que ses parents n'ont pas rejetée), et préfère alors se salarier sur le lot de son beau-père.

De même, le fait que la moitié des jeunes issus des familles de type III soient pluriactifs est un résultat étonnant : on s'attendait à ce que ces jeunes soient d'abord des fils d'agriculteurs citadins, plus habitués à la pluriactivité. On se rend mieux compte de l'ampleur de cette crise quand on sait que l'indépendance dans le travail est un des objectifs majeurs des paysans communautaires : cela signifie que nombre de ces jeunes acceptent le salariat plutôt que de migrer (comme le montre Anne Le Borgne - David, 1998) ou d'être agriculteurs à plein temps (ce que montrait aussi Anne Le Borgne - David).

Par contre, cette pluriactivité n'empêche pas que ces jeunes restent près de leurs parents : en effet, la plupart restent dans leurs localités d'origine, et ne déclarent pas avoir de conflits avec leurs parents. Mais cette localisation n'est jamais justifiée par une volonté d'être proche de la famille : ils disent plutôt qu'ils préféreraient rester dans le monde rural ; dès lors, il est compréhensible qu'ils restent là d'où ils sont originaires.

Par ailleurs, les jeunes qui sont dans le type entrepreneurs familiaux marquent eux-aussi une rupture par rapport à leurs parents : l'agriculture a dans ce cas-là des finalités économiques et non plus communautaires, entrant par ce biais dans les logiques capitalistes. Cela révèle des ruptures qu'il faudra, là encore, expliquer par les itinéraires biographiques de ces jeunes.

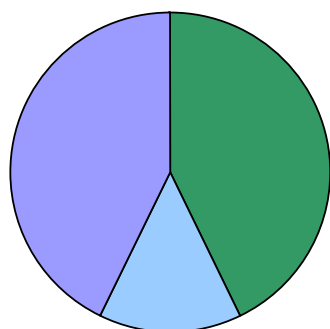
La diversité des reproductions sociales des jeunes de type paysans citadins

Les jeunes de type paysan citadin devraient être ceux qui se rencontrent le plus chez les agriculteurs pluriactifs : on a vu que ce n'est pas le cas. Par contre, ces jeunes sont majoritaires chez

les agriculteurs de type entrepreneurs individuels. En proportion par rapport au type d'origine, les jeunes issus des familles de type IV se localisent indifféremment dans les jeunes de type pluriactifs ruraux ou entrepreneurs individuels :

Graphique 10 : Typologie des jeunes et familles de type agriculteurs citadins

Destination des jeunes de type IV



Légende:

- Type A
- Type B
- Type C
- Type D
- Type E
- Type F

Le fait que ces jeunes se retrouvent dans ces types est peu étonnant : en effet, leurs parents étaient eux-mêmes des pluriactifs ; en faisant de même, les jeunes du type D ne font que reproduire les pratiques de leurs parents. De même, ce sont des agriculteurs qui sont très insérés sur le marché (soit qu'ils soient eux-mêmes commerçants, soit qu'ils aillent régulièrement en ville) : leurs enfants (présents dans le type F) ne font que reproduire ces caractéristiques. L'absence de considérations familiales (paternalistes ou communautaires) dans les discours des parents se retrouve aussi dans le fait que ces jeunes ne soient pas (à une exception près) des entrepreneurs familiaux ou dans les types A à C. Reginaldo est la seule exception, ce qui se comprend par le fait qu'il habite aujourd'hui dans un lot voisin à celui de son beau-père.

Cependant, il faut noter que les agriculteurs entrepreneurs individualistes ont tous eu un conflit avec leurs parents qui les a amenés à partir seuls sur leur propre lot. Ces ruptures ont été faites parce que les pratiques des parents étaient considérées comme peu rationnelles : cela montre que, même dans ce cas, la réalisation d'une agriculture individualiste est le fait d'individus isolés par rapport à leur famille d'origine.

On peut estimer, pour conclure cette partie sur le type de famille d'origine des jeunes de chaque type, avoir identifié plusieurs itinéraires qui révèlent des crises par rapport aux types parentaux : le rapport entre type I et types C, D et E ; le passage du type III au type D ; et, dans une moindre proportion, le passage du type IV au type F et du type I aux types A et B. Il faudrait à présent expliquer ces itinéraires divergents en cherchant dans les biographies les causes à la fois des reproductions et des écarts des jeunes issus de familles de type paternaliste paysan et paysan communautaire. C'est ce que nous pouvons faire en introduisant un débat sur la place que tient le passage en ville dans les itinéraires des jeunes.

III. 2. Biographies de jeunes et reproductions de l'agriculture paysanne : le rôle des chocs biographiques en question

Deux éléments semblent particulièrement reliés aux crises de l'agriculture familiale : le passage en ville d'un côté et la formation dans une Maison Familiale Rurale de l'autre semblent agir comme des « chocs biographiques » entraînant des crises de l'agriculture paysanne. Le débat que cela introduit est important : en effet, nous avons vu dans le chapitre 4 que l'introduction de crise par des facteurs extérieurs signifierait que l'agriculture paysanne n'est pas maîtresse des changements qui la touchent et que, au fur et à mesure qu'elle entre en contact avec des éléments qui lui sont étrangers, elle entre en crise. C'est cela que nous pouvons discuter à présent.

Le passage en ville, choc biographique ou conséquence d'une crise interne à l'agriculture familiale ?

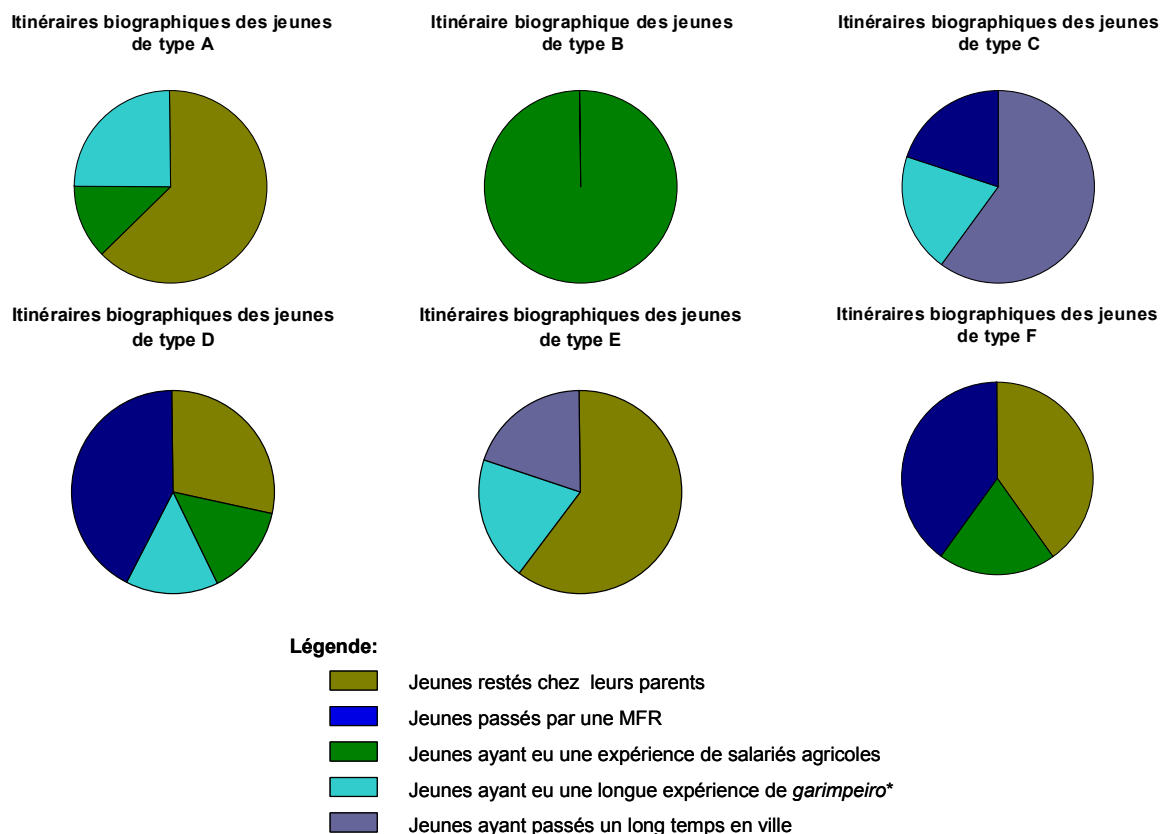
Nous avons, au cours du chapitre 4 en particulier, soulevé le rôle que tiendrait la ville dans la crise de l'agriculture familiale : elle est, classiquement, fortement liée à la crise de l'agriculture paysanne. Nous avons ainsi montré que des jeunes passés par la ville revenaient rarement dans le lot de leurs parents. Cependant, elle ne semble pas agir de manière univoque sur les représentations : nous avons ainsi dit que son rôle devait être apprécié à partir des familles d'origines des jeunes, et surtout de la manière dont a été vécue une expérience en ville (positivement ou négativement).

On remarque avec les graphiques suivants que les jeunes qui ont été en ville ne se retrouvent que dans les types qui marquent une rupture par rapport à l'agriculture paysanne, en particulier les types C, D et F.

Ces graphiques confirment à la fois qu'il existe des itinéraires biographiques dominant pour chaque type et les effets contrastés des différents itinéraires biographiques. Ainsi, on constate que les jeunes de type A ont, pour la plus grande partie d'entre eux, passé toute leur vie chez leurs parents ; ou qu'ils ont pu soit connaître temporairement des formes de salariat agricole (cas de José Bahiano Filho) soit avoir passé un temps dans un *garimpo** (Orlando et Domingo). Les jeunes de type B ont tous connu, avant de se salarier, d'autres formes de salariat agricole de longue durée, montrant l'ancienneté de leurs pratiques. Comme nous l'avions déjà relevé, les producteurs en construction identitaire sont soit passés par la ville, soit par une Maison Familiale Rurale.

On note donc que, pour les jeunes issus de familles de type paternaliste paysan, la crise de l'agriculture peut bien être liée à un événement biographique tel que le passage en ville, par le *garimpo** ou par une maison familiale rurale. De même, le salariat agricole a une forte tendance à signifier une crise de l'agriculture paysanne.

Graphique 11 : Itinéraires biographiques et typologie des jeunes



Le passage par un *garimpo** n'est pas toujours corrélé avec une crise de l'agriculture paysanne, sans doute parce que cette forme de pluriactivité, qui permet au travailleur d'être intéressé au bénéfice, n'est pas considérée par les parents comme entrant en opposition avec l'exercice indépendant d'une activité ; et, s'il reste temporaire, il ne s'oppose pas non plus au paternalisme paysan, pouvant même aider à la vie de la famille par un salaire extérieur ; par contre, quand il dure plus longtemps (comme la ville), il peut être corrélé avec une crise. C'est le cas par exemple de Zélio, agriculteur de type C. La corrélation entre crise de l'agriculture paysanne et sortie temporaire de l'agriculture peut s'expliquer dans l'extrait d'entretien suivant (déjà cité) :

Extrait d'entretien 158 : Crise de l'agriculture paysanne et sortie du monde rural (Zélio)

Zélio raconte comment il a été conduit, par un de ses amis, à un *garimpo** de Guyane française.

« Enquêteur : Et ensuite, vous avez travaillé avec lui ?

« Zélio : Non, c'était juste un de mes amis... On avait travaillé dans la région de Boa Vista, mais on n'avait pas d'argent dans le gisement (barranco). Alors on est parti ensemble, et il a vu ma condition et a dit : "Alors je vais t'amener là-bas. Ensuite, tu me payeras une bière". Ensuite, nous avons travaillé ensemble mais quand je suis parti il y est resté encore... Maintenant, je ne sais pas où il est, et je n'ai plus eu de ses nouvelles, mais ça donnait de l'or là-bas. Il y a avait des fois où on faisait un trou (barranco) et ça donnait un kilo et demi... on avait 7 %, sur un kilogramme ça fait 70 grammes. Tu passes 15, 20 jours pour épuiser un trou, et tu avais 70, 100 grammes d'or... tu vas comparer cela avec ce que tu gagnes dans les champs ?

« Enquêteur : Et vous ne vouliez pas travailler dans les champs ?

« Zélio : Pour ce que l'on gagne et ce que l'on passe dans les champs, travailler dans les champs c'est juste un moyen (só um jeito). Mais que j'aime, non. Parce qu'on reste par là, jeté dans un coin, sans valeur... celui qui travaille dans les champs n'a pas de valeur. Quelle est la valeur qu'a un travailleur des

champs ? Souvent il arrive en face d'une autorité et si vous habitez dans les champs vous n'êtes en rien considéré comme un citoyen. Si ça donne de la valeur, c'est à celui qui utilise une cravate... Parce que s'il te voit, personne ne veut parler de vol. J'ai un frère qui était là et se défendait de tous les côtés. Mais ici si tu prends la poule d'un autre, il y a des gars qui te tuent à Anapú. De toutes les façons, quand tu travailles dans les champs, n'ayant pas de condition, tu n'as pas de valeur. »⁹⁹.

Dans ce discours, que nous avons déjà évoqué plus haut pour montrer que les jeunes de ce type peuvent avoir une image négative de l'agriculture, on voit que ce jugement sur l'agriculteur peut être compris comme l'importation d'un regard extérieur sur son activité. C'est sur cette base qu'il considère l'agriculture de manière négative, comme un moyen de gagner sa vie. Mais ce jugement négatif est aussi dû à la valeur attribuée par les autorités aux « travailleurs des champs »¹ : ceux-ci sont trop pauvres pour avoir de la valeur. Comme le montre Patrick Champagne pour le cas de l'agriculture bressane en France, « la modification de leurs axes sociaux de référence a engendré, chez la plupart des petits paysans, une vision très dévalorisée de leur activité et de leur mode de vie, un point de vue très pessimiste sur leur avenir qui n'est pas sans effet sur leurs stratégies de succession et de reproduction » (Champagne, 1986, p. 48).

Pour autant, le passage par la ville ou le contact avec des citadins ne se traduit pas systématiquement par l'imposition d'un discours négatif sur l'agriculture : parmi ceux qui, plus haut, considèrent l'agriculture à partir des catégories de l'agriculture paysanne sans y adjoindre de jugement de valeur, un certain nombre d'entre eux (Domingo, Orlando, José) ont passé un moment hors de l'agriculture. Mais Zélio, à la différence d'autres jeunes qui ont passé un temps hors du monde rural, est revenu contre son gré :

Extrait d'entretien 159 : « Je suis resté attaché » (Zélio)

« Je suis arrivé ici, et quand j'ai parlé de repartir... le vieux s'est mis à pleurer, la vieille aussi réclamait qu'ils étaient déjà vieux, et que mes frères étaient tous mariés... alors je suis resté. Je suis resté presque obligé tu sais... et je suis ici... pour rester ici célibataire, dans un endroit comme celui-ci... ce n'est pas possible, il faut se marier. Alors je me suis marié »^{hh}.

Zélio semble bien être resté agriculteur par force : c'est surtout cela qui pourrait expliquer son regard sur l'agriculture. Ainsi, le temps passé hors de l'agriculture serait moins important que les conditions dans lesquelles sont partis et surtout revenus les jeunes. Il en va de même pour un autre jeune, José Orlando qui, après plusieurs tentatives d'insertion en ville qui se sont révélées infructueuses, a dû retourner dans l'agriculture. Mécontent de sa situation, il tient un discours comparable à celui de Zélio.

Dès lors, le *garimpo** comme le salariat agricole et le départ en ville peuvent n'être que des révélateurs d'une crise du paternalisme paysan. C'est ce que l'on constate très bien avec trois fils issus d'une même famille et soumis, pour deux d'entre eux, aux mêmes influences : Wilson et Milton sont toujours restés chez leurs parents. Pourtant, l'un (Wilson) est aujourd'hui classé dans le type A, l'autre (Milton) dans le type B : le départ de Milton est volontaire, et son frère ne cesse de s'en plaindre. De même, ils ont un troisième frère qui a passé un long temps en ville, et a presque quitté sa famille : il n'est revenu que parce qu'il y était obligé. Nous avons vu dans le chapitre 5 que s'il pense

¹ Juste avant cet extrait, Zélio fait une opposition entre deux types de métier : celui de militaire, qui lui aurait conféré de la valeur et du respect ; celui d'agriculteur, qu'il qualifie dans l'extrait d'entretien cité ici.

maintenant rester, ce n'est que parce que les conditions qui l'ont poussé à partir ont changé. Est-ce que sa formation a eu l'effet d'un choc biographique que la ville n'a fait que révéler ? C'est ce que nous verrons plus tard ; mais pour l'instant, retenons que la ville n'agit pas pour lui comme un déclencheur de crise, mais comme un révélateur.

Il en va de même pour José Orlando, qui a passé un long temps en ville, et est parti suite à une dispute avec ses parents. Ademilson, quant à lui, a aussi décidé volontairement de quitter le lot parental, fatigué de l'autorité de son père. Ces itinéraires apparaissent donc comme des reflets de ruptures internes à ces types.

Cela est confirmé par le fait que pour les jeunes issus de famille de type paysan communautaire ou agriculteur citadin, le changement peut venir de manière interne, sans qu'il soit corrélé à un passage en ville : ainsi, les jeunes ruraux pluriactifs ont-ils pu tout aussi bien passer un long temps en ville qu'être toujours restés chez leurs parents ; il en va de même pour les jeunes de type entrepreneurs individuels (celui qui a eu une expérience de salariat agricole (Marcos) étant orphelin de père depuis longtemps). Plus encore, les entrepreneurs individuels issus de famille de type paysan communautaire ne sont jamais allés en ville, et ont changé de type de manière interne, sans intervention extérieure. Cela montre qu'une longue expérience urbaine n'est pas l'étape nécessaire au passage d'une économie domestique à une économie capitaliste. On pourrait cependant objecter que c'est l'image positive de la ville, et non un voyage en ville, qui serait à l'origine de ces crises. Pourtant, on s'aperçoit que la ville n'est pas perçue uniformément par tous les jeunes.

Images de la ville et crises de l'agriculture familiale

On s'aperçoit que l'hypothèse d'une dévalorisation de l'agriculture par l'image positive que renverrait la ville n'est pas confirmée par nos analyses de discours. Au contraire, on observe que la ville peut agir sur les jeunes comme un élément les amenant à valoriser la vie dans le monde rural. C'est ce que l'on trouve dans l'extrait d'entretien suivant :

Extrait d'entretien 160 : Les effets répulsifs des images de la ville (Sydney)

« Enquêteur : Bon alors, plus ou moins c'était cela. J'ai une dernière question : que pensez-vous du travail dans les champs ? Vous aimez ou non ?

« Sydney : Regarde, de la manière dont vont les choses, ce que l'on voit à la télévision, je vois beaucoup de gens en ville qui passent par de ces choses... il n'y a pas d'emploi même pour ceux qui ont étudié, alors je dis que j'aime les champs. Parce que dans les champs on tente d'aimer ce qui nous donne des résultats. Parce que moi, comme cela, moi-même si j'avais fait des études, si j'avais la chance d'avoir un bon emploi, très bien. Mais quand quelqu'un est en ville avec un emploi, dans une entreprise ou quoi que ce soit, elle est en crise, je ne sais pas quoi... C'est beaucoup de difficultés. Alors je dis que j'aime les champs parce que dans les champs les gens sont plus tranquilles, parce qu'aussi on ne dépend pas des autres. Si vous êtes employé (empregado*) vous devez vous justifier pour que ça aille bien, même lorsque vous n'arrivez pas à l'heure... Dans les champs, il y a des moments où c'est plutôt difficile : si les personnes ne savent pas travailler avec la tête, tu jettes tout ce que tu as par la fenêtre. Parce que les choses ici ne sont pas faciles, n'est-ce pas, dans les champs je vois beaucoup de gens qui prennent [de l'argent] pour faire une culture et qui plantent, très bien, ils parviennent à planter, des fois ils peuvent financer cela à la banque, prendre de l'argent, planter, mais ça ne suffit pas à faire pousser, il faut bien investir, comme il faut, tu sais. Et des fois si tu n'as pas la tête tu prends le financement pour acheter du bétail, et tu vas acheter une nouvelle moto, et alors quand ça finit et que vient le temps de payer la banque arrive et le lot est pire qu'avant. Alors la personne doit savoir se débrouiller (mexer) dans les champs, elle doit savoir se débrouiller (mexer) »ⁱⁱ.

Dans cet extrait d'entretien, Sydney parle des conditions de travail dans le monde rural ; il est possible que ce soit nous qui, en utilisant le mot « champ » (*roça*) dans notre question, ayons amené notre interlocuteur à employer ce mot dans l'entretien ; et peut-être même à l'opposer implicitement à la ville. Mais même dans ce cas, on perçoit que la comparaison avec la ville n'est pas toujours au désavantage de l'agriculture : dans son cas, la comparaison est favorable à l'agriculteur qui se voit dans une situation moins difficile que celle des citadins. Il a un emploi, un certain calme, une absence de violence. Ce point de vue par rapport à la ville se retrouve dans d'autres entretiens, tels que ceux d'Elizeu, Ademilson, Valmir Paraná, João ou Aldénil.

On peut s'interroger sur le rôle que joue la télévision dans les représentations de la ville. Celle-ci est de plus en plus présente dans les fronts pionniers, et on pourrait facilement supposer que cela est directement relié à l'émergence d'une image positive de la ville. Mais si Sydney évoque le rôle de la télévision dans ses représentations, il montre qu'au contraire celle-ci n'agit pas comme un outil montrant la modernité citadine à laquelle les jeunes aspireraient, mais qu'elle l'amène à rejeter la ville. La télévision n'agit pas alors de manière univoque sur les représentations des jeunes. Par contre, une analyse du rôle de la télévision au Brésil montre qu'elle amène à réduire les distances entre les groupes sociaux, à rapprocher les urbains des ruraux (Hamburger, 1999). Elle ne doit pas être comprise comme ayant une action unique sur un groupe particulier, mais comme s'inscrivant dans les logiques des itinéraires personnels.

Or, les transformations qu'elle amène dans ce cas nous semblent être liées aux conditions de vie des jeunes. Sydney, parce qu'il est plus riche que les autres, pourrait être amené à valoriser la vie dans le monde rural. Pourtant, on constate que parmi les jeunes qui valorisent le milieu dans lequel ils vivent, tous ne vivent pas dans de bonnes conditions : Elizeu vit dans un lot de mauvaise terre, éloigné de la route et est obligé de vendre sa force de travail à l'extérieur ; Valmir Paraná possède certes son propre lot, mais il débute sur celui-ci et n'a encore qu'un médiocre niveau de vie (que son père, lui aussi en difficulté, ne peut pas relever).

Dès lors, on peut dire que le passage en ville est un élément important des biographies, mais qu'il ne joue pas le rôle d'un choc biographique nécessaire au changement de l'agriculture familiale : plus que de provoquer ces changements, il sert surtout à les révéler. Or, il nous semble que les Maisons Familiales Rurales agissent exactement de la même façon. C'est ce que nous pouvons voir à présent.

Les Maisons Familiales Rurales, des moyens au service de logiques déjà largement impulsées avant l'entrée dans les formations ?

Les Maisons Familiales Rurales sont un des moteurs du changement dans les familles de type paternaliste paysan, où elles agissent comme des chocs biographiques produisant une rationalisation des discours (rationalité instrumentale) et une valorisation identitaire (rationalité axiologique). Les anciens élèves des MFR, à qui nous demandons de raconter tout ce qu'ils pensent avoir été important dans leur vie, sont les premiers à reconnaître le rôle essentiel des MFR :

Extrait d'entretien 161 : L'importance de la MFR dans l'autobiographie d'un jeune (Sandro)

« Sandro : (...) Je peux te garantir que [étudier à la MFR] c'est la meilleure chose que j'ai faite. Parce que j'ai acquis des connaissances bien supérieures. Si j'avais étudié dans un collège traditionnel, j'aurais

appris beaucoup plus de choses, mais je n'aurais pas aidé autant ma famille, ça n'aurait profité qu'à moi »¹¹.

Ce discours peut être analysé à deux niveaux : on trouve certes, au départ, une déclaration sur l'importance qu'a joué la MFR dans la biographie de Sandro ; mais parmi les éléments importants qu'il en retient, on retrouve des accents bien connus d'aide à la famille (qui sont amplement tenus par les moniteurs des MFR). Mais il faut se rappeler de deux choses : la première, c'est que ce discours est réalisé dans le cadre de l'école, juste avant la fin des cours, alors que les élèves sont invités à réfléchir sur leur expérience passée ; la seconde, c'est que Sandro a déjà, à plusieurs reprises, tenté de quitter ses parents pour s'installer en ville. Au moment de l'entretien, il est rentré depuis peu de temps et est dans une dynamique de repentir. Dès lors, ce discours a des accents un peu convenus.

C'est une caractéristique des discours des jeunes issus des MFR : ainsi, nous avons réalisé un entretien avec Marx, ancien élève d'une MFR, qui hors entretien ne cessait de dire que l'agriculture ne l'intéressait pas, qu'il voulait partir en ville ; et qui, lorsque le micro a été branché, a tenu un discours très convenu sur son expérience dans les MFR. Mais ce discours cachait déjà mal une pluriactivité intensive de la part de Marx, qui passait les intervalles entre chaque semaine de formation à construire des bâtiments pour ses voisins (maisons, corral, porcherie, etc.) ; aujourd'hui, il semble qu'il travaille en ville comme mécanicien.

Ainsi, son discours est beaucoup moins révélateur que ses pratiques : mais celles-ci, parce qu'elles sont en construction, sont difficiles à qualifier. Ainsi, on ne peut pas prédire avec certitude ce que fera Sandro : celui-ci peut décider de rester chez ses parents comme d'en partir. Par contre, des éléments permettent de comprendre comment se dessinent ces pratiques : Marx n'est pas un fils de paysan, mais le fils d'un agriculteur citadin ; ses frères et sœurs mariés sont tous en ville, dont plusieurs d'entre eux à São Paulo. Marx reproduit donc plus des dynamiques familiales que ce qui lui a été appris à l'école. On peut dire qu'il en va de même pour Sandro : son discours dans l'extrait ci-dessus reflète le fait qu'il est issu d'une famille de type paternaliste paysan, et que c'est le travail avec les parents qui doit être mis en avant. Dans la mesure où ce type, à la différence du précédent, est en crise, il y a de fortes probabilités de penser que Sandro va répéter cette crise.

C'est en tous cas ce que révèlent ses stratégies actuelles : il cherche, contre l'avis de son père, à s'insérer dans une invasion de terres pour s'approprier un lot dans lequel habiter avec celle qui, quelques mois après l'entretien ci-dessus, est devenue sa femme. On ne sait pas s'il a réussi, mais il cherche à le faire. Par contre, on a vu (et revu) que Valmir Problema y parvenait ; mais cela s'inscrit dans une rupture plus ancienne avec l'agriculture paysanne de son père :

Extrait d'entretien 162 : La MFR, un révélateur d'une crise de l'agriculture paysanne (Valmir Problema)

« Enquêteur : Mais sinon, vous avez toujours voulu vivre dans les champs ?

« Valmir Problema : J'ai toujours voulu. Moi, quand j'avais 17 ans, j'ai voulu aller faire un tour dans le monde. Mais mon père disait qu'à son époque, il est sorti parce qu'il n'avait pas de terre. Alors il est parti chercher de la terre pour travailler. Quand on voit son histoire, on pense différemment. Parce que avec la MFR, qui est une forme d'étude orientée vers l'agriculture, le travail du sol, on a fait des études et on a fini de tomber amoureux de la terre. De travailler avec l'agriculture.

« Enquêteur : Alors maintenant c'est ainsi ?

« Valmir Problema : Ca doit être ainsi, travailler avec l'agriculture. Il faut travailler mieux que ce que l'on faisait avant. Au niveau de ce projet ce n'était pas possible. On travaillait mais on ne savait pas

comment fertiliser une plante, faire un plan de culture (pauta), planter au bon moment, correctement, comment elle devait être. Même la production on n'en tirait pas le bon profit. Aujourd'hui non, aujourd'hui on a étudié, on sait comment travailler, on fait tout bien, et on pense que ça va marcher. Déjà dans les projets dans lesquels on travaille on voit que ça marche, et on va affronter la vie (tocar a vida) »^{kk}.

Sous un discours admis de l'apport de la MFR, Valmir dit bien qu'à 17 ans il a tenté de quitter l'agriculture – et être resté sur l'avis de son père ; on se rappelle que 17 ans, c'est aussi l'âge auquel il voulait se marier pour avoir son propre lot – et que c'est son entrée à la MFR qui l'a fait changer de projet. Mais la rupture avec son père était déjà en germe avant son entrée à l'école : il dit bien que celle-ci a participé à son amour de la terre, mais tout se passe comme si la formation proposée par la MFR lui avait donné des arguments pour refuser ce que lui propose son père ; mais elle n'a pas modifié une dynamique déjà largement impulsée auparavant.

Il semble en aller de même pour Joël : celui-ci tient, dans les mêmes conditions que Sandro et Marx, le discours suivant sur sa formation à la MFR :

Extrait d'entretien 163 : Un discours convenu sur la MFR (Joël)

« Joël : (...) Et autre chose que je considère comme important, comme très important, inoubliable pour moi, ça a été cette école Maison Familiale Rurale, la première ici du municípe à laquelle on a pu participer comme élève, et c'est sûr on va pouvoir continuer à étudier au lycée qu'ils sont en train de faire, parce que tu sais que le curriculum... la réalité va être très importante. Et maintenant, il faut continuer à passer des informations dans la localité, c'est très important pour moi : aider les personnes, passer des informations sur nos expériences... contribuer, au niveau moral surtout, politique, conscientiser... tout cela je pense que c'est important »^{ll}.

Joël met ici en évidence plusieurs choses : alors que Sandro parlait d'aide à sa famille, Joël parle d'aide à sa communauté. Cela pourrait révéler que, à la différence de Sandro, Joël n'appartient pas à une famille de type I-1, mais à une famille de type I-2 auprès de laquelle il n'a pas envie de rester. Mais surtout, ce discours sur l'aide à la communauté est celui qui est constamment tenu dans le cadre des MFR. Par contre, il y a un élément plus intéressant dans son discours, sa volonté de continuer à étudier pour améliorer son *curriculum*. On a l'impression dans cet extrait qu'il se retient de développer cette idée de continuer à réaliser des études... pour tenir le discours syndical sur les MFR. Mais nous avons déjà vu qu'à un autre moment de l'entretien, Joël ne cache pas sa volonté de continuer à étudier pour quitter l'agriculture :

Extrait d'entretien 164 : La MFR, un moyen d'étudier pour quitter l'agriculture (Joël)

« Enquêteur : Alors quelle est ta perspective aujourd'hui ? L'école va se terminer, et que vas-tu faire ?

« Joël : L'an prochain, j'ai beaucoup de choses à faire. S'il y a des places dans une école quelconque, à Castanhal [école de technicien agricole] ou à Altamira, j'étudierais. J'ai l'intention d'étudier, étudier, étudier. Mais comme les moniteurs eux-mêmes nous ont déjà demandé d'être les élèves de la Maison Familiale Rurale au niveau lycée qu'ils vont créer, je ne sais pas quand, on va en parler. Je pense que cette année va rester vide. Je dois me présenter à la caserne, n'est-ce pas, je dois aller à la caserne me présenter parce que je ne me suis pas présenté encore. Et il y a ma famille pour laquelle je dois faire quelque chose, des cultures, travailler, parce que quand tu étudies tu n'as pas beaucoup de temps. Alors je dois faire une de ces choses. Aujourd'hui je vais me présenter à la caserne, si ça passe je vais devoir servir un an, ou si ça ne passe pas alors je vais revenir ici, travailler dans les champs, planter des choses, développer des cultures. Aider la communauté... je suis toujours à la recherche d'informations pour moi, le jour où il y aura une place dans un cours, si c'est possible pour moi j'irais.

« Enquêteur : Vous ne pensez pas à prendre un lot ?

« Joël : Pas tout de suite non.

« Enquêteur : Et ensuite ?

« Joël : Ensuite, j'ai en tête le lot de mes rêves, pareil à celui-ci [il montre le plan du « lot des rêves » que les étudiants de la MFR ont dessiné]. Mais pour l'instant, je pense plus à me structurer du côté des connaissances. Etudier, pour administrer un lot de la manière suivante, en y allant et en en revenant. Mais pour y habiter, ce n'est pas possible non »^{mm}.

Les projets de Joël sont nombreux, mais aucun d'entre eux n'est tourné vers l'agriculture : il cherche au contraire à la quitter par tous les moyens, que ce soit en continuant à étudier à un niveau lycée, à faire une formation de technicien agricole, à aller à l'armée... Il ne prend pas plus de soin à cacher le fait qu'il emprunte son discours à celui de la MFR qu'il ne fait mystère de sa volonté de ne pas être agriculteur. S'il est un jour agriculteur, ce sera comme gérant à temps partiel ; mais comme agriculteur. Or cette différence est de taille, puisque résider sur leur lot constitue une des caractéristiques des agriculteurs familiaux (Brumer et al., 1991). Ainsi Joël confirmerait-il de la sorte un itinéraire de sortie de l'agriculture déjà largement amorcé : au moment où il est entré à l'école, il avait déjà passé de longs moments comme salarié, soit dans l'exploitation du bois, soit comme employé d'une firme électrique. On peut dire sans risque de se tromper que les Maisons Familiales Rurales ont été pour lui le moyen d'améliorer son « curriculum », mais qu'il ne voulait pas être agriculteur. Cela a déjà été observé dans le cas d'autres structures de formation des jeunes agriculteurs dans un front pionnier argentin : ces écoles ne sont pas tant le déclencheur de crises que le révélateur (Baranger et al., 1998).

Ainsi peut-on dire que les itinéraires des jeunes, que ce soit le passage en ville ou ceux qu'ils décident suite à une formation dans une maison familiale rurale, sont le reflet de logiques déjà largement en cours : plus que des « chocs biographiques », ce sont des révélateurs de tendances déjà à l'œuvre. Il y aurait donc une tendance générale à la rupture au sein des familles paysannes sur le front pionnier. A quoi est due cette rupture que le passage en ville ne ferait que révéler ? C'est à cette question que nous pouvons tenter de répondre en étudiant spécifiquement les cas de non reproduction des objectifs parentaux.

III. 3. Ruralisation ou professionnalisation des « agriculteurs familiaux » ? L'émergence d'un monde rural en arrière du front pionnier de la Transamazonienne

On peut mettre en évidence toute la portée de notre analyse sur les Maisons Familiales Rurales en les replaçant par rapport aux discours des syndicalistes : nous avons vu qu'ils partaient du constat de la crise de reproduction de « l'agriculture familiale » du front pionnier pour proposer leur projet de professionnalisation de ces agriculteurs. Or, ils étaient parfaitement conscients que cette professionnalisation ne se ferait pas toute seule, et qu'elle supposait une politique volontaire de leur part – d'où leur adoption du projet des Maisons Familiales Rurales. Ce volontarisme, nous l'avons dit, illustre le fossé qu'il y a entre les objectifs (la professionnalisation de l'agriculture familiale) et la réalité de départ (une agriculture en grande partie paysanne). Mais le relatif échec de cette politique montre que si la formation peut influencer sur des dynamiques, elle ne peut pas s'opposer à des tendances déjà à l'œuvre. Les changements dans l'agriculture ne se traduisent pas forcément par sa professionnalisation, mais par son insertion dans son contexte régional, contexte lui-même en voie de

complexification. C'est ce que nous proposons de montrer à présent en étudiant d'abord la rationalité instrumentale des jeunes agriculteurs puis celle, plus massive, des pluriactifs ; avant de nous interroger sur les fondements de cette pluriactivité, et le type de stabilisation du front pionnier qu'elle permet de supposer.

Rationalité instrumentale et progression du front pionnier : entre départ vers la ville, spéculation foncière et stabilisation du front pionnier

La typologie des agriculteurs que nous avons proposée montre qu'il existe trois types d'agriculteurs qui ont une rationalité de type instrumentale (pouvant être associée à d'autres types de rationalité). Ce type de rationalité correspond aux attentes de gestion capitaliste d'un lot exprimées par les syndicalistes : il s'agit bien de gérer les lots « comme une entreprise en ville ». Mais les syndicalistes associaient ce type de gestion à une identité positive d'agriculteur et à une conception corporatiste de l'agriculture, comme groupe défendant ses intérêts face à l'Etat. Cela devait permettre une professionnalisation de l'agriculture familiale et une stabilisation du front pionnier. Or, cette combinaison ne se retrouve pas dans les types que nous avons identifiés : la stabilisation du front pionnier que certains jeunes semblent mettre en œuvre ne passe pas forcément par leur professionnalisation.

Nous avons vu que les jeunes du type qui correspondrait le mieux aux attentes des syndicalistes (type C, producteurs en constructions identitaires), composé de certains jeunes sortis des Maisons Familiales Rurales, sont très incertains pour leur avenir : ils ont des itinéraires souvent marqués par des passages en ville, et hésitent encore à être agriculteurs. La réussite de leur agriculture dépend en grande partie d'une rupture avec les pratiques des parents, ce qui suppose des conflits familiaux tels que ceux qu'a menés Valmir Problema : leurs identités sont encore en construction, et ils ne sont pas définitivement implantés. Or, d'autres éléments que l'école (et le syndicat) interviennent dans cette construction : la famille d'origine, et les influences diverses que peuvent subir les jeunes – en particulier des influences qui mettent à mal leurs conceptions de l'agriculture. Ces influences, les autres jeunes du type C les ont reçues. Elles ne sauraient pour l'instant être la condition d'une agriculture durable.

Par ailleurs, les jeunes de type F qui associent une rationalité instrumentale à une image positive de l'agriculture ne sont pas non plus des jeunes qui participent à la mise en place d'une agriculture durable. Nous avons en effet vu dans ce chapitre que des jeunes avaient une image positive de l'agriculture, qu'ils associaient à des compétences et des savoirs précis. Mais à leurs pratiques économiques et à leur identité positive d'agriculteur n'est pas associée une vision corporatiste de la profession. Au contraire, ces jeunes cherchent dans leurs discours à se distinguer des autres agriculteurs : ils parlent d'eux comme de personnes qui ne savent pas gérer leurs lots, leur argent.

Or, cette volonté de s'individualiser se retrouve dans les objectifs qu'ils se donnent et dans des pratiques qui, si elles sont multipliées, mettent en péril la stabilisation du front pionnier. C'est typiquement ce que fait João quand il explique qu'il y a de la terre à volonté dans la région : cela signifie soit qu'il peut en acheter, et participer ainsi de la concentration de la terre ; soit qu'il peut migrer vers une autre terre, et revendre sa terre au plus offrant, sans doute un *fazendeiro**. Marcos

aussi gère sa terre de cette façon : pour lui, le possible goudronnage de la route Transamazonienne (au travers du projet *Avança Brasil*) amènera sans aucun doute une augmentation de la valeur de sa terre ; c'est pour réaliser une plus value foncière qu'il a acheté des terres dans une autre localité. Il explique ainsi qu'il pourra augmenter son capital de production. Or, Marcos associe clairement cela à un projet d'ascension sociale qui devrait faire de lui un *fazendeiro**, propriétaire de sa voiture et de nombreuses têtes de bétail ; quitte à ce que cette ascension se fasse au prix d'une migration. Le type F est donc un type qui est constitué de migrants potentiels.

Ces pratiques ne sont pas apparues avec cette génération : elles ont déjà été identifiées, soit comme stratégies de spéculation foncière (De Reynal et *al.*, 1996), soit comme stratégies de reproduction sociale (Wanderley, 1998). Nous les avons associées dans le premier cas à des agriculteurs de type IV, dans le second cas à des stratégies paysannes. Ce qui est nouveau ici, c'est qu'elles apparaissent pour des agriculteurs qui ne sont pas des agriculteurs citadins, et qui ne sont plus des paysans. D'un point de vue purement économique, comme le montre très bien Vincent de Reynal (1996 ; 1999), il ne fait aucun doute que leurs stratégies de spéculation foncières sont rentables. Mais justement parce que ces stratégies ne sont pas reliées à une vision plus globale de l'intérêt de « l'agriculture familiale », elles ne permettent pas une stabilisation du front pionnier.

On observe pourtant que des jeunes ont une rationalité de type instrumentale et ne participent pas de l'avancée du front pionnier : ce sont les jeunes entrepreneurs familiaux. A ceux-ci, il faut rajouter les ruraux pluriactifs qui, eux-aussi, participent de la stabilisation du front pionnier.

Les entrepreneurs familiaux et les ruraux pluriactifs, cellules de base d'une stabilisation du front pionnier ?

Deux types de jeunes qui ont en commun une image positive de la vie dans le monde rural participent à sa stabilisation. Ce sont les entrepreneurs familiaux et les ruraux pluriactifs.

Pour les premiers, l'agriculture doit être pratiquée à proximité des services de base – quitte à ce que ce soit sur des petites surfaces et que leur agriculture ne soit pas des plus rentables. Cela est dû au fait que ces jeunes n'ont pas comme seuls objectifs l'accroissement de leurs revenus (et le modèle de réussite sociale du *fazendeiro**), mais aussi la possibilité de faire faire des études à leurs enfants ; et pour leur épouse d'exercer son métier d'institutrice ou de continuer à se former. Cela demande à être proche d'infrastructures sociales de base. Plus encore, ces jeunes réclament une forme de sociabilité qui n'est pas possible en fond de *travessão* : ils veulent pouvoir se rendre en ville, vivre dans une agroville ou dans une zone rurale « développée », avoir l'électricité chez eux. Or ils refusent une nouvelle migration.

Dès lors, l'agriculture qu'ils mettent en place doit être adaptée à ces objectifs : elle doit fournir des revenus liquides sans être consommatrice d'espace (elle exclue donc une spécialisation dans l'élevage). Les cultures pérennes et / ou fruitières sont pour ces agriculteurs une source essentielle de revenus, qui est souvent réalisée par le biais de l'aide d'organisations non gouvernementales ou par le recours à un prêt.

Ces jeunes ne font pas cela pour revendiquer une place pour l'agriculture familiale dans le front pionnier, pas plus qu'ils ont une identité positive du métier d'agriculteur : au contraire, c'est de la vie dans le monde rural qu'ils ont une image positive. Or cette vision positive du monde rural les rapproche des ruraux pluriactifs : ils nous semble que, plus que tous les autres, ces deux types participent à la stabilisation du front pionnier.

Les ruraux pluriactifs sont les plus nombreux dans le front pionnier. Ce sont des fils d'agriculteurs des type III et IV qui restent dans le monde rural en pratiquant l'agriculture à mi-temps, en même temps qu'ils exercent d'autres activités. Ces autres activités, ils ne souhaiteraient pas les exercer en ville où, disent-ils, les conditions de vie sont trop dures. C'est dans le monde rural qu'ils veulent rester.

Mais ils ne veulent pas d'une migration vers un nouveau front pionnier : ils ne sont pas prêts à payer ce prix pour leur indépendance. Certains de ces jeunes ont pu tenter une migration vers un nouveau front pionnier, mais ils en sont revenus. C'est dans les localités en arrière du front qu'ils veulent se stabiliser : pour cela, ils exercent des activités non-agricoles. Or, les jeunes dans ces situations sont nombreux : ils sont même majoritaire dans le front pionnier. Si on y adjoint des jeunes comme ceux des types B et C qui refusent d'aller en arrière du front pionnier, on trouve un nombre important d'agriculteurs qui ne souhaitent ni une nouvelle migration, ni un départ en ville. Ils désirent au contraire pratiquer l'agriculture et leur activité non-agricole. Ils constituent donc un vivier pour la stabilisation des fronts pionniers. Celle-ci ne passe pas uniquement par un renforcement de l'agriculture familiale, mais aussi par une amélioration des opportunités pour rester en arrière.

On peut donc dire qu'il n'y a pas de fatalisme du front pionnier : la crise de l'agriculture paysanne n'a pas entraîné un vide des campagnes, mais l'invention de formes nouvelles de pratiquer l'agriculture, soit en l'intégrant sur les marchés (quand c'est possible), soit en l'associant à d'autres sources de revenus. Ces jeunes ne sont pas pour autant des agriculteurs professionnels : soit parce qu'ils ne pratiquent pas l'agriculture à plein temps, soit parce qu'ils ne se reconnaissent pas une identité d'agriculteur, soit enfin parce qu'ils ne considèrent pas faire partie d'un groupe qui a ses intérêts à défendre. Pour eux, l'ancien front pionnier est l'endroit où ils ont envie de vivre dans de bonnes conditions. C'est pour cela qu'ils désirent y rester. On peut dire dès lors que plus que des agriculteurs, ce sont des ruraux. C'est la ruralisation du front pionnier qui permet de prédire une stabilisation du front pionnier.

La stabilisation du front pionnier par l'émergence d'un monde rural ?

On peut essayer de conclure sur le type de région que l'on voit se construire à l'arrière du front pionnier. Nous avons vu que le front pionnier se trouvait actuellement à une phase de stabilisation (Albaladejo et *al.*, 1996) ; puisque nous avons fait l'hypothèse que les éléments influant sur l'évolution des fronts pionniers ont changé et qu'on ne peut donc pas prédire l'évolution des fronts pionniers, toute la question était de savoir quel type de région était en cours de construction. Nos questionnaires et nos entretiens permettent de qualifier le type de région qui est en émergence.

On assiste à une stabilisation des familles : le changement de génération n'a pas signifié le départ vers un nouveau front pionnier. Cette stabilisation avait un préalable : la « dépayssannisation¹ » des agriculteurs familiaux. En effet, la dépayssannisation a trois conséquences fondamentales (qui agissent à la fois comme des causes) sur l'évolution du front pionnier : une baisse de la pression sur la terre, qui ne rend pas nécessaire la migration vers un nouveau front pionnier ; l'augmentation du niveau général d'éducation ; l'acceptation du travail salarié et de la pluriactivité.

Nous avons déjà amplement traité de la migration ; mais les deux derniers points méritent d'être mis en rapport avec le type de région en émergence. En effet, l'augmentation de l'éducation et la pluriactivité sont les signes de la mise en place d'une région complexe à l'arrière des fronts pionniers, région qui est articulée au reste du Brésil (Dollfus, 1981). Ces deux éléments révèlent au moins trois choses : la première, c'est que les fronts pionniers sont fortement intégrés à la ville ; la seconde, c'est que l'Etat y est de plus en plus présent ; la troisième, c'est qu'émergent des activités non-agricoles au sein même des anciens fronts pionniers, les transformant en espaces ruraux.

L'intégration à la ville est une évidence quand on regarde les taux d'urbanisation de la frontière : l'Amazonie est urbaine (Becker, 1991). Mais l'intégration à la ville ne se fait pas sous un modèle de domination de la ville sur le monde rural, domination selon laquelle resteraient ceux qui n'ont pas pu partir. La stabilisation des jeunes agriculteurs dans le monde rural est la résultante de choix qui sont rarement faits par défaut ; et elle implique une articulation de la ville à la campagne, ce dont rendent compte les emplois pluriactifs. Nombre de jeunes ont occupé un emploi qui a supposé leur départ pour la ville, où ils peuvent exercer temporairement une activité de maçon, conducteur d'engin, mécanicien ou employé d'une scierie ; de même, le nombre d'agriculteurs partis *garimpeiros** a été, dans notre échantillon, très élevé au moment de « l'âge d'or » des *garimpos**². Cela n'a pas empêché ces jeunes (qu'ils aient été *garimpeiros** ou travailleurs en ville) de revenir dans une localité.

On retrouve là la perspective développée par Laurence Granchamp (2001), qui montrait que les petites villes de la Transamazonienne étaient très intégrées au monde rural : certaines familles voyaient dans la plurirésidence de ses différents membres une stratégie d'amélioration du niveau de vie. C'est ce que l'on retrouve en regardant le monde rural : la pluriactivité des jeunes et l'extension de l'éducation scolaire font partie de stratégies pour permettre une stabilisation de la famille. Si le phénomène n'était pas visible au niveau de l'ancienne génération, il est devenu courant avec les actuels jeunes. Or, l'articulation de différentes activités ne signifie pas forcément que c'est un moyen progressif de quitter le monde rural : certains peuvent « partir pour rester » (pour reprendre une expression de Geneviève Cortés), et d'autres faire de la plurilocalité un mode de vie.

Parallèlement, la vie dans le front pionnier s'est considérablement améliorée. La fréquence des emplois de fonctionnaires (ou d'employés de l'Etat) montre que les services de l'Etat sont nettement présents dans le front pionnier. C'est d'abord sensible au niveau des institutrices. Alors qu'auparavant c'étaient les filles des colons les plus puissants des *travessões** qui captaient cette source de revenus supplémentaires pour leur famille en l'attribuant à celle de leur fille qui avait un niveau d'école primaire

¹ Ce barbarisme est en fait la traduction du mot espagnol *decampesinación*.

² Cette période serait en train de revenir à cause de l'amélioration des cours de l'or.

(parfois moins), la plupart des institutrices que nous avons rencontrées¹ suivaient une formation d'équivalent lycée qui leur permettait d'obtenir le même diplôme que leurs homologues urbaines ; ce n'étaient plus les filles ou les femmes de potentats locaux, mais les personnes les plus formées de leur *travessão**. Cela signifie qu'est petit à petit en train d'émerger un corps d'enseignantes qui sont formées pour cela et choisies en fonction de leurs compétences ; elles sont le signe que l'Etat ne passe plus uniquement par un réseau de clientèle, mais qu'il peut s'implanter durablement dans le front.

Le même phénomène se retrouve avec les agents de santé : ce poste, réputé au départ servir des clients de réseaux clientélistes, procure un revenu minimum légal par mois pour un travail qui ne correspond pas à un mi-temps. A présent, le niveau des agents de santé monte, et les municipalités sont en train d'exiger que leurs agents de santé aient un niveau de fin du collège; ce qui signifie que certaines personnes, pourtant protégées par un patron, peuvent perdre leur emploi au profit de quelqu'un de mieux formé. A ce niveau aussi, l'Etat prend une place de plus en plus importante dans les localités.

L'éducation est sans doute le signe le plus clair de la présence de l'Etat dans les localités. Certes, ce n'est pas une éducation de bonne qualité ; mais il est très rare à présent de rencontrer des enfants qui ne sachent pas lire et écrire, et la plupart des personnes les plus jeunes de notre échantillon ont au moins un niveau primaire. C'est un changement considérable par rapport à la génération précédente. Le phénomène est tel que les parents exigent (et obtiennent parfois) que les premières années du collège puissent être réalisées dans le monde rural ; à présent, la sixième et la cinquième peuvent être réalisées dans certains *travessão**, les cours étant assurés par des enseignants d'une matière (par exemple, les mathématiques) venant passer quinze jours dans une localité. Petit à petit, des enseignants du monde rural améliorent leur niveau scolaire et assurent ces cours. Dès lors, c'est tout le niveau scolaire de la zone rurale qui augmente, et tous les sièges de municipes ont des lycées ; et parfois certaines agrovilles en sont pourvues. Certains sièges de municipes demandent et obtiennent la tenue de cours d'été de l'Université, qui permet à certains de leurs habitants d'avoir une formation universitaire en plusieurs étés.

Ce sont là des changements considérables, signe qu'une société régionale se maintient dans les fronts pionniers : l'Etat accompagne ces transformations, et il n'est plus possible de parler d'un abandon par l'Etat.

Enfin, le troisième changement (outre l'insertion à la ville, l'augmentation générale du niveau de l'éducation et de la nature de la présence de l'Etat dans le front pionnier) est lié au fait qu'on trouve dans les zones en arrière du front pionnier des personnes qui ne sont pas spécifiquement, voire pas du tout, des agriculteurs ; mais des personnes fournissant des services aux agriculteurs ou à d'autres entreprises. Aux côtés des commerçants déjà connus (Paralieu, 1998), des charpentiers construisent les maisons et les bâtiments d'exploitation ; des mécaniciens assurent la réparation des machines qui sont apparues dans le front pionnier (motos, tronçonneuses), des agriculteurs travaillent dans l'exploitation du bois ou pour les entreprises qui ont des chantiers dans la région, des chauffeurs de

¹ Et qui se livraient, plus facilement que d'autres, à notre micro ; d'où leur fréquence dans notre échantillon.

camions assurent des lignes régulières vers les villes, etc. La liste de ces « métiers » serait longue, et traduit une diversification des activités. Les sources de revenus non-agricoles ne viennent pas que de la vente de la force de travail d'un agriculteur en difficulté (comme c'était le cas lorsqu'un employé allait chez un patron), mais aussi de la vente de savoir-faire spécifiques ou de services.

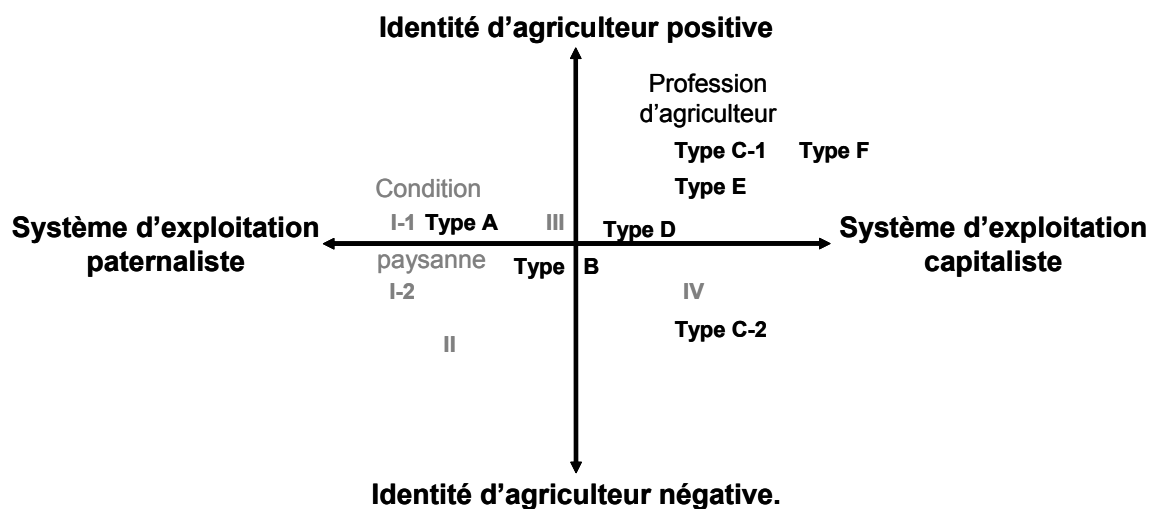
Nous avons déjà noté que le salariat n'était plus considéré par les jeunes comme une infamie (voir *empregado**) ; cela s'expliquait par le fait que le salariat était auparavant considéré comme une soumission à un patron. Son acceptation, nous l'avons dit, marque une entrée dans une économie de marché qui se substituerait à des formes d'exploitation paternalistes. Or, mise en parallèle avec l'émergence de l'Etat, l'apparition et l'acceptation du salariat montreraient une normalisation des relations à l'intérieur de la frontière : celles-ci ne seraient plus fondées sur une logique ou une fiction strictement familiale, mais sur l'acceptation des mécanismes du marché et l'apparition de l'Etat. Cela confirmerait la thèse selon laquelle se complexifient les relations à l'intérieur de la frontière.

Certes, les agriculteurs restent les plus présents, et les conceptions paysannes marquent encore en grande partie les fronts pionniers ; mais on ne peut plus réduire les fronts pionniers à ces agriculteurs. **Un monde rural est en émergence**, reprenant la plupart des caractéristiques du monde rural proposées par Bernard Kayser (1989) : celui-ci ne s'oppose pas à la ville, pas plus qu'il en est une annexe. Il est une entité à part ; celle-ci se traduit par des choix de résidence, la diversification des activités, la présence de plus en plus de forte de l'Etat assurant un fonctionnement qui n'est plus uniquement fondé sur la famille.

Conclusion du chapitre 6

Un monde rural, non uniquement agricole, est en émergence. Cela va contre la forme de stabilisation prévue par les syndicalistes. On peut conclure, finalement, sur la distance qu'il y a entre les discours sur la stabilisation du front pionnier tenus par les syndicalistes et ce que nous observons sur le terrain. On peut pour cela reprendre le schéma que nous avons construit au fur et à mesure du deuxième chapitre, et qui visait à mettre en évidence les logiques selon lesquelles les syndicalistes pensent le rôle des jeunes. Nous avons, dans le chapitre 3, tenté de situer les parents dans ce graphique ; et finalement montré que les objectifs des familles rentraient difficilement dans les différents cadrans, ce qui montrait le faible rôle explicatif de ce schéma. Cette inadéquation est encore plus évidente lorsque l'on veut situer les différents types de jeunes dans le schéma. C'est ce que l'on peut montrer avec le schéma suivant :

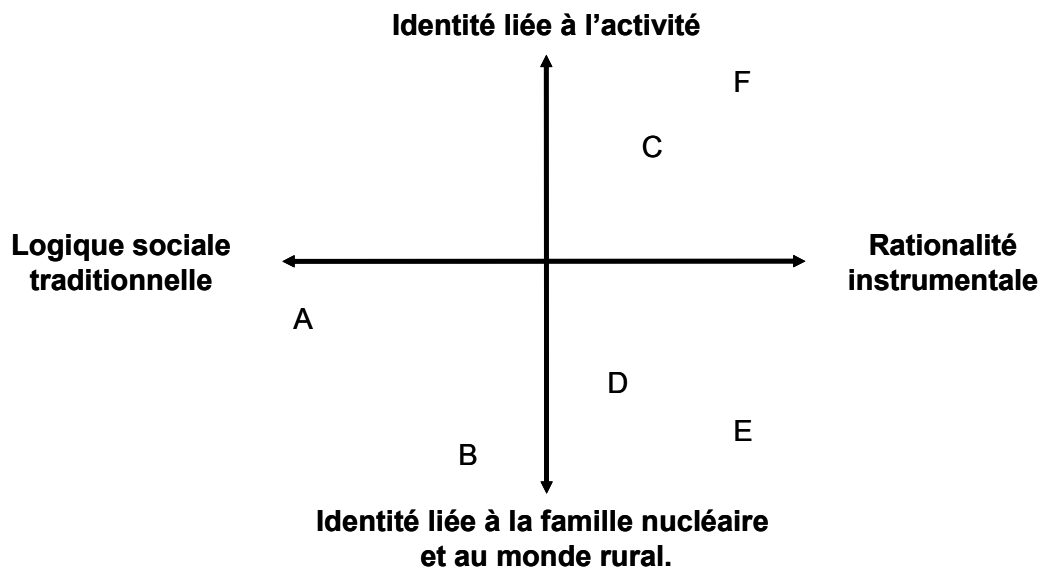
Schéma 18 : Situation des types de jeunes par rapport à leurs parents et par rapport aux idéal-types de la condition paysanne et de l'agriculture professionnelle



Ce graphique, comme celui du chapitre 3, ne fait pas ressortir les axes les mieux adaptés à rendre compte de la situation des jeunes : ceux-ci ne se répartissent pas dans tous les cadrans, mais le long d'un axe que nous avons représenté en pointillé. Cette inadéquation montre à notre avis la distance qu'il y a entre les discours de professionnalisation de l'agriculture familiale et les situations observées sur le terrain. On observe d'ailleurs une grande distance entre les objectifs des syndicalistes et des parents et les réalisations des jeunes.

Dès lors, il faudrait pouvoir proposer un autre schéma qui essaye de représenter notre typologie selon deux autres axes. Ces axes seraient d'un côté les logiques sociales des discours des jeunes (logique sociale traditionnelle d'un côté, et rationalité instrumentale de l'autre) : cet axe reprend en fait l'axe qui avait un maximum d'inertie dans le schéma précédent, et qui allait du système paternaliste sans identité affirmée (condition paysanne) au système capitaliste avec une identité revendiquée. De l'autre côté, on représente un axe identitaire qui ne reprend pas les valorisations et les dévalorisations, mais les éléments qui structurent l'identité dans les discours (soit l'activité exercée, soit le rapport à la famille nucléaire et au monde rural). On peut alors réaliser le schéma suivant :

Schéma 19 : Situation des types de jeunes par rapport aux codes organisant leurs discours



Cette représentation, c'est sans doute là un de ses défauts, ne fait pas apparaître la pluriactivité élément distinctif ; il faut cependant se rappeler qu'elle a été le fait de presque tous les jeunes, sauf une partie de ceux des types A et E. Sinon, cette représentation a l'avantage de figurer les proximités entre les types, et de permettre de visualiser le fait que les jeunes qui participent le plus à la stabilisation du front pionnier sont ceux qui se trouvent dans le cadran entre d'un côté l'identité liée à la famille nucléaire et au monde rural et de l'autre la rationalité instrumentale ; tout en sachant bien que les jeunes qui sont dans le cadran entre logique sociale traditionnelle et identité liée à la famille nucléaire et au monde rural sont peu disposés, du fait de la baisse de la pression foncière consécutive aux crises internes de ce type, à la migration. Par contre, les jeunes de type F y sont tout à fait favorables ; alors que ceux du type C restent les grandes inconnues du futur, pouvant tout aussi bien partir en ville que se transformer en agriculteurs de type F ou, tout aussi probablement, en agriculteur de type E.

Conclusion de la troisième partie

Ainsi a-t-on pu constater dans cette troisième partie que les configurations socio-spatiales des jeunes sont bel et bien en train de changer ; certes, ce changement ne va pas dans le sens voulu par les syndicalistes, mais il est patent. Le changement le plus net tient sans aucun doute à l'émergence d'une pluriactivité, qui touche, bien que sous des formes différentes, la plus grande partie des jeunes. Tout l'enjeu est de donner sens à ces formes de pluriactivité : si on parvient à les relier aux logiques sociales typiques des discours portant non seulement sur l'agriculture, mais sur l'ensemble de l'itinéraire biographique des jeunes, alors on parvient à mettre en évidence le fait que, plus que d'être un prélude du départ vers les villes, la pluriactivité contribue à la stabilisation du front pionnier : elle permet à des jeunes qui refusent d'aller plus en avant dans la frontière d'acheter une terre, de se démarquer de leurs parents ou de compléter leurs revenus agricoles et d'entrer ainsi dans un modèle de consommation plus élargi.

Or, il nous semble qu'un des grands facteurs de ce changement peut être identifié à partir du rôle que joue la famille dans les discours des jeunes. La famille paysanne d'abord : c'est sa reproduction sociale (en tant que groupe paysan) qui nous a semblé être le moteur de l'avancée de bien des familles dans le front pionnier. Dans la mesure où les jeunes ne veulent pas la reproduire, ils sont amenés à expérimenter des formes de travail qui ne se résument pas au travail avec les parents : là est sans doute, plus que la nécessité économique, un des moteurs de la pluriactivité. A ce moteur, il faut ajouter la volonté de vivre une « jeunesse » qui demande un minimum de consommation sociale ; et donc une source de revenus liquides indépendants du bon vouloir des parents.

La conséquence à la fois logique et chronologique en est que la famille nucléaire change : le mariage paysan, acte fondateur de la famille paysanne, est remis en question en même temps que cette dernière. Plus question de se marier avec des alliés des parents ni de se conformer aux rituels de la demande en mariage : on se marie parfois sur un coup de tête, pour fuir une situation jugée insupportable ; on se marie quand on ne peut pas avoir son indépendance, pour avoir de la jeunesse l'indépendance par rapport aux parents ; ou on se marie parce qu'on est amoureux, parce que le mariage n'est pas seulement une affaire de famille.

A partir de ce moment-là, il devient difficile, voire impensable, de reproduire avec ses enfants ce que l'on a soi-même fuit : on espère qu'ils étudieront, pour qu'ils aient un bon emploi et ne soient plus confrontés aux difficultés de la vie dans le front pionnier. De main d'œuvre, l'enfant devient objet d'attention : la norme a changé, il faut maintenant s'en occuper... et en réduire le nombre. Or, et la

boucle est bouclée, l'accès à la terre ne devient plus un problème lorsque le nombre d'enfants est réduit.

Parallèlement à la fin annoncée de la famille paysanne, la logique traditionnelle de gestion des lots semble, bien que de façon moins nette que les changements dans la famille, battue en brèche dans certains discours. A cette logique qui justifiait les pratiques en fonction d'une règle immanente mais constamment réinventée, les jeunes opposent des actions légitimées en finalité (économistes) ou en valeur. Les finalités sont le plus souvent des finalités économiques qui visent à assurer à l'entrepreneur une ascension sociale par le biais de l'accession à un statut de grand propriétaire foncier. Mais ce ne sont pas là les désirs de tous les agriculteurs.

Des jeunes semblent justifier leurs pratiques par des valeurs, qui sont d'abord centrées autour de la famille nucléaire, de la relation à l'épouse ou aux enfants ; ou de la vie dans un monde rural considéré plus tranquille que la ville. On peut alors parler de nucléarisation ou de ruralisation des jeunes agriculteurs. Ceux-là ont quitté la logique familiale de pratiquer l'agriculture, mais ne sont pas entrés dans une logique professionnelle : c'est leur mode de vie qui a changé.

Dès lors, une typologie apparaît très utile pour rendre compte des différentes logiques à l'œuvre dans les fronts pionniers : comme nous l'avons montré pour les familles, tous les jeunes ne désirent pas la même chose. Leur comportement n'est pas modélisable car il n'est pas comparable : ce sont différentes logiques qui organisent les discours et, par conséquence, les comportements des jeunes.

Or, ces logiques ne paraissent pas importées de l'extérieur dans un groupe social qui entre alors en crise. Au contraire, il semble que la crise génère des constructions de normes qui peuvent s'inspirer d'influences extérieures mais qui sont incorporées dans des logiques sociales tout à la fois héritées des parents et, on peut en faire le pari, insérées dans la société brésilienne. On peut faire le pari que l'on observe le même phénomène que Michel Gervais et *al.* (1971) : les transformations que connaît le Brésil d'une part, le front pionnier d'autres part, s'appliquent d'autant plus facilement dans les pratiques que la famille paysanne, à présent insérée à une société modernisée, est entrée en crise. C'est de cette crise que naît un monde rural, qui n'est plus seulement agricole mais est profondément articulé à la ville.

a “Pesquisador : Então estudou até os 14 anos, e depois começou a trabalhar, não é.

“Wilson : Até uma idade, até os 20 e poucos anos, trabalhava tudo junto. Ninguém tinha essa questão de ter um pedaço de café, uma roça... Ninguém tinha, trabalhava todo junto mesmo.

“Pesquisador : E depois com 20 anos...

“Wilson : Aí eu fui plantar 100 pés de pimenta, eu e o meu irmão, para ter 50 pés cada um. Plantamos junto. Aí na primeira colheita que foi feita, não me lembro bem mas deu pouquinho. Mas nessa época comprei um violão para mi. Gostava muito de violão, não sabia muito tocar mas era até uma promessa que o meu pai fez : “Vou lhe dar um violão”. Mas aí esse violão nunca me dava. Pensava : “Um dia eu compro”. Aí primeira colheita eu fui comprar um violão. Aí foi, fomos comprar uns porcos, umas vacas. E depois que a pimenta morreu plantamos esse café, aí depois que foi essa divisão de roça. Esse aqui é seu, esse é meu. Eu sinto que a gente trabalha assim, dividindo essa questão de lavoura, de roça. Todo isso é por causa dos meninos, a cabeça dos meninos que não... Dedica mais a sair para trabalhar pelos outros, esse meu irmão que esta aí, esto pensando que esse daí que vai chegar não vai trabalhar assim não. Esse também ele gosta muito de trabalhar aqui, não é. Mas não daria de trabalhar todo junto, porque ficaria tudo na queda : você vai, o outro não vai, isso complicaria.

“Pesquisador : Então começou a se separar com 20 e poucos anos, comprou o gado com quantos anos ?

“Wilson : Aí foi em 88 anos. Quantos anos eu tinha naquela época ? Eu estava com os 24 anos por aí. Quando eu fui fazer uma visita por essa perna aí, o médico me perguntou : “Quantos anos que você trabalha na agricultura ?” “Rapaz, para falar a verdade desde a idade de 8 anos eu trabalho na roça”. Porque quando nós chegou aqui, primeira roça que tinha nós trabalhava não é. Apesar que depois eu fui estudar. Mas mesmo quando estudava eu trabalhava, trabalhava no lote mesmo. Mas trabalhava para ajudar na questão de ajudar a sustentar a casa, não é. Aí pegar o serviço, limpar a juquirá, naquela época na agrovila era outra coisa, era movimentada demais, era privada. Trabalhava por lá do mesmo jeito. Aí falo : “Vai fazer 15 anos que estou trabalhando por lá, quer dizer faz muito mais, está uns 20 anos que trabalho aqui na roça”. Se você pegasse.”

b “Pesquisador : E vai morar lá ?

“Orlando : É, eu quero passar uns dois anos por lá, uns três conforme, mas sempre ajudando ele, porque ele tem um lote lá também, eu comprei um aí com uns dias ele comprou um também, porque esse aqui é financiado, esse aqui – pode-se dizer – é do banco né, porque eu fiz um empréstimo e ele fez outro, nesse lote aqui, o de lá tá livre, num tem nada a ver com o banco.

“Pesquisador : Vocês tão pensando em mudar quando o banco vai cobrar ?

“Orlando : Quando a gente, no caso vamos dizer assim, se puder pagar a conta tudo bem, se num puder, disse que o banco toma né, a gente já comprou essa terra lá segurando esse futuro né, porque se por acaso o fiscal do banco chegar dizendo : “*Não, sai que é nosso*”, porque o negócio do banco é o seguinte, quando a gente entra na associação você vê um monte de dinheiro desse tamanho, quando você vai pagar já é mais maior, você pega o café, você pega o gado, aí você tem só serviço, só serviço, e quando é no final você pega tudo o que tem pra vender, vende tudo pra pagar o banco e ainda num paga, então, eu futurei essa terra pra culá, tinha um rapaz que tinha uma gleba pra lá e eu conversei com ele lá e disse : “*Rapaz é o seguinte eu tava querendo comprar um lote, dá pra você me vender um lote ?*” E ele disse : “*Dá*”. Eu disse : “*Como é que nós faz ?*” Ele disse : “*Você me dá qualquer uma vaca dessa aí e pode ficar com o lote*”. Porque ele num podia ficar com a terra, né, porque tem aquele negócio do INCRA que o INCRA num quer que ninguém fique com gleba, aí eu fui dei uma vaca no lote lá, e meu pai deu uma novilha em outro lá também.”

c “Igualmente estou no calculo, mais tarde fazer uma rocinha ali na mata e plantar um cacau, uma pimenta, porque uma coisa definitiva dá mais um trocadozinho para gente mais tarde. Agora estou reabrindo essa frente dessa terra, aí plantei já de capim porque a gente já tem um gadinho... Aí tem um gadinho, tem que botar uma vaquinha dentro para tirar um leitinho para os filhos poder beber, para criar um leitão, porque é bom. Mas mais tarde a minha previsão é de plantar uma coisa definitiva. Eu gosto de plantar. Eu trabalho na roça mas eu gosto de plantar a coisa : é batata, é inhame, é banana, e aí com um tempinho as 10, 15 mudas de banana saem... de daqui 6 meses já tem caixa de banana para os moleques comer, não é.”

d As minhas é 20 e pouco só. Não dá de ter mais : nós podemos uns 50 gado aqui só. Mas sei que não dá de ter mais do que isso aqui. Então temos que começar a pensar um pouco, fazer com todo, aí estamos pensando agora de... juntar todo e plantar um pouco de pimenta junto, sabe. Todos os filhos aqui juntar e plantar um todo. Aí a partir do ano que vem, a gente faz uma lavoura de pimenta. Porque a pimenta aqui dá demais, sabe. A nossa terra é muito boa de pimenta, produz muito bem, e... é uma das lavouras que ocupa uma área muito pequena, com menos trabalho porque trabalha para plantar ela só. E pelo preço que ela seja ela dá ajuda demais. Agricultura é um problema serio : eu sei que você andou por aí, que faz entrevistas, que se conversa com tudo mundo. Agricultura ultimamente... Com o nosso governo que nós outros têm já estava para ter falido na agricultura. Porque vou lhe falar a verdade : o café, que esta hoje em Medicilândia esta com 60 centavos o quilo de café. Eu paguei para colher o café 80 centavos para colher uma lata de café. Isso quer dizer o seguinte : você teria que pagar a lata de café, tanto faz aqui como faz em Minas, porque tenho parentes que trabalham para lá também, é o preço de uma lata é o preço de um quilo que teria que pagar. No caso paguei 80, e tenho um prejuízo de 25 centavos do preço que paguei agora. Porque está quase no final do ano e é o preço já

subiu. E assim para adiante com as coisas. Mas que dá de viver, dá. Só com café não dá, não dá; aqui, você tem que mexer com todo um pouco. Você tem que ter sua roça de arroz, sempre eu faço. O arroz, tem o milho, porque o milho é necessário, você tem que dar as galinhas, criar um porco, uma coisa ou outra. E o arroz para despesa. Porque você tem que comprar mais outras coisas. Se você quer ter uma lavoura só de café, tem que ser grande. Mas tem muito gasto também. Questão complicada.”

e (...) Na roça, tem uns momentos que é meio difícil : se a pessoa não sabe trabalhar com a cabeça, joga o que tem fora. Porque as coisas não é fácil não, na roça eu vejo muita gente que pega para formar uma lavoura e planta lavoura, todo bem, consegue plantar, as vezes pode até financiar no banco, pega dinheiro, planta lavoura, mas não dá como formar, tem que investir diretamente, direito sabe. E aí as vezes se não tem cabeça não usa o financiamento para comprar gado, vai comprar uma motinha nova, e aí quando acaba e chega o tempo de pagar aí o banco vai atras e a pessoa esta com lote piorado, não é. Então a pessoa tem que saber mexer na roça mesmo, tem que saber mexer. Complica ele mesmo.”

f “Pesquisador : E começou a trabalhar no teu lote, unicamente, quando ?

“João : Primeiro eu vim trabalhar com o pai aqui, tocar o lote de lá, aí sempre havia uns desentendimento de serviço, eu queria fazer de um jeito aí ele puxava de outro jeito, aí todo serviço que eu queria fazer, ele não concordava direito, ele sempre achava que eu tava errado, aí eu falei : *“Então o senhor toca o seu do jeito que o senhor quiser eu faço o meu do jeito que eu quero”*; Aí pronto. Ele montou um ecologista, sabe ? Não queria fazer derrubada, não queria fazer desmatamento não queria fazer queimagem nas coisa e aí não tinha condição de trabalhar junto com eles, porque quem tava aqui dentro não podia deixar a juquira tomar conta da casa, o mato vim na pontinha da casa, tinha que abrir espaço nesse terreno pra trabalhar, criar alguma coisa e parti pró que tava dando lucro, o que tava dando lucro não, o que tinha assim um pouco mais futuro, não mexer com coisa ingrata que você ia só trabalhar de graça e depois não ia ter nenhum... saldozinho né ? E aí eles queria que eu ficasse aí trabalhando assim roçar, fazer uma rocinha de arroz, plantar o milho, plantar o feijão, plantar a mandioca, plantar só naquele pedacinho ali. No outro ano dá uma ajeitada ali, coisa assim como se não tivesse outra terra mais sabe ? Fosse só aquele pedacinho ali e fosse nascer e se criar menino e neto só naquele pedacinho ali aí eu vi que não tinha futuro, era um tipo de trabalho que era pra ser colocado noutra região, mas não aqui, não tinha jeito, era muito trabalho e no fim não dava... Você ia morrer trabalhando sem ganhar nada, aí eu saí fora deles, aí fui pró Surubim trabalhar lá, levei a mulher e o menino pra lá, nesse tempo eu só tinha um, aí comecei trabalhar lá sem condição, tinha trabalhado aqui e deixei tudo aqui pró pai e ele era contra essas derrubadas, eu fui botar três alqueires e ele todo tempo contra : *“Não, não pode fazer desse jeito, você vai derrubar toda a mata, depois amanhã você vai precisar de fazer uma roça e não tem mato”*, e botando areia e eu disse : *“Não, eu tenho que fazer roça por que o gado tá passando fome e eu não quero vender o gado porque não tem pasto”*, prefiro vender o gado todo, agora vender o gado porque não tem pasto eu não faço isso não, vou derrubar e pronto e trabalhei uns três a quatro anos roçando.

“Pesquisador : Só roçando ?

“João : Não, levei quatro anos assim só na força brava mesmo, não tinha condição de botar ninguém pra me ajudar, pra poder brocar e derrubar e fazer sete alqueires de pasto aí quando eu fiz os pastos todinho, curvei, aí foi que ele começou a ver o meu trabalho aí começou, não falava pra mim, falava pró outros que eu tava certo, que eu tinha uma visão... mais profunda do que ele, que eu pensava no futuro dos meus filhos e ele tava querendo fazer um trabalho que ele escutou não sei aonde que tinha de ser daquele jeito e a gente tem que trabalhar hoje e amanhã ou depois se aquietar, eu não tinha essa visão dele, depois eu fiz um financiamento no banco, foi em 95, comprei gado e comprei arame pra cercar, terra, e derrubei mais oito alqueire de novo, aí formei todinho e to lá tocando e vendo gado, to pagando o banco já e trabalhando todo dia, esse ano to fazendo uma roça aqui pra plantar capim, porque, eu acho, que você tem que seguir o que você gosta de fazer, se eu gosto de fazer isso eu tenho que fazer isso, se eu não gosto eu vou fazer de má vontade, num faço bem feito e o que manda é a perfeição né ? Eu não gosto de mexer com outra coisa se não for o gado não.”

g “Pesquisador : E então, com o dinheiro do garimpo, você comprou um lote... Aonde você mora agora...

“Zélio : Não. Não foi com o dinheiro do garimpo que comprei esse lote. Foi o meu pai que me deu a metade dele. Que é esse outro aqui... Só que não moro lá, moro no lote do sogro.

“Pesquisador : E você trabalha aonde ?

“Zélio : Nesse mesmo lote lá... no meu lote...

“Pesquisador : Faz o que ?

“Zélio : Aí com o dinheiro do garimpo plantei cacau. Plantei 8500 pés de cacau, esta plantado já. Esta com dois anos... e vai fazer uns 3 anos em Janeiro. Aí tem um bocado de terra que esta começando em frutuar, esse próximo ano acho que vou pegar uma safrada boa. Foi com o dinheiro do garimpo, o melhor que achei para aplicar ele foi numa rocinha de cacau. Aí foi 4500 pés de café, que esse ano tem flores já bastante, vai dar uma casinha boa... Plantei 5900 pés de banana, quase 6000. Já tem bananas boas, e agora a irmã diz que vai começar a comprar... (...)

“Pesquisador : E você tem roça lá ?

“Zélio : Roça... Arroz, tinha, mas colhi já. Só que esse ano, a minha roça era pequena, era 8 linhas só, ½ alqueire.”

h “Pesquisador : Porque você saiu ?

“Domingo : Olha, era vocação. Eu ficava, trabalhando lá e estudando. Estudei até a quarta serie de primário. Aí já ficava distante para gente trabalhar e estudar ao mesmo tempo. Trabalhava 35 Km de distancia e ter que estudar aonde você mora, não tem como. Aí comecei ir para roça para morar com meus pais. Depois foi ficando mais difícil. A gente não tinha terra própria para trabalhar, aí colocava uma roça... decidi dar uma volta pró garimpo. De repente, eu posso arrumar uma coisa e chegar a comprar uma propriedade, para se mobilizar. Lá fui pró garimpo. Da primeira vez que eu sai eu passei. Não, sai para Tucurui de primeira vez, fui para Tucurui, trabalhar. Fiquei 6 meses, de servente. Eu não tinha profissão mesmo. Fiquei de servente. Estava lá, voltei para comparecer no quartel, fui dispensado por excesso de contingente. Tinha uma safra boa de jovens na época. Até que eu não queria ir. De bobo né, porque depois me arrependi de não ter engajado, se por acaso tivesse vaga. Mas estava lotado. Tinha que tirar licencia de Tucurui, para trabalhar. Fiquei mais um tempão, fiquei até duas vezes até passar. Só que não tinha a intenção de abandonar a empresa não, eu ganhava razoável. Apesar desses problemas profissionais, eu ganhava razoável.

“Pesquisador : E quando você voltou, tinha uma boa grana então.

“Domingo : Não, na época não. Era importante o que eu tinha. Porque lá, aonde eu morava, não tinha como conseguir aquilo. Porque se ela paga todos os funcionários 100 % do abono, eu tinha, era na época do cruzeiro, eu tinha 5 notas do castelo, porque tinha também a outra nota do Imperador... Então naquela época peguei 365. Se fosse 100 % do abono, aí ia para 730. Seria uma boa grana, até porque o que eu ganhava lá dava para mi brincar, mandar para casa um pouco... Aí na época não pensava em aplicar não. Voltei para la, fiquei um tempão, com um emprego que dava grana mas abriu falência, fui pró garimpo. Aí lá eu fiquei uns 15 meses, eu cheguei a pegar uma malária, uma ? e uma hepatite todo no mesmo tempo, dentro de 2 dias. Não estava dia de eu morrer não. Dentro de 2 dias, eu estava ferrado com as três. Fui trabalhar num garimpo para lá, aí me atacou as doenças lá.”

i “Tem que ajudar o velho : quem foi que me criou desde que nasceu até agora ? Quer dizer, tem que ajudar ele.”

j “Pesquisador : Então você trabalhou com seu pai até quando ?

“Orlando : A gente continua trabalhando junto, né, toda a vida a gente trabalha junto, toda vida. Eu nunca tive vontade de sair dele mesmo, é só um filho homem que ele tem e aqui acolá que eu falo pra mãe que eu quero sair a mãe se reclama da sorte, então tá, tá bom, a gente vai agüentando aqui, porque velho você já sabe como que é né, quando vai ficando velho vai criando aquele abuso, aquele abuso e a gente tem que agüentar mesmo. E até hoje sempre mais ele direto.”

k “Pesquisador : E você casou com quem ? Com uma vizinha ?

“Orlando : Não; a minha mulher é maranhense também.

“Pesquisador : Você conheceu ela aonde ?

“Orlando : Era no tempo que tinha o (sub) prefeito, o seu Everaldo, lá de Souzel, no tempo que o (Reis) era vereador, eles inventaram de ir buscar um pessoal pra vir de muda pra cá, nessa carrada de gente veio essa mulher minha e minha cunhada, aí vieram junto, ela era mulher solteira, sabe, aí quando chegou aí a gente se conheceu por aí, foi um bate-papo, bate-papo, até que chegou a ocasião de eu falar pra ela se ela queria arrumar um marido ou queria viver de casa em casa, né, que mulher que não tem marido sabe como é que é né ? Ela disse : “Se tu interessá”... “Então você vai morar comigo, se der pra viver, nós vive, se num der, também num tem problema”. E até hoje nós vive, sete anos, tem esse menino aí que o mais velho, tá com sete anos, tem aquele outro que ela levou pra li, e até hoje nós tamo vivendo, nós num somos casados mesmo, só junto.

“Pesquisador : E vocês ficaram namorando muito tempo antes de juntar ?

“Orlando : Não, nós num teve esse negócio de namoro não, nosso papo foi de um dia pra uma noite e a gente se ajuntou, porque a irmã dela num tinha condição financeira de impedir, foi no mesmo ano que eles chegaram, tinha uns trinta dias que eles tinham chegado, com três dias eu vi ela, com quatro dias eu mandei um recado pra ela. Aí quando ela veio já veio pra ficar, num teve esse negócio de bezerro, que nem eu falei pra ela : “Olha, minha idade num dá pra ficar com esse negócio de bezerro não, namora pra qui namora praulá, minha vontade é de arrumar uma mulher, se você interessa”...quando eu ajuntei com ela eu tinha trinta e três anos, tô com quarenta e um, ela tinha dezesseis anos quando ela veio morar comigo, tá com vinte e três agora, completou vinte e quatro agora em agosto.

“Pesquisador : E ela queria casar também ?

“Orlando : É, quando eu falei até que ela animou, aí mais outros deram mais uns conselhos, aí ela animou mais e... sei que a luta da gente é de casar porque esse negócio de junto é muito devagar né, o negócio é casar mesmo.

“Pesquisador : E vocês tão com previsão de casar ?

“Orlando : É, até que a gente pensa né, uma vez que a gente já tem filho e pra batizar sendo junto não batiza, o padre não concorda, tem que casar, que seja civil ou no padre mesmo, mas tem que casar, eu falei pro Padre que eu concordo com isso também.”

l “Pesquisador : Foi no lote dele ?

“Zé Filho : Foi lá nessa roça, no lote dele. Dividi com ele : um saco para ele, um saco para mi. O meu ainda esta para lá, estou puxando de vagazinho para cá. Porque não tenho carro mesmo, então estou puxando na

costa dos animais. Mas... é ele não me cobrava também. Porque eu tinha um gosto de fazer isso, tinha aquela coragem de fazer isso, aquele espírito, aquela vontade de fazer assim. Eu fazia. Agora não, que estou aqui no meu. Se ele também depender e precisar de qualquer um cereais e sente falta de um cereais e vem buscar aqui, eu não vendo para ele não. Aí... ele leva para lá, vai comer para lá. Tem filho que trabalha, todo separado. Agora que vim separado dele : separei esses dois anos e seis meses, e separei aqui porque eu vim pró meu. Mas eu estou direito lá, estou ajudando cobrir um barraco dele lá. A hora que ele precisar de mi, eu vou direito lá. Aí sobre respeito de ficar tomando conta lá, tem um menino... Mas quem falta dos velhos, é eu. Sou a cabeça ali quem foi o que fez, e outra. Se eu não tomar conta, desmantela todo...”

m “Trabalhar de fazenda não é tão ruim. Se você achar um patrão bom, quem paga direito todos os meses, quem não enrola, chega para dizer “esse mês não tenho dinheiro”, dá de viver até bem. Mas quando começa enrolar, aí que não dá certo.”

n “Pesquisador : E você não estudou não ?

“Zé Filho : Eu não estudei não, rapaz. Você sabe que esse pessoal nordestino, para lá antigamente, era muito difícil não é. Eu não tive oportunidade de estudar. Eu quero botar os meus filhos para estudar fazer os maiores esforços por causa que não tive oportunidade de jeito nenhum. Nem de jeito de jeito nenhum. Morei lá na roça, lá se um pai quisesse botar um filho para aprender um pouquinho tinha que pagar uma pessoa que sabia para botar dentro de casa porque nesse tempo lá aonde a gente morava na roça, melhor lhe dizer que colégio nenhum não tinha. Em lugar nenhum lá. Aí a gente veio morar ali no Maranhão, e lá teve colégio. Mas não teve oportunidade pois o meu pai comprou uma terra que não tinha água, pró gado beber. Aí tinha que dar água ao gado as 8 horas da manhã, e da tarde tinha que dar as 4 horas da tarde. E no outro dia de madrugada, as 4 horas da manhã, tinha que estar dentro do coral dando água e tirando leite. Aí não tinha oportunidade de estudar. Aí quando mudamos para cá, o meu serviço foi para dentro dessas matas aqui, e trabalhar, reabrir aquele lote dele quase todo, ali foi feita com os meus braços, já sou uma pessoa que já trabalhei, viu. 35 anos de idade, mas nunca tive moleza na minha vida. Comecei a trabalhar do tamanho desse menino aí, lá no rabo era encher de capim para gente plantar os cereais, hoje estou com 35 anos de idade e nunca tive oportunidade de moleza na minha vida. Toda vida enfrentando só a dureza. Agora só que meus filhos não vão ser criados igualmente eu não. Vou botar para eles trabalhar também, porque tem que botar para eles aprender um pouco para trabalhar também. Mas agora só que eu prefiro é o estudo para eles. Prefiro ficar sozinho aqui mais a mulher na roça e eles estando na cidade com um bom estudo, isso daí sim tenho prazer para isso. Isso daí tenho. Fica ruim, mas prefiro botar os filhos estudar e eu ficar na roça. Agora botar os meus filhos e matar os meus filhos no serviço, na roça, aí não quero isso não.”

o “Pesquisador : Você não quer para cidade não ?

“Zé Filho : Na cidade eu já tinha um calculo de sair assim. Mas aí para arrumar um emprego bom não arruma, por causa do estudo que a gente não tem. Aí só arruma empreginho fraco, não é. Para um pai de família que tem 6 filhos, não tem como, não é. Agora eu tenho assim um pensar com isso, mais adiante... quando alcançar a idade, meus filhos conseguem a carreira de estudo que conseguem um emprego na cidade que eu poder comprar uma casa na cidade, e eles estão trabalhando lá... para poder me ajudar, eu tenho um calculo mais adiante. Mas tem o calculo de comprar uma casinha na cidade, mais adiante. Esse calculo eu tenho : se eles conseguem a carreira de ter um estudo e conseguir um emprego, pode ser que tem algum quem quer me ajudar também, um velho é isso também, com o estudo que eles aprender podem dizer : “não fica meu pai, que sou empregado e posso te ajudar em alguma coisa, não é”. Mas a propriedade eu não deixo, para fazer um criadourozinho, criar uma vaquinha com um bezerrinho na hora que esta apeirado “vai lá, vender um bezerrinho” para pagar uma conta... Esse pensar eu tenho mais tarde, mas não é por agora não, só se eu... Mais adiante, quando eu tiver muito cansado e não poder fazer o serviço do pesado mesmo. Você sabe, um cara que começa a trabalhar... Eu comecei a trabalhar menino com 7 anos, melhor lhe dizer eu comecei a trabalhar cedo, pode procurar aquele velho lá que não pode negar que não sou mentiroso não. Eu sou com 35 anos, e é pesado todo dia. Ela pode dizer minha luta como que é, todo dia, todo dia. É carregar nas costas para fazer cerca, enfrentando as formigas e todo mais. Mas estou satisfeito, é melhor do que pegar um outro serviço, ir na mata... derrubar. Deus me livre, isso não quero não. Agora trabalhar, eu trabalho. Deus esta vendo.”

p “Graciliano : No começo, como não conhecia bem as coisas, o meu pensamento era só ficar aqui mesmo. Porque como no conhecia as coisas de fora... Aqui é assim, nunca ninguém se separo de casa; só tem um que casou e esse outro que saiu, mas os outros sempre foram unidos dentro de casa. Eu gosto daqui, aí fiz essa viagem e mudei a cabeça um pouco... eu vim de lá porque era o jeito, meu irmão quebrou a perna. Precisava de mi. Mas eu tenho um pensamento bom de ficar aqui (...) Estudei na CFR, eu aprendi muita coisa. No momento, apliquei quase nada em casa, também é difícil as condições financeiras da gente... para ver mesmo o que foi feito é pouca coisa. Aí o pensamento... bom, eu tenho um pensamento firme, de ficar aqui, principalmente com os meninos agora, parece que eles mudaram, nem só eu, mas mudou tudo, é mais organizado, apesar que ainda falta muita coisa... é o jeito da gente, espero conseguir muita coisa...”

“Pesquisador : Você esta pensando em ficar aqui nesse lote ?

“Graciliano : É, o meu pensamento é aqui, né. Quando cheguei pensava muito de voltar para Minas, para morar lá, só que é ilusão da gente, é um lugar bom aqui... Para se trabalhar, não trabalhar assim só com os braços, a gente aprende muita coisa, tem que ter muito planejamento, saber administrar... senão, tem que mudar...”

“Pesquisador : Quer dizer planejar ?

“Graciliano : Planejamento assim, com a família : o que a gente vai fazer, por exemplo se faz isso daí será que vai dar certo, se vai ter rendimento... a gente mesmo aqui, esta com 31 anos parece que mora aqui, até hoje posso dizer que tem quase nada. O que tem foi feito assim... não foi uma coisa pensada assim, se vai dar certo. De agora para frente, principalmente depois que eu fui para CFR, aprendi muita coisa, como trabalhar, só que ainda é difícil, tem que colocar em pratica mas não tem aquela condição... mas estamos indo para frente, igual o criadouro de abelha, a gente pegou, vai levantando... tem outras coisas aí que a gente vai levar para frente.”

q “Pesquisador : E depois, você trabalhou para ele ?

“Zélio : Não, só amigo meu... A gente tinha trabalhado na região de Boa Vista, só que nós tinha dinheiro no banco. Aí nós saímos junto, e ele viu a minha condição e falou : “aí, vou te levar para lá. Depois tu pagas uma cerveja para mi”. Depois, nós trabalhou assim junto mas quando vim embora ele fico lá ainda... Agora, não sei aonde esta, eu não tive mais notícias dele, estava dando ouro lá... Tinha vezes que a gente fazia um barranco e dava um quilo e meio... a gente tem 7 %, e de um quilo tem 70 gramas. Passa 15, 20 dias para tirar um barranco, tirava 70, 100 gramas de ouro... Vai comparar isso com que ganha na roça ?

“Pesquisador : E você não queria trabalhar na roça ?

“Zélio : Por o que a gente ganha e o que a gente passa na roça, trabalhar na roça é só um jeito. Mas que gosto não... Porque a gente ficou para ca jogar num quanto, sem valor. Quer trabalha na roça não tem valor. Qual é o valor que um trabalhador da roça tem ? Muitas vezes chega na frente de uma autoridade e se você mora na roça não é nada considerado como um cidadão. Se dá valor é para aquele que usa gravata... Por que se vê, ninguém quer falar sobre roubo. Tenho um irmão que estava lá e se defendia de todo lado. Mas aqui se pega uma galinha de um outro, tem cara que mata lá no Anapú. De todo jeito que trabalha na roça, não tendo condição, não tem valor não.”

r “Pesquisador : Então você saiu do lote depois do fracasso da pimenta, e lá foi para Altamira...

“Ademilson : Quando fui para Altamira, estava com idade de... É que eu voltei várias vezes para trabalhar... Tentava lá, não dava certo voltava aqui; tentava aqui, não dava certo ia para Altamira. Comecei fazer isso com idade de... Quando comecei a aprender estava com idade de 23 anos. Aí ficava na oficina, aí saia, a gente ia pró lote, trabalhava aqui no lote, e com pouco voltava de novo porque achava que aqui estava ruim, foi para lá de novo. Aí foi tentando assim. Quando aparecia um serviço na oficina ia de novo. Uma vez eles foram me chamar e eu fui lá, trabalhei uns 8 meses. Achei que não ia dar certo então sai. Só estava dando lucro para o dono da oficina, para mi não estava dando lucro nenhum. Sai. Como sempre...

“Pesquisador : Aí sai ?

“Ademilson : Aí sai, trabalhar na roça... Na roça estava dando quase mais do que na oficina.”

s “Pesquisador : Você pode me falar um pouco da vida na cidade, como que é ?

“Ademilson : Rapaz que é duro em São Paulo. É dureza demais... A corrida é doida, o desemprego é muito grande, não é. Hoje você esta trabalhando, trabalhar dois meses e já não tem nada mais. Lá tem conforto, o médico é tudo de graça, lá tem conforto mesmo. Por isso que fumos lá : aqui para fazer um electro paga; lá não, é de graça. Mas agora o desemprego é grande. Serviço de empregado se arruma com muita dificuldade. Fica lá uns meses, e a firma começa a falir e já bota a fora...”

t “Pesquisador : E você gostou da vida lá ?

“Ademilson : Eu gostei. Muito de lá. Mas a vida já estávamos acostumados aqui da roça, não sei porque, talvez porque fui criado aqui na roça, a gente nunca larga a vontade de morar na roça. Aí ficava lá o tempo todinho, mas a vontade sempre era de vir por aca. Enfrentar na roça mesmo.

“Pesquisador : A vontade era de vir por aca...

“Ademilson : É, a vida é mais gostosa, as matas acho melhor do que barulho de cidade. Não gosto de morar em cidade não. Barulho e correria não é.

“Pesquisador : Então prefere aqui.

“Ademilson : Eu prefiro enfrentar a vida aqui de que ir para certa cidade.

“Pesquisador : Para certa cidade ?

“Ademilson : É. Até agora não tive muita sorte com cidade. A roça para mi esta melhor...

“Pesquisador : Não tive sorte com cidade...

“Ademilson : Com serviço. Emprego, essas coisas. Aqui é um lugar farturante, você planta e dá.”

u “Pesquisador : Aí você saiu depois do fracasso.

“Ademilson : Aí fiquei na diaria... Agora também estou na diaria. Trabalhando com motocerra, é derrubando, as vezes tirando tábuas. Eu aqui agora estou começando fazer de novo para mi, não é. ‘To derrubando uma mata aí, para plantar arroz, vou ver se vou plantar pimenta também, também depende. Vou tentar outra de novo.”

v “Pesquisador : Aí depois da escola ? Acabou ? Se formou ?

“Roberto : Terminei em 95, era noivo lá, quase casando. Tinha uma guria que estudava comigo, namoramos um ano e pouco, doida que eu ficasse, arrumando emprego pra mim pra todo lado lá porque queria que eu ficasse.

“Pesquisador : Você tinha quantos anos ?

“Roberto : 24. Já queria que eu ficasse lá, mas eu tinha um certo compromisso de voltar pra região, naquela ilusão de tentar contribuir, não sei se era ilusão, de tentar contribuir com alguma coisa, até porque começou tudo

isso através da Dorothy que tinha todo um trabalho, até por influencia dos pais também que, na época, era muito envolvido nessas questão de trabalho, pra contribui com alguma coisa pra melhoria da região e eu achava que aqui era onde eu ia poder realizar, no caso, um sonho. Daí voltei em novembro de 95”.

w “Pesquisador : Seu pai era garimpeiro ?

“Reginaldo : Não, não. Eu trabalhava de garimpo, só que meu pai sempre foi agricultor. Aí de lá a gente mudou para Altamira, em 88. Eu vim só em 88, a minha família ficou lá, e veio em 89. Aí continuei trabalhando em garimpo. Aí do garimpo fui dar um passeio nesse travessão daí, conheci essa minha esposa, a gente casou, morei 7 anos junto com meu sogro, aí comprei essa terra daqui, e estou trabalhando nessa terra aqui, graças a Deus é uma terra muito saudável, muito saudável, e a previsão para nós aqui é melhorar, porque sempre se pensa em melhorar. A gente esta praticamente sem estrada, mas eu espero que sai uma estrada para gente. Porque a gente faz a produção da gente, mas não tem como tirar a estrada. A esperança de nós todo é uma melhoria. Que mais ? Estou criando a minha família, graças a Deus, me dou muito bem com a minha esposa até hoje, e praticamente vivo com a minha família : o meu trabalho, a minha casa, me dedico muito aos meus filhos... Tenho duas filhas, moro aqui há quase dez anos. Acho que só.”

x “Pesquisador : E agora, você esta aqui. E vai ficar ?

“Reginaldo : A minha vontade é ficar. Mas ninguém sabe, a vida da gente não sabe, é tipo uma bola, ela gira. De repente esta alegre, tem vontade de ficar nesse local, e vem um asar, de repente, o um tipo de uma inveja, sei lá, te provoca que sai rapidamente, ou faz te que perde cabeça, faz alguma loucura, ou alguma besteira... Mas até agora não estou pensando nisso. Até agora me dou muito bem com os meus vizinhos entendeu, esse meu vizinho que esta ?, o outro também. Para mi estou bem na minha cara, estou me dando muito bem. O meu compromisso aqui é para mi criar a minha família. Graças a Deus, não tenho problema com ninguém, trato os meus negócios direitinho, não queixo para ninguém também, me dou muito bem.

“Pesquisador : E o... espera aí. Se alguém compra a sua terra, você não vende não ?

“Reginaldo : Eu acho que não. Se vem alguém... Eu tinha a idéia de comprar para eu criar a minha família sabia. Não tenho idéia de vender não.

“Pesquisador : E você não quer voltar pró garimpo ?

“Reginaldo : Não, de jeito nenhum.

“Pesquisador : Porque não ?

“Reginaldo : É assim, logo quando casei eu casei para mudar de cara da minha família. Para estar junto com a família. Eu passei 4 anos trabalhando no garimpo, foi assim 4 anos só para la dentro, e eu deixava a minha família na casa do meu sogro, e ia trabalhar no garimpo, passava 2 meses, um mês e quinze dias, dois meses e quinze dias. Entendeu ? E ai não me senti, eu pensava que estava desprezando a minha família entendeu. Eu tinha que trabalhar, tinha que arrumar as coisas para casa né, mas só que eu fui colocando na cabeça que aquele serviço não dava para uma pessoa que tinha responsabilidade, que tinha uma família. Eu ganhava muito pouco, junto com a minha família, minha mulher, minha filha... Aí resolvi sair do garimpo, porque o garimpo não dá mais. Acabou, o garimpo é muito fraco”.

y “Pesquisador : Esta com vontade de ter mais filhos ?

“Reginaldo : Só um.

“Pesquisador : E as filhas, o que você quer que elas façam.

“Reginaldo : Rapaz, a vontade do pai é sempre quer o bem pró filho. Ele nunca quer o mal pró filho. A vontade de ser pai é dar estudo pró filho, porque o estudo é todo. Dar conselho, mostrar como é, mas o que a gente não quer é o filho caindo num fracasso. Se Deus me ajudar, o que eu poder para os meus filhos, que chega ao meu alcance, eu faço.

“Pesquisador : E o que você quer, e eles estudar.

“Reginaldo : É, o estudo é a melhor coisa para cada um, de ninguém pode tirar. Para mi no primeiro lugar é Deus, mas no segundo lugar é o estudo, porque se você tem o estudo, qualquer colocação que você chegar, você esta bem empregado. Você não vai passar nem um sufoco. Se de repente tem uma grila, você tem o seu estudo... se dedica a ele. Sem estudo meu amigo, não tem condição funcionar. Eu quero o melhor para minha família, eu quero o que Deus me deu saúde, força para trabalhar graças e Deus eu tenho, para mi se dedicar sempre a minha família e dar sempre o meu melhor para os filhos.”

z “Aí eu tinha essa moto ai quando eu casei eu fiquei só com essa moto mesmo. Meu pai, é o seguinte, meu pai é um cara muito bom, mas é ignorante sabe... Até hoje... Aí... Quando eu casei ai ele não se deu. Toda vez foi ignorante, que quando eu sai de casa só existia eu dentro de casa sabe... Eu era o único que tava mais ele os outros não agüentou, os outros caíram tudo fora até gente mais novo do que eu que tinha caído, ai ficou só eu mesmo mais ele... Naquele tempo ele tinha umas 100 cabeças de gado e eu tomava conta do gado, eu vendia, eu comprava, fazia tudo sabe ? Mas pra ele nem valia nada aí foi quando eu casei aí ficava feio de agüentar as coisas dele sabe... Aí eu sai, sai só com essa moto mesmo pra ca.”

aa “Pesquisador : E como que você trabalhou lá com seu pai ? Ele dava uma renda pra você ? Você vendia a produção ou não ?

“Algéiril : Não, eu trabalhava com ele mesmo

“Pesquisador : E quando precisava você pedia dinheiro pra ele ?

“Algérl : É as vezes a gente pedia e le dava 1 cruzeiro, dois conto, mas até inclusive quando eu sai ele não me deu nada, até hoje nunca deu nada pra nenhum... Meus irmãos todinho hoje moram por ai tudo tem alguma coisinha, mas arrumado assim fora a parte, não foi negocio de ele ajudar não. Tem uns pais que ajudam né ? As vezes “Olha filho vô comprar um lote pra você ali”, então as vez o filho não tem dinheiro, paga a metade né ? E o pai não, o pai nunca ajudou em nada, depois que nos saímos de casa. Acho que é até inclusive acho que ele se sente envergonhado de vir assim pra casa da gente”.

bb “Aí eu sai, sai só com essa moto mesmo pra ca e quando eu cheguei com o Raimundo Preto aí pintou uma terra ai num tal de Jacarezinho aí eu fui pra lá e tirei esse lote lá né aí mas só que lá é muito difícil só eu mais a mulher né ai eu morava no Raimundo Preto e trabalhava no lote aí eu fui e botei um baixão la que a gente... gosta de mexer com feijão sabe ? Aí eu botei uma roça de feijão boa mesmo, naquele tempo eu tirei 36 sacos de feijão aí deu pra mim ajeitar minha vida ai eu peguei e vendi mas ,com tudo isso eu não comprei a terra ainda sabe ? Eu comprei um gado ai depois do gado eu vendi, comprei arroz, toda vida eu fui assim trocador, comprava as coisa ai eu peguei comprei arroz, no tempo dos (? ? ?), os (? ? ?) plantava muito arroz só no (? ? ?) naquele tempo plantava muito sabe ? Aí eu comprei 180 sacos de arroz, naquele tempo eu comprei a 8 contos, no tempo do conto ainda sabe ? Quando eu vendia, eu vendia de 20 contos, eu ganhei dinheiro nesse tempo aí foi no ano que eu comprei esse lote aqui ai comprei esse lote aqui ai fui comprando uma vaquinha, depois pintou um caso de FNO não é aí eu fiz pra 50 cabeças também, inclusive tá com 5 anos agora em outubro a primeira parcela pra mim pagar e hoje eu... Me considero tranqüilo sabe ? Trabalho no dia que eu quero... E vou levando a vidinha assim.”

cc “Pesquisador : E depois você queria fazer outra coisa além de ficar aqui ou não ? Quando era pequeno queria morar na cidade ?

“Algérl : Não. Eu peguei uma bocada boa, inclusive meus irmão meu, ai eu abandonei, não achei bom, fiquei guardando dinheiro, eu comprava carro velho pra reforma em São Paulo.

“Pesquisador : Ah, você foi lá ?

“Algérl : Fui mais meus irmãos. Eu tenho um irmão que comprava carro baratinho e levava pra São Paulo pra reformar, isso era uma firma que comprava nosso e cada carro tinha seu valor, podia tá só bagaço, mas sendo novo de ano, não tinha importância nenhuma. Você comprava e ganhava dinheiro porque quando chegava em São Paulo metia ele na fábrica, reformadora, ele ficava zeladinho. As vez nos comprava um carro por 30 mil, 30 contos naquele tempo, lá em São Paulo ele dava uma reformadinha ele vendia por 130, 140 contos. Ganhei dinheiro porque carro naquele tempo tinha valor, não é igual hoje. Então eu era uma batalha boa. E depois eu pensei e disse : “Rapaz esse negocio não vai dar pra mim não”. A gente só andava com medo.”

dd “Pesquisador : E foi nessa época que você tinha a metade do lote lá que você mexia com madeira ?

“Algérl : Era, eu mexia com madeira.

“Pesquisador : Como que era ?

“Algérl : Eu mexia mais com motocerra, eu derrubava madeira, trabalhei muito com o senhor Divaldir até ele... um trator matou ele, tá com uns três mês só... Trabalhei muito mais ele naquele tempo, hoje não, mas naquele tempo um motosserrista ganhava bem, pagava ai, a diária hoje custa dez conto, ele pagava naquele tempo 40 contos vamos dizer como se fosse hoje né ? Ai era bom demais naquele tempo. Ele cortava madeira pra um tal de Avelino, lá em Altamira, mexia só com mais Mogno e o Mogno se o cabra não tem as manha ele espoca, né espocou ele já não presta. Mexia com a laminação. Laminação é pra tirar tábuas de ai eu derrubava pra ele. (...)

“Pesquisador : E quando você mexeu na madeira, você pensava em ficar aqui também ou foi só pra ganhar dinheiro pra comprar o lote, como que era o seu pensamento ?

“Algérl : Rapaz, o seguinte, quando eu mexia com madeira e sobrava um dineirinho, eu comprava uma bezerra, eu pensava só isso mesmo, pra comprar gado. Quando o pai comprou primeira bezerra quem mexia era eu, eu achava bom de mexer com gado, naquele tempo o gado tinha valor. Não era a mesma coisa de você tá com um saco de arroz e sair adulando pra um e pra outro comprar, mas se você tivesse uma vaca era na hora. Eu vi a mulher do velho Carlos, chamada Dona Neuza, eles mexia só com arroz, eles não possui nada até hoje. Tem gente que só quer saber se tá comendo; ele nunca pensa de comprar uma vaca, comprar uma terra.”

ee “Pesquisador : Então você saiu do estudo e fui trabalhar com o pai.

“Sydney : É, sai do estudo porque a gente tinha... porque a minha influencia ela esta na lavoura. Hoje em dia, tudo em quando depende disso. Mas eu não tenho hoje, não estou repreendido. Porque eu sei mexer com gente, ante de fazer lavoura e ante de... de formar para dar de meia, a gente tem que conversar com as pessoas, fazer as quatro operações de conta, sei cubar a terra que pessoas vai empreitar o mato porque tem que cubar a terra e eu sei cubar a terra, tudo... mesmo que muita gente que estudou até a 8ª serie não sabe nem cubar a terra, não é ? Tem gente... Aí eu acho que a vontade de mexer até com a lavoura. Mas o agricultor, se ele estudar aí ele se sente perdido. Hoje teria muito saber com a pratica, a pratica vale muito...”

ff “O nosso problema, é que a gente pegou um lote de terra que até hoje engana aquele que não conhece. Parece terra rocha mas não é. Aí nós trabalhou muito pesado e foi perdido : nós plantemos cacau, e não produziu; quer dizer não compensava a zelar porque os estudos da CEPLAC não compensava, não compensa, nesse tipo de terra aqui plantar cacau. É só terra rocha. Aí foi plantado cana, a usina passou um tempo fechado. Aí nós começamos mexer com a cerraria, mas aí também só dava para despesa. Aí nós plantemos pimenta,

fracassou. Aí plantemos uma área de cupu, de café, e foi mexendo com gado. Aí como o gado foi aumentando, aí eu... Para gente comprar um outro lote tinha que se desfazer de gado, e para não se desfazer o meu sogro fiz uma proposta para mi aqui, e aí eu passei a trabalhar com ele aqui, que é mais área, a área dele era maior, aí eu estou há 4 anos e meio aqui. Completou em Junho 4 anos.”

gg “Pesquisador : E depois, você trabalhou para ele ?

“Zélio : Não, só amigo meu... A gente tinha trabalhado na região de Boa Vista, só que nós tinha dinheiro no banco. Aí nós saímos junto, e ele viu a minha condição e falou : “aí, vou te levar para lá. Depois tu pagas uma cerveja para mi”. Depois, nós trabalhou assim junto mas quando vim embora ele fico lá ainda... Agora, não sei aonde esta, eu não tive mais notícias dele, estava dando ouro lá... Tinha vezes que a gente fazia um barranco e dava um quilo e meio... a gente tem 7 %, e de um quilo tem 70 gramas. Passa 15, 20 dias para tirar um barranco, tirava 70, 100 gramas de ouro... Vai comparar isso com que ganha na roça ?

“Pesquisador : E você não queria trabalhar na roça ?

“Zélio : Por o que a gente ganha e o que a gente passa na roça, trabalhar na roça é só um jeito. Mas que gosto não... Porque a gente ficou para ca jogar num quanto, sem valor. Quer trabalha na roça não tem valor. Qual é o valor que um trabalhador da roça tem ? Muitas vezes chega na frente de uma autoridade e se você mora na roça não é nada considerado como um cidadão. Se dá valor é para aquele que usa gravata... Por que se vê, ninguém quer falar sobre roubo. Tenho um irmão que estava lá e se defendia de todo lado. Mas aqui se pega uma galinha de um outro, tem cara que mata lá no Anapú. De todo jeito que trabalha na roça, não tendo condição, não tem valor não.”

hh “Cheguei aqui e quando falei de voltar... o velho lascava para chorar, a velha também reclamava que eles já estavam velhos, que os meus irmãos estavam todo casados... aí eu fiquei. Fiquei quase amarrado, sabe... e eu estou aqui, para ficar aqui solteiro, num lugar desse também... não tem como, tem que casar. Aí casei...”

ii “Pesquisador : Então mais ou menos é só isso. Tenho uma ultima questão para você : o que acha do trabalho da roça, se você gosta ou não.

“Sydney : Olha, do jeito que estão as coisas, que a gente vê passando na televisão, vejo muita gente na cidade pelo que passa direito... não tem emprego até para gente estudado, então digo que gosto da roça. Porque na roça a gente esta tentando gostar do que esta dando resultado para gente. Porque assim, eu mesmo que tenho um estudo, se tiver a sorte de arranjar um emprego bom, muito bem. E se a gente venha, passar precisando. Mas quando uma pessoa esta na cidade com um emprego, numa firma ou que seja, esta numa crise, não sei que. É tudo dificuldade. Então eu digo que gosto da roça porque na roça o pessoal é mais tranquilo, e porque também não é dependendo de outros. Se quer, pode dizer hoje não quero trabalhar e não tem que dar justificção para os outros. Se você é empregado você tem que dar justificção para que seja bom, mesmo quando você não chega na hora certa... Na roça, tem uns momentos que é meio difícil : se a pessoa não sabe trabalhar com a cabeça, joga o que tem fora. Porque as coisas não é fácil não, na roça eu vejo muita gente que pega para formar uma lavoura e planta lavoura, todo bem, consegue plantar, as vezes pode até financiar no banco, pega dinheiro, planta lavoura, mas não dá como formar, tem que investir diretamente, direito sabe. E aí as vezes se não tem cabeça não usa o financiamento para comprar gado, vai comprar uma motinha nova, e aí quando acaba e chega o tempo de pagar aí o banco vai atras e a pessoa esta com lote piorado, não é. Então a pessoa tem que saber mexer na roça mesmo, tem que saber mexer. Complica ele mesmo.”

jj “Posso te garantir que foi uma das melhores que já fez, de estudar na CFR. Porque adquirir um conhecimento muito maior. Se for estudar num colégio tradicional, eu iria aprender mais coisas assim que não ira ajudar tanto a minha família, que ira beneficiar eu mesmo.”

kk “Pesquisador : Mas senão, sempre quis ficar na roça ?

“Valmir : Sempre quis. Eu, quando tinha 17 anos, pensei em dar uma volta pelo mundo. Mas o meu pai dizia que na época dela, ele saiu porque não tinha uma terra. Aí ele saiu a procura de uma terra para trabalhar. Aí a gente vê a historia dele, a gente pensa diferente. Com esse estudo que surgiu da CFR, que é um estudo voltado para agricultura, trabalhar o solo, então a gente foi e acabou de se apaixonar pela terra. Trabalhar com agricultura.

“Pesquisador : Então agora é assim.

“Valmir : Tem que ser assim, trabalhar na agricultura. Tem que trabalhar melhor do que a gente trabalhava. A nível desse projeto não dava. Trabalhava mas não sabia como adubar uma planta, fazer uma pauta, na hora certa, correta, como ela deve ser. Nem a produção a gente não aproveitava direito. Hoje não, hoje a gente estudo, sabe como a gente trabalha, faz todo direitinho, e aí a gente acha que vai dar certo. Já esta nos projetos que a gente esta trabalhando já esta vendo aí mais ou menos, que esta dando certo, e aí a gente vai tocando na vida.”

ll “E o outro fato que considero como importante, como muito importante, inesquecível para mi, é essa escola CFR, que é a primeira aqui do município que a gente teve o poder de participar como aluno, e com certeza nós vamos estudar o segundo grau que eles estão fazendo, porque sabe que o curricular... A realidade vai ser muito importante. E agora, tem que continuar passando informação a localidade, que é muito importante para mi : ajudar pessoas, passar informação sobre as nossas experiências... contribuindo, moral mesmo, político, conscientizando... todo isso acho importante.”

mm “Pesquisador : Então, qual é sua perspectiva hoje ? Vai acabar a escola, e fazer o que ?

“Joël : O ano que vem, tenho muitas coisas para fazer. Se surge vagas em algum tipo de escola, em Castanhal ou em Altamira, eu estudaria. Estou com a intenção de estudar, estudar, estudar. Mas como os próprios monitores já pediram para gente ser uns dos alunos da CFR de 2o grau que eles vão fazer, não sei quando, a gente vai discutir isso. Acho que esse ano vai ficar vago. Eu tenho que me alistar, não é, tem que ir no quartel me alistar porque não me alistei ainda... E tem a minha família que tenho que fazer alguma coisa, plantios, trabalhar, porque quando esta estudando não tem muito tempo. Então tenho que fazer uma dessas coisas. Hoje vou me alistar, se passa tem que estar lá para servir um ano, ou se não passa para ficar lá então vou voltar aqui, trabalhar na roça, plantar umas coisas, desenvolver umas culturas. Ajudar a comunidade, e... sempre buscando alguma informação para mi, o dia que surge alguma vaga num curso, se de para mi eu vou dentro.

“Pesquisador : Você não pensa em entrar num lote ?

“Joël : Agorinha não.

“Pesquisador : E depois.

“Joël : Depois tem um lote do meu sonho, igual aquele ali. Porque agora estou pensando mais em me estruturar do lado do conhecimento. Estudar. Para administrar um lote assim, sim, indo e voltando. Mas para ficar direito assim, não dá não.”

Conclusion générale

Ainsi l'étude des enjeux et des discours autour du changement de génération considéré comme interface sociale s'est-elle révélée riche en enseignements. Le changement de génération dans l'agriculture familiale constitue un objet aux forts enjeux : c'est un moment sur lequel s'appuient les acteurs du développement pour proposer une « stabilisation durable » du front pionnier de la Transamazonienne.

On a montré que cela suppose, pour les syndicalistes, principaux porteurs du projet, une rupture par rapport aux pratiques de reproduction sociale des actuels agriculteurs (les parents), et une professionnalisation des jeunes agriculteurs (première partie). Si on a pu montrer que la première condition est remplie, la seconde reste encore à construire : on a en effet pu montrer que l'on assiste à la « dé paysannisation » de « l'agriculture familiale » sur le front pionnier amazonien (deuxième partie), et à la « ruralisation » de la nouvelle génération d'agriculteurs familiaux (troisième partie). Si cela confirme les hypothèses que nous avons émises à la fin de la première partie, il faut pouvoir en tirer les conséquences par rapport à notre approche. Cela peut se faire au niveau des trois postulats que nous avons mis en évidence à la fin de la première partie : au niveau d'abord des logiques de construction du territoire sur les fronts pionniers, ensuite de l'approche générale en terme de logiques de l'agriculture familiale, enfin au niveau du lien entre des conceptions des rapports société / territoire présumées dans les discours de développement durable.

Ruralisation des jeunes agriculteurs et évolution du front pionnier de la Transamazonienne

On se rappelle que les syndicalistes supposaient que la professionnalisation de l'agriculture familiale était la condition de la stabilisation durable du front pionnier de la Transamazonienne. La ruralisation de l'agriculture familiale n'aurait-elle pas les mêmes effets ? Il peut être utile de préciser que cela ne signifie pas la fin de la colonisation de la forêt : elle continue dans la région de la Transamazonienne comme dans d'autres régions du pays. La crise foncière au Brésil peut alimenter pendant longtemps encore des flux de migrants considérables (Chonchol, 1985). Notre pari, c'est que se sédentarisent les populations actuellement présentes dans un front pionnier en cours de stabilisation.

Il faudrait pour que l'on puisse dire qu'il y a matière à une stabilisation durable du front pionnier que le mouvement que nous décrivons soit nouveau dans l'histoire du Brésil, qu'il ne soit pas la simple répétition contemporaine d'un phénomène qui a déjà eu lieu dans d'autres fronts pionniers et qui amènerait, à terme, à une évacuation des populations selon le modèle de vie des fronts pionniers mis en évidence par Martin Coy : il faudrait en d'autres termes faire l'hypothèse que la ruralisation des populations du front pionnier n'est pas un phénomène qui fait partie de la phase « d'incorporation » du front pionnier, prélude de la phase de « dégradation écologique et socioéconomique du front pionnier » (Coy, 1996) ; mais qu'elle fasse partie de la phase « d'intégration du front pionnier » (Albaladejo et *al.*, 1996) au reste de la société Brésilienne, et que les changements que l'on observe traduisent des changements observables à l'échelle du pays tout entier.

Il est difficile de répondre à cette question sans élargir la perspective spatiale et temporelle pour aller voir dans un front pionnier déjà stabilisé dans quelle configuration il se rencontre aujourd'hui et quelle a été l'histoire de cette stabilisation : un ancien front pionnier vidé de sa population est-il passé par une phase de ruralisation de cette dernière ? Au contraire, dans un front pionnier stabilisé « en plein », qui est resté ? Nous nous proposons de mener un jour ce travail.

Mais on peut déjà, sur la base de nos observations actuelles, faire des hypothèses. En effet, plusieurs éléments peuvent nous amener à penser que nous observons bien un phénomène nouveau. Nous ne sommes pas les premiers à observer de tels changements à cette échelle : Anne Le Borgne – David (1998), bien que dans un autre front pionnier, montrait pour les populations issues du Sud du pays que celles-ci semblaient se refuser à une nouvelle migration. Hervé Théry avait alors commenté ce résultat en disant que s'il était confirmé, ce serait un tournant majeur à l'échelle du Brésil. Dans le front pionnier de la Transamazonienne, nous confirmons la tendance non seulement pour les agriculteurs issus du Sud du Brésil, mais aussi pour les autres catégories d'agriculteurs. Certes, nous divergeons dans l'analyse des causes de ce changement, mais notre constat va bien dans le même sens.

Sur ces causes, Laurence Granchamp Florentino a récemment montré que « l'étroite interdépendance qui existe entre les villes de la Transamazonienne » et le monde rural ne constituait pas une « progressive négation de la ruralité » (Granchamp Florentino, 2001, p. 338 et 339). Autant la ville était pour elle « ambivalente, empreinte tout autant de ruralité que d'urbanité » ; autant le monde rural apparaît-il tout aussi ambivalent. Bien que nous ayons observé des familles de types différents (peu nombreuses sont les familles des types que nous avons étudiés qui ont une résidence multipolaire), nous parvenons aux mêmes conclusions. Est-ce le fait que nous ayons le même objet d'étude – la famille – qui amène à une telle similarité de point de vue ? Sans doute y est-il pour quelque chose ; mais sans doute aussi est-il évident que les fronts pionniers ne peuvent plus se penser comme des lieux de reproduction de formes sociales particulières et profondément différentes de celles du reste du Brésil – formes qui s'opposeraient et seraient mises en péril par l'urbanisation croissante de la frontière. Dès lors, c'est bien une intégration des fronts pionniers amazoniens au reste du Brésil que l'on observe, intégration qui cependant se ferait en ménageant une place à une agriculture non professionnelle mais très liée à la ville.

La famille est le meilleur révélateur du fait que les populations du front pionnier ressemblent de plus en plus à celles du reste du Brésil. Il y a en effet une adéquation entre les changements que nous observons dans le front pionnier et des changements qui ont été rapportés dans le reste du Brésil : la réduction de la natalité en Amazonie suit, avec un certain retard, celle qui a eu lieu dans l'ensemble du pays. Et on ne peut qu'être frappé par la similarité des changements que nous observons dans la famille et ceux décrits par la démographe Elza Berquó (1998) et qui ont amené les historiens Lilia Schwartz, Laura de Mello e Souza et Fernando Novais à dire, en conclusion d'une *Histoire de la vie privée au Brésil*, que, dans le « Brésil contemporain », la famille nucléaire tendait à se substituer la famille qu'ils nomment patriarcale ou semi patriarcale (Schwartz et *al.*, 1998, p. 729). On peut montrer que le front pionnier amazonien suit les mêmes tendances d'évolution que celles du Brésil.

Mais dans la frontière, ces changements se feraient plus tardivement et plus rapidement qu'ailleurs : longtemps restés et maintenus à l'écart de la société nationale (Martins, 1979 et 1999), les paysans amazoniens sont rattrapés par elle et y sont intégrés. Cela se fait pour le meilleur et pour le pire, en grande partie dans la douleur, sous la forme d'une confrontation que José de Souza Martins a qualifiée de la « rencontre avec l'autre » (Martins, 1997). Si, pour des raisons tenant à l'histoire même du Brésil, les fronts pionniers ont longtemps pu être l'espace d'expansion d'une société brésilienne qui échappait ainsi à des transformations nécessaires dans les régions de départ, il semble que cela soit en cours d'achèvement.

Comment dès lors ne pas rejoindre les analyses de Martine Droulers (2001) à l'échelle du Brésil, qui observait, au niveau des politiques publiques, le passage de logiques de gestion de l'espace de type géophagique à des logiques géosophiques. Nos conclusions vont bien dans ce sens, et pourtant il faut se garder ici d'un trop grand optimisme. En effet, nous avons vu que ces politiques étaient ambivalentes : le programme *Avança Brasil* (Laurance et *al.*, 2001) ne fait que confirmer le fossé que Nelli Aparecida de Mello met en évidence en comparant les discours et les politiques de développement effectivement mises en place (Mello, 2002).

Dès lors, on pourrait en revenir aux analyses, principalement de type systémique, qui prédisent une évolution inexorable des fronts pionniers (Coy, 1996 ; De Reynal, 1999). Ceux-ci, pour des raisons de rentabilité agro-économiques ou macro-économiques, seraient condamnés à répéter inlassablement un mouvement vieux de plusieurs siècles. De telles thèses ont toutes les chances d'être justes : de fait, l'arrivée du programme *Avança Brasil* dans la Transamazonienne, avec l'asphaltage et la construction de barrages hydro-électriques, constitue un sérieux défi à nos hypothèses. En proposant du travail non-agricole en quantité et en suscitant une intense spéculation foncière, les conditions de la région vont être modifiées d'une manière quasi expérimentale : nous pourrions alors aller étudier si les prévisions les plus pessimistes, fondées sur une réponse des populations aux *stimuli* de l'environnement, se trouvent confirmées. Cela permettra de se reposer la question du poids des politiques publiques et des facteurs économiques dans les évolutions en cours.

Nous ne pensons pourtant pas qu'il s'en suivra un dépeuplement du front pionnier. Certes, c'est ce qu'amène fort rationnellement à prévoir une « simplification de la complexité » des comportements des agriculteurs en une seule et même logique de type agro-économique. Mais, et c'était là notre second postulat, en abordant les fronts pionniers à partir des « logiques sociales » des agriculteurs,

nous considérons d'une part que leurs logiques ne peuvent pas être ramenées à un seul modèle explicatif ; d'autre part que ces logiques seraient en transformation actuellement.

Logiques de l'agriculture familiale et avancée du front pionnier

En nous fondant sur les analyses de Max Weber (1921), nous avons considéré que plusieurs types de logiques pouvaient être retenus pour expliquer les actions des agriculteurs familiaux : c'est ce que nous avons appelé les logiques sociales typiques. L'action motivée en finalité selon des objectifs économiques (qui sert souvent de référence de base aux modèles, que ce soit au travers de l'*homo oeconomicus* ou de modèles de rationalité limitée), que nous avons qualifiée de rationalité instrumentale, n'est qu'une des formes de rationalité que l'on observe. Une logique obéissant à la tradition, que nous avons réinterprétée comme une reproduction sociale, peut tout aussi bien guider des comportements qu'une rationalité motivée en valeur, en fonction d'objectifs non économiques.

Or il apparaît que l'on peut, au prix de quelques simplifications inhérentes au choix même d'une représentation idéal-typique des phénomènes, rendre compte de la complexité des fronts pionniers par ces logiques sociales typiques. La plupart des familles d'agriculteurs obéiraient à une logique traditionnelle que nous avons qualifiée dans le chapitre 3. Cette logique, rattachable à l'idéal-type paysan, amène à considérer les pratiques de ces familles par rapport aux objectifs de reproduction sociale de liens familiaux fondés soit sur le paternalisme, soit sur le communautarisme. A côté de ces familles, des familles d'agriculteurs citadins agissent selon des logiques rationnelles en valeur et par rapport au contexte brésilien, pour assurer l'indépendance du chef de famille ; selon l'interprétation des conditions du moment et selon les valeurs envisagées, ces agriculteurs peuvent être amenés à passer par la ville ou par la campagne. Enfin, d'autres agriculteurs sont eux pris entre une rationalité traditionnelle et une rationalité en finalité, essayant d'imposer à leurs enfants des pratiques paternalistes tout en se livrant à un calcul d'opportunité... qui ne peut que mener à l'échec de leurs tentatives de reproduction.

Or, ce sont ces logiques, en particulier les deux premières, que nous supposons en profond changement aujourd'hui. Dans la mesure où tant la logique traditionnelle que la logique rationnelle en finalité sont à l'origine des avancées sur le front pionnier, penser un changement dans la première logique qui ne l'amène pas à se transformer en la seconde amenait à supposer une stabilisation des populations dans le front pionnier. Or, c'est bel et bien ce changement que nous observons dans le chapitre 4 : la logique traditionnelle est battue en brèche, et transformée en une logique anti-traditionnelle. Mais dès lors se pose la question même de la nature de cette logique anti-traditionnelle : n'est-ce pas, comme le montre Max Weber, une « imitation par simple réaction » (Weber, 1913, p. 22) ; imitation que nous aurions pu rattacher à une simple accélération du « cycle de vie des familles paysannes » (Albaladejo, 2003).

Il fallait pour répondre à cette question montrer quelles « logiques sociales typiques » étaient en émergence pour remplacer la logique sociale traditionnelle. C'est le sens de la troisième partie. Celle-ci a commencé par montrer que ce ne sont pas uniquement les rapports avec les parents qui étaient en crise, mais aussi les rapports à l'intérieur de la famille nucléaire : les références paysannes d'un côté et paternalistes ou communautaires de l'autre sont en cours de disparition des discours, que ce

soit au travers de la manière de concevoir sa jeunesse, de choisir son épouse et de vivre avec elle, ou de décider du nombre d'enfants et de leur emploi ou non dans l'agriculture. Dès lors, ces métamorphoses se retrouvent dans les rapports à l'agriculture et à sa propre expérience : ce ne sont plus uniquement des logiques traditionnelles qui régissent les discours, mais celles-ci sont mâtinées de logiques rationnelles en finalité ou en valeur.

Or ce dernier type de rationalité, en particulier quand il est relié à une volonté de vivre dans un monde rural valorisé ou auprès d'une famille nucléaire modernisée, peut contribuer à une stabilisation du front pionnier. En effet, avoir moins d'enfants signifie qu'il n'est pas nécessaire de migrer pour obtenir de la terre pour toute la famille ; quand en plus les agriculteurs déclarent vouloir que leurs enfants étudient, cela implique qu'il n'est pas possible d'aller dans des zones de colonisation nouvelle ; enfin, les épouses, qui semblent refuser de partir dans les fonds de *travessão* et être en mesure d'imposer cette volonté, participent elles aussi de la stabilisation du front pionnier. Il faut alors inventer d'autres façons de pratiquer l'agriculture en arrière des fronts pionniers : soit en rationalisant ses pratiques agricoles en fonction de ses objectifs, soit en valorisant un savoir-faire non-agricole sur le marché de l'emploi.

C'est le rapport entre des pratiques sociales et des pratiques spatiales que nous avons appelé des configurations socio-spatiales ; la mise en évidence de changements dans ces configurations, qui nous permet de présupposer une stabilisation du front pionnier. Les spatialités des agriculteurs familiaux, qui amènent à la construction d'un territoire vide d'hommes, seraient-elles en train de se transformer en véritables territorialités, qui permettraient la structuration sur un espace précis d'un groupe sociale qui pourrait y assurer sa reproduction sur le long terme ? C'est tout le pari que l'on peut faire ici.

Ces changements, évidemment, ne sont pas visibles ni prévisibles dans des modèles. C'est là tout l'apport de cette méthode de recherche d'innovations discrètes (Albaladejo, 2002 b) qui a guidé nos travaux. Au-delà du discours morose ambiant dans les fronts pionniers, cela constitue un outil permettant de mettre en dialogue des résultats avec les organismes de développement (Albaladejo, 2000 b ; Albaladejo et Veiga, 2002). C'est la dernière, et non la moindre, ambition de notre travail.

Logiques de l'agriculture familiale et développement durable

On a vu en introduction que le développement durable tendait implicitement à surajouter aux approches de développement endogène une direction particulière, en proposant comme objectif des rapports à la nature particulier. Etudier le changement de génération dans l'agriculture familiale comme une interface sociale a permis de montrer certains points intéressants : pour les syndicalistes, le développement durable passe non seulement par l'adoption de pratiques agricoles durables par les jeunes agriculteurs, mais plus largement par la professionnalisation de l'agriculture familiale. On peut donc appeler les territorialités qu'ils souhaitent mettre en places des territorialités durables et professionnelles.

Pour les parents, la durabilité ne peut pas s'envisager à partir de logiques professionnelles, mais au contraire dans le cadre de l'idéal-type paysan, qui suppose une importance particulière accordée à la reproduction familiale par la transmission du patrimoine. Or, le patrimoine, dans le contexte

brésilien, se transmet par la migration : dès lors, la durabilité des paysans amazoniens doit se comprendre non dans le même espace mais dans le temps ; et comme utilisant la migration comme moyen pour la transmission du patrimoine. On ne peut donc pas parler pour les familles paysannes de durabilité professionnelle, mais de mobilité communautaire.

Enfin, les jeunes agriculteurs ne peuvent plus être compris dans ce cadre : leurs objectifs familiaux, leurs pratiques agricoles qui montre la domination d'une rationalité instrumentale ou légitimée par l'attachement au monde rural, nous invitent à les considérer comme cherchant effectivement une stabilisation dans le front pionnier. Mais cette stabilisation n'est pas professionnelle : elle correspond à des logiques d'insertion dans la société locale et Brésilienne, et non pas d'isolement des agriculteurs. On peut dès lors parler de durabilité sociétaire.

Ces trois formes de durabilité correspondent à des logiques profondément différentes, et à des usages de l'espace qui ne correspondent pas à ceux du développement durable. Dès lors, ce travail amène à une remise en question profonde des conceptions de la durabilité : le changement de génération ne peut être le remède miracle qui pourrait répondre aux problèmes de la mise en œuvre du développement durable.

Bibliographie

ABRAMOVAY, Ricardo. 1998, « Les dynamiques des agriculteurs familiales ». In : CIRAD-TERA (Ed.), *Agriculture familiales*. Montpellier : Séminaires du CIRAD, pp. 37-41.

ABRAMOVAY, Ricardo ; SILVESTRO, Milton Luiz ; CORTINA, Nelson ; BALDISSERA, Ivan Tadeu ; FERRARI, Dilvan Luiz ; et TESTA, Vilson Marcos. 1998, *Juventude e agricultura familiar : desafios dos novos padrões sucessórios*. Brasília : UNESCO/FAO/INCRA/EPAGRI, 101 p.

ALBALADEJO, Christophe. 2000 a, « Benefits and limits of co-learning among farmers, extension workers and researchers. Reflections from two training and research projects in Brazil and Argentina ». In : LEARN-Group (Ed.), *Cow up a tree. Knowing and learning for change in agriculture. Case studies from industrialised countries*. Paris : INRA, pp. 411-428.

ALBALADEJO, Christophe. 2000 b, « O diálogo para uma interação entre os saberes dos agricultores e os saberes dos técnicos : uma utopia necessária ». In : J. Hébert et R. Da Silva Navegantes (Eds.), *CAT - Ano décimo. Enografia de uma utopia*. Belém : Universidade Federal do Pará e Editora Supercores, pp. 173-214.

ALBALADEJO, Christophe. 2001, « A la recherche d'une agriculture "durable" sur les fronts pionniers : les processus de sédentarisation d'une agriculture familiale en Amazonie et en Argentine », *Natures, Sciences, Sociétés*, Vol. 9, n° 2, pp. 29-43.

ALBALADEJO, Christophe. 2002 a, « Une campagne d'agriculteurs citadins : le Sud Ouest de la Province de Buenos Aires », *Caravelle*, n° 79, pp. 197-217.

ALBALADEJO, Christophe. 2002 b, « Une Argentine discrète... L'intégration sociale et territoriale des innovations des agriculteurs familiaux dans le district de Saavedra (Pigüé), Argentine ». In : J. C. Tulet (Ed.), *Des paysans qui gagnent*. Paris : Editions du CNRS, pp. 1-18.

ALBALADEJO, Christophe. 2003, « Cycle de vie des familles et évolution de la frontière agraire de Misiones en Argentine ». In : X. Arnauld de Sartre et C. Albaladejo (Eds.), *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*. Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

ALBALADEJO, Christophe ; DUVERNOY, Isabelle ; DOMINGUEZ, Caroline ; et VEIGA, Iran. 1996, « La construction du territoire sur les fronts pionniers ». In : C. Albaladejo et J. C. Tulet (Eds.), *Les fronts pionniers de l'Amazonie Brésilienne : la formation de nouveaux territoires*. Paris : L'Harmattan, pp. 247-278.

ALBALADEJO, Christophe et TULET, Jean-Christian. 1996, « Les fronts pionniers de l'Amazonie Brésilienne : des terrains pour une analyse des relations société-territoire ». In : C. Albaladejo et J. C. Tulet (Eds.), *Les fronts pionniers de l'Amazonie Brésilienne : la formation de nouveaux territoires*. Paris : L'Harmattan, pp. 17-44.

ALBALADEJO, Christophe et VEIGA, Iran. 2002, « Organizações sociais e saberes locais frente a ação de desenvolvimento. Na direção de um território cidadão », *Agricultura Familiar. Pesquisa, Formação e Desenvolvimento*, Belém, Pará, Brasil, Vol. 3, n° 1, pp. 1-14.

ARAUJO, Roberto. 1991, « Réseaux migratoires et groupes locaux dans la Transamazonienne ». In : A. Quesnel et P. Vimard (Eds.) *Migration, changements sociaux et développement*, ORSTOM éditions, Collection Colloques et séminaires, Paris, pp. 261-278.

ARAÚJO, Roberto. 1993, *La cité domestique. Stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne*. Thèse de Doctorat, Université de Paris X, Paris, 320 p.

ARAÚJO, Roberto et SCHIAVONI, Gabriela. 2001, « A ilusão genealógica. Parentesco e localidade na fronteira agraria da Amazonia », *Agricultura Familiar: Pesquisa, Formação e Desenvolvimento*, Vol. 1, n° 3, pp. 315-340.

ARIÈS, Philippe. 1960, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Le Seuil, 470 p.

ARIÈS, Philippe. 1979, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIème siècle*. Paris : Le Seuil, 414 p.

ARIÈS, Philippe. 1987, « Pour une histoire de la vie privée ». In : P. Ariès et G. Duby (Eds.), *Histoire de la vie privée*. Tome 3 : *De la renaissance aux lumières*. Paris : Le Seuil, pp. 7-19.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 1998, *Conditions sociales de la stabilisation d'une région pionnière. Etude du cas du municpe d'Anapú en Amazonie brésilienne*. Maîtrise de Géographie, Université Michel de Montaigne, Bordeaux, 122 p.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 1999, *Pratiques d'installation et logiques éducatives en situation de front pionnier amazonien*. DEA ESSOR Espaces, Sociétés Rurales et Logiques Economiques, Université de Toulouse le Mirail, Toulouse, 136 p.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 2001, « Logiques familiales de la mobilité en situation de front pionnier amazonien », *Etudes et Travaux de l'école doctorale Temps, Espaces, Sociétés, Cultures*, n° 2, pp. 31-53.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 2002 a, « Lógicas familiares da mobilidade dos filhos de colonos numa frente pioneira amazonica », *Scripta Nova*, Numéro spécial « *Migration et changement social* », *Actes du III Colloque International de Geocrítica*, n° 94. Publication Web.

ARNAULD DE SARTRE Xavier, 2002 b. « Entre condição de agricultor e profissão: reproduções e construções sociais de jovens agricultores numa frente pioneira amazônica ». *Actes du VI Congrès Latino Américain de Sociologie Rurale, Sustentabilidad y Democratización de las Sociedades Rurales Latinoamericanas*. Porto Alegre : Latino American Association of Rural Sociology, Publication Web.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier. 2003 a, « Installation en agriculture, reproduction de l'agriculture familiale et avancée de la colonisation en situation de front pionnier amazonien ». In : X. Arnauld de Sartre et C. Albaladejo (Eds.), *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*. Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

ARNAULD DE SARTRE Xavier, 2003 b. « Développement durable et logiques de l'agriculture familiale en situation de front pionnier amazonien », *Nature, Science et Société*, Vol. 11 (2), sous presse.

ARNAULD DE SARTRE Xavier, 2004. « Une formalisation des territorialités pour participer au débat sur le développement durable en situation de front pionnier amazonien », *Actes du colloque Géopoint « L'idéal et le Matériel »*, Mai 2002, Université d'Avignon, Avignon, sous presse.

ARNAULD DE SARTRE, Xavier et ALBALADEJO, Christophe. 2002, « Quelles constructions locales du territoire en vue d'un développement participatif et durable? ». In : X. Arnauld de Sartre et C. Albaladejo (Eds.), *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*. Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

AUBERTIN, Catherine. 1991, « Colonisation pour l'Amazonie, modernisation pour les *Cerrados*. Mouvements démographiques et changements économiques du Centre Ouest brésilien ». In : A. Quesnel et P. Vimard (Eds.), *Migration, changements sociaux et développement*. Paris : ORSTOM éditions, pp. 369-386.

AUBERTIN, Catherine. 1995, « Les réserves extractivistes : un nouveau modèle pour l'Amazonie? », *Nature Science et Société*, Vol. 3, n° 2, pp. 102-116.

AUBERTIN, Catherine. 2002, « Les produits forestiers non ligneux, outil de la rhétorique du développement durable », *Nature Science et Société*, Vol. 10, n° 2, pp. 39-46.

BARANGER, Denis ; FOGELER, María Rosa ; NIÑO, María Fernanda ; SCHIAVONI, Gabriela. 1998, « Agricultura, familiar y educación rural en Misiones. Análisis de datos de dos establecimientos secundarios », *Documento de trabajo del PISPAD*, n° 17, Posadas (Argentine), 18 p.

BAREL, Yves. 1986, « Le social et ses territoires ». In : F. Auriac et R. Brunet (Eds.), *Espaces, jeux et enjeux*. Paris : Coédition Fayard - Fondation Diderot, pp. 129-139.

BARTHELEMY, Tiphaine. 1988, « Les modes de transmission du patrimoine », *Etudes Rurales*, n° 110-111-112, pp. 195-212.

BECKER, Bertha K. 1994, *Amazônia*. São Paulo : Editora Ática, 96 p.

BENNASSAR, Bartolomé et MARIN, Richard. 2001, *Histoire du Brésil*. Paris : Fayard, 630 p.

BERQUO, Elza. 1998, « Arranjos familiares no Brasil : uma viséao demografica ». In : F. A. Novais et L. M. Schwarcz (Eds.), *Historia da vida privada no Brasil*. Tome IV : *Contrastes da intimidade contemporânea*. São Paulo : Companhia das letras, pp. 411-437.

BLANC, Michel et PERRIER-CORNET, Philippe. 1987, « Installation et renouvellement de l'agriculture familiale. Un constat de la diversité des facteurs et des tendances d'évolution ». In : INRA-ESR (Ed.), *La transmission des exploitations agricoles*. Versailles : Economie et sociologie rurale, Collection Actes et commuications, n° 2, pp. 63-70.

BLÖSS, Thierry et GROSSETTI, Michel. 1999, *Introduction aux méthodes statistiques en sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 222 p.

BOURDIEU, Pierre. 1962, « Célibat et condition paysanne », *Etudes Rurales*, Vol. 5-6, pp. 32-135.

BOURDIEU, Pierre. 1972, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales Economie Sociétés Civilisations*, Vol. 27, n° 4, pp. 1105-1125.

BOURDIEU, Pierre. 1977, « Une classe objet », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol. 17-18, pp. 2-5.

BOURDIEU, Pierre. 1980, *Le sens pratique*. Paris : Editions de Minuit, 477 p.

BOURDIEU, Pierre. 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, pp. 69-72.

BOURDIEU, Pierre. 1994, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Paris : Seuil, 253 p.

BOURDIEU, Pierre. 2002, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*. Paris : Point, Collection Essais, 278 p.

BOURDIEU, Pierre ; CHAMBOREDON, Jean-Claude ; et PASSERON, Jean-Claude. 1968, *Le métier de sociologue*. Berlin – New-York – Paris : Coédition EHESS – Mouton, 357 p.

BOZON, Michel. 1992, « Le choix du conjoint ». In : F. De Singly (Ed.), *La famille, l'état des savoirs*. Paris : La Découverte, pp. 22-33.

BRUMER, Anita ; DUGUE, Ghislaine ; LOURENÇO, Fernando Antonio ; et WANDERLEY, Maria de Nazareth. 1991, « L'agriculture familiale au Brésil ». In : H. Lamarche (Ed.), *L'agriculture familiale : une réalité polymorphe*. Paris : L'Harmattan, pp. 159-210.

BUARQUE DE HOLANDA, Sergio. 1936, *Raízes do Brasil*. São Paulo, Brasil : Companhia Das Letras, 220 p.

BUNKER, Stephen. 1985, *Underdeveloping the Amazon. Extraction, unequal exchange and the failure of the Modern State*. Chicago : The University of Chicago Press, 280 p.

CASTELLANET, Christian. 1998, *The use of participatory action-research for environmental problem-solving*. Thèse de doctorat (PhD), Université de Géorgie (Etats Unis), Athens (Georgia), 194 p.

CASTELLANET, Christian ; ALVES, Juliete ; DAVID, Bernard ; SALGADO, Iliana ; CELESTINO, Paolo ; et SIMÕES, Aquiles. 1997, « La contribution de la recherche participative à une nouvelle gestion des ressources naturelles. Le cas du PAET ». In : H. Théry (Ed.), *Environnement et développement en Amazonie Brésilienne*. Paris : Belin, pp. 124-137.

CHAMPAGNE, Patrick. 1986, « La reproduction de l'identité », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol. 65, pp. 41-64.

CHAMPAGNE, Patrick. 1987, « Capital culturel et patrimoine économique : le cas de l'agriculture bressanne », *Actes de recherche en sciences sociales*, Vol. 69, pp. 51-66.

CHAMPAGNE, Patrick et MARESCA, Sylvain. 1987, « Succession ou installation? ». In : INRA-ESR (Ed.), *La transmission des exploitations agricoles*. Versailles : Economie et sociologie rurale, Collection Actes et communications, n° 2, pp. 53-57.

CHAYANOV, Alexander V. 1966, *The theory of peasant economy*. Illinois, USA : Richard Irwin Inc., 317 p.

CHEVALIER, Jacques. 1998, « La géographie sociale, une géographie dans toutes ses échelles ? » In : R. Héryn et C. Muller (Eds.), *Espaces et sociétés à la fin du XX^{ème} siècle, quelles géographies sociales ?* Caen : Les documents de la maison de la recherche en sciences sociales, pp. 13-22.

CHEVALIER, Jacques. 2001, « Conclusion ». In : J.-M. Fournier, *Faire la géographie sociale aujourd'hui*. Caen : Les documents de la maison de la recherche en sciences sociales, pp. 253-255.

CHIVALLON, Christine. 1999, « Fin des territoires ou nécessité d'une conceptualisation autre ? », *Géographie et Cultures*, n° 31, pp. 127-138.

CHIVALLON, Christine. 2000, « D'un espace appelant forcément les sciences sociales pour le comprendre ». In : J. Lévy et M. Lussault (Eds.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux*. Paris : Editions Belin, pp. 299-315.

CHONCHOL, Jacques. 1981, « Population, développement agricole et occupation de l'espace rural en Amérique Latine ». In : CREDAL (Ed.), *Les phénomènes de frontière dans les pays tropicaux*. Paris : Travaux et mémoires de l'institut des hautes études de l'Amérique Latine, Paris III, pp. 155-170.

CHONCHOL, Jacques. 1985, *Paysans à venir. Les sociétés rurales du Tiers Monde*. Paris : La Découverte, 180 p.

CMED (COMMISSION MONDIALE POUR L'ENVIRONNEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT). 1989, *Notre futur à tous*. Montréal: Editions du fleuve, 432 p.

CONDOMINAS, Georges. 1974, *Nous avons mangé la forêt. Chronique d'un village mnong gar dans hauts plateaux du Viet-Nam*. Paris : Mercure de France, 495 p.

CORBIN, Juliet et STRAUSS, Anselm L. 1990, *Basics of Qualitative Research : Grounded Theory, Procedures and Technics*. Newbury Park (Californy) : Sage, 312 p.

COY, Martin. 1996, « Différenciation et transformation de l'espace au Nord du Mato-Grosso (Brésil). Contribution à un modèle dynamique des fronts pionniers en Amazonie brésilienne ». In : C. Albaladejo et J. C. Tulet (Eds.), *Les fronts pionniers de l'Amazonie Brésilienne, la formation de nouveaux territoires*. Paris : L'Harmattan, pp. 103-127.

DE REYNAL, Vincent. 1999, *Agricultures en front pionnier amazonien, région de Marabá (Pará, Brésil)*. Doctorat de l'INA-PG, Institut National Agronomique Paris-Grignon, Paris, 456 p.

DE REYNAL, Vincent ; MUCHAGATA, Marcia ; TOPALL, Olivier ; et HÉBETTE, Jean. 1996, *Agricultures familiales et développement en front pionnier amazonien*. Pointe-à-Pitre : Univ. Antilles Guyane, LASAT-CAT et GRET, 74 p.

DE REYNAL, Vincent ; MUCHAGATA, Marcia ; TOPALL, Olivier ; et HÉBETTE, Jean. 1997, « Des paysans en Amazonie ». In : H. Théry (Ed.), *Environnement et développement en Amazonie Brésilienne*. Paris : Belin, pp. 76-123.

DE SINGLY, François. 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris : Nathan, 128 p.

DELPHY, Christine. 1969, « Le patrimoine et la double circulation des biens dans l'espace économique et le temps familial », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 10, pp. 664-686.

DEMAZIÈRE, Didier et DUBAR, Claude. 1997, *Analyser les entretiens biographiques*. Paris : Nathan, 350 p.

DI MÉO, Guy. 1991, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », *L'espace géographique*, Vol. 4, pp. 359-373.

DI MÉO, Guy. 1998, *Géographie sociale et territoires*. Paris : Nathan, 317 p.

DI MÉO, Guy. 2003, « Préface ». In : X. Arnauld de Sartre et C. Albaladejo (Eds.), *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*. Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

DJURFELDT, Göran. 1996, « Defining and operationalizing family farming from a sociological perspective », *Sociologia Ruralis*, Vol. 36, n° 3, pp. 340-351.

DOLLFUS, Olivier. 1981, « Phénomènes pionniers et phénomènes de frontières ». In : CREDAL (Ed.), *Les phénomènes de frontière dans les pays tropicaux*. Paris : CNRS-CREDAL, pp. 445-448.

DROULERS, Martine. 1995, *L'Amazonie*. Paris : Nathan Université, 188 p.

DROULERS, Martine. 2001, *Brésil : une géohistoire*. Paris : Presses Universitaires de France, 306 p.

DROULERS, Martine et LE TOURNEAU, Jean François. 2000, « Amazonie, la fin d'une frontière? », *Caravelle*, Vol. 75, pp. 109-135.

DUBAR, Claude. 1991, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin, 276 p.

DUBAR, Claude. 2001, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*. Paris : Presses Universitaires de France, 239 p.

DUBAR, Claude et TRIPIER, Pierre. 1998, *Sociologie des professions*. Paris : Armand Colin, 256 p.

DURKHEIM, Emile. 1904, *L'évolution pédagogique en France*. Paris : Presses Universitaires de France (1990), 416 p.

DUROUSSET, Eric et COHEN, Marianne. 2000, « Exclusion sociale et gestion des ressources hydriques : le double défi des politiques de développement dans la zone semi-aride du Brésil », *Nature Science et Société*, Vol. 8, n° 2, pp. 17-30.

ELI DA VEIGA, José. 1998, « Diretrizes para uma nova política agrária ». *Actes du séminaire sur la réforme agraire et le développement durable*, Fortaleza.

ESTERCI, Neide. 2000, « Domination through violence in the Brazilian country side ». *Actes du X^{ème} Congrès International de Sociologie Rurale*, Rio de Janeiro.

FEARNSIDE, Philip M. 1999, « Biodiversity as an environmental service in Brazil's Amazonian forests : risks, value and conservation », *Environmental Conservation*, Vol. 26, pp. 305-321.

FERREIRA, Fernanda do Socorro Santos. 1999, *As estratégias de reprodução social de um grupo doméstico na fronteira : um estudo de caso*. Dissertação de especialização em produção rural e ciências sociais, Universidade Federal do Pará, Belém, 126 p.

FOUCHER, Michel. 1974, « La mise en valeur de l'Amazonie Brésilienne », *Notes et Etudes documentaires*, n° 33, pp. 71-96.

FREMONT, André ; CHEVALIER, Jacques ; HERIN, Robert ; RENARD, Jean. 1984, *Géographie sociale*. Paris : Masson, 387 p.

GAINARD, Romain. 1979, *La Pampa Argentine, l'occupation et la mise en valeur*. Doctorat d'Etat de l'Université de Bordeaux III, 1174 p.

GALLAND, Olivier. 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 31, n° 4, pp. 529-551.

GALLAND, Olivier. 2001, *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Armand Colin, 231 p.

GAMA TORRES (DA), Haroldo. 1992, « Migração e o migrante de origem urbana na Amazônia ». In : P. Léna et A. Engracia da Silveira (Eds.), *Amazônia : a fronteira agrícola 20 anos depois*. Belém : CEJUP-Museu Paraense Emílio Goeldi, pp. 291-304.

GARCIA, Afrânio Raul Jr. 1983, *Terra de trabalho. Trabalho familiar de pequenos produtores*. São Paulo : Paz e Terra, 236 p.

GARCIA, Afrânio Raul Jr. 1986, « Libres et assujettis. La transition des travailleurs dépendants aux travailleurs libres dans le Nordeste du Brésil », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol. 65, pp. 14-40.

GARCIA, Afrânio Raul Jr. 1989, *O Sul : caminho do roçado. Estratégias de reprodução camponesa e transformação social*. Brasília, Brasil : Editora Universidade de Brasília, 285 p.

GEFFRAY, Christian. 1995, *Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne*. Paris : Karthala, 185 p.

GEFFRAY, Christian. 1996, « Le modèle de l'exploitation paternaliste ». In : P. Léna, C. Geffray, et R. Araújo (Eds.), *L'oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie*. Paris : Karthala, pp. 153-159.

GÉLIS, Jacques. 1987, « L'individualisation de l'enfant ». In : P. Ariès et G. Duby (Eds.), *Histoire de la vie privée*. Tome III : *De la renaissance aux lumières*. Paris : Le Seuil, pp. 311-329.

GERVAIS, Michel ; JOLLIVET, Marcel ; et TAVERNIER, Yves. 1977, « La fin de la France paysanne ». In : G. Duby et A. Wallon (Eds.), *Histoire de la France rurale*, Tome IV : *La fin de la France Paysanne*. Paris : Editions du Seuil, 755 p.

GIDDENS, Anthony. 1984, *La constitution de la société. Eléments de la théorie de la structuration*. Paris : Presses Universitaires de France, 461 p.

GLASER, Barney G. et STRAUSS, Anselm L. 1967, *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine, 271 p.

GODELIER, Maurice. 1984, *L'idéal et le matériel*. Paris : Fayard, 300 p.

GRANCHAMP FLORENTINO, Laurence. 2001, *Urbanisation, stratégies familiales et multipolarité rural-urbaine : la Transamazonienne à l'Ouest d'Altamira (Pará, Brésil)*. Thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 354 p.

GRÉMY, Jean-Pierre et LE MOAN, Marie-Joëlle. 1977, « Analyse de la démarche de construction de typologie dans les sciences sociales », *Informatique et sciences humaines*, n° 35, pp. 10-21.

GRUNSPAN-JASMIN, Elise. 2001, *Lampião : vies et morts d'un bandit brésilien*. Paris : Presses Universitaires de France-Le Monde, 296 p.

HALL, Anthony L. 1989, *Developing Amazonia : deforestation and social conflict in Brazil's Carajás programme*. Manchester : Manchester University Press, 295 p.

HALL, Anthony L. 1997, « Poepoling the environment : A new agenda for research, policy and action in Brazilian Amazonia », *Européan Review of Latin American and Caribbean Studies*, n° 62, pp. 9-31.

HALL, Anthony L. 2000, *Amazonia at the crossroads : the challenge of sustainable development*. London : Institute of Latin American Studies, 257 p.

HAMBURGER, Esther. 1998, « Diluindo fronteiras : a televisão e as novelas no quotidiano ». In : F.A. Novais et L.M. Schwarcz (Eds.), *Historia da vida privada no Brasil*. Tome IV : *Contrastes da intimidade contemporânea*. São Paulo : Companhia das letras, pp. 439-487.

HAMELIN, Philippe. 1992, « Mutation au Brésil. Vue d'Amazonie », *Cahiers des Sciences Humaines*, Vol. 28, n° 4, pp. 727-748.

HÉBETTE, Jean. 1991, « A luta sindical em resposta as agressões dos grandes projetos ». In : J. Hébette (Ed.), *O cerco está-se fechando*. Belém : VOZES – NAEA – FASE, pp. 199-214.

HENCHEN, Mário José. 2002, *O diálogo como relação entre agricultores e pesquisadores. A experiência do PAET na Transamazônica*. Dissertação de Mestrado, Université Fédérale du Pará, Belém.

HERVIEU, Bertrand. 2002, « Retour de et sur Johannesburg », *Cahiers d'études et de recherches francophones sur l'agriculture*, Vol. 11, n° 5, pp. 309-311.

INCRA. 1997, *Projeto Lumiar. Metodologia de atuação*. Brasília : INCRA.

JOLLIVET, Marcel. 1965, « D'une méthode typologique pour l'étude des sociétés rurales », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 6, pp. 33-54.

KAYSER, Bernard. 1989, *La renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*. Paris : Armand Colin, Collection U - Sociologie, 316 p.

LACHARTRE, Brigitte et LENA, Philippe. 2002, « Avant-propos : les ONG en lusophonie ». In : B. Lachartre et P. Léna (Eds.), *Les ONG en Lusophonie. Lusotopie*. Paris : Karthala, pp. 109-116.

LAMARCHE, Hugues (Ed.). 1991, *L'agriculture familiale : une réalité polymorphe*. Paris : L'Harmattan, 304 p.

LAMARCHE, Hugues. 1998, « Les exploitations familiales, une réalité polymorphe et évolutive ». In : CIRAD-TERA (Ed.), *Agricultures familiales*. Montpellier : Séminaires du CIRAD, pp. 26-28.

LANDAIS, Etienne. 1999, « Agriculture durable : les fondements d'un nouveau contrat social? », *Courrier de l'Environnement de l'INRA*, n° 33, pp. 5-22.

LANDAIS, Etienne et DEFFONTAINES, Jean-Pierre. 1988, « Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant de la recherche agronomique », *Etudes Rurales*, n° 109, pp. 125-158.

LAURANCE, William ; COCHRANE, M. ; GERGEN, S. ; FEARNSIDE, P. ; DELAMÔNICA, P. ; BARBER, C. ; D'ANGELO, S. ; et FERNANDES, T. 2001, « The future of the Brazilian Amazon », *Science*, Vol. 291, n° 5503, pp. 438-444.

LAURANCE, William F. ; ALBERNAZ, Ana K. M. ; DA COSTA, Carlos. 2002, « Is deforestation accelerating in the Brazilian Amazon? », *New-York : LBA Annual Progress Report*, 27 p.

LAURENT, Catherine ; CARTIER, S. ; FABRE, C. ; MUNDLER, O. ; PONCELET, D. ; et RÉMY, J. 1998, « L'activité agricole des ménages ruraux et la cohésion économique et sociale », *Economie Rurale*, n° 244, pp. 12-21.

LAURENT, Catherine et RÉMY, Jacques. 1998, « Agricultural holdings : hindsight and foresight », *Etudes et Recherches sur les Systèmes Agraires et le Développement*, INRA, Vol. 31, pp. 415-430.

LAURIAN, Lucie ; BILSBORROW, Richard ; et MURPHY, Laura. 1998, « Migration decision among settler families in the Ecuadorian Amazon : the second generation », *Research in rural sociology and développement*, Vol. 7, pp. 169-195.

LE BORGNE - DAVID, Anne. 1998, *Le salariat plutôt que la malaria. Les migrations paysannes du Sud-Brésil vers l'Amazonie*. Paris : L'Harmattan, 225 p.

LE ROY LADURIE, Emmanuel. 1972, « Système de la coutume. Structures familiales et coutume d'héritage en France au XVI^{ème} siècle », *Annales Economie Sociétés Civilisations*, Vol. 27, n° 4, pp. 825-846.

LÉNA, Philippe. 1986, « Aspects de la frontière amazonienne », *Cahiers des Sciences Humaines*, Vol. 22, n° 3-4, Paris, pp. 297-317.

LÉNA, Philippe. 1991, « La difficile émergence d'une petite agriculture amazonienne au Brésil ». In : *Sahel, Nordeste, Amazonie : Politiques d'aménagement en milieux fragiles*. Paris : UNESCO - L'Harmattan, pp. 87-104.

LÉNA, Philippe. 1999, « La forêt amazonienne : un enjeu politique et social contemporain », *Autrepart*, n° 9, pp. 97-120.

LÉNA, Philippe. 2002, « Les ONG au Brésil, une histoire singulière ». In : B. Lachartre et P. Léna (Eds.), *Les ONG en Lusophonie. Lusotopie*. Paris, Karthala, pp. 209-214.

LÉNA, Philippe ; GEFFRAY, Christian ; et ARAÚJO, Roberto (Eds.). 1996, *L'oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie*. Paris : Karthala, 353 p.

LÉNA, Philippe et MACIEL DA SILVEIRA, Isalde. 1993, *Uruará : o futuro das crianças numa área de colonização*. Belém : UFPa – UNAMAZ, 92 p.

LENCLUD, Gérard. 1985, « L'institution successorale comme organisation et comme représentation », *Ethnologie française*, Vol. 15, n° 1, pp. 35-44.

LEWIS, Oscar. 1963, *Les enfants de Sánchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*. Paris : Gallimard, 638 p.

LONG, Norman. 1989 a, « The "raison d'être" for studying rural development interface ». In : N. Long (Ed.), *Encounters at the interface. A perspective on social discontinuities in rural development*. Wageningen : Wageningen Studies in Sociology, n° 27, pp. 1-11.

LONG, Norman. 1989 b, « Theoretical reflections on actor, structure and interface ». In : N. Long (Ed.), *Encounters at the interface. A perspective on social discontinuities in rural development*. Wageningen : Wageningen Studies in Sociology, n° 27, pp. 221-243.

LOUX, Françoise. 1978, *Le jeune enfant et son corps dans la société traditionnelle*. Paris : Flammarion, 276 p.

MARESCA, Sylvain. 1986, « Le théâtre de la profession. Le contrôle collectif de l'installation de jeunes agriculteurs », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol. 65, pp. 77-85.

MARTINS, José de Souza. 1979, *O cativo da terra*. São Paulo : Hucitec, 157 p.

MARTINS, José de Souza. 1997, *Fronteira. A degradação do Outro nos confins do humano*. São Paulo : Hucitec, 213 p.

MARTINS, José de Souza. 1999, *O poder do atraso. Ensaio de sociologia da história lenta*. São Paulo : Hucitec, 174 p.

MARTINS, José de Souza. 2000, « O futuro da sociologia rural e sua contribuição para a qualidade de vida rural », *Actes du X^{ème} Congrès International de Sociologie Rurale*, Rio de Janeiro.

MAUSS, Marcel. 1924, « Essai sur le don ». *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, Collection Quadrige (1999), pp. 143-279.

MEILLASSOUX, Claude. 1996, « Des dimensions du paternalisme au Brésil ». In : P. Léna, C. Geffray, et R. Araújo (Eds.), *L'oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie*. Paris : Karthala, pp. 343-353.

MELLO, Neli Aparecida de. 2002, *Políticas públicas territoriais na Amazônia brasileira. Conflitos entre conservação ambiental e desenvolvimento*, Universidade de São Paulo – Université de Paris X Nanterre, São Paulo – Paris, 535 p + annexes.

MENDRAS, Henri. 1975, *Eléments de sociologie*. Paris : Armand Colin, 262 p.

MENDRAS, Henri. 1976, *Sociétés paysannes. Eléments pour une théorie de la paysannerie*. Paris : Armand Colin, 236 p.

MONBEIG, Pierre. 1966, « Les franges pionnières ». *Géographie générale*. Paris : Gallimard, pp. 974-1006.

MONBEIG, Pierre. 1981, « Les mouvements pionniers en Amérique Latine ». In : CREDAL (Ed.), *Les phénomènes de "frontière" dans les pays tropicaux*. Paris : Institut des Hautes Etudes sur l'Amérique Latine, pp. 49-57.

MURILO DE CARVALHO, José. 1990, *Un théâtre d'ombres. La politique impériale au Brésil (1822-1889)*. Brasília : Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 208 p.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Marseille et Paris : APAD et Karthala, 221 p.

PERCHERON, Annie. 1974, *L'univers politique des enfants*. Paris : Armand Colin, 220 p.

PERROT, Michelle. 1992, « Les échanges à l'intérieur de la famille : approche historique ». In : F. De Singly (Ed.), *La famille, l'état des savoirs*. Paris : La Découverte, pp. 97-106.

PHARO, Patrick. 1983, *Savoirs paysans et ordre social : l'apprentissage du métier d'agriculteur*. Paris : Centre d'étude et de recherches sur les qualifications, Collection les études, 185 p.

PICARD, Jacky. 1998, *Amazonie brésilienne : les marchands de rêves. Occupation de terres, rapports sociaux et développement*. Paris : L'Harmattan, 155 p.

PILON, Marc et PONTIÉ, Guy. 1991, « Développement inégal et mobilité, le cas des Moba Guma du Nord Togo ». In : A. Quesnel et P. Vimard (Eds.), *Migration, changements sociaux et développement*. Paris : ORSTOM Editions, Collection Colloque et séminaires, pp. 103-125.

PIOLLE, Xavier. 1990, « Mobilité, identités, territoires », *Revue géographique de Lyon*, Vol. 65, n° 3, Lyon, pp. 149-154.

PIOLLE, Xavier. 1991, « Proximités géographiques et lien social, de nouvelles formes de territorialité ? », *Espace géographique*, n° 4, pp. 349-358.

PIOLLE, Xavier (Dir.). 1996, « Réseaux sociaux et territoires ». In : J.-M. Offman et D. Pumain (Ed. Scient.), *Réseaux et territoires*, Editions de l'Aube, Paris, pp. 137-167.

POLANYI, Karl. 1983, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 419 p.

RAFFESTIN, Claude. 1980, *Pour une géographie du pouvoir*. Paris : LITEC, 249 p.

RAFFESTIN, Claude. 1982, « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espace et société*, n° 4, pp. 167-171.

RAFFESTIN, Claude. 1986, « Territorialité : concept ou paradigme de la géographie sociale? », *Geographica Helvetica*, n° 2, pp. 91-96.

RÉMY, Jacques. 1987, « La crise de la professionnalisation en agriculture : les enjeux de la lutte pour le contrôle du titre d'agriculteur », *Sociologie du travail*, n° 4, pp. 415-441.

RÉMY, Jacques. 1990, « Qui est agriculteur ? ». In : P. Coulomb ; H. Delorme ; B. Hervieu ; M. Jollivet ; et P. Lacombe (Eds.), *Les agriculteurs et la politique*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, pp. 257-265.

RÉMY, Jacques. 1997, « Les sans-dot de l'agriculture : faut-il aider les installations sans aide ? », *Economie Rurale*, n° 238, pp. 33-37.

RETAILLÉ, Denis. 1997, *Le monde du géographe*. Paris : Presses de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 180 p.

RICHARDS, Paul. 1985, *Indigenous agricultural revolution*. Boston : Unwin Hyman, 192 p.

RIST, Gilbert. 1996, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*. Paris : Presses de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 426 p.

ROBIC, Marie-Claire (Ed.). 1993, *Du milieu à l'environnement - Pratiques et représentations du rapport homme / nature depuis la Renaissance*. Paris, Economica, 343 p.

RÖLING, Niels G. et JIGGINS, Janice. 1998, « The ecological knowledge system ». In : N.G. Röling et A.M. Wagemakers (Eds.), *Facilitating sustainable agriculture*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 283-311.

RÖLING, Niels G. et WAGEMAKERS, Anne Marie. 1998, « A new practice : facilitating sustainable agriculture ». In : N.G. Röling et A.M. Wagemakers (Eds.), *Facilitating sustainable agriculture*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 3-22.

ROSENTAL, Paul-André. 1999, *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du XIX^{ème} siècle*. Paris : Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 255 p.

ROSSI, Georges. 1999, « Forêts tropicales entre mythes et réalités », *Nature Science et Société*, Vol. 7, n° 3, pp. 22-37.

ROSSI, Georges. 2000, *L'ingérence écologique. Environnement et développement du Nord au Sud*. Paris : Editions du CNRS, 248 p.

ROSTOW, Vladimir. 1960, *Les étapes de la croissance économique*. Traduction française (1963), Paris : Economica, 305 p.

ROY, Gérard. 2002, « A agricultura familiar nas frentes de colonização da Transamazônica : ensaio crítico sobre as abordagens agro-econômicas », *Agricultura Familiar : Pesquisa, Formação e Desenvolvimento*, Vol. 1, n° 3, pp. 381-108.

SALHINS, Marshall. 1972, *Age de pierre, âge d'abondance*. Paris : Gallimard, 402 p.

SCHNAPPER, Dominique. 2000, *La compréhension sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 125 p.

SCHWARCZ, Lilia M.; SOUZA, Laura de Melo; et NOVAIS, Fernando A. 1998, « Brasil : o tempo et o modo ». In : F.A. Novais et L.M. Schwarcz (Eds.), *Historia da vida privada no Brasil*. Tome IV : *Contrastes da intimidade contemporânea*. São Paulo : Companhia das letras, pp. 727-734.

SEGALEN, Martine. 1978, « Cycle de la vie familiale et transmission du patrimoine en Bretagne. Analyse d'un cas », *Ethnologie française*, Vol. 8, n° 4, pp. 271-278.

SEGALEN, Martine. 1996, *Sociologie de la famille*. Paris : Armand Colin, 295 p.

SFEZ, Lucien. 1981, *Critique de la décision*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 393 p.

SHORTER, Edward. 1977, *Naissance de la famille moderne*. Paris : Le Seuil, 380 p.

SILVESTRO, Milton Luiz ; ABRAMOVAY, Ricardo ; ANTONIO DE MELLO, Marcio ; DORIGON, Clovis ; et BALDISSERA, Ivan Tadeu. 2001, *Os impasses sociais da sucessão hereditária da*

agricultura familiar. Florianopolis et Brasilia : EPAGRI, NEAD/Ministerio do Desenvolvimento Agrario, 120 p.

SIMMEL, Georg. 1999, *Sociologie. Etudes sur les formes de socialisation*. Paris : PUF, 756 p.

SIMÕES DO CARMO, Maristela. 2001, « La production familiale comme locus de l'agriculture durable ». In : M. Zanoni et H. Lamarche (Eds.), *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*. Paris : Editions Karthala, pp. 225-244.

SOARES PINTO, Rita. 2001, « As mudanças institucionais no campo da ATER ». *Relatório do Seminário Inter-Estadual de ATER*, Belém.

SOARES PINTO, Rita. 2002, « Vers des relations renouvelées entre l'Etat brésilien et les ONG, ou un grand malentendu? ». In : X. Arnauld de Sartre et C. Albaladejo (Eds.), *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*. Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

TARRIUS, Alain. 1989 a, *Anthropologie du mouvement*. Caen : Editions Paradigme, 185 p.

TARRIUS, Alain. 1989 b, *Les fourmis d'Europe*. Paris : L'Harmattan, 208 p.

TARRIUS, Alain. 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*. Aix en Provence : Editions de l'aube, 268 p.

THIELE, Guilherme. 1991, *La crisis del barbecho : Una reevaluación*. Cali, Colombia : CIAT Informe Técnico, 63 p.

VAUGELADE, Jacques. 1991, « Développement inégal et mobilité ». In : A. Quesnel et P. Vimard (Eds.), *Migrations, changements sociaux et développement*. Paris : ORSTOM Editions, Collection Colloque et séminaires, pp. 85-88.

VEIGA, Iran. 1993, *Gestions locales de la fertilité et durabilité de l'activité agricole paysanne sur le front pionnier de la région de Marabá (Amazonie brésilienne)*. DEA Etudes Rurales (ESSOR), Université de Toulouse Le Mirail, 151 p.

VEIGA, Iran. 1999, *Savoirs locaux et organisation sociale de l'agriculture familiale amazonienne : la gestion durable des milieux en question*. Thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse. 348 p. + annexes.

VELHO, Otávio G. 1972, *Frentes de expansão e estrutura agrária. Estudo do processo de penetração numa área da Transamazonica*. Rio de Janeiro : Zahar editores, 175 p.

VERDEAUX, François. 1998, « Paradoxes et rationalités de la déforestation en Côte-d'Ivoire », *Nature Science et Société*, Vol. 6, n° 1, pp. 26-35.

VERMERSCH, Pierre. 1994, *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF Editeur, 182 p.

VIDAL, Laurent. 1995, *Un projet de ville : Brasilia et la formation du "Brésil moderne" (1808-1960)*. Thèse de doctorat, Université de Paris III, Paris, 767 p.

WANDERLEY, Maria de Nazareth. 1998, « Raízes históricas do campesinato brasileiro ». In : J.C. Tedesco (Ed.), *Agricultura familiar : realidades e perspectivas*. Passo Fundo : EDIUPF, pp. 21-55.

WEBER, Max. 1913, « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive ». *Essai sur la théorie de la science*. Paris : Plon, Collection Agora (1992), pp. 301-365.

WEBER, Max. 1920, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Flammarion, Collection Champs (2001), 383 p.

WEBER, Max. 1921, « Les concepts fondamentaux de la sociologie ». *Economie et société*. Paris : Plon, Collection Agora (1997), pp. 3-60.

WHOODHILL, James et RÖLING, Niels G. 1998, « The second wing of the eagle : the human dimension in learning our way to more sustainable futures ». In : N.G. Röling et A.M. Wagemakers (Eds.), *Facilitating sustainable agriculture*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 46-71.

WOORTMANN, Ellen F. 1995, *Herdeiros, parentes et compadres. Colonos do Sul e Sitiantes do Nordeste*. São Paulo-Brasília : HUCITEC – Editora Universitária de Brasília, 336 p.

WOORTMANN, Ellen F. ; WOORTMANN, Klaas. 1997, *O trabalho da terra : a lógica e a simbólica da lavoura camponesa*. Brasília : Editora Universitária de Brasília, 192 p.

WOORTMANN, Klaas Axel. 1988, « Com parente não se negueia. O campesinato como ordem moral », *Anuário antropológico*, n° 87, Edições tempo brasileiro, Rio de Janeiro, 108 p.

YVER, Jean. 1966, *Egalité entre héritiers et exclusion des enfants dotés. Essai de géographie coutumière*. Paris : Sirey, 312 p.

ZONABEND, Françoise. 1973, « Jeux de noms », *Etudes Rurales*, n° 52, pp. 241-280.

Lexique

Agregado (littéralement, agrégé) : Ce sont des personnes qui vivent sur le lot d'un tiers, où ils peuvent cultiver « en échange de menus services ». Cette catégorie a fait l'objet de nombreuses études (en particulier, Araújo et Schiavoni, 2001), que nous pouvons résumer ici rapidement. L'*agregado* est souvent considéré comme un membre de la famille du propriétaire de la terre (famille réelle, parenté symbolique (parrainage) ou parenté imaginaire), lien qui permet de justifier la présence sur le lot et l'échange de service. Cet échange de service peut se traduire par la mise à disposition d'une main d'œuvre gratuite qui peut être mobilisée lors des périodes de pic du travail (ce qui est d'autant plus appréciable que le marché local de la main d'œuvre est fermé, surtout en période de pic). Par ailleurs, l'*agregado* peut fournir une partie non négligeable de sa récolte (allant jusqu'à 60 %). On distinguera dans ce travail les *agregados* qui vivent chez un parent direct (père-mère, ou frère et sœur, oncle et tante directs quand il n'y a pas d'autres parents à proximité) de ceux qui sont chez un parent plus improbable.

Ajuntar : Littéralement, cela signifie se mettre ensemble. Ce mot renvoie à ce qui en France serait le concubinage. Forme en développement rapide (« l'amour sans mariage » dirait Martine Segalen, 1996), ces mariages provoquent la colère de certains parents, les plus « traditionnels ».

Andar no mundo : S'emploie pour désigner ceux qui littéralement sont dans le monde, c'est-à-dire sans situation précise et sans que les parents sachent exactement où sont ces enfants. Ce type de situation est en fait peu courant (voir tableaux statistiques), même si l'expression s'emploie souvent pour désigner un enfant dont on ne sait pas très bien ce qu'il fait.

Atoa : Mot qui normalement sert à désigner les activités non productives. Ainsi, un groupe de jeunes qui ne fait rien de la journée reste *atoa*. Mais ce mot sert aussi à désigner, dans le cas de filles, la prostitution. Une prostituée travaille *atoa*. Cela montre que l'expression est nettement dévalorisée.

Atravessador : Cette expression, que nous avons traduite par commerçant local, est cependant chargée de beaucoup plus de sens. L'*atravessador* c'est, à première vue, la personne qui achète à ses voisins des produits et les revend en ville, un intermédiaire. C'est souvent un agriculteur local, qui dispose d'un moyen de transports ou de réseaux en ville qui lui permettent de vendre rapidement ses produits. Il réalise des bénéfices substantiels sur les ventes. Mais il peut aussi acheter du riz lorsque les cours sont bas, le stocker et le revendre lorsque les cours sont élevés, ce qui lui produit des revenus substantiels. Puis, très vite, l'*atravessador* peut prêter de l'argent à ses fournisseurs, acheter leur récolte sur pied et être maître de ses tarifs, et faire entrer ses fournisseurs dans une relation de dette qui lui assure la dépendance de ses clients : dépendance qu'il peut utiliser à son profit lors des élections, lorsqu'il a besoin de main d'œuvre, etc. On entre alors dans des relations de paternalisme (Picard, 1998).

Baixão (littéralement, bas-fonds) : Il s'agit « de surfaces relativement planes trouvées à côté des ruisseaux qui coulent dans le relief relativement ondulé des localités (...). Leurs sols restent

relativement humides pendant la saison sèche grâce à la proximité de la nappe phréatique, et en général ils sont inondés ou très humides pendant la saison des pluies. La *roça de baixão* est donc réalisée pendant l'été (c'est-à-dire la saison sèche qui va de Mai à Septembre). (...) La *roça de baixão* est, de par son calendrier culturel, compatible avec les autres types de *roças* ». La culture dans ces champs a de grandes potentialités : « Tout en étant une activité de *roça*, c'est-à-dire n'exigeant pas un investissement initial important comme dans le cas de l'élevage bovin, elle permet une productivité du travail bien plus élevée que celles obtenues avec les autres activités, notamment le riz. (...) Malgré les surfaces limitées des bas-fonds, elles permettent une production qui peut engendrer un revenu considérable (...). Finalement, comme un sac de 60 Kg de haricot a une valeur de vente plus élevée que le sac de riz (R\$ 45 contre R\$ 10 en Août 1997), il devient praticable de transporter soi-même, à dos d'âne, le produit au marché le plus proche, même situé à plusieurs dizaines de kilomètres du lot, et donc d'avoir une capacité de négociation plus importante que lorsqu'on vend à un intermédiaire qui vient au lot acheter le produit » (Veiga, 1999, p. 242 à 248).

Barro Vermelho (littéralement, argile rouge) : Ces sols ressemblent en de nombreux points à la *terra roxa**, mais n'ont pas les mêmes qualités agronomiques. Ils suscitent au départ de nombreux espoirs, vite déçus par les premières récoltes : ils ne supportent pas la culture du cacao, mais les autres cultures pérennes, tels le café ou le poivre, y produisent bien. Cela en fait des sols honnêtes qui, sans être bons, permettent la cohabitation sur un même lot de plusieurs familles.

Cachaceiro : C'est une catégorie assez fréquemment utilisée qui sert à qualifier le buveur immodéré de *cachaça* (alcool de canne dépassant allègrement les 50 degrés et souvent très bon marché) et par extension de tous types d'alcools – en un mot l'alcoolique. Nous préférons toutefois garder le mot *cachaceiro*, le mot alcoolique existant aussi en portugais. La différence entre les deux, c'est que alcoolique est une catégorie officielle, alors que *cachaceiro* serait une catégorie du terrain et beaucoup plus généralisée auprès des agriculteurs familiaux.

Caçula : Il s'agit du nom donné au dernier des enfants d'une famille. Souvent, quand on parle du *caçula*, on parle du garçon. Sinon, on précise *caçula das mulheres*. Il n'existe pas de mot pour dire le plus vieux, sinon « *o mais velho* » ou *primogenito*. Cela révèle bien le rôle social du plus jeune des garçons, qui souvent (dans le Nordeste mais surtout dans le Sud) reste sur l'exploitation de ses parents et s'occupe d'eux jusqu'à leur mort (« *parce qu'il existe toujours un fils caçula pour rester avec les parents* », entretien de Carlito fils *caçula*). La phase de travail avec eux peut se faire sous la forme d'une dépendance complète quand le fils n'est pas marié (il assure alors l'essentiel du travail sans autre rémunération que le logement, la nourriture, un peu d'argent pour ses dépenses personnelles), au versement d'une partie importante de la production au père (la moitié dans un cas que nous avons rencontré).

Au moment de la mort de ses parents, il peut faire ce qu'il veut. Souvent, il reste sur l'exploitation, qui alors lui appartient puisque c'est lui qui y a le plus travaillé ; il peut aussi partir en ville. Enfin, il y a beaucoup de cas où ce plus jeune ne s'est pas marié. Il est alors tout dévoué à ses parents. A leur mort, il part souvent vivre sur la terre d'un autre de ses frères.

Il est véritablement nécessaire à ses parents et à ses frères, puisqu'il s'occupe des parents devenus vieux. Il faut donc s'arranger pour qu'il reste avec ses parents. L'empêcher de se marier est

une des stratégies (« Ceux qui travaillent avec les parents sont les célibataires. Les parents vieillissent, alors il faut s'en occuper. Il faut avoir des enfants pour s'occuper des parents. Grâce à Dieu, nous en avons »¹, entretien Kobi où les deux plus jeunes fils sont célibataires). Ou alors les parents peuvent l'empêcher d'étudier de peur qu'il parte (« Parce que s'il avait eu envie d'étudier, il n'aurait pas... voulu de lot, voulu travailler dans les champs. Il aurait voulu étudier, il aurait travaillé juste pour couvrir les dépenses de ses études »²).

Caipira : Dictionnaire Aurélio : « Habitant de la campagne ou des champs, plus particulièrement les gens de peu d'instruction, de savoir vivre, aux modes rustiques et timides ». Utilisé de manière toujours péjorative, il nous semble qu'il se traduit bien par plouc.

Campo (campagne) : Le mot est surtout employé par les élites intellectuelles urbaines, nous y compris, pour signifier la zone rurale. Ce mot est souvent chargé de représentations positives. Pour cette raison, nous l'avons traduit par campagne.

Casa da farinha : Maison de la farine. C'est la partie de l'exploitation agricole où, par diverses étapes, le manioc est transformé en farine de manioc. Les agriculteurs issus du Maranhão ou du Nord produisent très souvent de la farine de manioc, qui est une des bases de leur alimentation. Les débouchés pour ce produit sont faciles à trouver, mais la rentabilité du travail est peu élevée.

Cidadania, cidadão (lit. Citoyenneté, citoyen) : Ce mot connaît un intérêt particulier dans le champ des sciences de l'éducation de la région. Il faut former à la citoyenneté les individus, c'est-à-dire les inclure dans la société brésilienne. Ces discours, assez répandus, sont arrivés jusqu'aux syndicalistes qui disent qu'il s'agit de laisser un libre choix aux jeunes.

Colonheiro : Ce mot, formé à partir du mot « colon », est employé par l'INCRA pour désigner les premiers habitants de zones vierges, et utilisé par les citadins pour parler des gens vivant dans les zones rurales du front pionnier, mais de manière péjorative. Assez proche du plouc (*caipira**), le *colonheiro* est rustre, timide, mal dégrossi, etc. Nous l'avons traduit par coloniste.

Comunidade (lit. communauté) : Ce mot pose énormément de problème. Il a au Brésil un sens comparable à celui de communauté, servant souvent à décrire des regroupements religieux. Mais par extension, et sans doute à cause du rôle que joue l'église catholique dans l'encadrement des populations du front pionnier, il est employé pour parler de la population d'un *travessão*. Or, la vie en commun de ces habitants n'est pas du tout communautaire : les échanges entre voisins peuvent être très peu fréquents, l'action collective est souvent inimaginable, etc. C'est la famille qui semble être la cellule de base des *travessões*, pas une hypothétique communauté.

Compadre : Il s'agit du mot employé pour désigner deux hommes dont l'un est le parrain du fils de l'autre. Les relations de *compadre* sont très fortes, et créent un lien de type familial qui amène un agriculteur à désigner son frère par le mot de *compadre* plutôt que par celui de frère. Par la suite, ces relations peuvent dissimuler des relations d'exploitation très vives que Roberto Araújo (1993) a étudiées.

¹ "Os que trabalham com os pais são os solteiros. Os pais estão envelhecendo, então tem que cuidar deles. Tem que ter filhos para ajudar os pais. Graças a Deus, temos"

² "Porque se ele tivesse interesse em estudar, ele não ia... querer lote, querer roça. Ele ia querer estudar, ele ia trabalhar apenas para costear a parte financeira do estudo"

Condição (lit. Condition) : Cette expression se réfère surtout aux possibilités économiques d'une personne.

Conjunto : Selon le dictionnaire Aurélio, il s'agit d'un groupe qui met en commun certaines choses. Mais dans les cas que nous étudions, il s'agit le plus souvent du travail en commun. Le plus souvent, ces relations de travail sont déséquilibrées au profit d'un homme ; dans le cas que nous étudions ici, le père.

Controlado : Forme de travail en commun qui se fait sous l'autorité (le contrôle) du chef de famille. Toute la famille ne travaille pas forcément ensemble tout le temps, mais le contrôle reste exercé par le père de famille, qui décide des cultures à mettre en place et du calendrier des travaux. Par contre, les fruits du travail peuvent être partagés. Cette forme de travail est différente du « travail ensemble » (*trabalha junto**), où là toute la famille travaille tout le temps ensemble, et où le père maîtrise toutes les dépenses et les bénéfices.

Empregado. On pourrait traduire le mot simplement en disant employé, salarié. Cependant, les agriculteurs y mettent une connotation négative : l'employé est dévalorisé, sans doute parce qu'il est dépendant d'un autre. Chico da Castanha dit ainsi : « Ils travaillent comme employés tous les deux, mais dans leur maison il ne manque de rien non »¹. La condition d'*empregado* est ainsi implicitement associée aux faibles revenus, au besoin. Un des moyens alors de voir si la situation est très précaire, c'est la maison : s'ils sont dans le besoin, et surtout si ils sont propriétaires de leur maison.

Fazendeiro / fazenda : Ce sont deux mots que nous ne traduisons jamais tellement ils sont chargés de sens. Le *fazendeiro*, c'est le grand propriétaire terrien qui fait de l'élevage extensif sur sa propriété, la *fazenda*. Catégorie sociale sans doute aussi diversifiée que l'agriculture familiale, on parle de *fazendeiro* tant pour un agriculteur qui a accumulé deux à trois lots et y fait de l'élevage que pour un « propriétaire absentéiste », vivant dans une grande ville brésilienne, possédant plusieurs milliers (voire dizaine de milliers) d'hectares de pâturage dont s'occupent des gérants. Le *fazendeiro* est, pour les agriculteurs familiaux, à la fois un patron occasionnel, un modèle de réussite sociale et un repoussoir (il s'accapare les terres des agriculteurs). Si tous ne sont pas, loin s'en faut, des escrocs, les pratiques de certains *fazendeiros* (voir Geffray, 1996) en font souvent, pour les syndicats, des « ennemis du peuple ».

Les chercheurs tendent souvent à suivre cette pente, et Ricardo Abramovay déclare dans « les bases théoriques de [son] programme de recherche » : « Lorsque nous parlons d'agriculture familiale, nous critiquons le *latifundium*, l'idée selon laquelle les grandes extensions territoriales fondées sur le travail salarié à large échelle sont le prototype même du développement capitaliste » (Abramovay, 1998, p. 37, traduction Denis Sautier).

Garimpo : Il s'agit des sites aurifères qui, en particulier dans les années 1980, ont connu une forte expansion en Amazonie. Les cours de l'or au Brésil ont rendu rentable son extraction, et l'Amazonie a connu une petite fièvre. Cette fièvre s'est éteinte avec la politique monétaire du « plan réal » (deuxième moitié des années 1990), mais reprendrait avec la dévaluation du Réal par rapport à l'or.

Ces mines d'or, exploitées par des *garimpeiros*, nous ont véritablement fascinées. Elles sont de deux types : soit des mines de rivière, où la boue déposée au fond des rivières est filtrée pour en

¹ "Trabalha de empregada todo os dois, mas na casa dele não falta nada".

détacher l'or (le filtrage se fait souvent au mercure, ce qui pollue l'eau et rend malades les *garimpeiros*), soit par concassage de pierres contenant des pépites. Souvent, l'exploitation se fait de la manière suivante : un entrepreneur se détermine, soit parce qu'il a trouvé lui-même, soit en négociant avec d'autres entrepreneurs, une concession qu'il fait exploiter par ses *garimpeiros*. L'entrepreneur fournit les machines, la nourriture et l'essence, et garde environ 70 % de l'or trouvé ; les autres 30 % sont à partager entre les cinq ou six *garimpeiros* qui font équipe sur une machine. Ce système, risqué pour tout le monde, permet des enrichissements rapides ; mais surtout du long travail peu rémunérateur.

Ce fonctionnement, au moins en théorie (Christian Geffray montre comment ce système tend à fonctionner comme une fiction), assure aux *garimpeiros* un intéressement aux bénéfices. Lorsque cette « fiction » fonctionne, le statut qu'il confère aux travailleurs est considéré comme valorisant : cela permet aux agriculteurs d'espérer que s'ils trouvent beaucoup d'or, ils feront fortune. Pour les agriculteurs, cet espoir et le mode de rémunération est radicalement différent de celui qui est assuré par un emploi salarié en ville : en ville, le salariat est considéré comme une forme d'exploitation, et ne permet pas une ascension sociale ; alors que le *garimpo* permet d'espérer un enrichissement rapide et donne au travailleur un statut d'indépendant. Cela explique sans doute une partie du succès du *garimpo* auprès des agriculteurs, qui l'ont largement adopté.

Dans les *garimpos* les plus importants, une petite ville (*corutela*) se met en place autour de la piste d'avion, offrant un certain nombre de services indispensables (nourriture, achat d'or, bars et bien sûr, cabarets) ; et cristallisant la vie sociale du *garimpo*. Comme l'a montré Christian Geffray (1995), et comme l'ont confirmé nos nombreuses discussions avec d'anciens chercheurs d'or, la violence peut être de mise dans ces zones sans police, qui peut faire d'un « *garimpeiro* chanceux un *garimpeiro* mort ». Les conditions de vie y sont extrêmement difficiles. On pourra se référer pour s'en rendre compte à l'ouvrage de Christian Geffray ou, plus rapidement, à la lecture d'un article du *Monde*, « Pour l'or de Maripasoula », de Laurent Marot et Frédéric Farine, publié le 7 Juillet 2001 montrant la violence des relations en Guyane française.

Gaúcho : Il s'agit à l'origine des habitants de l'Etat le plus au Sud du Brésil, le Rio Grande du Sud, pour la plupart issus de l'immigration européenne du XIX^{ème} siècle. Lorsque l'on applique ce mot aux agriculteurs, il s'agit à l'origine de garçons vachers tels que ceux que l'on trouve dans la Pampa argentine : tout un folklore y est attaché. Aujourd'hui, les *gaúchos* du Sud sont surtout des agriculteurs modernes, producteurs de blé ou de soja. En Amazonie, l'expression est utilisée pour qualifier les agriculteurs venus des trois Etats qui forment la région Sud du Brésil ; ceux-ci occupent souvent les franges les plus proches de la Transamazonienne ou de grandes propriétés (*glebas*) en avant dans le front où se retrouve toute la famille.

Grilagem : D'après le dictionnaire Aurélio, il s'agit de l'action de s'attribuer des terres qui ne sont pas à soi en procurant un faux titre de propriété. Le *grilero*, par le biais d'une action judiciaire, ou par l'usage de la force, s'approprie la terre que des *posseiros** occupaient depuis plusieurs années. Selon la situation et les rapports de force locaux, le *posseiro** peut être dédommagé (cas de José Goiano), purement et simplement chassé (cas de Justino) ou même assassiné (ce qui a failli arrivé à José

Bahiano). Justino explique ainsi : « Je ne voulais pas tuer ou être tué à cause d'une question de terre » ; il a alors dû partir.

Interior : C'est le terme employé pour désigner le monde rural, une zone le plus souvent reculée (l'intérieur est chargé de présupposés négatifs, ayant trait à la pénibilité du travail et des conditions de vie, au manque de culture, etc.). Le mot est opposé à *centro*, qui renverrait à une zone urbanisée.

Juntar (lit. Se mettre ensemble) : Il s'agit de l'expression qui est employée pour qualifier les situations de concubinage. L'expression est utilisée tant dans le monde rural qu'en ville. Voir *ajuntar**.

Juquira : C'est la friche, ancien champ qui est laissé à l'abandon quelques années avant d'être déboisé de nouveau. Il s'agit dans ce cas-là d'un recru de forêt secondaire. Puis, plus largement, la *juquira* désigne toute parcelle laissée plus ou moins à l'abandon, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un recru.

Lavradores : Cette expression est plus utilisée pour désigner de manière valorisante et presque administrative les agriculteurs petits producteurs ruraux. C'est à l'origine une catégorie juridique qui donne aux agriculteurs une reconnaissance sociale, une citoyenneté ; elle peut être utilisée par les syndicats pour insister sur la légitimité des agriculteurs dans leurs luttes.

Largar : Au niveau du dictionnaire Aurélio, on le trouve comme synonyme d'abandonner. On peut pour le comprendre étudier l'usage qu'en font Chico da Castanha et Dona Maria. Précisons qu'il ne l'emploie que pour les enfants du sexe masculin, et que les filles ne sont pas qualifiées par cette expression. Au contraire, les parents emploient l'expression « *foi embora* », que l'on peut traduire littéralement par « est partie », expression beaucoup plus neutre. Explicitement (« Ce petit nous a largué, il nous a largué à sept ans »¹), il sert à parler du fils qui ne vit plus avec ses parents mais loin d'eux (à Brasília), même si ce dernier n'a pas intentionnellement quitté ses parents ; au contraire, ce sont eux qui l'ont confié aux grands parents partis à Brasília quand l'enfant avait sept ans. Par opposition, l'expression sert à qualifier tous ceux qui ne vivent pas sur la terre des parents (parlant du fils marié ayant sa maison sur le lot des parents (il s'agit de Raimundo), ils disent : « le seul qui ne nous a pas largué, c'est lui »²), renvoyant donc à tous les fils ne travaillant pas pour les parents. Enfin, l'expression est plus contrastée pour l'enfant vivant sur une terre des parents mais plus éloigné (il s'agit de Ricardo) et ne travaillant pas toujours avec eux, pour lequel les parents disent « *ele não largou não* », se contredisant par rapport à ce qui a été dit pour le fils vivant sur la même terre, mais montrant clairement que ceux qui « *não largaram* » sont ceux qui restent près des parents d'une part (Ricardo et Raimundo) et travaillent avec eux d'autre part (seul Raimundo est dans ce cas).

Madeireiro : Il s'agit du mot employé pour qualifier l'exploitant forestier, et en particulier les patrons (le plus souvent propriétaires du matériel d'extraction). L'exploitation de bois est une activité qui peut se révéler très rentable, un arbre pouvant être vendu scié en planches au port de Belém à plus de quarante fois son prix d'achat (quand il est acheté).

Morada : Mot-à-mot, il s'agit de « acte d'habiter ». Employé par un colon issu du Sud, il semble que cela reprenne au niveau de l'exploitation agricole à la fois l'unité économique et microsociale (c'est-à-dire à l'intérieur de la cellule familiale) dans la quelle se reproduit la famille nucléaire. A la

¹ "Esse menino largou, largou com idade de 7 anos".

² "O único quem não largou nós foi ele".

différence du *sítio* (lui-même descendant de *l'oikos* grec), la *morada* n'implique pas d'autarcie, ni de relations liant très fortement plusieurs familles nucléaires unies par des groupes de parenté. Au contraire, la *morada* implique dans le cas des familles du Sud une certaine autonomie. Par extension, ce mot sert souvent à cacher des relations d'un *agregado** à son patron.

Mutirão : Il s'agit, littéralement, du regroupement d'un certain nombre de personnes pour réaliser, en commun, une tâche précise : faire un déménagement, construire une maison, déboiser une partie de lot, arranger la route. Quand elles sont faites au profit d'un homme, ces relations impliquent une certaine réciprocité ; et lorsque quelqu'un qui a participé à un *mutirão* aura à son tour besoin d'aide, il pourra compter sur les membres du *mutirão*. Sauf si les relations sont déséquilibrées, auquel cas l'aide est à sens unique. Toute une série de variantes, présentées par Roberto Araújo (1993 ; 2002), existent qui permettent de déséquilibrer les relations.

Namoro : C'est le mot qui est employé, partout au Brésil, pour désigner le « flirt ». Il existe un jour des « *namorados* », qui correspondrait à notre Saint Valentin. Nous avons traduit ce mot de deux façons. Ce mot s'emploie beaucoup plus souvent que le mot flirt en France : il est quasiment le seul qui est utilisé pour qualifier une relation entre un jeune homme et une jeune fille, que cette relation soit sérieuse (dure depuis longtemps) ou d'une semaine. Dans la mesure où le mot flirt sonnerait assez mal dans la bouche d'un jeune français, nous avons préféré employer, pour la traduction, différentes expressions : pour le verbe, on parlera de « sortir avec » ; pour désigner le partenaire, on parle de « petit(e)-ami(e) » ; il n'y a que dans le cours du texte que l'on parlera de flirt pour désigner la relation elle-même.

Nordestino : Comme *sitiante** ou *sertanejo**, ce mot désigne l'homme du Nordeste du Brésil. Ce mot est de loin le plus utilisé dans les villes. L'expression désigne aussi bien le pêcheur que l'agriculteur ou le citoyen, parfois avec une connotation négative (en particulier dans les Etats du Sud du pays où les *nordestinos* ont migré nombreux).

Pasto (pâturage) : Zone déboisée de manière définitive que l'on a plantée en pâturage. Il faut noter que la superficie en pâturage dépasse très souvent les besoins du bétail du propriétaire, ce qui s'explique par le fait que les pâturages valorisent la terre sur le marché du foncier (en dépit de la faible richesse des sols), et qu'ils sont souvent (au niveau des représentations) considérés comme plus propres que la forêt. Cela explique que dès qu'une parcelle a été cultivée deux fois (parfois moins), elle est déboisée définitivement et plantée en pâturage. Les conditions climatiques (pluie l'hiver et sécheresse l'été) font qu'une terre mise en pâturage peut très difficilement retourner à la culture (on parle pour certains pâturages de surface dégradée) ; et qu'un recru forestier est problématique.

Pastoral da juventude : Pastorale de la jeunesse. Suite à la conférence des évêques qui s'est tenue en 1968 à Medellin (Colombie), l'Eglise Brésilienne s'est profondément réorganisée en différentes lignes, nommées pastorales, et chargées de traiter des points précis : la pastorale de la jeunesse s'occupe spécifiquement des problèmes des jeunes, comme la pastorale de la famille traite des problèmes familiaux, la pastorale carcérale des prisonniers, etc.

Posse : Il s'agit de l'occupation d'une terre non réglementée par un titre officiel de propriété. La *posse* est souvent consécutive de la démarcation d'un lot en fond de *travessão** ou d'une occupation illégale de la terre. Il faut pour que la *posse* donne droit à un premier titre qu'elle soit enregistrée par

l'INCRA suite à la venue d'un géomètre. Ce titre peut alors être vendu au même titre qu'un titre de propriété. Mais pour la propriété devienne effective, il faut attendre 10 ans d'occupation pour une terre publique, 20 ans pour une terre privée ; si dans ce laps de temps le propriétaire ou l'Etat n'a pas manifesté sa volonté de reprendre sa terre, celle-ci appartient à celui qui l'occupe.

Recuperação de áreas : Il s'agit de récupérer des surfaces déjà déboisées et transformées en friches pour la culture, afin d'éviter de déboiser de nouvelles terres (faire de nouvelles *roças**). Cette pratique devient obligatoire par le fait que la loi impose aux agriculteurs de conserver la moitié de leur lot en forêt vierge (cf. *reserva**). Plus coûteuse en travail, en temps et en technologie (il faut souvent mécaniser le travail du sol), cette pratique a de sérieux problèmes à être implantée.

Reserva : Il s'agit de la partie du lot encore en forêt. Une loi oblige les agriculteurs à conserver la moitié en réserve. Tout l'enjeu pour les acteurs du développement durable consiste à transformer cette obligation en un bienfait en montrant aux agriculteurs qu'ils peuvent tirer des revenus de la forêt.

Roça : 1. Le champ est la parcelle où on cultive. Si cette définition est assez simple, elle renvoie en Amazonie à une autre réalité que la nôtre : il s'agit de la zone de forêt ou de recru forestier (végétation secondaire) que l'on a préparée (ce qui implique un déboisement et souvent le feu) pour pouvoir y planter les cultures à laquelle elle est destinée (voir préparation de champ, *roçar**). Le champ n'est donc que très rarement permanent (avec par exemple du travail de la terre), on fait de nouveaux champs tous les ans (une grande partie des travaux agricoles y est consacrée). Quand il est planté en pâturage, il ne s'appelle plus champ mais « pâturage » (*pasto**).

Roça : 2. Des champs : Le mot champ est souvent utilisé pour signifier l'ensemble de ce que nous appelons la zone rurale. Cela est sans doute révélateur que, pour beaucoup, la distinction que nous faisons entre rural et agricole n'est pas pertinente. Par ailleurs, le mot champ renvoie à l'espace déboisé (voir aussi : *zona rural**, *campo**).

Roçar (préparer le champ) : Il s'agit de l'étape préalable à la mise en feu, quand on coupe à l'aide d'une machette ou d'une faux les herbes, arbustes et autres ronces qui dépassent du sol.

Roçar sem queimar : il s'agit d'un projet mené par la FVPP qui tend à diffuser une technique agricole permettant de faire un champ, c'est-à-dire déboiser une terre en forêt ou recru forestier et préparer le sol pour la culture, sans avoir recours au feu. Fondée sur l'utilisation de légumineuses, cette technique donne de bons résultats, mais est plus longue (il faut un an pour préparer la terre), demande plus de travail et coûte donc plus aux agriculteurs. Pour cette raison, le projet paye aux agriculteurs le travail supplémentaire.

Rua (littéralement, rue) : C'est le mot qui est employé dans le monde rural pour désigner la ville.

Sitiantes : Ce mot désigne, comme *nordestino** ou *sertanejo**, l'habitant du Nordeste du Brésil. Plus sociologique, cette désignation vise les agriculteurs et insiste sur le mode de vie de ces agriculteurs, organisé autour du Sítio, partie de l'exploitation agricole où se retrouve la maison de l'agriculteur, celle de ses éventuels enfants, les bâtiments d'exploitation, la basse cour et un potager. Le Sítio est le véritable cœur de l'exploitation, qu'il sert souvent à symboliser.

Sertanejo : Ce mot désigne, comme *nordestino** ou *sitiantes**, l'habitant du Nordeste du Brésil. Ce mot le désigne comme habitant du Sertão, zone sèche de l'intérieur du Nordeste où les conditions de vie sont très difficiles, où la sécheresse peut créer de catastrophiques famines comme dans les

années 1970 et où la plus grande partie des terres est accaparée par la grande propriété d'élevage. Le Sertanejo est entré dans l'imaginaire populaire comme l'homme qui lutte contre les difficultés du milieu.

Terra arenosa (littéralement, terre sableuse) : Ces sols, comme leur nom l'indique, sont très largement impropres à l'agriculture telle qu'elle est pratiquée en Amazonie, sans mécanisation ni intrants. La régénération de la fertilité après brûlis est lente, et même les pâturages y ont de médiocres rendements.

Terra roxa (littéralement, terre violette) : Ces sols profonds, que l'on rencontre sur une zone de terre à l'ouest d'Altamira le long de la Transamazonienne, sont d'une qualité excellente permettant la culture de cacao. Tôt identifiés par l'INCRA au moment de la colonisation, ils ont fait l'objet d'une attention particulière des autorités, qui ont beaucoup aidé les colons qui ont eu ces lots. Ceux-ci ont donc bénéficié de très bons sols, d'une aide de l'Etat et d'une situation privilégiée (en bordure de la Transamazonienne). Cela explique que ces lots peuvent aujourd'hui abriter plus de 10 familles, quand des lots de *terra arenosa** en ont difficilement vivre une seule. Aujourd'hui, des portions de terra roxa ont été découvertes à l'Est de la Transamazonienne, et font l'objet d'attention de la part des autorités qui espèrent y développer la culture du cacao. Mais il est trop tôt pour comprendre ce qui s'y met en place, d'autant qu'elles sont éloignées de la route principale.

Travessão : C'est le nom des axes de colonisation qui, tous les cinq kilomètres, s'enfoncent de part et d'autre de la route Transamazonienne dans la forêt. C'est le long des *travessões* que sont installées la plupart des familles d'agriculteurs. Ces *travessões*, ouverts au départ par l'Etat sur six kilomètres, ont ensuite été prolongés soit par les *fazendeiros* qui avaient une *fazenda** plus loin, soit par les colons qui se sont installés par la suite, soit enfin par les *madeireiros** qui pénétraient ainsi dans la forêt. Souvent, les colons échangeaient le bois présent sur leur lot contre l'ouverture d'un *travessão*. Leur forme peut varier du simple chemin de terre à la large piste servant à l'évacuation du bois ; leur taille varie elle-aussi des six kilomètres ouverts par l'Etat au début des années 1970 à plus de 200 kilomètres aujourd'hui ; leur état varie selon que la municipalité (dont ils dépendent) les entretient ou pas, selon qu'il y a de l'exploitation forestière et selon la saison. La plupart sont impraticables l'hiver.

Vaqueiro (littéralement, garçon vacher) : C'est l'équivalent brésilien du *cow-boy* américain, le mythe hollywoodien en moins (même si de nombreux *vaqueiros* ont vu des *westerns* américains et peuvent s'identifier au *cow-boy*, en imitant les habitudes vestimentaires). Ce sont des employés des grandes *fazendas** qui sont chargés de veiller sur le bétail : cela va de la traite (quand elle a lieu) à la mise bas, en passant par la nourriture, le comptage, le marquage et le convoyage des bêtes. Pièce maîtresse des *fazendas** (ils sont les vrais connaisseurs du troupeau), leur situation n'a pourtant rien à envier : mal payés, ils n'amassent pas assez d'argent pour s'acheter leurs propres terres et sont soumis à leurs patrons. Intuitivement, nous distinguons entre les *vaqueiros* occasionnels, constitués de personnes (souvent jeunes) qui sont là pour une partie déterminée de leur vie, des professionnels, qui vont rester toute leur vie attachés au service de *fazendeiros**.

Tout un imaginaire est attaché aux *vaqueiros* : musique (souvent le *forro* fait de nombreuses références au *vaqueiro*), sports (le rodéo, ou *vaquejada*, est un grand moment de la vie sociale

locale), « liberté » sexuelle en font un idéal pour bien des jeunes hommes ; alors que l'alcoolisme, la violence, et le célibat font craindre aux parents cette condition pour leurs enfants.

Vereador : Il s'agit du conseiller municipal. En Amazonie, cette charge est très recherchée : outre le fait qu'elle procure un salaire fixe et conséquent important en zone rurale, cette charge permet d'exercer un certain pouvoir, de constituer des clientèles et, dit-on, de détourner de l'argent public. Cela explique sans doute que des budgets faramineux soient consacrés à la campagne (à Altamira, un candidat a déclaré une campagne pour un montant supérieur à vingt fois le salaire qu'il allait toucher pendant les quatre années de son mandat).

Zona rural (zone rurale) : Mot le plus neutre employé pour parler du rural, il est souvent utilisé par les élites intellectuelles.

Index des sigles utilisés

ATDR : Assistance Technique de Développement Rural. Il s'agit de l'expression qui qualifie l'ensemble des acteurs qui entrent dans l'encadrement des agriculteurs.

BASA : Banque de l'Amazonie (Société Anonyme). Cette banque Fédérale a été créée par l'Etat Brésilien pour participer au développement du pays : « la banque assume la fonction d'agent finançant la politique du Gouvernement Fédéral pour le Développement de l'Amazonie Légale » (Site Web du BASA). C'est par elle que passent tous les financements publics, en particulier les prêts FNO.

BNDES : Banque Nationale de Développement Economique et Social. Entreprise publique Fédérale qui a comme objectif le financement à long terme de prêts qui contribuent au développement du pays, en particulier aux niveaux social et environnemental.

CECAAF : Centrale de Commercialisation en Appui à l'Agriculture Familiale de la Transamazonienne et du Xingu. Organisme lié au MDTX.

CEPLAC : Commission Exécutive du Plan de Production de Cacao. Organisme de l'Etat Fédéral dont la mission est de promouvoir et d'aider à la production du cacao.

CNEARC : Centre National d'Etudes Agronomiques des Régions Chaudes. Le CNEARC forme des agronomes spécialisés désireux de travailler pour le développement rural des pays du Sud.

CPT : Commission Pastorale de la Terre. Organisme dépendant de l'Eglise Catholique intervenant dans les conflits fonciers dans l'ensemble du Brésil.

EMATER : Entreprise Brésilienne d'assistance technique et de développement rural. C'est l'organisme d'Etat qui est chargé du développement agricole.

EMBRAPA : Entreprise Brésilienne de Recherche Agronomique. Organisme d'Etat chargé de la recherche en agronomie (équivalent brésilien de l'INRA).

ENFA : Ecole Nationale de Formation Agronomique. Elle forme les professeurs de l'enseignement agricole public. L'ENFA a développé un programme de formation universitaire, qui comprend une participation à la formation doctorale ESSOR.

ENSAT : Ecole nationale supérieure d'Agronomie de Toulouse. Comme l'ENFA, cette école d'ingénieur agronome participe à la formation doctorale ESSOR dans laquelle nous avons réalisé notre thèse.

EVS : Environnement Vie et Société, Programme du CNRS « qui a pour mission de promouvoir au sein du CNRS des actions de recherche interdisciplinaires sur les questions concernant l'environnement de l'homme, c'est-à-dire l'ensemble des systèmes naturels ou artificialisés dans lesquels l'homme intervient ou est intervenu soit en les exploitant, soit en les aménageant ». Ce programme a participé au financement d'une de nos missions au Brésil, au travers d'abord du programme PROMETER, puis du ZA.

FETAGRI : Fédération des Travailleurs de l'agriculteur de l'Etat du Pará. C'est la fédération étatique des syndicats de travailleurs ruraux des municipes de l'Etat du Pará.

FVPP : Fondation Vivre Produire Préserver. Ancien Mouvement pour la Survie de la Transamazonienne, il s'agit de l'organisme du MDTX chargé plus spécifiquement du développement agricole.

GRET : Groupe de Recherche et d'Echange Technologie. ONG française qui a appuyé le LAET au moment de sa mise en place.

INCRA : Institut National de la Réforme Agraire. C'est l'organisme d'Etat qui a été chargé de la colonisation de l'Amazonie. Très critiqué (comme cette entreprise de colonisation), il intervient dans les conflits foncier, assure une fonction de régulation des occupations de terre et de financement de l'ATER destinée aux zones de colonisation récente.

INRA SAD : Institut National de la Recherche Agronomique, département Systèmes Agraires et Développement. C'est dans ce département que nous avons réalisé notre stage doctoral.

IRD : Institut de Recherche Développement ; nouveau nom de l'ORSTOM.

ITERPA : Institut des Terres de l'Etat du Pará. Organisme étatique chargé du développement rural.

L'ARCAFAR Nord : Association Régionale des Maisons Familiales Rurales de la région Nord. C'est l'association qui gère les Maisons Familiales Rurales pour toute la région Nord du Brésil. Une partie des écoles se trouve dans la région de la Transamazonienne. Le siège de l'ARCAFAR se trouvait à Altamira.

LAET : Laboratoire Agro Ecologique de la Transamazonienne. C'est une équipe de recherche développement formation, composée en partie d'enseignants chercheurs de l'UFPA, en partie de personnel contractualisé grâce à des projets, qui vise à favoriser le développement d'une agriculture familiale durable dans le front pionnier de la Transamazonienne par le biais de la recherche-action participative.

LUMIAR : Projet d'assistance technique dans les zones de réforme agraire. Ce projet visait « à implanter un service décentralisé d'assistance aux projet de réforme agraire du Gouvernement Fédéral. Il s'agit d'un projet en appui à la mise en place du processus de développement durable, pour la productivité du travail, avec une amélioration du niveau social e culturel des familles qui en bénéficient » (site Web du Gouvernement). Il a été suspendu en 2000.

MDTX : Mouvement de Développement de la Transamazonienne et du Xingu. Nouveau nom du MPST, pris en 2000 ; son aire d'influence s'étend sur la zone représentée en carte 2. La partie agricole est laissée à la FVPP.

MFR : Maison Familiale Rurale.

MMA : Ministère de l'Environnement.

MPST : Mouvement Pour la Survie de la Transamazonienne. Regroupement de Syndicats de travailleurs ruraux et d'associations (urbaines et rurales) de la région Transamazonienne et du Bas

Xingu (exactement sur les limites de la carte 2) qui luttait pour sa « survie ». Le MPST est devenu en 2000 le MDTX et la FVPP.

NAEA : Département de Hautes Etudes Amazoniennes. C'est au sein de ce département de l'Université Fédérale du Pará que nous avons inscrit notre doctorat en co-tutelle.

NEAD : Département d'Etudes Agraires et de Développement rural. Organisme de recherche du ministère du développement agricole (tourné vers l'agriculture familiale) de l'Etat Fédéral brésilien.

NEAF : Département d'Etudes Intégrées sur l'Agriculture Familiale. C'est au sein de ce département que nous avons inscrit notre programme de recherche, en collaboration avec une de ces équipes dans un front pionnier, le LAET.

PAET : Programme Agro Ecologique de la Transamazonienne. C'est le programme de développement mis en place en 1993 entre le LAET et le MPST. Il s'est terminé en 1999.

PRONAF : Programme National de Renforcement de l'Agriculture Familiale. Organisme rattaché au ministère du développement agricole qui a pris la suite du LUMIAR.

SAGRI : Secrétariat de l'Agriculture de l'Etat du Pará

SECTAM : Secrétariat exécutif de la science, des technologies et de l'environnement

SICOMOR : Société, Innovation Changement Technique dans le Monde rural. Laboratoire de l'INRA-SAD au sein de la quelle nous avons réalisé notre stage doctoral.

STR : Syndicat des Travailleurs Ruraux. Ce sont les syndicats d'agriculteurs au niveau de chaque municipale.

SUDAM : Super intendance de Développement de l'Amazonie, devenue récemment l'Agence de développement de l'Amazonie. Organisme d'Etat chargé de l'application des politiques de développement en Amazonie Légale.

UFPa : Université Fédérale du Pará

UTM : Université de Toulouse le Mirail

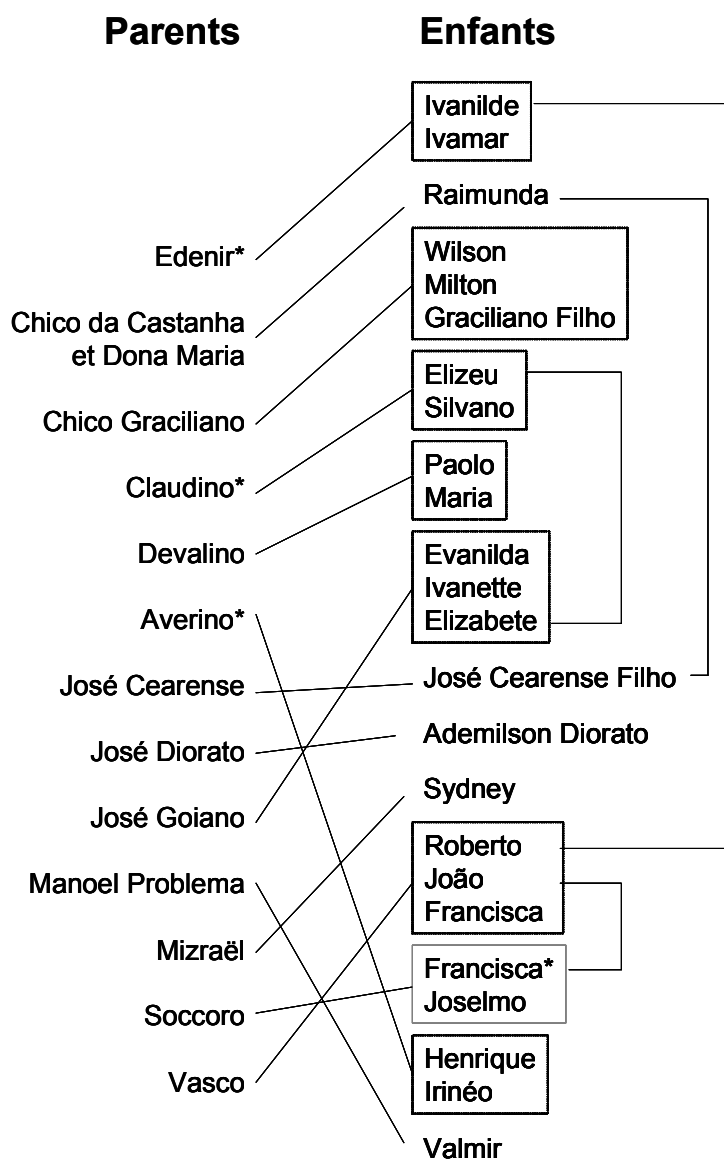
ZA : Zone Atelier. Appel d'offre du programme EVS destiné à mettre en place « des dispositifs pour le suivi, l'observation et l'étude à long terme des anthroposystèmes ». Une ZA a été labellisée sur un front pionnier d'Amazonie Orientale, dans laquelle nous avons inscrit notre travail.

Annexes

Annexe 1 : Liens familiaux unissant les différentes personnes citées

Pour faciliter la lecture des extraits d'entretiens, ce schéma représente les liens familiaux des différentes personnes (parents et enfants) que nous avons citées dans le texte.

Schéma 20 : Liens familiaux unissant les différentes personnes citées dans la thèse.



Légende:

- *: Personne non citée dans la thèse
- ☐ Frères et sœurs
- Parents
- ⌋ Époux

Annexe 2 : Quelques projets de développement dans la Transamazonienne

Annexe 2-1 : Projet de « consolidation de l'agriculture familiale et de contention des déboisements », FVPP 2001

« Propositions réalisées par :

La FETAGRI (Fédération des Travailleurs de l'agriculteur de l'Etat du Pará), région de la Transamazonienne.

La FVPP (Fondation Vivre Produire Préserver)

L'ARCAFAR Nord (Association Régionale des Maisons Familiales Rurales de la région Nord)

La CECAAF (Centrale de Commercialisation en Appui à l'Agriculture Familiale de la Transamazonienne et du Xingu)

« Appuis :

BNDES (Banque Nationale de Développement Economique et Social)

BASA (Banque de l'Amazonie)

CEPLAC (Commission Exécutive du Plan de Production de Cacao)

EMBRAPA (Entreprise Brésilienne de Recherche Agronomique)

UFPA (Université Fédérale du Pará)

MMA (Ministère de l'environnement)

Gouvernement de l'Etat du Pará : SAGRI (Secrétariat de l'Agriculture de l'Etat du Pará), EMATER (Entreprise Brésilienne d'assistance technique et de développement rural), SECTAM (Secrétariat exécutif de la science, des technologies et de l'environnement), ITERPA (Institut des terres du Pará)

SUDAM (Agence de développement de l'Amazonie)

INCRA (Institut National de la Réforme Agricole).

« Introduction.

« Ce projet présente un ensemble de propositions dans la perspective de l'élaboration d'un Projet de Consolidation de la Production Familiale Rurale et de Contention des Déboisements dans la Transamazonienne et le Bas Xingu.

« Il prétend travailler trois axes principaux : la réorganisation foncière de la région, la diffusion de pratiques agro-écologiques et l'implantation d'unités de conservation entre le fleuve Amazone et la Transamazonienne aux marges des rivières Xingu et Iriri. Comme axes transversaux, les points qui seront travaillés sont : agro-industrialisation et commercialisation ; renforcement de la formation des agriculteurs, assistance technique et développement rural ; intégration de l'éducation rurale au développement régional, fondé sur les Maisons Familiales Rurales pour l'enseignement primaire et moyen ; et la formation en Sciences agraires à un niveau supérieur.

« Dans l'intégration de ces trois axes, seront travaillés les aspects d'organisation de la production et des producteurs, diffusion de technologie pour le développement régional durable, en cherchant à travailler dans chacun de ces points le processus productif, depuis la production proprement dite jusqu'aux étapes d'industrialisation et de commercialisation. Nous prétendons imprimer une nouvelle vision de l'occupation foncière, avec l'augmentation de la productivité dans les zones déjà dégradées le long de la route Transamazonienne et des 10 premiers kilomètres de chaque *travessão*.

« De cette façon, nous prétendons mettre en place une stratégie qui visent à l'intégralité des actions, en combinant des aspects économiques, sociaux et environnementaux de cette région, qui peut devenir une zone de contention contre les déboisements et les pratiques économiques non durables sur le long terme.

« Des efforts portant sur l'éducation des agriculteurs constituent aussi des points prioritaires. Dans ce cas, les Maisons Familiales Rurales par le biais de la pédagogie de l'alternance, joueront un rôle d'une importance fondamentale, et même dans la formation d'agents agro environnementaux et de techniciens qui donneront un appui pour les bases du développement que cherchent à mettre à plat les mouvements sociaux ». (...)

« Objectifs :

« *Général* : contribuer au renforcement économique de la production familiale rurale dans la Transamazonienne et le Bas Xingu, fondé sur la réorganisation du foncier, l'augmentation de la productivité des aires dégradées et l'intensification de l'usage durable des ressources forestières, dans une projet de développement régional intégré.

« *Spécifiques* :

« Réduire et réorienter l'utilisation des zones de forêt, favoriser la gestion des forêts à usages multiples, dans le projet de développement des régions de la Transamazonienne et du Bas Xingu.

« Diffuser des pratiques de préparation des sols sans usage du feu ;

« Diffuser les systèmes agro forestiers et les associations de cultures fruitières dans les systèmes de production des unités familiales ;

« Promouvoir et consolider la formation et la professionnalisation des jeunes agriculteurs et des travailleurs du milieu rural pour les nouvelles techniques implantées ;

« Stimuler et consolider les projets économiques fondés sur la gestion des ressources naturelles de la région ;

« Développer un programme de verticalisation de la production, en y incluant un développement de nouveaux produits, des plans de commercialisation et d'insertion dans les marchés locaux et régionaux, comme point de départ vers des marchés plus larges. (...)

« **Estimation des coûts** : R\$ 126 935 114, 67 » soit en 2000 \$ 83 777 175,68 ^a

Annexe 2-2 : Les Maisons Familiales Rurales

Une première présentation peut être faite à partir du site Web des maisons familiales rurales en France (en français), réalisé par l'Union Nationale des Maisons Familiales Rurales.

« Présentation et historique

« Une brève définition

« Une Maison Familiale Rurale est une association Loi 1901 qui réunit des familles et des professionnels dont les objectifs principaux sont de concourir à l'éducation, à la formation des adolescents et des adultes, à leur insertion professionnelle et de favoriser par là même un développement durable de leur territoire.

« Pour atteindre ces objectifs, la Maison Familiale se dote de moyens (en personnel et/ou en locaux), avec l'aide de l'Etat, des collectivités territoriales et de différents partenaires, et met en œuvre des formations qui s'appuient sur quelques principes essentiels :

- « La responsabilité éducative des familles
- « Une pédagogie de l'alternance qui associe la formation générale à la formation professionnelle,
- « Une équipe de formateurs qui accompagne les élèves, les apprentis ou les stagiaires,
- « Une approche globale de l'éducation.

« L'histoire des Maisons Familiales Rurales

« Les Maisons Familiales Rurales trouvent leur origine dans l'initiative de plusieurs pères de famille du Lot-et-Garonne qui décident, en 1935, d'offrir à leurs enfants une formation adaptée à la vie rurale. Ils organisent un cours professionnel par alternance. Son succès engendre vite de nombreuses demandes.

« En 1937, les familles réunies autour du projet achètent elles-mêmes une maison au chef-lieu du canton, Lauzun, pour y réunir en petits groupes leurs enfants sous la conduite de moniteurs. La première maison est née.

« Les maisons Familiales Rurales dans le monde

« L'histoire d'une Maison Familiale Rurale commence et se poursuit toujours par une rencontre d'hommes et de femmes qui s'interrogent sur l'avenir de leurs enfants et sur l'avenir de leur petite région. Toutes les Maisons Familiales Rurales s'appuient sur des fondements partagés.

« Des parents s'engagent personnellement et collectivement...

« Réunis au sein d'une Association, d'un Groupement, d'un Comité, des parents et des professionnels s'interrogent et réfléchissent sur leur avenir, celui de leurs enfants, de leur communauté.

« ... dans le développement des personnes (jeunes et adultes) et du milieu où elles vivent...

« Ils décident d'analyser leur situation, de préciser leurs besoins, de rechercher des solutions, d'engager des actions, d'assumer leurs responsabilités, donc d'être acteurs de leur propre développement.

« ... en concevant et conduisant des actions au premier rang desquelles figure la conduite de formation professionnelle et générale par alternance

« Le savoir ne s'acquiert pas seulement à l'école ou de la bouche du maître. Il s'acquiert aussi et surtout dans des situations sociales et professionnelles raisonnées où parents, techniciens et autres partenaires, partagent leurs expériences et réfléchissent à leurs pratiques.

« Ainsi la formation en Maison Familiale est-elle dispensée selon une succession régulière de séjours sur l'exploitation agricole ou dans une entreprise artisanale et de séjours au centre.

« Les centres de formation se référant aux principes des MFR se sont largement répandus sur la plupart des continents et ont souvent adopté des appellations différentes. »

Source : page Web de l'association des Maisons Familiales Rurales

Il y a plus de 400 MFR dans le monde, dont 150 au Brésil. En Amazonie, leur implantation se fait par le biais de l'ARCAFAR Nord, et une coopération avec la fédération des MFR de l'Isère.

Cette histoire est reprise dans une présentation des MFR réalisée à Altamira (« L'expérience des Maisons Familiales Rurales dans la Transamazonienne (1995-1999) : un nouveau modèle d'éducation pour le jeune agriculteur ». Rapport rédigé par l'Association des Maisons Familiales Rurales du Nord (ARCAFAR), 30 pages.)

Les MFR sont une « alternative viable de proposer une formation appropriées aux jeunes agriculteurs, contribuer à ce qu'ils aient une intervention plus consciente dans la gestion de leur établissement agricole, permettre que ces jeunes aient accès à une formation adéquate à leur réalité locale et interviennent dans la production familiale de façon effective » (p. 4).

La version Brésilienne de l'histoire française met moins l'accent sur les parents, et fait surgir Eglises et Syndicats : les MFR naissent « à partir de l'action des syndicats de petits agriculteurs et des

églises désireuses d'offrir aux jeunes qui se sont désintéressés de l'éducation formelle officielle une formation alternative »^b (p. 4).

La création des MFR est lancée par le MPST, en lien avec le LAET et l'association des parents de Medicilândia. Le syndicat en revendique la paternité : « La MFR a été implantée à partir de l'implication de différents secteurs de la société organisée, mais elle est particulièrement due à l'implication des petits agriculteurs et de leurs associations représentatives, qui ont mis cette proposition en pratique »^c.

« A qui se destinent les MFR ? Elles se destinent prioritairement aux jeunes du milieu rural des deux sexes qui ont plus de 14 ans et désirent rester dans l'agriculture et qui ont, de préférence, atteint le niveau de la 4^{ème} série¹.

« Qu'est-ce qu'une MFR ? La MFR est une institution éducative, qui vise à offrir aux jeunes du milieu rural une formation intégrale adaptée à leur réalité, leur donnant la possibilité d'agir dans le futur comme des professionnels du milieu rural. Le projet est régi par une association d'agriculteurs (les pères des jeunes intéressés), au travers d'un conseil d'administration élu en Assemblée Générale, qui a comme objectif la participation au processus éducatif des jeunes et d'administrer le projet. La durée d'un cycle d'activité des MFR est de trois ans, avec le système de l'alternance et en internat.

« Les MFR fonctionnent selon le système de l'alternance, lors duquel les jeunes passent : 1. Deux semaines dans la propriété des parents, dans le milieu professionnel rural. Durant cette période, le jeune, au travers de la réalisation d'un plan d'études, discute avec la famille sa réalité, planifie des solutions et réalise des expériences dans la propriété, en diffusant son savoir à la communauté ; 2. Une semaine dans la MFR, où les jeunes, avec l'aide des moniteurs, mettent en commun les problèmes rencontrés dans leur réalité, cherchent de nouvelles connaissances pour comprendre et expliquer les phénomènes scientifiques. Au travers des cours professionnels est réalisée l'étude des fiches pédagogiques qui contiennent une connaissance technique intégrée à une formation générale (mathématiques, portugais, physique, géographie) et une éducation sociale et humaine destinée au travail communautaire. »^d

Reprenons quelques uns des points essentiels du fonctionnement des MFR :

- Elles touchent des jeunes qui ont plus de 14 ans et ont un niveau fin d'école primaire, au minimum. Elles dispensent une formation sur 3 ans qui donne un niveau fin collège, par le principe de l'alternance (15 jours chez les parents, 1 semaine à l'école) en régime d'internat ;

- Les matières enseignées sont en lien avec les besoins des jeunes dans le milieu rural. Pour cela, les matières traditionnelles (mathématiques, français) prennent des exemples dans l'agriculture, et surtout les jeunes reçoivent un enseignement technique. Ces deux éléments sont liés dans le cadre de fiches pédagogiques.

- Les parents gèrent, en Assemblée, le fonctionnement de l'école. Ils ont en particulier le pouvoir d'influer sur les programmes, pour décider de ce que les enfants doivent savoir en priorité.

- Les enseignants, appelés moniteurs, sont des techniciens agricoles (2 à 3 par MFR) un agronome. Ce sont eux qui appliquent l'intégralité des matières.

- Les jeunes, une fois rentrés chez eux, reçoivent des visites des moniteurs qui les aident à appliquer ce qu'ils ont appris et fournissent un appui aux parents.

- La formation insiste beaucoup sur la formation non académique des jeunes : vie en communauté (répartition des tâches ménagères, prise de décision en commun, sport), formation politique, etc.

En 2001, le GRET, par le biais du LAET et en association avec l'ARCAFAR, fait une évaluation des formations dispensées jusque là et propose son appui technique dans un projet soumis (et accepté) au Ministère des Affaires Etrangères français. Nous reprenons le passage sur les MFR.

« L'objectif double du projet est de soutenir l'agriculture familiale par la production et la promotion d'innovations techniques adaptées, et de favoriser une gestion durable des ressources naturelles par la promotion d'une négociation locale entre les usagers dans la région du Pará. Le projet a pour base opérationnelle la valorisation et la diffusion des références techniques produites par les activités du LAET, au travers : 1. D'activités de formation de jeunes agriculteurs coordonnées par l'ARCAFAR Nord et mis en œuvre par les MFR » (...)

« Dans le cadre du projet, les MFR seront l'opérateur de diffusion des innovations techniques agricoles proposées par le LAET. Leur expérience en matière de formation d'agriculteurs et leur implantation locale sera à la fois renforcée et mise à profit dans le cadre de ce projet afin d'atteindre les objectifs de diffusion de techniques agricoles ». (...)

¹ Fin de l'école primaire. Les MFR dispensent une formation de niveau collège.

« Par la suite, le LAET et l'ARCAFAR ont décidé de prioriser les actions d'expérimentation et de diffusion de nouvelles techniques agricoles chez les groupes d'agriculteurs liés aux associations des parents des MFR, et d'y associer étroitement les jeunes agriculteurs en formation. En effet, l'expérience de la première promotion a montré qu'il existait une certaine frustration des jeunes et des parents quand au contenu technique et pratique de la formation, ce qui est bien compréhensible compte tenu de l'absence de références techniques et économiques pour l'agriculture familiale amazonienne. Autant la formation avait été efficace sur le plan social et organisationnel, autant elle se montrait peu convaincante sur le plan de la pratique agricole. Dès lors, la possibilité d'associer les jeunes à des groupes d'expérimentation et de diffusion des nouvelles techniques agricoles et agro forestières, aux résultats déjà validés, apparaissent comme un élément important de développement des MFR en Amazonie ». (...)

« La base de ce partenariat est la valorisation et la diffusion des connaissances (produites par les activités de recherche action) du LAET, au travers des activités de formation de jeunes agriculteurs menées par les MFR ».

Annexe 2-3 : Le séminaire « éducation rurale »

Ce séminaire, organisé à l'initiative du syndicat des travailleurs ruraux d'Altamira et de la FETAGRI régionale, s'est tenu en juillet 1999 à Altamira¹. Il a réuni la FVPP, l'UFPa, le LAET, l'ARCAFAR et la CPT. Tous ces acteurs sont ceux qui ont mis en marche les maisons familiales rurales. Si ce séminaire est antérieur à la rupture entre ces différentes institutions, les personnes qui s'expriment laissent apparaître des divergences d'opinion.

Le discours inaugural est tenu par un syndicaliste : « *Après presque 3 décennies d'existence, une région essentiellement agricole comme la Transamazonienne ne possède pas encore dans son système éducatif une proposition qui prenne en compte le développement de l'agriculture familiale.* » Les objectifs du séminaire sont donc les suivants : « *Objectif général : réaliser un processus d'évaluation du système d'éducation rurale de la région, visant à la construction d'une proposition viable et adaptée au développement du milieu rural pour la Transamazonienne et le Bas Xingu. Objectifs spécifiques : 1. Evaluer les avancées et les obstacles du système éducatif dans l'Ouest du Pará ; 2. Présentation d'un diagnostic de l'éducation dans la micro-région d'Altamira, réalisé par le STR de cette région ; 3. Identification des défis existants dans le champ éducatif rural de la Transamazonienne et du Bas Xingu ; 4. Connaître les autres expériences et modalités d'enseignement et de formation pour le milieu rural existant dans cette région et dans d'autres Etats* »^e.

Conférences inaugurales

Francisco de Assis, STR Anapú, coordination du Séminaire. « *Dans ces trente dernières années de la colonisation de la Transamazonienne, nous avons lutté pour l'éducation, les routes, la réforme agraire, entre autres revendications² pour le développement de notre région. Ce séminaire est un défi de plus, les fils des travailleurs ruraux* ont ressenti la nécessité d'un enseignement adapté à leur réalité dans le travail agricole. Ce séminaire a comme objectif l'analyse des défis de l'éducation rurale dans notre région.* »

Bruno Kempner, STR Altamira, coordination du Séminaire. « *Pourquoi avons nous réalisé ce Séminaire ? Une des revendications de base des producteurs ruraux est l'éducation des enfants. Dans une recherche réalisée en association LAET-STR dans 4 municipes, une des questions les plus mises en avant par les agriculteurs a été l'éducation, et pas seulement l'éducation fondamentale, mais surtout l'éducation professionnelle pour les agriculteurs. Nous relevons le défi et nous promouvons cet événement pour discuter de l'éducation à tous les niveaux, car les fils d'agriculteurs ont aussi le droit d'accéder à l'Université* ».

Carlos, Ecoles Familiales Agricoles, Etat de l'Espirito Santo (ES). « *L'éducation ne doit pas être seulement technique. Nous avons de nombreux techniciens. Nous avons besoin d'une éducation qui s'occupe de la vie. L'éducation rurale doit former les fils d'agriculteurs pour qu'ils deviennent agriculteurs. C'est la triste réalité de l'ES que le gouvernement enlève les enfants de la zone rurale pour les amener en zone urbaine où ils se mettent à boire et à se droguer* »^f.

Le deuxième jour, un diagnostic de l'éducation rurale dans le Pará est réalisé. Tout d'abord, une mise en perspective nationale, avec l'influence des plans de réajustement structurel des FMI ; ensuite, un point sur l'éducation rurale dans la zone rurale ; suit une évaluation de l'exode rural dans la région à partir de l'enquête de 1997 ; une discussion sur un modèle de développement (agro économique) pour l'agriculture dans la région ; enfin, présentation de l'expérience des MFR dans la région et dans d'autres régions du pays.

Le troisième jour est surtout consacré à des débats : sur l'éducation en général et rurale en particulier ; la question du départ des jeunes de la zone rurale ; la question de la politisation de la lutte.

Enfin, **le dernier jour** vise à proposer des solutions à ce problème. Quatre groupes de travail sont formés, devant répondre à trois questions : « *Quelles propositions pour le développement de l'enseignement rural dans la région de la Transamazonienne ; Qui doit s'occuper de mettre en place ces propositions (au niveau municipal régional) ; Quelles propositions sont prioritaires ?* »^g

Le premier groupe (dit des parents, composé en fait de syndicalistes) répond que les MFR sont la solution, et qu'elles « *doivent être assumées par des financements publics et contrôlées par la société* ». Il faut « *développer une mobilisation et une lutte des masses pour exiger les changements que nous voulons* »^h.

¹ Ces deux institutions ont rédigé un rapport sur lequel nous nous sommes appuyé pour rédiger ce document.

² « *Bandeira de luta* »

Les deux groupes de jeunes demandent « *un ajustement des cursus scolaires existant dans la zone rurale pour que le jeune puisse rester dans son milieu* », la création de MFR, la formation de leaders jeunes pour les syndicats.

Le groupe des enseignants demande la création d'une MFR par municipale, la légalisation des MFR existantes et leur financement par l'Etat, des formations pour les enseignants des MFR.

A la suite des propositions de ce groupe, un syndicaliste s'insurge : il dit que la direction des MFR doit revenir aux syndicats.

Annexe 2-4 : Le projet des agents communautaires

Pour la présentation de ce projet, suivons le discours de Marta, qui en assure la coordination. Nous avons réorganisé son discours afin de le rendre plus accessible.

Extrait d'entretien 165 : Une conception politique du développement (Marta)

« Nous voulons travailler dans ce projet la formation politique, la construction personnelle et la formation de leaders. Nous sommes en train de construire une proposition, le Mouvement Social passe par un moment de transition, et il sort d'une phase de survie pour une phase de proposition et d'exécution des politiques publiques. (...) A partir du moment où vous entrez dans le Mouvement Social, les ressources que vous avez conquises, que vous touchez, les alternatives deviennent des politiques publiques, et les ressources passent par les préfectures. Il faut former un corps de personnes qui puissent être les futurs maires, les futurs conseillers municipaux (*vereadores**), les futurs députés de cette région. Et d'une forme pour penser de nouveaux cette agriculture d'une manière différente. Nous sommes en train de travailler cela pour qu'ils puissent avoir clairement en tête qu'ils sont préparés à cela. Il y a besoin d'un *vereador** de plus, y'a-t-il quelqu'un dans la jeunesse qui peut le devenir pour ce municipe ? Il y a untel, qui fait parti du projet de formation de la FETAGRI et de la FVPP. C'est intéressant pour cette raison »¹.

Extrait d'entretien 166 : Rénover les cadres et renforcer la base (Marta)

« Autre chose : le Mouvement Social se fragilise, il doit être rénové. Il doit se rénover. Et ce groupe qui est là, ils vont tenir encore plus de 5 ans, mais ils ne vont pas tenir encore 10 ans avec le même entrain. (...) Et on a perçu aussi dans d'autres recherches que par exemple la Pastorale de la Jeunesse, qui est une association qui existe avec l'Eglise, qu'il y a une distance très grande entre la jeunesse et ceux qui sont dans les Mouvements Sociaux, les Pastorales... il y a une distance entre ce que les jeunes pensent et ce que fait le Mouvement Social fait concrètement. (...) Et autre chose : si le milieu rural perd sa jeunesse, on doit trouver une forme pour que la jeunesse en vienne à aimer de vivre dans les champs (*roça**), et construire des champs (*roça**) d'une manière qu'on puisse y vivre bien aussi, avec toutes les ressources que l'on peut avoir, depuis les loisirs jusqu'au droit à la santé, à l'éducation et à toute une série de choses. »

Extrait d'entretien 167 : Le fonctionnement du projet des agents communautaires : la multiplication (Marta)

« Comment fonctionne notre proposition ? Il y a 6 jeunes par municipe, trois ruraux et trois urbains, de ces six jeunes ont préféré quand c'est un municipe où il y a une MFR qu'il ait étudié à la MFR, et dans le cas des municipes d'Altamira, Brasil Novo, Vitoria et Anapú on veut douze jeunes par municipe parce qu'il y a une autre proposition de renforcement dans ces municipes. Le cours prévoit six modules théoriques et pratiques, parce que quelle est notre dynamique ? Que la jeunesse dans un processus de formation commence à s'insérer dans ces directions. On prévoit une augmentation de 40 % des jeunes dans la ligne de front des Mouvements et 60 % dans la base. Chaque jeune de ces groupes a trois multipliers, c'est-à-dire que chacun d'entre eux a en plus trois personnes avec lesquels il multiplie les activités, et pour incroyable que cela paraisse ça a marché, ça marche cette idée de multiplier la proposition, ça touche un grand nombre de personnes (...). »

« Les thèmes travaillés dans le projet sont en lien avec le syndicalisme, la politique elle-même et la construction de politiques publiques, notre intention première en travaillant ces thèmes est de fortifier l'agriculture familiale et cette histoire de faire interagir la ville et la campagne dans la construction d'un projet régional avec comme point de mire le processus politique mis en place par le gouvernement. »

Annexe 3 : Questionnaire des familles

Ce questionnaire est la dernière version du questionnaire que nous appliquons auprès des familles. Malheureusement, il a été amélioré au fur et à mesure du travail de terrain : ainsi, nous ne disposons pas pour toutes les familles de la totalité des données ici présentées sur la situation des enfants. Les données que nous avons pu utiliser pour l'ensemble de l'échantillon sont représentées au tableau 10.

Nom de la famille

Données générales

Localisation du lot

Situation foncière (propriétaire, en cours de titularisation, métayer, etc.)

Taille du lot

Nombre de têtes de bétail ; dont nombre financées (par prêt)

Nombre de pieds de cultures pérennes

Cacao

Café

Poivre

Autres

D'autres familles vivent-elles dans le lot

Nombre de familles

Situation foncière et relations de travail avec le propriétaire du lot

Histoire de la famille.

Date et lieu de naissance de l'époux

Date et lieu de naissance de l'épouse

Date et lieu du mariage¹

Nombre de lots où la famille a vécu

	Nom de la localité	Etat	Situation foncière	Type de colonisation (nouvelle, ancienne)	Emploi	Année d'arrivée	Année de départ	Avec qui est-il parti?	Raison du départ
1						Date de naissance			
2									
3									
4									
5									

Relation avec la ville

La famille a-t-elle une maison en ville? Un membre de la famille en ville ?

Fréquence des voyages en ville; durée moyenne des séjours

Raison des voyages en ville

Perspective pour le futur?

Aller en ville (pourquoi, avec qui, quelle date, quelle raison)

Changer de lot (pourquoi, avec qui, quelle date, quelle raison)

¹ Cette question a été rajoutée au fur et à mesure de l'application des questionnaires.

Situation des enfants

Données générales												
Rang de nais.	Nom	Sexe	Date de nais.	Etat de nais.	Encore en vie?	Situation scolaire	Niveau scolaire (actuel ou atteint)	Situation matrimoniale	Date du mariage	Nombre et dates de naissance des enfants	Veut encore des enfants?	Localisation (ville/campagne)
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

nais.: naissance

Rang de nais.	Vit à la campagne													
	Localisation du lot							Statut de la terre					Relations de travail avec la famille	
	Lot du père	Lot du beau-père	Même trav.	Trav. Voisin	Autre trav. de la région	Fond de trav.	Autre région	Propriétaire	Condition d'acquisition du lot	Employé?	Métayer	Agregado (famille ou non)	Nb de jours par mois	Type de travail (aide, échange de jours, salaire)
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														

Trav.: Travessão*, axe de colonisation.

Rang de nais.	Ville			Parcours antérieur								
				N'a jamais quitté le lot	Date de départ du lot	Période en dehors du lot			Période en ville			
	Nom de la ville	Type d'emploi	Date du départ			Type d'emploi	Durée	Date	Type d'emploi	Durée	Date	
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Annexe 4 : Grille d'entretien des familles

L'objectif était bien entendu de laisser parler l'interviewé le plus possible. Cela demande une certaine relation de confiance, et une réflexion au préalable des familles sur ce qu'ils vont raconter. D'où l'intérêt de prévenir avant l'entretien qu'il va avoir lieu. Nous essayions, le plus souvent possible, de réaliser l'entretien avec les deux membres du couple. Mais le formalisme inévitable lors de ce genre de rencontre (il s'agissait d'enregistrer un entretien avec un professeur venant de la ville !), l'organisation même de ces familles (sur laquelle nous reviendrons) et le stress que nous même avons au début de chaque entretien, faisaient que le plus souvent, l'épouse se dérobaient et laissait son mari parler pour la famille. Il devenait alors très difficile de réaliser un entretien avec l'épouse, le mari ne comprenant pas qu'il soit nécessaire d'avoir l'avis de son épouse sur la situation.

La grille d'entretien n'était là que pour aider à mener des entretiens dans lequel les interviewés ont du mal à s'exprimer ; et pour s'assurer, à la fin des entretiens, que tous les thèmes avaient été abordés, et que l'entretien pouvait donc être comparable avec les autres. Elle a été élaborée petit-à-petit, au fur et à mesure que l'analyse des premiers entretiens a fait surgir des thèmes intéressants.

Au début, il s'agissait juste d'obtenir un récit sur la vie de ces agriculteurs, quelles en étaient selon eux les grandes étapes ; puis, à partir de la liste que nous avons des enfants de ces familles, nous demandions pour chacun des enfants ce qu'il faisait aujourd'hui, ce qu'il avait fait avant, et ce qu'il voulait faire pour le futur.

Au fur et à mesure, cette grille s'est étoffée pour remplir les conditions suivantes :

Récit de la vie passée des agriculteurs.

- Lieu de naissance, histoire des migrations, différentes formes de travail.
- Histoire des relations avec la famille parentale et beau parentale, localisation actuelle des frères et sœurs.
- Ménage : date et lieu du mariage, circonstances de la rencontre avec l'époux / épouse, histoire de la famille.

Les enfants.

- Pour chaque enfant de la famille, grandes étapes de l'histoire de l'enfant, sa situation actuelle, point de vue sur la situation à venir.
- En particulier : études des enfants, mariage, formes de travail avec les parents, situation de ses enfants.

Annexe 5 : Tableaux et graphiques supplémentaires

Nous avons placé ici des tableaux ou des graphiques intéressants pour comprendre des données mais qui, s'ils avaient été placés dans le texte, l'auraient trop alourdi.

Tableau 31 : Situation des jeunes mariés selon leur âge d'arrivée en Amazonie

	Nés sur place; arrivés à moins de 14 ans			Arrivés de 15 à 20 ans			Arrivés de 21 à 25 ans			Arrivés à plus de 25 ans			Total	
	Nb	%	Ecart th-Nb	Nb	%	Ecart th-Nb	Nb	%	Ecart th-Nb	Nb	%	Ecart th-Nb	Nb	%
Agriculteur chez parents	56	22,7	0	9	14,5	-	2	8,7	---	1	11,1	---	68	19,9
Agriculteur proche parents	59	23,9	0	13	21	-	12	52,2	+++ ++++	1	11,1	---	85	24,9
Agriculteur loin parents	11	4,5	+	1	1,6	---	1	4,3	0				13	3,8
Agriculteur non propriétaire	33	13,4	-	16	25,8	++++	4	17,4	0	1	11,1	-	54	15,8
Ville proche	66	26,7	0	14	22,6	0	1	4,3	-----	4	44,4	+++ ++	85	24,9
Ville lointaine	20	8,1	+	9	14,5	+++	2	8,7		2	22,2		33	9,7
Monde	2	0,8					1	4,3					3	0,9
TOTAL	247	100		62	100		23	100		9	100		341	100

Légende: Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15%; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible.

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

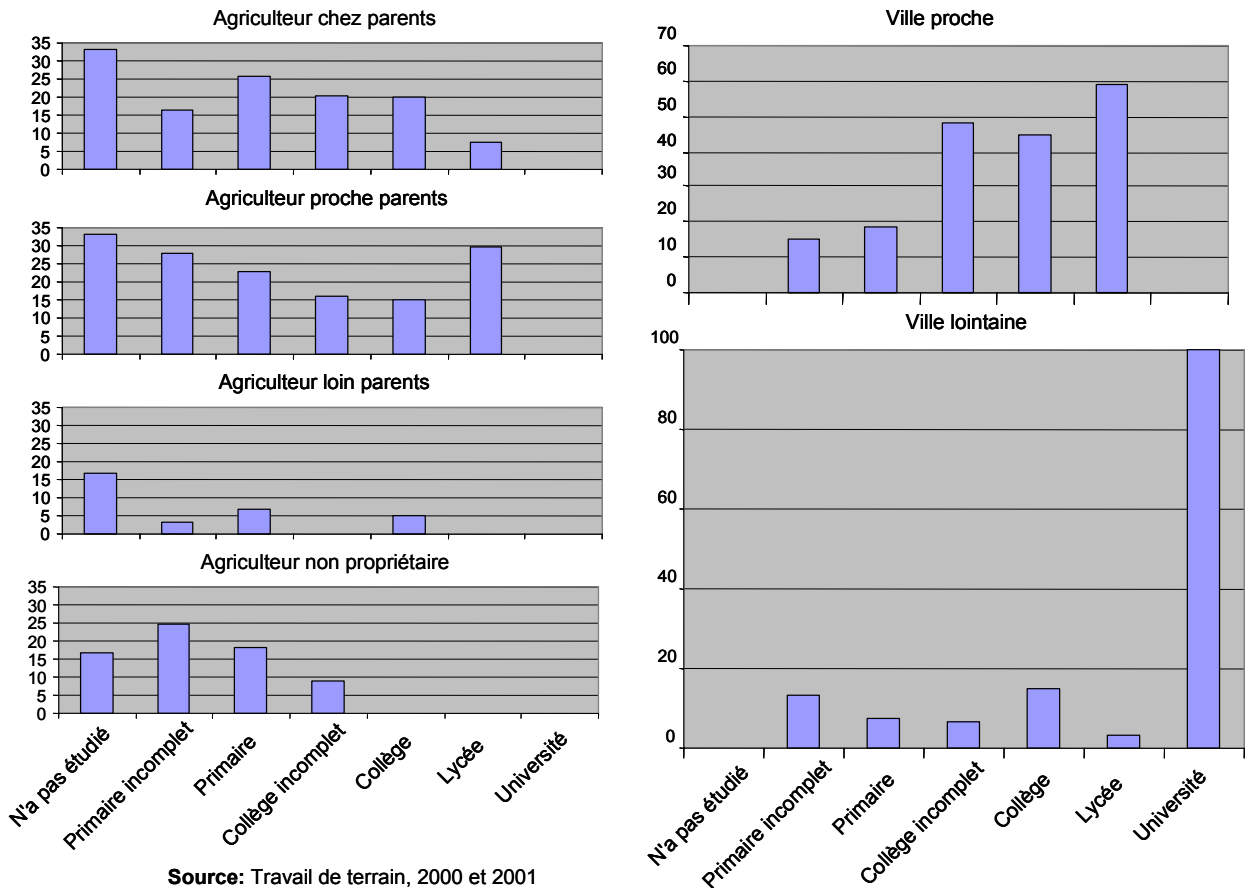
Tableau 32 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude

	N'a pas étudié			Primaire incomplet			Primaire			Collège incomplet			Collège			Lycée			Université			Total	
	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%	Ecart relatif	Nb	%
Agriculteur chez parents	2	33,3		10	16,4	-	34	25,8	+	9	20,5	0	4	20	0	2	7,4	--	0			61	21
Agriculteur proche parents	2	33,3		17	27,9	+	30	22,7	0	7	15,9	--	3	15	--	8	29,6	--	0			67	23
Agriculteur loin parents	1	16,7		2	3,3		9	6,8	++ +	0			1	5		0			0			13	4,5
Agriculteur non propriétaire	1	16,7		15	24,6	++ ++	24	18,2	+	4	9,1	--	0			0			0			44	15,1
Ville proche	0			9	14,8	---	25	18,9	--	21	47,7	++ +++	9	45	++ ++	16	59,3	+++ ++++	0			80	27,5
Ville lointaine	0			8	13,1	---	10	7,6	-	3	6,8		3	15		1	3,7		3	100		29	8,9
Total	6	100		61	100		132	100		44	100		20	100		27	100		3	100		294	100

Légende: Ecart relatif = écart à la moyenne pondéré. Afin de simplifier la lecture, nous avons utilisé une simplification par seuil. Le seuil a été fixé à 15%; lorsqu'il n'a pas été franchi, nous notons 0. Puis, le nombre de signe équivaut au nombre de fois où le seuil a été franchi. Lorsque nous ne notons rien, c'est que le calcul n'était pas possible.

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Graphique 12 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude



Source: Travail de terrain, 2000 et 2001

Annexe 6 : Grille d'entretien des jeunes

Cette annexe propose la grille d'entretiens avec les jeunes. Celle-ci a été élaborée à un moment précis de notre réflexion – au bout de la seconde année de thèse – et est marquée par nos conceptions à ce moment-là. Pour cette raison, nous avons recopié mot à mot le document que nous avons produit à cette époque.

Ce qu'on veut savoir :

- Comment devient-on agriculteur ?
- Dans le même temps, Qu'est-ce que ça veut dire devenir agriculteur ? *A contrario*, qu'est-ce que veut dire la vie en ville ?
- Qu'est-ce qu'ils pensent de ce métier là ?
- Est-ce qu'il aurait pu en être autrement ?
- Différences entre générations...

Il faut valider des hypothèses sur :

- Travail avec les parents ;
- Volonté d'indépendance ;
- Univers sociaux vécus et de référence.

Avoir des données cadres sur :

- Date de naissance ;
- Date du mariage, âge des enfants, âge de l'époux – épouse ;
- Situation économique actuelle, situation de la terre...

Donc poser des questions sur :

Itinéraire biographique : Normalement, il suffit de demander comment s'est passé sa vie. Lorsqu'il est nécessaire d'être directif, poser un ensemble de questions sur :

- Différents lieux de vie ;
- Différents emplois autre que l'agriculture chez les parents ou indépendants ;
- La vie chez les parents, les différentes formes de travail avec les parents ;
- Processus d'accumulation en cours (bétail), achat éventuel d'un lot ;
- Le moment du mariage : situation avant, après ; la manière dont l'épouse a été rencontrée.
- La naissance d'éventuels enfants ; ce que cela a changé. Nombre d'enfants désirés, manière dont maîtrise du nombre d'enfants...

Influences... Ca aussi, ça devrait apparaître dans la biographie, mais pas nécessairement.

- Importance de la famille pour eux, cela passant par des faits précis. Trouver une façon de poser les questions. Faire parler de qui dans la famille, *etc.*
- Histoire des personnes qui ont été importantes pour eux... Par exemple, histoire des petits amis... Faire parler du groupe des amis, des choses qu'ils font ensemble, *etc.*
- Ecoles : aimait l'école ? Si sortie, pourquoi ?
- Rapports aux associations, syndicats, *etc.* Ca peut être des questions comme : participation à une association, laquelle ? Si non, avez-vous déjà pensé à participer ?

- Rapport à la religion.

Représentations de la ville. Il s'agit de comprendre comment est vue la vie en ville, comme en négatif ou en positif.

- Avez-vous déjà en ville ? Pourquoi faire ?
- Comment vous y êtes vous senti ? Voulez-vous y aller ?
- Aimerez vous y vivre ?

Différences avec les parents. Il s'agit de demander ce qu'ils pensent avoir de différent avec leurs parents sur un certain nombre de thèmes :

- Famille, importance des liens familiaux.
- Mariage, vie de couple, enfants...
- Ecole, association...

Mise en perspective :

- Quelles attentes pour le futur ?
- Si notre vie est composée de quatre ou cinq choix fondamentaux, quels ont été ces choix ?

Pouvait-il en être autrement ? Souhaitiez-vous qu'il en eut été autrement ?

- Qu'est-ce que vous aimeriez être ?
- Qu'est-ce que vous aimeriez que vos enfants fassent ?

Annexe 7 : Les péripéties du mariage de Socorro

Extrait d'entretien 168 : Les péripéties du mariage de Socorro

« *Enquêteur* : Votre père pensait vous marier à quelqu'un d'autre ?

« *Socorro* : Oui. Quand Monteiro est venu me demander en mariage, le père a dit qu'il me donnerait : " Je te la donne oui ". - "A quand le mariage ?", a demandé Monteiro. - "Quand tu auras fait la maison, que tu auras tout mis dedans et qu'il n'y aura plus rien à faire, alors on fera le mariage". Mais quand Monteiro est parti, mon père a dit : "Je lui ai dit que j'allais te donner, mais je ne vais pas te donner non. On s'en va aujourd'hui même, tu ne vas pas te marier avec lui, c'est hors de question, je ne veux pas que tu te maries avec lui, et je vais t'envoyer dans la maison de mon compère ; tu peux préparer tes affaires, on va partir". - "Non, j'y vais habillée comme je le suis, je ne vais pas changer d'habits non". On est arrivé là, dans cette maison, à 5 heures du matin, après avoir marché toute la nuit, on a traversé de l'eau, des ruisseaux. Et quand on est arrivé là-bas, vers 5 heures, il a appelé, la femme s'est levée, a fait du café, et nous a apporté du pain, qu'on prenait avec le café, et il y avait des jeunes filles là-bas, il y a une fille mariée qui avait la même taille que moi, la même forme, et ses habits m'allaient, alors je suis resté là-bas et mon père a dit : "Regarde bien Commère Nenen, cette femme là de ma maison, je l'ai amenée ici parce que je ne veux pas qu'elle se marie avec ce garçon avec qui elle sort. Si elle trouve à se marier ici avec un de tes fils, ou n'importe quel voisin, vous pouvez la marier, ça me conviendra, je ne veux pas qu'elle se marie avec ce garçon". Alors je suis restée, je n'avais pas d'habits, j'ai mis les habits de cette fille, et la femme n'était pas pauvre, elle était même assez aisée, alors elle m'a acheté des habits et je suis restée là-bas, comme si j'étais une de ses filles. Il lui a dit : "C'est ta fille, elle peut rester ici, fait comme si c'était ta fille, et qu'à partir d'aujourd'hui elle n'envoie pas de lettre à la maison et ne la laisse pas aller à la maison, sous aucun prétexte, il faut qu'elle reste ici, elle ne doit pas donner la moindre nouvelle, il faut que personne ne sache où elle est". Et je suis restée là-bas. J'avais amené un de ses portraits, et je suis restée, restée, restée, et il avait ce garçon à elle là-bas, José Morais qu'il s'appelait, il était inconsistant, mais elle m'a demandé : "Socorro, si José veut sortir avec toi, tu veux ?" ; j'ai répondu : "Oui, je veux bien". Et elle lui a dit que je voulais bien sortir avec lui, mais on est resté comme ça, il ne m'a jamais rien dit, on est resté ensemble, à piler le riz, on pilait le riz la nuit, on parlait, mais on était tous ensemble, et il n'y avait pas de séparation pour que l'on puisse parler. Et de cette façon un an passé, un an je suis resté, et quand est arrivé le mois de la Saint-Jean, j'ai passé le feu avec elle comme marraine, le vieux comme parrain, et avec les enfants comme cousins, comme petit-frère et lui comme fiancé, et alors un jour j'ai dit : "Marraine, laisse moi aller à la maison chercher des habits, des chaussures qui y sont restés". - "Non Socorro, ton père a dit que tu ne devais pas aller là-bas". J'ai répondu : "Je vais y retourner, mais je ne vais pas y rester non, ce garçon là-bas, même s'il y était, je ne veux plus rien avec lui". Alors elle a dit : "Alors vas-y, va sur cet âne et reviens aujourd'hui même". La vieille était infirmière, et elle passait rarement une journée complète à la maison. Elle a dit : "Vas-y avec Joãozinho – c'est le nom d'un gamin de là-bas -, et reviens aujourd'hui même". Et j'y ai bien été, et je suis revenu le jour même, j'ai pris mes habits, mon père n'était pas à la maison, il avait été acheter de la viande au village, mais quand il est arrivé et qu'il a vu la mule attachée, il a demandé : "A qui est cette mule ?", - "C'est à Socorro qui est venue ici", - "Socorro, et où est-elle ?" ; - "Elle est ici" ; - "Ah non, ça ne va pas ça, il faut qu'elle parte tout de suite, elle ne peut pas rester ici, sous aucun prétexte". Mais moi j'avais amené une lettre à faire passer à mon petit ami, je l'ai laissée à mes sœurs pour qu'elles la donnent, mais il était déjà venu, ma sœur Nazaré, celle qui vit aujourd'hui à Porto Velho, m'a dit : "Socorro, il était ici hier et il a demandé où tu étais, mais personne ne sait où tu es. Où es-tu femme ?" - "Même moi je ne connais la pas le nom de l'endroit où je suis, je sais simplement que c'est loin d'ici". Alors le vieux est arrivé, j'ai donné la lettre pour qu'on lui fasse passer et le vieux est arrivé pour me dire de partir. J'ai pris un peu de temps, le temps de chercher les habits et les mettre dans un sac, et je suis montée sur l'âne et je suis partie à la maison de cette femme de nouveau, et je suis restée, restée, restée... et j'ai eu envie de m'en aller, le garçon était parti et je suis allé lui dire : "Marraine, je pense que je vais partir, je ne vais plus me marier avec ce garçon, je m'en vais à la maison". Alors elle a dit : "Et le mariage ici ? Tu ne vas plus te marier avec mon fils non ?". Mais il ne m'avait jamais rien dit, et je lui ai répondu : "Non, je crois qu'il n'a envie de rien avec moi" ; et elle a répondu : "Mais si il a envie, c'est juste qu'il est timide, mais il est comme ça, il a envie oui". Je pense qu'elle lui a parlé, et il est venu me demander si je voulais me marier avec lui et je lui ai répondu : "J'ai envie oui". - "Tu veux vraiment Socorro ?" ; - "Oui". Alors il a dit : "Si tu retournes chez

toi, sache que le 4 Juillet je vais te demander en mariage". *Je lui ai répondu* : "Tu peux venir". *Mais bon, la discussion avec lui a eu lieu le jour où j'allais partir, j'allais partir le lendemain matin, et la ville au soir il m'a dit* : "Fiancée, tu t'en vas demain, c'est sûr ?" ; - "Oui" ; - "Alors je vais te dire une chose, une chose sérieuse : si tu vois que ton petit ami de là-bas il arrive le jour où j'y serai et que tu me feras honte, alors dis le moi maintenant que je n'y aille pas". *Je lui ai répondu* : "Tu peux venir, parce que même s'il vient, je ne veux plus rien avec lui". *Le troisième jour de Juillet, alors qu'il était huit ou neuf heures, il est arrivé à la maison ; et à trois heures de l'après-midi, trois ou quatre heures est arrivé cet autre de Codorna, il est arrivé au hameau et une de mes cousines est venue me prévenir à la maison. Tous on savait que le garçon venait pour me demander, et tous on savait que l'autre était là aussi, et on est venu me dire qu'il était arrivé, alors j'ai dit* : "Tu peux entrer" ; - "Il vient dîner avec toi" ; - "Tu peux entrer". *Alors il est venu, ma cousine est venue me prévenir, ma mère est venue, sa sœur, tout le monde est venu à la maison, il y avait environ 45 ou 50 personnes, il y avait vraiment beaucoup de monde, des enfants et tout ça. Il faut dire que je suis née et que j'ai grandi là-bas, tout le monde m'appréciait, tout le monde est venu, quelques uns pour voir comment j'allais m'en sortir, d'autres pour faire des commentaires, mes camarades, tout le monde est venu. Quand il est arrivé j'étais en train de piler le riz, et il est entré dans la salle, la maison de mon père était très grande, elle était en bois, et il avait un couloir très grand, des chambres de chaque côté, et de la cuisine on pouvait voir qui arrivait en face. Et de la cuisine j'ai vu tous ces gens qui arrivaient dans la cour, et j'étais tellement nerveuse que je n'ai pas eu le courage d'aller dehors pour recevoir les gens, alors je n'y ai pas été. Ma mère n'était pas à la maison, personne n'était à la maison, il n'y avait que moi à la maison et ce garçon qui venait d'arriver, ce fiancé qui avait débarqué, et moi je m'étais habituée à lui, il était comme un frère, je n'avais pas honte à cause de lui, mais j'avais honte à cause des gens qui venaient d'arriver. Alors est arrivée une de mes cousines qui a dit* : "Socorro, que fais-tu ? Ces gens sont venus et tu ne vas pas les recevoir ? Ne me tue pas de honte et va là". *Je lui ai présenté mes excuses et je lui ai dit* : "Excuse moi, il faut que j'aille parler avec ces gens là-bas", et je suis allée dans la salle, il y était, il était déjà entré et il était assis. On est nés et on a été élevé ensemble, il était déjà entré et était assis mais ses autres amis étaient là et je leur ai dit bonsoir, j'ai parlé avec tout le monde, il s'est levé et il m'a présenté un garçon, là, et le garçon a dit : "Monteiro, c'est celle-là ta future épouse ?" *Et il a dit* : "C'est celle-là oui". *Alors il a dit* : "Je suis ravi de la connaître, mais jeune homme pourquoi est-ce que tu ne l'as pas encore enlevé d'ici ? Laisser une fille dans un intérieur* pareil". *Et il m'a demandé de l'eau, alors je suis repartie à la salle où était l'autre et j'ai pris l'eau, je lui ai amenée, alors il a bu et il a dit* : "Elle est bien fraîche". *Je lui ai dit* : "Merci". *Alors l'autre est arrivé de nouveau et il a dit* : "Pourquoi as-tu souri quand tu l'as remercié ?" *Il était vraiment fou ce garçon, Zé Morais, et j'ai dit* : "Y'a rien, je dis merci beaucoup parce qu'il a dit que l'eau était bonne et je l'en remercie". *Alors il a dit* : "Hé fiancée, tu te rappelles ce que je t'ai dit à la maison. Si c'est pour me faire honte, tu me le dis", et il avait une lame de couteau qu'il avait amenée cachée sous la chemise, lui avec une lame à la ceinture, j'ai dit : "Tu peux rester tranquille, ne pas te préoccuper, je ne vais pas te faire honte non". *Et bon, on a dîné ainsi, j'ai tué une dinde, parce que là-bas dans le Maranhão on a des dindes, n'est-ce pas, un type de poulet bien gros, je l'ai tué et j'ai fait le repas pour tout le monde, une grosse platée de riz parce que là à la maison on a beaucoup de travailleurs à cause du moulin, pour faire l'alcool de canne (cachaça), pour faire la rapadura, beaucoup de travailleurs, alors j'ai rempli la casserole de riz et j'ai fait le repas pour tout le monde, et mon père est arrivé et il a dit* : "Ben dis donc, qui c'est tout ce monde ?" *Alors je lui ai dit que le garçon était arrivé, mais qu'il ne devait pas s'inquiéter, qu'il n'allait rien se passer et il a été prendre une douche, et à l'heure du repas il a appelé tout le monde* : "Venez manger ici, Raymond Morais et Zé Morais". *Alors ils sont venus manger et ils se sont assis à table, en face de moi, et ils ont mangé. Mais il était tellement nerveux qu'il a laissé sa cuillère tomber au sol deux fois, qu'il a fait tomber la farine sur la table, qu'il a fait tomber la bouteille de poivre¹, et il était tellement nerveux que c'est moi qui ai préparé son assiette, et mon père m'a dit* : "Fais l'assiette de José Morais ma fille, parce que tu as déjà passé un moment-là, et tu sais quel morceau de la poule il préfère, parce qu'il voulait que je me marie avec ce garçon, alors j'ai fait son plat, je lui ai donné, mais il n'a même pas mangé, il a juste fait... il est resté là, alors le repas s'est terminé, et mon mari avait un moulin là-bas, alors il allait au moulin boire de l'alcool et il voulait que je laisse le garçon et que je m'enfuis avec lui le jour même, que je fasse ma valise et que j'aille l'attendre dans une cachette qu'il avait, mais j'ai dit : "Non, je ne ferai pas ça non". *Alors il a dit* : "Mais pourquoi ? Tu ne l'aimes pas, c'est moi que tu aimes, et tu vas te marier avec lui, contre ta volonté ? Allez viens on s'en va, tout de

¹ Le poivre se présente sous forme liquide ; quant à la farine, il s'agit de la farine de manioc.

suite". *J'ai dit* : "Non, je ne ferai pas ça non, je lui ai promis que je ne lui ferai pas honte et je ne vais pas faire ça non". *Alors de temps en temps il m'appelait de dehors, alors j'y allais et je parlais un peu, et il m'appelait toujours pour me dire de préparer ma valise et de l'attendre à la cachette qu'il avait dans un coin, mais je disais* : "Non, je n'y vais pas non, je ne fais pas cela". *Et il buvait, alors je lui ai dit, pour m'en débarrasser* : "Ecoute va-t'en parce que le garçon, il est venu pour me demander en mariage, tu sais qu'il est venu pour cela". *Et il m'a dit* : "Il ne va rien demander du tout, il est trop bête pour cela". - "Ecoute on va faire comme cela : si il ne me demande pas, on se marie demain ou le jour que tu voudras, mais s'il demande je me marie avec lui". *Alors ils sont partis, et les invités sont partis aussi, il n'est resté que moi, mon père, mes frères, ma mère n'était pas à la maison. Quand les gens sont partis, il est venu et il m'a demandé* : " Hé fiancée, je peux te demander en mariage ou non ? " *Et j'ai dit* : "Tu n'es donc pas venu pour me demander en mariage ?" ; - "Si" ; - "Alors tu peux demander oui" ; *et il a dit* : "Je dis cela, parce que quand j'ai vu tous ces gens là qui t'appelaient, c'est pour cela que je te demande". - "Non, tu peux faire ta demande". *Alors mon père qui était là s'est approché, et il demande, et on père a dit* : "Je vous la donne, en vérité je vous l'avais déjà donnée le jour où elle est venue là-bas, depuis le jour où je l'ai livrée là-bas, elle était déjà donnée pour que vous puissiez l'épouser, ce que je ne veux pas c'est qu'elle se marie avec ce garçon, je ne veux pas, mais avec vous, qui êtes quelqu'un de bien, je veux". *Alors il a dit* : "Le mariage sera le 15, le 15 de ce même mois de Juillet, le 15 il y aura une messe ici, et on en profitera pour faire les 3 mariages". *Parce que là où j'habitais deux garçons allaient se marier. "Tout va bien alors", et il est reparti chez lui (il habitait loin) et je suis restée chez mon père. Le lendemain matin, ce Monteiro est venu chez moi* : "Et alors Socorro ?" - "Et bien je vais me marier avec Zé Morais, le garçon m'a demandé en mariage et tout est prêt, je suis engagée auprès de lui et ça va être avec lui, pour de bon ". - "Non, ce n'est pas possible ça, non non non". *Alors mon père qui rentrait du travail à cette heure là lui a fait dire qu'il devait partir, et mon père a commencé à me disputer en me disant que j'étais engagée auprès de l'autre, qu'il était venu et j'ai répondu* : "Non non, ce n'est pas moi qui l'ai appelé, il est venu de lui même". *Alors il m'a encore menacé de me battre, mais il s'est calmé, et il m'a dit* : "Ecoute moi bien, tu vas l'envoyer à l'œil d'Eau, c'est là que ce garçon est né et a été élevé, et il va y rester jusqu'à ce que tu t'en ailles, et toi tu n'iras pas". *Mais bon, le 4 du mois, parce qu'en fait le garçon était venu le premier du mois, un gamin s'est réveillé sans sucre, en disant qu'il n'y avait pas de sucre, il avait du sucre roux, enfin ce que l'on appelle le sucre roux, du sucre de canne, mais comme le gamin était petit il ne pouvait pas [en prendre], et alors habillée comme je l'étais (j'avais mes habits de l'après-midi) je suis moi-même allée acheter le sucre, et j'ai amené une gamine qui était avec moi, ma nièce la plus âgée, elle avait 8 mois, je lui ai mis une culotte et j'y suis allée avec elle, pour ne pas y aller seule parce qu'il y avait de la forêt sur le chemin et pas une seule maison jusqu'à cet endroit, sur 2 kilomètres, mais bon je connaissais le chemin, il n'y avait pas de problème de solitude, mais bon j'y suis allée avec cette petite et quand je suis arrivée là-bas il était à la douche, il avait été prendre une douche et une de mes cousines m'a vue avant qu'il ne me voie et a dit* : "Hé Socorro, tu viens te marier ?" - "Non, je ne suis pas venue me marier, je suis venue acheter du sucre". - "Parce que tu sais, Monteiro n'est pas parti non". *Il aurait déjà dû partir pour Codorna le même jour, mais il n'y est pas allé, parce qu'il devait amener de la rapadura pour un gamin qui étudiait dans sa maison à Codorna, mais le propriétaire du moulin lui a dit qu'il ne pourrait y aller que le jour suivant parce qu'il allait préparer du miel pour l'amener là-bas, et alors il a repoussé son voyage, et elle m'a dit* : "Monteiro ne fait que t'attendre, pour lui, quelque soit l'heure à laquelle tu arrives, il voudra t'épouser". *J'ai répondu* : "Non, je suis venue acheter du sucre, Dieu me garde, je m'en vais tout de suite". *Mais elle l'a envoyé chercher, il est venu, un autre type qui était avec lui est venu et ça a été tous ces commérages, tous ces commérages, et quand je suis arrivée au magasin pour acheter le sucre il y avait mon oncle, parce que le magasin était à mon oncle, un frère de mon père, et mon oncle était en train de se battre, mais de se battre, et sa fille était en train de m'insulter, elle me traitait de tous les noms* : "Ah mais je ne peux pas croire que tu vas te marier avec ce type, ce n'est pas possible qu'elle soit venue, elle se croit supérieure, on va aller appeler son père". *Alors bon j'ai donné ma bénédiction à son père, mais il n'a rien dit, et la petite a demandé* : "Socorro, tu es venue pour te marier ?". - "Non, je ne suis pas venue pour cela". - "Mais ici tout le monde dit que tu es venue pour te marier". - "Mais non, je ne suis pas venue pour me marier". - "Si tu es venue pour te marier, parce que tu n'as pas honte de te marier avec lui, un garçon comme lui qui n'a rien, tu perds la chance de te marier avec l'autre qui a tout pour te marier avec celui-ci". - "Fille, je ne suis pas venue pour me marier, je suis en train de te dire que je ne suis pas venue pour me marier". *Et bon, on a commencé à se battre, alors je me suis mis en colère, tu comprends Xavier... il m'a pris une telle colère, je sais qu'un cousin est venu et m'a dit* : "Ma cousine est venue, elle laisse tout le monde se battre et elle est venue ici pour une histoire très

égoïste". *Il m'a traité d'égoïste, comme cela, et il a dit : "Ecoute, je vais te demander quelque chose, et tu vas me répondre : tu aimes Monteiro ?" - "Oui, je l'aime" ; il faut dire que je suis sortie avec lui 5 ans. - "Et l'autre, Zé Morais, tu l'aimes ?" - "Je l'aime bien, je l'aime bien mais pas au point de se marier, mais c'est avec lui que je vais me marier, avec le temps je vais finir par l'aimer", il faut dire que j'aimais beaucoup ses parents et sa famille, alors il a dit : "Bon ben je vais te dire une chose, les gens pauvres, nous nous sommes déjà pauvres et quand on refuse de se marier avec des gens encore plus pauvres, quand on ira au ciel c'est en enfer qu'on nous enverra, et on ne nous célébrera pas parce qu'on s'est mariés avec quelqu'un dont on ne voulait pas. C'est pour cela que tu dois te marier avec qui tu veux, si tu n'aimes pas Zé Morais et que tu aimes Monteiro alors marie-toi avec Monteiro même s'il n'a rien, marie-toi avec lui, il ne faut pas que tu fasses comme les autres le veulent, laisse la dispute se faire et marie-toi avec qui tu veux". C'est à ce moment-là que j'en suis arrivée à la conclusion [qu'il fallait que je me marie avec lui], alors je suis allé le voir et je lui ai dit que je voulais : "Si tu veux tu peux le dire", et sa mère est venue, a retiré son alliance du doigt et l'a mise à mon doigt : "Si tu veux, tu mets l'alliance au doigt maintenant et tu te maries maintenant, écris ton nom là, tout de suite et marie-toi rapidement, ton père arrive mais quand il sera là tu seras déjà mariée, et pronto". C'est à ce moment-là que j'ai dit que je voulais, et ils m'ont amené à la Mairie (cartorio), mais quand j'y suis arrivée ils avaient déjà envoyé un message à mon père, qui était arrivé tout effrayé, et la suite je te l'ai déjà racontée »^k.*

Extrait d'entretien 169 : « Les regrets » de Socorro

« Enquêteur : Et vos frères mariés [vivaient eux aussi avec vous] ?

*« Socorro : Oui, mes frères sont mariés eux-aussi, tout le monde vit dans les champs, à la terre, personne ne sortait à l'extérieur non. Alors moi je trouve cela étrange qu'ils sortent, plus maintenant parce que je me suis habituée, au début quand ils se préparaient pour sortir, je pleurais, ils sortaient et je restais à pleurer, je ne voulais pas qu'ils sortent pour aller travailler chez les autres non, il fallait qu'ils travaillent ici. Mais ils ne travaillent pas ici, tout le monde n'est pas ici, tout le monde devrait travailler ici, ici, ici ça aurait dû être une maison où rien ne manque, rien, il devrait y avoir du cacao, du poivre, tout cela aurait dû être ici, mais bon c'est la faute à leur père, ce n'est pas leur faute à eux, ils sont très travailleurs et lui aussi c'est un travailleur, mais ce qui lui manque c'est l'idée, s'il y avait quelqu'un pour le pousser un peu, c'est un travailleur mais il lui manque les idées dans la tête, il est comme un enfant, il n'a aucune initiative pour faire les choses, c'est pour cela qu'ils sont comme cela, c'était pour tout le monde ici, personne ne devrait sortir pour travailler chez les autres, ils auraient dû travailler ici, à couper le foin, à planter le poivre, à lutter dans le potager. La terre est bonne c'est une terre qui ne sèche jamais, de l'hiver à l'été, elle ne sèche jamais, en plus elle est en bord de route, un véhicule pouvait prendre la production et l'emmenner à Altamira, il y a tout pour qu'il ne manque de rien, mais il n'y a pas de solution. Il y a un proverbe qui dit : " **l'arbre qui naît tordu, même sa cendre est tordue** ", c'est tout à fait cela, il n'y a pas moyen non, il est ainsi et il n'y a pas moyen d'en faire autre chose. Un de ses frères, celui qui a acheté la terre ici, nous a dit : " Je voudrais pouvoir venir habiter ici, je le mettrai dans le droit chemin le compère Monteiro, je le mettrai comme il faut, et on verrait si vous ne seriez pas bien dans la vie, ce serait un autre Monteiro ", mais il ne peut pas venir ici, il déteste les intérieurs, il n'aime pas ça, et c'est ainsi »^l.*

La citation que nous avons mise en gras a étonné plus d'une personne à qui nous l'avons montrée. En effet, le proverbe qu'elle cite dit : « *l'arbre qui naît tordu il reste tordu jusqu'à la taille* ». Là, Socorro considère que même si on brûlait l'arbre, sa cendre serait tordue : elle donne ainsi raison à son père. Il s'agit de plus d'une critique très dure contre son mari, professée devant un inconnu. Quand on connaît les difficultés qu'a eu Socorro à se marier, on est encore plus étonné.

Mais on peut, pour comprendre cette condamnation, se référer au contexte de l'entretien : celui-ci a été réalisé de manière quasiment officielle, devant l'ensemble des enfants de Socorro, alors que son mari était aux champs. Les enfants ont entendu le récit du mariage, et le dernier passage cité se situe à la fin de l'entretien. Ce discours semble s'adresser d'abord à ses enfants : ceux-ci ne doivent travailler dehors (sinon, cela fait pleurer la mère) ; et, elle le sous-entend, ceux-ci doivent respecter les conseils de leurs parents en matière de mariage.

^a **“Projeto Consolidação da produção familiar rural et contenção dos dematamentos na Transamazonica e Baixo Xingu.**

“Este documento apresenta um conjunto de propostas na perspectiva de elaboração de um projeto de consolidação da produção familiar rural et contenção dos dematamentos na Transamazonica e Baixo Xingu.

“Pretende se trabalhar três eixos principais : o reordenamento fundiário da região, a disseminação de práticas agroecológicas e a implementação de unidades de conservação entre o rio Amazonas e a Transamazônica às margens dos rios Xingu e Iriri. Como eixos transversais, os tópicos a serem trabalhados serão : agro industrialização e comercialização; fortalecimento da capacitação de produtores, assistência técnica e extensão rural; e a integração de educação rural no desenvolvimento regional, baseado em Casas Familiares Rurais (CFR), no ensino fundamental e médio e na formação em Ciências Agrárias em nível superior (UFPa).

“Na integração dos três eixos, estarão sendo contemplados aspectos da organização da produção e dos produtores, disseminação de tecnologias para o desenvolvimento regional sustentável, buscando-se trabalhar todos os elos de processo produtivo, desde a produção propriamente dita, até às etapas de industrialização e comercialização. Pretende-se imprimir uma nova visão de ocupação fundiária, com o incremento de produtividade das áreas já alteradas nas vicinais na faixa dos dez primeiros quilômetros da margem da rodovia.

“Desta forma, pretende-se implementar uma estratégia que prima pela integralidade das ações, combinando aspectos econômicos, sociais e ambientais nesta região, a qual pode se constituir numa zona de contenção contra os desmatamentos e avanço de práticas econômicas não sustentáveis no longo prazo.

“Esforços relacionados à educação (formação e capacitação), de agricultores constituem-se, também, em pontos prioritários. Neste caso, as CFR por meio da Pedagogia da Alternância desempenharão papel de fundamental importância, inclusive, na formação dos Agentes Agro Ambientais e técnicos que darão suporte de assistência para as bases do desenvolvimento que vêm sendo incentivadas pelos movimentos sociais.”(...)

“Objetivos : Geral : Contribuir para o fortalecimento econômico da produção familiar rural na Transamazonica e Baixo Xingu, com base no reordenamento fundiário, no aumento da produtividade das áreas alteradas e na intensificação do uso sustentável dos recursos florestais, dentro de uma abordagem integrada de desenvolvimento regional.

“Específicos :

“Restringir e reorientar a utilização de áreas de florestas, incentivando o manejo florestal de uso múltiplo, no processo de desenvolvimento das regiões da Transamazonica e Baixo Xingu.

“Difundir práticas de preparo de área sem o uso do fogo.

“Difundir os cultivos agro florestais (SAF) e consórcios agrícolas enriquecidos com frutíferas regionais integrados nos sistemas de produção das unidades familiares.

“Promover e consolidar a profissionalização de jovens agricultores e trabalhadores no meio rural para as novas habilidades produtivas investidas.

“Estimular e consolidar empreendimentos econômicos com base no manejo de recursos naturais da região.

“Desenvolver um programa de verticalização da produção, incluindo o desenvolvimento de novos produtos, planos de negócios e estratégias de inserção nos mercados local e regional, como ponto de partida para mercados mais amplos.”

b Nous avons relevé cette citation en la traduisant directement, ce qui fait que nous ne pouvons en proposer la version brésilienne.

c Nous avons relevé cette citation en la traduisant directement, ce qui fait que nous ne pouvons en proposer la version brésilienne.

d “Para quem se destina as CFR’s ? O próprio destina-se prioritamente a jovens do meio rural de ambos os sexos com mais de 14 anos desejosos de permanecerem na actividade agrícola e que tenham, preferencialmente, cursado até a 4ª série do 1º grau” (p. 8).

“O que é uma CFR ? A CFR é uma instituição educativa, que visa oferecer aos jovens do meio rural uma formação integral adequada à sua realidade, possibilitando-os de atuarem no futuro como profissionais no meio rural. O projeto é regido por uma associação de agricultores (pais de jovens e pessoas interessadas), através de um Conselho de Administração eleito em Assembleia Geral, que tem o objetivo de participar do processo educativo dos jovens e administrar o projeto. A duração de um ciclo de atividades das CFR’s é de 3 anos, com alternância em regime de internato. As CFR’s funcionam através do método da alternância em regime de internato.

“As CFR funcionam através do método da alternância onde os jovens passam : 1. Duas semanas na propriedade dos pais, no meio profissional rural. Neste período, o jovem, através da realização do plano de estudos, discute com a família sua realidade, planeja soluções e realiza experiências na propriedade, difundindo seus conhecimentos na comunidade. 2. Uma semana na CFR, onde os jovens, com a ajuda de monitores, colocam em comum os problemas levantados na sua realidade, buscam novos conhecimentos para compreender e explicar os fenômenos científicos. Através dos cursos profissionais é realizado o estudo de fichas pedagógicas com conhecimento técnico integrado com uma formação geral (matemática, português, física, geografia, etc.) e uma educação social e humana voltada para o trabalho comunitário”.

e “Após quase 3 décadas de existência uma região eminentemente agrícola como a Transamazonica ainda não possui no sistema educacional uma proposta que leve em conta o desenvolvimento da Agricultura Familiar” (p. 4).

“Objectivo geral : Realizar um processo de avaliação do sistema educacional rural existente na região, visando a construção de uma proposta viável e adequada ao desenvolvimento do meio rural para a Transamazonica e o Baixo Xingu. Objectivos específicos : A. Avaliar os avanços e obstáculos do sistema educacional no meio rural do oeste paraense; B. Apresentação de um diagnóstico da educação na micro região de Altamira, realizado pelo STR desse região; C. Identificação dos desafios existentes no campo educacional rural na Transamazônica e Baixo Xingu; D. Conhecer outras experiências de modalidades de ensino e formação para o meio rural existentes nessa região e em outros estados” (p. 5).

f Francisco de Assis (Coordenação geral do Seminário, STR – Anapú) : “Nestes trinta anos de colonização da Transamazonica, lutamos por Educação, Estradas, Reforma Agrária, entre outras bandeiras de luto para o desenvolvimento da nossa região. Este seminário é mais um desafio, os filhos de trabalhadores rurais tem sentido necessidade de um ensino adequado a sua realidade no trabalho com agricultura. Este seminário tem objetivo de analisarmos os desafios da educação rural em nossa região e discutirmos propostas alternativas de educação rural em nossa região” (p. 6).

Bruno Kempner (Coordenação geral do Seminário, STR – Altamira). “Por que estamos realizando esse Seminário ? Uma das reivindicação básicas dos produtores rurais é educação dos seus filhos. Em uma pesquisa real em conjunto com o LAET – STR, em 4 municípios (Anapú, Vitória do Xingu, Altamira et Brasil Novo), uma das questões mais levantadas pelos agricultores foi a educação, não apenas em ensino fundamental, mais principalmente ensino profissionalizante para agricultores. Aceitamos o desafio e promovemos este evento para discutir a educação em todos os graus porque os filhos de agricultores merecem também chegar na Universidade” (p. 6).

Carlos (Palestrante / Convidado; Escolas Famílias Agrícolas, Espírito Santo). “A educação deve ser apenas técnica, de técnicos estamos cheios. E preciso uma educação que se preocupe com a vida. A educação rural deve formar os filhos de agricultores para se tornar agricultores. E triste a realidade do ES é que o governo tira os filhos dos agricultores da zona rural e leva para a zona Urbana onde se envolvem com bebidas e drogas” (p. 6).

g Nous avons relevé cette citation en la traduisant directement, ce qui fait que nous ne pouvons en proposer la version brésilienne.

h “As CFR’s devem ser assumidas com recursos públicos e controladas pela sociedade”, “Desenvolver uma luta / mobilização de massa regional para exigir as mudanças que queremos”.

i “Adequar os currículos do modular já existente na zona rural para assegurar a permanência do jovem em seu meio”

j “A gente quer trabalhar nesse projeto a formação política, o crescimento pessoal, a formação de lideranças... Nós estamos construindo uma proposta, o Movimento Social ele passa por um processo de transição, e sai dessa fase de sobrevivência por uma fase de proposição e de execução de políticas publicas. (...) A partir do momento que você entra no Movimento Social, mas os recursos que você acaba conquistando, que você acaba propendo, as alternativas acabam se tornando políticas publicas, e que o recurso passa pelas Prefeituras. Precisa formar também um corpo de gente que possa ser os futuros prefeitos, os futuros vereadores, os futuros deputados dessa região. E de uma forma de pensar de novo essa agricultura de uma forma diferenciada. Nós estamos trabalhando isso para que eles tenham clareza que eles estão sendo preparados para isso. Precisa de um vereador a mais, alguém da juventude que tem condições de se eleger nesse município ? Tem o Fulano que faz parte do projeto de formação da FETAGRI e da FVPP..”

“E outra coisa, o Movimento Social esta ficando enfraquecido, é preciso ser renovado. Ele precisa se renovar. E a turma que esta aí, ela agüenta talvez mais 5 anos, mas não agüentaria mais 10. Com o mesmo pique.”

“E a gente percebeu também em outras pesquisas que por exemplo a Pastoral da Juventude, que é uma das associações que existe com a Igreja, é que há um distanciamento muito grande entre o que a juventude, as lideranças da juventude novos e essas que estão nos movimentos sociais e nas pastorais há um distanciamento... entre o que os jovens pensam e o que o movimento social faz concretamente. (...) E outra coisa : se o meio rural esta perdendo a sua juventude, a gente precisa achar uma forma que faz com que a juventude volta a gostar de viver lá na roça e construir uma roça de uma maneira de viver também saudável com todas as condições que alguém possa ter desde o lazer até o direito a saúde, educação e uma serie de outras coisas.”

“Como é a nossa proposta ? São 6 jovens de cada município, 3 rurais e 3 urbanos, desses 6 jovens é preferencialmente desses 3 rurais de um município de tem a CFR que seja preferencialmente os que estão estudando na CFR, no caso desses quatro municípios que citei que são Altamira, Brasil Novo, Vitoria e Anapú, são doze jovens de cada município porque tem outra proposta para esses municípios de fortalecimento né... O curso prevê 6 modelos de etapas teóricas e praticas, porque qual é a dinâmica ? Que a juventude num processo de formação já começa a se inserir nas direções. Prevê um aumento de 40 % dos jovens na linha de frente dos Movimentos Sociais e 60 % de renovação do quadro das pessoas na base. (...)

“Cada jovem desse tem 3 multiplicantes, cada um deles tem mais três pessoas com quem ele multiplica as atividades, e por incrível que parece funcionou, esta funcionando esse processo de multiplicação da proposta, atinge um numero muito grande (...)Os temas trabalhados no projeto são relacionados ao sindicalismo, à política mesmo e à construção de políticas públicas, a intenção maior de trabalhar esses temas é fortalecer a agricultura familiar e essa coisa de interagir campo e cidade na construção de uma proposta de um projeto regional tendo em vista todo o processo político que é traçado pelo governo.”

^k “Pesquisador : O seu pai pensava num outro rapaz para casar ?

“Dona Cesalina : Sim. Quando o Monteiro pediu casamento, o Monteiro foi lá em casa me pedir casamento, aí ele disse que dava : *“Eu dou sim. Pra quando é o casamento ?”*, o Monteiro falou. *“Pois quando você fizer a casa, que botar tudo dentro de casa e tiver no jeito mesmo aí nós casa”*; aí quando o Monteiro saiu ele falou : *“Disse que ia dar, mas não vou não. Nós vamos embora hoje, você não vai casar com ele de jeito nenhum, não quero casamento com ele, eu vou botar você na casa do meu cumpadre, pode arrumar a roupa que nós vamos sair”*, *“Não, eu vou assim mesmo, não vou trocar de roupa não”*. Chegamos lá nessa casa cinco horas da manhã, andando de pé, atravessando, água, atravessando os igarapé. Aí chegamos lá cinco horas, chamou lá, a mulher levantou, fez café, nós ia levando os pão, tomamos com café lá e tinha umas moça lá, tinha uma filha dela casada da minha altura, do meu jeito, a roupa dela servia em mim aí eu fiquei lá e ele disse : *“Olha dona comadre Nenen, a mulher lá da casa, essa moça eu trouxe ela pra cá porque eu não quero o casamento dela com esse rapaz que ela tá namorando lá. Se ela arrumar qualquer um casamento aqui ou com um filho seu, qualquer um da vizinhança, pode fazer o casamento, é do meu gosto, eu não quero é com aquele rapaz lá”*. Aí eu fiquei, não tinha roupa, vesti a roupa dessa moça lá, a mulher não era muito mal de vida, era bem de vida, comprou roupa pra mim eu fiquei lá que nem filha. Ele disse : *“Ela é sua filha, pode ficar aí, fazer de conta que é sua filha, de hoje em diante não mande carta lá pra casa e não deixe ela ir lá em casa de jeito nenhum, pode deixar ela aqui, não é pra dar noticia de jeito nenhum, que lá ninguém sabe onde ela tá”*. Aí fiquei lá, eu levei um retrato dele, aí fiquei lá, fiquei, fiquei, aí tem esse rapaz dela lá, José Morais era o nome dele, ele era tolo, tinha muita cerimonia, aí ela foi e perguntou pra mim : *“Socorro se o José quiser namorar contigo tu quer ?”*; Eu disse *“Quero”*, aí ela falou pra ele que eu queria namorar com ele, aí ficamos lá, mas ele nunca falou nada pra mim, passou, passou, até que um dia ele falou, mas ninguém nunca conversou nada, ficava junto, pisando arroz, era no pilão, pisando arroz à noite, aquele converse, mas tudo junto, mas tudo junto não tinha aquela separação pra ninguém conversar. Nisso passou um ano, um ano eu lá, aí quando foi no mês de São João , eu passei fogo com ela de madrinha, o velho de padrinho, com os meninos de primo, de irmaozinhos e com ele de noivinho, aí quando foi um dia eu disse : *“Minha madrinha, deixa eu ir lá em casa buscar uma roupa, sapato que ficou lá ?”*, *“Não Socorro, teu pai não disse que é pra tu não ir lá ?”*; Eu disse : *“Eu volto, eu não vou ficar mais lá não, esse rapaz lá, mesmo que ele esteja lá eu não quero mais nada com ele”*. Ela disse : *“Então tu vai, vai montada nessa burrinha pra tu vim hoje”*. A velha era enfermeira, era difícil ela passar um dia em casa, ela disse : *“Tu vai mais o Joãozinho, que era o menino lá, e tu vem hoje”* e de fato eu fui e vim no mesmo dia, peguei minha roupa, o meu pai não tava em casa, tinha ido comprar uma carne no povoadozinho, mas quando ele chegou viu a burra amarrada, perguntou : *“De quem é esse burro ?”*, *“Foi a Socorro que veio aqui”*, *“A Socorro e cadê ela ?”*, *“tá aqui”*, *“Não, é pra voltar já já, não é pra ficar aqui de jeito nenhum”* e eu tinha levado uma carta pra dar pra esse meu namorado, deixar lá pras minhas irmã dá pra ele, aí chegou lá, a Nazaré, que é essa minha irmã que tá em Porto Velho, chegou lá e falou : *“Socorro, teve ontem aqui perguntando onde é que tu tá, ninguém sabe onde tu tá. Mulher onde é que tu tá ?”*, *“Nem eu sei o nome do lugar, só sei que é longe”*. Aí o velho chegou, eu dei a carta pra entregar pra ele lá e o velho chegou já mandando eu ir embora, demorei pouco, só catei a roupinha e botei na bolsa e montei no burro e fui embora lá pra casa dessa mulher de novo, aí ficou, ficou, ficou, aí deu vontade de ir embora, o rapaz já tinha ido embora mesmo eu fui e disse pra ela : *“Madrinha, eu acho que vou embora, não vou mais casar com esse rapaz lá mesmo, eu vou embora pra casa”*. Aí ela foi e disse : *“E o casamento aqui ? tu não vai casar com o meu filho não ?”*, ele nunca tinha conversado comigo, eu disse : *“Não, eu acho que ele não quer nada comigo”*, ela disse : *“Mas ele quer, é que ele é tímido assim mesmo, ele quer sim”*. Acho que ela falou pra ele lá e ele veio me perguntar se eu queria casar com ele e eu disse *“Quero”*, *“Quer mesmo Socorro ?”*, *“Quero”*; Ele disse : *“Se tu ir pra tua casa tu fica sabendo que no dia 04 de julho eu vou te pedir em casamento”*; Eu disse : *“Pode ir”*. Só a conversa que ele teve comigo foi essa no dia que eu ia sair, eu ia sair amanhã de manhã e hoje de noite ele foi e disse : *“Noivinha tu vai amanhã mesmo ?”*; Eu digo : *“Vou”*, *“Pois eu vou te falar um negócio aqui, um negócio sério : se tu ve que esse teu namorado chega lá no dia que eu estiver lá e ele chegar e tu me fazer vergonha tu me diz que lá eu não vou”*. Aí eu disse : *“Pode ir que nem que ele esteja lá eu não quero mais nada com ele”*. Quando foi no dia três, deu oito pra nove horas ele chegou lá em casa, quando foi três horas da tarde, três pra quatro horas esse outro chegou de Codorna, chegou lá no povoado aí uma prima minha foi lá em casa me avisar. Todos estavam sabendo que o rapaz vinha pra me pedir e tava sabendo que o outro tinha chegado aí foi me avisar lá que esse rapaz tinha chegado eu digo : *“Pode chegar”*, *“Ele vem jantar aqui contigo”*, *“Pode vim”*. Aí vem ele, vem minha prima que veio me avisar, veio a mãe, irmã que dele que tinha vindo de Fortaleza e tava no Codorna, foi tudo lá pra casa, uma base de umas quarenta e cinco a cinquenta pessoas, tinha muita gente criança e tudo. Eu nasci e me criei lá todo mundo gostava de mim, todo mundo foi, uns foi mais pra vê o meu jeito lá e outros pra fazer fofoca, as moças minhas colegas foi tudo. Chegou lá eu tava pisando arroz, ele chegou lá na sala, a casa do meu pai era muito grande, era de alvenaria, tinha um corredorão grande, quarto de um lado e de outro, da cozinha agente enxergava quem chegava lá na frente. Lá da cozinha eu vi aquele povo chegando no meu terreiro, eu fiquei tão nervosa que não tive coragem de ir lá fora pra receber o pessoal, não fui não. Minha mãe não tava em casa, ninguém tava em casa, tava só eu em casa e

esse rapaz que tinha chegado, esse noivinho que tinha chegado lá, e era acostumada com ele, era mesmo que um irmão, não tava com vergonha dele, tava com vergonha do pessoal que tinha chegado. Chegou uma prima minha e entrou lá onde eu tava e disse : *“Socorro o que é isso ? O pessoal chegou aí e tu não vai receber o povo muié ? Não me mata de vergonha não vai lá.”* Eu pedi licença a ele e disse : *“Dá licença que eu vou lá falar com o povo ali”*, eu fui lá na sala, tava ele, já tinha entrado, tava sentado. Nós fumos nascidos e criados juntos, já tinha entrado e tava sentado mais os outros colega dele lá aí dei boa tarde, falei com todo mundo, ele levantou me apresentou pró rapaz lá, um dos rapaz falou assim : *“Monteiro, essa aqui é que é tua futura esposa ?”*. Ele disse : *“É essa aí mesmo”*; Ele falou : *“Prazer em conhecer, mas rapaz o que tu tá fazendo que ainda não carregou essa menina daqui ? Deixa essa menina num interior desse ?”* Ele me pediu uma água, aí eu volto lá na sala onde tava o outro peguei a água e levei pra ele lá, aí ele bebeu a água e disse : *“Ó água fria e boa”*. Aí eu disse : *“Obrigada”*. Aí quando eu chego lá de novo ele disse : *“O que foi que tu riu e tá dizendo muito obrigado ?”*. Ele era muito tolo esse rapaz, Zé Morais aí eu disse : *“Nada, eu tô dizendo muito obrigado que o rapaz disse que a água é boa e eu to dizendo muito obrigada”*. Aí ele disse : *“Olha noivinha tu se lembra do que eu te falei lá em casa, se tu vim me fazer vergonha, tu me diz”* e uma lapa de faca que tava levantando aqui na camisa, ele com a faca na cintura, eu digo : *“Não pode ficar tranqüilo, pode ficar despreocupado que eu não vou te fazer vergonha não”*. E assim fiz janta, matei um capão, que lá no Maranhão tem os capões né ?, capa frango que fica grandão, matei um fiz janta pra todo mundo, um panelão de arroz que lá em casa é muito trabalhador no engenho, fazendo cachaça, fazendo rapadura, muito trabalhador, enchi o panelão de arroz, fiz janta pra todo mundo aí meu pai chega, chegou da vazante e aí chegou e disse : *“Vige, que tanta gente é essa ?”*. Aí eu falei pra ele que tinha sido o rapaz que tinha chegado, mas ele ficasse despreocupado que não ia ter nada de mais não aí ele foi tomar banho, na hora da janta ele chamou todo mundo : *“Vem jantar aqui, Raimundo Morais e Zé Morais”*. Raimundo Morais é o meu marido e Zé Morais era o outro rapaz lá, aí vieram jantar sentaram na mesa tudo de frente, jantaram. Ele tava tão nervoso que deixou a colher cair no chão duas vez, derrubou a farinha em cima da mesa, virou a garrafa do molho da pimenta, ele tava nervoso e eu que fiz o prato dele, que meu pai mandou : *“Faça o prato do Zé Morais Socorro que você já passou uns tempos lá, você sabe qual é o pedaço da galinha que ele gosta”*, ele queria o casamento era com o rapaz lá, eu fiz o prato dele , dei pra ele lá, ele nem comeu não, fez só... deixou lá, aí terminou de jantar e tudo, esse meu marido tinha um engenho lá, ele ia lá pró engenho bebendo pinga e aí queria porque queria que eu deixasse o rapaz e fugisse com ele naquela noite, arrumasse a mala e fosse esperar ele numa cancela que tinha, eu disse : *“Não, isso aí eu não faço não”*; aí ele disse : *“Mas por que ? Tu não gosta dele, tu gosta é de mim e tu vai casar com ele de contragosto ? Vamos embora agora”*. Eu digo : *“Não, eu não faço isso aí não, eu prometi pra ele que eu não fazia vergonha pra ele e não vou fazer mesmo não”*. E aí de vez em quando ele mandava me chamar, assim pra fora, no terreiro, aí eu ia lá conversava um tempo, ele me chamando todo tempo pra eu arrumar a mala e esperar ele numa cancela que tinha lá no canto, eu digo : *“Vou não, eu não faço isso aí de jeito nenhum”*. E metendo pinga, aí eu disse pra ele, pra mim me sair dele, eu disse : *“Olha tu vai embora que o rapaz veio pra me pedir casamento, tu tá sabendo que ele veio me pedir casamento”*. Ele disse : *“Ele não pede não, que ele é muito besta”*, *“Pois faz assim, se ele não pedir aí nos casa amanhã ou depois o dia que quiser e se ele pedir é com ele mesmo”*. Aí eles foram embora, os convidado foram embora tudo, fico só eu, meu pai, meus irmãos, minha mãe não tava em casa. Quando o pessoal saiu tudo ele foi e disse : *“E aí noivinha, eu posso pedir tu em casamento ou não peço ?”*. Eu digo : *“Ó sente você não veio foi pedir casamento ?”*, *“Foi”*, *“Pois pode pedir rapaz”*, ele disse : *“Eu to dizendo assim, porque eu vi aquele tanto de gente lhe chamando pra aqui, pra acolá por isso que eu to perguntando”*, *“Não pode pedir”*. Aí meu pai tava lá mesmo, se aproximou dele lá pediu e meu pai disse : *“Dou, já tá dada desde o dia que eu cheguei lá, desde o dia que eu entreguei ela lá, já tá dada pra você casar, eu num quero é com aquele rapaz ali, eu num quero, mas com você gente boa, quero demais”*. Aí ele disse : *“Pois é, pois o casamento vai ser no dia quinze, no dia quinze do mesmo mês de julho, no dia quinze vai ter uma missa aqui, aí nós aproveita e faz os três casamentos”*. Lá onde eu morava ia casar dois rapaz, *“tá bom”*, aí ele foi lá pra casa dele , que era longe, e eu fiquei. Quando foi de manha, no outro dia, esse Monteiro chegou lá : *“E aí Socorro ?”*, eu digo : *“Não, eu vou casar com o Zé Morais mesmo, o rapaz pediu casamento e tá tudo certo, to comprometida com ele e é com ele mesmo”*. Ele : *“Não, não, não dá certo não”*. Aí meu pai chega do serviço nessa hora que ele tava lá e a mulher mandou ele sair e o velho já começou uma briga comigo que diz que eu tava comprometida com o rapaz e o rapaz tinha vindo e eu disse : *“Não, não fui eu que chamei ele aqui, ele veio porque quis”*. Aí ele ainda me ameaçou me dar uma surra lá e foi aquela zoada medonha, mas aquietou, aí ele disse : *“Olha você não vai lá no Olho D’água, que é onde esse rapaz nasceu e se criou, você não vai lá enquanto esse rapaz não ir embora, ele tem que ir embora de lá, se não voe não vai lá”*. Mas quando foi no dia quatro, isso foi no dia primeiro que o rapaz chegou, quando foi no dia quatro, o meninozinho amanheceu sem açúcar, o rapaz dizendo que não tinha açúcar, tinha açúcar moreno, que o povo chama açúcar moreno, açúcar feito da cana, mas o menino era pequenininho não podia, e aí com a roupa que eu tava eu tinha vestido de tarde, nessa mesma eu fui comprar o açúcar, eu levei uma meninazinha que tava comigo, a minha sobrinha mais velha, tinha oito mês, vesti uma calcinha nele e fui com ela pra não ir só porque era trecho de mata e só tinha casa lá naquele lugar, 2Km, mas era conhecida, não tinha nada de só não, aí eu fui com essa meninazinha aí quando eu cheguei lá ele tava no banheiro, tinha ido tomar banho e uma prima minha me viu antes dele, minha prima me viu e disse : *“Ó Socorro, tu veio casar ?”*. Eu disse : *“Não, não vim casar, vim comprar um açúcar”*; Ela disse : *“Pois o Monteiro não foi não”*. Era pra ele ter ido nesse dia pró Codorna cedo mas ele não foi, porque era pra ele levar uma rapadura pra um rapaz que estudava na casa dele lá no Codorna e aí o dono do engenho falou pra ele que ele não fosse naquele dia era pra ir só no outro dia que ele ia preparar um mel ? ? pra levar pra lá, aí ele adiou a viagem, aí

ela foi e disse : *“Ah, pois o Monteiro tá só te esperando, qualquer hora que tu chegasse aqui é pra casar”*. Eu digo : *“Não, eu vim foi comprar o açúcar, Deus me livre eu já vou embora, já, já”*. E aí mandou chamar ele, ele veio, o outro rapaz que tava com ele veio e aí foi aquela fofoca, aquela fofoca, aí eu cheguei lá na venda onde eu ia comprar o açúcar, tava o meu tio, a venda era do meu tio, irmão do meu pai, tava o meu tio lá numa briga, uma briga, e a filha dele me xingando, de tudo quanto era nome essa menina tava me xingando : *“Ah mas eu não acredito que ela vai casar com esse aqui não, não da certo que ela veio mas ela tem superior agente manda chamar o pai dela”*. Aí eu dei bênção pra ele, ele não falou, aí a menina perguntou : *“Socorro tu veio foi casar ?”* Eu disse : *“Não, não vim casar não”*; ela disse : *“Pois aqui tá tudo cheio tipo como tu vinha pra casar”*; eu digo : *“Não, não vim casar não”*; Aí ela : *“Olha se tu casar com ele é porque tu não tem vergonha se tu casar com ele, porque um rapaz que não tem nada, tu deixar de casar com aquele outro que tem as coisas pra tu vim casar com esse aqui”*; Eu disse : *“Menina eu não vim casar, num to dizendo que eu não vim casar ?”* Aí começou naquela briga, eu fiquei com raiva viu Pesquisador ? Me deu assim uma, sei lá o que aí um primo meu foi e me chamou e disse : *“Minha prima vem aqui deixe esse povo brigando aí e venha aqui num particular”*. Me chamou assim particular e disse : *“Olha eu gosto muito de tu e eu vou te perguntar aqui uma coisa : tu gosta do Monteiro ?”* Eu digo : *“Gosto, eu gosto do Monteiro”*, nós tinha namorado cinco anos, *“E do Zé Moraes tu gosta ?”* Eu digo : *“Gosto, eu gosto dele mas não é assim pra casar mas vou casar com ele mesmo, depois de casado eu passo a gostar dele”*, gostava muito dos pais dele e da família dele, aí ele foi e disse : *“Pois olha eu vou te dizer uma coisa agente pobre, nos já somos pobre e num casar com quem agente quando agente morre que ? ? ? vai pró céu ? ? ? pró inferno e o que nós celebrou, não celebrou nada porque casa com uma pessoa que não quer, por isso tu casa com quem tu quer, porque ninguém vai morar com uma pessoa que não quer não, mora com a pessoa que agente quer, se tu não gosta do Zé Moraes e gosta do Monteiro então casa com o Monteiro embora ele não tenha nada, casa com ele, não tem que fazer o gosto de ninguém, deixa a briga trocar aí pra onde quiser mas tu casas com ele mesmo”*. Aí foi onde eu cheguei a conclusão, aí eu fui e disse pra ele que eu queria e ele em cima : *“Se quiser pode dizer”*; E a mãe dele também chegou tirando a aliança do dedo e colocando no meu dedo *“Se quiser bota a aliança agora e nos casa agora, bota o nome já, já e casa e pronto, o teu pai vem mais quando chegar já tá casada e pronto”*. Aí foi na hora que eu disse que queria aí me levaram pró cartório, aí quando chegou lá já mandaram um recado pró meu pai, lá meu pai já chega naquela apavoração toda que eu te contei ainda agora e pronto.”

I “Pesquisador : E os irmãos casados também ?

“Dona Cesalina : É, os irmãos casados também, tudo na roça, na terra todo mundo lá, ninguém saia pra fora não, aí eu estranho eles aqui, agora não que eu já estou acostumada, de primeiro quando eles arrumavam aí a boroca deles pra sair, eu ficava chorando aqui, eles saiam eu ficava chorando, que eu não queria que eles saíssem pra ir trabalhar prós outros não, tinha que trabalhar aqui. Eles não trabalha aqui, todo mundo aqui, que era pra trabalhar todo mundo aqui, aqui, aqui era pra ser uma casa pra não faltar nada, nada, ter de tudo o cacau, a pimenta do reino, era pra ter tudo, mas a falta do pai deles, não deles, que eles são muito trabalhador e ele também era trabalhador, falta nele é idéia, se tivesse assim uma pessoa pra incentivar ele, ele é trabalhador, mas falta idéia na cabeça dele, ele é que nem criança, não tem iniciativa nenhuma pra fazer as coisas, é por isso que eles são assim, mas não pra ter todo mundo, sair ninguém pra trabalhar prós outros, era pra trabalhar aqui, cortando capim, plantando pimenta, lutando com horta, com ração, de um tudo. Terra boa, aí tem terra que não seca nunca, é de verão a inverno, não seca de jeito nenhum, fazia vazante pra dar bem na beira aqui, o carro pegar aqui pra levar pra Altamira, de tudo aí pra não faltar nada, mas não tem jeito, não tem jeito não, o povo de um dizer que : *“O pau que nasce torto até a cinza é torta”* e é mesmo, num tem jeito não, é daquele jeito ali e não tem quem tire. Esse irmão dele que comprou esse lote aqui, diz pra nós : *“Eu queria poder vim morar aqui, que eu ia endireitar o Compadre Monteiro, eu ia botar ele no jeito, que eu ia ver se vocês não ia ficar bom, ia ser outro Monteiro”*, mas ele não pode vir morar aqui, que ele detesta interior, ele não gosta de interior, aí é assim.”

Tables et index

Table des matières

SOMMAIRE	i
REMERCIEMENTS	iii
AVANT PROPOS	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : LES JEUNES AGRICULTEURS, UN ACTEUR ESSENTIEL DE LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE DANS LES FRONTS PIONNIERS AMAZONIENS	9
Introduction de la première partie	11
Chapitre 1. Une approche de la stabilisation des fronts pionniers amazoniens par les logiques de l'agriculture familiale	17
<i>Introduction du chapitre 1</i>	17
<i>I. La colonisation de l'Amazonie : quelle fermeture de la frontière ?</i>	18
I. 1. Situation actuelle de l'Amazonie brésilienne et différents scénarii d'évolution possibles	19
Les trois types d'Amazonie : quelles combinaisons présentes et à venir ?	19
De l'Amazonie des fleuves à l'Amazonie des routes : une histoire de l'Amazonie	20
L'enjeu du type de fermeture de la frontière	23
I. 2. Continuités et ruptures dans l'occupation du Brésil : de la géophagie à la géosophie ?	24
Histoire de l'occupation de l'espace au Brésil : la géophagie	24
La colonisation de l'Amazonie : une modernisation conservatrice inscrite dans la continuité des colonisations précédentes	27
Les moyens de la colonisation : de la planification rigide à l'incitation fiscale	30
De la géophagie à la géosophie ? La possible rupture du développement durable	32
I. 3. Approches théoriques : entre déterminismes et ruptures contemporaines	36
Le processus d'écogenèse territoriale comme cadre d'étude	37
Une étude des constructions territoriales par les rapports entre société et espace	39
<i>II. Le rapprochement entre développement durable et agricultures familiales : quelles agricultures familiales sont en train d'émerger ?</i>	41
II. 1. Histoire de la place de l'agriculture familiale dans les politiques brésiliennes	42
II. 2. Evolution actuelle des politiques publiques au Brésil : développement durable, prise en compte de l'agriculture familiale et changement d'échelle	44
Le développement durable : la prise en compte des populations locales	45
La place nouvelle de l'agriculture familiale dans les discours et les politiques publiques brésiliennes	46
Réforme de l'Etat et changement dans l'application des politiques publiques	47
II. 3. Agriculture familiale et développement durable dans un front pionnier d'Amazonie Orientale	48
Histoire du syndicalisme et de l'appui à l'agriculture familiale dans les régions d'Altamira et Marabá	48
Le syndicat dans la région d'Altamira : une force de proposition pour une rénovation de l'agriculture familiale ?	51
Conclusion : quelle agriculture familiale est-elle en train de se recomposer ?	52
<i>III. Logiques de l'agriculture familiale et différentes fermetures possibles de la frontière</i>	53
III. 1. Agriculture extensive et agriculture durable en situation de front pionnier amazonien	53
Migrations et lutte des classes	53
Approches agro-économiques de la « crise » des exploitations agricoles	55
Rationalité agro-économique des agriculteurs et actions de développement durable	56

III. 2. Histoire et diversité de l'agriculture familiale : paradigme de la mobilité et logiques de reproduction des groupes sociaux.....	59
L'imbraglio des raisons menant aux migrations : le cas de Devalino, José Goiano et José Bahiano	60
Paradigme de la mobilité et trajectoires de familles : le moment de la transmission de la terre comme moment privilégié de l'étude de la reproduction de l'agriculture familiale	64
III. 3. Une approche par les logiques de reproduction des agricultures familiales	66
<i>Conclusion : Processus d'écogenèse territoriale et logiques de reproduction de l'agriculture familiale</i>	<i>68</i>
Chapitre 2. Le changement de génération, une interface sociale au service de l'éclaircissement des différentes formes de durabilité	75
<i>Introduction du chapitre 2.....</i>	<i>75</i>
<i>I. Les jeunes, un public privilégié pour substituer aux dynamiques du passé une agriculture professionnelle et durable</i>	<i>76</i>
I.- 1. Les projets destinés aux jeunes agriculteurs : des projets de développement durables impliquant la plupart des acteurs locaux	78
Les jeunes entre exode rural et agriculture durable	79
Les MFR, un souhait des parents réalisé par le syndicat ?.....	82
Les oppositions au projet MFR de la FVPP.....	85
I.-2. Les jeunes, fer de lance du projet de société du syndicat	86
Le métier d'agriculteur, un « choix citoyen » opposé au fonctionnement patriarcal des familles.....	86
Améliorer les revenus des familles d'agriculteurs... et changer la rationalité de gestion	88
Organiser l'agriculture familiale pour influencer sur les politiques publiques.....	89
L'émergence et la valorisation d'une identité d'agriculteur.....	90
Le développement durable dans le discours de Bruno : entre agriculture durable et professionnalisation	92
I.-3. Les jeunes, outil de la professionnalisation de l'agriculture familiale	94
<i>II. L'interface sociale, un moyen d'étude des rapports entre discours officiels sur l'agriculture familiale et discours des agriculteurs familiaux ?.....</i>	<i>97</i>
II.-1. Les paradoxes du développement durable et du développement participatif.....	97
Développement durable et changement des logiques de l'agriculture familiale : le lien entre changement technique et changement social	97
Développement durable, professionnalisation et logiques des agricultures familiales : un mariage dénoncé par José de Souza Martins	99
Le développement durable comme interface sociale	100
II.-2. Paradigmes nomades et sédentaires dans l'approche du développement durable	101
II.-3. L'agriculture familiale entre idéal-types paysans et professionnels	103
Succession familiale et installation professionnelle.....	103
Profession d'agriculteur et choix individuel : l'idéal-type de la profession d'agriculteur	104
Agriculture familiale et transmission du patrimoine : l'idéal-type paysan	106
<i>III. Présupposés et pièges d'une étude du changement du rapport à l'espace d'un groupe social</i>	<i>109</i>
III.-1. Un travail sur le changement de configuration socio-spatiale	110
Le développement durable comme « configuration socio-spatiale typique ».....	110
Autres « configurations socio-spatiales typiques ».....	111
Implications et types de changement de configuration socio-spatiale	112
III. 2. Socialisation primaire et secondaire dans la formation des jeunes agriculteurs	115
Accès au métier d'agriculteur et formes sociales typiques.....	115
Formes sociales typiques et formes de socialisation	116
Articulation des formes de socialisation : la distinction entre socialisation primaire et secondaire.....	118
<i>Conclusion du chapitre 2.....</i>	<i>120</i>
Conclusion de la première partie.....	123

DEUXIÈME PARTIE. VERS UNE REMISE EN CAUSE DES LOGIQUES FAMILIALES DE LA COLONISATION AGRICOLE ?..... 131

Introduction de la deuxième partie..... 133

Chapitre 3. Don de la terre et reproduction des agricultures familiales : configuration socio-spatiale paysanne typique et typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier..... 139

Introduction du chapitre 3..... 139

I. Transmission d'un patrimoine – mode de vie : les principes organisateurs des discours des parents sur leurs enfants..... 140

I. 1. Transmission des exploitations et patrimoine..... 140

Les différentes formes de transmission du patrimoine..... 140

Les « modes de transmission du patrimoine » dans l'agriculture familiale brésilienne : mobilité et inégalité..... 141

I. 2. Une enquête par entretiens semi directifs visant à éclairer les logiques sociales des discours des parents sur leurs enfants..... 144

Principe de l'échantillonnage : embrasser la plus grande diversité possible..... 144

Des entretiens semi-directifs portant sur le passé de la famille et la situation des enfants..... 146

Analyses et comparaisons d'entretiens par disjonction de sens et comparaisons de matrices communes..... 146

I. 3. Les quatre principes des parents par rapport à leurs enfants..... 148

La position des enfants dans la famille, révélateur d'un fonctionnement communautaire des agriculteurs familiaux..... 149

Travail en commun..... 153

Proximité géographique..... 154

Indépendance dans le travail..... 155

II. Typologie des agriculteurs familiaux du front pionnier amazonien..... 157

II. 1. Les agriculteurs des types I : le paternalisme paysan et tentatives de reproduction de cette condition..... 158

Un principe de triple obligations : pour les parents, donner de la terre ; pour les enfants, l'accepter et la rendre sous forme de travail..... 159

Travail des membres de la famille et figure de l'exploitation paternaliste..... 162

Aide aux / des enfants et discours sur cette aide : une distinction en sous-types..... 165

II. 2. Les agriculteurs de type II : paternalistes paysans intermédiaires..... 167

Des attentes de type paternaliste paysan... mais avec un niveau d'étude des enfants élevé..... 167

Etude des enfants et identité non-agricole..... 169

Paternalistes intermédiaires et discours de femmes d'agriculteurs..... 171

II. 3. Les agriculteurs de type III : les paysans communautaires..... 173

L'éducation des célibataires : différences de genre, de famille et de position dans la famille..... 174

Le mariage, facteur de différenciation entre un travail contractuel et un travail en commun..... 176

II. 4. Les familles de type IV : des agriculteurs citadins..... 178

Autonomie des enfants et incitation parentale à cette autonomie..... 179

Une activité essentiellement non agricole..... 181

III. Utilisations de la typologie : action de l'idéal-type paysan sur l'identité agricole et l'espace 182

III. 1. Typologie et identité d'agriculteur..... 182

Déclinaison de l'idéal-type en catégories de sociologie des professions : la condition d'agriculteur..... 182

Déclinaison de la typologie par rapport aux idéal-types de la condition d'agriculteur et de la profession d'agriculteur..... 185

III. 2. Types d'agriculteurs et migrations passées et à venir..... 186

L'histoire de migrations de front pionnier en fronts pionniers des paternalistes paysans..... 186

Les agriculteurs de type II..... 189

Migration et don de la terre : histoire migratoire des familles et type III..... 190

Les agriculteurs citadins : un itinéraire migratoire marqué par les passages en ville ... 192

III. 3. Typologie et formes de construction du territoire..... 193

L'Unité Spatio Familiale, maillon de base de la localité.....	193
Construction locale du territoire sur les fronts pionniers.....	194
<i>Conclusion</i>	199
Chapitre 4. Les pratiques des jeunes, révélatrices d'une crise de reproduction de l'agriculture familiale ?	209
<i>Introduction du chapitre 4</i>	209
<i>I. Situation des jeunes par rapport aux discours de leurs parents : une situation statistiquement proche des volontés des parents</i>	212
I. 1. Construction d'une catégorie statistique de la jeunesse	212
Une enquête par questionnaires appliqués de manière exhaustive dans des localités choisies	212
Première approximation de la situation des jeunes.....	216
Sexe, situation matrimoniale et position dans la famille : les grands principes permettant de distinguer les jeunes	219
I. 2. Une situation des jeunes globalement proche des volontés des parents	222
Description globale de la situation des fils et filles de colons	222
Distinction en fonction de l'âge : une tendance de la nouvelle génération à se séparer des parents ?	224
I. 3. Jeunesse et catégories statistiques.....	227
Elaboration et échec d'un test statistique	227
Localisation dans le monde rural et facteurs agro-économiques	229
Sortie du monde rural et facteurs socio-culturels : études et origine géographique des familles	232
<i>II. Passage en ville et crise de l'agriculture paysanne : des types en crise ?</i>	236
II. 1. Les entretiens biographiques menés auprès des jeunes	236
Le récit de vie, entre illusion biographique et construction de sens à partir d'une trajectoire passée.....	236
Types d'entretien et composition de l'échantillon	238
La réalisation des entretiens biographiques	241
Deux types d'analyse : une analyse thématique, et une analyse de la logique interne des entretiens	242
II. 2. Exode rural et discours des syndicalistes : l'hypothèse d'un fossé entre le rural et l'urbain	243
Conceptions citadines du monde rural	244
L'hypothèse d'une opposition entre deux civilisations	246
II. 3. Exode rural et stratégies familiales.....	248
<i>III. Les transformations internes de l'agriculture familiale : formes d'exercice de l'activité agricole</i>	253
III. 1. Le paternalisme familial : acceptations bourruées et remises en question	253
Une acceptation teintée de contestations.....	255
Des contestations à la rupture : dénonciations du caractère inacceptable du paternalisme paysan	258
De la contestation à la négociation de nouvelles formes de travail.....	260
III.2. Les contestations des fondements du mode de vie paysan – communautaire.....	263
Les caçulas* et le travail familial	264
« Le salariat plutôt que la malaria » (Le Borgne - David, 1998)	267
Des aspirations sociétaires ?	269
<i>Conclusion du chapitre 4</i>	270
Conclusion de la deuxième partie	275

TROISIÈME PARTIE. QUELLES CONFIGURATIONS SOCIO-SPATIALES SONT EN ÉMERGENCE DANS LE FRONT PIONNIER AMAZONIEN ? 287

Introduction de la troisième partie 289

Chapitre 5. Les bouleversements dans la famille : l'émergence d'une famille moderne ? 291

Introduction du chapitre 5 291

I. La redéfinition des rôles à l'intérieur de la famille : émergence de « la jeunesse » et renégociation de la place de l'épouse dans la famille 292

I. 1. La jeunesse, un nouvel âge de la vie ? 293

Timidité et insatisfactions des jeunes célibataires 294

Les études, moyen de vivre une jeunesse ? 296

I. 2. La jeunesse, âge des expériences ? 298

Jeunesse et namoro* : les bouleversements de la vie sexuelle 298

Des itinéraires de pré installation fondés sur l'expérimentation de différentes formes de travail 300

I. 3. La place des femmes dans le couple : en voie de renégociation ? 305

Les jeunes filles, grandes perdantes du mode de vie communautaire 306

Refus du système de places pré assignées et stratégies de contournement 308

II. Les discours sur le mariage : un élément essentiel de caractérisation des formes de lien social en émergence 311

II. 1. Le « mariage – paysan » 312

Le mariage, moment de reproduction de l'agriculture paysanne 313

Le contrôle social du mariage : la norme du mariage 316

Age du mariage et célibat, un facteur de distinction entre les différents types de « mariage paysan » 319

II. 2. Le « mariage paysan », entre reproductions et remises en question 323

Âge du mariage et « mariage paysan » 323

Le « mariage fuite », une contestation radicale du « mariage paysan » 325

Les mariages d'une semaine, des « mariages fuites » et / ou des « mariages indépendance » 329

II. 3. Le recentrage sur le couple et l'hypothèse de la naissance de la famille moderne 337

L'émergence du vocabulaire amoureux pour qualifier les relations entre époux : un centrage sur le couple ? 337

Le « mariage couple », une transformation des « mariages paysans » et des « mariages fuite » 341

Centrage sur le couple et hypothèse de l'émergence d'une « famille moderne » 343

III. Des « enfants – patrimoine » aux « enfants – individus » : bouleversements de la famille paysanne et émergence de la famille moderne 344

III. 1. De la « famille nombreuse » à la « famille réduite » : un changement de « mentalités » ? 345

Famille nombreuse et réduction du nombre d'enfant 345

Quel sens donner à la réduction du nombre d'enfants ? 348

Les conflits dans le couple pour la réduction du nombre d'enfants : la preuve de l'existence de deux « mentalités » 349

III. 2. Le changement de la relation à l'enfant : éducation, affectivité et études 351

Les thèses de Philippe Ariès : le passage de la famille ancienne à la famille moderne 352

Changement de prénoms : un changement de la place des enfants dans la famille ? 354

La place du jeune enfant dans les discours : l'enfant tient une place essentielle dans la vie des familles 356

Le discours : moins d'enfants pour mieux s'en occuper... et les faire étudier 358

Conclusion du chapitre 5 361

Chapitre 6. Les configurations socio-spatiales des jeunes agriculteurs : entre rationalité capitaliste et rationalité domestique ? 379

Introduction du chapitre 6 379

I. Discours sur l'agriculture et pratiques de gestion des lots des jeunes agriculteurs 380

I. 1. Logique traditionnelle de gestion des lots et économie domestique 383

L'agriculture ? Une activité pratiquée en famille dans le monde rural 383

Pratiques de gestion domestique des lots	384
I. 2. Les rationalités instrumentales à finalité économique de jeunes agriculteurs	387
I. 3. Les différentes formes de pluriactivité : quel type de rationalité ?	389
Les différentes formes de pluriactivité	389
Utilisation de l'argent provenant de sources non-agricoles et logiques de gestion des lots	390
Pluriactifs cloisonnés et modèles de consommation sociale	392
II. Typologie des fils et filles de colons : entre agriculture paysanne et entrepreneurs capitalistes	395
II. 1. Rationalités traditionnelles et volonté d'indépendance : entre reproduction de la condition paysanne et contestations de cette condition	398
Les jeunes des types A : les obligés volontaires... en rupture discrète avec le paternalisme paysan ?	398
Les jeunes de type B, des agriculteurs libérés ?	402
II. 2. Itinéraires pluriactifs et constructions identitaires	406
Les jeunes de type C : des producteurs en constructions identitaires ?	407
Les jeunes de type D : des ruraux pluriactifs ?	410
II. 3. Les agriculteurs familiaux, entre logiques familiales et logiques capitalistes	413
Les jeunes de type E : des entrepreneurs familiaux ?	414
Les agriculteurs de type F : des entrepreneurs agricoles	417
III. Configurations socio-spatiales des jeunes et durabilité dans le front pionnier de la Transamazonienne ?	421
III. 1. Reproductions (ou non reproductions) des valeurs paysannes et migrations sur le front pionnier	421
Un déterminisme du type paternaliste paysan ?	422
Crises dans le type paysan communautaire et reproductions des agriculteurs paysans	424
La diversité des reproductions sociales des jeunes de type paysans citadins	425
III. 2. Biographies de jeunes et reproductions de l'agriculture paysanne : le rôle des chocs biographiques en question	427
Le passage en ville, choc biographique ou conséquence d'une crise interne à l'agriculture familiale ?	427
Images de la ville et crises de l'agriculture familiale	430
Les Maisons Familiales Rurales, des moyens au service de logiques déjà largement impulsées avant l'entrée dans les formations ?	431
III. 3. Ruralisation ou professionnalisation des « agriculteurs familiaux » ? L'émergence d'un monde rural en arrière du front pionnier de la Transamazonienne	434
Rationalité instrumentale et progression du front pionnier : entre départ vers la ville, spéculation foncière et stabilisation du front pionnier	435
Les entrepreneurs familiaux et les ruraux pluriactifs, cellules de base d'une stabilisation du front pionnier ?	436
La stabilisation du front pionnier par l'émergence d'un monde rural ?	437
<i>Conclusion du chapitre 6</i>	440
Conclusion de la troisième partie	443
CONCLUSION GÉNÉRALE	455
BIBLIOGRAPHIE	461
CAHIER PHOTOGRAPHIQUE	475
LEXIQUE	491
INDEX DES SIGLES UTILISÉS	501
ANNEXES	505
<i>Annexe 1 : Liens familiaux unissant les différentes personnes citées</i>	505
<i>Annexe 2 : Quelques projets de développement dans la Transamazonienne</i>	506
<i>Annexe 3 : Questionnaire des familles</i>	514
<i>Annexe 4 : Grille d'entretien des familles</i>	518
<i>Annexe 5 : Tableaux et graphiques supplémentaires</i>	519

<i>Annexe 6 : Grille d'entretien des jeunes</i>	521
<i>Annexe 7 : Les péripéties du mariage de Soccoro</i>	523
TABLES ET INDEX	533
<i>Table des matières</i>	533
<i>Table des tableaux</i>	540
<i>Table des encadrés</i>	541
<i>Table des graphiques</i>	542
<i>Table des cartes</i>	542
<i>Table des schémas</i>	542
<i>Table des photographies</i>	543
<i>Table des extraits d'entretiens</i>	545
RÉSUMÉ / ABSTRACT	551

Table des tableaux

Tableau 1 : Répartition de la terre au Brésil en 1970 et 1995	27
Tableau 2 : Nombre de migrations par famille	59
Tableau 3 : Principales oppositions structurant les discours des parents sur leurs enfants en fonction des différents types	158
Tableau 4 : Etudes des filles de type III par rapport aux autres filles et par rapport aux garçons du même type	174
Tableau 5 : Histoire migratoire des familles des types I.....	187
Tableau 6 : Histoire migratoire des familles de type II	189
Tableau 7 : Histoire migratoire des agriculteurs du type III.....	190
Tableau 8 : Histoire migratoire des familles du type IV.....	192
Tableau 9 : Situation des jeunes d'après le questionnaire participatif de 1997	213
Tableau 10 : Situation des jeunes d'après notre questionnaire	215
Tableau 11 : Situation des enfants de colons et différences de genre	220
Tableau 12 : Situation des enfants de colons en fonction de leur situation matrimoniale	221
Tableau 13 : Situation des jeunes en fonction du sexe et de la situation matrimoniale	222
Tableau 14 : Situation des fils et filles de colons mariés en fonction de la typologie des familles ..	223
Tableau 15 : Situation des fils et filles de colons mariés en fonction de leur âge.....	224
Tableau 16 : Facteurs expliquant les situations des jeunes.....	229
Tableau 17 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans selon le type d'agriculture que pratiquent les parents	231
Tableau 18 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans en fonction de la richesse de la famille d'origine	232
Tableau 19 : Situation des jeunes mariés de moins de 40 ans en fonction de l'origine géographique de leurs parents.....	233
Tableau 20 : Echantillon des entretiens avec les jeunes	240
Tableau 21 : Exode rural et stratégies familiales	249
Tableau 22 : Parcours de préinstallation des jeunes ruraux.....	303
Tableau 23 : Célibataires de plus de 30 ans et typologie des familles	320
Tableau 24 : Célibataires de plus de 30 ans et rapports de genre	321
Tableau 25 : Contraception et descendance pour les mères de 28 à 52 ans en 1987 (Hamelin, 1992)	345
Tableau 26 : Nombre d'enfant moyen par femme dans les municipes d'Altamira et Anapú en 1997	346
Tableau 27 : Descendance des jeunes de notre échantillon	347
Tableau 28 : Typologie des modes de gestion des lots des jeunes agriculteurs autonomes par rapport à leurs parents	394
Tableau 29 : Typologie des logiques sociales des discours des jeunes agriculteurs.....	397
Tableau 30 : Nom et logique sociale typique des différents types de jeunes	421
Tableau 31 : Situation des jeunes mariés selon leur âge d'arrivée en Amazonie	519
Tableau 32 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude	519

Table des encadrés

Encadré 1 : Le Programme « Avança Brasil »	18
Encadré 2 : Altamira, un exemple synthétisant les différentes phases de croissance urbaine de l'Amazonie	22
Encadré 3 : La question de la réforme agraire au Brésil dans les années 1960 et 1970	27
Encadré 4 : Contexte idéologique et politiques nationales dans les années 1960 et 1970.....	29
Encadré 5 : « La Transamazonienne, un programme ambitieux »	30
Encadré 6 : La modélisation de l'évolution des fronts pionniers selon Martin Coy	33
Encadré 7 : L'approche constructiviste de l'évolution des fronts pionniers.....	35
Encadré 8 : La loi sur la terre de 1850	43
Encadré 9 : Syndicats, politique et développement durable	54
Encadré 10 : Les actions de développement durable menées dans les fronts pionniers dans le but d'intensifier les systèmes de culture et de stabiliser l'agriculture familiale.....	58
Encadré 11 : Les différents intervenants du projet des Maisons Familiales Rurales dans la région d'Altamira.....	76
Encadré 12 : Source des discours et projets du développement durable appliqué aux jeunes	77
Encadré 13 : « Le diagnostic participatif » de 1997	79
Encadré 14 : Extraits des « articles fondateurs de l'étude des modes de transmission du patrimoine »	134
Encadré 15 : L'opposition <i>gaúcho</i> * / <i>nordestino</i> *	142
Encadré 16 : « Les garçons, c'est mieux » ; « Les filles, c'est fait pour étudier » : préférences d'un père quant au sexe de ses enfants	151
Encadré 17 : Don de la terre et travail des enfants : le cas des filles de José Goiano.....	160
Encadré 18 : La forme d'exploitation paternaliste en Amazonie.....	163
Encadré 19 : Les questions sur les jeunes du diagnostic participatif de 1997.....	213
Encadré 20 : La mortalité des jeunes.....	215
Encadré 21 : Les jeunes qui ne sont pas venus avec leurs parents.....	216
Encadré 22 : Les jeunes « dans le monde »	217
Encadré 23 : Comparaison des effectifs observés aux effectifs théoriques	219
Encadré 24 : Les facteurs exclus de l'analyse multivariée.....	229
Encadré 25 : Construction des variables types d'agriculteur et richesse des familles.....	230
Encadré 26 : Les sagas familiales.....	238
Encadré 27 : Nommer l'espace dans le front pionnier de la Transamazonienne.	245
Encadré 28 : Emplois du temps typiques d'une femme mariée et de sa sœur célibataire	306
Encadré 29 : Un mariage d'une semaine. Point de vue d'un mari sur sa décision de se marier.....	330
Encadré 30 : Utilisation de thèses historiques sur les changements en France dans un travail de géographie sociale portant sur les paysans des fronts pionniers d'Amazonie contemporaine. Le cas des travaux d'histoire des mentalités de Philippe Ariès	352
Encadré 31 : Un exemple d'investissement de l'argent du FNO.....	381
Encadré 32 : Le cas atypique de Christiano	397
Encadré 33 : Le mystère du mariage d'Orlando.....	400
Encadré 34 : Un itinéraire pluriactif : Ademilson Diorato.....	411

Encadré 35 : L'itinéraire de Reginaldo, un itinéraire typique des entrepreneurs familiaux.....	415
Encadré 36 : L'itinéraire d'ascension sociale d'un entrepreneur agricole.....	417

Table des graphiques

Graphique 1 : Réponses des informateurs clefs des municipes d'Altamira et Anapú à la question : « Choses les plus importantes à faire pour inciter les jeunes à rester dans l'agriculture »	83
Graphique 2 : Comparaison garçons / fille du niveau d'étude atteint par les enfants de colons de moins de 40 ans qui n'étudient plus	152
Graphique 3 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur âge (en %)	225
Graphique 4 : Situation monde rural/ville des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude	234
Graphique 5 : Exode rural et stratégies familiales	249
Graphique 6 : Pourcentage de jeunes issus d'une même cohorte mariés	324
Graphique 7 : Type de famille d'origine des jeunes de chacun des types	422
Graphique 8 : Typologie des jeunes et familles de type paternaliste paysan	423
Graphique 9 : Typologie des jeunes et familles de type paysan communautaire.....	424
Graphique 10 : Typologie des jeunes et familles de type agriculteurs citadins	426
Graphique 11 : Itinéraires biographiques et typologie des jeunes	428
Graphique 12 : Situation des fils et filles de colons mariés selon leur niveau d'étude.....	520

Table des cartes

Carte 1 : Situation de la région de la Transamazonienne au Brésil et en Amérique Latine.....	12
Carte 2 : La région de la Transamazonienne.....	13
Carte 3 : Les grandes régions du Brésil.....	16
Carte 4 : Histoire de l'occupation du Brésil (Droulers, 2001)	25
Carte 5 : Les itinéraires migratoires de trois agriculteurs.....	60
Carte 6 : Typologie des familles et stabilisation de l'agriculture familiale dans une zone de colonisation nouvelle : le cas du <i>travessão</i> 332 Nord.....	195
Carte 7 : Typologie des familles et stabilisation de l'agriculture familiale dans une zone de colonisation ancienne : le cas du <i>travessão</i> 100 Nord.....	196

Table des schémas

Schéma 1 : Plan cadastral théorique d'une zone du PIC d'Altamira le long de la route Transamazonienne.....	15
Schéma 2 : Représentation théorique des changements possibles dans les fronts pionniers amazoniens	37
Schéma 3 : Les institutions étatiques de développement rural.....	46
Schéma 4 : Les programmes de Recherche - Formation - Développement de l'Université Fédérale du Pará	50

Schéma 5 : Modèles-types d'exploitations familiales (Lamarche, 1998)	67
Schéma 6 : Représentation schématique des conditions d'une stabilisation durable des fronts pionniers	69
Schéma 7 : Oppositions structurant le discours de Bruno quant au développement durable	93
Schéma 8 : Catégories officielles et catégories savantes appliquées aux changements souhaités pour l'agriculture familiale	108
Schéma 9 : Différentes configurations socio-spatiales possibles	120
Schéma 10 : Schème spécifique du discours de Chico da Castanha et de Dona Maria en relation à leurs enfants	148
Schéma 11 : Matrice commune aux discours des agriculteurs des types I	158
Schéma 12 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type II	167
Schéma 13 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type III	173
Schéma 14 : Matrice commune aux discours des agriculteurs de type IV	179
Schéma 15 : Représentation schématique de l'opposition profession d'agriculteur / condition paysanne	184
Schéma 16 : Situation des différents types par rapport aux idéal-types de la condition paysanne et de l'agriculture professionnelle	185
Schéma 17 : Construction des catégories statistiques de la situation des jeunes	218
Schéma 18 : Situation des types de jeunes par rapport à leurs parents et par rapport aux idéal-types de la condition paysanne et de l'agriculture professionnelle	441
Schéma 19 : Situation des types de jeunes par rapport aux codes organisant leurs discours	442
Schéma 20 : Liens familiaux unissant les différentes personnes citées dans la thèse.	505

Table des photographies

Photographie 1 : Le front pionnier de la Transamazonienne	14
Photographie 2 : La forêt Amazonienne vue du ciel	475
Photographie 3 : Un fleuve serpentant dans la forêt Amazonienne	475
Photographie 4 : L'Amazonie des fleuves	476
Photographie 5 : Détente dans le Xingú	476
Photographie 6 : L'exploitation du caoutchouc	477
Photographie 7 : L'exploitation du bois	477
Photographie 8 : Une <i>roça</i> * vue du ciel	478
Photographie 9 : Une <i>roça</i> * vue du sol	478
Photographie 10 : Un lot ancien vu du ciel	479
Photographie 11 : Une <i>fazenda</i> * vue du ciel	479
Photographie 12 : La Transamazonienne vue du ciel	480
Photographie 13 : La route Transamazonienne vue du sol	480
Photographie 14 : Un bus embourbé dans la Transamazonienne (1)	481
Photographie 15 : Un bus embourbé dans la boue de la Transamazonienne (2)	481
Photographie 16 : Un <i>travessão</i> vu du ciel	482
Photographie 17 : Un <i>travessão</i> * vu du sol	482

Photographie 18 : Maisons de colons le long d'un <i>travessão</i> * vues du ciel	483
Photographie 19 : Une maison de colons	483
Photographie 20 : Une agroville le long de la Transamazonienne vue du ciel	484
Photographie 21 : La ville de Médicilândia vue du ciel	484
Photographie 22 : La ville d'Uruará vue du ciel.....	485
Photographie 23 : La ville d'Altamira vue du ciel	485
Photographie 24 : José Goiano.....	486
Photographie 25 : Manoel Problema.....	487
Photographie 26 : Fils de Manoel Problema (1) Photographie 27 : Fils de Manoel Problema (2)	488
Photographie 28 : Mizraël et son épouse.....	489

Table des extraits d'entretiens

Extrait d'entretien 1 : Itinéraire migratoire de Devalino	61
Extrait d'entretien 2 : Migration et proximité familiale : le cas de Devalino	61
Extrait d'entretien 3 : Itinéraire migratoire de José Bahiano	62
Extrait d'entretien 4 : Itinéraire migratoire de José Goiano	63
Extrait d'entretien 5 : Les problèmes de José Goiano avec un <i>fazendeiro</i> *	63
Extrait d'entretien 6 : La relation père / fils selon un prêtre	79
Extrait d'entretien 7 : Jeunesse et développement durable selon un syndicaliste (Bruno).....	80
Extrait d'entretien 8 : L'éducation traditionnelle selon un syndicaliste (Bruno).....	81
Extrait d'entretien 9 : L'éducation, une demande des parents apparue dans le diagnostic participatif de 1997 (Bruno).....	81
Extrait d'entretien 10 : Maison Familiales Rurales et liberté de choix (Bruno).....	87
Extrait d'entretien 11 : Maison Familiales Rurales et projet personnel (Bruno).....	87
Extrait d'entretien 12 : L'éducation, un moyen d'améliorer les revenus des familles et de lutter contre l'exode rural (Bruno).....	88
Extrait d'entretien 13 : Apprendre par l'éducation à « gérer un lot comme une entreprise en ville » (Marta)	89
Extrait d'entretien 14 : Revendiquer pour une politique qui améliorerait les conditions de vie dans le monde rural (Bruno)	89
Extrait d'entretien 15 : Jeunesse et renouveau syndical (Marta)	90
Extrait d'entretien 16 : Valoriser l'identité des agriculteurs (Bruno)	91
Extrait d'entretien 17 : Maison Familiale Rurale et « récupération de l'auto estime des jeunes » (Bruno).....	92
Extrait d'entretien 18 : José Diorato résume sa vie.....	149
Extrait d'entretien 19 : Aide aux enfants et rapports de genre (José Goiano)	151
Extrait d'entretien 20 : Etudes et rapport de genre (Algérie)	151
Extrait d'entretien 21 : La situation des <i>caçulas</i> *.....	153
Extrait d'entretien 22 : Le travail <i>controlado</i> , principal argument de distinction entre les enfants (Dona Maria).....	153
Extrait d'entretien 23 : L'aide aux parents (Dona Maria et Chico da Castanha).....	154
Extrait d'entretien 24 : Etudes et éloignement des enfants (José Goiano)	154
Extrait d'entretien 25 : Migration, proximité géographique et travail en commun (José Bahiano)...	155
Extrait d'entretien 26 : « Etudiez pour être indépendants » (Vasco).....	155
Extrait d'entretien 27 : Le travail <i>atoa</i> * des jeunes qui vivent en ville et n'ont pas étudié (Dona Maria)	156
Extrait d'entretien 28 : Un père de type paternaliste paysan obligé d'accepter le départ de ses enfants à qui il n'a rien à offrir (Chico Graciliano)	159
Extrait d'entretien 29 : Refus du don de la terre et condamnation de parents de type paternaliste paysan (Dona Maria)	159
Extrait d'entretien 30 : La situation de métayage d'un fils de famille de type paternaliste paysan (José Cearense Filho)	160
Extrait d'entretien 31 : La dette de Domingo envers ceux qui l'ont élevé	160

Extrait d'entretien 32 : Relations d'un beau-père de type paternaliste paysan à ses gendres lorsque ceux-ci ont leur propre terre (José Goiano).....	161
Extrait d'entretien 33 : L'aide que doit un gendre à son beau-père (type paternaliste paysan) quand celui-ci a fournit sa terre (José Goiano)	161
Extrait d'entretien 34 : Stratégies d'un père de type paternaliste paysan pour conserver ses enfants à proximité (José Goiano)	165
Extrait d'entretien 35 : Un agriculteur de type paternaliste paysan « faible » obligé de voir ses enfants s'éloigner (Manoel Problema).....	166
Extrait d'entretien 36 : « Je suis resté seul avec les terres » : le départ de tous les enfants d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)	168
Extrait d'entretien 37 : Les études des enfants des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)	168
Extrait d'entretien 38 : Condamnation de ses enfants par un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire (Adezio)	168
Extrait d'entretien 39 : Les identités multiples mais non agricoles des agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire (Valdemar).....	169
Extrait d'entretien 40 : Les attentes d'un agriculteur de type paternaliste paysan intermédiaire vis-à-vis de son fils (Valdemar)	171
Extrait d'entretien 41 : Les agriculteurs de type paternaliste paysan intermédiaire tiraillés entre la volonté de voir leurs enfants étudier et celle de les garder proche d'eux	171
Extrait d'entretien 42 : Un agriculteur de type paysan communautaire intéresse ses fils à la production (Mizraël).....	174
Extrait d'entretien 43 : <i>Caçulas*</i> et études chez les agriculteurs de type paysan communautaire (Devalino)	174
Extrait d'entretien 44 : L'intéressement à la production des agriculteurs de type paysan communautaire.....	175
Extrait d'entretien 45 : Les relations de travail d'un fils avec son père de type paysan communautaire (Elizeu).....	175
Extrait d'entretien 46 : Les relations de travail de fils mariés et célibataires avec leur père de type paysan communautaire (Sylvano).....	176
Extrait d'entretien 47 : L'échange de jours de travail entre un père de type paysan communautaire avec son fils marié (Devalino)	177
Extrait d'entretien 48 : L'aide de fils à leurs pères de type paysan communautaire : seulement quand c'est nécessaire (Sydney)	178
Extrait d'entretien 49 : Un agriculteur citadin à ses enfants : « étudiez » (Vasco).....	179
Extrait d'entretien 50 : Stratégies éducatives des familles de type agriculteur citadin (Vasco)	180
Extrait d'entretien 51 : Etudes et fuite d'une condition difficile pour les agriculteurs citadins (Paolo)	180
Extrait d'entretien 52 : Volontés de reproduction sociale chez les agriculteurs citadins (Vasco)	181
Extrait d'entretien 53 : La probable migration dans le front pionnier d'un agriculteur de type paternaliste paysan « faible » (Manoel Problema).....	188
Extrait d'entretien 54 : Le refus d'avancer dans le front pionnier d'un fils d'agriculteur de type paysan communautaire (Sylvano).....	191
Extrait d'entretien 55 : « Jeunes dans le monde » et dispute avec la famille (Zélio).....	217
Extrait d'entretien 56 : Un jeune parti en ville pour connaître autre chose de rentré par obligation (Graciliano Filho)	243
Extrait d'entretien 57 : La légende de l'homme singe	244

Extrait d'entretien 58 : « Urbaniser la campagne », le seul moyen de lutter contre l'exode rural (Grimário).....	247
Extrait d'entretien 59 : Crise identitaire et exode rural (Bruno)	247
Extrait d'entretien 60 : Exode rural et difficultés culturelles (Marta).....	247
Extrait d'entretien 61 : Départ de l'agriculture et stratégies éducatives des agriculteurs citadins (Francisca).....	250
Extrait d'entretien 62 : L'itinéraire d'ascension sociale en ville d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir)	251
Extrait d'entretien 63 : L'éloignement précoce du lot parental d'un fils d'agriculteur citadin (Gercir)	252
Extrait d'entretien 64 : Des bienfaits du travail en commun dans une famille selon un fils d'agriculteur de type paternaliste paysan (Wilson)	253
Extrait d'entretien 65 : Le « travail ensemble » dans une famille de type paternaliste paysan selon un fils d'agriculteur (José Bahiano)	255
Extrait d'entretien 66 : Les relations de travail inégalitaires dans un <i>mutirão</i> * familial (Francisco) .	256
Extrait d'entretien 67 : Relations de travail entre un fils âgé et marié et son père de type paternaliste paysan (Orlando).....	257
Extrait d'entretien 68 : Avoir son lot, un moyen de s'émanciper de l'autorité paternelle (José Cearense Filho).....	258
Extrait d'entretien 69 : La fin du mythe de l'aide volontaire dans une famille de type paternaliste paysan et départ du fils vers son propre lot (José Cearense Filho).....	259
Extrait d'entretien 70 : Intéresser les enfants pour éviter qu'ils ne s'en aillent (José Goiano).....	260
Extrait d'entretien 71 : Changer les relations de travail dans la famille, la condition pour qu'un fils d'agriculteur reste chez son père (Graciliano Filho).....	260
Extrait d'entretien 72 : Du travail « pour le père » au travail « pour soi » (Graciliano Filho).....	261
Extrait d'entretien 73 : Le départ d'un fils « qui ne pouvait pas rester toute la vie "ensemble" » père (Valmir Problema).....	262
Extrait d'entretien 74 : Un <i>caçula</i> conscient que son père a tout fait pour le garder auprès de lui (Paolo)	264
Extrait d'entretien 75 : Un <i>caçula</i> * à la recherche de son propre lot de « bonne terre » (Paolo).....	265
Extrait d'entretien 76 : Un <i>caçula</i> camoufle le fait qu'il est parti travailler hors du lot parental (Henrique).....	266
Extrait d'entretien 77 : Se salarier plutôt que de vivre dans un lot éloigné (Elizeu)	267
Extrait d'entretien 78 : Un cas de « retour en arrière [du front pionnier] » (Maria).....	268
Extrait d'entretien 79 : Le regrets d'un père confronté à l'éloignement de ses enfants (Devalino)..	269
Extrait d'entretien 80 : Famille nucléaire versus famille communautaire (Irinéo).....	270
Extrait d'entretien 81 : Les enfants, la fin du vagabondage ? (Valmir Paraná).....	293
Extrait d'entretien 82 : Nostalgie d'un célibat plus insouciant que la vie de jeune marié (Pelado) ..	293
Extrait d'entretien 83 : Les lourds silences des jeunes célibataires (Ivan).....	294
Extrait d'entretien 84 : La volonté de quitter le monde rural d'un jeune célibataire (Joselmo)	294
Extrait d'entretien 85 : La honte de la timidité d'un jeune célibataire du monde rural (Graciliano Filho)	295
Extrait d'entretien 86 : Timidité des jeunes célibataires et vie dans le monde rural (Ivanilde)	295
Extrait d'entretien 87 : Prolonger sa jeunesse en faisant des études (Joël).....	296
Extrait d'entretien 88 : Le mariage comme empêchant de vivre sa jeunesse (Ivanilde).....	297

Extrait d'entretien 89 : Sexualité pré-nuptiale, grossesse non désirée et mariage (Sandro)	299
Extrait d'entretien 90 : La virginité des femmes selon les hommes (Extraits du cahier de terrain) .	299
Extrait d'entretien 91 : La « vieille génération » face aux expérimentations sexuelles des jeunes (Sandro).....	300
Extrait d'entretien 92 : L'obligation de rester auprès des parents qui donnent des conditions à leurs fils (José Goiano).....	301
Extrait d'entretien 93 : Les causes de départs vers la ville selon un jeune Bahianais : pauvreté dans la région d'origine et volonté de découvrir le monde (José Bahiano)	301
Extrait d'entretien 94 : L'emploi du temps d'une jeune célibataire (Evanilda).....	306
Extrait d'entretien 95 : L'emploi du temps d'une jeune femme mariée (Ivanette).....	306
Extrait d'entretien 96 : Le refus du mode de vie communautaire d'une jeune fille d'agriculteur (Maria)	308
Extrait d'entretien 97 : Volonté d'indépendance d'une jeune épouse (Ivanilde)	310
Extrait d'entretien 98 : Un mariage paysan typique : le mariage, acte fondateur d'une exploitation agricole (José Bahiano).....	313
Extrait d'entretien 99 : Un mariage paysan typique : préparation du mariage et préparation de l'exploitation agricole (José Bahiano).....	314
Extrait d'entretien 100 : Un mariage paysan typique : le mariage, but de la relation entre deux jeunes (José Bahiano)	315
Extrait d'entretien 101 : Un mariage paysan typique : un couple issu de familles alliées (José Bahiano)	315
Extrait d'entretien 102 : Transgression de la norme du mariage paysan et ire parentale (José Bahiano)	316
Extrait d'entretien 103 : Le mariage pour les petites filles (extraits du cahier de terrain)	321
Extrait d'entretien 104 : Le célibat tardif d'une femme qui s'est occupée de ses parents, ses frères et ses neveux (Lucia)	321
Extrait d'entretien 105 : Mariage fuite et contestation de l'autorité maternelle (Judite)	325
Extrait d'entretien 106 : Le refus du statut d'épouse suite à un mariage fuite d'une jeune fille (Ivamar)	329
Extrait d'entretien 107 : Un mariage d'une semaine (Pelado).....	329
Extrait d'entretien 108 : Un mariage d'une semaine typique : le récit du mari (Roberto).....	330
Extrait d'entretien 109 : Un mariage d'une semaine typique : le récit de la femme (Elienete)	331
Extrait d'entretien 110 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'une épouse a aimé chez son mari (Ivanilde).....	332
Extrait d'entretien 111 : Un mariage d'une semaine typique : ce qu'un mari a aimé chez son épouse (Roberto).....	332
Extrait d'entretien 112 : Mariage d'une semaine et mariage indépendance (Valmir Problema).....	334
Extrait d'entretien 113 : Le refus d'un mariage « individualiste » (Sandro).....	336
Extrait d'entretien 114 : L'amour, un idéal par rapport auquel évaluer son mariage (Ivanilde)	338
Extrait d'entretien 115 : Le vocabulaire amoureux pour expliquer le mariage (Irinéo).....	338
Extrait d'entretien 116 : Des stratégies orientées vers la famille nucléaire (Reginaldo).....	339
Extrait d'entretien 117 : Construire une relation équilibrée après un mariage d'une semaine (Ivanilde)	341
Extrait d'entretien 118 : Echec du mariage paysan et nécessité de construire une relation avant de se marier (Wilson)	342

Extrait d'entretien 119 : La difficile négociation de la réduction du nombre d'enfants dans un couple (José Bahiano)	350
Extrait d'entretien 120 : Réduire le nombre d'enfants pour mieux s'en occuper (Valmir).....	352
Extrait d'entretien 121 : Le bonheur d'être père (Sandro).....	357
Extrait d'entretien 122 : La nécessité de bien éduquer les enfants (Joël)	358
Extrait d'entretien 123 : L'importance des études des enfants (José Cearense Filho).....	359
Extrait d'entretien 124 : Réduire le nombre d'enfants pour pouvoir leur payer à tous des études (Milton Graciliano)	360
Extrait d'entretien 125 : Le lien entre agriculture et famille paysanne (Wilson Graciliano).....	383
Extrait d'entretien 126 : Prêt FNO et avancée de la colonisation (Orlando)	384
Extrait d'entretien 127 : Prêt FNO et stratégies paternalistes (extrait du carnet de terrain)	385
Extrait d'entretien 128 : Les raisons du choix des production agricoles (José Cearense Filho).....	385
Extrait d'entretien 129 : L'articulation entre différentes formes de rationalité dans les discours des jeunes paysans (Wilson)	386
Extrait d'entretien 130 : Le « travail avec la tête », une forme de rationalité instrumentale (Sydney)	387
Extrait d'entretien 131 : Choix des cultures et critère de rentabilité (João).....	387
Extrait d'entretien 132 : Pluriactivité et investissement dans l'agriculture (Zélio)	391
Extrait d'entretien 133 : Pluriactivité et consommation (Domingo).....	392
Extrait d'entretien 134 : L'obligation de supporter son père (Orlando).....	399
Extrait d'entretien 135 : Le mystère du mariage d'Orlando.....	400
Extrait d'entretien 136 : Le renversement des relations d'endettement suite à l'installation d'un fils (José Cearense Filho)	403
Extrait d'entretien 137 : Le non refus du travail comme employé (José Cearense Filho).....	403
Extrait d'entretien 138 : L'importance des études des enfants (José Cearense Filho).....	404
Extrait d'entretien 139 : Faire étudier les enfants, un moyen pour les parents de quitter le monde rural ? (José Cearense Filho).....	405
Extrait d'entretien 140 : Le décalage avec ses parents d'un jeune passé par la Maison Familiale Rurale (Graciliano Filho).....	407
Extrait d'entretien 141 : « Travailler dans les champs, c'est juste un moyen » (Zélio)	409
Extrait d'entretien 142 : L'alternance ville / campagne d'un jeune pluriactif (Ademilson Diorato) ...	411
Extrait d'entretien 143 : La difficulté de la vie dans les grandes villes (Ademilson Diorato)	411
Extrait d'entretien 144 : « Je n'ai pas eu beaucoup de chance avec la ville » (Ademilson Diorato) 412	
Extrait d'entretien 145 : La pluriactivité actuelle d'Ademilson Diorato.....	412
Extrait d'entretien 146 : La rationalité axiologique d'un jeune agriculteur (Roberto).....	413
Extrait d'entretien 147 : Reginaldo résume sa vie.....	415
Extrait d'entretien 148 : Revenir dans le monde rural pour rester avec sa famille (Reginaldo).....	415
Extrait d'entretien 149 : L'importance des études des enfants (Reginaldo).....	416
Extrait d'entretien 150 : Rester dans le monde rural pour rester avec sa famille (Irinéo).....	416
Extrait d'entretien 151 : Rupture d'un fils avec son père (Algérie)	417
Extrait d'entretien 152 : La rancune d'un fils envers un père qui ne l'a pas aidé (Algérie)	417
Extrait d'entretien 153 : L'itinéraire d'ascension sociale d'Algérie.....	417

Extrait d'entretien 154 : Les « affaires » citadines d'Algérie.....	418
Extrait d'entretien 155 : La pluriactivité au service de l'investissement dans le lot d'Algérie.....	418
Extrait d'entretien 156 : La revendication d'un savoir agricole (Sydney)	419
Extrait d'entretien 157 : Se salarier plutôt que d'avancer dans le front pionnier (Irinéo)	425
Extrait d'entretien 158 : Crise de l'agriculture paysanne et sortie du monde rural (Zélio)	428
Extrait d'entretien 159 : « Je suis resté attaché » (Zélio).....	429
Extrait d'entretien 160 : Les effets répulsifs des images de la ville (Sydney)	430
Extrait d'entretien 161 : L'importance de la MFR dans l'autobiographie d'un jeune (Sandro).....	431
Extrait d'entretien 162 : La MFR, un révélateur d'une crise de l'agriculture paysanne (Valmir Problema).....	432
Extrait d'entretien 163 : Un discours convenu sur la MFR (Joël).....	433
Extrait d'entretien 164 : La MFR, un moyen d'étudier pour quitter l'agriculture (Joël).....	433
Extrait d'entretien 165 : Une conception politique du développement (Marta)	513
Extrait d'entretien 166 : Rénover les cadres et renforcer la base (Marta)	513
Extrait d'entretien 167 : Le fonctionnement du projet des agents communautaires : la multiplication (Marta)	513
Extrait d'entretien 168 : Les péripéties du mariage de Socorro	523
Extrait d'entretien 169 : « Les regrets » de Socorro.....	526

Résumé / Abstract

Territorialités contradictoires des jeunes ruraux amazoniens : Mobilités paysannes ou sédentarités professionnelles ?

Dans un front pionnier amazonien, le moment de l'arrivée à la tête des exploitations agricoles d'une nouvelle génération d'agriculteurs fait l'objet de fortes attentes pour au moins deux types d'acteurs : pour les agents du développement durable, il s'agit de profiter du renouvellement de l'agriculture familiale pour faire adopter par les jeunes agriculteurs des pratiques agricoles durables ; pour les parents de ces jeunes, leurs enfants sont au cœur de logiques de reproduction sociale, passant ou non par l'agriculture.

Après avoir mis en évidence les présupposés des objectifs de ces deux acteurs en termes de rapports à l'espace, nous nous demandons comment se situent les jeunes agriculteurs par rapport à ces enjeux : une approche biographique des itinéraires des jeunes montre qu'ils sont en rupture par rapport à leurs parents, mais qu'ils ont leurs propres logiques qui les amènent dans des directions assez profondément différentes de celles que les agents de développement espèrent les voir adopter.

Mots clefs : Front pionnier / Amazonie / Développement durable / Géographie sociale / Agriculture familiale / Société paysanne / Professionnalisation / Installation en agriculture

Contradictory territorialities of rural youth in an Amazonian frontier: peasant motilities or professional sedentarities?

Youth's future is a crucial stake for family farmers, trade unionists and sustainable development actors of a pioneer frontier of Amazônia. For the trade unionists and sustainable development actors, their objectives of make the farmers adopt sustainable practices would not be achieved with the current farmers; that's why they transferred their hopes on young farmers. The family farmers would like to reproduce their peasant way of life with their children.

This these studies, by the way of analysis of semi structured interviews, the stakes of these hopes; and tries to compare them to the conceptions and practices of young farmers. These, analysed by the way of biographical interviews and formalised in a typology, are strongly different of wishes of those actors, and lead us to conclude that professionalization of family farming is a process which imply a deep break in the farmers conceptions.

Key words: Frontier / Amazon / Sustainable development / Social Geography / Family farming / Peasant societies / Professionalisation